ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. L'ABBÉ J. BAREILLE

chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE SAINT THOMAS, D'EMILIA PAULA, ETC.

TOME CINQUIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

1868

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

EXPLICATION DES PSAUMES

(SUITE)

PSAUME VII.

Psaume de David, qu'il chanta au Seigneur au sujet des paroles de Chus, fils de Jémini : « Seigneur mon Dieu, j'ai mis en toi mon espérance, sauve-moi de tous mes persécuteurs, et délivre-moi. »

1. Vous devriez avoir des saintes Ecritures et des faits historiques qu'elles renferment, une connaissance si parfaite, qu'il ne fût point nécessaire de longs discours pour vous les enseigner. Mais, comme les uns absorbés par les occupations de cette vie, les autres plongés dans l'indifférence, négligent de s'en instruire, nous sommes obligés d'entrer dans de plus grands développements pour expliquer le sujet de ce psaume. Prêtez donc une oreille attentive. Quel est ce sujet ? « Psaume de David, qu'il chanta au Seigneur. » On lit dans une autre version : « Psaume pour l'ignorance de David. » Et dans une autre encore : « Ignorance de David ; » et, au lieu de Chus, on lit : Ethiopien. L'obscurité de ces paroles vient surtout de ce que vous ne connaissez point l'Histoire sainte. Il ne suffit pas néanmoins de vous adresser des reproches, il faut vous instruire, et pour cela commencer ce récit historique. Quel est donc ce Chus, fils de Jémini, et quelles sont les paroles qui ont donné lieu à David de chanter cet hymne ? C'est ce que nous expliquerons, en remontant jusqu'aux événements qui en ont été l'occasion. Absalom était fils de David et déshonorait sa jeunesse par une vie licencieuse et dissolue. Il en vint jusqu'à se révolter contre son père, le dépouiller de son royaume, le chasser de son palais, de sa patrie, et s'emparer de tout ce qu'il possédait, sans respect pour les droits du sang, de l'éducation, de l'âge, et sans égard pour les soins qui lui avaient été prodigués. Ce prince, plus semblable à une bête féroce qu'à un homme, poussa la cruauté et la barbarie jusqu'à franchir toutes les bornes, fouler aux pieds les lois de la nature et remplir tout le royaume de trouble et de confusion. On vit alors l'oubli le plus complet de tous les sentiments naturels, de la crainte des hommes, de la religion, de l'humanité, de la compassion, du respect dû à la vieillesse. Car si Absalom avait oublié ce qu'un fils doit à son père, devait-il au moins respecter la vieillesse de David ; s'il était sans respect pour ses cheveux blancs, le souvenir de ses bienfaits aurait dû l'attendrir ; s'il était insensible à la reconnaissance, encore devait-il se rappeler qu'il ne lui avait fait aucun mal. Mais l'ambition étouffa en lui tout sentiment humain et ne lui laissa que les instincts d'une bête féroce. Et voici que ce saint roi qui avait engendré, nourri ce fils ingrat, errait dans le désert comme un fugitif au milieu de toutes les privations qui pèsent sur un misérable exilé, tandis que son fils jouissait en paix des biens paternels.

Dans cette extrémité, où l'armée obéissait à l'usurpateur, et où les villes lui ouvraient leurs

portes, un homme juste et bon, nommé Chus, ami de David, lui resta fidèle malgré ce grand changement de fortune. En le voyant ainsi s'enfuir dans le désert, il déchira ses vêtements, se couvrit de cendre, pleura amèrement sur la détresse de son roi, et, dans l'impuissance de faire autre chose, il lui offrit la consolation de ses larmes; car ce n'était ni la fortune, ni la puissance, mais la vertu qu'il aimait chez David; voilà pourquoi il lui conserva une inviolable fidélité, malgré la déchéance de son pouvoir. David le voyant s'abandonner ainsi à sa douleur, lui dit : Vous me donnez des preuves d'une amitié sincère et d'un attachement véritable, mais qui ne peuvent me servir en rien; il faut donc concerter quelque dessein qui puisse mettre fin aux malheurs présents et me délivrer des calamités qui m'accablent. Puis il lui suggéra ce moyen : Allez trouver mon fils, présentez-vous devant lui avec un visage ami, confondez les projets et rendez inutiles les conseils d'Achitophel. Cet Achitophel était alors tout-puissant auprès de l'usurpateur; c'était un homme habile dans l'art militaire, général renommé dans la guerre et dans les combats. Aussi inspirait-il à David plus de crainte que son fils, parce que l'habileté d'Achitophel n'était pas moins grande dans les conseils. Chus obéit à l'ordre du roi, sans se laisser arrêter par aucune pensée de faiblesse ou de crainte. Il ne se dit pas en lui-même : Que deviendrai-je si je suis surpris, si l'on vient à m'arracher le masque dont je me couvre, et à dévoiler l'artifice dont je me rends l'instrument? La perspicacité d'Achitophel est grande, il ne lui sera pas difficile de me prendre sur le fait et de découvrir ce stratagème, dont je périrai victime sans la moindre utilité pour David. Il ne s'arrête à aucune de ces pensées, il se rend à l'armée de l'usurpateur, remet tout entre les mains de Dieu, et se jette hardiment au milieu des dangers. Si je vous raconte ce trait de courage, ce n'est pas seulement pour exciter votre admiration, mais pour vous faire connaître l'étendue des malheurs et des épreuves que David eut à subir, comme aussi les précieux fruits que nous pouvons en recueillir. Un grand nombre nous demandent fréquemment : Pourquoi les justes sont-ils éprouvés, tandis que les méchants mènent une vie calme et tranquille? Nous trouvons ici la réponse à cette question : Le juste est exposé à tous les outrages de la fortune, et un fils coupable, un parricide, un ennemi juré des lois de la nature, vit au sein de la prospérité et habite dans des palais. Mais quel fruit lui revint-il de ce bonheur? comme aussi en quoi ces épreuves furent-elles nuisibles à David? Absalom fut bientôt précipité dans un abîme de maux, tandis que David sortit plus glorieux de ses malheurs, semblable à l'or à qui le feu du creuset donne une plus grande pureté et un plus vif éclat.

2. Apprenons ici d'abord à ne point nous troubler à la vue des épreuves auxquelles les justes eux-mêmes sont soumis; secondement, à ne point changer suivant les diverses faces des temps, mais à rester toujours fidèle aux lois de l'amitié; troisièmement, à ne pas craindre d'affronter les dangers pour la cause de la vertu; quatrièmement enfin, à conserver toujours l'espérance au milieu des circonstances les plus difficiles, en comptant sur le secours de Dieu. Voyez Chus, il ne considère ni la force de l'armée de l'usurpateur, ni la crainte qu'il devait inspirer, ni la multitude de ses chevaux, ni ses nombreuses phalanges de soldats armés, ni les villes tombées en son pouvoir, ni l'isolement de David, son délaissement et sa faiblesse. Il ne voit qu'une chose, le secours invincible de Dieu et la protection dont il couvre son roi, et cela lui suffit pour apprécier la situation des deux partis. A ses yeux, la faiblesse est dans le camp d'Absalom, la force est du côté de David. Car l'un outrageait les lois de la justice, tandis que l'autre en se défendant avait le bon droit pour lui. Il se rangea donc non pas du côté des nombreuses armées, mais du parti où la vertu seule combattait, et il se rendit ainsi Dieu favorable. Si je vous rappelle cet exemple, c'est afin que nous aussi nous prenions le parti de ceux qui défendent la cause de la justice, quand même ils seraient les plus faibles, et que nous refusions de combattre avec les partisans de l'injustice, quel que soit d'ailleurs leur pouvoir. Le vice, en effet, quand toute la terre se déclarerait en sa faveur, est ce qu'il y a de plus faible au monde; tandis que la vertu, fût-

elle délaissée de tous, est ce qu'il y a de plus fort; car elle a Dieu pour protecteur et pour appui. Or, qui peut sauver celui contre qui Dieu se déclare, comme aussi qui peut faire périr celui dont Dieu prend en main la défense? Pénétré de ces vérités et plein d'espérance, Chus n'hésita pas à se rendre où David l'envoyait, et lorsqu'il fut arrivé, il vit l'usurpateur entrer en triomphe dans la ville de Jérusalem, et s'approcha de lui. A sa vue, Absalom, enivré par l'amour du pouvoir et sans prendre la peine de l'interroger avec soin, en fait un objet de railleries et d'outrages. Retournez avec votre ami, lui dit-il; il ne daigne même pas prononcer son nom, tant est grande sa haine et son animosité. Chus, sans se troubler, sans s'émouvoir, lui répond : « Quand Dieu était avec lui, je défendais ses intérêts, mais maintenant qu'il s'est déclaré pour vous, il est juste que je soutienne les vôtres. » Ces paroles remplirent d'orgueil et de présomption le cœur de l'usurpateur, et sans autre enquête (car l'homme léger croit à tout ce qu'on lui dit, comme nous le voyons ici), il se livre lui-même tout entier à ses ennemis, en admettant tout aussitôt Chus au nombre de ses conseillers intimes et parmi ses plus fidèles amis.

Dieu qui était présent, conduisait et dirigeait lui-même tous les événements. Le conseil s'étant réuni au sujet de la bataille à livrer, et les avis étant partagés sur cette question, s'il fallait fondre immédiatement sur David ou attendre quelque temps, Achitophel, dont la prudence était renommée dans les conseils, fit la proposition suivante : Fondons sur David tandis qu'il est plongé dans l'affliction et le trouble, car si nous ne lui laissons pas même le temps de se mettre sur pied, sa ruine est certaine, et si nous l'attaquons avant qu'il ait pu se préparer à la défense, nous n'aurons aucune peine à le vaincre. Absalom ayant entendu ce conseil, fait venir Chus, qui paraissait extérieurement avoir embrassé son parti, et lui fait connaître l'objet de la délibération. Il était contraire à toute raison de témoigner tant d'honneur à un homme nouvellement arrivé, et de compter sur sa fidélité au point de lui demander son avis sur des affaires de cette importance. Chus est donc introduit, et on lui laisse toute liberté de faire connaître son avis sur la question qui est mise en discussion. Or, que répond Chus? Achitophel ne s'est jamais trompé. Voyez quelle est sa prudence; il ne blâme pas immédiatement son sentiment, il commence par le louer. Les éloges qu'il donne à la sagesse des conseils d'Achitophel pour le passé, lui permettront de désapprouver son sentiment dans la question présente. Voici le sens de sa réponse : Je suis surpris qu'Achitophel se soit trompé cette fois, car le conseil qu'il donne ne me paraît pas utile à suivre. Si nous livrons maintenant bataille, votre père comme un ours en furie, le cœur plein de colère, emporté par le désespoir et disposé à combattre à outrance sans tenir aucun compte de sa propre vie, fondra sur nous avec une impétuosité terrible. Mais si nous différons quelque temps encore, nous pourrons l'attaquer avec une armée beaucoup plus considérable et avec bien plus d'assurance, nous le prendrons pour ainsi dire au piége sans peine, sans difficulté et comme dans un filet, et nous vous l'amènerons prisonnier. Absalom approuve ce sentiment et le regarde comme préférable à l'autre. Or le dessein de Chus, en parlant de la sorte, était de laisser à David le temps de se reconnaître, de respirer et de rassembler son armée. Après avoir ainsi détruit le conseil d'Achitophel, Chus envoya secrètement informer David de tout ce qui se passait, et lui apprendre que l'usurpateur venait de prendre une résolution qui était pour le roi le garant d'une victoire assurée. C'est en effet ce qui arriva bientôt. David profitant du temps qui lui était donné pour se préparer à la bataille, tomba sur l'ennemi et remporta une victoire éclatante. Architophel, qui dans sa prudence et son esprit pénétrant avait prévu ce résultat, comprit que sa perte était certaine, et que cette résolution serait la cause de la ruine d'Absalom; il s'en alla chez lui, se pendit et mit ainsi fin à ses jours.

3. C'est en apprenant cette nouvelle que David compose ce psaume comme un hymne d'actions de grâces où il rend à Dieu toute la gloire du succès. Il commence donc ainsi : « Seigneur mon Dieu, j'ai mis en vous mon espérance, sau-

vez-moi. » Ce n'est point dans la personne de Chus ni dans la prudence, ni dans la sageses des hommes, ni dans mes lumières personnelles, c'est en vous seul. Imitons cet exemple, et si les hommes sont pour nous l'instrument de quelque action éclatante et utile, rendons grâces à Dieu pour les faveurs qu'il nous accorde et dont il couronne soit nos propres efforts, soit les efforts que font les autres. Si nous agissons de la sorte, il n'y aura plus ni difficulté ni peine. C'est ce que faisait David en s'exprimant à peu près en ces termes : Ce n'est point dans les paroles de Chus que j'ai placé l'espérance de mon salut, c'est dans le secours que j'attends de vous. Mais voyez quelle vivacité de sentiment comme toujours. Il ne dit pas : « Seigneur Dieu, » mais : « Seigneur mon Dieu ; » et dans un autre psaume : « O Dieu, ô mon Dieu, je veille vers vous dès que la lumière paraît. » *Psalm.* LXII, 2. En effet, comme le reste des hommes, il sentait le besoin qu'il avait de Dieu, mais il éprouvait plus particulièrement ce besoin à cause de la vivacité de son amour. Dieu lui-même tient cette même conduite à l'égard des justes : il est le Dieu de tous les hommes ; mais il se dit plus spécialement le Dieu des justes : « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » *Exod.*, III, 6. Voyez encore la sagesse de ce saint roi. Après avoir dit : « Seigneur mon Dieu, j'ai mis mon espérance en vous, » il n'ajoute pas : Vengez-moi de mon ennemi, faites-le périr. Mais quel est son langage? Il ne demande que ce qui est dans son intérêt : « Sauvez-moi, » dit-il, ne permettez pas que je sois victime de mes ennemis, et délivrez-moi de tous ceux qui me persécutent. Voyez, comme malgré ses infortunes, il ne prononce même pas le nom du parricide Absalom, il est accessible à la voix de la nature jusque dans ses malheurs, il reconnaît son fils jusque dans la guerre, et n'oublie pas le fruit de ses entrailles. Tant étaient vives son affection et sa tendresse pour ses enfants, ou plutôt tant était grand son amour de la sagesse. Car c'est moins encore la voix du sang que la douceur de son âme qui lui inspirait ces sentiments, et dans sa pensée, il imputait bien plus à l'armée d'Absalom qu'à ce fils rebelle, le crime de la révolte.

C'est pour cela qu'il dit : « Sauvez-moi de tous ceux qui me persécutent et délivrez-moi. » Vous voyez combien son langage est modéré en parlant de ses ennemis. Il ne dit pas : Sauvez-moi de ceux qui me font la guerre, qui s'emparent de mes biens, qui triomphent insolemment dans mes palais, mais simplement : « Sauvez-moi de ceux qui me persécutent. De peur que mon ennemi ne me ravisse comme un lion et ne me déchire sans que personne ne me tire de ses mains et ne me sauve. » Mais comment David qui avait levé une armée considérable et comptait autour de lui un grand nombre de défenseurs, a-t-il pu dire : « Sans que personne ne me tire de ses mains et ne me sauve? » C'est qu'il regarde le monde entier comme un secours insuffisant, si en même temps il n'a Dieu pour appui, et qu'il ne se considère point comme délaissé, quand il serait réduit à ses seules forces, une fois que Dieu lui vient en aide. Voilà pourquoi il disait : « Ce n'est point dans sa grande puissance qu'un roi trouve son salut, ni par sa force extraordinaire que le géant échappe aux dangers. » *Psalm.* XXXII, 16. Il en est qui prennent ces paroles dans un sens anagogique, et entendent ce lion et ces persécuteurs du démon et de ses satellites. David voyait en effet son fils devenu la proie du démon qui l'avait comme dévoré, il prie Dieu de le sauver d'un semblable malheur, et il indique la raison qui a causé la ruine de cet infortuné. Quelle a été cette raison? Sa méchanceté qui a éloigné de lui le secours de Dieu, comme le dit David : « Lorsqu'il n'y a personne pour le secourir et le sauver. » Que le démon soit semblable à un lion, le témoignage de l'Ecriture est formel : « Le démon votre ennemi tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un à dévorer. » I *Petr.*, V, 8. Le Roi-prophète lui-même nous dit dans un autre endroit : « Vous foulerez aux pieds le lion et le dragon. » *Psalm.* XC, 13. Le démon est une bête féroce qui prend toutes les formes, mais si nous sommes sur nos gardes, ce lion, ce dragon n'aura pas plus de puissance contre nous que la boue, il n'osera pas nous attaquer de front, et s'il avait cette audace, il serait foulé aux pieds. « Marchez, nous

dit le Sauveur, sur les serpents et sur les scorpions. » *Luc.*, x, 19. Il tourne autour de nous comme un lion plein de rage; mais s'il vient à s'attaquer à ceux qui ont en eux Jésus-Christ, la croix sur le front, le feu de l'Esprit saint dans le cœur, et cette lampe de la charité qui ne s'éteint pas, il n'osera même pas les regarder en face, mais il prendra la fuite, sans oser se retourner en arrière. Et pour vous convaincre que ce ne sont pas là de vaines paroles, considérez saint Paul : c'était un homme ainsi que nous; mais ce lion le redoutait tellement que la vue seule de ses vêtements et de son ombre le mettait en fuite. Et justement certes, car il ne pouvait supporter l'odeur suave qui sortait et s'exhalait de ses vêtemeats, et il n'osait fixer les yeux sur ce flambeau éclatant de vertu.

« Seigneur, mon Dieu, si j'ai fait ce qu'ils m'imputaient, si mes mains sont coupables d'iniquité. » Le but de nos constants efforts doit être non-seulement de prier, mais de prier de manière à être exaucé. Car la prière ne suffit pas pour obtenir ce que nous demandons, si nous ne la revêtons des conditions qui la rendent agréable à Dieu. Ainsi le pharisien a prié et sa prière ne lui a servi de rien. Les Juifs ont aussi prié, mais Dieu se détournait de leurs prières : car ils ne priaient pas avec les conditions voulues. Voilà pourquoi Dieu nous ordonne de lui présenter une prière qui soit de nature à être exaucée. C'est ce que David nous a enseigné dans le psaume précédent; il ne demandait pas seulement à Dieu de l'écouter, mais il mettait tout en œuvre pour obtenir ce résultat. Que faisait-il donc? « Toutes les nuits j'arroserai mon lit de pleurs, j'inonderai ma couche de larmes. » *Psalm.* vi, 7. Et encore : « Je m'épuise à gémir; » et plus loin : « Retirez-vous de moi, vous tous qui opérez l'iniquité; » et enfin : « Votre fureur a rempli mon œil de trouble. » *Ibid.*, 8-9.

4. Voilà donc autant de moyens pour nous rendre Dieu favorable : la douleur, les larmes, les gémissements, la fuite des méchants, la crainte du redoutable jugement. David dit ailleurs : « Le Seigneur a exaucé ma justice, au jour de l'angoisse il a élargi ma voie. » *Psalm.* iv, 1. En effet, les conditions qui garantissent le succès à nos prières sont, premièrement, d'être dignes de la grâce que nous sollicitons; secondement, de prier conformément aux lois divines; troisièmement, de prier avec persévérance; quatrièmement, de ne point demander les biens de la terre; cinquièmement, de rechercher les choses qui nous sont vraiment utiles; sixièmement, de prier avec les dispositions les plus parfaites. Rappelez-vous combien de personnes ont mérité ainsi de voir leurs prières exaucées : Corneille à cause de ses bonnes œuvres; la Chananéenne, en récompense de sa persévérance; Salomon, à cause de la perfection de sa prière, « parce que tu n'as point demandé les richesses, ni la mort de tes ennemis; » III *Reg.*, iii, 11; le publicain enfin à cause de son humilité, d'autres pour d'autres raisons. Voilà les qualités qui assurent les succès de la prière, comme les défauts contraires sont cause qu'elle n'est point exaucée, quelque juste qu'on soit d'ailleurs. Qui fut, en effet plus juste que saint Paul? Mais parce qu'il demanda des choses inutiles, Dieu ne l'exauça point : « J'ai prié trois fois le Seigneur pour cela, nous dit-il, et il m'a répondu : Ma grâce te suffit. » II *Cor.*, xii, 8-9. Qui fut encore plus saint que Moïse? Et cependant Dieu rejeta sa prière en lui disant : « C'est assez, ne m'en parle plus. » *Deuter.*, iii, 26. Il demandait d'entrer dans la terre promise, ce que Dieu regardait comme inutile, et cette grâce ne lui fut point accordée. Une autre cause qui fait rejeter nos prières, c'est la persévérance dans le péché. C'est ce que Dieu reprochait aux Juifs lorsqu'il disait à Jérémie : « Cesse de prier pour ce peuple, ne vois-tu pas ce qu'ils font? » *Jerem.*, vii, 16-17. Ils persévèrent dans leur impiété, et tu viens intercéder pour eux, je ne puis écouter tes prières. Ajoutons encore une autre raison : lorsque nous demandons à Dieu le malheur de nos ennemis, non-seulement nous n'obtenons rien, mais nous irritons Dieu contre nous. La prière est un remède, mais si nous ne savons pas comment nous devons nous en servir, nous n'en retirons aucune utilité. Voyons donc ce que David dit à Dieu dans sa prière : « Seigneur, mon Dieu, si j'ai fait cela. » Que signifient ces

Manière de prier.

paroles : « Si j'ai fait cela ? » Si j'ai fait le mal que j'endure, si je me suis révolté contre mon père, si j'ai outragé les lois les plus saintes. Il ne veut même pas ici nommer celui qui se conduit aussi indignement, et il rougit, il a honte pour son fils. Lorsqu'un homme bien né a surpris sa femme en adultère, il n'a pas la force de divulguer son crime en le faisant connaître ; ainsi David ne dit point : Si je me suis révolté contre celui qui m'a donné le jour, si j'ai été un parricide, mais : « Si j'ai fait cela. » Et pourquoi, dis-je : « Si j'ai fait cela ? » semble-t-il ajouter. Est-ce donc une si grande vertu que de ne point être un parricide, crime qu'on ne rencontre même pas dans les bêtes féroces? « Si mes mains se trouvent coupables d'iniquité. » Je ne parle point de cette monstrueuse iniquité, mais de toute autre dont mes mains sont innocentes.

S'il parle de la sorte, ce n'est point pour se glorifier, c'est parce qu'il est forcé de faire connaître l'innocence de sa conduite. Mais cette raison n'est rien auprès de celle qu'il va donner. « Si j'ai rendu le mal à ceux qui m'en avaient fait. » Pesez attentivement ces paroles, elles expriment une action qui n'est pas ordinaire. Il est beau de se garder de toute injustice, mais il est plus glorieux et c'est la marque d'un esprit sage, de ne point tirer vengeance des injustices commises à notre égard. La loi permettait, il est vrai, d'exiger œil pour œil, dent pour dent, sans que le précepte divin fût transgressé. Mais le Roi-prophète était parvenu à un tel degré de perfection, que loin de transgresser la loi, il s'élevait bien au-dessus d'elle, et allait bien au delà de ses exigences. Pour lui la vertu n'était rien, si elle ne s'élevait au-dessus des commandements. C'est l'exemple que nous donne saint Paul; il avait reçu le commandement de vivre de l'Evangile, et il n'usait point de ce droit, mais il prêchait l'Evangile gratuitement. De même le saint roi David, bien que la loi lui permît de se venger de ses ennemis, n'usa point de cette faculté, et s'éleva de beaucoup au-dessus des prescriptions de la loi. Quant à nous, il nous est commandé non-seulement de ne pas rendre le mal pour le mal, mais au contraire de faire le bien. « Priez, nous dit Notre-Seigneur, pour ceux qui vous maltraitent, et faites du bien à ceux qui vous haïssent. » *Matth.*, v, 44. Mais pour David c'était un acte héroïque et bien supérieur aux prescriptions légales que de ne point se venger de ses ennemis. C'est pour cela qu'il dit à Dieu avec confiance : « Si j'ai fait cela, si mes mains se trouvent coupables d'iniquité, si j'ai rendu le mal à ceux qui m'en avaient fait. » A l'égard de son fils, la nature seule suffisait pour le retenir; mais si j'ai commis l'injustice à l'égard d'un autre, dit-il, ou si j'ai tiré vengeance de celle qui m'était faite. Quel pardon pourrons-nous donc obtenir, quelle excuse alléguer, nous qui, après la venue de Jésus-Christ, ne sommes pas encore parvenus au degré de perfection de ceux qui vivaient sous l'ancienne loi, bien que Dieu exige de nous une justice beaucoup plus parfaite? « Car, nous dit le Sauveur, si votre justice n'est plus abondante que celle des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 20. De même que celui qui faisait le bien sous la loi ne peut prétendre au même mérite que celui qui le faisait avant la loi; ainsi celui qui pratique la vertu sous la grâce est bien inférieur à celui qui la pratiquait sous la loi, car la différence des temps influe sur la différence des mérites. Aussi, voyez comme saint Paul, pour nous rendre cette vérité sensible en ce qui concerne soit le vice, soit la vertu, donne de bien plus grands éloges à ceux qui ont fait le bien sous la loi, et juge dignes de châtiments plus sévères ceux qui ont fait le mal sous la loi : « Lorsque les Gentils qui n'ont point de loi, nous dit-il, font naturellement les choses que la loi commande, n'ayant point la loi, ils se tiennent eux-mêmes lieu de loi. » *Rom.*, II, 14.

David allait au delà des exigences de la vertu.

5. Vous voyez comme saint Paul loue et célèbre le mérite de ceux qui ont fait le bien sans y être obligés par la loi. Ecoutez maintenant comme, au témoignage du même apôtre, ceux qui pèchent sous le règne de la grâce se rendent dignes d'un châtiment bien plus terrible que ceux qui pèchent sous l'empire de la loi. « Celui qui viole la loi de Moïse est mis à mort sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins. Songez combien mérite de plus grands



supplices celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, et qui aura profané le sang de l'alliance. » *Hebr.*, X, 28-29. Ailleurs, il fait voir encore que ceux qui ont péché avant la loi auront à subir un châtiment beaucoup moins sévère que ceux qui ont péché sous la loi : « Ceux qui ont péché sans la loi périront sans la loi ; » *Rom.*, II, 12 ; c'est-à-dire que leur punition sera moins rigoureuse, parce qu'ils n'auront point la loi pour accusatrice, mais la nature seule : « Et ceux qui ont péché sous la loi seront jugés par la loi, » c'est-à-dire que la loi viendra se joindre à la nature pour les accuser et les charger davantage : « Je succomberai sous mes ennemis, sans espoir de délivrance. Que l'ennemi poursuive mon âme et s'en rende maître, qu'il foule aux pieds dans la poussière et ma gloire et ma vie. » Vous voyez la confiance du juste et le témoignage d'une bonne conscience. Car, si David n'était sûr de lui-même, il n'aurait pas ainsi invoqué la vengeance de Dieu contre lui. Or, voici le sens de ces paroles : Si je me suis rendu coupable d'injustice, si je me suis vengé de mes ennemis, je consens à être victime des mêmes épreuves. Il prononce donc lui-même son arrêt, et demande à Dieu de le juger non pas seulement suivant ses fautes, mais plus sévèrement qu'il ne le mérite, et il se soumet volontairement à un châtiment dont la loi elle-même l'exemptait. Mais que signifient les paroles qui suivent : « Que je succombe sous mes ennemis sans espoir de délivrance. Que l'ennemi poursuive mon âme et s'en rende maître, qu'il me foule aux pieds sur la terre en m'ôtant la vie, et qu'il réduise ma gloire en poussière ? » C'est-à-dire que je sois sans honneur, sans réputation, et que Dieu anéantisse à la fois ma gloire et ma vie.

Quel est le sens de ces dernières paroles : « Qu'il réduise ma gloire en poussière ? » C'est-à-dire qu'il l'humilie, qu'il la foule aux pieds, et que je devienne une proie facile pour mes ennemis. Quel crime égal à celui d'Absalom qui combattait contre un père, et contre un père si plein de douceur et de bonté, lui qui ne se recommandait que par des mœurs licencieuses, déréglées et violentes ? Eh bien, David a-t-il rendu ici le mal pour le mal, a-t-il seulement rappelé le souvenir de tant d'outrages ? Non. Et si vous étudiez l'histoire de Saül, vous verrez cette vérité briller de tout son éclat. Saül qui, après tant de bienfaits, tant d'actions éclatantes, tant de victoires dont il était redevable à David, ne cessait de le persécuter, de lui tendre des piéges, et cherchait tous les jours l'occasion de le faire périr, tombe dans ses mains plusieurs fois, souvent lorsqu'il était plongé dans le sommeil, renfermé comme dans une prison, et sans gardes autour de lui. David était pressé par un grand nombre des siens de le percer de son épée et de le mettre à mort, il s'en défendit toujours, et triompha de sa juste colère, bien qu'il sût qu'en laissant la vie à Saül il déchaînait contre lui un ennemi acharné et irréconciliable. Cependant ni le souvenir du passé, ni la crainte de l'avenir, ni aucune autre considération ne purent le déterminer à commettre ce meurtre. Il fit appel à sa vertu pour arrêter le coup que ses mains auraient pu porter, et mettre un frein à son ressentiment ; et il aima mieux courir les plus grands dangers, être exposé à toute sorte d'embûches, se voir à la fois chassé de sa patrie et privé de la liberté, que de tremper ses mains dans le sang d'un homme qui, en récompense de tant de bienfaits, ne cherchait qu'à lui ôter la vie.

Immense bonté de David.

Je pourrais apporter beaucoup d'autres preuves de la haute sagesse de David. Entendez-le se souhaiter les plus grands malheurs, comme d'échouer dans toutes ses entreprises, de voir ses ennemis triompher insolemment de lui, de mourir sans gloire et encore de la main de ses ennemis, ce qui est mille fois pire que la mort. Aussi fait-il les plus grands efforts pour que son nom survive après lui. Considérez donc toutes les calamités qu'il appelle sur sa tête : Que je ne réussisse dans aucune de mes actions, que mes ennemis triomphent de moi, que je meure, et non pas d'une mort ordinaire, mais sans laisser aucun nom après moi ! Se dévouerait-t-il à tant de maux extrêmes, si le témoignage de sa conscience ne l'avait rassuré ? S'il avait des ennemis, il n'en était pas la cause, car il n'avait donné aucune occasion à leur inj-

Haute sagesse de David.



mitié. Quel sujet de le haïr avait-il donné à son fils, et précédemment à Saül? Lorsqu'Absalom eut commis un crime digne de mort, il lui avait permis de revenir à sa cour et lui avait rendu toute sa confiance après l'avoir puni pendant quelque temps. Quant à Saül, qui cherchait toutes les occasions de le faire périr, il lui avait laissé la vie toutes les fois qu'il était tombé entre ses mains. Ne considérez donc point s'il avait des ennemis, voyez s'il avait donné quelque sujet à leur inimitié. Car Jésus-Christ ne nous a pas commandé de n'avoir pas d'ennemis, ce qui n'est pas en notre pouvoir, mais il nous fait un précepte de ne point les haïr, ce dont nous sommes parfaitement les maîtres. En effet, il ne dépend pas de nous d'être l'objet d'une haine toute gratuite, cela dépend uniquement de ceux qui nous haïssent. Car il est ordinaire que les bons soient un objet de haine pour les méchants. C'est ainsi qu'ils ont haï Jésus-Christ sans raison, comme l'atteste le Sauveur lui-même : « Ils m'ont haï sans sujet. » *Joan.*, xv, 25. Les apôtres ont eu pour ennemis les faux apôtres, et les prophètes, les faux prophètes. Nous devons donc nous appliquer, non pas à n'avoir pas d'ennemis, mais à ne leur donner aucun juste sujet de l'être, et à ne nourrir contre eux aucun sentiment d'éloignement et d'aversion, quelle que soit la violence de leur haine contre nous. Lorsque je suis haï de quelqu'un sans le haïr moi-même, je suis bien son ennemi, mais il n'est pas le mien. Et comment serait-il mon ennemi, alors que je prie pour lui et que je cherche à lui faire du bien? C'est pour cela que saint Paul faisait cette recommandation : « Vivez en paix, si cela se peut et autant qu'il est en vous, avec tous les hommes. » *Rom.*, xii, 18.

6. Faisons donc tout ce qui dépend de nous, et nous nous rendrons dignes des plus grands éloges. Mais que devons-nous faire pour cela? Voici par exemple un homme qui vous hait et qui se déclare contre vous; de votre côté montrez-lui de l'amitié et faites-lui du bien. Il vous injurie et vous outrage? Dites du bien de lui et faites son éloge. Mais toutes ces avances ne peuvent triompher de son inimitié! Il vous prépare

Manière d'apaiser nos ennemis.

alors une récompense beaucoup plus grande. Car les méchants qui persistent à nous faire la guerre en dépit de ce que nous faisons pour les fléchir, deviennent pour nous la cause des plus brillantes récompenses, tandis qu'ils se réduisent eux-mêmes à une extrême faiblesse. En effet, l'homme implacable dans sa haine, sèche, dépérit et vit dans une agitation continuelle; au contraire, celui qui est inaccessible aux traits de la haine est à l'abri de l'orage, et il trouve pour lui-même mille avantages inconnus au premier dans le soin qu'il prend de se réconcilier, d'éviter tout différend, et d'écarter de lui tout sujet de contestation et de dispute. Fuyons donc tout ce qui peut nous mettre en guerre avec les autres, et retranchons ici le mal dans sa racine, je veux dire la vaine gloire et la cupidité. Car la cause de toutes les inimitiés, c'est l'amour des richesses ou de la vaine gloire. Si nous savons dominer ces passions, nous triompherons également de la haine et de la vengeance. Quelqu'un vous outrage, supportez-le courageusement; ce n'est pas à vous, c'est à lui-même qu'il a fait tort. On vous frappe, ne résistez pas, car celui qui a donné le coup en est la première victime; sa main vous a frappé, mais sa colère lui a porté un coup bien plus funeste et l'a perdu dans l'esprit de tous les hommes. Ce que je vous demande ici vous paraît difficile; figurez-vous donc qu'un homme furieux déchire en pièces vos vêtements. Qui est ici le plus à plaindre? Est-ce vous qui souffrez cette indignité ou celui qui en est l'auteur? Il est évident que c'est l'agresseur. Eh quoi donc, lorsqu'il s'agit de vêtements déchirés, vous estimez plus malheureux l'agresseur que la victime, et celui dont le cœur est mis en pièces (car c'est ce que fait la colère), ne vous paraît pas mille fois plus malheureux que vous qui n'avez souffert aucun dommage?

Et ne me dites pas qu'il a sans doute déchiré vos vêtements, mais qu'il avait commencé par mettre son cœur en pièces. Car de même que la jaunisse ne se déclare que lorsque l'excès de la bile la fait sortir de ses vaisseaux naturels, ainsi une violente colère n'éclate que sous l'effort d'un cœur qui s'est comme brisé en mille mor-

ceaux. Or, lorsque vous voyez un homme atteint de la jaunisse, quelques mauvais traitements qu'il vous fasse, vous vous gardez bien de vous exposer à gagner sa maladie ; faites de même à l'égard de la colère. Nimitez pas le vice par une triste rivalité, mais ayez bien plutôt pitié d'un malheureux qui ne sait pas mettre un frein à un animal féroce, et qui devient ainsi tout le premier la victime de sa fureur et la cause de sa ruine. Voulez-vous une preuve de cette vérité? Ecoutez ce que disent la plupart de ceux qui veulent s'interposer dans de semblables différends, et les conseils qu'ils donnent. Epargnez-vous ce mal, c'est à vous-même que vous faites tort. Telle est, en effet, la nature du vice, il perd l'âme qui l'enfante, et la bouleverse de fond en comble. Gardons-nous donc de nous jeter hors du port pour satisfaire un désir insensé de vengeance. Si un homme sur le point de faire naufrage et d'être englouti dans les flots, venait vous insulter sur le rivage où vous êtes, vous n'en concevriez aucun chagrin et vous ne quitteriez pas la terre ferme pour devenir avec lui victime du malheur qui l'attend. Eh bien ! représentez-vous que celui qui vous insulte et vous outrage, est comme enveloppé tout entier dans un tourbillon et dans une tempête violente, sur le point d'être englouti dans les flots, et que sa colère le menace d'un naufrage certain, tandis que vous qui supportez avec fermeté ses outrages, vous jouissez dans le port et sur le rivage d'une ineffable tranquillité. Mais si vous vous laissez aller aux mêmes sentiments de colère, ce n'est pas lui, c'est vous-même que vous précipitez dans les flots. « Levez-vous, Seigneur, dans votre courroux, signalez-vous sur les frontières de mes ennemis. » David nous apprend ainsi que Dieu peut se lever dans un autre sentiment que celui de la colère, comme lorsqu'il lui fait cette prière : « Levez-vous, Seigneur, sauvez-moi, ô mon Dieu. » *Psalm.* III, 7.

Que cette expression : « Levez-vous, » ne représente à votre esprit aucune idée matérielle. Cette locution, pas plus que celle de s'asseoir, ne doit s'entendre, quand il est question de Dieu, dans un sens corporel. « Vous êtes assis pour l'éternité, » dit le même Roi-prophète. Que signifient ces paroles? La fixité, la stabilité, l'immutabilité de la nature divine, vérité qu'il démontre également par des termes contraires. En effet, après avoir dit : « Vous êtes assis pour l'éternité, » il ajoute : « Mais vous, vous périrez pour les siècles des siècles. » *Psalm.* XCI, 8-9. L'expression : « se lever, » ne doit donc point s'entendre dans un sens matériel, non plus que l'expression : « s'asseoir ; » mais la première représente la puissance que Dieu a de châtier et de perdre les méchants, comme la seconde figure l'immutabilité divine. L'expression : « s'asseoir » signifie aussi quelquefois le pouvoir de juger, comme dans ces paroles du Roi-prophète : « Vous vous êtes assis sur votre trône, vous qui jugez selon la justice ; » *Psalm.* IX, 4 ; et dans ces autres de Daniel : « Les trônes furent placés et le jugement s'assit. » *Dan.*, VII, 9. Cette expression est encore le symbole de la puissance royale, comme lorsque David dit à Dieu : « Votre trône, ô mon Dieu, est un trône éternel, le sceptre de l'équité est le sceptre de votre empire. » *Psalm.* XLIV, 7. De là vient que ces autres paroles : « Asseyez-vous à ma droite, » *Psalm.* CIX, 1, signifient une égalité d'honneur. Mais que veulent dire les paroles suivantes : « Dans votre colère? » Il faut également les entendre dans un sens digne de Dieu. En effet, la colère de Dieu n'est pas une passion, mais le juste châtiment des pécheurs. « Signalez votre puissance sur les frontières de mes ennemis. » Une autre version porte : « Dans votre colère contre mes ennemis ; » une autre : « Dans la fureur de ceux qui me persécutent ; » une autre enfin : « Dans l'impatience de ceux qui veulent me charger de chaînes. » On lit dans le texte hébreu : « Sur les frontières, » *Bebaroth.* Remarquez une fois de plus que David est éloigné de tout sentiment de vengeance, et n'a ici en vue que la gloire de Dieu. Car il ne dit pas à Dieu : « Châtiez mes ennemis ou les vôtres, » mais : « Elevez-vous. » Et comment peut s'élever celui qui est déjà si haut et qui reste toujours au plus haut degré de la grandeur? Car l'élévation de sa nature n'est susceptible ni de diminution, ni d'accroissement ; Dieu est par-

fait, n'a besoin de rien, et reste toujours le même. Comment donc peut-il être élevé ? Il s'élève donc dans l'esprit d'un grand nombre. Lorsqu'il usait, comme il le fait souvent, de patience, ses ennemis ne voyaient dans sa conduite que pusillanimité et faiblesse. Il était comme humilié, non pas en réalité, mais dans leur esprit.

7. De même que le soleil paraît sans clarté à ceux dont les yeux sont malades, ainsi Dieu passe pour faible et pusillanime dans l'esprit de ses ennemis. Mais bien que le soleil paraisse ainsi enveloppé d'obscurité, il ne l'est pas en réalité ; c'est la faiblesse des yeux infirmes qui le fait paraître tel ; ainsi cette prétendue faiblesse de Dieu n'existe que dans les esprits malades. Quel est donc ici le souhait du juste ? Signalez votre gloire au milieu de vos ennemis, faites éclater votre vengeance et votre force, afin que ceux qui vous accusent de faiblesse reconnaissent votre puissance aux châtiments dont vous êtes l'auteur. Vous voyez le but qu'il se propose, ce ne sont point ses intérêts, mais ceux de la gloire de Dieu. Il en est qui rendent cette expression : « Sur les frontières, » par : « sur les têtes ; » d'autres traduisent ainsi : « Qu'aucun de vos ennemis ne puisse échapper. » C'est une preuve de grande vertu dans un juste, d'avoir les mêmes ennemis et les mêmes amis que Dieu, comme aussi c'est un signe de grande perversité d'avoir pour amis les ennemis de Dieu, et pour ennemis ceux qui sont ses amis. Or, de même que nous disons de Dieu qu'il a des ennemis, non pas dans ce sens qu'il ait contre eux de la haine ou de l'aversion, mais parce que leurs mauvaises actions lui sont en horreur ; ainsi le juste aussi a des ennemis sans chercher à en tirer vengeance ; il se contente d'avoir leurs mauvaises actions en horreur. « Et levez-vous, Seigneur mon Dieu, pour exécuter le précepte que vous avez établi. » D'autres versions portent : « Le jugement. » « Et l'assemblée des peuples vous environnera. » Suivant une autre version : « Qu'elle vous environne. » « En considération de cette assemblée, remontez en haut, Seigneur. » Une autre version traduit : « Remontez en haut au-dessus d'elle. » Le texte hébreu porte : *Oualea*. Que signifient ces paroles : « Pour exécuter le précepte que vous avez établi ? » Ce précepte, c'est de secourir ceux qui sont victimes de l'injustice, et de ne point abandonner ceux dont les ennemis ont résolu la perte. Exécutez donc vous-même, Seigneur, le précepte que vous nous avez donné. D'autres disent qu'il s'agit de la promesse que Dieu a faite de se déclarer contre ses ennemis : « Et l'assemblée des peuples vous environnera. » Loin d'ici encore toute pensée humaine. Ces expressions, tout en présentant un sens matériel, renferment une signification digne de Dieu. Quel est donc le sens de ces paroles : « Elle vous environnera ? » C'est-à-dire : Elle chantera, elle célébrera vos louanges, elle exaltera votre gloire et vous comblera de bénédictions.

Le peuple se formait en chœurs pour offrir à Dieu ses chants d'actions de grâces, et il était rangé circulairement dans le temple autour de l'autel ; c'est à cette disposition que le Roi-prophète emprunte le terme qui exprime leurs bénédictions et leurs louanges. Voici donc le sens de sa prière : Marchez contre vos ennemis, et venez à mon secours. Vous forcerez ainsi vos ennemis de reconnaître votre grandeur, et vous donnerez à votre peuple un juste sujet de célébrer vos louanges. Vous voyez ici encore une fois qu'il ne songe nullement à ses intérêts et ne cherche que la gloire de Dieu. Il veut que cette gloire soit partout reconnue aussi bien par les ennemis de Dieu que par ses serviteurs. « Et pour elle, remontez en haut. » De qui veut-il parler ? De l'assemblée elle-même, c'est-à-dire en considération de cette assemblée, remontez en haut, relevez-nous de notre abaissement, que le succès couronne toutes nos entreprises, entourez cette assemblée de gloire et d'éclat, et rendez-lui sa prospérité première. Remarquez comme David mêle partout la doctrine à la prière. Après avoir dit dans un autre psaume : « Ayez pitié de moi et exaucez-moi, » *Psalm.* IV, 2, il fait suivre sa prière de cet enseignement : « Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti ? » *Ibid.*, 3. De même ici, après avoir dit à Dieu : « Seigneur, remontez en haut, » il ajoute : « Le Seigneur discernera les actions des peuples ; » une autre version porte : « Le Seigneur

jugera les peuples. » Le Roi-prophète apprend ainsi à ceux qui s'imaginent que toutes les choses vont sans règle au gré du hasard, qu'il y a une Providence qui gouverne tout, et qui demande aux hommes un compte sévère de leurs actions. Le jugement dont il parle ici est à la fois le jugement futur et celui que Dieu porte dès la vie présente. Le jugement à venir sera universel et public; mais dès ici-bas Dieu exerce ce jugement en partie pour réveiller par certains châtiments la tiédeur des uns et forcer l'incrédulité des autres à reconnaître sa providence dont le gouvernement s'étend à tout l'univers. « Jugez-moi, Seigneur, selon ma justice. » Un autre interprète traduit : « selon mon droit, et selon mon innocence. »

« L'iniquité des pécheurs aura un terme. » Une autre version porte : Que le châtiment des impies soit complet. « Et vous conduirez le juste; » ou suivant une autre : « Vous affermirez le juste. » Mais comment David, qui dans un autre endroit fait à Dieu cette prière : « N'entrez pas en jugement avec votre serviteur; » *Psalm.* CXLII, 2; peut-il lui dire : « Jugez-moi selon ma justice? » Parce qu'il est question de deux idées complétement différentes. Ces paroles : « N'entrez pas en jugement avec votre serviteur, » signifient : « Ne soyons point jugés ensemble et n'examinez point ma vie en l'opposant à vos bienfaits; et c'est pour cela qu'il ajoute : « Parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste devant vous, » c'est-à-dire si l'on établit une comparaison entre vous et lui. Ici, au contraire, telle n'est point sa pensée, il ne veut établir aucune comparaison entre Dieu et lui, et il demande simplement à être jugé seul. « Jugez-moi, dit-il, selon ma justice, » c'est-à-dire selon la justice qui m'est personnelle. Cette justice, c'est de n'avoir point pris l'initiative d'agressions injustes, comme il l'a dit plus haut : « Si j'ai fait cela, » et ce qu'il ajoute ensuite. Les paroles qui suivent : « Et selon mon innocence, » ont la même signification; c'est d'après cette innocence, dit-il à Dieu, que je veux être jugé. La confiance de David en sa justice paraît ici bien grande, mais il est forcé de parler de la sorte. Pour quelle raison? Parce que ses épreuves auraient pu donner de lui une mauvaise opinion à un grand nombre d'insensés. En effet, la plupart des esprits sans jugement regardent comme coupable la vie d'un homme sur lequel le malheur s'appesantit, c'est ce qui est arrivé au saint homme Job. Voilà pourquoi ses amis, sans pouvoir le convaincre d'aucune action répréhensible, osaient lui dire : Vous n'êtes pas encore puni comme vos péchés le méritent. Des barbares eux-mêmes regardaient Paul comme un scélérat et un malfaiteur, parce qu'une vipère s'était élancée sur sa main, et ils disaient : « Après avoir été sauvé de la mer, la vengeance divine ne veut pas le laisser vivre. » *Act.*, XXVIII, 4. Séméi traitait également David d'homicide, et le regardait comme criminel, parce qu'il le voyait malheureux. II *Reg.*, XVI, 7.

8. Arrêtons-nous un instant sur cette matière pour vous faire éviter cette erreur. J'entends bien des personnes me dire : Si Dieu aimait les pauvres, il ne les laisserait pas dans l'indigence. D'autres, quand ils voient un homme travaillé par des infirmités, par des maladies continuelles, se demandent : Où est le fruit de ses aumônes? que sont devenues ses bonnes œuvres? Examinons à fond cette difficulté pour ne point tomber dans la même erreur. Un homme qui est intelligent ne peut avoir ni haine pour les bons, ni affection pour les méchants; et vous osez accuser Dieu de haïr les pauvres, tout vertueux qu'ils sont, et d'aimer les riches bien qu'ils soient criminels, et vous ne comprenez pas que ce langage est à la fois un blasphème et une énorme absurdité? Pour éviter de semblables excès, apprenez quel est l'objet véritable de la haine et de l'affection de Dieu. Quel est donc celui qui est aimé de Dieu? Celui qui garde ses commandements. « Je l'aimerai, nous dit-il, et je viendrai à lui. » *Joan.*, XIV, 21-23. Ce n'est donc point celui qui est riche, celui dont la santé ne laisserait rien à désirer, mais celui qui obéit à mes commandements. Pour qui au contraire Dieu a-t-il de la haine et de l'horreur? Pour celui qui n'accomplit point ses préceptes. Lors donc que vous voyez un homme transgresser les commandements de Dieu, eût-il d'ailleurs en partage une santé florissante, une brillante for-

Quels sont les amis de Dieu.

tune, rangez-le parmi ceux qui sont l'objet de la haine de Dieu. Voyez-vous au contraire un homme vertueux, en proie tout ensemble à la maladie, à l'indigence, dites : C'est un ami de Dieu. Car l'amitié de Dieu se manifeste non dans la possession des biens de la terre, mais bien plutôt dans les épreuves de la vie. Ne voyez-vous pas, pour prendre un exemple dans les choses humaines, que ce sont les favoris des rois qui dans les combats affrontent les dangers, s'exposent aux plus graves blessures et entreprennent des expéditions lointaines? N'avez-vous pas entendu l'Apôtre vous dire : « Le Seigneur châtie celui qu'il aime, il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants? » *Hebr.*, XII, 6. Mais cette conduite en scandalise un grand nombre. Ils ne doivent s'en prendre qu'à leur défaut d'intelligence. Car ce n'est point ici-bas que Dieu nous donne la récompense de nos travaux. Cette vie est le temps des combats, les couronnes et les récompenses nous seront données dans la vie future. Ne cherchez donc pas le repos et la sécurité au temps du combat, au jour de la lutte, et ne confondez pas les temps.

Mais il en est qui sont si faibles! me direz-vous. Dieu pourvoit à leur faiblesse, et il permet qu'un grand nombre de justes passent leur vie au sein de la prospérité, non pour les récompenser, mais dans l'intérêt de ces âmes plus faibles. Si donc les afflictions des uns sont pour vous un objet de scandale, la vie calme et tranquille des autres doit ranimer votre foi, et si la vue du bonheur des méchants vous ébranle, le spectacle de leurs châtiments et de leurs supplices doit vous raffermir. N'avez-vous pas entendu Jésus-Christ vous dire : « Vous aurez des tribulations en ce monde? » *Joan.*, XVI, 33. Pourquoi donc après ces paroles du Sauveur, chercher le repos ici-bas? Ne l'avez-vous pas encore entendu vous dire : « Le monde se réjouira, tandis que vous serez dans la tristesse? » *Ibid.*, 20. Il y aurait donc lieu pour les esprits peu intelligents d'être scandalisés, si le contraire de ce que Jésus-Christ a prédit arrivait; puisque donc les événements sont conformes à ses prédictions, pourquoi vous scandaliser? Mais pour quelle raison, me direz-vous, Dieu en a-t-il ordonné de la sorte? Ne cherchez point à le savoir, et renoncez à une curiosité indiscrète. « Un vase d'argile dit-il à celui qui l'a formé : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi? » *Rom.*, IX, 20. C'est cette témérité que Dieu par son prophète reprochait aux Juifs, alors que, coupables de crimes sans nombre, ils voulaient pénétrer avec curiosité dans les desseins de Dieu. « Ils veulent connaître mes voies, disait-il, comme un peuple qui aurait agi selon la justice, et n'aurait pas abandonné la loi de son Dieu. » *Isa.*, LVIII, 2. Ils ressemblent à un serviteur qui, ayant encouru le juste mécontentement de son maître et coupable à ses yeux de mille infidélités, au lieu d'apaiser sa colère, viendrait lui demander raison de la conduite qu'il tient à son égard. Cessez donc ces vaines recherches, et ne songez qu'à gémir, à pleurer et à laver vos fautes dans vos larmes.

Si je vous tiens ce langage, ce n'est pas que je ne puisse vous rendre raison de la conduite de Dieu, mais je voudrais vous guérir de cette curiosité inquiète, et vous inspirer une vive sollicitude pour le salut de votre âme. Pourquoi donc Dieu agit-il de la sorte? C'est par un sentiment de bonté pour le genre humain. Il a resserré le travail et la peine dans les étroites limites de cette vie, et il a réservé les couronnes pour la vie future, qui ne connaît ni vieillesse ni fin. Le travail et la peine arrivent rapidement à leur terme, mais les récompenses sont immortelles et ne finiront jamais. Une autre raison de cette conduite, c'est d'exercer les âmes à l'amour de la vertu. Lorsqu'une âme embrasse la pratique de la vertu avec les peines qui lui sont attachées, et sans en recevoir la récompense, elle montre qu'elle veut l'aimer d'un amour désintéressé et parfait. En fuyant le vice qui se présente avec tous ses attraits et sans être suivi de châtiment, elle se fortifie dans l'habitude de le haïr et de chérir la vertu. C'est ainsi qu'elle se forme par une heureuse habitude à la haine du mal et à l'amour du bien. Il est encore une autre raison; quelle est-elle? C'est que l'affliction nous inspire l'amour de la sagesse et augmente notre force intérieure. Dieu

se propose encore un autre motif, c'est de nous apprendre à mépriser les biens de la vie présente, à ne point nous y attacher et nous en rendre les esclaves. Voilà pourquoi il assigne à cette vie les afflictions et les peines, tandis que le bonheur et la prospérité sont ici-bas de courte durée : « Que la malice des pécheurs ait un terme, et alors vous conduirez le juste. » Qu'est-ce à dire : « Qu'elle ait un terme? » Envoyez-leur des châtiments qui les arrêtent dans la voie du crime. Car de même que des blessures gangrenées cèdent à l'efficacité de remèdes énergiques, tels que l'application du fer et du feu; ainsi, le châtiment est un frein puissant qui arrête le vice.

9. Une fois convaincus de ces vérités, ce n'est plus sur ceux que Dieu châtie par les épreuves de cette vie qu'il nous faut verser des larmes, mais sur ceux qui pèchent avec le bénéfice de l'impunité. En effet, le premier malheur c'est de pécher, le second c'est de ne point appliquer le remède sur les blessures du péché; je dirai même et avec fondement que ce second malheur est pire que le premier. Car, ce qui est vraiment pénible et triste, ce n'est pas d'être malade, c'est d'être malade et de ne point se soucier de sa guérison. De même encore, ce n'est pas simplement l'état d'un homme rongé d'un ulcère que nous déplorons, mais le triste état de celui qui n'y pense point, et n'a point recours à la main du médecin. Si cet homme au contraire se soumet à l'opération du fer et du feu, nous disons de lui qu'il est en voie de guérison. Nous ne considérons point la douleur que produit le retranchement des chairs, mais la santé qui doit en être le résultat. Tels doivent être nos sentiments à l'égard des maladies de l'âme. Ce n'est point sur les pécheurs que Dieu châtie que nous devons gémir et pleurer, car c'est ainsi qu'il les ramène à la santé; mais sur ceux qu'il laisse pécher avec impunité. Cependant, si les peines de cette vie sont un frein aussi puissant contre le péché, pourquoi ne somnes-nous pas châtiés tous les jours des fautes que nous commettons? S'il en était ainsi, le genre humain serait détruit sans avoir le temps de faire pénitence. Considérez cette vérité dans saint Paul. Si Dieu l'eût frappé de mort pour le punir d'avoir persécuté son Eglise, il n'aurait pas eu le temps de faire pénitence, il n'eût pas accompli ces œuvres merveilleuses dont sa vie est pleine, et n'eût pas ramené le monde presque entier de l'erreur à la vérité. Ne voyez-vous pas que les médecins eux-mêmes, lorsqu'un malade est couvert de nombreuses blessures, n'appliquent pas des remèdes aussi énergiques que le demanderait la nature du mal, mais qu'ils les proportionnent aux forces du malade, dans la crainte qu'en voulant guérir ses blessures, ils ne lui donnent la mort? Voilà pourquoi Dieu ne punit pas simultanément tous les pécheurs ou ne les châtie pas tous comme ils le méritent, mais qu'il ne les punit qu'individuellement et en relâchant un peu les droits de sa justice. Souvent même le châtiment d'un seul a suffi pour en rappeler au devoir un grand nombre. C'est ce qui arrive tous les jours pour le corps, le retranchement d'un seul membre rend la santé à tous les autres. Voyez la charité qui remplit l'âme de ce saint roi, comme il cherche en toute circonstance l'intérêt commun, c'est-à-dire la destruction du péché. Il désire non point se venger de ses ennemis, mais les voir renoncer à leurs iniquités.

N'ayons donc aussi nous-mêmes qu'une seule chose en vue, arrêter les progrès du mal. Déplorons le triste sort de ceux qui vivent dans l'iniquité, fussent-ils revêtus de riches étoffes de soie, et proclamons bienheureux ceux qui pratiquent la vertu, quand même ils seraient réduits à la dernière indigence. Ne nous arrêtons pas à l'extérieur, pénétrons dans l'âme des uns et des autres, c'est alors que nous verrons les richesses des uns, l'extrême pauvreté des autres. Qu'importe que l'un soit couvert de vêtements éclatants? En quoi diffère-t-il des magasins et des planches où ces vêtements sont suspendus? En quoi est-il plus riche que ceux qui reçoivent ces étoffes pour les vendre? Telles ne sont point les richesses du juste, elles sont solides et durables. Me direz-vous que les riches ne sentent point leur indigence? Rien en cela de surprenant. Les frénétiques aussi ne sentent pas leur mal, et loin d'en être plus heureux, ils n'en sont que plus à plaindre. S'ils avaient

la conscience de leur mal, ils s'empresseraient de venir trouver le médecin ; mais le plus triste effet que produit le vice dans une âme qu'il possède, c'est de la rendre insensible au mal qui la dévore. Ne soyez point impressionnés par la joie que le riche affecte au milieu de ses richesses, mais versez sur lui des larmes d'autant plus abondantes qu'il ne comprend pas l'étendue de son infortune ; car il n'est pas conforme à la nature, et c'est un acte d'extrême folie, de se livrer aux transports de la joie dans un semblable état. « Et vous conduirez le juste. » Que veulent dire ces paroles? C'est que le châtiment des impies rend les justes plus attentifs. Il résulte donc de là deux précieux avantages : les uns se retirent du mal, les autres s'attachent plus étroitement à la vertu. Un homme qui jouit de la santé veille encore avec plus de soin à la conserver, lorsqu'il voit un de ses semblables soumis à l'opération douloureuse du fer et du feu ; le même effet se produit ici. Un grand nombre de ceux qui existaient alors, parmi même les plus vigilants, se scandalisaient, et éprouvaient un sentiment de peine qui attestait leur imperfection, à la vue du bonheur des méchants.

C'est ce qui faisait dire à David dans un autre psaume : « Mes pas ont presque chancelé, parce que j'ai été touché d'un zèle d'indignation contre les méchants. » *Psalm.* LXXII, 2. Jérémie de son côté se demande : « Pourquoi les impies prospèrent-ils en leurs voies? » *Jer.*, XII, 1. C'est ce que le saint homme Job lui-même ne cessait de rechercher. Les dispositions encore imparfaites de ces temps anciens expliquent ces questions et ces recherches ; mais aujourd'hui celui qui se troublerait à la vue de ce spectacle serait inexcusable, après avoir été si longtemps à l'école de la sagesse, après avoir été instruit en termes si clairs des vérités de la vie future, de l'existence de l'enfer et du royaume des cieux où chacun recevra suivant ses œuvres. « Le Dieu juste sonde les cœurs et les reins. Mon secours est dans le Seigneur qui sauve les cœurs droits. » Une autre version porte : « Le Dieu juste examine les cœurs et les reins, il est mon défenseur. » Une autre : « Dieu est juste. » Les Septante ont traduit : « Dieu scrute les cœurs et les reins ; c'est avec justice que j'attends le secours du Seigneur. » Le Roi-prophète avait annoncé que le Seigneur jugerait l'univers, il explique maintenant quelle sera la forme de ce jugement : Dieu, dit-il, n'aura besoin ni de témoins, ni d'enquêtes, ni de preuves, ni de pièces, ni de démonstrations, ni d'aucun autre témoignage, car il connaît tous les secrets des cœurs. Que l'insensé ne vienne donc plus dire : Comment Dieu pourra-t-il juger cette multitude innombrable dont le monde est composé? Car celui qui a tiré le monde du néant pourra bien juger ce qu'il a créé. Les reins signifient ce qu'il y a dans l'âme de plus secret, de plus intime, de plus profond, et c'est ce que le prophète veut faire comprendre par la place que les reins occupent dans le corps de l'homme.

10. Quel est le sens du mot : « Scrutant? » Celui que lui donne un autre interprète : « Examinant. » Le Roi-prophète parle ici le langage de l'homme, mais le sens caché de ses paroles est digne de Dieu. Lorsque saint Paul dit de Dieu : « Qui scrute les cœurs, » *Rom.*, VIII, 27, scruter pour lui est savoir avec certitude ; ainsi le mot scrutant, dans l'esprit du Roi-prophète, veut dire qui connaît parfaitement. Examiner veut dire mettre en plein jour, ce qui est le propre de la science parfaite, comme dans ces paroles de saint Paul : « Tout est à nu et à découvert devant ses yeux. » *Hebr.*, IV, 13. « C'est avec justice que j'attends le secours du Seigneur. » C'est-à-dire j'ai droit à ce secours, car je ne demande rien d'injuste. Si donc nous voulons obtenir le secours d'en haut, ne demandons que ce qui est conforme à la justice, afin que la nature même de nos prières en assure l'efficacité. « Qui sauve les cœurs droits. » C'est l'œuvre qui est familière à Dieu. Je ne me suis pas rendu le premier coupable d'injustice, je ne désire point me venger, dit le Roi-prophète, et c'est pour cela que j'attends justement le secours du Seigneur. Instruits de ces vérités, ne demandons rien à Dieu qui s'oppose à l'effet de nos prières. Lorsque vous le priez contre vos ennemis, le secours que vous implorez n'est

point juste, il est en opposition avec la loi ed Dieu dont vous sollicitez l'appui. Je dirai la même chose lorsque vous demandez les richesses, la beauté, ou quelque autre faveur passagère de la vie présente, et contraire à la vraie sagesse de l'âme. Prions donc, mais de manière à obtenir. « Dieu est un juge équitable, fort et patient; il n'exerce pas sa colère tous les jours. » Une autre version traduit : « Il frémit de colère tous les jours. » Le texte hébreu porte : « Pendant toute la vie. » Une autre version : « Il menace, il frémit, et ne punit point. » Or voici le sens de ces paroles : Il est juste, donc il voudra punir les méchants; il est fort, donc il pourra exécuter les arrêts de sa justice. Mais que devient sa miséricorde, s'il juge suivant la justice? Elle paraît d'abord dans la patience qui lui fait différer le châtiment, dans la rémission de nos péchés par le sacrement de la régénération, et en second lieu dans le temps qu'il nous laisse pour faire pénitence.

Si vous réfléchissez, en effet, aux péchés que vous ne cessez de commettre, vous comprendrez la grandeur ineffable de sa miséricorde. C'est ce que veut nous apprendre le Roi-prophète par ces paroles : « Dieu est un juge équitable, fort et patient. » Vous êtes surpris qu'il ne punisse pas, alors que ni le pouvoir ni la volonté ne lui font défaut. Apprenez donc, nous dit David, que Dieu est patient, et qu'il n'exerce pas sa colère tous les jours. Ce n'est point par impuissance qu'il ne venge pas ses droits outragés, comme des insensés pourraient le croire; la cause qui lui fait différer le châtiment, c'est que sa longanimité est grande. Il use de patience pour vous amener au repentir; si vous ne profitez point de ce remède, c'est alors qu'il exerce sa vengeance. Tous les jours donc nous sommes redevables à sa justice. S'il en était autrement, David n'eût point signalé comme une chose extraordinaire que Dieu n'exerce pas sa colère tous les jours. S'il parle de la sorte, c'est que nos actions crient tous les jours vengeance, et que la bonté seule de Dieu arrête le bras de sa justice. Remarquez encore comme le Roi-prophète nous montre Dieu exempt de trouble, et sous le nom de colère n'entend que le châtiment. Car personne n'inflige la colère, mais on ressent la colère en soi-même et on inflige le châtiment à celui qui le mérite. Il ne veut donc exprimer autre chose que l'idée de châtiment lorsqu'il dit : « Et il n'exerce pas sa colère tous les jours. » Et pourquoi ajoute-t-il : « Tous les jours? » Que chacun de nous rentre dans sa conscience, et il répondra à cette question. Ne parlons point ici des péchés secrets; mais qui peut éviter ceux qui sont communs à tous les hommes? Quels sont-ils? Dites-nous quel est le jour où nos prières ne soient faites avec négligence et tiédeur? En faut-il davantage pour attirer la colère de Dieu? Jugez-en vous-même. Dites-nous, si vous vous présentiez devant un juge en donnant des signes de nonchalance et d'ennui, et que votre culpabilité fût prouvée, est-ce que vous ne seriez pas aussitôt condamné et envoyé en exil? Oui, sans doute, me répondrez-vous, car ce juge est un homme.

Quelle conséquence en tirer? C'est qu'un homme à qui on fait outrage ne peut justement s'en irriter, car il est outragé par un de ses semblables, tandis que Dieu est en droit de faire justice des outrages qu'il reçoit, parce qu'ils ont une gravité beaucoup plus grande que s'ils atteignaient un homme. Ajoutons encore que l'homme agit ainsi dans son intérêt, tandis que Dieu ne se propose que le vôtre, et ce motif seul légitime sa colère. En effet, en méprisant celui qui ne se propose que votre bien, vous êtes plus coupable que si vous méprisiez des hommes qui ne cherchent que leurs intérêts. Ce qui vous rend digne encore d'un châtiment plus sévère, c'est de n'avoir pas même la simple prudence de demander ce qui peut vous être utile. Mais quel est celui qui n'outrage pas son frère sans motif? Ne me dites pas : Ce n'est qu'un serviteur, car en Jésus-Christ il n'y a plus d'homme, ni de femme, ni d'esclave, ni d'homme libre. *Gal.*, III, 28. Quel est encore celui qui ne s'est point rendu l'accusateur de son prochain, qui n'a point commis de mensonge, qui n'a point jeté sur une femme de regards criminels, qui n'est point coupable d'envie ou de vaine gloire, qui n'a point à se reprocher de paroles inutiles?

Car voilà autant de justes sujets de condamnation. Si du moins nous avions pour les intérêts du temps la même négligence que nous affectons pour les intérêts de notre âme, peut-être serions-nous dignes de quelque pardon. Mais nous ne pouvons nous prévaloir de cette excuse, car tandis que nous veillons avec le plus grand soin aux affaires de la terre, nous sommes d'une négligence extrême pour celles de l'éternité. Or, de peur que cette patience de Dieu ne devienne pour les hommes l'occasion d'une négligence plus grande encore, David ajoute : « Si vous ne revenez à lui, il fera briller son épée. » Une autre version porte : « Il aiguisera son épée. Il a tendu son arc et il le tient, » ou, suivant une autre version : « Il le bandera. Il y a préparé des instruments de mort et a rendu ses flèches brûlantes. » Suivant une autre version : « Il a préparé ses flèches pour brûler. »

Réfutation des anthropomorphites.

11. Que diront ici ceux qui prétendent que Dieu est revêtu d'une forme humaine, parce que l'Ecriture lui prête des mains, des pieds, des yeux? Soutiendront-ils qu'il y a aussi dans le ciel des arcs, des flèches, des pierres à aiguiser, des glaives, des carquois? « A votre seul regard, dit un autre auteur inspiré, les montagnes tremblent de frayeur. » *Eccli.*, XVI, 19. Et David lui-même nous dit : « Lui qui regarde la terre, et la fait trembler. » *Psalm.* CIII, 32. Si le seul regard de Dieu a la vertu de fondre la nature des pierres, quelle puissance beaucoup plus grande n'aura-t-il pas sur les hommes? Pourquoi donc le Roi-prophète prête-t-il un arc et un glaive à Dieu, qui peut anéantir la terre entière d'un seul regard; que dis-je, par un seul acte de sa volonté? Car il est évident qu'il peut l'anéantir de la même manière qu'il l'a créée : c'est-à-dire par sa seule volonté. L'Ecriture nous dit « qu'il tient dans sa main les extrémités de la terre; » *Psal.* XCIV, 4; « que ceux qui l'habitent sont en sa présence comme des sauterelles; » *Isa.*, XL, 22; « que les nations sont devant lui comme une goutte d'eau dans un vase d'airain, comme un grain de sable dans une balance. » *Ibid.*, XL, 15. Nous lisons encore qu'un ange envoyé de Dieu frappa de mort dans un seul instant quatre-vingt-cinq mille hommes; que dis-je, un ange? Des mouches, des insectes, des vers ont suffi pour détruire l'armée des Egyptiens. Quel besoin donc est-il d'arcs et de glaives? Pourquoi donc ce langage dans la bouche du Roi-prophète? C'est pour s'accommoder à la faiblesse de ses auditeurs et leur inspirer une salutaire frayeur par l'énumération de ces armes qui leur sont connues. Car en quoi d'ailleurs les armes seraient-elles nécessaires à celui qui tient dans sa main la vie de tous les hommes, et dont David a dit : « Qui peut soutenir la rigueur de son froid? » *Psal.* CXLVII, 17. Mais comme je l'ai dit, c'est à cause de la grossièreté et de l'ignorance des hommes qu'il parle de la sorte. Que veut dire cette expression : « Il fera briller son glaive? » Il aiguisera. Faudra-t-il donc une pierre à aiguiser? Est-ce que son glaive a des taches de rouille? Quel est celui qui avec tant soit peu d'intelligence, voudrait entendre ces expressions dans leur sens littéral? Ainsi que je l'ai dit précédemment, le prophète fait une description entière des châtiments réservés aux pécheurs, et il se sert de ces expressions figurées pour que les esprits les plus dépourvus de raison comprennent qu'il ne faut pas s'en tenir aux mots, mais leur donner une signification qui soit digne de Dieu.

Si donc on est surpris d'entendre attribuer à Dieu de la colère, de la fureur, combien le sera-t-on davantage de lui voir prêter des armes? Cependant si nous devons prendre ces armes non dans leur signification littérale, mais dans un sens digne de Dieu, il est évident qu'il faut entendre dans le même sens la colère et la fureur. Ces expressions matérielles et figurées n'ont d'autre but que de frapper les intelligences les plus grossières. Aussi David ne se contente pas de ce qu'il a dit; mais pour augmenter leur frayeur, il emprunte un langage encore plus rapproché du nôtre. Il nous représente Dieu non-seulement comme ayant un glaive à la main, mais comme armé de toute pièce. La vue d'un arc qu'on tient entre les mains cause une bien plus grande frayeur que la vue d'un glaive qu'on aiguise, et c'est pour cela que le Roi-prophète a recours à ces expressions métaphoriques pour pénétrer l'âme de ses auditeurs d'une crainte

salutaire : « Il a tendu son arc et l'a préparé, » et il fait ressortir en même temps la patience de Dieu et sa juste colère. Il ne dit pas : « Il a envoyé, il a lancé ses flèches, » mais : « Il a tendu son arc, il l'a préparé ; » c'est-à-dire il est tout prêt à lancer ses flèches. Et qu'y a-t-il d'étonnant que le Roi-prophète parle ainsi sous l'Ancien Testament, alors que sous le Nouveau Jean-Baptiste tient aux Juifs le même langage : « La hache est déjà placée à la racine de l'arbre ? » *Luc.*, III, 9. Quoi donc ? Est-ce que Dieu agit comme un ouvrier qui se sert de la hache pour couper le bois ? Et faut-il entendre dans le sens littéral cette hache et ce bois ? Non sans doute, pas plus qu'il ne faut prendre dans ce sens la paille et le blé dans ces paroles : « Sa main tient le van, et il nettoiera son aire, et il amassera son froment dans son grenier, et il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint point. » *Matth.*, III, 12. Dans quel sens faut-il donc entendre ces expressions ? La hache, c'est le châtiment et le supplice ; les arbres ce sont les hommes ; la paille les méchants ; le froment les bons ; le van, le jugement et la séparation. De même ici le glaive, l'arc et les flèches sont la figure du juste châtiment réservé aux pécheurs. Il nous annonce ensuite que ce châtiment doit être tant soit peu différé, mais il nous montre qu'il n'est pas éloigné en nous disant que Dieu a tendu son arc et le tient préparé.

Les instruments de mort sont les flèches ; de même que les instruments aratoires sont ceux qui servent à l'agriculture, les instruments de marine ceux qui servent à la navigation, les instruments de tissage ceux dont on se sert pour tisser, ainsi les instruments de mort sont ceux qui donnent la mort. Il explique ensuite quels sont ces instruments de mort ; ce sont les flèches qui indiquent la célérité du châtiment, lorsque le temps voulu de Dieu est arrivé. Que signifient ces paroles : « Pour ceux qui sont enflammés ? » Pour ceux sur qui tomberont ces châtiments. Est-ce donc que le feu ne suffisait pas, qu'il fallut y joindre encore des flèches ? Vous voyez que le Roi-prophète se sert partout d'expressions métaphoriques pour nous inspirer un plus grand effroi. Voici donc le véritable sens de ses paroles : Dieu a préparé ses châtiments pour ceux qui les ont mérités. Mais s'il n'avait employé ce langage figuré il aurait inspiré moins de crainte, tandis que cette énumération de flèches, d'arc tendu, de flèches prêtes à être lancées, d'instruments de mort, de feu, pénètre l'âme de frayeur. Il modère ensuite cette crainte en ajoutant : « Pour ceux qui sont au milieu du feu. » C'est-à-dire qu'il prévient la pensée qui pourrait naître dans un esprit peu intelligent que la main vengeresse de Dieu s'étend sur tous les hommes, en ajoutant : « Pour ceux qui sont au milieu des flammes. » C'est ce que saint Paul fait entendre lui-même lorsque parlant du prince, il dit : « Ce n'est pas en vain qu'il porte le glaive. » *Rom.*, XIII, 4. Si donc le glaive des princes inspire une salutaire frayeur, combien plus le glaive de Dieu ! C'est du reste une preuve de la grande bonté de Dieu que de nous effrayer par des menaces, par une peinture même exagérée du châtiment, pour nous le faire éviter plus sûrement. C'est pour cela qu'il tend son arc, qu'il le prépare, qu'il y place ses flèches, c'est pour cela qu'il se prépare à punir pour n'avoir jamais à le faire.

12. Tous les traits dans cette description ont une signification marquée. « Il fera briller son glaive. » C'est la violence et la célérité du châtiment. « Il a tendu son arc, » c'est la certitude de la punition, si les pécheurs refusent de se convertir : « Pour ceux qui sont au milieu des flammes. » Ce sont les coupables qu'il instruit par avance des châtiments qui leur sont réservés pour les retirer de la voie du crime. Si Dieu agissait ici par un motif de colère et de fureur, il ne prédirait point aux méchants les supplices qui les attendent. Car ce n'est point ainsi qu'agit la colère, elle tient une conduite toute contraire, surtout lorsqu'elle est parvenue à son comble, que le moment de la vengeance approche, et que tout est prêt pour le châtiment. Ainsi les ennemis et ceux qui méditent un grand acte de vengeance, non-seulement ne le font pas connaître, mais viennent fondre à la dérobée dans la crainte que ceux qu'ils veulent ainsi châtier ne se mettent sur leurs gardes. Mais Dieu tient une conduite toute différente, il prédit les châ-

timents, il les diffère, il effraie par ses paroles, il fait tout pour n'être pas obligé de mettre ses menaces à exécution. Là aussi il a tendu son arc, il a aiguisé son épée, il a préparé ses flèches, et n'a point déchargé ses coups. En effet ne vous semble-t-il pas voir un arc, des traits, un glaive aiguisé dans cette menace du Prophète : « Encore trois jours et Ninive sera détruite ? » *Jon.*, III, 4. Cependant le trait ne partit point, car Dieu ne l'avait point préparé pour le lancer, mais pour le déposer. Les soldats ne s'arment que pour frapper, Dieu au contraire ne le fait que pour nous inspirer une crainte qui nous rende plus sages et désarmer sa main levée pour nous punir. Ne nous troublons donc point, ces paroles redoutables partent d'un cœur extrêmement miséricordieux, et plus elles nous paraissent dures et insupportables, plus elles sont dictées par un sentiment de douceur ineffable. Les pères, lorsqu'ils n'ont point intention de punir leurs enfants, laissent éclater dans leurs paroles une colère plus grande; ainsi Dieu qui ne veut point nous châtier, cherche à nous effrayer par des menaces plus sévères. Il nous prédit qu'il a préparé le feu de l'enfer, pour n'être point obligé de nous y précipiter, et c'est pour cette raison que dans l'Evangile il parle bien plus souvent des supplices éternels que du royaume des cieux.

Comme les esprits peu éclairés se laissent plus facilement détourner du vice et amener à la pratique de la vertu par la crainte des châtiments que par l'espérance des biens promis, Dieu s'attache à leur remettre continuellement ces châtiments sous les yeux. Que ces menaces terribles ne jettent donc point notre âme dans la tristesse ; car elles peuvent nous être souverainement utiles. Considérons tout à la fois la longanimité et la justice de Dieu et ne désespérons point de notre salut, car il est patient ; ne perdons point courage, car il est juste. Il fait preuve sur la terre d'une patience admirable ; et dans l'autre vie, il abandonne ceux qui n'ont point voulu en profiter à la triste expérience des supplices éternels. Prévenons dès cette vie un si grand mal. « Voici que le méchant a enfanté l'injustice. » Le texte hébreu porte au lieu de « il a enfanté, » *Jebal,* « il a conçu la douleur. » Suivant une autre version : « Et après avoir enfanté. Il a engendré l'iniquité. » Une autre version porte : « Le mensonge. Il a ouvert une fosse et l'a creusée, il tombera dans la fosse qu'il a préparée. » Une autre version porte : « Dans la perdition dont il est l'auteur. » Le Roi-prophète nous a montré Dieu prêt à exercer sa vengeance et à châtier les méchants, et il rend ainsi ceux qui l'écoutent plus sages et plus modérés en leur montrant la colère de Dieu suspendue sur leur tête. Il les enseigne maintenant par les faits et leur apprend qu'avant même les châtiments de l'autre vie, le crime est à lui-même son propre supplice. Vérité que proclamait saint Paul lorsqu'il disait : « Et ils ont reçu en eux-mêmes la peine due à leur égarement. » *Rom.*, I, 27. Et il en donnait pour exemple ceux que leurs crimes monstrueux avaient punis de la manière la plus frappante. Comme un grand nombre d'âmes encore grossières n'écoutent les conseils de la sagesse que lorsqu'ils leur sont donnés par les châtiments des coupables, saint Paul croit utile de proposer cet exemple. C'est ce que fait Jésus-Christ lui-même. Après avoir parlé à plusieurs reprises des supplices de l'enfer, il apporte l'exemple des tristes victimes de ces feux éternels, du riche contemporain de Lazare, des vierges folles, du serviteur qui avait caché son talent, et dès cette vie, de ceux qui avaient été écrasés par la chute d'une tour et dont Pilate avait mêlé le sang avec leurs sacrifices.

Ainsi Pierre, après avoir lui-même parlé longuement des peines de l'enfer, cite à l'appui ceux qui endurent ces supplices éternels, et place sous les yeux de ses auditeurs le châtiment d'Ananie et de Sapphire, ce que saint Paul lui-même fit pour Elymas le magicien. Il confirme encore cette vérité, lorsque rappelant le voyage des Hébreux dans le désert, il dit : « Vous ne devez pas ignorer, mes frères, que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous été baptisés sous la conduite de Moïse, qu'ils ont tous mangé la même nourriture mystérieuse, et qu'ils ont bu le même breuvage spi-

rituel. Cependant la plupart d'entre eux ne furent point agréables à Dieu, mais périrent dans le désert. » I *Cor.*, x, 1-5. Saint Paul venait de parler de la vie future, de l'enfer, des châtiments et des supplices qu'on y endure; à l'appui de ces vérités, il invoque les exemples des temps anciens en rappelant ceux qui ont été punis, les uns par les serpents, les autres par l'ange exterminateur. C'est ce que fait ici David lui-même en apportant l'exemple d'Achitophel ou d'Absalom; car, suivant quelques-uns, il parlerait ici d'Achitophel. En effet, il n'y a aucun rapport, ce semble, entre ce que dit ici David et ces paroles : « Epargnez mon fils Absalom, » non plus qu'entre ce qu'il dit après avoir appris sa mort : « Qui me donnera de mourir pour toi ? » II *Reg.*, xviii, 5-33. D'un côté en effet, c'est la voix de la nature qui se fait entendre, de l'autre, il parle sous l'inspiration de l'Esprit saint. Mais qu'il ait en vue Absalom ou Achitophel, appliquons-nous à méditer ces paroles, car je ne m'occupe pas autrement des personnes.

13. Quel enseignement nous est donc ici donné? C'est que celui qui creuse une fosse sous les pas de son prochain y tombera lui-même. De même que les femmes en couches sont déchirées par les douleurs de l'enfantement, ainsi celui qui tend des piéges à son prochain, avant même qu'il ait pu lui nuire, est le premier en proie à ces déchirements violents, aux douleurs les plus aiguës. C'est pour nous faire comprendre tout ce que ces douleurs ont d'affreux, que le Roi-prophète les compare aux douleurs de l'enfantement. En effet, c'est la comparaison dont se sert la sainte Ecriture, quand elle veut expliquer une douleur insupportable. « Les douleurs de l'enfantement, est-il dit dans l'Exode, saisirent les habitants de la Palestine ; » *Exod.*, xv, 14; c'est-à-dire la crainte, l'épouvante, la douleur et la souffrance. Saint Paul emploie la même comparaison dans les paroles suivantes : « Lorsqu'ils diront : Paix et sécurité, alors une ruine soudaine les surprendra , comme une femme est surprise par les douleurs de l'enfantement. » I *Thessal.*, v, 3. L'Apôtre veut ici nous faire comprendre deux choses : la rigueur intolérable du mal et son irruption subite. Ezéchias exprime la même idée lorsqu'il dit : « Les enfants sont venus à terme, et la mère n'a pas eu la force de les mettre au monde. » *Isa.*, xxxvii, 3. Il veut marquer par cette comparaison tout ce que la crainte et la souffrance ont d'amer et de déchirant; c'est ce que fait ici le Roi-prophète. En effet, quelque nombreux que soient les crimes qu'un homme a commis, le jugement de la conscience n'est pas détruit; car il est naturel et c'est Dieu lui-même qui l'a gravé dès le commencement au fond de notre âme. Malgré tous nos efforts, il est au dedans de nous, il fait entendre sa voix, il nous punit, il nous condamne; et il n'est personne de ceux qui vivent dans le crime, qui n'ait à souffrir des douleurs sans nombre, lorsqu'il médite de faire du mal, et lorsqu'il exécute ses mauvais desseins. Quel homme fut plus criminel que le roi Achab ? Et cependant voyez quelle douleur il éprouva lorsqu'il eut convoité la vigne de son voisin Naboth ! Il était roi, tout lui obéissait, personne n'osait le contredire, et cependant parce qu'il ne put soutenir la voix de sa conscience, il rentra dans son palais triste, abattu, déconcerté, les yeux couverts d'un sombre nuage, portant gravé sur ses traits le jugement accusateur de sa conscience, et ne pouvant dissimuler la douleur de son âme. C'est dans cet état que sa femme le surprit. Voyez encore le traître disciple après le crime énorme dont il s'est rendu coupable, il ne peut supporter la douleur que lui cause le jugement de sa conscience, il se pend et finit ainsi ses jours. Mais de même que l'âme coupable est en proie à d'indicibles tortures, de même l'homme vertueux jouit d'un calme profond et d'une tranquillité parfaite ; soyez-en vous-même le juge.

Voici un homme qui veut se venger d'un outrage qu'il a reçu, ou commencer le premier une injuste agression, voyez à quelles dures épreuves il se condamne. Il est rempli de fureur, déchiré par la colère, mille pensées tumultueuses s'agitent dans son esprit, il hésite entre mille voies diverses, il est assiégé de craintes, d'appréhension et d'effroi. La colère partage son esprit, la crainte livre son âme au trouble et à

l'irrésolution : comment pourra-t-il accomplir ses desseins ? Comment pourra-t-il se venger ? et il se perd ainsi lui-même avant de faire le moindre mal à celui qu'il veut perdre. Au contraire, celui qui bannit la colère de son cœur, s'affranchit en même temps de tous ces maux et cela se conçoit ; car tout ici dépend de lui seul, et il n'a qu'à vouloir et tout s'exécute. Il n'en est pas ainsi du premier, il lui faut choisir le temps, le lieu, avoir recours à la ruse, à la méchanceté, aux armes, aux expédients, aux injures, aux basses flatteries, à la dissimulation. Vous voyez comme la vertu est facile, et que de difficultés au contraire présente le vice ; quel calme dans la vertu, quel trouble et quelle agitation marchent à la suite du vice ! C'est cette vérité que le Roi-prophète veut nous enseigner par ces paroles : « Voici qu'il a enfanté l'injustice, il a conçu la douleur et enfanté l'iniquité. » Il nous apprend ainsi que l'injustice n'est pas dans notre nature, mais qu'elle lui est étrangère. C'est pour cela qu'elle nous est tant à charge et nous cause de si vives douleurs, lorsque nous en subissons l'empire. Ainsi, tant que l'enfant n'a pas atteint sa formation, il reste attaché au sein de sa mère, selon les lois de la nature, et y demeure sans causer aucune douleur. Mais lorsque son organisation est complète, s'il reste plus longtemps dans le sein maternel, c'est contre les lois de la nature, et les douleurs de l'enfantement se font sentir. Aussi la nature contrariée s'efforce de l'expulser comme ayant accompli son œuvre et ne pouvant plus le supporter davantage. Mais dans l'ordre de la nature, la conception précède les douleurs de l'enfantement ; ici au contraire, le méchant enfante, puis il conçoit et met au jour.

Le méchant enfante d'abord, puis conçoit et met au jour.

Pourquoi cette inversion? Cest que dans les enfantements naturels la douleur accompagne l'enfantement, tandis qu'ici elle se fait sentir tout d'abord. En effet, aussitôt qu'on s'arrête à une pensée criminelle, avant même qu'elle ait fait une profonde impression sur l'esprit, elle y répand le trouble et le désordre. Le germe, une fois déposé dans le sein de la femme, se développe et forme l'être organisé qu'elle doit enfanter. Mais pour les artisans de desseins perfides, une pensée tombe aujourd'hui dans leur esprit, et demain une autre, ce sont des semences innombrables de mal, et tous les jours de nouvelles conceptions et de nouvelles douleurs qui donnent la mort à l'âme qui les enfante. Car cet enfantement ne ressemble point aux enfantements naturels, il est pareil à celui des vipères, dont les petits déchirent et mettent en pièces le sein qui les engendre ; ainsi fait l'iniquité et l'injustice. Mais malgré tous nos efforts, nous ne pourrons jamais exprimer par la parole les tourments et les peines auxquels se condamnent les méchants. Aussi l'auteur des Proverbes dit : « Le méchant seul épuisera tous les maux. » *Prov.*, IX, 12. Qu'y a-t-il en effet de plus malheureux que celui qui est dominé par l'envie, et de plus misérable que celui qui tend des piéges à son prochain ou qui désire s'emparer de ses biens? Toutes ces passions déchirent l'âme plus violemment que ne pourrait faire le plus cruel bourreau.

14. C'est donc avec raison que le Roi-prophète a comparé ces pensées aux douleurs de l'enfantement. C'est par suite des relations conjugales que les femmes enfantent ; si les corps des parents sont sains, les corps qui en naîtront le seront également ; mais s'ils renferment quelque principe vicieux ils le transmettront à leurs enfants : or il en est de même pour nos pensées. Si vous vivez dans la société des bons, votre âme ne produira que de bonnes pensées, mais si vous vous liez avec les méchants, cette union sera pour vous féconde en maux de tout genre. Ecoutez donc ce que dit le prophète : « Sous l'impression de votre crainte, nous avons conçu, nous avons été comme en travail, et nous avons enfanté l'esprit du salut. » *Isa.*, XXVI, 18. Mais pour ceux qui sont du parti du démon : « Ils ont fait éclore des œufs d'aspic, et ils ont formé des toiles d'araignée. » *Isa.*, LIX, 5. Fuyons donc le commerce des méchants. Quelle n'est pas notre folie de ne point vouloir, lorsque nous le pouvons, concevoir et enfanter sous la céleste influence des préceptes divins, mais de rechercher avec empressement le commerce des méchants, semblable en cela à une femme qui pouvant s'unir à un roi refuserait cette alliance, et choisi-

rait pour époux un brigand et un voleur de profession? « Il a ouvert une fosse et l'a creusée, et il tombera dans la fosse qu'il avait faite. » Le Roi-prophète a de nouveau recours aux expressions métaphoriques; par la comparaison de l'enfantement il a voulu nous faire comprendre la douleur des méchants, et par la comparaison d'une fosse, il nous fait entendre combien leur délivrance sera difficile. « Il tombera dans la fosse qu'il a creusée. » C'est ce que dit un autre auteur inspiré : « Celui qui creuse une fosse sous les pas de son prochain y tombera le premier. » *Prov.* XXVI, 27. Or, c'est un nouveau trait de la bonté divine d'attacher aux desseins artificieux cette destinée fatale qui fait tomber les traîtres dans leurs propres filets, afin que cette considération les détourne de faire la guerre à leur prochain, et de lui tendre des embûches. C'est ce qui s'est vérifié dans la personne de Moïse. Il était destiné à une mort certaine et il fut sauvé, et Pharaon périt par la voie qu'il avait prise pour faire périr les enfants des Hébreux. Il avait ordonné de les mettre à mort, et la mère de Moïse, forcée par la crainte d'obéir à cet ordre, avait exposé son enfant; mais la fille de Pharaon ayant fait retirer du fleuve la corbeille de jonc, et y ayant trouvé cet enfant, le fit élever, et ce Moïse, devenu grand, fut la cause de la ruine des Egyptiens. La sagesse de Dieu brille ici de tout son éclat; les méchants peuvent puiser dans cette conduite une leçon salutaire, et ceux qui échappent à leurs persécuteurs un profond sentiment de joie.

L'illustre Joseph est un exemple de la même vérité. Ses frères qui l'avaient réduit en servitude furent soumis à mille épreuves; loin de nuire à leur frère ils contribuèrent à son élévation et supportèrent seuls les suites fâcheuses de cet événement tragique. Je pourrais donner un plus grand développement à ces réflexions, je me contente de vous dire : Considérez cette vérité dans ceux qui vous entourent. Un homme s'est emparé des biens d'autrui? Il s'est perdu lui-même. Souvent son action a tourné au profit de celui qu'il avait dépouillé, tandis que lui-même a livré son âme à une ruine assurée. Un autre a commis une injustice? Il s'est enfoncé un glaive dans l'âme; le véritable mal n'est point pour celui qui reçoit l'outrage, mais pour celui qui en est l'auteur. Voilà pourquoi saint Paul exhorte les chrétiens à souffrir qu'on leur fasse tort, plutôt que d'en faire eux-mêmes. Jésus-Christ lui-même nous commande de ne point rendre le soufflet que nous recevons, mais d'aller au-devant même de l'outrage qu'on veut nous faire. C'est la preuve d'une grande force d'âme, c'est là ce qui forme à la patience, c'est là ce qui donne à l'âme une vigueur extraordinaire et la rend supérieure à toutes les agitations. Celui qui fait tort à son prochain, qui le frappe ou l'outrage, est le premier victime de sa passion et en devient l'esclave. Il paraît ne faire de mal qu'à son frère, mais il est en proie lui-même à des maux bien plus cuisants, et il se réduit à la dernière des servitudes. « La douleur retournera sur lui-même, et son injustice descendra sur sa tête. » Les interprètes appliquent ces paroles à Achitophel et à Absalom, dont la tète à tous les deux fut dévouée particulièrement au supplice. Achitophel, en effet, se pendit, et Absalom, passant sous un arbre, fut retenu par sa chevelure, et demeura suspendu pendant un assez long temps. Judas lui-même se pendit de désespoir, convaincu qu'il avait par son crime attiré ce malheur sur sa tête. Achitophel ayant bien prévu que David serait victorieux, s'étrangla de ses propres mains. Pour Absalom, ce fut contre sa volonté qu'il fut suspendu à un chêne, et il n'expira point sur-le-champ, mais il demeura comme exposé devant un tribunal et attaché à cet arbre. Par un juste jugement de Dieu il resta ainsi suspendu très-longtemps, pendant que le jugement de sa conscience venait ajouter à son supplice. Il désirait plonger son glaive dans le sein de son père; et malgré ce crime David suppliait ses gens d'épargner la vie de son fils. Il était si fort au-dessus de la vaine gloire qu'il pleura amèrement la mort de ce fils rebelle.

Pour bien vous convaincre du reste que les desseins et l'habileté des hommes ne furent ici pour rien, mais que tout s'est fait par suite d'un jugement divin, ce sont les cheveux et les branches de l'arbre qui retinrent Absalom lié, et ce fut un animal sans raison qui le conduisit

au supplice ; sa chevelure tint lieu de corde, un chêne servit de gibet, et sa mule fit l'office de soldats. Et chose vraiment étonnante, il demeura ainsi suspendu un long espace de temps sans qu'aucun des siens osât venir le délivrer. C'était le dessein de Dieu qu'il ne fût point détaché de l'arbre, ni amené chargé de chaînes à son père, parce que le cœur paternel de David avait manifesté pour lui une trop grande indulgence. Et ce qu'il y a ici de plus admirable, c'est qu'Absalom reçoit le coup de la mort de la main de celui qui l'avait autrefois réconcilié avec son père, et qui devient pour lui un accusateur rigoureux. Toutefois en lui donnant la mort Joab ne faisait qu'exécuter la sentence que Dieu lui-même avait portée.

15. Voulez-vous une preuve que cette sentence est sortie de la bouche de Dieu? La voici. Après avoir dit : « Son injustice descendra sur sa tête, » le Roi-prophète ajoute : « Je rendrai gloire au Seigneur, à cause de sa justice, et je chanterai le nom du Très-Haut. » Rendons grâces à Dieu, dit-il, non point en nous réjouissant de la mort de nos ennemis, mais en nous soumettant au juste jugement de Dieu. Mais qui peut rendre grâces à Dieu selon sa justice? qui peut le louer d'une manière digne de lui? Personne. Que signifient ces paroles : « Selon sa justice? » C'est-à-dire à cause de sa justice : « Et je chanterai le nom du Très-Haut. » Car c'est à lui et non pas à moi que revient toute la gloire de la victoire et du triomphe. Lorsqu'un roi revient victorieux de la guerre, les chœurs qui célèbrent ses louanges reportent sur lui tout l'honneur de la victoire, c'est ce que je veux faire moi-même, dit David. Aussi il ne dit pas : « Je chante, » mais « je chanterai, » pour nous apprendre qu'il ne met point en oubli les bienfaits qu'il a reçus, et que loin d'en perdre le souvenir, ils sont toujours l'objet de ses pensées. Ce n'est pas que Dieu ait besoin de notre reconnaissance, c'est à nous-mêmes qu'elle est utile et profitable. C'est ainsi qu'il recevait autrefois les sacrifices, sans en avoir aucun besoin (Si j'avais faim, irais-je te le dire?) *Psal.* XLIX, 12, mais pour amener les hommes à lui rendre l'honneur qui lui est dû ; aussi reçoit-il nos hymnes et nos chants sans avoir besoin de nos louanges, et uniquement dans le désir qu'il a de notre salut.

Dieu, en effet, n'a rien tant à cœur que notre progrès dans la vertu. Or, rien n'est plus propre à nous y faire avancer que d'être toujours dans un saint commerce avec Dieu, de lui rendre de continuelles actions de grâces et de chanter assidûment ses louanges ; et chanter celles de Dieu, c'est admirer sa justice et sa patience. Et où paraît donc, me direz-vous, la patience de Dieu dans la mort de l'usurpateur? Peut-elle être plus grande et plus éclatante? Dieu le supporta longtemps, pour l'amener au repentir ; il le laissa s'emparer des palais royaux, afin qu'en voyant la maison où il avait été nourri et élevé, et les insignes du roi son père, il conçût un vif regret de son crime. S'il n'eût pas eu des instincts féroces et un cœur de pierre, tout ce qu'il avait sous les yeux devait le toucher profondément ; la table où il s'asseyait à côté de son père, la maison, la salle même où on l'avait réconcilié avec lui après le meurtre qu'il avait commis, et mille autres considérations qui auraient dû l'attendrir. Car il avait appris que son père errait en fugitif sans demeure certaine, et qu'il était réduit à la dernière détresse. Si tant de motifs réunis n'étaient point capables de le toucher, ne devait-il point réfléchir en apprenant la fin tragique d'Achitophel qui venait de se pendre, et se repentir de ses desseins criminels? Car il n'ignorait pas le triste sort de son ami. Et qu'avait-il à reprocher à son père pour légitimer sa révolte? Qu'il lui avait défendu de se présenter devant lui. Ne devait-il pas au contraire être rempli d'admiration et de reconnaissance de ce que David lui avait pardonné le meurtre de son frère? Ainsi, sans que rien pût autoriser sa révolte, et obéissant uniquement à une ambition aussi violente qu'importune, alors que son père était parvenu à la vieillesse et que l'attente ne devait pas être longue, Absalom ne voulut point tarder d'un seul instant. Mais comment ne lui vint-il pas à la pensée que fût-il même victorieux, il mènerait la vie la plus misérable, et que sa victoire elle-même le rendrait un objet d'exécration et d'horreur?

16. Où sont maintenant ceux qui se lamen-



tent sur leur pauvreté? Quelle indigence, quelle maladie, quelle douleur ne sont pas mille fois plus douces qu'un semblable sort? David ne récrimina pas en lui-même, il ne s'abandonna ni à l'indignation, ni aux plaintes. On ne l'entendit point dire : Je reçois une belle récompense, moi qui passe le jour et la nuit à méditer sa loi; du faîte des honneurs je suis descendu au dernier degré de l'opprobre, et moi qui ai toujours épargné mes ennemis, je suis tombé entre les mains d'un fils rebelle. David s'abstint de toute parole, de toute pensée de ce genre, il supporta toutes ces épreuves avec sagesse et courage, n'ayant qu'une seule consolation au milieu de ses malheurs, c'est que Dieu n'ignorait rien de ce qui se passait. Lorsque les trois enfants disaient à Nabuchodonosor : « Quand Dieu ne voudrait pas nous délivrer, sachez, ô roi, que nous n'honorons pas vos dieux, et n'adorons pas la statue d'or que vous avez élevée, » *Dan.*, III, 18, si on leur eût demandé : Dans quelle espérance affrontez-vous le trépas ? qu'attendez-vous, qu'espérez-vous après la mort (car l'espérance de la résurrection n'était pas alors bien affermie)? ils auraient fait cette réponse : La plus grande récompense, à nos yeux, c'est de mourir pour Dieu. De même la plus grande consolation pour David c'est que Dieu connaissait ses malheurs et ne les empêchait pas. Un homme qui aime donnerait mille vies pour la personne qu'il aime, lors même qu'il n'en attendrait rien après la mort. Ainsi devons-nous être prêts à tout souffrir pour Dieu lui-même, plutôt que pour le royaume des cieux et dans l'espérance des biens futurs. Mais il en est qui sont si nonchalants, si insensibles, que l'attrait des récompenses ne suffit pas pour leur faire embrasser la vertu. Ils n'écoutent pas Dieu qui leur promet le royaume des cieux ; ils aiment le démon qui ne peut leur donner que l'enfer. Est-il une folie plus déplorable? Mais, que dis-je, qu'il ne peut donner que l'enfer? Avant même d'y précipiter ses victimes, il ne leur donne en partage ici-bas que la douleur, l'opprobre, la dérision et des tourments innombrables; et cependant on accourt en foule autour de lui. Considérez l'adultère, voyez s'il est un homme plus malheureux que lui ; avant même le supplice de l'enfer tout lui est crainte et soupçon, une ombre le fait trembler, il n'ose regarder personne en face, il redoute tous les hommes, ceux qui connaissent son crime comme ceux qui l'ignorent, il voit partout des glaives aiguisés, le coup de la mort suspendu sur sa tête, des licteurs, des tribunaux. Combien différent est le sort de la continence, quelles que soient ici-bas ses épreuves ! L'homme chaste goûte toujours les plaisirs les plus purs, l'adultère est sans cesse dans la douleur et les ténèbres.

Nous pouvons encore voir l'application de cette vérité dans les esclaves de la colère et dans ceux qui s'en rendent maîtres, dans les ravisseurs du bien d'autrui, et dans ceux qui donnent, ou pour parler plus justement, qui prodiguent leurs propres biens pour Dieu. Les uns sont assis tranquillement dans le port ; les autres entraînés sur la mer orageuse de cette vie, sont tous les jours le jouet de ses flots agités. Mais en outre considérez quelles sont les souffrances de l'avare lorsqu'il arrive à la vieillesse, qu'il voit que sa passion va s'éteindre sans avoir été satisfaite, et que la mort le menace de jour en jour. Qu'il en est bien autrement de l'homme vertueux ! La vieillesse ne lui apporte que joie et douceur, car loin que ses jouissances touchent à leur terme, elles se présentent à lui comme dans leur fleur. Pour les adultères donc, pour les impudiques, pour les avares, pour les hommes sensuels, la vieillesse est la fin des jouissances, tandis qu'elle devient pour les amis de la vérité le principe et la source des plus pures délices. Aussi, avant l'enfer et les souffrances qu'on y endure, il y a ici-bas pour l'âme un supplice déjà bien cruel. Pleins de ces pensées, fuyons le mal, pratiquons la vertu, aimons Dieu, non pour les biens qu'il donne, mais pour lui-même. C'est ainsi que dans cette vie nous suivrons la voie qui conduit à la vertu, voie qui est étroite pour la nature, mais qui s'élargit au gré des voyageurs, et au sommet de laquelle nous demandons à Dieu de nous faire parvenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ à qui est la gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME VIII.

Pour la fin, pour les pressoirs. Suivant une autre version : Chant de triomphe pour les pressoirs. Suivant une autre : Pour l'auteur de la victoire sur la lyre de Geth. Dans le texte hébreu : *Lamanasse al hayetthith*, — « O Dieu, notre souverain maître, que votre nom est admirable par toute la terre ! » Une autre version porte : « Que votre nom est grand ! »

1. David terminait ainsi le psaume précédent : « Je rendrai gloire au Seigneur à cause de sa justice, je chanterai le nom du Très-Haut. » *Psalm.* VII, 18. Il accomplit ici sa promesse et offre à Dieu le tribut de ses chants. Dans le premier psaume, il ne prie qu'en son nom personnel : « Seigneur mon Dieu, j'ai mis en vous mon espérance, sauvez-moi. » *Ibid.* 2. Dans celui-ci, au contraire, c'est au nom d'un grand nombre qu'il s'adresse à Dieu : « O Dieu, notre souverain maître, que votre nom est admirable par toute la terre ! » Faites silence et prêtez une oreille attentive. Lorsqu'au théâtre, des chœurs inspirés par le démon se font entendre, on écoute dans le plus grand silence leurs chants si dangereux ; et cependant ces chœurs ne sont composés que d'histrions et de danseurs ; ils n'ont pour les diriger qu'un misérable joueur de lyre, et ils ne font entendre que des chants sataniques et pernicieux en l'honneur de l'esprit du mal, l'auteur de tout crime. Ici, au contraire, le chœur n'est composé que d'hommes religieux, celui qui le dirige est un prophète, ses cantiques lui sont inspirés non par le démon, mais par la grâce de l'Esprit saint ; l'objet de ses chants ce n'est pas le démon, c'est Dieu. Dans quel profond silence et avec quelle crainte religieuse ne devons-nous donc pas les entendre ? En les écoutant, nous ne formons qu'un seul chœur avec les puissances célestes, car l'office des chœurs des chérubins et des séraphins, c'est de célébrer éternellement les louanges de Dieu. Ce sont ces chœurs qui se firent entendre sur la terre et unirent leurs voix à celles des bergers qui veillaient sur leurs troupeaux. Prêtons donc l'oreille à ce cantique. Ceux qui célèbrent les louanges des rois de la terre leur parlent de leur puissance, de leurs victoires, de leurs triomphes. Ils rappellent les nations qu'ils ont subjuguées, ils leur prodiguent les titres de conquérants, de vainqueurs des peuples barbares, et d'autres du même genre. C'est un chant semblable que le saint roi adresse à Dieu. Il y célèbre en effet des guerres heureusement terminées, des victoires, des conquêtes beaucoup plus difficiles que les victoires et les conquêtes de la terre. Voyons comme il débute : « O Dieu, notre souverain maître. » Pour ceux qui ne croient point en lui, Dieu n'est leur Seigneur que d'une seule manière ; il est le nôtre à double titre, et parce qu'il nous a tirés du néant, et parce qu'il nous a fait la grâce de le connaître. Et voyez comme dès le début le Roi-prophète nous rappelle en abrégé ses bienfaits. Si vous considérez en effet comment Dieu est devenu votre Seigneur, comment il a daigné rendre son amitié et la vie à ceux qui étaient éloignés de lui, à ses ennemis et à ceux qui étaient plongés dans la mort, vous verrez clairement que cette invocation est comme le magnifique sommaire de ses bienfaits. Dans l'étonnement que lui causent tant de merveilles le prophète s'écrie : « Que votre nom est admirable ! » c'est-à-dire, il est souverainement admirable ! Il n'entreprend pas de dire combien ce nom est admirable, cela n'est pas possible, mais il exprime comme il peut la grandeur et l'excès de son admiration. Que dire maintenant de ceux qui veulent scruter avec une curiosité téméraire l'essence de Dieu ? Son nom seul jette le prophète dans une admiration qui le saisit d'étonnement ; comment donc excuser ceux qui prétendent connaître l'essence de Dieu, alors que le saint roi David n'a pu même nous dire toute l'admiration dont son nom était digne ? « Que votre nom est admirable ! » Par la vertu de ce nom, la mort a été vaincue, les démons ont été enchaînés, le ciel a cessé d'être fermé, les portes du paradis se sont ouvertes, l'Esprit saint a été envoyé, les esclaves ont recouvré la liberté, les ennemis sont devenus des enfants, les ennemis des héritiers, les hommes des anges. Que dis-je, des anges ? Dieu s'est fait homme, et l'homme est devenu Dieu, le Ciel a élevé

jusqu'à lui la nature humaine et terrestre, et la terre s'est unie à celui qui est assis sur les chérubins, au milieu des cohortes des anges. La muraille de séparation a été détruite, la barrière a été renversée, l'union a fait place à la division, les ténèbres ont disparu, la lumière a brillé dans tout son éclat, la mort a été absorbée dans sa victoire.

C'est en contemplant ces merveilles et d'autres plus grandes encore, que le prophète s'écrie : « Que votre nom est admirable par toute la terre ! » Où sont maintenant les Juifs qui s'élèvent impudemment contre la vérité ? Je leur demanderais volontiers de qui le Roi-prophète veut ici parler ? Du Tout-Puissant, me diront-ils. Mais son nom n'était pas un objet d'admiration pour toute la terre, j'en prends à témoin Isaïe lorsqu'il leur dit : « Vous êtes cause que le nom de Dieu est blasphémé parmi les nations. » *Isa.*, LII, 5. Or, si les serviteurs du vrai Dieu étaient cause que son nom fût blasphémé, comment pouvait-il être admirable ? Ce nom est admirable par sa nature, qui en doute? Mais alors, loin d'être admirable aux yeux des hommes, il était bien plutôt un objet de mépris. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui. Dès que le Fils unique de Dieu fut descendu sur la terre, le nom de Dieu devint admirable dans la personne du Christ. « Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est glorifié parmi les nations. » *Malach.*, I, 11. Et encore : « On offre en tout lieu un encens agréable et une oblation pure à mon nom. Mais pour vous, vous avez déshonoré mon nom. » *Malach.*, I, 12. Un autre prophète dit encore : « La terre a été remplie de la connaissance de Dieu. » *Isa.*, XI, 9. Et un autre : « Les nations viendront à vous en disant : Vraiment nos pères ont adoré de fausses idoles. » *Jerem.*, XVI, 19.

2. Vous voyez que ces paroles doivent s'appliquer à la personne du Fils. Car c'est son nom qui est devenu admirable par toute la terre. « Parce que votre magnificence est élevée au-dessus des cieux. » Suivant une autre version : « Vous qui avez élevé votre louange au-dessus des cieux. » Le Roi-prophète vient de parler de la terre, il s'élève maintenant jusqu'au ciel, suivant sa coutume, et il montre ainsi l'union du ciel et de la terre pour louer leur souverain maître. C'est ce qu'il veut prouver en proclamant que le nom de Dieu est admirable sur la terre, admirable aussi dans les cieux. Car non-seulement les hommes, mais les anges eux-mêmes célèbrent les œuvres du Créateur, et lui rendent grâces pour les bienfaits dont il a comblé les hommes ; c'est ce qu'ils ont déjà fait dès le commencement, lorsqu'ils chantaient en chœurs les merveilles de la création. David veut donc exprimer ici ou les chants des anges ou la grandeur de Dieu. En effet, lorsque l'Ecriture veut nous représenter quelque chose de grand, elle apporte pour exemple la distance qui sépare le ciel de la terre : « Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre. » Et encore : « Autant le coucher est éloigné de l'aurore, autant il a éloigné de nous nos iniquités. » *Psalm.* CII, 11-12. Le Psalmiste est donc saisi d'admiration à la vue de la grandeur extraordinaire des œuvres de la création ; car Dieu a revêtu la nature la plus faible d'une force supérieure à toutes les autres.

« C'est de la bouche des nouveaux-nés et des enfants à la mamelle que vous avez tiré votre louange la plus parfaite. » *Ibid.*, 3. Une autre version porte : « Vous avez fondé votre louange. » Une autre : « Vous avez établi votre force. » Ces paroles signifient : Vous avez donné une preuve éclatante de votre puissance en faisant servir à votre gloire l'âge le plus faible, et en déliant la langue encore bégayante des enfants pour chanter vos louanges. » David prédit ici l'hymne triomphal que les enfants chantèrent dans le temple. Et pourquoi donc parmi tant d'autres miracles qu'il passe sous silence, les morts ressuscités, les lépreux guéris, les démons chassés, le Roi-prophète choisit-il de préférence ce prodige dont les enfants ont été les instruments ? Parce que ces miracles avaient eu des précédents d'une conformité à peu près semblable, excepté quant à la manière dont ils s'étaient accomplis. En effet, Elisée avait ressuscité un mort et guéri un lépreux ; David avait mis le démon en fuite lorsqu'il s'emparait de Saül ; mais c'était la première fois qu'un chœur d'enfants nouveau-nés

se faisait entendre. Pour confondre l'impudence des Juifs qui oseraient dire que David avait eu en vue ce qui s'était passé dans l'Ancien Testament, il choisit un miracle jusqu'alors inouï, et qui n'eut lieu qu'une seule fois sous le Nouveau. Ce miracle était du reste la figure de ce qui devait arriver pour les apôtres : ils étaient de faibles enfants plus muets que les poissons eux-mêmes, et cependant ils ont pris dans leurs filets l'univers entier. C'est l'œuvre de la puissance de Dieu, comme l'atteste le prophète en parlant de Dieu le Père. Ecoutez ce qu'il dit à Moïse : « Qui a fait le muet, et le sourd, l'aveugle, et celui qui voit ? » *Exod.*, IV, 11. Et ces autres paroles d'Isaïe : « C'est lui qui donne une langue prompte et rapide à ceux qui l'ont embarrassée. » *Isa.*, XXXV, 6; et encore : « Le Seigneur m'a donné une langue éloquente afin que je susse quand je dois parler. » *Isa.*, L, 4. Dieu avait dit aussi dans le commencement : « Venez, descendons, et confondons leur langue. » *Genes.*, XI, 7. La démonstration était donc ici aussi forte qu'évidente. Ces esprits impudents pouvaient élever sur les autres miracles quelques difficultés quoique sans fondement, mais ici ils ne pouvaient rien dire, car la nature était directement en opposition avec elle-même. Aussi David ne dit pas seulement : « De la bouche des enfants, » pour ne point donner à penser qu'il voulait parler de ceux qui ont l'innocence et la simplicité de l'enfance, mais il ajoute : « Et de ceux qui sont à la mamelle, » exprimant ainsi l'âge d'une manière précise par le genre même de la nourriture. En effet, au lieu de dire simplement : « Des enfants, » il ajoute : « de ceux qui sont encore à la mamelle, » c'est-à-dire qui ne peuvent encore faire usage d'une nourriture plus substantielle. Ce qu'il y a ici de plus digne d'admiration, ce n'est pas seulement que ces enfants aient parlé d'une manière claire et distincte, mais qu'ils aient annoncé des biens innombrables. Car ils célébraient dans leurs chants ce que les apôtres ne savaient pas encore. Le Roi-prophète nous donne un autre enseignement, c'est que pour être digne de la doctrine de la vérité, il faut devenir des enfants par le cœur. Celui qui ne reçoit pas le royaume des cieux comme un petit enfant, nous dit Jésus-Christ, n'y pourra jamais entrer.

« Pour détruire votre ennemi. » *Matth.*, XVIII, 3. Le prophète nous fait connaître la cause de ce miracle. Les autres prodiges n'avaient point pour but de confondre des ennemis, mais de faire du bien à ceux qui en étaient l'objet, et d'instruire ceux qui en seraient témoins. Mais ce miracle eut surtout pour objet de fermer la bouche des ennemis du Sauveur, ce qu'un autre interprète exprime plus clairement en traduisant : « Pour confondre ceux qui vous chargent de chaînes. » Une autre version porte : « Pour réprimer l'ennemi, et celui qui veut se venger, » c'est-à-dire le peuple juif. Les Juifs poursuivaient Jésus-Christ comme un ennemi ; et ils se couvraient de ce prétexte qu'ils vengeaient en cela l'honneur de Dieu outragé. Mais le Sauveur leur ôte cette excuse lorsqu'il leur dit : « Celui qui me hait, hait aussi mon Père. » *Joan.*, XV, 23. Et encore : « Celui qui croit en moi, croit en celui qui m'a envoyé. » *Joan.*, XII, 44. Toujours il associe Dieu son père à l'honneur comme aux outrages qu'il reçoit. Voyez l'exactitude du langage du Prophète. Il ne dit pas : « pour châtier, » mais : « pour détruire ; » ce qu'un autre interprète exprime ainsi avec plus de clarté : « Pour faire cesser, » c'est-à-dire qu'il faut non pas les instruire, mais réprimer leur impudence, car leur maladie est incurable. Aussi, à la vue de ce miracle contre lequel ils ne pouvaient rien objecter, ils dirigèrent leurs attaques contre le Sauveur : « N'entendez-vous pas ce qu'ils disent ? » *Matth.*, XXI, 16. Ce qu'ils devaient faire, c'était de tomber à ses pieds et de l'adorer dans un sentiment d'admiration. Mais non, leur incertitude est extrême, et au lieu de se dire les uns aux autres : « Vous n'entendez pas ce qu'ils disent, » c'est à Jésus-Christ lui-même qu'ils adressent cette question. Et pourquoi la voix des anges ne se fit-elle pas entendre au lieu de la voix des enfants ? Parce que les Juifs l'auraient regardée comme une chose imaginaire, comme une illusion, tandis qu'ils ne pouvaient soulever ici la moindre objection. Or, que disaient les enfants ? Rien de désagréable, de fâcheux, et qui fût capable de les blesser. Ils proclamaient simplement l'harmonie qui régnait entre son

Père et lui : « Béni soit, disaient-ils, celui qui vient au nom du Seigneur. » *Matth.*, xxi, 9.

3. C'est alors que Dieu confondit leur impudence et détruisit ensuite la ville de Jérusalem, et il n'est aucune partie de la terre qui soit restée étrangère aux calamités de la nation juive. Celui qui a le corps mutilé va partout montrant ses blessures; de même encore les juges, après avoir puni de mort plusieurs homicides, font suspendre l'un d'eux à un gibet, afin que le supplice infligé à un cadavre contienne les vivants dans le devoir. Ainsi Dieu a proposé en exemple à tous les hommes, non pas des morts, mais des vivants, en dispersant les Juifs par toute la terre, et ceux qui n'habitaient qu'une seule contrée sont maintenant répandus dans tout l'univers. Si vous en demandez la raison, vous n'en trouverez pas d'autre que le crime d'avoir crucifié Jésus-Christ. Car pourquoi un châtiment semblable ne leur avait-il pas encore été infligé? Nous voyons bien que dans les temps anciens ils ont été emmenés captifs chez un seul peuple et pour un petit nombre d'années. Mais aujourd'hui quelle différence! leur châtiment n'a point de fin. Et si vous leur demandez : Pourquoi avez-vous crucifié Jésus-Christ? ils vous répondront : Parce que c'était un séducteur et un imposteur. S'il en était ainsi, Dieu aurait dû vous combler d'honneurs et reculer vos frontières pour vous récompenser d'avoir fait une chose qui lui était agréable. Car punir de mort un séducteur et un imposteur c'est frapper un ennemi de Dieu, c'est faire une action digne de louanges. Phinées, pour avoir mis à mort une seule femme de mauvaise vie, fit une œuvre si agréable à Dieu qu'il fut jugé digne de l'honneur du sacerdoce. Et cependant vous qui aviez droit de prétendre à de bien plus grandes récompenses si vous aviez mis à mort un séducteur, comment se fait-il que vous meniez une vie errante par toute la terre, sans avoir de demeure certaine? Ne cherchons point d'autre cause à ce châtiment que le crime que vous avez commis en crucifiant votre protecteur, votre bienfaiteur, et le docteur qui venait vous enseigner la vérité. Encore une fois, s'il avait été un séducteur, un ennemi de la divinité, s'il eût voulu se faire passer pour Dieu, sans l'être en effet, et usurper la gloire qui n'est due qu'à son Père, Dieu vous devait de plus grands honneurs qu'à Phinées, qu'à Samuel et à tant d'autres, pour avoir déployé un si grand zèle dans la défense de la loi. Et cependant vous êtes aujourd'hui frappés d'un châtiment que vous n'aviez point éprouvé lorsque vous adoriez les idoles, que vous viviez dans l'impiété, et que vous répandiez le sang de vos enfants. Et vous n'avez aucun moyen de vous soustraire à ces calamités. Vous menez comme des exilés une vie errante et vagabonde, asservis aux lois romaines, parcourant la terre et les mers, sans demeures, sans villes, sans asile, réduits à une honteuse servitude, privés à la fois de la liberté, de la patrie, du sacerdoce, et de toutes vos prérogatives passées, dispersés au milieu des barbares et de mille peuples divers, devenus un objet d'horreur et d'abomination pour tous les hommes, et exposés aux outrages de tout l'univers. Et justement certes, car ne dites pas que vous avez été récompensés pour avoir mis à mort un ennemi de Dieu, ce serait une extravagance et une absurdité. Ce que vous souffrez maintenant n'est point le partage de ceux qui font périr les ennemis de Dieu, mais le châtiment de ceux qui mettent à mort ses amis.

Mais, mon ami, me diront-ils, tel n'est point notre langage, c'est pour nos péchés que nous souffrons ces épreuves. Vous finissez donc par l'avouer, malgré votre incrédulité; et quels péchés avez-vous donc commis? Est-ce la première fois aujourd'hui que vous vous êtes rendus coupables? Il est certain que votre vie est maintenant beaucoup moins répréhensible qu'autrefois, mais nous n'en sommes pas encore là. Je vous demanderai volontiers en ce moment pourquoi, malgré les crimes que vous avez commis précédemment, vous n'avez cessé d'éprouver les effets de la bonté de Dieu, tandis que nous voyons aujourd'hui le contraire, et ce qui est le plus étonnant, bien que vous soyez beaucoup moins coupables? Car alors vous vous consacriez à Béelphegor; vous adoriez le veau d'or; vous immoliez vos fils et répandiez le sang de vos filles, malgré les miracles qui se multipliaient sous vos yeux. Aujourd'hui vous ne voyez ni la

mer s'entr'ouvrir devant vous, ni le rocher se fendre, vous n'avez plus de prophètes, et vous n'éprouvez plus les effets sensibles de la Providence divine, et cependant votre conduite est plus conforme aux principes de la justice. Pourquoi donc des fautes moins grandes et une conduite plus sage et plus juste, sont-elles suivies d'un châtiment plus sévère? N'est-il pas évident même pour les plus aveugles, que c'est parce que vous êtes aujourd'hui coupables d'un crime beaucoup plus énorme? Tant que vous n'avez péché que contre les serviteurs, en lapidant et en tuant les prophètes, vous avez obtenu le pardon de vos crimes; mais après que vous avez porté des mains violentes sur le Seigneur lui-même, vos blessures sont devenues incurables. Aussi, voilà quatre cents ans déjà que le sol où était bâti votre ville a comme disparu, que votre sacerdoce a cessé d'exister, que votre royaume est détruit, que vos tribus sont confondues, que tant d'autres priviléges aussi augustes qu'éclatants vous ont été enlevés, sans qu'il en reste aucun vestige, ce qui jamais n'était arrivé dans les temps anciens. Lorsque le temple fut détruit pour la première fois, vous aviez encore les prophètes, les grâces de l'Esprit saint et les miracles; mais aujourd'hui, pour vous faire comprendre clairement que Dieu s'est éloigné à jamais de vous, tous ces avantages vous ont été retirés pour faire place à la servitude, à la captivité, à une ruine complète, et, ce qui est le plus déplorable, au délaissement le plus absolu de la part de Dieu.

4. Dieu s'est conduit à votre égard comme un maître ferait vis-à-vis d'un serviteur sans intelligence, que les coups n'ont pu corriger; il le laisserait dépouillé de ses vêtements, réduit à une extrême misère, errant, mendiant son pain, recevant partout des rebuts. Tel n'était point autrefois votre sort; vous aviez alors des prophètes dans l'Egypte, à Babylone, comme dans le désert; Moïse dans l'Egypte, Daniel et Ezéchiel à Babylone, et Jérémie encore dans l'Egypte; les miracles succédaient aux miracles, et votre nation sortit plus éclatante de ces épreuves, puisque plusieurs de vos captifs avaient une puissance supérieure à celle des rois. Mais aujourd'hui, toutes ces faveurs ont disparu, et vous êtes victimes d'un châtiment beaucoup plus sévère non-seulement par sa durée, mais par l'abandon complet où Dieu vous laisse. Expliquez-moi donc comment, malgré tous vos crimes, vous étiez alors l'objet d'une providence toute particulière, tandis que le zèle pour votre loi, comme vous l'appelez, fait peser maintenant sur vous de si dures épreuves. Il faut, remarquez-le bien, que vous accusiez Dieu d'injustice, puisqu'il a comblé les pécheurs de bienfaits, tandis qu'il couvre d'opprobres les hommes vertueux, observateurs de sa loi. Si en effet vous avez mis à mort un imposteur, comme vous le dites, vous avez fait une action louable, et si Dieu est juste, comme on n'en peut douter, il devait vous récompenser au lieu de vous punir. S'il vous punit, il est évident que vous êtes devenus plus coupables; mais si vous avez cessé de rendre comme autrefois un culte impie aux idoles et de leur immoler vos enfants, quel est donc le crime qui fait tomber sur vous ces terribles châtiments? N'est-il point manifeste que la croix que vous n'avez pas craint de dresser pour le Sauveur a mis le comble à tous vos crimes? Voilà la vraie cause de votre ruine, bien plus que votre idolâtrie et le sacrifice de vos enfants. Car il y a une grande différence entre mettre son fils à mort et crucifier son Seigneur et son maître. Aussi, lorsque vous immoliez vos enfants, vous avez obtenu le pardon de ce crime; mais après avoir mis à mort le Fils de Dieu et votre Seigneur, vous êtes punis sans espérance de pardon. Combien comptez-vous d'années depuis la sortie d'Egypte jusqu'à l'avénement de Jésus-Christ? Quinze cents ans et plus, je pense. Comment donc se fait-il que pendant tout cet espace de temps, Dieu vous ait supportés avec patience, malgré tant de crimes, et que maintenant il vous ait ainsi rejetés, alors qu'il devait vous combler de bienfaits, quelles que fussent d'ailleurs vos offenses? Car enfin, vous avez vraiment fait une action d'éclat, si vous avez mis à mort un imposteur. Ajoutez qu'aujourd'hui vous observez religieusement le sabbat, vous avez renoncé au culte des idoles, et vous vous efforcez d'accomplir avec la même fidélité tous

les autres points de la loi. Ainsi votre conduite est meilleure, vous avez en outre fait une action des plus méritoires, et cependant vous êtes en proie à des maux extrêmes. Se peut-il une folie plus grande, une extravagance plus coupable que de chercher à vous justifier aux dépens de la justice de Dieu que vous attaquez par vos blasphèmes? Si l'action que vous avez commise contre Jésus-Christ, loin d'être le glus grand de tous les crimes, est comme vous le dites une action juste et louable, pourquoi Dieu vous punit-il puisque vous faites bien, lui qui vous a épargnés lorsque vous étiez coupables? Non-seulement Dieu, mais tout homme faisant usage de son intelligence est incapable d'agir de la sorte.

Que répondent-ils à ces raisons? Nous avons été dispersés pour devenir les docteurs et les maîtres de toute la terre. Réponse frivole et dénuée de sens. Ceux qui prétendent à l'honneur de devenir les maîtres des autres, doivent tout d'abord s'en rendre dignes par une conduite irréprochable, comme les prophètes et les apôtres. Mais comment les Juifs qui étaient pervertis et profondément corrompus, pouvaient-ils être envoyés pour enseigner les autres! Voyons en effet quelle avait été jusque-là leur vie. Nous découvrons chez eux des instincts pires que chez les bêtes féroces. C'étaient des parricides, des bourreaux de leurs enfants, des adorateurs des idoles, des ravisseurs du bien d'autrui, comme les prophéties ne cessent de le leur reprocher. Jérémie signale en ces termes leur lubricité: « Ils sont devenus comme des chevaux qui courent et qui hennissent après les cavales, chacun d'eux poursuit avec une ardeur furieuse la femme de son prochain. » *Jerem.*, v, 8. Se peut-il quelque chose de plus immonde? Ils ne se contentent pas de l'union légitime des hommes avec leurs propres femmes, et c'est pour cela que le prophète compare leur ardeur furieuse au hennissement des chevaux. Et ce n'est pas seulement le crime de simple fornication qu'il leur reprochait, mais le crime d'adultère qu'ils commettaient sans pudeur, comme des animaux sans raison. « Ceux qui faisaient des tapisseries sont allés vers la même femme, dit un autre prophète, le père et le fils se sont approchés de la même fille. » *Amos*, II, 7. Est-ce pour cela, dites-moi, que Dieu vous a envoyés comme les docteurs du monde, pour nous enseigner la fornication, l'adultère, et nous apprendre que le fils peut déshonorer la couche de son père? Que vous reproche Ezéchiel? « Vous n'avez pas même observé les principes de la loi naturelle comme les nations païennes. » *Ezech.*, v, 7. Ainsi Dieu aurait donné pour docteurs au monde ceux qui étaient pires que les païens eux-mêmes? Mais qui pourrait entendre sans frémir le récit de leurs homicides et de leurs meurtres? « Ils ont immolé aux démons leurs fils et leurs filles, » comme David le leur reprochait: « Ils répandirent le sang de leurs fils et de leurs filles qu'ils immolèrent aux démons. » *Psalm.* CV, 37. Dites-moi encore, Dieu vous aurait-il envoyés pour enseigner aux hommes à sacrifier leurs enfants aux démons? Vous ne rougissez pas, vous n'êtes pas couverts de confusion d'avancer de semblables absurdités? Un autre prophète dit encore: « Le sang s'est mêlé au sang, les blasphèmes, les mensonges, l'homicide, le vol, l'adultère, ont inondé la terre. » *Osee*, IV, 2. Un autre: « Vous avez pris le front d'une débauchée, vous êtes devenus sans pudeur à l'égard de tous. » *Jerem.*, III, 3. Un autre encore: « Vos princes sont devenus semblables aux loups d'Arabie. » *Ezech.*, XXII, 27; *Sophon.*, III, 3. Un autre enfin: « Il n'en est aucun qui ait de l'intelligence, aucun qui cherche Dieu. Tous se sont détournés, tous sont devenus inutiles. » *Psalm.* XIII, 2-3.

5. Ce serait donc pour nous enseigner l'oubli de toute pudeur, les égarements les plus monstrueux, la fornication, l'adultère, toute espèce d'iniquité, que Dieu vous aurait dispersés par tout l'univers? Vous nous forcez sans cesse de continuer la triste énumération de vos crimes. « C'est vous, dit Dieu par son Prophète, que je porte depuis votre naissance et que j'enseigne jusqu'à votre vieillesse. » *Isa.*, XLVI, 3. Vous êtes des aveugles qui vous précipitez les uns les autres dans l'abîme. « Car, dit Notre-Seigneur, si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse. » *Matth.*, XV, 14; *Luc.*, VI, 39. Quoi! vous qui avez toujours eu

des prophètes pour vous instruire sans en devenir pour cela meilleurs, vous seriez les docteurs des autres hommes? Vous ne cesserez point d'afficher une prétention aussi absurde, et vous ne reconnaîtrez pas une bonne fois l'énormité de votre crime? Ce qui vous a toujours perdus, c'est de n'avoir jamais voulu remonter à la véritable cause de vos malheurs. Voilà pourquoi Dieu a fait pour vous ce que les juges font pour ceux qu'ils condamnent à être frappés de verges. Ils ordonnent de les suivre à des hommes qui crient et dévoilent à tous la cause de leur supplice, leurs vols ou leurs rapines. Ainsi Dieu, en vous dispersant dans toutes les parties de l'univers, a commandé aux prophètes de vous suivre pour révéler à tous la cause de vos châtiments. Ils sont comme enchaînés avec vous par toute la terre, et ils ne cessent de faire entendre leur voix. Si vous entrez dans les synagogues, vous les entendrez proclamer constamment la même vérité.

David lui-même, décrivant le jugement inique de Caïphe qui fut bien plutôt un brigandage, ne donne pas d'autre cause de votre ruine. Après avoir rapporté le langage de vos princes : « Brisons leurs liens, et rejetons leur joug loin de nous, » il ajoute : « Alors il leur parlera dans sa colère, et les confondra dans sa fureur. » *Psalm.* II, 3-5. Isaïe de son côté, après avoir représenté le Sauveur comme une brebis que l'on conduit à la boucherie, ajoute : « Je donnerai les impies pour le prix de sa sépulture, et les riches pour la récompense de sa mort. » *Isa.*, LIII, 9. Et dans un autre endroit, parlant de la vigne comme emblème de son peuple, il dit : « J'ai attendu que ce peuple fît des actions justes, et je n'entends que des cris. » *Isa.*, V, 7. Quels sont ces cris? « Crucifiez-le, crucifiez-le. » *Luc.*, XXIII, 21. Et le prophète ajoute : « C'est pourquoi j'arracherai la haie de cette vigne, elle sera exposée au pillage; et je commanderai aux nuées de ne pleuvoir plus sur elle. » *Isa.*, V, 5-6. Point d'autre cause donc de votre dispersion par toute la terre, que le crime d'avoir attaché le Sauveur à la croix. Et pour vous donner une preuve éclatante de la puissance de Jésus-Christ, et vous faire apprendre par vous-mêmes ce que les prophètes n'ont pu vous enseigner, écoutez le témoignage que rendent les faits eux-mêmes. Ce dont votre loi n'avait pu vous instruire, la puissance surabondante de Jésus-Christ vous l'a enseigné. Tant que vous étiez sous l'empire de votre loi, vous répandiez le sang, vous immoliez vos enfants, vous vous rendiez coupables d'adultères. Mais aussitôt que le soleil de justice a commencé à briller, vos crimes ont diminué, et l'espèce de rivalité que vous nourrissiez contre nous, vous a inspiré de mener une conduite plus régulière. Dieu vous a donc dispersés parmi les nations de la terre, pour vous apprendre quel grand royaume il est venu fonder ici-bas, et il a détruit votre temple, pour vous arracher comme malgré vous à vos habitudes criminelles. Jésus-Christ fut enseveli dans la ville même où le temple avait été détruit, afin que ceux qui s'éloignaient de son sépulcre vissent en même temps de leurs yeux le trophée de sa puissance et l'accomplissement de cette prédiction qu'il avait faite : « Il ne restera pas ici pierre sur pierre. » *Matth.*, XXIV, 2. Partout en effet nous voyons des trophées et des instruments de sa puissance.

Or si Jésus était, comme vous le dites, un impie, un ennemi de Dieu, malgré la multitude de vos crimes, vous n'auriez pas dû être punis comme vous l'êtes aujourd'hui, et si vous méritiez ce châtiment, il aurait fallu au moins le différer pour qu'il ne parût point la juste punition de la mort du Sauveur. N'avez-vous pas entendu ce que Dieu vous disait lors de votre captivité : « Ce n'est pas pour vous que je ferai ce que je dois faire, mais c'est pour moi, afin que mon nom ne soit point déshonoré. » *Ezech.*, XXXVI, 22. Et cependant vos crimes étaient alors bien plus nombreux. Toutefois, dit Dieu, pour ne point donner à croire aux natures barbares que je suis un Dieu faible, je vous pardonne vos iniquités et vous rends la liberté. Et quoi! pour ne point exposer son nom à être déshonoré, il vous a sauvés alors malgré vos crimes, et il ne l'aurait pas fait aujourd'hui? Vos iniquités fussent-elles innombrables, vous ne deviez pas être punis si sévèrement dans l'hypothèse que Jésus est un imposteur, puisqu'alors

chacun croyait naturellement que sa mort était la cause de vos malheurs. Il fallait donc conserver votre nation, et différer le châtiment qu'elle pouvait mériter. Au contraire, les deux choses se sont faites en même temps. Les apôtres sortirent de Jérusalem quelque temps après le crucifiement du Sauveur, une guerre affreuse vint menacer votre malheureuse ville, et l'on vit alors s'accomplir les prédictions de l'Evangile : « Malheur aux femmes enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là. » *Matth.*, XXIV, 19; et cette autre : « La tribulation sera si grande qu'il n'y en a jamais eu de semblable. » *Luc.*, XXI, 23. En effet, les femmes se sont nourries de la chair de leurs enfants, les ennemis ont ouvert le sein des femmes qu'ils avaient égorgées. Le feu allumé par des mains barbares dévora tout, le sang coula par torrents, on vit un spectacle inouï jusqu'alors, et l'univers entier retentit des calamités de la nation juive. Pensez-y donc sérieusement, et reconnaissez votre Seigneur et votre Dieu. Vous aviez autrefois massacré des prophètes; avez-vous été punis de la sorte? Vous aviez détruit les autels du vrai Dieu; avez-vous vu fondre sur vous de semblables calamités? Vous aviez adoré le veau d'or, vous vous étiez initiés au culte de Béelphegor, vous aviez outragé les lois de la nature; aviez-vous eu à combattre des ennemis aussi cruels? N'avez-vous pas été sauvés malgré votre superbe ingratitude? De quelle source sont donc sortis ces maux qui vous accablent? N'est-il pas évident que c'est du forfait que vous avez osé commettre, non point contre les serviteurs de Dieu, mais contre le Seigneur lui-même? Aussi, n'avez-vous aucun espoir de voir la fin de vos malheurs, et vous ne l'aurez jamais. S'ils devaient avoir un terme, les prophètes l'auraient prédit. Mais en prédisant votre captivité, ils n'en annoncent point le retour, bien qu'ils mêlent constamment dans leurs prédictions les promesses aux menaces, et qu'ils précisent la durée des épreuves. Ainsi Jérémie a fixé le terme de la première captivité à soixante-dix ans. Daniel lui-même précise l'époque des soixante-dix semaines et demie; et Dieu avait prédit que la servitude d'Egypte durerait quatre cent trente ans. Mais pour cette dernière captivité, ni la durée ni la fin n'en ont été indiquées. Votre maison est laissée déserte, et chaque jour voit s'accroître vos malheurs.

6. Si vous voulez méditer sérieusement ces vérités et leur donner tout le développement nécessaire (car, est-il écrit : Donnez une occasion au sage, et il en deviendra encore plus sage, *Prov.*, IX, 9), il vous sera facile de confondre l'impudence et l'ingratitude des Juifs. « Quand je contemple les cieux, ouvrage de vos mains. » Une autre version porte : « Je vois les cieux, la lune et les étoiles que vous avez créés; » une autre : « Que vous avez préparés; » une autre : « Que vous avez établis. » Après avoir dit : « Vous avez détruit vos ennemis, » le Roi-prophète donne les preuves de cette éclatante victoire. Vous, Seigneur, qui avez été crucifié et mis à mort, vous avez apparu comme le Créateur de l'univers. « Je verrai vos cieux. » David parle de la sorte pour exprimer qu'un grand nombre ne savaient pas que le Sauveur fût le créateur du monde, mais que tous le reconnaîtront par la suite en cette qualité. Et pourquoi ne fait-il pas ici l'énumération de toutes les parties de l'univers? Il a choisi parmi les choses visibles celles qui lui paraissaient les plus convenables au but qu'il se proposait, sans s'arrêter à celles qui étaient inutiles. La destruction de ses ennemis a donc été si complète, que celui qu'ils avaient persécuté et mis à mort a été reconnu pour le Créateur de toutes les choses visibles. Et pourquoi ne dit-il pas : « L'ouvrage de vos mains, » mais : « L'ouvrage de vos doigts? » Il veut nous montrer que les choses visibles sont une des œuvres les moins importantes de la puissance divine, et faire ressortir cet acte étonnant de la création qui tient les étoiles suspendues dans l'espace, bien que la nature des fondements exige qu'ils soient jetés dans les parties inférieures, au lieu d'être suspendus en l'air. Mais le merveilleux artisan du monde, dont toutes les œuvres sont admirables, a dans la création des choses visibles fait bien des œuvres supérieures aux lois de la nature. Et pourquoi David ne dit-il rien des puissances incorporelles qui font aussi ressortir la puis-

Version de Symmaque et de Théodotion.



sance du Créateur ? Parce que son but est d'enseigner les hommes par le spectacle des choses visibles. C'est ainsi que Dieu le Père, dans ses fréquents entretiens avec le peuple juif, ne lui dit pas : J'ai créé les anges et les chérubins ; mais : « J'ai étendu les cieux, ma main a fondé la terre, ma droite les a affermis. » *Isa.*, XLVIII, 13 ; et le Prophète, dans tout son discours, ne parle que des choses visibles, ne se proposant en tout que le salut de ceux à qui il s'adresse. Leur esprit encore grossier les rendait plus sensibles aux objets qu'ils voyaient qu'à ceux qu'ils ne pouvaient atteindre. Voilà pourquoi saint Paul commence tous ses discours en parlant des créatures visibles : « Dieu, dit-il, qui a fait le ciel, la terre et la mer et tout ce qu'ils renferment. » *Act.*, XVII, 24. Et toujours nous le voyons donner pour exorde à ses prédications, ou les pluies que Dieu répand annuellement sur la terre, ou l'origine et la création des hommes. En effet, si je dis que Dieu a créé les chérubins, j'aurai deux choses à prouver : l'existence des chérubins, et la manière dont ils ont été créés. Au contraire, pour les choses visibles, il me suffit de démontrer qu'elles tiennent de Dieu leur existence ; et cette démonstration est d'autant plus facile que les yeux viennent lui prêter leur témoignage. Car l'auditeur peut contempler la grandeur, la beauté, l'utilité de ces astres, leur position, leur course régulière et pleine d'harmonie. Tous mes efforts doivent donc se borner à établir que c'est Dieu qui les a créés. Et pourquoi David ne parle-t-il point du soleil, mais seulement de la lune et des étoiles ? C'est qu'il est compris nécessairement dans cette énumération. Comme il en est qui séparent la nuit des œuvres du Créateur, le Roi-prophète prouve par l'astre des nuits que Dieu est aussi l'auteur de la nuit. Or, la variété des étoiles est bien grande, et ce serait aussi un grand travail que de faire connaître les différentes phases de la lune.

« Qu'est-ce que l'homme pour mériter votre souvenir, ou le fils de l'homme pour que vous descendiez jusqu'à lui ? » Une autre version porte : « Qu'est-ce que chaque homme pris individuellement pour que vous vous souveniez de lui ? » On lit dans une autre version : « Vous le visitez ; » au lieu de : « Vous le visiterez. » Après la création, dont il a fait comprendre le magnifique ensemble par une seule de ses parties, le Roi-prophète en vient à la providence de Dieu sur les hommes. Ce qu'il a dit des créatures visibles, aussi bien que de la providence divine dont elles sont l'objet, était déjà dans l'intérêt de l'homme, car ces créatures n'existent que pour lui. Mais il veut nous faire ici connaître une autre forme de la Providence, et il ne se contente pas de nous en donner une idée quelconque, il nous la représente en termes aussi sages que relevés. Il rend grâces à Dieu au nom de toute la terre, célèbre en lui cette inclination à faire du bien qui s'étend à tous sans exception, et la grandeur du bienfait de l'Incarnation en faveur de l'homme. Si l'homme n'était rien dès l'origine, à plus forte raison lorsque Jésus-Christ vint après tant de crimes énormes. Le Roi-prophète veut nous apprendre que la venue de Jésus-Christ, loin d'être étrangère à la miséricorde, a été l'effet d'une souveraine bonté. Comme un médecin compatissant, il a laissé ceux qui se portaient bien pour venir vers nous qui étions malades, qui n'étions que néant. C'est ce que David veut exprimer en s'écriant : « Qu'est-ce que l'homme ? » C'est-à-dire, c'est un néant, un être de nulle valeur. La considération de cette providence si grande de Dieu, de ce soin si paternel, de tant d'œuvres extraordinaires accomplies pour sauver le genre humain, le jette dans un sentiment profond d'étonnement et d'admiration, et il se demande comment l'homme a pu devenir l'objet tout particulier de cette providence divine. Car enfin, remarquez-le, toutes les choses ont été faites pour lui. Tous les événements qui se sont succédé depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ n'ont eu pour objet et pour fin que le salut de l'homme. C'est pour lui que Dieu a établi le paradis, pour lui qu'il a donné la loi, pour lui qu'il a multiplié les châtiments, les prodiges, pour lui qu'il a préparé les supplices et les récompenses qui suivent la transgression ou l'observation de la loi, pour lui enfin que le Fils de Dieu s'est fait homme. Qu'est-il besoin de parler des biens que

Dieu lui réserve dans l'autre vie? C'est en considérant tous ces bienfaits que le Roi-prophète s'écrie : « Qu'est-ce donc que l'homme, pour que vous l'ayez ainsi comblé de tant de grâces et de si grandes faveurs? »

7. Si on veut méditer sérieusement les prodiges aussi nombreux qu'étonnants que Dieu a opérés et qu'il opère encore tous les jours en faveur de l'homme, on sera saisi d'admiration et l'on comprendra parfaitement combien l'homme est un être cher à Dieu. « Vous l'avez placé un peu au-dessous des anges. » Suivant une autre version : « Un peu au-dessous de Dieu. » Suivant une autre : « Quelque peu au-dessous de Dieu. » L'hébreu porte *Outhasereou mat me Elohim*. Le Roi-prophète veut ici parler de la condamnation prononcée contre le premier homme, de son péché et de la mort qui en fut la suite. Mais le Fils unique de Dieu a détruit la mort lorsqu'il est venu sur la terre. « Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur. » Une autre version porte : « Vous le couronnerez de gloire et de dignité. » On peut prendre ces paroles dans un sens historique ou dans un sens anagogique. David rappelle à la fois la puissance que Dieu a donnée à l'homme lors de sa création, et les biens dont l'avénement de Jésus-Christ a été pour lui le principe. Au commencement du monde Dieu lui avait dit : « Que tous les animaux de la terre vous craignent et vous redoutent, » *Gen.*, IX, 2, et « commandez aux poissons de la mer. » *Genes.*, I, 26. Après la venue de Jésus-Christ, il a été dit aux apôtres : « Marchez sur les serpents et sur les scorpions. » *Luc.*, X, 19. Mais le Roi-prophète laisse de côté ces prérogatives et s'arrête à des avantages plus modestes, en abandonnant aux esprits plus pénétrants les considérations plus élevées. En effet, dans le Nouveau Testament l'homme est environné d'un honneur et d'une gloire incomparables. Il a Jésus-Christ pour chef, il fait partie de son corps, devient son frère, son cohéritier, il acquiert une heureuse conformité avec le corps du Sauveur, il est environné d'une gloire plus grande que celle de Moïse, comme saint Paul le démontre lorsqu'il dit : « Nous ne serons pas comme Moïse qui se couvrait le visage d'un voile ; mais nous contemplerons la gloire du Seigneur sans avoir de voile sur le visage. » II *Cor.*, III, 13-18. C'est pour cela qu'il ajoute : « Cette gloire n'est pas une véritable gloire, si on la compare avec la sublimité de celle de l'Evangile. » *Ibid.*, 10. C'est de cette gloire que le Roi-prophète veut parler dans le sens anagogique. Que peut-on comparer, en effet, à la gloire de faire partie des chœurs des anges, d'être honorés de l'adoption divine, de voir que Dieu n'épargne même pas son Fils à cause de nous? Quelle pourpre, quel diadème, dont l'éclat ne le cède pas à cette gloire qui nous fait insulter à la mort, et participer à l'impassibilité des puissances incorporelles, nous qui étions auparavant un objet de mépris, d'opprobre et d'abomination ? Adam fut entouré d'honneur aussitôt sa création, sans avoir fait ni bien ni mal. Comment aurait-il pu agir avant d'exister ? Nous au contraire, malgré les crimes nombreux dont nous étions coupables, nous avons reçu en partage une gloire beaucoup plus grande. « Je ne vous appellerai plus des serviteurs, nous dit Jésus-Christ, car vous êtes mes amis. » *Joan.*, XV, 14-15. Nous ne sommes plus un objet de confusion pour les anges, mais ils deviennent les ministres de notre salut. C'est ainsi que nous voyons un ange venir trouver Philippe, et beaucoup d'autres ; c'est ainsi que nous les entendons annoncer aux hommes la bonne nouvelle. Or ce n'est pas des biens de la terre, mais des biens du ciel que nous sommes héritiers, nous devenons participants du Christ, et nous entrons dans la société du Fils unique de Dieu. Voilà tout ce que le Roi-prophète veut exprimer par la gloire et l'honneur dont il parle. C'est pour cela qu'un autre interprète traduit : « Vous le couronnerez d'honneur et de gloire. » Ce qui est une prédiction de ce qui doit arriver. **Version d'Aquila.**

« Vous l'avez établi sur l'œuvre de vos mains. » Suivant une autre version : « Vous lui avez donné l'empire sur les œuvres de vos mains. » « Vous avez tout mis sous ses pieds, toutes les brebis et tous les bœufs, et les bêtes des champs. » Suivant un autre interprète : « Les animaux sauvages, les oiseaux du ciel, les poissons de la mer, et tout ce qui parcourt **Version de Théodotion.** **Version de Symmaque.**

les humides sentiers. » « O Dieu, notre souverain maître, que votre nom est grand par toute la terre ! » En énumérant ces merveilles de la création, le Roi-prophète ne s'est pas contenté de parler des puissances célestes, mais il a compris dans sa description les œuvres extérieures et sensibles; ainsi, en parlant de l'honneur que Dieu a fait à l'homme, il ne fait qu'indiquer les prérogatives spirituelles et mystérieuses qui lui ont été communiquées, pour s'étendre davantage sur les dons extérieurs qu'il a reçus et qui sont plus propres à frapper les esprits grossiers. Quels sont ces dons? L'empire de la terre qui a été donné à l'homme. Une circonstance admirable, et que le Roi-prophète prend soin de relever, c'est que le péché de l'homme ne l'a point dépouillé de l'honneur qui lui avait été accordé avant sa chute. « Vous ne l'avez qu'un peu abaissé au-dessous des anges. » C'est-à-dire vous l'avez condamné à mort en punition de son péché; mais malgré cette condamnation, vous ne l'avez pas dépouillé de ses prérogatives. Le Roi-prophète en fait la remarque expresse pour nous faire voir la clémence ineffable de Dieu, qui, malgré l'abaissement de l'homme par suite de son péché, l'a laissé couronné de gloire et d'honneur et ne lui a pas retiré l'empire qu'il lui avait donné. Si cet empire se trouve un peu affaibli, c'est par un effet de la providence divine. Avant sa désobéissance, l'homme dominait sur tous les animaux; après son péché, sa domination fut un peu restreinte. L'homme commande encore aux animaux, mais par son adresse, et ce n'est point sans crainte et sans danger. Dieu ne lui a pas retiré tout le pouvoir qu'il lui avait donné sur les animaux, mais il ne le lui a pas non plus laissé tout entier. Il a soumis à sa puissance tous ceux qui pouvaient servir à sa nourriture ou à ses travaux. Quant aux animaux plus féroces, Dieu ne les a pas également soumis à l'homme, il a voulu que la lutte qu'il aurait à soutenir contre eux lui rappelât le péché d'Adam notre premier père. Il nous est même souverainement utile que ces animaux ne nous soient pas entièrement soumis. Que nous reviendrait-il par exemple de la docilité des lions et de la soumission des léopards, si ce n'est peut-être de nourrir notre fierté et notre orgueil? Dieu a donc placé ces animaux en dehors de notre domination; ceux au contraire qui servent à nos usages, il les a rendus dociles à notre commandement, le bœuf qui laboure nos champs, la brebis dont la laine couvre la nudité de notre corps, les animaux qui servent au transport des marchandises, et aussi les oiseaux et les poissons qui contribuent à l'entretien et à l'ornement de nos tables.

Motif pour lequel le pouvoir de l'homme sur les animaux a été diminué.

8. Dieu a fait pour l'homme ce qu'un père fait pour un fils qui a mérité d'être déshérité. Il ne le prive pas de la totalité de ses biens, il lui en laisse une partie pour le ramener à de meilleurs sentiments. Dieu tient à notre égard une conduite semblable, ou pour mieux dire une conduite contraire. Le père qui déshérite son fils, lui retire la plus grande partie de sa fortune pour ne lui laisser que la moins considérable. Dieu au contraire nous laisse la plus grande partie de ses biens, et ne nous prive que de la moins importante. Encore est-ce dans notre intérêt, afin que toute chose ne réussisse pas trop facilement à notre gré. C'est encore ici une marque de la providence de Dieu. Il a voulu exciter dans l'homme l'amour de la sagesse, réprimer son orgueil, et troubler un repos qui n'est pas de cette vie; car s'il ne rencontrait aucune difficulté, il serait exposé à s'abandonner à une vie molle et dissolue. L'usage des choses de la vie est donc mêlé pour l'homme de quelques difficultés. Tout ne lui est pas donné sans travail, comme aussi tout n'exige pas de lui les mêmes efforts. Les choses nécessaires ne lui coûtent ni grand travail ni sueurs abondantes, mais il en est tout autrement des jouissances de la vie. Dieu l'a fait à dessein pour ne pas nous laisser dans une trop grande sécurité.

Mais, me dira-t-on, de quelle utilité sont les bêtes féroces? Je répondrai d'abord qu'elles rendent l'homme plus humble, qu'elles sont une occasion pour lui de se préparer à la lutte, et qu'elles rappellent à celui qui est infatué de lui-même la faiblesse de sa nature, par l'effroi qu'elles lui inspirent. Ajoutons qu'elles servent à composer un grand nombre de remèdes pour les maladies du corps. Ceux qui nous demandent pour-

quoi les bêtes féroces ont été créées, pourraient nous demander avec autant de raison pourquoi le sont la bile et l'humeur qui sont répandues dans notre corps? Car lorsqu'elles sont excitées, elles s'emportent plus violemment que les bêtes féroces, et sont souvent pour le corps une cause de mort. Nous avons encore en nous-mêmes la colère et la concupiscence qui exercent dans ceux qui négligent de leur mettre un frein, de plus funestes ravages que ne feraient des animaux furieux. Et qu'ai-je besoin de parler de la concupiscence et de la colère? Notre œil seul peut nous précipiter dans des passions plus funestes que les bêtes féroces, en blessant notre âme par les traits redoutables de l'amour. Nous ne dirons pas cependant la raison pour laquelle toutes ces choses ont été faites, mais nous rendrons grâces au Seigneur pour tout ce qu'il a créé. Les bêtes féroces sont pour les hommes ce que le fouet est pour les enfants. Car, si malgré tant de dures épreuves qui devraient contenir les hommes dans de justes bornes, la plupart des hommes se laissent emporter à de tels excès d'orgueil, jusqu'où n'iraient-ils pas dans la voie du mal, si ce frein venait à leur manquer? C'est pour cela que Dieu nous a donné un corps sujet aux maladies, aux souffrances, assiégé de maux innombrables. Voilà pourquoi la terre ne produit rien qu'au prix de mille travaux; voilà pourquoi tout ici-bas est arrosé de nos sueurs. La vie présente est comme une école où le repos et l'oisiveté perdent les hommes. Aussi Dieu a-t-il semé sous nos pas le travail, la fatigue, pour être comme le frein des passions trop vives de notre âme.

Considérez maintenant comment Dieu vous a soumis avec sagesse les poissons qui nagent dans les profondeurs des mers et les oiseaux qui volent dans l'étendue des airs. Et pourquoi le Roi-prophète n'a-t-il pas fait l'énumération de toutes les créatures visibles, des plantes, des arbres, des semences? Par une seule partie de la création, il a voulu nous en faire comprendre tout l'ensemble, et en a laissé le développement à ceux qui ont le désir de s'instruire. Il termine ce psaume comme il l'avait commencé : « O Dieu notre souverain Maître, » et la conclusion de son discours est semblable à l'exorde. Ne cessons donc nous-mêmes de répéter ces paroles, en admirant la sollicitude de Dieu pour ses créatures, en adorant avec un saint respect sa sagesse, sa bonté, sa providence paternelle à notre égard. Nous avons jusqu'ici donné l'explication de ce psaume. Si vous le voulez, nous entrerons maintenant plus particulièrement en discussion avec les Juifs, et nous leur demanderons quand donc les enfants ont fait entendre ainsi leur voix, dans quelle circonstance cette voix a détruit les efforts de l'ennemi, et depuis quel temps le nom de Dieu est devenu vraiment admirable? Ils ne pourront indiquer un autre temps que celui dont nous avons parlé, ce qui est une preuve de la vérité plus éclatante que le soleil. C'est dans ce même dessein que le Roi-prophète dit : « Je verrai vos cieux, l'ouvrage de vos mains; » bien que Moïse eût dit longtemps auparavant : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » *Genes.*, I, 1.

C'en est assez contre les Juifs, surtout avec ce que nous avons dit plus haut. Mais les sectateurs de Paul de Samosate qui, à l'exception de la circoncision, adoptent les traditions et les erreurs des Juifs, prétendent que l'existence de Jésus-Christ ne date que du moment où il est sorti du sein de Marie. Nous leur ferons cette simple question : Comment, si Jésus-Christ n'existe que du moment de son incarnation, a-t-il pu créer les cieux? Car celui qui a su tirer de la bouche des enfants une louange parfaite est ici le même qui a créé les cieux. Or si les cieux sont l'ouvrage de ses mains, il existait donc avant les cieux; ce n'est point à Marie qu'il doit son origine, et il était bien avant elle. Considérez ici la sagesse du Roi-prophète : il ne nous représente pas Dieu comme ayant seulement créé les cieux, mais comme les ayant créés avec la plus grande facilité. « Je verrai, dit-il, les cieux, l'ouvrage de vos mains. » Ce n'est pas sans doute que Dieu ait des doigts, mais David a voulu nous faire comprendre que la création des choses visibles a été un des moindres effets de la puissance divine, et il se sert de ces expressions qui nous sont familières pour nous enseigner les vérités qui sont au-dessus de nous. Ainsi, quand le prophète dit de Dieu : « Il mesure les cieux avec sa

Réfutation de Paul de Samosate.



main, et la terre avec trois doigts, » *Isa.*, XL, 12, son intention n'est point d'attribuer à Dieu des mains et des doigts, mais de faire ressortir sa puissance infinie. Comment donc en est-il qui ont osé dire que le Fils n'est que le serviteur du Père? Quoi! celui qui n'a pas eu besoin de déployer toute sa puissance pour créer, que dis-je, toute sa puissance? celui à qui la création des cieux n'a coûté que le plus léger effort, ne serait que le serviteur du Père? Mais comment serait-il le serviteur du Père, si ce que fait le Père le Fils le fait également comme lui? *Joan.*, V, 19. Que devient cette expression : « également, » si l'un est Créateur et l'autre serviteur? Comment encore le Roi-prophète proclame-t-il que la création est son ouvrage dans ces paroles : « Seigneur, au commencement vous avez fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de vos mains;» *Psalm.* CI, 26; et ici : «Je verrai les cieux, l'ouvrage de vos doigts? » Ce ne sont pas les serviteurs qui produisent les différents ouvrages, ce sont les artisans qui les fabriquent, et ce n'est point aux serviteurs qu'on en attribue le mérite, mais à ceux qui les ont produits. Ce que Moïse avait dit si longtemps auparavant : « Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre, » et encore : « Qu'ils dominent sur les poissons de la mer, » *Genes.*, I, 1-26, le Roi-prophète l'applique ici au Fils de Dieu. Car celui qui a su tirer une louange parfaite de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle, est le même qui a daigné descendre jusqu'à l'homme.

9. Ce que Moïse avait dit de Dieu le Père, saint Paul l'applique aussi au Fils de Dieu pour montrer leur parfaite égalité. Or, puisque les saints attribuent indifféremment au Fils ce qui est dit du Père, et au Père ce qui est dit du Fils; «car toutes les choses ont été faites par lui; » *Joan.*, I, 3; où trouver ce nom de serviteur? On n'en peut découvrir nulle part la trace. Objectera-t-on ces paroles : « Tout a été fait par lui? » Mais saint Paul se sert de cette même expression en parlant du Père. « Dieu est fidèle, dit-il, ce Dieu par qui vous avez été appelé à la société de son fils Jésus-Christ.» I *Cor.*, I, 9. Et encore : « Paul, apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu. » II *Tim.*, I, 1. Et dans un autre endroit : « Tout est de lui, tout est par lui, tout est en lui. » *Rom.*, XI, 36. Pour quel motif donnez-vous donc au Fils le nom de serviteur? Pour honorer le Père, répondent-ils. Mais est-ce que le Fils n'a pas dit : « Afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père? » *Joan.*, V, 23. Il est donc évident que celui qui ne rend pas honneur au Fils n'en rend pas davantage au Père. Est-ce donc, me direz-vous, que le Père est pour moi le Fils? Nullement, car Jésus-Christ ne dit pas : « Afin que vous m'appeliez le Père, » mais : «Afin que vous honoriez le Fils à l'égal du Père.» Si vous donnez au Fils le nom du Père, vous confondez tout. Les deux personnes sont distinctes, mais l'honneur qui leur est rendu est le même. Le Sauveur distingue à dessein le Père du Fils, pour que vous ne confondiez pas les deux personnes. Or, si le Père et le Fils n'avaient pas la même nature, comment pourraient-ils exiger qu'on leur rendît le même honneur? Mais pourquoi, direz-vous encore, Jésus-Christ parle-t-il souvent de lui-même en termes si humbles? Il voulait nous enseigner l'humilité et tenir un langage conforme à sa nature mortelle; ne point étonner l'ignorance grossière des Juifs, conduire peu à peu le genre humain à la connaissance de la vérité, et s'accommoder au peu de lumières de ceux qu'il instruisait; souvent même il se conformait à leurs propres pensées. Tout ce qui tient à la plus haute majesté est trop élevé au-dessus de nous, ou plutôt tout ce que nous pouvons dire de Dieu est au-dessous de cette nature infinie et ne peut être qu'un langage approprié à la faiblesse de notre esprit. En effet, que voulez-vous dire en proclamant que Dieu est grand? Ce terme de grand attribué à Dieu implique une idée de petitesse, car cette grandeur, quelque étendue qu'elle soit, est nécessairement bornée, tandis que Dieu est infini. C'est donc une expression de petitesse si vous l'appliquez à Dieu. Car je sais que Dieu est infini, mais je ne sais ni ce qu'il est, ni où il est. Vous parlez de sa sagesse, de sa bonté, de ses autres perfections infinies; vous n'avez rien dit qui approche de la majesté de sa nature, et il faut toujours donner à vos paroles une signification convenable. Mais si ces expressions, toutes sublimes qu'elles sont, restent bien

au-dessous de cette majesté suprême, comment excuser ceux qui cherchent encore à les affaiblir? Fuyons donc tout commerce avec eux; et puisque nous savons que le Fils unique existait avant tous les siècles et que nous sommes convaincus de sa puissance créatrice, de son autotorité souveraine, de son égalité parfaite avec son Père, des humiliations de son incarnation, des soins multipliés de sa providence paternelle (car le trésor qui est caché dans ce psaume renferme toutes ces richesses et de plus grandes encore), gardons ces vérités dans toute leur pureté, conformons-y toute notre vie pour mériter d'obtenir les biens de la vie future. Que Dieu nous en rende dignes par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient avec le Père et le Saint-Esprit, honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME IX.

Pour la fin, psaume de David, pour les trames secrètes de son fils. Suivant une autre version : « Chant de victoire de David pour la mort de son fils. » Suivant une autre : « De la jeunesse de son fils. » — « Je vous louerai, Seigneur, de toute l'étendue de mon cœur, je raconterai toutes vos merveilles. »

1. Ce psaume est d'une certaine longueur, c'est un effet de la sagesse de l'Esprit saint. Tous les psaumes en effet n'ont pas la même étendue, grands ou petits; mais l'Esprit saint a mis dans leur dimension une grande variété. Les uns sont plus longs pour exciter la négligence, les autres plus courts pour diminuer le travail. « Je vous confesserai, Seigneur, de toute l'étendue de mon cœur, je raconterai toutes vos merveilles. » Il y a deux espèces de confessions : l'une est une accusation de nos propres péchés, l'autre est une action de grâces que nous rendons à Dieu. C'est dans ce dernier sens que le Roi-prophète entend ici le mot confession. Que signifient ces paroles : « De tout mon cœur ? » Dans toute l'ardeur et l'empressement de mon âme; non-seulement je le louerai pour les biens que j'en ai reçus, mais aussi pour les épreuves de l'adversité. C'est en effet la marque d'une âme reconnaissante et sage de rendre grâces à Dieu jusqu'au milieu des tribulations et de le glorifier dans toutes les circonstances de la vie, non-seulement pour ses bienfaits, mais pour les épreuves qu'il nous envoie. Cette conduite nous rend dignes d'une plus grande récompense. En vous montrant reconnaissant dans la prospérité, vous acquittez une dette; en rendant grâces à Dieu dans l'adversité, vous devenez son créancier. En effet, celui qui rend grâces pour les bienfaits qu'il a reçus acquitte une véritable dette; mais celui qui glorifie Dieu jusqu'au milieu de ses malheurs, rend pour ainsi dire Dieu son débiteur. Qui pourrait dire tous les biens dont Dieu nous comblera et qu'il nous accorde dès maintenant en retour de cette disposition de notre âme? Le sentiment douloureux du malheur ne saurait même nous atteindre. Comment, en effet, s'attrister des malheurs dont on rend grâces à Dieu? Nous recueillons encore de cette disposition un autre avantage, c'est d'échapper à toute pensée de tristesse et d'abattement. N'est-il pas vrai que lorsque vous rendez grâces à Dieu pour la perte de vos richesses, la peine produite par cet accident est effacée par la joie qu'accompagne l'action de grâces? C'est là pour le démon un coup mortel. Voilà ce qui inspire à notre âme l'amour de la sagesse, et ce qui nous fait juger sainement des choses présentes. Un grand nombre d'hommes jugent mal des choses d'ici-bas, et c'est pour eux la source de mille peines. Ainsi, ceux qui n'ont pas l'usage de la raison, craignent ce qui n'est pas à craindre, redoutent des dangers qui n'existent pas et s'enfuient devant l'ombre même du péril. C'est l'image de ceux qui craignent de perdre leurs richesses. Cette crainte, en effet, n'est nullement dans la nature, elle est toute volontaire; si la perte des richesses était une cause nécessaire de tristesse, tous ceux qui l'éprouvent devraient s'en affliger. Si donc elle ne produit pas ce sentiment dans tous ceux qu'atteint l'infortune, cette crainte n'est point dans la nature, elle est le résultat de nos dispositions imparfaites.

Notre volonté et non la nature est le principe de la crainte.

On en voit souvent qui, dans les ténèbres, tremblent à la vue d'une corde comme à l'approche d'un serpent, qui soupçonnent partout

des piéges, et regardent leurs amis comme des ennemis. De même ceux qui n'ont pas un sens droit, sont comme plongés dans de profondes ténèbres, ne connaissent pas la nature des choses, mais roulent comme dans un bourbier. Pour eux, le fumier cesse d'être du fumier; sous l'impression de l'avarice dont leur âme est remplie, ils ne sentent pas l'odeur infecte qui les entoure, et ils ne commencent à s'en apercevoir que lorsqu'ils s'en sont retirés. Ceux qui sont épris d'amour pour une femme sans beauté, ne s'aperçoivent de sa laideur que lorsqu'ils sont guéris de leur passion; il en est de même de ces malheureuses victimes de l'amour des richesses. Et comment, me direz-vous, pourrai-je éteindre cette passion? Je me sers du même exemple. Celui qui aime une femme dont la figure est difforme, ne fait qu'enflammer sa passion par le commerce habituel qu'il entretient avec elle; mais s'il consent à s'en éloigner tant soit peu, cette passion s'éteindra insensiblement. Vous donc aussi, éloignez-vous un peu de vos richesses, et cette légère séparation mettra entre elles et vous une grande distance. Commencez seulement à bien faire; vous avez une maison qui vous est inutile, vendez-la, et donnez-en le prix aux indigents, en vous persuadant bien que vous ne l'avez point perdue, mais que vous ne faites que vous en assurer la propriété. Considérez non point la dépense qui en résulte pour vous, mais le profit qui vous en revient; vous ne vous dépouillez point de cette maison, vous en devenez plus que jamais le maître. Voilà comment vous mériterez de publier continuellement les merveilles de Dieu. C'est la vérité contenue dans les premières paroles de ce psaume. Celui qui est esclave de la passion des richesses, n'est guère capable de ces considérations. Il ne rêve qu'usures, contrats, obligations, acquisitions, testaments, estimations de terres et de maisons, gains, trafic; voilà les pensées qui l'absorbent continuellement. Or, où est votre trésor, là est aussi votre cœur. C'est le sujet de toutes ses conversations, de toutes ses pensées. Les serviteurs ont toujours présents à l'esprit les ordres de leurs maîtres, et lui aussi ne cesse de penser aux ordres que lui donne son maître. Qu'a-t-il commandé? Qu'a-t-on fait pour obéir? Que reste-t-il encore à faire? Je vous engage donc à vous délivrer de cette passion qui assiége votre cœur, pour vous appliquer à ces saints récits qui ont pour objet les miracles particuliers et généraux, que Dieu ne cesse d'opérer tous les jours, soit dans l'intérêt de tous les hommes, soit en faveur de quelques-uns d'entre eux. Tout dans l'univers prête à ces récits; quel que soit le sujet que vous choisissiez, il vous promet un exorde brillant, que vous l'empruntiez au ciel, à la terre, à l'air, aux animaux, aux semences, aux plantes ou aux arbres. Si vous voulez rappeler le souvenir des anciens bienfaits, de ceux qui ont ou précédé ou accompagné la loi, des dons plus abondants sous le règne de la grâce, de ceux qui nous attendent au sortir de cette vie, au moment même de la mort, vous trouverez comme une mer immense de narrations variées. Quelle serait donc votre folie, puisque vous avez à votre disposition un si grand nombre de sujets qui peuvent procurer à votre âme tant de douceur, de profit et d'utilité, d'aller traîner vos pensées dans les récits fangeux qui n'ont pour objet que l'avarice et la cupidité!

2. Si vous aimez mieux, quittons les cieux pour descendre sur la terre, et décrivons sa grandeur, la position qu'elle occupe, son usage, sa nature, son inépuisable fécondité, les productions nombreuses et variées qui sortent de son sein, les semences, les herbes, les plantes, les fleurs, les prairies, les jardins. Distinguons encore par l'analyse la forme de chacun des arbres, son port, sa hauteur, l'odeur qu'il répand, les fruits qu'il produit, la saison où il les donne, l'usage auquel on l'applique; joignons une foule d'autres observations sur la fertilité ou la stérilité de la terre, car elle ne renferme rien d'inutile. Ici, en effet, elle produit du fer, là de l'airain, celle-ci de l'or, celle-là de l'argent, l'une des parfums, l'autre des médicaments variés et de toute espèce. Parlerai-je de l'utilité des eaux potables ou salées, des richesses des montagnes, des variétés de marbre qu'elles cachent dans leur sein, des sources qu'elles renferment, des arbres qui les ombragent et qui servent à la construction des maisons? Voilà les

fruits du désert; ajoutez qu'il nourrit les animaux et les bêtes féroces. Parlerai-je encore des lacs, des fontaines et des fleuves? De même que les femmes qui sont devenues mères versent des fontaines de lait pour nourrir leurs enfants nouveau-nés, ainsi la terre ouvre les fleuves, les fontaines, comme autant de mamelles, pour arroser les prairies et les jardins. Que dis-je? il faut que l'enfant s'approche pour boire au sein de sa mère, tandis que la terre ouvre d'elle-même son sein et répand partout du haut des montagnes ses eaux fécondantes.

Les lieux déserts ont encore d'autres avantages; la santé du corps y est plus vigoureuse, on y respire un air plus pur, ils nous font considérer la terre de plus haut, ils ouvrent notre âme aux pensées sérieuses, et la déchargent tant soit peu des préoccupations de la vie. Dirai-je encore les chants si variés des oiseaux et les mœurs des animaux qui servent aux plaisirs de la chasse? Ajoutons que souvent le désert sert comme de rempart aux campagnes par les montagnes, par les crêtes élevées, par les précipices dont il les environne. Décrirai-je enfin la vertu des plantes que la terre produit, et qui apportent un si grand soulagement à notre corps dans ses maladies? Or, si les lieux déserts et les montagnes sont d'une si grande utilité et produisent de si abondantes richesses, quelle nouvelle matière de descriptions nous offriront les plaines et les terres labourables? De même que dans notre corps, nous distinguons les os, les nerfs, la chair; ainsi la terre est composée de montagnes, de précipices et de champs fertiles, et toutes ces choses ont leur utilité. Mais pourquoi parler de la terre, qui, après tout, est un des éléments les plus importants? Si prenant un seul arbre, vous voulez décrire sa forme, son usage, ses fruits, ses feuilles, la saison où il les produit, et mille autres choses semblables, vous aurez une riche matière de narrations. De même, si vous entreprenez la description des montagnes et de toutes les autres merveilles de de la création. Si enfin vous choisissez l'homme et la formation de son corps pour texte de vos discours, quelle mer immense s'ouvre devant vous!

Que ces pensées nous soient donc familières, elles seront pour nous la source d'une joie ineffable, des biens les plus précieux, et d'une sagesse incomparable. C'est ce que le Roi-prophète veut nous faire comprendre en ajoutant : « Je me réjouirai, je tressaillirai d'allégresse en vous. » Une autre version porte : « Je me réjouirai, et je chanterai votre nom, ô Très-Haut; » une autre encore : « Je chanterai votre nom. » C'est le signe d'une âme avancée déjà dans la sagesse de placer en Dieu toute sa joie. Car celui qui sait ainsi se réjouir parfaitement en Dieu, écarte de son cœur tous les autres plaisirs de la vie présente. Quel est en effet le sens de ces paroles : « Je me réjouirai en vous? » Toute ma joie, toute mon allégresse est de vous avoir pour Seigneur et pour maître. Celui qui apprécie cette joie à sa juste valeur, est insensible à tout autre plaisir; c'est en effet la seule véritable joie, toutes les autres n'en portent que le nom sans en avoir la réalité. C'est elle qui inspire à l'homme des pensées sublimes, c'est elle qui affranchit l'âme de la servitude du corps, c'est elle qui lui donne des ailes pour s'envoler aux cieux, c'est elle qui l'élève au-dessus des préoccupations de la vie, c'est elle enfin qui la délivre de tous les vices. Et rien de plus naturel, car si ceux qui sont épris de la beauté du corps sont indifférents à toutes les choses de la vie, et n'ont dans l'esprit que la personne qu'ils aiment; quels sont les biens, quels sont les maux qui peuvent faire impression sur une âme qui aime Dieu comme il mérite d'être aimé? Il n'en est aucun assurément, elle est supérieure à tout, et sa joie est éternelle comme l'objet de son amour. Ceux qui placent leur affection dans les choses de la terre, tombent bien vite et malgré eux dans l'oubli, quand les choses qu'ils aimaient ont perdu leurs charmes; l'amour de Dieu est un amour immense, infini, impérissable, mille fois supérieur aux autres amours, par la joie qu'il répand dans l'âme et par les avantages qu'il procure. Aussi, quel charme puissant que la pensée d'un amour qui ne doit jamais finir! « Je chanterai votre nom. » C'est l'effet naturel de l'amour. Ceux qui aiment prennent pour matière de leurs chants les per-

sonnes qui sont l'objet de leur affection, et se consolent ainsi de leur absence. C'est ce que fait aussi le Prophète; il ne peut voir Dieu, il le prend pour sujet de ses chants, il s'unit ainsi à lui de l'union la plus étroite, il donne une nouvelle ardeur à ses désirs, il lui semble jouir de sa présence, ou plutôt par ses hymnes et ses chants il enflamme les désirs de tous ceux qui l'entendent. Ceux qui sont épris d'amour chantent les louanges des personnes qu'ils aiment, et ils en ont toujours les noms sur leurs lèvres; ainsi fait le Prophète : « Je chanterai votre nom, ô Très-Haut. »

3. Voyez comme il s'élève au-dessus de la terre, comme il approche sa nature de l'essence divine, et se consacre tout entier à Dieu. Aussi, ne cesse-t-il de célébrer son nom comme ceux qui sont épris d'un ardent amour. « Lorsque vous aurez fait tourner mes ennemis en arrière, ils succomberont et périront devant votre face. » C'est encore un des caractères de l'amour, de redire continuellement les bienfaits qu'il a reçus et de s'y complaire. L'amour inspire ce sentiment de reconnaissance, et la reconnaissance à son tour rend l'amour plus ardent. On peut dire avec assez de fondement que le Roi-prophète veut aussi parler des ennemis spirituels. Car eux aussi retournent en arrière, quand ils rencontrent une âme généreuse. Lorsqu'un javelot tombe sur un bouclier dont la matière est faible et sans résistance, il le perce de part en part; si au contraire ce bouclier présente une surface dure et impénétrable, le fer du javelot vient s'y émousser et perdre toute sa force. Il en est de même pour notre âme; si les traits que lance le démon tombent sur une âme molle et sans énergie, ils lui font de profondes blessures; si au contraire le démon dirige ses coups sur une âme pleine de force et de vigueur, tous ses efforts sont inutiles, et loin de lui faire du mal, il lui procure deux, je dirai même trois avantages précieux : il n'a pu lui faire aucune blessure, il l'a rendue plus forte qu'elle n'était, tandis que lui-même est devenu plus faible.

Considérez comme David relève ici la puissance de Dieu : « Ils succomberont, dit-il, et périront devant votre face. » Que cette expression ne réveille dans votre esprit aucune idée matérielle. David ne veut parler que de la force de l'action divine, de sa manifestation et de la facilité avec laquelle Dieu exerce sa toute-puissance. C'est cette même vérité que le Roi-prophète proclame ailleurs : « Il regarde la terre et il la fait trembler. » *Psalm.* CIII, 2. Ainsi, le regard seul de Dieu suffit pour perdre les méchants; en effet, si la présence des saints frappe d'impuissance les efforts du démon, combien plus la présence de Dieu? L'éclair qui sillonne la nue saisit d'effroi tous les hommes, jugez de l'épouvante dont cette puissance immortelle doit frapper les méchants et avec quelle facilité elle doit les surprendre. Vous voyez le caractère des hymnes du Roi-prophète, comment il célèbre la gloire de Dieu et exalte sa puissance. Or, il nous donne une leçon importante de sagesse dans ces paroles : « Je chanterai votre nom, ô Très-Haut, lorsque vous aurez fait retourner mon ennemi en arrière. » Quelle est cette leçon ? C'est la vigilance dont il a fait preuve non-seulement dans les afflictions, mais encore dans la prospérité. Il en est beaucoup que l'adversité humilie, et rend plus attentifs sur eux-mêmes, mais qui, dans la prospérité, se laissent aller à la négligence et au relâchement. C'est le reproche que David fait aux Juifs dans un des psaumes suivants : « Quand Dieu les frappait, alors ils le cherchaient. » *Psalm.* LXXVII, 34. Quant à lui, sa conduite est bien différente, et jusqu'au milieu du calme des jours prospères, il reste fidèle à la pratique de la sagesse et de la vigilance, et c'est là un grand pas dans la voie de la perfection : « Car vous avez fait triompher mon droit et vous avez jugé ma cause. » Une autre version porte : « Vous avez jugé en ma faveur, vous vous êtes assis sur votre tribunal; vous qui jugez selon la justice, vous avez repris les nations, et l'impie a péri. » Suivant une autre version : « Vous avez perdu l'impie, vous avez anéanti leur nom pour toujours, et pour tous les siècles des siècles. » Considérez de nouveau la sagesse du saint Roi; il ne songe pas à se venger de ses ennemis, mais il se repose sur Dieu du soin de faire justice et observe par avance la recommandation de l'A-

pôtre : « Ne vous vengez pas vous-mêmes. » *Rom.*, XII, 19. Et ce n'est pas la seule chose que nous pouvons admirer ici, nous voyons encore que David avait été la victime de l'injustice de ses ennemis. S'il n'avait pas souffert injustement, Dieu n'aurait pas pris en main sa défense. « Vous vous êtes assis sur votre tribunal, vous qui jugez selon la justice. » En parlant ici de trône et de tribunal, le Roi-prophète s'accommode au langage ordinaire des hommes. En disant à Dieu : « Vous jugez selon la justice, » il fait connaître un de ses attributs particuliers et qui tient de plus près à sa nature divine. Nous ne pourrions faire le même éloge des hommes ; fussent-ils mille fois justes, ils ne jugent pas selon la justice, parce qu'ils ne peuvent distinguer ce qui est vraiment juste, tantôt par ignorance, tantôt par un effet de leur négligence ; mais Dieu qui est exempt de ces imperfections, juge toujours selon la justice, parce qu'il sait ce qui est juste, et qu'il sait y conformer son jugement. Ces paroles : « Vous vous êtes assis sur votre tribunal, » signifient : Vous avez jugé, vous avez châtié mes ennemis ; vous en avez tiré vengeance. « Vous avez repris les nations et l'impie a péri. » Vous voyez que Dieu n'a besoin ni d'armes, ni de glaive, ni d'arc, ni de flèches ; ces expressions sont empruntées à notre langage. Dieu n'a qu'à reprendre simplement et il fait périr ceux qui méritent ce châtiment. La suite vous donne une haute idée de sa puissance : « Vous avez anéanti leur nom pour toujours, et pour les siècles des siècles. » C'est-à-dire, vous les avez détruits jusque dans la racine, vous les avez arrachés, vous les avez exterminés au point que leur mémoire est anéantie. « Les glaives de l'ennemi ont perdu leur force pour toujours ; » suivant une autre version : « Les ruines. » Le texte hébreu porte : *Arboth.* « Et vous avez ruiné ses villes. » Quel est le sens de ces paroles ? Vous avez mis à néant ses desseins et ses stratagèmes, et vous l'avez dépouillé de ses armes. Telle est la colère de Dieu, elle détruit, elle anéantit tout ce qu'elle frappe. Un autre interprète traduit : « Les déserts ; » c'est-à-dire non-seulement vous avez détruit les villes, mais vous avez encore anéanti jusqu'aux déserts. C'est ainsi que le juste combattait contre ses ennemis et leur faisait essuyer une défaite complète, sans autres armes et sans autres lances que le secours de Dieu. Aussi cette guerre le couvre de gloire, et c'est de vive force qu'il remporte ici la victoire. « Leur mémoire a péri avec bruit ; » suivant une autre version : « Avec eux. » Le texte hébreu porte le mot *Em.* Que signifie cette expression : « Avec bruit ? » Ou bien la ruine entière des ennemis du saint Roi, ou les cris de désespoir des vaincus. Car c'est encore un des traits de la providence de Dieu, de ne point punir ses ennemis en secret, afin que les châtiments des uns puissent rendre les autres meilleurs. Ces paroles signifient donc que leur ruine sera éclatante.

4. « Mais Dieu demeure éternellement ; » une autre version porte : « Il sera assis. » Cette expression s'emploie souvent pour la nature divine qui reste toujours immuable ; Jérémie l'emploie également lorsqu'il dit : « Vous êtes assis pour l'éternité. » *Baruch* III, 3 ; le texte hébreu porte *Jeseb.* Toutes les fois que le Prophète vient de décrire la fin si prompte des hommes, il proclame aussitôt l'éternité de la nature divine et il oppose à la nature humaine, dont la vie est éphémère, cette nature infinie et cette majesté impérissable. Il veut par là donner aux hommes deux motifs propres à leur inspirer la crainte de Dieu, la grandeur de sa gloire opposée à la bassesse de leur nature, et son éternelle justice qui inflige aux pécheurs de si terribles châtiments. Ces mêmes paroles renferment un sens anagogique qu'il ne faut pas négliger. Il est dans l'Ecriture certains passages que nous pouvons examiner à fond, d'autres que nous ne devons entendre qu'à la lettre, comme ces paroles : « Dieu fit le ciel et la terre, » *Genes.*, I, 1 ; d'autres enfin qu'il faut prendre dans un sens différent du sens littéral, comme celui-ci : « Que la biche très-chère, que le faon très-agréable partagent votre intimité, » *Prov.*, V, 19, et cet autre : « Possédez seul ce qui vous appartient, et que les étrangers n'y aient point de part, » *Ibid.*, 17, et cet autre encore : « Que la source d'eau soit pour vous seul. » *Ibid.*, 18. Si vous considérez ces paroles dans le sens qui se pré-

sente le premier à l'esprit, sans vous éloigner de la lettre pour rechercher leur véritable sens, il vous paraîtra bien cruel de refuser de l'eau à qui vous en demande. Mais l'auteur sacré veut parler ici de l'épouse dont son mari doit jouir avec chasteté, et il la désigne sous les noms de source et de biche pour exprimer la pureté qui doit présider aux rapports des époux entre eux. C'est ainsi qu'il faut entendre ces différents passages. Il en est d'autres que nous devons prendre à la fois dans le sens littéral, et dans celui qui est figuré par les mots, comme ces paroles : « De même que Moïse a élevé le serpent. » *Joan.*, III, 14. Car il faut voir ici à la fois l'expression d'un fait réellement accompli et une figure de Jésus-Christ. On peut aussi sans crainte de se tromper, appliquer aux événements dont les Juifs ont été victimes, ces paroles du Roi-prophète : « Vous vous êtes assis sur votre trône, vous qui jugez selon la justice. Vous avez repris les nations et l'impie a péri. Vous avez effacé leur nom pour l'éternité et pour les siècles des siècles. Les armes de l'ennemi ont perdu leur force pour toujours, et vous avez détruit leurs villes. Leur mémoire a péri avec bruit. » Les calamités qui sont venues fondre sur ceux qui ont crucifié Jésus-Christ ont été connues de toute la terre, leurs villes ont été détruites, et tous les artifices du démon sont venus échouer contre les desseins providentiels de Jésus-Christ qui ont dirigé toute chose. Mais laissons aux esprits désireux de s'instruire le soin de pénétrer dans ces rapprochements mystérieux, et continuous l'explication que nous avons commencée.

Passages tirés d'Aquila

« Dieu a préparé son trône pour rendre ses arrêts. » Suivant une autre version : « Il l'a fondé, affermi pour le jugement. » Il jugera lui-même toute la terre dans l'équité; il jugera les peuples dans la justice. » Voyez-vous comme le discours du prophète s'élève par degrés? Il vient de parler de trône, mais il se hâte d'en faire connaître la nature. Ce trône n'est point composé de bois ou de quelque autre matière grossière, c'est un trône de justice. Il est établi, dit-il, sur la justice. « Il jugera l'univers dans l'équité. » Cette prédiction embrasse à la fois la vie présente et la vie future. Le jugement général est réservé pour l'autre vie, mais Dieu exerce dès cette vie un jugement partiel et fait souvent éclater des traits de sa justice, afin que les insensés ne s'imaginent pas que tout marche au hasard sur la terre. Ne vous étonnez pas du reste si tous ne reçoivent pas les récompenses qu'ils méritent; « car il a établi un jour pour juger le monde selon la justice. » *Act.*, XVII, 31. Cette vie est le temps de la lutte, de la guerre et des combats. Tous ne reçoivent pas ici-bas ce qu'ils ont mérité, mais Dieu tient en réserve pour l'autre vie les récompenses des justes et les châtiments des méchants. Ici-bas il use à notre égard de patience et de longanimité pour nous engager à effacer nos péchés dans les larmes de la pénitence. Tant qu'un homicide est libre, il est en son pouvoir de changer de vie et d'échapper au supplice, mais dès qu'il est traîné devant le tribunal du juge, il n'a plus en perspective que le glaive, le bourreau et une mort affreuse. Il en est de même par rapport à nous. Tant que nous sommes dans cette vie, nous pouvons échapper au supplice par notre conversion, mais lorsque nous en serons sortis, toutes nos larmes seront inutiles, « car Dieu a préparé son trône pour exercer son jugement. » On peut sans crainte de se tromper prendre cette expression : « Il a préparé, » dans un sens littéral; car tout est préparé dès maintenant, les supplices, les couronnes et les jugements. En Dieu il n'y a ni délai, ni retard, ni répit, et ceux qui sont vivants ne préviendront point ceux qui sont morts, selon ces paroles de saint Paul : « Nous qui vivons et qui sommes réservés jusqu'à l'avénement du Sauveur, nous ne préviendrons point ceux qui sont dans le sommeil de la mort. » I *Thess.*, IV, 16. Voyez comme la sagesse du prophète embrasse à la fois dans ses prédictions le présent et l'avenir; le présent lorsqu'il dit : « Vous avez repris les nations, et l'impie a péri; » l'avenir, lorsqu'il ajoute plus loin : « Il a préparé son trône pour exercer son jugement, et il jugera toute la terre dans l'équité. » Son but est de convaincre par le spectacle du présent ceux qui ne croient point aux jugements de l'autre vie. « Et le Seigneur est devenu le refuge du pauvre.»

Une autre version porte : « De celui qui est écrasé. » Une autre : « De celui qui est brisé. » David se donne continuellement le nom de pauvre et d'indigent, bien qu'il eût pour demeure un palais. C'est ce qu'il répète encore dans un autre psaume : « Pour moi, je suis pauvre et dans l'indigence. » *Psal.* XXXIX, 18. Il savait, en effet, à n'en pouvoir douter, que tous les biens de cette vie sont plus fugitifs que l'ombre, et que le seul bien qui nous soit vraiment propre, c'est la vertu, tandis que tout le reste est semblable aux feuilles des arbres qui ne tiennent qu'à l'extérieur. Une preuve évidente que la vertu est un bien qui nous est personnel, c'est que nous la portons avec nous partout où nous allons. Il n'en est pas ainsi des biens de cette vie. La vertu nous appartient donc en propre, et les autres biens ne sont à nous que d'une manière éloignée. De même donc que nous donnons le nom d'intime à celui qui nous est uni par des liens plus étroits, ainsi nous disons que la vertu est un bien qui nous appartient d'une manière plus intime, parce qu'elle est toujours plus rapprochée de nous.

5. Considérez ici comme l'âme du Roi-prophète s'ouvre aux inspirations de la reconnaissance et de la sagesse. Il avait des chevaux, des armées nombreuses et mille autres moyens de défense ; il n'en tient aucun compte et s'adresse à Dieu seul pour implorer le secours d'en-haut, et reconnaît que c'est à lui seul qu'il doit son salut. Il ne dit pas : Mes troupes, mes richesses, mes enfants sont devenus mon refuge ; mais : « Le Seigneur est devenu le refuge du pauvre. » Il m'a placé dans un lieu sûr, car rien ne peut être comparé à ce refuge au double point de vue de la facilité et de la sécurité. Les autres refuges sont environnés d'embûches ; ils ne sont pas toujours à proximité ; ils dépendent du temps, du lieu et de mille autres circonstances qui peuvent vous en fermer l'accès ; mais pour celui-ci il est toujours à votre disposition, pour peu que vous le cherchiez avec soin. « Vous parlerez encore, dit-il par son prophète, et je répondrai : Me voici. » *Isa.,* LVIII, 9. Et encore : « Je suis le Dieu de près et non pas le Dieu de loin. » *Jer.,* XXIII, 23. Il n'est besoin ni de courses ni de longs voyages ; sans quitter notre demeure, ce refuge nous est ouvert. Tantôt Dieu nous délivre des dangers qui nous menacent, tantôt il les fait tourner à notre gloire et nous donne la victoire sur nos ennemis, et toujours en temps convenable. Lorsque ceux qu'il choisit pour être l'objet de ces faveurs se conduisent avec modération, il les leur accorde toutes deux ; si au contraire ils n'en font pas un bon usage, il se borne à une seule pour ne point les exposer par une plus grande libéralité à la tentation de l'orgueil. Si vous doutez que les bienfaits de Dieu deviennent souvent pour les hommes une occasion de vaine présomption, je vous citerai l'exemple d'Ezéchias, qui s'enorgueillit de ses succès. Cependant Dieu ne l'abandonna point, mais comme la gloire de son triomphe avait enivré son âme, Dieu lui envoya une maladie pour le ramener à des sentiments plus justes. « Il vint à son secours dans le temps opportun, dans l'affliction. » Que signifient ces paroles : « Dans le temps opportun? » Dans le temps convenable. David fait ressortir ici une double convenance, le secours que Dieu accorde et l'opportunité du temps où il le donne. Or le temps opportun est le temps de l'affliction. Pour quelle raison? Parce qu'elle est la mère de la vraie sagesse, qu'elle délivre l'homme de la mort, et qu'elle attire en lui la grâce de Dieu. Dans l'affliction, notre âme secoue toute négligence et toute paresse, et nos prières sont plus ferventes. L'hiver est le temps le plus favorable pour cultiver la terre, de même l'affliction est le temps le plus propre à la culture de l'âme. Le secours de Dieu nous est toujours nécessaire, même au milieu de la prospérité ; mais nous en sentons plus vivement le besoin au temps de l'affliction.

« Il vint à son secours. » Le Roi-prophète, en se servant de cette expression, veut nous apprendre que nous devons nous-mêmes contribuer à notre salut. En effet, on ne vient au secours que de celui qui agit déjà par lui-même. Gardons-nous donc de nous laisser aller au découragement, multiplions les prières, les aumônes et prenons tous les moyens qui sont en notre pouvoir. Les corps auxiliaires viennent

au secours de ceux qui combattent et non point de ceux qui restent dans une honteuse inactivité. Si donc vous voulez obtenir le secours de Dieu, ne trahissez jamais vos propres intérêts. Comment Job a-t-il mérité le secours de Dieu? Par son attitude courageuse et ses glorieux combats; et les apôtres eux-mêmes ne l'ont obtenu que par leurs pénibles travaux. « Et que ceux-là espèrent en vous qui connaissent votre nom. » Suivant une autre version : « Qu'ils mettent leur confiance en vous. » Le Roi-prophète passe continuellement de la prière à l'exhortation, et change ainsi d'interlocuteur, comme le commun docteur de l'univers, qui ouvre à tous les hommes les riches trésors de la sagesse. Considérez l'heureux choix de ces paroles : « Et que ceux-là espèrent en vous qui connaissent votre nom. » Ceux qui vous connaissent, dit-il, et qui connaissent aussi la puissante protection dont vous nous entourez, ont dans l'espérance qu'ils mettent en vous une ancre des plus fermes, en même temps qu'un secours des plus efficaces, une tour inexpugnable dans celui qui non-seulement peut les délivrer de tout danger, mais qui, au milieu même des périls, donne à leur âme le calme et la tranquillité. En effet, celui qui renonce au secours qui vient des hommes et qui ne place ses espérances que dans le ciel, non-seulement se voit bientôt délivré de tous les dangers, mais il ne connaît ni l'agitation ni le trouble qu'amène avec lui le malheur, parce qu'il est fortement appuyé sur l'espérance comme sur une ancre inébranlable. Ainsi, non-seulement les trois enfants ont été tirés de la fournaise, mais pendant même qu'ils y étaient, leur âme ne ressentit aucun trouble, car ils savaient que Dieu viendrait à leur secours. C'est pour cela qu'un autre interprète traduit : « Et ils se confieront; c'est-à-dire ils mettront leur confiance. En effet, la sécurité qui naît de cette espérance en Dieu est bien supérieure à la tyrannie que les troubles extérieurs peuvent exercer sur notre âme, car ces épreuves, quelles qu'elles soient, viennent des hommes, tandis que notre confiance est divine et invincible. Le Roi-prophète ne se contente pas de nous dire que Dieu est notre secours et notre refuge, mais il nous apprend à quelles conditions : c'est que notre espérance en lui sera persévérante et continuelle. Si Dieu ne fait pas cesser aussitôt vos malheurs, c'est qu'il veut vous éprouver. Dieu pourrait sans doute défendre à l'adversité de fondre sur vous, il le lui permet cependant pour donner une nouvelle force à votre âme. De même, il pourrait vous en délivrer tout aussitôt, mais il attend et il diffère pour accroître votre fermeté, exercer votre espérance, et rendre votre amour pour lui plus ardent. Ainsi, il ne permet pas que la tribulation pèse toujours sur vous, de peur que vous ne veniez à faiblir. Il ne veut pas non plus que vous soyez toujours dans le calme pour ne pas vous exposer à tomber dans le relâchement. « Parce que vous n'avez point abandonné, Seigneur, ceux qui vous cherchent. » Une autre version porte : « Car vous n'avez pas abandonné. » C'est la vérité que proclame un autre auteur inspiré : « Considérez les générations anciennes, et voyez si un seul de ceux qui ont espéré dans le Seigneur a été confondu, si un seul de ceux qui l'ont invoqué a été délaissé de lui? » *Eccli.*, II, 11-12. Et comment, me direz-vous, pouvons-nous chercher Dieu, puisqu'il est partout? Par la sainte activité de notre âme et par le détachement des choses de la terre et de toutes les préoccupations du siècle. Car il nous arrive souvent d'avoir sous les yeux ou entre les mains certains objets sans nous en apercevoir, et nous courons de tout côté pour chercher ce que nous avons comme entre les mains, parce que notre esprit est occupé d'autres pensées.

6. De quelle manière devons-nous donc chercher Dieu? Par l'application sérieuse de notre âme et en nous rendant libres de toutes les sollicitudes matérielles de cette vie. Celui qui cherche Dieu avec cette liberté entière de l'âme, trouve nécessairement ce qu'il cherche. Il ne suffit pas de chercher Dieu, il faut le rechercher avec empressement. Celui qui le cherche de la sorte ne se contente pas de ses efforts personnels, il fait appel aux efforts des autres pour trouver plus sûrement ce qu'il cherche. Lorsqu'il s'agit des biens de la terre, nous cherchons souvent sans trouver; mais dans les choses spirituelles, nous

trouvons nécessairement ce que nous cherchons. Pour peu que nous commencions, Dieu ne permettra pas que nous nous épuisions longtemps dans de vaines recherches, c'est pour cela qu'il dit : « Tout homme qui cherche trouve. » *Matth.*, VII, 8. « Chantez le Seigneur qui habite dans Sion. » Une autre version porte : « Qui est assis. Annoncez parmi les peuples ses inventions. » Que dites-vous, saint prophète? Celui qui a le ciel pour trône et la terre pour marchepied, et qui tient en ses mains les profondeurs de la terre, habite dans Sion? Oui certainement, mais en parlant de la sorte il n'a pas l'intention de circonscrire dans un lieu cette infinie majesté, il veut simplement exprimer la prédilection de Dieu pour ce lieu, et l'espèce de familiarité qui le lui fait choisir pour demeure, afin d'attirer les Juifs à lui par cet acte de condescendance à leur égard. Nous-mêmes aussi nous appelons notre habitation l'endroit où nous habitons de préférence. Nous disons encore que Dieu habite au milieu de nous, non pas qu'il puisse être limité par notre faible nature, mais à cause de l'attachement particulier qu'il a pour nous. Dans le sens anagogique, Sion est la figure de l'Eglise : « Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, et de l'Eglise des premiers-nés. » *Heb.*, XII, 22. C'est avec raison que l'Eglise est comparée à une montagne à cause de sa stabilité et de son inébranlable fermeté. On ne peut ébranler une montagne, l'Eglise de Dieu ne peut l'être davantage. « Annoncez parmi les peuples ses conseils. » Il veut que les Juifs proclament hautement les bienfaits de Dieu et se gardent de les ensevelir dans le silence. Et cette recommandation s'adresse à ceux qui les publient comme à ceux qui les entendent publier; car les uns et les autres y trouveront le même avantage, s'ils y apportent une égale attention. « Parce qu'il s'est souvenu du sang de ses serviteurs. » Vous voyez quel est l'objet des conseils de Dieu, c'est de faire du bien. Le Roi-prophète nous rappelle en même temps une grande vérité, c'est qu'aucun homicide ne reste impuni et sans être vengé, ce que Moïse lui-même nous enseigne dans la Genèse, lorsqu'il prête à Dieu ces paroles : « Je vengerai votre sang. » *Genes.*, IX, 5. C'est là une preuve de sa providence infinie et de sa sollicitude vraiment extraordinaire. S'il paraît différer quelque temps sa vengeance, n'en soyez pas surpris, il veut donner aux pécheurs le temps de faire pénitence.

« Il n'a point mis en oubli le cri des pauvres. » *Rom.*, II, 4. Voyez quel honneur encore pour les pauvres! Toutefois il entend ici non pas toute espèce de pauvres, mais ceux qui sont pauvres d'esprit, selon la recommandation de Jésus-Christ. Car Dieu exauce surtout la prière de ceux dont le cœur est humble et contrit. Le Roi-prophète ne sépare pas ici ces deux choses, la prière et l'humilité. « Sur qui jetterai-je les yeux, si ce n'est sur celui qui est humble, doux et paisible, et qui écoute mes paroles avec tremblement? » *Isa.*, LXVI, 2. Partout nous voyons que l'humilité est comme le char de la prière, car Dieu est proche de ceux qui ont le cœur contrit. Celui qui veut prier Dieu doit donc avant tout bannir de son cœur tout sentiment d'orgueil. C'est la condition que demande saint Paul lorsqu'il veut que les hommes prient « sans colère et sans contention. » I *Tim.*, II, 8. Remarquez le choix de cette expression : « Le cri des pauvres. » Ce cri, c'est l'affection de leur cœur plutôt que le son prolongé de leur voix. « Dieu n'a point mis en oubli le cri des pauvres. » Le Roi-prophète nous montre par là qu'ils n'ont cessé d'invoquer Dieu, et que cependant Dieu a différé d'exaucer leurs prières. Quel est donc le vrai sens de ces paroles? Ne pensez pas que ce soit l'oubli de Dieu qui soit cause de l'impunité qu'il semble accorder aux méchants, c'est le propre de sa nature de prendre la défense des pauvres avant même qu'on l'en prie. Combien plus lorsque la prière lui en est faite avec un cœur humble et contrit! « Ayez pitié de moi, Seigneur; voyez l'état d'humiliation où mes ennemis m'ont réduit. Vous qui me retirez des portes de la mort afin que je publie vos éloges aux portes de la fille de Sion. » Une autre version porte : « Les hymnes en votre honneur; » une autre : « Vos louanges. » Voyez comme le Roi-prophète est continuellement appliqué à la prière. Il est délivré de ses épreuves, il jouit d'un calme assuré, et cependant il ne cesse point de prier en disant à Dieu : « Ayez pitié de moi, »

et d'implorer sa protection pour l'avenir. Nous avons toujours besoin de la providence de Dieu, mais surtout lorsque nous venons d'échapper au danger. Car, à cette première guerre en succède une autre bien plus difficile, la guerre du relâchement et de la présomption, et c'est alors que le démon déploie le plus d'activité. C'est donc lorsque nous sommes délivrés des malheurs qui nous accablaient, que le secours de Dieu nous est nécessaire, pour supporter plus facilement le poids de la prospérité. Voyez les Juifs, lorsqu'ils furent délivrés des Egyptiens; ils furent victimes d'une guerre beaucoup plus funeste, celle de la présomption et de la négligence. C'est alors qu'ils furent frappés de mort, parce qu'ils n'étaient point capables de diriger leur marche. Ils ne purent lutter courageusement ni contre la sensualité ni contre leurs convoitises, mais ils imitèrent les vices des Egyptiens, et ce fut la cause de leur perte. David lui-même, lorsqu'il fut sorti victorieux des persécutions de Saül et de toutes ses guerres contre les peuples ennemis, au milieu d'une paix profonde, eut à soutenir une guerre bien plus funeste contre la passion de l'incontinence, qui attira sur lui les plus grands malheurs. C'est donc lorsque nous sommes délivrés des maux qui pesaient sur nous que nous devons craindre davantage.

7. Une bête féroce qui est enchaînée est moins à craindre que lorsqu'elle est en liberté; de même le vice est beaucoup moins redoutable dans l'affliction, car il est alors comme enchaîné par la tristesse et l'abattement et par d'autres liens qui lui ôtent sa liberté d'action; mais c'est dans les douceurs du repos que nous devons le craindre davantage. Aussi, vous verrez souvent que la prospérité enfante plus de crimes que l'adversité. C'est ainsi qu'après de glorieuses victoires, Ezéchias se vit à deux doigts de sa perte. C'est ce qui fait dire au Roi-prophète dans un autre endroit: « Il est bon que vous m'ayez humilié. » *Psalm.* CXVIII, 71. Bien que Dieu l'ait déjà délivré, il ne laisse pas d'implorer encore sa miséricorde, et la raison qu'il donne à l'appui de sa prière, c'est la peine qu'il éprouve. « Voyez l'état d'humiliation où mes ennemis m'ont réduit. » Et encore : « Vous qui me retirez des portes de la mort. » C'est-à-dire je me réfugie dans le sein de celui qui a toujours été mon protecteur et mon défenseur, et qui m'a toujours tendu la main. Vous voyez qu'en implorant la protection de Dieu pour l'avenir, il lui rend grâces pour les faveurs passées, et proclame le double bienfait qu'il en a reçu. Car il ne dit pas simplement : « Vous qui me délivrez des portes de la mort, » mais : « Vous qui me relevez des portes de la mort. » En effet, la protection de Dieu ne se borne pas seulement à délivrer ses serviteurs de leurs épreuves, elle les élève et les environne de considération, d'honneur et de gloire. Remarquez encore qu'il ne dit pas : « De la porte, » mais : « Des portes, » pour exprimer les nombreux dangers qu'il a courus. « Afin que j'annonce toutes vos louanges aux portes de la ville de Sion. » David fait lui-même ce qu'il a conseillé aux autres de faire. « Annoncez, leur disait-il, parmi les peuples, ses conseils. » Je vous en donnerai moi-même l'exemple, et ce ne sera pas seulement devant un, deux ou trois hommes, mais devant une nombreuse assemblée que je publierai ses louanges. « Je serai transporté de joie à cause du salut que vous m'avez procuré. » Ma couronne, mon diadème, c'est de triompher grâce à votre appui, c'est d'être sauvé par votre secours. Et nous donc aussi, cherchons non pas à être sauvés et délivrés de nos maux à tout prix, mais à l'être selon la volonté de Dieu. Je parle ainsi pour ceux qui, dans leurs maladies, ont recours à des paroles magiques ou à d'autres opérations semblables pour soulager leurs infirmités. Loin d'être sauvé, on se dévoue ainsi bien plutôt à une perte certaine. Le salut le plus assuré est celui qui nous vient de Dieu. « Les nations sont tombées dans la mort qu'elles ont préparée. » Une autre version porte : « Elles ont été englouties. » Cette mort, ou si l'on veut cette corruption, c'est la mort de l'iniquité; car il n'est point de corruption égale à celle que produit le vice. Rien aussi n'est plus faible que l'homme esclave de l'iniquité; il est vaincu par ses propres armes, et il est rongé par le vice, comme le fer par la rouille, comme la laine par les vers.

Ainsi, avant même le châtiment que Dieu pré-

pare au pécheur, son crime devient son premier supplice. Le Roi-prophète s'est étendu longuement sur la justice divine, comme aussi sur le secours d'en haut; mais comme cette justice ne se manifeste pas aussitôt, que souvent Dieu tarde d'en faire sentir les effets, et que ce retard favorise la négligence d'un grand nombre, il fait voir que le supplice est imminent, et que les méchants le subissent dès maintenant, comme l'atteste saint Paul : « Et ils ont reçu en eux-mêmes la peine due à leur égarement. » *Rom.*, I, 27. Remarquez la justesse des expressions dont se sert le Roi-prophète : « Ils ont été enfoncés, » c'est-à-dire, ils ont été retenus par force, ils sont tombés dans un piége dont ils ne peuvent sortir. Et encore : « Leur pied a été pris dans le filet qu'ils avaient tendu en secret. » C'est-à-dire que les méchants sont enchaînés dans des liens qu'ils ne peuvent rompre. Nous en voyons un exemple dans les Juifs qui cherchaient à perdre les apôtres. Lorsqu'ils combattaient contre eux, ils ne leur causaient aucun dommage, et ils se précipitaient eux-mêmes dans une infinité de maux. Ils se voyaient privés à la fois de leur ville, de leur liberté et de toutes leurs autres prérogatives. La prédication se multipliait, et ceux qui s'y étaient opposés étaient renversés et détruits. Voyez encore ceux qui avaient jeté les trois enfants dans la fournaise de Babylone, ils y furent enfermés à leur tour, et la même chose se reproduisit pour Daniel. Mais, me direz-vous, ce qui arriva aux ennemis de Daniel était juste, car ils l'avaient eux-mêmes jeté dans la fosse. Mais quant aux trois enfants, comment se fait-il que ceux qui se tenaient devant la fournaise y aient été jetés, tandis que le roi était seul coupable? Ils devinrent la proie des flammes parce qu'ils avaient obéi aux ordres du tyran, et qu'ils avaient adoré la statue d'or. « Dans le filet qu'ils ont tendu en secret. » Voyez quelle accusation sévère il formule contre eux. Comme le crime qu'ils commettaient était souverainement honteux, ils s'efforcent de le cacher et de le couvrir de profondes ténèbres. « On reconnaît que le Seigneur rend justice. » Une autre version porte : « On a reconnu que le Seigneur rendait justice. » C'est-à-dire qu'il punit l'iniquité et qu'il en tire une juste vengeance. Vous voyez un nouveau genre de bienfait qui ressort du châtiment. Non-seulement il rend meilleurs ceux qui en sont l'objet, mais il sert encore à faire briller la connaissance de Dieu et à manifester plus clairement sa présence sur les hommes. Lorsqu'il permit à un troupeau de pourceaux de se précipiter du haut d'un rocher escarpé dans la mer, les témoins de cet événement furent saisis d'étonnement. Nous voyons aussi dans l'Ancien Testament que « les Juifs recherchaient Dieu lorsqu'il les faisait mourir, » comme le dit le Roi-prophète. *Psal.* LXXVII, 34. Cependant, pourquoi Dieu n'emploie-t-il pas plus souvent les mêmes moyens? Parce qu'il ne veut point que la pratique de la vertu nous soit imposée par force, mais que nous l'embrassions par le choix libre de notre volonté, et sous l'impression de ses bienfaits plutôt que par la crainte de ses châtiments. Mais, me dira-t-on, ne vaut-il pas mieux être bon par nécessité que mauvais par son propre choix? Je réponds qu'on ne peut être bon par nécessité. Celui qui est bon parce qu'il est comme enchaîné au bien, ne persévérera pas longtemps; aussitôt que la nécessité disparaîtra, il reprendra ses habitudes vicieuses. Celui au contraire qui s'est déclaré pour le bien par le libre choix de sa volonté, une fois devenu bon, le sera toujours. « Le pécheur a été pris dans les œuvres de ses mains. » Il ne dit pas des mains de Dieu, mais des mains du pécheur.

Ce que la nécessité nous impose n'est pas méritoire.

8. Vous voyez comment le prophète répand la variété dans son discours. C'est du ciel, nous dit-il, que descend le supplice du pécheur, et son iniquité devient son premier châtiment. Comment nous montre-t-il le châtiment descendant du ciel? « On reconnaîtra que le Seigneur rend justice. » Où voyons-nous que les pécheurs sont punis par leurs propres péchés? « Les nations sont tombées dans la mort qu'elles avaient préparée. » Il reproduit la même vérité dans les paroles qui suivent : « Le pécheur a été pris dans les œuvres de ses mains. » Il ne se borne pas à parler du châtiment dont Dieu est l'auteur, parce que souvent Dieu diffère de l'exercer; il ne s'arrête pas non plus exclusivement au supplice que le pécheur trouve dans son propre crime, parce qu'un grand nombre s'y complaisent volontiers,

mais il trouve dans chacun d'eux la preuve de ce qu'il avance. C'est pour cela qu'il dit en propres termes : « Le pécheur a été pris dans les œuvres de ses mains. » Une autre version porte : « De la paume de ses mains. » Ne croyez donc pas que ce soit contre votre frère que vous travaillez lorsque vous lui dressez des embûches, c'est à vous-même que vous tendez des piéges. « Chant dont la modulation est différente. » Une autre version porte : « Voix qui doit toujours se faire entendre. » Une autre : « Chant mélodieux à toujours. » On lit dans le texte hébreu : « *Engaon sel.* Que les pécheurs soient précipités dans l'enfer, tous ces peuples qui oublient Dieu. » Suivant une autre version : « Ils seront précipités. » Le Roi-prophète continue de développer la même idée et de prouver que le crime est nécessairement puni, que l'impiété enfante la mort, et que le péché est la source de mille dangers. « Car le pauvre ne sera pas en oubli pour jamais, la patience des pauvres ne périra pas sans retour. » Un autre interprète traduit : « L'attente de ceux qui sont doux ne sera pas toujours mise en oubli. » Remarquez le choix de cette expression : « Pour toujours, » par laquelle le prophète nous apprend qu'on ne cherchera pas constamment le repos. Si ce repos était toujours à venir, où serait l'exercice de la patience? Voici le sens de ces paroles. Les méchants doivent s'attendre à être punis, et punis des derniers supplices. Car Dieu ne permettra pas que les victimes de l'injustice soient exposées à de continuels dangers. Il console ainsi les uns en même temps qu'il effraie les autres, et il fait ressortir la bonté de Dieu, qui, en différant ainsi le châtiment, achève d'éprouver les bons, et invite les méchants à la pénitence.

Mais voyez comme les pauvres sont encore traités avec honneur, je dis les pauvres qui ont le cœur contrit. Ce sont ces pauvres qui sont particulièrement capables de résignation, ou plutôt ces deux vertus s'attirent mutuellement; l'humilité produit la patience et la patience l'humilité. Si l'on me demande comment la pauvreté engendre aussi l'humilité, je répondrai parce qu'elle a plus de facilité pour pratiquer la vertu. Le riche est toujours dans l'agitation et le trouble, tandis que le pauvre supporte facilement toutes les épreuves, comme un athlète exercé aux luttes et aux privations de la pauvreté. Aussi Jésus-Christ déclare-t-il qu'il est difficile d'entrer avec les richesses dans le royaume des cieux. Que signifient ces paroles : « La patience des pauvres ne sera pas frustrée pour toujours? » Elle ne périra pas sans retour, mais elle recevra intégralement la récompense qui lui est due. C'est ce qui est loin d'arriver toujours pour les choses de la vie présente où nos travaux restent souvent stériles et infructueux. Ainsi, le laboureur et le marchand attendent avec patience ; mais souvent l'intempérie des saisons vient les priver du fruit de leurs peines. Avec Dieu, au contraire, rien de semblable à craindre, et ce que nous faisons pour lui obtient nécessairement sa récompense. Or c'est une grande consolation que d'être ainsi assuré du fruit de ses travaux. « Levez-vous, Seigneur, que l'homme ne s'affermisse pas dans sa puissance. » Une autre version porte : « Qu'il ne devienne pas audacieux. Que les nations soient jugées devant vous. » Suivant une autre version : « Devant votre face. » Après avoir fait connaître l'iniquité qui s'est emparée de la plupart des hommes, et fait l'énumération de leurs vices, de leurs rapines, de leur avarice, de leurs homicides, il prie Dieu de prendre en main la défense des victimes de l'injustice. Telle est la sensibilité du cœur des saints; oublieux de ce qui les touche, ils supplient Dieu pour l'univers entier comme pour une seule famille, et ils l'implorent pour tous les hommes comme ne formant tous qu'un même corps : « Levez-vous, Seigneur, que l'homme ne s'affermisse pas dans sa puissance. » Quel est le sens de ces paroles : « Levez-vous, Seigneur? » Venez au secours de ceux qui souffrent injustement, et tirez une éclatante vengeance de leurs persécuteurs. Remarquez l'heureux choix de ces expressions simples : « Levez-vous, Seigneur, » et encore : « Que l'homme ne se fortifie pas, » pour signifier que l'homme est une créature vile, qui tire son origine de la terre, et qui n'est que cendre et poussière. « Que les nations soient jugées devant vous. » Que veulent dire ces pa-



roles? Qu'elles subissent la peine due à leurs crimes. Votre patience à leur égard ne les a pas rendues meilleures, demandez-leur un compte sévère de leurs iniquités. Etablissez, Seigneur, un législateur sur eux. Que les peuples sachent qu'ils sont hommes. » « Changement de modulation. » Suivant une autre version : « Toujours. » Que signifient ces paroles : « Etablissez un législateur sur eux? » Puisqu'ils se conduisent en tout comme s'ils étaient indépendants, et qu'ils refusent de se soumettre au châtiment qu'ils méritent, tirez vengeance de cette audace et que leur propre supplice leur serve d'enseignement. Un autre interprète exprime la même vérité en traduisant : « Etablissez votre crainte dans leurs cœurs. » Vous voyez ce que demande le Prophète, ce n'est pas leur supplice, c'est leur instruction, la réforme de leur conduite criminelle, la cessation de leurs iniquités. Leur châtiment, dit-il, servira d'enseignement non-seulement pour eux, mais pour les autres. Si vous voulez connaître les heureux effets de cette conduite de Dieu, et comment elle guérit la grande maladie du genre humain, écoutez la suite : « Que les hommes sachent qu'ils sont hommes, » paroles dont voici le sens : Il en est un grand nombre qui ont perdu jusqu'à la conscience de leur nature, qui se sont emportés à des excès inouïs et se méconnaissent eux-mêmes. Et il ajoute ce mot « toujours, » pour nous faire comprendre qu'ils se sont rendus coupables de cet oubli non-seulement dans le malheur, mais encore au sein de la prospérité. Mais si vous les châtiez maintenant, dit le Prophète, ils seront saisis de crainte, ils conserveront le souvenir des châtiments qu'ils ont soufferts, et même si la bonne fortune leur sourit de nouveau, ils ne perdront point la conscience de ce qu'ils sont.

9. Vous voyez la prière qu'il adresse à Dieu pour eux, et son vif désir de les voir renoncer à leur conduite insensée; car l'ignorance de soi-même est le comble de la folie, et elle est mille fois pire que la frénésie. Ce dernier mal est une maladie qu'on souffre malgré soi, mais l'autre est une corruption libre et volontaire. « Pourquoi, Seigneur, vous êtes-vous retiré au loin, et dédaignez-vous de me regarder dans le temps favorable, au milieu de mes tribulations? » Le Roi-prophète prie instamment Dieu au nom de ceux qui sont dans l'affliction et sans vouloir accuser aucunement sa providence. En effet, il en est beaucoup à qui, au milieu de leurs tribulations, la violence de la douleur fait désirer que Dieu exerce son jugement avant le temps marqué dans ses décrets. Ils ressemblent à ceux qui sont soumis à l'amputation d'un membre; avant que l'opération soit faite, ils repoussent la main du médecin et le conjurent contre leur intérêt de retirer le fer, parce qu'ils ne peuvent supporter la douleur de cette opération. Aussi les entend-on crier souvent aux médecins : Vous me faites souffrir, vous me torturez, vous me donnez la mort! paroles qui leur sont inspirées non par la raison, mais par la douleur. Tel est le langage que tiennent aussi les âmes faibles et timides qui ne peuvent supporter la souffrance inséparable de la tribulation. Sophonias fait aussi à Dieu la même prière. On conçoit ce langage sous l'Ancien Testament, alors qu'on n'avait à soutenir que des combats modérés, mais il est bien éloigné de la perfection de la nouvelle alliance. « Tandis que l'impie s'enfle d'orgueil, le pauvre est exposé au feu de la persécution. Ils seront enveloppés dans les complots qu'ils méditent. » Une autre version porte : « Qu'ils soient enveloppés. » « Le pécheur est glorifié des désirs de son âme et le méchant est applaudi. » « Le pécheur a irrité le Seigneur. » Le Prophète prend le rôle de suppliant, il s'adresse à Dieu au nom de ceux qui sont victimes de l'injustice et il se rend l'interprète de leurs peines, résultat de la faiblesse humaine, à la vue de l'impunité et de la prospérité des méchants qui leur est insupportable. Mais cette impunité et ce bonheur sont déjà un des plus grands châtiments que Dieu puisse leur envoyer. Le Prophète demande ensuite à Dieu qu'il les punisse en faisant retomber sur eux leurs desseins criminels; puis il nous fait connaître un des caractères intolérables de leur iniquité. Quel est-il? « Le pécheur est glorifié des désirs de son âme. » On n'a point assez de louanges, assez d'admiration pour des actions qui devraient le couvrir de honte et de confusion. Or

quelle guérison peut-on espérer lorsque le vice lui-même est comblé de louanges? Voilà le spectacle que présente le monde. On admire celui-ci parce qu'il est puissant, celui-là parce qu'il s'est vengé de ses ennemis; on loue la prudence d'un autre parce qu'il a su s'emparer de toutes les fortunes; alors qu'il s'est perdu lui-même, on dit qu'il s'est sauvé et mille autres choses semblables : mais des intérêts spirituels de l'âme il n'en est pas question. On ne loue pas avec tant d'empressement celui qui reste étranger aux affaires du monde, celui qui aime la pauvreté, et on exalte bien haut l'homme riche, l'usurier, le flatteur, celui qui pour des choses de néant s'abaisse aux actions les plus viles. Voilà ce que déplore le Prophète, que le vice soit devenu assez puissant pour se complaire en lui-même, pour s'étaler avec assurance, et ce qui est plus triste encore, de ne pas le voir rougir, que dis-je, d'entendre faire son éloge et par lui-même et par les autres; se peut-il une folie plus dangereuse?

« Le pécheur a irrité le Seigneur. » Un autre interprète traduit : « Le méchant a loué selon les désirs de son âme, et l'avare a applaudi, et ils ont irrité le Seigneur ; » un autre : « Il a loué dans les désirs de son âme, et l'avare qui a lui-même applaudi a outragé le Seigneur. L'impie dans l'excès de sa colère ne cherchera pas. » Les Septante traduisent : « Le pécheur a irrité le Seigneur, dans l'excès de sa colère, il ne se mettra point en peine de Dieu. » Vous voyez jusqu'où le vice peut aller. Que dis-je? qu'il persécute les pauvres, il va jusqu'à irriter Dieu lui-même. « Dans l'excès de sa colère, il ne se mettra point en peine de Dieu. » Un autre interprète qui applique ces paroles à l'impie traduit : « Dans l'excès de son élévation, » c'est-à-dire de son orgueil, de son arrogance. Vous voyez quelle folie et quelle corruption ; il est l'ennemi déclaré de tous les siens, étranger à tout sentiment de vertu, et n'ayant d'affection et d'éloges que pour le vice. Aussi est-ce avec raison qu'un autre interprète a traduit : « Dieu n'est dans aucune de ses pensées, » c'est-à-dire qu'il a peu de souci de Dieu, que son âme est pleine de ténèbres et qu'il n'a point sa crainte devant les yeux. De même que l'humeur qui s'amasse sur le bord des paupières obscurcit la vue, ainsi le vice répand les ténèbres dans l'âme et l'entraîne dans les précipices. « Dieu n'est pas devant ses yeux; » suivant une autre version : « Dans aucune de ses pensées, » ses voies sont constamment souillées par le crime. « Vos jugements sont ôtés de devant sa vue ; » une autre version porte : « Votre jugement a été ôté. » Voilà les tristes fruits du vice. La lumière de l'esprit s'éteint, la force de la raison s'affaiblit, et l'âme devient esclave de l'iniquité. Celui qui a perdu les yeux est continuellement exposé à tomber dans des précipices ; de même celui qui cesse d'avoir la crainte de Dieu devant les yeux, reste constamment plongé dans le vice. Il n'y a point chez lui alternative de vice et de vertu, il est toujours sous l'esclavage du vice, il ne pense ni à l'enfer, ni au jugement à venir, ni au compte qu'il devra rendre, il secoue comme un frein odieux ces pensées qui lui seraient d'un si précieux secours. Il est comme un navire qui a perdu son lest, et qui devient le jouet de la violence des vents et de la fureur des flots, sans guide pour le diriger et le conduire. Vous voyez comment l'iniquité devient le premier châtiment de celui qui la commet; car qu'y a-t-il de plus malheureux qu'un cheval sans frein, qu'un navire sans lest, qu'un homme qui a perdu les yeux ?

10. Mais bien plus malheureux encore est celui qui passe sa vie dans le crime, et qui privé de la lumière que la crainte de Dieu répand dans l'âme, tombe dans une honteuse captivité. « Il dominera tous ses ennemis, car il dit en son cœur : Je ne serai point ébranlé; de race en race je vivrai sans aucun mal; » une autre version porte : « Il disperse tous ses ennemis, et il dit dans son cœur : Je ne changerai point, je passerai de génération en génération, sans éprouver de malheur. » Quel excès d'orgueil? Quelle ruine vraiment inexprimable? et comme le méchant descend par degrés dans l'abîme! Voyez-vous comment ce bonheur tant vanté par les insensés, est au fond plein de misères et quelle est sa fragilité? Le méchant entend louer ses crimes et applaudir à ses in-

justices; c'est le premier abîme où celui qui n'est point sur ses gardes peut trouver la mort. Aussi devons-nous préférer ceux qui nous blâment et nous reprennent, à ceux qui nous flattent et nous perdent. Leurs louanges, en effet, sont pour les insensés un poison corrupteur qui les pousse à de plus grands crimes; ainsi ceux qui ont inspiré cet excès d'orgueil au pécheur, ont été la cause d'un si grand égarement. Voilà pourquoi saint Paul parle en ces termes aux Corinthiens de l'incestueux : « Et vous êtes encore enflés d'orgueil, et vous n'avez pas plutôt été dans les pleurs ? » I *Cor.*, v, 2. Il faut verser des torrents de larmes sur celui qui commet le péché, plutôt que d'applaudir à son crime. Mais voyez ici quel coupable renversement : loin de condamner le pécheur, on lui prodigue des louanges. L'orgueil dont il est plein vient ajouter à ce que ces louanges ont d'injuste et de criminel; il perd le souvenir de la crainte de Dieu, et ne tarde pas à s'oublier lui-même. Considérez quelles sont ses pensées : « Je ne serai point ébranlé, de génération en génération je vivrai sans aucun mal. » Quoi de plus déraisonnable, en effet, qu'un homme dont l'existence est si fragile, qui est comme enlacé dans des intérêts d'un jour, et soumis à mille changements, puisse concevoir de telles pensées ? Quel en est le principe ? Le défaut d'intelligence. En effet, lorsque l'insensé a eu en partage une longue suite de prospérités, qu'il a triomphé de ses ennemis, et qu'il est pour tous un objet d'admiration et de louanges, il devient le plus misérable des hommes. Comme il ne peut croire à un changement de fortune, il jouit de son bonheur sans modération, et s'il vient à tomber dans l'adversité, comme il n'y est point préparé et qu'il n'y a jamais songé, il est en proie au trouble le plus violent. Ce n'est point ainsi que Job se conduisait. Au sein de la prospérité, il pensait tous les jours au malheur qui pouvait l'atteindre, et il disait : « Ce qui faisait le sujet de ma crainte est arrivé et les maux que j'appréhendais sont tombés sur moi. N'ai-je pas conservé la paix, le silence et la tranquillité ? et cependant la colère de Dieu est tombée sur moi. » *Job*, III, 25-26. C'est pour cela qu'un autre auteur inspiré disait : « Souvenez-vous de la pauvreté pendant l'abondance, et des besoins de l'indigence au jour des richesses. » *Eccli.*, XVIII, 25. Mais cet impie, une fois arrivé à ce degré de corruption, ne pense plus à la fragilité des choses humaines; enivré de son bonheur, il le considère comme inébranlable, ce qui est le dernier excès de la folie de la corruption, et un principe certain de ruine. Gardez-vous donc de croire au bonheur de ceux qui ont les richesses en partage, qui triomphent de leurs ennemis et à qui on prodigue pour cela les louanges. Ce sont là autant de lieux escarpés et dangereux qui précipitent les hommes imprudents dans l'abîme de l'impiété.

« Sa bouche est pleine de malédiction, d'amertume et de tromperie, sa langue cache le travail et la douleur; » suivant une autre version : « Ce qui est nuisible. Il est assis en embuscade avec les riches pour immoler en secret l'innocence; » une autre version porte : « Il tend des embûches à l'entrée des maisons. Ses yeux épient sans cesse le pauvre. Il tend ses piéges en secret comme un lion dans son antre; » suivant une autre version : « Comme un lion dans son enceinte. » — « Il se tient en embuscade pour enlever le pauvre, afin, dis-je, d'enlever le pauvre lorsqu'il l'attire; » suivant une autre version : « En l'attirant. » Lorsqu'il l'aura pris dans son piége, il le jettera par terre; une autre version porte : « Dans ses filets. » « Il se baissera et tombera sur les pauvres, lorsqu'il se sera rendu maître d'eux; » suivant une autre version : « Lorsqu'il sera brisé, il sera abaissé, après qu'il se sera jeté sur le faible avec ses forts. » Vous voyez comme il est devenu semblable à une bête féroce. Car c'est sous les traits d'un animal furieux que le Prophète nous le dépeint en parlant de ses ruses, de ses embûches, de ses plans insidieux. Que peut-on imaginer de plus misérable, de plus pauvre, qu'un homme qui a besoin de l'avoir de l'indigent ? Oserons-nous, je vous le demande, dire qu'il est riche ? Mais alors donnons aussi ce nom au voleur et à celui qui brise les portes pour s'emparer du bien d'autrui. A Dieu ne plaise, me direz-vous.

Celui qui corrompt les juges est pire qu'un voleur



Qu'importe, en effet, qu'il ne renverse pas les tribunaux des juges, qu'il ne vienne point attaquer pendant la nuit, si d'ailleurs il éteint la lumière de celui qui devait le juger; s'il fond sur ses victimes, non pendant leur sommeil, mais en plein jour et aux yeux de tous? Il n'en est que plus impudent; les lois en effet, punissent plus sévèrement ceux qui commettent leurs vols en plein jour. Vous voyez donc ici la pauvreté jointe à la cruauté; la pauvreté qui lui fait désirer ce que l'indigent possède, la cruauté qui le rend insensible aux malheurs du pauvre et lui fait opprimer celui à qui il devait compassion et assistance. Cependant l'impunité ne lui sera pas toujours assurée; lorsqu'il sera parvenu à cette domination absolue, qu'il se regardera comme supérieur à tout et à l'abri de tout revers, c'est alors que Dieu le frappera pour faire éclater la puissance avec laquelle il peut triompher de lui, la patience des pauvres, la difficulté de le ramener à des sentiments plus justes, et toute l'étendue de la bonté divine. Dieu a différé de le punir, parce qu'il voulait l'amener au repentir par sa patience et sa longanimité; mais le pécheur n'en a tiré aucun profit, et il ne reste à Dieu que de l'instruire par son supplice. Ceux qu'il a voulu opprimer n'en ont souffert aucun dommage, et ses injustices n'ont fait que rendre leur vertu plus éclatante. D'un autre côté, Dieu voulait donner un grand exemple de sa patience, en supportant avec longanimité cet abus de puissance, et en même temps faire éclater sa force et sa sagesse. Ainsi, c'est lorsque le pécheur est arrivé au plus haut degré de sa puissance, qu'il lui fait sentir sa domination, et comme il persévère dans son iniquité, la justice divine le punit du dernier supplice. Grave et importante leçon pour ceux dont la vie s'écoule tout entière dans la prospérité.

11. Lors donc que vous avez triomphé de vos ennemis, et que tout réussit à votre gré, n'en prenez point occasion de vivre avec confiance dans l'iniquité, mais que plutôt cet état prospère excite en vous de vives craintes. En effet, l'inclination pour le vice se fortifie, toute justification vous devient impossible, et vous perdez toute espérance de pardon, si vous persévérez dans le mal. « Car il a dit dans son cœur : Dieu a oublié, il a détourné son visage pour ne rien voir à jamais. » Voyez dans quel abîme de perdition le pécheur se précipite, et quelles pensées naissent dans son cœur. Un reste de pudeur lui défend de les formuler, mais il s'en nourrit dans son âme, où il livre des combats à la vérité, et couvre de ténèbres les vérités plus éclatantes que le soleil, par suite de l'aveuglement de son esprit. « Levez-vous, Seigneur mon Dieu, que votre main soit exaltée, n'oubliez pas les pauvres. » Une autre version porte : « Elevez votre main. » Pour quelle raison l'impie a-t-il irrité Dieu? « C'est qu'il a dit en son cœur : Dieu ne cherchera point mes crimes. » « Mais vous le voyez, Seigneur, vous observez ses crimes et sa violence pour le livrer à votre bras; » suivant une autre version : « Vous avez vu, vous examinerez ses crimes et sa fureur pour le livrer à votre bras; » suivant une autre : « Pour les livrer entre vos mains. » Tel est le langage que tiennent l'impie, l'avare, le ravisseur du bien d'autrui, en se confiant dans leur impunité; mais le Prophète détruit leurs prétentions insensées, en nous donnant des idées plus justes de la patience de Dieu. Le pécheur ose dire : « Dieu a détourné son visage pour ne rien voir à jamais. » Le Prophète combat cette assertion : « Vous les voyez, Seigneur, et vous observez leurs crimes pour les livrer entre vos mains. » Le Prophète parle ici le langage des hommes, et il veut dire : Vous attendez, vous les supportez, jusqu'à ce qu'ils soient victimes de l'excès même de leur injustice. Vous auriez pu les châtier et les perdre tout aussitôt, mais votre patience est comme un océan sans bornes; vous les voyez et vous ne les punissez pas, parce que vous attendez qu'ils fassent pénitence. S'ils persévèrent dans leurs crimes, vous les livrez au supplice, parce qu'ils ont rendu inutiles les efforts de votre patience. Or apprenez, par les paroles qui suivent, combien grande est la sollicitude de Dieu pour ceux qui sont persécutés injustement. « C'est à vous que le soin du pauvre a été laissé, vous avez été le protecteur de l'orphelin; » une autre version traduit : « Vous êtes devenu; » une autre : « Vous serez, » c'est-à-dire c'est là votre œuvre

de choix et de prédilection. Dieu n'a pas manqué au devoir qu'il s'est imposé. C'est à l'architecte qu'il appartient de diriger la construction de l'édifice, au pilote de gouverner le navire, au soleil d'éclairer l'univers; de même il vous est réservé, ô mon Dieu, de prendre la défense des orphelins, de tendre aux pauvres une main secourable, personne ne peut en prendre un plus grand soin que vous. C'est ce que signifient ces paroles: « Le pauvre vous a été abandonné. » C'est-à-dire, il n'y a que vous qui soyez le protecteur des orphelins. « Brisez le bras de l'impie et du pécheur, on cherchera les traces de son iniquité, et on ne les trouvera plus. » Le Roi-prophète ne veut pas la ruine du pécheur, mais la destruction de ses forces, de sa puissance et de ce foyer d'iniquités qui le dévore. Il demande ensuite à Dieu de vouloir bien rendre compte de sa conduite, et il fait ressortir toute l'étendue de l'injustice du méchant en disant : « S'il est coupable de ces forfaits, sa perte est assurée, il disparaîtra sans retour, il sera renversé, détruit jusque dans sa racine, après l'examen que Dieu fera de ses crimes. Que personne donc ne s'afflige outre mesure d'être orphelin ou pauvre, car le secours de Dieu sera proportionné à l'étendue de ces maux. Que personne aussi ne vienne à s'enorgueillir et à s'enfler de sa puissance. Car c'est un terrain glissant et bordé de précipices, et qui peut facilement entraîner dans l'abîme ceux qui ne sont point sur leurs gardes.

« Le Seigneur régnera éternellement et dans les siècles des siècles. » David répond ici à ceux qui s'inquiètent en voyant que le châtiment des méchants se trouve différé. Que craignez-vous, leur dit-il, et que redoutez-vous? Est-ce que Dieu est un juge passager et mortel? Est-ce que son règne doit un jour finir? Donc, bien que le châtiment du pécheur soit différé, il n'en est pas moins certain. Celui qui lui demandera compte de ses crimes, demeure et règne éternellement. « Nations, vous disparaîtrez de son empire. » « Le Seigneur a exaucé le désir des pauvres, votre oreille a entendu la préparation de leur cœur; » suivant une autre version : « Votre oreille a entendu la résolution de leur cœur. » « Pour juger en faveur de l'orphelin et de celui qui est opprimé, afin que l'homme n'entreprenne plus de s'élever sur la terre; » une autre version porte : « Afin que vous jugiez l'orphelin et l'opprimé. » Vous voyez comme le Roi-prophète étend sa sollicitude jusque sur les méchants. C'est qu'en effet ils sont soumis aux plus rudes épreuves; celui qu'ils oppriment injustement n'est atteint que dans les biens qui lui sont ravis, mais pour eux, ils sont exposés aux plus grands dangers. Qu'importe qu'ils ne comprennent pas toute l'étendue de leurs infortunes; c'est l'effet de leur extrême insensibilité, et ils n'en sont que plus dignes de compassion, car c'est un signe de leur grande ignorance. C'est ainsi que les enfants ne tiennent aucun compte des accidents les plus terribles; on les voit souvent approcher les mains du feu, tandis que la vue d'un simple masque les saisit de crainte et d'épouvante. De même les avares redoutent la pauvreté, qui, loin d'être effrayante, est bien plutôt le gage et le fondement de la sécurité, et la plupart attachent le plus grand prix aux richesses injustement acquises, et aux biens dont ils dépouillent les autres, ce qui est mille fois plus à craindre que le feu. La cupidité est toujours un mal; c'est pour la détruire jusque dans sa racine que le Roi-Prophète a recours à l'exhortation, aux menaces, à la crainte, et qu'il demande à Dieu de déployer sa puissance contre un tel excès d'insensibilité. Il ajoute : « Nations, vous disparaîtrez de son empire; » c'est-à-dire qu'il les menace d'une ruine entière, et qu'il demande à Dieu de se constituer l'appui et le vengeur de ceux qui ont été victimes de leurs injustices, afin que les uns soient délivrés de l'oppression, et que les autres reviennent à des sentiments plus modérés. Ne convoitez donc point les grandes richesses, car elles sont pour les âmes imprudentes la source d'une multitude de maux, de l'orgueil, de la tiédeur, de l'envie, de la vaine gloire et de bien d'autres plus pernicieux encore. Voulez-vous être affranchis de tous ces maux? extirpez-en la racine; une fois détruite, tous les mauvais germes seront détruits avec elle. Or, ces enseignements nous sont donnés non-seulement pour frapper nos oreilles, mais pour nous rendre meilleurs et capables d'une vertu éminente en Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles.

Malheurs que nous attirent des biens mal acquis.

Ainsi soit-il.

PSAUME X.

Pour la fin, psaume de David. Suivant une autre version : « Chant triomphal de David. » Suivant une autre : « Pour l'auteur de la victoire. »

1. Je me confie en Dieu ; pourquoi dites-vous : « Mon âme fuis sur la montagne comme le passereau ? » Une autre version porte : « Passe sur la montagne comme un passereau. » Une autre : « Change de place. » « Parce que les pécheurs ont tendu leur arc, ils ont préparé leurs flèches dans leurs carquois pour frapper dans les ténèbres ceux qui ont le cœur droit. » Suivant une autre version : « Comme dans l'obscurité. » « Parce qu'ils ont détruit tout ce que vous aviez fait avec tant de perfection. » Suivant une autre : « Parce que les lois ont été renversées. » Un autre interprète traduit : « Parce que les enseignements de la vérité seront foulés aux pieds. » Qu'elle est grande la force de l'espérance en Dieu ! C'est une forteresse inaccessible, un rempart inexpugnable, un secours puissant, un port tranquille, une tour imprenable, une armure invincible, une puissance surhumaine qui nous ménage une issue facile au milieu des plus grands dangers. Par elle, des hommes sans armes l'ont emporté sur des ennemis armés de toute pièce, des femmes ont triomphé des hommes, des enfants ont remporté une victoire aussi facile qu'éclatante sur des guerriers consommés dans l'art des combats. Et qu'y a-t-il d'étonnant qu'ils aient triomphé de leurs ennemis alors qu'ils ont été vainqueurs du monde lui-même? Les éléments ont oublié la nature qui leur était propre pour servir leurs intérêts, les animaux féroces ont perdu leur férocité, et la fournaise l'ardeur de ses feux. L'espérance en Dieu a le pouvoir de tout transformer. Les dents des lions étaient aiguisées, ils étaient dans une prison étroite, leurs instincts naturellement farouches étaient encore irrités par la faim, aucune barrière ne les séparait de leur victime, leurs gueules enflammées touchaient le corps du prophète, mais l'espérance en Dieu, plus puissante que tous les freins, maîtrisait leur férocité et les ramenait en arrière. C'est dans ce même sentiment de confiance que le Prophète répondait à ceux qui le pressaient de s'éloigner, de fuir et de chercher au loin une retraite assurée : « Je me confie dans le Seigneur ; pourquoi parlez-vous ainsi à mon âme ? » Que me conseillez-vous? J'ai pour auxiliaire le maître de l'univers, j'ai pour chef et pour appui celui qui fait tout sans travail et avec la plus grande facilité, et vous me pressez de fuir dans des lieux inhabités, et de chercher mon salut dans le désert ? Est-ce que le désert peut m'offrir un secours plus certain que celui qui fait tout sans le moindre effort? Quoi ! je suis revêtu d'une armure invincible, et vous me conseillez de m'éloigner et de fuir comme un homme sans défense et sans armes? Vous n'oseriez conseiller de fuir dans le désert à celui qui serait à la tête d'une armée et qui serait d'ailleurs protégé par des remparts et des armes de toute espèce, vous vous exposeriez à la risée générale en donnant un semblable conseil, et vous pressez de fuir celui qui a pour soutien le maître de l'univers, et vous l'envoyez en exil, et vous voulez qu'il s'éloigne devant la guerre que les pécheurs s'apprêtent à lui faire? A cette première raison, j'en ajoute une autre qui m'interdit de prendre la fuite. Lorsque nous avons Dieu pour défenseur et les pécheurs pour ennemis, peut-on, sans se rendre coupable de folie, nous conseiller d'imiter la crainte des timides oiseaux? Vous ne considérez pas que l'armée qui m'est opposée est plus faible qu'une toile d'araignée? L'ennemi d'un roi de la terre, quelque part qu'il se trouve, vit dans un danger continuel, dans une crainte de tous les instants ; combien plus l'ennemi du souverain Maître de toute chose? De quelque côté qu'il se tourne, il ne rencontre que des ennemis, jusque dans lés créatures elles-mêmes. Les amis de Dieu inspirent de la crainte aux éléments et aux animaux, et toutes les créatures sont pleines pour eux de vénération. Mais pour l'ennemi de Dieu, qui lui déclare la guerre, tout l'univers s'arme contre lui, et il est un objet d'horreur même pour les créatures inanimées. Aussi a-t-on vu les lions

dévorer les ennemis du prophète Daniel avant même qu'ils eussent touché la terre, tandis que les autres étaient consumés par le feu.

Ils ont cependant un arc, un carquois, toutes leurs armes sont préparées. « Ils ont préparé leurs flèches dans leurs carquois ; » mais ils n'en sont ni plus forts ni plus redoutables. Craindrais-je en effet un ennemi dont l'arc serait détendu? A quoi servent les armes sans la force? Et quelle peut être ici leur utilité si la bienveillance de Dieu fait défaut? Mais, me direz-vous, ils ont recours à la ruse et ils prennent des voies détournées. Ils n'en sont pour moi que plus dignes de risée en lançant leurs traits dans les ténèbres. Il n'est rien de plus faible, en effet, que celui qui trame quelque dessein pervers. Il n'est pas nécessaire qu'on l'attaque à force ouverte, il tombe sous ses propres coups, et il périt victime de ses artifices. Peut-on imaginer une plus grande faiblesse, puisqu'il est pris dans ses propres filets? Disons encore que ce n'est pas seulement à ceux que Dieu protége et défend qu'ils font une guerre artificieuse, mais encore aux innocents qui ne leur ont jamais fait le moindre tort. Voilà justement ce qui les réduit à une extrême faiblesse. Ils ressemblent aux animaux qui regimbent contre l'aiguillon, et qui ne font qu'ensanglanter leurs pieds sans endommager l'aiguillon. Ajoutons encore une autre cause qui achève de détruire leurs forces. « Ils ont renversé ce que vous aviez fait avec tant de perfection. » C'est-à-dire ils vous font une guerre acharnée, ils détruisent votre loi et foulent aux pieds vos préceptes. Ils s'efforcent en effet d'anéantir vos commandements qui sont si parfaits. Ou bien le Roi-prophète veut dire qu'ils sont des transgresseurs de la loi. Or, quelle plus grande preuve de leur faiblesse qu'oser vous déclarer la guerre, eux qui sont les violateurs de votre loi! Ainsi, ils attaquent les âmes droites et ils leur tendent des piéges, parce qu'ils méconnaissent vos commandements.

2. Le Roi-prophète vient de faire ressortir la faiblesse de ses ennemis, en montrant non point quelle en est la cause générale et ordinaire, mais celle qui leur est particulière. En effet, il ne dit pas : Ils n'ont ni argent, ni forteresses, ni auxiliaires, ni villes, ni expérience de la guerre. Il passe sous silence tous ces moyens de défense, et les rejette comme n'étant d'aucune valeur. Il se contente de dire que ce sont des pécheurs qui font la guerre à l'innocence, et qu'ils détruisent les œuvres de Dieu. Il nous décrit ensuite l'armée des justes, pour nous montrer combien ces ennemis sont faciles à vaincre. Examinons donc nous-mêmes quelle est la véritable force, quelle est la véritable faiblesse, mais n'allons pas craindre ce qui fait le sujet ordinaire des craintes ridicules des hommes. Quel est en effet leur langage? C'est un homme redoutable, il est vendu au mal, il est fier de ses richesses et de sa puissance. Il n'en est pour moi que plus digne de risée; car ce sont là autant de marques de faiblesse. Mais il est habile dans l'art de dresser des embûches? C'est encore un nouveau signe de son impuissance. Cependant pourquoi donc de tels hommes sont-ils si souvent vainqueurs? Parce que vous ne savez pas comment il faut les combattre, ou bien parce que vous combattez contre eux pour ces misérables objets qui les rendent si faibles, je veux dire la gloire et la puissance. Fuyez ce qui peut donner lieu à ces sortes de combats et repoussez avec d'autres armes ceux qui vous attaquent. Opposez à l'orgueilleux la douceur, à l'avare la pauvreté, au voluptueux la continence, à l'envieux la bienveillance, la victoire vous sera facile. Pour revenir à ce que j'ai déjà dit, remarquez la description que le Roi-prophète fait de l'armure du juste après avoir montré la faiblesse de ses ennemis : « Mais le juste qu'a-t-il fait? » C'est-à-dire, comment s'est-il préparé à repousser les efforts de ses ennemis? Ecoutez la réponse du Roi-prophète.

Manière de combattre que nous enseigne notre Seigneur.

« Le Seigneur habite dans son saint temple, le trône du Seigneur est dans le ciel. » Vous voyez comme il fait connaître en peu de mots le secours qu'il attend. Vous demandez ce que le juste a fait? Il a cherché son refuge en Dieu qui est dans les cieux, et qui remplit tout de son immensité. Il n'a point tendu son arc comme son adversaire, il n'a point à son exemple préparé son carquois, il n'a point disposé en secret ses moyens d'attaque. Ses seules armes contre

tous ses ennemis ont été la confiance en Dieu, et il leur a opposé celui qui n'a besoin d'aucun de ces moyens de défense, ni de lieu, ni de temps favorable, ni d'armes, ni d'argent, mais qui fait tout par un seul signe de sa volonté. Voyez-vous avec quelle facilité Dieu nous prête son invincible appui? « Ses yeux sont attentifs à regarder le pauvre, ses paupières interrogent les enfants des hommes. Le Seigneur interroge le juste et l'impie; ainsi celui qui aime l'iniquité hait son âme. » Un autre interprète traduit : « Ses paupières éprouvent. » Un autre : « Le Seigneur examine avec soin. » Un autre : « Il éprouve le juste et l'impie, et son âme a en horreur celui qui aime l'injustice. » Un autre enfin : « Celui qui aime l'injustice a de la haine pour son âme. » Vous voyez comme Dieu est toujours prêt à voler à votre secours et prompt à vous défendre, comme il remplit tout de sa présence, comme il voit, comme il considère toute chose. Son œuvre de prédilection est, sans même qu'on l'en prie, d'étendre sa providence et sa sollicitude sur les hommes, d'arrêter les efforts de l'injustice et de secourir ceux qui en seraient les victimes, de récompenser la vertu des uns, de punir l'iniquité des autres. Rien donc ne peut lui échapper, et l'immensité de ses regards embrasse la terre tout entière. Il ne se contente pas de voir, il veut encore corriger le mal. C'est ce qu'un autre interprète veut exprimer en l'appelant : « Le Seigneur juste. » Car s'il est juste, il ne peut voir avec indifférence le mal se commettre sous ses yeux. Il a nécessairement les méchants en horreur, et il approuve la conduite des justes. David ajoute ici ce qu'il a déjà dit dans le psaume précédent, c'est que l'iniquité seule suffit pour perdre celui qui la commet : « Celui qui aime l'iniquité a de la haine pour son âme. » L'iniquité est en effet pour l'âme un ennemi des plus acharnés, des plus dangereux, et qui la menace d'une ruine certaine. Aussi le pécheur en est-il la victime avant même d'être livré au supplice. Vous voyez comme le Roi-prophète fait ressortir de toute manière la facilité avec laquelle ses ennemis tombent entre ses mains, grâce au puissant secours qu'il trouve en Dieu; et comment leurs propres armes, qui devaient leur servir de défense, se tournent contre eux et deviennent des instruments de blessures et de mort. Voyez-vous aussi avec quelle promptitude le secours descend du ciel? Il n'est besoin ni de marcher, ni de courir, ni de faire de grandes dépenses, puisque Dieu est partout et voit tout. « Il fera pleuvoir sur les pécheurs des fléaux auxquels ils n'échapperont pas : le feu, le soufre et le vent des tempêtes seront la part de leur calice. » « Car le Seigneur est juste, et il aime la justice, son visage a regardé l'équité. » Suivant un autre interprète : « Il fera pleuvoir des charbons sur les impies. » Suivant un autre : « Leurs yeux verront la droiture, » c'est-à-dire la droiture des justes ou même celle de Dieu. Comme un grand nombre restent insensibles au châtiment que le vice trouve en lui-même, le Roi-prophète cherche à ébranler l'âme des méchants par une description frappante des supplices que Dieu doit faire tomber sur eux du haut du ciel, et il les leur présente sous des images propres à inspirer l'effroi. Il fera pleuvoir sur eux du haut du ciel le feu, le soufre, le vent des tempêtes, les charbons ardents, expressions figurées dont David se sert pour nous faire comprendre l'impossibilité d'échapper au châtiment, la diversité des supplices, la facilité avec laquelle ils atteindront les coupables, et les perdront sans retour.

3. Que signifient ces paroles : « La part de leur calice? » C'est-à-dire que ces fléaux seront leur partage, leur possession; ils ne pourront s'y soustraire et ils en seront les tristes victimes. Le Roi-prophète donne ensuite la raison pour laquelle celui qui voit tout ne peut permettre que de semblables crimes restent impunis. Un autre prophète a dit : « Vos yeux sont trop purs pour voir le mal, et vous ne pouvez regarder l'iniquité. » *Habac.*, I, 13. C'est la même raison que donne ici David : « Car le Seigneur est juste, et il aime la justice. » C'est le caractère particulier de Dieu d'aimer et de favoriser la justice, la droiture, et de ne pouvoir souffrir rien de ce qui leur est contraire. C'est pour cela que David disait en commençant ce psaume : « Je me confie en Dieu, » pourquoi dites-vous à mon

âme : « Fuyez sur la montagne comme un passereau ? » En effet, ceux qui placent leur confiance dans les choses de la terre ne sont pas plus en sûreté que le passereau qui espère trouver son salut dans la solitude et qui devient la proie du premier venu. Tel est celui qui met son espérance dans les richesses. De même que le passereau se laisse prendre par les enfants, par la glu, par les filets qu'on lui tend, et par mille autres piéges, ainsi le riche est en butte aux attaques de ses amis et de ses ennemis. Il court même de bien plus grands dangers que le passereau, parce que les honneurs, et surtout les passions vicieuses, lui tendent un bien plus grand nombre de piéges. Il vit comme un transfuge perpétuel, il est esclave de toutes les circonstances, redoute la juste sévérité des licteurs, l'indignation du souverain, la perfidie des courtisans, l'infidélité de ses propres amis. Ses ennemis viennent-ils à l'attaquer, il n'est point d'épouvante semblable à la sienne ; est-il en paix, il soupçonne partout des attaques, car les richesses qu'il possède n'ont rien de stable et peuvent facilement lui être enlevées. Aussi, sa vie est-elle une locomotion perpétuelle, une transmigration continue ; il parcourt les montagnes et les lieux déserts, recherche l'obscurité, en plein midi il se trouve au milieu d'épaisses ténèbres où il trame des desseins pervers. La conduite du juste est bien différente, « car les voies des justes, dit l'Ecriture, sont brillantes comme la lumière. » *Prov.*, IV, 18. Ils ne s'occupent ni de tendre des piéges, ni de commettre des injustices, et leur âme est toujours en repos. Les méchants, au contraire, qui ourdissent sans cesse de nouvelles ruses, sont toujours dans la crainte et dans les ténèbres ; semblables aux voleurs, à ceux qui emploient la violence et l'effraction et aux adultères, la crainte qui agite leur âme leur fait voir des ténèbres en plein jour. Or comment dissiper ces ténèbres ? Affranchissez-vous de tous ces obstacles, et attachez-vous étroitement à l'espérance en Dieu, de quelques péchés que vous soyez coupable à ses yeux. « Considérez, nous dit l'auteur de l'Ecclésiastique, les générations anciennes, et voyez si un seul de ceux qui ont espéré au Seigneur a été confondu ? » *Eccli.*, II, 11. Il ne dit pas : « Si un juste, » mais : « Si un seul, » fût-ce même un pécheur. Voilà en effet ce qui est admirable, c'est que les pécheurs eux-mêmes qui s'attachent à cette ancre salutaire deviennent invincibles à tous leurs ennemis. Rien aussi ne prouve mieux votre amour pour Dieu, que d'avoir confiance dans sa bonté, lorsque vous êtes accablé de tant de maux. De même que maudit est l'homme qui se confie dans l'homme, par une même raison béni est celui qui se confie dans le Seigneur. Séparez-vous donc de tout autre appui, et attachez-vous à cette ancre sacrée, car Dieu voit tout et juge avec équité, et il ne se contente pas de juger, il agit en conséquence. Voilà pourquoi le Roi-prophète, après avoir parlé de la justice divine, décrit les châtiments des pécheurs, le feu, le vent des tempêtes. C'est dans l'intérêt des pécheurs qu'il leur met sous les yeux ce tableau, et afin que la perspective du supplice leur inspire une plus grande modération. Pour toutes ces raisons, approchons-nous de Dieu, et tenons sans cesse nos regards attachés sur lui. C'est ainsi que nous mériterons d'être comblés de toute sorte de biens en Jésus-Christ, Notre-Seigneur, à qui est la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME XI.

« Pour la fin, pour l'octave. » Suivant un autre interprète : « Au vainqueur pour l'octave. » Le texte hébreu porte : *Hascheminith.* « Sauvez-moi, Seigneur, parce que les saints disparaissent, parce que les vérités ont été altérées par les enfants des hommes. » Suivant une autre version : « Parce que les fidèles ont disparu du milieu des enfants des hommes. »

1. La vertu est une chose pénible et qui présente de sérieuses difficultés, surtout quand celui qui la pratique vit au milieu d'un très-petit nombre d'hommes de bien. C'est ainsi que la route est pénible au voyageur, surtout lorsqu'il est seul et sans compagnon de voyage. En effet, la société et l'union des frères entre eux est un puissant encouragement. C'est pour cela que saint Paul disait : « Regardez-vous les uns les autres pour vous animer à la charité et aux bonnes

œuvres. » *Hebr.*, x, 24. Aussi, ce qui rend les anciens patriarches dignes de tous nos éloges, ce n'est pas qu'ils aient toujours suivi le chemin de la vertu, mais qu'ils y aient marché seuls, lorsqu'on ne voyait sur la terre aucun germe de vertu, aucun homme qui en suivît les prescriptions. C'est ce que l'Ecriture veut exprimer lorsqu'elle dit : « Noé fut un homme juste et parfait au milieu des hommes de son temps. » *Genes.*, vi, 9. Voilà pourquoi nous sommes pleins d'admiration pour Abraham, pour Lot, pour Moïse, parce qu'ils ont été comme des étoiles brillantes au milieu d'une profonde nuit, comme des roses parmi les épines, comme des brebis au milieu des loups, et qu'ils ont suivi, sans jamais s'en écarter, une voie opposée à la conduite de tous les autres. En effet, s'il est si difficile de résister au grand nombre, si celui qui lutte seul contre la multitude en suivant une voie directement contraire, s'expose à mille peines; si sur la mer encore l'on ne peut, sans les plus grands efforts, diriger un navire contre la violence des vents et des flots, combien est-il plus difficile de pratiquer la vertu lorsqu'on est seul contre tous! Voilà pourquoi le saint roi, qui seul a eu le courage de lui rester fidèle, à l'encontre de tous, implore la providence de Dieu en lui disant: « Sauvez-moi, Seigneur. » C'est-à-dire, j'ai besoin du secours d'en haut, de la force qui descend du ciel, de la protection divine. Je marche dans une voie contraire à celle que suivent tous les autres hommes, l'appui de votre providence paternelle m'est indispensable. Et il ne dit pas: « Sauvez-moi parce qu'il n'y a point de saint, » mais : « Sauvez-moi, parce que les saints ont disparu. » C'est-à-dire parce que les saints eux-mêmes qui existaient sur la terre ont été atteints par les progrès du vice et ont succombé au mal qui les a gagnés. Voilà ce que saint Paul craignait lorsqu'il disait aux Corinthiens : « Ne savez-vous pas qu'un peu de levain suffit pour corrompre toute la masse? » I *Cor.*, v, 6. Et encore : « Les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs. » I *Cor.*, xv, 33. Que signifient ces paroles : « Les vérités ont été altérées? » Il en est des vertus comme des couleurs et d'autres choses semblables; les unes sont véritables, les autres sont fausses, il y a la vraie pourpre, il y a la fausse; de même pour la couleur de safran, pour les pierres précieuses, pour les parfums et autres matières semblables. Or, la vérité est ce qui est, le mensonge est ce qui n'est point. Comme les vérités ont été altérées, obscurcies, sans perdre pour cela leur nature, parce que les hommes ont cherché à les bannir de leur cœur, le Roi-prophète ne dit pas seulement: « Elles ont été altérées, » mais il ajoute : « Parmi les enfants des hommes. » Prêtez ici une attention sérieuse: Il y a un ornement qui est vrai, il y a aussi un faux ornement. Quel est le véritable? Celui de l'âme. Quel est le faux? Celui du corps. Il y a aussi de vraies richesses, comme il en est de fausses. Les fausses richesses sont les richesses matérielles, les vraies richesses sont les bonnes œuvres. Il y a enfin une joie vraie, il y a une joie fausse, et il faut faire la même distinction pour la beauté, pour la puissance, pour la gloire. Mais la plupart des hommes laissent ici la vérité pour s'attacher au mensonge. On distingue l'homme véritable de celui qui n'en a que l'apparence; l'homme véritable est celui qui vit et qui agit, l'homme faux est celui qui n'existe qu'en peinture. Nous pouvons appliquer cette même distinction aux vertus.

« Chacun tient à son frère un langage vain, leurs lèvres sont pleines de tromperies, et ils parlent avec un cœur et un cœur double. » Un autre interprète traduit: « Ils parlent avec un cœur double. » Le Roi-prophète signale ici deux faits également coupables; ils ont dit des paroles vaines, et ils les ont dites à leur prochain. Ces paroles vaines sont des mensonges ou des choses complétement inutiles. Saint Paul inculque la même vérité dans cette recommandation : « Ne mentez point les uns aux autres. » *Coloss.*, iii, 9. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que cette corruption était générale. Le prophète ne dit point en effet: celui-ci ou celui-là, mais à chacun. « Et leur corruption n'existait pas seulement à la surface, elle atteignait les profondeurs des cœurs. » « Ils ont parlé avec un cœur et un cœur; » ce qu'un autre interprète a traduit: « Avec un cœur double, » pour faire ressortir l'étonnante duplicité dont le cœur est ca-

pable. Je ne connais point d'ennemis plus dangereux. Les autres ennemis vous attaquent à découvert, et on peut se mettre en garde contre leurs attaques; mais ici ils se présentent avec un extérieur qui cache leurs véritables sentiments; il est donc difficile de se mettre en garde contre les piéges qu'ils tendent, et ils sont mille fois plus à craindre que ceux qui cachent et dissimulent leurs armes. « Le Seigneur exterminera toutes les lèvres perfides et la langue qui profère des discours hautains. Ceux qui disent : « Nous acquerrons de la gloire et de l'éclat par notre langue. » Suivant une autre version : « Nous dominerons; nos lèvres dépendent de nous. » Suivant une autre : « Elles sont avec nous. » « Qui est notre maître? » Un autre interprète traduit : « Qui nous dominera? » Voyez la sollicitude du Roi-prophète et la prière qu'il fait pour ces hommes. Car ce n'est point contre eux qu'il parle, c'est dans leur intérêt. Il ne demande pas à Dieu de les perdre, mais de mettre un terme à leurs iniquités. Il ne dit pas en effet : « Dieu les exterminera, » mais : « Il détruira toutes ces lèvres trompeuses. »

2. Donc, encore une fois, ce n'est point leur nature qu'il souhaite de voir anéantie, mais leur langage, mais leur arrogance, leurs ruses artificieuses, leur orgueil. Il se rit de leurs fausses prétentions, qui leur font dire : « Nos lèvres dépendent de nous. Qui est notre maître ? » Il faut avoir perdu le sens et la raison pour tenir un pareil langage. Saint Paul avait des sentiments bien différents lorsqu'il disait aux Corinthiens : « Vous n'êtes pas à vous; vous avez été achetés d'un grand prix , » I *Corinth.,* VI, 19 - 20 ; et qu'il leur recommandait de ne point vivre pour eux. Vos lèvres ne sont pas à vous, mais au Seigneur. C'est lui qui les a faites, qui les a disposées et qui leur a donné la vie. Mais cependant ces lèvres sont les vôtres. Oui, sans doute, mais toutes les choses que nous avons ne nous appartiennent pas. N'avons-nous pas entre les mains l'argent dont le dépôt nous a été confié ? n'avons - nous pas également à loyer les champs qui nous ont été affermés ? Ainsi, Dieu vous a comme affermé ces dons pour faire produire à ces germes non pas des épines, mais des fruits utiles, c'est-à-dire non point l'orgueil ou la fraude, mais l'humilité, la bonne renommée, la charité. C'est ainsi que Dieu vous a donné les yeux, non pour les faire servir à des regards dissolus, mais pour que la chasteté soit leur plus bel ornement. De même, il vous a donné les mains non pour commettre des violences, mais pour distribuer ses aumônes. Or, comment pouvez - vous dire : « Nos lèvres sont à nous, » lorsque vous les avez rendues esclaves du péché, de la fornication, de l'impureté? « Qui est notre maître ? » O parole diabolique ! ô âme livrée aux inspirations du démon ! Quoi, vous voyez toute la création proclamer l'empire de votre Seigneur, sa sagesse, sa sollicitude, sa providence; votre corps, votre âme, votre vie, toutes les créatures visibles et invisibles semblent prendre la voix pour célébrer la puissance du Créateur, et vous dites : « Qui est notre maître? » C'est un acte de folie, de démence, c'est le signe d'une âme profondément corrompue. De là découlent des maux innombrables. Ces impies disent hautement : « Qui est notre maître ? » Mais il en est qui tout en le reconnaissant pour leur Seigneur ne laissent pas de nier le jugement et le supplice qui doit le suivre. Pour un plaisir d'un moment, ils achètent ainsi un châtiment qui ne doit point finir, et en voulant goûter le charme que semble leur promettre l'oubli des peines éternelles, ils se jettent imprudemment par cette fausse sécurité dans un abîme de perdition. Je vous en supplie donc, souvenez-vous de l'enfer, parlez souvent de l'enfer, et que cette pensée donne à votre âme sa véritable beauté. Les discours qui ont pour objet les peines de l'enfer sont on ne peut plus utiles. Car ce n'est pas sans raison que Dieu nous a menacés des peines éternelles, et nous en a révélé l'existence certaine; il a voulu que la crainte de ces peines nous rendît meilleurs. Voilà pourquoi le démon fait tous ses efforts pour effacer cette pensée de votre esprit : ne la chassez donc pas de votre souvenir. Ne dites pas : Pourquoi me livrer à une tristesse inopportune? La tristesse vraiment inopportune sera celle que vous éprouverez au milieu des flammes de l'enfer. C'est dans le temps présent qu'il faut se livrer à la tristesse

Toute la création proclame la puissance de Dieu.



et non dans l'autre vie. Le mauvais riche, qui avait dédaigné Lazare, et à qui ses innombrables souffrances ne servirent de rien, en est une preuve éclatante. S'il avait été affligé dans le temps opportun, il n'aurait pas été condamné à de semblables châtiments.

« Je me lèverai maintenant, dit le Seigneur, à cause de la misère de ceux qui sont sans secours et du gémissement des pauvres. Je les placerai dans un lieu sûr, j'agirai en cela avec une entière liberté. » Suivant une autre version : « J'accomplirai son salut d'une manière éclatante. » Admirez ici la puissance de l'humilité. Les pauvres ont la puissance en partage, et c'est aux pauvres, je dis aux pauvres qui ont le cœur contrit, que Dieu accorde son secours au milieu de leurs épreuves. Ce n'est point la vie heureuse, ce n'est point la vertu, c'est la souffrance qui a le privilége d'exciter l'intérêt de Dieu et de provoquer sa juste vengeance. Tant il est méritoire aux yeux de Dieu de supporter courageusement l'injustice; tant est grande sa providence sur ceux qui sont victimes de la persécution. Leurs souffrances, leur affliction sont à elles seules un appui des plus éloquents. Oui, les gémissements ont une grande force puisqu'ils suffisent pour attirer le secours de Dieu. Craignez donc, vous tous qui affligez les pauvres. Vous avez, je le sais, la puissance, les richesses, les biens de la terre, la bienveillance des juges; mais les pauvres ont des armes bien autrement puissantes, ils ont les pleurs, les gémissements, ces injustices dont ils sont victimes, et qui les rendent dignes du secours du Ciel. Voilà les armes qui font crouler les maisons, qui les détruisent jusque dans leurs fondements, qui renversent les villes, je veux dire les gémissements des pauvres opprimés. Dieu respecte, pour ainsi dire, cette dignité et cette noblesse qui, au milieu de leurs souffrances, ne leur laissent échapper aucune parole répréhensible, et ne leur permettent que les gémissements et les pleurs. « Je les placerai dans un lieu sûr, j'agirai en cela avec une entière liberté. » Quel est le sens de ces paroles? C'est-à-dire je prendrai leur défense ouvertement, publiquement et en toute liberté, de sorte que tous en soient visiblement témoins. Quelquefois, en effet, Dieu nous sauve avec moins d'éclat et par des voies cachées, car il n'a que faire de la gloire qui vient des hommes. Mais ici, comme il est vraisemblable que les oppresseurs des pauvres joignaient l'insulte à l'outrage et leur reprochaient de n'avoir point Dieu pour protecteur; Dieu, pour leur inspirer des sentiments plus justes et les rendre meilleurs en les convainquant de la protection dont il environne les pauvres, déclare qu'il les sauvera d'une manière éclatante. « La parole du Seigneur est une parole pure, c'est un argent éprouvé par le feu et purifié dans la terre. » Comment ces paroles se rattachent-elles à ce qui précède? Le voici, et la liaison est admirable : Gardez-vous, dit le Roi-prophète, de penser que ce sont là de vaines paroles et des menaces sans effet; ce sont des paroles chastes et pures de tout mensonge. L'argent que le feu a purifié ne contient plus aucun alliage, aucun élément étranger; telles sont aussi les paroles de Dieu, et ce qu'elles annoncent doit nécessairement arriver. C'est pour cela que David dit encore : « C'est un argent éprouvé par le feu et purifié dans la terre. » Un autre interprète traduit : « C'est un argent en fusion sous l'action du feu, et qui laisse à la terre tout ce qu'il a d'impur. » Le texte hébreu, au lieu de « qui laisse à la terre, » porte : *Baalil laares*, c'est-à-dire qui est en fusion et qui coule dans la terre : « Il est raffiné jusqu'à sept fois. »

Exhortation à la patience.

3. Vous voyez comment à l'aide d'une comparaison empruntée à un objet matériel, le Roi-prophète nous fait comprendre ce qui est vrai et pur de tout mensonge. De même donc que l'argent est mis en fusion et passe plusieurs fois par le feu dans le creuset pour s'y dégager de toute matière étrangère, ainsi en est-il des paroles qui sortent de la bouche de Dieu. « C'est vous, Seigneur, qui nous garderez et nous mettrez éternellement à couvert de cette génération. » Suivant un autre version : « Vous les garderez. » Suivant une autre : « Vous garderez ces paroles et vous nous mettrez éternellement à couvert de cette génération. » Suivant une autre enfin : « Avec la génération qui doit vivre éternellement. » — « Les impies marchent en tournant

sans cesse. » Une autre version traduit : « Ils marcheront. » Une autre : « Ils tourneront dans le cercle des impies. Selon la profondeur de votre sagesse, vous avez multiplié les enfants des hommes. » Un autre interprète traduit : « Lorsque les derniers des enfants des hommes auront été élevés. » Un autre : « Selon votre sagesse profonde, ils ont été vendus à bas prix aux enfants des hommes. » Le texte hébreu porte : « *Charm zollot lebne Adam*. Vous, Seigneur, vous nous garderez et vous nous conserverez. »

Voilà comme David ne cesse de recourir continuellement à Dieu et d'implorer son appui. C'est en effet un secours tout-puissant et que le temps ne peut affaiblir. Nous n'avons besoin d'aucun appui sur la terre, dit le prophète, car c'est vous qui nous garderez éternellement. Mais que signifient ces paroles : « Les impies marchent en tournant sans cesse ? » Voici le sens que présente la version des Septante : Bien que les impies soient répandus autour de nous, ils ne nous feront aucun mal, car vous nous gardez, Seigneur, vous nous élevez, vous nous couvrez de gloire. Si l'on veut adopter la version d'un autre interprète, tel sera le sens : Les impies seront détruits, lorsque vous aurez élevé les derniers des enfants des hommes. C'est-à-dire, lorque vous nous aurez couverts de gloire, nous qui sommes l'objet du mépris des hommes, et en butte à toute sorte d'humiliations, vous les séparerez et vous les repousserez. Quel est le sens de ces paroles : « Selon votre élévation ? » Vous les avez rendus semblables à vous, autant que l'homme peut être semblable à Dieu. « Faisons l'homme, a-t-il dit, à notre image et à notre ressemblance. » *Genes.*, I, 26. Ce que Dieu est dans le ciel, nous le sommes sur la terre. Personne n'est au-dessus de Dieu dans le ciel, aucun être n'est égal en puissance à l'homme sur la terre. « Soyez, nous dit Jésus-Christ, semblable à votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, V, 45. Que dis-je ? il nous fait entrer en partage de son propre nom. « J'ai dit : Vous êtes des dieux, et vous êtes tous les fils du Très-Haut. » *Psalm.* LXXXI, 6. Et dans un autre endroit : « Je t'ai établi le Dieu de Pharaon, » *Exod.*, VII, 1, dit-il à Moïse, et il lui donne en même temps le pouvoir d'opérer des prodiges sur la nature visible aussi bien que sur la nature incorporelle. Moïse alors changea la nature des choses créées, d'autres ont produit les mêmes effets sur d'autres éléments ; pour nous, Dieu nous ordonne de faire de nous un temple à sa gloire. Ce n'est point vous qui avez créé les cieux, mais c'est à vous qu'il appartient d'élever un temple à Dieu. Ce qui donne au ciel tant de splendeur et d'éclat, c'est la présence de Dieu qui l'habite, c'est parce que nous-mêmes nous l'habitons par Jésus-Christ. « Il nous a ressuscités avec lui, dit saint Paul, et il nous a fait asseoir avec lui à sa droite dans les cieux, » *Ephes.*, II, 6, et il nous a donné le pouvoir de faire des prodiges plus grands que ceux qu'il a opérés lui-même. « Il fera les œuvres que je fais, a-t-il dit, et il en fera même de plus grandes. » *Joan.*, XIV, 12. Sous l'Ancien Testament celui-ci a déplacé les eaux de la mer, celui-là a mis un frein au soleil dans sa course ; l'un a commandé à la lune de s'arrêter, l'autre a fait reculer les rayons du soleil ; les enfants dans la fournaise ont enchaîné la puissance naturelle du feu ; la flamme en fureur avait perdu sa force et frémissait des chaînes qui lui étaient imposées. Les animaux les plus cruels eux-mêmes sont saisis de respect à la vue des amis de Dieu, et bien que pressés par la faim, ils savent maîtriser leurs instincts féroces. Que ceux qui sont esclaves de leurs appétits sensuels rougissent devant la tempérance des bêtes féroces elles-mêmes. La seule vue de Daniel a enchaîné les instincts cruels des lions, et nous qui voyons le Fils de Dieu qui vient jusqu'à nous, nous n'en devenons pas plus modérés. Les lions auraient mieux aimé mourir de faim que de toucher au corps du saint prophète, et nous qui voyons Jésus-Christ errer çà et là, pauvre, dénué de tout et mourant de faim, non-seulement nous ne sacrifions rien de notre superflu, mais au milieu de l'abondance où nous vivons, nous n'avons que du mépris pour les saints. Un autre ami de Dieu a vu la terre lui prodiguer ses dons avec une fécondité inouïe jusqu'alors. Et pourquoi vous étonner du respect et de la crainte qu'inspiraient les amis de Dieu, alors que leurs

vêtements et l'ombre seule de leur corps étaient redoutables aux démons, aux maladies et à la mort? Les anges eux-mêmes ont donné à ces hommes des témoignages extraordinaires de respect et de vénération. Et pourquoi n'auraient-ils pas donné ces marques d'honneur à ceux que Dieu lui-même honorait? Nous en avons des exemples dans le Nouveau comme dans l'Ancien Testament. Voilà pourquoi le Roi-prophète dit ici : « Vous avez multiplié les enfants des hommes selon votre grande élévation. » A la vue de cet excès d'honneur, témoignons à Dieu une reconnaissance digne de lui, de peur que la grandeur même de ses dons ne soit pour nous une matière de supplice dans l'autre vie. Puissions-nous tous, qui enseignons ces vérités ou qui les apprenons, être préservés de ce danger en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui appartient toute gloire, tout honneur et toute adoration dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME XII.

« Pour la fin, psaume de David. » Suivant une autre version : « Chant de victoire de David. » Suivant une autre : « Pour la victoire. » — « Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous, sera-ce pour toujours? » Suivant une autre version : « M'oublierez-vous entièrement? Jusques à quand détournerez-vous de moi votre face? » Suivant une autre version : « Cachez-vous? » — « Jusques à quand remplirai-je mon âme de projets? » Suivant une autre version : « Jusques à quand formerai-je des desseins; et mon cœur sera-t-il jour et nuit dans la douleur? » Une autre version porte : « Mes pensées seront-elles pleines de sollicitude pendant tout le jour? »

1. Ce n'est pas une grâce médiocre que d'être sensible à l'oubli de Dieu. Cet oubli n'est pas en Dieu un sentiment de l'âme, mais un simple abandon. Or, un grand nombre de ceux qui sont l'objet de cet abandon l'ignorent et ne songent pas à le déplorer. Le saint Roi-prophète au contraire, non-seulement le connaissait, mais il en calculait la durée. En effet, ces paroles : « Jusques à quand? » indiquent une âme qui sent la longueur de son épreuve, et à qui elle arrache des gémissements et des pleurs. Considérez ici la cause de la vive préoccupation du saint roi; ce n'est aucune des choses de la terre, ni les richesses, ni la gloire, c'est uniquement la bienveillance et l'amitié de Dieu. Et à quel signe avait-il remarqué que Dieu l'avait mis en oubli? Parce qu'il connaissait les temps où Dieu s'était souvenu de lui, et il savait parfaitement ce que c'est d'être oublié de Dieu ou d'être présent à son souvenir. Il n'était pas comme la plupart des hommes qui s'imaginent être présents à la pensée de Dieu quand ils ont en partage les richesses, la gloire, quand tout leur réussit, qu'ils triomphent de leurs ennemis, et qui par là-même ne savent pas quand Dieu les met en oubli. Ils ne connaissent pas les signes auxquels on peut reconnaître le souvenir de Dieu, ils ne savent pas discerner davantage les signes caractéristiques de l'oubli de Dieu. Il est naturel que ceux qui ne connaissent point les signes de son amitié, ne connaissent pas davantage ceux de sa colère. Un grand nombre, en effet, de ceux qui possèdent ces biens fragiles, sont, et plus que les autres, en oubli aux yeux de Dieu, tandis que sa pensée s'arrête de préférence sur ceux qui vivent au milieu des épreuves. Car rien ne nous rend plus présents au souvenir de Dieu que la pratique des bonnes œuvres, de la tempérance, de la vigilance, que le zèle pour avancer dans la vertu; de même que rien n'est plus propre à nous faire mettre en oubli que le péché, l'avarice et le vol du bien d'autrui. Ce n'est donc pas lorsque vous éprouvez quelque tribulation qu'il faut dire : Dieu m'a oublié; mais lorsque vous êtes dans le péché, et que tout paraît vous réussir.

« Jusques à quand détournerez-vous de moi votre face? » C'est l'oubli porté au plus haut degré. Le Roi-prophète a recours à ce langage métaphorique pour exprimer les opérations de Dieu, sa juste colère et sa vengeance. Dieu détourne encore de nous sa face lorsque nos actions sont en opposition avec ses commandements. « Lorsque vous tendrez les mains vers moi, dit-il par son prophète, je détournerai les yeux; » et il en donne la raison : « Parce que vos mains sont pleines de sang. » *Isa.*, I, 15. Or cet abandon de la part de Dieu, cette aversion qu'il témoigne pour nous est une preuve

de sa providence et de sa sollicitude, car il n'agit ainsi que pour nous attirer plus fortement à lui. C'est ainsi que celui qui est dominé par une passion violente, s'éloigne quelquefois de la personne qu'il aime et qui méprise son amour, non pas qu'elle cesse d'être l'objet de son affection, mais parce qu'il veut ainsi la ramener à lui et se l'attacher par des liens plus étroits. Après s'être plaint de cet éloignement de Dieu, David nous fait connaître quelles ont été pour lui les conséquences de cet oubli : « Jusques à quand remplirai-je mon âme de projets ? » De même que celui qui est sorti du port, erre de tout côté à l'aventure; de même encore que celui qui est privé de la lumière vient se heurter contre tous les obstacles; ainsi celui qui est tombé dans l'oubli de Dieu est continuellement en proie aux soucis, à l'inquiétude, à la douleur. Or, un des moyens les plus propres à ramener les regards de Dieu sur nous, c'est d'être ainsi livré aux soucis cuisants, consumé par la tristesse, et de réfléchir dans les larmes sur les causes de cet éloignement de Dieu. C'est ce que saint Paul écrivait de lui-même aux Corinthiens : « Qui me réjouira, si ce n'est celui que j'ai attristé? » II *Cor.*, II, 2. C'est donc une grâce précieuse, bien-aimé frère, que de sentir cet éloignement de Dieu, que d'en concevoir de la tristesse et de la douleur. « Jusques à quand mon ennemi sera-t-il élevé au-dessus de moi ? » « Regardez-moi et exaucez-moi, Seigneur mon Dieu. Eclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme jamais dans la mort. » Lorsque Dieu est avec nous et qu'il nous prend sous sa protection, toutes nos peines et nos afflictions disparaissent; ainsi, lorsqu'il s'éloigne de nous et qu'il semble nous oublier, notre âme est comme déchirée, notre cœur oppressé de tristesse, nos ennemis nous foulent aux pieds, et tout devient pour nous écueil et précipice. Or, Dieu permet ces dures épreuves comme autant de bienfaits, il veut qu'elles soient comme un aiguillon qui réveille les âmes négligentes, et les fasse remonter avec une plus grande ferveur au point d'où elles sont tombées. « Votre malice, dit le Prophète, vous instruira, et vos propres crimes s'élèveront contre vous. » *Jerem.*, II, 19.

L'abandon de Dieu est donc une espèce de providence. En effet, lorsque nous méprisons les avances de cette providence paternelle, Dieu s'éloigne un peu de nous et semble nous abandonner pour nous faire secouer notre négligence, et nous inspirer pour lui une plus grande ferveur. « Regardez, Seigneur, lui dit le Roi-prophète, voyez mon ennemi s'élever au-dessus de moi, et si l'excès de ma misère ne suffit pas pour vous toucher, exaucez-moi du moins à cause de son orgueil et de son arrogance. » Et que demandez-vous? La victoire sur vos ennemis? Non, tel n'est point l'objet de sa prière. Il lui demande d'éclairer les yeux de son cœur, de dissiper les ténèbres qui sont répandues sur son esprit et qui obscurcissent l'œil de son intelligence. Voilà ce que je demande : « Eclairez mes yeux, » pour que mon ennemi ne dise pas, lorsqu'il me verra plongé dans la mort du péché : « Je l'ai emporté sur lui. » Je l'ai vaincu, et ce que je désirais voir m'est arrivé. Que signifient ces paroles : « Je l'ai emporté sur lui ? » C'est-à-dire, bien que mon ennemi n'ait aucune force par lui-même, il a cependant été plus fort que moi. Ce sont nos défaites qui font sa force, augmentent sa puissance et le rendent invincible.

Par notre défaite nous rendons notre ennemi plus fort.

2. Vous voyez donc que nos péchés ont pour effet, non-seulement de nous couvrir d'opprobres, de nous perdre, de nous précipiter dans une mort certaine, mais encore de nous obliger, par notre défaite, à proclamer nous-mêmes la force et la puissance de nos ennemis. Ce n'est pas tout, nous les comblons encore de joie et d'allégresse. Hélas! quelle est notre folie, quelle est notre stupidité de prêter main-forte à nos ennemis contre nous-mêmes, et de leur donner lieu de se réjouir et de triompher! Considérez combien cette conduite est déraisonnable. Au lieu de triompher de nos ennemis, comme c'est notre devoir, « car leurs armes ont perdu leur force pour toujours, et l'impie a péri; » *Psalm.* IX, 7-6; au lieu, dis-je, de triompher de nos ennemis, nous nous laissons vaincre par eux, et nous faisons éclater ainsi leur force et leur puissance. Mais notre folie et l'excès de notre maladie nous poussent encore plus loin; nous sommes pour nos ennemis les artisans de leur

joie et de leur allégresse. En vérité, le péché est la plus dangereuse des ivresses, et le comble de tous les maux. « Ils ressentiront une grande joie, s'il arrive que je sois ébranlé. » Le Roi-prophète expose à Dieu trois motifs pour le fléchir et le déterminer à abaisser ses yeux sur lui, à lui montrer un visage favorable et à écouter sa prière : la force et la puissance de ses ennemis, et avant cela leur élévation et leur arrogance ; en troisième lieu leurs transports de joie. Tel est donc le langage qu'il tient à Dieu. Si ma prière, si ma profonde misère ne suffisent pas pour attirer sur moi un regard de votre bonté, faites-le du moins à cause de l'insolence de mes ennemis, qui font une vaine ostentation de leurs forces, qui se réjouissent de mes malheurs et se rient de mon infortune. « Ecoutez-moi, éclairez mes yeux. » Eloignez de moi le sommeil profond du péché, qui conduirait en peu de temps à la mort mon âme endormie. S'ils me voient privé de votre ferme appui, ce sera pour eux un sujet de joie, de forfanterie et de présomptueuse confiance dans leurs forces ; ils ne mettront plus de bornes à leurs prétentions orgueilleuses, et deviendront insupportables. Mais s'ils me voyaient périr, à quels excès ne se porteraient-ils pas ? Vous voyez que le prophète regarde comme un grand malheur, comparable aux plus rigoureux châtiments, de combler de joie l'ennemi commun, d'accroître sa puissance et de contribuer à son élévation. Si ce n'était pas là pour lui le comble de l'infortune, il ne l'eût point rappelé à Dieu dans sa prière pour le fléchir et attirer sur lui les effets de sa bonté. Imitons nous-mêmes son exemple, faisons tous nos efforts pour ne point travailler à l'élévation de notre ennemi, pour ne point accroître sa puissance et le combler de joie. Au contraire, cherchons tous les moyens de l'humilier, de l'affaiblir, de l'anéantir, de le plonger dans l'abattement et la tristesse. C'est ce qui arrivera infailliblement lorsqu'il verra les pécheurs rentrer dans le chemin de la vertu.

« Pour moi, j'ai mis mon espérance dans votre miséricorde. » Quelles bonnes œuvres apportez-vous donc à l'appui de vos prières, pour que Dieu abaisse de nouveau sur vous ses regards, qu'il exauce votre demande et qu'il éclaire les yeux de votre intelligence ? Quels sont vos titres ? Que d'autres, dit le Roi-prophète, allèguent, s'ils le peuvent, d'autres motifs ; pour moi, je ne sais qu'une chose, je ne veux dire qu'une chose : c'est en vous que je place toute mon espérance, et je n'ai recours qu'à votre bonté et à votre miséricorde. « Pour moi, j'ai espéré dans votre miséricorde. » Voyez quelle humilité et en même temps quelle élévation de sentiments dans ce saint roi ! Il pouvait sans doute invoquer le souvenir d'une multitude de bonnes œuvres, pour obtenir de Dieu qu'il exauçât sa prière ; il n'en dit pas un mot, et se borne à invoquer sa miséricorde. Lors donc que nous l'entendons dire dans un autre psaume : « Si je l'ai fait, si j'ai rendu le mal pour le bien, » *Psalm.* VII, 4-5, c'est la nécessité qui lui fait tenir ce langage. Dans toute autre circonstance, il se tait sur ses vertus et ne fonde le succès de ses prières que sur la bonté et la miséricorde de Dieu. Dans la ferme confiance que son espérance ne sera pas trompée, il ajoute : « Mon cœur sera transporté de joie, à cause du salut que vous me procurez. » Quels admirables effets de l'espérance dans cette âme ! Il adresse à Dieu sa prière, et avant même d'en avoir obtenu ce qu'il demande, il lui rend grâces et entonne l'hymne de la reconnaissance comme s'il était déjà exaucé, et accomplit tout ce qui a été dit plus haut. Mais d'où lui venait donc cette espérance si ferme ? De la noblesse de ses sentiments, de sa ferveur, de sa prière, car il savait qu'une prière inspirée par une grande ferveur et par une vive émotion de l'âme, est toujours exaucée. Ceux qui prient avec tiédeur et négligence sentent à peine le bienfait de leur prière exaucée. Par une raison contraire, ceux qui déploient dans la prière toute l'attention de leur esprit et la ferveur de leur âme, avant même d'avoir obtenu ce qu'ils demandent, grâce à la vivacité de leurs désirs et à la pureté de leur cœur, ressentent, comme s'ils l'avaient reçue, l'impression du bienfait qu'ils sollicitent, parce que la grâce divine répand par avance dans leur âme une joie toute céleste. C'est pourquoi ils rendent grâces à Dieu, et ne sont pas loin du moment qui doit combler leurs vœux. » Mon

cœur sera transporté de joie dans votre salut. » C'est-à-dire, ce qui réjouit mon âme, c'est que son salut vient de vous; ce qui la fait tressaillir d'allégresse, c'est que vous êtes vous-même son salut.

3. Vous voyez ici deux transports de joie bien différents : la joie des ennemis du prophète en voyant sa ruine, la joie du saint roi parce que Dieu lui-même a été son salut. D'un côté, c'est la joie des méchants, de l'autre c'est la joie de ceux qui sont sauvés. L'une est la ruine de ceux qui se laissent aller à ses impressions et tout ensemble de la cause même de leur joie; l'autre est un principe de salut et de vie pour celui qu'elle remplit de ses transports. Livrons-nous donc aux ravissements de cette joie pure, et fuyons avec horreur la joie des méchants. « Je célébrerai dans mes cantiques le Dieu qui m'a sauvé; je chanterai le nom du Seigneur Très-Haut. » En souvenir de ce bienfait, dit le Roi-prophète, je chanterai au Seigneur un cantique de reconnaissance, pour le remercier de m'avoir sauvé, d'avoir couvert mon ennemi de honte et d'opprobre, dévoilé sa faiblesse, exaucé ma prière, tourné vers moi un visage favorable, en dissipant les ténèbres et la nuit profonde au milieu desquelles je marchais à la mort. Heureux de la grâce du salut que j'ai reçue de Dieu, je veux lui élever comme un monument impérissable en lui offrant ce cantique de reconnaissance; et ce cantique, ce ne sera point seulement l'effet d'un souvenir passager qui ne ferait que traverser mon âme. Je ne cesserai de célébrer dans mes cantiques le Dieu qui m'a sauvé, et je chanterai le nom du Seigneur, parce que le souvenir de ses bienfaits sera éternellement gravé dans mon cœur. Une âme remplie de ces sentiments non-seulement est délivrée des maux qui l'enchaînaient, mais elle est assurée de n'y plus retomber. Le souvenir du bienfait qu'elle a reçu est inséparable du souvenir des maux dont il l'a délivrée. Or, le souvenir de ces maux la fait remonter au principe qui les a produits et à la cause qui l'a réduite à une si grande extrémité. Grâce à ces réflexions, elle prend tous les moyens possibles pour ne plus retomber dans de semblables malheurs. Elle soumet ensuite sa vie à une règle et à une direction conformes aux lois de la vertu, et offre à Dieu l'expression de sa vive reconnaissance, en lui demandant, puisqu'il a été son libérateur, de vouloir bien être à jamais son protecteur et son gardien. Imitons nous-mêmes cet exemple, et si nous nous sommes laissé entraîner dans quelque péché, rentrons aussitôt en nous-mêmes, et faisons en sorte que cette chute devienne pour nous un motif de constance dans le bien et une raison de ne plus pécher. Que ferez-vous donc? David vous trace ici la voie que vous devez suivre. Vous avez péché? Ne vous endormez pas dans votre crime, levez-vous aussitôt, et considérez que Dieu a détourné de vous sa face, et vous a mis en oubli; puis pleurez, gémissez, toutes les nuits baignez votre lit de vos larmes et séparez-vous sans tarder de ceux qui opèrent l'iniquité. Tels sont les préceptes que vous donne le saint roi. Dites avec lui : « Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous; sera-ce pour toujours? Jusques à quand détournerez-vous de moi votre face? » Dites-le surtout, et avant tout du fond du cœur, et non pas seulement de bouche, et donnez aussi les autres raisons que David apporte à l'appui de sa prière. Puis, quand vous aurez fait ainsi votre prière, espérez dans la miséricorde de Dieu, et espérez sans aucun mélange de défiance. « Car celui qui se laisse aller au doute est semblable au flot de la mer qui est agité et emporté çà et là par la violence du vent. Il ne faut donc pas qu'un tel homme se flatte d'obtenir quelque chose du Seigneur. L'homme qui a le cœur partagé est inconstant dans toutes ses voies. » *Jacob.*, I, 6-8. Espérez donc dans sa miséricorde sans aucune défiance, et vous obtiendrez infailliblement ce que vous demandez. Une fois exaucé, ne soyez pas ingrat envers votre bienfaiteur; élevez comme un monument à la mémoire de ses bienfaits, et offrez au Seigneur un cantique d'actions de grâces. Peut-être ne pourrez-vous le composer vous-même; réunissez alors les pauvres autour de vous, et empruntez leurs langues pour exprimer à Dieu votre reconnaissance. Vous savez qu'il écoutera plus volontiers leur langage que le cantique de David, qu'ils pourraient chanter à votre place.

Un instrument composé de plusieurs cordes fait entendre des sons plus agréables que celui qui n'en aurait qu'une. Ainsi la réunion des voix d'un grand nombre de pauvres formera un concert des plus agréables pour Dieu, qui aime à entendre la voix des pauvres. Elevez donc à Dieu, aussi bien qu'à vous-même, un monument de cette sorte. Pour lui, ce sera un souvenir de ses bienfaits; pour vous, un monument de reconnaissance. Que ce souvenir, à jamais gravé dans votre cœur, vous serve à réformer votre vie. Entrons tous dans ces sentiments pour devenir dignes d'hériter des biens de l'autre vie, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui est la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

AVANT-PROPOS

SUR LE PSAUME QUARANTE ET UNIÈME.

Savilius fait sur cette explication ou plutôt sur cette homélie, car c'est une véritable homélie, les observations suivantes : C'est ici une homélie adressée au peuple sur le commencement du psaume XLI, et non pas une explication suivie de ce psaume. Elle n'a rien du commentaire et diffère entièrement des autres homélies sur les psaumes. Ajoutez qu'elle a été prononcée après une autre homélie sur Melchisédech. Nous la donnons sur la foi de deux manuscrits; elle se trouve dans l'un d'eux parmi des homélies diverses sur des sujets particuliers, et non pas confondue à tort, comme dans l'autre manuscrit, parmi les commentaires sur les psaumes. Il est donc certain que cette homélie n'appartient pas aux explications des psaumes, mais qu'elle est une exhortation morale dont le sujet est emprunté au commencement du psaume XLI.

Saint Chrysostome nous fait connaître assez clairement au commencement de cette homélie, le temps où elle fut prononcée. « Vous admiriez tout récemment encore, dit-il, l'étendue du discours que nous vous avions fait sur Melchisédech; et nous admirions nous-même votre attention et votre intelligence qui se soutinrent jusqu'à la fin malgré la longueur de notre discours. » Et un peu plus loin : « Je vous le disais alors, lorsque les loups viennent fondre sur le troupeau, les bergers laissent la flûte pour prendre en main la fronde. Et nous aussi, maintenant que les fêtes des Juifs, mille fois plus cruels que les loups, sont passées, laissons la fronde pour reprendre la flûte. » Cette homélie sur le psaume XLI a donc été prononcée après un long discours que le saint docteur avait fait sur Melchisédech, lorsqu'il eut terminé ses homélies contre les Juifs. Or, il s'étend longuement sur Melchisédech dans la septième homélie, qui est l'avant-dernière, et qu'on peut ranger parmi ses plus longs discours. Cependant l'homélie huitième est plus longue encore, mais il n'y est nullement question de Melchisédech, d'où il est permis de conclure que cette homélie sur le psaume XLI, a été prononcée entre la septième et la huitième homélie contre les Juifs. Car, bien que cette homélie sur le psaume XLI ait été prononcée, au témoignage de saint Chrysostome, après les fêtes des Juifs, dont la célébration était accompagnée de jeûnes, et que la huitième homélie contre les Juifs ait été également prononcée après les fêtes et les jeûnes de ces Juifs, comme le saint docteur l'atteste en commençant : « Le jeûne des Juifs est passé; » cependant saint Chrysostome nous autorise à penser que cette huitième homélie ne vint qu'après l'homélie sur le psaume XLI. En effet, il nous dit en commençant cette homélie que récemment, c'est-à-dire dans le dernier



discours, il s'est étendu longuement sur Melchisédech, ce qui ne peut s'appliquer qu'à la septième homélie contre les Juifs. Il rappelle ensuite qu'alors, τότε, il s'est comparé au berger qui, voyant le loup venir, dépose sa flûte pour prendre la fronde. Or, il faut entendre ce mot *alors*, τότε, de la controverse tout entière contre les Juifs. Elle commença l'an 386, à l'époque de la fête des Juifs, vers le mois de septembre, et saint Chrysostome fit alors ses trois premiers discours contre eux. L'année suivante, 387, au retour de cette même fête, il reprit cette discussion qui remplit les cinq dernières homélies contre les Juifs. Dans la quatrième homélie et en commençant la seconde guerre contre les Juifs, saint Chrysostome donne en ces termes le signal du combat: « Voici que ces Juifs infortunés et les plus misérables des hommes, vont de nouveau célébrer leurs jeûnes; c'est donc un devoir pour nous de prémunir de nouveau le troupeau de Jésus-Christ. Tant qu'aucun animal dangereux ne menace leur troupeau, les bergers, couchés à l'ombre d'un chêne ou d'un peuplier, jouent de la flûte en laissant leurs brebis paître en liberté. Mais aussitôt qu'ils pressentent l'approche des loups, ils jettent leur flûte, abandonnent leur chalumeau, se saisissent de leur fronde, s'arment de bâtons et de pierres, se placent en avant de leur troupeau, poussent de grands cris, et font retentir les airs de leurs clameurs pour repousser ainsi l'ennemi avant qu'il se soit jeté sur sa proie. » C'est à cet endroit que saint Chrysostome fait allusion, lorsqu'au commencement de l'homélie sur le psaume XLI, il rappelle l'emploi qu'il a fait de cette comparaison du berger.

Nous pouvons donc conclure que ce discours a été prononcé l'an 387, vers le mois de septembre. On peut consulter sur ce point l'avertissement que nous avons placé en tête des homélies contre les Juifs, tome II, page 351. Cette homélie paraît avoir été d'abord placée en dehors des explications des psaumes, cependant comme elle s'y trouve mêlée dans toutes les éditions grecques et dans certains manuscrits, nous avons cru devoir lui conserver cette place.

Abordons maintenant une question qui présente de grandes difficultés, c'est de préciser le sens des mots ὑπακουή, ὑπακούειν, ὑποψάλλειν, dont saint Chrysostome fait un usage fréquent dans cette homélie, et que l'interprète traduit d'une manière inexacte. Ainsi nous lisons un peu après le commencement: τὴν κιθάραν αὐτὴν τοῦ Δαυὶδ μεταχειριζόμενοι, καὶ τὴν ὑπακοὴν εἰς μέσον ἄγοντες, ἣν ἅπαντες ὑπεψάλαμεν τήμερον. Τίς οὖν ἐστιν ἡ ὑπακουή; Ὃν τρόπον ἐπιποθεῖ ἡ ἔλαφος, etc., et plus loin: καὶ μὴ διὰ ῥημάτων μόνον, ἀλλὰ καὶ δι' αὐτῶν τῶν ἔργων ταύτην ὑποψάλλειν τὴν ὑπακοήν; et quelques lignes plus bas: ἀλλ' ἵνα ὅταν ὑποψάλλῃς, συνθήκας εἶναι νομίσῃς τὴν ὑπακοήν.

De même au n° 6: οὐ γὰρ δὴ μόνον ἀπὸ τῆς ὑπακοῆς ταύτης ἔστιν ἰδεῖν αὐτοῦ τὸ φίλτρον, etc., etc.

Cette expression se retrouve encore dans l'ouvrage de Méthodius qui porte pour titre: *Le Banquet des vierges*, page 161. C'est dans le même sens aussi que le mot ὑπακούειν est pris dans ce passage du livre de Job, chapitre XIV, verset 15, que les Septante ont ainsi traduit: « εἶτα καλέσεις, ἐγὼ δέ σοι ὑπακούσομαι, » et que la Vulgate traduit ainsi de son côté: « Vous m'appellerez, et je vous répondrai. »

Saint Athanase explique encore plus clairement le sens de ce mot dans l'Apologie de sa fuite, page 334: Καθεσθεὶς ἐπὶ τοῦ θρόνου, προέτρεπον τὸν μὲν διάκονον ἀναγινώσκειν ψαλμόν· τοὺς δὲ λαοὺς ὑπακούειν· Ὅτι εἰς τὸν αἰῶνα τὸ ἔλεος αὐτοῦ. « Etant assis sur le trône, je commandais au diacre de lire le psaume et au peuple de répondre: « Parce que sa miséricorde est éternelle. » Et dans sa lettre au comte Marcellin, page 998: Θέλεις ψάλλειν ὑπακοὴν ἔχουσαν τὸ ἀλληλούϊα. « Voulez-vous chanter un répons suivi de l'alléluia? » il lui indique les psaumes 104, 105, 106, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 118, 134, 146, 147, 148, 149, 150.

De tous ces témoignages, il résulte que les mots ὑπακούειν et ὑποψάλλειν signifient répondre à celui qui récite, ou répondre à celui qui chante, et que par conséquent le mot ὑπακοή veut dire *réponse*, signification tout opposée à celle que donne Hervet, qui, faisant

dépendre le sens de ce mot du verbe *entendre*, jette la confusion dans toute la suite du discours. Goard, dans l'Eucologe, page 57, tombe dans la même erreur en traduisant ὑπακοήν par *l'action d'entendre*, bien qu'il expose avec quelques doutes les sentiments des divers interprètes. On exprimait donc par les mots ὑπακούειν et ὑποψάλλειν, l'action du peuple lorsqu'il répondait en chantant au diacre ou au prêtre qui avaient chanté avant lui; ou lorsqu'il répondait simplement à la récitation qu'ils avaient faite; par la même raison on appelait ὑπακοή, ce que le peuple répondait. Ainsi ces paroles : « De même que le cerf soupire après les fontaines d'eau vive, de même mon âme soupire après vous, ô mon Dieu, » étaient une réponse, ὑπακοή. Il y en avait encore d'autres, comme saint Chrysostome l'indique lui-même, et il en donne pour second exemple ces paroles: « Heureux l'homme qui craint le Seigneur. » Saint Athanase nous en fournit lui-même un autre exemple dans ces paroles : « Parce que sa miséricorde est éternelle. » C'étaient là comme des réponses que le peuple faisait au diacre ou au prêtre qui avait commencé le chant ou la récitation, et il y avait un grand nombre de ces réponses, au témoignage de saint Chrysostome.

Mais de quelle manière et à quel moment le peuple répondait-il? Ces réponses du peuple n'avaient pas lieu seulement une, deux ou trois fois, mais elles étaient très-fréquentes, comme le dit clairement notre saint docteur, d'où l'on peut conclure que le peuple alternait avec le diacre ou le prêtre. A quel moment alternait-il? Saint Athanase paraît l'indiquer lorsqu'il dit : « Etant assis sur le trône, je commandais au diacre de lire le psaume, et au peuple de répondre : Parce que sa miséricorde est éternelle. » Il désigne ici le psaume CXXXV, où chaque verset se termine par ces paroles :« Parce que sa miséricorde est éternelle. » Cependant je n'oserai affirmer que la réponse ὑπακοή n'avait lieu que pour ce psaume, et qu'elle ne s'étendait pas à d'autres psaumes dans les Eglises d'Orient.

Ce passage de saint Athanase nous apprend donc, si je ne me trompe, de quelle manière et à quel temps le peuple répondait et répétait plusieurs fois la même réponse. Ainsi, pour plus de clarté, prenons pour exemple cette réponse (en grec ὑπακοή) dont saint Chrysostome parle si fréquemment dans le cours de cette homélie. Un diacre ou un autre ministre commençait par dire : « De même que le cerf soupire après les fontaines d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu; » et le peuple répétait après lui ce premier verset. Le diacre continuait: « Mon âme a soif du Dieu vivant, etc., » et le peuple reprenait le premier verset : « De même que le cerf soupire, etc., » et ainsi jusqu'à la fin du psaume; de manière que cette réponse était faite par le peuple, non pas une, deux ou trois fois, comme le remarque saint Chrysostome, mais fréquemment pendant le chant ou la récitation du psaume. Il faut l'entendre de même de toutes les autres réponses de ce genre; par exemple de celle-ci : « Heureux l'homme qui craint le Seigneur, » que le peuple reprenait après chaque verset. Donc le mot grec ὑπακούειν signifie *répondre*, dans le sens que nous venons d'expliquer, le mot ὑπακουή signifie *réponse*, et le mot ὑποψάλλειν veut dire *chanter après*, lorsque le psaume est chanté μετὰ ᾠδῆς, comme le dit saint Chrysostome. Le mot Ἐπακούειν a quelquefois aussi le même sens, comme nous l'avons prouvé dans le vocabulaire qui est à la fin des œuvres de saint Athanase.

PSAUME XLI.

« Comme le cerf soupire après les eaux. » — Pourquoi les Psaumes dont nous faisons usage sont-ils sous forme de cantiques ? — De la patience de Dieu.

1. Vous admiriez tout récemment encore l'étendue du discours que nous vous avions fait sur Melchisédech, et nous admirions nous-même votre attention et votre intelligence, qui se soutinrent jusqu'à la fin, malgré la longueur de notre discours et les nombreuses difficultés qu'il renfermait. Mais ni cette longueur ni ces difficultés ne purent ralentir votre zèle. Nous voulons donc aujourd'hui vous en récompenser par un entretien plus facile à comprendre. Il ne faut pas toujours tenir fortement tendu l'esprit des auditeurs, car il s'épuiserait bien vite. Il ne faut pas non plus lui laisser trop de relâchement et de liberté pour ne point affaiblir son activité. L'enseignement doit donc être varié dans ses formes. Tantôt il faut prendre le genre populaire, tantôt lui préférer le style de la controverse. Je vous le disais alors, lorsque les loups viennent fondre sur le troupeau, les bergers laissent la flûte pour prendre en main la fronde. Et nous aussi, maintenant que les fêtes des Juifs, mille fois plus cruels que les loups, sont passées, laissons la fronde pour reprendre la flûte. Ne prolongeons pas davantage le genre de la discussion, et abordons des matières plus claires en prenant la harpe de David et en expliquant le verset que nous avons tous chanté ce matin. Quel est ce verset? « Comme le cerf soupire après un courant d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, Seigneur. »

Il est nécessaire d'expliquer tout d'abord l'usage des psaumes, et pourquoi nous les récitons sous forme de chants. Voici la raison pour laquelle la récitation des psaumes est accompagnée de chants : Dieu, voyant l'indifférence d'un grand nombre d'hommes qui n'ont aucun goût pour la lecture des choses spirituelles, et ne peuvent supporter le travail sérieux d'esprit qu'elles demandent, a voulu leur rendre ce travail plus agréable, et leur ôter même le sentiment de la peine. Il a donc uni à des chants les vérités divines, afin de nous inspirer par le rhythme et le charme des mélodies un goût plus vif pour ces hymnes sacrées. Rien, en effet, n'élève plus notre âme, ne lui donne pour ainsi dire des ailes, ne la soulève au-dessus de la terre, ne l'affranchit des liens du corps, ne lui donne un amour plus ardent pour la vraie sagesse, et ne lui inspire plus de mépris pour toutes les choses de la terre, qu'une douce harmonie et le chant mesuré et cadencé des saints cantiques. Ces chants ont tant de charme pour notre nature, qu'ils sèchent les larmes, apaisent le chagrin des enfants encore à la mamelle et les endorment sur le sein de leurs mères. Vous voyez, en effet, les nourrices qui les portent sur leurs bras, aller et revenir fréquemment en les berçant par des chants enfantins, pour assoupir et fermer leurs paupières. Les voyageurs eux-mêmes, qui conduisent des animaux sous les ardeurs d'un soleil brûlant, chantent aussi pour leur adoucir les fatigues du voyage. Et non-seulement les voyageurs, mais les vignerons lorsqu'ils foulent le raisin, qu'ils vendangent ou cultivent la vigne, ou se livrent à n'importe quel autre travail ; les matelots chantent également en faisant aller leurs rames. Les femmes elles-mêmes, lorsqu'elles tissent et séparent à l'aide de la navette les fils entremêlés de la chaîne, chantent souvent ou seules ou bien toutes réunies en chœur. Or, le but que se proposent en chantant les femmes, les voyageurs, les vignerons et les matelots, c'est d'alléger le travail et la peine, car l'âme, grâce à ces chants, supporte sans se plaindre les plus dures fatigues.

Puissance de la musique.

Or, comme nous sommes naturellement sensibles aux douceurs de la mélodie, Dieu, pour nous prémunir contre les chants voluptueux et lascifs par lesquels le démon nous corrompt et nous perd, nous a donné les psaumes qui nous charment en même temps qu'ils nous instruisent. Les chants des enfants du siècle entraînent après eux les plus grands dangers, la ruine de toute vertu et la mort, car les paroles licencieuses et dissolues qu'ils contiennent, s'insi-

nuent dans les replis les plus secrets de l'âme, l'affaiblissent et l'énervent. Les psaumes spirituels, au contraire, sont la source féconde des plus précieux avantages; ils élèvent l'âme à une éminente sainteté et lui donnent tous les principes de la vraie sagesse. En même temps que les paroles purifient l'âme, l'Esprit saint descend dans le cœur qui fait retentir ces mélodies sacrées. Voulez-vous une preuve que le chant intelligent des psaumes attire la grâce de l'Esprit saint? Ecoutez ce que dit saint Paul : « Ne vous laissez point enivrer par le vin d'où naît la dissolution, mais remplissez-vous du Saint-Esprit. » Et comment accomplir cette recommandation? « En chantant du fond de vos cœurs à la gloire du Seigneur. » *Ephes.*, v, 18-19. Qu'est-ce à dire, du fond de vos cœurs? Avec intelligence. Ne soyez pas comme ceux qui ne prononcent les paroles que de bouche, tandis que leur âme vagabonde se répand sur tous les objets extérieurs; mais que votre âme écoute les paroles de votre langue.

Avantage du chant des psaumes.

Il faut chanter les psaumes avec intelligence.

2. Là où se trouve un bourbier, on y voit accourir les animaux immondes, tandis que les abeilles sont attirées dans les endroits d'où s'exhalent les parfums et les émanations odorantes. Ainsi les chants dissolus attirent les démons, tandis que les cantiques spirituels appellent en nous la grâce de l'Esprit saint, qui sanctifie à la fois notre bouche et notre cœur. En vous parlant ainsi, mon intention n'est pas que vous vous contentiez de chanter vous seuls les psaumes, mais que vous formiez vos enfants, vos épouses, au chant de ces cantiques sacrés, non-seulement dans le temps que vous consacrez au tissage ou à d'autres occupations, mais surtout pendant les repas. C'est le moment que le démon choisit de préférence pour tendre ses piéges, car il a pour auxiliaires dans les festins l'ivresse, les excès de la table, les rires dissolus, le relâchement et la mollesse de l'âme. Il faut donc, avant comme après le repas, vous couvrir de la protection des psaumes, et en vous levant de table avec votre femme et vos enfants, chanter ensemble à Dieu ces hymnes sacrés. Voyez, en effet, l'apôtre saint Paul, menacé d'une sanglante flagellation, attaché à un pieu dans un cachot qui lui sert de demeure, il ne laisse pas, au milieu même de la nuit, alors que le sommeil est si plein de douceur, de louer Dieu avec Silas, sans que ni le lieu, ni le temps, ni les inquiétudes, ni la tyrannie du sommeil, ni les fatigues, ni les douleurs, ni quelque autre motif puisse le forcer d'interrompre leurs saintes mélodies. Nous donc, dont la vie s'écoule dans le calme, dans la joie, dans l'abondance de tous les biens, combien plus devons-nous offrir à Dieu nos chants d'actions de grâces, afin que si l'ivresse ou la sensualité ont laissé quelque trace honteuse dans notre âme, la divine psalmodie puisse effacer ces impressions mauvaises et toutes les pensées criminelles! A l'exemple des personnes riches qui font essuyer leurs tables avec une éponge pleine de baume, pour la nettoyer et la rendre pure de toutes les taches que les aliments auraient pu y laisser, nous-mêmes, au lieu de baume, remplissons notre bouche de cette mélodie spirituelle, pour qu'elle efface dans notre âme les taches que la sensualité aurait pu y produire, et disons tous ensemble d'une commune voix : « Vous m'avez rempli de joie dans la contemplation de vos créatures, et nous serons remplis d'allégresse en louant les œuvres de vos mains. » *Psalm.* XCI, 5.

L'on doit chanter des cantiques pendant le repas.

A la psalmodie joignons la prière, afin que notre habitation soit sanctifiée comme notre âme par les bénédictions du Ciel. Ceux qui invitent à leurs festins les comédiens, les danseurs, les femmes de mauvaise vie, y appellent en même temps le démon et toutes ses cohortes, et font de leurs maisons le théâtre de guerres et de dissensions innombrables (car c'est de là que naissent les jalousies, les fornications, les adultères, et une foule d'autres crimes.) Ainsi, par une raison contraire, celui qui invite le Roi-prophète avec sa harpe sacrée appelle en même temps Jésus-Christ dans l'intérieur de sa demeure. Or, là où se trouve Jésus-Christ, le démon n'ose entrer; que dis-je? il n'ose même jeter un regard furtif, et de cette source coulent en abondance la paix, la charité, tous les biens. Ils font de leur maison un théâtre, faites de la vôtre une église. Car on peut appeler sans se tromper une église, la maison qui est sanctifiée

par le chant des psaumes, par la prière, par le chœur des prophètes, par la ferveur et la charité. Peut-être ne comprenez-vous pas toute la force des paroles; ne laissez pas de former votre bouche à les redire. Car la langue elle-même est sanctifiée par ces paroles, lorsqu'elles sortent d'un cœur embrasé d'amour. Si nous contractons cette heureuse habitude, nous n'omettrons jamais ni volontairement, ni par négligence, de remplir ce devoir sacré, et l'habitude seule nous forcera comme malgré nous d'accomplir tous les jours cet acte de religion. Ni l'âge avancé, ni la jeunesse, ni la rudesse de la voix, ni l'ignorance absolue des règles de l'harmonie ne peuvent faire obstacle à l'exécution de ces chants. La seule condition qui soit ici exigée, c'est une âme qui sait modérer ses appétits sensuels, un esprit attentif, un cœur contrit, une raison bien affermie, une conscience pure. Si vous entrez avec ces dispositions dans le chœur que Dieu préside, vous pourrez figurer près de David lui-même. Il n'est besoin ici ni de harpe, ni de cordes tendues, ni d'archet, ni de science musicale, ni d'aucun instrument. Si vous le voulez, vous serez vous-même la harpe en mortifiant vos membres et en établissant ainsi une parfaite harmonie entre votre âme et votre corps. En effet, lorsque la chair cesse d'avoir des désirs contraires à ceux de l'esprit, qu'elle obéit à ses inspirations, et que vous la conduisez ainsi dans la voie de la vertu et de la perfection, vous exécutez une mélodie toute spirituelle. On ne demande pas ici une science qui ne s'acquiert qu'à force de temps; ayez une volonté généreuse, et vous arriverez bientôt à la perfection. Le lieu, le temps sont indifférents, et vous pouvez en tout temps comme en tout lieu chanter intérieurement ces divins cantiques. Vous vous promenez sur la place publique, vous êtes en voyage ou au milieu de vos amis, qui vous empêche de proposer à votre âme des chants intérieurs qui peuvent s'exécuter en silence? C'est ainsi que Moïse criait vers Dieu, et Dieu l'écoutait. Vous êtes artisan, vous pouvez également dans votre atelier joindre le chant des psaumes au travail qui vous occupe. Vous servez dans les armées ou vous remplissez les fonctions de juge, vous pouvez en faire autant.

3. Il n'est pas besoin en effet de parler, la voix intérieure de l'âme suffit pour le chant des psaumes. Car ce n'est point pour les hommes que nous chantons, c'est pour Dieu qui entend la voix du cœur et pénètre dans les replis les plus secrets de notre âme. C'est ce que l'apôtre saint Paul proclame si ouvertement lorsqu'il dit : « L'Esprit lui-même demande pour nous par des gémissements inénarrables; et celui qui sonde les cœurs sait quels sont les désirs de l'Esprit, parce qu'il demande pour les saints ce qui est selon Dieu. » *Rom.*, VIII, 26-27. Ce langage de l'Apôtre ne signifie point que l'Esprit saint pousse des gémissements, mais que les hommes vraiment spirituels, qui ont reçu les dons de l'Esprit saint, accompagnent des gémissements de la componction les prières et les supplications qu'ils adressent à Dieu pour leurs frères. Imitons leur exemple, et entrons tous les jours en communication avec Dieu par les psaumes et les prières. Mais ne lui offrons point de simples paroles, pénétrons-en le sens et la force, et pour cela expliquons le début de ce psaume. Quel est-il? « Comme le cerf soupire après les sources d'eaux vives, ainsi mon âme soupire vers vous, ô mon Dieu. »

Gémissements de l'Esprit saint.

Il est ordinaire à ceux qui aiment de ne point tenir leur amour secret, mais de faire connaître à tous ceux qui les entourent l'ardeur dont ils sont embrasés. Car l'amour est de sa nature comme une flamme ardente que l'âme ne peut tenir cachée. Aussi, écoutez le langage que l'amour suggère à l'apôtre saint Paul parlant aux Corinthiens : « O Corinthiens, ma bouche s'ouvre vers vous. » I *Cor.*, VI, 11. C'est-à-dire, il m'est impossible de contenir et de taire l'amour que j'ai pour vous, que je porte partout et toujours dans mon cœur comme dans mes paroles. C'est ainsi que le saint roi David ne peut se résoudre à taire l'amour ardent qu'il a pour Dieu et qu'il exprime en ces termes : « De même que le cerf soupire après les sources d'eaux vives, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu. » C'est ce même sentiment qui lui inspire ailleurs ces paroles : « O Dieu, ô mon

Dieu, je vous cherche dès l'aurore; mon âme brûle d'une soif ardente pour vous comme une terre déserte, stérile et sans eau. » *Psalm.* LXII, 1. C'est ainsi que traduit un autre interprète. Comme la parole est impuissante à exprimer son amour, le Roi-prophète cherche de tous les côtés un exemple qui puisse nous faire comprendre cet amour et nous faire partager ses transports. Laissons-nous donc persuader, et apprenons de lui à aimer Dieu. Et ne me dites pas : Comment puis-je aimer Dieu que je ne vois point? car combien de personnes nous aimons sans les voir, nos amis par exemple, nos enfants, nos parents, ceux qui nous sont le plus étroitement unis et que des voyages lointains séparent de nous? Loin que leur absence soit un obstacle à notre amour pour eux, elle ne sert au contraire qu'à le rendre plus vif et plus ardent. C'est ce qui faisait dire à saint Paul parlant de Moïse, qu'il avait renoncé aux trésors et aux richesses, à la splendeur du trône et à tous les honneurs que pouvait lui offrir l'Egypte, aimant mieux être affligé avec le peuple de Dieu. L'Apôtre nous donne ensuite la cause de cette conduite, c'est que Moïse sacrifiait à Dieu tous ces avantages terrestres : « Il demeura ferme et constant comme s'il eût vu l'Invisible. » *Hebr.*, XI, 25-27. Vous ne voyez pas Dieu, mais vous voyez ses créatures; vous voyez ses œuvres, le ciel, la terre et la mer. La vue seule d'un objet qui appartient à une personne qu'on aime, sa chaussure, ses vêtements ou quelque autre chose semblable, ravive l'affection qu'on a pour elle. Vous ne voyez pas Dieu, mais vous voyez ses serviteurs, ses amis, je veux dire les saints et ceux qui mettent en lui leur confiance. Ayez pour eux une affection respectueuse, et vous y trouverez une grande consolation au désir que vous avez de voir Dieu. Dans le commerce ordinaire de la vie, nous aimons non-seulement nos amis, mais aussi les personnes qui leur sont unies par les liens de l'affection. Si l'un de nos amis nous tient ce langage : J'aime cette personne, et je regarde comme fait à moi le bien qu'on peut lui faire; n'est-il pas vrai que nous mettons tout en œuvre, que nous déployons tout notre zèle pour lui être utile, comme si c'était notre ami lui-même? Or, nous pouvons donner cette preuve de notre amour pour Jésus-Christ. Il nous a dit : J'aime les pauvres, et je tiendrai compte de tout le bien qui leur sera fait comme s'il était fait à moi-même. Consacrons donc tous nos soins à les honorer, à les servir; faisons plus, versons dans leur sein tous les biens que nous possédons, dans la ferme confiance que dans leur personne c'est Dieu même que nous avons l'honneur de nourrir. Vous faut-il une preuve de cette vérité, écoutez ce que dit Jésus-Christ : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais nu, et vous m'avez revêtu. » *Matth.*, XXV, 35-36. Et que de raisons il nous donne pour satisfaire en partie le désir que nous avons de le voir! Trois choses d'ailleurs nous inspirent de l'amour : la beauté du corps, la grandeur des bienfaits, et l'affection qu'on nous témoigne. Chacune de ces choses peut par elle-même produire en nous ce sentiment. Quand même nous n'aurions reçu aucun bienfait d'une personne, il suffit que nous apprenions qu'elle nous aime d'un amour constant, qu'elle ne cesse de nous louer, de nous admirer, pour que nous nous attachions à elle et que nous l'aimions comme un bienfaiteur. Or, Dieu possède ces trois titres à notre amour, mais à un degré si élevé, qu'aucune parole n'est capable de l'exprimer. Et d'abord la beauté de cette nature bienheureuse et immortelle est une perfection infinie que rien ne peut surpasser, qui échappe à tout discours comme à toute pensée. Mais gardez-vous de croire, mon très-cher frère, que cette beauté ait rien de matériel, c'est une gloire toute spirituelle et une magnificence vraiment ineffable.

Nous pouvons aimer Dieu sans le voir.

4. Le prophète veut nous donner une idée de cette beauté dans ces paroles : « Des séraphins étaient autour du trône, de deux de leurs ailes ils voilaient leur face, de deux autres ils voilaient leurs pieds et des deux dernières ils volaient. Et ils criaient : Saint, saint, saint; ». *Isa.*, VI, 2-3; étonnés, ravis qu'ils étaient de tant de splendeur et de tant de gloire. David lui-même, à qui cette divine beauté avait été ré-

vélée, s'écrie dans l'admiration où le jette la contemplation de la gloire de cette nature bienheureuse : « Ceignez votre glaive à votre côté, vous qui êtes le Tout-Puissant; revêtez-vous de votre gloire et de votre majesté. » *Psalm.* XLIV, 4-5. Aussi Moïse désirait-il vivement contempler cette gloire, blessé qu'il était par l'amour que Dieu lui avait inspiré. C'est encore ce qui faisait dire à l'apôtre Philippe : « Montrez-nous le Père, et cela nous suffit. » *Joan.*, XIV, 3. Ou plutôt, quoi que nous puissions dire, nous ne pourrons jamais donner même une idée faible et imparfaite de cette immortelle beauté. Voulez-vous que du moins nous énumérions ses bienfaits ? La parole ici est également impuissante; voilà pourquoi saint Paul disait : « Grâces à Dieu pour le don ineffable qu'il nous a fait. » II *Cor.*, IX, 15. Et encore : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. » I *Cor.*, II, 9. Et dans un autre endroit : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables ? » *Rom.*, XI, 33. Quel discours a pu encore nous faire comprendre l'amour que Dieu a pour nous? Saint Jean, dans l'admiration que produisait en lui cet amour, s'écriait : « C'est ainsi que Dieu a aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique ! » *Joan.*, III, 16. Voulez-vous connaître comment Dieu exprime cet amour ardent qu'il a pour nous, écoutez ce qu'il dit par son prophète : « Une mère peut-elle oublier son enfant et n'avoir point pitié du fruit de ses entrailles ? Mais quand elle l'oublierait, moi je ne vous oublierai jamais. » *Isa.*, XLIX, 15. David commence ce psaume par ces paroles : « Comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu. » Et Notre-Seigneur Jésus-Christ semble rivaliser avec lui lorsqu'il dit : « Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! » *Matth.*, XXIII, 37. Dans un autre endroit, le Roi-prophète exprime encore la même vérité : « Comme un père s'attendrit sur ses enfants, ainsi le Seigneur a pitié de ceux qui le craignent. » *Psalm.* CII, 13. Et dans le même psaume : « Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant sa miséricorde s'élève et s'affermit sur ceux qui le craignent. » *Ibid.*, 11. Le Roi-prophète a recours à des exemples pour nous faire connaître le vif désir de son âme, et Dieu lui-même ne dédaigne pas de se servir de comparaisons pour exprimer le désir ardent qu'il a de notre salut. David a choisi les comparaisons du cerf dévoré par la soif et d'une terre desséchée, et Dieu choisit comme exemple de sa tendresse l'amour des poules pour leurs petits, la sollicitude des pères pour leurs enfants, la distance qui sépare les cieux de la terre, les entrailles si sensibles des mères, non que son amour ne soit pas supérieur à celui des mères pour leurs enfants, mais parce que ces images, ces figures, ces descriptions, ces comparaisons, expriment pour nous le plus grand amour que nous puissions concevoir.

Voulez-vous une preuve que l'amour de Dieu pour nous l'emporte de beaucoup sur l'amour d'une tendre mère pour ses enfants ? écoutez ce qu'il dit par son prophète : « Quand même une mère oublierait ses enfants, moi je ne vous oublierai jamais. » *Isa.*, XLIX, 15. Il veut nous faire comprendre par là que l'amour qu'il a pour nous est bien plus ardent que tout amour purement naturel. Méditez sérieusement toutes ces considérations, et vous allumerez vous-même dans votre âme le feu de l'amour divin et la flamme brillante de la charité. Et puisque rien n'est plus puissant pour établir une amitié vive et constante entre les hommes, que le souvenir des bienfaits qu'ils ont reçus, servons-nous de cette pensée à l'égard de Dieu. Considérons en nous-mêmes tout ce qu'il a fait pour nous, le ciel, la terre, la mer, l'air; tout ce que la terre contient, les arbres, les fleurs si variées, les animaux, les reptiles; tout ce qui existe dans la mer, au milieu de l'air, les astres qui sont dans le ciel, le soleil, la lune, et pour tout dire en un mot, toutes les créatures visibles, l'éclat de la lumière, l'ordre admirable des saisons, la succession du jour et de la nuit, les révolutions périodiques des astres. C'est lui qui a répandu en nous un souffle de vie, qui

nous a donné l'intelligence et nous a revêtus d'un empire presque absolu sur les créatures. Il nous a délégué ses anges, il nous a envoyé ses prophètes, et après eux son Fils unique. Et après tant de bienfaits, il ne cesse encore par lui-même et par son Fils unique de vous exhorter à travailler à votre salut; et saint Paul ne cesse lui-même jusqu'à ce jour de répéter : « Nous remplissons la fonction d'ambassadeur pour Jésus-Christ, et c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche. Nous vous conjurons au nom de Jésus-Christ de vous réconcilier avec Dieu. » II *Cor.*, v, 20.

Bienfaits de Dieu à notre égard.

« Son amour ne s'est point arrêté là, il a fait asseoir les prémices de votre nature au-dessus de toutes les principautés, de toutes les puissances, de toutes les vertus, et de tout ce qu'il y a de plus grand, soit dans le siècle présent, soit dans le siècle futur. » *Ephes.*, I, 21. C'est donc maintenant que nous pouvons nous écrier en toute vérité : « Qui pourra raconter la puissance du Seigneur, qui pourra publier les louanges qui lui sont dues? » *Psalm.* CV, 2. Et encore : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé? » *Psalm.* CXV, 12. Que peut-on imaginer de plus glorieux en effet, que de voir les prémices de notre nature qui s'est rendue coupable de tant de crimes, qui s'est déshonorée par tant d'actes ignominieux, élevée à cette hauteur et environnée d'une gloire si éclatante? Ne vous contentez pas de méditer ces bienfaits qui vous sont communs avec tous les hommes, repassez dans votre esprit ceux qui vous sont personnels, comme par exemple d'être sorti victorieux d'une action calomnieuse qu'on vous intentait, d'avoir évité les piéges que les voleurs vous avaient tendus au milieu d'une nuit obscure et profonde, d'avoir échappé au dommage que l'on voulait causer à votre fortune, d'avoir été guéri d'une maladie grave dont vous étiez atteint.

5. Rappelez à votre souvenir les bienfaits que vous avez reçus de Dieu dans tout le cours de votre vie, et vous trouverez qu'ils sont innombrables; non-seulement ceux qui s'étendent à votre vie tout entière, mais ceux mêmes qui n'embrassent qu'un seul jour; et si Dieu voulait nous remettre sous les yeux toutes les grâces dont il ne cesse de nous combler, sans que nous y pensions, sans même que nous le sachions, nous ne pourrions pas seulement les énumérer. Que de démons sont répandus dans les airs! Combien de puissances ennemies? Or, si Dieu leur permettait seulement de nous montrer leur affreuse et horrible figure, ne serions-nous pas saisis de crainte et d'épouvante, et comme frappés de mort? A cette considération, joignons la pensée des péchés volontaires ou involontaires que nous avons commis (car c'est encore une grâce signalée de Dieu qu'il ne tire pas tous les jours vengeance de nos péchés), et nous y trouverons un nouveau motif de l'aimer. Réfléchissez, en effet, aux fautes nombreuses que vous commettez, aux bienfaits dont Dieu vous comble chaque jour, à la patience, à la longanimité dont vous êtes l'objet; considérez encore que si Dieu eût voulu vous infliger chaque jour le châtiment que méritaient vos péchés, il y a longtemps que vous auriez cessé d'exister (comme l'atteste le Roi-prophète : « Si vous examinez, Seigneur, nos iniquités, qui pourra, grand Dieu, subsister devant vous? » *Psalm.* CXXIX, 3). Alors, vous lui rendrez de continuelles actions de grâces; aucune des épreuves qui vous arrivent ne vous paraîtra trop dure, et vous reconnaîtrez que ces épreuves eussent-elles été mille fois plus douloureuses, vous êtes loin encore d'avoir souffert ce que vous méritiez; vous sentirez alors un désir ardent naître dans votre cœur, et vous pourrez dire avec le Roi-prophète : « Comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire vers vous, ô mon Dieu! »

Il n'est pas inutile de rechercher pour quelle raison David choisit le cerf comme terme de comparaison. Le cerf est souvent altéré et court fréquemment vers les sources d'eau vive. Or, il est altéré de sa nature, et parce qu'il dévore les serpents et se nourrit de leur chair. Imitez son exemple, nourrissez-vous du serpent spirituel, abattez à terre le péché, et alors vous pourrez éprouver la soif du désir de Dieu. De même qu'une conscience criminelle rend notre âme impure, ainsi lorsque nous aurons rem-

porté une victoire complète sur nos péchés, et purifié notre âme de toutes ses souillures, elle pourra s'ouvrir à ces désirs spirituels, invoquer Dieu avec ferveur, s'embraser d'un amour plus ardent et chanter non-seulement de bouche, mais par toutes ses actions, ces paroles du Roi-prophète. C'est dans ce dessein que ce saint roi a écrit, ou plutôt que la grâce de l'Esprit saint lui a inspiré ces divins cantiques. Ce n'est pas seulement pour que nous les chantions de bouche, mais pour en faire passer le fruit dans nos œuvres. Gardez-vous donc de croire que vous entrez ici pour réciter seulement des paroles; en chantant les cantiques inspirés du Prophète, vous contractez un véritable engagement. Lorsque vous dites : « De même que le cerf soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu, » vous avez fait un traité avec Dieu, vous avez signé une convention, quoique sans papier et sans encre, vous avez déclaré à haute voix que vous l'aimiez par-dessus toute chose, que vous lui sacrifiez toute autre affection, et que votre âme était embrasée de son amour. Si donc, au sortir du lieu saint, une femme de mauvaise vie vous attire par l'appât séducteur de sa beauté, dites-lui : Je ne puis vous suivre, j'ai fait un pacte avec Dieu, et en présence de mes frères, des prêtres, des docteurs, j'ai déclaré et promis en chantant ces paroles, que j'aimais Dieu, que je soupirais vers lui comme le cerf soupire après les sources d'eau vive. Je crains d'être infidèle à mes engagements; l'amour de Dieu sera désormais l'unique objet de mes pensées. Si vous voyez de l'argent étalé sur la place publique, des vêtements brochés d'or, des hommes s'avançant fièrement suivis d'une foule de serviteurs, et conduits par des chevaux ayant des freins dorés, ne vous laissez pas impressionner par toute cette pompe, mais dites à votre âme : Nous venons de chanter : « Comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu, » et nous nous sommes fait l'application de ces paroles de de l'Ecriture. N'aimons donc rien des biens de cette vie, afin que cet amour demeure en nous dans toute sa pureté et qu'il ne vienne pas à s'affaiblir en se divisant. Ces richesses nous mettront en possession de toutes les richesses, de tous les trésors, de tout l'éclat que nous pouvons désirer. Cherchons donc à les acquérir, elles suppléeront pour nous à tout le reste. Voyez les malheureux esclaves d'un amour criminel, qui brûlent d'une passion coupable pour une fille souvent sans beauté; ils ne tiennent compte ni des menaces de leurs parents, ni des reproches de leurs amis, ni des jugements sévères du public, ils n'ont que cette personne en vue, et méprisent pour lui plaire les douceurs du foyer domestique, l'héritage paternel, la gloire, la réputation, les conseils de l'amitié. Il suffit pour les consoler de tout ce qu'ils sacrifient, d'avoir l'estime de la personne qu'ils aiment, quelle qu'elle soit, fût-elle perdue même d'honneur et de réputation. Ceux donc qui aiment Dieu d'un amour digne de lui, pourraient-ils encore être sensibles à ce que les hommes appellent prospérité ou revers de fortune? non, ils ne se laisseront point séduire par les vaines apparences de cette vie, parce que cet amour de Dieu est le but unique de leurs efforts. Ils n'auront que du dédain pour tous les biens de ce monde et du mépris pour ses afflictions, parce qu'ils sont comme enchaînés par l'amour de Dieu, qu'ils ne voient que lui seul, qu'il est l'objet constant de leurs pensées, et qu'ils se considèrent comme les plus heureux de tous les hommes. Qu'ils soient dans la pauvreté, dans l'ignominie, dans les chaînes, dans les tribulations, en proie à des maux extrêmes, jusqu'au milieu de leurs souffrances, ils estimeront leur sort préférable à celui des rois, parce qu'ils goûtent cette consolation vraiment admirable de souffrir pour celui qu'ils aiment.

6. Voilà pourquoi saint Paul, au milieu des dangers qui menaçaient continuellement sa vie, dans les prisons, dans les naufrages, dans les déserts, lorsqu'il était battu de verges, victime de mille autres persécutions, tressaillait d'allégresse et se glorifiait de ses souffrances : « Non contents de nous glorifier dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu, disait-il, nous nous glorifions encore dans nos afflictions. »

Rom., v, 2-3; et ailleurs : « Je me réjouis dans mes souffrances; et j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ. » *Coloss.*, I, 24. Et dans un autre endroit, il reconnaît et déclare que les souffrances sont une grâce : « Jésus-Christ vous a donné la grâce non-seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui. » *Philipp.*, I, 29. Efforçons-nous donc d'entrer dans les mêmes sentiments, et nous pourrons aussi supporter avec joie les épreuves qui nous arrivent. Ces épreuves n'auront pour nous rien de pénible, si nous aimons Dieu comme l'aimait le Roi-prophète. Ce n'est pas seulement ce verset que les fidèles chantent ensemble, mais les paroles qui suivent, qui nous font connaître l'étendue de son amour. En effet, après avoir dit : « De même que le cerf soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire vers vous, ô mon Dieu, » il ajoute : « Mon âme a soif du Dieu fort et vivant; quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant la face de Dieu ? » Il ne dit pas : Mon âme aime Dieu, ou bien elle a de l'affection pour Dieu, mais pour mieux nous exprimer la vivacité de son amour, il le compare au besoin de la soif, pour nous faire comprendre à la fois l'ardeur et la continuité de son amour. Ce n'est pas pendant un jour ou quelques jours seulement que nous éprouvons le besoin de la soif, mais pendant toute notre vie, parce que ce besoin tient à notre nature. Ainsi, ce saint roi et tous les saints ne se sont pas contentés d'avoir l'esprit de componction et d'amour un jour seulement, comme un grand nombre d'hommes, ou deux ou trois jours au plus (ce qui n'aurait rien de surprenant); mais ils persévéraient religieusement dans cet amour, et chaque jour ne faisait que l'accroître davantage.

C'est ce que le Roi-prophète veut exprimer par ces paroles : « Mon âme a soif du Dieu fort et vivant; » et il nous indique en même temps la cause de ce désir ardent, pour nous apprendre comment il est possible d'aimer Dieu de cette sorte. Tel est le sens des paroles suivantes : « Mon âme a soif de Dieu; » il ajoute : « Du Dieu vivant, » et il semble par là faire entendre bien haut ces reproches aux oreilles de ceux qui soupirent après les choses de cette vie. Pourquoi cette passion insensée pour la matière? Pourquoi cet amour des corps périssables? pourquoi cette ambition de la gloire? Pourquoi ces désirs de la volupté? Aucune de ces choses ne dure et ne vit éternellement; elles passent toutes, et disparaissent avec rapidité; elles sont plus vaines que l'ombre, plus trompeuses que les songes; elles se flétrissent et tombent plus vite que les fleurs du printemps. Les unes, en effet, périssent pour nous avec cette vie; les autres nous quittent même avant ce terme fatal. La possession en est incertaine, l'usage de courte durée, et le changement des plus rapides. En Dieu, au contraire, rien de semblable; il vit et demeure éternellement, et n'est sujet à aucun changement, à aucune espèce de vicissitude. Laissons donc toutes ces choses fragiles et éphémères, pour attacher notre amour à Celui dont l'existence est éternelle. Jamais celui qui l'aime ne sera confondu, jamais il ne sera séparé de lui, jamais il ne sera privé de l'objet de son amour. Celui qui place son affection dans les richesses, s'en voit dépouillé ou par la mort ou même avant qu'elle arrive. Ceux qui recherchent la gloire du monde éprouvent le même sort. Souvent la beauté des corps se flétrit encore plus vite. En un mot, toutes les choses de cette vie ont une existence éphémère et fugitive, et avant même qu'elles aient frappé nos regards, elles ont cessé d'exister. L'amour des biens spirituels est tout différent; il est toujours dans sa force et dans sa fleur, il ne connaît ni la vieillesse ni les effets de la vétusté; il est affranchi de tout changement, de toute vicissitude, de toute incertitude de l'avenir. Il est l'appui et le soutien, le rempart inexpugnable de ceux qui le possèdent; il ne les abandonne point au sortir de cette vie, mais il les accompagne et les suit constamment, et les revêt d'une splendeur plus brillante que celle des astres qui nous éclairent.

C'est ce que savait le saint roi David, et c'est pour cela qu'il persévérait dans l'amour de Dieu; mais il ne pouvait contenir au-dedans de lui cet amour, et il s'efforçait, par tous les moyens possibles, de faire connaître le feu qui le brûlait intérieurement. Aussi après avoir dit : « Mon

âme a soif du Dieu fort, » il ajoute : « Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant Dieu ? » Vous voyez une âme toute embrasée et consumée d'amour. Il sait qu'il doit voir Dieu au sortir de cette vie, mais il ne peut attendre ce moment, il ne peut souffrir de retard, et il se montre ici animé du même esprit que l'Apôtre. En effet, la longueur du pèlerinage de cette vie arrachait aussi des gémissements à saint Paul. Le Roi-prophète éprouve le même sentiment, et il s'écrie : « Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant Dieu ? » II *Cor.*, v, 2. Supposons un homme ordinaire, d'une condition vile, obscure et qui vit dans la pauvreté, il ferait déjà un grand acte de vertu en méprisant la vie présente, mais quelle vertu bien plus héroïque faut-il dans un roi qui nage au sein des délices, qui est environné d'une gloire éclatante, qui a remporté d'innombrables victoires, qui s'est illustré et immortalisé dans mille combats, pour mépriser les richesses, la gloire, les plaisirs de la terre, pour soupirer ardemment après les biens de l'autre vie ? Voilà la marque d'un esprit magnanime, d'une âme qui a le goût de la sagesse et qui brûle de l'amour des biens célestes.

7. Imitons nous-mêmes un si bel exemple, cessons d'admirer les biens de la vie présente, et réservons notre admiration pour les biens de l'autre vie, ou plutôt admirons les biens éternels pour cesser d'admirer les biens de cette vie. Méditons donc continuellement ces vérités. Représentons-nous le royaume des cieux, l'immortalité, cette vie qui ne doit point finir, l'union avec les chœurs des anges, la société de Jésus-Christ, une gloire incorruptible, une vie affranchie de tout sentiment de douleur. Représentons-nous encore que les larmes, les injures, les outrages, la mort, la tristesse, la fatigue, la vieillesse, les maladies, les infirmités, la pauvreté, les calamités, la viduité, toutes les autres épreuves douloureuses et pénibles ont disparu pour faire place à la paix, à la douceur, à la mansuétude, à l'amour, à la joie, à la gloire, à l'honneur, à la magnificence et à mille autres biens, que la parole ne peut exprimer. Oh ! alors nous serons insensibles à tous les biens de la vie présente, et nous pourrons dire avec le Roi-prophète : « Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face de Dieu ? » Si tels sont nos sentiments, ni la prospérité ne pourra nous enfler, ni l'adversité nous abattre, ni la jalousie, la vaine gloire, ni aucune autre chose, nous faire sortir de nous-mêmes. N'entrons donc pas ici comme au hasard, ne répondons pas comme par manière d'acquit, mais prenons ce verset pour nous servir de bâton et de soutien. Chaque verset des psaumes suffit à lui seul pour nous élever à une sagesse éminente, réformer nos idées, et nous procurer les plus grands avantages, et si nous méditons attentivement chacune des paroles qui les composent, nous en recueillerons les fruits les plus abondants. Vous ne pouvez objecter ici ni la pauvreté ni le manque de loisir, ni la lenteur de votre esprit. Vous êtes pauvre, et par là même dans l'impossibilité de vous procurer des livres ; ou bien vous avez des livres, mais le temps vous manque pour les lire. Contentez - vous de méditer les versets des psaumes que vous avez chantés ici, non pas une, deux ou trois fois, mais dans une multitude de circonstances, et vous y trouverez une matière abondante de consolations. Voyez quels trésors un seul verset vient de nous ouvrir !

Et qu'on ne me dise pas : Avant cette explication, j'ignorais les richesses que ce verset renfermait ; car, avant même toute explication, une attention ordinaire suffit pour en pénétrer le sens. Si vous apprenez seulement à dire : « Comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu ! Mon âme a soif du Dieu fort et vivant, quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face de Dieu ? » ces paroles seules, sans autre explication, peuvent vous faire entrer dans tous les secrets de la divine sagesse. Vous récitez encore ces autres paroles : « Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur ; » *Psalm.* CXI, 1 ; vous pouvez également en comprendre le sens, c'est-à-dire ne point regarder comme heureux celui qui a en partage les richesses, la puissance, la beauté, la force, qui possède de somptueuses demeures, qui occupe des fonctions éminentes, qui habite les palais des rois ; mais celui-là seul qui fait profession de piété, de sagesse, de crainte de

Dieu. Ajoutons qu'un tel homme est heureux non-seulement par l'espérance des biens à venir, mais par les biens dont il jouit dans le cours de la vie présente. Dès cette vie, en effet, il est mille fois plus puissant que le premier. Que la maladie les atteigne tous deux, celui qui est revêtu de pourpre ne trouvera aucun adoucissement à ses douleurs dans la multitude de ses gardes, non plus que dans l'éclat extérieur qui l'environne, mais sous les yeux de ses serviteurs, de ses parents, de tous ceux qui l'entourent, il est comme dévoré dans une fournaise ardente. Au contraire, l'homme fidèle aux inspirations de la piété et de la crainte de Dieu, sans avoir besoin de recourir à ses parents, à ses serviteurs, à aucun de ceux qui sont présents, n'a qu'à jeter les yeux non point constamment, mais deux ou trois fois vers le ciel, pour éteindre les ardeurs de cette fournaise. Vous verriez la même chose se reproduire au milieu des afflictions et des malheurs qui fondent sur nous à l'improviste. Ceux qui ont les richesses en partage et occupent des positions brillantes, sont facilement accessibles au trouble. Ceux, au contraire, qui préfèrent aux richesses l'amour de la religion et l'étude de la sagesse, supportent courageusement le poids de l'adversité. En dehors même de ces pénibles épreuves, la conscience de celui qui craint Dieu est pleine d'une joie plus grande et plus pure que l'âme de celui qui vit au milieu des richesses. Celui-ci, en effet, bien qu'il ait tout en abondance, mène une existence mille fois plus triste que ceux qui ne vivent que de privations, parce que ses crimes sont continuellement présents à sa mémoire, et que sa conscience ne cesse de les lui reprocher. L'autre, au contraire, bien que manquant du nécessaire, jouit d'un calme plus assuré que ceux qui regorgent de délices, parce qu'il se nourrit des espérances célestes, et qu'il attend de jour en jour la récompense de ses bonnes œuvres. Mais je ne veux pas prolonger davantage ce discours, pour ne point fatiguer votre attention, et je laisse à ceux qui aiment le travail, le soin de lire chacun des versets de ce psaume, et de comprendre la vertu divine qu'ils renferment. Je m'arrête donc ici, en vous exhortant, bien-aimés frères, à ne point sortir d'ici sans aucun fruit. Prenez les paroles de ce psaume comme autant de perles, pour les conserver et les méditer soigneusement dans vos demeures. Redites-les à vos amis et à vos épouses; et, si le trouble vient à s'emparer de votre âme, si vous sentez s'élever en vous la convoitise, la colère ou quelque autre sentiment condamné par la raison, ayez à la bouche les paroles de ce divin cantique, elles seront pour vous en cette vie le gage d'une paix ineffable, et dans l'autre des biens éternels, que nous obtiendrons par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel soit au Père et au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant, toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME XLIII.

Au vainqueur pour être exécuté par les fils de Coré. — « O Dieu, nous les avons entendues de nos oreilles, nos pères nous les ont racontées, les œuvres que vous avez accomplies de leur temps aux jours anciens. » Un autre interprète traduit : « Dans les jours qui ont précédé. » Un autre : « Dans le commencement. »

1. Le Roi-prophète, dans ce psaume, parle non pas en son nom, mais au nom des Macchabées; et il raconte et prédit les événements qui devaient avoir lieude leur temps. Tels sont, en effet, les prophètes. Ils parcourent tous les temps présents, passés et à venir. Mais il est nécessaire de faire connaître tout d'abord ce qu'étaient ces Macchabées, aussi bien que leurs travaux et leurs épreuves, pour jeter un plus grand jour sur le sujet de ce psaume. Lorsque Antiochus-Epiphane fut entré dans la Judée, en semant la dévastation sous ses pas, et qu'il eut forcé un grand nombre de Juifs de transgresser les lois et la religion de leurs pères, les Macchabées demeurèrent invulnérables au milieu de ces rudes épreuves; et quand la guerre devenait si accablante que toute résistance était impossible, ils se cachaient. C'est ce que firent plus tard les apôtres eux-mêmes. Ils ne se jetaient pas continuellement au milieu des dangers, mais ils s'y

dérobaient quelquefois en se retirant dans des lieux sûrs et ignorés. Puis, lorsque les Macchabées avaient tant soit peu repris courage, ils sortaient de leurs retraites; comme de jeunes lions vigoureux, ils s'élançaient de leurs cavernes, résolus à sauver avec eux tous ceux qu'ils pourraient. Ils parcouraient les villes, la contrée tout entière, ils réunissaient autour d'eux tous ceux qui étaient demeurés fidèles, et relevaient le courage de ceux qui s'étaient laissé abattre et corrompre, en les exhortant à revenir à la religion de leurs pères. Ils leur représentaient la grande bonté de Dieu, qui ne refuse jamais le salut au repentir. C'est ainsi qu'ils se formèrent une armée, composée d'hommes d'un courage à toute épreuve. Car ce n'était ni pour leurs épouses, ni pour leurs enfants et leurs serviteurs, ni même pour sauver leur patrie de la destruction et de la captivité, mais pour les lois et les institutions religieuses de leurs pères qu'ils combattaient, et Dieu lui-même était leur chef. Lors donc qu'ils marchaient au combat et qu'ils exposaient leur vie, ils triomphaient de leurs ennemis, par la confiance qu'ils avaient non dans leurs armes, mais dans la cause même pour laquelle ils combattaient, et qui était pour eux comme une armure invincible. Aussi, avant de combattre, ils ne poussaient point de cris effrayants; ils ne chantaient pas, comme quelques autres peuples, d'hymnes guerriers; ils ne menaient pas avec eux de joueurs d'instruments, comme dans les autres armées; mais ils invoquaient le secours d'en haut, et priaient Dieu de prendre leur défense en main, puisque c'était pour lui qu'ils livraient bataille et pour sa gloire qu'ils combattaient.

Voyons donc quel est le langage de cette armée de Dieu, lorsque sous la protection d'un secours divin, elle est sur le point d'attaquer ses ennemis : « O Dieu, nous avons entendu de de nos oreilles. » Quelques-uns qui se trouvaient dans leurs rangs, en voyant l'armée si nombreuse d'Antiochus, et son ordre de bataille, se rappelaient ses premiers et si rapides succès et se laissaient abattre et décourager, en jetant ensuite les yeux sur leur petit nombre et leur faiblesse. C'est donc pour réveiller leur courage et les convaincre que tout ici dépend de Dieu qui les conduit au combat, de Dieu qui sans aucune armée peut, s'il le veut, leur donner la victoire, que le Roi-prophète fait aux combattants cette exhortation sous forme de prière, et qu'en s'adressant ainsi à Dieu, il les remplit d'une intrépidité nouvelle. C'est là en effet ce qui donne à son discours une vertu toute particulière, et il eût eu beaucoup moins de force s'il se fût adressé directement à eux, au lieu de s'adresser à Dieu. C'est dans ce même dessein qu'il ajoute : « Non, ce n'est point leur glaive qui les a mis en possession de cette terre, ce n'est point leur bras qui les a sauvés. » Quoi de plus propre à ranimer le courage de ceux qu'effraie la perspective des dangers à courir, et qui cherchent la victoire par des moyens naturels et tout humains? Cette prière est donc une exhortation à ceux qui composent cette armée de mettre toute leur confiance en Dieu, et de faire dépendre la victoire de l'espérance qu'ils placeront en lui. Mais pourquoi au lieu de dire simplement : « Nous avons entendu, » s'exprime-t-il de la sorte: « Nous avons entendu de nos oreilles? » Par quelle autre partie du corps peut-on entendre? Est-ce donc là une addition superflue? Non, car c'est la coutume parmi les hommes, lorsqu'ils racontent des faits dont ils sont plus certains ou qui ont à leurs yeux une importance plus grande, de s'exprimer de la sorte vis-à-vis de ceux qui n'ont pas la même certitude, et de dire qu'ils ont entendu de leurs oreilles. Et ce n'est pas seulement dans cette circonstance, mais dans d'autres semblables que nous nous exprimons de cette manière en invoquant le témoignage de nos sens. C'est donc comme nouveau motif de crédibilité qu'on ajoute le témoignage des oreilles. Nous employons la même locution à l'égard des yeux et des mains, comme lorsque nous disons : Nous avons touché de nos mains. C'est ainsi que s'exprimaient les apôtres : « Ce que nos yeux ont vu, disaient-ils, ce que nos mains ont touché. » I *Joan.*, I, 1.

Voyez par ce préambule seul quelle est la vertu des Macchabées. Ils avaient mille fois souffert pour Dieu les plus rudes épreuves, ils

étaient à la fois bannis de leur patrie, privés de la liberté, exposés à toute sorte de dangers, tandis que d'autres avaient été obligés de s'enfuir sur les montagnes et dans les déserts. Et cependant vous ne les entendez pas dire à Dieu : C'est pour vous que nous avons souffert toutes ces épreuves, venez à notre secours. Il semble qu'ils ne peuvent invoquer aucun de ces moyens de défense ; ils n'ont aucune confiance dans leurs œuvres, et ils se réfugient dans les bontés de Dieu à l'égard de leurs ancêtres. Que ceux que rien n'autorise à compter sur leurs actions, agissent de la sorte, rien d'étonnant, la nécessité leur en fait un devoir. Mais les Macchabées pouvaient invoquer avec assurance le témoignage de leurs faits héroïques, et cependant ils demandent à être sauvés non par le mérite de leurs œuvres, mais par cette même bonté dont Dieu a fait preuve à l'égard de leurs ancêtres ; peut-on trouver une preuve plus grande d'humilité, et tout ensemble de courage et de générosité ? En effet, l'invocation seule du nom de Dieu suffit pour mettre en déroute les armées les plus nombreuses et les plus aguerries.

Conduite des Macchabées envers leurs enfants.

2. « Nos pères nous ont raconté. » Prêtez ici l'oreille, vous qui ne prenez aucun soin de vos enfants, qui leur laissez chanter des chants inspirés par le démon, et qui n'avez que du mépris pour les récits sacrés. Tels n'étaient point les Macchabées, ils passaient leur vie à écouter le récit des grands événements dont Dieu était l'auteur, et ils en recueillaient un double avantage. Ceux qui avaient été l'objet de ces bienfaits, trouvaient dans leur souvenir un motif pour devenir meilleurs ; tandis que leurs enfants puisaient dans ces récits une connaissance plus approfondie de Dieu, et se sentaient excités à imiter les vertus de leurs pères.

Utilité des livres saints.

Les livres saints étaient pour eux comme la bouche des auteurs de leurs jours ; et dans toutes les écoles, dans toutes les institutions, on enseignait ces récits dont rien ne pouvait surpasser ni l'agrément, ni l'utilité. Si, en effet, la simple narration d'événements indifférents, si des fables, des fictions sont souvent pleines d'attraits pour ceux qui les écoutent, combien plus les récits où se manifeste avec tant d'éclat, la bonté de Dieu, sa puissance, sa sagesse, sa providence, devaient-ils charmer ceux qui étaient fidèles à les entendre, et les exciter à devenir meilleurs ? Ceux qui avaient été les témoins de ces événements et qui les avaient vus de leurs yeux, en transmettaient le souvenir à leurs descendants, et le sens de l'ouïe était pour ces derniers un motif de certitude aussi fort que celui de la vue. Car la foi n'était pas moins ferme dans ceux qui n'avaient point été les témoins oculaires de ces prodiges, que dans leurs pères sous les yeux desquels ils s'étaient accomplis. Or, c'était là pour eux un exercice utile pour leur foi.

Voyons maintenant quelle est leur prière et si elle est conforme à celle de leurs pères. En effet, celui qui adresse à Dieu une prière et veut en assurer le succès, doit s'appuyer en priant sur l'exemple de ceux qui ont déjà obtenu une grâce semblable. Je m'explique : Un serviteur nous demande une faveur ; s'il nous allègue qu'un autre l'a déjà obtenue, c'est pour nous un motif déterminant pour la lui accorder à lui-même, à moins qu'il n'y ait défaut d'analogie soit dans la personne qui demande, soit dans la grâce qu'elle sollicite. Ainsi, celui qui a obtenu cette faveur est-il dans la même condition que celui qui demande, et l'objet qu'il demande est-il semblable ? l'exemple allégué est juste. Mais si l'un mérite de recevoir cette grâce, tandis que l'autre en est moins digne, il faudra que la prière redouble ses instances. Rendons cette vérité plus claire par un exemple tiré des Ecritures. Lorsque la Chananéenne eut entendu Jésus lui dire : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens, » elle lui répondit : « Il est vrai, Seigneur, mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » *Matth.*, XV, 26-27. Et saint Paul écrivait aux Corinthiens : « Si d'autres usent de ce pouvoir à votre égard, pourquoi n'en userions-nous pas plutôt qu'eux ? » I *Cor.*, IX, 12. L'Apôtre prouve par la différence qui existe entre les autres et lui qu'il a plus de droits à cette faveur. Il écrit encore à Philémon : « Les cœurs des saints ont ont été soulagés par vous. C'est pourquoi,

bien que je puisse prendre en Jésus-Christ une entière liberté de vous ordonner une chose qui est de votre devoir, néanmoins, à cause de l'amour que j'ai pour vous, j'aime mieux vous supplier. » *Philem.*, 7-8. Ici les deux termes de la comparaison sont égaux. Lorsqu'on a en effet reçu une première grâce, c'est pour ainsi dire une introduction à une seconde, si toutefois le second solliciteur est semblable, ou si l'objet de sa prière est le même. Et ce ne sont point seulement les grâces qui ont été accordées aux autres, mais celles qui nous ont été accordées à nous-même qui peuvent donner une nouvelle force à la prière. C'est encore ce que fait saint Paul en écrivant aux Philippiens : « Car vous m'avez envoyé deux fois à Thessalonique ce qui m'était nécessaire. » *Philipp.*, IV, 16. Aussi beaucoup de ceux qui donnent en plus grande abondance font cette recommandation : Ne le dites pas à d'autres. Ils craignent que les dons faits à un seul ne leur amènent de nombreux solliciteurs auxquels ils ne pourraient refuser ce qu'ils demandent, après avoir donné une première fois. On conçoit du reste que les hommes fassent cette recommandation, parce qu'ils s'appauvrissent en donnant. Dieu, au contraire, publie hautement les dons qu'il répand sur les hommes pour engager les autres à lui en demander de nouveaux. Car plus il donne, plus il fait éclater son inépuisable richesse. C'est ce qui fait dire à saint Paul : « Il répand ses richesses sur tous les hommes et sur tous ceux qui l'invoquent. » *Rom.*, X, 12. Admirez cette richesse d'une nouvelle nature, imitez aussi vous-même cette libéralité divine. En effet, lorsque vous donnez les richesses que vous avez en réserve, c'est alors que vous les augmentez : si au contraire vous aimez mieux les enfouir, vous les diminuez. Et qu'y a-t-il d'étonnant que ce phénomène se reproduise dans les choses spirituelles, puisque nous en voyons tous les jours des exemples dans les choses matérielles ? Si par un motif de parcimonie vous ne faites point usage du blé que vous avez amassé, et que vous ne le semiez pas dans la terre, il devient la pâture des vers ; si au contraire vous le dispersez en le semant, vous recueillerez une abondante moisson.

3. Ecoutez cette vérité, vous à qui l'aumône coûte tant à faire. Ecoutez, vous qui diminuez vos richesses en voulant les conserver. Ecoutez, vous qui n'avez rien de plus que ceux qui ne sont riches que dans leurs songes. En effet, les choses de la vie présente ne sont en réalité qu'un songe. De même donc que ceux qui s'imaginent en dormant posséder de grandes richesses, fussent-ils alors les maîtres des trésors des rois, sont les plus pauvres de tous les hommes aussitôt que le jour vient à poindre ; de même, dans la vie présente, celui qui ne peut rien emporter de ses richesses dans l'autre vie est le plus pauvre des hommes, quand bien même ici-bas il aurait possédé de grands biens, car il n'a été riche qu'en songe. Si donc vous voulez me montrer un véritable riche, montrez-le-moi lorsque le jour sera venu, lorsque nous serons entrés dans la patrie ; car ici-bas, je ne puis distinguer un riche d'un pauvre. Nous n'avons point ici la réalité des choses, ce ne sont que des noms spécieux qui nous trompent. Il en est qui donnent aux aveugles le nom de πολυϐλέποντας, dont la vue est très-étendue, bien que la réalité soit contraire à ce nom ; ainsi je ne crains pas de dire que le nom de riche est porté ici-bas par ceux qui ne possèdent rien. C'est justement quand cet homme est riche d'après le langage ordinaire que je découvre sa grande pauvreté. En effet, s'il n'était dans la dernière indigence, il ne chercherait pas à amasser de si grandes richesses. On ne donnerait point à un aveugle le nom de πολυϐλέποντα, c'est-à-dire qui voit beaucoup de choses, s'il n'avait perdu entièrement la vue ; il en est de même pour le riche.

Les riches dans la vie future sont les plus pauvres des hommes.

Laissons donc ces noms qui nous trompent, pour nous attacher à la vérité. En effet, la réalité des choses ne consiste pas dans les noms, mais c'est la nature des choses elles-mêmes qui leur assigne les noms qui sont conformes à leur essence. Vous appelez cet homme riche, il ne l'est pas en réalité. Et comment ne l'est-il pas, lui chez qui on voit regorger l'argent, l'or, les pierres précieuses, les riches vêtements, et tous les autres biens de la terre? Parce que ce n'est ni l'or, ni les vêtements précieux, ni les richesses, mais l'aumône seule qui rend un homme vraiment

riche : je ne vois là que de l'herbe, du bois, de la paille. Dites-moi, en effet, quel vêtement sera capable de couvrir la nudité de celui qui se tiendra devant le tribunal redoutable de Dieu? C'est ce que craignait saint Paul quand il disait : « Si toutefois nous sommes trouvés vêtus et non pas nus. » II *Cor.*, v, 3. Quelles richesses pourront l'arracher à de si grands dangers; quels serviteurs, quels palais, quelles pierres précieuses, pourront le garantir des châtiments qui lui sont infligés? quels bains pourront alors laver les souillures de ses péchés? Jusques à quand donc vous séduirez-vous ainsi vous-même? Jusques à quand fermerez-vous les yeux à la vérité pour rechercher ardemment de vains songes, alors que le jugement est si près, et qu'il est à votre porte?

Mais revenons à ce qui fait l'objet de ce psaume. « Nos pères nous ont raconté l'œuvre que vous avez accomplie de leur temps, aux jours anciens. » On peut aussi donner à ces paroles un sens anagogique. Car bien que leurs pères leur aient raconté ces merveilles, la grâce de Dieu nous a donné par l'avénement du Saint-Esprit de connaître les œuvres qu'il a opérées en leur faveur. Or, comment entendre ces paroles dans le sens anagogique? En les appliquant aux faits éclatants de la loi de grâce qui nous a introduits dans le ciel et nous a rendus dignes du royaume éternel. Dieu s'est fait homme, et la muraille qui nous séparait de lui a été renversée. Reprenons le sens historique : « L'œuvre que vous avez accomplie de leur temps, aux jours anciens. » Le Roi-prophète rappelle le souvenir d'événements anciens et de faits qui se sont accomplis bien des siècles auparavant. Et pourquoi ne fait-il pas allusion aux faits plus récents? Lorsque nous parlons aux hommes, nous choisissons des événements presque contemporains pour les attirer à nos idées, à cause de la faiblesse de leur mémoire. Mais Dieu connaît également toute chose, les anciennes comme les nouvelles. « Voici que vous connaissez toute chose, dit ailleurs le Roi-prophète, l'avenir comme le passé. » *Psalm.* cxxxviii, 5. Il importe donc peu que les faits historiques soient anciens ou nouveaux, pourvu qu'ils aient rapport au but qu'on se propose. Mais quel événement ancien le Roi-prophète veut-il ici représenter à Dieu? « Votre main a exterminé les nations, pour rétablir nos pères en leur place, vous avez frappé les peuples et vous les avez chassés de leur demeure. » Avez-vous reconnu de quelle guerre il est ici question, de quelle victoire, de quel triomphe? Est-il besoin que je vous l'explique? Je suis persuadé qu'un grand nombre d'entre vous comprend le sens de ces paroles; mais en faveur de ceux qui pourraient l'ignorer, je crois nécessaire d'entrer dans quelques développements. Quels sont donc les triomphes, quels sont les faits éclatants dont le Roi-prophète rappelle ici le souvenir? Ce sont ceux qui se sont accomplis dans l'Egypte, dans le désert, dans la terre promise, ou plutôt ceux qui étaient l'objet des promesses divines. En effet, les Israélites qui sortirent de l'Egypte n'entrèrent pas dans la Palestine, mais tous périrent dans le désert. Lors donc que leurs enfants et ceux qui naquirent depuis dans le désert entrèrent dans la terre promise, ils n'eurent pas besoin de faire usage de leurs armes, il leur suffisait de pousser des cris pour s'emparer des villes. Ainsi, lorsqu'ils eurent traversé le Jourdain, ils prirent la première ville qu'ils rencontrèrent, celle de Jéricho, bien plutôt en dansant qu'en combattant. Ils étaient armés, il est vrai; cependant on eût dit qu'ils marchaient non pas au combat, mais à une fête et à une réjouissance publique. Leurs armes étaient pour eux une parure plutôt qu'un moyen de défense. Ils étaient précédés par les prêtres couverts de leurs vêtements sacrés et par les lévites qui marchaient en tête de l'armée; et c'est ainsi qu'ils firent le tour des murs de la ville. C'était un spectacle vraiment digne d'admiration et presque incroyable, de voir une armée composée de tant de milliers d'hommes s'avançant en bon ordre et en mesure, marchant en silence et dans une tenue parfaite comme s'il n'y avait personne, et n'ayant besoin que du son des trompettes pour mener à bonne fin son entreprise. Quoi de plus propre à confondre ceux qui remplissent l'église de tumulte? Car, si malgré le son retentissant des trompettes, il régnait

dans cette armée un ordre si parfait, quelle excuse pourront apporter ceux qui dans le lieu même où Dieu daigne parler aux hommes, empêchent d'entendre ces paroles par l'agitation et le bruit qu'ils produisent? Mais pourquoi, me demanderez-vous, le Roi-prophète ne parle-t-il point de ceux qui sont sortis de l'Egypte? Parce que tous étaient morts, tous avaient été punis. Et pourquoi cette peine de mort s'étendit-elle à tous? Parce qu'ils s'étaient rendus coupables d'un grand crime. Dieu les punissait encore de la sorte, parce qu'il voulait que ceux qui devaient entrer dans la Palestine n'eussent pas été spectateurs des superstitions, des impiétés qui régnaient dans l'Egypte, et qu'ils n'eussent aucun maître pour leur enseigner de si grands crimes. En effet, les Israélites étaient tellement esclaves des coutumes des Egyptiens, qu'après tant de miracles opérés sous leurs yeux, ils n'avaient pu encore effacer les restes de ces sacriléges erreurs. Or, s'ils avaient pris pour maîtres les Chananéens, mille fois pires que les Egyptiens, à quels excès d'impiété se seraient-ils portés? Voilà pourquoi Dieu retint dans le désert leurs enfants, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à l'âge de maturité.

4. En vous tenant ce langage, nous ne suivons pas nos propres inspirations, mais celles de la sainte Ecriture. Dieu, en effet, reproche aux Israélites, par le Prophète, qu'après les avoir conduits dans le désert et leur avoir fait souvent entendre sa parole, ils ont refusé de l'écouter. Mais pourquoi commande-t-il à son peuple de prendre les armes au moment de marcher contre la ville de Jéricho? Le miracle n'eût-il pas été plus étonnant, s'ils eussent marché sans armes contre cette ville? Nous répondons qu'en commandant de prendre quelques moyens naturels et de s'appuyer sur un secours extérieur, Dieu s'accommode à leur faiblesse. Car, au fond, que pouvaient les armes et le son des trompettes pour détruire les murailles de cette ville? S'il avait fallu combattre contre des hommes, les armes eussent été de quelque utilité, mais à quoi pouvaient-elles servir devant des murailles qui devaient tomber d'elles-mêmes? Nous voyons encore que, sous Gédéon, ceux qui furent choisis pour combattre étaient en tout semblables à ceux qui furent laissés, car ils étaient tous également connus. Pourquoi donc Dieu tient-il cette conduite? Pour amener à la foi ceux à qui il commande d'agir de la sorte. En effet, l'âme qui est unie à un corps, qui n'a jamais rien vu d'immatériel, et qui se porte avec ardeur vers les choses sensibles, a besoin d'être conduite jusqu'aux vérités purement intelligibles par le moyen des choses extérieures. Voilà pourquoi les prophètes, lorsqu'ils parlent de Dieu, le représentent avec un corps semblable au corps de l'homme. Ce n'est pas sans doute pour donner une forme matérielle à cette nature incorruptible et immortelle; mais à l'aide de ces moyens sensibles, ils veulent enseigner les vérités surnaturelles à l'âme étroitement associée avec les choses extérieures. L'action de Dieu ne peut être perçue que par l'intelligence; mais Dieu veut qu'il y ait ici quelque chose de sensible pour prévenir tout sentiment d'incrédulité dans les témoins de cet événement. Si Dieu leur avait dit simplement: Dans sept jours la ville sera détruite, sans que vous ayez besoin de faire autre chose que de rester en repos, un grand nombre peut-être eût refusé de le croire. Il leur fait donc ce commandement pour être comme le fondement de la foi dans leur âme.

Pour preuve que ce n'est pas là une simple conjecture, comme vous pourriez peut-être le penser, je veux apporter à l'appui un fait emprunté aux anciens temps. Naaman était syrien; atteint de la lèpre, et honteux d'une maladie qui mettait d'ailleurs ses jours en danger, il vint dans la Palestine (car je veux abréger ce récit), pour obtenir du Prophète sa guérison. Lorsqu'il fut arrivé devant sa demeure, il demanda celui qui devait le guérir. Celui-ci se rendit à sa prière, mais sans sortir de sa maison, et il le renvoya en lui ordonnant d'aller se laver dans le fleuve du Jourdain. Cet homme, justement parce que cette ordonnance était des plus faciles, puisqu'il ne s'agissait que d'une chose extérieure, qui n'exigeait pas de grands efforts d'esprit, refusa de croire; et quel fut son raisonnement? « Je croyais qu'il sortirait vers moi,

qu'il imposerait la main sur moi, et qu'il invoquerait le nom du Seigneur, son Dieu, et qu'il me guérirait de la lèpre. » IV *Reg.*, v, 11. Vous voyez comment son âme avait besoin d'un signe extérieur et sensible. Il ne croyait pas que la parole du médecin suffisait, mais il voulait qu'il y ajoutât l'imposition de ses mains, preuve de la faiblesse de son esprit. Cet exemple peut nous servir à résoudre bien des difficultés. C'est pour la même raison, en effet, que Jésus-Christ ne guérit pas toujours les maladies par sa seule parole, mais qu'il y joint l'action de la main. C'est ainsi que nous le voyons mettre son doigt dans la bouche et sur la langue, tandis que, dans d'autres circonstances, sa parole seule, et quelquefois un seul acte de sa volonté, suffisait pour guérir ceux qu'on lui présentait. Or, pourquoi le Sauveur agissait-il de la sorte? Par condescendance pour la faiblesse de ceux qui venaient le trouver. Et pour vous convaincre que tel est le motif de sa conduite, il donne des éloges à ceux qui n'avaient pas besoin de ces signes extérieurs. « Je vous le dis en vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël, » *Matth.*, VIII, 10; parce qu'en effet, le centurion ne cherche point à l'attirer dans sa maison, et qu'il dit au Sauveur que sa parole lui suffit. Pour la guérison d'Ezéchias, nous ne voyons rien de semblable, Dieu lui prédit simplement qu'il guérira, sans indiquer aucun remède humain. Au contraire, celui qui conçoit de la jalousie contre son épouse, Dieu commande de recourir à des moyens plus matériels. Si vous voulez interpréter cet événement dans le sens anagogique (« Car toutes ces choses qui leur arrivaient, dit l'Apôtre, étaient des figures; et elles ont été écrites pour nous instruire, nous qui sommes arrivés à la fin des temps. » I *Cor.*, x, 11.) représentez-vous les plus illustres docteurs de l'Eglise, qui recourent à la prière comme à une trompette spirituelle, et renversent ainsi les murailles ennemies, et songez au peuple chrétien, revêtu de l'armure de Jésus-Christ. Les sept jours dont il est ici parlé, signifient que depuis longtemps l'obligation du sabbat a cessé pour nous. Car ces sortes de préceptes n'ont pas été données comme essentielles. Voilà pourquoi le Prophète, parlant des sacrifices, dit aux Israélites : « Qui vous a demandé que vous eussiez ces offrandes dans les mains ? » *Isa.*, I, 12. Et dans un autre endroit : « Vos vœux et la chair sainte des victimes vous purifieront-ils de vos péchés ? » *Jerem.*, XI, 15. Et ailleurs : « N'avez-vous pas offert des hosties et des sacrifices dans le désert pendant quarante ans ? » *Amos*, v, 25. Et encore : « Pourquoi m'offrez-vous de l'encens de Saba, pourquoi me faites-vous venir des parfums des terres les plus éloignées? » *Jerem.*, VI, 20. Et dans les Psaumes: « Vous avez refusé les victimes et les offrandes. » *Psalm.* XXXIX, 7. Et dans un autre endroit: « Si vous aviez voulu des sacrifices, je vous en aurais offert. » I *Reg.*, XV, 22. Et ailleurs : « L'obéissance vaut mieux que le sacrifice. » *Psalm.* L, 18. Dans un autre endroit, il rejette les solennités des Juifs en ces termes : « Je hais vos fêtes, et je les abhorre. Loin de moi le bruit tumultueux de vos cantiques, je n'écouterai point les airs que vous chantez sur vos instruments. » *Amos,* v, 21-23. Et ailleurs : « Je ne puis supporter votre grand jour de solennité, vos jeûnes et vos autres fêtes. » *Isa.*, I, 13-14. Et encore : « Ce n'est pas là le jeûne que je demande. » *Isa.*, LVIII, 5. Dieu dit encore, par la bouche d'Ezéchiel : « Je leur donnerai des préceptes imparfaits, et des ordonnances où ils ne trouveront pas la vie. » *Ezech.*, XX, 25. Paroles qui indiquent encore la cessation de la loi du Sabbat. Mais pourquoi Dieu leur dit-il : « Qui vous a demandé que vous eussiez ces offrandes dans les mains? » Je vous laisse la solution de cette difficulté, et vous la trouverez facilement si vous menez une vie pure.

5. En effet, si la vie droite et vertueuse de Corneille l'a fait appeler à la connaissance des secrets du ciel; si le zèle de l'eunuque pour la lecture des saintes lettres lui a mérité de connaître le sens des prophéties, combien vous sera-t-il plus facile, à vous qui avez déjà la foi, d'obtenir une connaissance plus claire de la vérité, si votre vie est irréprochable! Une vie souillée par le péché est un obstacle à la connaissance des vérités spirituelles, au témoignage de saint Paul : « Je n'ai pu vous parler comme

à des hommes spirituels, parce qu'il y a parmi vous des jalousies et des contentions. » I *Cor.*, III, 1-3; et comme l'atteste aussi le prophète Isaïe: « Ils veulent connaître mes voies, comme un peuple qui agit selon la justice. » *Isa.*, LVIII, 2. Au contraire, une vie pure jointe à un désir sincère, conduisent infailliblement à la connaissance de la vérité. « Cherchez, nous dit Jésus-Christ, et vous trouverez. » *Luc.*, XI, 9. Nous en avons une nouvelle preuve dans la parabole de cet ami qui venait demander des pains à son ami, déjà plongé dans le sommeil. Voilà pourquoi Salomon, en récompense de ce qu'il n'avait demandé que des biens spirituels, obtint de Dieu ceux mêmes qu'il n'avait pas demandés. Mais quelle n'est pas la puissance de la prière, lorsqu'à la persévérance vient se joindre le véritable esprit de la prière et une vie pure? Que dis-je? la persévérance seule a quelquefois assuré le succès de nos demandes. « Je vous le déclare, dit Jésus-Christ, quand celui-ci ne se lèverait pas pour lui en donner, parce qu'il est son ami, il lui en donnerait à cause de son importunité. » *Luc.*, XI, 8.

Mais revenons à notre sujet: « L'œuvre que vous avec accomplie de leur temps et dans les jours anciens. Votre main a exterminé les nations, et vous les avez établis en leur place. » Voyez quel choix heureux d'expressions! Vous ne vous êtes pas contenté, dit le Roi-prophète, d'assurer leur victoire et la défaite de leurs ennemis, vous avez été beaucoup plus loin, bien que les uns et les autres ne fussent pas dans des conditions égales. Les uns, en effet, possédaient en propre la terre promise, les autres étaient étrangers, et cependant il se fit un si grand changement que les uns furent déracinés entièrement du sol qu'ils possédaient, tandis que les autres en devinrent les maîtres et les habitants. C'est pour cela que le Roi-prophète se sert de cette expression: « Votre main a exterminé les nations, » et, en parlant des Juifs: « Votre main les a plantés. » La main de Dieu, c'est sa puissance. Or, si Dieu, en si peu de temps, a rendu beaucoup plus puissant que les peuples qui habitaient cette terre, un peuple étranger qui n'avait ni ville, ni demeure où il pût se retirer ou fixer son séjour, comment ne prendrait-il pas en main nos intérêts, à nous, qui sommes dépouillés de l'héritage paternel? Que signifie cette expression: « Vous les avez plantés? » Vous les avez établis d'une manière stable; car ce qui est planté acquiert de la consistance et de la fermeté. Mais quoi, me direz-vous, est-ce que ce peuple n'a pas été obligé de quitter sa patrie? Est-ce qu'il n'a pas été emmené dans des contrées étrangères? Oui, sans doute; mais il faut l'attribuer à leurs propres crimes, et non à la faiblesse de celui qui les avait établis. Ils y fussent demeurés à jamais, si leurs iniquités n'y avaient mis obstacle. « Vous avez frappé les peuples, et vous les avez chassés de leurs demeures. » Il en est qui pensent qu'il est ici question des Egyptiens, mais mon opinion est que ces paroles peuvent également s'appliquer aux autres nations. La justice de Dieu s'est exercée aussi sur elles, et il a fait éclater doublement sa puissance, en établissant son peuple à leur place.

« Car ce n'est point leur glaive qui les a mis en possession de cette terre. » Un autre interprète traduit: « Ce n'est point par leur bras qu'il les a sauvés, c'est votre droite, c'est votre bras, et l'éclat de votre face. » Suivant une autre version: « La lumière de votre face. Parce qu'il vous a plu de les aimer. » Ils étaient revêtus de leurs armes, lorsqu'ils étaient vainqueurs dans les combats; mais tout armés qu'ils étaient, ce n'est point par la force de leurs armes qu'ils triomphaient, c'est par la puissance de Dieu, qui les menait au combat. Vous voyez comme le Roi-prophète entremêle les conseils à la prière, et les presse de mettre toute leur confiance en Dieu. Mais pourquoi appelle-t-il cette terre un héritage, alors que leurs pères, leurs aïeux, leurs bisaïeux sont morts successivement sans en avoir été en possession? Parce que la promesse d'y entrer avait été faite à leurs pères: « Viens, dit Dieu à Abraham, dans la terre que je te montrerai. » *Genes.*, XII, 1. Et dans un autre endroit: « Je vous donnerai cette terre, à vous et à votre postérité. » *Genes.*, XIII, 15.

Comme il venait de parler de la droite de Dieu, de son bras, expressions qui pouvaient

réveiller des idées matérielles, il donne à son discours une forme plus relevée en ajoutant : « Et la splendeur de votre face, » c'est-à-dire votre providence et votre appui. La volonté de Dieu, et sa présence au milieu d'eux, ont suffi, en effet, pour le sauver. « Parce que vous avez mis en eux vos complaisances. » C'est-à-dire parce qu'il vous a plu de les aimer. Ces faits éclatants étaient donc de pures grâces de la part de Dieu, et non la récompense de leurs bonnes œuvres ; et ce n'est point à leur vertu, mais à la seule bonté de Dieu qu'ils ont dû d'entrer dans la terre promise. « Vous êtes mon roi et mon Dieu, vous dont les ordres ont sauvé Jacob. » Un autre interprète traduit : « Sauvez Jacob par votre commandement. » Quel est le rapport de ces paroles avec ce qui précède? Il est on ne peut plus frappant. Voici, en effet, ce que veut dire le Prophète : C'est d'eux que nous tirons notre origine, et vous êtes le Dieu qui êtes l'auteur de ces grands événements et de ceux qui ont suivi. D'où vient donc un si grand changement? Car vous n'êtes pas différent de ce que vous étiez alors, vous êtes toujours le même Dieu.

6. Mais vous n'êtes pas seulement le même Dieu en vous-même, je ne veux point, quant à moi, avoir d'autre Dieu. « Vous êtes mon roi et mon Dieu. » Nous ne nous sommes pas retirés de la voie de vos commandements, nous n'avons pas choisi un autre chef que vous, vous dont les ordres ont sauvé Jacob. » C'est-à-dire vous êtes le même Dieu, et votre providence est aussi toujours la même. Quelle est donc la cause du changement que nous voyons? Que signifient ces paroles : « Vous, dont les ordres ont sauvé Jacob ? » vous qui ordonnez, qui commandez que Jacob soit sauvé? Ces paroles font ressortir la facilité avec laquelle Dieu vient au secours de son peuple, et la grandeur de sa puissance. Et ce n'est pas sans raison que le prophète rappelle le souvenir d'un de ses ancêtres, de Jacob ; la vertu de ce patriarche devient pour lui un titre qui sert à lui rendre Dieu favorable : « C'est par vous que nous terrasserons nos ennemis. » Vous êtes toujours le même, et votre providence n'a point changé, et nous aussi, nous vous reconnaissons toujours pour notre chef, et nous n'avons point recours à d'autres armes. Voici le sens de ces paroles : « C'est par vous que nous terrasserons nos ennemis. » Un autre interprète traduit : « Nous terrasserons ceux qui nous persécutent. En votre nom, nous mépriserons ceux qui s'élèvent contre nous. » Suivant une autre version : « Nous foulerons aux pieds. » Que signifie cette parole : « En vous? » C'est-à-dire l'invocation seule de votre nom suffit pour assurer le plein succès de toutes nos entreprises. Il ne dit point : Nous les vaincrons, nous l'emporterons sur eux, mais nous les anéantirons, ils seront pour nous comme s'ils n'étaient pas. Nous ne les redouterons pas, et nous les poursuivrons comme des gens sans valeur et sans force. C'est ce que veut exprimer un autre interprète en traduisant : « Nous les foulerons aux pieds, » c'est-à-dire nous remporterons la victoire de vive force, notre armée n'aura pas à combattre, et la guerre sera sans alarmes.

« Car ce n'est pas dans mon arc que je mets mon espérance. » Une autre version porte : « Que je mets ma confiance. » « Et ce ne sera point mon épée qui me sauvera. » Pourquoi donc vous servir de ces armes? Pourquoi vous en revêtir et manier l'arc et l'épée? Parce que j'ai reçu l'ordre de Dieu d'en faire usage, du reste je remets tout entre ses mains. C'est ainsi que Dieu leur enseignait à combattre leurs ennemis visibles, sous la protection du secours d'en haut. C'est de la même manière qu'il faut combattre les ennemis spirituels et invisibles. Vous donc, lorsque vous êtes en guerre avec le démon, dites aussi : Je ne mets pas ma confiance dans mes armes, c'est-à-dire dans ma vertu, dans ma justice, mais dans la miséricorde de Dieu. C'était le langage de Daniel : « Nous ne répandons pas nos prières devant vous selon nos justices. » *Dan.*, IX, 18. « Car c'est vous qui nous avez sauvés de nos persécuteurs, et qui avez couvert de honte ceux qui nous haïssaient. » Une autre version porte : « Parce que vous nous avez sauvés. » Qu'est-il besoin, dit le Roi-prophète, de rappeler le souvenir des événements anciens, et les hauts faits de nos ancêtres? Nous avons nous-

mêmes des gages multipliés de la providence divine, et nous pouvons faire une longue énumération de nos glorieux triomphes, de nos victoires nombreuses, éclatantes, et vraiment extraordinaires. Il dit : « Vous avez confondu, » pour montrer que Dieu ne s'est pas contenté de nous délivrer, de nous arracher aux mains de nos ennemis, mais qu'il l'a fait en couvrant de honte nos ennemis. « C'est en Dieu que nous mettrons tous les jours notre gloire, et nous donnerons éternellement des louanges à votre nom. » Une autre version porte : « Nous louerons Dieu tout le jour. » Le temps de la victoire est passé, mais nous y trouvons un continuel sujet d'actions de grâces. Ce jour tout entier, c'est tout le cours de notre vie. Nous ne cessons point, *dit le* Roi-prophète, de célébrer la protection que vous nous avez accordée et de nous en glorifier. Car c'est là pour nous un véritable titre d'honneur et un juste sujet de gloire auprès de tous les hommes. Nous sommes fiers, non pas d'avoir une grande et admirable cité, ni d'avoir les premiers remporté la victoire, ni d'être supérieurs à nos ennemis par la force du corps, mais d'être les serviteurs du vrai Dieu; et nous nous en glorifions non-seulement quand Dieu prend en main notre défense, mais lors même qu'il paraît nous abandonner. Ces paroles : « Tout le jour, » ont la même signification que ces autres paroles de saint Paul : « A Dieu ne plaise que je me glorifie, si ce n'est dans la croix de Jésus-Christ ! » *Gal.*, VI, 14. Car je le déclare, il n'y a point d'autre gloire semblable à celle-là. C'est dans le même sens que le même apôtre dit ailleurs : « Et non-seulement nous avons été réconciliés, mais nous nous glorifions en Dieu. » *Rom.*, v, 11. Rien, en effet, ne peut soutenir la comparaison avec cette gloire. Cessez donc d'être fiers de vos richesses ou des biens qui n'ont pour objet que la vie présente, et ne vous glorifiez que d'une seule chose, d'avoir Dieu pour maître. C'est là un privilége au-dessus de toute liberté, et qui l'emporte même sur les cieux. Car si souvent les hommes sont fiers d'appartenir à tel ou tel personnage, jugez quelle gloire c'est d'appartenir à Dieu. Aussi saint Paul estimait-il ce privilége à l'égal des plus grands honneurs, lorsqu'il disait : « Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair. » *Galat.*, v, 24. Changement de modulation. Suivant une autre version : « Toujours. » Le texte hébreu porte : *Sel.*

« Mais maintenant vous nous avez repoussés et couverts de confusion. » Une autre version traduit : « Bien que vous nous ayez repoussés. » Une autre : « Après cela, vous nous avez rejetés. Et vous ne marchez plus, Seigneur, avec nos armées. » Suivant une autre version : « Et vous n'êtes plus sorti à la tête de nos armées. » Cet abandon de Dieu les couvre de confusion et les expose à toute espèce de calamités. Ce qu'il appelle ici leurs forces, ce sont leurs armées, parce qu'elles sont, en effet, la force du souverain, et que, par une providence particulière de Dieu, elles sont le lien qui unit celui qui gouverne à ceux qui sont soumis à son empire. Le roi ne peut se passer de ceux qui obéissent à ses ordres, de même que ceux-ci ont besoin d'un chef qui les commande; ils sont nécessaires, indispensables même les uns aux autres. En effet, pour prévenir tout sentiment d'orgueil, Dieu a voulu que les plus grandes choses aient souvent besoin des plus petites. C'est ce qu'il a fait même pour les choses inanimées. Un petit caillou suffit souvent pour affermir une colonne qui chancelle, et un gouvernail de petite dimension suffit pour conduire un vaisseau qui porte des milliers de personnes, et lui faire éviter tout danger. Quel est le sens de ces paroles : « Bien que vous nous ayez repoussés ? » C'est-à-dire malgré tant et de si rudes épreuves, nous n'avons pas cessé de vous rester attachés, de vous louer, de vous exalter et de mettre toute notre gloire en vous. Vous nous avez mis en fuite devant nos ennemis, et nous sommes devenus la proie de ceux qui nous haïssaient. Un autre interprète traduit : « Vous nous avez mis au-dessous de tous nos ennemis. » Voyez en quels termes énergiques et expressifs le Roi-prophète décrit les malheurs de son peuple, pour montrer que, quelle que fût la grandeur de ses crimes, ces calamités en avaient été une expiation suffisante.

7. C'est cette même pensée que les enfants développent dans le cantique qu'ils chantent au milieu de la fournaise : « Vous nous avez livrés aux mains de nos injustes ennemis, de ces pervers, de ces prévaricateurs, et d'un roi injuste et impie au delà de tout ce qui est sur la terre. » *Dan.*, III, 32. Et plus loin : « Nous sommes réduits à un plus petit nombre que toutes les nations, et nous sommes humiliés sur toute la terre. » *Ibid.*, 37. Tel est aussi le langage du Roi-prophète : Notre humiliation, notre déshonneur est au comble depuis que vous avez retiré de nous votre providence; et nos malheurs ont encore été plus loin, car nous sommes devenus la proie de nos ennemis, qui nous ont partagés entre eux à leur gré comme de viles dépouilles. C'est le sens de ces paroles : « Nous sommes devenus leur proie, » sans que personne s'y opposât. « Vous nous avez livrés comme des brebis qu'on mène à la mort, et vous nous avez dispersés parmi les nations. » Une autre version traduit : « Vous nous avez jetés au vent. » Que signifient ces paroles : « Comme des brebis destinées à la boucherie ? » C'est-à-dire vous nous avez laissé prendre avec une facilité déplorable comme des animaux sans valeur. En effet, parmi les brebis que l'on met en vente, il en est qui sont propres à la reproduction, mais il en est d'autres qui, par suite de leur vieillesse ou de leur stérilité, ne sont bonnes qu'à être mangées. Ce qui mettait le comble à leur malheur, c'est qu'ils étaient dispersés parmi les nations, et l'épreuve la plus pénible pour eux, c'est qu'ils ne pouvaient plus observer exactement leur loi, et qu'ils étaient déshérités des institutions politiques et religieuses de leurs pères. Et ce n'est pas seulement dans une seule contrée, mais parmi toutes les nations que nous avons été dispersés, comme des victimes qui n'ont en perspective que la souffrance, et qui ne peuvent ni se venger ni élever les mains pour se défendre. Car voilà ce qu'exprime la comparaison des brebis. « Vous avez vendu votre peuple sans en recevoir le prix. » Une autre version porte : « Sans recevoir rien en échange. » Une autre : « Comme étant de nulle valeur. » — « Et dans l'achat qui s'en est fait, ils ont été vendus presque pour rien. » Suivant une autre version : « Vous ne les avez pas estimés à un prix élevé. » Voici l'explication de ces paroles, qui sont très-obscures; prêtez donc une attention sérieuse pour chanter ce verset avec intelligence. Que veut dire le Roi-prophète? Il veut montrer à quel degré d'abaissement et d'abjection ils sont descendus, comme des choses de nulle valeur; vous nous avez livrés au mépris et à l'opprobre, dit-il, comme des marchandises de vil prix. Il se conforme ici à notre manière de parler, car nous donnons pour rien les choses qui n'ont aucune valeur. Nous vendons très-cher celles que nous estimons, et nous donnons gratuitement les choses qui n'ont pour nous aucun prix. Ceux qui ont de mauvais esclaves les vendent à moitié prix, quelques-uns même les donnent sans rien recevoir en échange. Si la vente à vil prix d'un objet est une preuve de son peu de valeur, combien plus la cession qu'on en fait sans rien recevoir en échange ! Voici donc le sens des paroles du Roi-prophète : « Semblable à un homme qui cède pour rien ce qu'il possède, vous nous avez livrés comme des objets de nulle valeur, vous nous avez couverts de mépris. » Les paroles qui suivent achèvent d'expliquer sa pensée : « Et dans l'échange qui s'en est fait, ils ont été donnés presque pour rien. » C'est-à-dire : « Lorsque nous avons été achetés. » Et c'est pour cela qu'un autre interprète traduit : « Dans l'appréciation qui a été faite de nous, » c'est-à-dire dans la vente dont nous avons été l'objet. En effet, le prix d'une chose est un échange; souvent nous donnons un esclave, et nous recevons en échange de l'or ou de l'argent.

« Vous nous avez rendus l'opprobre de nos voisins, le jouet et la risée de ceux qui nous environnent. Un autre interprète traduit : « Vous nous avez rendus un objet de montre pour ceux qui sont autour de nous. » « Vous nous avez fait devenir la fable des nations. » C'est un supplice des plus pénibles et des plus insupportables, que d'être en butte aux outrages des impies et de ses propres ennemis, d'être environné de gens qui vous insultent, et de quelque côté qu'on tourne les yeux, de ne voir autour de soi que des opprobres et des indignités. Que signi-

fie ici le mot fable? Un récit injurieux. En effet, les Israélites étaient entourés d'hommes perdus de crimes, sans cœur, qui non-seulement n'avaient pour eux aucune pitié, mais qui les accablaient d'injures et d'outrages, ce qui était pour eux une épreuve des plus cruelles. Je crois que David veut ici parler des Arabes qui habitaient une des contrées voisines. « Les peuples secouent la tête en nous regardant. » Un autre interprète traduit : « Vous nous avez fait émigrer. » L'hébreu porte : « *Manoud.* » Le Roi-prophète veut donc dire : Vous nous avez déplacés, transportés ; ou bien, par ce mouvement de tête, il veut exprimer la joie insolente de leurs ennemis.

« Tout le jour ma honte est devant mes yeux. » Suivant une autre version : « Mon opprobre. » « Et la confusion couvre mon visage. » « Quand j'entends la voix de celui qui m'accable par ses reproches et par ses calomnies. » Une autre version porte : « Par ses blasphèmes ; à la vue de mon ennemi et de mon persécuteur. » Ces outrages étaient pour eux une peine beaucoup plus sensible que leurs calamités elles-mêmes. Comme ils avaient précédemment joui d'une longue suite de prospérités et triomphé constamment de leurs ennemis, toutes les bouches s'ouvraient pour insulter à leur malheur, lorsqu'on les vit plongés dans un abîme d'infortunes dont ils ne pouvaient se relever, et où ils n'avaient en perspective qu'un long et perpétuel supplice. « Tous ces maux sont venus fondre sur nous, et cependant nous ne vous avons pas oublié et nous n'avons pas commis d'iniquité contre votre alliance. » Un autre interprète traduit : « Nous n'avons pas agi frauduleusement contre votre alliance. » Notre conduite, dit le Roi-prophète, a été toute différente de celle des autres peuples. Avant que le malheur les eût atteints, ils ont succombé; nous, au contraire, après de si rudes épreuves, nous sommes demeurés fermes et inébranlables dans la fidélité à votre service. Ils parlent de la sorte pour faire partager leurs espérances à ceux qui sont dans les mêmes épreuves. Tandis que les trois enfants s'écrient avec Daniel : « Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité ; » *Dan.*, III, 29 ; ceux-ci disent : « Nous n'avons pas violé votre alliance, » et ils animent ainsi le courage de ceux qui combattent avec eux. Nous avons, disent-ils, essuyé les plus grandes calamités, nous sommes les enfants de ceux que vous avez comblés de bienfaits ; et, malgré de si rudes coups, nous vous avons conservé notre fidélité. Quelle ne doit pas être notre espérance en vous ?

8. Je répète ici ce que j'ai dit en commençant : le prophète entremêle l'encouragement avec la prière, et tel est le sens de ses paroles : Pourquoi désespérer de votre salut? Nous avons Dieu pour défenseur. Si nous sommes coupables de péchés, nous en avons porté la peine, nous sommes demeurés fermes dans les tentations ; nous avons pour guide celui dont la bonté s'étend jusque sur les pécheurs, nous pouvons donc espérer une prompte et heureuse délivrance. Mais que signifient ces paroles : « Nous n'avons point commis d'iniquité contre votre alliance ? » C'est-à-dire nous ne nous sommes pas rendus coupables d'injustice à l'égard des choses qui nous ont été confiées, mais nous les avons gardées avec une fidélité inviolable. C'est en effet le comble de l'iniquité que de transgresser la loi qui nous protége, qui nous défend contre les injustices mêmes de nos proches, qui interdit toute espèce de crime, et de faire preuve d'ingratitude à l'égard de celui qui nous comble de tant de biens. « Notre cœur ne s'est pas retiré en arrière. » Suivant une autre version : « Il ne s'est point éloigné, et vous n'avez pas écarté nos pas de vos sentiers. » Une autre version traduit : « Les choses qui nous élèvent n'ont pas été détournées. » Une autre : « Notre cœur ne s'est pas détourné en arrière, et nos pas ne se sont pas écartés. » Le Roi-prophète revient sur la pensée qu'il a déjà exprimée précédemment, c'est-à-dire qu'au milieu de ce déluge de maux, ils n'ont pas éprouvé la plus légère agitation. L'expression dont il se sert est des plus heureuses. Car de même que la loi nous conduit toujours en avant, l'iniquité nous fait reculer en arrière ; la loi nous fait marcher dans une voie toujours droite, l'iniquité au contraire transporte l'homme dans des lieux déserts et impraticables. Cette voie de Dieu est donc la loi. Au lieu de : « Vous n'avez pas

Interprétation de Symmaque.

écarté ; » on lit dans une autre version : « Les choses qui nous élèvent n'ont pas été détournées et séparées de votre voie ; » l'hébreu porte : *Vathet asurenu meni orach.* Si l'on veut suivre de préférence aux autres versions l'interprétation des Septante : « Vous avez écarté nos sentiers de votre voie, » tel sera le sens de ces paroles : « Vous nous avez éloignés de votre temple, vous nous avez relégués dans une terre étrangère où il nous est impossible de vous offrir le culte qui vous est dû.

« Vous nous avez humiliés dans un lieu d'affliction. » Suivant une autre version : « Dans un lieu inhabité. » Suivant une autre : « Dans le lieu habité par les sirènes. » « Et l'ombre de la mort nous a couverts. » Une autre version porte : « Vous nous avez fermé toute issue. » C'est là l'espèce de récompense dont ils parlent précédemment en faisant l'énumération de leurs maux : « Et la honte qui paraît sur mon visage me couvre entièrement, à la voix de celui qui m'accable par ses reproches et par ses calomnies; car vous nous avez humiliés. » Si l'on veut rattacher ces paroles à celles-ci : « Vous avez écarté nos sentiers de votre voie, » on y trouvera un rapport évident avec le sens que j'ai indiqué, c'est-à-dire que le Roi-prophète veut exprimer comment Dieu les a repoussés des voies dans lesquelles ils marchaient, de leurs usages, de leurs lois, de leurs institutions, pour les transporter dans des lieux déserts, et les abandonner au milieu de leurs ennemis. Voilà ce que signifient ces paroles : « L'ombre de la mort nous a couverts. » David fait allusion à ces dangers qui enfantent la mort, qui sont voisins de la mort, et c'est dans ce sens que l'Ecriture appelle ces dangers les douleurs de la mort et les portes de l'enfer. Par cette comparaison de l'ombre qui recouvre, il fait voir que ces dangers sont inévitables, et qu'il est impossible d'en être délivré, ou même d'en être tant soit peu soulagé.

Que signifient ces mots l'ombre de la mort nous a couverts.

« Si nous avons oublié le nom de notre Dieu, si nous avons étendu nos mains vers un dieu étranger, Dieu manquerait-il d'en demander compte, lui qui connaît le secret des cœurs ? » C'est le propre des bons serviteurs de persévérer dans l'attachement à leurs maîtres, lors même qu'ils éprouvent de mauvais traitements, et ils suivent en cela les leçons de la sagesse. Les Israélites fidèles enseignent aussi à ceux qui les écoutent à fuir l'hypocrisie et à servir Dieu dans toute la sincérité de leur cœur. « Car il connaît, disent-ils, les secrets des cœurs. » Par ce langage, ils nous apprennent encore à éviter avec crainte toute pensée qui serait indigne de Dieu. Mais voyez ici comme leur vertu s'accroît et se perfectionne : « C'est pour vous, Seigneur, disent-ils, que nous sommes immolés chaque jour, et traités comme un troupeau destiné à la mort. » Il est beau de persévérer dans le service de Dieu, et de ne point porter ses hommages à un autre, mais il est vraiment héroïque de lui conserver sa fidélité et son amour lorsqu'on a sans cesse la mort en face et qu'on vit tous les jours au milieu des dangers. Combien cette sagesse est parfaite, puisque saint Paul lui-même en fait profession, lorsque dans son Epître aux Romains il énumère les dangers et les orages de ses courses apostoliques ! Quelles brillantes couronnes ont mérité ces héros dont les combats sous l'Ancien Testament ont égalé ceux qui étaient réservés aux athlètes de la loi nouvelle ! En effet, vous les entendez dire sinon en réalité et par le fait, du moins par la disposition de leur cœur, ce que saint Paul dira plus tard : « Je meurs tous les jours. » I *Corinth.*, xv, 31. Mais pourquoi le prophète ajoute-t-il : « C'est pour vous ? » Nous pouvions, semble-t-il dire, tenir une autre conduite, renoncer aux usages de nos pères pour mener une vie sûre et tranquille. Mais nous avons mieux aimé souffrir toute espèce de maux et rester fidèles aux lois de notre patrie, plutôt que d'acheter le repos et la paix au prix d'une honteuse apostasie. « Nous sommes comme des brebis destinées à la boucherie. » C'est-à-dire : ils nous mettent aussi facilement à mort que des brebis. Le Roi-prophète nous donne ici une preuve de leur douceur. Cependant, bien que nous soyons comme des victimes, attendant toujours la mort, nous restons fermes et inébranlables. Admirons aussi la puissance de Dieu, qui a su conserver ceux qui étaient comme des brebis destinées à la boucherie, sauver de la mort ceux qui s'y trou-

vaient tous les jours exposés : « Levez-vous, pourquoi sommeillez-vous, Seigneur ? » Suivant une autre version : « Pourquoi êtes-vous comme un homme endormi ? » Suivant une autre : « Réveillez-vous. » Suivant une autre encore : « Sortez de votre sommeil ; levez-vous, et ne nous rejetez pas pour toujours. » « Pourquoi détournez-vous votre visage ? » Un autre interprète traduit : « Pourquoi cachez-vous votre visage ? Pourquoi oubliez-vous notre misère et notre oppression ? » Suivant une autre version : « L'état où nous ont réduits nos crimes. » C'est-à-dire : Vous pouvez nous délivrer de nos maux, car ce n'est point par impuissance de votre part, mais par une permission expresse de votre volonté que nous en avons été victimes. Le sommeil, ici, c'est le repos de Dieu ; son réveil, c'est la vengeance qu'il exerce sur les ennemis de son peuple ; sa face, c'est sa protection, sa providence, sa sollicitude et le secours qu'il accorde aux siens.

9. « Pourquoi oubliez-vous notre pauvreté ? » Admirez de nouveau la sagesse du prophète. Il ne dit pas : « Pourquoi oubliez-vous nos bonnes actions, notre inviolable fidélité, notre âme inébranlable au milieu des épreuves ? » Tel est le langage de ceux qui veulent se justifier. Mais quand ceux qui demandent du secours apportent à l'appui de leur prière les raisons dont se servent les coupables, ils ont, dit le Psalmiste, suffisamment expié leurs crimes, par l'extrémité où ils se trouvent réduits. Saint Paul et d'autres prophètes ont souvent tenu le même langage. Et ces pieux Israélites s'exprimaient de la sorte lorsqu'ils n'avaient encore aucune idée bien claire ni de l'enfer, ni du royaume des cieux, ni de la haute sagesse de la loi nouvelle, et ils supportaient néanmoins avec courage toutes ces épreuves.

« Notre âme est abaissée dans la poussière, nous sommes abattus, la face collée contre terre. » Il vient de dire. « Pourquoi oubliez-vous notre pauvreté ? » c'est-à-dire notre affliction, et il en fait connaître toute l'étendue. Voici le sens de ces paroles : C'en est fait de nous, nous sommes comme ensevelis dans la terre, et notre condition ne diffère en rien de ceux qui sont dans le tombeau. Ceux dont l'âme est comme attachée aux biens de la terre, pourraient dire avec non moins de raison que leur âme est humiliée dans la poussière, et les esclaves de l'intempérance, que leur ventre est collé à la terre. Car tel est le juste supplice de celui qui se laisse dominer par une violente passion, qui soupire ardemment après la boue, et qui abaisse jusque dans la poussière cette nature incorporelle que Dieu lui a donnée. Qu'est-ce, en effet, que la beauté du corps, si ce n'est de la poussière et de la boue, et quelque chose de plus hideux encore ? Si vous en doutez, ouvrez un tombeau, et vous n'y trouverez que de la boue et de la poussière. Lorsque la vie a cessé d'animer le corps, on voit alors ce qu'il est en réalité, et souvent même avant la mort. Lorsqu'en effet la vieillesse arrive, lorsque la maladie s'appesantit sur ce corps, il apparaît ce qu'il est en vérité, c'est-à-dire de la boue. Et si Dieu, comme un sage artisan, a fait sortir de cette matière vile et grossière une éclatante beauté, ce n'est point pour satisfaire vos passions, mais pour donner une preuve de sa sagesse. Gardez-vous donc d'outrager ce divin artisan, en faisant de cette divine œuvre un objet de fornication et d'impureté. Admirez, si vous le voulez, la beauté du corps, pour glorifier celui qui en est l'auteur, mais n'allez pas plus loin, et n'en faites pas un aliment à votre passion. L'ouvrage est admirable, adorez donc celui qui en est l'auteur, mais ne l'outragez pas. Un homme qui souillerait de boue et d'ordures une statue d'or représentant la personne du souverain, ne serait-il pas puni avec la dernière rigueur ? Si donc celui qui se rend coupable de tels outrages à l'égard des hommes, mérite un si grand châtiment, quel sera le supplice de celui qui déshonore indignement l'œuvre de Dieu ? D'autant plus coupable en cela que des liens légitimes l'attachent à son épouse. Ne m'alléguez pas la convoitise naturelle, car Dieu vous a permis le mariage pour vous empêcher de franchir les limites qui vous ont été assignées.

Qu'est-ce que la beauté du corps si ce n'est de la poussière.

Condamnation des fornicateurs.

Comment l'on doit admirer la beauté du corps.

Pourquoi Dieu a permis le mariage.

Considérez, en effet, de quel supplice vous vous rendez digne. Dieu a pourvu tout à la fois à votre repos et à votre honneur en vous per-

mettant d'apaiser la violence de la concupiscence par l'union légitime et innocente avec votre épouse, et en vous mettant ainsi à couvert de toute ignominie. Et vous vous faites un plaisir d'outrager celui qui a porté si loin la bonté pour vous? Dites-moi, si Dieu n'avait pas établi la loi sacrée du mariage, quelle violence, quel supplice n'auriez-vous pas eu à endurer? Au lieu donc de lui témoigner votre reconnaissance et de glorifier sa bonté qui vous a déchargé de la plus grande partie du travail, en vous ménageant un adoucissement aussi considérable, vous, par un excès inouï d'ingratitude, vous outragez Dieu, vous dépouillez toute pudeur, vous franchissez les bornes qu'il a posées et vous changez votre gloire en ignominie. N'entendez-vous donc pas saint Paul vous dire et vous crier ainsi qu'à tous les fidèles : « Fuyez la fornication? » I *Corinth.*, VI, 18. Mais écoutez plutôt Jésus-Christ qui lui inspire ces paroles : Pourquoi donc vouloir connaître la beauté d'une personne qui vous est étrangère? Pourquoi ce regard curieux et avide sur un visage qui ne vous appartient pas? Pourquoi vous jeter dans de tels précipices? Pourquoi vous enlacer dans ces filets? Placez un mur devant vos yeux, entourez-les comme d'un rempart, imposez-leur une loi sévère. Ecoutez le langage menaçant de Jésus-Christ qui condamne un regard impudique à l'égal du crime d'adultère. A quoi vous servira la volupté qui engendre le ver rongeur, une crainte éternelle, et lègue à celui qui cède à ses désirs un supplice qui ne doit point finir? Ne vaut-il pas mille fois mieux acheter le calme et la tranquillité de notre âme en résistant tant soit peu à la violence de nos désirs, que d'encourir un supplice éternel en cédant pour un temps si court à l'attrait de pensées coupables? « Cessez, mes enfants, d'agir de la sorte, car il n'est pas bien qu'on dise de vous ce que j'entends. » I *Reg.*, II, 24. Je sais à qui s'adressent ces paroles, ce n'est pas à tous, mais l'Esprit saint applique le remède là où il trouve une blessure. Pourquoi profaner les saintes lois du mariage? Pourquoi déshonorer le lit nuptial? Pourquoi cet outrage fait à vos propres membres? Pourquoi flétrir ainsi votre réputation? Réprimez cette passion qui vous trouble, retranchez cette vie molle et sensuelle; car l'intempérance et l'ivresse sont les deux sources de la fornication. Si vous ne faites pas un bon usage du repos, il sera pour vous la cause de chagrins amers. Rappelez-vous le châtiment des Juifs qui s'étaient livrés à la fornication et qui n'avaient point comme nous, participé au corps de Jésus-Christ, qui n'avaient point recueilli le fruit du banquet spirituel. « Ne commettons point de fornication, nous dit saint Paul, comme le firent quelques-uns d'entre eux, et vingt-trois mille périrent dans un seul jour. » I *Cor.*, X, 8. « Levez-vous, Seigneur, secourez-nous, et rachetez-nous à cause de votre nom. » Un autre interprète traduit : « Soyez là pour nous défendre, et délivrez-nous à cause de votre miséricorde. » Vous voyez comme ils terminent leur prière. Après tant d'actions vertueuses dont ils pouvaient invoquer le souvenir, quel est le motif de leur espérance en Dieu? La miséricorde, la bonté, le nom même de Dieu. Pourquoi donc ajoutent-ils : « A cause de votre nom? » Afin que ce nom divin ne soit point profané. C'est ce que Dieu déclare souvent lui-même : « Je le fais à cause de mon nom. » Vous voyez à la fois leur humilité et le repentir de leur âme. En vertu de quel droit demandent-ils à être sauvés? En vertu de la bonté de la miséricorde de Dieu. Il semble qu'ils n'aient aucunes bonnes œuvres à faire valoir, et qu'ils ne puissent apporter aucun motif personnel de salut; et bien qu'ils aient passé par tant d'épreuves et affronté tant de dangers, ils en renvoient toute la gloire à Dieu. Nous donc aussi qui vivons sous la loi de grâce, imitons un si bel exemple, rendons gloire à Dieu à qui cette gloire appartient dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

PSAUME XLIV.

« Chant de victoire pour les fleurs des enfants de Coré. » Un autre interprète traduit : « A l'auteur de la victoire, pour les lis des enfants de Coré. » Au lieu du mot lis, l'hébreu porte : « *Al sosanim*, chant d'intelligence pour le bien-aimé. » Une autre version porte : « Chant d'amour de celui qui est instruit. » Une autre : « Pour ceux qui sont aimés. » L'hébreu : « *Idithoth*. » Les Septante traduisent : « Pour la fin, pour ceux qui seront changés, intelligence aux enfants de Coré. Cantique pour le bien-aimé. » — « Mon cœur enfante une excellente parole. » Une autre version porte : « Fait sortir. » Une autre : « Mon cœur a été touché par une excellente parole. »

1. Je voudrais voir tous les Juifs et les païens présents dans cette assemblée, je voudrais recevoir des mains des Juifs le livre des saintes Ecritures et lire devant eux ce psaume. Car vous savez que devant les tribunaux et en général dans toutes les affaires, le témoignage rendu par des ennemis est une preuve non suspecte de vérité. Donnons-en aujourd'hui un exemple, et produisons un témoignage propre à confondre les Juifs et les païens ; les Juifs qui le lisent sans le comprendre, les païens qui voient nos ennemis nous remettre eux-mêmes les livres qui le renferment. Ils ne pourront dire en effet que c'est nous qui avons inventé ces témoignages, puisque c'est de ceux mêmes qui ont crucifié Jésus-Christ que nous tenons les livres qui parlent de sa puissance. Mais, qu'ils soient présents ou non, remplissons notre devoir et commençons l'explication de ce psaume. Il a pour objet Jésus-Christ, et c'est pour cela que le titre porte : « Pour le bien-aimé » et « pour ceux qui seront changés. » Jésus-Christ, en effet, est pour nous l'auteur d'un bien grand changement et d'un état tout nouveau qui a succédé au premier. C'est à ce changement que saint Paul fait allusion lorsqu'il dit : « Si donc quelqu'un est en Jésus-Christ une nouvelle créature. » II *Cor.*, v, 17. Voilà pourquoi le Roi-prophète ne commence pas ainsi : « Mon cœur a dit. » Les paroles qu'il allait faire entendre n'avaient rien d'humain, elles étaient toutes spirituelles et toutes célestes, et le fruit non de ses recherches personnelles, mais de l'action et de l'inspiration divines ; c'est pour cela qu'il se sert du mot d'éructation ou de renvoi. En effet, l'éructation n'est pas chez nous volontaire, tandis qu'il dépend de nous de parler et de nous taire quand nous voulons. Le Roi-prophète veut donc nous montrer que ses paroles ne sont pas le fruit d'un effort humain, mais qu'elles viennent de l'inspiration divine qui les lui suggère, et c'est pour cela qu'il assimile sa prophétie à l'éructation ou au renvoi. L'odeur alors exhalée par cette infirmité participe à la nature des aliments dont on se nourrit, il en est ainsi pour la doctrine spirituelle. Le prophète exhalait ce dont il se nourrissait. Nous voyons un autre prophète exprimer cette opération par une comparaison sensible, lorsqu'il mange avec plaisir le livre qui lui est présenté : « Il fut à ma bouche, dit-il, doux comme le miel. » *Ezech.*, III, 3. Ils avaient reçu une grâce toute spirituelle, et ils exhalaient une grâce de même nature. Voulez-vous une preuve qu'il n'est ici question ni d'une action extérieure, ni d'aliments sensibles ? écoutez quelle parole est proférée, et quel est celui qui la profère ; ce n'est point l'estomac qui reçoit les aliments, mais le cœur. « Mon cœur, dit-il, a eu comme un renvoi. » Et qu'elle odeur a-t-il exhalée ? L'odeur, non pas de la nourriture, non pas de la boisson, mais des choses dont il s'est nourri à cette table spirituelle. « Une bonne parole ; » c'est-à-dire qui a pour objet le Fils unique de Dieu, car il est bon essentiellement et par-dessus tout. « Je suis venu, dit-il, non pour juger le monde, mais pour le sauver. » *Joan.*, XII, 47. Tout respire la douceur, tout éloigne l'idée même de châtiment. Or si le Roi-prophète prononce de semblables paroles, c'est qu'il a pris soin de purifier son cœur. Lorsque l'estomac est plein d'humeurs impures, il renvoie des gaz fétides ; si au contraire il est dans son état normal, il renvoie une odeur qui annonce également la santé. C'est ainsi que le cœur du prophète, après s'être purifié de ses péchés, a reçu la grâce de l'Esprit saint, et nous rend une excellente parole. Nous apprenons encore ici que les prophètes sont tout différents des devins. Lorsque le démon s'empare de l'âme de ces derniers, il leur ôte l'usage de la raison,

Le prophète diffère du devin.



obscurcit leur intelligence, et les oracles qu'ils font entendre sortent de leur bouche sans qu'ils les comprennent, semblables aux sons qui sortent d'un instrument. C'est ce qu'un de leurs philosophes exprime en ces termes : « De même que les devins et ceux qui rendent des oracles parlent sans comprendre ce qu'ils disent. » Telle n'est point l'action de l'Esprit saint, il laisse à l'âme la faculté de comprendre ce qu'il lui inspire. Si elle ne le comprenait pas, comment le Roi-prophète pourrait-il dire : « Mon cœur a proféré une excellente parole ? » Le démon qui est notre ennemi déclaré fait la guerre à notre nature, mais l'Esprit saint, qui ne veut que notre bien, qui nous comble de ses grâces, donne à ceux qui le reçoivent l'intelligence des dons qu'il leur accorde, et des vérités qu'il leur révèle.

« C'est au roi que j'adresse et que je consacre mes œuvres. » Une autre version porte : « Mes actions. » Quelles sont ces œuvres ? Sa prophétie. L'œuvre de l'artisan qui travaille le fer est de faire une hache ; l'œuvre de l'architecte est de bâtir une maison ; l'œuvre du constructeur de navires est d'ajuster les différentes parties qui les composent ; ainsi l'œuvre du prophète est de méditer l'objet de sa prophétie. Voulez-vous une preuve que c'est là une œuvre véritable, écoutez Jésus-Christ disant de ses apôtres : « L'ouvrier est digne de sa récompense ; » *Luc.*, x, 7 ; et saint Paul : « Surtout ceux qui travaillent à la prédication de la parole et à l'instruction. » I *Tim.*, v, 17. L'œuvre est ici la conséquence naturelle du travail. Et quelle œuvre plus honorable ? En est-il de plus utile ? Cette œuvre est d'un ordre plus élevé que toutes les industries. Quelle est donc cette œuvre que le Roi-prophète dit au roi ? C'est cette hymne, cette prophétie. Il ne spécifie pas quel est ce roi, pour nous apprendre qu'il s'adresse au Dieu de l'univers. Lorsque nous voulons parler du roi des Perses, nous ne disons pas simplement le roi, mais nous ajoutons des Perses, ou des Arméniens, s'il en est question. Mais quand nous parlons de notre roi, toute autre addition est inutile, il nous suffit de dire le roi ; de même il suffit au prophète qui parle ici de celui qui est roi en vérité, de dire simplement : « au roi. » Ainsi encore lorsque nous parlons du Tout-Puissant, il n'est besoin de rien ajouter, parce qu'il n'y a point un second Tout-Puissant ; de même lorsque nous disons le roi, nous n'ajoutons rien autre chose, puisqu'il n'y a point d'autre Dieu qui soit roi. D'ailleurs celui qui s'exprimait de la sorte était roi lui-même : nouvelle preuve qu'il ne voulait point parler d'un homme, mais du Dieu de l'univers. Aussi il ne dit point : au roi, Βασιλεῖ sans l'article, mais : au roi, τῷ Βασιλεῖ, pour signifier par l'addition de l'article le souverain empire de Dieu.

2. Le Roi-prophète nous déclare ensuite que ce qu'il va dire n'est le fruit ni de ses pensées, ni de ses méditations, ni de son travail personnel, mais l'œuvre exclusive de la grâce divine, et qu'il ne fait que prêter sa langue à la parole inspirée. « Ma langue, dit-il, est comme la plume de l'écrivain rapide. » Que signifie cette expression : « Rapide ? » L'action de la grâce de l'Esprit saint. Celui qui parle d'après ses propres inspirations est obligé de procéder avec lenteur ; il médite, il compose ; l'inexpérience, le défaut de science, mille autres causes entravent la rapidité du discours. Mais lorsque l'Esprit saint s'empare d'une âme, il n'y a plus de difficultés ; semblable à une eau qui se précipite avec véhémence et impétuosité, la grâce de l'Esprit saint s'avance avec une rapidité inouïe, aplanissant tout sur son passage et renversant tous les obstacles. Le Roi-prophète élève encore plus haut ses pensées, et montre que ce n'est point un langage humain qu'il va faire entendre. « Vous surpassez en beauté les enfants des hommes. » Quelques-uns prétendent que ces paroles se rapportent à la langue qui au dire du prophète est une plume d'une forme magnifique ; mais mon opinion est que le prophète parle exclusivement de Jésus-Christ dans tout le reste du psaume. Aussi un autre interprète a-t-il traduit de la sorte : « Les enfants des hommes vous ont orné d'une éclatante beauté. » Le vif désir et l'ardent amour du Roi-prophète pour Jésus-Christ, lui fait adresser directement la parole au Sauveur comme Jacob qui disait autrefois : « Vous vous êtes élancé de votre

germe, ô mon fils; dans votre repos vous avez dormi comme un lion. » *Genes.*, XLIX, 9. Sous le feu de l'inspiration divine, il s'entretient avec le fils de Dieu, et lui adresse directement la parole. Il évite de faire ici aucune comparaison, et ne dit pas : vous êtes plus beau, mais : « Vous l'emportez en beauté sur tous les enfants des hommes. » C'est une beauté d'un genre tout différent. Remarquez que le prophète parle tout d'abord de l'incarnation du Fils de Dieu, comme le prouvent les paroles suivantes. Car après avoir dit : « Vous l'emportez en beauté sur les enfants des hommes, » il ajoute : « La grâce est répandue sur vos lèvres. » Or Dieu n'a point de lèvres, et il s'agit par conséquent de son union avec la nature humaine. Un autre interprète l'indique plus clairement en traduisant : « La grâce s'est répandue de vos lèvres. » Que signifient ces paroles : « S'est répandue de vos lèvres? » Cette grâce qui était à l'intérieur a jailli comme d'une source. Comment donc un autre prophète a-t-il pu dire : « Nous l'avons vu, il n'avait ni éclat, ni beauté, son aspect était méprisable, et il était le dernier de tous les hommes? » *Isa.*, LIII, 2-3. Isaïe ne veut point parler ici de sa laideur, à Dieu ne plaise, mais des opprobres dont il était couvert. Dès que le Fils de Dieu eut résolu de se faire homme, il se soumit à tous les mépris, à toutes les humiliations; ce n'est point une reine qu'il choisit pour sa mère, il n'est point déposé en naissant sur un lit rehaussé d'or, mais dans une crèche. Il n'est point élevé dans un palais magnifique, mais dans l'humble atelier d'un simple artisan. Lorsqu'il choisit ses disciples, il ne les prend point parmi les orateurs, les philosophes, les rois de la terre, mais parmi les pêcheurs et les publicains. Il reste toujours fidèle à ce genre de vie modeste et pauvre. Il n'a point de demeure, il ne porte pas de riches vêtements, sa table n'est point somptueuse, il vit des aumônes qui lui sont faites, il est en butte à tous les mépris, à tous les outrages, il est chassé et persécuté par ses ennemis. Il se réduit à ces excès d'humiliation pour abattre le faste et l'orgueil des hommes. C'est donc parce qu'il n'était environné d'aucun éclat extérieur, qu'il n'avait ni suite ni gardes, et qu'il marchait ordinairement seul comme un homme du vulgaire que le prophète dit : « Nous l'avons vu, il n'avait ni éclat ni beauté. » *Isa.*, LIII, 2. Tandis qu'ici David en le proclamant « le plus beau des enfants des hommes; » a en vue la grâce, la sagesse, la doctrine, les miracles du Sauveur. Il fait ensuite la description de cette beauté : « La grâce a été répandue sur vos lèvres. » Vous voyez qu'il parle de la nature humaine dont il s'est revêtu. Or quelle est cette grâce? La grâce de sa doctrine et de ses miracles, grâce qui est descendue sur la nature humaine du Sauveur. « Celui sur qui vous verrez l'Esprit descendre comme une colombe et se reposer, fut-il dit à saint Jean, c'est celui-là qui baptise dans le Saint-Esprit. » *Joan.*, I, 33. Toute l'abondance des grâces, en effet, a été répandue sur ce temple, car Dieu ne donne point l'Esprit avec mesure. « Nous avons tous reçu de sa plénitude; » *Joan.*, I, 16; mais ce temple a été inondé de la plénitude même de la grâce. C'est ce qu'Isaïe voulait exprimer lorsqu'il disait : « L'Esprit du Seigneur reposera sur lui, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété. Et il sera rempli de l'Esprit de la crainte du Seigneur. » *Isa.*, XI, 2-3. Nous voyons ici la plénitude même de la grâce, tandis que les hommes n'ont reçu qu'une petite partie, qu'une goutte de cet océan de grâces. Aussi le prophète ne dit pas : « Je donne mon esprit; » mais : « Je répandrai de mon esprit sur toute chair. » *Joel.*, II, 28.

3. Cette prophétie s'est accomplie. Toute la terre est entrée en participation de cet Esprit. Il a commencé à se communiquer à la Palestine, puis il s'est répandu sur l'Egypte, la Phénicie, la Syrie, la Cilicie, les contrées arrosées par l'Euphrate, la Mésopotamie, la Cappadoce, la Galatie, la Scythie, la Thrace, la Grèce, la Gaule, l'Italie, toute la Lybie, l'Europe, l'Asie et jusque sur l'Océan lui-même. Qu'est-il besoin d'en dire davantage? Cette grâce de l'Esprit saint s'est étendue à toutes les régions qu'éclaire le soleil, et cette petite parcelle, cette goutte de l'Esprit saint a rempli l'univers entier de la science de

Dieu. C'est par la vertu de cette grâce que les miracles étaient opérés et que tous les péchés étaient remis. Et cependant, cette grâce qui se répandit sur un si grand nombre de contrées, n'est qu'une faible partie et comme un gage de ce don divin. « Il a donné dans nos cœurs, dit l'Apôtre, l'arrhe, le gage de l'Esprit saint. » II *Cor.*, I, 22. C'est-à-dire une partie des effets qu'il produit en nous; car l'Esprit saint lui-même ne souffre point de division. Considérez cependant l'abondance de cette source : « L'un reçoit du Saint-Esprit le don de parler avec sagesse; l'autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science; un autre reçoit le don de la foi; un autre reçoit du même Esprit le don de guérir les maladies; un autre le don des miracles; un autre le don de prophétie; un autre le discernement des esprits; un autre le don de parler diverses langues. » I *Cor.*, XII, 8-10. La grâce du baptême, qui a versé tous ces dons sur des peuples si nombreux, s'est répandue sur l'univers tout entier. Voilà ce qu'a produit une seule goutte de cet Esprit divin. Car ce n'était vraiment qu'une goutte, comme Dieu le déclare par son prophète : « Je répandrai de mon Esprit; » *Joel*, II, 28; et au témoignage de saint Paul qui l'appelle une arrhe, un gage; preuve évidente que ce n'est qu'une partie du don tout entier. Saint Jean exprimait la même vérité lorsqu'il disait : « Et nous avons tous reçu de sa plénitude. » *Joan.*, I, 16. C'est-à-dire nous en avons tous reçu, parce que cette grâce était pour ainsi dire à son comble, parce qu'elle débordait et se répandait par son abondance même.

Considérez donc la plénitude et l'abondance de ce don de l'Esprit saint, qui suffit dans tous les temps à tous les besoins du monde entier, sans être limité dans ses effets, sans jamais être tari. Il remplit tous les hommes de richesses et de grâce, et sa fécondité demeure inépuisable. Mais comme le nom d'esprit s'applique à différents êtres, à l'ange par exemple, à l'âme, au vent même et à beaucoup d'autres objets, le prophète ajoute : « De mon Esprit. » Car la liaison étroite qui unit l'esprit de l'homme à l'homme lui-même, existe aussi entre Dieu et son Esprit, tout en laissant subsister la distinction des personnes. C'est ce que saint Paul voulait exprimer lorsqu'il disait : « Qui d'entre les hommes connaît ce qui est dans l'homme, sinon l'Esprit de l'homme qui est en lui? De même personne ne connaît ce qui est en Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. » I *Cor.*, II, 11. Saint Paul ne confondait point ici les hypostases ou les personnes, mais il voulait relever la dignité de l'Esprit saint. L'union qui existe entre le Père et l'Esprit saint est donc aussi étroite que l'union de l'âme humaine avec elle-même. De même que nous donnons au Fils de Dieu le nom de Verbe, pour faire connaître l'union intime du Fils avec le Père, mais sans que le Fils perde pour cela sa personnalité, ainsi l'Esprit saint s'appelle l'Esprit de Dieu, tout en restant une personne distincte. C'est parce que le Verbe est le Fils propre du Père, qu'il nous communique la grâce de l'adoption divine; et c'est aussi parce que l'Esprit saint possède la même nature que Dieu, qu'il répand sur nous ses dons. C'est ainsi que l'homme, par cela même qu'il est homme, peut reproduire l'image de l'homme. « C'est pour cela que Dieu vous a béni éternellement. » Un autre interprète traduit : « A cause de cela. » Vous voyez avec quelle ardeur de sentiments le prophète s'adresse au Fils de Dieu. C'est par le même motif que, dans un autre psaume, il ne se contente pas de prédire l'avenir, mais qu'il prend le ton du reproche et de l'accusation. « Pourquoi les nations ont-elles frémi, pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots? » *Psalm.* II, 1. Et il dit de même ici : « C'est pourquoi Dieu vous a béni éternellement. » Il ne parle ni de sa naissance, ni de son éducation, ni des autres circonstances de sa vie, il se contente d'en faire une simple mention. Pour quelle raison? C'est le devoir des évangélistes de faire une narration suivie des événements; le prophète leur laisse donc cette tâche qui leur appartient, tandis que la prophétie choisit seulement quelques événements auxquels elle s'attache de préférence. C'est ce que font continuellement les prophètes, ils s'emparent seulement de quelques faits historiques, qu'ils enveloppent encore d'une certaine obscurité. Voilà pourquoi le Roi-prophète dit ici : « Dieu

vous a béni éternellement, » pour faire connaître que ses paroles étaient pleines d'une grâce infinie. Considérez ici la puissance de cette grâce. Jésus se promène sur les bords de la mer, il trouve Jacques et Jean, et leur dit : « Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. Et ceux-ci, quittant leurs filets et leur père, le suivirent. » *Matth.*, IV, 21-22. Et lorsque, dans un autre endroit, il posait cette question à tous ses apôtres : « Et vous aussi, voulez-vous vous en aller? » Pierre lui répondit: « Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » *Joan.*, VI, 68-70. Mais pourquoi parler de ses disciples? Les Pharisiens eux-mêmes, lorsqu'ils lui envoyèrent leurs suppôts, entendirent ces derniers leur déclarer « que jamais homme n'avait parlé comme cet homme. » *Joan.*, VII, 46. Ailleurs la multitude s'écriait : « Jamais rien de semblable n'a paru dans Israël. » *Matth.*, IX, 33. « Et ils étaient dans l'admiration de sa doctrine, parce qu'il les instruisait comme ayant autorité, et non comme les Scribes et les Pharisiens. » *Matth.*, VII, 28-29.

4. Voulez-vous avoir une juste idée de la grâce de Jésus-Christ et comprendre toute l'étendue de sa puissance? Considérez l'importance et la difficulté des commandements qu'il nous impose : « Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, et qui ne hait pas son âme, n'est pas digne de moi. » *Luc.*, XIV, 33; *Joan.*, XII, 25. Cette seule parole eut assez de puissance pour déterminer les plus grands sacrifices, tant l'opération de la grâce était forte. Qu'avons-nous de plus intime que notre âme? Et cependant nous la méprisons pour obéir aux commandements du Sauveur. Ces paroles : « Dieu vous a béni, » ne doivent point du reste vous scandaliser ni amoindrir l'idée que vous devez avoir du Fils de Dieu. Comme je l'ai déjà dit, le Roi-prophète parle ici de sa nature humaine, qui a des lèvres et qui a reçu la grâce et la bénédiction; car, comme Dieu, il n'a besoin ni de bénédiction ni de grâce, rien ne manque à la divinité. « Comme le Père, nous dit-il, ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à ceux qu'il veut. » *Joan.*, V, 21. Et encore : « Les œuvres que fait le Père, le Fils les fait également comme lui. » *Joan.*, V, 19. Et dans un autre endroit : « Comme le Père me connaît, ainsi je connais le Père. » *Joan.*, X, 15. Ces expressions, *ainsi, également, comme*, signifient que le Fils est en tout semblable au Père. Mais ici il est question de la nature humaine dont il s'était revêtu. Nous l'entendons encore dire dans une autre circonstance : « C'est pour cela que le Père m'aime, parce que je donne ma vie. » *Joan.*, X, 17. Est-ce donc que le Père avait attendu jusque-là pour l'aimer? Comment donc aurait-il pu dire : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé? » *Matth.*, III, 17. En s'exprimant de la sorte, le Sauveur a donc voulu nous faire comprendre la grandeur et l'excellence de l'acte qu'il allait consommer. Dans ces dernières paroles, nous voyons une des causes de l'amour de Dieu, et dans le psaume qui nous occupe, la cause est aussi clairement indiquée. Aussi le Roi-prophète a commencé par dire : « Vous l'emportez en beauté sur les enfants des hommes, la grâce a été répandue sur vos lèvres; » avant d'ajouter : « C'est pour cela que le Seigneur vous a béni éternellement, » et il applique ces paroles à l'humanité du Sauveur, afin que ce qu'il pourra dire de moins digne en apparence de sa gloire ne vous cause aucune surprise, parce que vous saurez à qui ses paroles se rapportent. Jacob avait aussi en vue l'incarnation du Fils de Dieu lorsqu'il disait : « Ses yeux sont plus beaux que le vin, et ses dents plus blanches que le lait. » *Genes.*, XLIX, 12. Or, la nature divine n'a point de dents. Un autre prophète dit encore : « Il frappera la terre de sa parole et l'anéantira par le souffle de sa bouche. » *Isa.*, XI, 4. Langage semblable à celui de saint Paul : « Le Seigneur le tuera par le souffle de sa bouche et le détruira par l'éclat de sa présence. » II *Thessal.*, II, 8.

Le Roi-prophète vous montre donc la puissance de la divinité, pour prévenir l'impression défavorable que ces paroles pourraient produire. Il ne sépare point la chair de la divinité, ni la divinité de la chair, il ne confond point les substances, à Dieu ne plaise, mais il établit leur union : « Le Seigneur, dit-il, vous a béni éternellement. » Quelle est la nature de cette béné-

diction? Il est entouré des anges, des archanges, des trônes, des dominations, des principautés, des puissances, qui célèbrent ses louanges; et toute la terre, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, proclame et chante la gloire du Dieu incarné. Le premier Adam a été frappé d'une grande malédiction, le second est l'objet d'une bénédiction sans égale. Le premier Adam entendit Dieu lui dire : « Tu seras maudit dans tes œuvres. » *Genes.*, III, 17. Et il fut dit à un autre après lui : « Maudit est celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment. » *Jer.*, XLVIII, 10. Et encore : « Maudit celui qui ne demeure pas dans tous les préceptes qui sont écrits dans ce livre. » *Deut.*, XXVII, 26. Et enfin : « Maudit est celui qui est suspendu au bois. » *Deut.*, XXI, 26. Voyez que de malédictions réunies! Or, Jésus-Christ vous a délivré de toutes ces malédictions, en se rendant lui-même malédiction. De même qu'il s'est humilié pour vous élever, de même qu'il est mort pour vous rendre immortel, ainsi il s'est fait malédiction pour nous combler de bénédictions. Que peut-on comparer à cette bénédiction achetée au prix de la malédiction dont il est l'objet ? Il n'avait pas besoin pour lui de bénédiction, et c'est à vous qu'il la donne.

Lorsque je dis que le Fils de Dieu s'est humilié, ces paroles n'impliquent aucun changement dans sa nature, mais expriment simplement les humiliations de la nature qu'il s'est unie. De même lorsque je dis qu'il a été béni, je ne prétends point pour cela qu'il avait besoin de bénédiction, mais je donne une nouvelle preuve des abaissements de son incarnation. C'est donc sur la nature humaine que s'est répandue cette bénédiction, car Jésus-Christ, une fois ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus. Il n'est plus soumis à la malédiction; disons mieux, il n'y a jamais été soumis, mais il s'est rendu volontairement malédiction pour nous en délivrer. « Ceignez votre épée à vos côtés, vous qui êtes tout-puissant. » *Rom.*, VI, 9. Un autre interprète traduit : « Placez votre épée sur votre cuisse. » Un autre : « Appliquez votre glaive sur votre cuisse. Revêtez-vous de votre gloire et de votre majesté. » Suivant une autre version : « De votre gloire et de votre autorité. » Suivant une autre : « De votre gloire et de votre magnificence. » Quel est ce changement et que signifie ce langage si différent de celui qui précède? Il vient de nous représenter le Fils de Dieu comme docteur, dans ces paroles : « La grâce a été répandue sur vos lèvres, » et il le dépeint tout à coup comme un roi couvert de ses armes. Et ce n'est plus ici une prophétie, mais une prière, car il ne dit pas : Il sera ceint de son épée, il emploie la forme de la prière : « Ceignez-vous de votre épée. » Ajoutez qu'ici la beauté se trouve jointe à la force, et qu'il nous représente tout à la fois le Fils de Dieu comme un guerrier revêtu de ses armes, et comme un homme tout éclatant de beauté. « Revêtez-vous, dit-il, de votre beauté et de votre majesté. » Il est également habile à tirer de l'arc : « Vos flèches sont aiguës, ô vous qui êtes tout-puissant. » Nous le voyons ensuite comme un vainqueur triomphant : « Les peuples tomberont à vos pieds, vos flèches perceront le cœur des ennemis du roi. » Enfin le Roi-prophète nous représente ce guerrier tout armé, ce roi, cet archer, ce vainqueur couvert de parfums : « Vos vêtements exhalent l'odeur de la myrrhe, de l'aloès et de la casse. »

5. Mais qu'y a-t-il de commun entre les armes et les parfums ? entre l'action de se parfumer et le maniement de l'épée, entre la doctrine et la guerre, entre un arc et la beauté ? Je vois d'un côté les symboles de la paix, de l'autre, les signes de la guerre et les préparatifs du combat. Quel est donc celui qui est tout ensemble ami de la paix et exercé dans l'art de la guerre? Quel est celui qui exhale l'odeur des parfums et qui est revêtu de ses armes, qui sort de ses palais d'ivoire, et qui met en fuite d'innombrables ennemis et en fait un immense carnage ? Comment résoudre cette difficulté? En nous rappelant que les saintes Ecritures tiennent le même langage en parlant du Père. En effet, le Roi-prophète nous le représente aussi dans un autre endroit revêtu de son armure : « Si vous ne vous convertissez, il fera briller son épée; son arc est tendu, il l'a préparé, il a rempli son carquois d'instruments de mort. » *Psalm.* VII, 13. Et un autre auteur inspiré nous dit : « Il prendra la justice pour cuirasse. » *Sap.*, V, 19. Vous

voyez aussi qu'ils ont tous deux la même autorité. D'un côté, le Roi-prophète dit du Père : « Il fera briller son épée sans en recevoir l'ordre de personne, et de sa propre autorité : » de l'autre, il dit également du Fils : « Les flèches du Tout-Puissant sont aiguës, les peuples tomberont à vos pieds, et elles pénétreront jusqu'au cœur des ennemis du roi. » Comme preuve qu'il agit en tout de lui-même, le prophète ajoute : « Et votre droite vous fera faire des progrès merveilleux. » C'est-à-dire, la vertu de votre action ne vient pas d'une impulsion étrangère, elle est tout entière en vous-même. Entendez encore le Dieu de paix dire à ses disciples : « Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive. » *Matth.*, x, 34. Et encore : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon de le voir allumé ? » *Luc.*, xii, 49. Le Roi-Prophète, de son côté, prédit en ces termes sa venue sur la terre : « Il descendra comme la pluie sur une toison, et comme l'eau qui tombe goutte à goutte sur la terre. » *Psalm.* lxxi, 6. Je vous fais ces citations pour réveiller votre attention, pour vous faire comprendre le véritable sens des expressions de la sainte Ecriture et vous faciliter ainsi la solution de toute difficulté. En effet, les expressions figurées signifient les différentes opérations du Sauveur. Lors donc que le Roi-prophète lui dit : « Ceignez votre épée à votre côté, ô vous qui êtes le Tout-Puissant ; » ces expressions figurées sont le symbole de son opération, de même que l'arc et les flèches. En effet, lorsque l'Ecriture représente Dieu comme entrant en colère, elle ne l'entend point d'une passion qui troublerait son âme, elle veut simplement faire comprendre aux intelligences moins exercées, la juste vengeance que Dieu tire du crime. Or, c'est la même vérité que le Roi-prophète veut exprimer, lorsqu'il décrit l'armure dont Dieu est revêtu. Comme nos châtiments ne nous viennent pas de nous-mêmes, mais d'instruments qui nous sont étrangers, le Prophète, pour nous convaincre que Dieu a le pouvoir de nous punir, se sert d'expressions qui nous sont connues, non pour nous donner à penser que Dieu se sert d'armes véritables, mais pour faire ressortir d'une manière plus saisissante la vengeance que Dieu exerce sur les pécheurs.

Cependant, me direz-vous, un grand nombre se sont scandalisés de ces paroles ? C'est bien gratuitement et par suite de leur ignorance ; car dès qu'il est question de Dieu, ils devaient comprendre que ces expressions étaient figurées. Du reste, la sainte Ecriture n'a point négligé de leur prouver en d'autres endroits l'impassibilité absolue de Dieu. Ecoutez comme elle nous enseigne ailleurs la facilité avec laquelle Dieu punit les coupables : « Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés. » *Psalm.* lxvii, 2. A-t-il donc besoin d'armes ? a-t-il besoin d'un glaive ? Non, il lui suffit de se lever. Mais cette expression est encore trop matérielle ; aussi le Roi-prophète nous dit souvent en parlant de Lui : « Il regarde la terre, et il la fait trembler. » *Ibid.*, ciii, 32. Et encore : « La terre a été ébranlée à la présence du Seigneur. » *Ibid.*, cxiii, 7. Cette manière de parler est encore trop humaine. Ecoutez donc un langage plus digne de Dieu : « Il a fait tout ce qu'il a voulu. » *Ibid.*, cxxxiv, 6. C'est qu'en effet, il lui suffit de vouloir ; mais considérez comme tout en employant ces expressions matérielles, le Roi-prophète fait bien voir que Dieu n'a nul besoin de ce qu'elles représentent. Il ne parle de ses armes qu'après avoir proclamé sa puissance, et encore, après avoir fait l'énumération de ses armes, il attribue la victoire tout entière à sa droite, c'est-à-dire à sa nature et sa puissance divines. C'est la même pensée qu'exprimait un autre prophète, lorsqu'il disait : « Le signe de sa domination est sur son épaule. » *Isa.*, ix, 6. Non qu'il veuille faire entendre que Dieu a des épaules, à Dieu ne plaise, mais pour vous faire comprendre que Dieu n'a besoin du secours de personne. « Ceignez votre épée à votre côté, vous qui êtes le Tout-Puissant ; servez-vous de votre beauté et de votre majesté. » Que veut dire ici le Roi-prophète ? A l'aide de ces expressions figurées, il nous fait comprendre l'étendue de l'action divine du Sauveur qui a soumis le monde entier à son empire, a terminé heureusement la guerre qu'il avait entreprise et consommé son triomphe sur ses ennemis. Il avait

à soutenir une guerre terrible, une guerre des plus cruelles où il devait combattre non contre des peuples barbares, mais contre les démons qui avaient tendu partout leurs piéges et qui étaient une cause de ruine pour la terre tout entière. C'est cette victoire que proclamait Isaïe lorsqu'il disait : « Il distribuera lui-même les dépouilles des forts. » *Isa.*, LIII, 12. Et dans un autre endroit : « L'Esprit de Dieu repose sur moi ; car le Seigneur m'a rempli de son onction, il m'a envoyé pour annoncer sa parole aux pauvres, pour prêcher la grâce aux captifs. » *Isa.*, LXI, 1. Voilà pourquoi saint Paul commence toutes ses Epîtres par ce souhait : « Que la grâce et la paix de Dieu notre Père soient avec vous ; » et qu'il dit dans son Epître aux Ephésiens : « C'est lui qui est notre paix, c'est lui qui des deux peuples n'en a fait qu'un. » *Ephes.*, II, 14. Voulez-vous une nouvelle preuve que ces paroles : « Ceignez-vous de votre épée, » ne doivent pas être prises dans un sens littéral et matériel ? écoutez la suite : « Servez-vous de votre beauté et de votre majesté ; » c'est-à-dire que son épée, c'est son éclat, sa beauté, sa gloire, son autorité, sa majesté, sa grandeur. Car cette nature divine n'a besoin d'aucun secours étranger pour l'accomplissement de ses desseins, son indépendance est absolue. Le Roi-prophète s'adresse donc à lui pour le prier d'entreprendre la guerre dans l'intérêt du monde entier. Il descend ensuite de ces hauteurs et emploie de nouveau un langage sensible et matériel. « Tendez votre arc, lui dit-il, avancez, soyez heureux et régnez. » L'expression : « Tendez, » indique clairement l'arc et les flèches ; puis il démontre une fois de plus que Dieu n'a nul besoin de ces armes, en ajoutant : « Avancez, soyez heureux et régnez. » Un autre interprète traduit : « Marchez de succès en succès. » Le règne dont il veut ici parler est le règne d'union et de vérité que le Sauveur a fondé sur la terre dans les derniers temps.

6. Ces paroles sont l'expression du vif désir du Prophète qui voit par avance tout ce que le Fils de Dieu devait accomplir, et la terre tout entière amenée par lui à la connaissance de la vérité, c'est ce qui explique son langage figuré, et la parole de commandement qu'il semble lui adresser. Ce langage est en effet celui des inférieurs, lorsqu'ils sont enflammés d'un zèle ardent pour les intérêts de ceux qui sont élevés au-dessus d'eux. « Etablissez votre règne par la vérité, par la douceur et par la justice. » Il ajoute ici la vérité aux deux autres vertus. Vous voyez comme la sainte Ecriture s'explique par elle-même et nous montre qu'il s'agit d'une victoire tout intérieure et toute spirituelle. Mais, comment, après avoir décrit cet appareil de guerre, ces armes, ce glaive, cet arc, le Roi-prophète parle-t-il de douceur ? Quel rapport existe entre la guerre et la douceur, entre la modération et les combats ? Un très-grand, si nous voulons y réfléchir. En effet, David et Moïse étaient remplis de douceur, l'Ecriture leur rend ce témoignage, elle dit de l'un : « Souvenez-vous, Seigneur, de David et de toute sa douceur, » *Psalm.* CXXXI, 1 ; et de l'autre : « Moïse était le plus doux entre tous les hommes qui étaient sur la terre. » *Num.*, XII, 3. Et cependant ces hommes si doux ont exercé les plus terribles vengeances. Permettez-moi de vous parler d'abord de leur douceur. David s'était souvent emparé de la personne de Saül, et il était le maître de lui ôter la vie ; jamais cependant il ne porta la main sur lui, et malgré les instances qui lui étaient faites, il l'épargna toujours, et sut dominer son juste ressentiment. Lorsque plus tard Semeï le chargeait d'outrages et insultait à son malheur, ses généraux voulaient marcher sur lui et mettre à mort cet homme qui se rendait coupable de tels excès ; quelles paroles pleines de sagesse sortent alors de la bouche de David ! Avec quel soin encore recommande-t-il à ses généraux ce fils parricide et incestueux en leur disant : « Epargnez mon fils Absalom ! » II *Reg.*, XVIII, 5. Et quand, dans ses premières années, il s'entretient avec ses frères à qui ses futures victoires inspiraient des sentiments de jalousie, avec quelle douceur il leur répond : « N'est-il pas permis de parler ? » I *Reg.*, XVII, 29.

Quelle fut d'un autre côté la conduite de Moïse ? Ecoutez la prière qu'il adresse à Dieu pour ceux qui avaient voulu le lapider, et tout

fait pour lui ôter la vie : « Si vous jugez à propos de leur pardonner cette faute, je vous conjure de faire grâce, sinon, effacez-moi de votre livre que vous avez écrit. » *Exod.*, XXXII, 31-32. Dans une autre circonstance, on cherche à lui inspirer des sentiments d'envie et de colère, et il fait cette réponse si pleine de sagesse : « Plût à Dieu que tout le peuple prophétisât. » *Num.*, XI, 29. Et quelles prières, quelles supplications pour sa sœur, qui elle aussi n'avait pas craint de l'insulter? Nous pourrions donner mille autres preuves de sa douceur; ainsi lorsqu'il fut rejeté de la terre promise et condamné à ne point entrer dans la Palestine, les paroles qu'il adresse aux Hébreux respirent la plus grande douceur. Et cependant, cet homme si doux regarda comme un acte de justice que Dathan, Abiron et Coré, qui avaient usurpé les fonctions sacerdotales, fussent engloutis sous la terre, et que ceux qui avaient offert un feu étranger fussent consumés par le feu du ciel. David lui-même malgré sa grande douceur, terrassa Goliath, mit en fuite l'armée des Philistins et remporta sur eux une éclatante victoire. C'est qu'en effet, le caractère de la douceur est de pardonner ses propres injures, et de prendre la défense de ceux qui sont victimes de l'injustice. C'est l'exemple que nous donne Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Lorsqu'il fut attaché sur la croix, il disait : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. Et nous le voyons encore répandre des larmes sur Jérusalem en lui disant : « Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants et tu n'as pas voulu! » *Matth.*, XXIII, 37-38. Lorsqu'on lui donne un soufflet, il ne cherche pas à le rendre, il se justifie simplement devant celui qui lui a fait cet outrage. On l'appelle possédé du démon, il répond en chassant les démons. On le traite de séducteur, d'ennemi de Dieu, il se venge en conduisant dans son royaume ceux qui l'injurient. Il recommande à ses disciples de souffrir en toute circonstance les mauvais traitements, les outrages, la persécution, et de choisir toujours la dernière place. « Que celui qui veut être le premier parmi vous, leur dit-il, soit votre serviteur. » *Matth.*, XX, 26. Et en cela, il se propose lui-même pour exemple : « Comme le Fils de l'homme qui n'est point venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. » *Ibid.*, 28. S'il chasse les démons, s'il déclare la guerre à Satan et dissipe toutes les erreurs, c'est encore par un effet de sa grande douceur qu'il détruit le vice, brise les chaînes de ceux qu'il tenait captifs sous ses lois, déjoue les embûches des démons, et délivre ceux qui étaient victimes de leurs mauvais traitements.

Or, que signifient ces paroles : « Régnez par votre vérité, votre douceur, votre justice? » Le Roi-prophète nous a parlé de guerre, il nous en a décrit les préparatifs; il nous a fait voir le soldat tout armé, il raconte maintenant les exploits de son règne, le genre et la nature de ses victoires. Les autres rois de la terre sans exception, font la guerre pour conquérir des villes, des richesses, ou pour venger des inimitiés personnelles, ou par un motif de vaine gloire. Mais ce n'est point pour de tels motifs que le Fils de Dieu fait la guerre; c'est pour la vérité et pour l'établir sur la terre; c'est pour la douceur, pour l'inspirer à ceux qui surpassent en cruauté les bêtes féroces elles-mêmes; c'est pour la justice, c'est-à-dire pour rendre justes d'abord par sa grâce et ensuite par la pratique des bonnes œuvres, ceux qui gémissent sous le joug tyrannique de l'iniquité. « Et votre droite vous conduira d'une manière merveilleuse. » Un autre interprète traduit : « Et votre droite vous éclairera au milieu des plus terribles épreuves. » Un autre : « Et votre droite vous découvrira des choses terribles. »

7. Vous voyez comme le Roi-prophète fait de nouveau ressortir la majesté de celui qui opère ces merveilles. Lorsque précédemment, il a parlé de ses armes, de son épée, il s'est élevé aussitôt jusqu'à son immortelle beauté, et a conduit ainsi son auditeur jusqu'aux contemplations de l'esprit. De même ici, après avoir décrit de nouveau son armure, à l'aide d'expressions matérielles et figurées, telles qu'un arc et des flèches, il élève encore peu à peu notre pensée, en nous exposant les causes de la

guerre, la vérité, la douceur, la justice, aussi bien que le mode de la victoire. Quel est ce mode? « Et votre gloire vous conduira admirablement. » C'est-à-dire votre nature seule vous suffit, et vous n'avez besoin que de votre puissance pour voir les choses que vous devez faire et pour les accomplir. La traduction d'un autre interprète : « Votre droite est terrible, » présente un sens également conforme à la vérité, car rien de plus terrible, rien de plus effrayant que les exploits du Sauveur : la mort détruite, les portes de l'enfer brisées, le paradis ouvert, le ciel devenu accessible, les démons condamnés au silence, l'union de la terre avec les cieux, un Dieu fait homme, l'Homme assis sur un trône, la foi à la résurrection ouvertement proclamée, des espérances immortelles, la jouissance de biens ineffables, et mille autres faits éclatants dont la vie du Sauveur est pleine. Voilà pourquoi le Roi-prophète dit : « Votre droite vous conduira vers des œuvres terribles, » et il montre par là que sa nature et sa puissance divines lui suffisent pour concevoir, entreprendre et accomplir ses desseins. Les Septante traduisent : « Votre droite vous conduira admirablement, » c'est-à-dire qu'il ne faut pas seulement admirer les faits éclatants de la vie du Sauveur, mais la manière vraiment extraordinaire dont ils ont été accomplis. C'est par la mort en effet que la mort a été détruite, la malédiction a effacé la malédiction et elle est devenue une source de bénédiction; c'est un manger coupable qui nous avait autrefois éloignés de Dieu; c'est un manger salutaire qui nous en rapproche. Une vierge nous avait chassés du paradis, une vierge nous fait retrouver la vie éternelle. Ce qui a été la cause de notre condamnation devient le principe de notre récompense. C'est en se représentant intérieurement ces merveilles que le Roi-prophète s'écrie : « Votre droite vous conduira d'une manière admirable. » Qu'est-il besoin d'armes? qu'est-il besoin de glaive, d'arc, de flèches? Vous voyez comme sa nature et sa puissance suffisent largement à ses entreprises.

Les exploits du Seigneur sont terribles

Considérez maintenant comme le Roi-prophète, semblable à un artiste habile, quitte ces hauteurs pour descendre à des idées moins élevées. « Vos flèches sont aiguës, vous qui êtes tout-puissant. Les peuples tomberont à vos pieds, vos flèches pénétreront jusqu'au cœur des ennemis du roi. » Vous voyez comme à l'expression matérielle de flèches, il joint l'idée de la toute-puissance pour vous apprendre que le Fils de Dieu n'a pas besoin de flèches, mais qu'il se suffit à lui-même. Voici la suite naturelle de cette proposition : « Vos flèches sont aiguës, ô vous qui êtes puissant, elles perceront le cœur des ennemis du roi. » Ces paroles : « Les peuples tomberont à vos pieds, » forment une parenthèse. Ce passage peut s'entendre de deux manières : ou le prophète prédit ici la captivité des Juifs, la destruction de leur ville et la ruine de leur nation; ou il veut représenter dans un sens anagogique la puissance de la prédication sous l'emblème de ces flèches. En effet, la parole de Dieu a parcouru la terre tout entière, plus rapide que la flèche qui fend les airs, elle a touché le cœur de ses ennemis, non pour leur donner la mort, mais pour les attirer à elle, ce qui s'est vérifié dans l'apôtre saint Paul. Rien de plus juste en effet que de comparer à une flèche la parole qui envoyée du ciel vint toucher son cœur, et d'ennemi qu'il était, le rendit ami de Dieu. « Les peuples tomberont à vos pieds. » Vous voyez l'heureuse issue de la guerre, la soumission des rebelles, et l'enseignement de la doctrine qui leur est donné. Car cette chute qui les fait tomber à ses pieds devient pour tous le principe et le fondement de leur élévation. Après les avoir affranchis de l'orgueil, de la vaine gloire, des erreurs où les retenaient les démons, il les soumet à son empire. C'est pour cela qu'un autre prophète le représente tout couvert de sang : « Qui est celui, s'écrie-t-il, qui vient d'Edom et de Bosor avec des habits teints de sang? » *Isa.*, LXIII, 1. Il n'y a point ici d'armes, ni d'arcs, ni de flèches, mais seulement des vêtements. L'image est encore un peu matérielle, mais moins cependant que les précédentes, et cependant le prophète élève également l'esprit de l'auditeur de cette image sensible à des idées toutes spirituelles. A la question que lui fait le prophète pourquoi ses

vêtements sont rouges, le Sauveur répond : « J'ai foulé seul le pressoir. » *Isa.*, LXIII, 2-3. Ces paroles : « J'ai foulé seul le pressoir, » ont une grande analogie avec celles-ci : « Votre droite vous conduira d'une manière admirable. » Rien n'est plus facile au vendangeur que de fouler les grappes de raisin ; or Dieu accomplit aussi facilement ses desseins, que dis-je ? avec une facilité beaucoup plus grande. « Votre trône, ô Dieu, subsistera éternellement, le sceptre de votre règne est un sceptre de droiture. » « Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pour cela que le Seigneur votre Dieu a versé sur vous le parfum de l'allégresse avec plus d'abondance que sur ceux qui doivent y participer. » Un autre interprète traduit : « Votre trône subsistera pour l'éternité et au delà. » Le texte hébreu porte : « Dieu, votre Dieu, » *Eloim*, *Eloach*. Que peuvent objecter ici les Juifs ? A qui faut-il appliquer ces paroles ? Que disent de leur côté les hérétiques ? S'ils prétendent que c'est du Père qu'il est dit : « Votre trône, ô Dieu, subsistera éternellement, » comment lui appliquer ce qui suit : « C'est pourquoi le Seigneur votre Dieu a versé sur vous le parfum de l'allégresse ? » Car le Père n'est point le Christ, et il n'a pas reçu d'onction. Il est donc évident qu'il s'agit ici du Fils unique de Dieu, dont le Prophète avait déjà parlé précédemment, et dont Isaïe a dit aussi : « Et son règne n'aura point de fin. » *Isa.*, IX, 7.

8. On demandera peut-être pourquoi le Roi-prophète traite maintenant de la divinité du Sauveur, après avoir commencé par parler de son incarnation. Il suit en cela la marche adoptée par saint Matthieu. En effet, cet évangéliste commence par la génération charnelle du Sauveur, et voici son début : « Livre de la génération de Jésus-Christ. » *Matth.*, I, 1. Saint Marc et saint Luc suivent le même ordre, saint Jean seul s'en écarte. Ce n'est qu'après cet exorde sublime sur la divinité : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, » *Joan.*, I, 1, et de longues considérations sur le Verbe de Dieu, que cet évangéliste ajoute : « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » Or, cette marche différente qu'il suit dans la composition de son Evangile est une preuve de l'harmonie qui règne entre tous les Evangélistes. Mais comment soutenir, avec quelque apparence de raison, que l'accord et l'harmonie résultent de l'opposition ? Ignorez-vous donc que cette opposition existe entre ces deux choses, manger et ne pas manger, boire et ne pas boire, donner et ne pas donner ? Cependant le médecin ordonne souvent ces deux choses si opposées, sans se mettre en contradiction, et en restant parfaitement d'accord avec lui-même, car il ne se propose qu'un seul but, la guérison du malade. C'est ce que nous voyons aussi dans les Evangélistes. Est-ce que l'été aussi n'est pas opposé à l'hiver ? et cependant ils ont une même fin, l'abondance et la maturité des fruits. Disons plus, l'univers entier est un composé de contraires, et ces contraires s'harmonisent parfaitement pour l'usage de notre vie. Jésus-Christ lui-même a suivi une voie tout opposée à celle de Jean-Baptiste. Notre-Seigneur se nourrissait d'aliments ordinaires, tandis que Jean-Baptiste s'en abstenait : « Jean-Baptiste, dit le Sauveur, est venu ne mangeant pas de pain et ne buvant pas de vin, et ils disaient : Il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et ils disaient : Voici un homme de bonne chère et qui aime le vin. » *Luc.*, VII, 33-34. Mais malgré cette manière de vivre toute différente, ils n'avaient cependant qu'un seul et même but, le salut de ceux qu'ils attiraient à eux. C'est ainsi que l'ordre adopté par saint Jean dans l'exposé qu'il fait de la divinité et de la nature humaine du Sauveur, bien que différent de l'ordre suivi par les autres Evangélistes, ne laisse pas de s'accorder parfaitement avec leur récit. Comment ? Le voici : Dans les commencements, lorsque la prédication de la parole ne s'étendait pas encore bien loin, il était juste d'insister sur l'incarnation du Fils de Dieu, et de faire de sa nature humaine l'objet principal de l'enseignement évangélique, en commençant ainsi par ce qui était le plus sensible et le plus facile à comprendre. Mais lorsque la doctrine se fut répandue, et que la prédication eut retenti partout, le temps était venu d'élever les esprits à des considérations plus sublimes.

Voilà pourquoi les prophètes, quand ils parlent du Fils de Dieu, commencent toujours par le mystère de son incarnation, et en font comme l'exorde de leurs prophéties. Voyez, par exemple, comme le début du prophète Michée est humble et modeste : « Et toi Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la plus petite entre les villes de Juda, car de toi doit sortir le chef qui gouvernera le peuple d'Israël. » *Mich.* v, 2. Or ce n'était point la nature divine qui devait sortir de Bethléem, mais la nature humaine. Aussi le prophète n'en reste pas là, et il s'élève aussitôt jusqu'à la divinité : « Et sa sortie est du commencement et des jours de l'éternité. » *Ibid.* Ecoutez maintenant Isaïe : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un Fils, et il sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. » *Isa.*, VII, 14. Vous voyez comment ce prophète s'élève de la nature humaine jusqu'à la nature divine. Dans un autre endroit, il suit cette même marche : « Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné, et il sera appelé l'ange du grand conseil, le conseiller admirable, le Dieu fort et puissant, le prince de la paix, le père du siècle futur. » *Isa.*, IX, 6. Remarquez-vous comme il part de nouveau de l'enfance du Sauveur, de sa nature humaine, pour s'élever comme par autant de degrés jusqu'à sa divinité? C'est ainsi que Dieu le Père s'est révélé d'abord par le moyen des créatures : « En effet, les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles depuis la création du monde par tout ce qui a été fait. » *Rom.*, I, 20. C'est pour cette même raison que Dieu se présente souvent à nous dans l'Ecriture sous une forme extérieure, afin d'élever insensiblement l'esprit de l'homme jusqu'aux vérités incorporelles. Et qu'y a-t-il d'étonnant qu'il ait adopté cette conduite pour l'établissement des dogmes, puisqu'il agit de la même manière dans les préceptes et les commandements qu'il nous donne? Le Roi-prophète suit ici ce même ordre, il s'élève de la nature humaine à la nature divine (car les lèvres indiquent nécessairement une nature humaine), puis il descend de nouveau de la divinité à la chair mortelle du Fils de Dieu, donnant ainsi à son discours une admirable variété pour l'utilité de ceux qu'il veut instruire : « Votre trône, ô Dieu, subsistera éternellement. » Ce mot trône a ici une signification plus étendue et veut dire le règne tout entier. David prédit que son trône sera éternel. Isaïe annonce, de son côté, que ce trône est élevé. « J'ai vu, dit-il, le Seigneur assis sur un trône élevé. » *Isa.*, VI, 1. Et il dit encore dans un autre endroit : « Votre trône est élevé. » Un autre prophète l'a vu assis sur un trône de gloire. Et David nous représente aussi ce trône comme un trône de miséricorde. « La miséricorde et le jugement sont le soutien de son trône. » *Psalm.* XCVI, 2.

9. Toute cette description a pour objet de nous montrer que son règne est éternel (comme l'indiquent ces paroles : dans les siècles des siècles), qu'il sera glorieux, élevé, plein de force et de puissance. Le Psalmiste prouve encore que ce règne n'aura point de fin, lorsqu'il ajoute : « Votre règne est un règne qui s'étend dans tous les siècles. » *Psalm.* CXLIV, 13. De même que le trône est le symbole de la royauté, ainsi le sceptre est l'emblème et du pouvoir royal et de la puissance judiciaire. C'est pour cela que le Roi-prophète ajoute : « Le sceptre de votre règne est un sceptre de droiture. » Là ce qui est juste, ce qui est droit, est d'une clarté pure et sans le moindre nuage.

Que les hommes atteints de déraison et de folie, et ceux qui sont mille fois pires encore, prêtent ici une oreille attentive. Quels sont-ils, ceux qui accusent la Providence et demandent : pourquoi tel et tel événement arrivent-ils de cette manière? Une semblable question n'est-elle pas le comble de l'absurdité? Celui qui regarde un ouvrier couper ou scier une pièce de bois, ne lui demande pas la raison de ce qu'il fait. Le médecin applique le fer et le feu sur la chair du malade, il le condamne à garder la chambre, lui prescrit une diète des plus sévères, et aucun de ceux qui sont présents, ni le malade lui-même, ne songent à lui demander pourquoi il agit de la sorte. Le pilote fait tendre les cordages, déployer ou serrer les voiles, arroser les flancs du navire, sans que personne lui en demande la cause. Nul, en effet, ne songe à interroger avec curiosité pour savoir la raison de

ces diverses opérations, mais tous se taisent et gardent le silence, quelques fautes que puissent commettre ces gens contre les règles de leur art. Et lorsqu'il s'agit de la sagesse inénarrable de Dieu, de son ineffable bonté, de sa providence infinie, la curiosité humaine n'a plus de bornes. Peut-on pousser plus loin la folie? S'agit-il de porter secours, d'avancer de l'argent à ceux qui sont victimes de l'injustice, à peine trouve-t-on quelqu'un qui soit disposé au plus léger sacrifice; mais en revanche on ne cesse de demander pourquoi un tel est pauvre, pourquoi un tel mendie son pain, pourquoi cet autre est riche? Serviteur infidèle et insensé, pourquoi n'abaissez-vous pas les yeux sur vous-même pour vous étudier et vous connaître? Pourquoi ne pas imposer un frein à votre langue, pourquoi ne pas réprimer ces recherches téméraires, renoncer à pénétrer dans d'aussi grands secrets, et ne pas reporter sur votre propre vie cette inquiète curiosité? Considérez attentivement toutes les actions de votre vie, cette mer immense de vos péchés, et si vous êtes dominé par cet esprit de curiosité qui ne s'arrête jamais, demandez-vous compte de toutes les paroles coupables que votre bouche a proférées, de toutes les actions criminelles que vous avez commises. Maintenant, au contraire, vous négligez cet examen de votre conduite, alors que cette négligence vous prépare un châtiment sévère, tandis qu'une curiosité salutaire pourrait vous sauver, et vous préférez mettre le comble à tous vos autres péchés en citant Dieu à votre tribunal. N'entendez-vous pas le prophète vous dire: « Le sceptre de votre règne est un sceptre de droiture? » et un autre: « Ses jugements resplendiront comme la lumière? » *Osee*, VI, 5. Si vous ne pouvez pénétrer dans les secrets de votre souverain Maître, c'est une raison de plus pour le glorifier, pour l'adorer, à cause de sa grandeur ineffable, de sa providence incompréhensible, de la sollicitude si sage et si variée qu'il a pour toutes ses créatures.

« Vous avez aimé la justice et vous avez haï l'iniquité. » Le Roi-prophète a décrit précédemment les actions éclatantes du Fils de Dieu, ses victoires, ses triomphes, le salut du monde entier qu'il a rempli de vérité, de douceur, de justice, et il a fait ressortir la sagesse de ses desseins. Il nous parle maintenant de la dignité de celui qui a opéré toutes ces merveilles : c'est un Dieu, c'est un roi immortel, un juge incorruptible, un ami des justes, un ennemi des méchants. Dans ces différents titres se trouve toute la raison de ses succès. Que personne donc n'élève ici aucun doute. Toutes ces actions qu'il a faites ont eu pour principe et pour cause sa puissance et sa volonté. Après avoir parlé en termes aussi sublimes de sa divinité, il redescend à sa nature humaine, en disant: « C'est pour cela que Dieu, votre Dieu, a versé sur vous le parfum de l'allégresse. » Une autre version porte : « A cause de cela, il a versé l'huile sur vos membres. » C'est-à-dire, parce que dans toutes les actions qui viennent d'être énumérées, vous avez agi avec droiture, semé les germes de la justice, et exécuté tous les desseins que vous aviez formés. Ne vous étonnez pas d'entendre le Prophète attribuer ces actions au Père. Ce n'est point pour en ôter au Fils la gloire, mais pour associer le Père à la gloire du Fils, de même que le Fils déclare que tout ce qui est à son Père est à lui : « Tout ce qui est à vous est à moi, dit-il, et tout ce qui est à moi est à vous. » *Joan.*, XVII, 10. Lorsque saint Paul expose le fait de la résurrection de Jésus-Christ, il dit : « C'est Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts, » I *Cor.*, VI, 14; tandis que nous lisons dans saint Jean ces paroles du Sauveur : « Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours. » *Joan.*, II, 19. Mais quel est donc ce parfum d'allégresse? Jésus-Christ n'a jamais été oint d'aucune huile, il a reçu l'onction de l'Esprit saint. C'est pour cela que le prophète ajoute : « Avec plus d'abondance que ceux qui doivent y participer. » C'est-à-dire que personne n'a reçu une onction aussi riche, aussi abondante que la sienne. Il y a eu avant lui un grand nombre de christs, c'est-à-dire d'hommes qui ont été consacrés par l'onction, mais personne ne l'a été comme lui. Il y a eu aussi beaucoup d'agneaux, lui seul est l'Agneau par excellence; il y a eu un grand nombre de fils, lui seul est le Fils unique de Dieu. Tout ce qui est en lui a un

caractère exceptionnel de supériorité, non-seulement les attributs de sa nature divine, mais les perfections de son humanité, car personne n'a reçu en si grande abondance l'onction de l'Esprit saint.

Ne soyez pas surpris s'il fait entrer l'huile dans cette onction divine, il emploie ici le langage figuré des prophètes. Il ajoute : « De l'allégresse, » pour exprimer l'effet de cette onction qui est la joie. « Car le fruit de l'Esprit, c'est l'amour, la joie, la paix. » *Gal.*, v, 22. Une autre version porte : « D'une huile qui embellit; » le texte hébreu : *Sason*, de l'éclat, de la gloire, de la beauté. Il est également vrai de dire que c'est une huile d'allégresse. Le glaive dont parle le Roi-prophète ne présente point à votre esprit l'idée d'un glaive matériel; de même, l'arc et les flèches ne sont pour vous que l'emblème des actions éclatantes du Fils de Dieu; ainsi devez-vous entendre ce qu'il dit ici non point d'une huile matérielle, mais d'une onction toute spirituelle. L'huile était le symbole de l'Esprit saint, mais ce divin Esprit était la chose essentielle et nécessaire. Puisqu'il en est ainsi, n'hésitez pas à lui donner le nom de Christ, car il a été donné à Abraham et aux prophètes, et tous cependant n'avaient pas reçu l'onction. « Gardez-vous de toucher à mes Christs, dit ailleurs le Roi-prophète; gardez-vous de faire aucun mal à mes prophètes. » *Psalm.* CIV, 15.

Il existe beaucoup de Christs.

Dans quel temps le Christ reçut l'onction sainte.

Or à quel temps Jésus-Christ a-t-il reçu cette onction? Lorsque le Saint-Esprit descendit sur lui sous la forme d'une colombe. Ceux qui ont part avec lui à cette onction sont tous ceux qui vivent selon son Esprit, et dont saint Jean a dit : « Nous avons reçu tous de sa plénitude. » *Joan.*, I, 16. Lorsqu'il parle de Jésus-Christ au contraire : « Dieu, dit-il, ne donne point son Esprit avec mesure. » *Joan.*, III, 34. Et il est dit encore ailleurs : « Je répandrai de mon Esprit sur toute chair. » *Joel.*, II, 28. Mais ici, Dieu n'a point versé de son Esprit, c'est son Esprit tout entier qui est descendu, et c'est ce qui fait dire à l'évangéliste : « Dieu ne donne point son Esprit avec mesure. » « La myrrhe, l'ambre et la casse s'exhalent de vos vêtements. » Une autre version porte : « Se répandent sur votre vêtement; » une autre : « Sur tous vos vêtements. »

10. Suivant quelques interprètes, le Roi-prophète fait ici allusion à la sépulture du Sauveur; d'autres y voient la différence de l'onction qu'il a reçue. En effet, c'était avec d'autres parfums que la myrrhe, l'ambre et la casse que se faisaient les onctions. Pour vous apprendre donc que l'onction qu'a reçue Jésus-Christ n'a aucun rapport avec les autres, David énumère des parfums tout différents et fait ainsi ressortir la singularité de cette onction. Ces paroles : « De vos vêtements, » montrent que ces vêtements eux-mêmes étaient pleins de grâce. Aussi cette femme, qui était malade d'une perte de sang, en arrêta l'écoulement aussitôt qu'elle eut touché le bord de ses vêtements. Rien n'empêche qu'on n'admette l'une ou l'autre de ces deux explications qui me paraissent toutes deux vraisemblables. De même donc que vous n'avez pas entendu dans un sens matériel l'arc, les flèches et les autres expressions figurées de ce genre (car je crois utile de faire de nouveau cette observation), vous devez entendre dans un sens exclusivement spirituel la myrrhe, la casse dont parle ici le prophète. « Des maisons d'ivoire où les filles des rois vous ont comblé de joie dans l'éclat de votre gloire. » Un autre interprète traduit : « Des temples d'ivoire, où les hommages qu'ils vous ont rendus vous ont comblé de joie; » un autre : « Dans les choses qui sont à votre gloire. » Après les grandes actions du Sauveur, le Roi-prophète passe aux honneurs qui doivent les suivre, c'est-à-dire à l'adoration qu'il doit recevoir dans des temples magnifiques. Autrefois en effet cette matière était des plus précieuses, et l'ivoire était très-recherché. Aussi un autre prophète, s'adressant aux riches, leur dit : « Malheur à vous qui dormez dans des lits d'ivoire. » *Amos*, VI, 4. David montre ensuite que la prédication ne doit pas seulement se borner aux particuliers, mais qu'elle doit soumettre les royaumes eux-mêmes qui élèveront au Fils de Dieu des temples magnifiques. Toutes ces prédictions paraissent accomplies aujourd'hui. Le Roi-prophète veut faire ressortir la vertu de la prédication, et il expose comment elle a subjugué les femmes, les hommes, les particuliers, les riches de la terre, ceux qui portent la cou-

ronne, leurs épouses, et a su les amener à élever partout des temples à Dieu. Il poursuit cette pensée, lui donne de plus grands développements, et décrit ceux qui viendront offrir au Fils de Dieu leurs adorations et leurs prières. Il nous fait voir les peuples tombés à ses pieds, leurs cœurs touchés par sa grâce, ses victoires sur ses ennemis, les merveilles de sa droite, le règne de la vérité, de la douceur, de la justice établi sur la terre. Il poursuit ce langage allégorique, et fait une description prophétique et figurée de l'Eglise qu'il nous représente comme une épouse et comme une reine. C'est sous ces mêmes traits que les apôtres l'ont décrite dans la suite : « Je vous ai fiancée à un seul époux, Jésus-Christ, dit saint Paul, pour vous présenter à lui comme une vierge pure. » I *Cor.*, XI, 2. « L'époux, dit un autre, est celui à qui est l'épouse. » *Joan.*, III, 29. Et le Sauveur lui-même : « Le royaume des cieux est semblable à un roi qui célèbre les noces de son fils. » *Matth.*, XXII, 2. « La reine, dit le Roi-prophète, s'est tenue à votre droite. » Suivant une autre version : « Elle a été affermie, » c'est-à-dire, elle s'est tenue d'une manière ferme et inébranlable. C'est cette même vérité que Jésus-Christ exprime en ces termes : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » *Matth.*, XVI, 18. Vous voyez quel honneur extraordinaire, quelle éclatante dignité lui sont accordés. Elle était foulée aux pieds et reléguée au dernier rang, le Fils de Dieu l'élève jusqu'à la placer à sa droite. Elle était captive, étrangère, livrée à des amours infâmes, devenue un objet d'abomination, et vous voyez à quel degré d'honneur le Sauveur la fait monter. Elle se tient près de lui avec les puissances qui le servent. Le Fils de Dieu, égal en tout à Dieu son Père, est assis à sa droite; pour l'Eglise, elle se tient debout. Elle est reine, il est vrai, mais elle fait partie des êtres créés. Comment donc expliquer ces paroles de saint Paul : « Il nous a ressuscités avec lui et nous a fait asseoir dans le ciel en Jésus-Christ? » *Ephes.*, II, 6. Remarquez ici l'exactitude du langage de l'apôtre. Il ne dit pas simplement : « Il nous a ressuscités et il nous a fait asseoir; » mais il ajoute : « En Jésus-Christ, » c'est-à-dire dans la personne de Jésus-Christ. Il est notre chef et nous sommes ses membres. Or, puisque notre chef est assis à la droite de Dieu dans les cieux, nous participons à cet honneur tout en restant sur la terre.

« Elle est revêtue d'un habit enrichi d'or, et couverte de vêtements de diverses couleurs. » Un autre interprète traduit : « Couronnée d'un diadème d'or d'Ophir. » Vous n'avez point pris dans le sens littéral l'arc et les flèches dont le roi était armé, et vous ne devez non plus entendre au littéral les vêtements de l'épouse; mais ces images sensibles sont destinées à vous inspirer des pensées qui soient dignes de Dieu. C'est pour détruire dans votre esprit toute idée matérielle et sensible que le Roi-prophète ajoute : « Toute la gloire de la fille du roi vient du dedans. » *Ibid.*, 14. Les vêtements sont ce qui paraît le plus à l'extérieur, et ce qui frappe tout d'abord les regards quand il s'agit de choses matérielles. Mais lorsqu'il est question d'objets tout spirituels, c'est à l'intérieur qu'il faut tourner les yeux. C'est le roi lui-même qui a composé le tissu de ce vêtement et qui en a revêtu l'épouse par le baptême. « Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, dit saint Paul, vous vous êtes revêtus de Jésus-Christ. » *Gal.*, III, 27. Elle était auparavant dans un état qui faisait horreur, en spectacle à tous les passants; mais aussitôt qu'elle fut couverte de ce vêtement, elle a été élevée jusqu'au trône de Dieu et jugée digne de se tenir à sa droite. C'est avec raison que le prophète décrit l'admirable variété de son vêtement. Ce vêtement en effet n'est pas d'une seule espèce. Car la grâce ne suffit pas pour le salut, il faut y joindre la foi, et après la foi, les œuvres. Mais il n'est pas ici question de vêtements; l'Esprit saint n'eût pas mis tant de soin à décrire les riches vêtements d'une femme. Si en effet le prophète Isaïe reproche aux femmes le luxe de leurs vêtements, et si tout ce qui nourrit la mollesse est sévèrement condamné, comment l'Esprit saint aurait-il pu donner des éloges à une femme pour ses ornements et sa parure? « Ecoutez, ô ma fille, voyez et prêtez l'oreille, oubliez votre peuple et la maison de votre père. » « Et le roi sera épris de votre beauté. » Une autre version porte : « Afin qu'il soit épris. Parce qu'il est le

Vêtements spirituels de l'Epouse de Jésus-Christ.



Seigneur votre Dieu. » On lit dans une autre version : « Il est notre Maître et les peuples l'adoreront. » Un autre interprète traduit : « Adorez-le. » « Et la fille de Tyr viendra avec des présents. » Suivant une autre version : « La fille qui est forte apportera des présents. Tous les riches de la terre imploreront vos regards. »

L'Eglise est la fille et l'épouse du Christ.

11. Vous voyez qu'il n'y a rien ici de sensible, rien de corporel, tout s'adresse à l'esprit. Comment en effet l'épouse du Très-Haut est-elle en même temps sa fille? Comment sa fille est-elle son épouse? Il n'en est point ainsi parmi les hommes, on ne peut être épouse et fille à la fois; mais en Dieu ces deux titres peuvent s'accorder. C'est lui qui régénère l'âme par le baptême, et c'est lui-même qui la prend pour épouse. « Ecoutez, ma fille, et voyez. » Il donne ici deux choses à l'épouse : sa doctrine par l'entremise de la parole, et la vue par le moyen des miracles et de la foi; et de ces deux choses, il lui donne l'une et lui promet l'autre. Ecoutez donc mes paroles, voyez mes miracles, mes œuvres, et soyez docile à mes leçons. Mais quel commandement lui fait-il tout d'abord : « Oubliez votre peuple et la maison de votre père. » Comme c'est du milieu des nations païennes qu'il l'a choisie pour épouse, il lui fait un devoir de se dépouiller de toutes ses habitudes anciennes, d'en effacer jusqu'au souvenir, d'en bannir la pensée de son âme, et non-seulement de ne plus en faire la règle de sa conduite, mais d'éviter même d'en rappeler le souvenir. « Et oubliez votre peuple et la maison de votre père. » Il comprend ici toute la vie de ceux qui font partie de ce peuple, leurs actions aussi bien que leurs croyances. « Et le roi sera épris de votre beauté. » Vous voyez qu'il ne parle pas ici de la beauté du corps. Si vous êtes docile à mes conseils, lui dit-il, une éclatante beauté sera votre partage et le roi sera épris de vos charmes. Tels ne sont pas les effets de la beauté corporelle. Nous rencontrons ces charmes extérieurs chez les nations infidèles, et nous y voyons des femmes d'une beauté remarquable. Or, une preuve qu'il n'est point ici question de la beauté corporelle, c'est qu'elle est le résultat de l'obéissance, et que l'obéissance ne produit pas la beauté du corps, mais celle de l'âme. Si vous obéissez à ma voix, votre beauté vous gagnera le cœur de votre époux. « Parce qu'il est votre Seigneur. » Il est donc à la fois son père, son époux, son Seigneur. Il lui a commandé de quitter ses parents, d'oublier son peuple, de renoncer à sa vie ancienne; il justifie ce commandement par les considérations de l'ordre le plus élevé, il fait voir qu'il est souverainement raisonnable et qu'il faut nécessairement y obéir. Si, en effet, il est à la fois votre père, votre époux, votre maître, il est juste que vous brisiez tous les liens pour vous attacher à lui seul. Et il ne dit pas : « Parce qu'il est votre Père, » mais : « Parce qu'il est votre Seigneur; » pour faire sur son cœur une plus vive impression. Celui qui est votre Seigneur et votre Père a voulu aussi être votre époux. Que dis-je? n'est-ce pas un effet de sa grande miséricorde et de son inépuisable bonté qu'il daigne être son Seigneur et l'admettre à son service après qu'elle a été l'esclave des démons et le jouet de l'erreur? Mais il ne se contente pas de l'admettre à son service, il veut être encore son père et son époux : « Oubliez votre peuple et la maison de votre père. » Car ce n'est point à un étranger que vous vous donnez, mais à celui qui vous a créée, qui vous est uni par les liens les plus intimes, et dont la providence ne cesse de veiller sur vous, de prendre soin de vous. Il est votre Seigneur, il est votre père, il est pour vous la source de tous les biens.

« Et les peuples l'adoreront, et la fille de Tyr viendra lui offrir des présents. » Quelle est la liaison de ces paroles avec ce qui précède? La voici : le Roi-prophète donne un des motifs les plus pressants pour l'épouse de s'attacher à son époux. Venez à lui, semble-t-il lui dire, sa puissance est des plus grandes, et tous les hommes lui obéiront. Il laisse le reste de la terre et, prenant la partie pour le tout, il choisit pour exemple une ville voisine signalée alors pour son impiété, la citadelle forte du démon, et renommée par toute la terre pour ses richesses et sa magnificence. Le Roi-prophète me paraît personnifier ici toute espèce d'impiété et de désordre, car c'est l'habitude des prophètes de caractériser les mœurs sous le nom des villes, comme dans ces paroles d'Isaïe : « Ecoutez la

parole du Seigneur, princes de Sodome; prêtez l'oreille à la loi de notre Dieu, peuple de Gomorrhe. » *Isa.*, I, 10. Il s'adressait cependant aux Juifs, mais comme ils commettaient les crimes des habitants de Sodome, le prophète leur en donne le nom. Et qu'y a-t-il d'étonnant qu'il les appelle ainsi puisqu'un autre leur donne même pour pères des peuples célèbres par leurs vices? « Votre père était Amorrhéen, et votre mère Céthéenne. » *Ezech.*, XVI, 3. La sainte Ecriture n'arrête pas là son langage accusateur, elle va jusqu'à les comparer à des animaux aux instincts cruels. C'est ainsi que nous lisons dans le Nouveau Testament : « Serpents, race de vipères; » *Luc.*, III, 7 ; et dans l'Ancien : « Ils ont brisé les œufs d'aspic et ourdi des toiles d'araignée. » *Isa.*, LIX, 5. Et ailleurs : « N'êtes-vous pas pour moi comme les enfants des Ethiopiens? » *Amos.*, IX, 7. C'est ainsi que le Roi-prophète donne le nom de Tyriens à ceux qui joignent à l'impiété, des mœurs licencieuses. Et cependant, dit le Seigneur, j'en triompherai, j'exercerai sur eux un tel empire qu'ils seront forcés de m'adorer. Ils iront même plus loin, ils m'offriront des présents et les prémices de leurs biens, ce qui est un des plus grands hommages d'adoration et la marque d'une obéissance absolue. « Les riches du peuple imploreront vos regards. » Que signifie cette expression : « Ils imploreront? » C'est-à-dire les grands du peuple, les plus élevés d'entre eux vous prodigueront les plus grands honneurs. C'est ce que nous voyons s'accomplir dans l'Eglise, les hommes vraiment vertueux sont un objet de vénération pour tous les autres, même pour ceux qui sont les plus distingués par leurs richesses ou leurs fonctions. Car c'est le privilége de la vertu d'être supérieure à tous les avantages de la terre.

12. Voyez en même temps les honneurs que tous les hommes rendent à l'Eglise. C'est avec raison que le Roi-prophète lui dit : « Vos regards, votre visage; » c'est-à-dire votre gloire, votre beauté, votre splendeur. Mais, de peur que ces expressions figurées de visage, de vêtements, de beauté, ne réveillent des pensées matérielles, il ajoute : « Toute la gloire de la fille du roi lui vient du dedans. » Entrez dans votre intérieur, nous dit-il, apprenez quelle est la véritable beauté de l'âme, c'est de cette beauté que je vous parle, et sous ces expressions figurées de vêtements, de beauté corporelle, de franges, de riches ornements et d'autres images semblables, c'est l'âme qui est l'objet de mes paroles et de mes enseignements, c'est la vertu et la gloire intérieure. Après avoir ainsi rectifié l'erreur des esprits grossiers, il emprunte de nouveau sans crainte ses comparaisons aux objets extérieurs : « Au milieu des franges d'or et des divers ornements dont elle est environnée. » Un autre interprète traduit : « Revêtue d'ornements variés rehaussés d'agrafes d'or. » L'or est ici comme précédemment l'emblème de la vertu. Saint Paul nous dit dans le même sens : « Si quelqu'un élève sur ce fondement un édifice d'or, d'argent, de pierres précieuses, de bois, de foin, de paille. » I *Cor.*, III, 12. C'est la vertu et le vice qu'il nous représente sous le nom de ces différents objets. Le Roi-prophète ne veut pas vous laisser supposer que ce sont là les ornements du corps, aussi vous défend-il toute représentation matérielle en attirant vos pensées à l'intérieur. Ces ornements extérieurs contribuent à rendre la beauté du corps plus éclatante; ainsi la vertu est-elle le plus bel ornement de l'âme.

« Des vierges seront amenées au roi après elle. » Une autre version porte : « Elles suivront leur compagne et vous seront amenées. » « Elles seront présentées avec des transports de joie; on les conduira jusque dans le temple du roi. » Comprenez-vous quel est ce vêtement garni de franges, quels sont ces ornements rehaussés d'or? C'est la fleur de la virginité, c'est le vêtement de l'Eglise. Considérez ici la précision du langage du Roi-prophète. Ce n'est pas dès la naissance, dans les premiers jours de l'Eglise, que la vertu de la virginité a poussé ses fleurs, mais quelque temps après. Aussi David n'en parle-t-il qu'après que l'épouse a oublié son peuple et la maison de son père, qu'elle s'est revêtue de ses riches ornements et qu'elle s'est montrée dans tout l'éclat de sa beauté. C'est pour cela qu'il dit : « Celles qui sont ses proches

La virginité est le vêtement de l'Eglise de Jésus-Christ.

vous seront présentées ; » ses proches, c'est-à-dire celles qui lui sont unies moins par les liens d'une même patrie que par la conformité des mœurs et des sentiments. Vous ne pouvez donc donner légitimement aux filles des hérétiques le nom de vierges, car elles ne sont point les proches de la reine. « Elles vous seront présentées avec des transports d'allégresse. Vous voyez ici briller d'un vif éclat une vérité proclamée par l'Apôtre, et à laquelle le Roi-prophète rend lui-même témoignage. Quelle est cette vérité? « Ces personnes souffriront les tribulations de la chair. » I *Cor.*, VII, 28. Mais si elles sont dans la tribulation, les vierges seront dans la joie et dans l'allégresse. Les personnes mariées en effet, sont en proie à tous les soucis qu'imposent les enfants, un mari, une maison, des serviteurs, des parents, des beaux-pères, des gendres, des neveux, enfin une famille nombreuse ou la privation d'enfants, car mon dessein n'est pas d'énumérer ici les sollicitudes multipliées du mariage. La vierge, au contraire, crucifiée au monde, affranchie des soucis de la terre, élevée au-dessus des préoccupations de la vie présente, traverse heureusement le détroit, et les yeux fixés tous les jours vers le ciel, elle jouit de la joie de l'Esprit saint, et nage au sein d'un bonheur sans mélange. Le Roi-prophète ne se contente pas de lui prédire le bonheur pour la vie présente, mais aussi les joies futures de ce jour où les vierges iront au-devant de l'Epoux, tenant en leurs mains des lampes qui répandront une lumière éclatante. Le temple du roi c'est son palais, le lit de l'époux, la chambre nuptiale. « Des enfants vous sont nés pour prendre la place de vos pères. » Un autre interprète traduit : « Vos fils seront à vous. » Il avait commandé précédemment à l'épouse d'oublier son peuple et la maison de son père; il lui prédit ici encore les heureux effets dont ce sacrifice sera récompensé. Celle qui était stérile deviendra la mère d'une multitude innombrable d'enfants. Vous avez renoncé il est vrai à vos parents, mais les chœurs de vos enfants seront environnés de tant d'honneur et de tant de gloire, et jetteront par leur nombre un si vif éclat, qu'ils rempliront la terre tout entière.

L'Eglise autrefois stérile devint la mère d'une multitude innombrable d'enfants.

13. Le Roi-prophète me paraît avoir ici en vue les apôtres, qui sont devenus les docteurs de l'Eglise, et il décrit leur puissance, leur force, leur gloire, en ajoutant : « Vous les ferez régner sur toute la terre. » Ces paroles ont-elles besoin d'explication? Je ne le pense pas; le soleil dans tout son éclat n'a pas besoin de démonstration; or, ces paroles sont plus lumineuses que le soleil. Les apôtres ont parcouru le monde entier, et ils ont régné sur l'univers dans un sens plus vrai et avec une puissance plus grande que ne l'ont fait les princes et les rois de la terre. La puissance des rois ne peut s'exercer que pendant leur vie, et elle cesse avec leur dernier soupir, tandis que la puissance des apôtres n'a jamais été plus grande qu'après leur mort. Ajoutons encore que les lois des rois de la terre n'ont de force que dans les limites étroites de leur royaume, tandis que les lois promulguées par de simples pêcheurs ont étendu leur empire jusqu'aux extrémités du monde. Un empereur romain ne peut imposer des lois aux Perses, ni le roi des Perses aux sujets de l'empire romain; et les apôtres, Juifs d'origine, ont imposé leurs lois aux Perses, aux Romains, aux Thraces, aux Scythes, aux Indiens, aux Maures, à l'univers entier. Ces lois n'ont point été seulement en vigueur pendant leur vie, mais après leur mort, et ceux qui les ont reçues et embrassées aimeraient mieux donner mille fois leur vie que de secouer leur autorité. « Je me souviendrai de votre nom d'âge en âge. C'est pour cela que les peuples publieront éternellement vos louanges dans tous les siècles des siècles. » Une autre version porte : « Je rappellerai le souvenir de votre nom dans chaque génération. C'est pour cela que les peuples publieront éternellement vos louanges. » Une autre version : « C'est pour cela que les peuples vous rendront gloire. » Le Roi-prophète a mesuré la grandeur de la puissance du Fils de Dieu sur l'étendue de l'univers, sur la longueur de la terre, sur la multitude des peuples soumis à son empire. Un autre caractère, comme une autre preuve de sa puissance, c'est qu'elle s'étendra non-seulement par tout l'univers, mais à travers tous les âges. Votre mémoire sera immortelle, elle sera

écrite en traits ineffaçables dans nos livres, écrite dans les événéments, écrite dans les lois. Vous voyez comme il prédit ici la perpétuité de sa prophétie. C'est le sens de ces paroles : « Je me souviendrai de votre nom de génération en génération, lors même que j'aurai cessé de vivre, je célébrerai votre nom jusque dans le tombeau. Car si mon corps tombe en dissolution, mes écrits me survivront et la loi sera éternelle. C'est pour cela que les peuples vous rendront gloire. » Il finit ce psaume comme il l'avait commencé, c'est-à-dire par Jésus-Christ. « C'est pour cela. » Qu'est-ce à dire ? Vous vous êtes signalé par une multitude d'actions éclatantes, vous nous avez donné d'illustres chefs, vous avez détruit le règne du vice, fondé celui de la vertu, épousé notre nature, opéré des merveilles ineffables. C'est pour cela que l'univers entier chantera votre gloire, non dans un espace de temps limité, pendant dix, vingt ou cent ans, ni dans une seule contrée de la terre, mais par toute la terre, sur la mer, dans les contrées peuplées d'habitants, comme dans les déserts inhabités, dans toute la durée des siècles, en rendant grâces pour tant de bienfaits que les hommes ont reçus de vous. Rendons nous-mêmes d'immortelles actions de grâces pour tous ces bienfaits à Jésus-Christ Sauveur, plein de bonté et de miséricorde, par lequel et avec lequel gloire soit au Père avec le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME XLV.

« Pour la fin, aux enfants de Coré, pour les secrets. » Une autre version porte : « Au vainqueur, hymne des enfants de Coré. » Une autre : « Chant pour la jeunesse. » — « Dieu est notre refuge et notre force, il a été notre secours dans les grandes afflictions qui nous ont enveloppés. » Un autre interprète traduit : « Nous l'avons trouvé dans les afflictions. » Aussi nous serons sans crainte, « quand la terre serait bouleversée, quand les montagnes seraient précipitées dans le sein des mers. »

1. Le Roi-prophète s'inspire ici de sa philosophie habituelle, qui est de détacher les hommes des choses de la vie présente, pour les élever jusqu'à l'espérance des biens du ciel. Ne m'alléguez, leur dit-il, ni vos armes, ni vos remparts, ni vos retranchements, ni l'abondance de vos richesses, ni votre habileté dans l'art de la guerre, ni la multitude de vos chevaux, ni vos arcs, ni vos flèches et vos cuirasses, ni le nombre de vos alliés, ni les phalanges de vos soldats, ni leur force corporelle, ni l'expérience que vous avez de vos ennemis. Tous ces moyens de défense ne sont qu'une toile d'araignée, qu'une ombre vaine. Voulez-vous avoir contre vos ennemis une force invincible, un refuge inaccessible, une forteresse inexpugnable, une tour que rien ne puisse ébranler ? Choisissez Dieu pour votre refuge, et revêtez-vous de sa force divine. David dit avec raison : « Dieu est notre refuge et notre force, parce que tantôt c'est par la fuite que nous triomphons de nos ennemis, tantôt en soutenant contre eux tout l'effort du combat. » Ces deux choses, en effet, sont nécessaires, suivant l'occasion : marcher contre l'ennemi et savoir éviter le combat. C'est ce que faisait saint Paul : tantôt il attaquait ouvertement ceux qui s'opposaient à la parole de vérité, tantôt il se dérobait à leurs poursuites. Notre-Seigneur nous donne le même exemple à suivre dans sa conduite ; nous devons donc l'imiter, connaître et distinguer avec soin les circonstances favorables, prier Dieu de ne point nous laisser entrer en tentation, selon la recommandation de l'Evangile ; mais lorsque l'heure de l'épreuve est arrivée, ne point faiblir, et lutter courageusement avec elle. « Notre puissant défenseur dans les grandes tribulations qui nous environnent de toute part. » Je répète ce que j'ai dit bien souvent, Dieu ne nous préserve pas toujours des assauts de la tribulation; mais lorsqu'elle nous assaille, il nous inspire un courage à la hauteur de l'épreuve. L'adverbe *puissamment*, σφόδρα, se rapporte au mot *défenseur*. En effet, ce n'est pas un appui ordinaire que Dieu nous donne, il nous prête main forte et nous prodigue le secours et la consolation dans une mesure bien supérieure à celle de nos douleurs. Il ne se contente pas de proportionner ce secours à la grandeur de nos maux, mais il va bien au delà. « C'est pourquoi nous serons sans

crainte, quand même la terre serait bouleversée. » Vous voyez ici jusqu'où s'étendent les effets du secours divin. Non-seulement, dit le Prophète, les calamités ne nous atteindront pas et ne nous feront point succomber, mais nous n'éprouverons même pas ces impressions de crainte et de frayeur naturelles à tous les hommes. Et à qui devrons-nous cette assurance? Au puissant secours que Dieu nous donne. La terre, les montagnes, le cœur de la mer, ne signifient pas ici les éléments matériels; sous ces expressions figurées, le Roi-prophète veut exprimer des dangers vraiment insurmontables. Quand même, nous dit-il, nous serions témoins d'un bouleversement général, d'une perturbation universelle, quand nous verrions des événements inouïs jusqu'alors, les créatures se détruisant les unes les autres, la nature franchissant ses bornes, la terre remuée jusque dans ses fondements, les éléments confondus; dans cet épouvantable bouleversement de toute chose, non-seulement nous ne serions point abattus, mais nous resterions inaccessibles à la crainte. Et la raison, c'est que le Seigneur est le maître de toutes ces créatures et notre appui, qu'il nous prête main forte et se constitue notre défenseur. Or, si de semblables événements ne peuvent ni nous abattre, ni même ébranler notre courage, à plus forte raison si nos ennemis marchent contre nous et nous déclarent la guerre.

« Les eaux mugissent et bouillonnent, les montagnes ont été renversées par sa puissance. » Une autre version porte : « Les eaux mugissant, bouillonnant, et les montagnes étant ébranlées pour rendre gloire à Dieu. » Après avoir déclaré qu'ils ne craindront pas, alors même que tous les éléments seraient bouleversés sous leurs yeux, le Roi-prophète proclame la puissance de Dieu, à laquelle rien ne résiste. C'est à juste titre que nous serons sans crainte, dit-il, et suivant sa coutume, il fait servir tour à tour les créatures et les événements humains à démontrer cette divine puissance. Or, voici le sens de ses paroles : Dieu ébranle, renverse, transporte comme il le veut, toutes les choses créées, tant il est vrai que tout est souple et plie sous sa main quand il commande. Je crois que David veut nous dépeindre ici les ennemis de Dieu, aussi redoutables par leur multitude que par leur force, et le nombre presque infini de ceux qui se déclarent contre lui. Sa puissance est si grande, dit-il, que sur un seul signe de sa volonté, tout obéit. Et comment donc pourrions-nous craindre, nous qui avons un maître aussi puissant? « Changement de rhythme et de modulation. » Suivant une autre version : « Toujours. » « Un fleuve par son cours impétueux. » Suivant une autre version : « Les divers bras du fleuve (le texte hébreu porte : *Phalagau*), réjouissent la cité de Dieu, le Très-Haut a sanctifié son tabernacle. » Un autre interprète traduit : « Saint est le lieu de l'habitation du Très-Haut. Dieu est au milieu d'elle, elle ne sera point ébranlée; Dieu la protégera dès le lever de l'aurore. » Une autre version porte : « Vers le matin. » Une autre : « Vers l'heure du matin. »

Toutes les créatures démontrent la puissance de Dieu.

Après ce tableau de la force et de la puissance de Dieu, qui lui rendent toute chose facile, le Roi-prophète fait ressortir sa providence à l'égard des Juifs, et raconte en peu de mots les biens dont il les a comblés. Ce Dieu si puissant, si fort, si terrible, qui porte l'univers et fait sentir partout son action, qui fait trembler, ébranle et bouleverse de fond en comble toutes les choses créées, a comblé notre cité de bienfaits innombrables. Ce fleuve, en effet, représente l'abondance intarissable des dons que le Ciel a versés sur nous avec abondance. Le Prophète semble dire : Tous ces biens ont coulé sur nous comme d'une source inépuisable. Semblable à un fleuve qui se divise en plusieurs bras, pour arroser la contrée qu'il traverse, la providence de Dieu répand ses bienfaits de toute part, les verse avec abondance et souvent avec impétuosité, et remplit tout de ses dons. Et non-seulement Dieu nous procure une sécurité et une protection à l'épreuve de tous les dangers, mais il répand encore dans notre âme une joie toute spirituelle. C'est pour cela que le Roi-prophète ajoute : « Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle. » N'est-ce pas déjà une grande bonté de la part de Dieu, d'appeler notre ville son tabernacle?

2. Ce n'est pas sans raison que le Roi-prophète donne ici à Dieu le nom de Très-Haut. Celui qui est élevé au-dessus de tout ce qui est créé, dit-il, qui ne peut être limité par aucun espace, dont la nature est incompréhensible, a daigné appeler notre ville son tabernacle, et la remplit tout entière de sa présence. Tel est le sens de ces paroles : « Dieu est au milieu d'elle, » comme de ces autres de Jésus-Christ : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth.*, XXVIII, 20. Ainsi, Dieu l'enveloppe de toute part, et elle sera à l'abri non-seulement de tout danger, mais de toute agitation. La cause en est qu'elle a au milieu d'elle un protecteur toujours présent et toujours prêt à la défendre. C'est ce que signifient ces paroles : « Dès le lever de l'aurore; » c'est un secours qui ne souffre ni lenteur ni retard, qui est toujours plein de force et de vigueur, et qui vient toujours dans le temps favorable. « Les nations ont été remplies de trouble. » Une autre version porte : « Les nations se sont réunies, et les royaumes ont chancelé. Dieu a fait entendre sa voix, et la terre a été ébranlée. » Il fait ressortir ici la puissance de la protection divine. Ce ne sont pas des ennemis ordinaires qui viennent assaillir cette ville, ce sont des rois, des nations entières qui s'assemblent de tout côté pour entourer une seule ville et en faire le siége; et non-seulement elle n'a souffert aucun dommage, mais elle a triomphé de ses ennemis, elle a vaincu et détruit les armées qui étaient venues fondre sur elle. Tel est le sens de ces paroles: « Les royaumes ont été renversés, le Très-Haut a fait entendre sa voix. » C'est-à-dire que sa voix seule a suffi pour s'emparer de leurs villes. Cette expression figurée est empruntée à notre langage; car ce n'est ni par le son de sa voix, ni par ses cris, mais par un seul acte de sa volonté, que Dieu remporte la victoire sur ses ennemis. Toutefois, le Roi-prophète élève notre esprit au-dessus de ces expressions matérielles et sensibles et lui fait entendre un langage beaucoup plus digne de Dieu. Il représente continuellement Dieu comme un guerrier revêtu de ses armes, pour nous montrer que ce sont là de simples métaphores, de simples figures qu'il emploie pour s'accommoder à notre intelligence (car Dieu n'a que faire de toutes ces armes). Il ajoute : « Il a fait entendre sa voix, et la terre a été ébranlée. » Ainsi, ce ne sont plus seulement les villes, les peuples, les contrées, mais la terre tout entière que le son de sa voix ébranle et renverse. La terre, dans le langage de l'Ecriture, signifie aussi la multitude des hommes, comme dans ces paroles de la Genèse : « Or, la terre avait une seule prononciation et une seule langue. » *Genes.*, XI, 1.

« Le Seigneur des armées est avec nous, le Dieu de Jacob est notre défenseur. » Le texte hébreu au lieu du mot armées, porte : *Sabaoth*. Voyez comme le discours du Roi-prophète s'élève de la terre au ciel, jusqu'aux légions innombrables des anges et des archanges, jusqu'aux puissances célestes. Que me parlez-vous d'armées, de barbares, d'hommes mortels? Jugez de la puissance de Dieu par la grandeur du royaume qu'il possède dans le ciel; que d'armées, de puissances invisibles sont soumises à ses ordres! Le Prophète leur donne le nom de puissances, pour faire ressortir leur force, comme il le fait dans un autre endroit, lorsqu'il dit : « Vous qui êtes revêtus de force et qui exécutez ses ordres. » *Psalm.* CII, 20. En effet, un seul ange envoyé de Dieu a suffi pour faire périr une armée de cent quatre-vingt mille hommes. Me direz-vous qu'il est puissant, il est vrai, mais qu'il n'a pas la volonté de nous secourir? Bannissez cette crainte, car le Prophète ajoute : « Il est notre défenseur. » Sa volonté est donc égale à sa puissance, ne craignez rien. Mais si nous en sommes indignes? Rassurons-nous, sa bonté pour nous est comme un héritage que nos pères nous ont transmis. C'est pour cela que David ajoute : « Le Dieu de Jacob, » comme s'il disait : Cette bonté pour nous date de loin, elle remonte à l'origine de notre nation, et s'est perpétuée d'âge en âge. « Changement de modulation. » Suivant une autre version : « Toujours. » « Venez et contemplez les œuvres du Seigneur, les prodiges qu'il a opérés sur la terre. » « Il a fait cesser la guerre jusqu'aux extrémités de la terre. Il brisera les arcs et mettra les lances en pièces. »

Une autre version porte : « Il a brisé et il livrera les boucliers aux flammes. » Une autre : « Il réduira les chars en cendre. » Après avoir décrit les bouleversements dont la terre, la mer, les montagnes ont été le théâtre, et le secours divin qui leur a été envoyé du Ciel, le Roi-prophète s'adresse de nouveau à ceux qui ont été les témoins de ces grands événements, et les appelle à contempler avec des transports de joie et d'amour les triomphes et les victoires que Dieu a remportés sur leurs ennemis. Cependant le Roi-prophète se sert ici du mot de prodiges, et non de celui de trophées et de victoires. Car ces grands événements ne se succédaient pas selon les lois de la nature ; ce n'était non plus ni par les armes, ni par la force extérieure que la victoire se décidait, mais par la seule volonté de Dieu, et il montrait par les résultats de la guerre que c'était lui qui menait son peuple au combat. La puissance était vaincue par la faiblesse, des armées innombrables par un petit nombre d'hommes, les rois par ceux qu'ils tenaient sous le joug ; les événements s'accomplissaient en dehors de toute espérance ; c'est donc à juste titre que le Roi-prophète les appelle des prodiges, puisqu'ils étaient contre toute prévision et qu'ils s'étendaient jusqu'aux extrémités de la terre.

3. On peut sans crainte de se tromper voir dans ce psaume, entendu dans le sens anagogique, une prédiction du temps présent. Dieu, en effet, a mis fin à la guerre cruelle que les démons faisaient aux hommes ; il a donné la paix à toute la terre, et il a même fait cesser et rendu moins fréquentes les guerres extérieures. C'est ce qu'Isaïe lui-même avait prédit : « Ils changeront leurs épées en socs de charrue, leurs lances en faucilles ; les nations ne lèveront plus le fer contre les nations, on ne les verra plus davantage s'exercer aux combats. » *Isa.*, II, 4. Dans les temps qui ont précédé l'avénement de Jésus-Christ, tous les hommes portaient les armes, nul n'était exempt du service militaire, les villes étaient sans cesse en lutte contre les villes, la guerre était universelle. Maintenant, au contraire, la plus grande partie de la terre est en paix, tous exercent tranquillement leurs différentes professions, le laboureur cultive la terre, comme le navigateur traverse les mers, et il n'y a plus qu'un nombre restreint de soldats armés pour la défense commune. J'oserai même dire qu'ils deviendraient inutiles, si notre conduite était ce qu'elle doit être, et si nous n'avions pas besoin des dures leçons de l'adversité. Le feu dont parle le prophète, c'est la colère de Dieu, et il prédit ici les suites de la victoire qu'ils remporteront sur les ennemis, ils livreront aux flammes leurs armes et leurs chars. Ezéchiel prédit cette même circonstance, comme le savent ceux qui sont instruits dans les saintes lettres. « Soyez dans le repos, et reconnaissez que c'est moi qui suis le Seigneur. Je serai élevé au milieu des nations, et je serai élevé dans toute la terre. » Un autre interprète traduit : « Soyez guéri et reconnaissez. » Un autre : « Cessez afin de reconnaître. » Le texte hébreu porte : *Ouarphou ouadou.* Le Roi-prophète adresse la parole aux nations à peu près en ces termes : Vous avez reconnu que la force et la puissance de Dieu s'étendent jusqu'aux extrémités de la terre, mais vous avez besoin que votre âme soit tranquille et pure. C'est le sens de cette expression : « Laissez » ou « Cessez ; » c'est-à-dire, renoncez à vos erreurs, rompez avec les habitudes de votre vie ancienne, dégagez-vous pour respirer plus librement de l'épais nuage des vices qui vous environne, vous serez conduits alors par la doctrine des miracles, et dans le silence d'une âme calme et tranquille, vous reconnaîtrez le souverain maître de l'univers.

Le Christ a apporté la paix à la terre

En effet, les miracles ne suffisent pas, il faut de plus une âme remplie de dispositions convenables. Que de miracles ont été opérés sous les yeux des Juifs ! et ils n'en ont retiré aucun profit pour leur salut. A quoi serviraient les rayons du soleil, si l'œil n'était pas transparent pour donner passage aux rayons lumineux ? Les miracles seuls ne sont donc pas suffisants. Aussi, après avoir décrit ces miracles, le Roi-prophète exhorte ceux qui doivent en profiter, à renoncer aux vices qui les retiennent captifs pour parvenir à la connaissance du souverain Maître de toute chose. « Soyez dans le repos et con-

sidérez que c'est moi qui suis Dieu, et non les idoles ou les statues. » Tenez-vous donc dans le repos et je vous donnerai beaucoup d'autres preuves de cette vérité. C'est ce que signifient les paroles suivantes : « Je serai élevé au milieu des nations, et je serai élevé dans toute la terre ; » c'est-à-dire, ce sont mes œuvres qui vous démontreront ma grandeur et mon élévation au-dessus de tout ce qui existe. En effet, cette nature immortelle et ineffable a une élévation qui lui est propre. Mais comme vous êtes incapable de vous élever jusqu'à elle, je vous la ferai connaître par les œuvres : et cette connaissance ne sera pas limitée à la Palestine, à la ville de Jérusalem, mais s'étendra jusqu'à vous, nations infidèles. C'est ainsi que Dieu s'élève en leur faisant sentir sa main victorieuse et puissante, par les miracles qu'il a opérés à Babylone, dans l'Egypte, dans le désert, par tout l'univers, et qui sont comme autant de maîtres qui leur apprennent à le connaître. « Le Seigneur des armées est avec nous, le Dieu de Jacob est notre défenseur. » Ce Dieu dont la grandeur et l'élévation s'étendent à tous les temps et à tous les lieux, a toujours été avec nous. Loin de vous donc tout sentiment de crainte ou de trouble, puisque vous avez pour défenseur le Dieu fort et invincible, à qui est dû la gloire, l'honneur, avec le Père qui est de toute éternité et son Esprit vivificateur, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME XLVI.

« Pour la fin, aux enfants de Coré. » Suivant une autre version : « Pour le vainqueur, hymne des enfants de Coré. » — « Peuples, battez tous des mains. » Suivant une autre version : « Applaudissez de la main, faites retentir des chants d'allégresse à la gloire de Dieu. » Suivant une autre version : « Donnez le signal des chants de louange, parce que le Seigneur est élevé et redoutable, il est le roi suprême de toute la terre. »

1. Ce psaume a le même objet que le psaume précédent, il redit les victoires et les triomphes que le peuple de Dieu a remportés sur ses ennemis, et il invite tout l'univers à célébrer d'aussi grands bienfaits. Mais ce début, cette invitation, ces battements de mains, ces applaudissements, ces cris de joie paraîtront peut-être indignes de l'Esprit de Dieu. Ceux qui viennent dans le lieu saint pour recevoir les divins enseignements, me dira-t-on, ne peuvent pas, sans compromettre leur dignité, se prêter à des applaudissements, à des battements de main qui ne conviennent qu'au théâtre et aux banquets. Les hommes élevés dans l'école de l'Esprit saint doivent se faire remarquer par le calme, l'ordre, la modération. Que signifient donc ces applaudissements et ces cris de joie ? Les armées rangées en bataille et prêtes à engager le combat, ont coutume de pousser de grands cris et de se livrer à des applaudissements bruyants pour effrayer leurs ennemis ; mais une âme calme et tranquille n'a que faire de ces moyens. Et cependant ce psaume nous invite à la fois à battre des mains, à pousser des cris de joie. Que faut-il donc entendre par là ? Rien autre chose qu'une démonstration d'allégresse et un symbole de victoire. Dans un autre psaume, le Roi-prophète représente les fleuves eux-mêmes applaudissant et frappant des mains. « Les fleuves, dit-il, battront des mains en signe d'applaudissement. » *Psalm.* XCVII, 9. Nous voyons dans Isaïe les arbres eux-mêmes donner des signes d'allégresse ; et dans le Roi-prophète encore, les montagnes et les collines tressaillir et bondir de joie. Est-ce à dire qu'il nous faille entendre que les montagnes et les collines tressaillent réellement de joie, que les fleuves applaudissent, ou qu'ils aient des mains ? Ce serait une folie de le croire ; nous ne devons donc voir dans ces métaphores que la joie portée à l'excès. C'est ce que nous voyons aussi parmi les hommes. Mais pourquoi le Roi-prophète ne dit-il pas : Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, mais : « Applaudissez et poussez des cris de joie ? » Pour nous faire comprendre que c'est une joie qui ne connaît pas de bornes. Lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ nous fait cette recommandation : « Quand vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre visage, » *Matth.*, VI, 17, il ne nous commande pas de nous parfumer réellement (personne de nous ne l'entend de la sorte), mais de nous

Les armées en bataille ont coutume de pousser de grands cris avant d'engager le combat.



témoigner à tous la douceur et la joie qui remplissent notre âme (car ce que le Seigneur exige de nous, c'est que nous jeûnions avec joie sans affecter un air triste et fâcheux). De même ici, on nous commande non de battre des mains, mais de nous livrer en chantant les psaumes aux sentiments de la joie et de l'allégresse.

Cependant il serait peut-être plus vrai d'entendre ce psaume dans le sens anagogique, en s'élevant au-dessus du sens historique et littéral. Le Roi-prophète commence par une invitation aux transports extérieurs et sensibles de la joie, mais pour conduire à la connaissance des vérités spirituelles. Je répète ici ce que j'ai déjà dit précédemment, il y a dans l'Ecriture des choses qu'il faut entendre dans le sens exprimé par les mots, d'autres qu'il faut entendre dans un sens différent. Prenons pour exemple ces paroles : « Les loups habiteront et mangeront avec les brebis. » *Isa.*, XI, 6. Il ne s'agit pas ici en réalité de loups et de brebis, ni de paille, ni de bœufs, ni de taureaux, mais du caractère et des mœurs des hommes figurés par ces animaux. Il est d'autres endroits qu'il faut entendre dans une double acception, dans le sens littéral et dans le sens spirituel, comme l'histoire figurative du fils d'Abraham. Ainsi, nous savons que ce fils a été véritablement offert, mais nous savons en même temps que cette oblation renfermait un mystère caché, le mystère de la croix. C'est ainsi que l'agneau pascal immolé en Egypte est une figure de la passion. Il faut entendre ce psaume de la même manière. Le Roi-prophète n'invite pas seulement les peuples de l'Arabie et des contrées voisines, mais toutes les nations. « Parce que le Seigneur est élevé et redoutable, il est le Roi suprême sur toute la terre. » Dès le début de ce psaume, il rend ses auditeurs attentifs, en les invitant à célébrer de si grands biens, à se joindre aux applaudissements de l'univers entier, à participer à cette fête toute divine et toute spirituelle, et à recevoir cette doctrine mystérieuse descendue du ciel. Tel est le sens de ces paroles : « Battez des mains ; » c'est-à-dire : Réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse. C'est aussi l'invitation que Notre-Seigneur nous fait dans l'Evangile : « Tressaillez de joie, » nous dit-il. *Luc.*, VI, 23. Assurément il ne veut pas dire : Sautez, bondissez de joie (ce qui serait peu convenable) ; il veut simplement nous exprimer toute la vivacité de cette allégresse. Il est digne, en effet, de reconnaître par une si grande joie des événements aussi importants. La prédication évangélique a parcouru toutes les contrées que le soleil éclaire de ses rayons, le monde entier a trouvé le salut, et ceux qui vivaient précédemment au sein des plus grossières erreurs, ont embrassé une religion bien supérieure aux institutions et au culte des Juifs. « Nations, frappez toutes des mains. » Oui, applaudissez de ces mains autrefois impures, sacriléges, souillées tous les jours de sang dans ces sacrifices immondes où vous immoliez vos propres enfants, où vous commettiez des crimes horribles et outragiez la nature elle-même. « Faites retentir, à la gloire de Dieu, des chants d'allégresse. » De cette même langue qui a goûté des mets impurs et proféré des blasphèmes impies, chantez maintenant l'hymne de la victoire. Lorsqu'une armée voit que ses ennemis ont le dessous dans la bataille et qu'ils commencent à plier, elle se contente, pour achever d'ébranler leur courage abattu, de pousser unanimement des cris et de faire retentir des accents guerriers. Et se peut-il une victoire plus éclatante, un triomphe plus glorieux que de décider le sort de la bataille en jetant des cris, au lieu d'avoir recours aux armes et à la force des combattants?

Comment l'on doit entendre l'Ecriture sainte.

2. La gloire du triomphe revient donc tout entière à Jésus-Christ. Il a terminé lui-même cette guerre redoutable, il a enchaîné le fort armé et lui a enlevé ses armes. Mais dans son immense bonté, il veut que ceux qui n'ont pris aucune part au combat jouissent cependant du triomphe, et il leur met à la bouche les hymnes de la victoire comme s'ils avaient fait des prodiges de valeur et triomphé eux-mêmes de leurs ennemis. Voilà pourquoi nous nous écrions tous d'une voix claire et accentuée : « O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon? » I *Cor.*, XV, 55. Et encore : « Dieu s'élève au bruit des acclamations ; » *Ibid.*, 6, comme nous le lisons dans ce même psaume. Et dans un autre : « Vous

êtes monté en haut, vous avez emmené un grand nombre de captifs, vous avez distribué des présents aux hommes. » *Psalm.* LXVII, 19; *Ephes.*, IV, 8. Lorsque l'armée des Egyptiens fut ensevelie dans les flots de la mer, les Juifs chantaient aussi à Dieu cet hymne d'actions de grâces pour la victoire qu'ils venaient de remporter : « Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur et sa gloire. » *Exod.*, XV, 1. Mais notre victoire, à nous, est bien plus éclatante. Ce ne sont point les Egyptiens qui ont été submergés, mais les légions infernales; ce n'est point Pharaon qui a été vaincu, mais le démon. Ce ne sont pas des armes matérielles qui ont été prises, c'est l'iniquité qui a été détruite. Ce n'est pas dans la mer Rouge, mais dans le bain de la régénération que cette victoire a été remportée. Ce n'est point vers la terre promise que nous marchons, c'est vers le ciel. Ce n'est point la manne que nous mangeons, c'est le corps même du Seigneur qui devient notre nourriture; nous ne buvons pas l'eau du rocher, mais le sang qui a coulé de son côté. Voilà donc la raison de ces applaudissements, c'est qu'ils sont délivrés de ces travaux pénibles qui les appliquaient à des ouvrages de bois et de pierre; c'est qu'ils se sont élevés jusqu'aux cieux, et au delà même des cieux, et qu'ils ont pénétré jusqu'au trône même du roi. « Chantez donc la gloire de Dieu, » c'est-à-dire offrez-lui un cantique de reconnaissance; renvoyez-lui tout l'honneur de la victoire. Ce n'est point là une de ces guerres telles qu'on en voit parmi les hommes, un de ces combats qui ont pour cause et pour objet des avantages purement temporels. Ici, l'objet du combat, c'est la conquête du ciel et des biens qu'il renferme. C'est le Seigneur lui-même qui a conduit et dirigé cette guerre, et il nous a fait entrer en participation de la victoire.

« Parce que le Seigneur est élevé et redoutable, qu'il est le roi suprême sur toute la terre. » Où sont maintenant ceux qui veulent amoindrir la gloire du Fils unique? Le Fils est ici appelé le Roi suprême, titre qui est aussi donné au Père. « Ne jurez en aucune sorte, nous dit le Sauveur, ni par le ciel, parce qu'il est le trône de Dieu, ni par Jérusalem, parce qu'elle est la cité du grand Roi. » *Matth.*, V, 34-35. Et dans un autre endroit, le même Fils de Dieu est appelé « le Dieu fort, puissant, » *Isa.*, IX, 6, dénominations qui emportent le titre de roi. Quand donc vous entendez dire que le Seigneur a été attaché à un gibet, qu'il a été crucifié, enseveli, qu'il est descendu dans les parties inférieures de la terre, n'ayez aucune crainte, aucune inquiétude, car il est le Très-Haut, et il l'est par nature. Or, ce qui est élevé par nature, ne peut jamais déchoir de son élévation, mais jusque dans son abaissement son élévation subsiste et se fait sentir. Car c'est justement après sa mort qu'il a fait éclater toute sa puissance contre la mort. « La lumière luit dans les ténèbres, dit l'évangéliste saint Jean, et les ténèbres ne l'ont point comprise. » *Joan.*, I, 5. C'est ainsi que son élévation a brillé au milieu de ses humiliations volontaires. Voyez-le, jusque dans les enfers, où il est descendu, ébranler tout ce qu'il y avait de plus haut dans l'univers; le soleil éclipse alors ses rayons, les rochers se fendent, le voile du temple se déchire, la terre tremble, Judas se pend, Pilate et son épouse sont épouvantés, le juge lui-même cherche à se justifier. Lorsque vous entendez dire encore que le Fils de Dieu a été chargé de chaînes et cruellement flagellé, n'en soyez point troublé, mais considérez la puissance qu'il déploie jusque dans les chaînes. Il leur dit ce seul mot : « Qui cherchez-vous? » *Joan.*, XVIII, 4, et il les renverse tous à terre. Qu'il est donc redoutable celui qui, d'une seule parole, d'un seul signe, opère de si grands prodiges! Lors donc que vous le voyez soumis à la mort, rappelez-vous la pierre du sépulcre renversée, les anges demeurant debout dans un profond respect près du tombeau, les portes des enfers brisées, l'empire de la mort détruit, les captifs délivrés, et vous comprendrez combien il est redoutable. Si, au temps même de ses opprobres, il a fait de si grandes choses dans le ciel, sur la terre, dans les enfers, que ne fera-t-il pas lors de son second avénement? Ecoutez ce que lui disent, dans le temps même de ses humiliations, les démons écumant de rage, brisant leurs liens, rendant les routes imprati-

cables : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et nous, Fils de Dieu ? Vous êtes venu nous tourmenter avant le temps. » *Matth.*, VIII, 29. Si tel fut alors leur langage, que diront-ils lorsqu'il viendra dans sa gloire, lorsque les puissances des cieux seront ébranlées, que le soleil sera couvert de ténèbres, que la lune ne donnera plus sa lumière ? Voilà pourquoi le Roi-prophète l'appelle le Dieu élevé, le Dieu redoutable. Mais plutôt, qui racontera dignement toutes les circonstances terribles de ce grand jour, où Dieu enverra ses anges par toute la terre, le bouleversement du monde entier, la terre s'entr'ouvrant avec fracas pour rendre les morts qu'elle avait en dépôt, la résurrection de cette multitude innombrable de corps, le ciel se repliant comme un voile ? Qui décrira l'établissement du tribunal redoutable, les fleuves roulant des flots de feu, les livres ouverts, toutes les actions accomplies dans les ténèbres révélées au grand jour, les supplices épouvantables réservés aux coupables, l'aspect menaçant des puissances spirituelles, armées de glaives étincelants et entraînant les pécheurs dans l'enfer, la destruction de toutes les dignités de la terre, des rois, des généraux, des consuls, des gouverneurs, la présence des légions des anges, des essaims presque innombrables des martyrs, des prophètes, des apôtres, des solitaires ; en un mot la distribution de ces récompenses inénarrables, de ces palmes, de ces couronnes, de ces biens immortels qui surpassent toute intelligence ?

3. Quel discours pourra jamais décrire ces scènes effrayantes ! Le Prophète retraçant les merveilles de la création succombe sous cette tâche, et s'arrête en s'écriant : « Que vos œuvres sont magnifiques, ô mon Dieu ! » *Psalm.* XCI, 6. Saint Paul, après avoir sondé un seul des mystères de sa providence, s'écrie de son côté : « O profondeur des trésors de la sagesse de Dieu ! » *Rom.*, XI, 33. Comment donc faire la description de ce jour épouvantable? Le Prophète le voyait en esprit lorsqu'il dit : « Le Seigneur est élevé et redoutable, il est le roi suprême sur toute la terre, » paroles qui expriment le salut du monde entier. Dieu sans doute était auparavant le roi suprême, mais il n'était pas connu. « Le monde a été fait par lui, dit l'Evangéliste, et le monde ne l'a pas connu. » *Joan.*, I, 10. Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est que l'union étroite qu'il a voulu contracter avec nous, a fait éclater la grandeur et la puissance de sa royauté. Se peut-il rien de plus grand en effet que d'envoyer par tout l'univers onze pauvres pêcheurs sans instruction, sans éducation, plus muets que les poissons eux-mêmes, n'ayant qu'une tunique pour tout vêtement, sans chaussures, privés de tout en un mot, et par leur moyen de soumettre avec autorité tous les hommes à son empire ? C'est là vraiment se déclarer le roi suprême que de délivrer de ses erreurs le monde entier, d'y établir en si peu de temps le règne de la vérité, et de détruire la tyrannie du démon. Avant même d'avoir des sujets pour lui obéir, il était déjà le roi souverain. Il n'exerçait pas son empire sur ses serviteurs, il n'était point entouré de l'appareil de la royauté ; mais il était roi par nature. « Je suis né roi, » dit-il à Pilate. *Joan.*, XVIII, 37. Voilà le caractère d'un roi véritablement grand, qui n'a point besoin d'une gloire empruntée, dont la royauté est indépendante, et qui fait tout ce qu'il veut. « Allez, dit-il à ses apôtres, enseignez toutes les nations, » *Marc.*, XVI, 15, et l'effet répondait au commandement. « Je le veux, soyez guéri. » *Matth.*, VIII, 3. « Esprit sourd et muet, je te l'ordonne, sors de cet enfant. » *Marc.*, IX, 24. « Tais-toi, calme-toi. » *Marc.*, IV, 39. « Allez dans le feu éternel qui a été préparé pour ses anges. Venez, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » *Matth.*, XXV, 41 et 34. Vous voyez partout la même puissance, partout la même autorité. Il a su tellement se rendre maître de ses sujets qu'il leur a persuadé de sacrifier leur vie plutôt que de transgresser ses ordres. Les rois de la terre doivent l'honneur qui les entoure à ceux qui sont soumis à leur empire ; celui-ci au contraire comble ses sujets d'honneurs. Aussi, les autres ne sont-ils rois que de nom, tandis qu'il est roi en réalité. Le roi véritablement grand est celui qui a fait un véritable ciel de toute la terre, qui a inspiré aux barbares une sagesse toute divine et leur a donné d'imiter les



mœurs des anges. « Il nous a assujetti les peuples, et a mis les nations sous nos pieds. » O miracle étonnant! Il s'est fait adorer de ceux qui l'avaient crucifié; et il a persuadé à ceux qui le poursuivaient de leurs outrages et de leurs blasphèmes, à ceux qui étaient attachés au culte des idoles, de verser leur sang pour sa doctrine. Car ce miracle n'était pas l'œuvre des apôtres, mais de celui qui marchait devant eux et qui agissait sur leur âme. Comment, en effet, un simple pêcheur ou un constructeur de tentes eût-il pu produire un si grand changement par toute la terre, si les paroles du Sauveur n'eussent fait disparaître tous les obstacles? Les imposteurs, les tyrans, les rhéteurs, les philosophes, tous ceux en un mot qui leur résistaient, ont été dispersés comme la poussière, dissipés comme la fumée; et ils ont semé la lumière de la vérité, non par la force des armes ou l'influence des richesses, mais par un langage plein de simplicité. Disons mieux, ce n'était point de la simplicité, c'était une puissance supérieure à toute action humaine. Et quels moyens mettaient-ils en œuvre? Ils invoquaient le nom d'un crucifié, et la mort était vaincue, les démons s'enfuyaient, les maladies étaient guéries, les corps étaient délivrés de leurs infirmités, l'iniquité était contrainte de prendre la fuite, les dangers disparaissaient, la nature des éléments était changée.

Lors donc qu'on nous adresse cette question : Pourquoi n'est-il pas venu lui-même à son secours sur la croix? Nous répondons : parce qu'il a fait quelque chose de plus admirable. En effet, c'est un miracle bien plus surprenant que ce crucifié ait ressuscité tant de morts en son nom, que s'il fût descendu de la croix. Les événements qui suivirent sa mort nous prouvent que c'est de sa pleine volonté qu'il est resté sur la croix. Celui qui arracha à la mort les corps qu'elle tenait sous ses lois, pouvait bien plus facilement la tenir à distance avant qu'elle l'eût atteint lui-même. Lui qui communique la vie à tout ce qui respire, pouvait à plus forte raison se la conserver à lui-même. C'est ce qu'il a fait trois jours après sa mort, en se ressuscitant par un acte de sa grande puissance. Et ce miracle de sa résurrection a trouvé sa preuve dans les faits qui l'ont suivi. Lorsqu'on vit en effet que son nom avait tant de puissance sur les corps des autres, que la seule invocation de ce nom mettait la mort en fuite, personne ne put douter qu'il n'eût déployé la même puissance dans son propre corps, et qu'il n'eût soumis la mort à son empire. « Il nous a assujetti les peuples, il a mis les nations sous nos pieds. » Voyez la sagesse du prophète dont toutes les paroles sont d'une exactitude parfaite. Il prédit longtemps d'avance ce que les apôtres diront dans la suite : « Pourquoi nous regardez-vous, comme si, par notre vertu ou notre puissance, nous avions fait marcher cet homme? » *Act.*, III, 12. Ces paroles : « sous leurs pieds, » indiquent ce qui leur était assujetti, ou plutôt une soumission absolue. Voulez-vous mesurer l'étendue de cette soumission, écoutez ce que dit l'auteur des Actes : « Tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons les vendaient et apportaient le prix de ce qui était vendu, et ils le déposaient aux pieds des apôtres. » *Act.*, IV, 34. D'autres, au sacrifice de leur fortune ont joint celui de leur vie. « Ils ont exposé leur tête pour me sauver la vie, » dit saint Paul. *Rom.*, XVI, 4. Dans une autre lettre, le même apôtre écrit : « S'il eût été possible, vous vous seriez arraché les yeux pour me les donner. » *Galat.*, IV, 15. Il écrivait encore aux Corinthiens : « Voyez, en effet, ce qu'a produit en vous cette tristesse selon Dieu que vous avez ressentie, quelle sollicitude, quel soin de vous justifier, quelle indignation, quelle crainte, quel désir, quel zèle, quelle ardeur pour punir le crime! » II *Cor.*, VII, 11, tant les apôtres inspiraient de respect et de crainte! Saint Luc écrivait également : « Aucun autre n'osait se joindre à eux, mais le peuple les exaltait. » *Act.*, V, 13. Et saint Paul écrivait encore : « Lequel aimez-vous mieux, que je vous aille voir la verge à la main, ou que ce soit avec charité et avec un esprit de douceur? » I *Cor.*, IV, 21.

4. Vous voyez quelle autorité et quelle puissance dans les apôtres? Or, ils la devaient tout entière à cette parole que Jésus-Christ leur avait dite lorsqu'il leur donna leur mission : « Voici que je suis avec vous. » *Matth.*, XXVIII, 20. Il éloignait lui-même toutes les difficultés, en

marchant devant eux; il aplanissait tous les obstacles et domptait tout ce qui était capable de résistance. De quelque côté en effet qu'on pût tourner les regards, on ne voyait que guerres, écueils, précipices; nul endroit où l'on pût poser le pied et s'arrêter en sûreté. Tous les ports étaient comblés, toutes les maisons fermées, toutes les oreilles sourdes. Cependant, aussitôt que les apôtres s'étaient présentés et avaient fait entendre leur voix, toutes les forteresses des ennemis s'écroulaient, à ce point qu'ils étaient disposés à donner leur vie et à supporter des dangers innombrables pour la doctrine qui leur avait été enseignée. « Il nous a choisis pour son héritage; la beauté de Jacob est l'objet de son amour. » Une autre version porte : « La gloire de Jacob. » Admirez ici encore l'exactitude de cette prophétie. Le Roi-prophète a dit plus haut : « Il nous a assujetti les peuples. » Les Juifs sont venus les premiers, trois mille d'abord, cinq mille ensuite, et enfin les nations. C'est ce que le Sauveur lui-même avait prédit : « J'ai d'autres brebis, il faut aussi que je les amène, et elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau et un seul pasteur. » *Joan.*, x, 16. Mais, comme ces paroles : « Il nous a choisis pour son héritage, » pouvaient produire dans quelques esprits le doute et l'hésitation, et leur faire dire : Pourquoi les Juifs n'ont-ils pas cru? le Roi-prophète fait disparaître ce doute par un correctif. Dieu a fait tout ce qui dépendait de lui en nous choisissant pour héritage, et sous ce rapport il n'a oublié personne. Si vous demandez le résultat de ce choix, écoutez la suite : « La beauté de Jacob qui a été l'objet de son amour. » Le Roi-prophète a ici en vue les fidèles dont saint Paul disait : « Non que la parole de Dieu ait été vaine, car tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas tous Israélites, mais c'est Isaac qui sera appelé votre fils. C'est-à-dire, ceux qui sont enfants d'Abraham selon la chair, ne sont pas pour cela enfants de Dieu, mais ce sont les enfants de la promesse qui sont réputés de la race d'Abraham.» *Rom.*, IX, 6-8. C'est à juste titre que les fidèles sont appelés la beauté du peuple. Quoi de plus beau en effet, quoi de plus éclatant que ceux qui ont embrassé la foi? Le Roi-prophète appelle son peuple l'héritage de Dieu, non pour exclure des soins de sa providence les autres nations, mais pour exprimer l'ardent amour qu'il a eu pour ce peuple, l'union étroite qu'il a contractée avec lui, et la sollicitude toute paternelle avec laquelle il veille sur ses intérêts.

Comment le peuple de Dieu était son héritage.

Pour bien apprécier l'exactitude du langage du prophète, remarquez comment il emploie les termes ordinairement en usage dans les marchés. La plupart en effet disent d'une chose qu'ils achètent, qu'elle est belle, lorsqu'elle est de meilleure qualité que les autres. David, voulant donc nous montrer que tous ne seront pas sauvés, emploie cette expression : « La beauté de Jacob. » Cette même vérité est confirmée par une multitude de paraboles de l'Evangile : « Dieu est monté au bruit des acclamations. » Il ne dit pas : « Il a été enlevé, » mais : « Il est monté, » pour prouver qu'il n'a eu besoin de personne pour s'élever dans les cieux, et qu'il s'est frayé lui-même la voie. Elie, qui ne pouvait suivre la même voie que Jésus-Christ, était conduit par une puissance étrangère à sa nature. Car la nature humaine ne pouvait par elle-même prendre cette voie. Le Fils unique au contraire est monté par sa propre puissance. C'est ce que saint Luc exprime lorsqu'il dit : « Et comme ils le contemplaient montant vers le ciel. » *Act.*, I, 10. Il ne dit pas : Il était enlevé ou il était porté, car c'était lui-même qui s'avançait dans cette voie. Et qu'y a-t-il d'étonnant qu'il ait pu fendre les airs, lorsqu'il eut repris un corps incorruptible, lui qui avant sa mort sur la croix marchait sur les eaux avec un corps passible et soumis aux lois de la pesanteur?

Mais à quel temps eurent lieu ces acclamations? Qui a poussé ces cris de joie lorsqu'il est monté dans les cieux? Ce mystère s'est accompli dans le silence et en présence seulement des onze apôtres. Vous voyez qu'il ne faut pas entendre les paroles de l'Ecriture dans un sens purement littéral, mais chercher à pénétrer la signification des termes. Comme je l'ai dit en commençant l'explication de ce psaume, le mot que nous traduisons par chant de joie, acclamations, a quelquefois un autre sens, celui de victoire, de trophée. Ici donc il signifie : Dieu

est monté comme un vainqueur après avoir triomphé de la mort, détruit le péché, mis les démons en fuite, dissipé l'erreur, opéré partout les plus heureux changements, et introduit notre nature dans son ancienne patrie, ou plutôt dans une patrie bien meilleure. En effet, il a brisé toutes les résistances ; ni la tyrannie du péché, ni la puissance de la mort, ni la force de la malédiction, ni la grandeur de l'iniquité et de la corruption, ni aucun autre obstacle de ce genre n'a pu tenir contre lui. Il a brisé comme une toile d'araignée les phalanges des esprits mauvais, ce qui faisait la force du démon, et à la suite de si glorieux triomphes, il est monté au ciel en vainqueur après avoir vu le succès couronner toutes ses entreprises.

5. C'est ce triomphe que saint Paul raconte en ces termes : « Ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en lui-même. » *Coloss.*, II, 15. Et encore : « Il a effacé la cédule qui nous était contraire, il a entièrement aboli le décret de notre condamnation, en l'attachant à la croix. » *Ibid.*, 14. « Le Seigneur est monté à la voix de la trompette. » C'est le même sens que précédemment, c'est-à-dire dans la gloire d'une brillante victoire. Ces paroles signifient encore que cet événement a été environné d'éclat, de splendeur, et qu'il a eu un retentissement immense. Lorsqu'il s'accomplit, personne n'en eut connaissance, mais il devint ensuite aussi public et plus manifeste même que si les sons de la trompette en eussent porté partout la nouvelle. En effet, l'ascension du Sauveur, qui eut lieu dans le secret, a été connue de presque tous les habitants de la terre, et la nature même des choses fit retentir la nouvelle plus fortement et plus loin que n'auraient pu faire les sons de la trompette. Jamais la trompette la plus retentissante n'eût pu appeler tous les hommes à ce spectacle, avec autant de puissance que la voix des événements qui leur démontra le fait de l'ascension, et rendit cette vérité plus évidente que n'aurait pu faire la voix même du tonnerre. Non, jamais la voix du tonnerre n'eût fait une si vive impression sur tous les hommes que la voix des événements sur les hommes qui existaient alors, et sur ceux qui devaient venir dans la suite des temps. La voix du tonnerre ne retentit que dans le moment présent, mais la voix des événements, plus retentissante que le son de la trompette et plus éclatante que le bruit du tonnerre, a porté à toutes les générations le souvenir de ce miracle. On peut très-bien, du reste, comparer la bouche des apôtres à des trompettes, non pas d'airain, mais à des trompettes plus précieuses que l'or, plus riches que les diamants. Pourquoi donc le Roi-prophète ne dit-il pas « au bruit de la trompette, » mais : « à la voix de la trompette? » Pour exprimer la parfaite harmonie qui existe entre eux, et à laquelle saint Paul fait allusion lorsqu'il dit : « Que ce soit moi ou eux, voilà ce que nous prêchons. » I *Cor.*, XV, 11. Et saint Luc dit dans un autre endroit : « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme. » *Act.*, IV, 32. Or ils sonnaient de la trompette, non pour exciter les esprits à la guerre, mais pour publier la victoire. Lorsque les armées marchent au combat avec leurs étendards, elles sont précédées par les trompettes qui inspirent une ardeur guerrière à ceux qui les entendent. Ainsi lorsque les apôtres entraient dans une ville, le son de la trompette retentissait, et tous accouraient pour les entendre.

La voix de saint Paul était une véritable trompette.

Usage des trompettes dans les armées allant au combat.

« Chantez à la gloire de notre Dieu, chantez. Chantez à la gloire de notre roi, chantez. » « Dieu est le roi de toute la terre, chantez avec intelligence. » « Dieu a régné sur les nations. » Après avoir raconté les grandes choses que Dieu a faites, le Roi-prophète invite l'univers entier à célébrer sa gloire avec ardeur ; il redouble son invitation et demande que l'on chante ses louanges avec intelligence. Que veulent dire ces paroles : Chantez avec intelligence? Avec l'intelligence des événements qui se sont accomplis et après en avoir médité la grandeur et l'importance. Je crois que ces paroles : « Avec intelligence, avec sagesse, » signifient encore qu'il faut célébrer les louanges de Dieu, non-seulement par la voix, mais par ses œuvres, et que la vie doit s'unir aux paroles pour chanter sa gloire. « Car Dieu a régné sur les nations. »

Une autre version porte : « Au-dessus des nations. » De quel règne veut-il ici parler? Ce n'est point du règne qui lui appartient comme créateur, mais de celui qu'il est venu fonder par son union avec notre nature. Il régnait auparavant sur tous les hommes comme sur les créatures qu'il avait tirées du néant, mais maintenant il règne sur des sujets qui acceptent volontairement son empire. Et quel sujet plus digne d'admiration et de louange que de voir celui que les Juifs avaient chargé d'outrages opérer un si grand changement dans les cœurs et faire chanter sa gloire par toute la terre? Ceux qui n'avaient aucune connaissance des prophètes, qui étaient étrangers à la loi, disons mieux, dont les mœurs étaient semblables à celles des animaux sauvages, ont été changés tout d'un coup, ont abjuré toutes leurs erreurs et se sont soumis au joug du Sauveur. Et ce ne sont pas seulement deux, trois, quatre, ou dix peuples, mais toutes les nations de la terre.

Dieu s'assied sur son trône, c'est-à-dire qu'il règne en souverain.

« Dieu est assis sur son saint trône. » Que signifient ces paroles : « Il est assis sur son saint trône? » Il règne, il exerce le pouvoir souverain. Le Roi-prophète dit avec raison : « Sur son saint trône. » Car non-seulement Dieu règne, mais il règne saintement. Qu'est-ce à dire, qu'il règne saintement? D'une manière entièrement irréprochable. Les hommes qui parviennent au pouvoir absolu s'en servent trop souvent pour commettre l'injustice. Mais le règne de Dieu est exempt de toute injustice, il est d'une pureté, d'une sainteté inviolables. Ni la fraude, ni quelque autre chose de ce genre ne peut induire en erreur ou corrompre son jugement, il est équitable, sincère, plus brillant que la lumière la plus pure et resplendissant d'une gloire éclatante. « Les princes des peuples se sont rassemblés et unis avec le Dieu d'Abraham, parce que les dieux puissants de la terre ont été extraordinairement élevés. »

6. Le Roi-prophète nous montre ici jusqu'où l'Evangile s'est étendu. Ce n'est pas seulement sur les particuliers, mais sur ceux qui portent le diadème et qui sont assis sur le trône. Il fait voir ensuite que ce Dieu est à la fois le Dieu de l'Ancien et du Nouveau Testament, lorsqu'il l'appelle « le Dieu d'Abraham. » C'est-à-dire le Dieu de nos pères et celui qui leur a donné la loi. C'est ce que Jérémie prédisait en ces termes : « J'établirai avec vous une nouvelle alliance, non pas selon l'alliance que j'ai formée avec vos pères dans les jours où je les ai pris par la main pour les tirer de la terre d'Egypte ; » *Jerem.*, XXXI, 31-32 ; et il prouvait ainsi qu'il n'y avait qu'un seul et même législateur pour l'Ancien et le Nouveau Testament. Le prophète Baruch disait aussi : « C'est lui qui est notre Dieu, et nul autre ne sera devant lui. C'est lui qui a trouvé toutes les voies de la sagesse, et qui les a découvertes à Jacob son serviteur et à Israël son bien-aimé. Après cela, il a été vu sur la terre et il a conversé avec les hommes. » *Baruch*, III, 36-38 ; paroles qui signifient clairement que celui qui a donné la loi est le même qui s'est incarné, comme celui qui s'est incarné est le même qui a donné la loi. C'est cette même vérité qu'exprime le Roi-prophète : « Les princes des peuples se sont assemblés et unis avec le Dieu d'Abraham. » Le texte hébreu, au lieu de : « Avec le Dieu, » porte : *Em Eloi Abraham.* Et quelle a été la cause de cette union? Parce que les dieux puissants de la terre ont été extraordinairement élevés. Quels sont ces dieux puissants? Ne sont-ce pas les apôtres et tous les fidèles? Leur puissance a brillé d'un si vif éclat qu'elle leur a soumis tous les hommes. Quelle puissance plus grande en effet, que celle de ces hommes qui ont combattu contre l'univers entier, contre les démons, contre les peuples, contre les villes, contre les nations, contre les rois, contre les tourments et les supplices, contre les grils ardents et les fournaises, contre la coutume, contre la tyrannie de la nature, et qui ont tout renversé, qui ont été supérieurs à tous les hommes, et qui n'ont été vaincus par personne? Comment ne pas reconnaître la force invincible de ceux qui, même après leur mort, ont fait éclater une si grande puissance? de ceux dont les paroles plus dures que le diamant résistent aux injures du temps? En effet, nous les voyons prendre tous les jours de nouveaux accroissements par la bouche des prédicateurs qui portent ces paroles jusqu'aux extré-

mités de l'univers. Rendons grâces pour tant de bienfaits au Dieu plein de bonté, parce qu'à lui est dû la gloire et la puissance, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME XLVII.

Psaume qui doit servir de cantique aux enfants de Coré. — « Le Seigneur est grand et digne de toute louange, dans la cité de notre Dieu et sur sa sainte montagne. » « Il lui fait pousser de profondes racines aux acclamations de toute la terre. » Un autre interprète traduit : « Par la beauté de ses rejetons, à la joie de la terre entière. » Un autre : « Avec un éclat déterminé dès le commencement et qui a rejailli sur toute la terre. »

1. Ce psaume a pour objet la délivrance des guerres et des combats. Lorsqu'au retour de Babylone les enfants d'Israël, affranchis des rigueurs d'une longue captivité, rentrèrent dans la terre de leurs pères et se virent délivrés des ennemis qui leur avaient fait la guerre, ils chantèrent ce cantique d'actions de grâces pour tous les bienfaits qu'ils avaient reçus de Dieu, auteur de tout bien : « Le Seigneur est grand et digne de toute louange. » Ils proclament que Dieu est grand, mais ils ne disent pas quelle est l'étendue de sa grandeur. Personne ne peut la mesurer, c'est pour cela qu'il ajoute : « Et il est souverainement digne de louanges, » car sa grandeur ne connaît point de bornes. Tel est le sens des paroles du prophète. C'est lui seul qu'il faut glorifier et louer au delà de toute mesure, tant à cause de la grandeur infinie et incompréhensible de sa nature, que par reconnaissance pour les bienfaits dont il nous a comblés. Car il a voulu, et toutes ses volontés ont été accomplies. « Dans la cité de notre Dieu et sur sa sainte montagne. » Que dites-vous? Ce Dieu si grand, si digne d'éloges, vous restreignez ses louanges à une seule ville, une seule montagne? Non, répond le prophète, mais je parle de la sorte parce que nous avons connu la grandeur de Dieu avant tous les autres peuples. Ou bien encore ces paroles : « Dans la cité de notre Dieu, » signifient que la grandeur des miracles qui se sont accomplis dans cette cité a fait éclater la grandeur et la gloire de Dieu. N'est-ce pas lui en effet qui environna de gloire et d'éclat de misérables captifs, objet de mépris et d'opprobre, retenus dans un pays ennemi comme dans un tombeau? N'est-ce pas lui qui les éleva au-dessus de leurs propres vainqueurs, leur rendit et leur prospérité première et les anciennes institutions de leur patrie? La grandeur seule des créatures, dit le Roi-prophète, suffisait pour proclamer la souveraine majesté de Dieu, mais comme l'intelligence d'un trop grand nombre ne pouvait comprendre ce langage, Dieu s'est fait connaître par les victoires qu'il nous a fait remporter sur nos ennemis. Il n'a cessé d'élever de nouveaux trophées, de nous faire marcher de victoires en victoires, et d'opérer des prodiges qui surpassaient toute espérance et toute attente. Il appelle cette ville la cité de Dieu, non que sa providence ne s'étendît pas sur les autres villes, mais parce que les Israélites étaient parvenus bien longtemps avant les autres à la connaissance de Dieu. Les autres nations pouvaient être appelées son peuple à titre de créatures, mais les Israélites l'étaient en vertu des liens particuliers qui les unissaient à Dieu, parce que c'était au milieu d'eux qu'il opérait tous ses miracles. Cette ville était alors appelée la cité de Dieu, mais maintenant nous appartenons tous à Dieu : « Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, dit saint Paul, ont crucifié leur chair avec leurs passions et leurs désirs déréglés. » *Gal.*, v, 24. Vous voyez ici la perfection de la vertu. On appelait cette montagne la montagne de Dieu, parce que Dieu y était adoré.

« Il lui fait pousser de profondes racines aux applaudissements de toute la terre. » Ces paroles sont très-obscures et demandent une attention sérieuse. A une simple lecture on y trouve de grandes difficultés, mais celui qui cherchera à en pénétrer la signification, découvrira facilement leur liaison et leur enchaînement avec l'objet de ce psaume. Voici en effet le sens de ces paroles : « Le Seigneur est grand et souverainement digne de louange dans la cité de notre Dieu, qu'il enracine fortement sur la montagne sainte ; » c'est-à-dire il lui fait pous-

ser de profondes racines, il la fixe, il l'affermit, à la joie et aux applaudissements de toute la terre. C'est la même pensée qu'un autre interprète rend d'une manière plus obscure, « avec un éclat qui a été prévu et qui doit rejaillir sur toute la terre. » Cette ville a été, en effet, la splendeur et la joie de l'univers entier; c'est là qu'étaient la source de là vraie religion, les racines et l'origine de la connaissance de Dieu. C'est à ce titre que Dieu l'a profondément enracinée et affermie pour l'ornement du monde, à la joie et aux applaudissements de toute la terre. Jérusalem, en effet, était alors l'école du monde entier, et ceux qui voulaient trouver avec la joie la science des vérités qui sont le plus bel ornement de l'intelligence, venaient puiser à cette source la connaissance de leurs devoirs. Aussi, pour mieux exprimer cette vérité, le Roi-prophète ne dit pas simplement : « Il l'enracine, » mais : « Il lui fait pousser de profondes racines. » Si vous voulez entendre ces paroles dans un sens plus relevé, vous reconnaîtrez la vérité de cette prédiction, car de Jérusalem l'allégresse s'est répandue sur toute la terre : c'est de là qu'est sortie la joie vive et pénétrante, c'est là qu'étaient les sources de la vraie sagesse; dans ce lieu où Jésus-Christ a été crucifié, et d'où les apôtres sont partis pour évangéliser le monde. « C'est de Sion que sortira la loi, et la parole du Seigneur de Jérusalem. » *Mich.*, IV, 2. Or cette joie a des racines immortelles.

« Les montagnes de Sion sont les côtés de l'aquilon. » Suivant une autre version : « Les montagnes de Sion sont comme les croupes de l'aquilon. » Le texte hébreu porte : *Ar Sion jerchthe Saphoun.* Pourquoi est-il ici question du nord et pourquoi cette description de la ville? Parce que c'est du nord que la guerre et l'invasion des peuples barbares venaient continuellement les assaillir. C'est ce que les prophètes expriment fréquemment en désignant la guerre sous le nom de l'aquilon et en décrivant le vase bouillonnant qu'embrase le souffle de l'aquilon. Le royaume des Perses est en effet situé au nord relativement à la Palestine. Le Roi-prophète admirait donc ces événements et semblait dire à Dieu : « Vous avez rendu imprenable cette ville du côté où elle était sans cesse attaquée. » De même qu'en parlant du corps nous dirions : Vous avez fortifié la partie qui était plus faible, le Roi-prophète veut faire entendre aussi que la joie et la sécurité règnent dans les lieux d'où venaient leurs gémissements, leurs larmes et la cause de tous leurs malheurs. Les menaces, la crainte, les dangers qui naissaient de ce côté ont fait place à l'allégresse; personne ne redoute plus cette partie septentrionale du monde; désormais aucune inquiétude, aucun soupçon; tous les habitants de la ville sont dans l'allégresse, parce que vous avez planté ses racines dans la paix et dans la joie.

Erreur géographique qui plaçait la Perse au nort de la Palestine.

« La cité du grand roi. » — « Dieu est connu dans ses maisons, lorsqu'il prendra sa défense. » Une autre version traduit : « Il a été connu. » Une autre : « Dieu sera connu dans ses palais pour les fortifier. » Une autre : « Dieu est connu dans ses palais comme celui qui doit la délivrer. »

2. Le Roi-prophète proclame ici ce qui fait la dignité, la gloire, la couronne de Jérusalem: « Elle est la cité du grand Roi. » Il justifie ses droits à un si beau titre en ajoutant : « Dieu est connu dans ses maisons, » c'est-à-dire que la providence de Dieu l'environne de toute part, non-seulement en veillant sur elle, mais en étendant sa sollicitude à chacune de ses maisons. Nous n'avons pas besoin de cet effet particulier de la Providence pour connaître Dieu, mais le Prophète s'en sert pour découvrir aux ennemis de Dieu toute l'étendue de sa puissance. Sous le règne d'Ezéchias, lorsqu'une nuée de barbares vint fondre sur cette ville, et l'entoura tout entière comme dans un filet, ils furent forcés de s'enfuir après avoir vu périr sous leurs yeux la plus grande partie de leur armée. Beaucoup d'autres peuples qui s'emparèrent de cette ville en furent honteusement chassés. Ce sont là autant d'effets de la providence de Dieu, qui ont donné à cette ville autant de gloire que d'éclat. Et non-seulement elle est devenue célèbre, mais cette célébrité est devenue pour elle un principe de grandeur.

« Les rois de la terre se sont assemblés, et ont

conspiré unanimement contre elle. » Une autre version porte : « Voici que les rois ont rangé leurs armées en bataille. » A son aspect, ils ont été remplis d'étonnement, de trouble et d'émotion. Le tremblement les a saisis sous les murs, comme les douleurs de l'enfantement. « Sous le souffle d'un vent impétueux. » Un autre interprète traduit : « Sous le souffle d'un vent violent. » Un autre : « D'un vent brûlant, vous briserez les vaisseaux de Tharsis. » Une autre version porte : « Vous briserez. » Le texte hébreu porte le mot *Tharsis*. Le Roi-prophète fait ici le récit d'une guerre vraiment terrible, d'une guerre à laquelle ont pris part tous les peuples réunis, et d'une victoire encore plus éclatante. Il a déclaré précédemment que Dieu protégeait cette ville et veillait sur elle, il en donne maintenant les preuves. Des nations innombrables étaient venues fondre sur elle (c'est ce que figurent cette multitude, ces rois réunis pour lui faire la guerre). Ils s'étaient coalisés et avaient déjà rangé leurs armées en bataille, mais Dieu se déclara si visiblement en sa faveur, qu'ils se retirèrent saisis d'effroi devant les prodiges signalés dont ils furent les témoins. Le sort de la guerre se tournait tellement contre eux, qu'ils s'enfuyaient remplis d'étonnement, de crainte et d'épouvante ; des multitudes entières battaient en retraite devant un petit nombre de soldats ; des armées réunies étaient saisies de crainte devant des troupes disséminées et ils ressentaient les douleurs d'une femme qui est en travail d'enfant. Il était donc évident que le succès de cette guerre n'était point dû à des moyens humains, mais que Dieu seul avait dirigé le combat, détruit les prétentions orgueilleuses des ennemis, ébranlé leur courage, et leur avait fait éprouver les plus cruelles douleurs et des frayeurs indicibles. Spectacle semblable à celui d'une flotte nombreuse assaillie par une violente tempête qui brise tous les navires, submerge les galères et sème partout le trouble et l'effroi. Par cette comparaison, le Roi-prophète veut nous faire comprendre à la fois la facilité de la victoire, et la grandeur de l'épouvante qu'elle répandit parmi les ennemis. On peut dire aussi que ceux qui avaient réuni des régions les plus lointaines une flotte considérable, périrent tous sous le souffle de la colère de Dieu, comme sous l'effort d'un vent impétueux. C'est pour cela que le Roi-prophète désigne l'endroit d'où ils étaient partis, en ajoutant : « De Tharsis, » mot qui se trouve également dans l'hébreu et que nous avons ajouté pour votre instruction dans la lecture du contexte. On peut adopter cette interprétation, ou celle que j'ai donnée précédemment : De même qu'un vent violent brise les vaisseaux qui viennent de Tharsis, ainsi la colère de Dieu a semé le trouble et la terreur dans toute cette multitude. « Ce qu'on nous avait annoncé, nous le voyons dans la cité du Dieu des armées, dans la cité de notre Dieu. » Vous voyez comment il explique ce qu'il a dit précédemment. « Qui donne de profondes racines. » Il ne dit pas : Qui a donné; mais : « Qui donne, » c'est-à-dire que sa providence ne cesse de veiller sur cette cité, et de la couvrir comme d'un rempart inexpugnable. Après avoir raconté les événements qui se passèrent alors, il évoque de nouveau le souvenir des événements anciens pour montrer le rapport qui existe entre les uns et les autres. Les choses que nous avions entendues, dit-il, nous en avons vu l'accomplissement sous nos yeux, c'est-à-dire les victoires de Dieu, les triomphes, les effets de sa providence et des prodiges qui surpassent toute pensée humaine. Dieu n'a jamais cessé de signaler sa puissance ; c'est donc à lui qu'il appartient de nous délivrer de nos dangers, et de nous amener ainsi à la connaissance de sa divinité. On ne peut qu'admirer le Roi-prophète, de rappeler ainsi le souvenir des événements les plus éloignés. Le passé comme le présent devait en effet concourir à l'instruction du peuple de Dieu. Le spectacle des événements qui s'accomplissaient sous leurs yeux, forçait les moins intelligents de croire à la vérité des événements anciens. Il y avait ainsi pour eux double avantage, ils croyaient aux récits qu'ils entendaient, comme aux choses qu'ils voyaient de leurs yeux. « Dieu l'a fondée et affermie pour l'éternité. » « Nous avons reçu, ô Dieu, votre miséricorde au milieu de votre temple. » Une autre version porte :

« Nous avons apprécié, ô Dieu, votre miséricorde au milieu de votre peuple. » On lit dans le texte hébreu : *Echalach demmenu.* « Votre louange ainsi que votre nom s'étend jusqu'aux extrémités de la terre. »

3. Le Roi-prophète avait dit : « Ce que nous avons entendu, nous le voyons ; » il explique maintenant ce qu'il a entendu et ce qu'il a vu. Qu'a-t-il entendu et qu'a-t-il vu ? C'est que la protection de Dieu a revêtu la cité d'une force qui la rend indestructible. Ce qui est pour elle un fondement assuré, une force invincible, ce n'est ni l'appui, ni le secours qu'elle tire des hommes, ni les armées qui la défendent, ni les remparts, ni les tours qui la protégent ; qu'est-ce donc ? La protection dont Dieu la couvre. C'est la vérité qu'il fallait surtout enseigner aux Juifs, et le Roi-prophète ne cesse de les y ramener. « Nous avons reçu, ô Dieu, votre miséricorde au milieu de votre temple. » Qu'est-ce à dire « Nous avons reçu ? » Nous avons espéré, nous avons entendu, nous avons connu votre miséricorde. Il avait dit précédemment : Dieu a fondé cette cité, il lui a fait pousser de profondes racines, il l'a fortifiée comme d'un rempart. Or il veut leur apprendre que de si grandes faveurs ne sont point dues aux mérites de ceux qui les reçoivent, mais à la bonté de celui qui les accorde, et pour réprimer en eux toute pensée d'orgueil, il s'adresse à Dieu à peu près en ces termes : Ces bienfaits signalés sont l'œuvre de votre miséricorde, de votre gloire, de votre bonté. C'est pour cela qu'il ajoute : « Votre louange ainsi que votre nom s'étendent jusqu'aux extrémités de la terre. » « Votre louange, » semble-t-il dire, opère des prodiges admirables, dont l'éclat et la gloire égalent la grandeur. Vous n'avez mesuré vos bienfaits ni à leurs vertus, ni à leurs mérites, mais à votre propre grandeur. Votre louange donc, c'est-à-dire la renommée de vos œuvres, a répandu partout le bruit des grandes choses que vous avez accomplies en leur faveur. La Palestine seule en avait été le théâtre, mais l'éclat et l'importance de ces événements en firent parvenir la nouvelle jusqu'aux extrémités de la terre, et les peuples les plus éloignés en étaient instruits. La courtisane de Jéricho connaissait les prodiges opérés dans l'Egypte, mieux que ceux-là mêmes qui en avaient été les témoins. Ainsi, les habitants de la Perse proclamaient les événements accomplis dans la Palestine, et les peuples des extrémités de la terre connaissaient à leur tour les prodiges que Dieu avait opérés dans la Perse. Et c'était justement pour en répandre la connaissance, que le roi envoya des lettres par tout l'univers, pour publier le miracle des enfants dans la fournaise. Aussi, le Roi-prophète, après avoir dit : « Votre louange s'étend jusqu'aux extrémités de la terre, ajoute : « Votre droite est pleine de justice. » Suivant sa coutume, il remonte des œuvres extérieures de Dieu jusqu'à ses divines perfections. Gardons-nous de croire que ces perfections soient jamais susceptibles d'accroissement ou de diminution, car la faiblesse et l'imperfection de notre langage nous font un devoir de donner à nos paroles un sens qui soit digne de Dieu. Les perfections qui, dans le langage du prophète, sont inhérentes à la nature de Dieu, font donc partie de sa propre substance. Quelles sont ces perfections ? « Votre droite est pleine de justice. » Il prouve ici que Dieu n'agit point en vertu des mérites de ceux qu'il comble de ses bienfaits, mais sous l'inspiration de sa propre nature qui met sa joie et son plaisir dans la manifestation de sa justice et de sa bonté ; c'est là son œuvre par excellence, son œuvre de prédilection, et voilà pourquoi Dieu répandait sur eux ses bienfaits par torrents. Il est dans sa nature de faire du bien, comme dans la nature du feu d'échauffer, comme dans la nature du soleil d'éclairer, et encore cette inclination de Dieu à faire du bien est-elle de beaucoup supérieure. C'est ce qui fait dire au Roi-prophète : « Votre droite est pleine de justice, » paroles qui signifient que cette perfection est en Dieu au plus haut degré, et qu'elle fait partie de sa nature.

« Que le mont de Sion se réjouisse, et que les filles de Juda tressaillent d'allégresse à la vue de vos jugements, Seigneur. » Un autre interprète traduit : « A cause de vos jugements. » « Mesurez le circuit de Sion, parcourez son en-



ceinte. » Une autre version porte : « Faites le tour de Sion; racontez ces choses du haut de ses tours. » Suivant une autre version : « Comptez le nombre de ses tours. » « Appliquez-vous à considérer sa force. » Une autre version porte : « Son enceinte. » Une autre : « Sa richesse. Et faites le dénombrement de ses maisons. » Une autre version traduit : « Mesurez ses palais, et vous apprendrez aux générations futures. » Une autre : « A la génération suivante. » « Que le Dieu qui la protége est notre Dieu, notre Dieu pour l'éternité, et qu'il régnera sur nous dans tous les siècles. » Pourquoi le Roi-prophète commande-t-il de faire le tour de la ville, de compter le nombre de ses tours, de considérer ses édifices, de contempler sa beauté, de faire le dénombrement de ses murs et de ses remparts, de mesurer ses maisons et ses palais ? Nous n'avons point besoin de l'expliquer, il nous en donne lui-même la raison. Quelle est-elle ? « Afin que vous appreniez à la génération qui suivra. » Tel est donc le sens des paroles du Prophète : « Que la joie inonde vos cœurs et livrez-vous aux transports de l'allégresse. Toutefois ne le faites pas à la légère, mais considérez attentivement quelle est la force de votre cité. Cette ville avait été renversée, déracinée pour ainsi dire de fond en comble, et le sol même sur lequel elle s'élevait était presque détruit. Ils désespéraient donc de voir pour elle des jours meilleurs, et ils disaient : « Nos os ont séché, nous sommes épuisés, nous sommes retranchés, » *Ezech.*, XXXVII, 11, et ils avaient perdu toute espérance de rentrer en possession de cette ville. Elle leur fut cependant rendue, et non pas telle qu'ils l'avaient perdue, mais dans un état bien supérieur de prospérité, de splendeur, d'éclat, d'autorité, de richesse, de magnificence dans ses édifices, dans son commerce, dans sa puissance, dans ses ressources, dans l'abondance de toute chose. Car le Prophète l'avait prédit : « La gloire de cette maison sera plus grande que celle de la première. » *Agg.*, II, 10. Le Psalmiste encourage ici le peuple à peu près en ces termes : Voyez cette ville qui avait perdu tout espoir, qui avait été détruite et ne formait plus qu'un monceau de ruines ; comment a-t-elle été rétablie dans un état plus brillant ? Considérez donc avec attention sa reconstruction, sa splendeur, son éclat, et en reconnaissant que c'est la puissance de Dieu qui a élevé si haut cette ville qui n'avait plus d'espérance, racontez à vos descendants les œuvres de la puissance divine et de la providence continuelle de Dieu, qui ne cesse de veiller sur nous, de nous diriger, de nous défendre. Ces récits seront pour vos descendants une haute leçon de sagesse, un moyen précieux pour arriver à une connaissance plus approfondie de Dieu, et à une pratique plus parfaite de la vertu. Vous comprenez maintenant pourquoi il les engage à parcourir la ville dans toute son étendue, c'est afin d'instruire exactement leurs descendants des merveilles qu'elle renferme.

4. Et nous aussi, ne cessons de considérer et de contempler en nous-mêmes Jérusalem, notre véritable cité. Ayons toujours devant les yeux la beauté de cette ville, qui est la métropole du Roi des siècles, et qui réunit dans son sein les esprits des justes, les chœurs des patriarches, des apôtres, de tous les saints, où la mobilité des choses de la terre fait place à l'immutabilité, où toute beauté est invisible et immortelle. Ceux-là seuls la recevront en héritage, qui se seront entièrement détachés de tous les biens passagers et corruptibles de la vie présente, c'est-à-dire des richesses, des plaisirs et de toutes ces voluptés pernicieuses dont le démon est l'inventeur. Développons donc de jour en jour dans nos cœurs la charité fraternelle, l'amour du prochain, exerçons avec plus de soin l'hospitalité à l'égard des pauvres, pardonnons les injures du fond de notre cœur ; c'est ainsi qu'après une vie toute remplie d'œuvres agréables à Dieu, nous deviendrons héritiers du royaume des cieux, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartient la gloire et l'empire avec le Père et l'Esprit saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

PSAUME XLVIII.

« Pour la fin, aux enfants de Coré. » Suivant une autre version : « Chant de victoire. » — « Peuples, écoutez tous ces choses. » Un autre interprète traduit : « Ecoutez ceci. » « Prêtez l'oreille, vous tous, habitants de l'univers. » Suivant une autre version : « Vous qui habitez les régions profondes de l'Occident. » Suivant une autre : « Qui habitez l'Occident. » Dans le texte hébreu : « *Old.* Enfants du peuple ou des grands. » Un autre interprète traduit : « Le genre humain et en outre les enfants de tous les hommes, qu'ils soient riches ou pauvres. » On lit dans une autre version : « Ensemble, les riches et les pauvres. »

1. Le Roi-prophète va nous donner dans ce psaume de grandes et mystérieuses leçons. Car il n'inviterait pas le monde entier à venir l'entendre, il ne choisirait pas l'univers pour théâtre, s'il n'avait à nous apprendre de grandes et imposantes vérités, dignes d'être proposées à une si vaste assemblée. Ce n'est plus seulement aux Juifs qu'il parle comme prophète, il s'adresse comme apôtre, comme évangéliste, au genre humain tout entier. La loi n'adressait ses enseignements qu'à une seule nation, dans un seul coin de la terre; mais la prédication évangélique a retenti sur toute la surface du globe, elle s'est étendue jusqu'aux extrémités du monde habité, et a parcouru autant de contrées que le soleil en éclaire de ses rayons. Les enseignements de la loi étaient une introduction élémentaire et comme un ministère de condamnation et de mort; tandis que la doctrine de la prédication apportait la grâce et la paix. Puisque le Psalmiste invite tout l'univers à écouter ses paroles, rendons-nous à son invitation, et voyons ce que veut nous enseigner ce docteur et ce maître du genre humain. Barbares, ou philosophes, ou simples particuliers, vous faites donc indistinctement appel à tous les hommes? Oui, répond-il. Voilà pourquoi il commence en ces termes : « Peuples, écoutez tous, » et il explique sa pensée en ajoutant : « Vous tous qui habitez la terre, et vous enfants des hommes. » Quelle doctrine admirable! Comme elle convient et s'accommode à tous les esprits! Aussi ce n'est pas un simple appel fait à tous les hommes, il les invite encore à écouter ses paroles avec l'attention la plus sérieuse. Il ne leur dit pas seulement : « Peuples, écoutez tous, » mais : « Prêtez l'oreille. » Car prêter l'oreille ne signifie autre chose qu'écouter avec soin et avec une attention soutenue. En effet, prêter l'oreille, ou recevoir dans l'oreille, se dit de ceux qui se parlent à l'oreille, et se recommandent mutuellement d'être attentifs à ce qu'ils disent. « Prêtez l'oreille, vous tous qui habitez la terre. » Ceux-là mêmes qui ne font point partie des peuples, mais qui sont mêlés et dispersés parmi les nations comme des tribus nomades, je les appelle à venir écouter mes paroles. Voyez l'habileté de l'orateur, il commence par exciter leur attention et les dispose à entendre ses enseignements en les appelant tous en masse et sans distinction.

Après cet appel, il réprime l'orgueil que la vue de leur grande multitude pouvait leur inspirer. En effet, la préparation que les auditeurs doivent apporter aux enseignements de la sagesse, c'est la componction, l'humilité, un cœur libre de toute enflure et de tout sentiment d'orgueil. Et comment réprime-t-il leur vaine suffisance? Par le souvenir de leur commune nature. Pourquoi ajoute-t-il : « Et vous tous, enfants des hommes? » Il venait de dire : Vous qui habitez la terre ou qui êtes sortis de la terre, et cette expression aurait pu autoriser cette erreur de la mythologie, soutenue par quelques auteurs, que les hommes sont sortis de semences confiées à la terre. Il se hâte donc d'ajouter : « Et vous enfants des hommes. » Vos pères sont des hommes, mais ils ont, comme vous, la terre pour principe de leur origine. « Comment donc la terre et la cendre peuvent-elles s'enorgueillir? » *Eccli.*, x, 9. Considérez quelle est votre mère, et que cette considération étouffe en vous tout sentiment d'orgueil. Abaissez et humiliez ces pensées superbes, considérez « que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière, » *Genes.*, III, 19, et vous éloignerez ainsi de vous toute arrogance; car voilà l'auditeur qu'il me faut. Je veux vous inspirer des sentiments de modération pour vous rendre plus propres à comprendre mes paroles. « Riches et pauvres. » Vous voyez quelle est la noblesse et

la générosité de l'Eglise. Et comment nier cette noblesse, lorsque la différence de condition n'est point pour elle un motif de faire exception de personne, parmi ses disciples, mais que nous la voyons répandre indistinctement sa doctrine sur le pauvre comme sur le riche, et les faire asseoir tous deux à une table commune? Après avoir montré le lien qui les unit, c'est-à-dire d'avoir la terre pour commune origine, d'être tous les enfants des hommes, et d'avoir tous une même nature, il fait voir que la distinction qui ressort de la différence des conditions sociales est nulle, en les appelant tous indistinctement à écouter ses paroles. Je vous invite tous en général, parce que nous avons tous une commune nature, parce que la terre tout entière est notre commune cité. Vous avez encore introduit une autre distinction, et par là même une autre inégalité, fondée sur la pauvreté et la richesse; je les repousse également. Je n'admets pas les riches en rebutant les pauvres, je n'appelle point les pauvres en repoussant les riches, je les convoque tous sans distinction, et, dans l'appel que je leur fais, il n'y a ni premiers ni derniers, tous sont appelés en même temps. L'assemblée, le discours, les auditeurs, tout est commun. Vous êtes riche, mais vous n'en êtes pas moins sorti de la même boue, et vous avez eu la même entrée en ce monde, la même origine que le pauvre. Vous êtes enfant des hommes, il l'est également.

2. Puisque donc vous possédez au même titre les avantages d'un ordre supérieur, ceux qui sont, de l'aveu de tous, les premiers et les plus honorables, pourquoi vous enorgueillir pour des ombres et pour des songes, en sacrifiant à ces distinctions chimériques les biens réels qui vous sont communs. Vous avez tous ensemble une communauté de nature, une communauté d'origine, une communauté de relations; pourquoi donc vouloir vous distinguer par la richesse de vos vêtements? C'est ce que je ne puis souffrir, et voilà pourquoi je vous appelle conjointement avec le pauvre : « Ensemble le riche et le pauvre. » Partout ailleurs, je cherche inutilement cette égalité entre le riche et le pauvre, elle n'existe ni dans les tribunaux, ni dans les palais, ni dans les réunions publiques, ni dans les banquets; là, le riche est honoré, le pauvre ne recueille que le mépris; l'un a toute liberté, l'autre est couvert de honte. « La sagesse du pauvre est méprisée, et ses paroles ne sont pas écoutées. » *Eccli.*, IX, 16. Le riche a parlé, et tous applaudissent à ses discours; le pauvre veut ouvrir la bouche, et on ne lui permet point de parler. Il n'en est point de même ici; dans cette assemblée je ne veux point de ces distinctions insensées, et je propose à tous une doctrine commune. Vous voyez la prudence de ce docteur inspiré, et comment, dès l'exorde de son discours, il fait ressortir la grandeur et l'importance de son enseignement. En appelant tous les hommes indistinctement, il ne laisse de place ni à l'orgueil du riche, ni à l'humiliation du pauvre, et il fait voir que les richesses ne sont pas plus un bien que la pauvreté n'est un mal, mais que ce sont là des choses indifférentes et purement extérieures. Il m'importe donc peu que vous soyez riches ou pauvres; la richesse ne vous élève pas plus que la pauvreté ne vous amoindrit à mes yeux.

Quelqu'un me dira peut-être : Mais comment, vous qui n'êtes qu'un homme, dont la nature n'est point supérieure à la nôtre, portez-vous la prétention jusqu'à vous ériger en docteur du monde entier, et appelez-vous pour vous entendre les habitants des extrémités de la terre? Vos paroles sont-elles dignes d'une si grande assemblée? Oui, répond-il; en effet, après cette convocation du monde entier, écoutez comme il rend son discours digne de foi : « Ma bouche dira la sagesse, et les méditations de mon cœur feront entendre les enseignements de la prudence. » Un autre interprète traduit : « Mon cœur chantera les leçons de la sagesse. » Le texte hébreu porte : *Ovagith*. Vous voyez comme son discours s'élève aussitôt au-dessus des choses de la terre. Je ne vous parlerai, dit-il, ni des richesses, ni des dignités, ni de la puissance, ni de la force du corps, ni d'aucune autre chose passagère et fragile; mais je vous ferai entendre le langage exact et précis de la sagesse, que j'ai acquise par de longues et profondes méditations. « Je prêterai l'oreille pour

recevoir les paraboles. » Suivant un autre interprète : « Je prêterai l'oreille aux paraboles. » Le texte hébreu porte : *Lamasal.* « Je développerai sur la harpe le sujet de mes chants. » Suivant une autre version : « Mes paroles énigmatiques. » L'hébreu porte : *Idathi.* Mais où est donc ici la liaison avec ce qui précède ? A la place d'un docteur, je vois maintenant un disciple. Vous nous appelez à venir recevoir des enseignements utiles, et lorsque nous avons tous répondu à votre appel et que nous sommes réunis autour de vous, après que vous nous avez promis de nous faire entendre les paroles de la sagesse, au lieu de nous tenir ce langage, vous laissez l'office du docteur pour prendre celui du disciple. « Je prêterai, dit-il, l'oreille pour entendre la parabole. » Que signifient ces paroles ? Elles sont parfaitement en rapport avec ce qui précède. Je vais, a-t-il dit, vous faire entendre le langage de la sagesse; mais que personne ne s'imagine que c'est un langage humain, et que cette méditation de mon cœur est une invention personnelle. Les paroles que vous allez entendre sont divines, je ne dirai rien de moi-même, et ne vous transmettrai que les enseignements que j'ai moi-même reçus. J'ai incliné l'oreille pour entendre les paroles de Dieu, et ce sont ces paroles descendues du ciel dans mon âme que je vous fais entendre à mon tour. C'est ce qu'Isaïe exprimait en ces termes : « Le Seigneur m'a donné une langue savante pour distinguer le temps où il faut parler, il a préparé mon oreille à l'entendre. » *Isa.*, L, 4. Saint Paul dit également de son côté : « La foi vient de ce qu'on a entendu, et ce qu'on entend vient de la prédication de la parole de Dieu. » *Rom.*, X, 17. Vous voyez que le Roi-prophète a commencé par être disciple avant de devenir docteur. Voilà pourquoi un autre interprète traduit : « Et mon cœur chantera. » Que signifie cette expression : « Il chantera ? » Il se livrera à une mélodie toute spirituelle. Ne soyez point surpris de cette expression : « La méditation de mon cœur. » Le Roi-prophète méditait continuellement les enseignements qu'il avait reçus de l'Esprit saint, et les repassait dans son âme, et ce n'est qu'après de longues méditations qu'il les transmettait aux autres.

Quel est le sens du mot parabole ? Ce mot peut s'entendre diversement; il signifie un entretien, un exemple, un objet de mépris comme dans ces paroles : « Vous nous avez rendus un objet de mépris pour les nations, les peuples nous insultent en secouant la tête. » *Psalm.* XLIII, 15. Il signifie encore un discours énigmatique, auquel plusieurs donnent le nom de question ou de problème, dont l'objet au lieu de ressortir clairement des paroles, a une signification mystérieuse et cachée, comme dans ces paroles de Samson : « La nourriture est sortie de celui qui dévore, et la douceur est venue du fort, » *Jud.*, XIV, 14, et dans ces autres de Salomon : « Il pénétrera les paraboles et leurs secrets. » *Prov.*, I, 6. La comparaison s'appelle aussi parabole : « Il leur proposa une autre parabole en leur disant : Le royaume des cieux est semblable à un homme qui a semé de bonne semence. » *Matth.*, XIII, 24. La parabole est encore un discours figuré : « Fils de l'homme, dit Dieu à Ezéchiel, dis-leur encore cette parabole : Un aigle énorme avec de grandes ailes. » *Ezech.*, XVII, 1-3. Cet aigle était la figure du roi. Enfin, le mot parabole signifie encore figure et image, comme dans ces paroles de saint Paul : « C'est par la foi qu'Abraham, lorsque Dieu voulut le tenter, offrit Isaac, et sacrifia son fils unique qui avait reçu les promesses de Dieu, et il lui fut rendu en parabole. » *Hebr.*, XI, 17-19, c'est-à-dire en figure et en image de l'avenir.

3. Quel est donc ici le sens de ce mot ? A mon avis, il signifie narration, récit. Si les paroles du Roi-prophète sont enveloppées d'obscurité et renferment d'assez grandes difficultés, n'en soyez point surpris, il agit ainsi pour rendre ses auditeurs plus attentifs, et il leur parle en parabole parce qu'une trop grande clarté devient pour un grand nombre une cause d'inattention et de négligence. C'est ainsi que Jésus-Christ parlait souvent au peuple en paraboles, qu'il expliquait en particulier à ses disciples. La parabole, en effet, sert à discerner celui qui est digne de celui qui ne l'est pas. Le premier cherche à comprendre le sens des paroles qui

lui sont adressées, l'autre les laisse passer sans y faire attention; c'est ce qui arriva du temps du Sauveur. La difficulté de comprendre ce qu'il leur disait, ne les portait nullement à l'interroger, et ils n'y prêtaient aucune attention. Cependant, l'obscurité d'un discours qu'on entend est un motif d'en rechercher la signification. Notre-Seigneur Jésus-Christ agissait donc de la sorte, et leur parlait en paraboles pour les exciter, les stimuler et faire sortir de leur sommeil ces hommes endormis; mais ils n'en devenaient pas plus attentifs. Les disciples au contraire appliquaient leur esprit aux paroles du Sauveur, et la difficulté de les comprendre et leur ignorance étaient le principal motif qui les retenait près de Jésus-Christ. Aussi il leur donnait en particulier l'explication de ces paraboles. C'est pour la même raison que le Roi-prophète dit ici : « Je prêterai l'oreille pour recevoir la parabole, je développerai mon problème sur la harpe. » Un problème est un discours obscur et énigmatique, et c'est dans ce sens qu'il dit ailleurs : « Je ferai connaître les choses cachées depuis le commencement du monde. » *Psalm.* LXXVII, 2. Plein de confiance dans l'inspiration divine, il ne craint pas de dire que son langage est le langage de la sagesse, et il ajoute : « Je chanterai sur la harpe, » pour montrer que sa doctrine est toute spirituelle, et qu'elle lui a été inspirée d'en haut. Il enseigne cette doctrine sous la forme de chant, pour donner plus de charme à ses paroles. Vous connaissez maintenant son exorde. Il a convoqué le monde tout entier, sans tenir compte des distinctions qui existent entre les hommes, il les a rappelés au souvenir de leur commune nature, rabattu leurs orgueilleuses prétentions. Puis il leur annonce de graves et importantes leçons; il n'en est pas l'auteur, mais elles lui ont été inspirées de Dieu; il les prévient de l'obscurité de ses paroles pour les rendre plus attentifs, et il nous promet de nous enseigner la sagesse spirituelle, sujet continuel de ses méditations. Apportons donc une grande attention, et ne passons pas légèrement sur ses paroles. Puisque c'est ici le langage de la sagesse, une parabole, un problème, il faut y apporter un esprit des plus attentifs.

Mais quel est ce conseil, ce problème, cette parabole, cette sagesse qui lui a été inspirée du ciel? « Pourquoi craindrai-je au jour mauvais? » Un autre interprète traduit : « Dans les jours du méchant. » Un autre : « Dans les jours du mauvais. » La version syriaque porte : « *Rha.* D'être enveloppé de l'iniquité de mes voies. » Une autre version porte : « De mes pas. » Le texte hébreu : *Aon accubai isubbuni.* Vous voyez en effet que c'est ici un problème, une énigme, un discours obscur, mystérieux et caché. Examinons d'abord, si vous le voulez, quel est ce jour mauvais; qu'est-ce que l'Ecriture entend par là? Un jour de calamités, un jour de supplices, un jour d'afflictions. C'est ainsi que l'entend lui-même le Psalmiste dans cet autre endroit : « Heureux celui qui veille avec intelligence sur le pauvre, au jour mauvais le Seigneur le délivrera. » *Psalm.* XL, 1. Tel est ce jour qui sera si terrible et si redoutable pour les pécheurs. Vous voyez quel est le premier principe de la sagesse divine, et comment la parole inspirée définit avec précision ce qui est digne de crainte et ce qui mérite condamnation. Celui qui ne fait point cette distinction essentielle reste dans de profondes ténèbres, toutes les choses sont pour lui confuses et sans aucune issue. Si nous ne savons distinguer, en effet, quels doivent être les véritables objets soit de notre crainte, soit de notre mépris, nous nous exposons à de grandes erreurs et à des dangers certains. Ne serait-ce pas une insigne folie de redouter ce qui n'est nullement digne de crainte, et de rire de ce que nous devrions sérieusement redouter? Ce qui distingue les hommes des enfants, c'est que les enfants, dont l'intelligence n'est pas encore développée, ont peur des figures déguisées, des hommes qui se couvrent d'un sac, et qu'en même temps ils sont insensibles aux outrages faits à leur père et à leur mère, se jettent au milieu du feu et des lampes allumées, sont saisis d'effroi au plus léger bruit; tandis que les hommes faits sont supérieurs à toutes ces impressions. Mais comme il en est beaucoup qui sont moins raisonnables que les enfants, le Roi-prophète leur enseigne à

faire ce discernement. Ce qu'il faut craindre, ce n'est pas ce qui est pour la plupart un objet de terreur et d'effroi, je veux dire la pauvreté, le mépris, la maladie (car voilà ce qui est non-seulement terrible, mais écrasant et insupportable pour un grand nombre; aussi le Psalmiste n'en dit pas un mot). Mais le péché seul; voilà le sens de ces paroles : « Je serai enveloppé par l'iniquité de mes voies. » C'est là ce discours énigmatique, cette parabole nouvelle et singulière. N'est-ce pas une véritable nouveauté pour un grand nombre en effet, que de venir leur dire qu'ils ne doivent craindre aucun des accidents fâcheux de cette vie? Que devrai-je donc craindre au jour mauvais? Une seule chose, c'est d'être enveloppé de l'iniquité de mes voies et de ma vie. L'Ecriture sainte a coutume de désigner la fraude sous la figure du talon. « Celui qui mangeait avec moi, dit ailleurs le Psalmiste, a levé le talon contre moi. » *Psalm.* XL, 10. Esaü disait aussi de Jacob : « C'est la seconde fois qu'il me supplante. » *Genes.* XXVII, 36. Telle est, en effet, la nature du péché, il nous séduit et s'empare de nous. Je crains donc, dit le Roi-prophète, le péché qui me trompe et qui m'enserre de toute part.

Le péché est seul terrible et à craindre.

4. Voilà pourquoi saint Paul dit du péché qu'il est autour de nous, c'est-à-dire qu'il nous environne et nous enserre avec une extrême facilité, et sans que nous y prenions garde. Dans les jugements de la terre, mille choses sont à craindre pour les hommes, l'influence des richesses, la puissance, l'injustice, la fraude. Ici rien de semblable, une seule chose est à redouter, c'est le péché qui presse de tout côté ceux qui s'y laissent prendre et dont la puissance est plus terrible que celle des armées. Faisons donc les derniers efforts pour ne point devenir sa proie. Dès que nous voyons qu'il veut nous saisir, fuyons les occasions, comme font les soldats aguerris. Si par malheur il réussit à nous rendre captifs, rompons aussitôt ses chaînes à l'exemple de David qui brisa toute la force du péché par la pénitence. Il était littéralement environné par le péché, mais il ne tarda point à fuir cet ennemi cruel. Celui qui craindra le péché ne craindra plus rien autre chose, et sous l'impression salutaire de cette seule crainte, il se rira des biens comme des maux de la vie présente. Non, rien absolument n'est à redouter pour celui qui est dominé par cette crainte, pas même la mort qui inspire le plus d'effroi; il ne craint que le péché. Et pour quel motif? Parce qu'il nous livre aux feux de l'enfer, parce qu'il nous dévoue à d'éternels supplices. La fidélité à ce seul point est encore un principe fécond de vertus. Considérez combien il est grand, en effet, de ne point s'enfler de la prospérité, de ne point se laisser abattre par l'adversité, de n'attacher aucune importance aux choses de la vie présente, de contempler les biens futurs, d'attendre ce jour de l'éternité et d'être toujours sous l'impression de cette crainte. Ne redoutez que le péché et vous serez un ange; cette seule crainte vous affranchira de toutes les autres, comme aussi sans elle vous serez en proie à des terreurs continuelles.

« Ceux qui se confient dans leur puissance et qui se glorifient dans la multitude de leurs richesses. » Suivant une autre version : « Ceux qui s'enorgueillissent. » — « Le frère ne pourra racheter son frère, un homme le rachètera-t-il? Il ne pourra apaiser Dieu ni lui offrir le prix de la rançon de son âme. » Où est ici la suite des idées? Elle est on ne peut plus étroite et plus frappante. Le Roi-prophète venait de parler du jugement, du compte terrible que nous devons y rendre et de cette sentence que rien ne peut corrompre. Or, comme dans les jugements de la terre il en est beaucoup qui ont corrompu la justice et qui ont échappé au supplice en achetant les juges à prix d'argent, il proclame que la justice divine est inaccessible à toute corruption, et il augmente la crainte qu'il a cherché à inspirer en montrant qu'il a eu raison de dire qu'il n'y avait qu'une seule crainte légitime, celle qui vient du péché. Car, devant ce tribunal, la justice ne peut être corrompue à prix d'argent, les présents ne peuvent délivrer des supplices de l'enfer, et il n'y a ni protection, ni éloquence, ni aucun autre moyen capable de nous sauver. Soyez riche, soyez puissant, soyez connu de personnages influents, tout cela sera inutile, ses œuvres seules seront ici la cause de

votre châtiment ou de votre récompense. Le riche du temps de Lazare était renommé par ses grandes richesses, mais à quoi lui ont-elles servi? « Les vierges folles étaient connues d'autres vierges, et cette connaissance leur fut tout à fait inutile, » car on ne demande là qu'une seule chose. Vous donc qui mettez votre confiance dans vos richesses, et qui êtes environné de puissance, c'est en pure perte que votre cœur s'enfle d'un vain orgueil; ni la multitude de vos trésors, ni la grandeur de votre puissance ne vous suivront devant ce tribunal, et vos connaissances, vos parents, vos relations seront impuissants pour vous délivrer. Il n'y a point de richesses, point d'expiation, point de rançon capables alors de vous sauver. Que signifient donc ces paroles de l'Ecriture : « Employez les richesses injustes à vous faire des amis, afin qu'ils vous reçoivent dans les demeures éternelles? » *Luc.*, XVI, 9. Quel peut être le sens de ces paroles. Loin d'être en contradiction ou en opposition avec celles du Roi-prophète, elles leur donnent une nouvelle confirmation. Dans la vie présente, nous devons nous faire des amis par nos largesses, et en distribuant nos biens aux pauvres. Le Sauveur nous recommande donc simplement de faire d'abondantes aumônes. Car si vous sortez de cette vie sans avoir suivi cette recommandation, vous ne trouverez alors aucun défenseur. En effet, ce n'est point précisément l'amitié des pauvres qui nous protégera, mais la cause de cette amitié, c'est-à-dire les richesses que nous leur aurons distribuées. C'est pour cela que Notre-Seigneur nous dit : « Faites-vous des amis avec vos richesses injustes, » pour vous apprendre que ce sont vos œuvres, vos aumônes, votre charité, votre compassion pour les indigents qui seront alors votre appui. Sans ces œuvres, ni vos parents ni vos amis ne pourront vous être utiles, au témoignage du prophète : « Si Noé, Daniel et Job intercèdent en leur faveur, ils ne délivreront ni leurs fils, ni leurs filles. » *Ezech.*, XIV, 14-18. Mais pourquoi parler de la vie future? Pendant le cours de cette vie même, nos amis ne peuvent nous servir de rien. Combien Samuel n'a-t-il pas versé de larmes, combien n'a-t-il pas gémi sur Saül, sans pouvoir le sauver? Combien Jérémie a-t-il prié pour son peuple? et loin d'obtenir ce qu'il demandait, Dieu lui fit un reproche de sa prière. Et qu'y a-t-il d'étonnant que Jérémie n'ait pu rien obtenir, lorsque Dieu déclare que Moïse lui-même, s'il s'était présenté devant lui, n'aurait pu sauver les Juifs, tant ils avaient porté loin l'excès de leurs iniquités sans rien faire pour les réparer?

5. Combien encore le triste état des Juifs a-t-il causé de gémissements à l'apôtre saint Paul! « La disposition de mon cœur, nous dit-il, et mes prières à Dieu, sont toutes pour leur salut. » *Rom.*, X, 1. Cependant quel a été l'effet de sa prière? Il a été absolument nul. Et que dis-je, sa prière? « Il a même désiré d'être anathème pour ses frères. » Mais quoi donc? Faut-il en conclure que les prières des saints soient inutiles? Non sans doute, mais leur grande puissance vient de l'appui que vous leur donnez vous-mêmes. C'est ainsi que Tabithe fut ressuscitée non-seulement par la prière de Pierre, mais par la vertu de ses propres aumônes, et c'est de cette même manière que les prières des saints ont été utiles à un grand nombre. Et encore la puissance de ces prières est-elle restreinte à la vie présente, car dans l'autre vie nos bonnes œuvres seules peuvent assurer notre salut. Le Roi-prophète se rit ici des riches et des orgueilleux de la terre. Et remarquez qu'il ne dit pas : « Ceux qui possèdent de grandes richesses ou qui sont revêtus d'une grande puissance, » mais : « Ceux qui se confient dans la multitude de leurs richesses et qui se glorifient dans leur puissance; » et il se moque d'eux en même temps qu'il les condamne, parce qu'ils mettent leur confiance dans des ombres, et leur gloire dans une vaine fumée. Rien de plus juste que cette pensée : « Il ne paiera point le prix de la rançon de son âme, car le monde entier lui-même ne pourrait suffire à sa rançon. C'est ce qui faisait dire à Notre-Seigneur : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » *Matth.*, XVI, 26. Voulez-vous une nouvelle preuve que le monde entier ne peut payer la rançon d'une seule âme, écoutez ce que dit saint Paul des saints de l'ancienne

Confiance dans les prières des saints.

Dignité de l'âme.



loi : « Ils ont mené une vie errante, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, pauvres, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne. » *Hebr.*, XI, 37-38. Car le monde n'existe que pour l'âme. De même donc qu'un père ne voudrait point accepter une maison en place de son fils, ainsi Dieu ne peut recevoir le monde pour prix d'une âme ; ce sont des bonnes œuvres et des vertus qu'il demande. Voulez-vous comprendre la grandeur du prix de nos âmes ? Lorsque le Fils de Dieu voulut les racheter, ce n'est ni un homme, ni la terre, ni la mer, mais son sang précieux qu'il offrit pour sa rançon. C'est ce que saint Paul exprimait en ces termes : « Vous avez été achetés d'un grand prix, ne devenez point les esclaves des hommes. » I *Cor.*, VII, 23. Vous voyez donc la grandeur du prix de votre âme. Or, lorsque vous avez perdu une âme achetée si cher, comment pourrez-vous la racheter ? « Car Jésus-Christ ressuscité des morts ne meurt plus. » *Rom.*, VI, 9. Comprenez-vous maintenant le prix et la dignité de votre âme ? Qu'elle soit donc l'objet de tous vos soins, et gardez-vous de la rendre de nouveau captive.

Les œuvres sont nécessaires au salut.

« Il a travaillé pour l'éternité, et il vivra éternellement. » Un autre interprète traduit : « Et il s'est reposé pour l'éternité. » Un autre : « Lorsqu'il sera mort pour le monde, il vivra pour l'éternité. » Après avoir parlé des riches, des puissants, et montré l'inutilité de leurs richesses et de leur puissance, le Psalmiste en vient à ceux qui ont vécu dans la pratique de la vertu, au milieu des travaux et des tribulations, pour encourager au combat les athlètes de la vraie philosophie. Ne m'énumérez point, semble-t-il dire, leurs travaux, leurs afflictions, leurs peines, mais considérez quel en est le fruit ; l'homme est immortel, et il a en perspective une vie immortelle et qui ne doit jamais finir. Ne vaut-il donc pas beaucoup mieux acheter au prix de courtes épreuves un bonheur éternel, que de se dévouer pour une légère satisfaction à des supplices sans fin ? Il nous montre ensuite que les récompenses et les couronnes ne sont pas le partage exclusif de la vie future, mais que nous en avons les prémices dès la vie présente. « Il ne regardera pas comme une mort la fin des hommes sages. » Ne me dites donc pas : Vous ne me promettez que des biens futurs, car dès maintenant je vous donne le gage et les arrhes de ces couronnes et de ces récompenses. Comment et de quelle manière ? Parce que le vrai philosophe, que les espérances des biens futurs élèvent au-dessus de la terre, n'estime pas que la mort soit une véritable mort. Il voit étendu sous ses yeux le corps d'un homme qui vient d'expirer ; ses impressions sont bien différentes de celles du grand nombre, parce qu'il songe intérieurement aux couronnes, aux récompenses, à ces biens ineffables que l'œil de l'homme n'a point vus, que son oreille n'a pas entendus, à cette vie de bonheur que nous devons mener avec les chœurs des anges. Lorsque le laboureur voit se corrompre le blé qu'il a confié à la terre, il n'en ressent ni découragement ni tristesse ; loin de là, il en éprouve du contentement et de la joie, parce qu'il sait que cette dissolution est le principe d'une reproduction meilleure et le fondement d'une fécondité bien plus abondante. Ainsi, le juste qui met sa gloire dans ses bonnes œuvres et vit tous les jours dans l'attente du royaume des cieux, n'éprouve à la vue de la mort qu'il a sous les yeux, ni le trouble, ni la tristesse, ni l'affliction auxquels la plupart s'abandonnent, car il sait que la mort, pour ceux qui ont vécu dans la pratique de la vertu, n'est qu'une transition, un passage à une vie meilleure, et comme un voyage qui a pour but les couronnes éternelles. Mais de quels sages le Roi-prophète veut-il parler ici ? Ce n'est point des vrais sages, mais de ceux qu'on regarde comme tels. Je crois qu'il a ici en vue les sages selon le monde dont il se moque, parce que tout en se disant sages, ils ne sont que des insensés, eux qui n'ont point compris la vérité de la résurrection. Lors donc qu'il verra ces sages du monde mourir au milieu des gémissements, des larmes, des sanglots, il n'éprouvera aucune de ces tristes impressions, il sera inaccessible aux traits de la douleur, parce qu'il est plein des espérances immortelles et qu'il sait que la mort n'est point l'anéantissement de notre nature, mais qu'elle ne fait que



détruire la mortalité et la corruption. La mort, en effet, ne détruit pas à tout jamais le corps, elle n'en détruit que la partie périssable. La nature du corps demeure pour ressusciter avec une gloire beaucoup plus éclatante, gloire qui ne sera point le partage de tous les hommes. La résurrection sera générale, mais la résurrection glorieuse ne sera le partage que de ceux qui ont vécu saintement. « Les stupides et les insensés mourront, et leurs richesses passeront à des étrangers. » « Leurs tombeaux seront leur demeure pour l'éternité, et leur séjour de siècle en siècle, ils ont appelé leurs terres de leurs noms. » Un autre interprète traduit : « Les choses qui sont dans leurs demeures pour l'éternité. » Un autre : « Leurs demeures pour l'éternité donnant leurs noms à leurs terres. » L'hébreu : *Aleadamoth*.

6. Voyez-vous comment le Roi-prophète nous détache du mal et de la cupidité, non-seulement par la considération de l'avenir, mais par le spectacle de ce qui arrive dans la vie présente ? C'est ainsi qu'il réprime la folle passion d'amasser des richesses, et prouve par les faits eux-mêmes qu'il a raison de traiter d'insensés ceux qui soupirent avec tant d'ardeur après les biens de la terre. Est-il, dites-moi, une folie comparable à celle de l'homme qui se fatigue, qui se tourmente et qui amasse d'immenses richesses pour que d'autres jouissent du fruit de ses travaux ? Quoi de plus triste que de voir cet homme qui meurt sans avoir recueilli autre chose de ses efforts que des sueurs et des peines, et qui laisse à d'autres la jouissance de toutes ses richesses ? Et ce n'est point à ses parents ou à ses amis, mais à ses rivaux et à ses ennemis ? Aussi le Psalmiste ne dit pas : « Ils laisseront leurs richesses à d'autres, » mais : « Ils les laisseront à des étrangers. » Quel est le sens de ces paroles ? « Le stupide et l'insensé mourront de la même manière ? » C'est-à-dire ils mourront comme ceux dont il vient d'être question. Il veut parler ici des impies qui sont plongés tout entiers dans les biens de la vie présente, et ne songent pas aux choses de l'éternité ; c'est pour cela qu'il les traite d'insensés. Car puisque ces biens ne peuvent vous suivre après cette vie, pourquoi vous fatiguer et vous tourmenter pour amasser de toute part des richesses qui sont pour vous la cause de si grandes peines, et ne pas en recueillir le fruit ?

« Et leurs tombeaux seront leurs demeures pour l'éternité. » En parlant de la sorte, le prophète se conforme à leur manière de voir. « Leur sépulture sera leur demeure de siècle en siècle, ils ont appelé leurs terres de leurs noms. » Quoi de plus insensé que de regarder les tombeaux comme notre demeure pour l'éternité, et de mettre notre gloire dans ces vaines constructions ? N'en voyons-nous pas un grand nombre en effet, qui construisent des tombeaux plus magnifiques que des palais ? Or, en faisant ces folles dépenses, ils travaillent pour des ennemis, et se donnent des peines infinies pour les vers et pour la cendre. Car telle est la préoccupation de ceux qui n'ont point l'espérance des biens futurs. Mais n'ai-je pas sujet de déplorer qu'un grand nombre de ceux qui ont ces espérances imitent la conduite de ceux qui n'espèrent rien après cette vie ; qu'ils construisent des tombeaux, élèvent de splendides monuments, prodiguent et enfouissent leur or, et laissent à d'autres leurs richesses ; en cela mille fois plus coupables que les premiers ? En effet, la conduite de celui qui n'a aucune espérance après cette vie est contraire à la raison, je le veux ; cependant, comme il n'attend rien après la mort, on conçoit qu'il concentre tous ses efforts et ses travaux dans les choses de la vie présente. Mais vous qui connaissez la vie future, ses biens ineffables et cette promesse de l'Evangile : « Les justes brilleront comme le soleil ; » *Matth.*, XIII, 43 ; quel pardon méritez-vous, quelle justification vous est possible, de quel juste supplice n'êtes-vous pas digne en prodiguant tout ce que vous possédez pour construire des œuvres de poussière et de cendre, des monuments pour des adversaires, pour des ennemis ?

Folles dépenses dans les funérailles.

« Il ont appelé leurs terres de leurs noms. » Voici un autre genre de folie ; ils donnent leurs noms et leurs titres à leurs demeures, à leurs propriétés, à leurs salles de bains. Cette vaine satisfaction est pour eux une grande conso-



lation, et ils poursuivent ainsi l'ombre pour la vérité. Si vous voulez immortaliser votre souvenir, ô homme, n'inscrivez pas votre nom ou vos titres sur vos demeures, mais élevez des trophées composés de vos bonnes œuvres, qui préserveront ici-bas votre nom de l'oubli et vous mériteront dans la vie future un éternel repos. Désirez-vous laisser une mémoire impérissable, je vous enseignerai la voie véritable et qui vous conduira directement au but; que la vertu soit votre unique objet. Car rien n'assure l'immortalité à notre nom comme la vertu, témoins les martyrs, témoins les apôtres, témoins les glorieux souvenirs de ceux dont la vie a été vertueuse et sainte. Combien de rois ont fondé des villes, construit des ports, auxquels ils ont donné leurs noms; ils sont morts, et à quoi tout cela leur a-t-il servi? Leur mémoire est ensevelie dans l'oubli le plus complet; tandis qu'un simple pêcheur, Pierre, qui n'a entrepris aucune de ces œuvres éclatantes, pour avoir fait de la vertu son unique objet et pris possession de la ville impériale, a laissé même, après sa mort, une mémoire plus éclatante que le soleil. Votre conduite à vous, au contraire, est tout à la fois ridicule et honteuse, car non-seulement ces monuments ne vous donneront aucune célébrité, mais feront de vous l'objet de la risée générale. En effet, ces monuments sont comme des trophées, des colonnes destinées à perpétuer en dépit des temps le souvenir de votre avarice.

La vertu nous acquiert un nom immortel.

Un simple pêcheur, saint Pierre, prit possession de Rome

« Mais l'homme au milieu de sa grandeur n'a pas compris sa destinée, il est devenu comme les animaux sans raison et il s'est fait semblable à eux. » Le Prophète me paraît déplorer ici le triste sort de l'homme, de cet être doué de raison, à qui Dieu a donné l'empire du monde, et qui s'abaisse et s'avilit jusqu'à la condition des animaux, qui travaille pour la vanité, détruit l'œuvre de son salut, poursuit une ombre de gloire, se rend esclave de l'avarice, et se consume en efforts inutiles. La gloire de l'homme, c'est de pratiquer la vertu, c'est de méditer les biens futurs, c'est de diriger tous ses efforts vers la vie éternelle, et de mépriser les biens de la vie présente. La vie des animaux sans raison ne dépasse pas les limites du temps, la nôtre au contraire a pour but une autre vie meilleure et qui n'a point de fin. Ceux qui n'ont aucune idée de cette vie sont pires que des animaux, et avec eux, ceux qui vivent dans la corruption du crime. Ils sont semblables à des serpents, à des scorpions, à des loups pour leur méchanceté et à des chiens pour leur impudence.

7. Quoi de plus insensé, dites-moi, que de s'appliquer tout entier à élever des tombeaux, des mausolées, et d'être remplis d'admiration en apprenant que d'autres ont donné leur nom à ces monuments? La vertu seule peut immortaliser notre mémoire, et non des monuments, des statues, des enfants, ou tout autre chose semblable. Les monuments sont l'œuvre de l'architecte, les statues l'œuvre du sculpteur, les enfants l'œuvre de la nature, mais votre mémoire n'a rien ici à revendiquer. Aussi le Prophète compare-t-il aux animaux l'homme qui s'oublie à ce point, parce qu'en se soumettant au joug de la stupidité, il descend au-dessous des animaux sans raison. L'animal, en effet, a son utilité, et peut être employé à la culture des champs, mais l'homme qui cesse d'être dirigé par la raison devient en cela pire que les animaux. Le Prophète vient de faire voir la grossièreté d'esprit de ces hommes, leurs inclinations terrestres et abjectes, l'inutilité de leurs efforts pour amasser des richesses : à l'exemple des prophètes, il rappelle le souvenir des bienfaits de Dieu comme circonstance aggravante de leurs crimes. Isaïe, en effet, sur le point d'accuser les Juifs, rappelle les marques d'honneur dont Dieu les a comblés : « J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils n'ont eu pour moi que du mépris. » *Isa.*, I, 2. Ici, le Roi-prophète rappelle aussi dans la même proposition les bienfaits que les hommes ont reçus de Dieu : « L'homme élevé en honneur n'a point compris. »

Quel est cet honneur? Ecoutez ce qu'il dit dans un autre psaume : « Vous l'avez abaissé un peu au-dessous des anges, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur. » *Psalm.* VIII, 6. Il fait voir ensuite quel est cet honneur en ajoutant : « Vous avez tout mis à ses pieds, les troupeaux, les animaux des champs, les oiseaux du

ciel et les poissons de la mer qui se meuvent dans les eaux. » *Ibid.*, 8-9. C'est en effet le plus grand honneur que Dieu pût accorder à l'homme que de lui donner la puissance sur toutes les créatures visibles, sans qu'il eût mérité en rien cette faveur. Car c'est avant de créer l'homme que Dieu se dit à lui-même : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » *Genes.*, I, 26. Et il explique le sens de ces paroles : « à notre image, » en ajoutant plus loin : « Qu'ils dominent sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur les animaux de la terre. » Ainsi, Dieu a rapproché de lui par le lien de l'intelligence, et a élevé au-dessus de tous les animaux en lui donnant une âme raisonnable, l'homme dont la taille mesure à peine trois coudées et dont la force corporelle est bien inférieure à celle des animaux ; n'est-ce pas la plus grande marque d'honneur qu'il pût recevoir? C'est Dieu qui a inspiré à l'homme de bâtir des villes, de traverser les mers, de cultiver la terre, d'inventer les arts, de dompter les bêtes féroces. Et ce qui est bien au-dessus de tous ces dons, il s'est fait connaître à lui, il lui a enseigné la pratique de la vertu et le discernement du bien et du mal. Seul de toutes les créatures visibles, il s'élève jusqu'à Dieu par la prière, seul il reçoit les révélations divines, seul il connaît une multitude de vérités mystérieuses, seul il est instruit des secrets des cieux. C'est pour lui que la terre existe, pour lui que le ciel a été créé, pour lui que le soleil et les astres brillent au firmament, pour lui que la lune accomplit son cours, pour lui que les saisons se succèdent, pour lui que Dieu a créé les fruits, les plantes, et tant d'espèces différentes d'animaux. C'est pour lui qu'il a fait le jour et la nuit, pour lui que les prophètes et les apôtres ont été envoyés sur la terre, pour lui que Dieu a souvent député ses anges. Pourquoi nous étendre davantage? car on ne peut tout dire. C'est pour lui que le Fils unique de Dieu s'est fait homme, qu'il a été crucifié, enseveli, et qu'ont été accomplis tous ces prodiges étonnants qui ont suivi sa résurrection. C'est pour lui encore que la loi a été donnée, pour lui que le paradis a été ouvert, pour lui que Dieu a permis le déluge, car c'est un insigne honneur pour l'homme d'être rappelé à la pratique du bien par les châtiments comme par les bienfaits. C'est donc dans son intérêt que tant d'événements se sont accomplis dans les temps anciens. C'est encore par honneur pour l'homme que le jugement à venir doit avoir lieu. Voilà pourquoi Job disait : « Qu'est-ce que l'homme pour que vous l'appeliez en jugement avec vous? » *Job*, XIV, 3. Ce que le Psalmiste dit ailleurs dans les mêmes termes : « Qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui? » *Psalm.* VIII, 5. C'est encore dans l'intérêt de l'homme que le Fils unique de Dieu doit venir pour verser sur lui l'abondance de tous les biens. Il l'a déjà comblé de grâces par le baptême, par les sacrements, par une autre initiation mystérieuse, et il a rempli la terre de beaucoup d'autres merveilles. Mais il nous a promis des biens plus précieux encore : le royaume des cieux, la vie éternelle, où il nous rendra les héritiers de son royaume et de son trône, vérité que saint Paul proclamait en ces termes : « Si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui. » II *Tim.*, II, 12. En considérant ces glorieuses prérogatives, le Roi-prophète n'a-t-il pas le droit de comparer aux animaux sans raison ceux qui ont déshonoré par leurs vices cette noblesse divine et l'ont abaissée jusqu'aux instincts de la brute? C'est ce que font souvent les autres prophètes pour couvrir de honte par cette comparaison le pécheur effronté. « Ils sont devenus comme des chevaux qui hennissent après des cavales, » dit l'un d'eux. *Jerem.*, V, 8. « Le bœuf connaît celui à qui il appartient, et l'âne l'étable de son maître, » dit un autre, *Isa.*, I, 3; et tous deux s'expriment plus énergiquement que le Roi-prophète. David, en effet, se contente de dire : « Il a été comparé aux animaux sans raison, et il leur est devenu semblable. » Isaïe au contraire déclare qu'ils ont été plus déraisonnables que les animaux, « car eux du moins, dit ce ce prophète, connaissent leur maître, mais pour Israël il ne m'a point connu. »

L'homme s'abaisse au-dessous de la brute.

8. Ailleurs le Sage, pour montrer que le fainéant et le paresseux qui languit dans l'oisiveté est au-dessous des fourmis, le renvoie à ces pe-



tits animaux pour apprendre à travailler : « Paresseux, lui dit-il, va vers la fourmi, et considère ses voies. Elle n'a ni champ cultivé, ni personne qui la force de travailler, ni maître pour lui commander. Cependant elle prépare sa nourriture dans l'été, et amasse sa provision durant la moisson. » *Prov.*, VI, 6-8. Ailleurs il lui dit : « Allez vers l'abeille, et apprenez d'elle combien elle aime le travail. Son fruit l'emporte sur ce qu'il y a de plus-doux, et les rois et les particuliers recherchent pour leur santé le produit de ses travaux. » *Eccli.*, XI, 3. Un autre prophète va jusqu'à dire : « Vos princes sont comme les loups d'Arabie. » *Sophon.*, III, 3. Un autre : « Vous vous êtes assis dans le désert comme la corneille. » *Jerem.*, III, 2. Et le fils de Zacharie ne craint pas de dire aux Juifs : « Serpents, race de vipères, qui vous a montré à fuir la colère qui s'approche ? » *Matth.*, III, 7. Un autre leur dit encore : « Ils ont brisé les œufs d'aspic, et ourdi des toiles d'araignée. » *Isa.*, LIX, 5. Le même Roi-prophète dit ailleurs : « Le venin des aspics est sous leurs lèvres. » *Psalm.* CXXXIX, 4. Et ailleurs encore : « Leur fureur est semblable à celle du serpent. » *Psal.* LVII, 5. Tel est, en effet, le caractère du vice ; il abaisse et dégrade, jusqu'au rang de la bête, l'homme le plus élevé, fût-il au-dessus de tous ses semblables et couronné de mille diadèmes. Voilà pourquoi le Roi-prophète, après avoir choisi deux espèces particulières de vices, et laissé à ses auditeurs le soin de suppléer les autres, stigmatise ceux qui en sont esclaves. Car, quoi de plus insensé que la conduite d'un homme qui parcourt inutilement la terre et se consume en efforts superflus pour amasser, au péril même de sa vie, d'immenses richesses, dont il ne doit point jouir, et qu'il laissera à des inconnus, souvent à des adversaires et à des ennemis ? Remarquez la justesse de ces expressions : « Ils laisseront leurs richesses à des étrangers. » Car, encore une fois, quelle folie plus grande que de réserver pour soi les travaux et les péchés inséparables de l'acquisition des grandes richesses, et d'en laisser à d'autres la jouissance ?

A cet amour effréné de l'agent, le Roi-prophète joint le vice de la vaine gloire, qu'il condamne non moins sévèrement : « Ils ont donné leurs noms à leurs terres. « Qu'y a-t-il encore de plus contraire à la raison que de confier le souvenir de son nom et sa propre gloire à des pierres, à du bois, à une matière inanimée ? Ils ont enlevé à des familles entières les biens qu'elles possédaient, ils ont dépouillé les veuves, pillé les orphelins, afin de construire pour les vers une splendide demeure et élever à la corruption de magnifiques monuments, dans la pensée que ces constructions éterniseront la mémoire de leur nom ; tandis qu'elles ne pourront même arrêter longtemps la dissolution de leur corps. « Cette voie, par laquelle ils marchent, leur est une occasion de scandale. » Quelle est cette voie ? Ces soins empressés, ces vains travaux, cette passion insensée des richesses, cet amour insatiable de la gloire, voilà ce qui, avant les châtiments de l'autre vie, devient pour eux ici-bas une occasion de scandale et de ruine. Cette voie n'est donc pas, pour la pratique de la vertu, un léger empêchement, une petite difficulté, un obstacle sans importance. Aussi, voyez comment le Prophète s'exprime : « Cette voie est pour eux une occasion de scandale. » C'est-à-dire ils s'enchaînent eux-mêmes et se créent des obstacles qui les empêchent d'avancer. « Et ils ne laissent pas néanmoins de s'y complaire. » Voilà pour eux le comble du malheur et la cause de tous les autres maux. Ceux qui se rendent coupables de ces vices et qui poussent jusque-là l'excès de la folie, se proclament heureux et dignes d'envie, et ils se complaisent dans leurs mauvaises actions. Or, considérez combien ces éloges donnés au vice fortifient dans ceux qui le commettent l'inclination qu'ils ont au mal. Quelquefois, malgré le blâme, la honte, la réprobation qui s'attachent au vice, malgré le châtiment que lui inflige le témoignage des hommes vertueux, malgré le supplice d'une conscience déchirée par le remords, enfin, malgré la haine publique, le mal se fortifie avec audace et grandit de jour en jour. A quels excès donc ne s'emportera-t-il pas lorsque, loin de rencontrer sur son chemin aucun obstacle, il n'aura à redouter ni accusateur, ni re-

mords de la conscience, ni reproches amers, ni repentir, ni honte, ni pleurs, ni larmes, lorsqu'au contraire ceux qui le commettent se décernent des applaudissements et des éloges, se croient meilleurs que les autres, et se vantent des crimes qu'ils ont commis; car c'est le sens de ces paroles: « Ils s'applaudissent de leur conduite. » Leur extravagance et leur folie vont si loin qu'après avoir assouvi leurs passions, et lorsque la vue de leurs crimes devrait les couvrir de honte, ils s'en réjouissent, ils s'en glorifient, ils s'y complaisent. Telle est la nature du péché; avant qu'on le commette, il voile sa propre laideur, il cache ce qu'il a de criminel sous les charmes de la volupté. Mais dès qu'il est commis, et que l'ivresse de la volupté a fait place aux remords de la conscience, qui infligent à la raison le châtiment qu'elle mérite, on voit alors dans toute leur étendue les tristes conséquences du péché. Ceux au contraire dont parle le Prophète, non contents d'avoir satisfait leurs désirs, à la vue de cet amas de richesses, de ces tombeaux construits à grands frais, de tous ces monuments élevés par la vanité, au lieu d'ouvrir leur cœur à la componction et aux gémissements, après l'accomplissement de leurs desseins criminels, sont atteints d'un mal beaucoup plus dangereux. Il n'y a en eux aucune espérance de remède, que reste-t-il donc à Dieu, sinon d'accomplir à leur égard les devoirs de sa justice?

9. Ceux qui se condamnent les premiers pour les crimes qu'ils ont commis, préviennent la sentence divine et l'évitent par ce moyen, suivant ces paroles de saint Paul: « Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. » I *Cor.*, XI, 31. Les pécheurs, au contraire, dont la maladie est si désespérée qu'ils n'éprouvent aucun repentir et ne réprouvent pas les crimes dont ils sont coupables, attirent sur eux les châtiments sévères de la justice de Dieu. Ceux qui ravissent le bien d'autrui ou prodiguent sans raison leurs propres richesses, qui dépensent en constructions inutiles, pour les vers et la corruption, ce qu'ils auraient dû verser dans le sein des pauvres, et qui, loin d'en éprouver le moindre repentir, demeurent volontairement en proie à un mal incurable, Dieu les livre au supplice, comme le déclare le Roi-prophète: « Ils ont été placés dans l'enfer comme des brebis; la mort les dévorera. » S'il les compare à des brebis, ce n'est point pour exprimer la douceur de leurs mœurs (car que peut-on imaginer de plus cruel que ceux qui voient d'un œil insensible la nudité des pauvres, leurs estomacs creusés par la faim, tandis qu'ils élèvent de magnifiques monuments à la corruption et aux vers?), mais c'est pour signifier qu'ils deviendront pour la mort une proie facile, pour exprimer la rapidité de leur ruine, et la promptitude avec laquelle ils tomberont au pouvoir de leurs ennemis. Rien n'est plus faible, en effet, que celui qui passe sa vie dans le crime. Ils en feront la triste expérience, ils seront livrés à la mort, ils périront sans retour, et seront précipités dans les enfers avec autant de facilité et de promptitude que des brebis qu'on immole. C'est pour eux la mort, ou plutôt une chose mille fois pire que la mort. Car à cette mort succédera une mort immortelle; ils ne seront pas reçus dans le sein d'Abraham ou dans un autre endroit semblable, mais ils seront précipités dans l'enfer; voilà ce qu'on peut appeler en toute vérité un châtiment, un supplice, une ruine irrévocable. Ici-bas, leur mort a été sans honneur et sans gloire, et dans l'autre vie ils ne connaîtront que des supplices éternels. Nous disons nous-mêmes tous les jours, de ceux qui sont emportés par une mort prompte et subite: il a été frappé comme une brebis. Ils ont vécu comme des animaux sans raison, ils meurent de la même manière, sans espérance pour l'avenir, et n'ayant au contraire en perspective qu'un malheur affreux.

« La mort les dévorera. » La mort dont parle ici le Roi-prophète est cette mort, ce supplice qui attendent le pécheur au delà du trépas, et dont un prophète a dit: « L'âme qui se rend coupable de péché périra, » *Ezech.*, XVIII, 20, paroles qui ne signifient pas la destruction, l'anéantissement de l'âme, mais son châtiment. Comment l'âme périt. Le Roi-prophète continue la même métaphore. Il les a comparés à des brebis, il nous apprend quel sera leur pasteur. Quel est-il? Un ver



qui distille le venin, des ténèbres que rien ne peut dissiper, des chaînes qu'aucune force ne peut briser, un horrible grincement de dents. Vous voyez comme le châtiment les presse de toute part : dans cette vie, où ils se rendent la vertu impossible, deviennent les esclaves, les malheureux captifs du péché, et se consument dans des travaux inutiles et ridicules; dans leur mort, qui a été commune et méprisable; comme après leur mort, qui est suivie d'un supplice éternel.

Punition des avares.

« Et les justes domineront sur eux quand le jour se lèvera. » Il est un grand nombre d'esprits grossiers qui n'ont pas plus d'intelligence que les pierres, qui n'ont aucune espérance claire et précise des biens à venir, qui ne soupirent qu'après les choses présentes et visibles ; le Prophète blâme ici leur conduite sous le voile de l'allégorie. Après cet exposé court et énigmatique du sort qui les attend dans l'avenir, il insiste de nouveau sur le mépris et le châtiment qui les atteignent dès cette vie, il dévoile leur faiblesse, leur peu de considération et de valeur, et fait voir que fussent-ils dix mille fois plus riches, et revêtus d'une puissance sans bornes, ils sont aux yeux des hommes vertueux comme de vils esclaves. C'est ce que signifient ces paroles : « Et les justes domineront sur eux quand le jour se lèvera, » c'est-à-dire les justes les domineront promptement et pour toujours, et ils n'auront besoin pour cela ni de temps, ni d'effort, ni d'attente. Car il est dans la nature des choses que le vice subisse l'empire de la vertu, qu'il la craigne et la redoute, malgré le fard dont il est couvert et ses nombreux déguisements, et quand même la vertu serait dépouillée de ses brillants dehors et réduite à ses propres forces. Cependant, me direz-vous, nous voyons le contraire, ce sont les méchants qui dominent les bons? Ne nous arrêtons pas ici aux préjugés de la multitude qui partent d'un faux principe. Examinons les choses d'après la droite raison, et vous reconnaîtrez la vérité de ce que j'ai avancé. Supposons un mauvais maître ayant à son service un esclave vertueux, ou bien si vous le préférez, choisissons un exemple plus relevé. Supposons donc un roi livré au mal et un de ses sujets qui pratique la vertu, et voyons qui est vraiment le maître de l'autre. Où voit-on briller le signe de la vraie puissance, quel est celui qui commande, celui qui obéit ? Comment parviendrons-nous à le savoir? Supposons que ce roi commande à ce sujet une action mauvaise et ouvertement criminelle, que fera ce sujet vertueux qui lui est soumis? Loin de céder et de consentir, il s'efforcera, même au péril de sa vie, de détourner le roi de son dessein criminel. Quel est donc ici celui qui est vraiment libre, de celui qui ne fait que ce qu'il veut et qui ne redoute pas la colère de son roi, ou de celui qui se voit méprisé par son sujet? Et pour ne pas prolonger ici une supposition générale et sans application, dites-moi, cette Egyptienne n'était-elle pas comme une reine ? Ne commandait-elle pas à toute l'Egypte ? N'avait-elle pas un roi pour époux ? N'était-elle pas revêtue d'une grande puissance? Qu'était Joseph au contraire ? Un simple esclave, un captif, un serviteur vendu à prix d'argent; cette femme ne vint-elle pas l'attaquer avec toutes ses armes, sans se décharger de ce soin sur un autre, et en livrant elle-même le combat ? Or, lequel des deux alors était esclave, lequel des deux était libre ? Est-ce celle qui descendait aux prières, aux instances, aux supplications, et qui obéissait servilement non pas à un homme, mais à une passion des plus criminelles ? ou bien celui qui sans tenir compte du diadème, du sceptre, de la pourpre et de toute cette pompe extérieure, rendait inutiles tous ses artifices ? Ne la voyons-nous pas se retirer avec la honte d'un refus et devenir l'esclave d'une nouvelle passion, de la colère aveugle et de la vengeance, tandis que Joseph sortit de ce combat la tête ornée de milles couronnes, après avoir montré jusque dans la servitude le courage éclatant d'un homme vraiment libre ?

10. En effet, il n'y a point de liberté égale à celle de la vertu, comme il n'y a point de servitude comparable à celle du vice; vérité que le Sage proclame en ces termes : « L'esclave prudent dominera les maîtres insensés. » *Prov.*, XVII, 2. Celui qui est captif, eût-il d'immenses richesses, n'en est que plus exposé à devenir la proie

de tous les autres ; il en est de même de celui que ses passions dominent, il est plus vil, plus méprisable qu'une toile d'araignée. Que voyons-nous dans la guerre ? Ne sont-ce pas les sages qui triomphent ? Et dans les affaires comme dans les conseils, leurs paroles ne demeurent-elles pas gravées dans tous les esprits, alors même que personne ne les suit dans la pratique ? Mais qu'arrive-t-il après cette vie ? Ne voyons-nous pas le riche, devenu mendiant à son tour, demander une goutte d'eau sans pouvoir l'obtenir ? Et le pauvre qui avait suivi les inspirations de la sagesse et la vertu, obtient la souveraine félicité et partage le sort d'Abraham. Que nous apprend encore l'exemple des apôtres ? « Ils étaient chargés de chaînes, battus de verges, en butte à des persécutions sans nombre, et ils triomphaient de leurs persécuteurs. » Voyez dans quelle perplexité ils jettent leurs ennemis en les réduisant à se demander : « Que ferons-nous à ces hommes ? » *Act.*, IV, 16. Et cependant ils tenaient les apôtres enchaînés et les forçaient de comparaître devant leur tribunal. Ils étaient leurs juges et leurs maîtres, les apôtres étaient les accusés et ils ont triomphé de leurs juges. Partout, en un mot, si nous voulons y faire attention, nous verrons l'homme vertueux supérieur au méchant, et obtenir sur lui non pas une puissance fausse, apparente et facile à confondre, mais une supériorité solide et inébranlable. « Et leur appui vieillira dans l'enfer, » c'est-à-dire sera réduit à la dernière faiblesse. Tel est le sens de ces paroles. Non-seulement ils seront faciles à vaincre, en l'absence de tout secours et de tout appui et exposés qu'ils sont aux traits de tous leurs ennemis, mais ils ne trouveront là personne pour les défendre, leur porter secours, leur tendre la main et les consoler au milieu de leurs souffrances. « Ainsi, les vierges sages n'ont été d'aucun secours aux vierges folles. » Abraham n'a pu soulager le mauvais riche ; et Noé, Job et Daniel n'ont pu délivrer leurs fils et leurs filles. Cette expression : « Leur appui vieillira, » signifie qu'il s'affaiblira, qu'il disparaîtra entièrement. « Car ce qui passe et vieillit est bien près de sa fin. » *Hebr.*, VIII, 13.

« Ils ont été dépouillés de leur gloire. » Ce qui était l'objet de leurs plus vifs désirs, le but de tous leurs efforts et de toutes leurs préoccupations ; c'est-à-dire de se préparer une gloire qui survécût à leur trépas, et cela par leurs richesses, leurs monuments, leurs tombeaux, par leurs noms inscrits sur leurs sépulcres, ils ne pourront l'obtenir, dit le Prophète, et cette pensée faisait leur tourment dès cette vie. En effet, de tels monuments accusent hautement ceux qui ne sont plus. La terre, il est vrai, recouvre leur corps, mais les pierres elles-mêmes prennent la voix pour accuser hautement tous les jours leur cruauté, leur orgueil, pour les dénoncer comme des ennemis publics, pour attirer sur eux les reproches, les malédictions, les imprécations de tous les passants. Quelle est donc cette gloire qui consiste à laisser après soi des accusateurs qui loin de garder le silence, ouvrent la bouche de tous ceux qui voient ces monuments et s'en approchent, et provoquent les accusations les plus graves contre ceux qui les ont élevés ? Où trouver une folie égale à celle de ces hommes, dont les actions seront la matière d'accusations et de châtiments terribles, peut-être même de violation de sépulture après leur mort, et qui donnent naissance aux imprécations, aux reproches et aux plaintes de ceux qui ont eu à souffrir de leurs injustices comme de ceux à qui ils n'ont fait aucun mal ?

Les monuments superbes sont autant d'accusateurs contre ceux qui ne sont plus.

« Mais Dieu rachètera mon âme de la puissance de l'enfer, lorsqu'il m'aura reçu en sa protection. » Après avoir fait connaître le châtiment des méchants et la punition de leurs crimes, il en vient aux récompenses destinées aux bons, à l'exemple des autres prophètes qui s'efforcent de former au bien leurs auditeurs, par le double spectacle des supplices des méchants et des récompenses promises à la vertu. Tel est donc le partage des pécheurs, dit le Roi-prophète, le déshonneur des travaux stériles, la folie, le ridicule, la honte, la ruine, la mort, les châtiments, des supplices éternels, des amertumes continuelles, la privation de la gloire et de la sécurité, des accusations, des reproches qui les poursuivront pendant cette vie et après leur mort, sans qu'ils puissent trouver aucun soulagement à leurs



maux. Notre partage sera bien différent, nuls châtiments à craindre, la liberté de l'âme, la sécurité, l'honneur et la gloire. Car tout cela est renfermé dans ces paroles : « Dieu rachètera mon âme de la puissance de l'enfer, lorsqu'il m'aura reçu en sa protection. » L'enfer désigne ici les châtiments, les supplices intolérables de l'autre vie. Or, jugez quels honneurs nous sont destinés, non-seulement par la première partie de cette proposition, mais encore par les paroles qui suivent. Lorsque Dieu m'aura reçu, dit-il, alors je le verrai plus clairement que je ne le vois aujourd'hui. « Nous ne voyons Dieu maintenant que comme dans un miroir et sous des images obscures, mais alors nous le verrons face à face. » Mon âme étant rachetée, mon corps jouira du même privilége. « Ne craignez point en voyant un homme devenu riche, ou la splendeur de sa maison s'accroître. » Puisqu'il en est ainsi, dit le Roi-prophète, pourquoi craindre les maux de la vie présente ? Pourquoi vous inquiéter de la pauvreté ? Pourquoi craindre celui qui est riche ? Vous venez d'entendre la doctrine de la résurrection, de l'héritage éternel des bons, du supplice des méchants. Pourquoi trembler après cela devant des chimères ? Les biens éternels sont les seuls biens stables et solides ; les biens de cette vie sont comme les fleurs qui se flétrissent si vite. Aussi le Prophète laisse de côté tout le reste pour attaquer la citadelle de tout mal, c'est-à-dire la passion des richesses, car la destruction de cette passion entraîne celle de toutes les autres.

La cupidité est la citadelle de tout mal.

11. Et comment ne pas craindre, me direz-vous, ceux qui ont une si grande puissance ? C'est une puissance de courte durée, encore un instant et cette force n'existera plus ; la prospérité est passagère, les richesses, la fortune, tous ces grands honneurs ressemblent à des ombres, à des songes ; c'est ce que le Roi-prophète veut nous apprendre en ajoutant : « A sa mort, il n'emportera pas tous ses biens, et sa gloire ne descendra pas avec lui dans le tombeau. » Et il nous donne la raison pour laquelle nous ne devons point craindre ce qui dure si peu. La mort est venue, nous dit-il, elle a coupé la racine, et la tête de l'arbre est tombée avec toutes ses feuilles, et cette maison est devenue la proie de ceux qui ont voulu la prendre. Les brebis et les chèvres se jettent sur l'arbre qu'on vient de couper et qui est étendu à terre ; ainsi, lorsque ces riches sont morts, leurs ennemis, leurs amis, ceux qu'ils ont comblés de bienfaits, viennent en foule se jeter sur les biens qu'ils possédaient. Et cet homme qui jouissait d'une si grande fortune, qui comptait tant d'échansons, de cuisiniers, de coupes d'or et d'argent, qui possédait tant d'arpents de terre, de maisons, d'esclaves, de chevaux, de mules, de chameaux, une véritable armée de serviteurs, s'en va seul, personne ne l'accompagne et il ne peut même emporter ses vêtements avec lui. Plus il est couvert d'habits riches et précieux, plus il a préparé aux vers un riche festin, excité les convoitises des profanateurs des tombeaux et donné lieu à de mauvais desseins contre ces restes malheureux. Ce luxe, cette magnificence jusque dans la mort, ne sert qu'à l'exposer à de plus grands outrages, en armant contre lui les profanateurs des tombeaux.

Et qu'importe ce qui doit suivre son trépas ? me direz-vous ; ici-bas du moins, il donne libre carrière à ses désirs fastueux, et le triomphe de son orgueil dure jusqu'à sa mort ? Mais non, pour un grand nombre d'entre eux, ce bonheur ne dure pas jusqu'à leur mort. Ils sont en butte aux desseins perfides de leurs ennemis, et mille fois plus malheureux que les plus grands criminels, ils se voient dépouillés de leur fortune, couverts de déshonneur et plongés dans de noirs cachots. Celui qu'on voyait hier sur un char est aujourd'hui dans les fers. Hier il était entouré d'une foule d'adulateurs, il est maintenant assiégé par ses bourreaux ; hier il exhalait les plus doux parfums, il est maintenant couvert de son sang ; il s'étendait sur une couche délicate, il est maintenant jeté sur la terre ; tous à l'envi lui rendaient des honneurs, tous à l'envi le méprisent. Mais, à sa mort même, me direz-vous encore, on lui fait de splendides et magnifiques funérailles. Et quel fruit peut-il lui en revenir, à lui qui ne sent plus rien ? L'odeur qu'il exhale, l'horreur qu'il inspire, l'envie qu'il réveille font bien plus d'impression, et ces funérailles somp-

tueuses lui attirent pour toujours la haine de ses enfants. Voyez combien est juste et précise l'expression employée par le prophète, et combien grande sa sagesse. Il ne se contente pas de condamner la conduite du riche en lui montrant que ses richesses ne le suivront pas ; mais dès cette vie il le dépouille de toute cette magnificence, et lui fait voir que ses richesses ne sont rien, lors même qu'il les possède et qu'il en jouit. Car il ne dit pas : « Lorsqu'il sera comblé de gloire, » mais : « Lorsque la splendeur de sa maison s'accroît. » C'est qu'en effet, tous ces biens que j'ai énumérés, ces fontaines, ces galeries, ces bains, cet or et cet argent, ces chevaux et ces mules, ces tapis et ces vêtements sont la gloire de la maison et non de celui qui l'habite. La vraie gloire de l'homme, c'est la vertu, et elle accompagne celui qui la pratique. Au contraire la gloire de la maison reste, ou plutôt elle disparaît avec la maison, sans avoir été d'aucune utilité à celui qui la possédait, car cette gloire ne lui appartenait pas. « Son âme sera bénie pendant sa vie. » Après avoir parlé de sa gloire et de ses richesses, le Roi-prophète en vient aux louanges qui lui ont été prodiguées : Les riches recherchent avec empressement les applaudissements du peuple, les égards et les prévenances de la multitude, les louanges du public, les éloges menteurs de la foule. Ils estiment être au comble du bonheur lorsqu'ils sont applaudis à leur entrée dans les théâtres, dans les banquets, dans les tribunaux ; lorsqu'ils entendent leur nom répété de bouche en bouche et qu'ils se regardent comme un objet d'envie. Mais voyez encore comme il ôte tout prix à cette jouissance à cause de sa courte durée. C'est pendant sa vie, dit-il ; c'est-à-dire ces égards, ces louanges ne s'étendent pas au delà de cette vie, ils disparaissent avec tous les autres biens comme eux de nature passagère et périssable. Bien plus, à ces éloges purement gratuits succèdent souvent des sentiments tout opposés lorsque la mort a fait tomber le masque de la crainte. « Il vous louera lorsque vous lui ferez du bien. » Voyez comme le Roi-prophète condamne même jusqu'à leurs bienfaits. Vous les flattez, vous leur prodiguez toute sorte d'honneurs, en affectant pour un temps des égards extérieurs et mensongers. Ils vous en seront reconnaissants et ils achèteront de vous et bien cher le droit de vous dicter ce qui leur est agréable. Tel est le sens de ces paroles : « Il vous louera, lorsque vous lui aurez fait du bien. » Il ne dit pas : lorsque vous aurez fait pour lui quelque chose d'utile, lorsque vous lui aurez rendu service, mais : lorsque vous aurez fait ce qui lui plaît, ce qui lui est agréable ; action que rendent doublement coupable et les témoignages mensongers de reconnaissance, et les services dangereux qui en sont la cause. « Il entrera dans le lieu de la demeure de tous ses pères, et durant toute l'éternité il ne verra point la lumière. » « L'homme au comble de l'honneur ne l'a point compris, il s'est abaissé au niveau des animaux sans raison et il leur est devenu semblable. » « Il entrera dans le lieu de la demeure de ses pères ; » c'est-à-dire, il imitera leurs vices et il recevra l'héritage de leur perversité, comme il a reçu d'eux l'héritage de la vie. On peut encore entendre ces paroles dans un autre sens : S'il n'a fait aucune bonne action, on verra alors que ses richesses lui ont été inutiles. Il laissera ses ancêtres dormir dans la poussière jusqu'au jour du jugement, et il ne pourra contempler la lumière suivant la loi de la nature. Le Roi-prophète répète ensuite ce qu'il a déjà dit : « L'homme, au comble de l'honneur, n'a point compris ; il s'est abaissé au niveau des animaux sans raison, et il leur est devenu semblable. » Celui qui meurt de la sorte sans avoir fait un noble usage de ses richesses, ne diffère point de l'animal sans raison, puisqu'il ne comprend point l'honneur que Dieu lui a fait ; il s'est rendu semblable aux animaux pour qui la fin de la vie est la mort sans aucune espérance. Puissions-nous, disciples et maîtres, être délivrés de ces erreurs en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartiennent la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME XLIX.

« Le Seigneur, le Dieu des dieux a parlé, et il a appelé la terre depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant. »

1. Le Roi-prophète dit dans un autre endroit : « Dieu s'est tenu dans l'assemblée des dieux, » et un peu plus loin : « Je l'ai dit, vous êtes des dieux. » *Psalm.* LXXXI, 1-6. Et saint Paul : « Encore qu'il y en ait plusieurs qui soient appelés dieux et seigneurs. » I *Cor.*, VIII, 5. Moïse dit aussi : « Vous ne parlerez point mal des dieux. » *Exod.*, XXII, 28. Et dans un autre endroit : « Les enfants de Dieu voyant les filles des hommes. » *Gen.*, VI, 2. Et ailleurs : « Quiconque aura maudit Dieu portera la peine de son péché et le blasphémateur du nom du Seigneur sera lapidé. » *Lev.*, XXIV, 15-16. Jérémie dit lui-même : « Que les dieux qui n'ont point fait le ciel et la terre disparaissent, et qu'on ne les voie plus sous le ciel. » *Jer.*, X, 11. Quels sont donc ceux dont il est question dans ces divers témoignages, et quels sont ces dieux dont parle ici le prophète? Ce sont les princes. Aussi après avoir dit : Tu ne parleras point mal des dieux, Moïse ajoute : « Et tu ne maudiras point le prince de ton peuple. » *Exod.*, XXII, 28. Ce nom s'applique encore aux enfants des hommes vertueux. Comme Isaac, pour avoir fait preuve d'une vertu éclatante, fut appelé du nom de Dieu, tous ses descendants et ceux de son frère qui s'allièrent ensemble par des mariages, sont appelés enfants de Dieu, parce qu'ils avaient pour père un homme vertueux. « Ils commencèrent, dit Moïse, à être appelés du nom de Dieu. » *Gen.*, IV, 26. Il veut désigner aussi le peuple juif qui a eu l'honneur d'être appelé de ce nom, comme l'atteste le Roi-prophète : « J'ai dit : Vous êtes tous des dieux, et les fils du Très-Haut. » *Psalm.* LXXXI, 6. Moïse dit encore ailleurs : « Israël est mon fils premier-né. » *Exod.*, IV, 22. Dieu donnait ce nom à son peuple par un effet de sa bonté pour lui. C'est ainsi que s'expliquent ces paroles : « Celui qui aura maudit son Dieu portera la peine de son péché, » c'est-à-dire celui qui parle mal du prince se rend coupable de péché. Et celui qui donne le nom de Dieu sera lapidé ; » *Lev.*, XXIV, 15 ; c'est-à-dire celui qui attribue le nom du vrai Dieu à ceux qui ne le sont pas. Un crime aussi énorme ne mérite point de pardon, et voilà pourquoi celui qui s'en est rendu coupable est condamné à un si terrible supplice. On appelle encore dieux les dieux des Gentils, non pour les honorer en cette qualité, ni pour consacrer cette appellation, mais pour faire ressortir l'erreur de ceux qui leur ont donné ce nom. C'est dans ce sens que saint Paul dit : « Encore qu'il y en ait plusieurs qui soient appelés dieux ; » I *Cor.*, VIII, 5 ; et il montre ainsi qu'ils ne sont pas dieux, et qu'ils ne méritent même pas ce nom. De qui donc le Psalmiste veut-il parler en disant : « Le Dieu des dieux ? » Des dieux des nations, non pas qu'ils existent réellement, mais parce que l'erreur des peuples leur a donné une existence supposée. Les Juifs avaient des tendances matérielles, ils n'étaient pas entièrement affranchis du culte des idoles vers lesquelles ils se sentaient toujours attirés, ils avaient conservé des restes de leurs anciennes iniquités. C'est pour cela que le Roi-prophète cherche à purifier leur esprit de toutes ces erreurs, en leur montrant que Dieu est le souverain maître de tous ces dieux. Il est aussi le maître des démons, je veux dire de leur nature, car ils sont les seuls auteurs de leur malice et de leur perversité.

Pourquoi Israël est appelé le fils de Dieu.

Or ce psaume me paraît se rattacher étroitement au précédent. Nous y voyons également les pécheurs accusés et confondus, avec cette différence que dans le psaume précédent, le Roi-prophète invitait toute la terre à venir l'entendre, et que dans celui-ci il fait appel aux éléments eux-mêmes répandus par toute la terre. C'est un autre théâtre et un auditoire différent. D'un côté, nous voyons les nations, les habitants de la terre, les riches et les pauvres ; de l'autre c'est le ciel et la terre. Dieu lui-même paraît pour entrer en jugement avec le peuple juif et défendre sa cause devant lui. Il nous faut donc apporter une plus grande attention. Un autre prophète nous a décrit ce même spectacle : il nous représente Dieu venant défendre sa cause,

et lui donne pour juges les vallées et les fondements de la terre. « Ecoutez, vallées et fondements de la terre, car le Seigneur entre en jugement avec son peuple, et il se justifiera devant lui. » *Mich.*, VI, 2. Le prophète Jérémie nous dit aussi : « Il entrera en jugement avec vous et avec vos pères. » *Jer.*, II, 9. Dans beaucoup d'autres endroits de l'Ecriture nous voyons ce même style figuré, style vraiment imposant et digne de la bonté de Dieu. Le Roi-prophète peut-il, en effet, nous donner une plus grande preuve de la bonté de Dieu, que de nous le montrer s'abaissant jusqu'à entrer en jugement avec les hommes ? « C'est de Sion que vient tout l'éclat de sa beauté. » Ces paroles sont à la fois prophétiques et historiques, car même sous l'ancienne loi, la gloire de Dieu s'est manifestée dans Sion. C'est là qu'étaient le temple, le Saint des saints, les cérémonies du culte, les institutions du peuple hébreu, la multitude des prêtres, les sacrifices, les holocaustes, les hymnes sacrés, le chant des psaumes, tout sortait de là et nous offrait une figure détaillée des événements à venir. Lorsque la vérité parut sur la terre, c'est de là aussi que partirent ses premiers rayons ; c'est de là que la croix resplendit de tout son éclat, c'est là que s'accomplirent les innombrables prodiges de la loi nouvelle. C'est ce qui fait dire à Isaïe prédisant les merveilles du Nouveau Testament : « La loi sortira de Sion et la parole du Seigneur de Jérusalem, et le Seigneur jugera les nations. » *Isa.*, II, 3-4. Par Sion, il entend le territoire environnant et la capitale des Juifs, la ville de Jérusalem qui s'étendait à ses pieds. C'est de là que les apôtres s'élancèrent comme des coursiers rapides de la barrière d'un hippodrome pour voler à la conquête de tout l'univers. C'est là qu'ils commencèrent le cours de leurs prodiges, c'est là qu'eurent lieu la résurrection de Jésus-Christ, son ascension, les prémices et les commencements de notre salut ; c'est là que commença la prédication des mystères ; c'est là que pour la première fois le Père fut révélé, le Fils unique se fit connaître, la grâce de l'Esprit saint se répandit avec abondance. C'est là enfin que les apôtres découvrirent les secrets des vérités incorporelles, des dons, des pouvoirs tout divins, et des promesses des biens futurs. Ce sont toutes ces merveilles que le Roi-prophète appelle l'éclat et la beauté de Dieu. En effet, l'éclat et la beauté de Dieu, c'est sa bonté, son amour et sa bienveillance à l'égard de tous les hommes. « Dieu viendra manifestement, notre Dieu viendra et il ne se taira point. » Vous voyez comme le langage du prophète devient de plus en plus clair, nous découvre des trésors cachés, et répand des rayons plus lumineux lorsqu'il dit : « Dieu viendra manifestement. » Quand donc Dieu est-il venu d'une manière moins manifeste ? Lors de son premier avénement, car il est venu sans aucun éclat, inconnu du plus grand nombre, et prolongeant pendant de longues années le mystère de sa vie cachée. Que dis-je, qu'il ne fut point connu du plus grand nombre ? La Vierge elle-même qui l'avait porté dans son sein ne connaissait point parfaitement le secret du mystère de l'incarnation, ses frères ne croyaient pas en lui, et celui que l'on regardait comme son père ne paraissait pas soupçonner sa grandeur.

Le premier avénement de Jésus-Christ fut sans éclat.

2. Et pourquoi parlé-je des hommes ? Le démon lui-même ne le connaissait pas ; car s'il eût su ce qu'il était, il ne lui aurait pas demandé longtemps après sur la montagne s'il était le Fils de Dieu, et il n'eût pas renouvelé cette question à deux et à trois reprises différentes. Voilà pourquoi Jésus dit à Jean-Baptiste qui commençait à découvrir ce qu'il était : « Laissez maintenant. » *Matth.*, III, 15. C'est-à-dire, taisez-vous pour le moment, car il n'est pas encore temps de révéler le mystère de mon incarnation, je veux qu'il échappe encore à la connaissance du démon, taisez-vous, « car il convient qu'il en soit ainsi. » *Matth.*, XVII, 9. Et lorsqu'il fut descendu de la montagne, il défendit à ses disciples de dire qu'il était le Christ. Car il venait alors comme un pasteur qui cherche sa brebis égarée et veut s'emparer de l'animal indocile, et c'est pour cela qu'il voulait demeurer caché. Un médecin se garde bien d'effrayer tout d'abord son malade ; de même le Sauveur évita de se faire connaître dès le commencement de sa mission et ne le fit qu'insensiblement et peu à

peu. C'est cet événement sans éclat et sans bruit que le Prophète prédit en ces termes : « Il descendra comme la pluie sur une toison, et comme l'eau qui tombe goutte à goutte sur la terre. » *Psalm.* LXXI, 6. Il n'est point venu avec grand bruit en semant le trouble sous ses pas, en agitant la terre, en lançant la foudre, en ébranlant le ciel, entouré des troupes des anges. Il n'a point déchiré le firmament pour venir sur les nuées, mais il est venu dans le silence, porté neuf mois dans le sein d'une vierge ; il est né dans une crèche comme le fils d'un simple artisan, au milieu de ses humbles langes il fut exposé aux complots, obligé de fuir en Egypte avec sa mère. Après la mort de ce prince qui s'était souillé par tant de forfaits, il revient en Judée, il va de côté et d'autre sous l'extérieur d'un homme ordinaire. Son vêtement était simple, sa table plus simple encore ; il marchait constamment, au point d'en être fatigué.

Mais tel ne sera point son second avénement, il viendra avec tant d'éclat qu'il ne sera point besoin d'annoncer sa venue. C'est cet éclat même qu'il veut nous faire comprendre lorsqu'il dit : « Si vous entendez dire qu'il est dans le lieu le plus retiré de la maison, n'y entrez point, ou qu'il est dans le désert, ne sortez point pour y aller. Comme l'éclair qui part de l'Orient et apparaît à l'Occident, ainsi sera l'avénement du Fils de l'homme. » *Matth.*, XXIV, 26-27. Il s'annoncera et se manifestera de lui-même. C'est ce qui a lieu pour l'éclair qui brille, nous n'avons pas besoin qu'on nous le fasse remarquer, aussitôt qu'il apparaît, il frappe à la fois tous les yeux. Saint Paul aussi nous prédit cet avénement en ces termes : « Dès que le signal aura été donné par la voix de l'archange, par la trompette du dernier jour, le Seigneur lui-même descendra du ciel. » I *Thessal.*, IV, 15. C'est dans cet appareil éclatant que le Prophète le vit porté sur les nues, avec le fleuve qui roule devant lui, et ce tribunal terrible où chacun doit rendre de sa vie un compte inévitable. Ce sera le temps du jugement et du discernement ; aussi, il ne nous apparaîtra plus comme un médecin, mais comme un juge. Daniel a vu ce trône, le fleuve qui roule ses eaux au pied du tribunal et cet appareil tout de feu, le char et les roues. Son premier avénement fut bien loin d'avoir ces caractères ; on ne vit alors ni feu, ni torrent, ni d'autres signes semblables ; une crèche, une étable pour hôtellerie et une mère pauvre. Daniel nous montre ici que Dieu n'est sujet ni à la mutabilité ni au changement. Il venait de dire que celui qui était assis sur le trône avait des cheveux blancs comme la laine, et les vêtements éclatants comme la neige. Le Roi-prophète pour éloigner de notre esprit toute idée de cheveux ou de vêtements, ne nous parle que de splendeur, que d'éclat, que de feu rayonnant de tout côté : « Un feu dévorant marchera devant lui, et autour de lui mugira une tempête violente. » *Dan.*, VII, 9. Ces comparaisons ont pour objet de nous faire comprendre la souveraine immutabilité de Dieu, l'éclatante lumière qui l'environne et sa nature inaccessible. Il ne se contente pas de nous montrer le feu marchant devant sa face, il y ajoute une tempête effrayante pour mieux exprimer la violence du châtiment. Ce mot καταιγίς signifie ou une masse énorme de neige qui entraîne et renverse tout sur son passage, ou un vent violent et impétueux qui produit les mêmes ravages et auquel aucune force ne peut résister. Le Roi-prophète se sert donc de ces comparaisons pour nous faire comprendre combien sera terrible le châtiment réservé aux pécheurs.

« Il appellera d'en haut le ciel et d'en bas la terre pour faire le discernement de son peuple. » Le Psalmiste choisit de nouveau les éléments qui ont été pour le genre humain la source de biens innombrables, non-seulement pour la vie du corps et son organisation, mais encore pour nous donner la connaissance de Dieu. En effet, la beauté, la grandeur, la disposition de la création, les substances d'où sont sortis les éléments, les effets qu'ils produisent à leur tour suivant des lois générales et constantes ou d'une manière transitoire et particulière, tous ces phénomènes concourent à la formation, à l'entretien du corps et nous conduisent en même temps à la connaissance de Dieu. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : « Les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles depuis

la création par tout ce qui a été fait ; son éternelle puissance et sa divinité. » *Rom.*, I, 20. Et encore : « Le monde avec sa propre sagesse, n'a point connu la sagesse de Dieu. » I *Cor.*, I, 21 ; c'est-à-dire qu'il n'a pu parvenir à cette connaissance par la sagesse qui éclate dans les créatures et qui est cependant un des enseignements les plus forts et les plus clairs que Dieu puisse nous donner. Et tous ces phénomènes que Dieu ne cesse de produire tous les jours, et qui paraissent n'être que la conséquence des lois de la nature, proclament toutefois l'existence du Créateur, car le Créateur est le grand maître de la nature.

3. Ne soyez point surpris que le Roi-prophète s'adresse spécialement aux Juifs, dans la description qu'il fait du jugement général. « L'affliction et le désespoir, dit saint Paul, accableront l'âme de tout homme qui fait le mal, du Juif premièrement, et puis du Gentil. » *Rom.*, II, 8-9. Et un peu plus loin : « Tous ceux qui ont péché sans la loi, périront sans la loi, et tous ceux qui ont péché étant sous la loi, seront jugés par la loi. » *Rom.*, II, 12. « Assemblez devant lui tous ses saints, qui ont fait alliance avec lui par des sacrifices. » Pourquoi donc ce nom de saints donné à ceux qu'il va mettre en accusation et condamner ? C'est pour imprimer plus de force à l'accusation, et faire servir ce titre d'honneur à rendre la punition plus éclatante. Ainsi nous-mêmes, lorsque nous surprenons en faute des coupables, et que nous voulons rendre nos reproches plus sévères, nous les désignons en les appelant par les dignités dont ils sont revêtus, pour donner plus de poids à l'accusation, et nous disons : Appelez le diacre, appelez le prêtre. Comme Dieu donnait aux Juifs le titre de sacerdoce royal et de peuple privilégié, et qu'ils se complaisaient dans ces prérogatives, il en fait une cause aggravante de leurs crimes. « Qui ont contracté avec lui une alliance scellée par les sacrifices. » Ils se portaient à mille excès, commettaient toute sorte de crimes, s'emparaient par avarice du bien d'autrui, se rendaient coupables de meurtres, d'adultères, répandaient le sang à flots, et avec cela pensaient avoir rempli toute justice et obéi à tous les préceptes de la loi, en immolant des brebis et des taureaux. Aussi le Psalmiste prend ici le ton de l'insulte et de la raillerie en disant : « Ceux qui ont contracté avec lui une alliance scellée par les sacrifices, » c'est-à-dire ceux qui s'imaginent qu'il suffit pour être sauvé d'immoler à Dieu de vils animaux. « Et les cieux annoncent sa justice. » Il veut faire ressortir de nouveau le caractère éclatant de la justice de Dieu, son évidence irrésistible à laquelle tous seront forcés de se rendre ; il continue la même figure que précédemment, et invite les éléments à proclamer sa justice. « Parce que c'est Dieu lui-même qui est juge, » c'est-à-dire qu'il traite chacun suivant son droit. Ce n'est point inutilement qu'il nous représente Dieu comme juge, il veut nous apprendre par là qu'il est juste, et qu'il rend à chacun ce qui lui est dû. En Dieu, le titre de juge est inséparable de la justice, comme saint Paul l'atteste lorsqu'il dit : « Car s'il en était autrement, comment Dieu jugerait-il le monde ? » *Rom.*, III, 6. En effet, ce qui constitue le jugement véritable, ce qui fait le vrai juge, ce n'est pas seulement de rendre un arrêt, c'est de le rendre suivant les lois de la justice. Ceux qui seront jugés par ce juste juge, seront les Juifs qui vivaient alors, et ceux qui ensuite se sont rendus coupables sous le Nouveau Testament ; les premiers auront pour accusateurs la nature et la loi, les seconds auront de plus les bienfaits mêmes de Jésus-Christ à leur égard. Qu'auront-ils à répondre, et comment excuser leur incrédulité ? Méditez attentivement, je vous prie, ces paroles, afin que vous puissiez fermer la bouche à ceux qui essaieraient de vous contredire. Ne vaut-il pas mieux qu'ils soient vaincus par nous, et qu'ils reviennent ainsi de leur erreur, plutôt que de les voir sortir avec la pensée qu'ils sont victorieux, et s'exposer ainsi à être condamnés par le Juge commun de toute la terre ?

Comment se justifieront-ils d'avoir fait mourir Jésus-Christ ? Quel crime énorme ou léger peuvent-ils lui reprocher ? Qu'il se faisait passer pour Dieu, dites-vous ? — Cependant ce n'était point là le crime dont ils l'accusaient lorsqu'ils demandaient sa mort. Ils ne disaient pas : « Il se

fait passer pour Dieu, » mais : « Celui qui se fait roi n'est point ami de César. » *Joan.*, XIX, 12. Or, ils avaient voulu bien souvent le faire roi, et il s'était toujours dérobé à leurs désirs. Mais, me direz-vous, ils l'avaient accusé précédemment de s'être fait passer pour Dieu. Qu'en résulte-t-il? Si cette prétention était injuste et sans fondement, s'il n'était pas vraiment Dieu, l'accusation avait sa raison d'être; mais s'il avait le droit de se donner comme Dieu, au lieu de le crucifier il fallait l'adorer. Examinons donc si Jésus se faisait passer pour Dieu sans l'être réellement, c'est-à-dire s'il donnait des preuves extérieures de sa divinité. A quels témoignages voulez-vous recourir pour vous en convaincre? Aux événements qui s'accomplirent alors, ou à ceux qui se passent sous vos yeux? Aux prodiges par exemple qui accompagnèrent sa naissance? Qui donc est jamais né d'une vierge? Qui a jamais fait paraître une étoile aussi brillante? Qui a fait entreprendre aux mages un si grand voyage, non par force ni par contrainte, mais par les voies de la persuasion et de la révélation? Vous voyez que toute la création s'accorde à proclamer son Seigneur; la nature est la première à céder, elle n'essaie ni de résister, ni de contredire; elle ne dit pas : « Je ne consens pas à cet enfantement, je n'ai pas appris à faire naître un enfant du sein d'une vierge; je ne sais pas faire une mère sans union conjugale. Elle sortit de ses propres limites, car elle avait reconnu son Dieu. A peine fut-il né, que les anges entourèrent son berceau en proclamant que Celui qui habite les cieux était descendu sur la terre. La terre elle-même devint un véritable ciel, puisque le Roi du ciel y avait fixé son séjour. Les mages vinrent des pays les plus éloignés pour l'adorer. Cet enfant était couché dans une simple crèche, dans la Palestine, et ces hommes qui venaient d'une contrée étrangère lui prodiguaient les honneurs et les hommages qu'on ne rend qu'à Dieu seul. Peut-être n'admettront-ils point ces prodiges et en demanderont-ils d'autres, accomplis dans la génération actuelle. Ces témoignages contemporains ne nous font pas défaut; car tel est le caractère de la vérité, qu'elle est féconde en moyens de justification. Et ici ils ne peuvent alléguer l'ombre même d'une contradiction. Vous n'existiez pas lorsque Jésus naquit d'une vierge, mais vous deviez croire au prophète, qui vous disait : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et ils lui donneront le nom d'Emmanuel. ». *Isa.*, VII, 14. Vous n'étiez pas présent, lorsque le Sauveur parcourait la terre, revêtu d'une chair mortelle, et vivait dans la compagnie de ses serviteurs; mais lisez Jérémie, et vous l'entendrez vous dire : « C'est lui qui est notre Dieu, et nul autre ne sera reconnu comme Dieu que lui. Il a trouvé toutes les voies de la vraie science, et il l'a donnée à Jacob, son serviteur, et à Israël, son bien-aimé. Après cela il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes. » *Baruch.*, III, 36-38.

La vérité est féconde en moyens de justification.

4. Toutes les autres circonstances de sa vie ont été annoncées et prédites aussi clairement par les prophètes, dont vous feuilletez et fatiguez jusqu'à ce jour les livres, pour y trouver ces témoignages. Bien souvent nous avons soutenu contre les Juifs de semblables discussions, et nous en soutiendrons encore. Pour le moment, poursuivons l'explication que nous avons entreprise : « Et les cieux annonceront sa justice, parce que c'est Dieu même qui est juge. » Cette justice, c'est la providence souveraine de Dieu, sa bonté pour son peuple, cette sollicitude paternelle à l'égard des hommes, qui se manifeste sous tant de formes et de tant de manières, par la création, par la loi, par la grâce, par tant de faveurs visibles et invisibles, par les prophètes, par les anges, par les apôtres, par les châtiments, par les bienfaits, par les menaces, par les promesses, par la succession et l'ordre du temps. « Ecoutez, mon peuple, et je parlerai, Israël, et je rendrai témoignage contre vous. » Voyez comme cet exorde respire la douceur et la bonté. Dieu agit comme un homme qui dirait à l'un de ses semblables, qu'il voit faire du bruit ou exciter du trouble : Si vous voulez m'écouter, je parlerai; si vous voulez être attentif, je vous ferai entendre ma voix. Le Seigneur tient ici le même langage à ses serviteurs : « Si vous voulez m'écouter, je vous adresserai la parole. » Leur négligence et leur

paresse allaient si loin, qu'ils ne prêtaient même pas l'oreille à la lecture de la loi. C'est à cette indifférence que faisait allusion un prophète qui se trouvait alors dans la Perse, lorsqu'il disait : « Je serai pour eux comme un air de musique qui se chante d'une manière douce et agréable. » *Ezech.*, XXXIII, 32. Souvent ils défendaient aux prophètes de prophétiser; ils allaient même jusqu'à les repousser, pour se débarrasser, disaient-ils, de leurs importunités. C'est ainsi que nous voyons un roi défendre à un prophète, sous les plus sévères menaces, de convoquer le peuple.

« C'est moi qui suis Dieu, qui suis votre Dieu. » *Jer.*, XXXII, 3. C'est à dessein que le Roi-prophète fait cette répétition; il s'adresse à des hommes indifférents, dépourvus à la fois d'intelligence et de sentiment; il leur représente donc la souveraine puissance de Dieu comme un exorde favorable à son récit, et leur prouve que c'est à lui qu'ils sont redevables de la liberté, et qu'ils doivent lui rendre leurs hommages, comme des esclaves à leur maître, comme des créatures à leur Créateur, qui les a comblés des plus grands honneurs et des bienfaits les plus signalés. « Je ne vous reprends pas sur vos sacrifices, vos holocaustes sont toujours en ma présence. » C'est aussi le reproche que leur font les autres prophètes, de négliger les devoirs essentiels de la vertu, et de placer dans les sacrifices toute l'espérance de leur salut. En effet, tels étaient les moyens de défense qu'ils étaient prêts à invoquer. « Nous sacrifions à Dieu des victimes, nous lui offrons des holocaustes. Ce n'est point, dit Dieu, ce que je viens mettre en discussion, et je ne vous reproche point d'avoir négligé d'offrir des sacrifices. Isaïe leur fait ici des reproches bien plus violents : « Quel fruit me revient-il de la multitude de vos victimes? J'en suis rassasié, je ne veux plus de vos holocaustes, de la graisse de vos agneaux, du sang de vos boucs et de vos taureaux. Qui vous a demandé d'apporter ces offrandes? » *Isa.*, I, 11-12. Dieu avait établi un grand nombre de prescriptions relatives aux sacrifices, mais ces prescriptions n'étaient pas l'expression essentielle de sa volonté, et il voulait simplement s'accommoder à leur faiblesse. Jérémie leur fait le même reproche : « Pourquoi m'apportez-vous l'encens de Saba, et les parfums des terres les plus éloignées? » *Jerem.*, VI, 20. Tous les prophètes s'accordent à déclarer que les sacrifices ont peu d'importance. C'est pour le même motif que le Roi-prophète, dès son début, fait parler Dieu en ces termes : « Je suis Dieu, je suis votre Dieu; » et il fait voir par là que cette manière de l'honorer par des sacrifices est indigne de lui. Le vrai culte de Dieu ne consiste ni dans la fumée, ni dans l'odeur de la chair des victimes, mais dans une vie vertueuse, sainte et toute spirituelle. Les démons qu'adorent les nations étrangères demandent, au contraire, un culte tout différent, au témoignage d'un poète grec, qui leur prête ces paroles : « Telle est la part que le destin nous a faite. » *Iliad.*, Δ', v. 49; Ω', v. 70. Il n'en est pas ainsi de notre Dieu. Les démons qui avaient soif du sang des hommes et qui voulaient les accoutumer insensiblement à le verser, ne cessaient d'exiger ce genre de sacrifices. Dieu, au contraire, qui voulait détourner peu à peu les hommes de ces immolations sanglantes d'animaux, a voulu user de condescendance, et il a permis ces sacrifices, avec le dessein de les supprimer un jour.

En quoi consiste le vrai culte de Dieu.

Pourquoi Dieu permit aux Juifs d'offrir des sacrifices.

« Je n'ai nul besoin des génisses de votre maison, ni des boucs de vos troupeaux. C'est à moi qu'appartiennent toutes les bêtes des forêts, et les troupeaux et les bœufs qui paissent sur les montagnes. Je connais tous les oiseaux du ciel, et tout ce qui fait la beauté des champs est en ma puissance. » Vous voyez comme il élève peu à peu leurs pensées au-dessus de la terre où elles se traînaient, comme il fait pénétrer la lumière dans ces esprits aveugles, et leur montre que si Dieu leur a commandé d'offrir ces sacrifices, ce n'est pas qu'il en eût besoin, et que la loi qui les prescrit n'en approuve point pour cela l'usage. Car si je voulais être adoré de la sorte, moi qui suis le créateur et le maître de l'univers, je ferais en sorte qu'on immolât sur mes autels les plus riches victimes. Il mêle ensuite la raillerie au reproche, pour rendre l'accusation plus sensible : « Si j'avais faim, » je



n'irais pas vous le dire, car l'univers est à moi et tout ce qu'il renferme. » Dieu ne leur avait permis ces sacrifices que dans le dessein de les en détourner peu à peu, mais ils sont restés attachés à ce culte grossier sans tirer aucun fruit de la condescendance divine; il est donc comme obligé de leur tenir ce langage matériel et tout humain : « Si j'avais faim, je n'irais pas te le dire, » ce qui signifie, je suis inaccessible au besoin de la faim. Dieu en effet ne connaît ni la faim ni la fatigue, et si un pareil culte m'était agréable, poursuit-il, je trouverais facilement et en grand nombre des sacrifices et des holocaustes, car je possède tout en abondance. Mais bien que je sois le Seigneur et le maître de tout l'univers, je consens à recevoir de vos mains ce qui m'appartient, pour gagner ainsi votre cœur, et vous faire renoncer à ces vaines observances.

5. Il les élève encore à des pensées plus hautes : « Croyez-vous que je mange la chair des taureaux et que je m'abreuve du sang des boucs? » Loin d'en avoir fait un commandement aux hommes, je leur ai défendu sous les peines les plus sévères de se nourrir du sang des animaux. Comment donc aurais-je besoin de ce sang, moi qui défends à mes serviteurs de s'en nourrir? Après avoir rejeté tous ces sacrifices comme indignes de lui et mêlé l'ironie à ses reproches, il ne s'en tient pas là, et il leur indique un autre genre de sacrifice qui lui est agréable, semblable à un habile médecin qui, non content d'écarter les remèdes inutiles, applique sur les plaies du malade ceux qui peuvent le guérir. Voilà pourquoi il ajoute : « Immolez à Dieu. » Et quel sacrifice lui offrirai-je? Un sacrifice non sanglant, car c'est le sacrifice qui est agréable à Dieu. C'est pour cela qu'après avoir dit : « Immolez à Dieu, » le Roi-prophète ajoute : « Un sacrifice de louange; » c'est-à-dire d'actions de grâces, d'hymnes sacrées, de glorification par les œuvres. Voici donc le sens de ces paroles : Faites en sorte que Dieu soit glorifié par votre vie. C'est ce que Jésus-Christ recommande en ces termes : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16. En effet, louer quelqu'un c'est faire son éloge, le glorifier, célébrer son nom. Que votre vie donc soit une louange perpétuelle de Dieu, et vous avez offert un sacrifice parfait. C'est ce sacrifice que saint Paul exige des fidèles : « Offrez vos corps, leur dit-il, comme une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu. » *Rom.*, XII, 1. Le Roi-prophète s'exprime en ces termes dans un autre endroit : « Je louerai le Seigneur dans mes cantiques, je le glorifierai dans mes louanges. Ce sacrifice sera plus agréable à Dieu que l'immolation d'un taureau aux cornes naissantes et aux ongles déjà forts. » *Psalm.* LXVIII, 31-32. C'est ce même sacrifice que Job offrait à Dieu, accablé qu'il était sous le poids des coups dont il l'avait frappé : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté, que le nom du Seigneur soit béni dans les siècles. » *Job.*, I, 21. « Et rendez vos vœux au Très-Haut. » Il s'agit ici de la prière, David nous conseille de persévérer dans ce saint exercice, et de nous hâter d'accomplir nos promesses. Remarquez la justesse de cette expression : « Rendez; » une promesse, en effet, nous constitue de véritables débiteurs. C'est ainsi qu'Anne offrit son fils à Dieu, comme une dette sacrée qu'elle avait contractée. Quel que soit donc l'objet de votre promesse, donner l'aumône, faire profession d'une vie pure, ou quelque autre chose semblable, ne tardez pas à l'accomplir. Je dirai plus : après un examen sérieux, vous reconnaîtrez que la vertu est pour nous une obligation rigoureuse et indépendante de toute promesse. Jésus-Christ lui-même nous le déclare, lorsqu'il dit : « Nous avons fait ce que nous devions faire. » *Luc.*, XVII, 10. Or, il venait de parler de ce serviteur à qui son maître avait donné un ordre de peu d'importance, c'est-à-dire de ne point se mettre à table, mais de se préparer à le servir. La sainte Ecriture nous dit ailleurs : « Si vous avez fait un vœu à Dieu, ne tardez pas à vous en acquitter. » *Eccli.*, v, 3. Vous avez promis, tenez votre promesse, de peur que la mort ne vous surprenne, et ne vous empêche de l'accomplir. Qu'est-ce que cela me fait? me direz-vous; ma vie n'était pas en mon pouvoir. Et c'est justement cette pensée que

Quel genre de sacrifice est agréable à Dieu.

votre mort est incertaine, que vous n'êtes le maître ni de votre vie, ni de votre mort, qui doit vous engager à ne pas différer. Ce que vous invoquez en votre faveur est précisément ce qui vous condamne ; car ce n'est pas la mort qui a été la cause de l'inexécution de vos promesses, mais la lenteur et le retard que vous avez mis à les accomplir.

« Et invoquez-moi au jour de la tribulation, je vous délivrerai, et vous rendrez gloire à mon nom. » Voyez quelle magnifique récompense. Que peut-on comparer à la bonté de Dieu qui nous donne la récompense de nos vertus, récompense bien supérieure à nos travaux, et qu'il nous donne dans le temps le plus favorable. Et pourquoi, me demandez-vous, Dieu nous recommande-t-il de l'invoquer, pourquoi attend-il que nous l'invoquions? C'est pour établir entre lui et nous par ces différentes actions de donner, d'invoquer, de recevoir, une union plus étroite, un amour plus ardent. Car le propre de la vertu est de nous unir à Dieu, les récompenses qu'il nous accorde produisent le même effet, et la prière cimente cette union et lui donne une nouvelle force. Voilà pourquoi Dieu nous dit : « Donnez-moi et je vous donnerai à mon tour. Je dirai plus, c'est que vous recevez même en donnant, parce que Dieu n'a point besoin de ce que vous lui donnez. Soyez doux, modéré, chaste, vous n'avez rien ajouté à la nature de Dieu, mais vous vous donnez à vous-même un nouveau degré de mérite et de gloire. Cependant Dieu vous récompense pour ces vertus, comme s'il en tirait quelque profit. Il fait plus, avant même de vous mettre en possession de ces couronnes, il répand dans votre cœur la joie ineffable qui accompagne le témoignage d'une bonne conscience, et l'espérance certaine des biens éternels. Ce jour de l'affliction dont parle ici le Roi-prophète, n'est pas le jour des calamités ou des événements imprévus, mais celui où le péché nous fait la guerre, où le démon assiége notre âme, en lui inspirant de criminels désirs, et c'est alors que nous trouverons en Dieu un puissant secours. « Je vous délivrerai, et vous rendrez gloire à mon nom. » S'il parle de la sorte, ce n'est pas qu'il ait besoin de la gloire que nous lui rendons, lui qui est le Dieu de la gloire, mais il veut que l'hymne de l'action de grâces rappelle le souvenir du bienfait, augmente la vivacité de notre amour et soit pour nous le principe du véritable bonheur.

Comparaison des malheurs de la vie présente avec les malheurs de la vie future.

6. On peut également dire que ce jour de l'affliction dont parle le Prophète est le jour de la vie future, jour où l'affliction sera éternelle. Ici-bas, la mort vient mettre un terme à nos malheurs, des amis nous consolent, nous entrevoyons la fin de nos maux ; nous pouvons espérer un changement de fortune, le temps seul suffit quelquefois pour adoucir nos souffrances, aussi bien que le spectacle des malheurs de nos frères. Il en est beaucoup, en effet, qui regardent comme une grande consolation d'avoir des compagnons d'infortune et des exemples qui leur rappellent leurs propres épreuves. Mais dans l'autre vie, rien de semblable, aucun consolateur, aucun ami. Le temps n'adoucira point leurs souffrances (et comment pourrait-il adoucir l'action dévorante de cette flamme éternelle?); aucune espérance d'en être délivrés, leur supplice n'aura point de fin. C'est en vain qu'ils attendraient la mort, car outre que leurs châtiments ne finiront point, leurs corps eux-mêmes seront les immortelles victimes de ces châtiments. Ils n'auront pas même ce qu'un grand nombre regarde comme une consolation, la satisfaction de voir les châtiments des autres. Premièrement les ténèbres qui comme un mur impénétrable répandront une obscurité profonde sur leurs yeux, leur en déroberont la vue; d'ailleurs l'excès de leurs souffrances ne laissera point de place à ce genre d'adoucissement. Ni le riche donc, ni ceux qui grincent des dents ne trouveraient dans cette similitude de malheurs un motif de consolation.

Mais Dieu a dit au pécheur : « Pourquoi racontez-vous mes justices? » Entendez-vous cette lyre parfaitement accordée, cette lyre harmonieuse qui de divers sons sait former un accord parfait. On peut en effet retrouver cette même pensée dans les écrits des apôtres comme dans ceux des prophètes, et saint Paul lui-même nous déclare qu'il ne sert de rien d'instruire les autres, si on ne commence par s'ins-

truire soi-même. La loi était pour les Juifs comme leurs sacrifices un objet de vaine complaisance, ils aimaient à se proclamer les docteurs des autres hommes. Saint Paul leur prouve qu'ils n'y gagnaient pas grand'chose, puisqu'ils restaient eux-mêmes dans l'ignorance, et il leur adresse ces vifs reproches : « Vous qui instruisez les autres, vous ne vous instruisez pas vous-mêmes ! Vous qui prêchez qu'il ne faut pas dérober, vous dérobez ! Vous qui avez en horreur les idoles, vous faites des sacriléges ! Vous qui vous glorifiez d'avoir la loi, vous déshonorez Dieu par la violation de la loi ! » *Rom.*, II, 21-23. Et voilà pourquoi le même apôtre dit ailleurs de lui-même : « Je crains qu'après avoir prêché aux autres je ne sois réprouvé moi-même. » I *Cor.*, IX, 27. C'est ainsi qu'il réprime l'enflure de ceux qui s'enorgueillissaient d'être les docteurs des autres, tandis qu'ils étaient vides de toute vertu. Il traite encore la même vérité sous une forme différente, quand s'adressant aux Juifs il leur dit : « Lorsque les Gentils, qui n'ont pas la loi, font naturellement les choses que la loi commande, n'ayant pas la loi, ils se tiennent à eux-mêmes lieu de loi. » *Rom.*, II, 14. Et encore : « Ce ne sont point ceux qui écoutent la loi qui sont justes devant Dieu, mais ceux qui pratiquent la loi qui seront justifiés. » *Ib.*, 13. Jérémie dit de son côté : « Les gardiens de la loi ne m'ont point connu. » *Jerem.*, II, 8. Et plus loin : « Ils sont devenus inutilement un jonc mensonger pour les scribes. » *Ibid.*, VIII, 8. Pourquoi ? « Parce que la tourterelle et l'hirondelle et les oiseaux des champs ont connu le temps de leur passage, mais mon peuple n'a point connu mes jugements. » *Ibid.*, 7. Le prophète nous enseigne ici qu'il ne sert de rien d'instruire les autres, si l'on ne pratique pas la vertu, et qu'on perd ainsi ses droits à la dignité de docteur. Si dans les jugements humains, l'homme convaincu de crime est condamné à garder le silence, comment pourrait-on permettre à celui qui est esclave du péché de prendre la parole pour enseigner dans l'assemblée des fidèles, dans cette enceinte bien plus auguste que les tribunaux de la terre ? Là, les coupables subissent le châtiment qu'ils ont mérité ; ici, au contraire, toutes les choses tendent non à punir les coupables, mais à leur faire expier leurs péchés par la pénitence. Certainement, nul dans les cours des rois ne pourrait être l'interprète et l'organe de la parole du souverain, si sa vie était souillée de quelque crime. Pourquoi donc racontez-vous mes justices, et les enseignez-vous aux autres, tout en faisant le contraire ? Pourquoi, par une contradiction déplorable entre votre vie et vos discours, détournez-vous ceux qui voudraient se rendre dociles à vos enseignements ? Ce n'est plus enseigner par vos paroles, c'est pervertir par vos exemples. Voilà pourquoi Jésus-Christ donne des éloges au docteur qui rend son enseignement parfait par la conformité qu'il fait régner entre ses paroles et ses actions : « Celui qui fera et enseignera sera appelé grand dans le royaume des cieux. » *Matth.*, V, 19.

Que votre vie soit donc comme une voix retentissante qui proclame les mêmes enseignements que votre bouche, et alors même que vous garderiez le silence, vous serez comme une trompette éclatante dont les sons se feront entendre, non-seulement de ceux qui sont près de vous, mais de ceux qui sont au loin. C'est ainsi que le ciel raconte la gloire de Dieu, sans avoir ni bouche, ni langue, ni âme vivante pour se faire entendre. La beauté seule des merveilles dont il frappe les yeux, suffit pour exciter dans notre âme l'admiration pour le Créateur. Que la vertu soit donc pour votre âme ce qu'est pour le ciel le magnifique spectacle qu'il déroule à nos yeux. Mais si vous êtes souillé de crimes, en butte à mille accusations, et surtout à celle de votre conscience, et que vous osiez monter dans la chaire du docteur, en reprenant les vices des autres, c'est bien plutôt votre propre vie que vous condamnerez. « Pourquoi avez-vous mon alliance dans la bouche ? » Remarquez la justesse de cette expression : « Dans la bouche. » Car le cœur est complétement vide des fruits que doit produire la parole divine, les lèvres s'agitent en vain pour la condamnation de celui qui parle. Examinez sérieusement cette âme, vous verrez qu'elle est en guerre déclarée avec Dieu. « Vous avez haï l'instruction,

et vous avez rejeté mes paroles loin de vous. » L'instruction ici, c'est la doctrine de la loi qui règle les sentiments de l'âme, en chasse le vice, et y dépose les germes de la vertu. Comment donc oseriez-vous enseigner cette doctrine et la semer dans le cœur des autres, lorsqu'elle ne dirige en rien vos propres actions? « Car vous avez rejeté mes paroles loin de vous. »

7. Non-seulement la doctrine de la loi ne vous a rien appris, vous avez même détruit en vous les enseignements de la nature. Dieu, en effet, a gravé dans notre âme la distinction de ce que nous devons faire et de ce que nous devons éviter. Mais pour vous, vous avez rejeté ces enseignements et vous les avez bannis de votre souvenir. « Si vous aperceviez un voleur, vous couriez à lui, et vous preniez part aux crimes des adultères. » Il est impossible que l'homme soit entièrement exempt de péché, ce qui a fait dire à l'auteur du livre des Proverbes : « Qui peut se glorifier d'avoir le cœur pur, qui peut dire avec confiance : Je suis exempt de péché? » *Prov.*, XX, 9. Saint Paul lui-même après avoir dit : « Ma conscience ne me reproche rien, » ajoute : « Mais je n'en suis pas pour cela justifié. » I *Cor.*, IV, 4. Et il est dit encore ailleurs : « Le juste s'accuse lui-même le premier en commençant à parler. » *Prov.*, XVIII, 17. C'est-à-dire qu'il accuse ses péchés. Or, pour prévenir cette objection : si tous les hommes sont pécheurs, et si Dieu défend au pécheur de raconter ses justices, qui donc les racontera? Le Roi-prophète énumère les différentes espèces de péché dont il est ici question. « Il y a en effet un péché qui donne la mort, » I *Joan.*, V, 16, comme Héli le déclarait à ses enfants : « Lorsqu'un homme en offense un autre, le prêtre peut demander à Dieu le pardon du coupable, mais si l'homme offense le Seigneur, qui priera pour lui? » I *Reg.*, II, 25. Il y avait dans l'ancienne loi des péchés irrémissibles, et qui entraînaient la mort du coupable; il y en avait d'autres au contraire dont on pouvait facilement obtenir le pardon. Il en est de même sous le Nouveau Testament, au témoignage de Jésus-Christ : « Si votre frère a péché contre vous, nous dit-il, allez et reprenez-le entre vous et lui seul. Mais s'il ne vous écoute point, prenez avec vous une ou deux personnes; que s'il ne les écoute point, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain. » *Matth.*, XVIII, 15. Et cependant Pierre lui ayant demandé un peu après : « Combien de fois mon frère péchera-t-il contre moi et le lui remettrai-je? » en reçut cette réponse : « Jusqu'à septante fois sept fois. » *Ibid.*, 21. Dans les paroles qui précèdent, au contraire, après deux avertissements le péché est à son comble, et on ne doit plus attendre davantage. Quoi donc? Est-ce qu'il y a ici contradiction? Non, sans doute, mais ces paroles du Sauveur : « Septante fois sept fois, » supposent cette condition : s'il se repent de ses péchés. Comment pardonner en effet à celui qui ne veut ni avouer sa faute ni s'en repentir? Lorsque nous demandons au médecin de nous guérir, nous commençons par lui découvrir nos plaies.

Quel est donc le pécheur dont parle ici l'Ecriture? Ecoutons attentivement, elle nous en fait la description dans ce qui suit : « Si vous aperceviez un voleur, vous couriez à lui, et vous preniez part aux crimes des adultères. Votre bouche a été remplie de malice, et votre langue a ourdi des trames perfides. » « Assis avec vos compagnons, vous parliez contre votre frère, vous tendiez un piége pour faire tomber le fils de votre mère. » Voyez-vous cette malice profonde dont le Prophète vient de nous retracer le tableau sous les plus vives couleurs? Voyez-vous comment le vice a fait du pécheur une espèce de bête féroce à qui le péché a fait perdre la noblesse de sa nature? Ne passons pas à la légère sur ce tableau, et considérons-en attentivement tous les traits : « Si vous aperceviez un voleur, vous couriez à lui. » Voilà la cause de tous les maux, voilà le grand principe destructeur de la vertu, ce qui affaiblit et finit par éteindre dans un grand nombre l'amour du bien. C'est que loin de condamner ceux qui font mal, on leur adresse des félicitations; complaisance aussi coupable que le péché même qu'on approuve. Ecoutez l'apôtre saint Paul qui vous dit : « Non-seulement ceux qui font de pareilles actions, mais encore ceux qui les

Louer le vice est un crime.

approuvent. » *Rom.*, I, 32. Non, ce n'est pas un crime léger de se réjouir avec ceux qui font le mal, fût-on d'ailleurs exempt de toute faute. Celui qui pèche peut alléguer la nécessité ou la pauvreté, bien que ce soient de mauvaises excuses. Mais vous, pourquoi louez-vous le mal qu'il a commis et dont vous ne pouvez retirer le moindre plaisir? Et ce qu'il y a de plus triste pour vous c'est qu'il se repentira peut-être, tandis que vous vous fermez cette porte de salut, vous vous ôtez ce remède, vous anéantissez ce grand principe de consolation, vous obstruez de vos mains toutes les voies qui pourraient vous conduire au port de la pénitence. Lors donc qu'il vous verra, vous qui étiez étranger au mal et qui aviez pour charge de reprendre les coupables, non-seulement garder le silence, mais chercher à dissimuler le crime, et aller même jusqu'à vous en rendre complice, quel jugement portera-t-il et de lui-même et de son action? Un grand nombre d'hommes, la plupart du temps, ne jugent point d'après leurs propres idées de ce qu'ils doivent faire, mais ils se laissent influencer et corrompre en cela par l'opinion des autres. Si donc celui qui fait mal voit tout le monde s'éloigner de lui avec horreur, il se dira en lui-même qu'il a commis une faute grave. Mais si, au lieu de cette indignation, de cette horreur, il ne rencontre qu'une tolérance facile, et peut-être des applaudissements, le jugement de sa conscience achève de s'altérer par l'appui que l'opinion publique donne à l'idée que son esprit déjà corrompu se fait de son crime. Et alors à quels excès ne se portera-t-il pas? Quand se condamnera-t-il et mettra-t-il un terme aux crimes qu'il commet sans scrupule? Voici donc la voie qu'il faut suivre : vous avez commis une faute, n'hésitez pas à vous condamner vous-même, vous arriverez ainsi à ne plus la commettre. Vous ne faites pas encore ce qui est bien, ne laissez pas de le louer. Cette bonne volonté sera pour vous un acheminement à bien faire. Mais ici, le Roi-prophète flétrit et condamne à juste titre le pécheur qui ose applaudir au mal qu'il voit faire. Car si le vice, malgré le blâme qui s'attache à lui, est cependant si puissant; si la vertu, malgré les éloges qu'on lui donne, persuade à un si petit nombre de supporter les peines qu'elle impose, qu'arrivera-t-il si cet ordre est renversé? Tel est le spectacle que présente quelquefois la tribu sacerdotale elle-même. Et si c'est un grand mal parmi les disciples, jugez de ce qu'il doit être parmi les maîtres?

L'on doit s'indigner contre les pécheurs.

8. Que faites-vous donc, ô homme? La loi a été violée, la chasteté foulée aux pieds, tant de crimes sont le fait d'un ministre des autels, l'enfer est comme mêlé avec le ciel, et vous n'êtes pas saisi d'horreur? Le Prophète invite les éléments inanimés eux-mêmes à déplorer avec les sentiments d'une amère douleur les crimes dont la terre est si souvent le théâtre! « Le ciel a frémi d'étonnement, et la terre a été saisie d'horreur. » *Jerem.*, II, 12. Et dans un autre endroit : « Le Carmel est dans les larmes, le vin pleure, la vigne s'attriste. » *Isa.*, XXIV, 7. Eh quoi! les créatures inanimées se livrent aux gémissements, aux larmes, et partagent l'indignation de leur Créateur, et vous, être doué de raison, vous restez insensible, et loin d'éclater en reproches et de vous déclarer le vengeur des lois divines, vous vous rendez le complice des pécheurs? Ah! quel pardon pouvez-vous espérer? Ce n'est pas que Dieu ait besoin d'un vengeur, et qu'il en soit réduit à implorer votre secours, non, mais il veut que vous soyez ici le ministre de sa justice, pour vous préserver de ces mêmes chutes, vous inspirer plus d'éloignement pour ces fautes qui excitent votre indignation et donner ainsi une preuve de votre amour pour lui. Dès lors que la vue de votre frère qui fait le mal vous laisse indifférent, n'attire sur vos lèvres aucune parole de blâme, ne produit dans votre cœur aucune tristesse, vous affaiblissez votre âme et lui préparez de nombreuses chutes dans les mêmes fautes. Et quant à votre frère lui-même, votre indulgence déplacée est pour lui une véritable cruauté, vous aggravez le jugement qu'il doit subir un jour et vous diminuez ses forces pour les combats de la vie présente. Ces considérations ne s'appliquent pas seulement au vol, mais à tout autre péché. Le Roi-prophète met ici en première ligne le péché qui est le dernier, pour

vous faire comprendre que si l'on ne peut obtenir le pardon de ce péché, à plus forte raison les autres péchés n'ont aucun pardon à espérer.

Ecoutez ce qu'il dit ensuite : « Et vous preniez part aux crimes des adultères. » Il passe donc ici à de plus grands crimes, car le vol est de beaucoup moins grave que l'adultère. Un auteur inspiré, faisant la comparaison de ces deux péchés, s'exprime ainsi : « Il n'est pas surprenant qu'un homme soit pris en flagrant délit de vol, car il dérobe pour avoir de quoi manger lorsqu'il est pressé de faim. » *Prov.*, VI, 30. Or, si ce voleur ne peut obtenir son pardon, l'adultère l'obtiendra bien moins encore. Le Roi-prophète entend ici par l'adultère la fornication. Si donc un de ceux qui sont réunis avec vous se livre à la fornication et ose approcher des sacrements, dites à celui qui en est le ministre : Il est indigne des saints mystères, repoussez ses mains sacriléges. Quoi! il n'est pas digne de raconter les justices de Dieu, et il ose approcher de la table sainte! Quel ne sera pas son châtiment et le supplice de celui qui le couvre de son silence? Car le Prophète ne dit pas : Et vous commettiez l'adultère, mais « vous preniez part aux crimes des adultères. » Grand Dieu! quel crime est-ce donc de voiler, de dissimuler la corruption des autres, puisqu'on mérite le supplice qui leur est réservé, et qu'on devient aussi coupable qu'eux! L'adultère peut alléguer le trouble que la passion répand dans son âme, bien que cette excuse ne soit point valable, de même que le voleur peut s'excuser sur la faim qui le dévore; mais pour vous, vous n'avez pas même cette ressource. Pourquoi donc, étranger au plaisir du péché, prendre votre part du châtiment qu'il mérite? C'est ainsi que la justice humaine ne condamne pas seulement ceux qui ont commis un crime, mais les serviteurs qui sont convaincus d'en avoir eu connaissance. Et leurs maîtres eux-mêmes, en les livrant à la justice, boiraient volontiers leur sang, mangeraient leur chair, parce qu'ils les chargent de tout l'odieux du crime, autant que leur femme infidèle. En n'écartant pas les voiles qui couvraient les coupables, ils ont facilité le crime qui a été commis, et se sont rendus coupables d'injustice à l'égard du mari outragé, de la femme déshonorée par l'adultère, et de son infâme séducteur. Ils n'avaient qu'à prévenir, qu'à donner l'éveil, toute tentative, toute poursuite serait devenue impossible. Celui qui veut attirer le gibier dans ses filets, les tend avec soin, reste tout auprès, l'œil constamment ouvert sur les animaux qu'il veut prendre, cache tout ce qui pourrait le trahir, ne fait aucun bruit, aucune action qui puisse éloigner sa proie. De même ici, vous êtes tranquillement assis près du piége que le démon lui-même a tendu, vous savez que l'adultère va tomber dans ce piége, et vous ne faites aucun bruit, vous n'élevez pas la voix; vous devenez ainsi l'auteur de sa perte.

Ayons soin de notre prochain.

Et ne me faites point cette réponse pleine d'indifférence : Que m'importe? je m'occupe de ce qui me regarde. Car vous ne prenez véritablement soin de vos intérêts que lorsque vous les identifiez avec l'utilité de votre prochain. C'est ce que saint Paul recommandait en ces termes : « Que personne ne cherche sa propre satisfaction, mais le bien des autres. » I *Cor.*, X, 24. Voulez-vous trouver vos intérêts, cherchez les intérêts des autres. « Votre bouche était remplie de malice, et votre langue ne s'exerçait qu'à inventer des tromperies. » « Etant assis, vous parliez contre votre frère, et vous prépariez un piége pour faire tomber le fils de votre mère. » N'allez donc pas dire : J'agis par humanité. Et quelle humanité de ne pas arrêter, de ne pas retenir celui qui va tomber dans un précipice, d'applaudir à une injuste passion, et de voir d'un œil indifférent votre frère avaler un poison mortel? Mais non, vous n'oseriez parler de la sorte. Voulez-vous une preuve que vous n'agissez point ici par un sentiment d'humanité, mais que vous cédez à l'apathie, à la négligence, à un défaut de charité? Pourquoi, dites-moi, laissant tranquille le coupable, déchirez-vous la réputation de votre frère innocent? Pourquoi tendez-vous des piéges à celui qui ne vous a fait aucun mal, à qui vous n'avez rien à reprocher? C'est une double et souveraine méchanceté. Voici un homme que la passion enivre, et vous ne cherchez point à le retirer de son ivresse pour le ramener à l'usage de la raison; en voici un

autre qui ne vous a fait aucun tort, et vous le frappez sans pitié.

9. Voyez comme, à mesure que le discours s'avance, l'accusation devient plus accablante. Vous avez poursuivi de vos insinuations perfides celui qui a été pour votre mère la cause des mêmes douleurs, qu'elle a porté comme vous dans son sein, qui a partagé avec vous le même toit, la même table, la même nourriture, dont la tige a eu la même racine, le même principe de vie, et que vous avez vu croître avec vous depuis votre plus tendre enfance. Et non-seulement vous déchirez sa réputation, mais vous cherchez à le faire tomber dans vos embûches. Car voilà ce que signifient ces paroles : « Vous lui tendiez un piége. » Si donc vous ne devez point diffamer celui que votre mère a enfanté au prix des mêmes douleurs naturelles que vous, combien plus devez-vous respecter votre frère spirituel? Ne laissez donc point tomber dans le péché celui que vous voyez sur le bord du précipice, et cessez de calomnier et d'outrager celui qui ne vous a fait aucun mal. D'un côté, vous cédez à l'envie; de l'autre, à une négligence coupable : à l'envie, en cherchant à faire tomber celui qui se tient debout; à la négligence, en ne retenant pas celui qui est sur le bord de l'abîme. Remarquez que le Roi-prophète ne parle pas ici d'une simple accusation, mais d'une accusation artificieuse habilement concertée : « Etant assis, dit-il, vous parliez contre votre frère. » Caïn, en tuant son frère, n'ôta la vie qu'à un seul homme; ceux-ci, au contraire, par leurs discours empoisonnés, en font périr des milliers, en commençant par eux-mêmes. Celui qu'ils attaquent n'est pas la seule victime de leurs calomnies, il en est un grand nombre d'autres, et surtout ceux qui les écoutent. Quant à celui qui est calomnié, loin d'en être atteint, il devient digne des plus grandes récompenses. Ce n'est donc point la victime, mais l'auteur de la calomnie, qui mérite d'être puni. De même, ce n'est pas celui qui l'écoute, mais celui qui la profère qui est coupable, pourvu que le premier n'y ait pas donné directement occasion. Efforçons-nous donc, non point de ne pas entendre la calomnie (cela est impossible, au témoignage de Jésus-Christ lui-même, qui nous dit : « Malheur à vous, quand les hommes diront du bien de vous. » *Luc.*, VI, 26), mais efforçons-nous de ne pas y donner occasion. Celui qui désire que tout le monde dise du bien de lui, sacrifie souvent son âme à cet amour de la vaine gloire; il se rend esclave là où il devrait être libre; il cherche à plaire aux hommes contre sa conscience, pour acheter leur bienveillance. D'un autre côté, celui qui ne tient nul compte du mal que tous disent de lui, se perd également. Car s'il est impossible que l'homme de bien jouisse de l'approbation universelle, il ne l'est pas moins que l'opinion générale ne flétrisse la conduite de celui qui donne toujours un aliment à la médisance. Si vous êtes victime de la médisance sans y avoir donné occasion, votre récompense n'en sera que plus grande, comme il est arrivé pour les apôtres et ces illustres héros qui les ont suivis. Il faut bien aussi que nous sachions que, si l'on vient nous attaquer sur un point où nous sommes innocents devant notre conscience, ce n'est pas une raison de rester indifférent à la calomnie et au mal qu'elle nous cause; alors nous devons tout faire avec prudence pour lui ôter tout prétexte, fût-il injuste. Voilà pourquoi saint Paul faisait distribuer, par un grand nombre de personnes, l'argent destiné à procurer des aliments aux pauvres. « Afin, disait-il, que personne ne puisse rien nous reprocher au sujet de ces abondantes aumônes, dont nous sommes les dispensateurs. » II *Cor.*, VIII, 20. Il prévit bien que quelques-uns pourraient se scandaliser injustement; mais loin d'y être indifférent, comme il était en son pouvoir de prévenir ce scandale, il se hâta de le faire, dans leur intérêt. Il proclame ailleurs la même vérité : « Si ce que je mange scandalise mon frère, je ne mangerai jamais aucune viande, pour ne pas le scandaliser. » I *Cor.*, VIII, 13. C'étaient là des choses bien indifférentes, et cependant, disait ce grand apôtre, si elles sont une cause de scandale, bien que je n'en éprouve aucun dommage, je dois veiller au salut de ces âmes scandalisées. Si le dommage qui en résulte pour vous l'emportait sur leur salut, vous ne

devriez faire aucune attention à celui qui se scandalise; mais s'il en est autrement, ayez égard à sa faiblesse.

Telle est la règle générale que nous devons suivre dans la pratique, et qui nous apprend quand il faut tenir compte du scandale des âmes faibles; quand au contraire nous devons passer outre. C'est ainsi, par exemple, que les Juifs se scandalisaient de ce que saint Paul n'observait point la loi, il s'ensuivait que des milliers de personnes s'éloignaient de la religion chrétienne et chancelaient dans la foi. Que fit saint Paul? Il s'empressa de mettre un terme à ce scandale (car le salut de tant de personnes l'emportait dans son esprit sur toute autre considération), et de raffermir leur foi chancelante. « Pour cela, il évita de faire paraître qu'il n'observait pas la loi, ce qui était le point important. » I *Cor.*, I, 23. Des Juifs se scandalisèrent de nouveau de ce qu'il prêchait un Dieu crucifié; il n'en tint aucun compte parce que le fruit de sa prédication l'emportait de beaucoup sur ce scandale. C'est ce qu'avait fait Jésus-Christ lui-même; pendant qu'il s'entretenait avec les Juifs de la question des aliments, ils se scandalisèrent de ces paroles : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort de la bouche. » Laissez-les, répond le Sauveur : « Toute plante que mon Père céleste n'a point plantée sera arrachée. » *Matth.*, XV, 11; XIV, 13. Dans une autre circonstance, ils exigeaient de lui qu'il payât l'impôt. Jésus savait fort bien qu'il en était exempt, cependant comme le temps n'était pas encore venu de faire connaître son autorité toute divine, il dit à Pierre : « Mais afin que nous ne les scandalisions point, allez à la mer et jetez l'hameçon, et le premier poisson qui sortira de l'eau, prenez-le et ouvrant sa bouche, vous y trouverez une pièce d'argent; prenez-la et donnez-la pour moi et pour vous. » *Matth.*, XVII, 26. Lorsqu'il leur annonça sa loi pleine d'une sagesse toute divine et qu'il les vit atteints d'une indocilité sans remède, il ne s'en inquiéta nullement et substitua sa loi à l'ancienne. Mais au contraire, lorsqu'il vit qu'ils n'étaient pas encore capables de comprendre la vérité de sa nature divine, il condescendit à leur faiblesse, et voila sa divinité en se soumettant à payer le tribut. « Etant assis, vous parliez contre votre frère. » Mais, me direz-vous, c'était pour le corriger.

10. Il ne fallait donc pas le calomnier en secret, mais suivre la recommandation de Jésus-Christ, et le reprendre en particulier. Car les reproches faits en public ne servent qu'à rendre les pécheurs plus impudents. La plupart, en effet, tant qu'ils espèrent pouvoir demeurer cachés, se persuadent qu'ils pourront rentrer dans le bon chemin; mais s'ils viennent à perdre l'estime générale, ils tombent dans le désespoir et finissent par dépouiller toute honte. Vous me direz que vous avez été offensé ; pourquoi joindre à cette offense celle que vous vous faites à vous-même? Car celui qui se venge se perce lui-même d'un coup mortel. Voulez-vous vous rendre service à vous-même et tout à la fois vous venger, dites du bien de celui qui vous a offensé, vous lui susciterez ainsi une foule d'accusateurs de sa conduite à votre égard, et vous vous ménagerez une magnifique récompense. Mais si vous déchirez sa réputation, on refusera de croire à des paroles que la haine paraît inspirer. Tous vos efforts se tourneront donc contre vous. Vous cherchez à détruire sa réputation, vous produisez un résultat contraire. Pour atteindre ce but, il fallait le louer et non pas vous plaindre amèrement de lui. Mais en agissant autrement, vous ajoutez à votre déshonneur, sans que vos traits arrivent jusqu'à votre ennemi. En effet, la pensée de l'inimitié qui vous travaille se présente naturellement à l'esprit de ceux qui vous écoutent, et ne leur permet pas d'ajouter foi à vos paroles, et on vous oppose ce que dans les tribunaux on appelle une fin de non-recevoir. Il suffit qu'on oppose un cas d'exception pour que toute une cause soit renversée; de même ici le simple soupçon d'une inimitié personnelle ne permet pas que vous soyez admis à soutenir votre cause. Gardez-vous donc de parler mal de votre ennemi pour ne pas vous déshonorer vous-même. Ne cherchez pas à entrelacer de la boue, de l'argile et des briques, mais tressez bien plutôt une couronne avec des roses, des violettes et d'autres fleurs. Ne

Manière de reprendre les pécheurs.



salissez pas votre bouche d'ordures à l'exemple des escarbots (c'est ce que font les médisants qui sentent les premiers la mauvaise odeur qu'ils exhalent), mais parfumez-la de fleurs comme les abeilles ; composez-en du miel à leur exemple, et soyez plein de douceur pour tout le monde. On fuit généralement le médisant à cause de l'infection qu'il répand, et parce qu'il se nourrit du malheur des autres, comme une sangsue qui se gorge de sang, comme un scarabée qui se repaît d'ordure. Celui au contraire dont la bouche ne s'ouvre qu'à la bienveillance, tous l'accueillent comme un membre de la famille commune, comme un véritable frère, comme un fils, comme un père.

Et pourquoi parler ici de la vie présente et de l'opinion des hommes? Songez à ce jour terrible, à ce jugement inaccessible à la corruption, où vos mensonges viendront s'ajouter aux charges que vos péchés font déjà peser sur vous : « Car je vous déclare, dit Jésus-Christ, que les hommes rendront compte à Dieu, au jour du jugement, de toute parole inutile qu'ils auront dite. » *Matth.*, XII, 36. Quand même ces paroles ne seraient pas mensongères, vous ne pourrez éviter d'être condamné, parce que vous avez révélé les faiblesses déshonorantes de votre prochain. Rappelez-vous l'exemple du pharisien. Il n'était pas publicain, mais il devint plus coupable que le publicain pour avoir flétri sa réputation. Le publicain n'était pas pharisien, mais sa justice fut supérieure à celle du pharisien, parce qu'il reconnut humblement sa misère. « Vous avez fait toutes ces choses et je me suis tu. Vous avez cru injustement que je vous serais semblable, mais je vous convaincrai et je dévoilerai vos péchés à vos propres yeux. »

Patience et bonté infinies de Dieu.

11. Voyez-vous la bonté ineffable de Dieu? Voyez-vous l'excès de son amour? Voyez-vous sa patience infinie? Car le silence de Dieu, c'est sa patience. Vous avez porté l'audace jusqu'à commettre tant de fois des crimes énormes, et cependant je ne vous ai point puni, j'ai tout souffert, tout supporté, pour vous laisser le temps de vous repentir. Mais vous, loin d'en profiter, vous vous êtes enfoncé plus profondément dans l'abîme du vice. Non-seulement vous n'avez point changé de vie, vous n'avez pas eu honte de votre conduite, vous ne vous êtes pas condamné vous-même pour les crimes que vous avez commis, mais vous avez méconnu cette longue patience dont j'ai usé à votre égard, cette longanimité, ce silence avec lequel j'ai supporté tant d'infamies. Vous avez attribué cette tolérance non pas à ma patience, à ma bonté, mais à la volonté de ne point vous punir et à une espèce d'approbation de votre vie criminelle.

« Comprenez ces vérités, vous qui oubliez le Seigneur. » Quelles sont-elles? Celles que je viens d'exposer, dit le prophète. Que signifie ce mot : « Comprenez ? » Considérez. Qu'y a-t-il donc d'obscur dans ce qu'il vient de dire et qui ait besoin d'explication? Ce qu'il y a de plus important dans les enseignements du Roi-prophète, c'est le changement qu'il annonce devoir se faire dans le culte que nous rendons à Dieu. Les sacrifices de l'ancienne loi ont peu de valeur à ses yeux et il se hâte de passer à la loi de l'Evangile. Il voit d'ailleurs les hommes comme ensevelis dans la fange du vice, il veut donc les retirer de ce bourbier du péché, et les délivrer de leurs mauvaises habitudes comme on retire des yeux l'humeur qui les empêche de voir. Voilà pourquoi il les exhorte à se rappeler le souvenir de leurs crimes pour ne point perdre par un oubli coupable les fruits que Dieu leur a préparés. En effet, une longue habitude du vice répand une profonde obscurité sur l'âme, elle ôte l'usage même de la raison et obscurcit les regards pénétrants de l'intelligence. « De peur qu'il ne vous enlève tout d'un coup, et que nul ne puisse vous délivrer. » O clémence ineffable! ce sont là les paroles d'une tendre mère, ou plutôt d'un amour bien supérieur à toute la tendresse d'une mère. Quoi! celui qui a été pour le pécheur un accusateur si sévère, qui a manifesté un si grand courroux, cherche à l'en préserver! Celui qui a dit : « Je te convaincrai et je dévoilerai tes péchés devant tes yeux, » déchire la sentence de condamnation qu'il a prononcée! Ce ne sont plus des coupables qu'il livre au supplice, ce sont des hommes qu'il veut ramener par la persuasion et par les conseils, qu'il veut retenir par une crainte salutaire. Et il leur dit :

« De peur qu'il ne vous saisisse comme un lion et que nul ne puisse vous délivrer. » — « Le sacrifice de louange est celui qui m'honorera, et c'est la voie par laquelle je lui découvrirai le salut de Dieu. » Après leur avoir donné des preuves de sa bonté en se contentant d'avoir recours à la persuasion, aux exhortations, aux menaces, à la crainte du supplice, qu'il nous montre en perspective, il leur donne un nouveau conseil et leur indique la manière de réparer le mal qu'ils ont commis. « Le sacrifice de louange est celui qui m'honorera. » C'est-à-dire que ce sacrifice non-seulement apaisera ma colère, annulera la sentence de condamnation, mais qu'il m'honorera véritablement. Considérez l'excellence de cette action dont Dieu se trouve honoré. « Et c'est la voie par laquelle je lui découvrirai le salut de Dieu. » Quelle récompense admirable! Quelle bonté infinie! Il promet de découvrir à ceux qui font le bien la voie qui mène à Dieu et au véritable salut qui vient de Dieu. Laissons-nous donc persuader par de si magnifiques promesses et honorons Dieu par la sainteté de notre vie et le sacrifice de louanges. Car tel est le sacrifice qui nous ouvre la voie qui conduit au salut. Que Dieu nous donne à tous d'y arriver par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire et la puissance, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CVIII.

« O Dieu, ne taisez pas ma louange, parce que la bouche du pécheur et celle de l'homme trompeur se sont ouvertes pour me déchirer. — Ils ont parlé contre moi avec une langue perfide. Ils m'ont comme assiégé par leurs discours remplis de haine, ils m'ont fait la guerre sans sujet. — Au lieu de m'aimer, ils me déchirent par leurs médisances, et moi cependant je priais. — Ils m'ont rendu le mal pour le bien, et la haine pour l'affection. — Donnez au pécheur l'empire sur lui, et que le démon se tienne à sa droite. — Quand on le jugera, qu'il soit condamné, que sa prière même devienne un crime. Que ses jours soient abrégés, et qu'un autre reçoive son emploi. — Que ses enfants deviennent orphelins, et que sa femme soit sans époux. — Que ses enfants errants et vagabonds soient contraints de mendier, et qu'ils soient chassés de leur demeure. Que l'usurier recherche tout son bien et que les étrangers lui ravissent ses travaux. »

1. Nous avons ici besoin d'une grande prudence, car ces paroles, à ne considérer que le sens qui résulte de leur signification première et littérale, jettent un certain trouble dans l'âme de ceux qui les entendent. Tout ce psaume, en effet, est rempli jusqu'à la fin d'imprécations, expressions d'une âme bouillonnante et enflammée de colère, qui non contente de tirer vengeance du coupable, étend le châtiment sur ses enfants, sur son père et sa mère. Que dis-je? une seule calamité ne lui suffit pas, il les accumule les unes sur les autres. Voyez, que de souhaits de vengeance : « Donnez au pécheur l'empire sur lui, et que le démon se tienne à sa droite. » C'est-à-dire qu'il soit en butte à toutes les accusations, à tous les mauvais desseins des hommes pervers, et qu'il ne puisse en triompher. Car voilà ce que signifient ces paroles : « Quand on le jugera, qu'il soit condamné. » Mais ce châtiment ne lui suffit pas encore, et non content de cette condamnation, il demande qu'un autre lui succède dans ses dignités : « Et qu'un autre reçoive son emploi. » Il ne s'arrête même pas là, et il lui interdit l'accès du seul port qui lui était laissé, en demandant à Dieu de lui fermer le sein de sa miséricorde : « Et que sa prière même devienne un crime. » Que dis-je? il lui souhaite même une mort prématurée : « Que ses jours, dit-il, soient abrégés. » Ce n'est pas encore assez, bien que la mesure parût à son comble. Il déclare, ce qui est la marque d'une âme arrivée au dernier degré de la colère, qu'il ne suffit pas pour lui d'un ou de deux châtiments, et qu'il faut que d'autres soient ajoutés. Les calamités qui suivent sont plus déplorables encore, puisqu'il demande que les enfants qu'il laisse soient orphelins, et que sa femme soit sans époux. Ces malheurs sont la conséquence nécessaire de la mort du coupable, et cependant dans le feu de la colère, le Roi-prophète les mêle aux autres imprécations. Ce n'est pas encore assez que ses enfants soient orphelins; après avoir accumulé sur eux tant de calamités, il y met le comble en demandant qu'ils mènent une vie errante et vagabonde. « Que ses enfants errants et vagabonds soient contraints de mendier. » C'est-à-dire que dans cette vie errante ils n'aient pas même le pain qui leur est nécessaire, qu'ils soient réduits à changer tous les jours d'asile,

chassés, poursuivis par toute la terre sans pouvoir trouver un lieu où ils puissent s'arrêter. A ces imprécations, il en joint encore une plus terrible, il les dévoue à une misère extrême et intolérable où ils ne pourront obtenir aucune assistance de leurs proches, ils seront obligés d'aller de tous les côtés demander des secours à des étrangers et à des inconnus. Ecoutez comme il formule cette imprécation. Après avoir dit : « Que ses enfants, errants et vagabonds, soient contraints de mendier, » il ajoute : « Qu'ils soient chassés de leurs demeures ; que l'usurier recherche tout son bien, et que les étrangers lui ravissent ses travaux. » Voilà un nouveau genre de calamités, leurs biens seront livrés au pillage, à la rapacité artificieuse des usuriers, ils seront en proie à des injustices de toute espèce, et ce qui est plus affreux, au milieu de si grands maux, ils n'auront personne pour les défendre. C'est le sens de cette imprécation : « Qu'il ne trouve personne pour l'assister. »

Ces malheurs sont déjà insupportables par eux-mêmes, mais l'absence de toute protection les rend mille fois plus accablants. « Que nul n'aie pitié de ses enfants orphelins. » Grand Dieu ! jusqu'où va son indignation ! Quoi ! ces enfants, devenus sitôt orphelins, ne pourront rencontrer aucune âme compatissante ? Bien plus, il les précipite dans la mort la plus affreuse. « Que ses enfants soient voués à la destruction , et que son nom s'éteigne dans une seule génération. » Voyez comme la colère respire dans ces paroles et semble ne plus connaître de bornes. Tout son désir est qu'ils soient victimes de fléaux de tout genre, qu'ils épuisent toutes les calamités , et qu'ils périssent sans laisser aucune trace de leur nom. Et comme si le malheur des enfants ne lui suffisait pas encore, il ajoute : « Que l'iniquité de ses pères revive dans la mémoire de l'Eternel, que le péché de sa mère ne soit point oublié. » « Que leurs crimes soient toujours devant le Seigneur, et que leur mémoire soit effacée de dessus la terre. » C'est l'effet d'une extrême colère d'énumérer ainsi les fléaux qu'on a commencé par appeler en général sur la tête de son ennemi, et d'y revenir continuellement. Ainsi après avoir dit : « Que l'iniquité de ses pères revive dans la mémoire du Seigneur, » il ajoute : « Et qu'elle ne soit point oubliée. » C'est la même idée répétée, mais la colère aime ces répétitions, et ces paroles signifient : Tuez-le, égorgez-le, faites-le disparaître. Voyez quel amas d'imprécations ! Si vous le voulez, je vais les récapituler : qu'il tombe entre les mains des méchants, qu'il soit en leur pouvoir, qu'il soit accusé, condamné, qu'il meure d'une mort prématurée, qu'il soit dépouillé de ses honneurs, et qu'il les voie transmis non pas à ses enfants, mais à des étrangers. Que son épouse périsse, que ses enfants soient pauvres, orphelins , réduits à la dernière indigence, qu'ils soient condamnés, chassés de tous les côtés, sans que personne vienne à leur aide. Qu'ils ne trouvent même en Dieu aucune compassion, qu'il n'y ait pour eux ni port ni refuge, que son nom soit effacé de dessus la terre, que sa mort soit sans gloire, que son père et sa mère portent la peine de ses péchés , et qu'ils périssent eux-mêmes sans laisser aucune trace de leur passage.

2. N'êtes-vous point frappés d'épouvante en entendant ces paroles ? Ne désirez-vous point savoir sur qui tombent ces imprécations ? Lorsque nous entendons un homme en injurier un autre, nous cherchons à savoir de ceux qui sont présents quel est celui qu'on insulte. Or ici, où ces imprécations sortent de la bouche du Prophète, à plus forte raison devons-nous chercher à connaître, dans un sentiment de crainte et de frayeur, quel est celui qui a encouru une si violente indignation, et qui a contristé l'Esprit saint au point d'attirer sur sa tête de si terribles fléaux. Examinons donc ce psaume dès le commencement avec la plus grande attention. Soyez sans inquiétude, je l'expliquerai de mon côté avec tout le soin possible. Toutes ces questions ont une grande importance. Premièrement, pourquoi au châtiment ignominieux de celui qui est coupable, vient se joindre celui de ses enfants, de son épouse et de ses parents ? Secondement, quel est celui qui est l'objet de ces imprécations ? Troisièmement, comment le Prince des apôtres applique-t-il à Judas ce psaume, ou plutôt une partie de ce

psaume? « Car il est écrit, dit-il, dans le livre des psaumes : Que leur habitation soit déserte, et que personne n'habite sous ses tentes. » *Act.*, I, 20. Ces paroles donnent lieu à une autre question. Car les deux parties de la citation ne se trouvent point dans le même psaume; aussi saint Pierre ne dit pas : Dans ce psaume; mais : « Dans le livre des psaumes. » En effet, ce premier membre : « Que leur habitation soit déserte, » se lit dans un psaume, *Psalm.* LXVIII, 26; et dans un autre, ce second membre : « Et qu'un autre reçoive son apostolat. » L'Apôtre a réuni ces deux propositions dans un seul témoignage. C'est ce que saint Paul fait ordinairement, comme lorsqu'il cite ces paroles du prophète : « Il sortira de Sion un libérateur qui bannira l'impiété de Jacob. Et c'est là l'alliance que je ferai avec eux, lorsque j'aurai effacé leurs péchés. » *Rom.*, XI, 26; *Isa.*, LIX, 20; XXVII, 9.

Mais, me demandera-t-on, comment qualifier ce psaume? Est-ce une prophétie, est-ce une imprécation? C'est une prophétie sous forme d'imprécation; la sainte Ecriture nous offre un exemple du même genre dans les dernières paroles du patriarche Jacob. Le dessein de Dieu était que les châtiments des uns devinssent une leçon utile pour ceux qui viendraient à les connaître. Voilà pourquoi un grand nombre de prophéties sont faites de manière à inspirer au peuple une crainte salutaire par les menaces qu'elles contiennent. Il y a, en effet, une grande différence entre annoncer simplement les malheurs réservés à un homme, ou de les prédire avec l'accent de la colère et de l'indignation. Je prouve, par un exemple tiré des prophètes eux-mêmes, que cette interprétation n'est pas arbitraire. « Lorsque Jacob fut pour mourir, il dit à ses enfants : Venez, afin que je vous annonce ce qui doit vous arriver dans les derniers temps. » *Genes.*, XLIX, 1. Sur le point de prophétiser, il est comme sous l'inspiration d'une vive colère, qui éclate en imprécations : « Ruben, mon fils aîné, tu es dur à supporter, tu as été dur et insolent, tu m'as outragé, tu t'es répandu comme l'eau, tu ne croîtras point. » *Ibid.*, 3. Il lui prédit ainsi sa ruine future, sous forme de malédiction. Au contraire, lorsqu'il prédit d'heureux événements, il emploie la forme de la prière : « Que Dieu vous donne de la rosée du ciel et de la graisse de la terre. » *Genes.*, XXVII, 28. Cependant, c'est en même temps une prophétie. Il est évident que ce n'est point ici l'expression d'un sentiment tout humain. Son père avait déjà fait une prophétie du même genre à l'égard de Chanaan : « Chanaan sera l'esclave des autres. » *Genes.*, IX, 25. Ainsi Dieu vous apprend qu'il est le protecteur de ceux qui souffrent de l'injustice, et qu'il en punit sévèrement les auteurs. Jésus-Christ s'est servi lui-même de cette figure dans cette prophétie, où il déplore les malheurs qu'il prédit : « Malheur à toi, Chorazin; malheur à toi, Bethsaïda! » *Luc.*, X, 13. De même, lorsqu'il s'écrie : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes. » *Luc.*, XIII, 34.

Quel est donc l'objet de ce psaume? Judas, pour une partie, et l'Esprit saint a inspiré à David la prophétie qui le concerne; le reste du psaume s'applique à d'autres. C'est encore là un des caractères de la prophétie, et elle se présente souvent à nous sous cette forme; le commencement s'applique à une personne, la fin à une autre. Voici une nouvelle preuve de la même vérité. Lorsque les Juifs furent entrés dans la terre promise, Dieu ordonna au fils de Navé de diviser les douze tribus en douze parties différentes, puis de bénir les unes et de maudire les autres. Ces bénédictions et ces malédictions étaient donc la prophétie de ce qui devait arriver : « Vous serez maudit dans la ville, disait-elle, et vous serez maudit dans les champs. » *Deut.*, XXVIII, 16, et Josué, dans une longue énumération, poursuit les nombreuses malédictions de ce genre, qui concernent les diverses tribus.

Respectons l'autorité divine du sacerdoce.

Quant au psaume qui nous occupe, on peut dire que, sous cette forme d'imprécations, c'est une prophétie qui annonce et prédit les malheurs qui doivent arriver à Judas, et qui, en second lieu, a pour objet ceux qui se révoltent contre l'autorité sacerdotale. Son but est de nous apprendre quel crime c'est de s'insurger contre l'autorité divine du sacerdoce, et d'avoir recours

contre elle à la ruse et à l'iniquité. Le tableau de tant de calamités réunies nous fait connaître le triste sort réservé à ceux qui outragent leurs frères et persécutent, avec toutes les ressources de la ruse et d'un esprit corrompu, ceux qui ne leur ont fait aucun mal. Le Roi-prophète demande que ses enfants soient punis; n'en soyez point surpris, mon cher frère; ceux qu'il appelle ici ses enfants, sont les complices de ses injustices. L'Ecriture a coutume de donner ce nom aux enfants qui sont tels par la filiation du sang, et à ceux qui ne le sont que par la filiation du crime, quand même ils ne le seraient point par la filiation naturelle. C'est dans ce sens que Jésus-Christ dit aux Juifs : « Vous êtes les enfants du diable. » *Joan.*, VIII, 44. Et cependant les Juifs n'étaient point ses enfants par nature. Comment des êtres charnels auraient-ils pu être les enfants d'un être incorporel? C'est la société et la complicité du vice qui a établi entre eux une véritable parenté. C'est dans ce même sens que Notre-Seigneur les retranche de la race d'Abraham : « Si vous étiez les enfants d'Abraham, leur dit-il, vous feriez les œuvres d'Abraham. » *Joan.*, VIII, 39. Que le fils ne soit point puni pour son père, ni le père pour son fils, c'est une vérité évidente pour chacun. La loi elle-même confirme cette vérité; elle ne fait d'exception que pour le père qui a mal élevé son fils, et alors ce n'est point pour son fils, mais pour sa négligence qu'il est puni comme le fut Hélie.

Quels sont les hommes que l'Ecriture appelle ses enfants.

3. Reprenons, si vous le voulez, ce psaume dès les premiers versets : « O Dieu, ne taisez pas ma louange. » Un autre interprète traduit : « O Dieu, ne soyez point sourd à ma louange. » Un autre : « Ne gardez pas le silence, » c'est-à-dire, n'oubliez pas de punir et de venger les injustices dont j'ai été victime. Vous avez la gloire, la grandeur, la puissance nécessaire pour exercer cette juste vengeance. « Parce que la bouche du pécheur et celle de l'homme trompeur se sont ouvertes contre moi; ils ont parlé contre moi avec une langue perfide; ils m'ont comme assiégé par leurs discours remplis de haine, ils m'ont fait la guerre sans sujet. Au lieu de m'aimer, ils me déchirent par leurs médisances; et moi, cependant, je priais. » Vous voyez quel excès de perversité, quels coupables complots, quelle préméditation dans le crime! Voilà ce qui provoque surtout l'indignation de Dieu; c'est cette combinaison savante et réfléchie du crime dans les méchants qui le commettent. Il y a, en effet, une grande différence entre celui que la séduction et l'enchantement font tomber dans le crime, et celui qui en fait profession, et surtout qui va jusqu'aux dernières limites, en exerçant sa méchanceté sur l'innocence elle-même. Le sens de ces paroles : « Au lieu de m'aimer, ils me déchirent par leurs médisances » est qu'ils ont répondu par une noire ingratitude aux avances de leur bienfaiteur, si digne d'être aimé et d'obtenir une autre récompense de ses bienfaits : « Et moi, cependant, je priais. » Voyez quelle sagesse! quelle modération! quelle douceur! quelle piété! Je ne prenais pas les armes, je ne marchais pas pour les combattre, c'est près de vous que je me réfugiais, j'implorais votre alliance, votre protection, ces armes invincibles, ce secours auquel rien ne peut résister. Puis, après avoir prédit la triste fin de Judas, comment il se jugea lui-même digne de mort, comment il prononça sa sentence, comment il se pendit, comment son apostolat fut donné à un autre, il revient au sujet principal du psaume. C'est encore, en effet, un des caractères de la prophétie, d'interrompre ses prédictions, d'y mêler quelque trait historique, et de revenir ensuite à son premier objet. L'obscurité qui couvre la prophétie a pour cause l'ingratitude des Juifs. Le prophète, comme je l'ai dit, semble faire allusion à un personnage qui, après le retour de la captivité de Babylone, aurait conspiré contre l'autorité sacerdotale. Il lui prophétise donc les plus grands malheurs. Il sera privé de tout appui, et le Roi-prophète demande qu'aucun port ne lui soit ouvert, et qu'il ne puisse jamais obtenir ni miséricorde, ni bonté, ni pardon. Comme je l'ai dit plus haut, et comme je ne cesserai de le répéter, ce psaume paraît être un tissu d'imprécations; et, en réalité, c'est une prophétie des effets de la colère de Dieu contre ceux qui forment de coupables desseins contre l'autorité sacerdotale. Il fait ensuite l'énuméra-

tion de toutes les calamités qui doivent tomber sur eux. « Parce qu'il ne s'est point souvenu de faire miséricorde. Et qu'il a persécuté l'homme pauvre et indigent, et cherché à faire mourir celui dont le cœur était brisé de douleur. » Le dernier degré de la cruauté, le comble de l'inhumanité, c'est de s'attaquer à celui qui devrait bien plutôt exciter les sentiments de la pitié et de la commisération. Celui qui en est arrivé à ce degré descend jusqu'aux instincts des bêtes féroces, il les surpasse même en cruauté. Les animaux tiennent de la nature cet instinct de férocité; l'homme, au contraire, qui a la raison en partage, prostitue au crime cette noble faculté. Les animaux féroces eux-mêmes traitent avec une certaine affection, avec une sorte de douceur, les animaux de même espèce; mais ces hommes, sans respect pour les liens de la nature qui leur est commune, cherchent à renverser et à détruire celui à qui ils auraient dû témoigner de la pitié, prêter appui et assistance.

« Il a aimé la malédiction, elle fondra sur lui; il a rejeté la bénédiction, elle s'éloignera de lui. » Après toutes ces imprécations et ces tristes souhaits, le Roi-prophète déclare qu'il n'en est point la cause, et qu'il faut la chercher tout entière dans celui qui a repoussé par ses actions le secours de Dieu, et s'est exposé directement aux coups de sa vengeance. Il a revêtu la malédiction comme un vêtement, elle est entrée comme l'eau dans ses entrailles, et comme l'huile dans ses os. En s'exprimant de la sorte, le prophète veut nous montrer la violence et la perpétuité du châtiment, et nous apprendre que tous les hommes sont les auteurs des maux qui leur arrivent, puisque c'est par leurs actions et leur conduite qu'ils se privent des biens qui les attendaient, et qu'ils se rendent dignes des châtiments de la vengeance divine. «Qu'elle soit sur lui comme le manteau dont il se couvre, et comme la ceinture qui serre toujours ses reins.» Nous voyons ici la vengeance incompréhensible de Dieu qui s'attache à ces infortunés. Ces paroles signifient que ces fléaux seront tellement identifiés avec leurs victimes, qu'aucun changement ne sera possible, et qu'ils feront à jamais leur désespoir par leur invariable continuité. Mais ce n'est pas seulement cet homme dont parle le prophète qui sera châtié pour sa méchanceté et pour ses crimes; tous ceux qui imitent sa conduite partageront son supplice. « Tel est le salaire que Dieu réserve à ceux qui m'attaquent par leurs médisances. » C'est-à-dire, tel sera le châtiment, le supplice de mes ennemis, qui me tendent des embûches et me déclarent la guerre. « Et de ceux qui profèrent des paroles meurtrières contre moi. » Les simples paroles elles-mêmes seront donc punies, et d'un châtiment des plus rigoureux.

4. Après avoir terminé cette énumération, le Roi-prophète a de nouveau recours à Dieu pour implorer sa protection. Il ne se contente pas de prédire le châtiment de ses ennemis, il veut nous montrer que les opprimés ont Dieu pour vengeur des injustices qui leur sont faites, et qu'ils trouvent en lui un appui ferme et assuré. « Et vous, Seigneur, agissez pour moi à cause de votre nom. » Voyez la religion et tout à la fois l'humilité du prophète; les maux qu'il endurait étaient un titre légitime pour obtenir le secours de Dieu. Nous voyons, en effet, dans une multitude d'endroits de l'Ecriture, que les hommes victimes de l'injustice ont un droit tout particulier de réclamer la protection du ciel. Cependant il ne fait point usage de ce titre, et ne met sa confiance que dans la bonté de Dieu. « Agissez pour moi à cause de votre nom. » Ce n'est point parce que j'en suis digne, mais parce que vous êtes bon et miséricordieux. Il ajoute : « Parce que votre miséricorde est pleine de douceur. » Il a raison de s'exprimer de la sorte, car il n'en est pas ainsi de la miséricorde des hommes, qui devient souvent dans leurs mains un instrument de destruction et de mort, tandis que Dieu n'est jamais miséricordieux que dans notre intérêt. « Délivrez-moi, parce que je suis pauvre et dans l'indigence, et mon cœur est troublé au dedans de moi. » Vous le voyez, il prie Dieu de nouveau de le délivrer, non parce qu'il est digne, ni parce qu'il est juste, mais parce qu'il est tout à fait accablé et en proie à d'innombrables douleurs. « Et mon cœur est troublé au dedans de moi. » Telle est la force de l'épreuve,

non-seulement elle tourmente le corps, mais elle jette le trouble dans l'âme. « J'ai passé comme l'ombre qui s'incline, je suis jeté çà et là comme la sauterelle; » figure qui exprime la violence des desseins pervers de ses ennemis, leur méchanceté indicible, et les sentiments dont il est animé au milieu de ces rudes épreuves. « Mes genoux sont affaiblis par le jeûne, et ma chair est toute changée, parce que je n'ai pu m'oindre d'huile. » Vous voyez les armes qu'il oppose à ses ennemis et le genre de vexations qu'ils lui faisaient endurer. « Je suis devenu pour eux un objet d'opprobre, ils me regardent et secouent la tête. » Voilà bien le caractère des méchants; loin que la religion et la piété du juste qu'ils oppriment les désarment, c'est pour eux un nouveau sujet de railleries, d'insultes et de nouvelles attaques.

Et que fait le juste? Il a recours à l'invincible protection de Dieu, à cette force toujours victorieuse de ses ennemis. « Venez à mon aide, Seigneur mon Dieu, sauvez-moi dans votre miséricorde. Qu'ils sachent que mon salut est l'œuvre de votre main, et que c'est vous-même qui l'avez opéré. » Que veulent dire ces paroles: « Votre main? » C'est-à-dire votre protection, votre appui. Je ne veux pas seulement être sauvé, mais je veux qu'ils sachent quel a été mon Sauveur et que je remporte ainsi un double trophée, une double couronne, une gloire éclatante. « Ils me maudissent, mais vous les bénirez. Ceux qui s'élèvent contre moi seront confondus, et votre serviteur se réjouira en vous. » Le Roi-prophète nous donne ici une leçon de haute sagesse. Il veut nous apprendre que toutes les malédictions de ses ennemis ne peuvent prévaloir contre la bénédiction de Dieu, que non-seulement elles ne leur feront aucun mal, mais que ces outrages et ces opprobres retomberont de tout leur poids sur leurs auteurs. « Mais votre serviteur se réjouira en vous. » Remarquez cette expression « en vous, » elle nous apprend que la source de la vraie joie est la même, d'où découlent sur lui tant de biens. Quelle affliction, semble-t-il dire, pourrait encore troubler mon cœur rempli de cette joie que rien ne peut altérer? « Que ceux qui me calomnient soient couverts de honte, et qu'ils soient enveloppés de leur confusion comme d'un manteau. » Vous voyez qu'il n'appelle pas seulement sur eux le châtiment, mais l'humiliation, mais la honte, afin qu'elles soient pour eux une correction utile et une occasion de devenir meilleurs. « Je bénirai Dieu de toute la force de ma voix, et je le louerai au milieu d'un peuple nombreux. » « Parce qu'il s'est tenu à la droite du pauvre pour délivrer mon âme de ceux qui la persécutaient. » Pour tous ces biens qu'il a reçus de Dieu, il lui offre un hymne, un cantique de louanges, d'actions de grâces, il annonce à tous les hommes les œuvres de sa puissance, et publie comme au milieu d'un théâtre les bienfaits dont Dieu l'a comblé. Voilà le sacrifice, voilà l'offrande que Dieu a pour agréable, c'est de conserver toujours le souvenir de ses bienfaits, de le graver profondément dans son âme, de les publier continuellement, de les porter à la connaissance de tous les hommes. Grâce à ces sentiments de reconnaissance, celui qui est l'objet d'un bienfait reçoit une nouvelle récompense, et se rend digne d'une protection plus grande. D'un autre côté, ceux qui entendent le récit de ces bienfaits en deviennent meilleurs, et la vue des grâces que Dieu a répandues sur leurs frères devient pour eux un puissant encouragement à la pratique de la vertu.

PSAUME CIX.

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite. »

1. Réveillons notre attention, et apportons ici une grande application d'esprit. Ce psaume renferme les vérités les plus sublimes, propres à confondre non pas une seule erreur, mais l'hérésie dans ses formes les plus variées. En effet, il est dirigé à la fois contre les Juifs, contre Paul de Samosate, contre les Ariens, contre les Marcionites, contre les Manichéens, et contre tous ceux qui refusent de croire à la résurrection. Or puisque le combat est engagé con-

tre tant d'ennemis à la fois, il nous faut multiplier nos regards pour apprécier avec soin la nature particulière de cette guerre. Dans les combats du cirque, une circonstance de la lutte peut échapper au spectateur sans qu'il en souffre aucun dommage; car ce n'est point pour s'instruire, mais pour se récréer qu'on se rend à ce spectacle. Mais ici, si vous ne savez parfaitement l'ordre de bataille adopté par l'ennemi et comment vous pouvez le repousser, vous éprouverez les plus grandes pertes. Prévenez ce danger en appliquant fortement votre esprit et en prêtant une oreille attentive. Ce sont les Juifs que nous attaquons en premier lieu, et c'est contre eux que nous engageons la lutte, en nous servant comme auxiliaire de ces paroles du Roi-prophète. Nous affirmons qu'elles s'appliquent directement à Jésus-Christ, interprétation qu'ils rejettent et qu'ils cherchent à remplacer par une autre. Réfutons d'abord leurs raisons, nous établirons ensuite les nôtres. Demandons-leur tout d'abord quel est celui que le saint roi appelle son Seigneur : « Le Seigneur, dit-il, a dit à mon Seigneur. » Car il n'est pas ici question d'une seule personne, mais de deux personnes dont l'une adresse la parole à l'autre. Quelle est donc celle qui prend la parole? Dieu, répondent-ils. Quelle est celle à qui Dieu parle ? Abraham, disent les uns, Zorobabel, disent les autres, ou d'autres personnages encore. Ils sont semblables à des gens ivres qui parlent sans pouvoir s'entendre ou à des hommes qui marchent dans les ténèbres et qui se heurtent les uns les autres. Mais veuillez me répondre : Est-ce que Zorobabel est le Seigneur de David? Quelle vraisemblance alors qu'il ait tenu lui-même à grand honneur d'être appelé David? La suite du psaume prouve jusqu'à l'évidence qu'il n'est ici question ni de Zorobabel, ni de David, car ni l'un ni l'autre n'ont exercé les fonctions sacerdotales. Celui dont parle ici le Roi-prophète est revêtu d'un sacerdoce d'un caractère nouveau et admirable. « Vous êtes prêtre, lui dit-il, pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. » Abordons maintenant la question que nous nous sommes proposé de résoudre. Il en est qui donnent des interprétations plus misérables encore et qui prétendent que le Roi-prophète veut ici parler du peuple. Est-ce que le peuple a jamais été prêtre, et peut-on lui appliquer avec plus de raison la suite du psaume? Laissons donc cette interprétation surannée, qui ne mérite pas d'être réfutée, et passons à une autre. Que disent-ils encore? Que c'est le serviteur d'Abraham qui parle ainsi de son maître. Se peut-il rien de plus faible? Que vient faire ici le serviteur d'Abraham ? où voit-on que son maître ait été revêtu du sacerdoce, lui qui s'adressa au grand prêtre Melchisédech et lui demanda sa bénédiction? Et avec quelle apparence de raison appliquera-t-on à Abraham les paroles suivantes : « Je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du matin? » Conviennent-elles mieux à David, à Zorobabel ou au peuple? Il s'agit évidemment d'une opération au-dessus de la nature humaine. Et comment expliquer ces paroles : « Asseyez-vous à ma droite, » en les appliquant à ces divers personnages? Comment supposer que Dieu dise à Abraham : « Asseyez-vous à ma droite, » alors qu'Abraham regarde comme un très-grand honneur d'être admis à se tenir près des anges?

Mais quelles sont donc les graves objections que nos adversaires nous opposent? Comment, nous disent-ils, vous osez nous parler d'un autre Seigneur devant cette déclaration si expresse de l'Ecriture : « Le Seigneur votre Dieu est le seul et unique Seigneur, et vous n'adorerez que lui, et il n'y a point d'autre Dieu que lui? » *Deut.*, VI, 4-13; IV, 35. A qui, je vous le demande, s'adressent ces paroles? C'est à vous, Juifs, qui perdez si vite le souvenir des bienfaits de Dieu. Pourquoi n'a-t-on rien dit de semblable ni à Abraham, ni à Isaac, ni à Jacob, ni à Moïse, mais est-ce à vous seuls qu'on tient ce langage, après qu'à peine sortis de l'Egypte vous vous étiez fabriqué un veau d'or? Pourquoi, dites-le moi? Si vous en ignorez la raison, je vais vous l'apprendre. Après votre sortie de l'Egypte, vous vous étiez fait un veau d'or pour l'adorer, vous vous étiez initiés au culte de Béelphégor, vous étiez en adoration devant cette multitude de fausses divinités. Dieu voulut

Pourquoi Dieu est appelé un seul Dieu.

donc guérir cette maladie, et cette expression « le seul Dieu, » a pour objet de le distinguer de toute cette foule de faux dieux, et non point de nier l'existence du Fils unique. Car pourquoi Dieu dit-il dès le commencement : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance? » *Genes.*, I, 26. Et encore : « Venez, descendons en ce lieu, et confondons leur langage? » *Genes.*, XI, 7. Pourquoi David lui-même s'exprime-t-il de la sorte : « C'est pourquoi Dieu, votre Dieu, vous a donné une onction plus excellente qu'à tous ceux qui y ont part avec vous? » *Psalm.* XLIV, 8. Or, si Moïse vous tient ce langage : « Le Seigneur votre Dieu est le seul Seigneur, » c'est votre faiblesse d'esprit qui en est la cause. Et qu'y a-t-il d'étonnant qu'il suive cette conduite à l'égard des vérités dogmatiques? Dans les préceptes moraux, Dieu abaisse aussi la perfection de la règle pour permettre un usage moins parfait, afin de condescendre à notre faiblesse. Ainsi, il a permis de renvoyer une femme et d'en prendre une autre, permission que ne contenait pas la loi portée dans l'origine. Il établit encore une grande distinction entre les différents aliments, bien qu'il eût commencé par dire à l'homme : « Je vous ai abandonné toutes ces choses pour être votre nourriture, comme les légumes et les herbes de la campagne. » *Genes.*, IX, 3. Il a également donné un grand nombre de lois relativement au lieu où il doit être adoré, il ne permet pas qu'on lui adresse indifféremment partout des prières, et cependant il n'avait rien prescrit à cet égard dans le commencement. Il s'était même manifesté à Abraham dans la Perse, dans la Palestine, et en beaucoup d'autres endroits, de même qu'il se manifesta ensuite à Moïse dans le désert.

2. Quoi donc, me direz-vous, l'Ecriture est-elle en contradiction avec elle-même? Non, sans doute, mais elle règle chaque chose suivant les temps et pour le plus grand bien des hommes, et remédie ainsi à la faiblesse des générations qui se succèdent. Voilà pourquoi elle vous dit, ô Juifs : « Le Seigneur votre Dieu est le seul Seigneur. » Cependant les prophètes ont enseigné dans leurs livres que Dieu a un Fils. Ils n'ont point professé ouvertement cette vérité, pour ne pas scandaliser la faiblesse de votre esprit, mais ils ne l'ont point aussi dissimulée, pour vous donner les moyens de sortir de votre erreur et de puiser dans leurs oracles les enseignements de la vérité. C'est par là que nous pouvons démontrer le caractère véritablement prophétique des écrits des prophètes, et prouver aux païens, en discutant avec eux, que l'Ancien Testament est digne de foi. Au contraire, si vous supprimez cette preuve, comment fermerez-vous la bouche aux païens? Que leur direz-vous? la sortie d'Egypte et les prophéties qui vous concernent? Ils refuseront de les admettre. Mais si vous leur citez les prophéties de l'Ancien Testament qui ont rapport à Jésus-Christ, et que vous leur démontrez la conformité des événements avec les oracles prophétiques, toute résistance leur deviendra impossible. Si vous attaquez nos dogmes, ô Juifs, comment pourrez-vous défendre l'Ancien Testament? Si l'on vient à vous demander : Comment établissez-vous la véracité des livres de Moïse, que répondrez-vous? Nous croyons à la véracité de ces livres. Nos livres ont donc une véracité beaucoup plus grande, car nous aussi nous croyons à leur véracité; et tandis que vous ne formez qu'une seule nation, nous représentons l'univers entier. D'ailleurs, la puissance de l'action de Moïse sur vous a été beaucoup moins grande que celle de Jésus-Christ sur nous, et votre religion a cessé d'exister tandis que la nôtre subsiste. Alléguerez-vous les prédictions? Mais nous en avons un plus grand nombre que vous.

Si donc vous supprimez nos titres, vous obscurcissez les vôtres. Invoquerez-vous les miracles? Mais vous ne pouvez montrer aucun des miracles de Moïse, puisqu'il n'a fait que passer et qu'il n'existe plus, tandis que nous pouvons vous faire voir les miracles si nombreux et si variés que Jésus-Christ ne cesse d'opérer au milieu de nous, et des prédictions plus éclatantes que le soleil. Vous réfugierez-vous dans votre loi? Mais la nôtre est remplie d'une sagesse bien plus parfaite. Qu'avez-vous encore à dire? Vous êtes sortis d'Egypte malgré les Egyptiens? Mais comment pouvez-vous comparer votre triomphe sur les Egyptiens aux victoires

remportées sur l'univers entier armé contre nous? Si je parle de la sorte, ce n'est pas pour opposer le Nouveau Testament à l'Ancien, à Dieu ne plaise, mais pour imposer silence à l'ingratitude des Juifs : car Dieu est l'auteur de l'Ancien comme du Nouveau Testament et des prodiges opérés dans l'un comme dans l'autre. Mais ce que je veux démontrer, c'est que les Juifs, en rejetant les prophéties qui ont Jésus-Christ pour objet, anéantissent la plus grande partie des oracles prophétiques, et qu'ils ne peuvent établir l'origine divine de l'Ancien Testament sans admettre le Nouveau. N'est-ce pas une vérité évidente pour ceux qui ont le sens commun, que ce psaume ne peut s'appliquer à un homme? En faut-il d'autre preuve que ces paroles : « Asseyez-vous à ma droite, » que le nom de Seigneur donné à celui à qui Dieu s'adresse, que d'avoir été engendré avant l'étoile du matin, que d'être prêtre selon l'ordre de Melchisédech, que d'entendre enfin le Prophète lui dire : « Votre souveraineté est avec vous? »

Si un autre Juif vient nous dire qu'il est chrétien, si un Paul de Samosate s'élève contre nous, nous pouvons aussi le combattre avec les armes que nous fournit le Nouveau Testament. Mais de peur qu'on ne nous reproche d'abandonner notre plan d'attaque pour en prendre un autre, combattons cet adversaire avec les mêmes armes. Qu'ose-t-il donc avancer? Jésus-Christ n'est qu'un homme, et son existence ne remonte pas au delà de sa naissance du sein de Marie. Que répondrez-vous donc, dites-moi, à ces paroles du Psaume : « Je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du matin? » Les raisons que nous avons fait valoir contre les Juifs, nous pouvons également les opposer aux partisans de cet hérésiarque. La faute n'en est pas à nous, mais à ceux qui ont avec les Juifs une si grande affinité de doctrine, ce qui nous force de nous servir contre eux des mêmes armes. Ils dirigent contre nous le même système d'attaque, il nous faut les percer des mêmes traits. Que signifient donc ici ces deux personnages assis sur le même trône? Le Roi-prophète veut nous montrer qu'ils sont égaux en honneur et en dignité, ce qui suffit pour fermer la bouche aux Ariens. Voilà pourquoi Jésus, répondant aux Juifs qui admettaient que le Christ était fils de David, leur fait cette question : « Comment donc David qui était inspiré l'appelle-t-il son Seigneur, lorsqu'il dit : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite? » *Matth.*, XXII, 43-44. Plus tard, saint Paul parlant de l'incarnation, et s'expliquant plus clairement sur ce mystère, porte un coup mortel aux Marcionites et aux Manichéens et à tous ceux qui sont atteints de la même maladie; et il démontre avec cette sagesse sublime qui convient à un tel sujet comment il est prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Mais revenons à notre sujet : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite. » Vous le voyez, il y a ici égalité d'honneur. Le trône est le symbole de la royauté, et comme il n'y a qu'un seul trône, tous deux partagent l'honneur de la même royauté. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : « Dieu a fait des esprits ses envoyés, et des flammes ses ministres. Mais au Fils il dit : Votre trône, ô Dieu, sera un trône éternel. » *Hebr.*, I, 7-8. C'est pour la même raison que Daniel voyait toutes les créatures, les anges, les archanges, debout autour de Dieu, tandis que le Fils de Dieu s'avançait sur les nuées et parvenait jusqu'à l'Ancien des jours. Si quelques personnes sont scandalisées de cette manière de parler, qu'elles méditent ces paroles du Psaume : Asseyez-vous à ma droite, et elles cesseront d'être étonnées. Nous ne disons pas que le Fils est plus grand que le Père, parce qu'il est assis à sa droite, c'est-à-dire à la première place d'honneur; mais n'en concluez pas non plus que le Fils soit inférieur au Père, dites seulement que leur substance est égale comme leur dignité. « Jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. » Et quels sont ces ennemis? Ecoutez ce que dit saint Paul : « Jésus-Christ d'abord comme les prémices; puis ceux qui sont à Jésus-Christ et qui ont cru à son avénement. Ensuite viendra la fin de toute chose. Car Jésus-Christ doit régner jusqu'à ce que Dieu ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. » I *Cor.*, XV, 23-25.

3. Avez-vous remarqué la parfaite harmonie

qui règne entre le Roi-prophète et l'Apôtre? L'un dit : « Jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied ; » l'autre : « Jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. » Mais ni cette expression « tant que » (ἕως), ni cette autre « jusqu'à ce que » (μέχρις), ne désignent un temps limité. Car, si son règne ne devait pas s'étendre au delà, où serait la vérité de ces paroles du Prophète : « Sa puissance est une puissance éternelle, son règne, un règne qui ne doit point s'affaiblir, et ce règne n'aura point de fin ? » *Dan.*, VII, 14; *Luc.*, I, 34. Vous voyez qu'il ne faut pas seulement s'arrêter aux expressions, mais s'élever jusqu'à leur véritable signification. Ne soyez point du reste surpris en entendant le Prophète vous dire que le Père placera ses ennemis sous ses pieds. Ce n'est pas là une marque de la faiblesse du Fils, car saint Paul nous montre le Fils mettant lui-même ses ennemis sous ses pieds, en disant : « Il doit régner jusqu'à ce qu'il place ses ennemis sous ses pieds. » I *Cor.*, XIV, 25. Et dans le même endroit il lui attribue toute puissance lorsqu'il dit : « Lorsqu'il aura remis le royaume à Dieu son Père, et qu'il aura anéanti toute domination et toute puissance. » *Ibid.*, 24. C'est-à-dire, lorsqu'il aura définitivement assuré son empire, il anéantira toute puissance. Tel est le sens du mot καταργήσει. Il attribue toute puissance au Fils, mais il ne sépare ici ni le Père du Fils, ni le Fils du Père. Les attributs de l'un sont les attributs de l'autre : « Tout ce qui est à moi est à vous, dit Jésus-Christ, et tout ce qui est à vous est à moi. » *Joan.*, XVII, 10. Lors donc que vous entendez dire que le Père a soumis les ennemis du Fils, n'allez pas croire que le Fils soit étranger à cet acte de puissance; de même lorsque vous lisez que le Fils s'est assujetti ses ennemis, ne dites point que le Père n'a aucune part à cette opération. Toutes ces actions éclatantes, comme en général toutes leurs œuvres, sont communes entre eux.

« Le Seigneur fera sortir de Sion le sceptre de votre puissance. » Le sceptre de la puissance c'est la puissance elle-même. Le Roi-prophète fait sortir de Sion le sceptre de sa puissance, parce que c'est là que le Fils de Dieu a commencé le cours de ses triomphes. C'est là qu'il a donné la loi, c'est là qu'il a opéré ses miracles, c'est de là que la prédication est partie pour se répandre par toute la terre. Si vous voulez entendre ces paroles dans un sens anagogique, écoutez saint Paul qui vous dit : « Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, de l'assemblée des premiers-nés. » *Hebr.*, XII, 22. « Le Seigneur fera sortir de Sion le sceptre de votre puissance. » Tantôt la verge châtie et récompense, tantôt elle console et elle est le symbole de la royauté. Voulez-vous une preuve de ce double office, écoutez ces paroles du Prophète : « Votre houlette et votre verge m'ont consolé. » *Psalm.* XXII, 4 ; et ces autres : « Vous les gouvernerez avec une verge de fer, et vous les briserez comme des vases d'argile. » *Psalm.* II, 9. Saint Paul ne dit-il pas aussi : « Lequel aimez-vous mieux, que je vous aille voir la verge à la main, ou que ce soit avec charité et dans un esprit de douceur? » I *Cor.*, IV, 21. La verge sert donc à châtier, elle est aussi le signe de la royauté. Isaïe dit en effet ; « Une verge sortira de la tige de Jessé, et une fleur s'élèvera de ses racines. » *Isa.*, XI, 1. Et David : « Votre trône, ô Dieu, est un trône éternel, le sceptre de l'équité est le sceptre de votre royaume. » *Psalm.* XLIV, 7. Le sceptre dont parle ici le Roi-prophète c'est la puissance avec laquelle les disciples ont parcouru la terre, réformant les mœurs, ramenant les hommes de leurs égarements insensés à une conduite plus conforme à leur nature et à leur raison. « Allez, leur dit Jésus, enseignez toutes les nations. » *Matth.*, XXVIII, 19. Moïse aussi avait une verge, mais Dieu lui communiqua en outre cette puissance qui lui fit opérer tous ses prodiges. La verge de Moïse sépara les eaux de la mer, celle des apôtres a brisé l'impiété du monde entier. On pourrait même et à juste titre dire que la croix du Sauveur a été la verge de puissance, car c'est cette verge qui a bouleversé la mer et la terre et les a remplies des marques de la puissance divine. Armés de cette verge, les apôtres ont parcouru l'univers entier et ont opéré tant d'étonnants prodiges. A l'aide de cette verge ils triomphaient de tous les obstacles, à commencer par Jérusalem,

« Etablissez votre empire au milieu de vos ennemis. » Cette prophétie n'est-elle pas plus éclatante que le soleil? Que veulent dire ces paroles : « Etablissez votre empire au milieu de vos ennemis? » c'est-à-dire au milieu des Gentils, au milieu des Juifs. C'est ainsi en effet que les églises ont été plantées au milieu des villes, c'est ainsi qu'elles ont établi leur puissance et fait reconnaître leur autorité. Quelle preuve plus grande de cette victoire éclatante des apôtres, que d'avoir élevé des autels au milieu de leurs ennemis, eux qui étaient comme des brebis au milieu des bêtes féroces, comme des agneaux au milieu des loups? C'est ce que Jésus-Christ leur avait dit en leur donnant leur mission : « Voilà que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; » *Matth.*, x, 16; miracle non moins surprenant que le premier. Que les brebis triomphent des loups, c'est en effet un prodige non moins admirable que de vaincre les ennemis dont on est environné de toute part. Mais le miracle le plus étonnant, c'est que douze hommes seulement aient amené à leur doctrine l'univers entier. « Etablissez votre empire au milieu de vos ennemis. » Il ne dit pas : Soyez vainqueur au milieu de vos ennemis, mais : « Etablissez votre empire, » pour nous apprendre que ce n'est pas un trophée élevé après avoir triomphé de ses ennemis, mais un empire qui s'établit avec autorité. Tel était en effet le caractère de la victoire remportée par les apôtres; Jésus-Christ était avec eux, ce qu'ils faisaient était empreint d'une autorité souveraine. C'est ce qui explique comment toutes les maisons s'ouvraient devant eux, comment ceux qui embrassaient la foi leur étaient plus soumis que les plus obéissants des esclaves, comment ils vendaient leurs biens et en apportaient le prix aux pieds des apôtres, sans même oser prendre sur ce qui leur appartenait pour subvenir à leurs besoins, comment enfin les fidèles les avaient en si haute estime qu'ils n'osaient se joindre à eux.

4. Cette puissance ne se bornait pas aux chrétiens, elle s'étendait jusque sur les infidèles. Quel est, dites-moi, le signe auquel on reconnait un serviteur? N'est-ce pas lorsqu'on le voit faire tout ce que lui commande son maître? Et quel est le signe distinct du maître? N'est-ce pas de se faire obéir de ses serviteurs comme il l'entend? Or, quels sont ceux qui ont vu les rois et les princes obligés de se soumettre à leurs volontés? Ne sont-ce pas les apôtres? Oui, sans doute. Les rois et les princes voulaient retenir le monde dans les liens de l'impiété, et faisaient une obligation à leurs sujets de sacrifier aux démons; les apôtres commandaient le contraire, et ils étaient obéis. Vous m'objecterez les prisons où on les jetait, les flagellations sanglantes, les supplices qu'ils enduraient; mais vous énoncez là un des caractères les plus frappants de leur puissance. Comment et dans quel sens? C'est que, malgré ces obstacles, leur volonté ne laissait pas de s'accomplir. Ce n'est point en effet sur les lois des maîtres du monde réunis, mais sur la vertu que reposait leur empire, et la vertu n'a besoin d'aucun secours étranger; je dirai plus, les persécutions multipliées ne faisaient que leur donner un nouvel éclat. On a vu souvent les rois de la terre périr victimes des complots de leurs esclaves, parce que leur puissance était imparfaite et empruntée, tandis que tous les efforts dirigés contre la puissance des apôtres, loin de l'anéantir, n'ont servi qu'à la rendre plus éclatante. Qui donc règne avec plus de gloire, de celui qui a besoin de troupes innombrables pour contenir ses sujets dans le devoir, ou de celui qui sans tout cet appareil se fait obéir à son gré de ses sujets? Il est évident que c'est le dernier. Bien souvent, ces rois qui commandent à des peuples nombreux, auraient perdu l'empire avec la vie, s'ils n'avaient eu pour eux l'appui des lois, et les moyens de défense que leur offraient les villes qu'ils habitaient. Paul au contraire exerçait sa puissance jusqu'au fond des déserts. Voulez-vous une preuve que son règne a été plus brillant que celui des rois? Il a donné des lois à tout l'univers, et les hommes n'ont pas hésité à désobéir aux lois des princes de la terre, pour se soumettre à ses écrits. Quels esclaves ont jamais été soumis à leurs maîtres, quels sujets ont obéi à leurs souverains avec autant de dévouement que les fidèles aux simples lettres de l'apôtre? Qui pourrait exprimer

l'attachement, la tendresse de ces hommes qui étaient prêts à s'arracher les yeux pour leur maître? Qui jamais eut de semblables serviteurs? C'est alors que toutes ces merveilles se présentent à l'esprit du prophète, c'est en voyant les apôtres obéis des chrétiens, devenus redoutables aux infidèles qu'ils chassaient devant eux avec autorité, et Jésus-Christ qui triomphait ainsi dans leur personne, qu'il dit non pas simplement : « Dominez, » mais : « Etablissez votre domination au milieu de vos ennemis, » pour mieux exprimer l'étendue de son empire.

Témoins de ces prodiges, les ennemis des apôtres ne pouvaient rien contre eux, bien qu'ils eussent à leur disposition les lois, les bourreaux et un pouvoir illimité. Mais la puissance des apôtres était bien supérieure, grâce à la présence de Celui qui habitait en eux. C'est par les apôtres en effet que Jésus-Christ a établi son empire et qu'il l'a établi d'une manière souveraine, entière, absolue. Forts de celui qui habitait dans leur âme, on les voyait affronter courageusement les bûchers, les glaives, les bêtes féroces. C'est que Jésus-Christ était avec eux au milieu de toutes ces épreuves ; aussi leurs corps, livrés aux supplices, paraissaient ne plus leur appartenir, ils étaient affranchis de toutes les sollicitudes de la vie présente. Transportés de joie et d'allégresse, dévoués et soumis tout entiers à l'empire de Jésus-Christ, ils sacrifiaient tout, leurs richesses, leur corps, jusqu'à leur vie. Voilà le spectacle que donnaient ceux qui avaient été précédemment les adversaires et les ennemis de Jésus-Christ; car l'invincible puissance de Dieu, non contente d'éteindre cette haine, sut leur inspirer un si grand attachement, un dévouement à toute épreuve.

Lors donc que le Roi-prophète dit que le Père met les ennemis du Fils sous ses pieds, il ne veut pas nous faire entendre que le Fils n'ait aucune part à cet acte de puissance, puisque tout a été fait par le Fils; mais comme je l'ai déjà dit, que le Père et le Fils ne sont qu'un seul Dieu, ayant deux personnalités distinctes, et qu'il n'y a qu'une seule personne qui n'ait pas été engendrée. Voulez-vous une preuve que cette victoire est tout entière l'ouvrage du Fils? Vous la trouverez dans les autres prodiges qu'il a déjà accomplis. Gardez-vous seulement d'entendre les paroles du Prophète dans un sens humain, qui entraînerait des conséquences absurdes. Pour vous en faciliter l'intelligence, écoutez ce que je vais dire. Il en est qui d'ennemis de Jésus-Christ qu'ils étaient, sont devenus ses amis ; d'autres n'ont point cessé d'être ses ennemis. Saint Paul nous indique qu'il doit faire succéder l'amitié à la haine dans le cœur de ses ennemis, quand il dit : « Lorsqu'il aura remis son royaume à Dieu son Père. » I *Cor.*, XV, 24. Le Sauveur lui-même exprime la même vérité dans sa prière : « Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donné à faire. » *Joan.*, XVII, 4. La soumission des ennemis a été l'œuvre du Père; l'œuvre du Fils a été beaucoup plus grande et plus difficile. Car il y a une grande différence entre châtier ceux qui persévèrent dans leur inimitié, ou faire succéder dans leur cœur des sentiments d'amour aux sentiments de haine. Mais n'allons pas en conclure ou que le Fils est inférieur au Père, ou que le Père est inférieur au Fils. Ces œuvres sont communes à la fois au Fils et au Père. Nous en avons une preuve dans ces paroles : « Retirez-vous de moi, maudits, dans le feu éternel qui a été préparé au démon et à ses anges. » *Matth.*, XXV, 41. Celui encore qui envoie les anges pour recueillir l'ivraie, c'est le Fils unique, et c'est lui que nous voyons en toute circonstance faire sentir au démon les effets de sa justice. Les démons eux-mêmes sont forcés de le reconnaître : « Vous êtes venu nous tourmenter avant le temps. » *Matth.*, VIII, 29. C'est donc le Fils qui doit les tourmenter un jour; donc les œuvres qui sont attribuées au Père, sont cependant aussi les œuvres du Fils. Voici une nouvelle preuve que les œuvres du Père sont également celles du Fils : « Personne, dit le Sauveur, ne vient à moi, si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire. » *Joan.*, VI, 44. Et encore : « Personne ne peut venir à mon Père que par moi. » *Joan.*, XIV, 6. Il ne faut donc point entendre ces paroles dans un sens purement naturel. Cette expression même : « Vos ennemis, » ne signifie pas seule-

ment les ennemis du Fils, car, dit encore Notre-Seigneur : « Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père. » *Joan.*, v, 23.

5. Ainsi les Juifs ne sont pas seulement les ennemis du Fils, ils sont encore les ennemis du Père. Voilà pourquoi Dieu les a frappés d'une destruction complète. Il a renversé leur ville de fond en comble et en a fait un amas de ruines. Ce châtiment n'a pas suivi immédiatement sa mort sur la croix, il leur a laissé le temps de se repentir s'ils en avaient eu la volonté, et il leur a envoyé ses apôtres pour les instruire de sa puissance, et leur ménager jusqu'au dernier moment les moyens de se convertir. Mais la maladie dont ils étaient atteints ayant résisté à tous les remèdes, ils furent précipités dans des malheurs extrêmes. Toutefois, ici encore, Dieu les invitait à la pénitence. Le spectacle de leur nationalité détruite, de leur puissance renversée, la vue de Celui qu'ils avaient accablé d'opprobres recevant les adorations du monde entier, devaient les amener nécessairement à reconnaître la vérité. Cependant tous ces moyens de conversion ont été perdus pour eux, ils n'ont donc plus de pardon à espérer, et il ne leur reste à attendre qu'un supplice éternel. Cette expression de marchepied ne doit présenter à votre esprit aucune idée matérielle, elle signifie simplement la soumission de ses ennemis. La preuve évidente que Dieu assujettit ses ennemis à son Fils, se trouve dans les paroles suivantes, car là où il n'y a qu'un trône, il n'y a aussi qu'un marchepied.

« La souveraineté est avec vous au jour de votre puissance. » Il avait dit précédemment : « Jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. » Mais dans la crainte que vous interprétiez ces paroles de la faiblesse du Fils et du besoin qu'il avait d'un secours étranger, il se hâte de détruire par avance ce soupçon en lui disant : « La souveraineté est avec vous au jour de votre puissance. » Que signifient ces paroles : « La souveraineté est avec vous au jour de votre puissance ? » C'est-à-dire elle est en vous, elle n'y est pas survenue accidentellement, elle y est essentiellement et à jamais. C'est cette même vérité qu'Isaïe exprime en ces termes : « Il porte sur son épaule le signe de sa domination ; » *Isa.*, IX, 6 ; c'est-à-dire, il la porte en lui-même, dans sa substance, dans sa nature, prérogative que n'ont pas les rois. Pour eux, leur souveraineté est tout entière dans leurs nombreuses armées, ce qui n'avait pas lieu pour les apôtres. Mais la domination des apôtres eux-mêmes ne fut établie que par une opération extérieure dont ils n'étaient pas les agents. La puissance de Jésus-Christ au contraire était dans sa nature, dans sa substance, il ne l'a pas reçue après qu'il fut engendré, il ne la possède pas comme une chose qui lui vient du dehors, qui lui est accidentelle, il est né avec cette puissance. Aussi, lorsqu'il fut interrogé sur sa royauté, il répondit : « Je suis né, et suis venu dans le monde pour cela. » « La souveraineté est avec vous au jour de votre puissance. » *Joan.*, XVIII, 37. Ces paroles, indépendamment du sens que nous venons de leur donner, en ont encore un autre, et signifient que sa domination ne réside pas dans un principe différent de lui, mais qu'elle est en lui pour l'éternité. Nous voyons souvent la puissance trahir les hommes même de leur vivant, et s'ils la conservent toute leur vie, du moins la perdent-ils toujours en mourant. Le dirai-je? même pendant leur vie, cette souveraineté n'est pas avec eux, elle est tout entière, comme je l'ai dit, dans leurs armées, dans leurs gardes, dans leurs immenses richesses, dans leurs villes fortifiées, et dans d'autres appuis de ce genre. Mais pour Dieu, sa souveraineté est en lui, et elle y est à perpétuité. On ne peut supposer un instant où sa nature n'existe pas, il en est de même de sa royauté.

Souveraineté de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Le pouvoir de Jésus-Christ est éternel.

« Au jour de votre puissance. » Ce jour de sa puissance peut être entendu à la fois et du jour où cette puissance s'est déjà manifestée, et du jour de son avénement futur, car dans l'un comme dans l'autre il fait paraître des marques éclatantes de sa souveraineté. Quelles preuves plus frappantes peut-il nous donner, que de nous montrer la mort vaincue par la mort, les portes d'airain brisées, le péché détruit, la malédiction anéantie, et l'abondance de tous les biens succédant à tous les maux anciens qu'il

vient guérir ? Que peut-on comparer à cette puissance, qu'on la considère ou dans les miracles qu'elle a opérés, ou dans les actions admirables qu'elle a produites ? Les morts ressuscitaient, les lépreux étaient guéris, les démons chassés, la fureur de la mer refrénée, les péchés remis, les paralytiques fortifiés, le paradis était ouvert, les rochers fendus, les rayons du soleil obscurcis, les ténèbres répandues sur toute la surface de la terre. Les corps des saints, endormis du sommeil de la mort, sortaient du tombeau, le larron retournait dans son ancienne patrie, la voûte du ciel s'entr'ouvrait, la nature humaine, si longtemps foulée aux pieds, était élevée au-dessus des cieux, et ce qui est bien plus extraordinaire, elle s'asseyait sur le trône du Roi des cieux, entourée des anges et des dominations. Tous les vices étaient mis en fuite, la vertu était ramenée en triomphe, la grâce du Saint-Esprit se répandait dans tous les cœurs. On voyait de simples pêcheurs, des publicains, des constructeurs de tentes, fermer la bouche aux philosophes et aux rhéteurs, détruire l'empire des démons, renverser les autels et les temples, et supprimer les fêtes et les grandes réunions des païens. Ils dissipaient de vive force l'odeur de la graisse et la fumée de l'encens offerts aux fausses divinités dans des sacrifices impies, et mettaient en fuite les devins, les prêtres mendiants de Cybèle, les augures, et tout ce qui compose l'officine de Satan. D'un autre côté, les églises s'élevaient dans toutes les contrées de la terre, les chœurs des vierges et les essaims de solitaires se multipliaient, la piété florissait dans le désert aussi bien que dans les villes, et les chœurs des justes et des saints unissaient leurs voix aux puissanses angéliques pour chanter ensemble les louanges de Dieu. Des légions de martyrs et de confesseurs se propageaient par toute la terre, la vertu établissait son règne sans difficulté; les nations barbares se formaient à l'école de la sagesse chrétienne; ces hommes, dont les mœurs étaient plus féroces que celles des animaux sauvages, imitaient avec une sainte rivalité la vie des anges, et la parole de la prédication parcourut, après le crucifiement et la résurrection du Sauveur, autant de contrées que le soleil en éclaire de ses rayons. C'est à la vue de ce magnifique spectacle qui s'offre à la pensée du prophète, qu'il s'écrie : « La souveraineté est avec vous au jour de votre puissance. »

6. Voulez-vous maintenant vous représenter le dernier jour à venir, et comprendre comment ce jour est aussi le jour de sa puissance? Songez quel spectacle ce sera de voir le ciel se replier sur lui-même, la nature entière sortir pleine de vie du sein de la corruption, tous les hommes répondre à l'appel de Dieu, le diable couvert de confusion, les démons profondément humiliés, les justes couronnés, chacun rendant compte de ses péchés, et recevant la récompense de ses bonnes œuvres, et commençant une vie toute différente de celle-ci. Alors, en effet, plus de mort ni de maladie, ni de vieillesse; plus de pauvreté, plus de violence, plus d'embûches. Alors encore, on ne verra plus ni maisons, ni villes, ni métiers, ni navigation, ni vêtements, ni aliments, ni boissons, ni toits, ni lits, ni tables, ni lampes. Loin de cette vie les trahisons, les luttes, les procès, les mariages, les douleurs de l'enfantement, et les enfantements eux-mêmes. Toutes ces misères seront dissipées comme la poussière, une vie meilleure nous sera donnée, notre corps deviendra incorruptible, immortel et doué d'une puissance extraordinaire. C'est à ce changement que saint Paul faisait allusion, lorsqu'il disait : « La figure de ce monde passe. » I *Cor.*, VII, 31. Si vous n'ajoutez point foi à nos paroles, parce que vous n'avez pas ce spectacle sous les yeux, que le présent du moins soit pour vous un garant assuré de l'avenir. Parcourez par la pensée l'univers entier, la terre, les mers, la Grèce, les contrées barbares, les régions habitées et les solitudes, les villes du continent, les îles situées au milieu de la mer, les montagnes et les vallées; et en voyant partout éclater la puissance de Jésus-Christ, et tous les hommes proclamer la gloire de son auguste nom, dites-vous à vous-même que c'est celui qui a opéré tant et de si grands prodiges, qui vous a donné les promesses de la vie future.

Voulez-vous une preuve tirée d'un fait parti-

culier? Demandez-vous quelle raison pousse l'univers entier à aller visiter un sépulcre vide, quelle puissance secrète attire les habitants des extrémités de la terre, pour voir les lieux où Jésus est né, où il a été crucifié et enseveli. Considérez la croix elle-même, de quelle puissance n'est-elle pas le signe? Avant la mort de Jésus-Christ, la croix était le supplice le plus abominable, la mort la plus ignominieuse et la plus infâme. Maintenant, ce genre de mort est devenu plus glorieux que la vie elle-même, l'éclat de la croix surpasse celui des plus brillantes couronnes, et nous la portons tous sur nos fronts, que dis-je? avec une noble fierté. Ce ne sont pas seulement les particuliers, mais les rois eux-mêmes qui la préfèrent au diadème et à juste titre, car ne vaut-elle pas mille fois mieux que tous les diadèmes de la terre? Le diadème est un simple ornement pour la tête, la croix est le salut du monde. La croix nous défend contre les démons, c'est une couronne qui guérit les maladies de notre âme, c'est une armure invincible, un rempart inexpugnable, un fort inaccessible, où nous pouvons braver non-seulement les invasions des barbares et les incursions des ennemis, mais les légions des démons déchaînés contre nous.

« Dans les splendeurs des saints. » Un autre interprète traduit : « Dans la gloire du saint. » Un autre : « Dans la gloire des saints. » Le Roi-prophète a encore ici en vue le temps présent et le jour à venir. La splendeur des saints, c'est leur beauté. Quelle splendeur plus brillante, en effet, que celle de saint Paul, quelle gloire plus brillante que la gloire de Pierre, qui tous deux ont parcouru l'univers entier, en jetant un plus grand éclat que le soleil, et en répandant partout les semences de la piété? On les regardait comme des anges descendus du ciel, et on les vénérait de loin avec respect : « Personne n'osait se joindre à eux, » nous dit le livre des Actes. *Act.*, v, 13. Leurs vêtements eux-mêmes étaient comme imprégnés d'une grâce toute particulière, et l'ombre de leurs corps exerçait une puissance souveraine. Si telle était déjà leur gloire ici-bas, que sera-t-elle lorsque leurs corps seront incorruptibles, immortels, plus brillants que toutes les splendeurs de la terre? Quel éclat environnera, avec ces deux héros, tous les prophètes et les apôtres, tous les justes, les martyrs, les confesseurs, et tous ceux dont l'éminente sainteté aura répondu à la foi qu'ils avaient en Jésus-Christ? Représentez-vous tous ces peuples, ces clartés, ces rayons, cette gloire, cette majesté, cette joie, cette magnifique assemblée. Qui pourrait dépeindre un tel spectacle? Toute parole est impuissante, l'expérience seule sera capable de donner à ceux qui en sont dignes une juste idée de ces splendeurs. Nous serons alors environnés, ce me semble, d'une lumière éclatante égale à celle que répandraient plusieurs soleils brillant au firmament, ou des éclairs se succédant sans interruption. Ou plutôt, tout ce que je pourrais dire pour vous dépeindre cette beauté incomparable, serait toujours bien au-dessous de la réalité. Car enfin, toutes ces comparaisons sont empruntées au monde extérieur et sensible, tandis que cette splendeur, cette gloire qui doit éclater alors, surpassera de beaucoup toutes les splendeurs de la terre. Non-seulement les corps seront incorruptibles et immortels, mais ils seront revêtus d'une gloire que la parole ne peut exprimer. « Dans les splendeurs des saints. » Le Roi-prophète ne veut pas seulement nous représenter le Sauveur sous un aspect terrible, il nous dépeint aussi sa douceur et sa bienfaisance dans ces paroles : « Dans les splendeurs des saints. » C'est aussi par un effet de sa puissance qu'il les environne de cette splendeur éclatante dont parlait saint Paul, lorsqu'il disait : « Il changera notre corps misérable en le rendant conforme à son corps glorieux. » *Philipp.*, III, 21.

7. Un changement si extraordinaire est au-dessus de toute pensée, de toute expression humaine. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : « Par cette vertu toute-puissante, qui peut lui assujettir toute chose. » *Ibid.* Ne me demandez donc pas, nous dit-il, comment ni de quelle manière ce changement se fera, Dieu peut tout ce qu'il veut. Mais pourquoi le Roi-prophète dit-il : « Dans les splendeurs des saints, » et non : Dans la splendeur? Parce que les récompenses éternelles sont nombreuses et variées. « Le so-

leil a son éclat, la lune le sien, et les étoiles leur clarté particulière, et entre les étoiles l'une est plus brillante que les autres. Il en est de même de la résurrection des morts. » I *Cor.*, XV, 41. Jésus-Christ lui-même nous dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » *Joan.*, XIV, 2. Aussi cette splendeur n'aura point de fin ; elle ne cédera la place ni à la nuit, ni aux ténèbres. Elle est grande, elle est inexprimable, elle surpasse de beaucoup toutes les splendeurs de la terre, mais son caractère le plus admirable est d'être éternelle. Le Roi des cieux manifeste ainsi sa toute-puissance en revêtant des corps mortels et corruptibles d'une telle force et d'une telle vertu.

Ces magnifiques récompenses qu'il vient de nous dépeindre soulèvent notre âme sur les ailes de l'espérance, et le Prophète nous prouve la légitimité de cette espérance par la grandeur et la puissance de l'auteur de toutes ces merveilles. Quel est-il? C'est celui qui est consubstantiel à son Père, vérité qu'il exprime en ces termes : « Je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du matin. » Ceux qui donnent à ces paroles un sens conforme à leurs opinions particulières prétendent qu'il n'est ici question que de la génération de la chair. Alors pourquoi, je vous le demande, cette expression : « Avant l'étoile du matin? » Le Roi-prophète, répondent-ils, appelle ainsi la nuit dans laquelle il est né, car sa naissance eut lieu avant le lever de l'étoile du matin. Ce n'est pas répondre à la question. Le Prophète d'ailleurs ne parle pas ici comme historien, et ils ne peuvent montrer que ce que les Evangélistes ont enseigné a été prédit par les prophètes, dont les oracles sont en très-grande partie couverts d'obscurité. Ces paroles : « Avant l'étoile du matin, » ne signifient donc pas avant le lever de l'étoile du matin, mais avant la création et la naissance de cette étoile. L'Ecriture distingue parfaitement ces deux circonstances, avant la nature, la création, et avant le lever, comme dans ces paroles : « Il faut prévenir le matin pour vous rendre grâces, et venir vous adorer avant le lever de la lumière. » *Sap.*, XVI, 28. Le Roi-prophète veut parler ici du matin. Car il ne dit pas : Avant le soleil, avant sa création ; mais avant son lever. Avant la création du soleil, rien n'existait sur la terre. Il dit donc : « Avant le lever du soleil, » pour bien exprimer qu'il s'agit du matin. Ailleurs au contraire, quand il veut nous faire remonter aux temps qui ont précédé la création du soleil, il ne dit pas : « Avant le lever, » mais : « Avant le soleil ; » comme dans ces paroles : « Son nom existe avant le soleil et avant la lune, dans toutes les générations. » *Psalm.* LXXI, 17-5. Il y a donc une différence entre ces deux locutions : « Avant le soleil, » et : « Avant le lever du soleil. » La première exprime la nature ou la création du soleil ; la seconde l'action et le lever du soleil, c'est-à-dire le matin. Si donc le prophète avait voulu simplement exprimer la nuit, il n'eût pas dit : « Avant l'étoile du matin, » mais : « Avant le lever de l'étoile du matin. » D'ailleurs Jésus-Christ lui-même a entendu ce psaume, non pas de son incarnation, mais de sa génération divine par l'Esprit. En effet, lorsqu'il eut fait aux Juifs cette question : « Que vous semble du Christ, de qui est-il Fils ? » ils lui répondirent : « De David. » C'est alors qu'il leur cite ce psaume et qu'il leur dit : « Comment donc David a-t-il pu dire : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite ? S'il est son Seigneur, comment dites-vous qu'il est son Fils ? » *Matth.*, XXII, 42-45. Quel est le but de cette argumentation du Sauveur? C'est de montrer qu'il était le vrai Fils de Dieu.

Mais quoi donc? Sa génération n'a-t-elle précédé que la création de l'étoile du matin? Non sans doute, puisque nous lisons ailleurs : « Son trône existe avant la lune. » Et ce n'est pas seulement avant la lune, puisque le même Roi-prophète dit du Père : « Avant la formation des montagnes, avant la création de la terre et du monde, tu es Dieu de tout temps et pour l'éternité. » *Psalm.* LXXXIX, 2. Dieu n'existe pas seulement depuis le commencement des siècles, mais avant tous les siècles, car son existence n'est pas limitée par la durée des siècles, elle s'étend bien au delà, jusqu'à l'infini. N'allez donc pas vous heurter contre les expressions des Livres saints, mais donnez-leur une signi-

fication digne de Dieu. Admirez ici la sagesse du Prophète. Il n'a point commencé le psaume par ces paroles : « Je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore. » Il a d'abord fait un tableau des actions éclatantes du Christ, il l'a fait connaître par ses œuvres, et c'est alors seulement qu'il juge convenable de parler de sa divine majesté. Notre-Seigneur Jésus-Christ suivait cette même gradation quand il disait aux Juifs : « Si je ne fais les œuvres de mon Père, ne me croyez point; mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas croire en moi, croyez du moins à mes œuvres. » *Joan.*, x, 37. En effet, une fois que vous saurez que c'est lui qui est assis à la droite du Père, qui est appelé Seigneur comme le Père, qui a la même souveraineté, qui fait éclater une si vive splendeur, qui exerce son empire sur les nations, vous ne devez plus être ni surpris ni troublé lorsque le prophète vous dit qu'il a été engendré avant toute créature. David me paraît encore digne d'admiration en ce qu'il fait tantôt parler Dieu lui-même, et tantôt semble parler en son propre nom. Ces paroles : « Asseyez-vous à ma droite, » et ces autres : « Je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore, » paroles dont la sublimité surpasse son intelligence, sont sorties de la bouche de Dieu lui-même; dans le reste du psaume, c'est David qui parle. Admirez encore dans le Roi-prophète la propriété des termes. Il lui suffisait de dire : « Je vous ai engendré, » mais par condescendance pour ceux dont les pensées rampent sur la terre, et pour leur faire comprendre que Jésus-Christ est le vrai Fils de Dieu, il ajoute cette expression : « De mon sein. » Lorsqu'il semble prêter des mains à Dieu, ce n'est point pour nous donner à penser que Dieu ait réellement des mains, mais pour exprimer sa puissance créatrice; de même ici il parle du sein de Dieu pour nous faire comprendre que le Fils de Dieu est le fruit de cette génération divine.

8. David donne ensuite à sa prophétie la forme d'un jugement solennel, et il s'adresse au Fils de Dieu lui-même, marque évidente d'un amour ardent, d'une joie extraordinaire, et d'une âme remplie de l'Esprit de Dieu. « Le Seigneur l'a juré, et il ne se repentira point; vous êtes prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. » Vous voyez comme il descend des hauteurs où il s'était placé et traite ainsi tour à tour de la divinité ou de l'humanité du Sauveur. C'est ce que font aussi les Evangélistes pour sauvegarder l'intégrité des deux mystères. Mais pourquoi cette addition : « Selon l'ordre de Melchisédech? » A cause de l'offrande mystérieure et figurative qu'il fit à Abraham du pain et du vin, et aussi parce que le sacerdoce de Melchisédech ne dépend en rien de la loi, et qu'on ne parle, comme dit saint Paul, ni du commencement ni de la fin de sa vie. Ce que Melchisédech a été en figure, Jésus-Christ l'a été en réalité, et le nom de Melchisédech a été comme les noms de Jésus et de Christ, qui longtemps d'avance ont annoncé et figuré la mission du Sauveur. Lorsque nous lisons que Melchisédech n'a eu ni commencement ni fin de sa vie, ce n'est pas qu'en réalité il n'ait eu ni commencement ni fin, mais parce qu'on ne trouve aucune trace de sa généalogie. Jésus, au contraire, n'a eu en vérité ni commencement de ses jours, ni fin de sa vie, non point pour la même raison, mais parce que son existence n'a eu dans le temps ni commencement ni fin. L'un était la figure, l'autre la vérité. Lorsque vous entendez prononcer le nom de Jésus, vous ne vous représentez pas Jésus comme étant réellement près de vous, vous ne songez qu'à la signification de ce nom sans aller plus loin. Ainsi, lorsque vous entendez parler de Melchisédech qui n'a eu ni commencement ni fin, ne cherchez pas à lui appliquer ces paroles dans leur réalité, contentez-vous de ce simple énoncé et cherchez la vérité de ces paroles en Jésus-Christ. De même quand vous entendez parler de serment, n'allez pas prendre ce mot dans le sens d'un véritable serment. La colère en Dieu n'est pas une colère véritable, ce n'est pas une passion, mais seulement la puissance qu'il a de punir. Il en est de même du serment, car Dieu ne jure pas en réalité, et il prédit simplement ce qui doit arriver.

Après avoir décrit les splendeurs des saints, la victoire du Fils de Dieu sur ses ennemis, ré-

duits à lui servir de marchepied, et le jour de sa puissance, il parle de ce qui doit s'accomplir dans le temps présent. Or, remarquez l'ordre qu'il suit dans son discours pour dompter l'esprit rebelle de ses auditeurs. Ce n'est qu'après les avoir effrayés par les terreurs du jugement, et fléchi leur opiniâtreté, qu'il arrive à parler du temps présent. Voilà qui explique ce mélange de genres différents. Jugez-en par vous-même : « Jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marchepied. » Il s'agit ici des événements futurs. Voici pour le présent : « Le Seigneur fera sortir de Sion le sceptre de votre puissance. Régnez au milieu de vos ennemis. » Voici pour les événements futurs : « La souveraineté est avec vous au jour de votre puissance, au milieu des splendeurs des saints. » Puis il revient encore aux choses présentes qui ne respirent plus la sévérité, mais la douceur : « Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech ; » paroles qui renferment le pardon de nos péchés et notre réconciliation avec Dieu.

Après s'être arrêté à cette vérité selon qu'il l'a jugé convenable, le Roi-prophète parle de nouveau de l'incarnation et reprend d'un ton moins élevé : « Le Seigneur est à votre droite. » Mais quoi ! il a dit plus haut que c'était lui qui était assis à la droite du Père? Vous voyez qu'il ne faut pas s'attacher aveuglément au sens littéral des mots. Que signifient donc ces paroles : « Le Seigneur est à votre droite? » Le Roi-prophète vient de toucher le mystère de l'incarnation, il s'adresse donc naturellement à l'humanité du Sauveur qui a reçu le secours d'en haut. Il la voit, en effet, réduite aux dernières angoisses et à une sueur de sang qui se répand sur la terre, et en même temps fortifiée par un ange du ciel. Telle est en effet la nature de la chair. « Il brisera les rois au jour de sa colère. » On peut sans crainte de se tromper appliquer ces paroles aux ennemis actuels de l'Eglise, et à ceux qui recevront un jour la juste punition de leurs crimes et de leur impiété.

« Il exercera son jugement au milieu des nations, il multipliera les ruines. » Que veulent dire ces paroles : « Il jugera les nations? » Il jugera, il condamnera les démons. Voulez-vous une preuve qu'il les a jugés? écoutez Jésus-Christ lui-même : « Maintenant voici le jugement du monde, maintenant le prince du monde sera chassé. » *Joan.*, XII, 31. Et plus bas : « Et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » *Ibid.*, 32. Ne soyez pas surpris que le Roi-prophète se serve d'une expression qui parle un peu trop aux sens ; c'est l'usage de l'Ecriture. « Il écrasera sur la terre les têtes d'un grand nombre. » Dans le sens anagogique, ces paroles signifient qu'il doit renverser et détruire l'orgueil des insensés ; dans le sens littéral, les calamités du peuple juif qu'il doit exterminer d'une manière terrible. « Il boira de l'eau du torrent. » Le prophète fait ici allusion au genre de vie humble et simple du Sauveur : nul faste, point de gardes, point d'appareil imposant, et il porte la frugalité jusqu'à boire de l'eau du torrent. Sa boisson répondait à sa nourriture. Il se nourrissait de pain d'orge et il buvait de l'eau du torrent. Il est venu en effet pour nous enseigner cette sage modération qui nous fait dominer la sensualité, fouler aux pieds le faste et fuir toute ostentation. Quel est le fruit de ce genre de vie? Le Roi-prophète nous l'apprend en ajoutant : « C'est pour cela qu'il lèvera la tête. »

9. Or ces paroles doivent s'entendre non pas de la nature divine, mais de la nature humaine qui a bu de l'eau du torrent et qui a été élevée en gloire. Ainsi, loin que cette simplicité de vie lui ait fait aucun tort, elle l'a élevé à une hauteur que la parole ne peut exprimer. Vous donc, mon très-cher frère, en présence de ce grand exemple, méprisez le luxe et la somptuosité, et préférez-leur une vie simple et sans apprêt, si vous voulez parvenir à la grandeur et à la gloire. Votre Dieu n'est venu sur la terre que pour vous enseigner cette voie. Voilà pourquoi le Prophète, après avoir raconté les grandes actions du Sauveur, ajoute ces paroles dont voici le sens : En entendant parler de victoires, de trophées, ne vous attendez pas à voir des armes, des troupes, des chars, des chevaux, des cavaliers, des soldats pesamment armés, le bruit et le tumulte des combats. Ce triomphateur est si humble, si

simple et si frugal, qu'il boira de l'eau du torrent, et cependant, malgré cette simplicité, c'est lui qui accomplira tous ces prodiges. Ecoutez ces enseignements, vous qui étalez sur vos tables la somptuosité des Sybarites, qui n'avez en tête que mets exquis et recherchés, qui faites venir de tout côté les cuisiniers les plus habiles et les plus variés, qui avez des légions de matelots, de pilotes, de rameurs, pour vous apporter des contrées lointaines des vins, des parfums et tout l'attirail de la vie molle et sensuelle ; vous vous précipitez ainsi dans l'abîme, et devenez les plus méprisables des hommes. Car ce n'est pas la multiplicité des besoins qui fait l'homme véritablement grand, comme aussi ce n'est pas l'indigence qui peut l'avilir. Permettez-moi de vous représenter ici deux hommes : l'un, pour satisfaire à ses besoins, a une armée de matelots, de pilotes, d'artisans, de serviteurs, d'ouvriers habiles dans l'art du tissage et de la broderie, de bouviers, de bergers, d'écuyers, de palefreniers qui obéissent en tout à ses ordres. Toute la richesse de l'autre consiste dans du pain, de l'eau et un seul vêtement. Quel est ici le plus grand des deux, quel est celui qui est inférieur à l'autre? N'est-il pas évident que le plus grand est celui qui n'a qu'un seul vêtement? Ce dernier pourra mépriser le roi jusque sur son trône ; l'autre, au contraire, est l'esclave de tous ceux qui lui procurent ces jouissances. Il est obligé de s'abaisser devant eux jusqu'à la flatterie, de peur qu'en perdant leurs services il ne soit privé de ce qui est devenu pour lui une nécessité. Multipliez vos besoins, vous multipliez les chaînes de votre esclavage ;. réduisez-vous au nécessaire, personne ne sera plus libre que vous. Nous en trouvons une preuve jusque dans les animaux. Que sert-il à un âne de porter des fardeaux considérables, dût-il en jouir mille fois, et où est le dommage pour celui qui n'a point à porter ces fardeaux, s'il peut compter sur la nourriture nécessaire? Voilà pourquoi Notre - Seigneur Jésus - Christ, voulant rendre véritablement grands et élevés ses disciples, qu'il destinait à être les prédicateurs du monde entier, les affranchit de tout sollicitude, leur donna comme des ailes et une force d'âme égale à celle du diamant. Rien ne fortifie l'âme, en effet, comme de l'exempter des soins de la vie, mais aussi rien ne l'affaiblit comme de l'en rendre esclave. Dans le premier cas, nulle douleur à craindre ; dans le second, nul plaisir à espérer. L'un de ces deux hommes a au-dessus de lui une multitude de maîtres et de maîtresses sans douceur et sans humanité. L'autre ne dépend de personne, il est le maître de tous, il jouit en pleine sécurité des rayons du soleil, des délices d'un air pur, et n'éprouve aucune contrariété. Il n'est agité ni par la colère, ni par la haine, ni par l'envie ; il n'est point rongé par les soucis, les rivalités, la vaine gloire, l'orgueil ou par d'autres passions semblables. Son âme est comme un port calme et tranquille, inaccessible à la tempête. Rien ne l'empêche de poursuivre son chemin vers le ciel, parce qu'il ne se laisse détourner par aucune des choses de la terre. Nous aussi donc, pour jouir de cette sécurité, pour obtenir ici-bas ce calme inaltérable, cette route libre et facile vers le ciel, suivons ce genre de vie, et nous mériterons ainsi ces biens éternels qui surpassent toute raison, toute intelligence, toute pensée, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartiennent la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Rien ne fortifie l'âme comme son affranchissement des soins matériels de la vie.

PSAUME CX.

« Seigneur, je vous louerai de tout mon cœur. »

1. Que signifient ces paroles : « De tout mon cœur ? » Avec toute l'ardeur dont je suis capable, avec un esprit dégagé de toutes les préoccupations de la vie, avec une âme élevée dans les hautes régions qui touchent à Dieu et détachée des liens du corps. « De tout mon cœur. » Ce n'est pas en paroles et de bouche seulement, mais d'esprit et de cœur. C'est dans ce sens que Moïse recommandait au peuple juif d'observer cette loi : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme. » *Deut.*, VI, 5. Le mot grec confession (ἐξομολόγησις) signifie ici action de grâces. Je vous louerai, je vous ren-

drai grâces. Toute la vie du Roi-prophète s'est passée dans l'accomplissement de ce pieux devoir ; c'est par là qu'il commence, c'est par là qu'il finit. Tout son objet, toute son œuvre a été de rendre grâces à Dieu, tant pour les bienfaits qu'il en avait reçus que pour les grâces accordées aux autres hommes. Dieu n'a rien tant à cœur que l'action de grâces, c'est le sacrifice, c'est l'offrande qui lui sont agréables, c'est la marque d'une âme reconnaissante, c'est un coup mortel porté au démon. Ce qui mérita au saint homme Job sa couronne et sa gloire, c'est que malgré les fléaux multipliés qui tombèrent sur lui, malgré les mauvais conseils de son épouse, il demeura inébranlable, et rendit à Dieu de continuelles actions de grâces, non-seulement au milieu des richesses, mais lorsqu'il fut plongé dans la plus extrême pauvreté ; non-seulement lorsqu'il jouissait de la santé, mais lorsqu'il fut frappé cruellement dans sa chair ; non-seulement lorsque tout lui souriait, mais encore au milieu de cette terrible tempête qui vint fondre sur toute sa maison et sur son propre corps. Le signe infaillible d'un cœur reconnaissant est de rendre à Dieu de grandes actions de grâces au milieu même des épreuves et de l'adversité. C'est cette vérité que le Roi-prophète lui-même veut nous faire entendre dans les paroles qui suivent. Le plupart des hommes rendent grâces à Dieu tant qu'ils sont heureux, mais si le malheur vient à les toucher, ils le supportent avec peine. Quelques-uns vont même jusqu'à blâmer la Providence dans les événements qu'elle permet. Le Roi-prophète veut nous faire comprendre que cette conduite n'est point la suite de la nature des événements, mais le fait d'un esprit corrompu, et il ajoute : « Dans la société et l'assemblée des justes. Les œuvres de Dieu sont grandes. « Il faut ici, nous dit-il, un juge intègre, une assemblée incorruptible, et on reconnaitra alors que les œuvres de Dieu sont grandes et pleines des plus étonnantes merveilles. Leur grandeur tient à leur nature, mais cette grandeur ne parait qu'aux yeux d'un juge équitable. Quoi de plus lumineux, de plus brillant de sa nature que le soleil ? et cependant il n'a point cet éclat pour les yeux malades. A qui la faute ? Ce n'est pas au soleil, mais à la maladie qui affaiblit leurs yeux. Lors donc qu'un homme ose devant vous déverser le blâme sur les œuvres de Dieu, son injustice n'est point pour vous un motif de vous ériger en censeur des œuvres de Dieu, mais la pensée de la Providence divine doit faire ressortir à vos yeux l'extrême folie de cet homme. Celui qui reproche au soleil d'être obscur ne fait aucun tort à cet astre par son jugement, il donne une preuve évidente de son aveuglement. Celui encore qui se plaint de l'amertume du miel ne fait point douter de sa douceur, mais fournit un témoignage certain de la maladie dont il est atteint. Il en est de même de celui qui ose censurer les œuvres de Dieu. Le jugement qu'il en porte ne peut affaiblir ni ces œuvres, ni l'idée qu'on s'en est formée, il ne sert qu'à faire ressortir son extrême folie. Ainsi ceux qui ne jugent pas sainement des œuvres de Dieu, ne reconnaissent même pas les miracles dont ils sont témoins. Au contraire, un esprit droit et qui n'a pas été perverti, sera saisi d'admiration devant chacun des prodiges qui paraissent offrir le plus de difficultés.

Dieu n'a rien tant à cœur que l'action de grâces.

En effet, qu'y a-t-il dans toute la création qui ne soit vraiment merveilleux ? Si vous le voulez, laissons tout le reste pour nous arrêter aux choses qui de l'aveu d'un grand nombre sont vraiment pénibles et insupportables, la mort, les maladies, la pauvreté et autres épreuves de ce genre. Un cœur droit les admet sans peine et y trouve un juste sujet d'admiration. La mort est entrée dans le monde à la suite du péché, il est vrai, mais la puissance de Dieu, sa bonté, sa providence, ont eu assez de pouvoir pour la faire servir à l'avantage du genre humain. Dites-moi, en effet, qu'est-ce que la mort a de si pénible ? N'est-elle point la délivrance de nos peines, la fin de nos soucis ? Entendez l'éloge qu'en fait le saint homme Job : « La mort est un repos pour l'homme dont les voies sont cachées. » *Job*, III, 23. Ne met-elle pas un heureux terme au péché ? Qu'un homme ait été mauvais, ses iniquités cessent avec sa mort : « Car celui qui est mort est délivré du péché, » *Rom.*, VI, 7, c'est-à-dire il ne commet plus dé-

sormais de péché. Si, au contraire, un homme vertueux vient à mourir, toutes ses bonnes œuvres sont en sûreté et Dieu les conserve dans un asile inviolable. D'ailleurs, dites-moi, est-ce que la mort ne rend pas les hommes plus sages et plus modérés? Vous voyez souvent des riches enflés d'orgueil qui portent la tête haute; mais en présence d'un cadavre nu et immobile, devant des enfants orphelins, une femme veuve, des amis éplorés, des serviteurs revêtus d'habits de deuil, une maison tout entière plongée dans une sombre tristesse, comme ils s'abaissent, comme ils s'humilient, comme leur cœur s'ouvre au repentir! Mille fois ils avaient entendu les divins enseignements sans en tirer le moindre profit, et ce spectacle seul leur a rendu l'amour de la sagesse. Ils comprennent toute l'instabilité et la courte durée de la nature humaine, toute la faiblesse et la fragilité de ce que les hommes appellent puissance, et jusque dans les malheurs qui frappent les autres, ils prévoient le sort qui les attend eux-mêmes.

2. Si malgré la perspective assurée de la mort il se commet encore tant de vols, tant de rapines; si, comme chez les poissons, les plus forts dévorent les plus faibles, à quels excès se serait portée l'avarice des hommes, s'ils ne devaient point mourir? Bien qu'ils sachent qu'ils ne jouiront pas toujours des fruits de leurs rapines, mais que bon gré malgré ils devront les laisser à d'autres, leur fureur et leur rage d'acquérir ne connaît point de bornes; quel frein mettre à leur coupable cupidité, s'ils les possédaient sans crainte de les perdre? Eh quoi! est-ce que ce n'est pas la mort qui tresse les couronnes du martyre? Voyez saint Paul, n'a-t-il pas élevé des trophées innombrables, lui qui disait : « Il n'y a point de jour que je ne meure par la gloire que je reçois de vous? » I *Corinth.*, XV, 31. Ce n'est point la mort qui est un mal, c'est la mauvaise mort qui est un mal affreux. C'est pour cela que le Roi-prophète dit : « La mort des saints est précieuse aux yeux de Dieu; » *Psal.* CXV, 15; et dans une autre psaume : « La mort des pécheurs est ce qu'il y a de plus funeste. » *Psalm.* XXXIII, 22. Il veut nous faire entendre que ce qui est un mal, c'est de quitter cette vie avec une conscience coupable, chargée du souvenir et du poids d'innombrables péchés. Au contraire, celui dont l'âme est pure prend le chemin des récompenses et des couronnes qui lui sont destinées. Voulez-vous une preuve que ce n'est point la nature des choses, mais l'opinion que les hommes s'en forment, qui répand le trouble dans leur âme, entendez l'expression des désirs de saint Paul : « Pendant que nous sommes dans ce corps comme dans une tente, nous gémissons dans l'attente de l'adoption des enfants de Dieu qui sera la rédemption de notre corps. » II *Cor.*, V, 4; *Rom.*, VIII, 23. Ailleurs encore : « Mais quand même je serais immolé sur le sacrifice et l'offrande de votre foi, je m'en réjouirais et je vous en féliciterais tous. Et vous devriez vous-mêmes en avoir de la joie et vous en réjouir avec moi. » *Philipp.*, II, 17-18. Si donc la mort, loin d'être pénible, est même désirable pour ceux qui font le bien, combien plus la pauvreté et les autres épreuves semblables!

« Elles sont conformes à toutes ses volontés. » Un autre interprète traduit : « Elles sont exécutées avec soin. » Le Roi-prophète veut parler ici des créatures dans lesquelles il admire la sagesse de Dieu. Dans ce qui précède, il avait en vue les œuvres, les prodiges, les miracles qu'il accomplit souvent dans le gouvernement du genre humain. (Nous avons cependant indiqué un autre sens pour nous accommoder à la faiblesse d'esprit et au peu d'intelligence d'un certain nombre.) Que signifient ces paroles : « Elles sont faites pour répondre à toutes ses volontés?» C'est-à-dire, elles sont exécutées avec un soin scrupuleux, comme traduit un autre interprète, elles sont préparées, disposées, avec une perfection qui ne laisse rien à désirer. Aussi elles sont en tout conformes à la volonté de Dieu, elles proclament hautement sa puissance, il n'y a en elles aucun défaut, et elles concourent avec un accord admirable à l'accomplissement des ordres divins, comme le Roi-prophète le fait remarquer ailleurs : « Le feu, la grêle, la neige, la glace, les vents qui excitent les tempêtes et qui exécutent sa parole, » *Psalm.* CXLVIII, 8, c'est-à-dire ses ordres. Dans un autre

endroit, il s'exprime dans le même sens : « Il a fait la lune pour marquer les temps, le soleil connaît le moment où il doit se coucher. Vous avez répandu les ténèbres , et la nuit a été faite. » *Psalm.* CIII, 19-20. Non-seulement les créatures exécutent les ordres de Dieu, conformément à la fin qu'il s'est proposée, mais elles obéissent aussi avec une docilité parfaite aux ordres qui sont contraires à cette fin. Dieu a commandé, et non-seulement la mer n'a point englouti les Juifs, ce qui est dans sa nature, mais sur ses flots étendus et aplanis elle a tracé une route plus solide que la pierre et qui permit aux Juifs de la traverser. La fournaise où furent jétés les enfants, non-seulement ne les brûlait pas, mais faisait tomber sur eux avec un doux murmure une rosée rafraîchissante. Les lions, loin de dévorer Daniel, étaient comme autant de gardes qui le protégeaient. Non-seulement la baleine ne dévora point Jonas, mais elle le conserva sain et sauf comme un dépôt qui lui était confié. La terre ne put supporter Dathan et Abiron ; elle fit plus, elle s'ouvrit plus violemment que la mer pour les engloutir, eux et toute leur famille. Nous pourrions encore citer une multitude d'autres prodiges dont la création est tous les jours le théâtre et qui peuvent convaincre ces hommes insensés qui veulent déifier la nature, que ce n'est point à la force aveugle et tyrannique de cette nature, mais à la volonté de Dieu que tout cède et obéit. La nature est l'œuvre de la volonté de Dieu, il dispose et organise toutes les créatures comme il l'entend, tantôt il les conserve dans leur premier état, tantôt il renverse, lorsqu'il le veut, l'ordre naturel qu'il a établi et lui en substitue un tout contraire. « Elles sont disposées dans une parfaite conformité avec toutes ses volontés, » avec tous ses préceptes, avec tous ses commandements. Mais ce n'est pas la seule fin qu'il s'est proposée, il veut surtout être connu des hommes, c'est là sa volonté première et la cause principale de la création. Voici donc le sens des paroles du prophète : Les œuvres de Dieu sont si parfaites qu'elles en donnent aux âmes attentives et intelligentes la connaissance la plus exacte, la plus claire et la plus évidente. C'est surtout dans cette intention qu'il a établi l'ordre admirable qui règne dans les créatures, afin que leur grandeur, leur éclat, la position qu'elles occupent, leurs vertus, leurs fonctions, toutes leurs autres qualités, fissent impression sur l'âme du spectateur, que son esprit et son cœur fussent excités à rechercher le Créateur et le suprême artisan de toute chose, à l'adorer, et que le spectacle extérieur de la création fût pour lui comme un livre ouvert devant ses yeux.

3. Mais les créatures ne se bornent pas à nous faire connaître Dieu, elles nous donnent encore de précieux enseignements pour régler notre vie. Lorsque, par exemple, l'avare verra le jour succéder à la nuit, le soleil à la lune, cet ordre admirable qui règne parmi les éléments le couvrira de honte, et eût-il pour lui la force, il se gardera de convoiter le bien de ceux qui sont au-dessous de lui. Lorsque l'adultère et l'impudique verront la mer en furie se calmer en approchant du rivage qui lui sert de frein, ces flots en courroux qui s'apaisent leur apprendront à comprimer promptement la convoitise qui s'élève comme une vague, à lui jeter le frein salutaire de la crainte de Jésus-Christ pour qu'elle n'aille pas plus avant, à dissiper toute l'écume de ses désirs impurs et à les soumettre à l'empire de la chasteté. Jetons maintenant les yeux sur la terre, elle nous offrira un sujet facile de méditations et d'enseignements sur la résurrection des corps. Nous la verrons recevoir le grain de froment à l'état solide, puis dissoudre ce grain et le pourrir pour en faire sortir des grains plus abondants, plus parfaits. Nous verrons encore la vigne dépouillée pendant l'hiver de ses feuilles, de ses tiges grimpantes et de ses grappes, et son bois sec comme des os desséchés ; et au retour du printemps, nous la verrons reprendre toute sa beauté. Cette vie qui succède à la mort dans les végétaux et dans les semences nous inspirera d'utiles pensées sur la résurrection de notre chair. La fourmi nous enseignera encore l'amour du travail, l'abeille celui de ce qui est beau et les avantages de l'association, comme nous le dit le livre des Proverbes : « Allez à la fourmi, pa-

resseux, imitez sa conduite, et apprenez à devenir plus sage qu'elle. Elle n'a point de champ à cultiver, personne qui la presse, elle n'a ni chef ni maître, elle fait néanmoins sa provision pendant l'été, elle amasse pendant la moisson de quoi se nourrir. Ou bien, allez trouver l'abeille et apprenez d'elle comment elle aime le travail. Les rois et les particuliers recherchent pour la santé le fruit de ses travaux. Et bien qu'elle soit petite et faible, cependant comme elle honore et pratique la sagesse, elle est élevée au-dessus des autres animaux. » *Prov.*, VI, 6-8. L'abeille vous apprendra encore à ne point admirer la beauté corporelle lorsque la beauté de l'âme fait défaut, et à ne point mépriser la laideur, lorsqu'elle est compensée par l'éclat intérieur de l'âme. L'auteur des Proverbes exprime la même vérité lorsqu'il dit : « L'abeille est petite entre les animaux qui volent, et néanmoins son fruit l'emporte sur ce qu'il y a de plus doux. » *Eccli.*, XI, 3. Considérez encore les oiseaux et apprenez d'eux les leçons de la sagesse. C'est ce qui faisait dire à Jésus-Christ : « Considérez les oiseaux des champs, ils ne sèment ni ne moissonnent, et votre Père céleste les nourrit. » *Matth.*, VI, 26. Voici des animaux privés de raison qui n'ont aucun souci de la nourriture, quelle excuse donc pourrez-vous apporter, vous qui n'avez pas même pour les choses de la terre la même indifférence que les oiseaux ? Voulez-vous apprendre à mépriser la parure, les fleurs des champs vous enseigneront à ne point rechercher les vains ornements du corps. C'est la leçon que Jésus-Christ veut vous donner lorsqu'il vous dit : « Considérez les lis des champs, ils ne filent ni ne travaillent, et cependant je vous le dis en vérité, Salomon n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. » *Matth.*, VI, 28-29. Lors donc que vous serez trop préoccupé de la richesse des vêtements, réfléchissez que, malgré tous vos efforts, la victoire restera à l'herbe des champs, et que vous ne pourrez point lutter avec elle, et vous réprimerez ainsi cette passion insensée. Les animaux, les fleurs, les semences peuvent encore nous donner d'autres leçons non moins utiles de sagesse.

« Son œuvre publie sa gloire et ses louanges ; » c'est-à-dire chacune de ses œuvres, car le Roi-prophète ne veut point parler d'une seule d'entre elles. Un autre interprète traduit : « Son œuvre est digne de louange et de gloire, » et ici « digne de confession, » c'est-à-dire d'actions de grâces et de gloire. En effet, chacune des œuvres que nous voyons suffit pour exciter dans notre âme des sentiments de reconnaissance, et le désir de louer, de bénir, de glorifier Dieu. Nous n'avons pas à dire : Pourquoi ceci ? à quoi bon cela ? Les ténèbres comme la lumière, la faim comme l'abondance, le désert, les pays inhabités, comme les terres fertiles et couvertes de riches moissons, la vie comme la mort, en un mot tout ce que nous voyons suffit pour nous porter à rendre à Dieu des actions de grâces ; vérité que Dieu lui-même exprimait par son prophète, lorsqu'il représentait ses vengeances comme autant de bienfaits. « Je les ai détruits, dit-il, comme Dieu a détruit Sodome et Gomorrhe, je les ai frappés par un vent brûlant et par des maladies d'entrailles. » *Amos*, IV, 11-9. Et dans un autre prophète : « Je les ai tirés de la terre d'Egypte, je les ai rachetés de la maison de la servitude. » *Mich.*, VI, 4. Les châtiments sont ici de véritables bienfaits. Il en est de même de tout ce que nous voyons. Le mobile qui fait agir les hommes est tantôt le désir de faire du bien, tantôt la haine et l'aversion. Dieu, au contraire, agit toujours sous l'impulsion de la bonté. C'est par un sentiment de bonté qu'il a placé l'homme dans le paradis terrestre, c'est par le même sentiment qu'il l'en a chassé. C'est également par bonté pour les hommes qu'il les fit périr dans les eaux du déluge et qu'il fit tomber sur Sodome le feu du ciel. En un mot, il n'est aucune de ses œuvres qui ne soit un bienfait. Le dirai-je ? c'est par bonté pour nous qu'il nous menace de l'enfer, semblable aux pères qui ne sont pas seulement pères lorsqu'ils caressent leurs enfants, mais lorsqu'ils les châtient, et qui sont aussi bons pères dans le second cas que dans le premier. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : « Quel est le fils qui ne soit châtié par son père ? » *Hebr.*, XII, 7 ; et à Salomon : « Le Seigneur châtie celui qu'il aime, il frappe de verges celui qu'il reçoit au nombre de ses enfants. » *Prov.*,

Tout ce que Dieu nous donne est un bienfait.



III, 12. « Sa justice demeure dans les siècles des siècles. »

4. Le Roi-prophète me paraît s'adresser ici à ceux qui se scandalisent des malheurs qui viennent frapper certaines personnes contre toute espérance, et voici la vérité dont il voudrait les persuader. Ne vous troublez point en voyant des hommes victimes de la calomnie, en butte à l'injustice et à des persécutions qu'ils n'ont pas méritées; car il leur reste un tribunal incorruptible, il leur reste un juge équitable, qui rendra à chacun selon ses œuvres. Vous voudriez que Dieu se prononçât dès ici-bas, prenez garde d'attirer sur vous le premier une sentence de condamnation. En effet, si chaque péché était immédiatement suivi du châtiment, et si Dieu punissait aussitôt chacun des coupables, c'en serait fait depuis longtemps du genre humain. Et il n'est pas besoin de parler ici de tel ou tel pécheur, je ne veux pour prouver cette vérité que l'exemple d'un homme supérieur à tous les autres hommes, l'exemple de Paul, ce prédicateur du monde entier, qui fut ravi au troisième ciel, transporté dans le paradis, à qui Dieu révéla les mystères les plus augustes; l'exemple de Paul, ce vase d'élection, ce conducteur de l'épouse du Christ, qui a mené sur la terre la vie des anges, et s'est élevé à la perfection la plus éminente. Or, si Dieu n'avait point voulu le supporter avec patience, mais qu'il l'eût condamné comme il le méritait, à l'époque de ses égarements, de ses blasphèmes et de ses persécutions, il lui aurait ôté tout moyen de faire pénitence. C'est dans cette pensée que cet Apôtre disait : « Je rends grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ qui m'a fortifié, de ce qu'il m'a jugé fidèle, en m'établissant dans son ministère, moi qui étais auparavant un blasphémateur, un persécuteur, un calomniateur. Mais j'ai obtenu miséricorde, afin que je fusse le premier en qui Jésus-Christ fît éclater son extrême patience, et que j'en devinsse comme un modèle et un exemple à ceux qui croiront en lui pour la vie éternelle. » I *Tim.*, I, 12, 13, 16. Si Dieu encore avait puni aussitôt la femme pécheresse, quand aurait-elle changé de vie? Et s'il avait infligé le châtiment qu'il méritait au publicain Matthieu, alors qu'il exerçait encore cette profession, il l'eût mis dans l'impossibilité de se repentir. On peut en dire autant du larron, des mages et de chaque pécheur. Dieu suspend donc les effets de sa colère et de sa juste vengeance, pour inviter les hommes à la pénitence. S'ils demeurent insensibles à cet appel, ils subiront infailliblement le châtiment dû à leurs péchés. C'est donc pour consoler ceux qui sont victimes de l'injustice, et rappeler à leur devoir ceux qui la commettent, que le Roi-prophète ajoute : « Et sa justice demeure dans les siècles des siècles. » Voici le sens de ces paroles : Vous avez à souffrir de l'injustice; ne désespérez pas, si vous venez à mourir, d'obtenir la justice qui vous est due. Au sortir de cette vie, vous recevrez infailliblement la récompense de vos travaux. Et vous, qui ravissez le bien des autres, dont l'avarice ne connaît point de bornes, et qui semez partout la confusion et le désordre, ne vous flattez point d'échapper à la justice de Dieu, parce que vous terminez vos jours en paix. Car aussitôt votre mort, vous rendrez compte de tous vos crimes. Dieu est éternel, sa justice est éternelle comme lui, la mort ne peut en interrompre le cours, qu'elle ait pour objet soit la récompense des peines endurées pour la vertu, soit les supplices réservés au crime.

« Le Seigneur a perpétué le souvenir de ses merveilles. » Quel est le sens de ces paroles : « Il a perpétué le souvenir de ses merveilles? » Que signifient ces paroles? Il n'a jamais cessé de faire des miracles; « il a perpétué le souvenir, » il n'a jamais interrompu de génération en génération, le cours de ses prodiges, pour réveiller par ce spectacle extraordinaire les esprits les plus grossiers. Un esprit élevé et appliqué à l'étude de la sagesse n'a point besoin de miracles, et c'est à lui que s'appliquent ces paroles : « Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. » *Joan.*, XX, 29. Mais Dieu, dont la providence s'étend non-seulement sur ces derniers, mais sur ceux dont l'esprit est moins ouvert, n'a cessé d'opérer des prodiges dans chaque génération. Le spectacle général de la création est un assez grand miracle sans doute; cependant pour ré-

veiller la tiédeur d'un grand nombre, Dieu a opéré une multitude de miracles au milieu du monde, soit en public, soit en particulier. Citons pour exemples le déluge, la confusion des langues, l'embrasement de Sodome, les prodiges opérés en faveur d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, ceux que Dieu fit pour les Juifs dans l'Egypte, et lorsqu'ils en sortirent; les prodiges dont furent témoins le désert, la Palestine, la Babylonie, le retour de la captivité, l'époque des Macchabées; ceux qui ont suivi l'avénement de Jésus-Christ, ou qui l'ont accompagné; ceux qui s'accomplissent encore sous nos yeux, la ruine de Jérusalem, l'établissement de l'Eglise, la diffusion dans toutes les parties de la terre de la parole de Dieu, à qui les orages donnent une nouvelle force, et qui s'étend par la persécution; enfin les légions des martyrs, et tant d'autres prodiges. On pourrait citer encore bien des miracles particuliers qui se sont opérés soit dans les maisons, soit dans les villes. Mais arrêtons-nous à ceux qui ont un caractère plus général, qui sont d'une évidence incontestable que tous peuvent connaître, et que chaque génération voit s'accomplir. Combien Dieu en a-t-il opéré sous le règne de Julien, dont l'impiété a été sans égale? Combien sous le règne de Maximin? Combien sous les empereurs qui les avaient précédés? Rappelez-vous, si vous voulez, les prodiges dont notre temps a été témoin : ces croix imprimées tout à coup sur les vêtements, le temple d'Apollon renversé par la foudre, la translation du saint martyr Babylas, dont le corps était à Daphné, la victoire éclatante remportée sur le démon, la mort subite et extraordinaire de l'intendant du trésor impérial, la fin tragique et violente de l'empereur lui-même, de ce Julien qui avait surpassé tous les autres par son impiété, la mort non moins affreuse de son oncle, ces vers qui fourmillaient, mille autres prodiges, la famine, la sécheresse, la stérilité, le manque d'eau qui en fut la suite et qui désola tant de villes, et une foule d'autres miracles arrivés sur tous les points de la terre.

5. Vous connaissez ceux qui ont eu lieu à cette époque dans la Palestine, lorsque les Juifs entreprirent de reconstruire le temple de Jérusalem qui avait été détruit par un ordre secret de Dieu; un feu qui jaillissait des fondations chassa tous les ouvriers, et le travail resté inachevé est une preuve de ce miracle. « Le Seigneur est miséricordieux et plein de clémence; il a donné la nourriture à ceux qui le craignent. » Après avoir fait connaître les bienfaits dont Dieu a comblé les hommes, tant par ses miracles que par ses œuvres, et le soin tout particulier qu'il prend de nous, le Roi-prophète s'étend sur ce même sujet; il montre que le Dieu qui a fait de si nombreux et de si grands miracles pour le salut des hommes, qui n'a négligé aucun moyen de les instruire, qui leur a enseigné sa connaissance et les leçons de la plus haute sagesse, qui protége leur existence, n'agit point ainsi parce qu'il le doit (ce qui mérite toute notre reconnaissance), mais par un sentiment de miséricorde et d'amour, non pas qu'il ait besoin de nous, mais par pure bonté. « Il a donné la nourriture à ceux qui le craignent. » Pourquoi parler ici de ceux qui le craignent? Sont-ils donc les seuls qu'il nourrisse? N'est-il pas dit dans l'Evangile : « Il fait lever son soleil sur les mauvais et sur les bons, et il répand la pluie sur ceux qui sont justes et sur ceux qui ne le sont pas? » *Matth.*, v, 45. Pourquoi donc dire ici : « A ceux qui le craignent? » Le Roi-prophète parle ici non point de la nourriture du corps, mais de celle de l'âme. Voilà pourquoi il la restreint à ceux qui craignent Dieu, car c'est à eux qu'elle est destinée. C'est qu'en effet l'âme a sa nourriture comme le corps. En voulez-vous une preuve? Ecoutez ces paroles: « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » *Matth.*, IV, 4. Il veut donc parler de cette nourriture que Dieu a donnée surtout à ceux qui le craignent, sa doctrine par la prédication de la parole, ses enseignements qui comprennent toute sagesse.

« Il se souviendra éternellement de son alliance. » Le Psalmiste veut combattre les orgueilleuses prétentions des Juifs et leur enlever tout sujet de vaine gloire, ou plutôt il veut leur montrer que les bienfaits dont Dieu les a comblés ne sont pas dus à leurs propres mérites,

mais à l'affection que Dieu avait pour leurs pères, et à l'alliance qu'il avait faite avec eux : « Il se souviendra éternellement de son alliance. » C'est cette vérité que Moïse recommandait aux Juifs à leur entrée dans la terre promise de se rappeler et de méditer sans cesse : « Si vous bâtissez des villes magnifiques, leur disait-il, et si vous acquérez de grandes richesses, ne dites pas en votre cœur : C'est à cause de ma justice que le Seigneur a fait ces choses, mais à cause de l'alliance contractée avec vos ancêtres. » *Deut.*, IX, 4-5. Rien de plus coupable qu'une orgueilleuse présomption; aussi Dieu cherche-t-il de toutes les manières et dans toutes les circonstances à la retrancher de notre cœur. « Il a fait connaître à son peuple sa puissance dans ses œuvres, » « en leur donnant l'héritage des nations. » Le Roi-prophète descend ici du général au particulier, des événements qui ont eu pour théâtre le monde entier à ceux qui n'avaient que le peuple juif pour objet; quoiqu'en les considérant avec attention, on puisse les ranger parmi ceux qui intéressent tout l'univers. En effet, les événements qui avaient lieu dans la Judée étaient un enseignement pour les autres peuples, et leurs guerres, leurs trophées, leurs victoires, une véritable prédication pour les esprits attentifs. Car ces événements ne suivaient pas la marche ordinaire des choses humaines, et ils arrivaient contrairement à toutes les prévisions. Ainsi, quelle cause naturelle et logique peut-on donner de ces murs qui tombent au son des trompettes, de la victoire et du triomphe de cette femme qui commandait des armées, de la victoire de cet enfant qui par une seule pierre lancée par sa fronde, mit fin à la guerre des barbares contre le peuple de Dieu? Beaucoup d'autres faits non moins extraordinaires s'accomplissaient sous leurs yeux. C'est ainsi qu'ils ont triomphé de leurs ennemis et les ont chassés de la Palestine. Lors donc que le Prophète nous dit : « Il fera connaître à son peuple la puissance de ses œuvres, » il veut surtout faire ressortir la puissance de Dieu, qui non content de chasser ces nations, l'a fait de manière à ce que son peuple pût comprendre (ce que prouvaient suffisamment les événements passés) que c'était la main de Dieu qui les frappait, et que les victoires qu'ils remportaient sur leurs ennemis étaient dues à ce qu'il commandait en personne leurs armées. Ce n'était pas seulement par ses paroles qu'il les instruisait, mais par des faits, par leurs chaussures, par leurs vêtements, par leur nourriture, par la lumière qui les éclairait jour et nuit, par la nuée mystérieuse, par les guerres, par la paix, par leurs victoires, par la fécondité qu'il donnait à leurs terres, par les pluies; tout prenait une voix pour proclamer l'action divine, et tirer les âmes de leur aveuglement, et ces miracles se succédaient en grand nombre et sans interruption.

« Les œuvres de ses mains sont vérité et justice. » Après cet exposé de la puissance de Dieu, le Roi-prophète rappelle le souvenir de sa justice, qui aussi bien que sa puissance se trouve empreinte sur ses œuvres. Ce n'est pas sans motif, en effet, que Dieu chassa les nations de la terre qu'elles habitaient, afin de la donner aux Juifs; il le fit pour de justes raisons. C'est pour cela qu'il disait dans un des livres de Moïse : « Les Amorrhéens n'ont pas encore mis le comble à leurs iniquités. » *Gen.*, XV, 16. Les paroles du Roi-prophète ne doivent pas être restreintes au peuple juif, et aux événements qui lui sont propres, elles ont une signification générale. Toutes les œuvres de Dieu, quelles qu'elles soient, sont vérité et jugement, c'est-à-dire justice. L'Ecriture prend souvent le mot vérité dans le sens de bonté. Le prophète veut donc nous faire entendre ici que toutes les œuvres de Dieu offrent un heureux mélange de justice et de bonté. Car s'il n'avait pris conseil que de sa justice, tout eût péri infailliblement.

6. C'est ce qui fait dire au Roi-prophète dans un autre endroit : « N'entrez pas en jugement avec votre serviteur, car nul homme vivant ne sera justifié en votre présence. » *Psalm.* CXLII, 2. Et ailleurs encore : « Si vous examinez nos iniquités, Seigneur, Seigneur, qui subsistera devant vous? » *Psalm.* CXXIX, 3. La justice et la bonté sont donc le principal caractère de toutes les œuvres de Dieu. S'il ne suivait que les règles de sa justice, rien n'échapperait à une ruine complète; s'il ne faisait usage que de sa bonté, elle

serait pour un grand nombre un motif de relâchement. Il a donc diversifié les moyens de salut, en s'inspirant tour à tour, pour le bien des hommes, de la justice et de la bonté: « Tous ses préceptes sont fidèles. » Le Roi-prophète, suivant sa coutume, passe de la sagesse et de l'ordre qui brille dans le détail si varié de la création, aux lois mêmes de la Providence qu'il entreprend d'exposer. Car ce n'est pas seulement par le spectacle de cette création si riche et si variée, mais en donnant des lois aux hommes, qu'il leur a tracé une règle sûre de conduite. Aussi dans le psaume dix-huitième, où le Roi-prophète traite ces deux ordres de vérité, il commence par dire : « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » *Psalm.* XVIII, 1. Puis lorsqu'il est arrivé au milieu du psaume, et qu'il a décrit les merveilles de la création, il ajoute : « La loi du Seigneur est pure, elle convertit les hommes ; le précepte du Seigneur est rempli de lumière, et il éclaire les yeux. » *Psalm.* XVIII, 8-9. De même ici, après avoir raconté les prodiges et les œuvres admirables de Dieu, il entreprend de parler de ses commandements : « Tous ses préceptes sont fidèles, ils sont immuables dans tous les siècles, ils sont fondés sur la vérité et sur l'équité. » Ce n'est pas sans intention qu'il dit : « Tous ses préceptes ; » il emploie cette expression, parce qu'il veut embrasser toutes les lois divines les plus diverses. Il y a en effet les lois données à la création et qu'observe fidèlement tout être créé, le soleil et la lune, le jour et la nuit, les étoiles, la marche régulière de la terre et de la nature. Il y a en second lieu les préceptes donnés à l'homme dès le commencement, lors de la création, et dont saint Paul parle en ces termes : « Lorsque les Gentils qui n'ont point de loi, ont naturellement les choses que la loi commande, sans avoir la loi, ils sont à eux-mêmes la loi. » *Rom.*, II, 14. Et ailleurs : « Selon l'homme intérieur, je trouve du plaisir dans la loi de Dieu. » *Rom.*, VII, 22. Il y a enfin les commandements écrits, et tous ces commandements subsistent. Si quelques-uns ont été abrogés, c'est pour être remplacés non point par des lois moins bonnes, mais par des commandements plus parfaits. Ainsi, par exemple, ce commandement : « Vous ne tuerez pas, » n'a pas été abrogé mais étendu ; cet autre : « Vous ne commettrez point d'adultère, » n'a pas été supprimé, mais imposé avec plus de sévérité. *Exod.*, XX, 13-14. Voilà pourquoi Notre-Seigneur disait : « Je ne suis pas venu détruire la loi et les prophètes, mais les accomplir. » *Matth.*, V, 17. En effet, celui qui ne se met pas en colère, à plus forte raison s'abstiendra du meurtre, et celui qui s'interdit tout regard impur, sera bien plus éloigné de commettre l'adultère. Le caractère particulier et distinctif de la loi, quelle qu'elle soit, la loi de la création, la loi de la nature, la loi de la sagesse, ou la loi du Nouveau Testament, c'est l'immortalité et la perpétuité ; et Notre-Seigneur Jésus-Christ rend témoignage à cette perpétuelle durée lorsqu'il dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » *Matth.*, XXIV, 35. Quand Dieu veut qu'une chose subsiste, la perpétuité lui est assurée, et rien ne peut porter atteinte à son existence.

« Ils sont fondés sur la vérité et sur l'équité. » Que signifient ces paroles : « Sur la vérité et sur l'équité ? » Dans ces commandements, il n'y a ni équivoque, ni ambiguïté, ni obscurité, rien n'y atteste l'affection ou la haine ; ils n'ont tous qu'un but, notre utilité, notre avantage. Il n'en est pas ainsi des lois des hommes qui dans plusieurs de leurs dispositions sont nécessairement transitoires, souvent obscures, et portent toujours le caractère de l'imperfection humaine. Un grand nombre de ces lois sont l'œuvre des passions. Le désir de se venger d'un ennemi ou de faire plaisir à un ami leur a souvent donné naissance. Telles ne sont point les lois divines, elles sont plus claires que la lumière du soleil, elles n'ont pour objet que l'intérêt de ceux qu'elles obligent, elles leur enseignent le chemin de la vertu, de la vérité, et non celui du mensonge, c'est-à-dire des richesses et des honneurs. Ce sont là des biens passagers, tandis que ceux qui viennent de Dieu sont les seuls véritables ; ces lois apprennent aux hommes non pas le secret de devenir riches ou de se procurer les biens d'ici-bas, mais le moyen assuré d'obtenir les biens de la vie future. Elles

Les lois humaines sont transitoires et souvent obscures : les lois divines au contraire sont claires et éternelles.

nous enseignent toutes les règles de la vérité et de la justice sans aucun mélange d'erreur. « Tous ses préceptes sont fidèles ; » que signifie cette expression, « fidèles ? » Fermes, durables. Leur transgression est suivie de près par le châtiment, sans que ces préceptes en soient ébranlés, et si les hommes refusent de les observer, Dieu sait prendre en main leur défense. Ne dites pas que ce sont là de pures menaces où l'exagération a beaucoup de part. Celui qui fait une loi n'a pas seulement intention de menacer, mais de punir au besoin. Vous ne croyez qu'avec peine aux châtiments à venir, que le passé vous serve ici de leçon. Le déluge du temps de Noé, l'embrasement de Sodome, la destruction des Egyptiens sous Pharaon, la ruine des Juifs, leurs captivités, leurs guerres, étaient-ils de simples menaces ? Ou bien n'ont-ils pas été des châtiments trop réels ? Or si ces châtiments, qui n'étaient que figuratifs, ont eu lieu en réalité, ceux dont ils étaient la figure arriveront d'autant plus certainement que le crime des coupables est plus grand après que Dieu leur a prodigué des remèdes et des grâces extraordinaires. « Le Seigneur a envoyé la rédemption à son peuple. » Dans le sens historique, le prophète veut parler de la liberté rendue aux Juifs ; dans le sens anagogique, il s'agit de la délivrance du monde entier, comme nous le voyons dans les paroles suivantes : « Il a conclu avec lui une alliance éternelle. » Il est ici question de la nouvelle alliance, le prophète a parlé de l'ancienne loi et de ses préceptes, mais comme elle n'a point été observée, et n'a fait que provoquer la colère de Dieu, il ajoute : « Le Seigneur a envoyé la rédemption à son peuple. » C'est ce que Notre-Seigneur proclamait lui-même : « Je ne suis pas venu, disait-il, pour juger le monde, mais pour le sauver. » *Joan.*, XII, 47. La loi transgressée attirait nécessairement le châtiment. « La loi, dit saint Paul, produit la colère. Mais où il n'y a pas de loi, il n'y a point de prévarication de la loi. » *Rom.*, IV, 15. Et dans un autre endroit : « Tous ont péché, et ont besoin de la gloire de Dieu. » *Rom.*, III, 23-24. Voilà pourquoi le Roi-prophète nous dit ici : « Dieu a envoyé la rédemption à son peuple. »

7. Ce n'est pas seulement la rédemption qu'il nous envoie, il impose une loi à ceux qu'il a rachetés afin que notre vie soit digne d'une si grande grâce. « Son nom est saint et terrible. » Après avoir décrit cette providence, ce soin paternel dont Dieu a donné des preuves si éclatantes, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, dans ses œuvres, dans ses commandements, comme dans ses prodiges et ses miracles, le Roi-prophète, dans un transport tout divin, dans un sentiment profond d'admiration à la vue de la grandeur de Dieu, termine ce psaume en célébrant la gloire du divin auteur de ces merveilles : « Son nom est saint et terrible. » C'est-à-dire qu'il inspire l'étonnement et l'admiration. Si son nom est saint et terrible, combien plus sa nature divine ! Dans quel sens son nom est-il saint et terrible ? Les démons le craignent, les maladies le redoutent, et c'est par la vertu de ce nom que les apôtres ont converti le monde entier. Ce nom a été l'arme puissante avec laquelle David a terrassé le barbare Philistin ; c'est par ce nom que tant d'actions éclatantes ont été accomplies, c'est par lui que nous sommes initiés aux saints mystères. A la vue des prodiges étonnants opérés par ce nom, des grâces dont il est la source, des victoires qu'il nous fait remporter sur nos ennemis, de la protection dont il entoure ceux qui l'invoquent, et en repassant dans son âme toutes ces merveilles qui surpassent de beaucoup tout ce que la nature peut faire, tout ce que l'intelligence humaine peut concevoir, il s'écrie : « Son nom est saint et terrible. » S'il est saint, il faut donc aussi pour le louer des bouches saintes, des lèvres innocentes et pures.

« La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse ; une salutaire intelligence éclaire ceux qui la pratiquent. » Que faut-il entendre par ce commencement ? La source, la racine, le fondement. Après cette magnifique énumération des œuvres du Maître du monde, qu'il ne peut contempler sans être rempli d'une profonde admiration, le Roi-prophète ajoute ces paroles pour nous apprendre que la crainte du Seigneur remplit l'âme de toute sagesse et de toute prudence. Et n'allez pas vous imaginer

que cette sagesse consiste dans une simple connaissance; non, le Roi-prophète ajoute : « Une salutaire intelligence éclaire ceux qui la pratiquent. » En effet, la foi ne suffit pas, si notre vie n'est conforme à ses divins enseignements. Mais comment la crainte du Seigneur est-elle le commencement de la sagesse? Parce qu'elle nous délivre de tous les vices pour nous enseigner la pratique de toutes les vertus. Or, la sagesse dont parle ici le prophète n'est pas celle qui ne consiste qu'en paroles, mais la sagesse qui se manifeste par les actions. Les philosophes étrangers à la foi ont eux-mêmes défini la sagesse : la connaissance des choses divines et humaines. Cette science, c'est la crainte de Dieu qui nous l'enseigne en bannissant le vice de notre cœur, pour y déposer les germes de la vertu, nous inspirer le mépris des choses de la terre, et élever nos regards et nos cœurs jusqu'au ciel. Peut-on imaginer une sagesse plus grande? Remarquez ici que le Roi-prophète ne veut pas qu'on se contente d'écouter, il faut aller jusqu'à la pratique. « Une salutaire intelligence éclaire ceux qui la pratiquent. » C'est-à-dire ceux qui pratiquent la sagesse et qui la manifestent dans leur conduite, font preuve d'une véritable intelligence. « Ils ont une bonne intelligence, » parce qu'il y a en effet une intelligence mauvaise, celle dont parle le prophète : « Ils sont habiles pour faire le mal, mais ils ne savent pas faire le bien. » *Jer.*, IV, 22. Ce que le Roi-prophète demande, c'est une intelligence qui se mette au service de la vertu. « Sa louange subsiste dans tous les siècles. » Quelle est, dites-moi, cette louange? L'action de grâces, la gloire éternelle que Dieu s'est acquise par ses œuvres, et auparavant celle qui est inhérente à sa nature divine. Dieu en effet est immortel et digne par lui-même de toute louange; il ne l'est pas moins lorsque vous considérez en vous-même sa souveraine grandeur; il l'est également dans ses œuvres lorsqu'il fait éclater sa sagesse dans le spectacle visible des choses créées. Le prophète veut ici nous exhorter à rendre à Dieu nos actions de grâces, et nous apprendre que ceux qui trouvent à redire à la conduite de la Providence, ne sont dignes d'aucun pardon; puisqu'en effet, la louange, l'action de grâces, la gloire qui sont dues à Dieu, reposent sur des raisons si claires, si évidentes, si fortes et inébranlables, que cette gloire est à l'épreuve du temps et de la mort et qu'elle n'aura d'autres bornes que celles de l'éternité; ceux qui dans leur ignorance osent blasphémer contre elle, contredisent des faits plus éclatants que le soleil, et demeurent dans un aveuglement volontaire. Car ce n'est point là une gloire passagère qui pourrait servir d'excuse à leur ignorance, elle n'est environnée ni de ténèbres ni d'obscurité, elle est manifeste, durable, immortelle, et sa durée est égale à celle de l'éternité.

PSAUME CXI.

« Heureux est l'homme qui craint le Seigneur. »

1. Le commencement de ce psaume me paraît se rattacher étroitement à la fin du précédent, et ne former de ces deux psaumes qu'un seul corps dont toutes les parties sont parfaitement unies entre elles. Dans le psaume précédent, nous lisons : « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse; » *Psalm.* CX, 10; dans celui-ci : « Heureux est l'homme qui craint le Seigneur. » C'est la même vérité exprimée en d'autres termes, et qui de part et d'autre nous enseigne la crainte de Dieu. D'un côté, le Psalmiste donne à cet homme le nom de sage; de l'autre, il le proclame heureux, et c'est là en effet le vrai bonheur, tandis que tout le reste n'est que vanité, ombre, vaine futilité, soit les richesses, soit la puissance, soit la beauté du corps ou l'éclat extérieur de la fortune. Qu'est-ce en effet que des feuilles qui tombent, des ombres qui passent, des songes qui s'évanouissent? La crainte du Seigneur est donc le bonheur véritable. Mais les démons eux-mêmes ont aussi la crainte de Dieu et tremblent devant lui; le Roi-prophète nous avertit que cette crainte ne suffit pas pour nous sauver, et il fait ici comme dans le psaume précédent. Après avoir dit : « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, il avait ajouté : « Tous ceux qui la pra- La crainte seule de Dieu ne suffit pas au salut



tiquent sont remplis d'une intelligence salutaire, joignant ainsi aux vérités qui sont l'objet de la foi, des règles sages de conduite. De même ici, après avoir proclamé le bonheur de cette crainte, il la distingue de celle qui a pour principe la connaissance et qui existe chez les démons eux-mêmes, en ajoutant : « Qui a une volonté ardente d'accomplir ses préceptes. » Il exige donc, comme on le voit, une vie et une conduite parfaitement réglées, et une âme remplie de l'amour de la sagesse. Remarquez qu'il ne dit pas : « Il observera ses commandements, » mais : « Il aura une volonté ardente de les accomplir. » Ce qui est une disposition beaucoup plus parfaite.

Volonté ardente d'accomplir les commandements de Dieu.

Or, en quoi consiste cette disposition ? A observer les commandements de Dieu avec un saint empressement, à les aimer passionnément, à en poursuivre l'exacte observation, à les aimer non pour la récompense promise, mais pour Celui qui les a établis, à faire ses délices de la pratique de la vertu, sans y être porté par la crainte de l'enfer, par les menaces des supplices éternels, mais par l'amour de celui qui nous a donné ces lois. Le Roi-prophète lui-même nous en donne un exemple lorsque dans un autre psaume il nous décrit la douceur et le charme qu'il trouve dans l'observation des commandements. « Que vos paroles sont douces à mon palais ! s'écrie-t-il ; le miel le plus exquis est moins agréable à ma bouche. » *Psalm.* CXVIII, 103. C'est cette même disposition que saint Paul exigeait lorsqu'il disait en termes allégoriques : « Comme vous avez fait servir vos membres à l'impureté et à l'injustice pour l'iniquité, de même faites-les servir maintenant à la justice pour votre sanctification. » *Rom.*, VI, 19. C'est-à-dire vous avez déployé tant d'activité, tant d'ardeur dans la poursuite du vice qui ne vous promettait cependant aucune récompense, et ne vous montrait en perspective que la peine et le châtiment ; faites donc pour la vertu ce que vous avez fait pour le vice. Et cependant l'Apôtre déclare qu'il est bien modéré dans ce qu'il demande, en commençant par dire : « Je parle humainement à cause de la faiblesse de votre chair ; » *Rom.*, VI, 19 ; et en nous apprenant

Activité et ardeur que nous devons déployer dans l'observation des commandements de Dieu.

par là que nous devons nous donner à la pratique de la vertu avec une ardeur et une passion égales à celles que nous avons mises dans la poursuite du vice. Voici donc le sens de ces paroles : S'ils ne font pas autant pour la vertu qu'ils ont fait pour le vice, s'ils ne manifestent pas la même ardeur, quelle excuse pourront-ils apporter ? quel pardon obtenir ? Voilà pourquoi le Roi-prophète s'exprime de la sorte : « Qui a une volonté ardente d'accomplir ses commandements. » Celui qui a pour Dieu la crainte qu'il doit naturellement inspirer, reçoit ses commandements avec affection, avec amour, et cet amour pour celui qui donne la loi en rend l'observation agréable et douce, bien qu'elle paraisse offrir quelque difficulté. Que personne ne me fasse un crime si j'emploie cette comparaison. Saint Paul m'y autorise : « Comme vous avez fait servir vos membres à l'impureté, faites-les servir maintenant à la justice. » Voici un homme dominé par un amour impur, on l'insulte, on l'outrage, on le maltraite, on le couvre d'opprobres, on le chasse de son pays natal, il est exclu de l'héritage paternel, il n'a plus droit à l'affection de son père, il est en butte à des épreuves plus pénibles encore, et cette passion déréglée lui fait tout supporter avec plaisir. Eh quoi ! on supporte avec délices de semblables épreuves ; avec quel amour donc devons-nous embrasser les commandements de Dieu, qui nous ouvrent le chemin du salut, de la gloire, de la plus haute sagesse, et qui rendent notre âme meilleure ? Peuvent-ils encore nous offrir quelque difficulté ? Ces difficultés viennent non pas de la nature des commandements, mais de la lâcheté d'un grand nombre. Recevez-les avec amour, ils deviendront aussitôt légers et faciles. Jésus-Christ lui-même nous en assure : « Mon joug est doux et mon fardeau léger. » *Matth.*, XI, 30. Voulez-vous vous convaincre que c'est la lâcheté d'un trop grand nombre qui rend difficiles des choses naturellement aisées, tandis que la ferveur fait disparaître toutes les difficultés ? Voyez les Juifs : lorsque Dieu leur donnait la manne pour nourriture, ils en témoignaient du dégoût au point de souhaiter la mort. Saint Paul, au contraire, luttait avec la faim, et il était dans la joie, il

tressaillait d'allégresse. Aussi, tandis que les Juifs faisaient entendre ces plaintes : « Notre âme languit à cause de cette manne ; il n'y avait peut-être pas de tombeaux en Egypte, c'est pour cela que vous nous avez amenés, afin que nous mourions au désert; » *Num.*, XI, 6; *Exod.*, XIV, 11 ; saint Paul s'écriait : « Je me réjouis dans les souffrances que j'endure et j'accomplis dans ma chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ. » *Coloss.*, I, 24. Quelles sont ces souffrances? La faim, la soif, la nudité et d'autres épreuves semblables. « Il a une volonté ardente d'accomplir ses commandements. » Comment établir en nous cette disposition ? En craignant Dieu, en l'aimant de tout notre cœur, et par une considération attentive de la nature de la vertu. Avant même qu'elle reçoive les couronnes qui lui sont réservées, elle trouve en elle-même sa récompense. Si vous fuyez la fornication, l'homicide, pensez à la douce satisfaction que vous goûterez de n'être point condamné par votre conscience, de n'avoir point à rougir devant vos parents ou vos amis, et de pouvoir jeter sur tous des regards purs et innocents. Il n'en est pas ainsi de l'adultère, il craint tous les hommes, il redoute leur approche, les ombres mêmes lui sont suspectes.

2. L'avare et l'envieux sont sujets aux mêmes châtiments. Mais que le sort de celui qui sait s'affranchir de ces vices est bien différent ! « Sa race sera puissante sur la terre. » Sous le nom de race, l'Ecriture désigne souvent, non les enfants qui naissent par voie de génération, mais la filiation qui vient de la conformité de la vertu. Voilà pourquoi saint Paul expliquant ces paroles : « Je vous donnerai cette terre à vous et à votre postérité, » ajoute : « Tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas tous Israélites, et ceux qui sont de la race d'Abraham ne sont pas tous enfants d'Abraham; mais c'est Isaac qui sera appelé votre fils. » *Rom.*, IX, 7. Et ailleurs: « Toutes les nations seront bénies dans votre fils. » *Galat.*, III, 8. Il ne peutêtre ici question des Juifs, les faits seuls le prouvent suffisamment. Comment ceux qui sont sous le poids de la malédiction divine pourraient-ils devenir pour les autres une source de bénédictions? Dieu veut donc parler ici de l'Eglise qui est devenue la postérité d'Abraham par la communauté d'une même foi. Tels sont aussi les hommes vertueux et les enfants de ceux qui ont la crainte de Dieu en partage. « Sa postérité sera puissante sur la terre. » Pourquoi dit-il : « Sur la terre? » Pour nous apprendre que cette promesse s'accomplira avant qu'ils sortent de cette vie et qu'ils soient en possession des biens éternels. Car, comme je l'ai dit, la vertu trouve en elle-même sa récompense avant celles qui l'attendent dans l'autre vie. L'homme qui craint Dieu a donc une postérité puissante, et celui qui s'entoure de la vertu comme d'un rempart a lui-même une puissance sans égale ; c'est ce que les apôtres et les prophètes enseignent à l'envi. Notre-Seigneur vient lui-même confirmer cette vérité, lorsqu'il dit : « Tout homme qui entend mes paroles, et les accomplit, sera comparé à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre, et la pluie est tombée, les fleuves se sont débordés et les vents ont soufflé, et ils ont fondu sur cette maison, et elle n'a pas été renversée, car elle était fondée sur la pierre. » *Matth.*, VII, 24-25. Combien de fois les soulèvements des peuples, la colère des rois, les glaives, les lances, les traits, les fournaises, la dent des bêtes féroces, les précipices, les mers, les embûches, les calomnies, les complots de tout genre ont été mis en œuvre contre les apôtres ! Rien cependant n'a pu les ébranler, ils ont été supérieurs à toutes ces épreuves, et ils se sont élevés comme sur des ailes au-dessus des flèches de leurs persécuteurs, qu'ils ont fini par attirer dans leurs rangs. C'est qu'en effet rien n'égale la puissance de la vertu, elle est plus ferme que la pierre, plus forte que le diamant; de même que le vice est ce qu'il y a de plus abject et de plus faible, malgré l'immensité de ses richesses et l'étendue de sa puissance.

Récompense de la vertu.

Comparaison de la vertu et du vice.

Or, si telle est la puissance des justes sur la terre, jugez ce qu'elle sera dans le ciel. « La génération des justes sera bénie. » Voyez de quel éclat resplendit cette puissance, et comme elle trouve partout des prédicateurs, des panégyristes et des admirateurs, non point parmi les premiers venus, mais parmi les sages. Ce ne sont donc point les hommes dont les affections



sont basses et rampantes qui pourront en avoir l'intelligence, il n'y a que les âmes droites qui soient dignes de la louer, de l'admirer, de la célébrer. Considérez quelle doit être la grandeur d'un bien qui mérite d'être loué par les anges, par les apôtres, par des hommes vraiment admirables; car, si tels doivent être les panégyristes de cette félicité, réfléchissez et jugez ce qu'elle doit être en elle-même. « La gloire et les richesses sont dans sa maison. » Le Roi-prophète s'élève de nouveau des choses sensibles aux biens spirituels. L'Ecriture, en effet, donne le nom de richesses aux fruits que produisent les bonnes œuvres, comme dans ces paroles de l'Apôtre : « Faire le bien, être riche en bonnes œuvres. » I *Tim.*, VI, 18. Ce sont là, en effet, les vraies richesses; les autres n'en portent que le nom, sans en avoir la réalité. Veut-on cependant voir ici les richesses matérielles? ce que dit le Roi-prophète subsiste dans tout son entier. Richesses des apôtres. Car qui fut plus riche sous ce rapport que les apôtres, vers lesquels les trésors affluaient de tout côté comme d'autant de sources abondantes? « Tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons les vendaient et en apportaient le prix, et ils le déposaient aux pieds des apôtres. » *Act.*, IV, 34. Voyez-vous quelles richesses immenses? Ils possédaient les biens de tous, sans en avoir la sollicitude, car ils en étaient les économes plutôt que les maîtres. Ceux qui possédaient ces biens y renonçaient, ils se chargeaient eux-mêmes de les vendre et d'en recueillir le prix, et ils en abandonnaient aux apôtres la libre distribution. C'est ce qui faisait dire à saint Paul: « Nous sommes comme n'ayant rien, et nous possédons tout. » II *Cor.*, VI, 10. C'est une chose admirable, en effet, qu'au milieu d'une si grande opulence, les apôtres surent tenir leur cœur élevé bien au-dessus de ces richesses, et qu'ils n'en furent jamais les esclaves. Voilà le riche par excellence, celui qui n'a pas besoin de richesses. « La gloire et les richesses sont dans sa maison. » Le reste n'a pas besoin d'explication. Ils ont eu la gloire qui vient de Dieu. Cette gloire les suivait, selon ces paroles de Notre-Seigneur : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît. » *Matth.*, VI, 33. Qui jamais fut l'objet d'une plus grande vénération ? Ils étaient reçus comme des anges de Dieu, les fidèles apportaient le prix de leurs biens et le déposaient à leurs pieds; disons-le, ils recevaient plus d'honneurs et de gloire que les têtes couronnées. Quel roi, en effet, fut jamais environné d'une gloire plus éclatante que saint Paul, dont la parole excitait partout l'admiration, qui ressuscitait les morts, guérissait les malades, mettait les démons en fuite, et opérait tous ces miracles par le simple contact de ses vêtements? Il faisait de la terre un véritable ciel, et il amenait tous les hommes à la pratique de la vertu.

3. S'ils ont opéré de si grandes choses sur la terre, jugez ce que sera la gloire qui les attend dans le ciel. Que signifie cette expression : « Dans sa maison? » C'est-à-dire, avec lui. Les richesses matérielles ne sont pas, à vrai dire, avec celui qui les possède; que dis-je? leur possession est loin d'être assurée, elles sont entre les mains des délateurs, dans les mains des flatteurs, dans les mains des magistrats, dans les mains des serviteurs. Le maître de ces richesses les dissémine de tout côté, parce qu'il n'ose les garder toutes chez lui. Et encore les environne-t-il de gardes, de sentinelles, précautions inutiles et qui ne peuvent empêcher ces richesses de s'échapper. « Et sa justice demeure dans tous les siècles. » Un autre interprète traduit : « Et sa miséricorde demeure dans tous les siècles. » Le Roi-prophète veut parler ici de la vertu en général, ou de celle qui est directement opposée à l'injustice; ou bien, selon la version d'un autre interprète, il entend par bonté la miséricorde, l'aumône. Telle est, en effet, la puissance de la miséricorde, elle est immortelle, impérissable, et rien ne peut jamais l'éteindre. Aucune des choses humaines ne peut échapper à sa destruction, les fruits de l'aumône seuls ne se flétriront jamais, et ils résisteront à l'action des événements les plus contraires. Le corps lui-même tombe en dissolution, mais l'aumône est à l'épreuve de la mort, elle précède l'âme, et va lui préparer ces demeures dont Jésus-Christ a dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de



mon Père. » *Joan.*, XIV, 2. Ce qui lui assure une supériorité marquée sur toutes les choses humaines, c'est ce caractère de stabilité et de perpétuité qui n'est le privilége d'aucun des biens de la vie présente. Alléguerez-vous la beauté? Une maladie suffit pour la flétrir, et la vieillesse la détruit sans retour. La puissance? à quelles vicissitudes n'est-elle pas sujette! Les richesses, ou quelque autre de ces biens qui ont plus de prix et d'éclat dans la vie présente? Mais ces richesses, mais ces biens nous abandonnent de notre vivant, ou nous laissent à notre mort dépouillés de tout et privés de toute ressource. Il n'en est point ainsi des fruits de la justice, ils échappent à l'action du temps aussi bien qu'aux atteintes meurtrières de la mort, et au contraire ils sont assurés à jamais, en entrant dans ce port que les flots ne peuvent agiter.

« Du sein des ténèbres la lumière s'est levée sur les cœurs droits. » Le Roi-prophète décrit ici le bonheur de l'homme qui craint Dieu, et il énumère les fruits de cette crainte dans la vie présente. Ses biens sont immortels, il sera comblé de gloire, élevé au-dessus de tous les autres hommes; il verra les imitateurs de ses vertus, devenus ses enfants, triompher de toutes les attaques, et au milieu des plus grandes calamités, il jouira d'une sécurité parfaite. Tel est le sens de ces paroles: « Du sein des ténèbres la lumière s'est levée sur les cœurs droits. » C'est-à-dire qu'au milieu même de la plus profonde obscurité, Dieu fera briller sa lumière aux yeux des hommes ainsi disposés et qui marchent dans la voie droite. Que signifient ces paroles: « Dans les ténèbres? » C'est-à-dire qu'au milieu de l'affliction, des angoisses, de la tentation et des dangers (car c'est ce que signifie le mot ténèbres), Dieu les comblera d'une joie ineffable. C'est ce que saint Paul exprimait en ces termes: « Je désire que vous n'ignoriez pas l'affliction qui nous est survenue en Asie, parce qu'elle a été au-dessus de nos forces, jusqu'à nous donner le dégoût de la vie. » Voilà les ténèbres. « Or, si nous avons reçu en nous-mêmes cette réponse de mort, c'est afin que nous ne mettions point notre confiance en nous-mêmes, mais en Dieu, qui ressuscite les morts et qui nous a délivrés de si grands dangers de mort. » II *Cor.*, I, 8-10. Voyez-vous la lumière se lever? Considérez la même vérité dans les trois enfants. Ils s'attendaient à être consumés, et une douce rosée descendit sur eux. Daniel et les autres prophètes ont éprouvé cette même protection. Voulez-vous entendre ces paroles dans un sens figuré? vous verrez qu'elles ont eu leur accomplissement à l'égard du monde entier. Des ténèbres épaisses couvraient la terre et la mer, et l'erreur était répandue partout lorsque le soleil de justice se leva du milieu des ténèbres. Comme les hommes, détournant leurs yeux du ciel, cherchaient Dieu sur la terre, c'est de la terre même qu'il a voulu sortir pour apparaître à leurs yeux, et il s'est abaissé jusqu'à eux, afin de les élever jusqu'à la hauteur infinie de la divinité. « Le Seigneur est clément, miséricordieux et juste. » Le prophète a déclaré que la justice de Dieu était éternelle, et c'est un des motifs de consolation qu'il donne. Cependant un grand nombre d'hommes, au cœur droit et miséricordieux, sont quelquefois atteints par l'infortune; il leur apporte donc un autre motif de consolation. « Le Seigneur est clément, miséricordieux et juste; » paroles d'où l'on peut tirer une double conclusion. Si Dieu est miséricordieux et pardonne si souvent aux pécheurs, pourra-t-il, à plus forte raison, laisser la vertu sans récompense après cette vie? Si elle ne reçoit pas cette récompense dès cette vie, Dieu la lui donnera infailliblement dans l'autre. Le Roi-prophète ajoute: « Il est juste. » S'il est juste, comme il l'est en réalité, il rendra à chacun suivant ses œuvres, quand même il ne l'aurait pas fait dans cette vie, preuve incontestable de la résurrection future. Combien d'hommes vertueux voyons-nous en proie à mille souffrances, tandis que les méchants mènent la vie la plus calme et la plus tranquille? Or, comment chacun recevra-t-il suivant ses œuvres, s'il n'y a point de résurrection, une autre vie, des récompenses éternelles? Mais comme cette idée de la justice avait pu répandre l'effroi dans l'âme des auditeurs, en leur rappelant le compte qu'ils devraient rendre de leurs péchés, il s'empresse d'appliquer le remède, en ajoutant: « Heureux l'homme qui a compassion

Preuve de la résurrection.



et qui prête, il réglera tous ses discours dans le jugement. »

4. Voyez que de récompenses il promet à l'homme miséricordieux ! Le fruit de ses bonnes œuvres est éternel, il sera délivré de toutes ses épreuves, il deviendra semblable à Dieu qui est lui-même miséricordieux; enfin il obtiendra la rémission de ses péchés. Car tel est le sens de ces paroles : « Il réglera tous ses discours dans le jugement; » c'est-à-dire il trouvera un avocat, un défenseur assuré; et il n'a point à craindre de condamnation après que ces aumônes auront si éloquemment plaidé sa cause. Un autre interprète traduit : « Qui règle toutes ses actions avec jugement, » c'est-à-dire, il jouira d'une prospérité sans égale, et la prudence qui le guide ne lui permettra aucune action contraire à la raison. L'homme dur, inaccessible à la compassion et à la miséricorde, est incapable de bien régler sa conduite. Quoi de plus triste, en effet, qu'un homme qui voit son âme en danger, et qui ne craint pas de la sacrifier à ses richesses? Voilà pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait l'éloge de cet économe qui, appelé par son maître et se voyant en danger, déchira les obligations des débiteurs et en diminua le montant. N'est-ce pas en effet le comble de l'absurdité que des hommes sacrifient tous leurs biens pour échapper aux dangers qui les menacent dans la vie présente, et qu'ils refusent de faire le même sacrifice, alors que leur âme est menacée d'un supplice éternel? Voilà pourquoi le Roi-prophète appelle l'homme miséricordieux un économe prudent qui sait à peu de frais se procurer d'immenses richesses, le ciel pour de l'argent, un royaume pour un vêtement, les biens éternels pour un morceau de pain et un verre d'eau froide. Peut-on imaginer une administration plus sage que celle qui sacrifie des biens fragiles, passagers et corruptibles pour entrer en possession des biens impérissables de l'éternité, et qui par cette espérance, donne à l'âme dès cette vie une tranquillité assurée? Voilà pourquoi le Psalmiste dit : « Il réglera ses discours dans le jugement, » ou suivant une autre interprétation : « Il règle toutes ses actions avec le jugement. » De quel jugement veut-il parler? Evidemment du jugement dernier. Ou bien ces paroles signifient que cet homme soumet toute sa conduite à une règle fixe et immuable, qu'on n'y remarque aucune confusion, mais l'ordre le plus parfait, et que toutes ses actions se succèdent en suivant la voie droite qu'il s'est tracée. Il n'éprouve aucune agitation, aucun trouble, parce que la miséricorde aplanit pour lui toutes les difficultés. C'est ce qu'exprime plus clairement la version du second interprète : « Il réglera ses actions avec jugement. » Celui qui règle ainsi ses actions est véritablement miséricordieux, tandis que celui qui s'affranchit de cette règle est frappé de stérilité.

Modèle d'un homme charitable.

« Parce qu'il ne sera jamais ébranlé. » Encore une fois, que peut-on comparer à cette sage administration qui ouvre à l'homme une voie qui le délivre de tous les dangers imprévus, le fait entrer dans un port où il est à l'abri des tempêtes de la vie, le soustrait à toutes les épreuves qui sont le partage de l'humanité, ou lui donne la force de ne pas y succomber? N'est-ce pas une chose admirable, en effet, que de n'être ni ébranlé, ni renversé par la violence des tribulations? Mais quoi? N'a-t-on pas vu bien des hommes miséricordieux qui chancelaient sous le poids de l'adversité? Non jamais. On les a vus devenir pauvres, réduits à la dernière indigence, précipités dans toute sorte d'infortunes; mais ces épreuves ne les ont point abattus, parce qu'ils avaient toujours devant les yeux, le souvenir de leurs actions, qu'ils attiraient sur eux la bonté et la protection de Dieu, et que le témoignage d'une bonne conscience était pour eux une ancre ferme et assurée. Le Roi-prophète ne dit donc pas : « Ils ne seront point en butte aux mauvais desseins de leurs ennemis, » mais : « Ils n'en seront point ébranlés. » C'est ainsi que Jésus-Christ parlant de l'homme qui a bâti sa maison sur la pierre, ne dit pas qu'il ne sera point assailli par la tempête, mais qu'il en supportera l'effort sans qu'elle puisse le renverser. En effet, ce qui est digne d'admiration, ce n'est point de faire preuve de calme et de sécurité en l'absence de toute tentation, mais de rester constamment inébranlable au

milieu des assauts redoublés que nous livrent nos ennemis. Il est du reste impossible qu'une âme riche en œuvres de miséricorde soit jamais submergée par les tempêtes de l'infortune. « La mémoire du juste sera éternelle. » Voyez, ce n'est pas seulement pendant sa vie, mais après sa mort que le juste continue d'en instruire un grand nombre et de leur donner d'utiles leçons. Que pourrait-il donc éprouver de fâcheux pendant sa vie, puisque même après sa mort il enseigne aux autres la confiance et la sécurité? Le Roi-prophète le choisit comme exemple pour convaincre les plus incrédules qu'une récompense éternelle, fruit de ses bonnes œuvres, l'attend dans les cieux. Son corps est enseveli dans la terre, à laquelle il est confié comme un dépôt, mais sa mémoire vit dans tous les cœurs.

Telle est la puissance de la vertu, le temps ne peut rien sur elle, et une longue succession de jours ne saurait la flétrir. Dieu le permet ainsi dans l'intérêt des méchants. Les justes n'ont point besoin des louanges des hommes, mais ces louanges qui leur sont données sont nécessaires aux méchants à qui elles inspirent l'amour de la vertu, et qu'elles détournent quelquefois du vice. Où sont donc ceux qui élèvent des tombeaux magnifiques et se construisent de somptueuses demeures? Qu'ils apprennent le moyen d'immortaliser leur mémoire. Ce n'est point par ces constructions de pierre, ni par ces enceintes de murs, ni par ces tours, mais par le spectacle d'une vie toute de bonnes œuvres. Le Roi-prophète parle de la sorte dans l'intérêt de ces incrédules de profession qui ne pensent jamais à l'éternité, et il cherche à les arracher à la séduction des biens présents et sensibles, pour les élever jusqu'aux biens de l'éternité, et comme je l'ai dit bien des fois, il montre qu'avant la récompense des cieux, la vertu trouve déjà en elle sa récompense. « Il ne redoutera point les bruits calomnieux. » Suivant une autre version : « Il ne craindra pas les nouvelles fâcheuses. » De même qu'il n'a point dit précédemment : Il ne sera point en butte aux attaques de ses ennemis, mais il n'en sera point ébranlé; de même ici il ne dit pas que les bruits fâcheux n'arriveront point à son oreille, mais qu'il les entendra sans en être effrayé.

5. Et comment sera-t-il inaccessible à la crainte? Il verra les horreurs d'une guerre imminente, des villes entières renversées par des tremblements de terre, les voleurs et les brigands se livrer à un pillage général, des barbares envahir sa patrie, la maladie, la colère d'un juge mettre ses jours en péril, mille autres calamités enfin, et la crainte n'effleurera point son âme. Car il a déposé bien à l'avance toutes ses richesses dans un asile inviolable, et loin de craindre à l'approche de la mort, il s'empresse de partir pour ces régions où il doit retrouver toute sa fortune. « Là où est le trésor de l'homme, dit Notre-Seigneur, là est aussi son cœur. » *Matth.*, VI, 21. Voyez les négociants qui ont envoyé devant eux dans leurs pays d'énormes cargaisons de marchandises, ils n'ont point de repos qu'ils ne soient de retour pour jouir du spectacle de leur fortune. A plus forte raison, le juste qui depuis longtemps a mis en dépôt dans le ciel toutes ses richesses doit-il désirer de rompre les liens qui l'attachent à la terre pour s'envoler librement vers les biens éternels. Rien donc n'est capable de l'effrayer : « Il a le cœur toujours préparé à espérer au Seigneur. » Un autre interprète traduit : « Son cœur est ferme. » C'est la même pensée et l'explication du mot « préparé. » Voici donc le sens de ces paroles : Rien ne sera capable de l'ébranler ou d'attacher son cœur aux choses de la terre, il tend vers Dieu de tout son être, et il attend l'accomplissement de son espérance, il s'appuie constamment sur cette espérance comme sur un ferme soutien sans se laisser ni amollir, ni distraire par les jouissances de la vie présente. Car c'est là l'effet naturel des préoccupations de la terre, elles divisent notre âme et détournent nos pensées des biens éternels. Il faut donc répéter de nouveau cette maxime de l'Evangile : « Là où est le trésor de l'homme, là est aussi son cœur. » *Matth.*, VI, 21.

« Son cœur est puissamment affermi, il ne sera point ébranlé. » Voilà un homme qui a

bâti sur la pierre. Que pourrait craindre, en effet, celui qui dépouillé de tout n'est embarrassé de rien, et ne donne prise à personne sur lui? Que pourrait craindre celui qui est assuré de la bonté et de la protection de Dieu? La sécurité dont il jouit a donc une double cause : la protection du ciel et l'heureuse disposition de son âme. Aussi rien n'est capable de l'ébranler, ni les revers de fortune, ni les outrages, ni les calomnies. Il est invulnérable à tous ces coups, parce qu'il habite une région inaccessible au crime et aux complots des méchants ; car vous le savez, tous ces complots ont pour cause ou pour objet l'argent, et c'est là que viennent se concentrer tous les efforts des hommes. « Jusqu'à ce qu'il ait vu la ruine de ses ennemis. » Quels sont ces ennemis? Les esprits mauvais et le démon lui-même.

« Il a répandu ses biens avec libéralité sur les pauvres, sa justice demeure dans tous les siècles. » Le Roi-prophète a jusqu'ici rappelé le devoir de l'aumône et parlé du prêt charitable et de la miséricorde. Or, il y a plusieurs degrés dans l'aumône ; l'un donne moins, l'autre avec plus de libéralité. Voyons donc quel est cet homme miséricordieux dont il parle. Est-ce celui qui donne de son superflu, ou celui qui distribue tous ses biens sans réserve? Il est évident que c'est celui qui épuise toutes ses ressources, qui répand ses biens avec une pieuse profusion, et dont saint Paul parle en ces termes : « Celui qui sème dans les bénédictions, moissonnera aussi dans les bénédictions. » II *Cor.*, IX, 6. Considérez la justesse des expressions du Prophète. Il ne dit pas : Il a donné, il a distribué, mais : « Il a répandu, » pour exprimer la libéralité de celui qui donne, libéralité qu'il compare à l'action de semer. C'est ce que font en effet ceux qui sèment. Ils répandent la semence qu'ils tenaient en réserve, et ils sacrifient un bien certain à l'espérance d'un bien à venir. En cela, ils font beaucoup mieux que d'amasser, et mieux vaut répandre de la sorte que d'accumuler sans cesse. Vous semez votre argent, mais vous recueillez la justice, vous répandez des richesses périssables pour acquérir des biens immortels. C'est ce que font aussi les laboureurs. Cependant, pour eux, l'espérance de l'avenir est incertaine, car c'est la terre qui reçoit leur semence. Vous, au contraire, vous semez dans la main de Dieu, et il est impossible que votre semence soit perdue. Lors donc que considérant la beauté de l'or vous hésitez à vous en déposséder, rappelez-vous la conduite de ceux qui sèment, de ceux qui prêtent ou qui trafiquent de leur argent. Ils commencent tous par de grands frais et de grandes dépenses, et sur des espérances souvent bien incertaines ; car les flots de la mer, le sein de la terre, les créances des débiteurs, n'ont rien de bien rassurant. Combien de fois voyons-nous celui qui prête perdre sans retour son capital? Mais celui qui sème dans le ciel n'a rien à craindre de semblable, il est assuré de recueillir et son capital et ses intérêts, si toutefois on peut appeler intérêts une récompense qui leur est bien supérieure. En effet, le capital c'est l'argent, les intérêts, c'est le royaume des cieux. Voyez-vous la nature particulière de ce prêt qui produit des intérêts supérieurs au capital? Voilà pour la vie future, et en attendant, dès cette vie vous jouirez d'une liberté sans égale, vous serez à l'abri de tous les complots. Vous éteindrez la convoitise des hommes fourbes et artificieux, tous les jours de votre vie s'écouleront dans la paix, car votre esprit, au lieu d'être accablé par les soucis des richesses de la terre, s'élèvera sur les ailes de l'espérance, jusqu'à la jouissance des biens éternels. « Sa force s'élèvera dans la gloire. » Il revient sans cesse sur ce qui est l'objet des plus vifs désirs des hommes, l'éclat et la gloire dont ils seront environnés dans l'autre vie, et qui dès cette vie même leur seront libéralement accordés. Car il n'est point sur la terre de gloire plus éclatante que celle de l'homme miséricordieux.

6. Prenez, si vous le voulez, un homme qui prodigue follement ses richesses dans les cirques et les théâtres, mettez près de lui un homme miséricordieux, et vous verrez quel fruit chacun d'eux recueille de ses dépenses. L'homme charitable est l'objet constant de toutes les louanges, de l'admiration générale ; on le proclame le père, le refuge de tous les malheureux. Pour l'autre,



au contraire, après qu'on lui a prodigué un seul jour des applaudissements aussi ridicules que déplacés, on l'accuse d'être un homme sans entrailles, sans humanité, qui recherche la vaine gloire, se rend pour cela un instrument de libertinage, et se met au service de la corruption. Si dans les réunions l'entretien tombe sur ce sujet, on ne parle des dépenses de ce dernier que pour les condamner ; mais s'agit-il de l'autre, au contraire, il n'est pas d'hommes si impudents, si pervers, si cruels, si inhumains, qui lui refusent leurs éloges et leur admiration. Tel est le privilége de la vertu qu'elle force l'admiration de ceux mêmes qui n'ont pas le courage de la pratiquer, tandis que le vice est un objet d'horreur, de blâme et de condamnation pour ceux-là mêmes qu'il tient asservis sous ses lois. Les hommes de folles dépenses n'obtiennent pas même les éloges des femmes de mauvaise vie, des conducteurs de chars, des danseurs qu'ils enrichissent, et qui sont les premiers à les diffamer, tandis que pour l'homme miséricordieux ce ne sont pas seulement les pauvres qu'il assiste, mais ceux mêmes qui sont en dehors de ses libéralités, qui l'admirent et qui l'aiment.

« Le pécheur le verra et en sera irrité, il grincera des dents et séchera de dépit. » La vertu est un spectacle fâcheux et importun pour le vice. De même que le feu embrase les épines, ainsi la bonté irrite les hommes cruels et inhumains, car elle est un reproche et une condamnation de leur méchanceté. Mais voyez comme le pécheur, tout rongé qu'il est par l'envie, n'ose formuler d'accusation contre l'homme juste, ni soutenir le regard pur et limpide de la vertu. La douleur qui le mine intérieurement se manifeste par des grincements de dents, mais il n'ose prononcer aucune parole et il renferme au dedans de lui le chagrin qui le déchire. Tels sont les tristes fruits du vice ; quand même il franchirait les degrés du trône et se tiendrait auprès de ceux dont la tête est ceinte du diadème, il est toujours ce qu'il y a de plus vil, de plus craintif, de plus lâche. Il est toujours dans le trouble, dans l'agitation, comme une mer ballottée par l'orage, fût-il d'ailleurs élevé au faîte de la puissance. Il en est tout autrement de la vertu. Fût-elle réduite à la dernière indigence, plongée dans les cachots, elle brille d'un plus vif éclat que les rois eux-mêmes, elle jouit d'une sécurité parfaite, elle est dans un fort inaccessible aux agitations de la tempête. Non-seulement elle est à l'abri des attaques des méchants, mais son silence seul suffit pour en tirer vengeance et leur faire expier cruellement la peine de leurs crimes. Que peut-on imaginer de plus malheureux qu'un homme qui vit dans l'iniquité, qui est esclave de ses richesses, pour qui le spectacle de la vertu est un tourment et les louanges qu'on lui donne un véritable supplice, qui se torture lui-même par les déchirements de sa conscience et les douleurs intérieures de son âme, et qui devient son propre bourreau ? Avez-vous considéré d'un côté la supériorité et la puissance de la vertu, de l'autre la faiblesse et la misère du vice ? Là encore ne se borne pas son infortune, elle s'étend beaucoup plus loin, comme le Psalmiste le déclare dans les paroles qui suivent : « Le désir des pécheurs périra. » Qu'est-ce à dire : « Le désir des pécheurs périra ? » Il n'aura aucune fixité. Les biens que désire le pécheur sont fragiles et passagers, son désir partage le sort de ces biens périssables, il s'éteint, il périt, parce qu'il n'a point de racine. Si tel est ici-bas la déplorable condition des pécheurs, que sera-ce dans l'autre vie ? Evitons un si triste sort, et pour cela fuyons le chemin du vice pour prendre celui de la vertu, marchons constamment dans cette voie qui nous offrira le calme, la sécurité, la joie, la gloire, qui nous ouvrira le Ciel, nous obtiendra l'amitié de Dieu, nous inspirera l'amour de la sagesse, et nous comblera de tant de biens que la parole même est impuissante à les exprimer. Puissions-nous les obtenir par la grâce et la miséricorde, etc.

Gloire de la vertu.

PSAUME CXII.

« Louez le Seigneur, vous qui le servez, louez le nom du Seigneur. »

1. Les saintes Ecritures reviennent souvent sur ces louanges, car elles ne sont point une chose indifférente, mais une espèce de sacrifice et une offrande agréable à Dieu. « Le sacrifice de louange, nous dit Dieu, est le culte qui m'honore. » *Psalm.* XLIX, 23. Et le Psalmiste nous dit, dans un autre endroit : « Je louerai le nom de Dieu par mes cantiques, je le glorifierai par mes louanges. Ce sacrifice sera plus agréable à Dieu que l'immolation d'un jeune taureau aux cornes naissantes et aux ongles déjà forts. » *Psalm.* LXVIII, 31-32. Les saints livres nous recommandent fréquemment ce devoir, et nous voyons ceux qui ont échappé à quelque danger témoigner à Dieu leurs actions de grâces en lui offrant ce sacrifice de louanges. Et qu'y a-t-il en cela de difficile? me direz-vous. Quel est l'homme si humble, si petit qu'il soit, qui ne puisse remplir ce devoir et louer Dieu? En y réfléchissant sérieusement, vous verrez à la fois que ce devoir n'est pas sans difficulté, et que nous ne pouvons que gagner à le mettre en pratique. Premièrement, les justes seuls sont admis à offrir ce sacrifice, et il faut commencer par bien régler sa vie avant de venir offrir ses louanges à Dieu. « Car la louange n'est pas bonne dans la bouche du pécheur. » *Eccli.*, XV, 9. En second lieu, ce n'est point seulement par nos paroles, mais par nos actions que nous devons louer Dieu, et il demande surtout de nous cette louange qui doit tourner à sa gloire : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père, qui est dans les cieux. » *Matth.*, V, 16. Telles sont les louanges que les chérubins offrent à Dieu. Aussi le Prophète, après avoir entendu cette mélodie mystique, reconnaît humblement sa misère, en s'écriant : « Malheur à moi, parce que je suis un homme dont les lèvres sont impures, et que j'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont également souillées! » *Isa.*, VI, 5. Voilà pourquoi le Psalmiste, lorsqu'il fait un devoir de louer Dieu, commence par les puissances des cieux : « Vous qui habitez les cieux, louez le Seigneur; louez-le, vous qui résidez dans les hauteurs du firmament. » *Psalm.* CXLVIII, 1-2. Il faut donc que nous devenions des anges avant d'offrir nos louanges à Dieu. Gardons-nous d'attacher peu d'importance à ce genre de louanges, et faisons en sorte que notre vie précède notre bouche, et que toute notre conduite fasse entendre sa voix avant notre langue. Alors notre silence lui-même sera une louange agréable à Dieu, et lorsque nos lèvres s'ouvriront, leur mélodie s'harmonisera parfaitement avec notre vie.

Difficulté que l'on rencontre à louer Dieu.

Ce n'est pas la seule leçon que nous donne ce psaume, il veut encore nous amener tous à ne former qu'un seul chœur pour ne faire qu'un seul concert. Aussi ne s'adresse-t-il pas à une ou deux personnes, mais au peuple tout entier. Notre-Seigneur Jésus-Christ, voulant unir les cœurs par les liens d'une même charité, nous ordonne d'entrer avec nos frères dans une véritable communion de prières, et il veut que l'Eglise tout entière ne forme qu'une seule personne lorsqu'elle dit : « Notre Père; » et encore : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, » et enfin : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons nous-mêmes, et ne nous laissez pas entrer en tentation, mais délivrez-nous du mal. » *Matth.*, VI, 9-13. Le Sauveur se sert continuellement du pluriel et commande à chaque chrétien, soit qu'il prie seul ou avec les autres, d'offrir sa prière en union avec ses frères. De même ici le Roi-prophète invite tous les hommes à ce concert de prières : « Louez le nom du Seigneur. » Pourquoi ajoute-t-il ici le nom du Seigneur? Pour nous faire comprendre les saintes ardeurs de son âme.

Il y a encore une autre raison. Quelle est-elle? C'est de nous faire glorifier le nom de Dieu, de montrer par notre vie qu'il est digne de louanges. La nature seule de ce nom le rend digne de toute gloire et de toute louange, mais il veut que notre vie sainte et vertueuse vienne ajouter,

s'il est possible, à l'éclat de cette gloire qui lui est propre. Si vous voulez vous en convaincre, voyez la suite. « Que le nom du Seigneur soit béni, maintenant et dans tous les siècles. » Que dites-vous? Est-ce que ce nom attend, pour être béni, le souhait que vous exprimez? Vous voyez que le Roi-prophète ne veut point parler ici de la bénédiction qui est essentielle à Dieu, et qui est une conséquence de sa nature, mais de celle qu'il reçoit des hommes. C'est de cette dernière bénédiction que saint Paul disait, dans une de ses épîtres : « Glorifiez Dieu dans votre corps et dans votre esprit. » I *Cor.*, VI, 20. Dieu par lui-même est toute grandeur, toute élévation, et il est digne de toute louange; mais la vérité de ces divins attributs ressort avec plus d'éclat lorsque ses serviteurs, par le spectacle d'une vie sainte, excitent tous ceux qui en sont les témoins à louer et bénir le Seigneur. Jésus-Christ lui-même nous a commandé d'exprimer à Dieu ce souhait dans nos prières, en disant : « Que votre nom soit sanctifié. » *Matth.*, VI, 9. C'est-à-dire qu'il soit aussi glorifié par notre vie. De même qu'une vie criminelle déshonore ce saint nom, ainsi une vie sainte le bénit, le sanctifie, et ajoute à sa gloire. Voici donc le sens de ces paroles du prophète : Faites-nous la grâce de vivre toujours saintement, afin que votre nom reçoive aussi de nous les bénédictions qui lui sont dues. « Le nom du Seigneur doit être loué depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. » Voyez-vous comme le Roi-prophète prélude à l'établissement du nouveau royaume et découvre par avance la noblesse de l'Eglise? Ce royaume n'est plus borné à la Palestine, à la Judée, il embrasse le monde entier. Or, quand cette prédiction s'est-elle vérifiée, sinon depuis les progrès surprenants de notre religion? Autrefois, loin d'être béni même dans la Palestine, ce saint nom était blasphémé, déshonoré par les crimes des Juifs qui l'habitaient. « Vous êtes cause, leur dit Dieu, que mon nom est blasphémé parmi les nations. » *Isa.*, LII, 5. Maintenant, au contraire, il est l'objet des louanges de toute la terre. C'est ce qu'un autre prophète prédisait en ces termes : « Dieu apparaîtra, il anéantira les dieux des nations, et il sera adoré par chaque homme dans chaque pays. » *Sop.*, II, 11. Et un autre : « Les portes seront fermées parmi nous, et on n'allumera plus le feu sur mon autel gratuitement; car, depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est glorifié parmi les nations, et on lui offre en tout lieu un encens agréable et une oblation pure. » *Mal.*, I, 10-11.

2. Vous voyez comme il rabaisse les institutions religieuses des Juifs, dont il annonce la fin, et comme, au contraire, il étend à toute la terre le règne de la religion chrétienne, et prédit l'objet principal de son culte. Le prophète qui parle ainsi vivait après le retour de la captivité de Babylone, et il fit alors cette prédiction pour empêcher les Juifs de l'appliquer à leur captivité et à l'abandon où ils furent réduits lorsqu'ils furent emmenés à Babylone. Depuis longtemps ces épreuves étaient passées, ils avaient repris leur ancienne forme de gouvernement, et c'est alors que l'envoyé de Dieu prédit cette désolation qui devait avoir lieu sous Vespasien et sous Tite, et qui devait être sans retour pour les Juifs. En effet, elle fut suivie de l'établissement de l'Eglise. C'est pour cela que le prophète dit : « Mon nom est grand parmi les nations, » c'est-à-dire il est béni, il est loué par la vie sainte des chrétiens dans le même sens que le Roi-prophète dit ici : « Que le nom du Seigneur soit béni. » — « Le Seigneur est élevé au-dessus de toutes les nations. » Voyez donc ici de nouveau les nations embrasser la religion du vrai Dieu, et non pas un, deux ou trois peuples, mais tous les peuples de la terre. Peut-on voir une prophétie plus claire? Mais comment Dieu est-il élevé au-dessus de toutes les nations? Est-ce parce que nous le glorifions sans pouvoir ajouter en rien à son élévation? Non, mais c'est par les vérités que nous croyons, par le culte, l'adoration et les autres hommages que nous lui rendons, en nous formant de sa nature des idées beaucoup plus hautes et plus relevées que celles des Juifs. C'est qu'en effet, la loi nouvelle est aussi élevée au-dessus de l'ancienne que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Voilà pourquoi le Psalmiste dit : « Le Seigneur est élevé au-dessus de toutes les nations. » Lorsque nous disons que nous rele-

Comment devons-nous bénir et glorifier Dieu ?

vons Dieu par le culte que nous lui rendons, nous savons parfaitement que c'est là un langage accommodé à notre faiblesse. Ce culte est plus parfait, il est vrai, que dans l'ancienne loi, mais il est encore bien au-dessous de la majesté divine. Aussi l'apôtre saint Paul, voulant marquer la différence qui sépare la connaissance que nous avons maintenant, de celle qui sera le partage de l'autre vie, s'exprime en ces termes : « Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant; mais lorsque je suis devenu homme, je me suis dégagé de tout ce qui était de l'enfance. » I *Cor.*, XIII, 11. Et il ajoute : « Ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très-imparfait. Nous ne voyons maintenant Dieu que comme dans un miroir et sous des images obscures, mais alors nous le verrons face à face. » I *Cor.*, XIII, 9-12. C'est-à-dire que la connaissance actuelle diffère autant de la connaissance future que l'enfant diffère de l'homme parvenu à la maturité de l'âge.

« Sa gloire est au-dessus des cieux. » Après nous avoir fait connaître comment nous pouvons louer, glorifier Dieu par nos bonnes œuvres, et nous avoir pressés de lui offrir ce tribut de louanges et de gloire; pour nous inspirer le désir d'une vertu plus éminente, il nous indique l'endroit où ce devoir s'accomplit dans toute sa perfection. Quel est-il? C'est le ciel, qui est vraiment le séjour de sa gloire. En effet, ce sont surtout les anges qui glorifient Dieu, non-seulement par une conséquence de leur nature, mais par l'obéissance des hommes près de qui ils exercent leur ministère en accomplissant exactement la volonté et les ordres de Dieu. C'est ce que le Psalmiste exprime ailleurs lorsqu'il dit : « Vous qui êtes revêtus de force, exécutez ses ordres. » *Psalm.* CII, 20. Voilà pourquoi Jésus-Christ, dans l'Evangile, nous ordonne de prier et de dire : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans les cieux. » *Matth.*, VI, 10. C'est-à-dire que Dieu nous rend dignes de le sanctifier comme le sanctifient les anges, par une vie pure de tout péché, et la pratique des plus sublimes vertus. Cette même vérité se trouve exprimée dans ces paroles : « Sa gloire est au-dessus des cieux. » Ne vous contentez donc pas de considérer le spectacle des créatures visibles ni l'ordre admirable des sphères célestes, mais élevez-vous par la pensée, des objets sensibles jusqu'aux choses intelligibles, jusqu'à la beauté des natures spirituelles, jusqu'à l'éclatante splendeur de ce royaume céleste, et vous comprendrez alors comment la gloire de Dieu est dans les cieux. « Qui est semblable au Seigneur notre Dieu qui habite dans les lieux les plus élevés ? Et qui abaisse ses regards sur ce qu'il y a de plus humble ? » N'est-ce pas là une marque incontestable de grandeur? Rappelez-vous quel est celui dont parle le prophète, et vous trouverez qu'il est ici bien au-dessous de la réalité. Il ne faut donc point, je l'ai recommandé plus haut, s'arrêter aux paroles seules, mais s'élever bien au-dessus par la pensée. Comment Dieu habite-t-il dans les cieux, lui qui remplit le ciel et la terre de son immensité, qui est présent partout, et qui dit par son prophète : « Je suis le Dieu de près et non pas le Dieu de loin ? » *Jerem.*, XXIII, 23. « Qui a mesuré le ciel de sa main et la terre dans la paume de sa main, et qui embrasse le tour de la terre ? » *Isa.*, XL, 12-22. Le Roi-prophète s'adressait alors à des Juifs, et il parle de la sorte pour élever peu à peu leur intelligence, lui donner des ailes et la soulever insensiblement au-dessus de la terre. Aussi remarquez, il ne dit pas simplement : « Qui habite les lieux les plus élevés et qui regarde ce qu'il y a de plus humble, » il commence par cette question : « Qui est semblable au Seigneur notre Dieu ? » avant d'ajouter : « Qui habite les lieux les plus élevés, et qui regarde ce qu'il y a de plus humble, » et il fait ainsi connaître la raison de ces dernières paroles, c'est-à-dire la faiblesse des Juifs, qui étaient pleins d'admiration pour les idoles et prodiguaient leurs adorations à des dieux enfermés dans les temples et dans des enceintes déterminées. Voilà pourquoi il procède par voie de comparaison, bien que Dieu soit sans comparaison au-dessus de tout ce qui existe. Mais il emploie ce langage pour s'accommoder à la faiblesse morale de ses auditeurs, comme je l'ai déjà dit et ne cesserai de le faire remarquer. Il cherchait moins à parler

d'une manière digne de la gloire de Dieu, qu'à se rendre intelligible pour les Juifs. Voilà pourquoi il ne relève leurs pensées qu'insensiblement, mais sans toutefois les laisser ramper à terre, et en leur découvrant des horizons plus élevés. Car après avoir dit : « Qui habite dans les lieux les plus hauts, et qui regarde ce qu'il y a de plus humble, » son langage s'élève à des considérations plus hautes et il ajoute : « Dans le ciel et sur la terre, » paroles qui démontrent l'immensité de Dieu, qui remplit le ciel et la terre. S'il voit du haut du ciel tout ce qui se fait sur la terre, ce n'est pas comme d'un lieu où il serait enfermé; il est présent partout et il est près de chacune de ses créatures.

3. Voyez-vous comme il donne peu à peu des ailes à l'intelligence de ses auditeurs? Puis après l'avoir soulevée au-dessus de la terre et élevée jusqu'au ciel, il lui propose de plus grandes pensées et passe à une autre preuve de la puissance divine. « Il tire de la poussière celui qui est dans l'indigence, et il élève le pauvre de dessus le fumier. » C'est le caractère d'une puissance vraiment grande et ineffable de relever ce qui est petit. Un autre prophète donne une preuve contraire de la puissance de Dieu qui abaisse ce qui est grand : « C'est lui qui brise ce qu'il y a de plus fort, et qui renverse les plus hautes citadelles. » *Amos*, v, 9. Ici le Roi-prophète déclare que Dieu peut relever ce qui est petit; la proposition est générale. Si l'on veut entendre ces paroles dans un sens allégorique, on en trouvera l'accomplissement dans ce qui est arrivé aux nations, dans ce qui nous est arrivé à nous-mêmes lors de l'avénement de Jésus-Christ. Quelle pauvreté plus grande que celle de notre nature? Et cependant Jésus-Christ a élevé, a transporté dans les cieux les prémices de cette nature, et l'a fait asseoir sur le trône de son Père. « Et il élève le pauvre de son fumier pour le placer avec les princes, avec les princes de son peuple. » Le fumier figure ici l'abjection de la condition, et le changement subit dont elle est l'objet prouve que pour Dieu toutes les choses sont aisées et faciles. Mais voici ce qui est plus grand encore. Qu'est-ce donc? Non-seulement Dieu peut opérer d'aussi étonnants changements et faire succéder la grandeur à la bassesse, mais il peut même déplacer les bornes de la nature et donner la fécondité à celle qui était stérile. Le prophète continue : « Qui fait habiter dans sa maison l'épouse stérile, mère joyeuse de plusieurs enfants. » I *Reg.*, I. C'est ce qui est arrivé pour Anne et pour une foule d'autres femmes. Vous le voyez, l'hymne est complète et rien n'y est oublié. Il a prédit les événements qui devaient apporter le bonheur à la terre, comment le judaïsme devait faire place aux vives lumières que jeta la loi nouvelle et l'établissement de l'Eglise, et il a annoncé l'oblation du sacrifice universel. Pour convaincre les esprits les plus rebelles de la vérité de ses prédictions, il en donne pour garant les événements accomplis sous leurs yeux. Voici le sens de ses paroles : Pourquoi douter de la vérité d'un aussi grand changement, pourquoi refuser de croire à la glorieuse élévation des peuples si humiliés jusqu'alors? N'êtes-vous pas tous les jours témoins de ce spectacle? Ne voyez-vous pas les petits sortir de leur humiliation pour s'asseoir à côté des princes? Ne voyez-vous pas la nature guérie de son impuissance, et la fécondité donnée aux femmes jusqu'alors stériles? L'Eglise a été l'objet d'un prodige semblable. Elle était stérile, elle est devenue la mère d'une multitude innombrable d'enfants. C'est cette glorieuse fécondité de l'Eglise que le prophète Isaïe célèbre en ces termes : « Réjouis-toi, stérile qui n'enfantes pas; chante des cantiques de louanges, pousse des cris de joie, toi qui n'avais pas d'enfants, car l'épouse abandonnée est devenue plus féconde que celle qui a un époux. » *Isa.*, LIV, 1. Voilà pourquoi le Roi-prophète termine ici ce psaume après avoir confirmé la vérité de ses prédictions par les faits éclatants que la grandeur de Dieu a opérés dans les siècles qui ont précédé. Lorsque Dieu veut quelque chose, toutes les difficultés s'aplanissent. Il peut changer les lois de la nature, tirer les hommes de la poussière pour les élever au premier rang et leur faire pratiquer les plus sublimes vertus. Instruits que nous sommes de ces vérités, ne négligeons rien pour arriver à jouir de cette gloire, pour attein-

dre ces hauteurs ineffables des cieux, par la grâce de Dieu, à qui appartiennent la gloire et la puissance, au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXIII.

« Lorsqu'Israël sortit d'Egypte, et la maison de Jacob du milieu d'un peuple barbare, Dieu consacra la Judée à son service, et il établit son empire dans Israël. »

1. Le Roi-prophète donne ici une preuve de la grande bonté et de la douceur infinie de Dieu. Quelle est-elle ? Il commence par manifester sa puissance. Il demande ensuite aux hommes de l'adorer ; tel est le sens de ces paroles : « Lorsqu'Israël sortit de l'Egypte, le peuple juif fut consacré à son service. » Il fit éclater sa puissance par les miracles qu'il opéra soit dans l'Egypte, soit dans le désert, et c'est alors aussi qu'il s'attacha au peuple juif par des liens particuliers. Il avait tenu la même conduite à l'égard d'Adam. C'est après qu'il eut créé le monde et qu'il eut manifesté dans toute leur étendue sa sagesse et sa puissance, qu'il forma l'homme, et lui imposa la loi de l'adorer. C'est ainsi que le Fils unique de Dieu n'exigeait la foi qu'après avoir donné, par des miracles nombreux et variés, des preuves de sa mission divine. Aussi ne demande-t-il pas à ceux qui les premiers s'attachèrent à lui sans avoir vu aucun signe, aucune preuve de sa divinité : Croyez-vous que je puisse faire ce miracle ? Il se bornait à l'opérer sous leurs yeux. Mais lorsqu'il eut laissé partout dans la Palestine des témoignages authentiques de sa puissance, qu'il eut rendu la santé aux malades, banni le vice, annoncé le royaume des cieux, établi les conditions du salut, alors il exigea rigoureusement la foi de ceux qui voulaient s'attacher à lui. Les hommes ne songent à faire du bien qu'après avoir établi leur domination, mais pour Dieu, il commence par répandre ses bienfaits. Et qu'ai-je besoin de les rappeler ici, lorsque le Fils de Dieu a voulu souffrir la mort de la croix, pour devenir le maître du monde et prouver ainsi la grandeur de son amour pour nous ? C'est cette même vérité que veut exprimer ici le Psalmiste : « Lorsqu'Israël sortit de l'Egypte, et la maison de Jacob du milieu d'un peuple barbare, Dieu consacra la Judée à son service. » C'est-à-dire lors de la sortie, du départ, de la délivrance de l'Egypte. Il ne se contente pas de dire : « De l'Egypte, » il ajoute : « Du milieu d'un peuple barbare, » pour faire ressortir, par le nom donné à ses ennemis, la bonté de Dieu pour les Juifs. Jamais en effet les Israélites n'auraient vu se briser les chaînes de ces Egyptiens durs, inhumains et cruels, sans la main puissante et la droite invincible de Dieu. Le peuple égyptien était plus farouche que les bêtes féroces, plus dur que les pierres, et les plaies multipliées qui le frappaient ne faisaient que l'endurcir. Cette dénomination de peuple barbare que lui donne le Psalmiste, fait donc ressortir la grande puissance de Dieu qui a su fléchir cette nation barbare et cruelle, l'a forcée de laisser partir malgré elle ceux qu'elle retenait en servitude, et a triomphé de sa résistance en engloutissant son armée dans les flots et en délivrant ainsi son peuple. Que signifient ces paroles : « Israël a été comme le sanctuaire de Dieu ? » C'est-à-dire il est devenu un peuple dévoué à son culte, un peuple fidèle, un peuple consacré à son service. Le mot ἁγίασμα signifie proprement un temple, un lieu sacré, le Saint des saints. C'est dans ce sens que l'entend le prophète Zacharie, lorsqu'il nous représente les hommes qui lui adressent cette question : « Le sanctuaire de Dieu est entré ici, devons-nous jeûner ? » *Zach.*, VII, 3. Ils veulent parler du retour de l'arche et des autres objets consacrés au culte de Dieu. « La Judée fut consacrée à son service ; » c'était auparavant une contrée impure et abominable, mais lorsque le peuple juif en eut pris possession, elle devint le sanctuaire de Dieu, c'est-à-dire qu'elle fut sanctifiée et consacrée à son service par les observances légales, par les sacrifices, par l'ensemble du culte, des rites et des cérémonies que prescrivait la loi.

« Israël devint la puissance de Dieu. » Que signifient ces paroles ? Il fut soumis à sa puis-



sance. Sans doute l'univers entier reconnaissait sa domination, mais les Israélites lui étaient attachés par des liens plus particuliers, ils étaient les dépositaires des oracles prophétiques, Dieu daignait leur faire entendre sa voix, et leur nation était l'objet d'une providence spéciale. On peut encore les appeler son peuple à un autre titre, car c'était souvent par l'ordre de Dieu qu'ils marchaient au combat et qu'ils se dirigeaient dans la plupart de leurs entreprises. C'est donc pour les avoir délivrés des mains de leurs ennemis, affranchis de la tyrannie, de la servitude, des dangers les plus signalés et de leur propre impiété, qu'il était devenu leur roi. C'est ce qu'il fait ressortir en se justifiant par la bouche d'un de ses prophètes, et en montrant qu'il a commencé par les combler de bienfaits, avant d'exiger leur reconnaissance et leur amour : « Suis-je devenu pour Israël un désert ou une terre inculte? » *Jerem.*, II, 31. C'est-à-dire ai-je été pour vous comme une terre stérile? N'ai-je pas répandu sur vous d'innombrables bienfaits, changé pour vous l'ordre de la nature, assujetti les éléments à votre service? Ne vous ai-je pas nourris sans peine et sans fatigue de votre part? Voilà le sens de ces paroles : « Suis-je devenu pour Israël un désert? » C'est-à-dire encore, n'ai-je pas été pour vous d'une fécondité merveilleuse? Rappelez-vous la délivrance de la servitude d'Egypte, l'affranchissement du joug des barbares, l'éclat des miracles, votre vie dans le désert, la Palestine que vous avez eue en héritage, l'asservissement des peuples qui l'habitaient, vos triomphes continuels, vos nombreuses victoires, les prodiges se succédant sans interruption, la fertilité prodigieuse de la terre, l'accroissement extraordinaire de votre nation, votre gloire répandue par tout l'univers, et mille autres faits semblables. Reconnaissez-vous les fruits de Dieu? C'est ce qui lui donne le droit de dire : « Est-ce que j'ai été pour vous comme une terre inculte? » En d'autres termes : « N'avez-vous pas recueilli de moi des fruits innombrables? N'ai-je point béni votre entrée et votre sortie, vos brebis, vos troupeaux, le pain et l'eau dont vous faisiez usage? Ne vous ai-je pas fait jouir d'une tranquillité assurée, entourés comme d'un rempart impénétrable, rendus terribles et invincibles à tous vos ennemis? Est-ce que tous les biens de la terre et du ciel ne coulaient pas sur vous comme d'une source intarissable? Voilà en effet ce qui révèle le roi véritable, le soin qu'il prend de ses sujets et la constante sollicitude qu'il porte à leurs intérêts.

2. Aussi Jésus-Christ disait du bon pasteur, non pas qu'il reçoit des honneurs ou des hommages, mais : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » *Joan.*, X, 11. Tel est le devoir de celui qui commande et toute la science du pasteur : sacrifier ses intérêts aux intérêts de ceux qu'il est chargé de conduire. Un roi est comme un médecin ; pour parler plus vrai, il est plus qu'un médecin. Le médecin consacre les ressources de son art à la guérison de ses malades, un roi défend les intérêts de ses sujets aux dépens de sa vie même. C'est ce qu'a fait Notre-Seigneur Jésus-Christ honteusement souffleté, attaché à une croix après avoir enduré mille autres souffrances, ce qui faisait dire à saint Paul : « Jésus-Christ ne s'est pas recherché lui-même, selon ce qui est dit dans l'Ecriture : Les outrages de ceux qui vous insultaient sont tombés sur moi. » *Rom.*, XV, 3 ; *Psalm.* LXVIII, 10. Le Psalmiste comprend donc dans ces paroles deux bienfaits, ou plutôt trois, et même une infinité d'autres. Il a délivré son peuple des barbares, il l'a fait sortir d'une terre étrangère, il a brisé les chaînes de son esclavage, mis fin à ses peines et à ses infortunes, opéré pour lui d'innombrables miracles. C'est alors qu'il a voulu que les Israélites fussent consacrés à son service et soumis à ses lois. Car c'est là un de ses bienfaits les plus signalés de les avoir admis au nombre de ses sujets.

« La mer le vit et elle s'enfuit, le Jourdain retourna en arrière. » Voyez comme le langage du Roi-prophète s'élève pour faire ressortir la grandeur du bienfait : Pourquoi parler, dit-il, des barbares et des nations ennemies ; les créatures elles-mêmes ont été forcées de céder la place, de suivre une marche contraire à leur nature, pour obéir à la parole d'un tel chef et d'un semblable conducteur. Ces événements

avaient pour but de bien convaincre les Hébreux qu'il n'y avait rien ici de naturel ou d'humain, mais que tout était l'œuvre admirable d'une puissance divine et mystérieuse. Remarquez d'ailleurs l'énergie et la justesse de l'expression employée par le Prophète. Il ne dit pas : La mer a reculé, ou bien elle a cédé sa place; mais : « La mer le vit et s'enfuit, » expression qui fait ressortir la promptitude avec laquelle la mer s'est retirée, la grandeur de l'étonnement produit par ce prodige, et la facilité de l'opération divine. Et afin qu'on ne crût pas que ce miracle avait eu lieu ou par suite d'un mouvement périodique, ou par un effet du hasard, il ne s'est jamais renouvelé depuis, il ne s'est produit qu'une fois sur l'ordre de Dieu et avec des effets contraires, suivant la différence des personnes. Car la violente impétuosité des eaux parut alors comme douée de discernement et d'intelligence. A la voix de Dieu, elle sauva les uns et engloutit les autres, elle fut comme un char pour les Hébreux et un tombeau pour leurs ennemis. Le même prodige eut lieu dans la fournaise de Babylone. Le feu qui de sa nature se répandait partout et sans distinction, suivit une marche déterminée pour obéir à l'ordre de Dieu, il épargna ceux qui étaient dans la fournaise, et s'élança sur ceux qui étaient dehors et les consuma. « Le Jourdain retourna en arrière. » Voyez-vous comme ces miracles ont eu lieu dans des temps et dans des lieux différents ? Dieu voulait convaincre les Israélites que sa puissance s'étendait partout et qu'elle ne pouvait être limitée par aucun lieu; voilà pourquoi il semait partout ses prodiges, tantôt dans les contrées barbares, tantôt dans le désert, tantôt sur la mer et tantôt sur les fleuves; aujourd'hui sous Moïse et ensuite sous Josué. Partout les miracles les accompagnaient pour dissiper l'aveuglement de leur esprit, amollir la dureté de leurs cœurs et les préparer à recevoir la connaissance de Dieu. « Les montagnes sautèrent comme des béliers, et les collines comme les agneaux des brebis. » Ces paroles donnent lieu à une question importante, le doute s'élève dans quelques esprits qui nous disent : Nous savons que les événements dont il vient d'être question sont véritablement arrivés, l'histoire en fait foi, car nous y lisons que la mer Rouge, en se divisant, a ouvert un chemin pour laisser passer les Hébreux, et que le Jourdain a retourné en arrière, lorsque l'arche le traversa. Mais nous ne voyons nulle part que les montagnes et les collines aient tressailli de joie. Que signifient donc ces paroles? Le Roi-prophète veut nous faire comprendre à l'aide de comparaisons la joie du peuple et la grandeur des miracles, et il représente les créatures inanimées elles-mêmes se livrant aux tressaillements et aux bondissements de la joie, à la manière de ceux qui sont transportés d'allégresse. Voilà pourquoi il ajoute : « Comme les béliers et comme les agneaux des brebis. » En effet, ces animaux manifestent leur joie par des bondissements. De même qu'un autre prophète nous représente la vigne et le vin dans les pleurs au milieu des calamités, non pas que la vigne puisse s'attrister, mais parce qu'en associant par cette hyperbole les êtres inanimés au deuil général, il en fait ressortir plus vivement la grandeur; de même ici le Roi-prophète associe les créatures inanimées à la joie du peuple pour en faire comprendre toute l'étendue. Nous-mêmes nous associons tous les objets à notre joie, et lorsque nous recevons la visite d'un personnage célèbre, nous lui disons : Vous avez rempli notre maison d'allégresse; nous ne voulons point sans doute parler des murailles, mais montrer l'étendue de notre joie. « Pourquoi, ô mer, vous êtes-vous enfuie? Et vous, Jourdain, pourquoi êtes-vous retourné en arrière? Pourquoi, montagnes, avez-vous sauté comme des béliers? Et vous, collines, comme les agneaux des brebis? » Il adresse cette question aux éléments et converse avec eux, dans le même sens qu'il nous les a représentés tressaillant d'allégresse; il ne leur supposait alors aucune intelligence, mais il voulait simplement montrer l'excès de la joie et la grandeur des événements. De même ici, il leur fait cette question sans leur supposer l'intelligence nécessaire pour lui répondre, mais pour rendre son langage plus énergique et faire ressortir tout ce que ces prodiges ont d'extraordinaire.

Les miracles ne sont pas faits au hasard.



3. A cette question le Psalmiste fait lui-même la réponse, comme s'il s'agissait d'un fait inouï et qui n'a aucun antécédent dans les phénomènes ordinaires de la nature. « La terre a été ébranlée à la présence du Seigneur, à la présence du Dieu de Jacob. » Par cette expression figurée qui signifie la surprise, l'étonnement, la stupeur des habitants, le Roi-prophète veut nous montrer de nouveau la grandeur des événements accomplis. Il fait voir ensuite combien la vertu d'un seul homme est précieuse aux yeux de Dieu, en désignant le Seigneur par le nom de son serviteur. Au témoignage de saint Paul, c'est le plus grand honneur que Dieu ait accordé à ces saints patriarches, en récompense de leur détachement de toutes les choses de la terre. L'Apôtre ne se contente pas en effet de rappeler cette glorieuse prérogative, il en donne la raison, pour nous enseigner à nous-mêmes comment nous pouvons avoir part à cet honneur. En quoi consiste-t-il ? En ce que le Seigneur veut bien être appelé du nom de ses serviteurs. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : « Aussi Dieu ne rougit point d'être appelé leur Dieu. » *Hebr.*, XI, 16. Et comment s'appelait-il leur Dieu ? Lorsqu'il disait : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob. » *Exod.*, III, 6. L'Apôtre avait donné plus haut le motif pour lequel Dieu avait voulu être ainsi appelé : « Tous ces saints, disait-il, sont morts dans la foi, n'ayant point reçu les biens que Dieu leur avait promis, mais les voyant et les saluant de loin, et confessant qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. » *Hebr.*, XI, 13-16. Et après avoir donné cette raison, il ajoute : « C'est pour ce motif que Dieu ne rougit point d'être appelé leur Dieu. » *Ibid.*, 13. Quel est-il ? Parce qu'ils ont confessé qu'ils étaient étrangers et pèlerins ici-bas, qu'ils n'avaient rien de commun avec les choses de la terre, et qu'ils y passaient leur vie comme sur une terre étrangère, dans un détachement complet de tous les biens de ce monde. « Qui changea la terre en torrents, et le rocher en sources d'eau vive. » Quel pardon peuvent obtenir, je vous le demande, ceux qui sont durs et que rien ne peut fléchir ? La pierre et les rochers amollissent leur dureté naturelle à la voix de Dieu, et l'homme doué du privilége de la raison, le plus doux par nature des êtres créés, les surpasse tous en dureté ? Le rocher dont le Psalmiste parle ici cède à peine à l'action du fer, et ne peut guère être entamé qu'à sa surface. Et cependant il a changé de nature, et a laissé couler de son sein des sources d'eau vive. Mais le Maître de la nature peut déroger aux lois de la nature, et changer l'ordre qu'il a établi. Il l'a fait souvent et en plus d'un endroit pour montrer qu'il est celui qui a créé toute chose de rien.

Après avoir rappelé les bienfaits des anciens temps, les miracles, les prodiges que Dieu a opérés, comment il a délivré son peuple de la servitude d'Egypte, et lui a rendu sa liberté, comment il a bouleversé l'ordre des éléments et rempli tous les cœurs d'allégresse, le Psalmiste implore le secours de Dieu au milieu de ses nécessités présentes et se réfugie en lui comme dans un port assuré. Tous ces prodiges n'avaient point eu pour cause les mérites de ceux qui en étaient l'objet, mais la bonté de Dieu et la gloire de son nom, comme il le déclare expressément : « C'est afin que mon nom ne soit point déshonoré ; » *Ezech.*, XX, 9 ; afin que tous, à la vue de ces prodiges, reconnaissent la vertu, la puissance de ce nom, et qu'ils y trouvent de graves et utiles leçons. Voilà pourquoi le Psalmiste apporte cette nouvelle raison, et dit à Dieu : Quand même notre vie nous ferait défaut, quand même nos actions ne nous inspireraient aucune confiance, agissez pour votre nom, comme Moïse vous le demandait. Le Roi-prophète lui fait une prière analogue : « Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais à votre nom qu'il faut donner la gloire. » Non, ce n'est point dans notre intérêt, ce n'est point pour nous donner plus de considération et de célébrité, mais pour faire éclater partout les effets de votre puissance. Toutefois, si le nom de Dieu est glorifié, lorsqu'il prend en main notre défense et qu'il vient à notre secours, il l'est également par les vertus que nous pratiquons et par l'éclat de notre vie : « Que votre lumière, nous dit Jésus-Christ, brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes

œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16. De même donc que nos vertus tournent à sa gloire, de même une vie criminelle devient un sujet de blasphèmes. C'est ce que Dieu reprochait à son peuple par son prophète : « A cause de vous, mon nom est blasphémé parmi les nations. » *Isa.*, LII, 5. Au défaut d'autre raison qu'il puisse invoquer en leur faveur, le Roi-prophète a recours au même moyen que Moïse. Toutefois Dieu n'agit pas toujours de la sorte, et cela dans l'intérêt du salut des hommes. S'il tenait toujours cette conduite, un grand nombre de chrétiens négligents le deviendraient encore davantage, et regarderaient comme un gage de sécurité la certitude que la gloire de Dieu doit les préserver à jamais de tous les maux. Mais il n'en est pas ainsi. La gloire de Dieu lui est moins à cœur que notre salut; s'il est des hommes qui méprisent la gloire, à plus forte raison Dieu n'en tient aucun compte, lui qui n'a nul besoin de ce qui vient de nous. Mais comme je l'ai dit, le prophète qui a entrepris de plaider notre cause, la défend par les moyens qui sont à sa disposition, et les reproduit à deux reprises différentes : « Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, » qui sommes souverainement indignes de votre miséricorde; « c'est à votre nom qu'il faut donner la gloire; » car pour nous, nous méritons toute sorte de maux, mais vous, Seigneur, sauvez votre nom de la profanation. « Pour faire éclater votre miséricorde et votre vérité. » Un autre interprète traduit : « A cause de votre miséricorde. » Vous voyez que le Psalmiste savait parfaitement que souvent Dieu tenait peu compte des raisons tirées de sa gloire, et n'avait en vue qu'une seule chose, la conversion des pécheurs; c'est pour cela qu'il ajoute : « Pour faire éclater votre miséricorde et votre vérité, » c'est-à-dire venez à notre secours, au nom de votre miséricorde; la gloire qui vient des hommes vous touche peu, mais rappelez-vous votre miséricorde et votre vérité. Vous pouvez, je le sais, faire tourner à votre gloire, non-seulement l'exercice de votre miséricorde, mais celui de votre justice. Ce n'est point au nom de votre justice que je vous implore, mais au nom de votre miséricorde. C'était à nous de glorifier votre nom par la sainteté de notre vie et de notre conduite, mais puisque nous avons failli à notre devoir, faites tout par votre protection, par votre bonté, « de peur que les nations ne disent : Où est leur Dieu ? »

Dieu a moins à cœur sa gloire que notre salut.

4. J'en entends beaucoup qui s'expriment de la même manière dans leurs prières. Mais je crains que cette pensée : « Où est leur Dieu ? » ne leur vienne à la vue des nombreuses rapines, des injustices, des crimes de tout genre dont ils sont témoins. « Notre Dieu est dans le ciel, tout ce qu'il a voulu, il l'a fait. » Le Psalmiste redresse ici l'erreur des insensés; il en est beaucoup parmi eux qui méconnaissent l'existence de Dieu, il combat un si déplorable égarement en leur disant : « Notre Dieu est dans le ciel, tout ce qu'il a voulu, il l'a fait. » Si telle a été sa puissance dans le ciel, que n'a-t-elle pas fait sur la terre? Mais que signifient ces paroles : « Il a fait tout ce qu'il a voulu dans le ciel? » C'est-à-dire, ou il a fait les puissances célestes et ces innombrables légions qui peuplent les cieux ; ou bien tous ses ordres sont accomplis avec une merveilleuse facilité. Si donc vous voyez la confusion et le désordre régner sur la terre, n'en soyez point surpris. Le désordre a pour cause les vices des hommes et la perversité de ceux qui les favorisent, et non l'impuissance de Dieu; car tout ce que Dieu fait dans le ciel témoigne assez de sa force et de sa puissance. S'il n'en est pas ainsi sur la terre, n'en accusez que ceux qui s'en affranchissent par leur indignité.

On peut encore entendre ces paroles dans un autre sens et dire que la patience de Dieu est cause qu'un grand nombre de crimes ne reçoivent pas ici-bas le châtiment qui leur est dû. Pourquoi, par exemple, voyons-nous les justes opprimés par les méchants? Parce que Dieu ne veut pas punir les iniquités des hommes aussitôt qu'elles se commettent. Si sa justice était aussi prompte, il y a longtemps que le genre humain aurait cessé d'exister. Tel est donc le sens de ces paroles : Sa puissance, sa force, pour punir le crime, sont incontestables, il n'en faut pour preuve que ce qu'il fait dans les cieux. Si donc il n'en tire pas immédiatement vengeance, c'est

par un motif de douceur et de bonté et pour attirer les pécheurs au repentir. « Les idoles des nations sont de l'argent, de l'or, et l'ouvrage des mains des hommes. » Elles ont une bouche et elles ne parleront point ; elles ont des yeux et ne verront point. » « Elles ont des oreilles et n'entendront point, des narines et ne sentiront point. » « Elles ont des mains sans pouvoir toucher, des pieds sans pouvoir marcher ; aucun son ne s'échappe de leur gosier. » « Que ceux qui les font leur deviennent semblables. » Le Roi-prophète raconte dans le psaume cent-cinquième leurs égarements insensés, lorsqu'il dit : « Ils ont sacrifié leurs fils et leurs filles aux démons. » *Psalm.* CV, 37. Il fait voir ici jusqu'où va leur stupidité qui leur fait adorer une matière inanimée. Il parcourt en détail tous les membres de ces idoles pour en faire plus à l'aise l'objet de ses justes moqueries. Puis il ajoute : « Que ceux qui les font et qui mettent en eux leur confiance leur deviennent semblables. » C'est une gloire que de ressembler à Dieu, mais ici c'est une malédiction. Songez à ce que sont ces dieux, puisque le plus grand malheur qu'on puisse souhaiter est de leur ressembler. Le Psalmiste emploie ce langage figuré pour tourner en dérision l'extrême folie des idolâtres, et faire voir le ridicule de leur conduite. Car n'est-il pas absurde, dites-moi, de se rendre l'esclave d'une statue qui offre le type de la dernière indécence? Qui voudrait voir une femme dans un état de honteuse nudité ? Or, le démon tend également des piéges autour de cette statue qui vous en présente l'image. Ces statues vous représentent tantôt des scènes de fornications, tantôt des amours plus infâmes encore. En effet, que signifie cet aigle, ce Ganymède, cet Apollon qui poursuit une jeune fille, et tant d'autres tableaux licencieux ? Je ne vois partout que libertinage, impureté, des actions, des amours dont l'obscénité va jusqu'à la folie. Que sont en effet ces statues, ces fêtes, ces réunions, ces initiations mystérieuses, si ce n'est des preuves, des monuments, des écoles d'infâme libertinage ? Non-seulement ce sont des écoles de vice, on y enseigne même l'homicide. Voilà les moyens qu'ils prennent pour apaiser les démons. On ne rencontre chez eux qu'impuretés, débauches, inhumanité, cruauté, homicide, tels sont les éléments dont se composent leurs fêtes. Après avoir tourné en dérision ces idoles inanimées et insensibles, aussi bien que la folie de ceux qui placent en elles leur confiance, il en revient aux louanges du vrai Dieu. « La maison d'Israël a espéré en Dieu, il est leur protecteur et leur soutien. » « La maison d'Aaron a espéré dans le Seigneur, il est leur protecteur et leur soutien. » « Ceux qui craignent le Seigneur ont mis en lui leur espérance, il est leur protecteur et leur soutien. » C'est ainsi qu'il proclame à la fois la puissance de Dieu et sa supériorité incomparable au-dessus de tout ce qui est créé. Il rappelle ce que Dieu a fait pour le peuple juif, et fait ressortir le double ou plutôt le triple bienfait dont ce peuple a été l'objet. Dieu a d'abord délivré les Israélites du culte des démons ; en second lieu, il s'est fait connaître à eux ; en troisième lieu, il les a couverts de sa protection. Le Psalmiste parle successivement du peuple d'Israël, de la race sacerdotale et de ceux des gentils qui embrassent le culte du vrai Dieu. Car on ne peut assimiler le simple fidèle au prêtre, qui lui est de beaucoup supérieur. Cette division est donc fondée sur les prérogatives d'honneur accordées à l'ordre sacerdotal.

Le prêt[illegible] l'emporte [illegible] beaucoup s[illegible] le simple f[illegible]dèle.

5. Le Roi-prophète montre ensuite que l'action de la providence divine n'a pas été limitée aux Juifs seuls, mais qu'elle s'est étendue à tous ceux qui sont venus du dehors se joindre à eux, et il fait voir que le secours et la bénédiction de Dieu sont devenus le patrimoine commun de tous. « Le Seigneur s'est souvenu de nous et nous a bénis ; il a béni la maison d'Israël, il a béni la maison d'Aaron. » « Il a béni tous ceux qui craignent le Seigneur. » Qu'est-ce à dire : « Il les a bénis ? » Il les a comblés de biens innombrables. L'homme peut aussi bénir Dieu, lorsqu'il dit avec le Psalmiste : « Mon âme bénit le Seigneur. » *Psalm.* CII, 1. Mais ses bénédictions n'ont d'utilité que pour lui, il augmente sa propre gloire sans rien ajouter à celle de Dieu ; au contraire, lorsque Dieu nous bénit, c'est notre gloire qui s'en accroît, sans qu'il y gagne rien pour lui-même. Dieu, en effet, n'a besoin



de rien, et dans ces deux hypothèses, tout l'avantage est pour nous seuls. Mais quelles sont donc les bénédictions qu'il a répandues sur eux? Il les a nourris d'un pain descendu du ciel, il a fait jaillir l'eau du rocher, il a protégé leur entrée et leur sortie, il a multiplié leurs troupeaux et leurs brebis, il en a fait son peuple de prédilection et un sacerdoce royal, il leur a donné la loi et leur a envoyé des prophètes. Ce sont ces bienfaits que le Psalmiste rappelle en ces termes dans un autre endroit : « Il n'a pas agi de la sorte avec toutes les nations et il ne leur a pas manifesté ses décrets. » *Psalm.* CXLVII, 9. Nous lisons encore ailleurs : « Est-il une nation assez sage pour que Dieu daigne approcher d'elle ? » *Deut.*, IV, 7. « Les petits aussi bien que les grands. » Il n'est point une nation qui ait été exclue de cette bénédiction, elle s'est répandue sur tous sans exception.

« Que le Seigneur ajoute encore à ses bénédictions sur vous, sur vous et sur vos enfants. » Voici une autre espèce de bénédiction, l'accroissement de leurs familles. Aussi un autre prophète regarde l'effet contraire comme un châtiment. « Nous sommes diminués plus que toutes les nations, et nous sommes réduits à un très-petit nombre en comparaison des autres peuples de la terre. » *Dan.*, III, 37. Avant même leur sortie d'Egypte, cette bénédiction leur était accordée, malgré tant d'obstacles qui semblaient devoir en arrêter l'effet, leurs travaux, leurs souffrances, et la cruauté de leurs maîtres. Mais rien ne peut entraver l'action de la parole de Dieu, et sa bénédiction fut si efficace qu'en deux cents ans la population arriva au chiffre de six cent mille. Telles étaient les bénédictions de l'Ancien Testament, mais celles du Nouveau leur sont de beaucoup supérieures. « Béni soit Dieu, dit saint Paul, qui nous a bénis en Jésus-Christ de toute sorte de bénédictions spirituelles par les biens célestes. » *Ephes.*, I, 3. Et encore : « Que celui qui par sa puissance peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons et tout ce que nous pensons, soit glorifié par l'Eglise. » *Ephes.*, III, 20-21. Voilà pourquoi les prophètes souhaitaient cette bénédiction à ceux dont ils voulaient la prospérité et le bonheur. Elisée obtint de Dieu un fils à la femme qui lui avait donné l'hospitalité. Sous la nouvelle loi, c'est un nouveau genre de grâces et d'un ordre beaucoup plus élevé. Aussi n'est-ce pas ce que la marchande de pourpre prie les apôtres de lui accorder. Que leur demande-t-elle? « Si vous ne me jugez pas indigne du Seigneur, entrez dans ma maison et demeurez-y. » *Act.*, XVI, 15. Voyez-vous quelle différence dans les prières de l'Ancien Testament et dans celles du Nouveau? Entendez encore Jésus-Christ vous dire : « Réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. » *Luc.*, X, 20. Et saint Paul : « Que Dieu vous comble de paix et de joie dans votre foi, afin que votre espérance croisse toujours de plus en plus par la vertu du Saint-Esprit. » *Rom.*, XV, 13. Voyez l'efficacité de cette bénédiction, qui est pour nous la source de biens ineffables et n'a rien de terrestre. Saint Paul dit encore : « Le Dieu de paix écrasera bientôt Satan sous vos pieds. » *Rom.*, XVI, 20. Sous l'Ancien Testament, au contraire, lorsque les hommes étaient encore dominés par les sens, les choses extérieures et sensibles formaient la matière des bénédictions, et on regardait comme une des grâces les plus précieuses d'avoir un grand nombre d'enfants. Comme la mort était entrée dans le monde à la suite du péché, Dieu, pour consoler le genre humain et lui montrer que loin de le détruire et de l'anéantir, il voulait au contraire le multiplier et l'accroître, dit à nos premiers parents : « Croissez et multipliez. » *Gen.*, IX, 1. Mais lorsqu'il fut reconnu que la mort n'était qu'un simple sommeil, la vertu de virginité devint en honneur. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : « Je voudrais que vous fussiez tous en l'état où je suis moi-même. » I *Cor.*, VII, 7. Et encore : « Il est avantageux à l'homme de ne s'approcher d'aucune femme. » *Ibid.*, 1. Notre-Seigneur nous dit lui-même : « Il y en a qui se sont faits eunuques à cause du royaume des cieux. » *Matth.*, XIX, 12. Toutefois, même dans les anciens temps, Dieu avait déclaré, quoique d'une manière moins expresse, que ce qui était surtout nécessaire c'était la vertu, et non un grand nombre d'enfants. Que dit en effet le Sage? « Ne désirez pas un grand

Bénédiction donnée par Dieu en Egypte aux Hébreux.

Bénédictions de l'Ancien et du Nouveau Testament.

nombre d'enfants inutiles, s'ils n'ont pas la crainte de Dieu, et ne mettez pas votre complaisance dans leur multitude, car un seul enfant qui craint Dieu vaut mieux que mille, et il est plus avantageux de mourir sans enfants que d'en laisser après soi qui soient sans religion; un seul enfant qui fait la volonté de Dieu vaut mieux que mille qui sont impies. » *Eccli.*, XVI, 1-4. Mais les Juifs, qui n'avaient aucune intelligence, aucun zèle pour la pratique de la vertu, et dont les inclinations étaient toutes charnelles, disaient : « Que recherche Dieu, si ce n'est la multiplication de la race? » *Malach.*, II, 15. Aussi, pour les convaincre que ce n'est pas là ce qu'il demande, Dieu les a punis de mort parce qu'ils étaient stériles en vertus. « Soyez bénis du Seigneur. » C'est avec dessein que le Psalmiste ajoute : « Du Seigneur. » Voilà en effet la bénédiction par excellence. Il en est qui reçoivent les bénédictions des hommes, mais l'objet de ces bénédictions est tout humain. Ici, au contraire, c'est une bénédiction qui ne souffre point de comparaison. Les hommes donnent des bénédictions, c'est-à-dire qu'ils louent, qu'ils préconisent ceux qui se distinguent par leurs richesses, leur gloire, leur puissance. Mais ce sont là des bénédictions passagères et stériles au moment même où on les reçoit. Au contraire la bénédiction de Dieu est perpétuelle et d'une utilité sans égale, au milieu des affaires les plus importantes. « Qui a fait le ciel et la terre. »

6. Qu'elle est puissante la bénédiction de Dieu! Les paroles de Dieu deviennent des faits accomplis. Le ciel n'a-t-il pas été fait par sa seule parole? « C'est par la parole du Seigneur, dit le Roi-prophète, que les cieux ont été affermis. » *Psalm.* XXXII, 6. C'est avec cette parole si puissante qu'il daigne vous bénir. « Les cieux des cieux sont pour le Seigneur, mais il a donné la terre aux enfants des hommes. » Que dites-vous là? Dieu a choisi le ciel pour son séjour, et après avoir fait choix de ces régions supérieures, il nous a assigné cette terre pour l'habiter? Non sans doute; il n'en est pas ainsi, et le Psalmiste ne veut ici que s'accommoder à l'intelligence de ceux à qui il s'adresse. S'il en était autrement, où serait la vérité de ces autres paroles : « Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre? dit le Seigneur. » *Jer.*, XXIII, 24. Car ces deux passages sont contradictoires, à ne les considérer que dans leur signification première et littérale, sans faire attention au sens caché qu'ils renferment. Que signifient donc ces paroles : « Les cieux des cieux sont au Seigneur, mais pour la terre il l'a donnée aux enfants des hommes? » Le Psalmiste se sert ici d'un langage que je puis appeler de condescendance, sans prétendre confiner dans les cieux la présence de Dieu. De même encore ces paroles : « Le ciel est son trône, et la terre son marchepied. » *Isa.*, LXVI, 1. Et ces autres : « Je remplis le ciel et la terre, » ne sont pas dignes de la majesté de Dieu, c'est un langage proportionné à l'intelligence de ceux à qui les prophètes s'adressent. Car Dieu embrasse toute chose, supporte tout, n'est limité par aucun lieu, et il étend sa domination sur tout ce qui existe; si donc il est écrit que le ciel est son séjour, c'est parce que ce lieu est pur de toute iniquité. Ces paroles ne signifient donc point que Dieu ait choisi particulièrement le ciel pour lieu d'habitation. Dans cet autre endroit : « Il marquera les limites des peuples selon le nombre des anges de Dieu; » *Deut.*, XXXII, 8; ou dans cet autre : « Il a choisi la maison de Jacob, » *Psalm.* CXXXIV, 4, l'auteur sacré ne veut pas dire que les Juifs sont devenus son peuple choisi à l'exclusion des autres hommes, qui ne seraient pas compris dans les soins de sa providence et de son gouvernement divin. Car Dieu est le Dieu de tous les hommes, et si la sainte Ecriture s'exprime de la sorte, c'est pour marquer l'amour particulier qu'il avait pour les Juifs, qui paraissaient mériter cette faveur de préférence aux autres peuples.

Pourquoi le ciel est appelé la demeure de Dieu.

Dieu est le Dieu de tous les hommes

S'il vous faut une preuve qu'il n'a pas choisi les Juifs à l'exclusion des autres peuples, mais que sa providence s'étend à tous les hommes, vous la trouverez dans les événements qui ont précédé Moïse, dans ceux qui ont eu lieu de son temps, comme dans les événements particuliers qui l'ont suivi. Dieu n'a-t-il pas donné le soleil, la terre, la mer et tous les autres éléments,

comme un bien commun à tous les hommes? n'a-t-il pas gravé dans leurs cœurs sans distinction la loi naturelle? Par amour pour Abraham qui était Perse d'origine, Dieu le fit sortir de son pays, et il se servit de lui pour éclairer les Egyptiens, les habitants de la terre de Chanaan et les Perses eux-mêmes. Il se servit également de son fils et de son petit-fils pour rendre meilleurs les peuples voisins, autant du moins qu'il était en lui. Après la naissance de Moïse, les miracles dont les Juifs étaient l'objet avaient pour but d'amener à la connaissance de Dieu les Egyptiens, les peuples de la Palestine, et plus tard les habitants de Babylone. Lors donc que le Psalmiste nous dit: « Les cieux des cieux sont au Seigneur, il veut simplement nous apprendre que Dieu se repose de préférence dans les cieux, parce que l'iniquité n'y a point d'accès. Mais vous-mêmes, si vous ne vous attachez pas trop fortement à la terre, si vous vivez de la vie des anges, vous vous élèverez promptement jusque dans le ciel et dans la maison paternelle, et c'est ainsi qu'avant même le jour de la résurrection, vous quitterez la terre pour habiter les cieux et prendre possession des honneurs qui voùs y attendent. Ne voyez-vous pas qu'un grand nombre de ceux qui font partie du sénat impérial conservent la dignité de sénateur, bien qu'ils habitent la campagne? Si donc vous aussi vous voulez avoir droit de cité dans les cieux, vous pouvez en jouir bien qu'habitant encore sur la terre.

« Ce ne sont point les morts qui vous loueront, Seigneur, ni tous ceux qui descendent dans l'enfer. » « Mais nous qui vivons, nous bénissons le Seigneur maintenant et dans tous les siècles. » Les morts dont parle ici le Psalmiste ne sont pas ceux qui avaient quitté cette vie, mais ceux qui étaient morts dans leurs impiétés ou qui avaient croupi dans le crime. En effet, Abrahm, Isaac et Jacob étaient morts, et cependant ils vivaient toujours et leur souvenir était toujours présent à la mémoire des hommes. Aussi, lorsque Moïse prie Dieu en faveur du peuple dont il avait la conduite, il apaise sa colère au nom de ces saints patriarches qu'il fait intervenir dans ses prières. C'est également en leur nom que les trois enfants demandent à Dieu leur délivrance : « Ne détournez pas votre miséricorde de nous à cause d'Abraham que vous avez tant aimé, à cause d'Isaac votre serviteur et d'Israël votre saint. » *Dan.*, III, 35. Puisqu'ils avaient une si grande puissance, comment supposer qu'ils fussent morts? Entendez Jésus-Christ vous dire encore : « Laissez les morts ensevelir leurs morts. ». *Matth.*, VIII, 22. Aussi saint Paul ne donne point le nom de morts à ceux qui ont quitté cette vie, mais il compare leur mort à un sommeil. « Je ne veux point vous laisser ignorer, mes frères, au sujet de ceux qui se sont endormis. » I *Thess.*, IV, 12. Non, la mort du juste n'est pas une mort, mais un sommeil. N'est-ce pas dormir, en effet, que d'attendre le passage à une vie meilleure? Mais pour celui qui n'a en perspective qu'une mort immortelle, dès cette vie même il cesse d'être vivant, il est mort. Les uns descendent dans les enfers, les autres montent dans les cieux pour régner avec Jésus-Christ. Aussi, le prophète ne dit pas en général ceux qui vivent, mais : « Nous qui vivons. » Il s'exprime ici de la même manière que saint Paul dans ces paroles : « Nous qui vivons, nous qui restons, nous ne préviendrons point ceux qui sont dans le sommeil de la mort. » I *Thess.*, IV, 16.

L'apôtre en disant : « Nous qui vivons, » ne permet pas d'appliquer ces paroles à tous les fidèles, et les restreint à ceux dont la vie est semblable à la sienne; de même ici ces paroles : « Nous qui vivons, » doivent s'entendre de ceux qui comme David passent leur vie dans la pratique de la vertu. « Maintenant et dans les siècles des siècles. » Vous voyez ici une nouvelle preuve de cette interprétation, c'est-à-dire que le Psalmiste veut parler de ceux dont la vie a été une suite continuelle de bonnes œuvres. Car personne ici-bas ne vit dans les siècles des siècles, c'est le privilége exclusif de ceux qui méritent la vie glorieuse et éternelle. Les pécheurs vivent aussi, il est vrai, mais dans les tourments, mais dans les supplices, mais dans les grincements de dents. Les élus au contraire vivent dans les splendeurs de la gloire, et de concert avec les puissances des cieux, chantent

à Dieu des hymnes spirituels. Voulons-nous avoir part à cette joie? Vivons ici-bas de cette même vie, et nous obtiendrons aussi cette récompense privilégiée que la parole ne peut expliquer, que l'esprit ne peut comprendre, dont rien ne peut nous donner une idée, mais dont l'expérience seule pourra nous révéler le bonheur. Que Dieu nous fasse la grâce d'obtenir un jour cette félicité par la bonté et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et la puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXIV.

« J'ai aimé parce que le Seigneur a exaucé la voix de ma prière. »

1. Mais quel est celui, me direz-vous, dont le cœur ne s'ouvre à l'affection, lorsqu'il est exaucé? La plupart des hommes du monde. Ils ne veulent pas entendre parler de ce qui leur est utile et avantageux, ils demandent des choses qui ne peuvent leur être que nuisibles, et leurs vœux sont à peine exaucés qu'ils sont dans la tristesse et l'abattement. Les seules choses vraiment utiles sont celles que Dieu sait devoir nous être avantageuses, quand ce serait la pauvreté, la disette, la maladie ou quelque autre épreuve semblable. Dès lors que Dieu en juge de la sorte, et qu'il nous donne ces choses, leur utilité ne peut être mise en doute. Ecoutez ce qu'il répond à l'apôtre saint Paul : « Ma grâce te suffit, car la force se perfectionne dans les infirmités. » II *Cor.*, XII, 9. Voilà en effet ce qui était vraiment utile à l'Apôtre, les persécutions, les tribulations, les souffrances. Aussi, une fois instruit de cette vérité, il s'écrie : « C'est pourquoi je me complais dans les infirmités, dans les opprobres, dans les persécutions. » *Ibid.*, 10. Il n'appartient donc pas à tous indifféremment de se réjouir lorsque Dieu es exauce en leur accordant ce qui doit leur être utile. Il en est un grand nombre qui souhaitent des biens inutiles et qui s'y complaisent. La conduite du prophète est bien opposée, il aime parce que Dieu l'avait exaucé en lui accordant des biens d'une utilité incontestable. « Parce qu'il a abaissé son oreille vers moi. » Le Psalmiste se sert de cette figure pour exprimer le bon plaisir de Dieu; cette même expression cache encore une autre vérité, et il semble dire : Je n'étais pas digne d'être exaucé, mais Dieu a daigné descendre jusqu'à moi. « Et je l'invoquerai dans mes jours. » Que signifient ces paroles : « Dans mes jours? » N'allez pas croire, parce que Dieu m'a exaucé, que je cesserai désormais de le prier et que je céderai à une négligence coupable; non, je serai fidèle à ce devoir tous les jours de ma vie. « Les douleurs de la mort m'ont environné, et les périls de l'enfer m'ont surpris. J'ai trouvé l'affliction et la douleur. » « Et j'ai invoqué le nom du Seigneur. » Voyez-vous cette armure invincible? Voyez-vous la consolation qui domine toutes les infortunes? Voyez-vous une âme vraiment enflammée de l'amour du Seigneur? Tel est le sens de ces paroles : Il me suffit, pour échapper aux maux qui m'environnent, d'invoquer le nom de Dieu.

Pourquoi donc, nous qui l'invoquons si souvent, ne sommes-nous point délivrés de nos épreuves? C'est que notre prière laisse beaucoup à désirer; car pour lui, il est toujours prêt à nous exaucer, comme il le déclare dans l'Evangile : « Quel est l'homme parmi vous, nous dit-il, qui donne une pierre à son fils lorsque celui-ci lui demande du pain? Ou s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent? Si donc, vous qui êtes mauvais, vous savez donner ce qui est bon à vos enfants, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il ce qui est bon à ceux qui le lui demandent. » *Matth.*, VII, 9-11. Admirez l'étendue de la bonté de Dieu, auprès de laquelle la nôtre n'est plus que méchanceté. Puisque donc nous avons un si bon maître, réfugions-nous toujours auprès de lui, invoquons-le comme notre seul protecteur, et nous le trouverons toujours disposé à nous sauver. En effet, si de pauvres naufragés, qui n'ont qu'une planche pour toute ressource, appellent à leur secours ceux qu'ils voient de loin et cherchent à émouvoir leur compassion, bien qu'ils n'aient rien de commun

En invoquant Dieu on se délivre du mal.

avec eux, et qu'ils n'en soient connus que par leur infortune, à combien plus forte raison Dieu, qui est clément et miséricordieux, et à qui la bonté est naturelle, viendra-t-il au secours des malheureux, s'ils consentent à recourir à lui, à l'invoquer en toute sincérité, en sacrifiant toute espérance humaine? Si donc vous venez à tomber dans quelque malheur imprévu, ne vous laissez point aller à l'abattement, mais ranimez aussitôt votre courage, et cherchez un refuge dans ce port inaccessible à la tempête, dans cette tour imprenable, qui n'est autre que le secours de Dieu. Il n'a permis votre chute que pour vous forcer de l'invoquer. Cependant la plupart des hommes se laissent aller au découragement, et perdent jusqu'à la piété dont ils faisaient profession, alors qu'ils devaient faire tout le contraire. Dieu nous aime d'un amour extrême, il veut que nous lui soyons étroitement unis; voilà pourquoi il permet que nous tombions dans l'adversité. Ne voyons-nous pas les mères se servir de masques effrayants pour forcer leurs enfants indociles de se réfugier dans leur sein! Leur intention n'est pas de leur causer du chagrin, mais de les forcer à se tenir près d'elles. Ainsi Dieu veut que nous lui soyons constamment unis, et il agit comme un amant passionné, ou plutôt avec un amour supérieur à celui de l'amant le plus passionné; c'est-à-dire qu'il permet que vous tombiez dans de si douloureuses épreuves, que vous ne cessiez de le prier, de l'invoquer, et que vous négligiez tout autre appui pour ne songer qu'à lui.

« O Seigneur, délivrez mon âme. » Un autre interprète traduit : « Je vous en prie, Seigneur, délivrez mon âme. » Un autre : « O Seigneur, sauvez mon âme. » Voyez-vous la sagesse du Roi-prophète, comme il sacrifie tous les intérêts de cette vie pour ne demander qu'une seule chose, c'est que son âme n'éprouve aucun dommage, aucune atteinte qui puisse lui devenir mortelle. En effet, si notre âme va bien, nous serons nécessairement heureux dans toutes nos actions, mais si elle souffre, n'espérons rien de la prospérité qui peut nous entourer. Il nous faut donc consacrer toutes nos actions, toutes nos paroles au salut de notre âme. C'est ce que Notre-Seigneur veut nous faire entendre lorsqu'il nous dit : « Soyez prudents comme des serpents. » *Matth.*, x, 16. Le serpent sacrifie le reste du corps pour sauver sa tête; vous aussi, sacrifiez tout pour le salut de votre âme. Ni la pauvreté, ni la maladie, ni la mort que l'on regarde comme le plus grand de tous les maux, ne pourront jamais vous nuire, si la vie de votre âme est sauvegardée. Au contraire, la vie serait pour vous sans aucune utilité, si votre âme venait à périr ou à se corrompre. Aussi le Roi-prophète, laissant toute autre considération, ne s'occupe que de son âme, et demande à Dieu de ne point exiger de lui un compte trop sévère, et de le délivrer des supplices intolérables de l'éternité. « Le Seigneur est miséricordieux et juste, et notre Dieu est porté à faire grâce. » Voyez-vous comme il nous apprend à nous tenir également éloignés du désespoir et du relâchement? Ne désespérez point, nous dit-il, car Dieu est miséricordieux; gardez-vous de toute négligence, car il est juste. C'est ainsi qu'il combat dans l'un le relâchement, dans l'autre le désespoir, et qu'il assure doublement notre salut.

Il faut d'abord penser aux intérêts de son âme.

2. Il montre ensuite l'inclination de Dieu à faire miséricorde, en ajoutant : « Et notre Dieu est porté à faire grâce. » Remarquez la justesse de cette expression : « Notre Dieu, » qui a pour objet de le distinguer des dieux dont il a parlé dans le psaume précédent. L'occupation de ces dieux est de verser le sang, de mettre à mort, de faire des guerres sourdes et implacables. Le caractère de notre Dieu est de faire miséricorde, de pardonner, de nous sauver constamment des dangers; et ces traits, joints à beaucoup d'autres, prouvent que ces faux dieux ne sont que des démons qui ont conjuré notre perte, tandis que notre Dieu est un Dieu qui nous entoure de sa sollicitude et de sa protection, en un mot, le vrai Dieu. « Le Seigneur garde les petits, j'ai été humilié et il m'a délivré. » Voici un des actes les plus importants de la providence divine. Le Roi-prophète vient de dire : « Dieu est miséricordieux, il est juste, et il est porté à faire grâce. » Il donne immédiatement une des preuves les plus frappantes de cette souveraine

miséricorde. Quelle est-elle? La conduite de Dieu à l'égard des petits enfants. Quant à nous, nous avons la raison, qui nous apprend ce que nous devons éviter, ce que nous devons choisir, qui nous enseigne à éloigner les maux qui nous assaillent, à nous délivrer de ceux qui nous accablent; nous avons en partage la force et la ressource des expédients. Mais les enfants, à qui tous ces moyens de défense font défaut, seraient comme sans garde et sans appui, si la providence de Dieu qui les environne d'une protection continuelle ne les sauvait ainsi d'une mort certaine. Sans cette providence, les serpents, les oiseaux qui habitent sous notre toit, tant d'autres animaux qui se glissent dans nos demeures, mettraient à mort les enfants encore dans leurs langes. La sollicitude la plus tendre d'une nourrice, d'une mère, de toute autre personne que ce soit, est nécessairement impuissante si la protection du Ciel ne vient à leur secours. Il en est qui prétendent que ces paroles doivent s'entendre des enfants qui ne sont point encore sortis du sein de leur mère. « J'ai été humilié et il m'a délivré. » Le Psalmiste ne dit pas : Il m'a préservé du danger, mais il m'en a délivré, lorsque j'y étais tombé. Après avoir décrit la conduite générale de la Providence, il en vient à ce qu'elle a fait pour lui; et, selon sa coutume, il fait servir de preuves les événements généraux comme les faits particuliers. Ne recherchez donc pas une vie à l'abri de tout danger, ce ne serait pas un bien pour vous. Une telle vie n'était pas avantageuse pour les prophètes, elle le serait beaucoup moins pour vous. Non, elle n'était pas avantageuse pour les prophètes; écoutez ce que dit le Psalmiste : « Il est bon que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos ordonnances pleines de justice. » *Psalm.* CXVIII, 71. Il rend à Dieu une double action de grâces, et d'avoir permis que le danger vînt l'assaillir, et de ne pas l'avoir abandonné au milieu de ses épreuves. Ce sont, en effet, deux bienfaits véritables; le premier n'est pas inférieur au second, et j'oserai même avancer quelque chose d'extraordinaire, il est plus grand. En effet, d'un côté Dieu vous a délivré de vos épreuves, mais de l'autre il a fortifié dans votre âme l'amour de la sagesse.

« Rentre dans ton repos, ô mon âme, parce que le Seigneur t'a comblée de biens. » « Car il a délivré mon âme de la mort, mes yeux des larmes, mes pieds de toute chute. » « Je serai agréable au Seigneur dans la terre des vivants. » Dans le sens historique, nous voyons ici une délivrance éclatante, suivie du repos et de la liberté. Mais si l'on veut entendre ces paroles dans un sens anagogique, on peut appeler notre départ d'ici-bas une véritable délivrance, un véritable repos; c'est pour nous, en effet, l'affranchissement de tous les maux imprévus; nous cessons d'être soumis à une cruelle incertitude, notre bonheur est assuré dès que nous avons quitté la vie le cœur plein de légitimes espérances. C'est par le péché, il est vrai, que la mort est entrée dans le monde, mais Dieu l'a fait servir à notre bien; et non content d'avoir permis la mort, il a voulu que notre vie fût laborieuse et pénible, pour nous convaincre qu'il n'aurait pas permis la mort si, dans sa sagesse, il ne l'avait jugée avantageuse pour nous. Aussi après avoir dit au premier homme : « Le jour que tu mangeras de ce fruit, tu mourras; » *Gen.*, II, 17; il ne s'est pas contenté de ce châtiment, car c'était un véritable châtiment que ces paroles : « Tu es terre, et tu retourneras en terre, » *Gen.*, III, 19, mais il ajoute : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. Elle ne produira pour toi que des ronces et des épines, et tu ne mangeras de ses fruits qu'avec un grand travail. » *Gen.*, III, 18-17. Et il dit à sa femme : « Je multiplierai tes calamités et tes gémissements, tu enfanteras dans la douleur. » *Gen.*, III, 16. La mort seule n'eût pas suffi pour rendre les hommes plus sages. Combien en voyons-nous, au contraire, que les épreuves rendent meilleurs? La mort éteint en nous tout sentiment, mais les souffrances nous rendent plus vertueux de notre vivant. Si la mort nous paraît une chose si terrible, n'en accusons que notre faiblesse. Oui, cette crainte vient de notre faiblesse, je n'en veux pour preuve que saint Paul, qui désire la mort, qui s'en réjouit par avance, lorsqu'il dit : « Il est sans comparaison bien

La mort est une délivrance et un repos.

Pourquoi la vie est pénible.



meilleur pour moi d'être dégagé des liens du corps et d'être avec Jésus-Christ. » *Philipp.*, I, 23. Et encore : « J'en ai de la joie, et je m'en réjouis avec vous tous. Et vous devriez aussi vous-même en avoir de la joie, et vous en réjouir avec moi. » *Philipp.*, II, 17-18. Entendez-le s'affliger, au contraire, de ce que ses désirs sont ajournés : « Non-seulement les créatures, mais nous-mêmes, nous gémissons au dedans de nous dans l'attente de l'adoption des enfants de Dieu, qui sera la délivrance de nos corps. » *Rom.*, VIII, 23. Et dans un autre endroit : « Pendant que nous sommes dans ce corps comme dans une tente, nous gémissons sous sa pesanteur. » II *Cor.*, V, 4.

3. Voyez-vous quelle source de biens renferme l'amour de la sagesse ? Ce que les autres hommes regardent comme un juste sujet de larmes, est pour l'Apôtre l'objet des plus ardents désirs, et il ne trouve que de justes raisons de gémir là où les hommes du monde placent leur joie et leurs délices. N'est-ce pas en effet un juste sujet de larmes que d'habiter un pays étranger, et d'être exilé bien loin de sa patrie ? N'est-ce pas au contraire une cause bien légitime de joie que d'arriver promptement dans ce port tranquille, et d'entrer dans cette cité céleste d'où sont bannis la douleur, l'affliction, les gémissements ? Et que m'importe à moi qui suis pécheur ? me direz-vous. Mais ne voyez-vous pas que ce n'est pas la mort qui produit la douleur, mais la mauvaise conscience ? Cessez donc de pécher, et la mort deviendra l'objet de vos désirs. « Vous avez délivré mes yeux des larmes ; » langage plein de vérité, car il n'y a plus dans les cieux ni douleur, ni tristesse, ni larmes. « Et mes pieds de toute chute. » Cette grâce est supérieure à la première. Comment cela ? Parce que non-seulement nous sommes affranchis de toute douleur, mais de tous les dangers et de toutes les embûches. Celui qui sort de cette vie accompagné de ses bonnes œuvres, est appuyé sur la pierre ferme, il est entré dans le port, il n'a plus à craindre pour l'avenir, ni obstacles, ni agitation, ni trouble ; en mourant dans cet état, il entre en possession d'une tranquillité assurée pour l'éternité.

Ce n'est pas la mort, mais une mauvaise conscience qui est la cause de nos douleurs.

« Je serai agréable au Seigneur dans la terre des vivants. » Un autre interprète traduit : « Devant le Seigneur. » Un autre : « Je marcherai en sa présence ; » c'est ce que saint Paul annonce lui-même lorsqu'il dit : « Nous serons enlevés sur les nuées pour aller dans les airs au-devant de Jésus-Christ, et ainsi nous serons éternellement avec le Seigneur. » I *Thess.*, IV, 16. Remarquez la justesse de ces expressions : « Dans la terre des vivants. » C'est là en effet qu'est la véritable vie, qui n'est plus sujette à la mort et qui nous offre des biens purs et sans mélange. « Car, dit encore le même apôtre, lorsqu'il aura anéanti tout empire, toute domination et toute puissance, la mort sera le dernier ennemi détruit. » I *Cor.*, XV, 24-26. Et lorsque toutes ces choses seront détruites, il n'y aura plus ni chagrin, ni souci, ni peines ; on ne verra partout que justes sujets de joie, de paix, d'amour, de confiance, d'allégresse ; des biens véritables, d'un éclat pur, d'une durée permanente. Dans l'autre vie, il n'y a plus ni chute à craindre, ni colère, ni chagrin, ni amour de l'argent, ni désirs charnels, ni pauvreté, ni richesse, ni opprobre, ni rien de semblable. Que cette vie soit donc l'objet de nos désirs, et le but final de toutes nos actions. C'est pour cela qu'il nous est ordonné de dire dans notre prière : « Que votre règne arrive. » *Matth.*, VI, 10. Dieu veut que nous ayons toujours les yeux fixés sur ce jour de l'éternité. Celui dont le cœur est enflammé de cet amour et qui se nourrit de l'espérance des biens éternels, n'est jamais submergé par les orages de la vie présente, ni abattu par les douloureuses épreuves de ce monde. Voyez ceux qui se rendent dans la capitale de leur pays, ils ne se laissent arrêter par aucune des choses qu'ils rencontrent sur leur route, ni par les prairies, ni par les jardins, ni par les vallées, ni par les solitudes, ils sont indifférents à tout, et n'ont dans l'esprit qu'une seule chose, la patrie qui les attend. C'est ainsi que le chrétien qui tous les jours se représente les splendeurs de cette cité, et qui en nourrit le désir dans son cœur, ne verra plus rien de pénible dans les épreuves les plus pénibles, et estimera sans éclat et sans gloire ce qu'il y a

pour le monde de plus glorieux et de plus éclatant. Que dis-je, qu'il estimera? Il n'arrêtera même pas ses regards sur les choses de la terre, car il a d'autres yeux, de ces yeux que saint Paul nous recommande d'avoir : « Nous ne considérons point, dit-il, les choses visibles, mais les invisibles; car les choses visibles sont passagères, mais les invisibles sont éternelles. » II *Cor.*, IV, 18. Voyez-vous comme il nous montre la route en d'autres termes? Attachons-nous donc à ces biens éternels, afin d'arriver à les posséder, et à jouir de cette vie immortelle. Que Dieu nous l'accorde par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et la puissance, maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXV.

« J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé, mais j'ai été profondément humilié. »

1. Saint Paul cite ces paroles dans l'une de ses Epîtres : « Parce que nous avons un même esprit de foi, dit-il, selon qu'il est écrit : J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé; nous croyons aussi, c'est pour cela que nous parlons. » II *Corinth.*, IV, 13-14. Il nous faut d'abord expliquer le sens que l'Apôtre donne à ces paroles, et le sujet qu'il avait entrepris de traiter. Ce sera pour nous un moyen certain de connaître la pensée du prophète. La meilleure méthode d'interprétation n'est point de couper la suite du discours pour s'attacher exclusivement au point qu'on a choisi, mais de remonter au principe et à l'occasion même du discours. A quelle occasion donc saint Paul rappelle-t-il ces paroles du Psalmiste? En parlant de la résurrection, de la jouissance des biens futurs qui surpassent toute parole, toute intelligence, toute pensée. Comme la parole humaine était impuissante à expliquer ces vérités sublimes, et que la foi seule pouvait les faire saisir, les Juifs pouvaient s'étonner de ce discours, et dans les vaines espérances dont ils étaient si fiers, s'imaginer qu'on les trompait. Aussi l'Apôtre s'empresse-t-il de redresser leur ignorance, en leur citant les paroles du Prophète, comme pour leur dire : Je n'exige pas de vous une chose nouvelle en vous demandant la foi, c'est une vertu bien ancienne. Tel est le but que se proposait saint Paul.

Quant au Psalmiste, il était sur le point d'annoncer aussi aux Juifs les biens à venir, tout-à-fait en dehors du cours naturel des choses humaines. C'est donc pour prévenir tout sentiment d'incrédulité qu'il commence ce psaume par ces paroles : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » En effet, Jérusalem était détruite, le temple n'était plus qu'un amas de ruines, tous les Juifs avaient été emmenés captifs, chargés de chaînes, dans une terre étrangère, les peuples barbares avaient pris possession de leur patrie avec obligation d'y planter des vignes, d'y construire des maisons et d'y contracter des mariages. Un si triste spectacle jetait les Juifs dans le désespoir, et ils se disaient en eux-mêmes : Si lorsque nous étions en possession de notre ville, que nous avions des armes, des forteresses, d'immenses ressources en argent, un temple, un autel, un culte, avec ses cérémonies et toutes nos autres institutions nationales, nous sommes tombés au pouvoir de nos ennemis, nous avons été emmenés en captivité et réduits en servitude; maintenant que nous habitons une terre étrangère, que nous sommes dépouillés de tout, sans armes et sans liberté, comment pourrons-nous rentrer dans notre patrie? Ces pensées étaient une cause de défiance et de trouble pour un grand nombre d'esprits faibles, qui ne faisaient nulle attention aux oracles prophétiques où leur retour se trouvait annoncé. Ce langage que leur tient le Psalmiste a donc pour objet de leur enseigner la nécessité de la foi à toutes les paroles de Dieu. D'autres prophètes, comme Isaïe, leur parlent en d'autres termes : « Rappelez-vous la pierre dont vous avez été taillés, la fosse profonde d'où vous avez été tirés. » *Isai.*, LI, 1. Et il ajoute : « Jetez les yeux sur Abraham votre père et sur Sara qui vous a enfantés. Il était seul lorsque je l'ai appelé, je l'ai sanctifié, et je lui ai donné une nombreuse postérité; » *Ibid.*, 2; paroles dont voici l'explication : Abraham n'était-il pas

d'origine étrangère? N'était-il pas sans enfants et fort avancé en âge? Son épouse, autant par son âge que par sa constitution naturelle, n'était-elle pas condamnée à une stérilité perpétuelle? Toutes ses espérances n'étaient-elles point détruites sans retour? Mais quoi, dit Dieu, est-ce qu'avec ce seul homme sans enfants, et si avancé en âge, je n'ai point peuplé la terre tout entière? Pourquoi donc ce trouble, cette défiance? Si avec un seul homme j'ai pu remplir le monde entier, ne me sera-t-il pas plus facile de peupler Jérusalem avec vous, bien que vous soyez en petit nombre? Voilà pourquoi il s'exprime de la sorte : « Rappelez-vous la pierre dure dont vous avez été taillés. » C'est d'Abraham qu'il veut parler, et par « la fosse profonde dont vous avez été tirés, » il fait allusion à Sara. Une fosse en effet n'a point d'eau par elle-même, elle n'est alimentée que par les pluies du ciel. Ainsi Sara, qui était naturellement stérile, reçut d'en haut le pouvoir de devenir mère. De même encore qu'une pierre ne peut naturellement produire de fruit, ainsi Abraham ne pouvait avoir d'enfants; et cependant c'est de cette pierre que je vous ai taillés, et avec un seul homme j'ai peuplé d'immenses contrées. C'est dans le même but que Dieu conduit Ezéchiel dans une plaine, où il lui montre des monceaux d'ossements qui se raniment à la parole du prophète. Il les montre alors aux Juifs et leur dit : « Si je puis ressusciter des morts, combien me sera-t-il plus facile de vous ramener dans votre patrie, vous qui vivez? » *Ezech.*, XXXVII, 13.

C'est ainsi que parlaient les prophètes, mais comment s'exprime le Psalmiste? « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » C'est-à-dire, il faut ajouter foi à ces promesses, car pour moi qui les repassais et les méditais dans mon cœur, ce n'est qu'à l'aide de la foi que j'ai banni le trouble de mon âme. Saint Paul exige la foi, même pour les biens sensibles et extérieurs. Or, si la foi est nécessaire pour les biens qui tombent sous les sens, combien plus pour les biens invisibles? Si la foi fut nécessaire aux Juifs pour rentrer en possession de leur cité, ne l'est-elle pas beaucoup plus pour nous qui attendons le ciel? Toutes les fois donc qu'il s'agit d'une grande vérité au-dessus de notre intelligence et de nos pensées, il faut faire usage de la foi et ne point juger de ces vérités d'après les règles ordinaires de l'esprit humain. Car les œuvres admirables de Dieu leur sont de beaucoup supérieures. Il faut donc imposer silence à la raison pour embrasser la foi et rendre ainsi gloire à Dieu. Car celui qui prétend trouver à l'aide de sa raison le secret des œuvres divines, est loin de rendre gloire à Dieu, puisqu'il veut soumettre à la faiblesse de ses raisonnements les incompréhensibles desseins de la providence de Dieu.

Nécessité d'ajouter foi aux promesses de Dieu.

2. Aussi lorsque saint Paul nous parle d'Abraham dont la conduite fut toute différente, et qui imposa silence à sa raison pour ne considérer que la puissance de Dieu qui lui faisait cette promesse, il fait ressortir en ces termes comment cette conduite du saint patriarche fut souverainement glorieuse pour Dieu : « Il n'hésita point, et il n'eut pas la moindre défiance de la promesse de Dieu, mais il se fortifia par la foi, rendant gloire à Dieu, et pleinement persuadé qu'il est tout-puissant pour faire tout ce qu'il a promis. » *Rom.*, IV, 20-21. Or, que signifient ces paroles : « Parce que nous avons un même esprit de foi, selon qu'il est écrit : J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé; nous croyons aussi, c'est pour cela que nous parlons? » II *Cor.*, IV, 13. L'Apôtre nous révèle ici un grand mystère. Quel est-il? C'est que l'Ancien et le Nouveau Testament n'ont qu'un seul et même Esprit, que l'Esprit qui a parlé dans l'Ancien parle encore dans le Nouveau, que la foi nous enseigne toute chose, et que nous ne pouvons rien absolument sans elle. « Et nous aussi, dit l'Apôtre, nous croyons, et c'est pour cela que nous parlons. » Otez la foi, vous ne pouvez plus même ouvrir la bouche. Mais pourquoi n'a-t-il pas dit : Parce que nous avons une même foi, mais : « Parce que nous avons un même esprit de foi? » C'est pour la raison que nous venons d'indiquer, et aussi pour nous apprendre que nous avons besoin de la conduite de l'Esprit saint pour monter sur les hauteurs de la foi, et mépriser la faiblesse des raisonnements humains. Voilà pourquoi le même Apôtre dit ailleurs : « Les dons du Saint-Esprit qui se

manifestent au dehors, sont donnés à chacun pour l'utilité de l'Eglise. L'un reçoit du Saint-Esprit le don de parler avec sagesse, l'autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science. Un autre reçoit le don de la foi, un autre le don de guérir les maladies. » II *Cor.*, XII, 7-9.

Mais peut-être me fera-t-on observer, et avec raison, que saint Paul veut parler ici d'une autre espèce de foi nécessaire pour opérer des miracles. Je sais bien qu'il y a une autre espèce de foi que les Apôtres demandaient à Jésus en lui disant : « Augmentez en nous la foi. » *Luc.*, XVII, 5. Mais je sais également qu'il en est une autre dont je parle en ce moment, qui nous rend tous chrétiens, en nous donnant non point le pouvoir de faire des miracles, mais la connaissance de la piété. Or, nous ne pouvons avoir cette foi sans le secours de l'Esprit saint, au témoignage de saint Luc qui en parlant d'une femme nous dit : « Le Seigneur lui ouvrit le cœur pour la rendre attentive à ce que Paul disait, » *Act.*, XVI, 14, et de Jésus-Christ lui-même : « Personne, dit le Sauveur, ne peut venir à moi, si mon Père ne l'attire. » *Joan.*, VI, 44. Mais si tout dépend ici de Dieu, en quoi sont coupables ceux qui ne croient point, puisque l'Esprit saint ne vient pas à leur secours, que le Père ne les attire pas, et que le Fils ne les met pas dans la voie? Le Fils de Dieu parlant de lui-même, ne dit-il pas : « Je suis la voie? » *Joan.*, XIV, 6. Il veut nous faire comprendre par là le besoin que nous avons de lui pour être amenés à son Père. Mais encore une fois, si le Père nous attire, si le Fils nous conduit, si le Saint-Esprit nous éclaire, en quoi sont coupables ceux qui ne sont ni attirés, ni conduits, ni éclairés? Parce qu'ils ne cherchent pas à se rendre dignes de recevoir cette lumière. Voyez ce qui est arrivé au centurion Corneille, ce n'est point en lui-même qu'il a trouvé le bienfait de la foi, mais c'est Dieu qui l'a appelé à la foi, parce qu'il s'en est rendu digne par les œuvres de sa vie antérieure. C'est ce qui faisait dire à saint Paul en parlant de la foi : « Cela ne vient pas de vous, mais c'est un don de Dieu. » *Ephes.*, II, 8. Toutefois, Dieu ne vous laisse point entièrement vide de bonnes œuvres. Il se réserve, il est vrai, de vous attirer, de vous conduire, mais il exige une âme docile à ses inspirations, pour lui accorder sa grâce.

C'est encore pour cela que saint Paul dit dans un autre endroit : « A ceux qui ont été appelés conformément au décret divin. » *Rom.*, VIII, 28. Car ni la vertu, ni le salut de l'homme ne sont soumis à la nécessité. La plus grande part, pour ne pas dire le tout, en revient à Dieu; cependant il nous a laissé une petite part pour avoir l'occasion de nous récompenser. Voilà pourquoi saint Paul après avoir dit : « Parce que nous avons le même esprit de foi, » II *Cor.*, IV, 13, c'est-à-dire celui qui a parlé dans l'Ancien Testament, ajoute : « Et nous aussi nous croyons, et c'est pour cela que nous parlons. » La foi nous est du reste beaucoup plus nécessaire que sous l'Ancien Testament, à cause de la nature des biens promis, qui sont invisibles et ne peuvent être perçus que par l'intelligence, et à cause de l'ordre des temps auxquels ils sont réservés. Car ce n'est point dans la vie présente, mais dans l'autre vie que seront distribuées les récompenses. Nous allons plus loin et nous disons que la foi était nécessaire pour les grâces de la vie présente, car ces dons, tels que la participation aux saints mystères et la grâce du baptême, ne pouvaient être reçus sans la foi, tant la vertu de ces dons surpassait toute intelligence. Si donc la foi était nécessaire pour des biens sensibles et matériels, combien plus l'est-elle aujourd'hui?

Ni la vertu, ni le salut de l'homme ne sont soumis à la nécessité.

La foi nous est plus nécessaire aujourd'hui qu'autrefois aux Juifs.

Nous avons suffisamment expliqué les paroles de l'Apôtre, il est temps de revenir au psaume qui nous occupe et d'expliquer ce que dit ici le Psalmiste. Que veulent dire ces paroles : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé? » Il n'avait encore rien dit, mais il fait allusion au langage intérieur qu'il s'était adressé à lui-même, et qui peut se traduire ainsi : En repassant en moi-même les calamités et les infortunes des Juifs, cette destruction entière et cet anéantissement sans retour de leur nation, loin de désespérer de voir pour eux des jours meilleurs, j'en ai fait l'objet de mon espérance, je les ai annoncés, j'en ai parlé publiquement. En effet, les psau-

mes précédents sont pleins de ces espérances, et je n'en ai parlé que sous l'inspiration de la foi.

3. En voici un autre qui n'a point été instruit à l'école de la foi, voyez comme il chancelle, comme son âme est troublée. Ce psaume est attribué à David, mais le Roi-prophète n'y parle pas en son nom propre, il raconte les troubles intérieurs de ceux qui chancellent dans les voies de Dieu, lorsqu'il dit : « Que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur droit! Pour moi, mes pieds ont presque failli, mes pas ont presque été ébranlés. » *Psalm.* LXXII, 2. Il ne veut point parler des pieds du corps et de la marche extérieure, mais des raisonnements d'un esprit chancelant. Il en donne la cause en ajoutant : « Parce que j'ai porté envie aux pécheurs, » *Ibid.*, 3, en voyant le bonheur des barbares et les afflictions des Juifs. Et quelles étaient donc ces pensées chancelantes? « Et j'ai dit : C'est donc en vain que j'ai purifié mon cœur et que j'ai lavé mes mains parmi les innocents. » *Ibid.*, 13. Qui donc l'avait poussé à tenir ce langage? « Parce que j'ai vu des impies qui étaient les heureux du siècle et qui possédaient d'immenses richesses. » *Ibid.*, 12. Mais voyez comme il ne tarde pas à revenir à des sentiments plus justes. « Si je disais, je parlerai de la sorte, mes yeux n'ont vu qu'un grand travail, jusqu'à ce que je sois entré dans le sanctuaire de Dieu, et que j'aie compris la fin des impies. » *Ibid.*, 15-17. Voici le sens de ces paroles : Je me tourmentais, je me consumais dans mes raisonnements, car tel est leur effet ordinaire. Mais j'ai réfléchi ensuite que j'entreprenais une œuvre laborieuse. En effet, ces recherches ne peuvent aboutir à aucun résultat certain, avant que vous m'ayez reçu dans la patrie. Vous voyez combien il est dangereux d'abandonner les choses de la foi aux raisonnements humains, plutôt que de les confier à la foi elle-même. Si celui dont parle le Psalmiste avait été affermi dans la foi, il n'eût point tenu ce langage, son âme n'eût pas été troublée, ses pieds n'eussent point failli lui manquer, et ses pas n'auraient pas chancelé. Que la conduite du Roi-prophète était bien différente! Solidement établi sur la pierre, il était inaccessible au trouble. Il voyait le triste état des Juifs, la prospérité des peuples barbares, et il ne cessait, dans un grand nombre de psaumes, de prédire à haute voix et avec une certitude entière le retour des Juifs. Sa confiance est si grande qu'il ne tient compte ni de la puissance de leurs ennemis, ni de l'humiliation extrême de son peuple, il n'a en vue que la puissance de Dieu qui a permis ce retour. Aussi s'écrie-t-il : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé, mais j'ai été dans la dernière humiliation. » Un autre interprète traduit : « J'ai été profondément affligé. »

On ne doit pas abandonner les choses de la foi aux raisonnements humains.

« J'ai dit dans l'excès de mon émotion : Tout homme est trompeur. » Suivant une autre version : « J'ai dit dans le trouble de mon esprit : Tout homme est menteur. » La splendeur de la foi paraît encore ici dans tout son éclat, puisque les malheurs extrêmes ne sont point capables de jeter le Prophète dans le désespoir. Telle est, en effet, la puissance de la foi; elle est comme une ancre sacrée qui soutient l'âme qui s'y attache, et cette puissance paraît surtout, lorsqu'au milieu des épreuves les plus difficiles de la vie, elle persuade à celui qui reçoit ses inspirations d'attendre l'accomplissement des magnifiques espérances qu'elle lui donne, en rejetant les raisonnements humains qui ne peuvent que le troubler. C'est ce que le Roi-prophète veut nous faire entendre lorsqu'il dit : « Pour moi, j'ai été dans une profonde affliction. » C'est-à-dire, malgré mon extrême affliction, je ne me suis laissé aller ni au désespoir, ni au découragement. Il nous fait voir ensuite toute l'étendue de cette affliction qui n'a point connu de bornes, en ajoutant : « J'ai dit dans l'extrémité où je me trouvais : Tout homme est menteur. » Que signifie cette expression : « Dans l'excès, dans l'extrémité? » Dans l'excès de ma douleur, dans l'extrémité de mon infortune. L'épreuve qui est venue m'assaillir a été si violente qu'elle m'a jeté dans l'abattement et dans une espèce de léthargie. Il veut parler de cet anéantissement, de cette insensibilité que l'excès du malheur produit en nous. C'est cette même insensibilité que l'auteur sacré veut exprimer, lorsqu'il dit du premier homme que Dieu lui envoya un

profond sommeil. Car le mot ἔκστασις, *extase*, signifie être hors de soi. Or, Dieu avait envoyé à Adam ce sommeil qui fut comme une extase pour le rendre insensible à l'extraction de la côte qui lui était enlevée, ou à la douleur qu'il aurait pu en éprouver. Dieu lui déroba ainsi le sentiment de la douleur et de la peine que cette opération aurait pu lui faire ressentir. Nous lisons encore dans un autre endroit : « Il leur survint un ravissement d'esprit, » *Act.*, X, 10, c'est-à-dire un sommeil extatique et une insensibilité complète. C'est ce que signifie partout le mot ἔκστασις, extase. Or, cet état se produit ou sous l'action de Dieu, ou sous le poids accablant du malheur qui plonge l'âme dans une espèce de léthargie. Car c'est l'effet naturel des grandes calamités de produire cette insensibilité et cet anéantissement. Le Roi-prophète veut donc exprimer ici la grandeur des maux qui l'ont accablé. Mais que signifie ce qu'il ajoute : « Tout homme est menteur? » N'y a-t-il donc personne qui soit véridique? Comment donc Job nous est-il représenté comme « un homme vrai et craignant Dieu? » *Job*, I, 1. Que dirons-nous encore des prophètes? S'ils ont été des menteurs et que leurs oracles soient autant de mensonges, il n'y a plus rien de solidement établi. Et Abraham et tous les autres justes? Voyez-vous quel inconvénient de s'arrêter à la lettre seule sans chercher à en pénétrer le sens? Que signifient donc ces paroles : « Tout homme est menteur? » Ce que le même prophète dit ailleurs : « L'homme est devenu semblable au néant. » *Psalm.*, CXLIII, 4. C'est cette même vérité qu'exprime un autre prophète : « Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs, » *Isa.*, XL, 6, c'est-à-dire une chose de nul prix, éphémère, semblable à l'ombre, à un songe, à un fantôme.

4. Et cette interprétation n'est point fondée sur une simple conjecture, car un autre interprète traduit : « Tout homme est fausseté ; » un autre : « Tout homme est trompé ; » un autre : « Tout homme est sujet à défaillir. » Ces interprétations sont bien différentes de la première. Car le mensonge est le produit d'un vice qui réside dans l'âme ; mais défaillir, s'écouler rapidement comme un songe, comme une ombre, comme une fleur, c'est la suite de la bassesse de notre nature. C'est ce que nous lisons dans un autre endroit de l'Ecriture : « Je ne suis que terre et cendre. » *Genes.*, XVIII, 27 ; et ailleurs : « De quoi la terre et la cendre peuvent-elles s'enorgueillir? » *Eccli.*, X, 9. Le Roi-prophète exprime encore la même vérité lorsqu'il dit : « Qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui ? » *Psalm.* VIII, 5. Partout il insiste sur la misère et le néant de notre nature. Ne disons-nous point nous-mêmes des moissons : Elles n'ont point tenu parole, c'est-à-dire elles ont trompé notre espérance et n'ont pas produit ce que nous attendions? Nous disons encore : L'année a été trompeuse, pour exprimer la même vérité. C'est dans le malheur surtout que dociles aux leçons de la sagesse, nous considérons la faiblesse, la misère et le néant de l'homme. Voilà pourquoi le Prophète, plongé dans l'abattement, voyant sa nature confondue, sa bassesse et son néant se trahir de tout côté, s'écrie : « Tout homme est menteur ; » c'est-à-dire l'homme n'est que néant. C'est ce qu'il dit encore dans un autre psaume : « L'homme passe comme un fantôme. » *Psalm.* XXXVIII, 7.

« Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits? » Voyez comme il fait ressortir le prix du bienfait, non-seulement par sa grandeur naturelle, mais par l'indignité de celui qui le reçoit? C'est en d'autres termes la même vérité qu'il exprime dans un autre psaume, lorsqu'il dit : « Qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui, et le fils de l'homme pour daigner le visiter ? » *Psalm.* VIII, 5. Ce qui double en effet le prix des bienfaits, c'est leur valeur intrinsèque et le néant de celui qui les reçoit, et cette circonstance qui grandit le bienfait doit augmenter aussi la reconnaissance. C'est ce que le Roi-prophète veut nous faire comprendre lorsqu'il s'écrie : « Que rendrai-je au Seigneur, » qui a choisi l'homme, qui n'est que mensonge, misère et néant, pour le combler d'aussi grands bienfaits? « pour tous les biens que j'ai reçus de lui ? » C'est le propre d'un cœur reconnaissant de chercher et de par-

Ce qui double le prix des bienfaits.

courir tous les moyens de témoigner sa gratitude à son bienfaiteur, en retour des bienfaits qu'il en a reçus, et lorsqu'il a rempli ce devoir, de croire qu'il n'a rien fait. Nous avons vu le premier point réalisé dans la conduite du Roi-prophète, il nous apprend dans ce qui suit le désir qu'il a de s'acquitter à l'égard de Dieu. En effet, il lui témoigne doublement sa reconnaissance, et en lui offrant ce qu'il peut, et en regardant tout ce qu'il donne comme indigne de lui être offert. Que doit-il donc offrir à Dieu? Ecoutez, il va vous l'apprendre : « Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur. » Ceux qui interprètent ces paroles dans un sens allégorique les entendent de la participation aux saints mystères. Mais pour nous en tenir au sens historique, nous disons que le Roi-prophète veut parler de libations, de sacrifices et des hymnes d'actions de grâces prescrits par la loi. Il y avait, en effet, dans l'ancienne loi, divers sacrifices : le sacrifice de louange, le sacrifice pour les péchés, les holocaustes, les victimes pour le salut, les hosties pacifiques et un grand nombre d'autres. Voici donc le sens de ces paroles : Je ne puis pas reconnnaître dignement les bienfaits que j'ai reçus, mais je fais ce que je puis. J'offrirai à Dieu un sacrifice d'actions de grâces, et je le ferai souvenir de mon salut. « Je m'acquitterai de mes vœux envers le Seigneur, devant tout son peuple. » Les vœux dont il parle ici sont les promesses qu'il a faites et les engagements qu'il a pris. Au milieu de ses malheurs, il se réfugiait auprès de Dieu, il se constituait par avance son débiteur, et lui promettait, s'il le délivrait de ses épreuves, de lui offrir ces sacrifices. « Je m'acquitterai de mes vœux envers le Seigneur, devant tout son peuple. »

Le calice du salut est la participation aux saints mystères.

« La mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur. » Suivant une autre version : « Elle est honorable aux yeux du Seigneur. » Quelle liaison et quel rapport ces paroles ont-elles avec ce qui précède? Examinez-les sérieusement et vous y découvrirez une liaison très-étroite. Le Roi-prophète venait de dire, pour célébrer la grande libéralité de Dieu : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits que j'en ai reçus? » Il proclame ici que Dieu veille avec soin non-seulement sur la vie, mais encore sur la mort des saints, sur la mort qui arrive d'après les lois de la nature, comme sur celle qu'ils endurent pour obéir à la volonté divine. N'entendez-vous pas saint Paul vous dire : « Il est plus avantageux pour vous que je demeure en cette vie, et dans cette persuasion je ne doute point que je n'y demeure avec vous tous. » *Philipp.*, I, 24-25. Et pourquoi vous étonner que la mort ne suive pas le cours de la nature, lorsque nous voyons que la naissance de quelques personnages a eu lieu en dehors de ses lois, comme la naissance d'Isaac et celle de Samuel. Aussi saint Paul les appelle non pas les enfants de la chair, mais les enfants de la promesse. De même, la mort de Moïse n'a pas eu lieu suivant les lois de la nature, mais conformément à une volonté particulière de Dieu. Il en a été de même de la mort de Jean-Baptiste. La mort du saint précurseur fut le prix d'une courtisane, mais elle n'en fut pas moins honorée. N'est-ce pas une chose admirable de voir les honneurs dont il fut l'objet après une telle mort? Ah! c'est qu'il était mort pour la défense de la vérité, et ces honneurs allèrent si loin qu'il inspira de la crainte à son meurtrier. En voulez-vous une preuve? Ecoutez ce que l'Evangéliste dit du roi Hérode : « Il disait : Jean-Baptiste est ressuscité des morts, et c'est pour cela que des miracles s'opèrent par lui. » *Marc.*, VI, 14. Voyez encore comme la mort d'Abel fut précieuse et honorable devant Dieu : « Où est ton frère Abel? La voix du sang de ton frère crie vers moi. » *Gen.*, IV, 9-10.

5. Nous voyons la même vérité dans Lazare, que les anges conduisaient au ciel après sa mort. Considérez ces villes entières qui accourent au tombeau des martyrs, et tous ces peuples enflammés d'un saint amour pour eux. Tel est donc le sens des paroles du Roi-prophète : Dieu témoigne une sollicitude extraordinaire pour la mort de ses saints, et il en prend un soin extrême. Car leur mort n'est point seulement l'effet du hasard ou des lois de la nature, elle n'arrive que selon les desseins de la divine Providence. « O Seigneur, je suis votre serviteur,

votre serviteur et le fils de votre servante. » Il ne veut point parler ici d'une servitude ordinaire, mais de celle qui a pour principe, comme dans le Roi-prophète, un grand amour, une vive affection et un désir ardent, ce qui est pour lui la plus belle couronne, une gloire plus éclatante que tous les diadèmes. Aussi, est-ce le plus beau titre de gloire que Dieu donne à Moïse : « Moïse mon serviteur est mort. » *Jos.*, I, 2. « Et le fils de votre servante. » C'est-à-dire depuis bien des siècles et dans la personne de nos ancêtres, nous sommes consacrés à votre service. C'est aussi ce que saint Paul relevait dans son disciple Timothée, comme le plus bel ornement de sa vie. « Je me souviens de cette foi sincère qui est en vous, qui a été d'abord dans Loïde votre aïeule, et dans Eunice votre mère, et je suis intimement persuadé qu'elle est également en vous et que vous avez été instruit des saintes Lettres dès votre enfance. » II *Tim.*, I, 5; III, 15. Et il dit aussi en parlant de lui-même : « Je suis né Hébreu de père hébreu. » *Philipp.*, III, 5. Et dans un autre endroit : « Ils sont Hébreux, je le suis aussi; sont-ils Israélites, je le suis aussi. » II *Cor.*, XI, 22. Les Hébreux avaient en effet quelque chose de plus que les prosélytes, parce qu'ils tenaient cette prérogative de leurs ancêtres. Et c'est pour cela que le Psalmiste ajoute : « Et le fils de votre servante; vous avez rompu mes liens. » Il ne dit pas: Vous avez secoué ; mais : « Vous avez rompu mes liens, » pour faire voir qu'ils étaient désormais complétement inutiles. Ces liens, ce sont les tribulations, les tentations, les dangers. Il y a d'autres liens qui sont utiles et dont il est désirable que nous soyons enchaînés. Ce sont les liens dont saint Paul dit : « Dans le lien de la paix. » *Ephes.*, IV, 3. Et encore : « Qui est le lien de la perfection. » *Coloss.*, III, 14. Mais il y a des liens opposés à ceux-là, et dont l'auteur des Proverbes dit : « L'homme est enchaîné dans les liens de son péché. » *Prov.*, V, 22. C'est ce que Jésus-Christ lui-même nous fait entendre lorsqu'il dit : « Et ne fallait-il pas délivrer de son esclavage cette femme que Satan tenait enchaînée depuis dix-huit ans? » *Luc.*, XIII, 16. Et Isaïe ne dit-il pas du Sauveur lui-même : « Je t'ai établi le médiateur de l'alliance avec les nations, pour dire à ceux qui sont dans les fers : Sortez de votre esclavage. » *Isa.*, XLIX, 8-9. Il ne s'est donc pas contenté de délier ces chaînes, il a fait plus, il les a brisées. On peut aussi, sans crainte de se tromper, prendre ces paroles dans un sens allégorique et entendre ces liens des liens du péché, et de tout ce qui a rapport au vieil homme. Il y a encore une autre chaîne, la plus belle de toutes, que saint Paul portait constamment, et dont il parlait en ces termes : « Paul enchaîné pour l'amour de Jésus-Christ. » *Ephes.*, III, 1. Et plus loin : « Pour lequel je suis chargé de chaînes. » *Ibid.*, VI, 20 ; *Act.*, XXVIII, 20.

Les chaînes dont nous sommes chargés sont les liens du péché.

Voyez comme le Roi-prophète ne cesse dans tout le cours de ce psaume de payer à Dieu le même tribut de reconnaissance. Vous l'avez entendu dire plus haut : « Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur. » Ici il continue : « Je vous sacrifierai une hostie de louange. » C'est-à-dire je vous rendrai grâce, je vous louerai. « Et j'invoquerai le nom du Seigneur. » Il y a donc aussi un sacrifice de louange. « Je m'acquitterai de mes vœux envers le Seigneur devant tout son peuple; » « à l'entrée de la maison du Seigneur, au milieu de vous, Jérusalem. » Ce n'est point ici de la part du Prophète un acte d'ostentation, il ne cherche point non plus à s'attirer de la gloire, il veut seulement inviter tous les hommes à l'imiter et à venir s'associer à sa reconnaissance. C'est ainsi qu'agissent les saints, ils invitent non-seulement tous les hommes, mais toutes les créatures, à remercier Dieu avec eux des bienfaits qu'ils en ont reçus. Il n'y a rien en effet qui soit plus cher et plus agréable à Dieu que la reconnaissance, non-seulement dans la prospérité, mais aussi dans les tribulations. C'est pour lui la première des hosties, l'offrande la plus excellente. C'est ce qui a fait la gloire de Job, de saint Paul, de Jacob, de tous les justes qui témoignaient à Dieu leur reconnaissance, jusque dans les circonstances les plus difficiles. Imitons leur exemple, ne cessons de rendre grâces à Dieu pour mériter les biens éternels. Que Dieu nous donne de les obtenir par la grâce et la

Rien de plus cher à Dieu que la reconnaissance.

bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et la puissance, maintenant et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXVI.

« Nations, louez toutes le Seigneur, peuples, louez-le tous. Parce que sa miséricorde a été puissamment affermie sur nous, et que la vérité du Seigneur demeure éternellement. »

Il est évident pour tous que ce psaume est une prophétie de l'établissement de l'Eglise chrétienne et de la prédication de l'Evangile, qui s'est étendue à toute la terre. En effet, ce n'est pas seulement une, deux ou trois nations, c'est la terre tout entière, c'est la mer que le Psalmiste invite à louer Dieu. Cette prophétie s'est accomplie lorsque l'avénement du Christ vint répandre sur le monde les plus vives lumières. Il indique ensuite la cause de notre salut; ce ne sont pas nos bonnes œuvres, la sainteté de notre vie, notre confiance, c'est la miséricorde de Dieu seule qui nous a sauvés. « Sa miséricorde s'est puissamment affermie sur nous. » C'est-à-dire elle s'est enracinée, elle s'est fortifiée, elle est devenue plus solide que la pierre. Car tous les jours elle reçoit de nouveaux accroissements. « Et sa vérité demeure éternellement. » C'est alors en effet que la vérité a brillé de tout son éclat. Si le Roi-prophète s'exprime de la sorte, c'est parce que tous les événements de l'ancienne loi étaient des symboles et des figures, au témoignage de l'Evangéliste : « La loi a été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité ont été faites par Jésus-Christ. » *Joan.*, I, 17.

PSAUME CXVII.

« Rendez gloire au Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. »

1. Le peuple a coutume de répéter, après chaque verset de ce psaume, ces paroles : « C'est ici le jour qu'a fait le Seigneur, réjouissons-nous et soyons pleins d'allégresse. » Ce verset ranime la ferveur d'un grand nombre de fidèles, et le peuple a l'habitude de le chanter dans cette assemblée spirituelle et dans cette fête céleste. Pour nous, si vous le trouvez bon, nous parcourrons ce psaume dans son entier, en commençant notre explication non point par le verset que le peuple répète en chœur, mais par les premières paroles. Comme ce verset est plein d'harmonie et d'une doctrine sublime, nos pères avaient établi qu'il serait répété par le peuple qui, ne pouvant comprendre le psaume tout entier, trouvait dans ce verset une doctrine parfaite. Quant à nous, il nous faut expliquer ce psaume dans son ensemble, bien qu'il contienne vers le milieu une des prophéties les plus importantes. Nous lisons, en effet, au verset vingt-deux : « La pierre qui avait été rejetée par ceux qui bâtissaient a été placée à la tête de l'angle. » C'est la vérité que Notre-Seigneur Jésus-Christ rappelle aux Juifs. Il le fait indirectement et en termes couverts, pour ne point enflammer davantage l'ardente colère qu'ils avaient contre lui; car « il ne devait point briser le roseau cassé, ni éteindre la mèche qui fume encore, » *Isa.*, XLII, 3; mais cependant il le fait. Commençons donc l'explication de ce psaume par le premier verset, comme nous l'avons dit. Quel est-il? « Rendons gloire au Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. » Le Prophète considère les bienfaits que Dieu a répandus sur le monde entier, sa bonté qui se perpétue d'âge en âge et qui s'étend à tous les hommes, et il les invite tous à venir s'associer à sa reconnaissance, en leur mettant sous les yeux la source principale de toutes ces grâces.

« Que la maison d'Israël dise maintenant : Il est bon, et sa miséricorde est éternelle. » Que dites-vous? Quoi! la maison d'Israël, qui a souffert des captivités innombrables, qui a été réduite en servitude dans l'Egypte, emmenée aux extrémités de la terre, et qui, dans la Palestine, a été en proie à des maux sans fin? Oui, certes, répond le Psalmiste, personne ne peut rendre un meilleur témoignage des bienfaits de Dieu, parce que personne n'en a reçu

de plus nombreux et de plus importants. Leurs tribulations mêmes sont une preuve de son infinie bonté. Je dirai plus, à examiner sérieusement les choses, les Juifs doivent rendre à Dieu de grandes actions de grâces pour l'avénement de Jésus-Christ. Cet avénement a été pour eux l'occasion de grands malheurs, mais il n'en est pas la cause, et ils ne peuvent les attribuer qu'à leur propre malice. C'est pour eux qu'il venait, et il leur répétait fréquemment : « Je ne suis envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël. » *Matth.*, xv, 24. Il disait également à ses disciples : « N'allez point vers les nations, allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël. » *Matth.*, x, 5. Et à la Chananéenne : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens. » *Matth.*, xv, 26. Tant il est vrai que, dans toutes ses actions, dans toutes ses démarches, il ne se proposait que leur salut. S'ils ont été jugés indignes d'une si grande grâce, ils ne doivent l'imputer qu'à eux-mêmes et à l'excès monstrueux de leur ingratitude. « Que la maison d'Aaron dise : Il est bon, et sa miséricorde est éternelle. » Il invite ici séparément les prêtres à chanter les louanges de Dieu, pour nous faire voir l'excellence du sacerdoce. Car plus ils sont élevés au-dessus des autres, plus aussi ils ont reçu de gloire de la part de Dieu, non-seulement à raison du sacerdoce lui-même, mais par tous les autres priviléges qui leur ont été accordés. Ainsi, lorsque le feu sortit du tabernacle, ce fut en leur faveur. C'est pour eux également que la terre s'entr'ouvrit, que la verge d'Aaron fleurit. Que dis-je? une multitude d'autres événements et tant de prodiges n'ont eu lieu que pour eux et dans leur intérêt. « Que tous ceux qui craignent le Seigneur disent : Il est bon et sa miséricorde est éternelle. » Voilà ceux, en effet, qui peuvent surtout connaître sa miséricorde et pénétrer tous les secrets de sa bonté. Mais que signifient ces paroles : « Parce que sa miséricorde est éternelle ? » C'est-à-dire qu'elle s'exerce continuellement, sans interruption, et qu'elle brille dans tous les événements d'un éclat toujours constant. Il en est un grand nombre, il est vrai, qui ne la voient point; mais ils ne doivent en accuser que la faiblesse de leurs pensées. Voyez ceux dont les yeux sont malades, ils ne peuvent voir la lumière du soleil, et ceux mêmes qui ont les yeux sains ne peuvent continuellement le contempler dans sa splendeur. De même il est impossible à l'homme de connaître parfaitement les voies de la providence divine, parce que la grandeur de ses conceptions et de sa sagesse surpasse de beaucoup toute intelligence humaine. Il est d'ailleurs un grand nombre de passions qui répandent des ténèbres sur l'esprit des insensés, et leur dérobent complétement la vue de cette divine providence. La première, c'est l'amour des plaisirs, qui ferme les yeux aux vérités les plus manifestes pour tous. Ajoutez, en second lieu, l'ignorance et le déréglement de l'esprit. Est-il une absurdité semblable? Vous voyez un père châtier son enfant, il obtient votre approbation et vos louanges. Mais que Dieu veuille punir l'homme de ses mauvaises actions, vous le trouvez mauvais, vous en êtes indignés ! Peut-on imaginer une perversité plus grande que de se révolter contre des choses diamétralement opposées, et se plaindre tantôt du châtiment, tantôt de l'impunité? Lorsque nous voyons des voleurs qui s'emparent du bien d'autrui, nous demandons qu'ils soient punis; quand il s'agit de nos propres fautes, nous ne voulons plus entendre parler de châtiment. N'est-ce point là l'indice d'un esprit dépravé et corrompu? Une troisième raison, c'est que nous ne pouvons discerner le bien du mal, et que nous nous trompons dans le jugement que nous en portons, parce que nous nous plaisons dans le mal et nous nous laissons entraîner au vice. Une quatrième cause, c'est que nous ne tenons aucun compte de nos péchés. Une cinquième, c'est la distance infinie qui sépare Dieu des hommes. Une sixième enfin, c'est que Dieu ne veut pas toujours nous découvrir toutes les raisons de sa conduite, parce qu'il nous suffit de connaître les événements particuliers qui se déroulent successivement.

Un grand nombre de passions répandent des ténèbres sur l'esprit.

2. Il faut donc se garder de ces efforts imprudents qui voudraient pénétrer trop avant dans la conduite du gouvernement divin, car ce serait prétendre à la connaissance de choses infinies et qui surpassent de beaucoup toute in-

Manière de contempler et de scruter les œuvres de Dieu.



telligence créée. Quant à ceux qui désirent connaître une partie de ses desseins, ils doivent se rendre libres de toutes les passions dont nous avons parlé, et ils la verront alors briller, sinon dans toute sa splendeur, au moins d'un éclat plus vif que celui du soleil, et cette faible partie qu'ils en découvriront leur fera rendre grâces pour la conduite générale de la Providence. « J'ai invoqué le Seigneur dans ma tribulation, et le Seigneur m'a exaucé et mis au large. » Voyez-vous quelle miséricorde, quelle bonté de la part de Dieu ! Le Psalmiste ne dit pas : J'étais digne d'être exaucé ; il ne dit pas : Je lui ai représenté mes bonnes œuvres, non, je me suis contenté de l'invoquer, et ma prière a suffi pour éloigner de moi le malheur. C'est ce que Dieu lui-même dit de son peuple parmi les Egyptiens : « J'ai vu l'affliction de mon peuple, et je suis descendu pour le délivrer. » *Exod.*, III, 7. Il ne dit pas : J'ai vu les vertus de mon peuple, j'ai vu qu'il revenait à de meilleurs sentiments ; mais : J'ai vu son affliction, j'ai entendu ses cris et je les ai exaucés. Reconnaissez-vous à ces traits un père plein de bonté et de miséricorde, qui s'empresse de porter secours, par ce seul motif qu'on est dans le malheur ? Parmi les hommes, il ne suffit pas qu'on soit dans l'affliction pour qu'on mérite d'en être délivré. Tous les jours, nous voyons frapper de verges et torturer des esclaves, sans chercher à les arracher au supplice, parce que nous avons devant les yeux la grandeur de leurs crimes. Mais pour Dieu, l'affliction seule est un motif suffisant pour qu'il nous en délivre, et non content de nous en délivrer, il nous donne encore une sécurité parfaite. « Il m'a exaucé et m'a mis au large. » Que dis-je ? L'affliction elle-même, dans les desseins de Dieu, a pour but de rendre meilleurs et plus sages ceux qu'elle atteint.

La bonté de Dieu l'emporte de beaucoup sur celle des hommes.

L'affliction aux yeux de Dieu est un motif suffisant pour nous en délivrer.

« Le Seigneur est mon soutien, je ne craindrai point ce que l'homme pourra me faire. » Voyez quelle élévation d'esprit, quelle grandeur d'âme, comme il s'élève au-dessus de la faiblesse humaine pour mépriser ensuite toute la nature ! Ne nous contentons pas de répéter ces paroles, mais traduisons-les dans notre conduite. Remarquez que le Psalmiste ne dit pas : Je serai à l'abri de l'épreuve, mais : « Je ne craindrai pas ce que l'homme pourra me faire. » C'est-à-dire que je serai sans crainte au milieu même des souffrances, en m'écriant par avance avec saint Paul : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » *Rom.*, VIII, 31. Et cependant que d'ennemis ligués contre ces deux saints personnages ; mais ils ne pouvaient rien contre eux. Ne serait-ce pas en effet la marque d'une âme timide et pusillanime de craindre ses semblables, lorsqu'elle est assurée de l'amitié de son Dieu ? Tel n'est point le Roi-prophète, il domine comme d'un lieu élevé toutes les craintes qui peuvent l'assaillir. Imitons nous-mêmes son exemple, et ne perdons point le secours de Dieu par une trop grande appréhension des hommes, car ce serait là un véritable outrage fait à la protection divine. Telle fut la cause des malheurs d'Ezéchias. Le soleil avait retourné en arrière et avait ensuite remonté les degrés par lesquels il était descendu ; et ce miracle suffisait pour remplir d'effroi ceux qui étaient venus dans le dessein de s'en instruire. Cependant Ezéchias craignant d'être un jour envahi par ses ennemis, voulut leur inspirer de la crainte non point par les faits miraculeux dont il venait d'être l'objet, mais par des moyens purement humains, et il leur montra tous ses trésors dans lesquels il mettait sa confiance. Aussi Dieu irrité de cette conduite lui dit : « Vos ennemis s'empareront de toutes ces choses, c'est-à-dire de tous ces trésors dans lesquels vous placez toute votre espérance et votre force. » IV *Reg.*, XX, 17. Dieu reproche aussi aux Israélites de se confier dans leurs trésors et dans leurs chevaux. C'est pourquoi le Prophète leur conseille d'apaiser Dieu par une conduite tout opposée et de dire : « Nous n'attendrons plus notre salut de la vitesse de nos chevaux. » *Osee.*, XIV, 4. Eh quoi ! Dieu vous témoigne de l'honneur, et vous l'outragez ? Dieu vous honore à ce point de vous promettre son secours, et vous cherchez un refuge dans les espérances humaines, et vous faites dépendre votre salut d'une matière inanimée, c'est-à-dire de votre argent ? Dieu ne se contente pas de vouloir vous sauver, il veut le faire honorablement pour vous. Il vous aime d'un



amour extrême, et c'est pour cela qu'il veut vous séparer de tout pour vous attacher à lui, vous ôter tout autre moyen de salut pour vous forcer d'avoir recours à sa protection, et il semble vous dire par tout ce qu'il fait : « Espérez en moi, et demeurez-moi constamment attachés. »

« Le Seigneur est mon soutien, et je mépriserai mes ennemis. » Vous voyez, il ne cherche pas à se venger de ses ennemis par un châtiment mérité, il remet à Dieu le soin de la vengeance. « Mieux vaut se confier dans le Seigneur, et ne point mettre sa confiance dans l'homme. » « Mieux vaut espérer dans le Seigneur, et ne point mettre son espoir dans les princes. » Le Roi-prophète ne veut point établir ici une comparaison, mais l'Ecriture emploie ordinairement cette figure, même dans les choses qui n'admettent pas de comparaison, pour s'accommoder à la faiblesse de ceux à qui elle s'adresse. Ce n'est donc point ici une comparaison, mais un langage de condescendance. C'est dans le même sens qu'un autre prophète dit : « Maudit l'homme qui se confie dans l'homme. » *Jerem.*, XVII, 5. Car rien n'est plus faible que cette espérance, elle est plus fragile qu'une toile d'araignée, et cette fragilité est encore pleine de dangers pour nous ; j'en appelle ici au témoignage de ceux qui ont placé leur confiance dans les hommes, et qui ont été entraînés dans leur ruine. L'espérance en Dieu, au contraire, n'est pas seulement forte, elle est assurée, parce qu'elle est à l'abri de tout changement. Voilà pourquoi saint Paul s'écriait : « L'espérance ne nous trompe point ; » *Rom.*, V, 5 ; et un autre auteur inspiré : « Considérez les générations anciennes, et voyez si un homme qui a espéré en Dieu a été confondu. » *Eccli.*, II, 10. Mais cependant, me direz-vous, j'ai espéré en Dieu et j'ai été trompé. Parlez plus sagement, je vous en prie, et ne vous mettez pas en contradiction avec l'Ecriture. Vous avez été trompé, je le veux, mais votre espérance était défectueuse, elle n'a point été persévérante. Vous n'avez pas eu la patience d'attendre et vous avez perdu courage. Agissez tout différemment, et quand vous voyez le malheur prêt à tomber sur vous, gardez-vous de tout découragement ; car le caractère particulier de l'espérance est de maintenir notre âme ferme et inébranlable au milieu des plus grands malheurs.

3. Quoi de plus misérable que les barbares habitants de Ninive ? Ils étaient déjà comme enlacés dans les filets de leurs ennemis, la destruction de leur ville était imminente, et cependant ils ne perdirent point confiance, ils donnèrent des preuves les plus certaines de repentir, et déterminèrent Dieu à revenir sur la sentence qu'il avait portée. Voyez-vous combien l'espérance est puissante ? Et le prophète Jonas lui-même, est-ce que du sein de la baleine il ne pensait pas au temple et n'espérait pas son retour dans la ville de Jérusalem ? Lors même donc que vous toucheriez aux portes du tombeau, et que vous seriez sous le coup des plus grands dangers, ne perdez jamais confiance, Dieu est assez puissant pour vous faire triompher des plus extrêmes difficultés, ce qui a fait dire au Sage : « Du matin au soir il y aura de grands changements, et toutes les choses sont faciles aux yeux de Dieu. » *Eccli.*, XVIII, 26. Ne vous rappelez-vous point ce capitaine mourant de faim au milieu de la plus grande abondance, et cette veuve au contraire qui fut dans l'abondance au milieu de la disette générale ? C'est lorque votre situation vous paraîtra sans espoir que vous devrez le plus espérer. Dieu aime à manifester sa puissance, non point au début de nos épreuves, mais lorsque les hommes regardent tout comme désespéré. C'est le temps que Dieu choisit pour venir à notre secours. Ainsi, il ne délivra point tout d'abord les trois enfants, il attendit qu'on les eût jetés dans la fournaise. Il ne délivra point non plus Daniel avant qu'il fût jeté dans la fosse aux lions, mais seulement sept jours après. Ne vous arrêtez pas à la nature des choses qui ne peut que vous jeter dans le désespoir, mais considérez la puissance de Dieu qui à la situation la plus désespérée, sait faire succéder les meilleures espérances. C'est ce que le Psalmiste veut nous prouver en nous montrant la grande facilité d'action de la puissance de Dieu qui sait tirer les hommes, non-seulement des premières épreuves, mais de l'abîme des maux où ils sont comme ensevelis.

Ecoutez en effet ce qui suit : « Toutes les nations m'ont assiégé. » Quel moyen, je vous demande, d'échapper à ce danger? Il ne s'agit pas en effet, d'en venir aux mains, de livrer bataille à des ennemis qui sont en présence; le Roi-prophète est littéralement cerné, enveloppé comme dans un filet, pris comme dans un piége, et cela non point par un, deux ou trois peuples ennemis, mais par toutes les nations réunies. Cependant tous ces liens sont brisés par la confiance en Dieu. « Au nom du Seigneur, je les ai exterminés ; elles m'entouraient, elles me serraient de près, au nom du Seigneur je les ai anéanties. » Elles m'entouraient comme des abeilles entourent un rayon de miel; leur fureur s'est allumée comme la flamme qui embrase un buisson; au nom du Seigneur, je les ai détruites. Comme il nous dépeint au vif la grandeur de ses épreuves, il ne se contente pas de dire : « Elles m'ont entouré, » mais : « Elles m'ont entouré comme des abeilles, comme la flamme qui embrase un buisson. » Les abeilles figurent la vivacité de l'action, et les épines sont le symbole d'une colère extrême, et d'une fureur que rien ne peut comprimer. Qui peut éteindre en effet le feu qui prend à des épines? Et cependant, bien que mes ennemis aient pris feu et soient tombés sur moi avec la violence et la rapidité de l'incendie, non-seulement j'ai pu leur échapper, mais je les ai anéantis. Le même prodige s'est produit sur la matière inanimée; le feu brûlait le buisson dans le désert, et le buisson n'était pas consumé sans que le feu fût éteint, et ces deux substances demeuraient ensemble sans se détruire. Et cependant, qu'y a-t-il de moins consistant que le bois d'un buisson, comme aussi qu'y a-t-il de plus ardent que le feu? Mais la puissance admirable de Dieu qui opère des prodiges bien au-dessus de notre intelligence, voulut que ces deux substances demeurassent intactes. Ce même prodige se renouvela pour le Roi-prophète; ses ennemis accouraient avec la rapidité du feu, ils fondaient sur lui avec la vivacité des abeilles, ils le tenaient comme assiégé de tous les côtés, et tous leurs efforts contre lui furent inutiles. Le nom de Dieu, comme une armure invincible, comme un secours auquel rien ne peut résister, les a tous anéantis. « J'ai été poussé avec violence et près d'être renversé, et le Seigneur m'a soutenu. » Pour nous donner une idée de la grandeur de ses épreuves, il nous a décrit la multitude de ses ennemis, leur extérieur menaçant, la vivacité de leurs attaques, et leur acharnement contre lui; il ajoute maintenant ce qu'ils lui ont fait souffrir. Ils m'ont assailli avec une telle impétuosité que j'ai été sur le point de tomber et d'être abattu. Ils m'ont poussé si violemment que j'en ai été ébranlé et qu'ils ont failli me renverser. Mais, au moment où mes genoux allaient fléchir, où ma chute paraissait inévitable, et où je n'avais plus aucune espérance, Dieu est venu à mon secours. Il en agit ainsi, afin que personne ne soit tenté de s'attribuer la gloire qui lui appartient. C'est ce qu'il a fait déjà sous les Juges, du temps de Gédéon. Voilà pourquoi sous le règne d'Ezéchias, il choisit la nuit pour remporter un triomphe éclatant sur ses ennemis. Car si ce prince sans avoir pris part ni à la guerre, ni à la victoire, se laissa dominer par la vaine gloire, à quel excès d'orgueil se serait-il emporté s'il eût assisté au combat et s'il eût vu de ses yeux la défaite et l'anéantissement de l'armée ennemie? C'est donc lorsque toute espérance humaine est perdue, que Dieu déploie sa main toute-puissante. Nous en avons un exemple dans la défaite de Goliath, comme aussi dans la personne des apôtres. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : « Nous avons reçu en nous-mêmes une réponse de mort, afin que nous ne mettions point notre confiance en nous, mais en Dieu qui ressuscite les morts. » II *Cor.*, I, 9. « Le Seigneur est ma force et ma louange, et il est devenu mon salut. » C'est-à-dire, il a été ma force et mon secours. Mais que signifient ces paroles : « Il a été ma louange? » Il a été ma gloire, mon éloge, mon ornement, ma lumière ; car non content de délivrer les hommes de tout danger, il les environne d'éclat et de splendeur, et nous le voyons partout joindre la gloire à la protection qui sauve. Ces paroles renferment encore une autre vérité; quelle est-elle? Dieu sera l'objet continuel de mes chants, ma voix est à jamais consacrée à

l'hymne de la reconnaissance, et tout mon devoir sera maintenant de le louer.

4. Quelle leçon pour ceux qui se laissent corrompre par des chants diaboliques ! A quelle ruine ils s'exposent, et quel pardon peuvent mériter ceux qui se roulent dans la fange des chants consacrés au démon, tandis que le Roi-prophète célèbre à jamais son Sauveur? « Les cris d'allégresse et de salut se font entendre dans les tentes des justes. » Lorsque, grâce à l'intervention divine, le succès est assuré, ceux qui jouissent des fruits de la victoire se livrent aux transports de l'allégresse, doublement joyeux d'être sauvés et de l'être par la main de Dieu. Le principe de leur joie est celui-là même qui leur a fait remporter la victoire. Mais quel a été pour Dieu le motif déterminant d'accorder son secours? Ce qui suit l'explique : « Dans les tentes des justes. » Le Psalmiste ne dit pas : Dans les maisons, mais : « Dans les tentes; pour exprimer une habitation où l'on ne doit s'arrêter que quelques instants. Telle était la tente qu'habitait Abraham, lorsqu'il revenait vainqueur des rois barbares et couvert de la gloire qu'il devait à ses exploits. Telle était encore la tente sous laquelle se reposait l'apôtre saint Paul, après avoir triomphé des démons, détruit les erreurs, et remporté les succès les plus éclatants. « La droite du Seigneur a déployé sa puissance, la droite du Seigneur m'a élevé. » Vous voyez la cause de son allégresse, il répète ce qu'il a dit précédemment, et reconnaît hautement que Dieu seul est l'auteur d'un aussi grand triomphe. Remarquez-vous ici que la bonté de Dieu ne se borne pas à nous délivrer des maux qui nous accablent, mais qu'elle nous met encore en possession d'une gloire éclatante? En effet, après avoir dit : « La droite du Seigneur a déployé sa puissance, » il ajoute : « La droite du Seigneur m'a élevé, » c'est-à-dire la gloire de l'action divine a rejailli jusque sur moi. Car cette expression : « Elle m'a élevé, » signifie : elle m'a couvert de gloire. A la force, à la puissance, Dieu a donc voulu joindre l'éclat et la gloire.

« Je ne mourrai point, mais je vivrai, et je raconterai les œuvres du Seigneur. » La mort se présentait à moi de tout côté au milieu des dangers. « Cependant, je ne mourrai point, mais je vivrai; » c'est-à-dire, la puissance de Dieu s'est signalée par des prodiges si éclatants, que même sous l'ancienne loi, elle a délivré de la mort dans des extrémités désespérées, pour donner une image de la résurrection future dont la translation d'Enoch, dès l'origine du monde, avait déjà été le symbole. Si vous doutez de la résurrection des corps, en voici une preuve frappante : Comment en effet ce corps peut-il subsister aussi longtemps? Car il y a une grande différence entre relever une maison qui est tombée en ruines, et conserver indéfiniment celle qui menace sans cesse de crouler. Avez-vous donc oublié que Dieu a créé l'homme en le tirant du néant? Il lui sera donc beaucoup plus facile de lui rendre la vie. Vous avez encore une autre figure de la résurrection dans l'enlèvement d'Elie qui n'est point encore mort jusqu'à ce jour. Pour Dieu, il n'y a ni difficultés, ni obstacles. « Il n'y a rien d'impossible à Dieu, dit l'ange à Marie. » *Luc.*, I, 37. Et le Roi-prophète lui-même dit dans un autre endroit : « Il a fait tout ce qu'il a voulu. » *Psalm.* CXIII, 11. Est-ce que le travail d'un artisan semblable à vous ne vous offre pas quelquefois des difficultés? Et cependant vous vous inclinez devant la connaissance qu'il a de son art. Ainsi vous soumettez votre raison à l'habileté d'un de vos semblables, et vous demandez compte à la sagesse de Dieu de ses œuvres, et vous refusez d'y ajouter foi? N'est-ce pas le comble de la folie? « Je ne mourrai point, mais je vivrai. » On peut encore, sans se tromper, prendre ces paroles dans un sens anagogique. Le Prophète, il est vrai, veut parler ici de la résurrection, car cette expression : « Je ne mourrai point, » signifie que la mort n'est pas une mort véritable; cependant on peut l'entendre dans une autre acception. « Je ne mourrai point » de cette autre mort dont Jésus-Christ a dit : « Celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. » *Joan.*, XI, 25-26.

Image de la résurrection future.

« Et je raconterai les œuvres du Seigneur. » Voilà la véritable vie : louer Dieu et annoncer à

tous les hommes les œuvres de sa puissance. Quelles sont ces œuvres? Celles qu'il va faire connaître : « Le Seigneur m'a châtié pour me corriger, mais il ne m'a point livré à la mort. » Dites-moi, se peut-il rien de plus merveilleux, et en même temps de plus utile pour notre instruction? Il rend grâces à Dieu non-seulement de l'avoir délivré de ses tribulations, mais de ses tribulations elles-mêmes, qu'il met au rang des plus signalés bienfaits et dont il rappelle les avantages. Quels sont-ils? « Le Seigneur m'a châtié pour me corriger. » Voilà pour lui la grande utilité des épreuves, elles l'ont rendu meilleur. Voyez-vous briller d'un même éclat dans ces deux circonstances la puissance de Dieu et sa bonté? Il a permis que David fût comme assailli par des maux de tout genre, et il l'en a délivré. « Il ne m'a point livré à la mort, » ou selon la traduction pleine de justesse d'un autre interprète : « Il ne m'a point donné à la mort, » expression qui montre que tout dépend de la puissance de Dieu. Le Roi-prophète est donc redevable à Dieu d'une double délivrance, de la délivrance de ses maux et de la délivrance du péché. C'est dans ce sens que saint Paul écrivait aux Hébreux : « Si vous n'êtes point châtiés, vous êtes donc des enfants bâtards, et non des enfants légitimes? » *Hebr.*, XII, 8. « Ouvrez-moi les portes de la justice, j'y entrerai et je rendrai grâces au Seigneur. » Ces portes ne sont ouvertes qu'à ceux qui ont passé par les épreuves et qui se sont déchargés du fardeau de leurs péchés. »

Avantages des tribulations et des châtiments de Dieu.

5. Celui qui a été instruit à l'école du châtiment peut dire avec confiance : « Ouvrez-moi les portes de la justice. » Il faut entendre ces paroles dans le sens anagogique, c'est-à-dire des portes du ciel, qui demeurent fermées aux méchants et ne s'ouvrent qu'à la vertu, qu'à l'aumône, qu'à la justice. « Voilà la porte du Seigneur, c'est par cette porte que les justes entreront. » Il y a les portes de la mort, les portes de la perdition; il y a aussi les portes de la vie, les portes étroites et petites. C'est parce qu'il y a plusieurs portes que le Psalmiste nous donne le signe distinctif de la porte du Seigneur en disant : « C'est là la porte du Seigneur. » Quel est donc ce signe? C'est qu'il n'y a que ceux que Dieu châtie, qu'il éprouve, qui entrent par cette porte, car elle est bien étroite et bien resserrée. Si donc elle est étroite, ceux qui ont été foulés par la tribulation pourront entrer par cette porte. Au contraire, la porte qui ouvre sur la mort et la perdition est large et spacieuse. « Je vous rendrai grâces, Seigneur, de ce que vous m'avez exaucé et de ce que vous êtes devenu mon salut. » Il ne se borne pas à dire : « Vous m'avez exaucé, » il ne rappelle cette faveur qu'après le châtiment qui l'a rendu meilleur. Il témoigne donc à Dieu sa reconnaissance pour cette double grâce, non-seulement d'avoir été exaucé, mais d'avoir été châtié. C'est en cela, en effet, que Dieu l'a exaucé, aussi voyons-nous ce genre d'action de grâces occuper une large place dans toutes ses prières. Car, comme je l'ai dit et comme je ne cesserai de le répéter, c'est le premier des sacrifices et la plus excellente victime. « La pierre que les architectes ont rejetée est devenue la pierre de l'angle. » Il est évident aux yeux de tous que c'est de Jésus-Christ qu'il est ici question. Car lui-même s'applique cette prophétie dans l'Evangile, lorsqu'il dit : « N'avez-vous jamais lu que la pierre qui avait été rejetée par ceux qui bâtissaient est devenue la pierre de l'angle? » *Matth.*, XXI, 42; *Luc.*, XX, 17. Cette prophétie ne paraît pas se rattacher à ce qui précède et semble interrompre la suite de ce psaume. Il n'y a en cela rien d'étonnant, rien de nouveau, la plupart des prophéties de l'Ancien Testament se présentent de cette manière, et la raison c'est que sans cette espèce de voile dont elles étaient couvertes, les livres qui les contenaient auraient pu être détruits. La prophétie qui a pour objet la naissance du Sauveur paraît se rattacher à un fait historique, sans avoir cependant rien de commun avec lui. « Voici, dit le prophète, qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et on l'appellera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. » *Isa.*, VII, 14; *Matth.*, I, 23. « La pierre qui a été rejetée par ceux qui bâtissaient. » Ce sont les Juifs, les docteurs de la loi, les scribes, les pharisiens, qui ont rejeté Jésus-Christ en lui disant : « Vous êtes un Samaritain et un possédé du démon. »

Joan., VIII, 48; et encore : « Cet homme ne vient pas de Dieu, mais il séduit le peuple. » *Joan.*, VII, 12. Et cependant, cette pierre qu'ils ont rejetée a été jugée digne de devenir la tête de l'angle. Toute pierre, en effet, n'est point propre à cet usage, il faut pour cela une pierre d'une forme toute particulière et qui puisse relier ensemble les deux murs qu'elle rejoint. Voici donc le sens de ces paroles du Prophète. Celui que les Juifs ont rejeté et traité avec mépris a brillé d'un si vif éclat, que non-seulement il a servi à construire l'édifice, mais qu'il est devenu la pierre qui réunit et supporte les deux murs. Quels sont ces deux murs? Les Juifs et ceux qui parmi les Gentils embrassaient la foi, au témoignage de saint Paul lui-même : « C'est lui, nous dit-il, qui est notre paix, c'est lui qui des deux peuples n'en a fait qu'un, en détruisant dans sa propre chair le mur de séparation, c'est-à-dire leurs inimitiés, abolissant par ses décrets la loi chargée de préceptes pour former en lui-même un seul homme nouveau de ces deux peuples. » *Ephes.*, II, 14-15. Et plus loin : « Vous êtes comme un édifice bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes, dont Jésus-Christ est lui-même la principale pierre de l'angle. » *Ephes.*, II, 20. Ces paroles renferment une accusation capitale contre les Juifs qui n'ont pas su discerner la pierre convenable pour l'édifice qu'ils construisaient, et qui ont rejeté comme défectueuse la pierre qui était capable de le consolider. Voulez-vous savoir quelles sont ces deux murailles? écoutez ce que vous dit Jésus-Christ lui-même : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont point de cette bergerie, il faut que je les amène, et il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. » *Joan.*, X, 16. Cette vérité avait été figurée bien longtemps auparavant dans la personne d'Abraham, qui fut le père de deux peuples, des incirconcis et de ceux qui avaient reçu la circoncision. Mais ce n'était qu'une figure, et nous avons ici la vérité. « Cette pierre a été placée à la tête de l'angle, » c'est-à-dire qu'elle a réuni ces deux peuples.

« C'est le Seigneur qui a fait cette pierre. » Que signifient ces paroles? Ce n'était pas ici une œuvre humaine, dit le Roi-prophète, aucun être privilégié soit même parmi les anges, soit parmi les archanges, ne pouvait faire la pierre qui forme cet angle. C'était une œuvre impossible aux justes, aux prophètes, aux anges, aux archanges ; Dieu seul pouvait opérer cette merveille qui lui appartient en propre. Un autre interprète traduit : « C'est le Seigneur qui l'a fait, » cette œuvre admirable, extraordinaire, c'est-à-dire la pierre qui forme cet angle. Et c'est pour nos yeux un objet digne d'admiration. Quel est cet objet? Cet angle, la réunion des deux peuples dans une même religion. Les Juifs, en effet, embrassèrent la foi par milliers, et les apôtres eux-mêmes avaient été choisis parmi eux. Remarquez la justesse de cette expression : « Pour nos yeux, » car ce prodige n'a point frappé tous les regards avec le même éclat. Mais qui ne serait saisi d'étonnement et d'admiration en voyant le Christ adoré là même où il avait été crucifié, l'ignominie devenir le partage de ses bourreaux, tandis que ses adorateurs sont couverts de gloire? En effet, sa parole se répandit dans tout l'univers pour réunir tous les hommes dans les liens de la vérité. C'est donc un spectacle admirable pour tous, à quelque point de vue qu'ils le considèrent, mais qui brille d'une lumière beaucoup plus éclatante pour ceux qui ont embrassé la foi et que le Prophète désigne par ces paroles : « Pour nos yeux. » — « C'est ici le jour qu'a fait le Seigneur, réjouissons-nous et soyons pleins d'allégresse. » Ce jour ne doit point s'entendre du cours ordinaire du soleil, mais des prodiges dont il a été le théâtre. Lorsque nous disons d'un jour qu'il est mauvais, nous ne voulons point parler non plus du jour mesuré par le cours du soleil, mais des malheurs que sa lumière a éclairés. C'est ainsi que le Roi-prophète appelle un jour de bonheur celui qui a été témoin d'événements heureux, et voici le sens de ses paroles : Dieu est l'auteur des prodiges accomplis en ce jour, et sa main puissante était seule capable de les opérer.

6. Qu'y a-t-il de comparable à ce jour? Alors, en effet, Dieu s'est réconcilié avec les hommes ; cette guerre, qui durait depuis si longtemps, a été terminée ; la terre est devenue un véritable

ciel, et les hommes qui étaient indignes d'habiter la terre sont devenus dignes du royaume céleste: les prémices de notre nature ont été élevées au-dessus des cieux, le paradis nous a été ouvert, nous sommes entrés en possession de notre ancienne patrie, la malédiction a été anéantie, le péché détruit, ceux que la loi avait condamnés au supplice ont été sauvés sans la loi, la terre tout entière et la mer ont reconnu leur souverain Maître; sans parler de mille autres prodiges, qu'il est inutile de rappeler en ce moment. Ce sont toutes ces merveilles que le Roi-prophète repasse dans son esprit, et dont il attribue toute la gloire à Dieu, en proclamant qu'il en est le seul et unique auteur. « Réjouissons-nous et livrons-nous à l'allégresse en ce jour. » La joie dont il parle ici est une joie tout intérieure, la joie de l'esprit, la joie du cœur. « Réjouissons-nous et livrons-nous à l'allégresse en ce jour, » en reconnaissance des bienfaits signalés dont Dieu nous a comblés. C'est, en effet, la marque d'une grande vertu de se livrer à la joie, de tressaillir d'allégresse au souvenir des grâces que Dieu nous accorde, et de faire ses délices des bienfaits que nous en recevons.

Se réjouir des bienfaits de Dieu est une grande vertu.

« Seigneur, sauvez-moi, je vous en prie; Seigneur, je vous en supplie, aplanissez la voie devant moi. » Le Roi-prophète, à la vue du bonheur dont la terre est en possession, des heureux changements et des transformations qui se sont accomplies, félicite ceux qui en sont l'objet, et dit à Dieu: « O Seigneur, conservez, je vous en prie, ô Seigneur, je vous en supplie, rendez la route heureuse. » C'est-à-dire, conservez-les dans ce bonheur dont ils jouissent, afin qu'ils en soient remplis et qu'ils produisent des fruits dignes d'une si grande grâce; rendez-leur le chemin facile, afin qu'ils ne perdent jamais les biens qu'ils ont si heureusement obtenus. « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Nos espérances, en effet, ne s'arrêtent pas aux grâces que nous avons reçues, elles s'élèvent à des dons plus sublimes, à la résurrection, au royaume, à l'héritage avec Jésus-Christ. Ce sont toutes ces choses que le Prophète veut exprimer par ces paroles: « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » C'est ce que Jésus-Christ lui-même annonçait aux Juifs, lorsqu'il leur disait: « Je vous le dis, en vérité, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » *Matth.*, XXIII, 38. Ils ne cessaient de lui objecter, à tout propos, qu'il n'était pas de Dieu, qu'il était l'ennemi de Dieu; il leur fait donc cette réponse: Vous me rendrez témoignage que je ne suis pas l'ennemi de Dieu, lorsque vous me verrez venant sur les nuées, et que vous vous écrierez: « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Mais ces acclamations et ces louanges leur ôteront en même temps toute excuse. Les événements qui s'accompliront alors brilleront d'un si vif éclat qu'ils lui arracheront des cris de louange pour Dieu et tout à la fois d'accusation sévère contre eux-mêmes. « Nous vous bénissons de la maison du Seigneur. Le Seigneur est le vrai Dieu, il a fait luire sa lumière sur nous. » Le Psalmiste veut parler ici de tout le peuple fidèle qui a été comblé de bénédictions dans la maison du Seigneur. Nous voyons, en effet, les prophètes proclamer partout le bonheur de ceux qui doivent embrasser la foi. Mais quelle est la cause, quel est le principe de ces bénédictions! « La grâce de Dieu, notre Sauveur, dit saint Paul, s'est révélée à tous les hommes pour nous apprendre à renoncer à l'impiété, aux désirs du siècle, et à vivre avec tempérance, avec justice, avec piété; attendant toujours la félicité que nous espérons, et l'avénement glorieux du grand Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ. » *Tit.*, II, 11-13. C'est donc l'Incarnation qui est ici l'objet de l'admiration du Prophète, et il s'étonne qu'étant notre Dieu, notre Seigneur, d'une nature aussi relevée, il ait daigné se manifester à nous. Cette manifestation, c'est l'Incarnation du Fils de Dieu, qui est descendu dans le sein d'une vierge, s'est fait homme et a vécu au milieu des hommes. Voilà pourquoi le Prophète s'écrie: « Nous vous bénissons, » d'avoir obtenu un bienfait aussi éclatant. C'est cette même vérité que Jésus-Christ exprimait en disant à ses disciples: « Beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont point



vu, et entendre ce que vous entendez et ne l'ont point entendu. » *Matth.*, XIII, 17.

« Rendez ce jour solennel en couvrant de branches tous les lieux, jusqu'à la cime de l'autel. » Suivant une autre version : « Ramassez d'épais feuillages dans le lieu de vos réunions. » Suivant une autre : « Sacrifiez en ce jour de fête de grasses victimes. » Le Psalmiste revient de la prophétie à l'histoire, et dit aux Juifs : Célébrez cette fête, rassemblez-vous en grand nombre. Quel est le sens de ces paroles : « Rendez ce jour solennel en couvrant de branches tous les lieux ? » Suivant un autre interprète : « Sacrifiez des victimes choisies. » Suivant un autre : « Ornez le temple de couronnes et de feuillage. » Le texte hébreu porte : *Esrou ag baad oththim*. Quel que soit le sens qu'on donne à ces paroles, elles signifient évidemment un jour de fête, un jour de joie et une assemblée nombreuse. Le Roi-prophète descend de nouveau des choses spirituelles aux objets sensibles, et célèbre le retour des Israélites. « Vous êtes mon Dieu, et je vous rendrai mes actions de grâces, vous êtes mon Dieu et j'exalterai votre nom. » Je vous rendrai grâces de ce que vous m'avez exaucé et de ce que vous êtes devenu mon salut. Il nous apprend ici à rendre grâces à Dieu en dehors même de ses bienfaits, et à le glorifier par le seul motif de sa majesté, de sa nature divine, et de sa gloire ineffable. C'est le sentiment qu'il veut exprimer après avoir énuméré toutes les grâces dont il a été comblé. Quand je n'aurais reçu aucun bienfait, semble-t-il dire, je rendrais grâces à Dieu, je célébrerais son nom en reconnaissance de ce que j'ai un Dieu si grand, si élevé, si éloigné de nos yeux, si incompréhensible. Cette expression : « J'exalterai, » signifie je glorifierai. « Louez le Seigneur parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde s'étend dans tous les siècles. » Ce n'est point assez pour lui d'offrir à Dieu ce sacrifice, il invite tous les hommes à venir s'associer à ses louanges et à sa reconnaissance, il proclame la bonté de Dieu, et ne cesse de célébrer sa durée et sa grandeur. Instruits de ces vérités, rendons nous-mêmes à Dieu d'immortelles actions de grâces, ne cessons de lui offrir ce sacrifice, afin de mériter les biens éternels par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXIX.

Cantique des degrés ; suivant une autre version : Chant de l'ascension. — « J'ai crié vers le Seigneur dans ma détresse, et il m'a exaucé. »

Pourquoi la dénomination de cantique des degrés.

1. Tous les autres psaumes ont des titres particuliers ; ici, au contraire, plusieurs psaumes se trouvent réunis sous un seul et même titre : « Cantique des degrés ; » ou suivant une autre version : « Chant de l'ascension. » Quelques interprètes leur donnent même le nom de degrés. Pourquoi cette dénomination ? me demanderez-vous. A ne considérer que le point de vue historique, c'est parce qu'il est question dans ces psaumes du retour de Babylone et de la captivité du peuple de Dieu. Mais dans le sens anagogique ils sont ainsi appelés parce qu'ils conduisent dans le chemin de la vertu. C'est l'explication donnée par un grand nombre d'interprètes. En effet, le chemin qui mène à la vertu est semblable à des degrés qui élèvent peu à peu l'homme sage et vertueux jusqu'à ce qu'ils l'aient conduit jusqu'au ciel. D'autres prétendent que ce titre fait allusion à l'échelle que Jacob vit en songe, et dont une extrémité touchait aux cieux. C'est ainsi que les lieux trop élevés, et qui sont inabordables, deviennent accessibles au moyen de degrés et d'échelles. Mais ceux qui gravissent une côte élevée, arrivés à une certaine hauteur, sont ordinairement pris de vertige ; il est donc nécessaire d'affermir non-seulement ceux qui montent, mais ceux qui sont parvenus au sommet. Or, l'unique moyen de sécurité est de ne point considérer l'espace que nous avons franchi pour en concevoir de l'orgueil, mais de jeter les yeux sur celui qui nous reste à gravir, et de nous efforcer d'y arriver. C'est ce que saint Paul nous enseigne lorsqu'il dit : « Oubliant ce qui est derrière nous, et

nous avançant vers ce qui est devant nous. » *Philipp.*, III, 13. Telle est l'interprétation de ce titre dans le sens anagogique.

Revenons maintenant, si vous le voulez, au sens historique, il a pour objet ceux qui ont été délivrés de la captivité. Quelle a été la cause de cette délivrance ? Le désir qu'ils avaient de revoir la ville de Jérusalem. Aussi, pour ceux qui n'avaient pas ce même désir, la grâce de Dieu fut complétement inutile, ils passèrent le reste de leur vie et moururent dans la servitude, et le même sort nous attend si nous imitons leur conduite. Oui, si au lieu d'être enflammés d'amour pour la céleste Jérusalem, nous restons attachés étroitement à la vie présente, et plongés dans la fange des sollicitudes de la terre, nous ne pourrons jamais arriver à la patrie. « J'ai crié vers le Seigneur lorsque j'étais dans l'affliction, et il m'a exaucé. » Voyez-vous à la fois l'avantage de l'affliction et la promptitude du secours de Dieu? l'avantage de l'affliction qui leur inspire de faire à Dieu de saintes prières, la promptitude avec laquelle Dieu vient à leur secours, puisqu'à peine l'ont-ils invoqué il les exauce? C'est ce qu'il avait fait précédemment pour leurs ancêtres dans l'Egypte. « J'ai considéré attentivement, dit-il, l'affliction de mon peuple, j'ai entendu ses gémissements, et je suis descendu pour le délivrer. » *Exod.*, III, 7-8. Vous donc, mon très-cher frère, lorsque la tribulation vous atteint, ne vous laissez aller ni au désespoir ni à la négligence, mais redoublez bien plutôt de zèle, car c'est alors que vos prières sont plus pures et la bienveillance de Dieu pour vous plus grande. Faites en sorte que toute votre vie soit une vie laborieuse et pénible, et rappelez-vous que tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés, et que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. Ne désirez donc pas une vie molle et dissolue et ne cherchez pas à marcher par la voie large qui ne conduit pas au ciel, mais prenez bien plutôt la voie étroite et difficile. Voulez-vous parvenir dans les demeures célestes? fuyez les plaisirs, foulez aux pieds la pompe extérieure de cette vie, méprisez les richesses, la gloire et la puissance, attachez-vous au contraire à la pauvreté, à la componction du cœur, aux larmes, et à tous les moyens qui peuvent assurer votre salut. Ces dispositions vous inspireront une sécurité parfaite, et donneront des ailes à vos prières. Soyez animés de ces sentiments, invoquez Dieu dans cet esprit, et vous serez infailliblement exaucé. C'est ce qui fait dire au Prophète : « Lorsque j'étais dans l'affliction, j'ai crié vers Dieu et il m'a exaucé. » Il veut vous apprendre à vous élever peu à peu, à donner pour ainsi dire des ailes à vos prières, afin de ne point vous laisser abattre par les tribulations, et de vous les rendre au contraire utiles et profitables. Le prophète Elisée, qui n'était qu'un homme, ne permit pas à son disciple de repousser une femme qui venait le trouver : « Laissez-la, lui dit-il, car son âme est dans l'amertume. » IV *Reg.*, IV, 27. C'est-à-dire qu'aux yeux du Prophète, son excuse et sa défense étaient son affliction. Comment donc supposer que Dieu vous repousse si vous vous approchez de lui avec une âme plongée dans l'amertume? Voilà pourquoi Jésus-Christ lui-même proclame bienheureux ceux qui pleurent, et malheureux ceux qui sont dans la joie. Aussi commence-t-il ses béatitudes par ces paroles : « Heureux ceux qui pleurent. » *Matth.*, V, 5. Si donc vous voulez monter ces degrés, retranchez de votre vie tout ce qui sent la mollesse et la nonchalance, astreignez-vous à un genre de vie sévère, séparez-vous de tous les soucis de la terre. C'est là le premier degré ; car il est tout-à-fait impossible de franchir ce degré et de rester attaché à la terre.

Avantage de l'affliction.

2. Vous voyez combien le ciel est élevé, vous connaissez la brièveté du temps, vous savez combien la mort est incertaine. Ne différez donc point, ne tardez point d'un seul instant, mais entreprenez ce voyage avec un zèle ardent, afin que vous puissiez monter deux, trois, dix et même vingt degrés dans un seul jour. « Seigneur, délivrez mon âme des lèvres injustes et de la langue trompeuse. » Voyez-vous ici la pratique évidente de ce précepte évangélique : « Priez, afin de ne point entrer en tentation? » *Luc.*, XXII, 46. C'est qu'en effet, mon très-cher frère, il n'y

a point de tentation plus dangereuse que d'être en butte aux attaques d'un homme trompeur. Un animal féroce est moins à craindre, car il se montre tel qu'il est, tandis que le trompeur cache si soigneusement son poison sous le voile de la douceur, qu'il est impossible de découvrir ses embûches, et que vous tombez sans défiance dans la fosse creusée sous vos pas. Aussi le Roi-prophète ne cesse-t-il de prier Dieu de le délivrer de ces ennemis cachés. Or, s'il faut éviter les hommes fourbes et dissimulés, combien plus les trompeurs et ceux qui enseignent de fausses doctrines! Mais regardez surtout comme des lèvres trompeuses celles qui cherchent à attaquer la vertu et à entraîner dans le vice. Voilà pourquoi le prophète demande à Dieu de délivrer son âme, car c'est contre elle que tous les traits sont dirigés. « Quel prix vous sera donné, quel fruit vous reviendra-t-il de votre langue trompeuse? » Une autre version porte : « Que vous donnera, que vous rapportera la langue trompeuse? » Une autre : « Que vous a donné, que vous a rapporté la langue qui est l'instrument de l'imposture? » En s'exprimant de la sorte, le Roi-prophète veut nous montrer toute l'étendue, comme aussi toute la laideur de ce genre de méchanceté. Voyez en effet son indignation, sa colère même dans ces paroles : « Que recevrez-vous, et quel fruit vous reviendra-t-il de votre langue trompeuse? » C'est-à-dire, quel supplice sera digne d'un tel crime? C'est le langage qu'Isaïe tenait aux Juifs : « Comment vous frapper encore davantage, vous qui ne cessez d'ajouter à vos prévarications? » *Isa.*, I, V; paroles qui reviennent à celles du Prophète : « Que recevrez-vous, et quel fruit vous reviendra-t-il de votre langue trompeuse? » Ou bien encore il veut dire que l'homme fourbe trouve son supplice dans son crime et qu'il prévient le châtiment qui lui est réservé par là même qu'il engendre le vice de son propre fonds. Il n'y a point en effet de plus grand supplice pour l'âme que le vice, avant même qu'il soit puni. Quel châtiment donc serait digne d'un tel crime? Il n'y en a point ici-bas, Dieu seul peut égaler ici le châtiment à la faute. L'homme resterait nécessairement en dessous, car ce genre de méchanceté est au-dessus de tout châtiment. Dieu seul peut le punir comme il le mérite, et c'est ce que le Psalmiste veut faire entendre en ajoutant : « Des flèches aiguës, poussées par une main puissante avec des charbons dévorants. » Ces flèches sont ici le symbole du châtiment. Une autre version porte : « Les flèches du puissant sont aiguës avec des charbons amassés. » Une autre : « Avec des charbons de genévrier, » expressions métaphoriques qui ont pour but d'augmenter en nous la crainte du supplice. En effet, cette expression, « charbons amassés, » et cette autre : « charbons de genévrier, » ont le même sens. L'une fait ressortir la multitude des châtiments, et l'autre leur intensité. La traduction des Septante : « Avec des charbons dévorants, » présente la même idée, c'est-à-dire avec des charbons qui dévastent, qui consument, qui anéantissent. Les saintes Ecritures veulent nous représenter la vengeance de Dieu sous ces images terribles pour nous, de flèches et de feu. Pour moi, il me semble voir ici une figure des peuples barbares, et c'est dans ce sens qu'un interprète a traduit : « Délivrez mon âme de la lèvre menteuse. » Telles sont en effet leurs paroles, telles sont leurs ruses et leurs embûches, tout y respire la fourberie et le crime y abonde.

« Malheur à moi, parce que mon exil s'est prolongé, j'ai habité sous les tentes de Cédar. » Une autre version porte : « Malheur à moi parce que j'ai prolongé mon séjour. » Une autre : « Malheur à moi d'avoir été si longtemps dans une terre étrangère. » C'est le cri de douleur des captifs de Babylone, mais saint Paul parlant de l'exil qui se prolonge sur cette terre, s'écrie aussi : « Pendant que nous sommes dans ce corps comme dans une tente, nous gémissons sous sa pesanteur. » II *Cor.*, V, 4. Et dans un autre endroit : « Non-seulement les créatures gémissent, mais nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons au-dedans de nous. » *Rom.*, VIII, 23. Qu'est-ce en effet que la vie présente? un véritable exil. Et que dis-je, un exil? elle est mille fois plus triste qu'un exil. Aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même l'appelle-t-il un chemin. « La porte de la vie est étroite, et le chemin qui y conduit est resserré. » *Matth.*, VII, 14.

Cette vie est un pèlerinage.

La première chose comme la plus importante pour nous à savoir, c'est que nous ne sommes dans cette vie que des voyageurs. Les anciens patriarches le reconnaissaient hautement, et c'est ce qui les rend dignes de toute notre admiration. Vérité que saint Paul exprimait lorsqu'il disait : « C'est pour cette raison que Dieu ne rougit point d'être appelé leur Dieu. » *Hebr.*, XI, 16. Quelle est cette raison ? Parce qu'ils ont confessé qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur cette terre. Voilà la racine et le fondement de toute vertu. Celui qui reste étranger au milieu des choses d'ici-bas deviendra citoyen du ciel. Celui qui est étranger ici-bas ne mettra point sa joie dans les biens de ce monde, il n'aura aucun souci, ni de la maison qu'il habite, ni des richesses, ni des aliments nécessaires à la vie, ni d'autres choses semblables. Voyez ceux qui habitent un pays étranger, le but unique de toutes leurs pensées, de tous leurs efforts, c'est d'être rendus à leur patrie, et ils se hâtent chaque jour de se rapprocher de la terre qui les a vus naître. Ainsi, celui qui est enflammé du désir des biens célestes ne se laisse ni abattre par les tribulations, ni enfler d'orgueil par les prospérités de la vie présente, il passe entre ces deux écueils comme celui qui ne songe qu'à continuer sa route. Voilà pourquoi Notre-Seign cuous ordonne de dire dans nos prières : « Que votre règne arrive. » *Matth.*, VI, 10 ; *Luc.*, XI, 2. Il veut que nous ayons toujours dans le cœur le désir et l'amour de ce jour heureux, et que l'ayant sans cesse devant les yeux, nous n'arrêtions même plus nos regards sur les choses présentes. Eh quoi ! les Juifs, tant était grand leur désir de revoir Jérusalem, pleurent encore au souvenir du passé, même après leur délivrance, quelle sera donc notre excuse, quelle sera notre défense, si notre cœur n'est embrasé d'un ardent amour pour la Jérusalem céleste ?

3. Voyez comment les Juifs eux-mêmes déplorent le malheur où ils sont réduits de vivre au milieu de leurs ennemis : « J'ai habité, disent-ils, sous les tentes de Cédar, trop longtemps j'ai demeuré en ces lieux. » Ils ne gémissent pas seulement d'être retenus sur une terre étrangère, mais d'habiter au milieu de peuples barbares. C'est aussi ce que faisaient les prophètes dans leurs lamentations sur la vie présente. « Malheur à moi, disaient-ils, parce que le saint a disparu de la terre, et il n'y a plus de juste parmi les hommes. » *Mich.*, VII, 1-2. Et le Psalmiste lui-même s'écrie : « Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus d'homme saint sur la terre. » *Psal.* XI, 2. En effet, ce qui rend cette vie un fardeau accablant, ce ne sont point seulement les nombreuses vanités et les soucis multipliés dont elle est remplie, mais le grand nombre de méchants qu'on y rencontre. Rien n'est plus désagréable, rien n'est plus pénible que de vivre avec de tels hommes. Ni la fumée, ni la vapeur ne fatiguent autant les yeux que le commerce avec les hommes pervers ne porte la tristesse dans l'âme. N'entendez-vous pas Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même vous apprendre combien il est pénible de vivre avec les méchants ? Lorsqu'il s'écrie : « Jusques à quand serai-je avec vous ? jusques à quand vous supporterai-je ? » *Matth.*, XVII, 17, n'est-ce pas dire en termes équivalents : « J'ai habité sous les tentes de Cédar ? » Ces peuples barbares qui n'ont que des tentes ou des huttes pour habitation, traitent ceux qu'ils ont vaincus avec la cruauté des bêtes sauvages dont ils semblent avoir pris les instincts féroces. « Trop longtemps j'ai demeuré en ces lieux. » Comment le peuple juif peut-il dire « trop longtemps, » puisque la captivité ne dura que soixante-dix ans ? Ce qui lui fait trouver long ce temps, ce n'est pas le nombre des années, mais les dures épreuves de l'exil. Le temps est court, il est vrai, mais il paraît long à ceux qui souffrent. Tels doivent être nos sentiments, et quelque courte que soit notre vie sur la terre, le désir des biens célestes doit nous la faire paraître bien longue. Si je parle de la sorte, ce n'est point pour accuser la vie présente, loin de moi cette pensée, car elle est l'œuvre de Dieu ; non, je voudrais seulement vous exciter à l'amour des biens éternels, détacher votre cœur des jouissances de la vie présente et l'affranchir de la servitude du corps. Je voudrais que vous ne soyez pas comme ces âmes basses et vulgaires qui regardent la vie la plus longue comme étant toujours trop courte. Quoi de plus déraisonnable ? mais aussi quoi de plus grossier que ces hommes à qui l'on offre le

ciel et tous ces biens « que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, » I *Cor.*, II, 9, et qui soupirent ardemment après des ombres, et veulent traverser le détroit de cette vie, bien qu'ils soient continuellement le jouet des flots soulevés, des tempêtes et des naufrages? Que les sentiments d'un saint Paul étaient bien différents! Il se pressait, il se hâtait d'arriver au ciel, une seule chose le retenait, le salut des hommes.

« J'étais pacifique avec ceux qui haïssaient la paix; lorsque je leur parlais, ils s'élevaient contre moi sans sujet. » *Philipp.*, I, 23. Voyez comme le prophète fait ressortir tout ce qu'une telle vie a de pénible. Il ne dit pas : J'étais pacifique avec ceux qui n'ont pas la paix, mais : « J'étais pacifique avec ceux qui haïssaient la paix. » Voilà l'avantage de la tribulation, voilà les fruits de la captivité. Mais qui de nous aujourd'hui pourrait tenir ce langage? C'est beaucoup pour nous d'être pacifiques avec les amis de la paix; pour lui, il l'était avec ceux qui haïssaient la paix. Comment pourrons-nous arriver à ce degré de vertu, si nous vivons ici-bas comme des étrangers (car j'en reviens de nouveau à cette condition nécessaire), comme des voyageurs qui ne se laissent arrêter par aucune des choses qui se présentent à leurs regards? En effet, la cause principale des dissensions et des guerres, c'est l'amour des biens de la terre, la passion de la gloire, de l'argent et des plaisirs. Coupez tous ces liens, qu'aucun d'eux ne retienne votre âme enchaînée, vous verrez alors quel est le principe de ces guerres, et quel fondement il faut donner à la vertu. C'est pour cela que Jésus-Christ nous recommande d'être comme des brebis au milieu des loups. Il ne veut pas que vous puissiez dire : J'ai tant souffert, que mon caractère en est aigri. Vos souffrances fussent-elles mille fois plus nombreuses, vous dit-il, conservez la douceur de la brebis, et vous triompherez facilement des loups. Vous êtes en lutte avec un homme pervers et corrompu, mais les forces dont vous disposez vous rendent supérieur à tous les efforts des méchants. Quoi de plus doux qu'une brebis? Quoi de plus féroce qu'un loup? Et cependant la brebis triomphe du loup, comme nous le voyons dans la personne des apôtres. Car rien n'égale la puissance de la douceur, ni la force de la patience. Et c'est pourquoi Jésus-Christ veut que nous soyons comme des brebis au milieu des loups. Mais ce n'est pas assez de cette recommandation, et il semble que cette douceur de la brebis ne suffit pas à celui qui se déclare son disciple, il ajoute donc : « Soyez simples comme des colombes. » C'est-à-dire qu'il veut que nous réunissions la mansuétude des deux animaux les plus remarquables par leur douceur et leur simplicité, tant est grande la douceur dont nous devons faire preuve parmi les hommes d'un caractère violent. Ne dites donc pas : C'est un méchant homme, je ne puis le supporter; car s'il faut faire preuve de douceur, c'est surtout dans nos rapports avec les hommes sans humanité; c'est alors que cette vertu apparaît dans toute sa force, c'est alors qu'elle atteint son objet dans toute son étendue, et que ses fruits brillent de tout leur éclat. « Lorsque je leur parlais, ils s'élevaient contre moi sans raison. » Une autre version porte : « Lorsque je leur parlais, ils me déclaraient la guerre, » ou bien : « Lorsque je leur parlais, ils combattaient contre moi; » c'est-à-dire, c'est au moment même que je m'entretenais avec eux, que je leur donnais des marques d'amitié, en leur adressant les paroles les plus bienveillantes, c'est alors qu'ils s'emportaient, et qu'ils ourdissaient leurs ruses, sans que rien fût capable de les arrêter. Et cependant en face de ces dispositions haineuses, ma douceur ne se démentait pas. Voilà quels doivent être nos sentiments; qu'ils ne répondent à notre amour que par des outrages et des mauvais traitements, qu'ils nous tendent des piéges, ne laissons pas de leur opposer la même vertu. Rappelons-nous la parabole qui nous commande d'être comme des brebis au milieu des loups, et nous leur inspirerons ainsi des sentiments plus doux, et nous mériterons les biens du ciel. Puissions-nous les posséder tous un jour, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Soyez doux comme des brebis et vous triompherez des loups.

En quelles circonstances nous devons surtout montrer de la douceur.



PSAUME CXX.

Cantique des degrés. Suivant une autre version : Cantique que l'on chantait lorsqu'on montait les degrés. — « J'ai levé les yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours. » Suivant un autre interprète : « Je lève les yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours. »

1. Vous voyez une âme qui, plongée dans un abîme de maux, sans trouver les moyens d'en sortir, jette ses regards vers Dieu pour qu'il daigne la consoler. Voilà encore une fois les avantages et les précieux fruits des tribulations ; elles tirent l'âme de son sommeil, elles lui donnent des ailes, elles lui font implorer le secours d'en-haut, et la détachent de toutes les espérances de cette vie. Si les souffrances de la captivité ont rendu meilleurs les Juifs, et leur ont fait tourner leurs regards vers le ciel, malgré leurs inclinations grossières et leur attachement à la terre, n'est-il pas bien plus juste que nous imitions leur conduite, en recourant à Dieu au milieu de nos malheurs, nous qui sommes tenus à une perfection beaucoup plus grande? Ils étaient alors au milieu de leurs ennemis, sans ville, sans forteresses, sans aucun secours du côté des hommes, sans argent, sans aucune autre ressource ; ils vivaient comme des captifs, comme des esclaves au milieu de leurs maîtres et de leurs ennemis. C'est alors qu'écrasés sous le poids de leurs infortunes, ils recouraient à la main invincible de Dieu, et que, privés de tout secours humain, ils trouvaient dans ce délaissement universel un motif de s'élever à la plus haute sagesse. Voilà ce qui leur dictait cette prière : « J'ai levé les yeux vers les montagnes, d'où me viendra le secours. » Tout ce que nous pouvions attendre des hommes nous fait défaut, tout nous manque, tout nous échappe, nous n'avons plus qu'une seule espérance de salut, celle qui vient de Dieu.

« Mon secours me viendra du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre. » Voyez comme ils cherchent Dieu dans tous les objets créés : la terre, le ciel, les montagnes, les déserts, tout leur rappelle son souvenir. Voyez encore comme leur âme s'élève et proclame en toute circonstance la souveraine providence de Dieu. Car ce n'est pas sans motif que le Psalmiste ajoute : » Qui a fait le ciel et la terre ? » Voici le raisonnement que renferment ces paroles : Si Dieu a fait le ciel et la terre, il peut donc venir à notre aide dans une terre étrangère, et jusque dans ce pays barbare nous tendre une main secourable, et sauver de pauvres exilés. Une seule parole lui a suffi pour créer les éléments, il pourra donc à plus forte raison nous délivrer de ce peuple barbare. Vous voyez à quelle haute sagesse s'élèvent dans la terre d'exil ceux qui avaient moins d'intelligence que les pierres. Ce n'est plus le souvenir du temple, c'est la pensée du ciel et de la terre qui se présente à leur esprit. Les entendez-vous, en effet, proclamer le Dieu créateur, sa sagesse et sa providence? Eux, qui disaient auparavant au bois : « Vous êtes mon Dieu, » et à la pierre : « Vous m'avez engendré, » *Jerem.*, II, 27, reconnaissant maintenant le créateur de l'univers : « Mon secours me viendra du Seignenr, » je ne l'attends ni des hommes, ni des chevaux, ni des richesses, ni des alliés, ni de la force des remparts. Notre secours viendra de Dieu ; c'est un secours insurmontable, une protection invincible, et avec cela rien n'égale la facilité avec laquelle nous pouvons obtenir ce secours divin. Point de longs voyages à entreprendre, point de gardiens à flatter, point de dépenses à faire, point d'ambassadeurs à envoyer. Chacun peut, sans sortir de chez soi, se ménager ce secours, il suffit de se détacher de toutes les choses de la terre, d'être plein d'espérance, et de fixer constamment les yeux perçants de l'âme sur les hauteurs des cieux. Pourquoi l'homme est-il le seul, parmi tous les êtres animés, que Dieu ait créé droit, avec les yeux à la partie supérieure du corps? N'est-ce pas pour lui apprendre à s'élever au-dessus des choses sensibles et à regarder le ciel? L'homme seul a été créé de la sorte, tous les autres animaux marchent courbés, et leurs regards sont toujours fixés sur la terre. L'homme, au contraire, porte la tête élevée vers le ciel, pour qu'il en fasse l'unique objet de ses pensées, de ses méditations, et qu'il exerce les yeux pé-

nétrants de son âme à en contempler les richesses. C'est ce qui faisait dire à l'auteur du livre de la Sagesse : « Les yeux du sage sont à sa tête. » *Eccli.*, II, 14. C'est-à-dire, il est affranchi de toutes les choses basses et terrestres, il parcourt les cieux pour en contempler les mystères sublimes.

« Ne laissez point ébranler votre pied, et que celui qui vous garde ne s'endorme point. » Voyez-vous la vigilance que ces paroles exigent de nous? Les Juifs désirent qu'on vienne à leur secours, ils implorent la protection divine, et le Roi-prophète leur enseigne à peu près en ces termes la conduite qu'ils doivent tenir pour arriver à ce but : Voulez-vous obtenir le secours du Ciel? assurez-vous-le par vos propres efforts. Et que devons-nous faire pour cela? « Ne laissez pas ébranler votre pied, » c'est-à-dire ne vous laissez ni renverser ni abattre, et alors Dieu vous tendra la main, et vous n'aurez à craindre ni qu'il vous abandonne, ni qu'il s'éloigne de vous. C'est donc à nous à commencer, et le succès est en notre pouvoir. Puisqu'il en est ainsi, lorsque nous voulons obtenir quelque faveur divine, il nous faut, telle est la volonté de Dieu, prêter notre concours, concours bien faible et bien petit, mais absolument nécessaire. Gardons-nous donc de rester plongés dans la négligence, dans l'engourdissement, dans un lâche sommeil et dans la mollesse, mais travaillons activement à notre salut. Voilà pourquoi le père de famille loue des ouvriers jusqu'à la onzième heure. Cependant que pouvaient-ils faire à cette heure avancée? Tout simplement fournir à Dieu l'occasion et le motif de les récompenser. Voilà pourquoi David après avoir dit : « Ne laissez pas ébranler votre pied, » ajoute : « Et celui qui vous garde ne s'endormira point. » Faites tout ce qui dépend de vous, et Dieu fera le reste. Le Psalmiste nous apprend encore que malgré tous nos efforts, nous avons besoin du secours de Dieu pour que notre tranquillité soit immuable et assurée.

2. Mais quel est celui dont le pied se laisse ébranler? Celui qui se jette dans les choses passagères qui n'ont aucun fondement solide, comme l'amour des richesses et le désir des jouissances de la terre. Aussi voit-on ces hommes chanceler et tomber et se créer les plus grands dangers; ces biens n'ont en effet rien de solide, rien de stable, ils sont sujets à des changements, à des mouvements continuels, ils sont plus agités que les flots, s'écoulent avec plus de rapidité que l'eau courante des fleuves, offrent moins de consistance et sont dispersés plus vite que le sable : « Non, il ne s'endormira pas, il ne sommeillera pas, celui qui garde Israël. » S'il vous trouve ainsi disposé, il ne dormira ni ne sommeillera; c'est-à-dire ne craignez de lui ni abandon, ni délaissement, il ne vous laissera point seul à la merci de vos ennemis. Et n'est-ce point ce qu'il veut vous apprendre, lorsqu'il ajoute : « Celui qui garde Israël? » Que signifient ces paroles? Si depuis tant de siècles et dès le temps de vos ancêtres, tout son objet a été de veiller à votre sûreté, ne craignez pas de le voir jamais faillir à ce devoir, et cesser de veiller sur vous, à moins que vous ne laissiez ébranler votre pied. Que dis-je? non-seulement Dieu ne vous abandonnera point, mais il vous assure une protection qui vous mettra à l'abri de tout danger. Entendez ce que vous dit le Roi-prophète : « Le Seigneur vous garde; le Seigneur est sur votre droite pour vous donner sa protection. » Une autre version porte : « Il est à votre droite. » Il sera votre défenseur, votre allié, votre secours. Remarquez de nouveau que Dieu exige ici vos propres efforts. Empruntant cette figure aux combattants, le Psalmiste vous représente Dieu qui se tient à votre droite pour vous rendre invincible, doubler votre action, votre force, votre puissance, vous assurer la victoire et vous faire remporter un triomphe éclatant, parce que la main droite est l'instrument de toutes les actions marquantes que nous faisons. Non content de vous défendre et de vous porter secours, il vous couvrira encore de sa protection. Je le répète, le Prophète se sert des choses qui nous sont connues pour nous représenter le secours de Dieu; et cette droite et cette protection nous fait comprendre la garde rigoureuse et le secours toujours prochain que nous avons droit d'attendre de lui.

Instabilité des choses humaines.

« Le soleil ne vous brûlera point durant le

jour, ni la lune pendant la nuit. » Ce prodige eut lieu en faveur des Israélites après leur sortie d'Egypte et pendant leur séjour dans le désert; ces paroles sont le symbole d'une sécurité parfaite. Il est vraisemblable qu'à leur retour de la captivité, les Israélites furent l'objet d'un miracle analogue. Par ce langage figuré, le Psalmiste veut nous montrer toute l'étendue de la Providence divine, qui non-seulement sait délivrer de tous les maux, mais garantit encore ses enfants des incommodités auxquelles les hommes sont naturellement sujets. Dieu, en effet, nous donne sa protection avec une générosité sans égale, avec une bonté que rien ne peut exprimer. Il ne se contente pas de proportionner son secours à nos besoins, il nous l'accorde avec une libéralité qui surpasse de beaucoup nos désirs. « Le Seigneur vous préservera de tout mal, le Seigneur gardera votre âme. » Puisqu'il vous affranchit des moindres incommodités, et qu'il étend jusque-là les soins de sa providence, il saura bien vous préserver de tous les autres maux qui peuvent vous menacer. Tout ce qui peut nous arriver de fâcheux cède et disparaît devant un signe de la volonté de Dieu, ce qui n'est pas au pouvoir des hommes. Ils vous ont délivré d'une épreuve, mais ils n'ont pu vous sauver d'une autre; ou bien s'ils l'ont pu, ils ne l'ont point voulu. Il n'y a que la main souveraine et toute-puissante de Dieu qui puisse repousser tous les maux qui nous accablent, quels qu'ils soient, et nous procurer une délivrance complète. « Dieu protégera votre sortie et votre rentrée, maintenant et à jamais. » Une autre version porte : « Votre approche. » Vous voyez que la protection de Dieu vous suit dans toutes les circonstances de la vie, à votre entrée comme à votre sortie. Que peut-on comparer à cette charité, à cette miséricorde? Les expressions dont se sert le Psalmiste embrassent toute la vie, dont les deux termes extrêmes sont l'entrée et la sortie. Et pour exprimer plus clairement cette vérité, il ajoute : « Maintenant et à jamais. » Il ne vous gardera pas seulement un, deux, trois, dix, vingt ou cent jours, mais toujours. Cette persévérance ne se rencontre pas chez les hommes, sujets à tant de retours, à tant de vicissitudes. Celui qui est aujourd'hui votre ami devient demain votre ennemi, et celui qui vous prête secours en ce moment vous abandonne l'instant d'après. Souvent même, non content de vous abandonner, il se déclare contre vous et devient un de vos ennemis les plus dangereux et les plus acharnés. Mais au contraire, les dons de Dieu sont immuables, sans interruption, immortels, stables, et n'ont d'autres limites que l'éternité. Faisons donc tous nos efforts pour obtenir ces biens, mériter cette paix assurée et ces jouissances éternelles en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXXI.

« Je me suis réjoui de ce qui m'a été dit : Nous irons dans la maison du Seigneur. »

1. Voilà une parole qu'on n'aime guère à entendre aujourd'hui. Qu'on vous invite aux plaisirs du cirque ou au spectacle de l'iniquité, vous y courez en foule. Si on vous appelle à la maison de la prière, c'est le petit nombre qui répond à cet appel. Les Juifs se conduisaient bien différemment, et quelle honte qu'ils soient ici plus zélés que les chrétiens! Mais d'où leur venaient donc ces sentiments? Je le dis de nouveau, c'est la captivité qui les rendit meilleurs. Avant cette épreuve, ils n'affectaient que de l'indifférence et du dégoût pour le temple et pour la parole de Dieu, ils se répandaient sur les montagnes, dans les vallons, sur les collines, pour s'y livrer à toute sorte d'impiétés, et voici maintenant qu'ils renoncent à ce culte sacrilége et que cette promesse les enflamme, les ranime, les remplit de courage et de joie. Ils avaient souffert de la faim et de la soif, non pas de la faim du pain et de la soif de l'eau, mais de la faim et de la soif de la parole de Dieu; instruits par leurs propres châtiments, ils recherchent maintenant avec plus d'ardeur les biens qu'ils avaient perdus. Ils allaient même jusqu'à embrasser le sol en disant : « Vos serviteurs chérissent les pierres de Sion, ils pleurent sur sa

poussière ; » *Psalm.* CI, 15. « Quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant la face de Dieu? » et encore : « Je me souviendrai de vous dans la terre du Jourdain, et de la petite montagne d'Hermon ; » et plus haut : « Je repassais ces paroles dans mon cœur, et je répandais mon âme en moi-même. » *Psalm.* XLI, 3, 7, 5. Mais quelles sont donc les choses qui se présentent à votre souvenir ? « J'entrerai dans le lieu du tabernacle admirable, jusqu'à la maison de Dieu.» *Psalm.* XLI, 5. C'est-à-dire je ferai partie de ces chœurs nombreux, de ces grandes assemblées, qui rendent à Dieu le culte qui lui est dû. « Nos pieds se sont autrefois arrêtés dans vos parvis, ô Jérusalem. » Une autre version porte : « Je me suis réjoui, lorsqu'ils me disaient : Nous sommes entrés dans la maison du Seigneur, nos pieds se sont arrêtés dans vos parvis, ô Jérusalem. » Quelle joie extraordinaire ! Il semble qu'ils sont déjà en possession des biens qui leur sont promis, et cette seule promesse les remplit d'allégresse, tant est grand leur désir de revoir et d'embrasser le temple de Dieu et la ville sainte ! Telle a toujours été la conduite de Dieu. Lorsque nous sommes insensibles aux biens que nous possédons, il nous les arrache des mains, afin que la privation produise en nous ce que la jouissance n'a pu faire. C'est ce changement qui s'opère dans les Juifs, ils s'attachent étroitement à leur ville, à leur temple et rendent à Dieu d'éclatantes actions de grâces de ce qu'ils sont rentrés dans leur patrie.

« Jérusalem, qui est bâtie comme une ville, et dont toutes les parties sont dans une parfaite union entre elles. » Ou ces paroles signifient d'après la version des Septante : Jérusalem sera bâtie comme une ville, et il s'agirait du temps qui a précédé sa construction ; ou bien d'après une autre version : Nous sommes rentrés dans Jérusalem qui est bâtie comme une ville, ce qui doit s'entendre du temps qui a suivi la captivité. Jérusalem n'était alors qu'un vaste désert et un amas de ruines, ses tours étaient abattues, ses murs renversés, tristes restes de l'ancienne patrie. A la vue de cette solitude, les Juifs revenant de la captivité rappellent le souvenir de son ancienne prospérité et de son antique splendeur, et racontent comment cette ville dont la gloire était si éclatante, qui avait un temple, des princes, des rois et des pontifes, dont la richesse et la beauté étaient sans égales, est tombée dans un état aussi humiliant. Le texte même du Psalmiste vient à l'appui de cette explication : « Jérusalem qui se bâtit comme une ville. » Car alors ce n'était pas encore une ville. Ce qui suit confirme cette explication : « Dont toutes les parties sont dans une parfaite union entre elles. » Il décrit ici ses nombreux édifices étroitements reliés entre eux sans la moindre interruption et se prêtant une sûreté mutuelle : partout des maisons compactes, parfaitement distribuées, unies entre elles et servant d'habitation à une population nombreuse. C'est cette idée que rend un autre interprète en traduisant : « Qui est parfaitement unie. » A ce premier éloge, le Psalmiste en ajoute un autre : « C'est là que montaient toutes les tribus, les tribus du Seigneur, le témoignage d'Israël, pour y célébrer les louanges du nom du Seigneur. » En effet, ce qui était le plus bel ornement de cette ville, c'était moins la grandeur et la magnificence de ces édifices, que la réunion de toutes les tribus qui s'y rendaient pour y tenir des conseils, des assemblées saintes, ou délibérer sur les intérêts du peuple de Dieu. C'est là en effet qu'était le temple et que s'accomplissaient toutes les cérémonies du culte divin. Là étaient les prêtres, les lévites, l'habitation royale, le sanctuaire, les portiques, les sacrifices, l'autel, les fêtes et les assemblées solennelles, et pour tout dire en un mot, c'est là que se trouvaient le siége et la forme du gouvernement. Les tribus étaient obligées de s'y réunir trois fois dans l'année, aux fêtes publiques et solennelles de Pâques, de la Pentecôte, de la Scénopégie, ou de la fête des Tabernacles, car il leur était défendu de se réunir ailleurs. C'est donc pour relever cette glorieuse prérogative que le Psalmiste dit : « C'est là que montaient les tribus. » Une autre version porte : « C'est là que sont montés tous les sceptres ; » il ne dit pas seulement les tribus, mais : « les tribus du Seigneur. » Toutes les tribus appartenaient bien au Seigneur, mais il ne leur était pas permis d'accomplir ces grands

Les Juifs se rassemblaient trois fois par an.



actes de religion dans leur pays, c'était la métropole qui avait l'honneur et le privilége d'attirer et de réunir toutes les tribus dans son sein.

2. Ces grandes réunions avaient pour but de donner aux Juifs la véritable connaissance de Dieu, car en se dispersant de côté et d'autre, ils eussent été exposés à se laisser entraîner au culte des idoles. Voilà pourquoi Dieu leur fit une loi de se rendre à Jérusalem pour y sacrifier, pour y prier, pour y célébrer les grands jours de fête ; il voulait ainsi renfermer dans les limites de la ville sainte, arrêter et réprimer leur esprit toujours disposé à s'égarer et à se perdre dans les voies de l'impiété. C'est cette vérité que le Prophète exprime lorsqu'il dit : « Les tribus d'Israël, témoignage du Seigneur. » Que veulent dire ces paroles : « Témoignage d'Israël ? » C'est-à-dire que c'était le plus grand, la preuve et la démonstration la plus forte de la providence de Dieu, qui ne laissaient aucune excuse aux Juifs prévaricateurs et déserteurs des autels du vrai Dieu pour embrasser le culte des idoles. Dieu ne pouvait donner une preuve plus grande de sa providence, de sa puissance, de sa sagesse. C'est là en effet qu'était lue cette loi qui contenait l'histoire des faits éclatants accomplis dans les temps anciens. Ces réunions resserraient encore les liens de la charité, par les rapports mutuels qu'elles établissaient entre eux. Ces fêtes qui se célébraient à Jérusalem étaient une occasion pour les différentes tribus d'entretenir des relations entre elles, et ces réunions générales dans la ville sainte étaient pour tous la source d'une crainte de Dieu plus grande, d'une piété plus vive, et d'autres biens innombrables. « Pour célébrer le nom du Seigneur, » c'est-à-dire pour rendre grâces à Dieu, pour l'adorer, pour le prier, lui faire des offrandes et des sacrifices qui pussent les porter à la piété, et les affermir dans l'observation des pratiques de leur religion.

Pourquoi Jérusalem était le seul lieu où l'on devait sacrifier au Seigneur.

Utilité des fêtes et des réunions religieuses.

« Car c'est là qu'ont été dressés les trônes pour rendre la justice, les trônes pour la maison de David. » Voici une autre prérogative de la ville sainte, c'est qu'elle était la ville royale, c'est le sens de ces paroles : « C'est là qu'ont été dressés les trônes pour rendre la justice, les trônes pour la maison de David. » Suivant une autre version : « Les trônes de la maison de David. » Jérusalem était, en effet, le siége d'une double souveraineté, la souveraineté des prêtres et celle des rois, unies entre elles par un lien étroit, et qui ornaient cette ville d'une double couronne et d'un double diadème. Là siégeaient les juges à qui étaient déférées toutes les causes qui dépassaient la capacité des juges ordinaires. Ainsi, lorsqu'une sentence rendue dans les autres villes soulevait quelque doute, la cause, comme cela se pratique dans les appels, était soumise à l'appréciation des juges qui siégeaient à Jérusalem, pour recevoir une solution définitive. Voilà ce qui existait dans les temps anciens ; mais quel affligeant spectacle cette ville nous offre aujourd'hui ! Une solitude profonde, un amas de ruines, quelques restes d'édifices échappés à la destruction et à l'incendie, et d'un aspect misérable, tristes et seuls vestiges qui peuvent à peine donner une faible idée de sa grandeur première. Aussi le Psalmiste ne veut point que son discours se termine par un aussi triste tableau, et il donne aux Juifs des espérances plus consolantes.

Jérusalem était une ville royale et sacerdotale.

« Demandez tout ce qui peut contribuer à la paix de Jérusalem. » Que signifient ces paroles : « Demandez tout ce qui peut contribuer à la paix de Jérusalem ? » Ou si l'on veut, priez, implorez. Une autre version porte : « Aimez Jérusalem d'un amour tendre. » C'est-à-dire, demandez qu'elle soit rétablie dans son ancienne prospérité, délivrée de ces guerres si fréquentes, et à l'abri de tout danger. Ces paroles sont donc une prière, ou si l'on aime mieux, une prédiction : « Demandez tout ce qui peut contribuer à la paix de Jérusalem, » c'est-à-dire la paix sera désormais son partage. « Et que ceux qui vous aiment soient dans l'abondance. » Une autre version porte : « Qu'ils jouissent du repos. » Une autre : « Qu'ils soient heureux, ceux qui vous aiment. » Voilà, en effet, le comble du bonheur, Jérusalem ne sera pas la seule à jouir de tant d'avantages, ils sont également assurés à tous ceux qui l'aiment. C'est ce qui ne se voyait pas autrefois, car ses ennemis acharnés, qui



lui déclaraient la guerre, avaient en partage la force, la puissance, la gloire, et la victoire suivait partout leurs pas. Maintenant, au contraire, ceux qui vous aiment jouissent d'une tranquillité assurée, ils seront à l'abri des mêmes remparts. Le Psalmiste veut parler ici ou de ceux qui devaient faire cause commune avec la ville de Jérusalem, ou de ses habitants eux-mêmes. « Que la paix soit dans votre force. » Une autre version porte : « Dans vos remparts. » Une autre : « Dans votre enceinte. » Que signifient ces paroles : « Dans votre force ? » C'est-à-dire dans ce qui fait votre constitution, dans vos habitants, dans votre prospérité. La guerre est une chose funeste et elle avait été cause de sa ruine ; voilà pourquoi il lui souhaite la paix. « Et que l'abondance soit dans vos tours. » Un autre interprète traduit : « Dans vos palais. » Un autre : « Le bonheur. » Un autre : « La tranquillité. » Ce n'est pas seulement la délivrance de tous ses maux qu'il lui prédit, mais l'heureux assemblage de tous les biens, la paix, l'abondance, la fertilité. En effet, à quoi servirait la paix à ceux qui souffrent de la pauvreté, de l'indigence et de la faim ? Et de quelle utilité serait l'abondance au milieu des horreurs de la guerre ? Il lui prédit donc ces deux grands biens, l'abondance et la paix, qui lui permettront d'en jouir. « C'est à cause de mes frères et de mes proches. » Ou il veut parler ici des peuples voisins qui avaient applaudi à la ruine de Jérusalem, et il demande à Dieu la paix, afin de les humilier et de leur faire connaître la puissance de Dieu ; ou bien ces frères sont les habitants de Jérusalem. C'est donc dans l'intérêt de mes frères et de mes proches que je demande la paix, pour qu'ils respirent enfin, puisqu'ils ont profité des dures leçons de l'adversité : « J'ai parlé de paix, en parlant de toi. »

« A cause de la maison du Seigneur, notre Dieu, je fais des vœux pour ton bonheur. » Une autre version porte : « Je parlerai de paix pour toi. » Il vient de dire : « C'est à cause de mes frères et de mes proches, » mais ce n'est pas sur leurs mérites qu'il se fonde pour demander à Dieu la paix ; il le prie de les combler de nouveaux bienfaits. C'est pour cela qu'il ajoute : « A cause de la maison du Seigneur, notre Dieu ; » c'est en vue de sa gloire, c'est pour que son culte soit rétabli, et que ses divins enseignements se répandent de plus en plus. Parmi les Juifs, en effet, les uns étaient nés pendant la captivité, les autres avaient été témoins du départ pour l'exil et du retour. Lors donc qu'ils avaient accompli leurs devoirs religieux, les anciens leur rappelaient les événements passés, leur prospérité, le cours fortuné de leurs entreprises, et la perte subite de tous ces avantages. Vous voyez comme il réprime en eux tout sentiment d'orgueil. Qu'ils ne s'imaginent pas que tant de biens sont comme la récompense des châtiments qu'ils ont soufferts pour leurs fautes, mais qu'ils sachent que la gloire de Dieu est le seul motif de leur retour dans leur patrie, et que cette pensée soit à la fois pour eux un principe de sécurité parfaite, et un préservatif contre les crimes qui les exposeraient aux mêmes châtiments. Convaincus nous-mêmes de ces vérités, faisons tous nos efforts pour ne point faillir. Et s'il nous arrive de tomber dans le péché, hâtons-nous d'en sortir et de n'y plus retomber, pour ne point entendre ces paroles qui furent dites au paralytique : « Voilà que vous êtes guéri, ne péchez plus désormais, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. » *Joan.*, v, 14. En parlant de la sorte, Notre-Seigneur a voulu apprendre aux bons à conserver avec le plus grand soin leur innocence, et à ceux qui ont été délivrés de leurs péchés à persévérer dans l'heureux changement qui s'est opéré en eux, afin que tous ensemble ils arrivent à la possession des biens éternels. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Exhortation morale.

PSAUME CXXII.

« C'est vers vous que je lève les yeux, vers vous qui habitez dans les cieux. »

Vous voyez éclater en toute circonstance les avantages de la captivité. Les Juifs étaient at-

tachés étroitement jusque-là aux choses de la terre, et mettaient leur confiance dans les Assyriens et les Egyptiens, aussi bien que dans la force de leurs remparts et la multitude de leurs richesses. Ils renoncent à tous ces appuis, pour se jeter dans les bras invincibles de Dieu, en qui seul ils placent leur espérance; ils ne peuvent aller prier Dieu dans leur temple, qui a été détruit; ils l'invoquent alors au plus haut des cieux. L'Ecriture nous dit que Dieu habite dans les cieux; n'allons pas croire qu'il puisse être renfermé dans un espace quelconque, lui qui remplit tout de son immensité. Cette expression signifie simplement que Dieu se repose de préférence au milieu des puissances célestes. C'est dans le même sens que l'Ecriture nous le représente comme habitant au milieu des hommes : « J'habiterai en eux, et je marcherai au milieu d'eux. » II *Cor.*, VI, 16. C'est pendant leur séjour chez ces peuples barbares que les Juifs reçoivent les plus sublimes leçons, et que dans cette privation absolue de toutes les ressources de la vie, ils apprennent que Dieu, en quelque endroit qu'on l'invoque, exauce promptement nos prières. Les premiers rayons d'une vie toute nouvelle allaient bientôt briller à leurs regards; aussi le prophète prélude à ce grand changemement, et, sous le voile de la comparaison, il annonce que les observances des lieux prescrits par la loi cesseront d'être obligatoires. « Comme les yeux des serviteurs sont fixés sur les mains de leurs maîtres, et comme les yeux de la servante sont attachés sur la main de sa maîtresse, ainsi nos yeux sont fixés vers le Seigneur notre Dieu, en attendant qu'il ait pitié de nous. » Quelle piété vive et ardente ! Leur espérance n'est pas un sentiment passager, elle les tient constamment attachés à Dieu, objet de leurs aspirations et de leurs désirs. Que signifie, en effet, cette comparaison qu'ils apportent? C'est qu'ils n'espèrent et qu'ils n'attendent d'aucun autre secours et protection. Car de qui le serviteur et la servante attendent-ils la nourriture, le vêtement et les autres choses nécessaires à la vie? De leurs maîtres seuls; aussi ils ne se retirent point, mais ils restent en leur présence jusqu'à ce qu'ils en aient reçu ce qui leur est nécessaire, et qu'ils leur en aient témoigné leur reconnaissance. Voilà ce qu'ils font invariablement. Si donc le Psalmiste apporte cet exemple de la servante et des serviteurs, c'est pour nous montrer qu'ils ont les yeux constamment fixés sur Dieu, qu'ils n'ont point d'autre espérance, que l'attente de son secours est l'unique objet de leurs désirs, parce qu'ils le regardent comme la source de tous les biens.

Quel admirable changement ! Il fallait auparavant les presser de recourir à Dieu, et ils ne répondaient que par l'indifférence et le dégoût. Mais aujourd'hui, l'adversité les a rendus meilleurs, ils ne veulent plus se séparer de Dieu; loin de là, ils lui promettent une fidélité constante à son service, et le supplient d'avoir pitié d'eux; en effet, le Psalmiste ne dit pas ; En attendant qu'il nous ait donné notre récompense, ou le salaire qu'il nous doit; mais : « En attendant qu'il ait pitié de nous. » Vous donc, ô homme, persévérez constamment dans la prière, que Dieu vous accorde ou non ce que vous lui demandez; quand même il ne vous exaucerait pas pour le moment, ne vous éloignez point de lui, et vous recevrez infailliblement l'objet de votre prière. Eh quoi ! la persévérance d'une pauvre veuve a triomphé d'un juge inhumain, quelle excuse donc pouvez-vous apporter, vous qui vous laissez gagner si facilement par le découragement, par la négligence, par la tiédeur? Ne voyez-vous point dans quelle dépendance les servantes sont vis-à-vis de leurs maîtresses, sur lesquelles elles tiennent constamment fixées leurs pensées comme leurs regards? Imitez leur conduite, attachez-vous à Dieu seul, abandonnez tout le reste pour être au nombre de ses serviteurs, et vous obtiendrez de Dieu tout ce que vous lui demanderez d'utile.

« Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, parce que nous sommes rassasiés d'opprobres outre mesure. Oui notre âme est rassasiée à l'excès. » Entendez-vous le langage d'un cœur contrit? C'est au nom de la miséricorde qu'ils demandent à être sauvés, que dis-je? ils n'invoquent point cette miséricorde comme s'ils en étaient dignes, ils s'appuient sur les châtiments qui leur ont été infligés, comme le disait Daniel : « Nous sommes diminués plus que toutes les

nations qui sont sur la terre. » *Dan.*, III, 37. Les Juifs tiennent ici le même langage. Nous avons souffert des maux extrêmes, nous avons été dépouillés à la fois de notre patrie et de la liberté, nous sommes devenus les esclaves des barbares, en butte à leurs outrages, en proie aux dures privations de la faim, de la soif et de la misère, l'objet continuel des insultes de nos ennemis qui nous foulaient aux pieds; daignez donc nous épargner et avoir pitié de nous. Que signifient ces paroles : « Notre âme est remplie outre mesure? » C'est-à-dire notre âme est épuisée, consumée par la grandeur de nos maux. On en voit beaucoup qui au milieu des plus rudes souffrances montrent un courage à toute épreuve. Mais pour nous, cette ressource nous est ôtée, l'adversité nous accable et nous abat. Ils n'ont pas usé comme ils le devaient de la bonne fortune, Dieu les en punit par les revers de l'adversité; c'est la conduite que nous lui voyons tenir constamment. Adam avait abusé des joies du paradis terrestre, Dieu l'en punit en le chassant dehors. L'égalité d'honneur que Dieu avait accordée à Eve son épouse, fut cause de sa perte, Dieu lui fit trouver le remède à cette faute dans la soumission et la dépendance. Les Juifs eux-mêmes s'étaient laissés entraîner par la liberté et le calme d'une longue sécurité, dans des excès monstrueux de dérèglement et de dissolution; Dieu les ramène à lui par une voie tout opposée. Voici donc le langage qu'ils lui tiennent pour implorer sa miséricorde : « Notre âme a été rassasiée outre mesure. Elle est devenue un sujet d'opprobre à ceux qui sont dans l'abondance, et de mépris aux superbes. » Suivant une autre version : « Notre âme a été rassasiée outre mesure des discours de ceux qui sont dans l'abondance et des mépris des superbes. » Suivant une autre : « Elle a été rassasiée des railleries des insolents. » Suivant une troisième : « Elle a été rassasiée du mépris de ceux qui regorgent de biens. » Ils reproduisent constamment la même pensée, et ils déplorent l'extrémité de leurs malheurs, lorsqu'ils disent : « Notre âme est rassasiée du mépris de nos ennemis. » La version des Septante présente un autre sens : « Puissent nos maux passer à nos ennemis, leur faire éprouver ce qu'ils nous ont fait souffrir, et réprimer ainsi leur faste et leur arrogance. » C'est ce que nous voyons fréquemment arriver, et c'est la conduite ordinaire de Dieu; il réprime les pensées des esprits superbes, et humilie les âmes orgueilleuses pour les retirer de la voie qui les conduirait à leur perte. L'orgueil, en effet, est le plus dangereux de tous les vices. Si donc Dieu a permis les tentations, les peines, la mort du corps, les malheurs sans nombre qui nous accablent, les infirmités et les maladies, c'est comme autant de freins destinés à réprimer les excès de l'âme superbe et enflée par l'orgueil. Gardez-vous donc de vous troubler, mon très-cher frère; lorsque l'épreuve vous atteint, rappelez-vous ces paroles du Prophète : « Il est bon que vous m'ayez humilié afin que j'apprenne vos jugements. » *Psalm.* CXVIII, 71. Recevez le malheur comme un remède, faites de la tentation un usage convenable, et vous arriverez ainsi à une tranquillité parfaite. Puissions-nous tous en être trouvés dignes par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXXIII.

« Si le Seigneur n'avait été avec nous. »

1. Je l'ai dit bien souvent, je le dis encore aujourd'hui et je ne cesserai de le répéter, les avantages de la captivité sont innombrables, et elle est de nature à ramener dans les voies de la sagesse tout esprit tant soit peu attentif. Voyez les Juifs qui couraient offrir leur encens aux idoles, méprisaient le vrai Dieu, et se livraient à tous les excès de l'impiété; entendez leur langage après la captivité, et en quels termes ils reconnaissent que Dieu seul est l'auteur de leur salut. Que dis-je? le prophète, comme un excellent conducteur, les engage à proclamer souvent cette vérité. Il leur en donne le premier l'exemple, et il leur commande ensuite, comme un maître à ses disciples, de redire après lui : « Qu'Israël dise maintenant : Si le Seigneur n'avait été avec nous

La captivité des Juifs fut un remède de Dieu pour les détourner de l'idolâtrie.

lorsque les hommes s'élevaient contre nous, ils nous auraient dévorés tout vivants. » Ils étaient, en effet, sans armes, sans ressources, misérables victimes de la captivité et de l'esclavage, à peine délivrés de leurs épreuves. Leur ville n'avait point de murailles, ou plutôt ce n'était pas une ville, et après leur retour ils étaient en proie à tous leurs ennemis; mais Dieu leur tint lieu de remparts et de forteresse. Disons donc aussi nous-mêmes : « Si le Seigneur n'avait été avec nous, ils nous auraient dévorés tout vivants. » Car que n'aurait pas fait le démon, notre ennemi acharné, si Dieu n'eût été avec nous? Ecoutez ce que Jésus-Christ dit à Pierre : « Simon, Simon, voilà que Satan a désiré vous passer au crible comme le froment, et moi j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas. » *Luc.*, XXII, 31. En effet, le démon est une bête cruelle et insatiable, et si on ne le reprenait continuellement, il répandrait partout la confusion et le désordre. Dieu abandonna tant soit peu à sa fureur le saint homme Job, et le démon renversa sa maison de fond en comble, mit sa chair en lambeaux, et, spectacle épouvantable, lui enleva toutes ses richesses, tua ses enfants, fit de son corps une fourmilière de vers, souleva contre lui sa femme, ses amis, ses ennemis, ses serviteurs, qui l'accablèrent d'outrages; dites-moi, ne détruirait-il pas tous les hommes, si Dieu par mille moyens ne mettait un frein à sa fureur? Voilà ce qui fait dire ici au Psalmiste : « Si le Seigneur n'était avec nous. » Les Juifs, en effet, étaient en très-petit nombre à leur retour, en butte au mépris et aux attaques de leurs ennemis. Dieu donnait ici une preuve de sa sagesse; ce n'était pas tout d'un coup, mais peu à peu et par degrés, qu'il voulait leur donner la paix et la sécurité. Il agissait ainsi pour les maintenir dans la connaissance de son saint nom, et les empêcher d'oublier les enseignements de la captivité. Les hommes, une fois délivrés de leurs épreuves, tombent facilement dans la négligence. Que fait donc Dieu? Il entremêle constamment les tentations avec les biens qu'il leur accorde, pour leur faire trouver dans ces tentations un exercice continuel de sagesse. Ainsi, il ne laisse pas toujours les hommes dans l'affliction, à laquelle ils finiraient par succomber, mais il ne veut pas non plus qu'ils jouissent d'une paix sans interruption qui les porterait au relâchement; il les sauve donc par un heureux mélange de ces deux éléments.

« Ils nous auraient dévorés tout vivants. » Voyez sous quels traits il dépeint la cruauté de ses ennemis. Que d'hommes, en effet, aussi cruels, plus cruels même que les bêtes féroces à l'égard de leurs semblables! Dès que la bête sauvage est tombée sur sa proie, sa fureur se calme et elle se retire, ou si elle est repoussée, elle ne revient plus à la charge. Les hommes, au contraire, lorsqu'ils ont échoué dans leurs desseins, redoublent leurs attaques, et vont jusqu'à désirer se nourrir de la chair de leurs semblables. Tel est le caractère de la colère, elle ne raisonne pas, c'est une passion qui enflamme notre âme d'une ardeur impétueuse. Comment guérir cette maladie? Réfléchissons sur ce que nous sommes, méditons sur la mort et sur ceux qu'elle frappe tous les jours à nos côtés, considérons notre nature qui n'est que cendre et poussière. Si la beauté de votre visage vous trompe encore et vous séduit, allez visiter les tombeaux et les cercueils de vos ancêtres, considérez le triste état de leurs restes mortels réduits en terre et en poussière; ce spectacle sera pour vous une grande leçon d'humilité. Ne dites pas que ce langage est trop sévère. Lorsque ceux qui ont été atteints de la fièvre entrent en convalescence, ils ont besoin de respirer un air pur; ainsi, ceux dont les passions troublent si souvent la raison, trouvent près des tombeaux, comme dans une campagne salutaire, un remède à tous leurs maux. La vue seule d'un cercueil suffit pour rabattre l'orgueil le plus insolent. Transportez-vous ensuite par la pensée à ce jour terrible du jugement à venir, songez à l'interrogatoire que vous subirez, au compte qu'il vous faudra rendre, aux supplices qui ne seront jamais allégés. Ces considérations seront comme autant de chants qui apaiseront les passions de votre âme. Songez encore à ceux qui parmi les hommes tombent dès la vie présente, du faîte des richesses dans l'extrême pauvreté, de la gloire dans l'ignominie. Si donc vous vou-

lez encore céder à la colère, que ce ne soit point contre votre semblable, mais contre l'esprit mauvais; c'est sur lui qu'il faut décharger votre colère, ne vous réconciliez jamais avec le démon ; tournez, épuisez contre lui toute votre fureur, tendez-lui vos piéges, et ne cessez de lui faire une guerre acharnée. « Lorsque leur fureur était allumée contre nous, bientôt les eaux nous eussent engloutis. Notre âme a traversé le torrent, peu s'en est fallu que notre âme n'ait traversé une eau d'où elle n'aurait pu se tirer. » Ce torrent, cette eau, c'est la grande colère de nos ennemis. L'eau, en effet, se précipite sans mesure avec une force et une impétuosité qui entraînent tout ce qu'elle rencontre sur son chemin. Remarquez que ces expressions métaphoriques ne figurent pas seulement la violente irruption, mais la courte durée de ces épreuves.

2. Gardons-nous donc de nous décourager lorsque le malheur vient fondre sur nous. Quel qu'il soit, c'est un torrent qui passe, c'est une nuée qui se dissipe. Oui, quelle que soit votre infortune, elle aura une fin; quelque amer que soit votre chagrin, il ne durera pas toujours. S'il devait toujours durer, la nature n'y suffirait pas. Mais un grand nombre, me direz-vous, sont entraînés par ce torrent. La cause n'en est point dans la violence du mal, mais dans la faiblesse de ceux qui se laissent si facilement abattre. Voulons-nous n'être pas entraînés nous-mêmes? descendons dans les profondeurs de ce torrent, considérons-en tous les endroits, et saisissons-nous de l'ancre divine pour n'avoir à redouter aucun naufrage. Un torrent n'est terrible que pour un temps, et il s'apaise ensuite au point de ne plus laisser aucune trace. « Encore un peu, l'eau nous aurait engloutis. » Suivant une autre version : « Alors les eaux nous auraient inondés en passant sur notre âme comme un torrent, et notre âme aurait traversé une eau dont elle n'aurait pu se tirer. » Suivant une autre : « Alors les superbes auraient passé sur notre âme comme un torrent. » Voyez-vous la puissance du secours de Dieu qui n'a point permis qu'ils fussent submergés au milieu de ce déluge de maux? Si donc il laisse ce torrent grossir, ce n'est point pour nous accabler, mais pour nous éprouver davantage et donner des preuves plus éclatantes de sa puissance. Les superbes dont parle ici le Psalmiste sont les ennemis du peuple de Dieu qui se sont précipités sur lui avec la violence d'un torrent impétueux sans pouvoir lui faire aucun mal. Pourquoi? parce qu'il avait pour lui la protection de Dieu, une assistance toute céleste, un secours invincible.

Aussi, après avoir chanté sa délivrance, il proclame le nom du libérateur et célèbre ses louanges : « Béni soit le Seigneur qui ne nous a pas livrés en proie à leurs dents. Notre âme s'est échappée telle que l'oiseau du filet de l'oiseleur. » Voyez-vous d'un côté la faiblesse des Juifs, et de l'autre la puissance de leurs ennemis? Ces derniers, semblables à des bêtes féroces, à des lions furieux, se jettent avec autant de force que de colère sur leur proie, tout prêts à la mettre en pièces et à la dévorer; les Juifs, au contraire, sont plus faibles que le passereau. Mais la puissance de Dieu ne paraît jamais avec plus d'éclat que lorsqu'elle fait triompher la faiblesse de la force. Ce qui rendait les entreprises de ces ennemis plus dangereuses, ce n'est pas seulement leur puissance, la terreur qu'ils inspiraient, la fureur qui les animait, leur soif de sang et de carnage, et d'un autre côté la faiblesse des Juifs, leur petit nombre qui les exposait sans défense à toutes les attaques; mais les Juifs étaient surpris au milieu des plus grands malheurs, environnés de difficultés de toute espèce, et ne voyaient partout que des ennemis à combattre. Cependant celui qui a la souveraine puissance en partage, et qui peut sauver du milieu même des plus affreux dangers, nous a délivrés avec une étonnante facilité. C'est le sens de ces paroles : « Notre âme a été délivrée comme un passereau du filet des chasseurs. Le filet a été rompu et nous avons été sauvés. » De quelle manière, il nous l'apprend dans les paroles suivantes : « Notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. » Admirez la force et la puissance de celui qui est venu à leur secours. Il a fait disparaître tout ce qui pouvait

servir d'appui aux embûches de leurs ennemis. On peut également entendre ces paroles dans le sens anagogique et les appliquer tant au démon qu'au genre humain. Le Psalmiste nous montre comment il nous a délivrés de ses filets, comment il les a brisés et anéantis du jour où il a dit à ses disciples : « Marchez sur les serpents et les scorpions et sur toute la force de l'ennemi. » *Luc.*, x, 19. Ce n'est donc plus une guerre ouverte qu'il vous fait, vous ne combattez plus à armes égales. Le démon est renversé et couché honteusement à terre, tandis que vous êtes debout, que vous le dominez et le frappez de haut. Il est épuisé, sans force, tandis que vous êtes plein de vigueur.

Comment donc expliquer ses fréquentes victoires ? Par notre lâcheté, par la négligence de ceux qui restent plongés dans un honteux sommeil. Essayez au contraire de lui résister, il n'osera vous attaquer de front. Si vous êtes vaincu pendant que vous dormez, n'en accusez pas sa puissance, mais votre négligence. Quel est celui, fût-il le plus faible de tous les hommes, qui ne pourrait vaincre un homme endormi ? Le fort a été enchaîné, toutes ses armes lui ont été enlevées, sa puissance a été brisée, sa demeure renversée, et ses glaives ont perdu toute leur force. Que voulez-vous davantage? Pourquoi cette crainte, pourquoi cette appréhension ? On vous commande de fouler aux pieds un ennemi dont les forces sont épuisées, encore une fois, pourquoi cette frayeur, pourquoi cette anxiété ? Avez-vous donc oublié quel est celui qui nous prête son appui ? Considérez non-seulement la faiblesse de votre ennemi, mais la grandeur du secours qui vous est donné. Les révoltes de la chair ont été comprimées, vous êtes déchargé du poids du péché, vous avez reçu la grâce de l'Esprit saint comme une onction fortifiante. « Car ce qui était impossible à la loi, parce qu'elle était affaiblie par la chair, Dieu l'a fait en envoyant son propre Fils revêtu d'une chair semblable à la chair du péché, et à cause du péché, il a condamné le péché dans la chair, afin que la justice de la loi fût accomplie en nous qui ne marchons pas selon la chair. » *Rom.*, VIII, 3-4. Dieu vous a rendu maître de votre chair, il vous a donné pour armes la cuirasse de la justice, la ceinture de la vérité, le casque du salut, le bouclier de la foi, le glaive de l'esprit. Il vous a donné des arrhes de la victoire, il vous a nourri de sa chair, abreuvé de son sang ; il vous a remis entre les mains sa croix comme une lance qui ne plie jamais; enfin il a enchaîné notre ennemi, il l'a terrassé. Vous n'avez donc plus d'excuse si vous êtes vaincu, et si vous laissez au démon la gloire du triomphe, vous n'avez plus de pardon à espérer, car vous avez mille moyens de remporter la victoire. « Le filet a été brisé et nous avons été délivrés. Notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. » Vous le voyez, vous avez pour chef et pour roi le créateur de l'univers, celui qui par sa seule parole a tiré du néant tous ces corps que nous voyons, cette masse prodigieuse de la terre, cette grandeur presque infinie de l'univers. Ne vous laissez donc point abattre, mais combattez vaillamment, rien ne peut vous empêcher de remporter un triomphe éclatant. Convaincus de ces vérités, mes frères bien-aimés, soyons sobres et tempérants, combattons généreusement, ne nous laissons point aller au sommeil, mais préparons nos armes, affermissons notre courage et alors frappons notre ennemi sans relâche, afin qu'après avoir gagné sur lui une brillante victoire nous obtenions la glorieuse récompense du royaume des cieux. Puissions-nous l'obtenir par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXXIV.

« Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur sont comme la montagne de Sion. »

1. Pourquoi le Psalmiste ne dit-il pas simplement : « Comme une montagne, » mais ajoute-t-il : « De Sion ? » Que se propose-t-il en rappelant le souvenir de cette montagne? Il veut nous enseigner à ne point nous laisser ni décourager, ni abattre par les épreuves, mais à mettre toute

notre espérance en Dieu, et à supporter ainsi courageusement les guerres, les combats et les troubles. De même que cette montagne, après avoir été déserte et dépouillée de ses habitants, avait recouvré son ancienne splendeur et sa prospérité première par le retour de ceux qui l'habitaient, et par l'éclat des prodiges que Dieu continuait d'y opérer; ainsi l'homme courageux ne se laisse jamais abattre, quelque multipliés que soient les malheurs qui viennent fondre sur lui. Ne désirez donc point une vie exempte de tout danger, de toute peine, de tout malheur, mais une vie où vous soyez toujours supérieur à tous les dangers. Il y a pour un pilote une grande différence entre demeurer tranquillement dans le port, et affronter une mer agitée. Dans le premier cas, on devient lâche, mou, sans énergie. Celui au contraire, qui mainte et mainte fois a dû lutter contre les rochers cachés sous les flots, contre mille écueils, contre la violence des vents, et qui est sorti victorieux de toutes ces épreuves, a donné à son âme une force bien supérieure à celle qu'il avait déjà. Si Dieu vous a donné cette vie, ce n'est point pour que vous la passiez dans l'oisiveté, dans la mollesse, à l'abri de toute adversité, mais pour vous conduire à la gloire par l'épreuve et la souffrance. Gardons-nous donc de chercher une vie de repos, une vie parsemée de plaisirs. Ce n'est point là le désir d'une âme courageuse, d'un être raisonnable, mais bien plutôt celui d'un ver de terre, d'un animal privé de raison. Demandez donc surtout à Dieu de ne point entrer en tentation, mais si elle vient à vous assaillir, ne vous laissez aller ni à la tristesse, ni à l'agitation, ni au trouble; mais faites tous vos efforts pour en sortir avec gloire. Voyez ce que font les vaillants soldats, lorsque la trompette donne le signal du combat, ils ne voient plus que le triomphe, la victoire, et les nobles exemples de leurs ancêtres. Vous donc aussi, lorsque la trompette spirituelle se fait entendre, déployez plus de courage qu'un lion, et fallût-il affronter le fer ou le feu, avancez sans crainte. Les éléments eux-mêmes savent respecter les âmes courageuses. Les hommes de courage inspirent de la crainte jusqu'aux bêtes féroces. Malgré la faim qui les presse, malgré leur nature qui les excite, elles oublient tout à la vue d'un homme juste et mettent un frein à leur colère. Revêtez-vous donc de cette armure, et vous ne craindrez pas les flammes, quand même vous les verriez s'élever jusque dans les cieux. Vous avez un chef noble et courageux, dont la puissance n'a point de bornes, et qui d'un seul signe peut faire disparaître tout ce qui vous attriste. Il est le maître de tout ce qui existe, du ciel, de la terre, de la mer, des animaux, du feu, il peut donc tout changer et déplacer à son gré.

Quelle est donc, dites-le moi, la cause de toutes vos craintes? N'est-ce pas uniquement votre nonchalance et votre lâcheté? La mort n'est-elle point le plus grand de tous les maux? Et cependant elle est aussi une dette qu'il faut payer à la nature. Pourquoi donc ne pas travailler à nous rendre cette dette profitable? Puisqu'il vous faut bon gré mal gré marcher dans cette voie, pourquoi ne pas le faire avec profit? Aux dures épreuves de la vie présente, succéderont des biens éternels qui porteront avec eux une joie bien supérieure à toutes vos douleurs. Les peines de cette vie vous paraissent accablantes, considérez donc ceux qui sans aucune perspective de récompense sont consumés par une corruption lente, et ont à souffrir des privations continuelles, des maladies incurables et prolongées, qui leur font souvent désirer la mort. On en a même vu qui ont fini volontairement leur vie par le glaive ou par la corde. Pour vous, au contraire, le ciel vous est proposé comme récompense avec les biens qu'il renferme, et vous ne craignez pas, et vous ne tremblez pas à la vue de votre paresse, de votre lâcheté, vous surtout qui avez un protecteur si puissant? N'entendez-vous pas ce que dit le prophète : « Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur sont comme la montagne de Sion? » Cette montagne est le symbole d'une espérance ferme, invincible, inébranlable. Vous avez beau multiplier les machines, vous ne parviendrez jamais ni à renverser ni à ébranler une montagne; ainsi celui qui attaque l'homme dont l'espérance est en Dieu, verra tous ses efforts inutiles, car l'espérance en Dieu est un appui bien plus assuré que ne peut l'être une mon-

tagne. « Celui qui habite autour de Jérusalem ne sera jamais ébranlé. » Un autre interprète traduit : « Celui qui habite autour de Jérusalem est immuable à jamais. » Quoi donc, est-ce que les trois enfants et Daniel lui-même n'ont pas été ébranlés? En aucune façon : ils ont été exilés de leur patrie, il est vrai, réduits en esclavage, mais jamais ils n'en furent ébranlés, et dans un si grand bouleversement de toute chose, et au milieu de ces flots violemment agités, ils demeurèrent aussi calmes que s'ils étaient sur un rocher ou dans un port à l'abri de la tempête, sans éprouver rien de fâcheux. Etre ébranlé n'est pas, comme vous pourriez le penser, être soumis à la vicissitude des événements; non, c'est donner la mort à son âme et perdre la vertu. Or, jamais ce malheur n'arrive à ceux qui sont sages et vigilants; loin de là, les dangers les fortifient dans l'amour de la sagesse et les environne d'un nouvel éclat. Si vous voulez prendre dans le sens anagogique ces paroles : « Celui qui habite dans Jérusalem ne sera point ébranlé, » représentez-vous le bonheur de la cité des cieux. Ceux qui y sont entrés sont à l'abri de toutes les épreuves, et rien ne peut désormais les ébranler, ni les passions, ni les plaisirs, ni les occasions de péché, ni la douleur, ni les souffrances, ni les dangers, tout cela n'existe plus que dans le passé. « Jérusalem est environnée de montagnes, et le Seigneur est tout autour de son peuple, maintenant et pour toujours. » Le Psalmiste fait ressortir ici la force que la ville de Jérusalem tire de sa situation, mais il ne veut point qu'elle y place sa confiance, et il l'élève jusqu'au secours invincible de Dieu.

2. Il est vrai, dit le Psalmiste, les montagnes lui servent de remparts, mais elle n'en a pas moins besoin d'un appui tout divin pour la rendre imprenable, comme l'indique plus clairement une autre version : « Le Seigneur environne son peuple. » C'est-à-dire, ne vous confiez point dans la hauteur des montagnes, ce qui rend cette ville imprenable, le voici : « Dieu ne permettra pas que le sceptre des impies s'appesantisse sur l'héritage des justes. » Il leur fait connaître la véritable cause qui portera Dieu à venir à leur secours et qui doit être le légitime objet de leur confiance; quelle est-elle? Dieu ne permettra pas que les biens des justes passent entre les mains des pécheurs. Le but du Psalmiste est de leur inspirer une vive confiance dans le secours de Dieu, et la persévérance dans la vertu, s'ils veulent jouir à jamais de sa protection et conserver les biens qu'il leur a rendus. Il leur apprend ainsi que la tranquille possession de ces biens dépend uniquement d'eux. Le sceptre des pécheurs c'est la domination de leurs ennemis. Voici donc le sens de ces paroles : Dieu ne permettra pas qu'ils retiennent l'héritage des justes. Il l'a permis pour un temps, afin de les corriger, de les châtier, de les instruire. « De peur que les justes n'étendent leurs mains vers l'iniquité. » Une autre version porte : « C'est pour cette raison que les justes n'étendront point les mains vers l'iniquité. » Quelle est cette raison? Celle qui vient d'être indiquée, parce que Dieu se déclarera leur défenseur, leur vengeur, et qu'il chassera et repoussera leurs ennemis de leurs possessions. En d'autres termes, les justes châtiés par les épreuves, et rendus meilleurs par les biens qui leur seront rendus, persévéreront dans la vertu, et cette double leçon les empêchera de porter leurs mains vers l'iniquité. Tout ce qui leur est arrivé avait donc pour fin le plus grand bien de leur âme, l'adversité devait les corriger de leurs vices, et les biens qui leur furent donnés, leur inspirer une nouvelle ardeur pour Dieu.

« Faites du bien, Seigneur, à ceux qui sont bons et qui ont le cœur droit. » Suivant une autre version : « Accordez vos bienfaits. » « Mais pour ceux qui se détournent dans des voies obliques, le Seigneur les joindra à ceux qui commettent l'iniquité. » Vous voyez qu'en toute circonstance, il dépend de nous dans le principe d'obtenir les faveurs de Dieu ou d'encourir ses châtiments. Cependant, malgré la part que Dieu nous laisse prendre, sa bonté n'en brille pas avec moins d'éclat, et sa libéralité à notre égard est bien supérieure à tout ce que nous pouvons faire. S'agit-il de nous punir de nos fautes, il le fait avec la plus grande modération, tandis qu'il nous récompense de nos bonnes actions bien au-dessus de ce qu'elles méritent. Les cœurs droits

dont parle le Psalmiste sont les cœurs ennemis de la dissimulation et de l'artifice, les âmes sans fard et sans détour. Telle est aussi la vertu, simple et droite, tandis que le vice aime à suivre des voies détournées, toujours diverses et sans issue. Un exemple éclaircira cette vérité. Voyez celui qui cherche à mentir et à ourdir des manœuvres artificieuses, que d'expédients, que de tentatives variées, que de discours trompeurs, quelle abondance de paroles! Au contraire, celui qui dit la vérité n'éprouve ni peine ni difficulté, il n'y a chez lui ni dissimulation, ni feinte, ni rien de semblable, car la vérité brille de son éclat naturel. Les corps qui n'ont point la beauté en partage ont recours à mille ruses, à mille artifices pour déguiser leur laideur naturelle; ceux au contraire à qui la nature a donné cette beauté, brillent d'eux-mêmes sans avoir besoin d'un éclat emprunté. Ainsi en est-il de la vérité et du mensonge, de la vertu et du vice. Il résulte de là que le vice, avant même d'être puni, porte avec lui son châtiment, et qu'avant le prix que Dieu lui destine, la vertu reçoit ici-bas sa récompense. Oui, comme la vertu trouve en elle-même le prix de ses efforts avant la couronne des cieux, le vice trouve en lui un châtiment qui devance le supplice éternel. Et quel supplice plus cruel que le péché? Aussi saint Paul, parlant de ceux qui se livrent à des actes infâmes, déshonorent en eux-mêmes la fleur de l'âge, et outragent les lois de la nature, déclare que c'est là leur plus grand supplice, avant même le châtiment qui les attend. « Les hommes s'abandonnant avec les hommes à des turpitudes, et recevant en eux-mêmes la récompense due à leur égarement. » *Rom.*, I, 27. Cette récompense de leur péché, ce sont leurs infamies et leurs désordres. « Que la paix soit sur Israël. » Le Psalmiste termine par une prière, telle est la conduite ordinaire des saints; à l'exhortation, aux conseils ils joignent la prière pour faire descendre sur ceux qu'ils ont instruits le puissant secours du Ciel. Or, la paix qu'il leur souhaite n'est point la paix extérieure, mais une paix d'un ordre plus élevé. Le Psalmiste indique quelle en est l'origine, et il demande à Dieu que l'âme ne se divise pas contre elle-même en favorisant la guerre intérieure que lui font les passions. Cherchons nous-mêmes cette paix, afin de pouvoir obtenir les biens qui nous sont promis par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

PSAUME CXXV.

« Lorsque le Seigneur a fait revenir ceux de Sion qui étaient captifs, nous avons été comblés de consolations. » Une autre version porte : « Lorsque le Seigneur aura fait revenir ceux qui sont captifs, nous serons consolés. »

1. Le mot de captivité est simple dans son expression, mais il renferme des significations différentes. Il y a, en effet, une captivité désirable, celle dont saint Paul dit : « Réduisant tous les esprits en captivité dans l'obéissance de Jésus-Christ. » II *Cor.*, x, 5. Il y a une captivité qui est mauvaise, et que le même apôtre dépeint en ces termes : « Ils entraînent après eux, comme captives, des femmes chargées de péchés. » II *Tim.*, III, 6. Il y a encore une captivité spirituelle dont parle Isaïe, lorsqu'il dit : « Prêcher la délivrance aux captifs, » *Isa.*, LXI, 1, et une captivité extérieure et sensible, que les ennemis vainqueurs imposent aux vaincus; mais la première est mille fois plus dure. Ceux qui font des prisonniers en vertu des droits de la guerre, ont souvent des ménagements pour eux. Ils leur font transporter de l'eau, ou du bois, ou les chargent de donner aux chevaux leur nourriture; mais ils ne portent aucune atteinte à leur âme. Celui, au contraire, qui est devenu l'esclave du péché, a un maître impitoyable et cruel, qui exige de lui les actions les plus déshonorantes. La tyrannie du vice ne connaît ni ménagements, ni compassion. Rappelez-vous comme, après avoir réduit en esclavage le malheureux et infortuné Judas, loin de l'épargner, elle en fit un traître et un sacrilége. Ce n'est pas tout : après qu'il eut consommé son crime, elle le fit paraître devant les Juifs pour confesser sa faute, mais sans lui permettre de

recueillir le fruit de son repentir; car, avant qu'il en eut le temps, c'est elle qui lui inspira de se pendre. Oui, c'est un tyran cruel qui commande à ses esclaves des actions coupables, et couvre d'ignominie ceux qui lui obéissent. Je vous en conjure donc, faisons tous nos efforts pour échapper à son empire, combattons ce tyran sans jamais nous réconcilier avec lui, et une fois délivrés de ses chaînes, sachons conserver notre liberté. Si ceux qui ont vu se briser les fers d'un peuple barbare éprouvent une si douce consolation, quelle joie bien plus grande, quels transports d'allégresse devons-nous faire éclater, nous qui avons été délivrés de la captivité du péché ! Ce n'est pas assez, il faut conserver à jamais notre bonheur, en évitant de le perdre ou de le troubler par la rechute dans les mêmes fautes.

« Nous avons été consolés; » d'autres interprètes traduisent : « Nous avons éprouvé comme l'illusion d'un songe. » Le texte hébreu porte : *Chaolemim*. Que veulent dire ces paroles : « Nous avons été consolés ? » Nous avons été remplis de calme, de joie et de plaisir. « Alors notre bouche a été remplie de joie, et notre langue d'allégresse. » « Alors on dira parmi les nations : le Seigneur a fait pour eux de grandes choses. » « Oui, le Seigneur a fait pour nous des prodiges. » Voyez comme la joie d'être délivré de la captivité contribue à leur inspirer de meilleurs sentiments. Mais, me direz-vous, qui ne se réjouirait d'un si grand bienfait ? Rappelez-vous la conduite de leurs ancêtres lorsqu'ils furent délivrés de la servitude d'Egypte, et qu'ils se virent en liberté. Par une souveraine ingratitude, ce bienfait signalé ne fit qu'exciter leurs murmures, leurs mécontentements, leurs plaintes. Il n'en est pas ainsi de nous, dit le Psalmiste, nous sommes tout entiers aux transports de la joie la plus vive. Or, apprenez d'eux le sujet de leur joie. Ce n'est pas seulement, disent-ils, parce que nous avons été délivrés de nos chaînes, mais parce que tous les hommes connaîtront le soin providentiel que Dieu prend de nous. Alors on dira parmi les nations : Dieu a fait de grandes choses en leur faveur, le Seigneur a fait pour nous des prodiges. Cette répétition a un but, c'est de faire ressortir l'excès de leur allégresse. Ce sont les nations qui parlent dans le premier membre de phrase : dans le second, ce sont les Juifs eux-mêmes. Or, remarquez qu'ils ne disent pas : Dieu nous a sauvés, ou il nous a délivrés; mais : « Il a fait pour nous de grandes choses. » Ils veulent par là faire comprendre la grandeur des prodiges extraordinaires opérés en leur faveur. Vous voyez, et je vous l'ai dit souvent, que Dieu se servait de ce peuple pour instruire tout l'univers, soit qu'il fût emmené en captivité, soit qu'il revînt de la terre d'exil. Son retour fut pour le monde entier comme une prédication. Le bruit de ce retour se répandait partout, et rendait sensible aux yeux de tous la bonté de Dieu, qui avait opéré en faveur des Juifs des prodiges vraiment extraordinaires. En effet, Cyrus, qui les retenait captifs, leur rendit la liberté, sans qu'il en fût prié, et en cédant à l'inspiration de Dieu, qui avait touché son cœur. Et, non content de les renvoyer dans leur patrie, il les combla de ses dons et de ses largesses. « Nous en sommes remplis de joie. » « Seigneur, faites revenir nos captifs, comme le torrent dans les plaines du midi. » Comment le Psalmiste a-t-il pu dire au commencement du psaume : « Lorsque le Seigneur a fait revenir les captifs ; » et ici : « Faites revenir ? » C'est qu'il annonce ce retour comme un événement futur. Cette explication se trouve confirmée par une autre version, qui porte non pas : « Lorsqu'il faisait revenir, » mais : « Quand il fera revenir. » Le retour ne faisait que commencer et ne s'accomplit point tout d'un coup ; car il y eut plusieurs retours, et on en compte jusqu'à trois.

2. Outre cette explication, on peut encore dire que le prophète demande à Dieu que la délivrance soit pleine et entière. Un grand nombre de Juifs, en effet, voulaient demeurer dans ces contrées barbares ; il désire donc vivement de voir s'accomplir cette délivrance, et il s'écrie : « Seigneur, faites revenir nos captifs, comme le torrent dans les plaines du midi. » C'est-à-dire, en nous pressant, en nous poussant, avec une espèce de violence et une grande impétuosité. C'est cette même pensée qu'ex-

priment d'autres interprètes en traduisant, l'un : « Comme des cours d'eau, » l'autre : « Comme des canaux, » un troisième : « Comme une eau qui s'écoule. » « Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie. » Le Psalmiste parle ici des Juifs; toutefois, ces paroles trouvent leur application dans beaucoup d'autres circonstances. La vertu peut compter en échange de ses travaux sur de magnifiques récompenses. Mais le travail, la souffrance doivent précéder le temps du repos. Cette vérité s'applique même à toutes les circonstances de la vie présente; c'est pour cela que le prophète y fait allusion dans son discours, en prenant pour exemple le temps de la semence et celui de la moisson. Le laboureur qui sème doit supporter les travaux, les fatigues, les ardeurs du soleil comme les rigueurs de la saison. Il en est de même de celui qui veut pratiquer la vertu. L'homme est, de tous les êtres, celui qui est le moins fait pour le repos. Voilà pourquoi Dieu a voulu que la voie qui conduit à la vertu fût étroite et difficile. Mais ce n'est pas seulement à la vertu que le travail et la peine se trouvent attachés, toutes les professions de la vie y sont soumises, et à un bien plus haut degré; celui qui sème comme celui qui bâtit, le voyageur, le charpentier, l'artisan, tout homme, en un mot, qui veut faire quelque profit, doit se résigner à une vie de travail et de fatigues. De même que les semences ont besoin des pluies pour être fécondes, les larmes nous sont également nécessaires. La terre encore demande à être labourée, déchirée par le soc de la charrue; ainsi le soc des tentations et des tribulations doit labourer l'âme chrétienne, pour l'empêcher de produire de mauvaises herbes, amollir sa dureté et modérer les saillies de son orgueil. La terre elle-même, si elle n'est cultivée avec le plus grand soin, ne peut produire aucun fruit. Le prophète, en parlant de la sorte, veut que les Juifs se réjouissent non-seulement du retour de la captivité, mais de la captivité elle-même, et qu'ils rendent également grâces à Dieu pour ces deux événements, dont l'un est figuré par le temps de la semence, l'autre par celui de la moisson.

Ceux qui sèment dans le travail et les larmes, leur dit-il, recueillent ensuite le fruit de leurs peines. Ainsi, quand vous fûtes emmenés en captivité, vous étiez semblables à ceux qui répandent la semence. Vos jours étaient des jours de peines, de tourments et de tribulations; vous étiez exposés aux rigueurs de l'hiver, aux tempêtes, à la guerre, aux pluies, aux frimats, et vous répandiez des larmes abondantes; car les larmes sont pour les âmes affligées ce que les pluies sont pour les semences. Mais aujourd'hui, poursuit-il, vous avez reçu la récompense de tant de travaux. Lors donc que le prophète ajoute : « Ils marchaient et s'en allaient en pleurant, en jetant leur semence; mais ils reviendront avec des transports de joie, en portant leurs gerbes dans leurs bras, » il ne veut point parler de la semence du blé, mais des événements de la vie, et il nous apprend à ne point nous attrister au milieu des tribulations. Le laboureur qui sème ne se laisse point aller à la tristesse, malgré les fatigues sans nombre qu'il lui faut endurer, parce qu'il a devant les yeux l'espérance d'une riche et abondante moisson. Que celui donc qui est dans l'affliction ne se laisse point abattre, quelle que soit la grandeur de ses épreuves, mais qu'il se console dans l'attente de la moisson, et dans l'espérance des nombreux avantages dont l'affliction sera pour lui la source. Soyons nous-mêmes pénétrés de ces vérités, et rendons également grâces à Dieu de la tribulation, comme du calme et du repos qu'il nous donne. Les événements de la vie sont divers, mais ils tendent tous à une même fin, comme la semence et la moisson. Supportons donc les afflictions avec courage, avec reconnaissance; jouissons du repos et du bonheur en rendant gloire à Dieu. Nous mériterons ainsi d'obtenir les biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXXVI.

« Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, ceux qui la construisent auront travaillé en vain. Si le Seigneur ne garde la ville, en vain la sentinelle veille pour la garder. C'est en vain que vous devancez l'aurore pour vous lever. Levez-vous après que vous vous serez reposés. »

1. Ce psaume a pour objet l'état des Juifs après le retour de la captivité. Lorsque la liberté leur fut rendue et qu'ils revinrent de ces contrées lointaines, ils trouvèrent leur ville tout en ruines, ses murailles et ses tours renversées. Ils entreprirent donc de les relever, mais ils se virent attaqués de tout côté par des ennemis jaloux de leur bonheur et qui craignaient de les voir réussir. D'ailleurs ces constructions avançaient très-lentement, et elles durèrent tant de temps qu'on mit plus de quarante années à reconstruire le temple, au témoignage des Juifs qui disent au Sauveur : « On a mis quarante-six ans à bâtir ce temple. » *Joan.*, II, 20. Ils ne veulent point parler du premier temple qui fut construit par Salomon, mais de celui qui fut rebâti après qu'ils furent délivrés de la domination des Perses. En présence de ce long espace de temps qu'exigeait la reconstruction de la ville, du temple et des murs (car la reconstruction de la ville seule dura un nombre considérable d'années), le prophète enseigne aux Juifs à recourir à Dieu, en leur montrant l'inutilité absolue de leurs efforts, s'ils ne parviennent à attirer sur eux le secours divin. Sans la protection divine, leur délivrance était impossible ; sans cette même protection, il leur est également impossible de relever leurs murailles. Que dis-je, qu'ils ne peuvent ni relever leurs remparts, ni reconstruire leur ville ? Fût-elle entièrement terminée et toutes ses constructions achevées, il leur est impossible de la garder sans l'assistance divine. En leur tenant ce langage, le prophète leur donne les raisons les plus fortes pour leur persuader de mettre de nouveau leur confiance en Dieu, et de ne point l'oublier au milieu de la prospérité. C'est pour prévenir cet oubli que Dieu ne leur prodigua point tous ses biens d'une seule fois ; il ne les leur accordait que peu à peu et par partie, de peur qu'une délivrance trop prompte ne les fît retomber dans leurs anciennes iniquités. Et lors même qu'il répandait sur eux ses bienfaits, il ne cessait de les avertir, et les fréquentes attaques de leurs ennemis avaient pour but de réveiller leur négligence et leur tiédeur. Les paroles du Psalmiste doivent donc être prises dans un sens général, bien qu'il les ait dites à l'occasion de cette circonstance particulière. Il faut nous les appliquer à tous non point pour autoriser notre négligence et notre tiédeur, mais pour nous déterminer à faire tout ce qui dépend de nous, et à tout remettre ensuite entre les mains de Dieu, et à placer constamment en lui toutes nos espérances. Sans l'assistance divine nous ne pouvons réussir en rien ; de même, si nous ne répondons au secours de Dieu que par la négligence et l'oisiveté, le succès nous sera également refusé.

Le second temple fut bâti en 46 ans.

« C'est en vain que vous vous levez avant le jour ; levez-vous après que vous vous serez reposés. » Suivant une autre version : « C'est en vain que vous tardez à vous reposer. » Suivant une autre : « Que vous différez à vous reposer. » Voici le sens de ces paroles : Vous avez beau multiplier vos veilles, vous lever de grand matin, retarder le moment de votre sommeil, passer tout votre temps dans le travail et la souffrance, sans le secours d'en haut, ces efforts purement humains n'aboutiront à rien et vous ne retirerez aucune utilité de tant de peines. « Vous qui mangez d'un pain de douleurs. » Il dépeint ici la vie pénible des Juifs qui reconstruisaient leur ville, revêtus de leurs armes. D'une main ils portaient la corbeille ou des pierres, et de l'autre leur épée, se partageant ainsi pour construire et pour combattre, et chargés à la fois de leurs armes et des matériaux de construction. Comme la ville, en effet, était sans murailles et sans défense et qu'ils craignaient à chaque instant d'être attaqués à l'improviste par leurs ennemis, ils étaient obligés d'être revêtus de leurs armes en relevant les murs de la ville. On voyait là les épées, les boucliers, les glaives, et des sentinelles étaient placées au loin

pour donner le signal de l'irruption soudaine des ennemis, et sonner de la trompette à leur première approche. Mais malgré toutes ces précautions, et bien que vous vous nourrissiez d'un pain de douleurs, tous vos efforts seront inutiles si vous n'attirez sur vous la protection de Dieu. Or, si cette protection leur était si nécessaire pour rebâtir leur ville et relever ses murailles, combien plus nous est-elle indispensable pour marcher dans la voie qui conduit au ciel? « Après que Dieu aura donné le sommeil à ses bien-aimés. Voilà quel sera l'héritage du Seigneur, enfants. » Comment ces paroles se rattachent-elles à ce qui précède? Le voici, et la liaison est vraiment admirable. Si Dieu nous refuse son secours, dit le Prophète, tout est perdu sans retour; mais s'il nous l'accorde, notre sommeil est plein de douceur, notre vie calme, exempte de tout danger, et notre tranquillité parfaite.

2. Lors donc que Dieu leur aura donné le sommeil et le repos et qu'il aura repoussé les attaques de leurs ennemis, non-seulement alors ils pourront rebâtir leur ville et la garder sûrement, mais ils recevront des biens beaucoup plus précieux encore, ils deviendront les pères de nombreux enfants, et une brillante postérité croîtra sous leurs yeux. « La récompense du fruit de leurs entrailles. » Suivant une autre version : « Leur récompense sera le fruit de leurs entrailles. » C'est-à-dire qu'ils recevront pour récompense de nombreux enfants. Car, bien que ce soit l'œuvre de la nature, la protection de Dieu vient augmenter sa fécondité. La nature, en effet, ne peut se passer du secours de Dieu, et c'est à lui que la ville de Jérusalem devra la multitude de ses habitants.

Et toutefois leur bonheur ne se bornera pas à rebâtir la ville de Jérusalem, à la garder contre ses ennemis, à voir leurs enfants se multiplier, d'autres biens leur sont réservés. Quels sont-ils? les voici : « Telles sont les flèches dans les mains d'un homme fort, tels sont les enfants de ceux qui ont été éprouvés par l'affliction. » Suivant une autre version : « De ceux qui ont été enchaînés. » C'est-à-dire non-seulement ils seront en sûreté dans l'enceinte de leurs murailles et dans l'intérieur de leur ville fortifiée, non-seulement leur postérité sera nombreuse, mais ils deviendront redoutables à leurs ennemis, et redoutables comme des flèches. Ce n'est pas assez pour lui de dire : comme des flèches, il ajoute : « Comme des flèches dans la main des hommes forts. » En effet les flèches ne sont point redoutables par elles-mêmes, elles ne sont à craindre que lorsque lancées par une main vigoureuse, elles portent avec elles une mort certaine. C'est ainsi qu'ils seront eux-mêmes redoutables. De qui le Psalmiste veut-il parler? « Des enfants de ceux qui ont été éprouvés dans l'affliction. » C'est-à-dire de ceux qui ont été réduits à la dernière faiblesse et chargés des fers de l'esclavage. Il ne cesse de leur mettre sous les yeux, au temps de leur prospérité, le souvenir de leurs malheurs passés. Rien n'est plus propre en effet à leur inspirer de meilleurs sentiments que le souvenir de leurs épreuves, la vue de leur délivrance, et l'espérance des biens qu'ils attendent. « Heureux l'homme qui voit ses désirs accomplis en eux, ils ne seront point confondus, lorsqu'aux portes de la ville ils répondront à leurs ennemis. » Une autre version porte : « Heureux celui qui en remplira son carquois. » C'est-à-dire qu'ils auront à la fois en partage la force du corps, une vigueur redoutable à leurs ennemis, une belle et nombreuse postérité, une paix assurée, la splendeur de la cité, la victoire et les triomphes dans les combats. Aussi, le Psalmiste proclame-t-il heureux ceux à qui est réservée cette félicité. Ils seront, dit-il, revêtus d'armes invincibles. Mais là ne se bornera point leur bonheur, Dieu les préservera de toute confusion. Ils ne seront point confondus, lorsqu'aux portes de la ville ils répondront à leurs ennemis : Quel est ce nouvel avantage? C'est pour eux le sujet d'une gloire sans égale, d'une éclatante splendeur, d'une félicité souveraine. On ne leur reprochera plus que Dieu n'a pris aucun soin d'eux, ou qu'ils ont eu pour protecteur un Dieu impuissant, ou que leurs péchés ont entravé l'action de sa providence toute-puissante. Leur ville, son enceinte, la sureté dont jouissent ses habitants, leurs nombreux enfants, leurs armes,

leur puissance, contribueront à les couvrir de gloire. Loin d'avoir à rougir devant leurs ennemis, ils marcheront courageusement à leur rencontre, pleins de confiance, d'ardeur et de fierté, à la vue de la protection dont Dieu ne cesse de les environner. En effet, le comble du bonheur et de la félicité pour eux, c'est d'avoir pour ornement la protection de Dieu. Le prophète termine ce psaume par cette pensée pour nous apprendre à tous à rechercher cet ornement et à y placer toute notre gloire. Que ce soit là le but de nos efforts, afin que nous puissions mériter les biens éternels par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire avec le Père et l'Esprit saint dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXXVII.

« Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur. »

1. Le Prophète, remarquez-le, commence ce psaume par la même pensée qui a terminé le précédent. Il proclamait bienheureux ceux qui n'avaient à craindre aucune confusion, et dont Dieu était le protecteur et l'appui, et il donne pour exorde à ce psaume la même vérité : « Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur. » Les Juifs sont comme le point de départ du Psalmiste, mais sa proposition est générale. Rien de plus juste, en effet, que cette expression : « Tous ceux qui craignent le Seigneur. » C'est-à-dire que tout homme, quel qu'il soit, maître ou esclave, pauvre ou privé de quelqu'un de ses membres, peut sans difficulté parvenir à ce bonheur dont il parle. Il est un autre bonheur faux et mensonger trop vanté par un grand nombre, et que le concours réuni d'une multitude d'éléments peut à peine garantir; et si un seul de ces éléments vient à faire défaut, on n'est point heureux, même aux yeux des hommes. Voici par exemple un homme qui a la richesse en partage, cela ne suffit pas pour son bonheur s'il n'a en même temps la santé. Ou bien s'il est riche, mais qu'il n'ait pas l'usage de quelqu'un de ses membres, son bonheur est encore imparfait et il est plus misérable que les indigents. Combien de riches dont la vie est une lutte incessante avec les maladies, et qui estiment heureux ceux qui parcourent les rues en demandant leur pain, et qui se regardent comme les plus malheureux des hommes au milieu de leurs immenses richesses. Supposons maintenant un homme qui joint la santé aux richesses, mais à qui la gloire fait défaut; nouvel obstacle à son bonheur. Il en est beaucoup, en effet, qui ont à la fois une immense fortune et une santé florissante, mais pour qui la vue de ceux qui occupent les premières places dans les armées ou dans l'Etat sont un supplice intolérable. Ils regardent comme le comble de l'infortune d'être exclus de tous les honneurs et obligés d'obéir à ceux qui souvent sont beaucoup moins riches que leurs propres esclaves.

Réunissez maintenant sur une seule tête les honneurs, les richesses, la santé, mais sans aucune sécurité. Cet homme est exposé à la fois à d'innombrables embûches, à l'envie, à la malveillance, à la haine, aux accusations, aux calomnies; dites-moi, n'est-il pas le plus infortuné des mortels, passant sa vie à trembler comme un lièvre, se défiant d'une ombre, et ne voyant dans tous les hommes qu'un sujet de crainte et d'effroi ? Mais il a su échapper à tous ces chagrins, il est aimé de tous ses semblables, tout lui arrive à souhait, la gloire, les richesses, la sécurité, les honneurs, chose que l'on ne voit jamais, mais que nous supposons réunies dans un seul homme; il possède donc tous les éléments de bonheur, rien ne s'oppose à ses desseins, il a tout ensemble la faveur du peuple, la santé du corps, une sécurité parfaite, il est à l'abri de toutes les attaques. Et cependant, avec tout cela, il ne faudra qu'une méchante femme pour le rendre plus malheureux que ceux qui sont privés de tous ces avantages. Mais non, sa femme est parfaite et selon ses désirs, ses enfants seulement sont vicieux, il est encore le plus infortuné des hommes. Ou bien, il n'a point d'enfants : nouvelle source de chagrins et de larmes. C'est-à-dire de quelque côté qu'on se tourne sur la terre, on ne voit que précipices. Pourquoi donc prolonger cette énuméra-

tion? Un méchant serviteur suffit souvent pour tout bouleverser, pour tout confondre, et rien n'est plus incertain que de placer sa gloire dans les hommes.

Il n'en est pas ainsi de celui qui craint Dieu; délivré des flots agités du monde, il jouit d'un calme parfait comme dans un port assuré, et goûte les fruits du véritable bonheur. Aussi le Psalmiste laisse de côté tout le reste pour ne s'attacher qu'à proclamer le bonheur de celui qui craint Dieu. La félicité de la terre exige comme condition de son existence le concours de tous ses éléments réunis, et alors même elle est souvent ébranlée par les choses qui ont servi à la former. Combien de fois n'a-t-on pas vu les richesses devenir une cause de ruine, la mort frapper une épouse éclatante de beauté, des serviteurs traîtres à leur maître, des fils parricides? En un mot, comme je l'ai dit, tout sur la terre n'est qu'incertitude et déception. Mais pour le bonheur de celui qui craint Dieu, réunissez contre lui tous les événements contraires, loin d'en recevoir la moindre atteinte, il n'en deviendra que plus fort et plus durable. Oui, supposez la pauvreté, l'ignominie, un corps mutilé, une épouse querelleuse, des enfants vicieux, enfin tout ce que vous voudrez, rien n'est capable d'abattre ou d'ébranler cette félicité. Elle ne dépend point des événements de la terre, et n'a rien à craindre de leurs vicissitudes; sa racine est dans les cieux, et c'est ce qui la rend inébranlable. Prouvons, si vous le voulez, cette vérité par quelques exemples. Joseph n'était-il pas esclave, sur une terre étrangère, exilé loin de sa patrie, vendu aux barbares, aux Sarrasins d'abord, et puis aux Egyptiens plus cruels? N'était-il pas regardé et accusé comme adultère, indignement calomnié, jeté dans une prison, chargé de fers? Quelle atteinte reçut-il de toutes ces épreuves? Elles ne firent que contribuer à son bonheur. Voilà, en effet, ce qu'il y a d'admirable : loin de compromettre sa félicité, ces épreuves lui donnèrent un nouvel éclat, une nouvelle splendeur; car, sans ce concours de circonstances malheureuses, Joseph ne fût jamais parvenu à un si haut degré de prospérité.

2. Citons maintenant, si vous le voulez, l'exemple de ceux qui étaient le plus enfoncés dans le vice, et que l'on vit se convertir tout d'un coup et se dépouiller de toutes leurs iniquités. Quoi de plus misérable que le larron? et cependant un instant suffit pour en faire le plus heureux des hommes. Il était coupable de meurtres multipliés, puisqu'il était condamné au supplice de la croix et conduit à la mort; tous se réunissaient pour l'accuser, toute sa vie, toutes ses années n'avaient été qu'un long tissu de crimes, mais dans un seul instant il ouvrit son cœur à la crainte de Dieu, et il parvint au véritable bonheur. Voyez encore cette femme pécheresse qui faisait trafic de sa beauté et s'abandonnait à toutes les infamies; elle était la plus malheureuse des créatures, mais elle recouvra le bonheur avec la crainte salutaire de Dieu. Il n'est point de crime que la crainte de Dieu ne puisse effacer. Présentez au feu le fer le plus courbé, le plus couvert de rouille, il le rendra clair et brillant, enlèvera toute la rouille, et fera disparaître entièrement tout ce qu'il y avait de tortueux. Voilà les prodiges que la crainte de Dieu accomplit en un seul instant, et ceux qui en sont pénétrés sont invulnérables à tous les événements de la terre. Dites-moi, est-ce que Timothée n'était point d'une constitution faible, sujet à des maladies et à des souffrances continuelles? Fut-il cependant un homme plus heureux? Et que direz-vous de Job? N'était-il pas réduit à la dernière misère, privé de ses enfants, dévoré dans son corps par d'affreux ulcères, en butte aux reproches, aux outrages, aux insultes, en proie à la faim et à tous les maux qui peuvent accabler l'humanité? Et malgré ces rudes épreuves, il était le plus heureux des hommes. Loin de l'accabler, elles ne firent que l'affermir davantage. Sa femme elle-même vint mettre le comble à ses maux en le poursuivant de ses invectives, et elle ne fit que faire éclater davantage sa vertu.

C'est à la vue de ces merveilles que le Prophète s'écrie : « Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur, et qui marchent dans ses voies. » Ne croyez pas, semble-t-il dire, qu'il suffise d'avoir la crainte de Dieu, il faut encore mar-

cher dans ses voies, et c'est pour cela qu'il réunit deux choses : la crainte et les œuvres. Il en est beaucoup, en effet, dont la foi était parfaite, mais la vie criminelle et qui ont été les plus malheureux des hommes. C'est donc pour ne point exposer ses paroles au démenti qu'elles recevraient de ces exemples qu'il ajoute : « Qui marchent dans ses voies. » Or, quelles sont les voies de Dieu, si ce n'est une vie conforme aux inspirations de la vertu ? Elle est le chemin le plus sûr pour monter au ciel, entrer dans la cité de Dieu, et voir Dieu lui-même autant qu'il est possible à l'homme de contempler son essence. Il appelle ces voies les voies de Dieu, parce qu'elles conduisent sûrement dans le ciel et jusqu'à Dieu. Et il n'a point dit, la voie, mais « les voies, » pour nous apprendre qu'elles sont nombreuses. Dieu les a multipliées, afin que leur grand nombre nous permît d'y marcher avec plus de facilité. En effet, parmi les hommes, il en est qui se distinguent par la pratique de la virginité, d'autres qui mènent une vie sainte dans le mariage, d'autres enfin qui se sanctifient dans le veuvage. Ceux-ci se dépouillent de tous leurs biens, ceux-là n'en abandonnent qu'une partie; les uns ont toujours suivi la voie droite, les autres y sont rentrés par la pénitence. Vous le voyez, Dieu vous a ouvert un grand nombre de voies pour vous rendre le choix plus facile. Vous n'avez pu conserver à votre corps la pureté du baptême ; mais vous pouvez lui rendre cette pureté par la pénitence, par le bon emploi de vos richesses, par vos aumônes. Vous n'avez point d'argent ; vous pouvez au moins visiter les malades, porter des consolations aux prisonniers, offrir un verre d'eau froide, pratiquer l'hospitalité, donner deux oboles à l'exemple de la veuve, gémir des souffrances des affligés, car c'est là aussi faire l'aumône. Mais vous êtes dans la dernière détresse, et votre corps est si faible que vous ne pouvez vous remuer. Supportez avec courage et action de grâces cette triste situation, et une grande récompense vous est assurée.

C'est en cela que la conduite de Lazare fut admirable. Il n'assista personne de ses aumônes ; comment l'aurait-il fait, lui qui manquait même du nécessaire ? Il ne descendit point dans les prisons, il ne pouvait même se lever et se tenir debout. Il ne visita aucun malade ; comment l'eût-il pu faire, lui dont les chiens venaient lécher les ulcères ? Et cependant il obtint la magnifique récompense de la vertu, pour avoir supporté courageusement ses souffrances, pour avoir vu sans proférer le moindre murmure ce riche inhumain passer sa vie dans les honneurs et les plaisirs, tandis qu'il était plongé dans un abîme de maux. Voilà pourquoi Abraham reçut dans son sein ce pauvre qui ressemblait plutôt à un mort qu'à un homme vivant, et dont la vie s'était écoulée inutile en apparence sous les portiques du riche, où il était étendu. Il fut proclamé vainqueur, reçut la même couronne que ce patriarche qui s'était rendu célèbre par tant d'actions éclatantes, et fut accueilli dans son sein. Cependant il n'avait fait aucune aumône, défendu aucun opprimé ; il n'avait pratiqué ni l'hospitalité, ni aucune autre œuvre semblable ; il s'était contenté de rendre grâces à Dieu au milieu de ses souffrances, et il avait ainsi mérité la brillante couronne réservée à la patience. C'est une grande chose en effet que l'action de grâces, la sagesse et la patience, qui lutte contre des souffrances si nombreuses et si vives. C'est la vertu portée jusqu'à l'héroïsme. C'est cette vertu qui fut couronnée dans Job, et qui faisait dire au démon : « L'homme donnera peau pour peau et il abandonnera tout pour sauver sa vie ; mais étendez votre main, et frappez sa chair. » *Job*, II, 4-5. Rien de plus cher en effet que d'imposer un frein à son âme en proie à la douleur, pour la préserver de tout péché. C'est un sacrifice comparable au martyre, c'est la plus méritoire de toutes les œuvres.

3. Vous donc aussi, mon bien-aimé frère, lorsque vous êtes éprouvé par les maladies, par les fièvres, par les souffrances, et que la douleur est sur le point de vous arracher un blasphème, sachez vous maîtriser, remerciez Dieu, rendez-lui gloire, et la même récompense vous est assurée. Car pourquoi proférez-vous ces blasphèmes et ces paroles amères? En recevez-vous quelque adoucissement à votre douleur? Quand



même elle en deviendrait moins cuisante, vous ne devriez point vous permettre cette audace, et sacrifier le salut de votre âme au soulagement de votre corps. Mais bien loin d'en être adoucie, votre douleur n'en devient que plus vive. En effet, lorsque le démon voit qu'il a réussi à vous faire tomber dans les blasphèmes, il attise le feu qui vous dévore, il rend votre douleur plus insupportable pour vous amener à faire ce qu'il désire. Je le répète, quand même vos souffrances en seraient adoucies, vous ne devriez point vous permettre ces blasphèmes, mais puisque vous n'en retirez aucun profit, pourquoi vous donner ainsi gratuitement la mort? Ne pouvez-vous garder le silence? Rendez donc grâces à Dieu, et sachez glorifier Celui qui vous éprouve dans la fournaise de la souffrance. Au lieu de blasphémer Dieu, que votre bouche célèbre ses louanges. Vous mériterez ainsi une grande récompense et un adoucissement certain à vos douleurs. C'est ce que faisait le saint homme Job, lorsqu'il disait : « Dieu a donné, Dieu a ôté. » *Job*, I, 21. Et encore : « Si nous avons reçu les biens de la main Dieu, pourquoi ne pas en recevoir les maux? » *Job*, II, 10.

Mais, me direz-vous, il ne m'a jamais donné de richesses? Votre blessure en est moins profonde. Il est bien plus pénible, en effet, de se voir dépouillé des richesses qu'on possède, que de vivre dans la pauvreté sans avoir jamais rien perdu. Un grand nombre de pauvres, en comparant leurs infortunes aux souffrances des autres, se regardent comme beaucoup plus malheureux par ce rapprochement. Mais quand, laissant de côté les autres, on ne se compare qu'avec soi-même, la douleur est d'autant plus profonde que le souvenir de la jouissance rend plus vif le sentiment de la privation actuelle. Ainsi il est beaucoup moins pénible de n'avoir jamais d'enfants que de perdre ceux que Dieu nous a donnés. En effet, il y a une grande différence entre ne point recevoir, et perdre ce qu'on a reçu. Supportez donc courageusement tout ce qui peut vous arriver, c'est là pour vous un vrai martyre. Lorsqu'on commande à un homme de sacrifier aux idoles, ce n'est pas le refus de sacrifier qui fait le martyre, mais le supplice sanglant qui est la conscience de ce refus. Ainsi lorsque la douleur met sur vos lèvres le blasphème, ce qui fait de vous un martyr, c'est la patience avec laquelle vous supportez vos souffrances plutôt que de laisser échapper une seule parole injurieuse à Dieu. Pourquoi Job fut-il couronné? Ce n'est pas pour avoir refusé de sacrifier aux idoles sur l'ordre qui lui en était donné, mais parce qu'il a supporté son infortune avec un courage inébranlable. Paul lui-même a été proclamé vainqueur en récompense des coups de fouet, des tribulations, et de toutes les autres épreuves qu'il a endurées en rendant grâces à Dieu.

« Vous mangerez le fruit des travaux de vos mains, vous serez heureux et tout vous réussira. » Pourquoi donc proclame-t-il de nouveau ce bonheur? Parce qu'il en connaît et qu'il aime à en contempler la grandeur. Et que signifient ces paroles : « Tout lui réussira. Votre épouse sera comme une vigne abondante dans les coins de votre maison. » Suivant une autre version : « Dans l'intérieur. » Suivant une autre : « Dans les endroits les plus retirés de votre maison. » « Vos enfants seront autour de votre table comme de jeunes plants d'olivier. C'est ainsi que sera béni l'homme qui craint le Seigneur. » Que dites-vous, je vous prie? voilà donc l'objet de ce bonheur et les avantages que vous lui promettez? L'abondance intérieure, la jouissance paisible de ses travaux, une épouse féconde, une nombreuse famille? Non, tous ces biens n'arrivent que comme accessoires : « Cherchez le royaume de Dieu, nous dit le Sauveur, et le reste vous sera donné comme surcroît. » *Luc.*, XII, 31. Le prophète s'adresse à des âmes encore imparfaites, et il les instruit comme des enfants par des choses sensibles; n'en soyez pas surpris. Saint Paul, au temps où il prêchait une sagesse si sublime, était obligé de tenir ce langage aux âmes encore rampantes qu'il instruisait, à plus forte raison le Psalmiste prophète. Et dans quelles circonstances saint Paul parle-t-il de la sorte? Dans une multitude d'endroits. Quand il traite de la virginité, il ne dit rien des avantages qu'elle réserve à ceux qui la pratiquent, il ne parle que de l'affranchissement

des embarras du mariage. Il tient la même conduite lorsqu'il parle de l'honneur dû aux parents : « C'est, dit-il, le premier commandement auquel Dieu ait joint une promesse. » *Ephes.*, VI, 2. Quel est ce commandement : Honorez votre père et votre mère afin que vous viviez longtemps sur la terre. Lorsqu'il recommande la longanimité à l'égard des ennemis, il propose encore une récompense sensible : « En faisant cela, dit-il, vous amasserez des charbons ardents sur leur tête. » *Rom.*, XII, 20. Jésus-Christ n'en use pas ainsi, il recommande la virginité et lui montre en perspective le royaume des cieux ; lorsqu'il fait un précepte de l'amour des ennemis, il nous promet que nous serons semblables à Dieu, autant que les hommes peuvent le devenir. Déjà dans l'Ancien Testament, où les hommes étaient instruits par des objets sensibles, les âmes plus élevées se conduisaient par des considérations plus sublimes. De là ces paroles de saint Paul : « Tous ces saints sont morts dans la foi, n'ayant point reçu les biens que Dieu leur avait promis, mais les voyant et les saluant de loin. » *Hebr.*, XI, 13. Gardons-nous donc de croire que la seule récompense de ceux qui craignent Dieu, soit la jouissance des biens de la terre, une épouse, des enfants, la prospérité dans les affaires domestiques. Ce sont là des récompenses accessoires et surajoutées. Les biens premiers et essentiels, c'est d'abord la crainte de Dieu, vertu qui porte avec elle sa récompense, et ensuite ces biens ineffables « que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a pas entendus, et que le cœur de l'homme n'a pas compris. » I *Cor.*, II, 9. « Que le Seigneur vous bénisse de Sion, afin que vous contempliez les biens de Jérusalem. » Une autre version porte : « Voyez Jérusalem dans les biens. » Ces biens sont la jouissance de la cité, les richesses, la gloire, les lumières, la prospérité, l'abondance, la paix et la sécurité.

4. « Tous les jours de votre vie. » Rien de plus juste que ces paroles : « Tous les jours de votre vie. » La plus grande marque que Dieu était l'auteur de ces dons, et la preuve la plus éclatante de sa providence, c'est qu'ils seraient à l'abri de tout événement fâcheux, de tout désastre, de toute vicissitude, tant que l'indignation de Dieu n'aurait pas elle-même interrompu le cours de ses bienfaits. « Et que vous voyiez les enfants de vos enfants. » Mais, me direz-vous, il en est un grand nombre qui, tout en craignant Dieu, n'ont jamais eu d'enfants ? Qu'est-ce que cela prouve? Lorsque nous nous séparons de tout pour nous attacher à Dieu, est-ce en vue de la vie présente ? N'est-ce pas avant tout pour être agréable à Dieu, et parce que nous espérons les biens de l'éternité? Les biens de la terre étaient alors les récompenses promises, mais pour nous, c'est le ciel et les biens qu'il renferme. Vous me dites, je craignais Dieu, et cependant je n'ai point eu d'enfants ; mais savez-vous si Dieu ne vous a pas accordé des grâces bien plus précieuses ? Dans son immense richesse, il ne répand pas ses bienfaits d'une manière uniforme, mais il sait varier ses récompenses. Que de pères de famille ont envié le bonheur de ceux qui n'avaient pas d'enfants ! Combien de riches sont morts plus misérablement que les pauvres ! Combien d'autres à qui la gloire s'était donnée sans réserve, qui en ont été ensuite percés comme d'un glaive, et ont essuyé les plus tristes revers ! Ne cherchez donc pas la raison de ces divers événements, et gardez-vous de demander à Dieu compte de ses actes, supportez tout dans un esprit de courage et d'actions de grâces. Je dirai plus, ne vous attachez à aucune des choses de la vie présente. C'est pour cela que la prière qu'il vous commande de lui adresser ne renferme qu'une seule demande qui ait rapport aux biens extérieurs. Et encore cette demande, entendue comme il faut, a-t-elle une signification spirituelle. Toutes les autres demandes ont pour objet les cieux, le royaume des cieux, la perfection chrétienne, la rémission des péchés. Une seule demande a rapport aux nécessités temporelles. Quelle est-elle ? « Donnez-nous aujourd'hui notre pain qui est au-dessus de toute substance, » *Matth.*, VI, 11, et voilà tout. C'est qu'en effet nous sommes appelés à posséder une autre patrie, nous sommes destinés à une vie meilleure, il faut donc que nos prières soient conformes à une fin aussi sublime, et quand



même nous aurions tous les biens de la terre en abondance, nous devons nous en détacher avec le plus grand soin.

« La paix soit sur Israël. » Une autre version porte : « Et voyez les enfants de vos enfants, la paix sur Israël. » Cette prière est pour tout le peuple. En effet, la paix était l'objet des désirs les plus ardents des Juifs, épuisés par des guerres prolongées. Que pouvaient leur servir tous les autres biens sans la paix? Le prophète leur promet donc le premier de tous les biens, celui qui leur en garantit la possession, c'est-à-dire la paix, et une paix perpétuelle. C'est là l'œuvre de la Providence divine qui en nous accordant ses faveurs nous en assure la jouissance. Comme les choses humaines sont de leur nature fragiles et passagères, il veut les convaincre que ces biens ne leur viendront point du hasard, mais de la protection divine et de la volonté de Dieu. C'est ce qu'il exprime par ces paroles : « Tous les jours de votre vie, » et il leur promet en même temps une paix durable. Si elle a eu des interruptions, leurs iniquités en ont été cause. En effet, lorsque Dieu menace les hommes de les punir, ils peuvent fléchir sa colère par leur repentir et il suspend alors ses châtiments. Ainsi, lorsqu'ils se rendent indignes des biens qu'il leur a promis, il revient sur ses promesses. De son côté il leur a donc promis la paix pour tous les jours de leur vie, mais leurs injustices ont interrompu le cours de ses bienfaits. En vous parlant de la sorte, je veux d'un côté que les menaces de Dieu ne vous jettent point dans le désespoir, mais qu'elles vous portent à apaiser sa colère par la pénitence; de l'autre que ses promesses ne favorisent point votre négligence, mais que vous en méritiez l'accomplissement par une vie pleine de zèle pour votre perfection. Si nous n'agissons de la sorte, ne comptons pas sur les promesses de Dieu pour nous sauver. N'avait-il pas promis à Judas d'être assis sur un trône, comme les onze autres apôtres? Cependant cette promesse n'eut point son effet, non par la faute de celui qui l'avait faite, mais par celle du traître qui s'en rendit indigne. Dieu nous a fait aussi la promesse de son royaume, gardons-nous donc d'y être indifférents, mais faisons tous nos efforts pour mériter les biens éternels par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXXVIII.

« Souvent, dès mon jeune âge, ils m'ont persécuté, peut dire Israël. Souvent ils m'ont persécuté, c'est qu'en effet ils n'ont pu rien contre moi. » Un autre interprète traduit : « Mais ils n'ont rien pu contre moi. »

1. Ce psaume se rattache encore au précédent. Comme la reconstruction du temple était interrompue, et que les travaux ne se terminaient point, le Psalmiste ranime les espérances des Juifs et prévient leur découragement. Il veut que le passé soit pour eux le garant de l'avenir, et il leur met ces paroles à la bouche. Quelle est leur signification? Les ennemis des Juifs les ont souvent attaqués, mais ils n'ont jamais pu les anéantir, ni remporter sur eux une victoire complète. Et cependant ils les ont emmenés captifs, ils les ont transportés dans une terre étrangère, et ont été leurs vainqueurs dans bien des combats. Il est vrai, mais ce n'est point à leurs propres forces, mais aux crimes des Juifs qu'ils étaient redevables de la victoire. D'ailleurs, ils n'eurent pas constamment le dessus; jamais ils ne purent anéantir la race des Juifs, ni détruire sans retour leur cité, ni perdre entièrement leur nation; mais à des victoires momentanées que Dieu leur accordait sur son peuple succédaient d'éclatantes défaites. Et comment les Juifs en devenaient-ils victorieux? Par le retour à leur ancienne prospérité. C'est ce qu'un autre interprète traduit de la sorte : « Mais ils n'ont pu l'emporter sur moi. » Les pécheurs ont fait passer sur mon dos le soc de la charrue, ils y ont prolongé leurs iniquités.» Que signifient ces paroles? Ce n'est pas comme au hasard qu'ils m'ont tendu des piéges, mais ils ne cessaient de former contre moi des complots combinés avec adresse, d'ourdir leurs trames artificieuses et de m'attaquer en secret. Ces paroles : « Sur mon dos, » sont l'expression figu-

rée ou de la dissimulation et de la perfidie, ou d'une violence qui ne connaît point de bornes. C'est-à-dire, ils ont essayé de briser ma puissance. Une autre version, au lieu de : « Ils travaillaient, » porte : « Ils ont labouré, » pour montrer le soin extraordinaire qu'ils mettaient à tendre des piéges au juste. « Ils ont prolongé leur iniquité. » Que veut dire ici le Psalmiste? A la violence inouïe de l'attaque, ils ont joint une grande persévérance. Ils ont employé un temps considérable, ils ont fait de ces embûches leur œuvre capitale, et s'en sont occupés avec une constance opiniâtre. Mais tous ces efforts ne leur ont servi de rien, grâce non pas à nos propres forces, mais à la puissance de Dieu. Aussi le Psalmiste se hâte-t-il de montrer celui qui élève le trophée et qui est l'auteur de la victoire. « Le Seigneur qui est juste, tranche la tête des pécheurs. » Une autre version, au lieu de : « La tête, » porte : « Les cordes, » c'est-à-dire, les ruses, les artifices, les perfidies. Remarquez qu'il ne dit pas : « Il a brisé, » mais : « Il a tranché, » c'est-à-dire, son opération a été décisive, il a réduit à néant leurs complots. En effet, lorsqu'ils commencèrent à rebâtir la ville, ils furent assaillis par une foule d'ennemis qui voyaient leur entreprise d'un œil profondément jaloux, et qui renouvelèrent leurs attaques non pas une ou deux fois, mais à plusieurs reprises différentes. L'Eglise a été soumise aux mêmes épreuves, elle ne faisait que de naître, et déjà elle se voyait de tous les côtés l'objet d'attaques incessantes. D'abord, ce fut de la part des rois, des peuples et des tyrans, puis vinrent les attaques insidieuses des hérétiques sous diverses formes. En un mot, de toute part on lui déclarait la guerre la plus violente et la plus acharnée. Mais tous ces efforts furent inutiles, ses ennemis furent honteusement défaits, et l'Eglise resta toujours florissante.

« Qu'ils rougissent, qu'ils retournent en arrière, tous ceux qui haïssent Sion. » Une autre version porte : « Qu'ils soient renversés en arrière. » « Qu'ils deviennent comme l'herbe des toits, qui se dessèche avant qu'on la recueille. » « Qui jamais ne remplit la main du moissonneur. » Suivant une autre version : « La paume de la main. » « Ni les bras de celui qui recueille les gerbes. » « Et dont les passants ne disent pas : La bénédiction du Seigneur soit sur vous, nous vous bénissons au nom du Seigneur. » Le Psalmiste termine cette exhortation par une prière; le récit des événements passés, joint à cette invocation, a pour but d'inspirer de la confiance à l'auditeur, en lui montrant l'injustice de cette guerre. Elle avait pour cause, en effet, l'envie et la haine, et c'est ce qui lui fait dire : « Qu'ils rougissent et qu'ils retournent en arrière, tous ceux qui haïssent Sion. » C'est-à-dire, qu'ils soient non-seulement vaincus, mais qu'ils le soient d'une manière honteuse et ridicule. Qu'ils deviennent, a-t-il dit, comme l'herbe des toits; il continue cette même figure en les comparant non-seulement à l'herbe, mais à l'herbe des toits. Sans doute, l'herbe qui croît dans un champ fertile passe bien vite; mais pour montrer le peu de valeur de ses adversaires, il les compare à l'herbe qui croît sur les toits, et tire ainsi une double preuve de leur fragilité, de la nature de l'herbe et du lieu où elle pousse. Telles sont, dit-il, les attaques de ces ennemis, qui n'ont ni racine ni fondement; ils sont comme l'herbe qu'on voit presque en même temps fleurir, et puis tomber et se flétrir d'elle-même. Telle est aussi la prospérité de ceux qui passent leur vie dans le crime. Voilà ce que deviennent les choses les plus brillantes de cette vie; elles frappent un instant notre vue, et puis elles s'évanouissent, parce qu'elles n'ont ni fondement, ni force. Gardons-nous d'y attacher notre cœur, mais que la considération de leur fragilité nous fasse désirer les biens éternels et immuables, qui sont à l'abri des vicissitudes du temps. Puissions-nous les mériter par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel soit la gloire avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXXIX.

« J'ai crié vers vous, Seigneur : Seigneur, exaucez ma prière. »

1. Que signifie cette expression : « Des profondeurs ? » C'est-à-dire, ce n'est pas seulement de ma bouche, ce n'est pas seulement de ma langue que sortent mes paroles, tandis que mon âme est errante, mais c'est du plus intime de mon cœur, c'est avec toute l'ardeur, tout le zèle dont je suis capable, c'est des profondeurs mêmes de mon âme. Voilà ce que produit la tribulation dans une âme, elle ébranle le cœur jusque dans ses fondements, et lui inspire une prière pleine d'une vive componction, qui est nécessairement exaucée. De telles prières ont une grande puissance, car elles ne peuvent être ni abattues ni agitées, quand même le démon déploierait toute sa violence pour les attaquer. Voyez un arbre vigoureux qui a poussé de profondes racines dans la terre, et qui en embrasse tous les replis, il résiste à toute l'impétuosité des vents. Si, au contraire, il ne tient qu'à la surface du sol, le moindre vent qui vient à souffler l'ébranle, le déracine et le jette à terre. Ainsi les prières qui partent du cœur et qui ont dans l'âme des racines profondes, demeurent fermes, inébranlables et ne fléchissent jamais, malgré la multitude des pensées qui viennent les assaillir, malgré toutes les attaques du démon. Celles, au contraire, qui ne sortent que de la bouche et des lèvres, et ne viennent point du fond du cœur, ne peuvent monter jusqu'à Dieu, affaiblies qu'elles sont par la tiédeur de celui qui prie de la sorte. En effet, le moindre bruit, la moindre agitation suffit pour le troubler, pour le détourner de sa prière. La bouche fait entendre des sons, mais le cœur est vide, et l'esprit est absent. Ce n'est point ainsi que priaient les saints, leur prière était si fervente qu'elle allait jusqu'à plier leur corps tout entier. C'est ainsi que le bienheureux prophète Elie cherche d'abord la solitude pour prier; puis, ayant mis son visage entre ses genoux, le cœur embrasé d'une grande ferveur, il adressait sa prière à Dieu. Voulez-vous le voir maintenant prier debout? Considérez-le s'étendant, s'élevant jusqu'au ciel, d'où il fait descendre le feu sur la terre. De même encore, lorsqu'il voulut ressusciter le fils de la veuve, il s'étendit tout entier sur l'enfant pour le rendre à la vie. Il ne priait pas comme nous avec ennui et dégoût, mais avec attention, mais avec ferveur.

Et pourquoi citer ici l'exemple d'Elie et des saints? J'ai vu des femmes dont le mari était en voyage, ou l'enfant malade, adresser à Dieu leurs prières du fond du cœur, et verser des larmes si abondantes qu'elles obtenaient ce qu'elles demandaient. Or, si ces femmes prient avec tant de ferveur pour un mari absent, pour un enfant malade, ne sommes-nous pas impardonnables de rester froids et indifférents lorsque notre âme est plongée dans la mort? Aussi, qu'arrive-t-il? C'est que nos prières restent sans effet. Considérez comme Anne priait du fond du cœur, quels torrents de larmes elle versait, et comme sa prière la transportait hors d'elle-même. Celui qui prie de la sorte, avant même d'avoir obtenu ce qu'il demande, recueille les plus grands avantages de sa prière; il impose silence à toutes les passions de son âme, apaise la colère, bannit l'envie, éteint la convoitise, affaiblit l'amour des biens de cette vie, établit son cœur dans un calme parfait et s'élève même jusqu'au ciel. De même que la pluie rend plus souple la terre desséchée qu'elle arrose; de même encore que le feu amollit la dureté du fer, ainsi une prière fervente assouplit et attendrit un cœur plus énergiquement que le feu, plus profondément que la pluie. Notre âme est molle et flexible, mais semblable à l'Ister, dont les eaux durcissent sous l'influence de la gelée; notre âme aussi, sous la triste influence du péché et de la tiédeur, s'endurcit à l'égal de la pierre. Nous avons donc besoin d'une grande chaleur pour amollir cette dureté. C'est ce que produit surtout la prière. Lors donc que vous voulez prier, ne vous proposez pas seulement d'obtenir ce que vous demandez, mais faites en sorte que la prière rende votre âme meilleure; car c'est là aussi un des effets de la prière.

Souvent une femme par ses prières obtient l'objet de ses demandes.

Le Danube ou l'Ister est souvent pris par la glace.

Celui qui la fait dans ces conditions devient supérieur à toutes les choses de la vie, son âme prend des ailes, sa pensée s'élève, sans qu'aucune passion soit capable de l'arrêter.

« Des profondeurs de mon âme, j'ai crié vers vous, Seigneur. » Remarquez ici deux choses : le Prophète a crié vers Dieu, et il a crié du fond de son âme. Ce cri n'est pas le son de la voix, mais la disposition du cœur. « Seigneur, exaucez ma prière. » Recevons aussi ces deux leçons : premièrement, que notre prière, pour être exaucée de Dieu, exige nécessairement nos efforts personnels. Aussi c'est après avoir dit : « J'ai crié vers vous du fond de mon âme, » qu'il ajoute : « Exaucez la voix de ma prière ; » secondement, qu'une prière attentive et fervente, pleine des larmes de la componction, a sur Dieu une puissance toute particulière pour en obtenir ce qu'elle demande. En effet, il ajoute : « Seigneur, exaucez ma voix, » comme un homme qui vient d'accomplir une œuvre extraordinaire, et qui a fait tout ce qui dépendait de lui. « Que vos oreilles soient attentives à ma voix suppliante. » Le Prophète se sert de l'expression figurée d'oreilles, pour exprimer le pouvoir que Dieu a de nous entendre ; de même aussi, cette voix suppliante n'indique ni les efforts de l'esprit, ni le cri extérieur de la voix, mais la vive affection du cœur. « Si vous examinez, Seigneur, nos iniquités, qui pourra, grand Dieu, subsister ? » Le Psalmiste détruit ici ce prétexte que plusieurs pourraient alléguer : Je ne suis qu'un pécheur, mes iniquités sont innombrables, je ne puis m'approcher de Dieu, le prier, l'invoquer. « Seigneur, si vous examinez nos iniquités, répond-il, qui pourra, grand Dieu, subsister ? » Qui pourra ? C'est-à-dire, personne ne pourra ; car si Dieu nous demande un compte sévère de ce que nous avons fait, il n'y a personne qui puisse jamais trouver grâce et miséricorde devant lui.

2. Si je vous parle de la sorte, ce n'est point pour favoriser la tiédeur, mais pour consoler ceux qui tombent dans le désespoir. « Car qui peut se glorifier d'avoir un cœur pur, et qui peut dire avec confiance : Je suis exempt de péchés ? » *Prov.*, XX, 9. Et pourquoi parler ici des autres hommes ? Prenons un saint Paul lui-même, et demandons-lui un compte exact de toute sa vie, il ne pourrait y résister. Il avait lu les prophètes, comme un observateur zélé de la loi de ses pères, il avait vu les prodiges qui s'accomplissaient sous ses yeux, et cependant il ne cessait de persécuter les chrétiens. Il ne s'arrêta dans cette voie qu'après cette vision merveilleuse dont Dieu le favorisa et cette voix terrible qu'il lui fit entendre. Jusque-là il continua de répandre partout le trouble et le désordre, et cependant Dieu oublie toute cette conduite coupable, il l'appelle, et le juge digne de ses grâces les plus abondantes. Que dirons-nous encore de Pierre, le chef des apôtres ? Après les prodiges et les miracles sans nombre dont il avait été témoin, après tant d'enseignements et d'avertissements qu'il avait reçus, ne fut-il pas convaincu d'avoir fait une chute des plus graves ? Et Dieu daigna aussi oublier ce crime et il établit Pierre à la tête des autres apôtres. Voilà pourquoi il lui parle en ces termes : « Simon, Simon, voilà que Satan a désiré vous passer au crible comme le froment. Et moi, j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas. » *Luc.*, XXII, 31-32. Et après ces prodiges de grâce, si Dieu venait juger les hommes sans indulgence et sans miséricorde et leur demander un compte sévère de leurs actions, il trouverait tous les hommes coupables sans exemption. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : « Ma conscience ne me reproche rien, mais je ne suis pas justifié pour cela. » « Si vous examinez les iniquités, Seigneur, Seigneur ! » I *Cor.*, IV, 4. Cette répétition n'est pas l'effet du hasard, c'est l'expression d'une âme frappée d'admiration et d'étonnement devant l'excès de la miséricorde de Dieu, l'étendue de sa grandeur, l'océan sans bornes de sa bonté. « Qui pourra subsister ? » Il ne dit pas : Qui pourra échapper ? mais : « Qui pourra subsister ? » C'est-à-dire, qu'on ne pourra même soutenir la présence de Dieu. « Auprès de vous est le pardon. » Que signifient ces paroles : « Auprès de vous est le pardon ? » Ce ne sera point au nom de nos mérites, mais en vertu de votre bonté qu'il nous sera donné d'échapper au châtiment. Votre miséricorde

seule peut nous faire éviter la justice. Si vous nous la refusez, c'est en vain que nous comptons sur nos bonnes œuvres pour nous soustraire à votre colère.

3. C'est ce que Dieu nous enseigne lorsqu'il nous dit par son Prophète : « C'est moi qui efface vos iniquités. » *Isa.*, XLIII, 25. C'est mon œuvre, l'œuvre de ma bonté, de ma miséricorde. Vos mérites ne suffiraient jamais pour vous arracher au supplice, si je n'usais à votre égard de miséricorde, et il ajoute : « C'est moi qui vous soutiens. » *Isa.*, XLVI, 4. « A cause de votre nom, je vous ai attendu, Seigneur. » « Mon âme s'est soutenue par votre parole. Mon âme a espéré au Seigneur. » Une autre version porte : « A cause de votre loi. » Une autre : « Afin que votre parole soit connue. » Or, voici l'explication de ces paroles : C'est en votre miséricorde, c'est en votre nom, c'est en votre loi que j'espère, pour arriver au salut. Si je n'avais pour appui que mes œuvres, il y a longtemps que le désespoir aurait fait place à l'espérance ; mais je considère votre loi, je me rappelle votre parole, et l'espérance rentre dans mon cœur. Quelle est cette parole? Une parole de miséricorde; n'est-ce pas lui qui a dit en effet : « Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes pensées sont au-dessus de vos pensées, et mes voies au-dessus de vos voies? » *Isa.*, LIX, 9. Et dans un autre endroit : « Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant sa miséricorde s'affermit sur ceux qui le craignent. » *Psalm.* CII, 11. Et encore : « Autant le couchant est éloigné de l'aurore, autant il a éloigné de nous nos iniquités. » *Ibid.*, 12. C'est-à-dire, je n'ai pas sauvé seulement ceux dont les œuvres étaient irréprochables, mais j'ai aussi fait grâce aux pécheurs, et au milieu de tous vos crimes, j'ai fait éclater ma puissante protection et ma sollicitude paternelle. Un autre interprète a traduit : « C'est afin que vous vous rendiez redoutable que j'ai attendu le Seigneur. » A qui, redoutable? A mes ennemis, à ceux qui me tendent des piéges, et m'ont juré une haine mortelle. Que signifient encore ces paroles : « A cause de votre nom? » Je suis pécheur, il est vrai, et mon âme est pleine de misères innombrables; cependant j'étais persuadé que pour sauver votre nom de la profanation, vous ne nous laisseriez point périr. C'est ce que Dieu lui-même nous déclare dans Ezéchiel : « Ce n'est point pour vous que je le fais, mais c'est pour mon nom, afin qu'il ne soit point profané parmi les nations. » *Ezech.*, XXXVI, 22. C'est-à-dire, nous ne sommes pas dignes d'être sauvés, nos œuvres ne peuvent nous donner aucune espérance, mais c'est en votre nom que nous mettons notre confiance, et c'est la seule espérance de salut qui nous est laissée. Une autre version porte : « A cause de la crainte, j'ai attendu le Seigneur. » Une autre : « A cause de la loi, mon âme a espéré en votre parole. » Suivant une autre version : « Mon âme a attendu sa parole. » Suivant une autre : « Mon âme a espéré, et j'ai attendu sa parole. » C'est-à-dire, ses promesses, ses déclarations réitérées de bonté et de miséricorde, ont été pour mon âme comme une ancre sacrée ; et je n'ai point désespéré de mon salut.

« Que depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit, Israël espère au Seigneur, » c'est-à-dire, toute la vie qui est figurée par le jour et la nuit. En effet, le moyen le plus assuré pour arriver au salut, est d'avoir les yeux constamment fixés sur Dieu, et de rester attaché à cette espérance malgré tant de circonstances fâcheuses qui peuvent nous jeter dans le désespoir. Dieu est un rempart indestructible, une forteresse imprenable, une tour inattaquable. Lors même donc que par suite des événements vous seriez menacé de la mort, d'un danger sérieux, d'une ruine complète, ne cessez point d'espérer en Dieu, et d'attendre de lui votre salut. Tout lui est aisé et facile, et il saura bien vous ménager une issue au milieu des dangers les plus inextricables. Ce n'est donc point seulement au temps de la prospérité que vous devez attendre la protection divine, mais surtout lorsque vous avez à lutter contre la fureur des flots et la violence de la tempête, et que vous êtes menacé des derniers dangers. C'est le moment que Dieu choisit de préférence pour faire éclater sa puissance. Le Prophète nous engage donc ici à espérer constamment en Dieu, dans tout le cours de notre vie.

« Car dans le Seigneur est la miséricorde et une abondante rédemption. » « C'est lui qui rachètera Israël de toutes ses iniquités. » Que signifient ces paroles : « Dans le Seigneur est la miséricorde ? » C'est-à-dire, il y a en Dieu un trésor, une source de miséricorde qui ne cesse de jaillir sur les hommes. Or, à la miséricorde se trouve jointe la rédemption, et non pas une rédemption ordinaire, mais une rédemption abondante, et un océan immense d'amour. Quand bien même nos péchés nous auraient gravement compromis, ne nous laissons aller n au découragement, ni au désespoir. Lorsqu'un tribunal est présidé par la clémence et la miséricorde, le juge n'exige pas un compte aussi rigoureux des crimes qui ont été commis, parce que l'inclination qui le porte à pardonner lui fait fermer les yeux sur une multitude de fautes. Telle est la conduite de Dieu, dont l'inclination et la propension naturelles sont de faire miséricorde et de pardonner. « C'est lui qui rachètera Israël de toutes ses iniquités. » Si telle est la nature de Dieu, et si la grandeur de sa miséricorde doit s'étendre partout, il est évident qu'il sauvera son peuple, et qu'il le délivrera non-seulement du châtiment, mais de ses péchés. Puisque nous sommes instruits de ces vérités, persévérons dans la prière, et ne cessons jamais de prier, que nous soyons exaucés ou non. Dieu est le maître de nous accorder ce que nous lui demandons, mais il est aussi le maître de nous l'accorder quand il le veut, et il sait parfaitement quel est le moment favorable. Ne cessons donc de prier Dieu, de l'invoquer en nous confiant dans sa bonté, dans son amour. Ne désespérons jamais de notre salut, mais travaillons à l'assurer par nos œuvres ; Dieu alors ne nous fera point défaut, car il y a en lui une miséricorde ineffable et une bonté infinie. Puissions-nous tous en ressentir les heureux effets, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXXX.

« Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil, et mes yeux ne se sont point portés en haut. » Suivant une autre version : « Ils ne se sont point élevés. Je n'ai point marché sur les hauteurs ni dans des voies au-dessus de moi. » Une autre version porte : « Dans les grandeurs. » Une autre : « Dans les choses magnifiques et qui me surpassent. »

Que veulent dire ces paroles ? Saint Paul déclare que lors même qu'on y est forcé, c'est une folie de se louer soi-même. « J'ai fait une folie en parlant avantageusement de moi, c'est vous qui m'y avez contraint. » II *Cor.*, XII, 11. Comment donc le prophète semble-t-il ignorer cette vérité, et se glorifie-t-il non pas en présence de deux, trois, ou dix personnes, mais en face de l'univers entier ? Et en quels termes se glorifie-t-il ? Je suis humble et plein de modération, d'une modestie et d'une simplicité excessive. C'est le sens de ces paroles : « Comme un enfant sevré sur le sein de sa mère. » Pourquoi donc tient-il ce langage ? Parce qu'il n'est pas absolument défendu de se louer, quelquefois même cela est nécessaire, et dans certaines circonstances il serait déraisonnable non point de nous glorifier, mais de garder le silence. Voilà pourquoi saint Paul disait : « Que celui donc qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. » II *Cor.*, X, 17. Celui en effet qui ne se glorifie pas dans la croix, commet à la fois un acte de folie et un grand crime. Celui qui ne se glorifie pas dans la foi est le plus malheureux des hommes, et celui qui met ailleurs sa gloire et sa confiance ne doit s'attendre qu'à une ruine certaine. Voilà pourquoi saint Paul s'écriait avec tant d'assurance : « A Dieu ne plaise que je me glorifie, si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » *Gal.*, VI, 14. L'Ecriture dit encore ailleurs : « Que le riche ne se glorifie point dans ses richesses, ni le sage dans sa sagesse, mais que celui qui se glorifie se glorifie de voir et de connaître le Seigneur. » *Jer.*, IX, 23-24. Quand donc est-ce un mal de se glorifier ? Lorsque nous imitons la conduite des Pharisiens. Et pourquoi donc, me demanderez-vous, Paul disait-il aux Corin-

thiens : « Je suis devenu insensé en me glorifiant, c'est vous qui m'y avez forcé ? » II *Cor.*, XII, 11. Parce qu'il racontait les belles actions de sa vie, sur lesquelles il devait se taire, s'il n'y avait eu nécessité. Il dit encore ailleurs : « Si je voulais me glorifier, je ne serais pas un insensé, car je dirais la vérité. » II *Cor.*, XII, 6. Celui qui dit la vérité lorsque les circonstances l'exigent fait un acte raisonnable. N'accusons donc pas de folie le prophète qui se glorifie lui-même, car il dit la vérité. Mais quel motif l'a porté à tenir ce langage? Il a voulu apprendre à ceux qui l'écoutaient qu'une fois délivrés de leurs maux, ils ne devaient point se laisser de nouveau dominer par l'orgueil, ni retomber dans les liens d'un autre esclavage après avoir vu briser leurs chaînes. Le récit de sa propre conduite devient ainsi une leçon salutaire pour les autres. Remarquez qu'il ne dit pas : Mon cœur s'est enflé d'orgueil, mais : J'ai maîtrisé cette passion. « Mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil. » C'est-à-dire, un coupable orgueil n'a même pas effleuré mon âme. Son âme en effet était comme un port inaccessible à la tempête, et fermé aux eaux de ce mal qui est la cause de tous les maux et la racine des plus grands crimes. Que signifient donc ces paroles : « Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil, et mes yeux ne se sont point portés en haut ? » Je n'ai point froncé les sourcils, ni relevé fièrement la tête. Cette maladie débordant comme d'une source cachée, imprime jusque sur le corps les signes de la plaie dont l'âme est atteinte à l'intérieur. « Je n'ai point marché dans les grandes choses, ni dans des voies au-dessus de moi. » Qu'est-ce à dire « dans les grandes choses?» Parmi les hommes orgueilleux, parmi les riches du siècle, les hommes présomptueux et hautains. Quelle profonde humilité ! Ce n'est pas assez pour lui de se garantir de cette maladie, il fuit encore ceux qui en sont atteints, et il s'éloigne de leurs assemblées, tant est grande la haine qu'il a conçue contre l'orgueil. Cette haine est si forte, que non-seulement il s'en garantit avec soin, et lui ferme toutes les entrées de son âme, mais que pour en fuir les dangereuses atteintes, il met une distance immense entre lui et les hommes que ce vice tyrannise.

Fuyons les arrogants et les orgueilleux.

Ne regardons pas du reste comme un acte peu méritoire de fuir le commerce des hommes fiers et hautains, de haïr les orgueilleux, de les avoir en horreur et de s'en éloigner. Il n'y a point de plus grande sécurité pour la vertu, point de garde plus sûre de l'humilité. « Ni dans des voies au-dessus de moi. » Une autre version porte : « Ni dans des choses qui me passent. » Si je n'avais pas des sentiments humbles, si au contraire j'ai élevé mon âme, de même qu'est un enfant lorsque sa mère l'a sevré, vous rendrez à mon âme le châtiment qu'elle mérite. Suivant une autre version : « Qu'il soit ainsi fait à mon âme. » Il y a ici une inversion, et voici la marche naturelle de la proposition : Si je n'avais des sentiments humbles comme un enfant sevré sur le sein de sa mère, si au contraire j'ai élevé mon âme, qu'elle soit punie comme elle le mérite. C'est-à-dire, non-seulement je me suis préservé du vice de l'orgueil, et tenu éloigné de ceux qu'il domine, mais je me suis appliqué fortement à la vertu contraire, c'est-à-dire à la pratique de l'humilité, de la modestie, des humiliations. C'est ce que Jésus-Christ lui-même recommandait à ses disciples en ces termes : « Si vous ne vous convertissez, et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » *Matth.*, XVIII, 3. Mon humilité, dit le prophète, a été celle de l'enfant sur le sein de sa mère. Je me suis conduit à l'égard de Dieu comme l'enfant qui s'attache étroitement à sa mère, qui est humble et sans aucune prétention, et qui vit dans l'innocence et la simplicité, et je me suis toujours tenu attaché à lui. Ce n'est point sans dessein qu'il prend pour exemple un enfant qui vient d'être sevré, il veut exprimer par là son affliction, ses gémissements, sa douleur, et la grandeur de ses maux. L'enfant qu'on vient de sevrer ne s'éloigne pas de sa mère, il pleure, il gémit, il s'impatiente, il s'agite, il pousse des cris, il s'attache à sa nourrice, et ne peut souffrir qu'on l'arrache de ses bras. C'est ainsi, dit le Psalmiste, que dans ma tribulation, dans mes souffrances, au milieu de mes malheurs multipliés,



je suis resté constamment attaché à Dieu; si telle n'a pas été ma conduite, que mon âme reçoive ce qu'elle a mérité; c'est-à-dire, qu'elle soit condamnée au dernier supplice. « Qu'Israël espère dans le Seigneur, maintenant et dans les siècles des siècles. » Vous voyez, comme je vous le disais en commençant, que même sans qu'il y ait de motif, nous devons continuellement mettre notre gloire dans les choses qui ont rapport à la foi et aux vérités de la foi, et qu'il y a danger extrême pour celui qui ne le fait pas. Vous voyez également qu'il ne faut pas refuser de se glorifier de ses bonnes œuvres, lorsque les circonstances le demandent. Quelles sont ces circonstances? Elles sont nombreuses et variées; j'en citerai une : c'est lorsque nous voulons instruire ceux qui nous écoutent. Le prophète le savait bien, et c'est pour montrer qu'il n'a point d'autre but en racontant ses vertus, que de porter ses auditeurs à les imiter, qu'il ajoute : « Qu'Israël espère dans le Seigneur, maintenant et dans les siècles des siècles. » Quand les malheurs, les découragements, les guerres, les captivités, en un mot les calamités les plus imprévues, viendraient fondre sur vous, attachez-vous fortement à l'espérance en Dieu, attendez tout de lui, et vous obtiendrez une fin heureuse, c'est-à-dire que Dieu récompensera votre espérance en vous délivrant de tous vos maux, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXXXI.

« Souvenez-vous, Seigneur, de David et de toute sa douceur. »

1. Dans d'autres endroits, nous voyons les Juifs invoquer le souvenir de leurs ancêtres, comme un titre pour être sauvés; ici ils font appel à leurs mérites, et en particulier aux vertus de douceur, d'humilité, de mansuétude, vertus qui brillèrent aussi d'un vif éclat dans Moïse : « Il était, dit l'Ecriture, le plus doux de tous les hommes qui étaient sur la terre. » *Num.*, XII, 3. Cependant quelques hérétiques ont cru devoir blâmer sa conduite, et s'inscrire en faux contre le témoignage qui lui est rendu. Comment, nous disent-ils, Moïse le plus doux des hommes, lui qui se jeta sur un Egyptien et le mit à mort, lui qui fut la cause de tant de meurtres et de tant de guerres parmi les Juifs; lui qui leur ordonna de tremper leurs mains dans le sang de leurs frères? N'est-ce pas lui encore qui obtint par ses prières que la terre s'entr'ouvrît, et que la foudre descendît des cieux? N'est-ce pas lui qui a submergé les uns et livré les autres aux flammes? Mais si c'est là être doux, que faudra-t-il faire pour être barbare et cruel? Arrêtez, toutes ces paroles sont inutiles. Je le dis, et ne cesserai de le répéter, Moïse était doux, et le plus doux des hommes, et si vous le voulez, je ne vous donnerai d'autres preuves de sa douceur que les faits mêmes que vous objectez. Je pourrais sans doute alléguer et le langage qu'il tint à Dieu au sujet de sa sœur, et la prière qu'il fit pour le peuple, toutes ces paroles vraiment apostoliques et dignes du ciel, enfin la douceur avec laquelle il traitait le peuple. Voilà des témoignages sur lesquels je pourrais m'appuyer, ainsi que sur beaucoup d'autres encore, mais si vous le voulez, laissons-les de côté, et prouvons que Moïse fut le plus doux de tous les hommes par les mêmes faits que quelques-uns objectent pour établir qu'il était dur, cruel et inhumain.

Douceur de Moïse.

Comment démontrer cette vérité? En distinguant tout d'abord et en définissant bien ce qu'il faut entendre par douceur et par cruauté. Frapper un homme n'est pas nécessairement un acte de cruauté, de même que l'épargner n'est pas nécessairement un acte de douceur. L'homme vraiment doux est celui qui supporte patiemment les offenses qui lui sont personnelles, mais qui prend la défense des opprimés et se déclare le vengeur sévère de ceux qui sont victimes de l'injustice. Celui au contraire qui ne témoigne alors que de l'indifférence, de l'apathie, et qui n'agit pas plus que ne le ferait un mort, n'a rien de commun avec la douceur et la mansuétude. N'avoir que de l'indifférence pour ceux qui sont opprimés par l'injustice, n'éprouver

pour eux aucune sympathie, ne point s'indigner contre leurs oppresseurs, ce n'est pas un acte de vertu, c'est une omission coupable ; ce n'est pas de la douceur, c'est de la lâcheté. Une preuve invincible de la douceur de Moïse, c'est d'un côté cette ardeur qui le fait voler au secours des opprimés, cette colère qu'il ne peut réprimer, tant est grand son amour pour la justice ; de l'autre, quand on l'outrage, cette patience qui ne lui permet ni de se venger, ni d'user de représailles et lui fait tout supporter avec une sage résignation. Or, s'il avait été si dur et si emporté qu'on le suppose, cet homme si ardent, bouillant pour la défense des autres, aurait-il pu rester aussi calme devant les outrages qui lui étaient personnels ? N'est-ce pas alors que sa colère n'eût point connu de bornes ? Car vous savez que nos propres offenses nous sont bien plus sensibles que les offenses faites aux autres. Moïse, au contraire, tire vengeance de l'injustice faite à autrui avec autant de vivacité que ceux qui en sont victimes, et il passe avec le plus grand sang-froid sur les offenses dont il est l'objet. Il nous montre ainsi réunies en lui ces deux qualités opposées, une haine prononcée contre l'iniquité et une longanimité à toute épreuve. Mais, dites-moi, que devait-il faire ? Laisser impunis l'injustice qui se commettait sous ses yeux et un crime qui pouvait gagner le peuple tout entier ? Ce n'est point la conduite que devait tenir le chef du peuple de Dieu. Ce n'est là ni de la patience, ni de la longanimité, c'est de la faiblesse, c'est de la lâcheté. Vous ne songez point à blâmer le médecin lorsqu'il retranche un membre gangrené et qui menace d'infecter le corps tout entier, et vous accusez de cruauté celui qui par un acte sévère a retranché un mal plus dangereux que la gangrène et qui se répandait par tout le peuple ? C'est là un jugement souverainement inconsidéré. Le chef d'un si grand peuple, d'une nation d'ailleurs si dure, si indocile, si difficile à contenir, devait tout d'abord et dans le principe s'opposer au mal, le couper dans sa racine pour l'empêcher d'aller plus avant. Vous me direz encore : c'est à sa prière que la terre a englouti Dathan et Abiron. Que dites-vous ? Fallait-il donc leur laisser fouler aux pieds le sacerdoce, renverser les lois de Dieu, et détruire l'institution première et fondamentale de leur religion, c'est-à-dire la dignité sacerdotale ? Fallait-il ouvrir le sanctuaire à tous sans distinction, et par cette faiblesse sacrilége, laisser renverser à qui le voudrait les barrières sacrées, et autoriser ce désordre et le bouleversement dans les choses saintes ? Mais encore une fois, ce n'eût point été de la douceur, mais de l'inhumanité, mais de la cruauté, que de voir d'un œil indifférent un mal qui prenait de si grandes proportions, et que d'épargner deux cents hommes pour en perdre des milliers. Car enfin, dites-le moi, qu'aurait-il dû faire, lorsqu'il leur ordonna de massacrer leurs proches ? Dieu était irrité, l'impiété s'accroissait de jour en jour, et rien ne pouvait les garantir de la colère divine. Devait-il laisser tomber le châtiment du ciel sur toutes les tribus, livrer sa nation à une destruction générale, et s'autoriser de ce supplice pour voir avec indifférence une faute devenue irréparable ? Ne valait-il pas beaucoup mieux que la punition et la mort d'un petit nombre d'hommes fissent disparaître leur péché, détournassent la colère divine et rendissent Dieu propice à ceux qui avaient commis de tels crimes ? Si vous vous placez à ce point de vue pour juger la conduite de cet homme juste, vous serez convaincu qu'il était vraiment le plus doux des hommes.

2. Mais laissons ces considérations à méditer à ceux qui aiment à les approfondir, et pour ne point donner à l'accessoire des proportions plus grandes qu'au fond même de ce psaume, revenons à notre sujet. Quel était-il ? « Souvenez-vous, Seigneur, de David et de toute sa douceur ; comme il jura au Seigneur, et en fit le vœu au Dieu de Jacob. » Le Psalmiste avait l'intention de parler de la douceur de David, il laisse donc de côté sa conduite à l'égard de Saül, de ses frères, de Jonathas ; il ne dit rien de la patience dont il fit preuve envers ce soldat qui l'avait couvert d'outrages ; il passe sous silence beaucoup d'autres faits encore, et s'arrête sur une circonstance qui fait ressortir le zèle ardent du saint roi. Pourquoi donc procède-t-il ainsi ? Pour deux raisons. La première, c'est que Dieu

se complait surtout dans cette vertu. « Sur qui jetterai-je les yeux, nous dit-il, si ce n'est sur l'homme doux et tranquille et qui écoute mes paroles avec tremblement? » *Isa.*, LXVI, 2. La seconde, c'est que l'œuvre la plus pressante, c'était de reconstruire le temple, de rebâtir la ville, de rétablir leurs anciennes institutions. C'est donc sur ce point qu'il insiste, en laissant de côté la première considération comme évidente et avouée de tous, c'est-à-dire la douceur de David, et en s'attachant à la seconde comme nécessaire au but qu'il se propose. Quel était, en effet, le désir des Juifs? C'était de voir leur temple reconstruit, et leurs saintes cérémonies rétablies. Or, comme David s'était surtout rendu célèbre par son zèle pour le culte de Dieu, le Psalmiste demande à Dieu la reconstruction du temple comme la récompense de ce zèle ardent.

« Souvenez-vous, Seigneur, de David et de toute sa douceur : il en a fait le serment au Seigneur, et le vœu au Dieu de Jacob. Si j'entre dans l'intérieur de ma maison, si je monte sur mon lit de repos. Si je permets à mes yeux de dormir et à mes paupières de sommeiller. Si je ne donne aucun repos à mes tempes, avant d'avoir trouvé un lieu pour le Seigneur, et un tabernacle pour le Dieu de Jacob. » Mais quel rapport ce zèle de David a-t-il avec vous? Parce que je suis descendant de David, et qu'en récompense de ce zèle qui vous fut agréable, vous avez promis d'affermir sa race et son trône. Nous venons donc réclamer l'effet de ces promesses. Remarquez, il ne dit pas : Avant d'avoir bâti (car cette faveur ne lui fut pas accordée), mais : « Avant d'avoir trouvé un lieu pour le Seigneur, et un tabernacle. » Il ne dit rien de celui qui doit construire ce temple, et ne parle que de celui qui a promis de le bâtir, pour vous apprendre l'excellence d'une intention vertueuse et la récompense que Dieu accorde toujours aux efforts de la bonne volonté. Voilà pourquoi le prophète parle ici de préférence de David, parce que c'est lui plutôt que son fils qui a bâti le temple. David avait promis, tandis que Salomon reçut l'ordre. Voyez quelle sainte activité! Non-seulement il n'entrera point dans sa maison, il ne montera point sur son lit de repos, mais il ne veut même pas jouir librement du repos que la nature nous rend nécessaire, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un lieu et un tabernacle au Dieu de Jacob. N'est-ce pas le contraste que Dieu reprochait aux Juifs, lorsqu'il leur disait : « Vous habitez dans des maisons ornées de lambris, quand mon temple est désert? » *Agg.*, I, 4.

« Avant d'avoir trouvé un lieu au Seigneur, un tabernacle au Dieu de Jacob. » Admirez de nouveau le zèle et la sollicitude extrême de David. C'est un roi qui parle ainsi : « Avant d'avoir trouvé un lieu pour le Seigneur, un tabernacle pour le Dieu de Jacob; » un roi qui voit tout marcher sous ses ordres. C'est qu'il n'avait pas seulement l'intention de bâtir un temple, mais qu'il voulait le faire dans le lieu le mieux choisi et le plus convenable à sa sainteté. Il fallait donc chercher, tant son âme déployait de vigilance! « Voici que nous avons ouï dire qu'elle était dans Ephratha, nous l'avons trouvée dans les champs de la forêt. » Le prophète raconte ici les faits anciens, et nous montre l'arche errante alors de longues années, et changeant continuellement de place. Voilà pourquoi il dit : « Nous avons appris qu'elle était dans Ephrata, » c'est-à-dire nos pères nous ont appris, et nous avons entendu leurs récits, que l'arche après avoir erré ainsi dans les champs et dans les campagnes, s'arrêta enfin dans une demeure certaine. Puisse la même chose s'accomplir encore aujourd'hui! Ephratha figure ici la tribu de Juda, au sein de laquelle l'arche fut portée après de longues pérégrinations. « Nous entrerons dans ses tabernacles, nous l'adorerons dans le lieu où il a posé ses pieds. » Vous le voyez, il se sert ici d'expressions matérielles et figurées, pour s'accommoder à l'intelligence grossière de ses auditeurs, et c'est pour cette raison qu'il leur parle du tabernacle de Dieu, de ses pieds, du lieu où il les a posés. Tous ces détails ont pour objet d'indiquer l'endroit où reposait l'arche, car c'est de là que Dieu faisait entendre ces oracles terribles sur les destinées des Juifs, oracles qui dissipaient les obscurités en même temps qu'ils prédisaient l'avenir. « Levez-vous, Seigneur, pour entrer dans votre re-

pos, vous et l'arche de votre sainteté. » Une autre version porte : « De votre force. » Une autre : « De votre puissance. » Ces deux interprétations sont également conformes à la vérité. L'arche était pour les Juifs une source de sainteté, et les inscriptions qui s'y trouvaient gravées produisaient à la fois dans l'âme la sainteté et la force.

3. Rien de plus juste que ce langage du prophète, car Dieu se servit, non pas une ou deux fois, mais bien souvent de l'arche pour faire éclater sa puissance; par exemple, lorsqu'elle fut prise par les habitants d'Azot et qu'elle renversa les idoles; quand elle frappa de mort ceux qui avaient osé la toucher; quand son retour fit cesser le fléau qui désolait les Philistins, et dans une foule d'autres prodiges opérés alors et où la puissance de Dieu parait avec le même éclat. Mais que signifient ces paroles : « Levez-vous pour entrer dans votre repos? » C'est-à-dire, mettez un terme à vos marches errantes, que l'arche cesse d'être portée de côté et d'autre, et qu'elle trouve enfin un lieu de repos. « Vos prêtres seront revêtus de justice. » Une autre version porte : « Qu'ils soient enveloppés. » Une autre : « Qu'ils soient revêtus. » Cette dernière version est plus claire, ce n'est point une prédiction, c'est une prière où l'on demande à Dieu la grâce de la vertu. Cette justice qu'il demande, c'est l'ensemble des rites sacrés du sacerdoce, du culte, des sacrifices, des offrandes, avec la sainteté de la vie, rigoureusement exigée des prêtres. « Et que vos saints tressaillent de joie, » là où ces merveilles s'accomplissent. Vous le voyez, il ne demande ni la reconstruction de la ville, ni l'abondance des choses nécessaires à la vie, ni les autres genres de prospérité matérielle, mais il ne désire que la splendeur du temple, un lieu de repos pour l'arche sainte, la perfection de la vie dans les prêtres, les cérémonies sacrées, le culte, le sacerdoce. Mais comme en demandant à Dieu toutes ces choses, les Juifs étaient coupables d'un grand nombre de péchés, le Psalmiste invoque encore le souvenir de son ancêtre. « En considération de David, votre serviteur, ne repoussez pas le visage de votre Christ. » Que signifient ces paroles : « En considération de David, votre serviteur? » Non-seulement en considération de sa vertu, et du zèle qu'il a fait paraître pour vous construire un temple, mais parce que vous le lui avez promis. « En considération de David, votre serviteur, ne repoussez pas le visage de votre Christ. » Quel est ce Christ? Celui qui a reçu l'onction sainte, et qui a maintenant la conduite et le gouvernement du peuple.

« Le Seigneur a fait à David un serment très-véritable et il ne le trompera point. J'établirai sur votre trône le fruit de vos entrailles. » Après avoir invoqué le souvenir de David, sa vertu, son zèle pour le temple, rappelé les faits d'autrefois et demandé à Dieu de faire revivre les vertus des anciens jours, il lui apporte le motif le plus déterminant, ses promesses. Qu'avait-il promis? « Je placerai sur votre trône le fruit de vos entrailles. » Toutefois ces promesses n'étaient point absolues, elles étaient soumises à une condition. Laquelle? Ecoutez la suite : « Si vos enfants gardent mon alliance, et ces préceptes que je leur enseignerai, et que leurs enfants les gardent aussi pour toujours, ils seront aussi sur votre trône. » Non content de ces conventions verbales, Dieu leur en remit les titres entre les mains et ils lui répondirent : « Nous ferons et nous écouterons tout ce que Dieu nous a dit. » *Exod.*, XXIV, 7. Mais une des deux parties fut infidèle à ces conventions, le Psalmiste en revient donc au sujet de son discours, et met tout en œuvre pour répandre la consolation dans leur âme : « Car le Seigneur a choisi Sion, il l'a choisi pour sa demeure. » C'est là pour toujours le lieu de mon repos. C'est là que j'habiterai, parce que je l'ai choisi. C'est-à-dire, ce n'est pas l'homme qui a choisi ce lieu, c'est Dieu lui-même qui l'a désigné pour condescendre à leur faiblesse. Voici donc le sens complet de ces paroles : Vous avez choisi ce lieu, vous l'avez désigné vous-même, vous avez jugé qu'il réunissait les conditions voulues, ne le laissez donc pas tomber en ruine, ne le laissez pas détruire, puisque vous avez dit : « C'est là que j'habiterai. »

Mais à cette promesse se trouvaient jointes des conditions. Quelles étaient ces conditions?

« Si vos enfants gardent mon alliance. » « Je donnerai à sa chasse une bénédiction abondante. » Une autre version porte : « Je bénirai sa nourriture. » Cette chasse est ici le symbole de l'abondance des choses nécessaires à la vie et de la fertilité de la terre, et le Psalmiste demande à Dieu que tous ces biens coulent abondamment sur eux. En effet, telles étaient autrefois les conditions d'existence des Juifs. Ils ne ressentaient aucune des nécessités temporelles, tant que Dieu leur était favorable. On ne voyait chez eux ni disette, ni famine, ni peste, ni mort prématurée, ni aucun de ces accidents si fréquents parmi les hommes, mais tout coulait pour eux comme de source, sous la main de Dieu qui suppléait lui-même à l'impuissance des choses humaines. Voici donc ce que veut dire le Psalmiste : Vous avez promis de répandre vos bénédictions sur sa chasse, c'est-à-dire de lui procurer l'abondance des choses nécessaires et de lui en assurer la jouissance. « Je rassasierai ses pauvres de pain. Je revêtirai ses prêtres du salut, et ses saints seront transportés de joie. C'est là que je ferai paraître la puissance de David, j'ai préparé un flambeau pour mon Christ. Je couvrirai de confusion ses ennemis, et je ferai éclater sur lui la gloire de ma sainteté. » Vous voyez réunis tous les éléments de la prospérité. Ils ne manquent point de choses nécessaires à la vie, les prêtres sont en sûreté, le peuple dans la joie, le roi revêtu de puissance. Ce flambeau, c'est ou le roi lui-même, ou la protection divine, ou le salut, ou la lumière, toutes choses qui emportent avec elles une prospérité incomparable. Quel est donc ce bonheur ? C'est de voir tous leurs ennemis réduits à se cacher, sans qu'un seul puisse les troubler dans la jouissance de ces biens. Il ne dit pas qu'ils seront anéantis, mais qu'ils seront couverts de confusion. Il veut les forcer à se cacher tout vivants, à s'ensevelir dans leurs retraites, et par cette triste nécessité à rendre témoignagne à la force et au bonheur du peuple juif. « Je ferai éclater sur lui la gloire de ma sainteté. » Qu'est-ce à dire sur lui ? « Sur mon peuple. » Au lieu de « sainteté, » une autre version porte « force. » Une autre : « Sa distinction. » Une autre : « Le caractère qui le distingue. » Quel est le sens de ces paroles ? Le Psalmiste veut parler ici du bonheur, de la sécurité, de la paix du peuple et de la royauté. Les biens que je lui ai réservés dès le commencement, seront toujours florissants, pleins de vigueur ; on ne les verra jamais ni se flétrir, ni tomber. Ils seront immuables, mais aux conditions dont nous avons parlé plus haut. Quelles sont-elles ? « Si vos enfants gardent mon alliance. » Les promesses de Dieu ne suffisent pas pour nous assurer ses grâces, nous devons encore faire tout ce qui est en notre pouvoir pour les obtenir, et nous garder de les attendre dans la négligence et la tiédeur. Beaucoup de promesses divines restent sans effet, parce que les hommes à qui Dieu les a faites s'en rendent indignes ; de même aussi que beaucoup de menaces ne sont pas suivies du châtiment, si ceux qui avaient irrité Dieu se convertissent et apaisent sa colère. Instruits de ces vérités, prenons garde que les promesses ne nourrissent en nous la négligence si nous ne voulons contribuer à notre ruine, prenons garde que les menaces ne nous jettent dans le désespoir, mais convertissons-nous à Dieu. Nous obtiendrons ainsi les biens éternels par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXXXII.

« Oh ! qu'il est beau, qu'il est doux » (suivant une autre version : « Oh ! qu'il est bon et qu'il est beau) pour des frères d'habiter ensemble ! »

Il est bien des choses qui sont belles sans être agréables ; d'autres sont agréables, mais dépourvues de la véritable beauté, et ces deux qualités se trouvent difficilement réunies. Ici, au contraire, l'agrément et la beauté morale se rencontrent dans un même objet. En effet, un des principaux caractères de la charité, c'est que féconde en fruits précieux, la pratique en est encore douce et facile. Le Psalmiste en fait donc ici l'éloge. Or le bonheur n'est pas seulement

d'habiter une même maison, de demeurer sous un même toit, mais d'habiter ensemble, c'est-à-dire dans une véritable communauté de sentiments et d'affection, car voilà ce qui ne fait de tous qu'une seule âme. Voilà ce qui est beau, voilà ce qui est agréable, et le Prophète cherche à rendre cette vérité plus frappante par des exemples, par des images sensibles qui la placent pour ainsi dire sous les yeux des auditeurs. « C'est comme le parfum précieux qui de la tête d'Aaron se répandit sur sa barbe, et qui descendit ensuite sur le bord de son vêtement. » C'est en qualité de grand prêtre qu'Aaron répandait sur lui ce parfum qui découlait de toute part, et cette onction était comme un charme qui le rendait non-seulement agréable, mais aimable à tous ceux qui le voyaient. Ce parfum répandu sur Aaron lui donnait un extérieur distingué, un visage brillant, une odeur des plus suaves, et un attrait qui charmait tous les yeux. Or, de même que ce spectacle n'est pas seulement agréable à la vue, mais réjouit les yeux, ainsi cette concorde mutuelle répand dans l'âme une joie véritable.

« C'est comme la rosée d'Hermon qui descend sur la montagne de Sion. » Le Roi-prophète apporte une autre comparaison non moins belle, et qui offre aux yeux un spectacle des plus gracieux. Ce n'est point sans motif qu'il emploie ce langage. Avant la captivité, dix tribus vivaient séparées des deux autres. Cette division fut la cause d'une multitude de crimes, et un principe de révoltes, de séditions et de guerres continuelles. Il cherche donc à prévenir le retour de ces luttes, de ces divisions intestines; il exhorte le peuple à vivre dans l'union, dans la concorde, dans l'obéissance à un seul chef, à un seul roi. Il veut que la charité s'étende dès maintenant et à jamais comme la rosée qui se répand partout. Il compare la charité à un parfum et à la rosée pour exprimer d'un côté l'odeur suave qu'elle exhale, de l'autre le repos et le charme qu'elle donne à la vue. « Car c'est là que Dieu attache la bénédiction et la vie. » Que signifie cette expression : « Là? » Dans cette maison, dans cette union, dans cette communauté de demeure et de sentiments. C'est là vraiment qu'est la bénédiction, comme la malédiction se trouve attachée aux dispositions contraires. Aussi l'Ecriture fait ailleurs l'éloge de cette union mutuelle : « La concorde des frères, l'amour des proches, un mari et une femme qui n'ont qu'un cœur et qu'une âme. » *Eccli.*, XXV, 2. Dans un autre endroit, elle fait ressortir la force de cette union à l'aide de ces expressions figurées : « Si deux dorment ensemble, ils s'échaufferont l'un l'autre. Un triple lien est difficilement rompu. » *Eccli.*, IV, 11-12. Vous voyez ici à la fois la douceur et la force de cette union, une grande douceur dans le repos, une force extraordinaire dans l'action. Nous lisons encore ailleurs : « Le frère qui est aidé par son frère est comme une ville forte. » *Prov.*, XVIII, 19. Jésus-Christ nous dit lui-même : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je me trouve au milieu d'eux. » *Matth.*, XVIII, 20. Enfin la nature elle-même nous fait une loi de cette union. Aussi lorsque Dieu forma l'homme au commencement, il dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » *Gen.*, II, 18. Et lorsqu'il créa l'être que nous appelons la femme, il l'unit à l'homme par des liens étroits, ceux de la nécessité, et nous rattacha de mille manières les uns aux autres.

Le Prophète ajoute on ne peut plus heureusement : « Et la vie à jamais. » Car où se trouve la charité se trouve aussi la sécurité la plus parfaite, et le secours assuré du ciel. La charité, c'est la mère, la source, la racine de tous les biens : c'est la cessation de toutes les guerres, l'anéantissement de toutes les dissensions. C'est ce que le Prophète veut nous faire entendre par ces paroles : « Et la vie à jamais. » Car, de même que les dissensions et les guerres sont un principe de mort, la charité, l'union des cœurs, sont une source de paix et de concorde, et la concorde et la paix sont toujours accompagnées d'une vie à l'abri de tout danger, pleine de confiance et de sécurité. Et qu'est-il besoin de parler des biens de la vie présente? La charité nous met en possession du ciel et de ses biens ineffables, et elle est la reine des vertus. Instruits que nous sommes de ces précieux avantages, attachons-nous à la pratique de la charité, pour

jouir par elle des biens de la vie présente et de ceux de la vie future. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXXXIII.

« Maintenant donc bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes les serviteurs du Seigneur, vous qui veillez pendant la nuit dans son temple. »

Le Psalmiste termine ici dignement les psaumes intitulés Cantiques des degrés, par un chant de louange et de bénédiction. Il veut que les serviteurs de Dieu honorent un si beau titre non-seulement par leurs croyances, mais par la pratique fidèle des vertus. Voilà pourquoi il ajoute : « Vous qui veillez pendant la nuit dans la maison du Seigneur, dans les parvis de la maison de notre Dieu. » Car il est défendu à celui qui est impur et souillé de crimes de franchir les barrières du sanctuaire. Celui, au contraire, qui est digne d'entrer, est digne aussi de chanter les louanges de Dieu. En effet, la maison de Dieu est semblable au ciel, et aussi bien que le ciel, cette maison sainte doit rester fermée à toute puissance ennemie. Considérez donc, ô homme, à quelle dignité vous êtes élevé, et quelle pureté Dieu exige de vous, qui êtes devenu son temple. Or, en quoi consiste cette pureté? A rejeter toute pensée mauvaise, à rendre la forteresse de votre âme inaccessible à toutes les attaques du démon, à demeurer dans votre cœur comme dans un inviolable sanctuaire, et à l'orner sans cesse. Rappelez-vous le temple juif, il n'était point permis à tous indifféremment d'y entrer. Il y avait des enceintes différentes et de nombreuses distinctions. Ici entraient les prosélytes, là les Juifs d'origine. Une autre enceinte était réservée aux prêtres, une autre au grand prêtre seul, et encore n'y entrait-il qu'une fois l'année. Quelle doit donc être votre sainteté, vous à qui Dieu a donné des sacrements plus augustes que les symboles contenus dans le Saint des saints. Ce n'est point les Chérubins, c'est le Dieu des Chérubins qui habite au milieu de vous. Vous avez non pas simplement l'urne, la manne, les tables de pierre, la verge d'Aaron, mais le corps et le sang du Seigneur, l'esprit au lieu de la lettre, une grâce que ne peut atteindre la pensée humaine, et un don qu'aucune langue ne peut exprimer. Mais plus sont grands les sacrements, plus sont augustes les mystères dont Dieu vous a honoré, plus aussi votre sainteté doit être éminente, et il faut vous attendre à un châtiment plus sévère si vous transgressez les commandements qui vous sont donnés.

« Elevez vos mains, durant les nuits, vers le sanctuaire. » Une autre version porte : « Saintement. » Une autre : « D'une manière sainte, et bénissez le Seigneur. » Pourquoi le Psalmiste dit-il : « Pendant les nuits ? » Il veut nous apprendre qu'il ne faut point donner au sommeil la nuit tout entière, et que nos prières sont plus pures lorsque l'âme est moins chargée de soins et le calme plus profond. Or, si c'est un devoir pour nous de fréquenter le lieu saint jusque durant la nuit, quelle excuse, dites-moi, pourra donner celui qui alors ne songe pas à prier même dans sa maison ? Le prophète vous engage à sortir de votre lit, il vous conduit dans le temple, il vous commande d'y passer toute la nuit, et vous ne remplissez pas le devoir de la prière même dans l'intérieur de votre demeure? Remarquez cette expression pleine de justesse : « Saintement. » C'est-à-dire que notre âme en priant doit être pure de mauvaises pensées, de haine, d'avarice et de tout péché qui lui donne la mort. « Et bénissez le Seigneur. » La bénédiction parfaite est celle où le langage de la vie vient s'unir à celui des paroles, et où vous glorifiez par vos actions le Dieu qui vous a créé, comme l'Evangile vous le recommande : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16.

« Que le Seigneur vous bénisse de Sion, lui qui a fait le ciel et la terre ; » c'est-à-dire, si vous êtes fidèle à cette recommandation, si vous passez les nuits à offrir à Dieu de saintes prières, si vous êtes digne de paraître dans la maison du Sei-

gneur, si vous êtes vous-même un temple digne de Dieu. Après ces sages exhortations, le Prophète termine par une prière. Le devoir d'un docteur parfait est de diriger ses disciples par ses conseils et de les fortifier par ses prières. Que signifient ces paroles : « De Sion ? » C'était un nom agréable aux Juifs, car c'est là que s'accomplissaient tous les rites sacrés. Le Prophète demande donc à Dieu qu'ils recouvrent le libre exercice de leur ancienne religion, qu'ils en observent toutes les cérémonies saintes et qu'ils obtiennent ainsi la bénédiction divine. Il les élève ensuite à de plus hautes pensées, en leur rappelant que Dieu est partout. S'il leur a commandé de lui élever un temple, c'est pour condescendre à leur faiblesse, mais on doit l'invoquer partout, c'est ce qu'il leur enseigne en ajoutant : « Qui a fait le ciel et la terre. » Les Juifs invoquaient alors Dieu dans Sion, mais pour nous, nous pouvons le prier en tout lieu, dans la campagne, dans l'intérieur de nos maisons, sur la place publique, dans la solitude, sur la mer, dans les hôtelleries, en un mot, partout où nous sommes. Aucun lieu n'est de sa nature contraire à la prière, pourvu que notre vie ne s'oppose pas à son efficacité. Après que nous aurons apporté la préparation convenable, offrons donc à Dieu nos prières, n'importe dans quel endroit, et il les exaucera, il viendra à notre secours, il aplanira devant nous toutes les difficultés, et daignera nous mettre en possession des biens éternels. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et la puissance, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXXXIV.

Louez le nom du Seigneur; louez le Seigneur, vous qui êtes ses serviteurs. Vous qui demeurez dans la maison du Seigneur, dans les parvis de la maison de notre Dieu. Louez le Seigneur, parce qu'il est bon. »

1. Le prophète invite de nouveau les Juifs à offrir à Dieu le sacrifice de louange; c'est là le sacrifice et l'offrande qui lui sont agréables. C'est ce qui fait dire ailleurs au Psalmiste : « Je célébrerai le Seigneur dans mes cantiques; je le glorifierai dans mes louanges. Ce sacrifice sera plus agréable au Seigneur que l'immolation d'un jeune taureau aux cornes naissantes et aux ongles forts. » *Psalm.* LXVIII, 31-32. Il leur remet sans cesse devant les yeux le temple et ses parvis sacrés pour les attacher au lieu saint, sans leur permettre de s'en éloigner. Lorsque Dieu leur donna dès le commencement l'ordre de lui élever un sanctuaire, il se proposa de détruire parmi eux l'impiété et l'idolâtrie, en les réunissant tous dans un seul lieu. On ne les verrait plus alors errer en liberté, au gré de leurs désirs aveugles, chercher dans les bois, dans les fontaines, dans les montagnes, dans les collines, autant d'occasions de se livrer à leur impiété, en offrant des sacrifices et en faisant des libations sur les hauts lieux. Aussi Dieu condamnait-il à mort celui qui offrait un sacrifice en dehors du temple : « Celui qui n'aura point offert la victime à la porte du tabernacle pour être sacrifiée, le sang lui sera imputé. » *Levit.*, XVII, 4. Il les convoque donc de toutes les parties de la Judée, dans un même lieu, afin qu'ils puissent y recevoir les leçons de la sagesse et se préserver de toute erreur. Il leur fait un devoir de louer Dieu, de chanter, de célébrer ses louanges, parce que les louanges de Dieu étaient l'aliment de leur piété. Ces louanges leur rappelaient le souvenir des anciens événements qui s'étaient accomplis dans l'Egypte, dans le désert, dans la terre promise, la promulgation de la loi, les scènes du mont Sinaï, les guerres qu'ils avaient soutenues. En même temps donc qu'ils célébraient les louanges de Dieu, ils trouvaient dans ces chants de précieux enseignements, qui tout à la fois devenaient la règle de leur vie et leur donnaient une connaissance exacte de la vérité. « Louez le Seigneur, parce qu'il est bon. » Suivant une autre version : « Parce qu'il est bienveillant. » Le Psalmiste revient sans cesse sur les attributs que les hommes ont le plus à cœur, la bonté, la miséricorde, la bénignité : « Chantez à la gloire de son nom, parce qu'il est plein de douceur. » Vous le voyez, l'utilité se trouve ici jointe au

plaisir. Le fruit le plus précieux que nous recueillons de ce saint exercice est de chanter les louanges de Dieu, de purifier notre âme, d'élever nos pensées, d'avoir une connaissance parfaite des vérités divines, et une idée juste du présent et de l'avenir. La mélodie donne d'ailleurs à ces chants un charme ineffable, qui console, repose l'âme et rend digne de vénération celui qui aime à chanter les hymnes sacrés. Un autre interprète fait ressortir plus clairement ces effets, en traduisant : « Parce que cela est convenable. » Un autre : « Parce que c'est une chose pleine de douceur. » Tous deux sont dans la vérité. Supposez un homme livré aux plus honteux excès, s'il chante les psaumes avec respect, il assoupit la tyrannie de ses passions; et fût-il accablé sous le poids de maux innombrables et en proie à une profonde tristesse, la douceur de ces chants allége sa douleur, élève ses pensées et enlève son âme jusqu'aux cieux.

Force et douceur des chants divins.

« Le Seigneur a choisi Jacob pour être à lui, Israël pour être sa possession. » Le Psalmiste ne rappelle point ici aux Israélites les bienfaits qui leur sont communs avec les autres hommes, il s'arrête à celui qui leur est personnel et qui surpasse tous les autres. Quel est-il? C'est que Dieu a choisi Israël pour son peuple, qu'il se l'est consacré, et qu'il lui a témoigné une bienveillance toute particulière. Les prophètes ne cessent d'évoquer les mêmes souvenirs, et leurs oracles ne sont qu'une longue énumération des bienfaits de Dieu. Que signifient ces paroles : « Pour être sa possession? » Pour en faire ses richesses, sa fortune. Ce peuple était bien peu considérable, il est vrai, cependant Dieu l'a choisi pour être sa richesse. Il ne considéra point son peu d'importance, mais la vertu à laquelle il voulait élever cette nation choisie. C'est ainsi qu'Israël offrait à Dieu des ressources plus abondantes que les autres nations, grâce à la bonté de celui qui l'avait choisi, et qui voulait par ce peuple instruire les autres hommes. Saint Paul lui-même compare souvent aux richesses le salut des hommes, comme dans ces paroles : « Tous n'ont qu'un même Seigneur qui répand ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent. » *Rom.*, x, 12. Et dans ces autres : « S'il tombe ou s'il demeure ferme, c'est pour son maître. » *Rom.*, XIV, 4. Voilà comme en les appelant la possession de Dieu, il proclame l'amour, la providence, la sollicitude de Dieu à leur égard. Cette providence toute particulière se révèle donc par ces deux faits que Dieu les a choisis et qu'il en a fait sa possession. Avez-vous remarqué comme il fait ressortir la bonté de Dieu dans les premières paroles de ce psaume : « Louez le Seigneur, parce qu'il est bon. J'ai reconnu que le Seigneur est grand? » Voici un nouveau motif de louer Dieu. Quel est-il, dites-le moi, ô Prophète? Vous le connaissez. Est-ce que les autres l'ignorent? Non, répond-il, ils le savent, mais ils ne le savent pas comme je le sais. C'est le privilége des saints et de ceux qui sont plus élevés en perfection, d'avoir une connaissance plus parfaite de la majesté divine. Ils ne connaissent pas sa nature tout entière (cela est impossible), mais ils en ont une connaissance plus claire que les autres hommes. « Et que notre Dieu est élevé au-dessus de tous les dieux. » Mais quoi, me direz-vous, le prophète qui vient de proclamer la grandeur de Dieu et d'affirmer qu'il la connaissait, affaiblit cette déclaration ; il compare Dieu avec d'autres dieux, et ne lui accorde qu'une excellence relative. Non, mais il tient compte des dispositions de ceux qui l'écoutent, et ce n'est que pas à pas qu'il les conduit à la vérité. Ce ne serait pas en effet une preuve bien forte de la grandeur de Dieu que de le déclarer supérieur à tous les autres dieux. Aussi, je le répète, le Psalmiste proportionne son langage à la faiblesse de ses auditeurs. Car il leur était alors utile et avantageux qu'il leur fît entendre et comprendre cette vérité.

Dieu a choisi le peuple Juif pour être sa richesse.

2. Dieu est donc sans comparaison au-dessus de tous les autres dieux, le prophète le démontre dans la suite du psaume, où il apporte la preuve la plus frappante de la puissance divine, et nous fait voir ainsi que ce qu'il a dit précédemment était un langage proportionné à la faiblesse de ses auditeurs. Ainsi, quand il ne fait qu'énoncer cette vérité, ses expressions paraissent faibles, mais quand il s'agit de l'expliquer, de la démontrer, de donner des preu-

ves de la majesté divine, son langage prend lui-même un caractère de grandeur et d'élévation. Quelle est donc cette grandeur vraiment digne de Dieu, et qui ne convient qu'à lui seul? Ecoutez la suite : « Le Seigneur a fait tout ce qu'il a voulu, dans le ciel et sur la terre, dans la mer et dans tous les abîmes. » Voyez-vous cette puissance à laquelle rien absolument ne fait défaut? Voyez-vous cette source de vie? Voyez-vous cette force invincible ? Voyez-vous cette supériorité incomparable? Voyez-vous ce pouvoir qui ne connaît point d'obstacles ? Comme tout lui est aisé, comme tout lui est facile ! « Il a fait tout ce qu'il a voulu. » Dites-moi quel a été le théâtre de sa puissance souveraine? « Le ciel et la terre. » C'est-à-dire non-seulement la terre, mais le ciel, et avec le ciel, la terre et la mer et tous les abîmes. Les abîmes signifient les parties qui sont au-dessous de la terre, comme le ciel comprend tout ce qui est au-dessus des cieux. Ces régions immenses n'offrent aucun obstacle à sa volonté, elle franchit tous ces espaces; et ce qu'il y a de plus admirable, tant de merveilles n'ont coûté à leur auteur ni travail, ni peine, ni commandement, elles sont l'œuvre de sa volonté seule, il n'a eu qu'à vouloir, et tout a été fait. Ainsi fait-il ressortir la facilité, la richesse des œuvres de Dieu, et la grandeur de cette puissance à laquelle rien ne peut résister. Laissant ensuite de côté le ciel et la terre, il parle de quelques-uns des phénomènes qui s'y rapportent; il passe sur les merveilles admirables dont le ciel est le théâtre, pour s'arrêter à celles qui l'environnent. Pour quel motif? Parce que les merveilles des cieux, si grandes qu'elles fussent, étaient inconnues du plus grand nombre, tandis que les autres phénomènes, bien que d'un ordre inférieur, étaient visibles, frappaient tous les regards. Il s'adressait à des hommes qui se laissaient beaucoup moins conduire par la foi à la pensée des choses invisibles que par le spectacle extérieur de la création. Il prend donc d'abord les choses visibles pour matière de son discours et de ses enseignements, et met ainsi lui-même en pratique le conseil qu'il donne aux autres. Quel est ce conseil? C'est que celui qui connaît en détail les œuvres de Dieu, doit en faire le sujet de ses louanges, et lui rendre gloire pour chacune d'elles. Il ne cesse de nous exhorter à louer Dieu, en répétant sans cesse : « Louez le nom du Seigneur, louez le Seigneur, vous qui êtes ses serviteurs. » Et il nous apprend en même temps comment nous devons remplir ce devoir, en parcourant la création tout entière, pour exalter dans un sentiment d'admiration mêlé d'effroi la sagesse de Dieu, sa providence, sa puissance, sa sollicitude.

Le Psalmiste nous apprend encore qu'indépendamment de la mer que nous voyons, il en est beaucoup d'autres dont l'étendue est immense : « Dans les mers, et dans tous les abîmes. » En effet la mer Caspienne, la mer des Indes, la mer Rouge sont différentes de celle qui est sous nos yeux, aussi bien que l'Océan dont la terre est environnée. « Il fait venir les nues des extrémités de la terre. » Une autre version porte : « Il élève; » une autre : « Il attire des extrémités de la terre. » Une autre : « Des limites. » Job proclame la même vérité : « Il enchaîne les eaux dans les nuées; » *Job*, XXVI, 8; ainsi que Salomon, lorsqu'il dit : « Qui rassemble les eaux comme dans un vêtement. » *Prov.*, XXX, 4. Le Psalmiste nous représente un autre prodige non moins admirable. Quel est-il? C'est que l'air devenu plus lourd s'élève néanmoins et traverse les régions supérieures, et qu'un corps pesant suit une marche contraire aux lois de la nature. C'est une chose merveilleuse que l'air contienne de l'eau, mais il est bien plus étonnant que cette eau soit renfermée dans un élément plus léger, et ce qui est bien plus digne encore d'admiration, c'est que l'eau que contient cet air, une fois échappée du reste des nuées, n'est point arrêtée par la couche d'air qui suit, mais se répand partout et tombe sur la terre. Si cette eau était naturellement contenue dans les nues, elle devrait également être contenue dans l'air. Supposons qu'on laisse s'élever dans les airs une outre pleine d'eau, et que cette outre soit portée dans l'air; si cette eau vient à s'échapper de l'outre, l'air la portera nécessairement. Le même phénomène devrait se reproduire ici. Mais toutes les œuvres de Dieu

sont admirables et supérieures aux lois de la nature, il n'est donc pas étonnant qu'elles s'accomplissent contrairement à ces lois et aux prévisions de l'esprit humain. Ainsi, ce qui est contenu dans l'air du nuage, n'est point arrêté par la couche d'air qui est au-dessous du nuage. N'est-ce pas là un phénomène vraiment admirable, bien qu'il paraisse avoir à nos yeux une moindre importance? Voici encore un autre prodige : « C'est des extrémités de la terre ; » ou si l'on veut des points des plus élevés de la terre qu'il fait venir les nuées. Non-seulement ces nuées s'élèvent, mais elles traversent les airs, elles ne répandent pas la pluie dans les lieux où elles se sont formées, elles franchissent souvent de très-grandes distances pour verser leurs eaux dans des contrées situées au delà des villes et des peuples. Et ce qu'il y a ici d'étonnant, c'est que non-seulement ces nuées s'élèvent dans les airs, mais qu'elles les traversent comme une surface solide, chargées qu'elles sont d'une masse d'eau si considérable.

3. « Il change les foudres en pluie. » Nouveau prodige, deux natures contraires se réunissent. Quoi de plus brûlant que la foudre, quoi de plus froid que l'eau? Cependant ces deux éléments s'unissent sans se confondre, sans se mêler et en conservant chacun ses propriétés naturelles. Le feu demeure dans l'eau et l'eau dans le feu, sans que le feu absorbe l'eau, sans que l'eau éteigne le feu. Cependant l'éclair est plus vif, plus éclatant, plus pénétrant que la lumière du soleil. J'en appelle au témoignage de nos yeux qui supportent tous les jours les rayons du soleil, mais qui ne peuvent endurer, ne fût-ce qu'un seul instant, la vivacité de l'éclair. Ajoutez qu'il faut un jour entier au soleil pour parcourir toute l'étendue du ciel, tandis que l'éclair traverse en un instant l'univers tout entier, suivant ces paroles de Jésus-Christ : « Comme l'éclair qui part de l'Orient et apparaît en Occident. » *Matth.*, XXIV, 27. « Il fait sortir les vents de ses trésors. » Voici un autre phénomène naturel qui est pour nous d'une grande utilité, et renferme une multitude d'avantages; il délasse et rafraîchit nos corps fatigués et donne à l'air plus de légèreté. En effet, la propriété des vents est d'agiter en tout sens l'air qui se corromprait en restant immobile, de mûrir les fruits et de nourrir les corps. Comment énumérer les services qu'ils rendent à la navigation, les époques périodiques où on les voit s'élever, se remplacer les uns les autres, et s'agiter comme en chœur sur la surface des mers, et transporter ainsi les matelots? Tel vent pousse un vaisseau et le transmet à un autre vent qui le reçoit, tout en suivant des routes contraires. Ils sont à nos ordres, et la guerre qu'ils se livrent nous est utile. Les vents nous procurent encore beaucoup d'autres avantages, le prophète ne s'y arrête point, il laisse à l'auditeur le soin de les recueillir et se borne à nous faire voir la facilité avec laquelle ils sont produits. Cette expression : « De ses trésors » ne signifie pas, en effet, qu'il existe des réservoirs où les vents soient amassés, mais la facilité avec laquelle Dieu les produit et la prompte obéissance que les créatures apportent à ses ordres. En effet, celui qui possède un trésor en tire à son gré tout ce qu'il veut et au moment qu'il veut. Ainsi le Créateur de l'univers, sans aucune peine, tire du néant tous les êtres, pour former ce que nous appelons la nature.

Les vents qui soufflent procurent beaucoup d'avantages.

Vous voyez du reste dans l'air autant de différences que le feu et l'eau nous offrent de variétés. Il y a les eaux des fontaines, les eaux de la mer, les eaux de l'air, les eaux des nuages, les eaux du ciel, celles des régions supérieures au ciel, et les eaux qui coulent des entrailles de la terre. De même, il y a le feu dont le soleil est le foyer, celui qui se trouve dans la lune, dans les étoiles, dans les éclairs, dans l'air; le feu qui vient du bois, celui qui nous environne, celui des lumières qui nous éclairent, celui de la terre. Il est un feu en effet qui jaillit de la terre, comme des sources d'eaux vives. Il y a encore un feu qui sort des cailloux par le frottement, un autre que l'on voit jaillir également des branches des arbres qui s'entrechoquent, enfin le feu produit par la foudre. Or, l'air nous offre les mêmes variétés : l'un, celui qui nous environne, est plus épais; l'autre, celui qui est au-dessus de nous, est plus subtil et contient plus de feu. Ces mêmes différences se remarquent

aussi dans le vent : l'un est plus léger, l'autre plus épais ; l'un est plus froid, l'autre plus chaud ; celui-ci est plus humide, celui-là plus sec. Voyez encore l'air et les nuages, tantôt ils s'avancent lentement, tantôt ils volent comme un coursier rapide. Il en est de même des nuages et des vents : les uns ressemblent à de grandes urnes tantôt pleines d'eau, tantôt vides ; les autres ressemblent à un éventail. A la vue de ce spectacle si varié, pouvez-vous ne pas admirer le Créateur de ces merveilles ?

Il a frappé les premiers-nés d'Egypte. Après ces prodiges que j'appellerai généraux, et qui montrent que la providence de Dieu s'étend à tout l'univers, les éclairs, les vents, l'air, les nuées, les pluies ; après avoir confondu les raisonnements insensés de ceux qui prétendent que la providence de Dieu ne s'étend pas plus loin que la lune, le prophète en vient aux prodiges particuliers que Dieu a opérés dans l'intérêt des Juifs. Il a prouvé suffisamment par tout ce qu'il vient de dire, que la bonté de Dieu se fait sentir à la terre, au ciel, à toutes les créatures visibles ; mais il veut réveiller dans le cœur des Juifs le sentiment de la reconnaissance et il leur rappelle les faits qui leur sont personnels, en leur montrant que le Dieu de l'univers, dont la providence embrasse tous les êtres créés, les a comblés de bienfaits tout particuliers. Il est vrai de dire que ces bienfaits personnels tournaient au profit du monde entier. Ainsi, les Juifs étaient choisis de préférence aux autres nations, mais c'était pour ces peuples un motif de sainte émulation, comme saint Paul le fait entendre lorsqu'il dit : « Leur chute est devenue le salut des Gentils, afin que l'exemple des Gentils leur donnât de l'émulation pour les suivre. » *Rom.*, XI, 11. Lorsqu'un père voit ses enfants s'éloigner de lui, il prend l'un d'eux pour le faire asseoir sur ses genoux, non point par un sentiment d'affection plus particulière pour cet enfant, mais bien plutôt dans l'intérêt des autres, afin que cette préférence les excite à revenir au plus tôt vers leur père, pour recevoir les mêmes marques de tendresse ; c'est ce que Dieu a fait à l'égard des Juifs ; ce n'est point sur ses genoux, mais sur ses bras, comme dit le prophète, et sur ses épaules que Dieu les a portés. Il leur a prodigué toutes les faveurs qu'ils pouvaient envier, un temple, des sacrifices, et ce qui était l'objet de leurs désirs les plus ardents, la protection dans les combats, les victoires, les triomphes, l'abondance des biens de la terre, la fertilité de leurs champs. C'est ainsi qu'il les comblait de bienfaits, et qu'il excitait l'émulation des autres peuples. Mais comme les Juifs seraient devenus mauvais si Dieu n'avait jamais interrompu le cours de ses faveurs, il les rappelait aussi par les châtiments au sentiment du devoir, tant la sagesse de Dieu est grande, et sait ménager une issue favorable au milieu des plus grandes difficultés.

La providence de Dieu s'étend à tout l'univers.

4. Considérez ici la prudence du prophète, qui des considérations générales descend à des faits particuliers. Il va au-devant de cette opinion ridicule qui voudrait restreindre l'action de la Providence dans le cercle des choses individuelles. Aussi, ce n'est qu'après avoir retracé son action sur l'ensemble de la création, qu'il en vient au détail : « Qui a frappé les premiers-nés d'Egypte ? » Ne vous semble-t-il pas que c'est surtout pour les Juifs que Dieu a exercé cette juste vengeance ? Si donc je vous prouve qu'il a eu aussi en vue les autres peuples, que diront ceux qui osent avancer que la providence de Dieu ne s'étend pas au monde tout entier ? Comment le démontrer ? Il suffit pour cela de rappeler la parole de Dieu qui exprime clairement cette vérité : « C'est pour faire connaître en toi ma puissance, et afin que mon nom soit publié par toute la terre. » *Exod.*, IX, 16 ; *Rom.*, IX, 17. Voyez-vous comment cette mort des premiers-nés a été une véritable prédication, et cette plaie envoyée du ciel, une parole éloquente qui s'est répandue par toute la terre pour y publier la puissance de Dieu ? La providence divine s'étend donc à l'univers tout entier, lors même qu'elle pourrait ne s'occuper que des intérêts des Juifs. Dieu avait déjà donné des preuves de sa puissance aux temps anciens, dans la personne de Joseph et d'Abraham, mais il l'a manifestée ici par des faits plus éclatants. Comment cela ? C'était alors par des bienfaits, maintenant c'est par des châtiments ; car, comme je



l'ai souvent répété, Dieu ne laisse passer aucune génération sans se faire connaître, sans se manifester par ses œuvres. Il ne fait pas toujours de la même manière, ses moyens sont variés jusqu'à l'infini. Tantôt c'est l'épouse d'Abraham qu'il frappe de stérilité, puis la famine, puis l'abondance, puis les fléaux qui se succèdent sans interruption. Les Egyptiens accusaient Dieu d'impuissance, ils furent ainsi cause de la mort de leurs premiers-nés et ensanglantèrent les eaux de leur fleuve. Dans ce même temps, Dieu leur manifesta encore sa puissance quoique d'une manière moins éclatante. Les sages-femmes des Egyptiens, pour avoir refusé d'obéir aux ordres cruels du roi, et éludé ses décrets inhumains, furent magnifiquement récompensées. Nous voyons ici un double effet de la providence de Dieu, et dans ces femmes qui firent preuve d'une vertu beaucoup plus grande que ceux qui étaient couronnés du diadème, et dans la récompense que Dieu leur accorda en leur donnant une nombreuse famille; c'est ce que signifient ces paroles : « Dieu récompensa les sages-femmes. » *Exod.*, I, 20. C'est-à-dire, leur famille s'accrut, et Dieu leur donna une récompense en rapport avec les services qu'elles avaient rendus aux Juifs. Elles avaient refusé de mettre à mort leurs enfants ; Dieu les en récompensa en leur donnant une nombreuse postérité.

Cependant, comme les sujets de Pharaon persévéraient dans leur aveuglement insensé, Dieu les frappa d'un fléau plus terrible qui servit tout à la fois d'enseignement pour tous les autres peuples et pour les Egyptiens en particulier : pour les uns par ce qu'ils en apprirent, pour les autres par les calamités dont ils furent témoins et victimes, et par la triste expérience qu'ils firent de la puissance de Dieu. Car Dieu prit soin de leur faire prédire ce châtiment, afin qu'ils ne fussent point tentés de n'y voir qu'un de ces coups que la mort frappe d'ordinaire, ou un accident fortuit. Nous pouvons donc appliquer ici les paroles que le Roi-prophète dit dans un autre endroit du Sauveur : « Dominez au milieu de vos ennemis. » *Psalm.* CIX, 2. En effet, ce n'est point après les avoir fait sortir dans la solitude, ce n'est pas dans un lieu étranger, c'est au milieu même de leur ville que Dieu les frappa de ce coup terrible. Mais considérez la bonté de Dieu jusque dans l'exercice de sa vengeance ; elle s'appesantit d'abord sur les animaux, avant de s'étendre sur les hommes. Qui n'admirerait ici la bonté de Dieu, qui dans un même moment, dans une même action, sait concilier les droits de sa bonté et ceux de son ineffable sagesse? Cette plaie, en effet, ne fut pas la première, elle fut précédée de beaucoup d'autres qui avaient pour but de les ramener à de meilleurs sentiments ; comme aussi Dieu les avertit avant de les frapper de ce dernier fléau. Dans quelle intention ? Pour les fléchir par ces simples menaces et leur en épargner la triste expérience. Mais comme ils restèrent insensibles, Dieu voulut qu'il n'y eût aucun doute sur la nature du châtiment. Voyez que de circonstances réunies qui s'opposent à toute idée de maladie ou de peste fortuite. Premièrement, la mort les frappe dans une seule nuit; secondement, elle frappe les premiers-nés. Si c'eût été une peste, elle ne se serait pas contentée d'atteindre les premiers-nés en épargnant les autres; elle eût frappé indistinctement; troisièmement, la peste n'eût pas entièrement épargné les Juifs, en ne choisissant ses victimes que parmi les Egyptiens. Au contraire elle eût frappé de préférence des corps accablés par la fatigue, la misère et par une longue suite de maux de tout genre, épuisés depuis longtemps par la pauvreté, par la faim, et elle ne fût point tombée sur les rois, les princes, sur ceux qui étaient assurés contre ses coups, et vivaient entourés de soins multipliés. La peste encore ne se fût pas déclarée tout d'un coup, mais avant de fondre sur l'Egypte, elle eût été précédée de signes précurseurs de son arrivée. Que voyons-nous au contraire? Le fléau éclate soudain, pour confondre l'endurcissement des Egyptiens qui, après une plaie où ils devaient reconnaître clairement les caractères d'un châtiment divin, se mirent à la poursuite des Juifs qui étaient partis; se peut-il une preuve plus forte de leur délire, et une justification plus éclatante de la conduite de Dieu? Dieu allait cesser d'opérer des miracles

sous les yeux des Egyptiens, il les couronne par un prodige qui à lui seul était pour un esprit attentif une apologie de tous ceux qui l'avaient précédé. On aurait pu demander pourquoi tous les Egyptiens sont-ils punis, puisque le roi seul est coupable en retenant les Juifs? Ce dernier fléau répond à cette difficulté. Comment cela? Parce qu'après la mort de leurs premiers-nés, les Egyptiens pressaient les Juifs de partir malgré le roi lui-même. Si donc ils l'eussent voulu tout d'abord, leur volonté eût prévalu sur la sienne. Donc, s'ils n'ont point triomphé de ses résistances, ce n'est point un effet de leur impuissance, mais de leur mauvaise volonté. Ajoutez que leur acharnement à poursuivre les Juifs mit le comble à leurs crimes.

5. C'est ce qui arriva aussi du temps de Saül; lorsqu'il fut question d'arracher son fils à la mort, tout le peuple, dans un sentiment de flatterie, s'empressa de demander sa grâce, bien qu'il eût transgressé la loi; mais lorsque Saül voulut mettre à mort un si grand nombre de prêtres, personne n'éleva la voix, personne ne prit leur défense. Dira-t-on qu'ils invoquaient dans le premier cas les lois de la nature? Mais ne devaient-ils pas invoquer dans le second les lois de la justice? Les victimes étaient des prêtres, leur meurtre était un crime, et la colère du roi n'avait aucun motif légitime. Mais la vraie cause de leur inaction était leur indifférence et leur insensibilité pour le sort de ces malheureux prêtres. Or, réfléchissez sur les calamités qui vinrent fondre sur eux, et sur le juste châtiment de leur négligence. Lors donc qu'un crime se commet sous vos yeux, gardez-vous de rester indifférent, soyez plus ardent que le feu, ressentez l'injure aussi vivement que ceux qui en sont victimes, vous préviendrez ainsi bien des maux. « Depuis l'homme jusqu'à la bête. » Pourquoi frapper aussi les animaux? Ils ont été créés pour le service de l'homme, et en les frappant, c'est l'homme que Dieu veut atteindre pour lui inspirer plus de crainte, pour ajouter à l'intensité du châtiment, et faire voir que le fléau vient de Dieu et que c'est du haut du ciel que la guerre est déclarée.

« Il a fait éclater des signes et des prodiges au milieu de toi, ô Egypte! » Que signifient ces paroles: « Au milieu de toi? » Elles indiquent un lieu déterminé, ou elles ont le même sens que le mot ouvertement. En effet, l'expression: « Au milieu » a partout le même sens que publiquement, comme dans ces paroles: « Il a opéré le salut au milieu de la terre. » *Psalm.* LXXIII, 12. Car le milieu est visible pour tout le monde. « Il a fait éclater des signes et des prodiges au milieu de toi, ô Egypte; » justement certes, car ces prodiges avaient pour objet de rendre les hommes meilleurs, et de mettre en évidence ceux qui devaient en profiter. Ces prodiges en effet n'étaient pas l'œuvre du hasard, le doigt de Dieu y était visiblement empreint, et ce double caractère de châtiment et d'opération divine en faisait aussi ressortir la double utilité. « Contre Pharaon et contre tous ses serviteurs. » Quelle puissance vraiment ineffable! Ses sujets ne formaient tous qu'un même corps, le châtiment les atteignait donc tous indistinctement, avec cette différence que les uns n'en recueillaient que de la souffrance et que les autres le faisaient servir à leur profit. Mais pourquoi dire: « Et contre tous ses sujets, » puisque tous n'avaient pas de premiers-nés? Le Psalmiste veut parler ici des autres prodiges opérés dans l'Egypte, et qui étaient un châtiment pour les Egyptiens et une leçon salutaire pour les Juifs; de même que dans le désert, ceux qui suivaient les Juifs participaient également aux bienfaits dont Dieu comblait son peuple. Dieu châtiait les ennemis des Juifs, il répandait ses bienfaits sur ces derniers et les châtiments comme les bienfaits étaient utiles aux uns comme aux autres.

Mais pourquoi Dieu n'a-t-il pas étendu ses bienfaits jusque sur les Egyptiens? Parce que la plupart des hommes sont bien plus facilement amenés à la connaissance de Dieu par les châtiments que sous l'impression de ses bienfaits. Or une preuve qu'il ne voulait pas les punir, c'est que nous le voyons différer autant qu'il peut de les frapper, et montrer ainsi par cette lenteur, et ensuite par les châtiments eux-mêmes, sa puissance et sa bonté. Il eût pu certes, après la première, la seconde, la troisième plaie, les regarder comme atteints d'une

maladie incurable et les perdre sans retour ; il ne l'a point voulu, l'avenir lui était connu, il savait bien que ni la cinquième, ni la sixième, ni la dixième plaie ne les rendrait meilleurs, il ne se départit point de la conduite qu'il avait résolu de suivre à leur égard. N'est-ce point là une des plus fortes raisons pour nous d'admirer sa puissance, sa providence, sa sagesse, sa bonté? sa puissance qui les a frappés, sa providence qui a retardé le châtiment, sa sagesse, qui malgré la connaissance qu'il avait de l'avenir lui a fait suivre les inspirations de sa nature, enfin son extrême bonté qui lui fait décharger d'abord ses coups sur les êtres moins importants, sur les animaux privés de raison ? Le châtiment monta ensuite jusqu'au roi, parce que Dieu voulait lui donner ainsi un caractère plus évident de publicité. Les malheurs qui frappent un particulier ont naturellement peu de retentissement, mais lorsqu'ils atteignent un grand de la terre, ils arrivent bientôt et sans difficulté à la connaissance du monde entier.

Puissance, providence, sagesse et bonté de Dieu.

Le Prophète nous a indiqué la cause de ces châtiments, il va maintenant nous les faire connaître. Toutefois son dessein n'est pas de les énumérer longuement et en détail, il les comprend tous dans cette seule proposition : « Il a envoyé des signes et des prodiges au milieu de toi, ô Egypte ! » Puis il va plus loin, et nous montre Dieu faisant sortir le peuple de l'Egypte pour le conduire dans le désert ; il déclare ainsi qu'il n'est pas le Dieu d'une seule partie de la terre, et que son empire n'est pas restreint à une seule contrée, mais s'étend à l'univers tout entier. C'est pour cela qu'il ajoute : « Il a frappé plusieurs nations, il a tué des rois puissants ; » c'est-à-dire qu'il n'a cessé de leur donner des gages variés de sa puissance, et de les instruire par les faits qui s'accomplissaient sous leurs yeux. Ainsi les premières guerres leur avaient appris que ce n'était ni la nature de l'air, ni la puissance des éléments, ni aucune autre cause naturelle, qui combattait pour eux, mais la main souveraine qui les gardait au milieu des dangers. Ces prodiges se rendaient ainsi mutuellement témoignage, les miracles de l'Egypte à ceux du désert, et les prodiges du désert à ceux dont l'Egypte avait été le théâtre. En effet, lorsque les Israélites mettaient leurs ennemis en fuite, sans armes, sans troupes rangées en bataille, sans combat, Dieu leur faisait voir clairement que s'il avait employé les éléments comme des instruments contre les Egyptiens, ce n'était pas qu'il en eût besoin, mais parce qu'il voulait diversifier les opérations de sa puissance en faisant servir les créatures à la manifester. « Séon, roi des Amorrhéens, et Og, roi de Basan. » Le Psalmiste n'énumère point les villes conquises, il n'entre pas dans le détail de chaque combat, mais il franchit avec grandeur d'âme une foule innombrable de miracles. Il aurait pu s'y arrêter, dépeindre sous de vives couleurs ces événements tragiques ; il ne fait que toucher comme en courant cette multitude de prodiges opérés par la main de Dieu. Les peuples ennemis étaient armés, ils habitaient des villes fortifiées, ils étaient habiles dans l'art de la guerre ; les Juifs au contraire étaient comme des exilés, étrangers à la science des combats, délivrés à peine d'une longue servitude et d'une tyrannie de plusieurs siècles, épuisés par les privations et les souffrances, en butte à tous les outrages ; mais la main qui les conduisait les revêtait d'une puissance invincible à tous leurs ennemis.

6. D'ailleurs la guerre était juste. Les Israélites n'auraient point attaqué ces peuples, s'ils n'avaient donné des motifs de leur déclarer la guerre en interceptant le passage au peuple de Dieu, ce qui était de la dernière cruauté. Quant aux Iduméens, Dieu ne voulut point leur laisser prendre part à la lutte. Les Israélites auraient pu s'autoriser du silence de Dieu pour entreprendre de nouvelles guerres, il leur fit donc connaître dans le désert les peuples qu'ils devaient combattre et ceux qu'ils devaient épargner, et c'est par les faits eux-mêmes qu'il leur prescrivit la conduite qu'ils devaient tenir à l'égard de ceux qu'ils rencontreraient sur leur passage. « Et tous les royaumes de Chanaan. » Voyez-vous comme l'enseignement s'adresse ici à l'univers tout entier? Les Israélites tombèrent sur tous ces peuples comme le feu tombe sur les épines, et aucun d'eux ne pouvait leur résister.

Ecoutez ici le témoignage de Balaam, instruit non par les prophètes, ni par Moïse, mais par les événements eux-mêmes : « Ce peuple, dit-il, lèche la terre tout entière. » *Num.*, XXII, 4. Remarquez la justesse de cette métaphore. Le Psalmiste ne dit point : Cette nation fait la guerre, elle renverse, elle détruit, mais « elle lèche. » Pouvait-il exprimer plus énergiquement avec quelle facilité ils remportaient la victoire, érigeaient des trophées sans verser de sang, et comment il leur suffisait de tomber sur leurs ennemis pour les mettre en déroute? Ils n'ont besoin, dit-il, ni d'armées rangées en bataille, ni d'en venir aux mains, il leur suffit de faire irruption dans un royaume pour que tout cède à leur approche. Dieu ne voulut pas que leurs victoires fussent seulement le résultat des lois de la guerre et de leur bon ordre de bataille, ils auraient pu s'en attribuer la gloire. Voilà pourquoi il soulevait les éléments contre leurs ennemis pour jeter l'épouvante dans leur esprit. La grêle en tombant sur eux en écrasa un grand nombre, le soleil suspendit sa course pour prolonger le combat, on vit mille autres prodiges du même genre, et le son des trompettes, plus violent que le feu, renverser les murailles. Cette conduite de Dieu était utile aux uns comme aux autres; elle apprenait aux peuples ennemis que ce n'étaient point les hommes qui leur faisaient la guerre ; elle enseignait aux Israélites à lever les yeux vers Dieu, à ne jamais se vanter ou s'enorgueillir de leurs exploits, mais à se conduire en tout avec modestie et humilité. De semblables victoires étaient plus glorieuses pour eux que s'ils les avaient remportées par les moyens ordinaires, elles les rendaient dignes de vénération aux yeux des autres peuples, et leur inspiraient en même temps des sentiments plus modestes. En effet, rien de plus propre à leur attirer la vénération que d'avoir Dieu pour chef, et à étouffer en eux toute présomption que d'être dans l'impossibilité de s'enorgueillir de leurs triomphes?

« Et il a donné la terre en héritage, et pour être l'héritage d'Israël, son peuple. » Voici encore un des prodiges les plus surprenants : non-seulement ils chassaient les peuples devant eux, mais ils s'emparaient de leurs pays, et se distribuaient leurs villes entre eux, ce qui leur donnait à la fois une grande joie, de la considération et une gloire éclatante. Ils en étaient encore redevables à la puissance de Dieu. Ce n'était pas en effet une petite entreprise de s'emparer d'un pays ennemi, et il fallait pour cela un secours extraordinaire de Dieu. « Seigneur, votre nom subsistera éternellement, et le souvenir de votre gloire s'étendra de génération en génération. » Une autre version porte : « Votre souvenir. » Le prophète interrompt la suite de son récit pour louer Dieu selon la coutume des saints. A peine ont-ils commencé à parler des merveilles de la main de Dieu, que l'amour qui les embrase les force de s'interrompre pour bénir et louer l'auteur de ces prodiges et satisfaire ainsi le désir de leur cœur. C'est ce que saint Paul ne cesse de faire, surtout au commencement de ses Epîtres, comme lorsqu'il écrit aux Eglises de Galatie : « Que la grâce et la paix vous soient données par Dieu notre père, et par Jésus-Christ notre Seigneur, qui s'est livré lui-même pour nos péchés, selon la volonté de Dieu notre père, à qui appartient la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » *Galat.*, I, 3-5. Et dans l'Epître aux Romains : « Eux à qui appartiennent l'adoption des enfants, la gloire, le culte, les promesses ; qui ont pour pères les patriarches, et de qui est sorti, selon la chair, Jésus-Christ même, le Dieu au-dessus de toute chose, et béni dans tous les siècles. Amen. » *Rom.*, IX, 4. Et dans un autre endroit : « Au roi des siècles, immortel, invisible, au seul Dieu sage, honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen. » I *Tim.*, I, 17. De même ici le Prophète qui vient de méditer sur la providence universelle de Dieu, et de repasser dans son esprit les plaies de l'Egypte, les miracles du désert, les grâces si variées que Dieu n'a cessé de répandre sur les Israélites, les fléaux qu'il a fait tomber sur leurs ennemis, sent son cœur s'enflammer au souvenir d'une si grande bonté, et laisse échapper ce cri de louange : « Seigneur, votre nom subsistera éternellement et votre souvenir s'étendra de génération en génération. » C'est-à-dire votre gloire est éternelle. Elle ne peut

souffrir aucun amoindrissement, aucune interruption ; elle est toujours la même, toujours immuable, à l'abri de tout changement, toujours dans sa fleur et dans sa force. Que signifient ces paroles : « Votre souvenir s'étendra de génération en génération? » Votre souvenir est également éternel, et n'aura jamais de fin. « Car le Seigneur jugera son peuple et se laissera fléchir aux prières de ses serviteurs. » On peut appliquer au peuple de Dieu les deux parties de la proposition en ce sens que Dieu commencera par le châtier, et qu'à l'action de sa justice succédera la consolation. On peut aussi la diviser, c'est-à-dire appliquer au peuple de Dieu l'exercice de la bonté, et restreindre à ses ennemis l'action de la justice divine. Tel serait donc le sens de ce verset : « Il fera sentir sa bonté aux uns, » ce que signifie l'expression : « Il se laissera fléchir, » et il jugera les ennemis de son peuple, c'est-à-dire qu'ils éprouveront les effets de sa justice.

7. Le prophète ne pouvait s'appuyer sur les bonnes œuvres des Israélites: le seul titre qu'il invoque en leur faveur est donc qu'ils sont le peuple de Dieu et ses serviteurs. L'expression « il se laissera fléchir, » nous montre que le principe de la réconciliation est dans la bonté de Dieu, et non dans les mérites du peuple. La prière, la supplication, supposent qu'on a besoin du pardon, et la nécessité du pardon exclut le mérite des bonnes œuvres et ne laisse place qu'à la miséricorde. Il avait dit précédemment: « Votre souvenir s'étendra de génération en génération. » Or, les Israélites étaient alors les seuls parmi tous les peuples qui reconnaissaient le vrai Dieu, et tel est le sens de ces paroles : « Le salut de votre peuple fera éclater votre gloire parmi toutes les nations. Il est en Dieu une gloire essentielle, indépendante de tout culte, de tout hommage; elle n'est sujette à aucune division, à aucune altération, à aucun changement. Mais la gloire qui lui vient des hommes recevra un nouvel éclat de l'action qui nous sauve, lorsque nous aurons recouvré notre ville, les édifices sacrés et le temple, et que nous serons rentrés en possession de nos anciennes institutions. « Les idoles des nations sont de l'argent et de l'or, et les ouvrages des mains des hommes. » Il avait, en commençant, proclamé cette vérité : « Notre Dieu est au-dessus de tous les dieux; » et il semblait ne reconnaître en lui qu'une supériorité relative, à cause du peu d'intelligence de ceux à qui il s'adressait; il développe ici la même pensée. Il décrit tout d'abord la puissance de Dieu, les merveilles qu'il a opérées dans le ciel, sur la terre, dans les abîmes, en faveur des Juifs, dans leur pays comme dans les régions étrangères, au milieu de leurs ennemis et parmi toutes les nations de la terre. Puis il fait le tableau de sa bonté, de sa miséricorde, de sa sollicitude, de sa sagesse, de sa puissance, et montre qu'il est le Dieu de l'univers tout entier, et que sa providence s'étend à tout ce qui existe. Il se rit maintenant de la faiblesse des idoles, tourne en ridicule leur nature, et fait de leur nom le premier chef d'accusation. Qu'est-ce qu'une idole, en effet? ce qu'il y a de plus impuissant, de plus vil, et son nom seul est synonyme de faiblesse extrême. Voilà ce qui lui fait dire : « Les idoles des nations sont de l'or et de l'argent. » Premièrement, ce sont des idoles; secondement, une matière inanimée; troisièmement, par là même que ce sont des idoles, non-seulement ce sont des êtres vils, faibles et impuissants, mais ils sont l'ouvrage des hommes, comme l'ajoute le prophète : « Et les ouvrages de la main des hommes. » Pouvait-il condamner plus fortement ceux qui les adorent? Ces idoles sont l'œuvre de leurs mains, et ils placent en elles l'espérance de leur salut!

« Elles ont une bouche et ne parleront point; elles ont des yeux et ne verront point; elles ont des oreilles et n'entendront point, car il n'y a point d'esprit de vie dans leur bouche. Que ceux qui les font leur deviennent semblables, et tous ceux aussi qui se confient en elles. » « Elles ont une bouche et ne parleront point. » Voyez-vous comme il les poursuit de ses railleries, et comme il met à jour la fraude dont elles étaient les instruments? Comme les démons leur imprimaient quelquefois une apparence de vie, il dévoile le drame hypocrite qu'ils leur faisaient jouer en montrant que l'esprit de vie n'est pas dans leur

bouche. Et comment se fait-il que le démon ne fait, ne dit rien que par elles? Les statues de ces idoles sont les colonnes et le symbole de la fornication, de l'adultère, de tous les vices réunis; le démon se sert donc de la vue de ces idoles comme d'un moyen de séduction pour enseigner les vices qu'elles représentent, et c'est pour cela qu'il se tient près d'elles pour leur imprimer le mouvement et arriver ainsi à ses fins. Le Psalmiste achève d'accabler ces idoles sous le ridicule, en ajoutant: « Que ceux qui les font leur deviennent semblables. » Jugez quels doivent être ces dieux, à qui l'on ne peut souhaiter de ressembler que par imprécation. Il n'en est pas ainsi parmi nous. La perfection de la vertu, ce qui nous élève au comble de tous les biens, c'est de devenir semblables à Dieu, autant que cela nous est possible. Pour eux, au contraire, leur culte et leurs dieux sont tels, que leur ressembler est le dernier des malheurs qu'on puisse souhaiter. Faire voir que ces idoles sont une matière inanimée, qu'elles sont l'œuvre de ceux qui les adorent, et des monuments d'infamie, qu'elles n'ont aucun sentiment, et qu'on ne peut souhaiter de plus grand malheur que de leur ressembler, n'est-ce pas démontrer l'erreur souveraine des idolâtres? Or, après avoir dévoilé la faiblesse des idoles, les fraudes dont elles sont l'instrument, la méchanceté des démons et la folie de ceux qui fabriquent ces statues, le prophète s'empresse de sortir de ces erreurs, et termine son discours par les louanges de Dieu. Il ne continue pas le récit des merveilles que Dieu a opérées, il les a suffisamment exposées, il demande à tous ceux qui ont eu part à ses bienfaits le tribut d'éloges que réclament ces prodiges, que tous s'accordent à reconnaître. Voilà pourquoi tous, sans exception, sont appelés à célébrer la gloire de Dieu: « Maison d'Israël, bénissez le Seigneur. Maison d'Aaron, bénissez le Seigneur. Maison de Lévi, bénissez le Seigneur. Vous qui craignez le Seigneur, bénissez-le. Que le Seigneur soit béni de Sion, lui qui habite dans Jérusalem. »

Mais pourquoi, au lieu de cette invitation distincte faite à chaque partie du peuple, ne pas inviter collectivement tous les Israélites? Pour vous faire comprendre qu'il y a ici une différence dans la manière de bénir Dieu. Le prêtre ne le bénit pas comme le lévite, et le simple fidèle ne le bénit pas comme tout le peuple assemblé. Cette invitation: « Bénissez le Seigneur, » a pour but de leur faire comprendre cette nature bienheureuse qui ne souffre aucun mélange. Bénissez Dieu, leur dit-il, de ce que vous êtes délivrés de vos ennemis, de ce que vous êtes dignes d'adorer un Dieu si grand, de ce que vous avez connu la vérité. Ah! sans doute, il est béni parce qu'il possède en sa nature toute bénédiction, et qu'il n'a point besoin des louanges des hommes; cependant ne laissez pas de le louer, non pour ajouter quelque chose à sa gloire, mais pour recueillir les fruits précieux que vous promet cette bénédiction. Oui, il est essentiellement béni de sa nature, et cependant il veut encore que nous le bénissions. Le Psalmiste évoque de nouveau le souvenir de Sion et de Jérusalem. C'est là qu'était le siége de leur gouvernement et de leur religion, c'est là qu'ils venaient puiser les enseignements divins et les règles de la sagesse. Il veut donc leur inspirer pour ces lieux une vénération profonde, en les couvrant du nom même de Dieu, afin que cette vénération accroisse leur désir et leur zèle pour ces saints lieux, que ce désir les y attire en plus grand nombre, et que profondément attachés par là au culte du vrai Dieu, ils puissent s'élever à une vertu plus parfaite, ce qui était la fin de tous les prodiges que Dieu avait opérés. Les Israélites avaient alors Jérusalem et Sion; nous avons aujourd'hui les cieux et les biens qu'ils renferment. Attachons-nous à ce bienheureux séjour, pour obtenir les biens éternels par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXXXV.

« Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. »

1. Après avoir raconté les bienfaits de Dieu envers les hommes, le Psalmiste célèbre la grandeur de sa miséricorde. Il n'entreprend pas de la mesurer (cela est impossible), mais il veut faire comprendre son étendue par son éternité, et il invite tous les hommes à chanter la gloire de Dieu : « Louez le Seigneur, » c'est-à-dire, rendez-lui des actions de grâces, célébrez ses louanges, « parce que sa miséricorde est éternelle. » Que signifient ces paroles : « Est éternelle? » C'est-à-dire qu'en Dieu on ne voit point l'oubli succéder à la bienfaisance, l'indifférence à la miséricorde, comme il arrive trop souvent parmi les hommes que leurs passions dominent, que leur condition enchaîne, que leur état de dépendance arrête, et à qui les événements ne permettent pas d'agir comme ils le voudraient. Telle n'est point la conduite de Dieu ; jamais il n'interrompt le cours de sa miséricorde, jamais il ne cesse de l'exercer par des moyens variés à l'infini. Il est donc toujours miséricordieux, et il ne cesse de répandre ses bienfaits sur les hommes. Après avoir proclamé que sa miséricorde est éternelle, le prophète donne les preuves de son éternelle durée, et les emprunte au spectacle des choses visibles. Comme son dessein est d'inspirer l'amour de la vraie religion, il établit de nouveau une comparaison entre Dieu et les dieux des gentils, pour l'accommoder à la portée de ceux auxquels il s'adresse : « Louez le Dieu des dieux, s'écrie-t-il, » et il ajoute à chaque verset : « Parce que sa miséricorde est éternelle. » Et encore : « Louez le Seigneur des seigneurs. » Dans le psaume précédent, il avait enseigné qu'il était au-dessus de tous les autres dieux; *Psalm.* CXXXIV, 5; ici il va plus loin, et le proclame le maître et le Seigneur des idoles, ou, si vous le voulez, des démons. En effet, quoique les démons se soient couverts d'opprobre par leur révolte contre Dieu, ils ne laissent pas d'être ses serviteurs et ses sujets. Célébrez donc la gloire de votre Dieu, s'écrie-t-il, parce qu'il est le Dieu souverain qui n'a point d'égal, et qui est le maître et le seigneur de tout ce qui existe. Or, Dieu s'appelle aussi le Dieu de ceux qui lui sont agréables, comme lorsqu'il dit : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. » *Exod.*, III, 6. Comment donc le proclame-t-on ici le Dieu des démons? Il est le Dieu des uns et des autres, mais d'une manière différente. Il est le Dieu des justes, en ce sens qu'il leur est uni par les liens de l'amour le plus intime; il est le Dieu des démons, parce qu'il est infiniment au-dessus d'eux.

La miséricorde de Dieu est éternelle.

« C'est lui qui fait seul de grands prodiges, parce que sa miséricorde est éternelle. » Il prouve maintenant ce qu'il vient d'avancer, que Dieu est le maître et le Seigneur des dieux, et il démontre cette vérité, comme il l'a déjà fait, par les effets de sa puissance. Or, il ne dit pas : Qui a fait; mais « qui fait, » parce que Dieu ne cesse de répandre ses grâces et d'opérer des prodiges qui surpassent l'intelligence humaine. Le Prophète fait surtout ressortir ces deux caractères de l'opération divine : Dieu agit et il agit seul, ou plutôt il donne quatre caractères de sa supériorité : Dieu agit, il fait des prodiges, ce sont de grands prodiges, et il est le seul pour les opérer. Gardons-nous de croire que le Prophète veuille ici rabaisser le Fils, son dessein est de montrer la distance infinie qui sépare Dieu des démons. Voyons maintenant quels sont ces prodiges extraordinaires qui sont du domaine exclusif de Dieu. En commençant ce psaume il n'était question, ce semble, que de la bonté de Dieu, et non de sa puissance : « Louez le Seigneur parce qu'il est bon. » Pourquoi donc parler maintenant de sa puissance? Parce que ces prodiges étaient à la fois des effets de sa puissance et de sa miséricorde. Quels sont ces prodiges? Les voici : « Qui a fait les cieux avec intelligence ? Qui a affermi la terre sur les eaux? » Un autre interprète traduit : « Qui a condensé la terre dans les eaux? Qui a fait seul de grands luminaires, le soleil pour présider au jour, et la lune et les étoiles pour présider à la nuit? » Ce sont là des actes de sa puissance

et de sa sagesse, mais ce sont aussi des témoignages de sa bonté. La grandeur, l'éclat, la stabilité de ces œuvres divines proclament la puissance et la sagesse de leur créateur, mais la destination que Dieu leur a donnée d'être à notre service, témoigne de son amour et de son éternelle bonté. Vous comprenez comment sa miséricorde est éternelle; la durée de ses œuvres n'est pas limitée à dix, vingt, cent, deux cent mille années, elle est égale à la durée de l'existence de l'homme sur la terre. Voilà pourquoi le Psalmiste termine chaque verset en répétant: « Parce que sa miséricorde est éternelle. » Prodige vraiment admirable! Dieu est l'auteur de ces merveilles; après les avoir créées, il les a consacrées au service de l'homme, après son péché même il ne l'en a point dépossédé; il lui a laissé après sa désobéissance, la jouissance des biens qu'il lui avait donnés auparavant, et il ne lui en a point retiré l'usage après un si grand crime. Et ce ciel visible n'est point le seul qu'il ait fait, il en a créé un autre pour nous apprendre dès le commencement du monde qu'il ne nous laisserait pas sur la terre, mais qu'il nous transporterait dans cet autre ciel qu'il nous destine. Car si nous ne devions pas l'habiter un jour, pourquoi l'avoir créé? Dieu n'en a que faire, il n'a besoin de rien; si donc il a préparé cette demeure, c'est pour nous y établir lorsque nous quitterons la terre.

2. Aussi le Prophète, à qui Dieu a révélé ce secret, est saisi d'admiration et répète après chaque verset: « Parce que sa miséricorde est éternelle. » « Il a affermi la terre sur les eaux. » Voici un nouveau témoignage de sa bonté. Après que nous sommes devenus mortels et soumis à mille nécessités, Dieu ne nous a pas abandonnés, il nous a donné en attendant une demeure convenable, et il a rempli la terre de tant de témoignages de son amour, que la parole est impuissante à les redire. Voilà pourquoi le Prophète à la vue de cet abîme de bienfaits et de cette mer sans rivages, s'écrie à haute voix: « Que vos œuvres sont grandes, ô Seigneur! vous avez fait toute chose avec sagesse. » *Psalm.* CIII, 24. Considérez encore le soleil, la lune, la succession des saisons, et vous aurez une nouvelle preuve de son infinie bonté. En effet, ces éléments nous sont de la plus grande utilité pour l'ornement et pour le soutien de notre vie. Ils donnent la sève et la maturité aux fruits qui sont les aliments nécessaires de la vie, ils délimitent les saisons, marquent les heures, déterminent la durée du jour et de la nuit, sont les guides des voyageurs sur terre et sur mer, et nous rendent encore mille autres services. Voyez-vous comment la miséricorde de Dieu est éternelle, et que c'est avec raison que le Psalmiste proclame cette vérité après chaque verset? Un autre interprète au lieu de: « Pour présider au jour, » traduit: « Pour dominer sur le jour. » Un autre, au lieu de: « Pour présider à la nuit, » traduit: « Pour exercer sa puissance dans la nuit. »

Utilité des éléments.

« Qui a frappé l'Egypte avec ses premiers-nés? Qui a fait sortir Israël du milieu d'eux? Avec une main puissante et un bras élevé. » Il revient continuellement sur les prodiges qui eurent lieu en Egypte, à cause de l'ingratitude des Juifs qui les oubliaient sans cesse, bien qu'on les rappelât continuellement à leur esprit. Vous avez ici un signe éclatant de la miséricorde divine, qui par ce prodige les a délivrés de la servitude, et a ménagé à leurs descendants la connaissance du vrai Dieu. Il y a encore ici un autre enseignement. Quel est-il? C'est qu'après la plaie des premiers-nés, Dieu a fait éclater sa puissance en rompant les chaînes de leur esclavage, en frappant d'épouvante les Egyptiens et en les ensevelissant dans la mer. Or, le Psalmiste rappelle cette circonstance pour prévenir l'interprétation irréfléchie de ceux qui verraient un acte de faiblesse dans le commandement fait aux Israélites de prendre l'or et les vases d'argent des Egyptiens. Dieu en agit ainsi pour se rendre terrible à ses ennemis par tous les moyens, et les convaincre que toutes ses actions portent le caractère de sa puissance et de son autorité, et qu'il était aussi en son pouvoir de les faire tomber dans le piége qu'il leur tendait. Lorsqu'il agit ouvertement, ce n'est point qu'il ne pût séduire et tromper ses ennemis; et s'il leur tendit des piéges, ce n'était point par impuissance d'agir ouvertement, car d'un côté

comme de l'autre il fait éclater également sa puissance. Voulez-vous savoir l'effroi que cet événement inspira aux étrangers? Ecoutez ce que dirent plus tard les devins d'Azot : « C'est là ce Dieu terrible qui a frappé l'Egypte, et qui, après s'être joué de ses habitants, a délivré les Israélites. » I *Reg.*, VI, 6. Vous voyez que la crainte de ces peuples a pour cause le vol, la tromperie dont les Egyptiens ont été victimes, et leur entière destruction. « Qui a divisé en deux parties la mer Rouge. » Suivant une autre version : « En deux sections. » Suivant une autre : « En plusieurs ouvertures. » Quelques interprètes en effet affirment que la mer, en se divisant, ne laissa pas seulement une route unique, mais qu' elle ménagea autant de passages qu'il y avait de tribus. Tous ces prodiges n'avaient pas seulement pour but de faire éclater la puissance de Dieu, sa grandeur, et de montrer combien il était redoutable. Ils étaient encore autant de preuves de son infinie bonté non-seulement pour ceux en faveur desquels il opérait ses prodiges, mais aussi pour ses ennemis, s'ils avaient voulu se rendre attentifs. Si Dieu en effet les ensevelit dans la mer, ce n'est pas sans raison, c'est lorsqu'après tant de miracles, ils poussent l'audace jusqu'à vouloir affronter la fureur des flots. Fussent-ils dépourvus de toute intelligence, leur devoir était, au souvenir des prodiges qui avaient précédé, et à la vue de ce qui s'accomplissait sous leurs yeux, d'admirer avec crainte, d'adorer la puissance de Dieu, et de mettre fin à une lutte aussi déplacée. Loin de là, ils ont vu tous les éléments se transformer sous la main de Dieu, au gré de sa volonté, pour leur faire la guerre, et rien n'a pu triompher de leur opiniâtreté. Que dis-je? ils sont témoins d'un prodige qui dépasse toute pensée humaine, et ils osent s'engager dans une route si nouvelle, si extraordinaire pour eux. Voilà pourquoi la mer devint leur tombeau. Ce n'était point là un effet des lois naturelles, le coup partait du ciel; aussi les phénomènes les plus opposés se produisent presque en même temps, et la mer se divise de manière à offrir non un seul passage, mais autant de routes qu'il y avait de tribus.

Partage des eaux de la mer Rouge.

Obstination des Egyptiens.

Or, la miséricorde se trouve mêlée à chacun de ces prodiges. En effet, comme Dieu se servait des éléments pour les opérer, il n'avait rien tant à cœur que de prévenir l'opinion qui les aurait regardés comme des œuvres purement naturelles, et de leur imprimer le caractère de cette puissance céleste à qui seule il appartient de faire des miracles supérieurs aux lois de la nature. C'est ce qu'il fit alors dans la mer Rouge, et la preuve manifeste, c'est que jamais on ne vit un prodige semblable; tandis que les phénomènes naturels se reproduisent fréquemment et à des époques réglées. « Qui a fait passer Israël par le milieu de cette mer, parce que sa miséricorde est éternelle. »

3. C'est donc à juste titre que le prophète répète après chaque verset : « Parce que sa miséricorde est éternelle. » Car ces prodiges sont un témoignage frappant de cette providence dont l'action ne s'épuise jamais. Ces événements sont passés, il est vrai, mais le souvenir en est resté, et a été pour les descendants des Israélites un moyen puissant d'arriver à la connaissance de Dieu. Ils étaient racontés de génération en génération, et inspiraient l'amour de la vraie sagesse. Ne croyons pas toutefois que l'action de cette providence paternelle se soit bornée à ces événements, et que la bonté de Dieu pour son peuple ne se soit manifestée que dans les prodiges de l'Egypte; chaque époque, chaque période de l'histoire des Juifs a vu s'étendre jusqu'à elle les effets sensibles de la bonté divine. C'est en admirant cette suite non interrompue de bienfaits que le prophète ne cesse de répéter : « Parce que sa miséricorde est éternelle. » Il ajoute avec raison : « Il a fait passer Israël par le milieu de cette mer; » car c'est là encore un acte de sa puissance. Il ne suffisait pas en effet que la mer se retirât et qu'elle offrît aux Israélites un passage facile. La vue de ce prodige inouï les aurait bien plutôt frappés d'étonnement, de crainte et d'épouvante et jamais ils n'auraient osé s'engager dans cette voie. Dieu donc manifesta sa puissance, après que la mer se fut retirée, en leur inspirant le courage et la résolution nécessaires pour traverser une route aussi nouvelle, aussi extraordinaire pour eux.

Les eaux se tenaient des deux côtés, comme deux montagnes élevées; il leur fallait donc avoir autant d'intrépidité que de courage pour oser traverser cette route sans craindre que ces deux montagnes d'eau ne vinssent à retomber sur eux et à ensevelir l'armée tout entière. « Il a secoué Pharaon avec son armée dans la mer Rouge; » expression qui nous fait comprendre avec quelle facilité ils ont été engloutis dans les flots. Considérez encore comment Dieu avec sa puissance et sa juste colère, manifeste également sa patience. Il ne les a pas exterminés tout d'abord, malgré leur impudence et leur opiniâtreté ; c'est d'eux-mêmes et de leur plein gré qu'ils se sont précipités dans l'abîme. C'est avec justice que l'armée elle-même fut détruite : elle avait participé aux crimes des princes et à la persécution du peuple de Dieu, elle devait également prendre part au châtiment et au supplice.

« Qui a conduit son peuple dans le désert, parce que sa miséricorde est éternelle. » Ce prodige n'est pas moins surprenant que le passage de la mer Rouge. Ils étaient sur la terre ferme, il est vrai, et pouvaient y établir leurs campements; mais cependant que de difficultés, que de pénibles épreuves, capables de les faire périr de la mort la plus cruelle : la faim, l'épuisement, la soif, les rayons d'un soleil qui les dévorait, la multitude des bêtes féroces, et la privation absolue des choses nécessaires ! Or, vous savez de combien d'éléments l'homme a besoin pour soutenir son existence. Tout leur manquait à la fois, aucun toit pour les abriter, point d'aliments, point de vêtements, point de chaussures, ni rien de ce que nous avons d'ordinaire; ils marchaient à travers la solitude, comme ceux qui exécutent des chœurs de danse au milieu des cités. Or, remarquez combien de miracles opérés dans le désert, combien d'années de leur gouvernement le Psalmiste passe sous silence. Il se borne à deux prodiges qui éclatèrent dans la guerre qu'ils soutinrent contre deux rois; il ne nous décrit ni cet aliment nouveau, ni cette tente merveilleuse, ni cette lumière qui ne cessait de briller, ni leurs vêtements qui duraient toujours, ni leurs chaussures qui ne s'usaient pas, ni les sources qui jaillirent des rochers, ni tant d'autres prodiges non moins nouveaux et non moins admirables qui avaient pour but d'aplanir pour eux les difficultés du voyage. Il n'en choisit que deux et rappelle comment Dieu extermina les rois barbares et fit remporter sur eux à son peuple de glorieuses victoires. Pour les autres prodiges, il laisse à ses auditeurs le soin de les recueillir en leur mémoire. « Il a frappé de grands rois. Il a fait mourir des rois puissants, Séon, roi des Amorrhéens, et Og, roi de Basan. » Et le Psalmiste ajoute à chaque victoire : « Parce que sa miséricorde est éternelle, » pour montrer que les ennemis avaient beau se succéder sans interruption, ils ne pouvaient triompher du peuple de Dieu, parce que la bonté de Dieu ne cessait de le défendre. C'est le sens de ces paroles qu'il rappelle continuellement : « Parce que sa miséricorde est éternelle. »

« Et il leur a donné leur terre en héritage; en héritage à Israël. » Il y a ici un double bienfait, ils triomphent de leurs ennemis, et ils s'emparent de leurs biens. Il fallait en effet une puissance extraordinaire, non-seulement pour expulser les habitants de cette contrée, mais pour s'emparer et se rendre maîtres d'un pays étranger. Le prophète met ensuite dans un plus grand jour cette vérité qu'ils sont redevables de ces bienfaits non point à leurs mérites, mais à la bonté de Dieu. « Le Seigneur s'est souvenu de nous dans notre affliction. » Ce ne sont donc point nos bonnes œuvres, ce n'est point la prospérité, c'est l'affliction qui nous a mérité le souvenir de Dieu; c'est-à-dire, la vue de nos malheurs et de nos souffrances a suffi pour le fléchir. En effet, lorsque Dieu voulut les délivrer de la servitude de l'Egypte, il ne dit pas : J'ai vu qu'ils étaient revenus à de meilleurs sentiments ; mais : « J'ai vu l'affliction de mon peuple dans l'Egypte. » *Exod.*, III, 7. « Et il nous a délivrés de nos ennemis. » Son dessein n'est pas de faire une énumération détaillée des guerres, des attaques, des victimes, des trophées du peuple de Dieu ; il résume en un seul mot la longue suite de leurs triomphes, passe sous silence les bienfaits particuliers aux Juifs, et finit

Puissance de l'affliction

par un trait de la providence générale de Dieu sur le monde : « Il donne la nourriture à toute chair. » Une autre version porte : « Qui donne le pain. » Une autre : « Donnant le pain. » Le principe producteur des fruits n'est donc ni la terre, ni les pluies, ni l'air, ni le soleil, ni quelque autre élément créé, c'est à Dieu seul qu'il faut tout rapporter. Admirez encore ici non-seulement sa puissance, mais sa bonté ineffable. Car ces paroles du prophète : « Il donne la nourriture à toute chair, » expriment la même pensée que celle du Sauveur : « Il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. » *Matth.*, v, 45. C'est-à-dire, qu'il donne la nourriture non-seulement aux hommes justes et vertueux, mais aux pécheurs et aux impies, et à la nature humaine tout entière, en un mot, à tous les hommes, ce qui proclame hautement le souverain domaine de Dieu. Voyez-vous comment l'ensemble et le détail de ce psaume ont surtout pour but de nous amener à la connaissance de Dieu? Le prophète a débuté et il finit aussi par des considérations générales. Il nous a décrit le soleil, la lune, les éclairs, la pluie, qui ne sont pas restreints à une seule partie de l'univers, et en terminant il parle de la nourriture commune de tous les êtres. Puis, lorsqu'il a ainsi établi par ces faits l'action générale de la Providence, il ajoute : « Louez le Dieu du ciel, parce que sa miséricorde est éternelle. » Rien ne prouve aussi plus clairement qu'il est le Dieu des régions inférieures comme des régions célestes, et que sa providence et sa sollicitude s'étendent à toutes les parties de la création. Offrons-lui donc nos actions de grâces pour les bienfaits communs comme pour ceux qui nous sont particuliers, afin de reconnaître sa bonté, son amour, sa puissance, sa sollicitude. Soyons toujours fidèles à ce devoir, comme le Psalmiste nous y engage : « Louez le Seigneur, parce que sa miséricorde est éternelle. » C'est là le vrai sacrifice, la véritable offrande ; voilà ce qui nous rend Dieu propice, et nous assure sa bienveillance. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la bonté de N.-S. J.-C., à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXXXVI.

« Nous nous sommes assis sur le bord des fleuves de Babylone, et là nous avons pleuré au souvenir de Sion. »

1. Quels vifs regrets de la cité qu'ils ont perdue, et quel ardent désir d'y rentrer ! Tant qu'ils furent heureux, on ne voyait en eux que dédain et insolence, mais lorsqu'ils furent dépouillés de tous leurs biens, ils se prirent à les désirer. C'était, du reste, pour réveiller ce désir que Dieu les avait bannis de leur patrie. C'est la conduite qu'il tient ordinairement. Lorsque nous vivons dans l'abondance des biens qu'il nous donne, nous y sommes comme insensibles. Que fait Dieu ? Il nous les retire, pour que cette privation nous rende plus sages, et nous les fasse rechercher de nouveau. Mais pourquoi les Israélites étaient-ils assis sur les bords des fleuves? Parce qu'ils étaient captifs, renfermés dans un pays étranger, et qu'ils habitaient hors des murs des villes. « Aux saules de leur rivage nous avons suspendu nos instruments. » Une autre version porte : « Nos harpes ; » une autre : « Nos lyres. » Pour quelle raison, en partant pour la captivité, emportèrent-ils avec eux ces instruments, dont ils ne devaient plus se servir? C'était par un dessein providentiel de Dieu, qui voulait, jusque dans ces contrées étrangères, leur mettre devant les yeux les souvenirs de leurs premières institutions, et réveiller leurs regrets par la vue de ces instruments, symboles de leurs cérémonies religieuses. « Là, ceux qui nous ont emmenés captifs nous dirent de chanter, et ceux qui nous avaient arrachés de la patrie nous ont dit : Chantez-nous des cantiques de Sion. » Ces instances des barbares qui désiraient entendre leurs cantiques avaient pour eux un immense avantage. Jugez de là combien la captivité leur fut utile. Ils s'étaient joués de leurs rites sacrés, ils avaient renié leur religion, foulé aux pieds leur loi en mille manières. Et voici que dans une terre étrangère ils portent la fidélité jusqu'à résister aux instances, aux menaces même des barbares qui les en-

tourent et qui désirent les entendre. Ils refusent d'accéder à leurs désirs et préfèrent observer exactement leur loi. Au lieu de « ceux qui nous ont emmenés, » un autre interprète traduit : « Ceux qui nous traitaient insolemment. » Tel serait donc le sens de ces paroles : Ceux qui s'emportaient contre nous, et qui nous opprimaient, sont devenus avec le temps si bons, si doux, si faciles, qu'ils désirent entendre nos cantiques. Et cependant les Israélites résistèrent. Voyez-vous quelle force leur donne l'affliction, quelle componction elle leur inspire, comme elle brise leur âme par le repentir? Ils pleuraient et ils restaient fidèles à leur loi. Ils se riaient autrefois, ils se jouaient des larmes des prophètes, ils insultaient à leur douleur ; et maintenant, sans que personne les y excite, ils se livrent aux pleurs et aux gémissements. Ce spectacle avait pour leurs ennemis eux-mêmes de précieux avantages. Ils pouvaient se convaincre que ce n'était ni le joug de la captivité, ni le poids de la servitude, ni le séjour dans une terre étrangère qui faisait couler leurs larmes, mais la privation du culte qu'ils rendaient à Dieu. Voilà pourquoi le prophète ajoute : « Au souvenir de Sion. » Leurs gémissements ne sont pas sans motif, leur plus fréquente occupation était de verser des larmes. Voilà pourquoi ces expressions du prophète : « Nous nous sommes assis et nous avons pleuré; » c'est-à-dire qu'ils s'étaient assis pour se livrer aux gémissements et aux pleurs. Mais pourquoi leur était-il défendu de chanter dans une terre étrangère? Parce que des oreilles profanes n'étaient pas dignes d'entendre ces chants mystérieux. « Comment, hélas, chanterions-nous les cantiques de l'Eternel dans une terre étrangère? » Ce qui veut dire : Il ne nous est pas permis de chanter. Nous avons, il est vrai, perdu notre patrie, mais nous restons inviolablement fidèles à notre loi, et nous l'observons avec une exactitude scrupuleuse. Aussi, bien que vous soyez les maîtres de nos corps, vous ne triompherez jamais des résolutions de notre âme. Voilà quelle sagesse l'affliction leur inspire, et comme leur âme est devenue supérieure à toutes les épreuves.

« Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite soit elle-même oubliée. Que ma langue s'attache à mon palais. » Quel admirable changement s'est encore opéré en eux! Chaque jour ils entendaient avec une profonde indifférence les prophéties qui leur prédisaient qu'ils seraient chassés de leur cité ; et aujourd'hui ils se dévouent aux plus grands malheurs s'ils viennent à en perdre le souvenir. Or, que signifient ces paroles : « Que ma droite soit oubliée? » Que ma force et ma puissance m'échappent, et que je demeure sans voix devant l'excès de mes maux. « Si j'oublie ton souvenir, si je ne mets Jérusalem la première dans mes cantiques de joie. » Qu'est-ce à dire : « Si je ne mets Jérusalem la première? » Ce n'est pas seulement dans d'autres circonstances ordinaires, mais dans mes hymnes et dans mes cantiques que je me souviendrai de toi. Ces paroles : « Si je ne mets Jérusalem la première, » signifient : Si elle n'est pas le premier objet de mes cantiques, et c'est là l'expression d'une âme qui désire vivement, ou plutôt qui est embrasée d'un amour ardent. Soyons ici attentifs et instruisons-nous. Les Israélites se sentirent enflammés de vifs désirs pour Jérusalem, lorsqu'ils en furent bannis. Plusieurs d'entre nous éprouveront un jour les mêmes sentiments lorsqu'ils se verront exclus de la Jérusalem céleste. Mais les Israélites avaient du moins l'espérance de retourner dans leur patrie; pour nous, au contraire, quel espoir de rentrer dans la céleste patrie que nous aurons perdue? « Le ver qui les ronge ne mourra pas, et le feu qui les brûle ne s'éteindra pas. » *Marc.*, IX, 43. Veillons donc avec le plus grand soin sur toutes nos actions, et réglons ici-bas toute notre vie de manière à éviter la captivité, et à ne pas être exclus comme des étrangers de cette cité céleste. « Souvenez-vous, Seigneur, des enfants d'Edom au jour de Jérusalem, lorsqu'ils s'écriaient : Détruisez, détruisez jusqu'à ses fondements. » Une autre version porte : « Pour les enfants d'Edom. » On reconnaît encore à ce langage le désir brûlant de leur patrie. Or voici le sens de ces paroles : Appesantissez votre bras sur ceux qui non contents de s'être emparés de la ville sainte, et de

l'avoir renversée, poussaient plus loin leur fureur et disaient : « Creusez, détruisez-la jusque dans ses fondations. » Ils voulaient détruire jusqu'aux appuis de la cité et arracher jusqu'à ses fondements.

2. Ces fils d'Edom étaient des Arabes qui s'étaient réunis aux Babyloniens pour attaquer les Juifs, et il en est souvent question dans les psaumes. Le prophète leur fait ici de violents reproches de ce que, malgré la parenté qui les unissait aux Israélites, ils ont été pour eux plus cruels que leurs ennemis. « Fille de Babylone, malheur à toi ! » Une autre version porte : « Qui est dévastée ; » une autre : « Qui sera dévastée. » Nous voyons ici la puissance de Dieu se manifester, non pas en délivrant son peuple de ses calamités, mais en exerçant sa juste vengeance sur ses ennemis. Le prophète prédit donc les malheurs dont Babylone était menacée, et il la proclame misérable à cause des maux qui devaient fondre sur elle. C'est ainsi qu'il instruit les Juifs et montre que la puissance de Dieu s'étend à toute la terre. « Heureux celui qui te rendra les maux que tu nous as fait souffrir. » Suivant une autre version : « Ce que tu nous as fait. » « Heureux celui qui saisira tes enfants et qui les brisera contre la pierre. » Ces paroles sont pleines de colère, et font appel à des châtiments, à des supplices cruels. C'est un langage inspiré par la souffrance à ces malheureux captifs qui demandent à Dieu une vengeance rigoureuse, un supplice d'un genre nouveau et tout-à-fait extraordinaire. En effet, les prophètes n'expriment pas toujours leurs sentiments personnels, mais se rendent souvent les interprètes des impressions des autres. Si voulez connaître les véritables sentiments du Psalmiste, écoutez-le vous dire : « Si j'ai rendu le mal à ceux qui m'en ont fait, » *Psalm.* VII, 5, et aller ainsi bien au delà des prescriptions de la loi. Mais quand il exprime les sentiments des autres, il décrit leur colère, leur douleur ; c'est ce qu'il fait ici en reproduisant l'esprit de vengeance qui animait les Juifs, et l'excès d'une colère qui n'épargnait même pas l'enfance. Tel n'est pas l'esprit de la nouvelle alliance, elle nous ordonne d'apaiser la soif de nos ennemis, de les nourrir et de prier pour ceux qui nous ont fait du mal. En agissant ainsi, nous obéissons à la loi qui nous est donnée. Quelle est cette loi ? « Si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, V, 20. Appliquons-nous donc avec zèle à l'observation exacte de cette loi, nous deviendrons par là dès cette vie habitants du ciel, nous ferons partie des chœurs des anges, et nous nous rendrons dignes des biens éternels. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Coutumes des prophètes.

PSAUME CXXXVII.

« Je vous louerai, Seigneur, de tout mon cœur. »

1. Je vous ai souvent expliqué ces paroles ; laissons-les donc pour nous arrêter à celles qui suivent. Que veut dire le prophète : « Je célébrerai votre gloire en présence des anges ? » Un autre interprète traduit : « Je chanterai votre gloire avec confiance ; » un autre : « Je célébrerai votre gloire en présence des dieux. » S'il est ici question des anges qui sont dans le ciel, le prophète veut dire : Je m'efforcerai de chanter avec les anges, de rivaliser de zèle avec eux, et de m'unir aux chœurs des puissances célestes. Je suis d'une nature différente, il est vrai, mais je m'efforcerai de les égaler par l'ardeur de mes désirs et de prendre place parmi eux. Si au contraire nous préférons l'autre interprétation, il faut appliquer aux prêtres ce que le prophète dit ici des dieux. En effet, c'est la coutume de l'Ecriture de donner aux prêtres le nom d'ange et celui même de Dieu ; ainsi, tantôt elle dit : « Vous ne parlerez point mal des dieux, et vous ne maudirez point le prince de votre peuple ; » *Exod.*, XXII, 28 ; tantôt : « Les lèvres du prêtre garderont la science, et l'on recherchera la loi de sa bouche, parce qu'il est l'ange du Seigneur des armées. » *Malach.*, II, 7. Si nous adoptons cette interprétation, voici donc quel sera le sens de ces paroles : C'est aux prêtres qu'il appar-

tient de commencer à chanter les louanges de Dieu ; quant à moi, je les suivrai et j'unirai mes chants aux leurs. « Parce que vous avez écouté les paroles de ma bouche. » Voyez quelle vive reconnaissance, quelle attention soutenue dans la prière ! Le Psalmiste ne ressemble pas à ces chrétiens sans force et sans énergie, qui avant d'être exaucés paraissent pleins d'ardeur, et qui retombent dans leur tiédeur habituelle lorsqu'ils ont obtenu ce qu'ils demandent. La même ferveur qui lui dicte sa prière, lui inspire aussi l'hymne de la reconnaissance. La preuve de la pureté, de l'excellence de ses prières, c'est que Dieu les a exaucées ; car le succès de nos prières est assuré, lorsqu'elles sont agréables à Dieu. Il dépend donc de nous d'être exaucés ; demandons à Dieu des choses dignes de sa souveraine majesté, prions-le avec ferveur, rendons-nous capables d'obtenir ce que nous demandons, et Dieu répondra à notre appel, et se rendra à nos désirs.

« Je me prosternerai dans votre saint temple. » C'est encore le signe d'une vertu éminente de pouvoir entrer dans le saint lieu et d'y venir pour y offrir à Dieu l'adoration d'un cœur pur. Ce que Dieu demande en effet, ce n'est point de fléchir les genoux, d'entrer simplement dans son temple, mais d'y venir avec une âme pleine de ferveur et de recueillement, d'y être présent non-seulement de corps, mais d'esprit, et c'est aussi un privilége glorieux pour nous de pouvoir l'adorer d'une manière digne de lui. On regarde comme un grand honneur d'approcher des rois de la terre ; que sera-ce d'être admis en présence du Dieu du ciel et de la terre ? « Et je rendrai gloire à votre nom à cause de votre miséricorde et de votre vérité. » Que signifient ces paroles ? Je vous rendrai grâces du soin miséricordieux que vous avez pris de moi. Car ce n'est point à mes propres mérites que je dois d'être rentré dans ma patrie, et de voir de nouveau le temple saint, mais à votre miséricorde et à votre bonté. Je vous adorerai donc, je vous louerai, parce que vous vous êtes empressé de me ramener de la captivité, moi qui n'étais digne que de châtiment et qui méritais de passer ma vie entière dans une terre étrangère. « Car vous avez élevé au-dessus de tout votre saint nom. » C'est-à-dire, je ne vous rendrai pas grâces seulement de vos bienfaits, mais aussi de votre gloire ineffable, de votre grandeur infinie et de votre nature, qu'aucune parole humaine ne peut exprimer. « Vous avez élevé, dit-il, au-dessus de tout, votre saint nom. » Comment ? Par vos bienfaits, par les éléments, par tout ce qui existe dans le ciel et sur la terre, par les effets de votre justice, par votre conduite si différente envers vos ennemis et à l'égard de vos amis. Il n'est point en effet de créature, si petite qu'elle soit, dans le ciel et sur la terre, qui ne proclame la grandeur de votre nom d'une voix plus éclatante que la trompette. Parcourez successivement les anges, les archanges, les démons, les créatures inanimées, les pierres, les semences, le soleil, la lune, la terre, les mers, les poissons, les oiseaux, les lacs, les fontaines, les fleuves, vous verrez la grandeur de son nom éclater dans chacune de ces créatures. Une autre version porte au lieu de : « Vous avez élevé au-dessus de tout votre saint nom, » « Vous avez élevé au-dessus de tous les noms votre parole. » Une autre : « Vos oracles. En quelque jour que je vous invoque, hâtez-vous de m'exaucer. » Suivant une autre version : « En quelque jour que je vous aie invoqué, vous m'avez exaucé. » C'est la promesse que Dieu avait faite par son prophète : « En quelque jour que vous m'invoquiez je vous exaucerai, et à votre premier cri je dirai : Me voici. » *Isa.*, LVIII, 6. C'est ce que demande le prophète : telles sont en effet les âmes que la douleur accable, elles veulent en être délivrées au plus tôt. « Vous augmenterez la force de mon âme. » Un autre interprète traduit : « Vous avez établi les vertus dans mon âme, » parce qu'au lieu de : « Exaucez-moi, » il avait traduit précédemment : « Vous m'avez exaucé. » Que signifient ces paroles ? Les Grecs donnent aux phénomènes qui se passent dans les régions supérieures le nom de météores, du verbe αἴρεσθαι, élever ; voilà pourquoi les flots soulevés s'appellent aussi μετεωρισμοί, élévations, du même verbe αἴρεσθαι. L'expression πολυωρήσεις équivaut donc à celle-ci : « Vous m'exalterez, vous m'élèverez. » Le Psalmiste

s'est servi ailleurs de la même expression : « Vous avez élevé (ἐπολυώρησας) les enfants des hommes en proportion de votre grandeur. » *Psalm.* XI, 9. Le verbe πολυωρήσεις a ici le même sens et il signifie : Vous me comblerez de joie, vous élèverez mon âme, et ce qui est bien plus désirable, vous ne permettrez pas que cette élévation, que cette joie soit passagère, vous lui donnerez de la force, de la puissance, de la fermeté, vous la rendrez inébranlable. Tel est le sens de ces paroles : « Vous élèverez mon âme par votre vertu. »

2. Or, le Prophète veut dire : Votre puissance m'élèvera, votre force m'exaltera, et vous viendrez à mon secours. Un autre interprète exprime la même pensée en traduisant : « Vous avez établi les vertus dans mon âme. » Remarquez cette expression : « Dans mon âme, » parce qu'en effet, c'est le propre de Dieu de ranimer les âmes brisées par les tribulations, comme il le fit pour les apôtres. Ils avaient été battus de verges, et ils s'en revenaient pleins de joie, tant leur âme était élevée au-dessus de la terre. L'œuvre particulière de la puissance de Dieu, ce qui fait surtout éclater sa force toute divine, c'est qu'au milieu des plus grandes épreuves, il ne nous laisse pas tomber dans le découragement. « Que tous les rois de la terre vous louent, Seigneur, parce qu'ils ont entendu les paroles de votre bouche. » Voyez quel profond sentiment de gratitude dans le Prophète ; il ne lui suffit pas de rendre grâces à Dieu en son nom, il invite les puissants de la terre, ceux qui portent le diadème, à venir s'associer à sa reconnaissance. Leur puissance est grande, il est vrai, semble-t-il dire, mais ils vous doivent cependant des actions de grâces pour les bienfaits que vous avez accordés aux autres hommes. C'est pour cela qu'il ajoute : « Parce qu'ils ont entendu toutes les paroles de votre bouche. » Si donc ils accomplissent fidèlement ce devoir de la reconnaissance, ils en recueilleront les plus grands avantages, les fruits les plus précieux. En effet, la nature propre de vos grâces ô mon Dieu, est qu'elles soient offertes à tous les hommes, et que tous, s'ils le veulent, puissent entrer en participation de vos dons et en jouir.

Dieu assiste les affligés.

Jamais leur puissance royale ne leur procurera d'avantages comparables à celui d'entendre vos paroles. Voilà ce qui leur assurera tout à la fois de la sécurité, de la force, de l'éclat, de la gloire. Voilà pour eux la vraie royauté ; voilà ce qui donnera à leur autorité autant de splendeur que de puissance. « Et qu'ils chantent dans les voies du Seigneur. » Suivant une autre version : « Et qu'ils chantent les voies du Seigneur. » D'après la première version : « Dans vos voies, » ces paroles signifient : conformément à vos lois, à vos ordres ; d'après la seconde : « Vos voies, » qu'ils proclament, qu'ils célèbrent, qu'ils annoncent vos œuvres admirables, car tel est le sens de cette expression : « Qu'ils chantent, parce que la gloire du Seigneur est grande. » C'est-à-dire, elle est manifeste, elle a un caractère d'évidence qui la rend sensible à tous les regards, elle est prête à répandre ses bienfaits sur tous les hommes, et tous lui doivent le tribut de leur reconnaissace. « Le Seigneur est très-élevé, et il considère ce qui est humble. » Il est élevé par sa nature, il est élevé par son essence. Le Psalmiste se sert de ce langage figuré pour s'accommoder au culte des Juifs et il le modifie dans ce qui suit, pour inspirer aux esprits humbles et petits des idées plus hautes. Mais que signifient ces paroles : « Il connaît de loin les choses élevées ? » Il veut parler de la prescience qui est un des attributs particuliers de la puissance divine ; voilà pourquoi Dieu, par la bouche des prophètes, reproche si souvent leur erreur aux adorateurs des idoles. Un autre interprète traduit : « Et il connaît de loin ce qui est élevé ; un autre : « ce qui est sublime. » Après avoir dit : « Le Seigneur est élevé, et il considère ce qui est humble, » le Psalmiste ajoute : « Et il connaît de loin les choses hautes, » pour nous apprendre que non-seulement Dieu connaît ces choses, mais qu'il les connaît longtemps d'avance, avant qu'elles arrivent, avant qu'elles s'accomplissent, avant qu'elles reçoivent leur exécution.

« Quand je marcherai au milieu des tribulations, vous me sauverez la vie. » Il ne dit point : Vous éloignerez la tribulation, mais vous me conserverez la vie au milieu même des plus rudes

épreuves ; c'est-à-dire, quand même je tomberais dans les plus grands dangers, vous êtes assez puissant pour me sauver. Or, ce qui est vraiment admirable, ce qui surpasse toute pensée humaine, c'est que malgré les calamités et les ennemis qui m'assiégent de toute part, vous me donniez une sécurité parfaite. « Vous avez étendu votre main contre la fureur de mes ennemis. » Voyez-vous cette double preuve de la puissance de Dieu ? Vous me sauverez, lui dit-il, au milieu des maux dont je suis environné ; et en même temps vous humilierez, vous comprimerez la fureur, la rage de mes ennemis qui ne respirent que le feu de la vengeance. « Et votre droite m'a sauvé, » c'est-à-dire, votre puissance, votre force. Dieu en effet, est riche en expédients, il a des ressources à l'infini, et il peut nous sauver au milieu des situations les plus désespérées. « Le Seigneur paiera pour moi. » Une autre version porte : « Il agira. » Une autre : « Il achèvera. » C'est-à-dire, il me vengera de mes ennemis ; cependant il ne dit point : « Il me vengera, » mais : « Il paiera pour moi, » pour m'apprendre que dans sa bonté il paiera et acquittera les dettes que j'aurai contractées. On peut appliquer ces paroles à ce que Jésus-Christ a fait pour nous, car il a payé ce que nous devions. « Seigneur, votre miséricorde est éternelle, ne délaissez point l'œuvre de vos mains. » Le Prophète fait valoir ici deux titres à la clémence de Dieu : le premier, c'est qu'il est bon et miséricordieux, que l'action de sa miséricorde est incessante et que sa bonté ne se relâche et ne se ralentit jamais ; le second, c'est qu'il est notre Créateur et que c'est lui qui nous a tirés du néant. Mais si nous voulons ressentir les effets de sa miséricorde, efforçons-nous de nous en rendre dignes. « Je ferai miséricorde, nous dit-il, à qui il me plaira de faire miséricorde. » *Exod.*, XXXIII, 19 ; *Rom.*, IX, 15. En effet, la miséricorde de Dieu ne se répand pas indistinctement, elle agit avec une espèce de discernement. Si elle se faisait sentir à tous, sans distinction, aucun coupable ne serait puni. Ce n'est donc point seulement pour obtenir miséricorde qu'il nous faut faire le bien, mais aussi parce que nous sommes les créatures de Dieu. Celui que Dieu a tiré du néant et qui est l'ouvrage d'un si grand artisan, d'un si puissant roi, doit rendre sa vie digne de la providence paternelle et de la sollicitude de Dieu. Si telle est notre conduite, nous mériterons les biens éternels. Puissent-ils être un jour notre partage, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXXXVIII.

Pour la fin, à l'auteur de la victoire. « Seigneur vous m'avez éprouvé et vous m'avez connu. »

1. Que dites-vous ? Dieu vous a connu après vous avoir éprouvé, et avant cette épreuve il ne vous connaissait point ? Gardons-nous de l'entendre de la sorte de Celui « qui connaît toutes choses avant qu'elles soient faites. » *Dan.*, XIII, 42. Ces paroles : « Vous m'avez éprouvé, » signifient donc : Vous m'avez parfaitement connu. Lorsque l'Apôtre nous dit que Dieu sonde les cœurs, cette expression indique, non pas de l'ignorance en Dieu, mais une science profonde. De même ici ces paroles : « Vous m'avez éprouvé ; » signifient une connaissance on ne peut plus claire, on ne peut plus parfaite. « Vous avez connu le moment de mon repos et celui de mon lever. » Par le repos et le lever, il faut entendre la vie entière qu'on peut ramener à ces deux situations, qui embrassent toutes nos actions, nos œuvres, nos entrées, nos sorties. Comme le Psalmiste a dit en commençant : « Vous m'avez éprouvé, » un esprit irréfléchi pourrait en conclure que Dieu a besoin d'éprouver, d'expérimenter pour connaître, d'autant plus qu'il ajoute : « Vous avez connu le moment de mon repos et celui de mon lever ; » il prévient cette interprétation dans les paroles qui suivent : « Vous avez pénétré de loin mes pensées. » Cette connaissance ne vient donc point de l'épreuve. Dieu n'a pas besoin de nous éprouver, mais il connaît tout en vertu de sa prescience divine. Il connaît les pensées cachées dans notre cœur, qu'a-t-il

Que signifient le repos et le lever dont parle le prophète.

Protection de Dieu.



besoin des œuvres pour nous éprouver? Que dis-je? Non-seulement il les connaît lorsqu'elles s'agitent dans notre esprit, mais avant même qu'elles y aient pris naissance, disons mieux encore, bien longtemps auparavant; vérité que le Prophète exprime en disant : « Vous avez pénétré mes pensées de loin. » Or, si Dieu connaît les pensées de notre esprit, pourquoi semble-t-il exiger l'épreuve par les œuvres? Ce n'est point pour ajouter à sa connaissance, mais pour faire paraître la vertu de ceux qu'il éprouve. Il connaissait parfaitement Job avant de l'éprouver, puisqu'il lui rendait ce témoignage : « C'est un homme juste, aimant la vérité et craignant Dieu. » *Job*, II, 3. Cependant, il le mit à l'épreuve pour augmenter la force de son âme, confondre la malice du démon, et rendre les hommes meilleurs par l'exemple d'une si grande vertu. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il ait traité Job de la sorte, puisqu'il tient la même conduite à l'égard des pécheurs? Dieu savait parfaitement que les Ninivites ne méritaient pas de périr sans retour, et que la pénitence les ramènerait à de meilleurs sentiments. Cependant il les soumit également à l'épreuve; et c'est ainsi que partout non content de la connaissance qui lui est naturelle, il exige l'expérience qui vient des événements, et qu'il nous donne ainsi les preuves les plus évidentes de sa providence paternelle et de sa bonté pour nous. C'est ce qui faisait dire à Jésus, son Fils unique : « Si je ne fais les œuvres de mon Père, ne me croyez point. Mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas croire en moi, croyez du moins aux œuvres. » *Joan.*, x, 37-38.

Nous entendons souvent des gens d'un esprit grossier et presque sans intelligence, tenir ce langage : Dieu a choisi celui-ci, il en fait l'objet de son amour, tandis qu'il n'a eu que de la haine pour celui-là, et voilà ce qui fait que l'un est devenu bon et l'autre mauvais. Le Psalmiste se sert donc des faits pour redresser cette double erreur, et il en appelle en même temps à l'épreuve qui vient des œuvres. Pour bien établir la prescience divine, il déclare qu'avant tout événement, Dieu sait que tel homme sera vertueux. Puis, afin qu'on ne vienne pas dire inconsidérément que c'est la prescience divine qui a rendu cet homme vertueux, il ajoute l'épreuve qui vient de ses œuvres. Or, voici comment saint Paul exprime la même vérité : « Avant qu'ils fussent nés, et qu'ils eussent bien ou mal agi, afin que le décret de Dieu demeurât ferme selon son élection, et non à cause de leurs œuvres, mais par la volonté de celui qui les appelle, il lui fut dit : « L'aîné sera assujetti au plus jeune. » *Rom.*, IX, 11-13. Dieu n'a pas besoin d'attendre l'issue des événements, il sait tout d'abord celui qui sera vertueux. « Vous avez remarqué le sentier par lequel je marche, et vous avez suivi la trace de toute ma vie. » « Et vous avez prévu toutes mes voies. » Le Psalmiste a comme résumé, suivant l'usage, toutes les actions dans ces expressions : « Etre assis, être levé. » C'est ainsi que souvent nous disons : Un tel sait comment il est assis, comment il se lève, pour exprimer qu'il a une connaissance parfaite de ses actions; de même ici ce sentier et cette voie sont le symbole de la vie tout entière. C'est pour cela qu'il ajoute : « Et vous avez prévu toutes mes voies. » Cette expression : « Vous avez suivi la trace, » n'indique pas que Dieu cherche, qu'il sonde, mais qu'il sait parfaitement. C'est ce qu'il explique plus clairement, par ce qui suit : « Vous avez prévu. » C'est-à-dire vous avez connu avant qu'elles aient lieu, toutes mes actions, bonnes et mauvaises. « Et que la ruse n'est pas sur ma langue. » Suivant une autre version : « la contradiction. » Voilà la marque assurée d'une grande vertu, et le couronnement de toutes les bonnes œuvres, et aussi une des recommandations les plus importantes du Sauveur. « Si vous ne vous convertissez, et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » *Matth.*, XVIII, 3. L'innocence, la simplicité, la droiture, la sincérité, voilà ce qu'il demande. C'est pour cela qu'il a choisi pour apôtres des hommes simples, et qu'il a dit : « Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits. » *Matth.*, XI, 25. Remarquez que le prophète ne dit pas : J'ai commencé par accueillir

La prescience de Dieu ne rend pas l'homme bon ou mauvais.

et puis j'ai rejeté la ruse, mais je ne l'ai jamais connue, ma langue n'a jamais été atteinte de ce mal, et mon cœur est toujours resté fermé à ce vice. « Voici, Seigneur, que tout vous est connu, l'avenir et le passé. » Votre science n'embrasse pas seulement mes pensées, mes actions, mes voies, mais elle s'étend à toutes les choses passées et futures. « C'est vous qui m'avez formé et qui avez mis votre main sur moi. » Le Psalmiste passe de la prescience de Dieu à sa puissance créatrice, et de cette puissance il revient à la prescience divine. Non-seulement Dieu nous a créés lorsque nous n'étions pas, mais après notre création, nous sommes soumis à son empire.

2. Ces deux attributs divins se trouvent réunis en Jésus-Christ, au témoignage de saint Paul : « Dieu, qui avait parlé autrefois à nos pères en diverses occasions et de différentes manières par les prophètes, nous a parlé dans ces derniers temps par son Fils, qu'il a fait héritier de toute chose. » *Hebr.*, I, 1-2. Il reconnaît aussi en lui la puissance créatrice, en ajoutant : « Par lequel il a créé les siècles. » Après cette magnifique définition de sa nature : « Il est la splendeur de sa gloire, et l'image de sa substance, » *Ibid.*, 3, il proclame aussi sa prescience infinie. « Et il soutient tout par sa parole puissante. » Le même apôtre, dans son épître aux Colossiens, exprime la même vérité : « C'est par lui que tout a été créé, dans le ciel et sur la terre, les trônes, les dominations, les principautés, les puissances, tout a été créé par lui et pour lui, et il est avant tout. » *Coloss.*, I, 16-17. Voilà pour sa puissance créatrice ; saint Paul n'est pas moins explicite sur sa prescience : « Et toute chose subsiste en lui, » ajoute-t-il, *Ibid.* Saint Jean lui rend à son tour le même témoignage : « Toutes les choses ont été faites pour lui, et rien n'a été fait sans lui. » *Joan.*, I, 3. C'est l'œuvre de la puissance créatrice. Il en vient ensuite à la prescience : « Il était la vie, et la vie était la lumière des hommes. » *Ibid.*, 4. Le Psalmiste nous enseigne ici la même vérité : « C'est vous qui m'avez formé. » Il rend hommage à la puissance du Créateur. Il ajoute : « Vous avez mis votre main sur moi, » et il reconnaît ainsi la prescience divine. « Vous avez mis votre main sur moi. » Vous me gouvernez, vous me disciplinez, vous me portez. C'est ce que saint Paul exprime en d'autres termes, lorsqu'il dit : « C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être. » *Act.*, XVII, 28. Car non-seulement nous ne pouvons sans lui sortir du néant, mais la conservation de notre être dépend essentiellement de sa puissance.

« Votre science est élevée d'une manière merveilleuse au-dessus de moi ; elle est tellement forte que je ne pourrais jamais y atteindre. » Suivant une autre version : « Elle me surpasse. » Au lieu de : « Elle s'est fortifiée, » une autre version porte : « Elle s'est élevée d'une manière merveilleuse. » Voici le sens de ces paroles : Je jouis, il est vrai, des soins de votre providence, je sais que votre prescience embrasse toute chose, et que vous m'avez tiré du néant ; cependant, je ne puis avoir de vous une connaissance claire et parfaite. Votre science est devenue admirable, c'est-à-dire, elle me surpasse, elle est élevée au-dessus de moi, elle est trop forte pour que ma raison puisse la comprendre, tant elle est merveilleuse, tant elle est grande ! Mais quoi ? si toute merveilleuse et toute grande qu'elle est, elle peut être comprise ? Cela est impossible. C'est pour cela que le Psalmiste ajoute : « Je ne pourrai y atteindre. » Or, quand il déclare n'avoir point cette connaissance, il ne veut pas dire : Je ne connais pas Dieu, mais : je n'ai pas de sa nature une connaissance évidente et parfaite. C'est ce que saint Paul lui-même nous enseigne. Nous savons, dit-il, qu'il existe, mais nous ignorons quelle est sa nature : « Car pour s'approcher de Dieu, il faut croire premièrement qu'il est. » *Hebr.*, XI, 6. Il ne dit pas : il faut connaître sa nature, c'est un secret impénétrable à tous les hommes. Nous savons que Dieu est bon, clément, miséricordieux, mais nous ignorons l'étendue de ses divines perfections.

Le Prophète abandonne ces hautes considérations pour passer à des choses qui paraissent plus faciles, et cependant il avoue ici encore son ignorance. Non-seulement, poursuit-il, je ne puis expliquer quelle est sa nature, ni l'é-

tendue de sa bonté, car chacun avoue qu'elles sont incompréhensibles ; mais je ne puis même dire comment il est partout, et cette connaissance surpasse de beaucoup notre intelligence. Aussi après avoir dit : « Votre science est élevée d'une manière merveilleuse au-dessus de moi, » il ajoute : « Où irai-je pour me dérober à votre Esprit, où fuirai-je devant votre face? Si je monte dans le ciel, vous y êtes; si je descends dans les enfers, je vous y trouve encore; si je prends mon vol dès l'aurore, et que j'aille habiter aux extrémités des mers, c'est encore votre main qui m'y conduit et votre droite qui me soutient. » *Ibid.* Cet Esprit, cette face, dont parle le Prophète, c'est Dieu lui-même. C'est-à-dire, où irai-je pour me dérober à votre présence? vous remplissez tout, vous êtes présent partout, non point partiellement, mais tout entier. Il parcourt tous les espaces au-dessus et au-dessous de lui, dans leur largeur, dans leur longueur, dans leur profondeur, dans leur hauteur, et il montre que Dieu remplit tout de sa présence. Or, remarquez qu'il ne dit pas : Là où j'irai, Vous m'y suivrez et vous m'y retiendrez; mais : Là où j'irai, vous y êtes avant moi; c'est-à-dire je trouve que vous m'y avez prévenu. Voilà ce qui lui fait dire : « Votre science est merveilleusement élevée au-dessus de moi. » Mais si vous ne la connaissez point parfaitement, dira-t-on, comment savez-vous qu'elle est merveilleuse? Parce qu'elle surpasse mes pensées ; parce qu'elle est au-dessus de ma raison. Nous ne pouvons pas non plus connaître parfaitement la nature des rayons solaires, et c'est justement ce qui nous les rend admirables. Il en est de même de la connaissance de Dieu. Nous ne sommes pas absolument étrangers à cette connaissance, nous savons qu'il existe, qu'il est bon, clément, doux, miséricordieux, et qu'il est présent partout ; mais quelle est sa nature, jusqu'où s'étendent les perfections que nous reconnaissons en lui, voilà ce que nous ignorons. Après cette énumération des choses sur lesquelles s'exerce cette science merveilleuse de Dieu, après avoir proclamé sa prescience infinie, sa puissance créatrice, sa providence, sa nature qu'on ne peut ni comprendre ni expliquer, il va parler d'une autre puissance pleine aussi d'incertitude pour la raison qui cherche à la pénétrer, car elle est également incompréhensible. Quelle est-elle? « Votre main elle-même m'y conduira, et ce sera votre droite qui me soutiendra. » C'est-à-dire, votre main puissante fera que les hommes tombés dans des dangers extrêmes n'en soient pas victimes, et leur donnera la sécurité au milieu même des plus grands dangers.

3. C'est ce que le Psalmiste explique dans les versets suivants : « Et j'ai dit : Peut-être que les ténèbres m'écraseront. Mais la nuit même devient toute lumineuse pour éclairer mes plaisirs. Car les ténèbres n'ont point d'obscurité pour vous, la nuit brille comme le jour. Les ténèbres sont à votre égard comme la lumière du jour même. » Aux considérations qui précèdent, le Psalmiste en a joint d'autres sur l'immensité de Dieu, sur sa puissance qui nous dirige, nous défend et nous protége; il va maintenant plus loin et nous fait voir un nouveau prodige : Dieu nous couvrant de sa protection par un miracle supérieur à toutes les lois de la nature. Après avoir dit, en effet : « Votre droite me soutiendra, elle me conduira, » il ajoute : « Et j'ai dit : Peut-être que les ténèbres m'écraseront. » Une autre version porte : « Si je dis : Peut-être les ténèbres me couvriront ; » une autre : « Me cacheront. » Les ténèbres sont ici l'emblème de l'affliction, et tel est le sens de ces paroles : Je suis assiégé par les maux, et je me suis dit : Ils ne peuvent manquer de m'accabler. C'est ce que signifie cette expression : « Les ténèbres m'écraseront, » ou suivant une autre version : « Les ténèbres me couvriront, et la nuit vient éclairer mes plaisirs, » ou suivant une autre version : « La nuit est rayonnante autour de moi. » Que veut dire le Prophète ? En tenant ce langage je raisonnais d'après le cours naturel des choses, mais l'adversité a tout d'un coup fait place au bonheur, ou plutôt sans aucun changement, sans que l'adversité disparût, j'ai ressenti les effets d'une bonté vraiment ineffable. Il ne dit pas : La nuit a disparu, mais « la nuit a été rayonnante. » La nuit demeurant ce qu'elle était, c'est-à-dire les maux, les calamités dont

la nuit est la figure, n'ont pu m'accabler; car la lumière est venue briller dans la nuit, c'est-à-dire Dieu a fait éclater sa puissance. C'est qu'en effet, lorsque Dieu le veut, on voit naître et se reproduire les phénomènes les plus contraires à la nature des choses. N'avez-vous pas vu la fournaise ardente et en même temps la rosée qui tombait avec un doux murmure sans que la flamme en fût éteinte, sans que la rosée en fût desséchée? N'avez-vous pas vu la grêle et la flamme s'accorder ensemble? D'où vient, dites-moi, ce prodige? Mais je veux savoir comment il s'est opéré: ou plutôt je veux l'ignorer, parce qu'il est impossible de le savoir. Je me contente de croire le fait et d'adorer « Celui qui en est l'auteur, car beaucoup des œuvres de Dieu sont mystérieuses et cachées. » *Eccli.*, XVI, 22. Ne vous rappelez-vous pas encore qu'en plein jour les Egyptiens marchaient au hasard comme dans les ténèbres, et que les Israélites voyaient comme en plein midi, tandis que tout était plongé dans l'obscurité la plus profonde, parce qu'en même temps que les ténèbres se répandaient partout, une lumière éclatante vint briller à leurs yeux? Dieu demeure toujours le maître de la nature des choses dont il est l'auteur, et sans faire appel à de nouvelles substances, il peut produire des modifications sensibles dans les natures déjà existantes. « Car, par vous, les ténèbres n'ont aucune obscurité. » Suivant une autre version : « En vous. » « Et la nuit sera aussi claire que le jour. » Une autre version porte : « La nuit paraîtra comme le jour, sa lumière sera comme ses ténèbres. » Suivant une autre version : « Ses ténèbres sont semblables à sa lumière. » Remarquez la justesse de cette expression : « Par vous, » c'est-à-dire en vous, ce qui signifie : Si vous le voulez, les ténèbres cesseront d'être des ténèbres et produiront les mêmes effets que la lumière. Lorsque Dieu le veut, les éléments manifestent des propriétés contraires à leur nature avec autant de facilité que celles qui leur ont été communiquées dès leur création. Si donc telle est votre volonté, il en sera ainsi de la nuit, elle fera briller la lumière qui lui est communiquée aussi facilement qu'elle répand les ténèbres. C'est ce que le Prophète veut exprimer en ajoutant : « Sa lumière sera comme ses ténèbres. » Ces paroles, au littéral, doivent s'entendre des éléments, mais dans le sens figuré elles s'appliquent aux choses humaines. Nous y voyons que Dieu peut répandre dans les âmes affligées autant de calme et de consolation que sait en donner la prospérité, parce que l'affliction a le privilége d'attirer ses regards. C'est là un fait admirable, extraordinaire, dont l'histoire de Joseph nous offre un exemple. Jamais, s'il fût resté dans la maison paternelle, il n'eût eu en partage autant de bonheur, autant d'honneurs qu'après avoir été vendu et élevé dans la maison d'un barbare. Ceux qui avaient tramé sa perte lui tressèrent son diadème, lui préparèrent la pourpre dont il fut revêtu, et l'état humiliant auquel ils le condamnèrent devint le principe de sa gloire et de sa puissance. Vous avez vu comment nous avons interprété ces paroles : « La nuit sera éclairée comme le jour ; » il nous faut expliquer aussi celles qui suivent : « Sa lumière sera comme ses ténèbres. » Ces deux phénomènes seront semblables, non-seulement en apparence, mais en réalité, sous la main de Dieu qui sait modifier la nature des choses.

« Vous avez mes reins en votre pouvoir, vous m'avez pris sous votre protection dès le sein de ma mère. » Quel est le rapport de ces paroles avec celles qui précèdent? Il est on ne peut plus étroit. Le Prophète vient de célébrer l'étendue de la puissance de Dieu, il va montrer que Dieu ne fait usage de cette puissance que pour le bien et l'utilité des hommes. Des esprits insensés pouvaient dire : Que me fait à moi la puissance de Dieu, sa grandeur, sa prescience? Montrez-moi le profit que nous pouvons en retirer. Le Psalmiste les prévient et ajoute : « Vous avez pris possession de mes reins, » et la partie est ici pour le tout. Or quel motif plus puissant de louer la providence divine, que d'être la possession de Dieu lui-même? Car celui qui possède veille sur ce qui lui appartient et en prend soin. C'est ce que le Prophète exprime dans ces paroles : « Vous m'avez reçu du sein de ma mère. » C'est-à-dire vous n'avez cessé en toute circonstance de me protéger, de veiller sur moi, de me

Celui qui possède veille sur ce qui lui appartient.



préserver de tout danger dès mes plus jeunes années, dès mon berceau, et vous m'avez enseigné par les faits eux-mêmes ce que j'ai dit à la louange de votre providence. « Je vous louerai parce que votre grandeur a éclaté d'une manière étonnante; vos ouvrages sont admirables, et mon âme en est toute pénétrée. » Que veut-il dire? C'est vous qui m'avez formé, mais je ne puis dire comment; votre providence veille sur moi, mais je ne puis en embrasser toute l'étendue dans mes pensées. Vous êtes présent partout, mais je ne puis comprendre ce mystère. Vous connaissez le passé, l'avenir, tous les secrets du cœur de l'homme, mais cette merveille est au-dessus de ma raison. Vous changez la nature des choses, et tout en lui conservant son identité, vous lui donnez des propriétés contraires qui semblent être les propriétés naturelles qu'elle tient de son origine.

4. Après ce tableau si complet de la science et de la providence divine, le prophète inspiré de Dieu s'écrie à haute voix : « Je vous louerai, parce que votre grandeur a éclaté d'une manière étonnante, » c'est-à-dire vous avez paru admirable et vous êtes véritablement digne d'admiration. « Vos ouvrages sont admirables, et mon âme en est toute pénétrée. » Et que puis-je dire de votre nature divine? vos œuvres seules me ravissent d'admiration. Il laisse de côté toute autre considération, et se contente de proclamer la connaissance qu'il a de ces merveilles : « Et mon âme en est toute pénétrée. » La connaissance qu'elle en a n'est pas ordinaire, elle est vive, elle est profonde. Mais si le prophète connaît les œuvres de Dieu, comment a-t-il pu dire précédemment : « Votre science est élevée d'une manière merveilleuse au-dessus de moi, elle me surpasse et je ne pourrai y atteindre? Rien de plus facile à expliquer; d'un côté il parle de Dieu lui-même, de l'autre de ses œuvres. Si l'on veut même appliquer à la nature divine ces dernières paroles, voici le sens qu'on pourrait leur donner : Le prophète sait que Dieu est admirable, qu'il est grand, qu'il est élevé, mais quelle est sa nature (je ne crains pas de me répéter), quelle est l'étendue de sa grandeur, comment tous ces attributs qu'il vient d'énumérer subsistent en Dieu, c'est ce qu'il ignore. Or, cet aveu de son ignorance prouve qu'il connaît ces merveilles, bien que ce langage puisse paraître un paradoxe. C'est ainsi que nous ignorons quelle est la grandeur de la mer, et cependant nous pouvons dire que nous connaissons la mer, parce que nous en ignorons l'étendue et la profondeur. Celui qui prétendrait la connaître donnerait une preuve certaine de son ignorance. « Aucun de mes os ne vous est caché à vous qui les avez faits dans le secret, ni ma substance que vous avez formée comme dans les entrailles de la terre. » Le Psalmiste en revient à la science de Dieu, et montre de nouveau que rien n'échappe à cette science infinie. Ces paroles signifient donc ou que Dieu connaît tous les secrets de la nature, ou qu'il connaît en particulier la formation et la création de l'homme. Alors même que je n'étais qu'à l'état de formation, je n'échappais pas à votre connaissance, vous pénétriez toutes les parties de mon être, alors que la nature formait successivement son œuvre, bien que son travail s'accomplît dans le secret, et comme dans les entrailles de la terre. Tout est à nu et à découvert à vos regards. Un autre interprète traduit : « Mes os qui ont servi à la formation secrète de mon corps, ne vous sont point cachés. » Un autre : « La force que vous m'avez communiquée en me formant dans le secret, ne vous est pas inconnue ; j'ai été formé par des moyens variés comme dans les profondeurs de la terre. » Un autre enfin : « Vous avez connu ma puissance ou mes os, lorsque j'ai été formé dans le secret, j'ai été façonné dans les profondeurs de la terre. » Ces différentes interprétations reviennent toutes à cette même pensée : Lorsque j'étais formé, vous avez connu distinctement toutes les parties de mon être ; chacun de mes membres et son accroissement particulier ont été présents à vos regards. Jésus-Christ exprime cette même vérité, lorsqu'il dit : « Tous les cheveux de votre tête sont comptés. » *Luc.*, XII, 7. Nous voyons ici réunis dans une même proposition la science et la providence de Dieu.

« Vos yeux m'ont vu lorsque j'étais encore informe. » On peut entendre ces paroles des



actions, c'est-à-dire, vos yeux ont vu ce qui n'existait pas encore. « Et tous sont écrits dans votre livre. Les jours sont déterminés avant que nul n'y soit arrivé. » Ce verset est obscur, et il faut en chercher le sens dans le contexte et à l'aide d'un autre interprète. Voici donc ce que veut dire le Psalmiste comme conséquence des paroles qui précèdent. Quelles sont-elles? « Vos yeux m'ont vu lorsque j'étais informe; » c'est-à-dire lorsque je n'avais aucune figure déterminée, lorsque j'étais en voie d'être formé et façonné, et ils m'ont vu aussi distinctement que celui dont la forme est achevée, dont la figure est parfaite, à qui rien ne manque, et qui n'a point besoin d'attendre du temps un nouveau degré de perfection. Voulez-vous une preuve que tel est le véritable sens, écoutez un autre interprète : « Vos yeux m'ont vu lorsque j'étais informe, avec tous ceux qui sont écrits dans votre livre et qui doivent être formés sans qu'aucun jour leur manque. Vous m'avez vu, dit le Psalmiste, avec ceux qui reçoivent leur forme parfaite dans leurs jours, dans ces jours auxquels aucun jour ne manque. Ce n'est pas à dire, sans doute, qu'il y ait un livre dans les cieux, ou que certains noms s'y trouvent inscrits. Ce livre est le symbole de la science parfaite de Dieu, comme dans ces autres paroles : « Le Seigneur a écouté, et il a écrit dans un livre, » *Malach.*, III, 16, et dans ces autres encore : « Les livres furent ouverts. » *Dan.*, VII, 10. « J'ai honoré vos amis d'une façon toute particulière, ô mon Dieu. » Suivant une autre version : « Vos amis ont été honorables à mes yeux. » C'est le signe d'une vertu éminente de combler d'honneurs les amis de Dieu. Votre providence a veillé sur moi, dit le Psalmiste, je n'existais pas, vous m'avez tiré du néant, vous me conservez la vie; et moi pour vous témoigner ma reconnaissance j'honore vos amis. «Leur empire s'est affermi extraordinairement,» c'est-à-dire, ils sont devenus puissants. Une autre version porte : « Combien leurs têtes se sont multipliées. » Cette interprétation est plus claire et plus en rapport avec ce qui suit : « Je les compterai, et ils seront plus nombreux que le sable. » Quant à moi, je leur témoigne de l'honneur, mais pour vous, vous les multipliez, vous les rendez plus nombreux que les grains de sable; vous faites plus encore, vous les rendez forts et puissants. C'est ce que signifie cette expression : « Ils se sont affermis. » Il relève ici un double élément de prospérité, leur nombre et leur force toujours croissante. « Je me suis levé et je suis encore avec vous. » Suivant une autre version : « Je sortirai de mon sommeil, et je serai pour toujours avec vous. »

5. La marque évidente d'une grande vertu est de savoir conserver à Dieu sa fidélité dans la prospérité. Il en est beaucoup, dit le Prophète, qui vous ont oublié lorsque le bonheur leur a souri. Je n'ai pas imité leur exemple, mais alors même que je me suis levé, c'est-à-dire après avoir été délivré de mes épreuves, je serai toujours avec vous. « Si vous faites périr, ô Dieu, les pécheurs. » Il ne veut pas dire : Si vous les tuez, je serai avec vous; sa promesse est sans condition; il demande à Dieu non de détruire la nature des hommes, mais de faire succéder en eux la justice au péché. En effet, il ne dit pas : Si vous détruisez les hommes, mais : « Si vous détruisez les pécheurs. » On lit dans une autre version, au lieu des pécheurs, « les transgresseurs, » c'est-à-dire, les ennemis qui adorent les idoles. « Hommes de sang, éloignez-vous de moi. » Ces hommes de sang sont les homicides qui se plaisent dans le meurtre. Or, un des moyens les plus efficaces pour avancer dans la vertu, est de fuir tout commerce avec de tels hommes. Le Psalmiste en donne la cause : « Parce que la contestation règne dans leurs pensées. » Une autre version porte : «Leurs pensées s'élèvent contre vous; » une autre : « Ils vous ont irrité par de coupables desseins. » Vous voyez qu'il ne cherche pas ses intérêts, et l'outrage fait à Dieu est le seul motif qui le porte à s'éloigner de ces hommes, et à rompre toute société avec eux. C'est le commerce avec les méchants qui a été la cause de la ruine des Juifs. Aussi, Dieu leur avait donné la loi comme comme un mur qui les en séparait, elle leur défendait toute union avec eux; et lorsqu'ils furent sortis de l'Egypte, Dieu les retint quarante ans dans le désert, isolés des autres peuples.

Fuyons les hommes de sang et les pécheurs.



Versatilité des Juifs.

Voilà pourquoi on donnait à la loi le nom de barrière ou de haie, parce qu'elle les entourait de toute part et qu'elle leur rendait impossible toute relation avec les méchants, précaution motivée sur leur caractère facile à séduire, et leur mutabilité naturelle. « C'est en vain qu'ils deviendront maîtres de vos villes. » Une autre version porte : « C'est en vain que vos rivaux se sont élevés ; » une autre : « Vos ennemis. » Il se retire d'eux, il les fuit parce qu'ils se sont élevés contre la gloire de Dieu, qu'ils ont transgressé la loi, et se sont rendus coupables de blasphème.

« Seigneur, n'ai-je pas haï ceux qui vous haïssaient, n'ai-je pas séché de douleur à la vue de vos ennemis ? Je les haïssais d'une haine parfaite, et ils sont devenus mes ennemis. » C'est ainsi que Dieu avait promis d'être l'ennemi des ennemis de son peuple, et de se déclarer contre ceux qui leur seraient contraires. On ne peut donner une preuve plus forte de son amitié. Le Psalmiste dans ces deux circonstances paie Dieu d'un juste retour. Car il ne dit pas seulement : Je haïssais, mais : « Je séchais. » O Dieu, éprouvez-moi et sondez mon cœur, interrogez-moi, et connaissez mes sentiers. Voyez si je marche dans la voie de l'iniquité, et conduisez-moi dans les sentiers éternels. » Il disait en commençant : « Vous m'avez éprouvé, et vous m'avez connu. Vous avez connu le moment de mon repos et de mon lever. Vous avez découvert de loin mes pensées, vous avez suivi la trace du sentier par lequel je marche, et toute la suite de ma vie. Vous avez prévu toutes mes voies, tout vous est connu, l'avenir et le passé. » Pourquoi donc fait-il de nouveau à Dieu cette demande : « Eprouvez-moi, » comme s'il ne l'avait pas encore été ? Le Psalmiste, vous le voyez, emploie ici un langage tout humain, mais il ne faut pas nous arrêter à la pauvreté du sens littéral, appliquons-nous à y trouver un sens digne de Dieu, et élevons-nous à une intelligence plus haute de ces paroles. Il demande à Dieu de l'éprouver, de l'examiner, ce n'est point pour qu'il connaisse son cœur, lui qui connaît toutes les choses avant même qu'elles n'existent, mais c'est pour nous donner cette connaissance à nous qui ne pouvons l'acquérir que par l'expérience. Tel est le sens de ces paroles : « Eprouvez-moi, voyez si je marche dans la voie de l'iniquité, et conduisez-moi dans la voie éternelle. » Quelle est cette voie éternelle ? La voie spirituelle qui conduit au ciel, et qui n'a point de fin. Toutes les autres choses sont de courte durée, renfermées qu'elles sont dans l'espace si étroit de la vie présente. Le Psalmiste laisse donc tous ces biens passagers, pour s'attacher à ce qui est immortel, éternel, infini. Or, comment parvenir à cette voie ? Il faut pour cela joindre au secours de Dieu ses efforts personnels, s'appliquer à la pratique de la vertu, de la sagesse, et chercher à se rendre supérieur à tous les événements de cette vie. Rien de ce qui a rapport à la vie éternelle n'est passager ou périssable. Le privilége de la vertu est d'avoir des fruits toujours pleins de vie, et qui ne se flétrissent jamais, des biens immortels et infinis en douceur autant qu'en durée. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la puissance, maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

La connaissance de nous-mêmes nous vient de l'expérience.

PSAUME CXXXIX.

« Délivrez-moi, Seigneur, de l'homme méchant; sauvez-moi de l'homme injuste. »

1. Où sont-ils, ceux qui nous demandent : Pourquoi les bêtes féroces ? A quoi bon les scorpions ? à quoi bon les vipères ? Voici un animal d'une méchanceté plus grande, non de sa nature, mais par le libre choix de sa volonté : c'est l'homme. Aussi le Prophète, sans se préoccuper des autres dangers, demande à Dieu de le délivrer de l'homme méchant. Mais, dites-moi, je vous prie, parce que l'homme est méchant, valait-il mieux qu'aucun homme n'existât ? Ce serait une insigne folie de le dire, car rien ne peut nuire à l'homme que le péché. Otez le péché, tout devient facile, plus d'obstacles, une tranquillité parfaite ; tandis qu'avec le péché, tout devient écueils, tempêtes, naufrages. Qu'on

ne nous condamne pas, si nous disons que l'homme vicieux est plus méchant qu'une bête féroce. L'animal féroce n'a pas reçu de la nature la douceur en partage, mais il est facile de le tromper, et d'ailleurs chacun voit ce qu'il est. Supposez au contraire un homme qui médite le crime, et qui s'enveloppe de mille artifices, il est bien plus difficile de s'en garantir que d'une bête féroce, parce que souvent sous la peau de brebis, se cache le loup cruel. Aussi, que d'imprudents tombent dans les piéges que ces hommes leur tendent ! Or, c'est parce qu'il est difficile de se garantir de ces animaux féroces, que le Prophète a recours à la prière et qu'il implore le secours de Dieu pour être préservé de leurs atteintes. Le démon se sert souvent de ces hommes comme d'instruments pour frapper ses coups. Nous sommes donc environnés de piéges de toute part. L'homme méchant nous tend des embûches, le démon furieux nous déclare la guerre, et une tentation violente achève de nous accabler. Voilà pourquoi Notre-Seigneur nous a commandé de faire cette prière : « Ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal. » *Matth.*, VI, 13. Que de combats variés, que d'ordres de bataille différents ! et il faut être prêt à tout. Celui qui entreprend un long voyage sur mer doit prévoir d'avance la fureur des flots soulevés, la violence des vents déchaînés, le choc des nuages amoncelés, les rochers et les écueils cachés sous les eaux, les attaques des monstres marins, les incursions des pirates, la faim, la soif, tous les périls de la mer, les ports inhospitaliers, les disputes des matelots, le manque de subsistances, mille autres épreuves de ce genre, et se prémunir contre tous ces dangers. Ainsi, celui qui veut traverser le détroit si agité de la vie présente, doit se préparer à supporter courageusement tout à la fois, les souffrances du corps, les maladies de l'âme, les desseins perfides des hommes, les attaques de ses ennemis, les artifices de ses faux amis, la pauvreté, les épreuves, les outrages, les phalanges des esprits mauvais, la fureur du démon, s'il veut aborder dans la cité du grand roi, et faire entrer dans le port son vaisseau chargé de riches marchandises.

Le démon est le père du mal.

Le Psalmiste appelle ici son ennemi l'homme méchant ; mais quand il parle du démon, il se contente de l'appeler le méchant. Pour quelle raison ? Parce qu'il est le père du mal, et c'est pour cela qu'on l'appelle le mauvais par excellence ; cet adjectif, qui fait l'office de nom propre, suffit pour exprimer l'excès de sa méchanceté, qui ne vient point de sa nature, mais de sa volonté perverse. Voulez-vous savoir d'où vient le nom de méchanceté ? cette explication pourra vous être utile. Les Grecs appellent la méchanceté πονηρία, parce qu'elle n'apporte au méchant que de la peine, πόνον, et du chagrin. C'est ce que le Sage veut nous apprendre lorsqu'il nous dit : « Si vous êtes mauvais, vous seul en porterez la peine : si vous êtes bon, vous le serez pour vous et pour vos proches. » *Prov.*, IX, 12. Et dans quel sens, me direz-vous, le méchant ne l'est-il que pour lui-même ? Comptez-vous pour rien les nombreuses victimes de sa méchanceté ? Je réponds qu'il ne peut faire de mal qu'aux âmes lâches et sans énergie. Laissons, si vous le voulez, l'homme méchant, et prenons pour exemple le méchant lui-même, le démon. Dites-moi, n'a-t-il pas épuisé toute sa méchanceté contre Job ? Quel mal lui a-t-il fait ? Il a donné un nouvel éclat à sa vertu, et s'est préparé à lui-même une chute plus humiliante. Prenons encore Caïn, est-ce qu'il n'a pas été seul victime de sa méchanceté ? Non, me direz-vous, Abel l'a été avec lui. Comment l'entendez-vous ? Est-ce parce qu'il est entré rapidement dans le port qu'aucune tempête ne vient agiter ? Mais la plus grande marque d'affection qu'il pût recevoir de Dieu était de mourir, après une vie sainte, et de payer la dette commune d'une manière aussi glorieuse. En effet, cette mort, qui lui était commune avec le reste des hommes, et qu'il devait nécessairement subir un jour, fut pour lui le principe d'une magnifique récompense. Etait-ce donc un malheur pour lui ? ou plutôt, n'était-ce pas ceindre son front d'une couronne éclatante ? Dites-moi encore, quel mal les frères de Joseph purent-ils lui faire ? N'ont-ils pas été seuls victimes de leur cruauté ? Cependant, me dira-t-on, il fut vendu comme esclave. Que s'ensuit-il ? J'ajouterai,



moi, qu'il a été jeté dans les fers, car la question n'est pas de savoir s'il a été esclave ou dans les fers, mais s'il en est résulté pour lui quelque dommage. Or, nous trouvons justement le contraire; rien ne lui fut plus avantageux que ces épreuves, elles lui inspirèrent une grande confiance en Dieu, et les événements qui semblaient devoir le perdre, devinrent pour lui, dès cette vie, l'occasion d'une prospérité sans égale. Ne craignons donc point les méchants, ayons bien plutôt de la compassion pour eux. Ils pouvaient exciter une juste crainte, alors que la voie qui conduit à la sagesse n'était pas encore frayée; mais comment pourrions-nous les craindre aujourd'hui que les cieux nous sont ouverts, et que les hommes sont devenus des anges? L'animal qui se précipite avec impétuosité sur la pointe d'une lance, paraît se venger de celui qui la lui présente, et il se fait au contraire une profonde blessure. De même celui qui regimbe contre l'aiguillon ne fait que s'ensanglanter les pieds.

Ne craignons point les méchants, mais ayons pitié d'eux.

2. Voilà ce qu'est la vertu, un aiguillon, un glaive perçant, et les méchants sont pires et ont moins d'intelligenee que les animaux dépourvus de raison. Lors donc qu'ils se jettent sur les gens de bien, ils se font à eux-mêmes de bien plus sanglantes blessures. Ils leur font souvent tort, je le veux, dans leur fortune ou dans leur corps, mais ils se blessent eux-mêmes dans leur âme, et c'est là le seul et véritable dommage. Si le tort qui nous est fait dans nos biens pouvait atteindre notre vertu, saint Paul ne nous eût point recommandé de souffrir l'injustice, et de ne point nous en rendre coupable. Si c'était un mal d'être victime de l'injustice, celui qui ne nous ordonne que le bien ne nous en aurait pas fait un précepte. Et cependant, quoiqu'il en soit ainsi, n'attaquons pas les méchants, ne cherchons pas à leur nuire, contentons-nous de fuir leur société, et de supporter courageusement leurs agressions. Voilà pourquoi Notre-Seigneur nous ordonne de prier, afin de ne point entrer en tentation. Ainsi, le Prophète, après avoir dit à Dieu : « Délivrez-moi de l'homme méchant, » ajoute : « Sauvez-moi de l'homme injuste, » terme énergique qui exprime l'universalité des vices. L'homme injuste, suivant lui, n'est pas seulement celui qui se rend coupable d'injustice dans l'acquisition des richesses, mais celui qui pèche contre la justice à l'égard de tous les autres devoirs. Il demande donc à Dieu de le délivrer de l'homme injuste, de peur qu'il ne succombe et ne devienne semblable à lui. Or, il ne lui adresse cette prière qu'après avoir fait lui-même tout ce qui était en son pouvoir. Aussi, ce n'est qu'après avoir fui la société des méchants, comme il le déclare en terminant le psaume précédent, qu'il implore ici le secours de Dieu. Il commence par faire preuve de bonne volonté, en disant : « Hommes de sang, retirez-vous de moi, parce que vos pensées ne sont que contradiction, » *Psal.* CXXXVIII, 19, et c'est alors qu'il demande à Dieu de le délivrer de leur méchanceté. Rien ne contribue davantage à la sécurité, à la liberté, au charme de la vie, comme d'être préservé de tout commerce avec les hommes vicieux, et de se tenir bien loin de leur société; c'est là le comble du bonheur.

Il ne faut point attaquer les méchants.

Le Psalmiste nous fait ensuite le tableau de leur méchanceté. « Ils ont médité le mal dans leur cœur, ils me livraient tout le jour des combats. » Voyez-vous comme ils ressemblent à des bêtes féroces, dont il est difficile de se garder, parce qu'ils machinent leurs complots dans leur cœur et cachent dans le secret de leur âme leurs mauvais desseins. « Ils ont médité le mal dans leur cœur; » c'est-à-dire qu'ils ne l'ont pas produit au grand jour, ils ont agité en eux-mêmes ces mauvais desseins qu'ils avaient conçus, et, ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'ils n'ont pas été emportés par un mouvement irréfléchi; ces desseins iniques sont l'œuvre d'une profonde préméditation. C'est ce que signifie cette expression : « Ils ont médité; » c'est-à-dire, ils y ont déployé toutes les ressources, toute l'activité de leur esprit. « Ils me livraient tous les jours des combats. » Le Psalmiste embrasse toute la vie dans ces paroles. La guerre dont il vient ici parler n'est pas celle qui se fait avec des troupes rangées en bataille, et les armes à la main, mais cette guerre que les hommes se font sur la place publique et dans l'intérieur de

leurs demeures, sans cuirasse pour les protéger, sans bouclier pour les défendre; ils n'ont pour toute arme que leur méchanceté, et ils lancent leurs paroles, plus acérées que les traits les mieux aiguisés. Or, ce qui démontre l'excès de leur perversité, ce n'est point qu'ils aient recours à la ruse, à la dissimulation, ni qu'ils ne respirent que lutte et combats, mais que toute leur vie se passe sans trève aucune dans cette guerre homicide. S'ils aimaient tant à combattre, ils avaient d'ailleurs un noble et légitime sujet de guerre; ils pouvaient déclarer la guerre au péché, en venir aux mains avec l'esprit du mal, combattre contre les maladies de l'âme, aiguiser leurs glaives contre les démons. Mais la pensée d'une guerre semblable ne leur vient même pas à l'esprit; leur unique objet, c'est de se lancer mutuellement des traits. « Ils ont aiguisé leurs langues comme celle du serpent, le venin des aspics est toujours sous leurs lèvres. » Voyez comme le vice est ignoble; il change les hommes en autant d'animaux venimeux, en aspics, en serpents, et il ravale jusqu'aux instincts les plus féroces cette langue créée pour être l'organe de la raison. Il renouvelle l'accusation qu'il a déjà portée contre eux. Quelle est cette accusation? Le venin des aspics est constamment, c'est-à-dire toujours sous leurs lèvres. Il avait dit précédemment: « Ils me livraient tout le jour des combats, » il développe ici la même pensée: « Ils ont aiguisé leur langue comme celle du serpent, le venin de l'aspic est toujours sous leurs lèvres. » Tel est le sens du mot *Diapsalma,* en hébreu, *Sel*, et qui signifie « toujours. » La méchanceté qui ne dure qu'un instant est déjà un lourd fardeau, mais ici elle ne donne ni trève, ni relâche, elle n'est jamais assouvie; quel pardon peuvent-ils espérer, quelle excuse présenter? « Gardez-moi, Seigneur, des mains du pécheur et préservez-moi des hommes iniques qui songent à ébranler mes pas. Les superbes m'ont dressé des piéges, ils ont tendu des cordes pour me faire tomber, ils ont placé leurs filets le long du chemin. » Il n'y a point d'injustice plus grande que celle des hommes qui se livrent au vice; avant de nuire aux autres, ils se font toujours de profondes blessures. Ils sont des auteurs de scandale, ils sont cause que des insensés outragent la gloire de Dieu, et ils ne songent pas à s'acquitter envers lui de ce qu'ils lui doivent. C'est de la bonté de Dieu qu'ils ont reçu leur corps et leur âme, et loin d'être reconnaissants et de lui rendre grâces pour tant de gloire et de bienfaits, ils ne le paient que d'un injuste retour. Se peut-il une iniquité plus grande, une plus noire ingratitude? Et ce qui aggrave encore leur crime et lui donne des proportions inouïes, c'est qu'il s'efforcent de faire du mal aux autres. « Ils ont songé, dit le Psalmiste, à ébranler mes pas. » S'ils n'ont pu réaliser leurs pensées, c'est à la souveraine bonté de Dieu qu'il faut l'attribuer; c'est lui qui a déjoué leurs injustes desseins.

3. Voyez comme le crime est profondément prémédité, les piéges savamment dressés. Ils les ont cachés, ils les ont tendus, et le long du chemin, afin que la longueur même du piége, le soin avec lequel il était caché et sa proximité y fissent tomber inévitablement celui qu'ils voulaient perdre. Ils ont été de véritables artisans de crimes, en dressant leurs piéges de tout côté, dans l'unique dessein de perdre un homme. Or, voulez-vous voir comment le démon tend ses filets? Considérez ce qui est arrivé à Job. Peut-on imaginer des piéges plus larges, plus longs et plus proches que ceux que le démon lui a tendus jusque dans la personne de ses parents, de ses amis, de son épouse, que dis-je? jusque dans son propre corps? J'ai dit au Seigneur: « Vous êtes mon Dieu; exaucez, Seigneur, la voix de mon humble supplication. » « Seigneur, Seigneur, qui êtes toute la force dont dépend mon salut. » Suivant une autre version: « La puissance de mon salut. » Le Psalmiste nous a décrit la guerre qui lui est faite, les piéges qui lui sont tendus, les maux insupportables qui l'accablent, il se réfugie dans le sein de son invincible protecteur, et implore le secours céleste qui peut l'affranchir de ses épreuves. C'est la marque d'une âme généreuse et sage, de ne point, au milieu des maux qui l'environnent, recourir à la protection des hommes, ni prendre conseil des pensées de la terre, mais de jeter les yeux vers le ciel, sans découragement, sans

Dieu nous afflige pour que nous ayons recours à lui.

agitation, sans trouble, et d'invoquer le Dieu qui remplit tout de sa présence. Or, considérez la convenance des termes qui composent sa prière. Il ne dit pas à Dieu : Ma conduite a été irréprochable dans telle ou telle circonstance, ou j'ai pratiqué telle ou telle vertu, mais : « Vous êtes mon Dieu. » La seule raison qu'il apporte à l'appui de sa prière, c'est qu'il se réfugie dans le sein de son Seigneur, de son Créateur, de son Roi. « Ecoutez, Seigneur, la voix de mon humble supplication, Seigneur, Seigneur, qui êtes toute la force de mon salut. » Il appelle Dieu la force ou la puissance de son salut, pour montrer que la puissance divine se manifeste aussi par les châtiments et les supplices. Mais quant à moi, dit-il, je n'ai ressenti que la puissance du salut. Il est en votre pouvoir de châtier et de faire mourir, mais votre puissance n'a jamais servi qu'à me sauver. Voyez quel amour respire dans ces paroles, et comme en répétant, Seigneur, Seigneur, et en ajoutant : « De mon salut, » il montre l'étendue de son affection. « Vous avez mis ma tète à couvert au jour du combat. » Quelle âme profondément reconnaissante ! Il rappelle à son souvenir les bienfaits qu'il a reçus de Dieu, lorsqu'il l'a mis à couvert du danger. Ce n'est pas bien longtemps à l'avance, dit-il, c'est au jour même où le malheur me menaçait, lorsque mes ennemis allaient en venir aux mains, et que je courais les plus grands dangers, que vous m'avez mis en sûreté. C'est qu'en effet Dieu n'a besoin ni de préparatifs, ni d'exhortation, lui qui connaît le présent, l'avenir, le passé, et qui est toujours là prêt à venir à notre secours. La victoire qu'il remporte est complète, la sécurité qu'il donne est absolue, aussi le Psalmiste ne dit pas simplement : « Vous m'avez sauvé, » mais : « Vous avez mis ma tête à l'ombre ; » c'est-à-dire vous m'avez mis à l'abri du plus léger péril, de la moindre chaleur. Grâce à vous, j'ai goûté une sécurité, une joie, une tranquillité sans égale ; loin de souffrir d'une chaleur importune, je me suis reposé sous votre ombre avec délices, affranchi de tout danger, et libre de toute crainte. Cette expression : « Vous m'avez mis à l'ombre » signifie encore l'extrême facilité avec laquelle Dieu vient à notre secours. En empruntant cette image, il semble dire à Dieu : Il vous suffit d'être présent, et tout danger disparaît. « Seigneur, ne me livrez pas au pécheur, pour combler le désir qu'il a de me perdre. » Une autre version porte : « N'accomplissez pas, Seigneur, les désirs de l'homme injuste ; » c'est-à-dire, n'exaucez pas son désir contre moi, ou, si l'on veut, ne permettez pas qu'il puisse accomplir le désir qu'il a de me perdre. Or, remarquez qu'il ne dit pas : Les choses qu'il désire, mais « le désir qu'il a contre moi ; » c'est-à-dire, ne lui accordez pas la plus légère partie de ce qu'il désire. Tels sont en effet les méchants, c'est avec un désir ardent qu'ils ourdissent des trames perfides contre leurs frères, semblables au démon, dont il est dit : « Il tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un à dévorer. » I *Petr.*, v, 8. C'est avec ce violent désir qu'il attaque le saint homme Job, et qu'il se prépare à attaquer Pierre lui-même, ce qui faisait dire au Sauveur : « Combien de fois Satan a désiré vous passer au crible comme le froment ? » *Luc.*, XXII, 31. Voyez la vivacité de son désir. Il est aussi des hommes que la haine et l'envie rendent ses imitateurs, et qui mettent leur plaisir dans le mal. L'Ecriture les proclame malheureux : « Malheur à vous, qui vous réjouissez dans le mal, et qui triomphez de la ruine des méchants ; » *Prov.*, II, 14 ; et c'est à juste titre, car c'est la marque d'un esprit pervers et corrompu. En effet, si nous devons nous attrister, gémir et pleurer sur le sort de ceux qui périssent, quel pardon peuvent espérer, quelle excuse peuvent apporter ceux qui, loin de s'en affliger, s'en réjouissent ? N'avez-vous pas vu que Jésus-Christ lui-même, sur le point de punir Jérusalem, pleure sa ruine prochaine ? N'avez-vous pas vu Paul s'affliger, gémir et pleurer sur la perte de ses frères ? Mais il en est dont la perversité est si grande qu'ils regardent le malheur des autres comme une consolation de leurs propres douleurs. « Leurs pensées sont contre moi, ne m'abandonnez pas, de peur qu'ils ne s'élèvent toujours. » C'est ici le sens du mot *Diapsalma*. Une autre version porte : « Ne vous éloignez pas, de peur qu'ils ne s'élèvent. » C'est

le propre d'une âme profondément corrompue, de se préparer au crime avec réflexion, avec lenteur et préméditation. Ce n'est pas assez pour vous des emportements de la passion pour nous perdre, il faut y joindre de longues délibérations, un long examen pour assurer le succès de vos coupables desseins.

4. Encore une fois, quelle sera votre excuse, vous qui faites du vice toute votre étude, qui délibérez sur les crimes que vous projetez, et qui choisissez des complices? Cependant admirez l'humilité du Psalmiste. Il ne dit pas: Ne m'abandonnez pas, parce que j'en suis digne; ne m'abandonnez pas, en considération de ma vie passée dans la pratique de la vertu. Quel motif donc nous apporte-t-il? « De peur qu'ils ne s'élèvent, » c'est-à-dire de peur qu'ils ne deviennent plus insolents, et que mon abandon ne leur inspire une plus grande arrogance. « Toute la malignité de leurs détours, et tout le mal que leurs lèvres s'efforcent de me faire, les accablera eux-mêmes. » Un autre interprète traduit: « Que la haine amère de ceux qui m'entourent, et que le travail de leurs lèvres les accablent. » L'expression circuit, détours, κύκλωμα, veut dire ici leurs réunions, leurs conciliabules, leurs ateliers de crimes, leurs abominables desseins. Voici donc le sens des paroles du Psalmiste. Leurs projets criminels et toute la malignité de leur esprit pervers et corrompu, les écraseront et les perdront sans retour. « Le travail de leurs lèvres. » Ce travail, c'est leur méchanceté. En effet, la méchanceté est un véritable travail, elle devient un principe de ruine pour son auteur; elle écrase celui qui s'en rend coupable. C'est ce qui est arrivé aux ennemis de David. Ils espéraient le voir assiégé à la fois de mille dangers; sa gloire n'en devint que plus éclatante. J'en conviens, me direz-vous, mais ce n'est pas ce que je demande; montrez-moi comment ces hommes pervers ont été victimes de leurs coupables desseins, et dans quelle circonstance. Les frères de Joseph nous en donnent un exemple. Ils avaient voulu lui ravir la liberté et la vie, ils se sont vus exposés eux-mêmes aux plus grands dangers. Car autant qu'il était en leur pouvoir, ils le précipitèrent dans la servitude et dans la mort. Et Absalom lui-même qui avait usurpé la royauté et conspiré contre son père, ne fut-il pas victime de sa rébellion?

« Des charbons ardents tomberont sur eux, vous les précipiterez dans le feu; » c'est-à-dire, le crime suffit pour perdre ceux qui le commettent, mais ils auront à supporter de plus les effets de la colère divine. Ces charbons ardents, ce feu, c'est le châtiment qui descend du ciel. Souvent, en effet, on l'a vu accompagné d'un feu vengeur, comme dans la punition de Coré, de Dathan et d'Abiron, et de ceux qui se tenaient près de la fournaise de Babylone. « Ils ne pourront subsister dans les malheurs. » Une autre version porte: « Ils tomberont dans des fosses et ne pourront se relever. » Une autre: « Promptement, et ils ne se relèveront pas. » Suivant l'une de ces versions, le Psalmiste veut dire: « Vous les perdrez, sans espérance de retour. » Suivant l'autre: « Leur ruine sera prompte, » c'est ce que signifie l'expression ἐσπευσμένως, promptement. « L'homme à la langue perfide ne prospérera pas sur la terre. » Après ce tableau de la colère de Dieu, le Psalmiste nous montre de nouveau que le vice est un principe suffisant de ruine pour ceux qui s'en rendent coupables. Or, une des formes les plus dangereuses de la méchanceté, c'est l'insolence et l'intempérance de la langue. C'est cet homme intempérant de langage, cet homme arrogant, qui ne sait contenir sa langue, et qui, semblable au chien, poursuit tous ceux qu'il rencontre de ses aboiements et de ses outrages. Or quel sera le fruit d'une telle conduite? « Cet homme ne prospérera point sur la terre. » Suivant une autre version: « Il ne s'affermira point; » c'est-à-dire il sera renversé, détruit, condamné à une ruine certaine. Voilà le fruit que recueille le médisant; c'est l'ennemi général, il est odieux et à charge à tout le monde, et personne ne peut le supporter. De même que l'homme doux, patient, et qui sait se taire, est solidement établi, dans une sécurité parfaite, aimé de tout le monde; ainsi celui qui ne sait contenir sa langue mène une vie toujours incertaine, il se fait d'innombrables ennemis, et, avant tout, il remplit son âme d'agitation et ne lui laisse pas un moment de repos.

Lors même que personne ne le tourmente, son âme est le théâtre de guerres et de troubles sans fin. « L'homme injuste se trouvera accablé de maux qui seront la cause de sa mort. » C'est ce que dit un autre sage : « Les iniquités donnent la chasse au méchant. » Voici une nouvelle preuve que le vice seul suffit pour perdre celui qui le porte dans son âme. Mais pourquoi cette expression figurée de chasse? Pour vous apprendre qu'il s'agit d'un mal inévitable, et ne point favoriser une confiance téméraire, parce que votre iniquité n'est point punie aussitôt qu'elle a été commise. Vous savez les résultats de la chasse, elle n'atteint pas toujours et aussitôt ce qu'elle poursuit; mais bien que les animaux ne soient pas encore atteints et tombés dans les filets qui leur sont tendus, ils n'en sont pas pour cela plus en sûreté. Que l'âme donc qui commet le mal ne se laisse point aller à une trop grande confiance, elle n'est pas encore prise, mais elle ne tardera pas à l'être. Voulez-vous être à l'abri de tout danger? Cessez de faire le mal, et vous jouirez d'une tranquillité parfaite. Pourquoi le Psalmiste dit-il : « Qui seront la cause de sa mort? » Parce qu'il en est beaucoup qui sont pris pour être sauvés, comme ceux qui étaient pris par les apôtres et par les saints. Il n'en est pas ainsi des méchants; lorsque le vice les poursuit, c'est pour leur malheur et pour leur mort. Mais pourquoi le châtiment ne frappe-t-il pas aussitôt le coupable? Par un effet de la bonté divine. Si Dieu voulait punir les coupables aussitôt qu'ils ont péché, la plus grande partie du genre humain aurait disparu depuis longtemps.

Le péché comparé à la chasse.

« Je sais que le Seigneur fera justice à celui qui est affligé, et qu'il vengera les pauvres. Et ainsi les justes loueront votre nom, et ceux qui ont le cœur droit habiteront avec votre visage. » Une autre version porte : « Auprès de votre visage. » Au lieu de : « Ils habiteront, » un autre interprète traduit : « Ils demeureront; » un autre : « Ils seront assis; » et au lieu de, j'ai connu, il traduit : « Je sais. » Le Psalmiste vient de dire que les pécheurs seront poursuivis et qu'ils périront, mais sans préciser l'imminence prochaine du châtiment. Or, afin que ses paroles ne soient point pour les esprits grossiers une occasion de négligence et de relâchement, il établit la certitude du châtiment à venir. Ceux qui souffrent de l'injustice ne resteront point sans vengeur. Les pauvres dont il parle ici ne sont point précisément les indigents, mais ceux qui sont profondément humiliés et qui ont le cœur brisé. Or, en parlant de la sorte, il console à la fois ceux qui sont victimes de l'injustice, et cherche à réprimer ceux qui s'en rendent coupables, et il prévient ainsi dans les uns le découragement, dans les autres la négligence où le délai du châtiment pouvait les faire tomber. Dieu suspend le châtiment pour amener les pécheurs au repentir; s'ils persévèrent dans leur péché, ils méritent un supplice plus rigoureux, et cela est de toute justice. Pourquoi? Parce que malgré tous les efforts de la bonté divine, ils n'en sont pas devenus meilleurs. Considérez donc la grandeur de la bonté de Dieu qui laisse ses serviteurs aux prises avec la souffrance, sans venger leur cause, parce qu'il veut vous ramener au repentir et à la vertu. « Ainsi les justes loueront votre nom. » Qu'est-ce à dire? Quels que soient les événements, ils vous rendront grâces; soit que les humbles soient éprouvés par l'injustice, soit que les méchants soient exaltés, ils ne vous demanderont pas la raison de cette conduite. Car le caractère distinctif des justes est de rendre grâces à Dieu en toute circonstance : « Et ceux qui ont le cœur droit habiteront en votre présence. » Grâce au secours qu'ils ont reçu de vous, grâce à votre souvenir toujours présent à leur esprit, et à l'union étroite qui existe entre eux et vous, ils n'en seront jamais séparés. Quoi qu'il arrive, rien ne les contristera, et ils ne se plaindront jamais des événements, marque assurée d'une âme ferme et inébranlable, qui ne veut point demander à Dieu compte de ce qu'il fait. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : « Mais qui êtes-vous, ô homme, pour contester avec Dieu? » Un vase d'argile dit-il à celui qui l'a formé : « Pourquoi m'avez-vous fait ainsi? » *Rom.*, IX, 20. Soyons donc nous-mêmes constamment fidèles au devoir de la reconnaissance; ne cessons jamais, en toute circonstance, de témoigner à Dieu notre reconnaissance, parce qu'il est digne de toute gloire, de toute action de grâces et de toute adoration, maintenant et toujours et dans la durée infinie des siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXL.

« Seigneur, j'ai crié vers vous; exaucez-moi, écoutez ma voix, lorsque je pousserai mes cris vers vous. »

1. Il n'est presque personne, pour ainsi dire, qui ne connaisse les paroles de ce psaume, on le chante à tous les âges de la vie, mais il en est peu qui en sachent le véritable sens. Or, ne mérite-t-on pas de sévères reproches lorsqu'on chante tous les jours, lorsqu'on a sur les lèvres des paroles dont on ne cherche point à pénétrer le sens et la force? Vous apercevez une eau pure et limpide, vous ne pouvez vous défendre d'en approcher, d'y tremper vos mains, de vous y désaltérer. Celui qui se promène fréquemment dans une prairie ne veut point en sortir sans avoir cueilli quelques fleurs. Mais pour vous qui depuis vos plus jeunes années jusqu'à l'extrême vieillesse ne cessez de chanter ce psaume, vous n'en retenez que les paroles, vous êtes assis auprès d'un trésor caché, vous portez de côté et d'autre une bourse qui demeure fermée, et la curiosité ne vous inspire même pas le désir d'apprendre ce que signifie ce psaume; aucune recherche, aucune étude. Cependant vous ne pouvez point alléguer que ce psaume est si clair qu'il favorise la négligence, et qu'il n'y a pas lieu de rechercher un sens qui se présente de lui-même. Car, au contraire, ce psaume est très-difficile, et son obscurité suffit pour réveiller non-seulement celui qui se laisse gagner au sommeil, mais celui même qui est profondément endormi. Que signifient, en effet, ces paroles : « Ne laissez point aller mon cœur à des paroles de malice? » et ces autres : « Le juste me reprendra et me corrigera avec charité ? » Et ce qui suit n'est-il pas, de votre aveu, plus obscur que les ténèbres elles-mêmes : « Ma prière ne cessera de s'opposer aux désirs de leur cœur? Leurs juges ont été précipités et brisés contre la pierre? » Cependant, malgré tant d'obscurités, un grand nombre passent légèrement sur ce psaume, comme sur un cantique ordinaire. Mais n'insistons pas davantage sur ces reproches pour ne point vous être désagréable, et abordons l'explication de ces difficultés. Prêtez ici toute votre attention. Ce n'est pas sans raison, je pense, que les Pères ont établi que ce psaume serait récité tous les jours, au soir, et la raison qui les a déterminés n'est point ce verset que nous y lisons : « Que l'élévation de mes mains soit comme le sacrifice du soir, » car ces mêmes paroles se rencontrent dans d'autres psaumes : « Le soir, le matin et à midi, je raconterai et j'annoncerai, » dit dans un autre psaume le Roi-prophète. *Psalm.* LIV, 18. Et ailleurs : « Le jour vous appartient, et la nuit est à vous; » *Psalm.* LXXIII, 16; et dans un autre endroit : « Les gémissements se font entendre durant la nuit, le matin renaît l'allégresse. » *Psalm.* XXIX, 6. On pourrait ainsi trouver beaucoup d'autres psaumes qui conviennent à la prière du soir. Ce n'est donc point pour ce motif que les Pères ont établi la récitation de ce psaume, ils l'ont ordonnée comme un remède salutaire, comme un moyen d'expiation, et ils ont voulu qu'arrivés à la fin du jour, nous effacions par le chant de ce psaume toutes les taches que notre âme aurait pu contracter pendant le cours de la journée, soit sur la place publique, soit dans l'intérieur de nos habitations ou dans quelque autre lieu que ce fût; car c'est un remède des plus efficaces pour faire disparaître toutes ces souillures. Tel est aussi le psaume du matin, et rien ne s'oppose à ce que nous en disions quelques mots. Ce psaume a pour objet de nous enflammer d'amour pour Dieu, de réveiller notre âme, et de ne la laisser approcher de Dieu qu'après l'avoir embrasée d'un feu ardent, et inondée de joie et de charité. Voici les premières paroles de ce psaume et les enseignements qu'elles renferment : « Dieu, mon Dieu, je vous cherche dès l'aurore, mon âme a soif de vous. » *Psalm.* LXII, 1. Sentez-vous l'amour ardent que respirent ces paroles? Or, l'amour de Dieu met en fuite tous les vices, et devant le souvenir de Dieu, tous les péchés disparaissent, tous les maux sont détruits. « Je me suis ainsi présenté devant vous, dans votre sanctuaire, pour contempler votre puissance et votre gloire. » *Ibid.*, 3. Que signifie l'expression « ainsi? » Je me suis présenté avec

Ce psaume se récitait soir et matin dans l'église d'Antioche.

ce désir, avec cet amour, pour contempler votre gloire qui éclate par toute la terre. Mais il ne faut pas abandonner le psaume que nous avons entre les mains, pour lui en substituer un autre qui serait une espèce de hors-d'œuvre. Nous renvoyons donc à l'explication que nous en avons donnée, pour nous attacher à celui qui fait l'objet de ce discours.

Que signifient dans l'Ecriture ces mots : J'ai crié vers vous, Seigneur !

Quel est le début du Psalmiste : « Seigneur, j'ai crié vers vous, exaucez-moi. » Que dites-vous, je vous prie? Parce que vous avez crié vous prétendez être exaucé, et vous fondez sur ce motif l'efficacité de votre prière ? Il faudra donc maintenant pour prier une voix forte et retentissante ? Quoi de plus absurde ? Car, en quoi, je vous le demande, est coupable celui dont la voix est grêle et faible, et la langue pesante et embarrassée? Tel était Moïse, et qui plus que lui voyait ses prières exaucées de Dieu? Est-ce que les Juifs ne poussaient pas dans leurs prières de plus grands cris que les autres, et cependant Dieu ne les écoutait pas? La force ou la faiblesse de la voix sont des avantages ou des infirmités qui viennent de la nature. Elles ne sont donc cause ni de l'efficacité, ni de l'insuccès de nos prières, parce qu'il n'y a rien ici qui soit digne de louange ou de blâme. Que d'avantages naturels ne voyons-nous point dans des scélérats? Quoi de plus beau, de mieux fait qu'Absalom dont les cheveux rehaussaient encore la beauté naturelle ? Au contraire, est-ce qu'Elisée n'était pas chauve au point d'être pour les enfants un objet de dérision? Or, la beauté n'a servi de rien à Absalom, et la difformité du prophète Elisée ne lui a causé aucun dommage. Mais pourquoi parler ici d'une voix grêle ou d'une langue embarrassée? Est-ce que Dieu n'écoutait pas Moïse sans qu'il dit un seul mot? et Anne sans qu'elle proférât une seule parole? Et, au contraire, Dieu disait aux Juifs : « Vous avez beau multiplier vos prières, je ne vous exaucerai point. » *Isa.*, I, 15. Pourquoi donc le Psalmiste dit-il ici : « J'ai crié vers vous, exaucez-moi? » Il veut parler du cri intérieur qui part d'une âme embrasée d'amour, d'un cœur contrit, et c'est le cri de Moïse que Dieu exauçait. Celui qui pousse des cris épuise toutes ses forces, ainsi celui qui crie du fond du cœur y applique toutes les forces de son âme.

Cri intérieur du cœur.

2. Tel est donc le cri que Dieu demande, un cri qui fasse impression sur le cœur, et qui ne permette pendant le chant des psaumes aucune négligence, aucune distraction. Ce n'est pas la seule chose que Dieu demande, il veut encore qu'on le prie. Il en est beaucoup, en effet, qui sont présents dans le temple, mais qui ne crient point vers Dieu. Leurs lèvres laissent échapper un cri, je le veux, elles font retentir le nom de Dieu, mais leur esprit reste complétement étranger à ce que les lèvres prononcent. Se conduire de la sorte, ce n'est point crier, fît-on retentir les airs des éclats de sa voix; prier ainsi, ce n'est point véritablement prier, eût-on tout l'extérieur de la prière. Ce n'est point ainsi que se conduisait Moïse, il criait, et il était exaucé, comme Dieu le déclare en lui disant : « Pourquoi criez-vous vers moi? » *Exod.*, XIV, 15. Ce ne furent pas seulement ses cris, son silence seul lui fit obtenir ce qu'il voulait, parce qu'il s'était montré digne que Dieu l'exauçât. Voulez-vous voir, même dans les pécheurs, la prière pleine de ferveur et de persévérance et les cris redoublés exaucés de Dieu? considérez la femme pécheresse criant en silence, considérez le publicain dont la prière a suffi pour le justifier. Voilà le cri que pousse aussi le prophète et qui lui fait dire : « Seigneur, j'ai crié vers vous, exaucez-moi, » et c'est pour cela qu'il demande à Dieu d'écouter sa prière.

« Lorsque je crierai vers vous. » Voici une autre vertu de la prière. S'il demande à Dieu de l'exaucer, ce n'est point pour récompenser sa ferveur, mais parce que la prière qu'il lui adresse est vraiment digne de ces yeux qui ne se ferment jamais. Quelle est donc cette prière? Celle qui ne souhaite aucun mal aux ennemis, qui ne demande ni la fortune ni les richesses, ni la puissance, ni la gloire, ni aucune des choses périssables, mais uniquement les biens incorruptibles et immortels. « Cherchez, nous dit le Seigneur, le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » *Matth.*, VI, 33. « Lorsque je pousserai mes cris vers vous. » Vous voyez que Dieu exige de nous

dans nos prières l'attention et la ferveur. C'est surtout alors, en effet, que le démon dresse des piéges. Il sait que la prière est une arme puissante, il sait que malgré nos péchés et nos infamies nous pouvons accomplir de grandes choses si nous prions avec ferveur et d'une manière conforme aux préceptes divins. Que fait-il ? Il s'efforce de nous faire tomber dans la tiédeur, de détourner l'attention de notre esprit, et de frapper ainsi notre prière de stérilité. Nous connaissons ses ruses, dirigeons donc contre lui tous nos efforts, n'adressons jamais à Dieu de prières contre nos ennemis, et imitons la conduite des apôtres. Après qu'ils eurent souffert mille espèces de persécutions, qu'ils eurent été jetés en prison, exposés aux derniers dangers, ils ne cherchèrent de refuge que dans la prière et dirent à Dieu : « Regardez leurs menaces. » *Act.*, IV, 29. Et qu'ajoutaient-ils? Brisez leur puissance, détruisez-les ? car voilà ce que l'imprécation suggère à un grand nombre, non, mais : « Donnez à vos serviteurs d'annoncer votre parole avec toute confiance. » *Ibid.* Comment et par quels moyens? Est-ce en mettant à mort nos persécuteurs, en les exterminant et en les livrant à une ruine complète? Nullement. Comment donc ? « En opérant des miracles et des prodiges par votre saint fils Jésus. » *Ibid.*, 30. Voyez-vous quelle prière pleine de sagesse ? Après tant de traitements indignes, ils ne demandent pas vengeance contre leurs ennemis. Tels étaient les sentiments des apôtres, alors qu'ils avaient encore la vie sauve. Mais voici Etienne qui alors que la mort allait trancher ses jours, ne souhaite aucun mal à ses bourreaux. Que dis-je? au moment même où on le lapidait, où on le mettait à mort, il s'efforçait, en priant, de les soustraire à la colère divine qui devait s'appesantir sur eux en punition de ce crime : « Ne leur imputez point ce péché. » *Act.*, VII, 59. Quel pardon, quelle excuse reste-t-il donc à ceux qui demandent à Dieu vengeance contre leurs ennemis? Comment Dieu peut-il exaucer une prière en opposition avec ses lois? Gardons-nous donc de telles inspirations. Ne nous contentons pas de ne pas souhaiter de mal à nos ennemis, réprimons en nous-mêmes tout sentiment de vengeance contre eux, suivant la recommandation de l'Apôtre : « Je veux que les hommes prient en tout lieu, levant des mains pures, sans colère et sans contention. » I *Tim.*, II, 8. C'est-à-dire, eussiez-vous un ennemi, réprimez tout sentiment de colère contre lui avant de vous présenter devant le Seigneur ; qu'aucune parole de vengeance ne sorte de votre bouche, faites plus encore, et purifiez votre âme du venin qui la souille. Si vous priez dans ces conditions, et que vous invoquiez Dieu du fond de votre cœur, vous n'aurez pas fini votre prière que vous serez exaucé. C'est le vœu que forme le Psalmiste : « Ecoutez ma voix, lorsque je pousserai mes cris vers vous. » En effet, il y a ici une promesse formelle de Dieu : « Vous parlerez encore, que je dirai : Me voici. » *Isa.*, LVIII, 9. « Que ma prière s'élève vers vous comme la fumée de l'encens. » Suivant une autre version : « Qu'elle soit agréable comme l'encens qui vous est offert; » suivant une autre : « Qu'elle soit préparée. Que l'élévation de mes mains soit comme le sacrifice du soir. » Une autre version porte : « Le don du soir ; » une autre : « L'oblation du soir. » Que veut nous enseigner le prophète en nous parlant du sacrifice du soir? Rappelons-nous qu'il y avait dans le temple deux autels, l'un d'airain, l'autre d'or. Le premier était public et destiné à recevoir les victimes de tout le peuple, l'autre était placé dans le sanctuaire en dedans du voile. Pour répandre plus de clarté sur ce que nous devons dire, nous allons essayer de reprendre les choses dès le commencement. Il y avait donc autrefois chez les Juifs un temple, long de quarante coudées, large de vingt. Il était coupé dans sa longueur, et un espace de dix coudées en dedans du voile était réservé au Saint des Saints. Ce qui était en dehors s'appelait simplement le Saint. Le Saint des Saints était tout resplendissant d'or.

Il y avait dans le temple deux autels.

3. Quelques-uns prétendent que les poutres elles-mêmes étaient recouvertes de plaques d'or. Le grand prêtre seul entrait dans le Saint des Saints une fois l'année. Là se trouvait l'arche avec les chérubins, et l'autel d'or sur lequel on brûlait de l'encens, et qui ne servait qu'à l'obla-



tion des parfums. Ce sacrifice ne s'offrait qu'une fois l'an. Dans la partie extérieure du temple était un autel d'airain sur lequel on offrait chaque jour un agneau en holocauste. C'est ce qu'on appelait le sacrifice du soir, car il y avait aussi le sacrifice du matin, et deux fois par jour le feu devait consumer cet holocauste sur l'autel, indépendamment des autres victimes offertes par le peuple. La loi prescrivait en effet aux prêtres, à défaut de victime offerte par quelque autre, d'offrir en leur nom et sur ce qui leur appartenait, un agneau en holocauste le matin et le soir; le premier s'appelait le sacrifice du matin; le second, le sacrifice du soir. Cette loi avait pour objet de rappeler le devoir de l'adoration perpétuelle lorsque le jour commence et quand il finit. Or, ce sacrifice et le parfum qui l'accompagnait étaient toujours agréables à Dieu; tandis que le sacrifice pour le péché tantôt était accueilli favorablement, et tantôt était rejeté suivant les dispositions bonnes ou mauvaises de ceux qui l'offraient. Au contraire, les sacrifices qui n'étaient pas offerts pour les péchés, mais qui étaient prescrits par la loi comme une des formes du culte public, ne pouvaient manquer d'être agréables à Dieu. Le Psalmiste demande donc que sa prière soit reçue comme ce sacrifice que les fautes de celui qui l'offrait ne pouvaient souiller, et comme l'encens pur et saint qui montait devant Dieu. Or, cette prière nous apprend combien nos prières à nous aussi doivent être pures et d'agréable odeur. Tel est en effet le parfum que répand la justice, tandis que le péché exhale une odeur fétide, et dont parle le prophète lorsqu'il dit : « Mes iniquités se sont élevées jusqu'au-dessus de ma tête, et elles se sont appesanties sur moi comme un fardeau insupportable. Mes plaies ont été remplies de corruption et de pourriture. » *Psalm.* XXXVII, 5-6. L'encens est par lui-même d'une odeur agréable, mais c'est sous l'action du feu qu'il dégage tout son parfum. Ainsi, la prière est bonne de sa nature, mais elle devient bien meilleure, et exhale une odeur bien plus suave, lorsqu'elle part d'un cœur brûlant d'amour et de ferveur, lorsque notre âme est comme un encensoir rempli d'un feu ardent. Car on ne plaçait l'encens que sur le brasier allumé et sur les charbons ardents. Faites de même pour votre âme, commencez par l'embraser d'un amour ardent, avant d'y mettre votre prière.

Le sacrifice offert à Dieu à Jérusalem n'était pas toujours accepté.

Odeur fétide du péché.

Bonne odeur de la prière.

Le prophète demande donc à Dieu que sa prière soit comme l'encens, et l'élévation de ses mains comme le sacrifice du soir, car ces deux choses sont également agréables à Dieu. Or, comment ce vœu pourra-t-il être accompli? Si les mains comme la langue sont pures et irrépréhensibles, si les mains ne sont point souillées par l'avarice et par les rapines, et la langue par des paroles coupables. De même que l'encensoir ne doit contenir rien d'impur et ne recevoir que le feu et l'encens; ainsi la langue ne doit proférer aucune parole qui puisse la souiller, et ne servir d'organe qu'à des paroles de sainteté et de bénédiction. Les mains aussi doivent être comme un encensoir. Que votre bouche soit donc un encensoir, mais prenez garde de la remplir de souillures. C'est ce que font ceux qui profèrent des paroles licencieuses et obscènes. Or, pourquoi le Psalmiste n'a-t-il pas dit : Comme le sacrifice du matin, mais : « Comme le sacrifice du soir? » A mon avis, ces deux manières de parler sont équivalentes. S'il avait dit : Comme le sacrifice du matin, quelque esprit curieux aurait pu demander, pourquoi n'a-t-il pas dit : Comme le sacrifice du soir. Toutefois, si l'on veut mettre de côté toute curiosité indiscrète, je dirai que le sacrifice du matin attend celui du soir; tandis que le sacrifice du soir est le complément de tous les sacrifices, la fin et le couronnement des cérémonies du culte prescrites pour chaque jour.

Que signifie maintenant l'élévation des mains pendant la prière? Les mains servent d'instrument à une infinité de crimes, aux coups, aux meurtres, aux vols, aux œuvres de l'avarice et de la cupidité. Il nous est donc ordonné de les tenir élevées en priant, afin que ce ministère qu'elles prêtent à la prière soit un lien qui les enchaîne pour l'iniquité, et les affranchisse du vice. Ainsi, vous êtes sur le point de ravir le bien d'autrui, d'assouvir votre avarice, ou de frapper votre prochain, vous vous rappelez que

vous élèverez ces mains vers Dieu pour vous défendre, qu'elles vous serviront à lui offrir un sacrifice spirituel; cette pensée vous empêchera de les profaner et de leur ôter ainsi toute puissance auprès de Dieu, en les faisant servir à des œuvres coupables. Purifiez-les donc par l'aumône, par la miséricorde, et en secourant ceux qui sont dans le besoin, alors vous pourrez les élever avec confiance vers Dieu. Vous ne voudriez pas les faire servir à la prière sans qu'elles fussent lavées de toute souillure extérieure, n'est-il pas beaucoup plus juste de ne pas les souiller par le péché? Vous craignez d'omettre un léger devoir, craignez davantage de manquer à une obligation beaucoup plus rigoureuse. Car, après tout, ce n'est pas un crime de prier sans s'être lavé les mains, mais les élever vers Dieu, souillées par mille iniquités, c'est provoquer sa juste colère.

4. Appliquons ces mêmes règles à notre bouche et à notre langue, gardons-les pures de toute iniquité, et nous pourrons ainsi les faire servir à notre prière. Une personne possède un vase d'or, il ne lui vient pas certes à l'esprit de l'employer à un usage grossier, à cause de la matière précieuse dont il est composé. Or, notre bouche est mille fois plus précieuse que l'or et les perles; combien plus donc faut-il nous garder de la profaner par des paroles licencieuses et impies ou par des médisances et des injures. Ce n'est point sur un autel d'or ou d'airain que vous offrez votre encens, c'est sur un autel bien plus précieux, dans un temple spirituel; d'un côté, c'est une matière inanimée, tandis que Dieu habite dans votre âme, et que vous êtes le membre et le corps de Jésus-Christ. « Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche. » Le Psalmiste vient de demander à Dieu de vouloir bien écouter sa prière, et de l'avoir pour agréable; remarquez quel est le premier désir qu'il exprime, et le premier objet de ses supplications. Il ne dit pas : Donnez-moi des richesses, accordez-moi les honneurs qui viennent des hommes, faites-moi triompher de mes ennemis, donnez-moi des enfants. Il ne s'abaisse à aucune de ces faveurs de la terre, et ne demande à Dieu que des grâces dignes de lui. Quoi donc! me direz-vous, ne peut-on demander les biens sensibles? On le peut faire, mais avec modération, à l'exemple de Jacob qui disait : « Pourvu que le Seigneur me donne du pain pour me nourrir, et un vêtement pour me couvrir. » *Gen.*, XXVIII, 20. C'est ainsi que Jésus-Christ nous ordonne de faire à Dieu cette prière : « Donnez-nous aujourd'hui le pain nécessaire à la subsistance de chaque jour, » *Matth.*, VI, 11, mais après que nous avons demandé les biens spirituels. C'est ce que fait aussi le prophète en disant à Dieu : « Placez une garde à ma bouche. »

Garde que nous devons mettre à notre langue et à notre bouche.

Voyez-vous quelle prudence, voyez-vous quelle sagesse, et quel est le premier objet de sa prière? Il commence par la vertu la plus importante, par ce qui peut être, sans une grande vigilance, la cause de tous les maux, et devenir au contraire pour une âme attentive le principe de tous les biens. En effet, l'intempérance de la langue produit des maux innombrables, comme la réserve dans les paroles est la source de mille biens précieux. De même qu'il est tout-à-fait inutile d'avoir une maison, une ville, des remparts, des portes, des ouvertures, s'il n'y a en même temps des gardiens qui sachent quand il faut ouvrir et quand il faut fermer; de même la langue et la bouche ne sont d'aucune utilité, si elles ne sont dirigées par la raison à qui Dieu a confié le soin de les ouvrir et de les fermer avec toute la vigilance, toute la circonspection possible, et qui sait les paroles qu'elle doit laisser sortir, et celles qu'elle doit retenir. Le glaive en a fait périr beaucoup moins que la langue. Jésus-Christ nous dit encore : « Ce n'est point ce qui entre par la bouche qui souille l'homme, c'est ce qui sort de la bouche. » *Matth.*, XV, 11. Nous lisons dans un autre livre : « Mettez à votre bouche une porte et des verroux. » *Eccli.*, XXVIII, 28. Mais comme le Psalmiste sait qu'il est très-difficile de mettre en pratique cette recommandation, il a recours à la prière, et demande à Dieu de lui venir en aide. Un auteur inspiré semble faire allusion à cette difficulté quand il dit : « Qui mettra sur mes lèvres un sceau inviolable? » *Eccli.*, XXII, 33. Nous avons ici notre part d'action, et c'est

pourquoi il nous donne comme un précepte cette recommandation : « Mettez à votre bouche une porte et des verroux. » Mais il nous faut aussi implorer le secours de Dieu, si nous voulons que nos efforts soient couronnés de succès.

Plaçons donc une garde constante à notre bouche, que notre raison lui serve de clef, non pour la tenir toujours fermée, mais pour ne l'ouvrir qu'en temps convenable. Quelquefois le silence est plus utile que la parole, quelquefois aussi la parole est préférable au silence; c'est ce qui faisait dire à ce roi si sage : « Il y a un temps de se taire, et un temps de parler. » *Eccles.*, III, 7. Si la bouche devait être constamment ouverte, il n'eût pas été besoin d'y mettre des portes; et si elle devait demeurer toujours fermée, quel besoin d'y mettre une garde? A quoi bon garder ce qui demeure fermé? Si donc il y a tout ensemble des portes et une garde, c'est afin que nous fassions chaque chose en temps opportun. La sainte Ecriture nous dit encore ailleurs : « Fais un joug et une balance pour ta langue. » *Eccli.*, XXVIII, 29. Voyez quelle vigilance elle demande, afin que non-seulement nous ne disions que des paroles convenables, mais pour que nous les pesions avec un soin scrupuleux et une attention extraordinaire. Nous apportons ce soin rigoureux pour peser l'or, qui est une matière périssable; combien est-il plus nécessaire pour régler nos paroles, de manière qu'il n'y ait en elles ni excès, ni défaut? C'est pourquoi le même auteur nous dit : « Ne retenez point votre parole au jour du salut. » *Eccli.*, IV, 28. Voilà le temps où elle doit sortir; mais dans un autre endroit il nous indique le temps du silence : « Si vous avez à parler, répondez, sinon que votre main soit sur votre bouche. » *Eccli.*, V, 14. Et plus loin : « Celui qui se répand en paroles, se fera haïr. » *Ibid.*, XX, 8. Et encore : « Celui qui cache son insuffisance, vaut mieux que celui qui cache sa sagesse. » *Ibid.*, 33. « Avez-vous entendu une parole contre votre prochain? faites-la mourir en vous-même; soyez tranquille, elle ne vous fera point périr. L'insensé se presse d'enfanter une parole qu'il a entendue, comme une femme qui est en travail. » *Ibid.*, XIX, 10. Il nous apprend ensuite comment nous devons parler : « Jeune homme, s'il est nécessaire, parlez deux fois au plus; si on vous interroge, répondez en très-peu de mots. » *Ibid.*, XXXII, 10-11. Il faut, en effet, la plus grande attention de l'esprit pour diriger avec sûreté la puissance de la langue. C'est ce qui fait dire au même auteur : « Il y a une répréhension qui n'est pas opportune, et tel se tait que l'on regarde comme prudent. » *Ibid.*, XIX, 28. Il ne suffit pas de garder le silence et de ne parler qu'à propos, il faut encore parler sous l'inspiration de la grâce. « Que toutes vos paroles, dit saint Paul, soient accompagnées de grâce, et assaisonnées du sel de la sagesse, en sorte que vous sachiez répondre à chacun comme il convient. » *Colos.*, IV, 6. Pensez que la langue est l'organe avec lequel nous parlons à Dieu et nous célébrons ses louanges. C'est par cet organe que nous recevons la victime redoutable, les fidèles comprennent ce que je dis. Il faut donc qu'il soit pur de toute accusation, de toute parole injurieuse ou obscène, de toute calomnie. Si une pensée mauvaise veut nous faire violence, étouffons-la au dedans de notre âme, ne lui permettons pas de se produire au dehors par des paroles licencieuses; si l'envie ou l'impatience vous inspire des paroles de colère, desséchez cette racine, tenez la porte fermée, et mettez-y une garde fidèle. Ne laissez pas naître dans votre cœur des desseins coupables, mais s'ils viennent à se produire, étouffez-les aussitôt et détruisez-les jusque dans leur premier germe.

Quelquefois le silence est plus utile que la parole.

5. C'est ainsi que Job sut mettre une garde à sa bouche, et qu'il n'en laissa sortir aucune parole inconsidérée. Il garda presque toujours le silence, et quand il crut nécessaire de répondre à sa femme, ses paroles furent pleines de sagesse. En effet, nous ne devons nous déterminer à parler que lorsque les paroles sont plus utiles que le silence. Voilà pourquoi Jésus-Christ nous déclare que « les hommes rendront compte de toute parole inutile qu'ils auront dite, » *Matth.*, XII, 36, et que saint Paul nous fait cette recommandation : « Qu'aucune parole mauvaise ne sorte de votre bouche. » *Ephes.*,

IV, 29. Or, quel moyen de veiller soigneusement sur cette porte, et d'y mettre une garde sûre? Ecoutez un autre auteur inspiré : « Que tous vos entretiens soient dans les préceptes du Très-Haut. » *Eccli.*, IX, 23. Si vous prenez l'habitude de ne dire aucune parole inutile, si votre esprit comme votre bouche s'entoure continuellement des récits de la sainte Ecriture comme d'un rempart, vous aurez une garde plus solide que l'acier le plus dur. De la bouche partent bien des chemins, qui conduisent à la mort; par exemple, quand elle profère des obscénités ou des bouffonneries, lorsqu'elle s'ouvre aux inspirations de la vaine gloire ou de la jactance. C'est ce que fit le pharisien, pour n'avoir pas mis une porte à sa bouche, il répandit au dehors en peu de paroles, tout ce qui était au-dedans de lui-même; semblable à une maison qui n'a point de portes, il ne put conserver le trésor qui était caché dans son âme, et il fut tout d'un coup réduit à la dernière pauvreté.

En voici encore un autre, que son langage superbe précipita dans l'abîme; c'est celui qui disait : « J'établirai mon trône au-dessus des astres du ciel. » *Isa.*, XIV, 13. Quant aux Juifs, tantôt pour s'être réjouis des malheurs de leur prochain, ils ont mérité de s'entendre appliquer ces paroles : « Parce que vous avez dit : C'est bien, Israël est devenu comme les autres nations; » *Malach.*, II, 17; III, 15; tantôt, ils ont été couverts d'opprobres pour avoir manifesté leur découragement et leur indignation, en disant : « Tout homme qui fait le mal est bon aux yeux du Seigneur, voilà ceux qui lui plaisent. » Maintenant donc, nous estimons heureuses les nations étrangères qui s'élèvent en commettant le crime. Est-ce que toutes ces choses ne sont pas écrites dans le livre? D'autres ont été victimes de leurs murmures. « Ne murmurons point, dit saint Paul, comme murmurèrent quelques-uns d'entre eux, qui furent frappés de mort par l'exterminateur. » I *Cor.*, X, 10. Et quand donc eurent lieu ces murmures? Lorsqu'ils disaient à Moïse : « Vous nous avez amenés dans le désert pour nous y faire mourir, comme s'il n'y avait pas de tombeaux en Egypte. » *Exod.*, XIV, 11. D'autres ont été punis pour s'être livrés à des plaisirs coupables : « Ils s'assirent pour manger et pour boire, et ils se levèrent pour danser. » *Exod.*, XXXII, 6. D'autres, à cause de leurs paroles outrageantes : « Tout homme qui dit à son frère : Vous êtes un fou, sera condamné par le jugement. » *Matth.*, V, 22. D'autres enfin, en bien plus grand nombre, sont morts par suite d'autres péchés, fruits de l'intempérance de leur langue.

Le silence hors de propos est nuisible.

« Voulez-vous maintenant des exemples de ceux pour qui le silence hors de propos a été mortel? Je vais vous en donner : « Si vous n'avertissez pas le peuple, il mourra dans son péché, mais je vous demanderai son sang. » *Ezech.*, III, 20. Un autre sera puni pour avoir parlé sans discernement et révélé au premier venu ce qui lui était confié, contre la défense du Sauveur : « Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux. » *Matth.*, VII, 6. Un autre, pour ses folles joies : « Malheur à vous qui riez, dit Notre-Seigneur, parce que vous pleurerez. » *Luc.*, VI, 25. Comprenez-vous comment la langue peut être une cause de mort, comment au contraire elle peut devenir un principe de vie? Vous avez vu comment elle a perdu le pharisien, comment elle a sauvé le publicain? Vous avez vu le châtiment de ce barbare plein d'orgueil? Entendez maintenant le langage humble et modéré du juste : « Je ne suis que terre et cendre. » *Gen.*, XVIII, 27. Vous avez vu la condamnation et le châtiment de celui qui se réjouit du mal de ses frères? Considérez la récompense de l'homme qui a compati à leurs souffrances : « Mettez un signe sur le front de ceux qui pleurent et qui gémissent. » *Ezech.*, IX, 4. Voilà pourquoi saint Paul nous recommande « de nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie, et de pleurer avec ceux qui pleurent. » *Rom.*, XII, 15. Si vous ne pouvez rien autre chose, nous dit-il, ce sera une grande consolation pour celui qui souffre, de voir que vous compatissez à ses douleurs. Vous avez vu la folle joie condamnée aux pleurs, considérez la consolation qui vient après les larmes : « Bienheureux ceux qui pleurent, dit le Sauveur, parce qu'ils seront consolés. » *Matth.*, V, 5. Vous avez vu les murmurateurs punis? Voyez com-

Compâtissons aux douleurs de ceux qui souffrent.

ment les cœurs reconnaissants ont été sauvés : « Vous êtes béni, Seigneur, et votre nom est digne de louanges, parce que vous êtes juste dans toutes les choses que vous nous avez faites. » *Dan.*, III, 26-27. Et un peu plus loin : « Et vous avez montré la vérité de vos jugements par tout ce que vous avez envoyé sur nous. » *Ibid.*, 28. Les uns disaient : « Tout homme qui fait le mal est agréable au Seigneur, » *Malach.*, II, 17; les autres au contraire : « Votre œil est pur et ne peut souffrir le mal. » *Habac.*, I, 13. Ceux-ci proclamaient bienheureuses les nations étrangères au culte de Dieu, qui s'élèvent après avoir commis toute sorte de crimes; ceux-là le peuple à qui Dieu vient en aide : « Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu; » *Psalm.* CXLIII, 15; et encore : « Ne soyez point jaloux de la prospérité des méchants, et ne portez point envie à ceux qui commettent l'iniquité. » *Psalm.* XXXVI, 1. Avez-vous vu les saints qui prodiguent aux autres les encouragements, et qui demeurent eux-mêmes inébranlables au milieu des tentations? Entendez le langage de Jacob : « Pourvu que Dieu me donne du pain pour me nourrir, et un vêtement pour me couvrir; » *Gen.*, XXVIII, 20; et celui d'Abraham : « Je ne recevrai rien de ce qui est à vous, depuis le fil des vêtements, jusqu'à la courroie de la chaussure. » *Gen.*, XIV, 23. Lorsque son épouse était menacée de déshonneur, et qu'il souffrait lui-même de la famine, il ne prononça aucune parole déplacée, et encore lorsque son fils lui dit : « Mon père, voici le bois et le feu, où est la brebis? » Voyez avec quelle douceur et quelle sagesse il lui répond : « Mon fils, Dieu se choisira lui-même sa victime. » *Gen.*, XXII, 7-8. Il ne cède ni à la nature, ni à la pitié, en entendant les paroles que son fils lui adressait seul à seul, quand tout se réunissait pour réveiller la vivacité de son amour. Et l'on ne peut dire que c'est le respect humain qui retenait ses larmes; c'est dans un lieu écarté, loin de tout témoin, qu'il fait paraître cette sagesse ferme et inébranlable.

6. Vous avez vu le châtiment de ceux qui s'abandonnent à une folle joie? Rappelez maintenant à votre souvenir les Ninivites qui ont trouvé le salut dans les larmes et dans les jeûnes. Vous avez vu enfin la punition de ceux qui avaient outragé Dieu par leurs paroles? Considérez la récompense de ceux qui l'ont béni. « Béni soit celui qui te bénira, maudit soit celui qui te maudira. » *Num.*, XXIV, 9. « Bénissez ceux qui vous persécutent, priez pour ceux qui vous outragent, afin que vous soyez semblables à votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, V, 44-45. Vous voyez qu'il ne faut pas avoir sans discernement, la bouche ni toujours fermée, ni toujours ouverte, mais qu'il faut savoir distinguer les temps où il faut parler ou se taire. Voilà pourquoi le Psalmiste fait à Dieu cette prière : « Seigneur, mettez une garde à ma bouche, et une porte à mes lèvres pour les fermer exactement. » Or, quelle est cette garde si ce n'est la pensée de ce juge redoutable qui a dans les mains le feu destiné à punir les intempérances de la langue? Choisissez ce portier, ce gardien qui fera retentir les menaces dans votre conscience, et jamais cette porte ne sera ouverte à contre-temps; elle ne s'ouvrira que pour votre utilité et pour vous assurer des biens innombrables. C'est la recommandation que nous fait le Sage : « Souvenez-vous toujours de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais. » *Eccli.*, VII, 40. Vous le voyez, c'est la même pensée. Pour moi, je l'ai rendue plus terrible, en rappelant non-seulement ce qui doit arriver à la mort, mais ce qui doit la suivre; c'est-à-dire le feu que le juge tient dans ses mains. Soyez fidèle à cette pratique, et aucune pensée mauvaise ne germera dans votre âme. A cette recommandation, joignez l'avertissement du Sauveur qu'au jour du jugement vous rendrez compte de toute parole inutile. Rappelez-vous que c'est par une parole que la mort est entrée dans le monde. Si la première femme n'avait pas eu avec le démon l'entretien que vous savez, si elle n'avait pas ajouté foi à ses paroles, il ne lui aurait fait aucun mal, elle n'eût pas présenté le fruit de l'arbre à son mari, et celui-ci n'en eût point mangé. En parlant de la sorte, je fais retomber cette faute non sur la bouche ou sur la langue, mais sur l'usage coupable qu'ils en firent

et qui est dû au défaut de vigilance de leur esprit.

La bouche devient encore une voie de perdition, lorsqu'elle se prête à des baisers ou lascifs et impurs, ou trompeurs et perfides. Il faut donc y placer également une garde. Tel fut le baiser de Judas, baiser plein de perfidie; mais saint Paul recommande aux fidèles de se donner mutuellement un baiser bien différent : « Saluez-vous les uns les autres par un saint baiser. » II *Cor.*, XIII, 12. Tel n'était point non plus le baiser que David donnait à Jonathas, baiser saint et chaste et qui partait d'une affection sincère. C'est encore ce saint baiser que les fidèles donnaient à saint Paul en se jetant à son cou et en l'embrassant avec amour. Voilà donc pourquoi le Psalmiste dit à Dieu : « Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et une porte; » *Act.*, XX, 37; et il ne se contente pas de dire : « Une porte, » il ajoute : « Une porte qui la ferme exactement, » de manière qu'elle l'entoure tout entière, et lui donne une sécurité parfaite.

La langue peut encore conduire à la mort d'une autre manière, lorsqu'elle ose dire : Pourquoi cela? dans quel but cet événement est-il arrivé? Saint Paul reprend ces discoureurs indiscrets, lorsqu'il leur dit : « Mais qui êtes-vous, ô homme, pour contester avec Dieu? » *Rom.*, IX, 20. Or ce n'est pas seulement la bouche qu'il faut garder, il faut commencer par notre âme. C'est ce qui faisait dire au Sage : « Qui placera la réprimande dans ma pensée pour que mon ignorance ne soit pas épargnée? » *Eccli.*, XXIII, 2. Voilà pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ réprime jusqu'aux mauvaises pensées, par ces paroles : « Quiconque regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère dans son cœur. » *Matth.*, V, 28. Vous voyez qu'il ne laisse pas à ces pensées le temps de se développer, et qu'il réprime les premiers jets de la convoitise et de la colère. « Celui qui se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné au feu de l'enfer. » *Matth.*, V, 22. Une autre source de grande sécurité est encore de parler peu, ce qui a fait dire à l'auteur du livre des Proverbes : « La multitude des paroles ne sera point exempte de péché, mais celui qui est modéré dans ses paroles est très-prudent. » *Prov.*, X, 19. « Ne souffrez point que mon cœur se laisse aller à des paroles de malice, pour chercher des excuses à mes péchés. » Une autre version porte : « Ne permettez pas que mon cœur s'égare dans des discours mauvais, pour concevoir des pensées criminelles. » Pourquoi intervertir ici l'ordre naturel, et parler de la bouche avant de parler du cœur? Le Psalmiste l'a fait avec dessein. Lorsque des prisonniers veulent s'enfuir, leurs geôliers cherchent avant tout à s'assurer des portes de la prison; c'est là leur premier soin, et une fois cette précaution prise, ils viennent facilement à bout du reste. Le Psalmiste suit ici la même marche, et voici le conseil qu'il donne : Que les portes soient fermées, et vous aurez facilement raison des mauvaises pensées. C'est pourquoi il s'oppose tout d'abord à ce qu'elles pénètrent dans l'âme, et il en arrache jusqu'à la racine, en disant à Dieu : « Ne détournez pas mon cœur vers des paroles de malice. » Ce n'est pas sans doute que Dieu porte notre cœur au mal, loin de nous cette pensée. Voici le sens de ces paroles : Ne souffrez pas que mon cœur se détourne et s'égare dans des pensées coupables, car c'est dans le cœur que se trouve la source de la vertu comme du vice. Mais quelles sont ces paroles de malice? Elles sont nombreuses et de plusieurs sortes : Les paroles insidieuses et perfides, celles qui jettent l'outrage à Dieu, qui inspirent l'éloignement de la vertu et l'amour du vice; celles qui en répandant des doctrines mauvaises, en se rendant l'écho de mœurs coupables se font entendre avec plaisir, et beaucoup d'autres semblables, qui sont des paroles de malice et qui viennent d'un cœur profondément corrompu. Or, de même qu'il y a des pensées et des paroles mauvaises, il y aussi des paroles de vie. Voilà pourquoi les disciples disaient à Jésus-Christ : « A qui irons-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. » *Joan.*, VI, 69. Les paroles de vie sont celles qui donnent la vie; on les appelle aussi les paroles du salut, parce qu'elles nous font opérer notre salut. De là ce conseil du Sage : « Ne retenez pas la parole au jour du salut. » *Eccli.*, IV, 28. Les paroles de malice sont aussi celles qui rendent mauvais ceux qui les profèrent.

La source de la vertu et du vice se trouve dans le cœur.

7. Un air pestilentiel engendre les maladies, les paroles mauvaises produisent le même effet. Les ravages que l'air fait dans le corps, ces paroles les portent dans l'âme qui les reçoit. Le Prophète demande donc à Dieu de l'en préserver et il ajoute : Ne permettez pas que mon cœur reçoive jamais ces paroles, et qu'il y trouve de l'attrait. Remarquez-vous comme il établit l'existence du libre arbitre, et montre que le vice ne vient point de la nature, mais de la négligence qui lui ouvre les portes de notre âme? « Pour chercher des excuses à mes péchés. » Une des voies qui conduisent le plus directement à la mort, c'est l'état d'une âme pécheresse, qui, s'affranchissant de toute crainte, cherche des excuses pour couvrir sa lâcheté. Je dirai la même chose d'un homme coupable d'adultère en qui un ami perfide veut étouffer le repentir, en lui disant : Est-ce que c'est votre faute? n'en accusez que la convoitise. Le péché est un grand mal assurément, mais un mal beaucoup plus affreux, c'est de nier le péché après qu'il a été commis. Voilà une des armes les plus puissantes du démon. Nos premiers parents en firent la triste expérience. Adam, au lieu d'avouer son péché, comme c'était son devoir, le rejette sur Eve; Eve en accuse à son tour le démon. Ils n'avaient qu'une chose à faire, c'était de dire à Dieu : Nous avons péché; nous avons désobéi à votre loi; mais au contraire, loin de confesser leur faute, ils cherchent à l'excuser. Le démon sait que la confession du péché est le moyen le plus puissant pour l'effacer, que fait-il? Il suggère à l'âme de se conduire avec impudence. Pour vous, mon très-cher frère, lorsque vous avez commis une faute, dites : J'ai péché, c'est là votre légitime défense. C'est ainsi que vous vous rendrez Dieu propice, c'est ainsi que vous éloignerez la rechute dans les mêmes fautes. Mais, si vous n'avez d'autre soin que de chercher des excuses imaginaires et de bannir de votre cœur tout sentiment de crainte, vous donnez à votre âme une facilité bien plus grande pour retomber dans les mêmes liens, et vous irritez la colère de Dieu.

Existence du libre arbitre.

Les excuses d'une âme pécheresse la mènent à la mort.

Par la confession nous nous rendons Dieu propice

Il n'est point de pécheur qui ne trouve dans son impudence une excuse à ses péchés. L'homicide rejette son crime sur la colère, le voleur sur la pauvreté, l'adultère sur la passion, un autre sur sa puissance. Ce sont là de vaines et frivoles excuses, des justifications que la raison ne peut admettre. Là n'est point la véritable cause du péché, n'en accusez que la volonté seule des pécheurs. Je le prouve par un exemple analogue. Voici un homme dont la vie se passe dans la pauvreté, il a aussi des passions, la nature lui fait sentir ses exigences, et cependant son âme reste pure de tout péché; quel moyen de défense pourront-ils donc alléguer? Aussi écoutez ces belles paroles du Sage : « Qui fera ressentir la réprimande à mes pensées afin qu'elle n'épargne point mon ignorance? » *Eccli.*, XXIII, 2. Considérez David, il ne cherche aucune excuse au péché qu'il a commis; il s'avoue coupable : « J'ai péché contre le Seigneur. » II *Reg.*, XII, 13. Il aurait pu dire : Pourquoi cette femme s'est-elle exposée aux regards dans cet état de nudité, pourquoi se baignait-elle sous mes yeux? Il savait que c'étaient là des excuses absurdes; aussi leur préfère-t-il une justification plus sûre en disant : « J'ai péché. » Ce n'est point ainsi qu'avait agi Saül. Samuel lui reproche d'avoir consulté une pythonisse, et il répond : « Je suis dans l'angoisse, car les étrangers combattent contre moi. » I *Reg.*, XXVIII, 15. Aussi fut-il puni rigoureusement. Son devoir était de dire : J'ai péché, j'ai transgressé la loi de Dieu; mais loin de tenir ce langage, il s'en va recourir à des excuses frivoles et insensées. « Comme les hommes qui commettent l'iniquité. » Le Psalmiste ajoute cette circonstance parce que c'est le propre des hommes d'iniquité, de se justifier avec impudence. Voilà pourquoi David recommande constamment, comme un acte essentiel de vertu, d'éviter tout commerce avec eux, et qu'il commence le livre des Psaumes par ces paroles : « Heureux l'homme qui ne s'est point laissé aller au conseil des impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs et ne s'est point assis dans la chaire de contagion. » *Psal.* I, 1. Aussi, toutes les fois qu'il se rend coupable, vous le verrez faire l'aveu sincère de ses fautes. Lorsqu'il eut fait le dénombrement de son peuple, il s'écrie : « C'est moi qui ai péché,

c'est moi le pasteur qui suis coupable. » II *Reg.*, XXIV, 17. Il ne dit pas : Quel mal ai-je commis en faisant ce dénombrement? Il se condamne lui-même, et il obtient ainsi le pardon de sa faute. Rien, en effet, ne nous rend plus digne de la miséricorde de Dieu que l'aveu sincère de nos fautes. Mais il faut pour cela fuir ces réunions qui n'ont d'autre objet que de détruire la crainte du péché, et de jeter les âmes dans un relâchement funeste. Voilà pourquoi saint Paul et Jérémie insistent tant sur ce point, et nous font un devoir rigoureux d'éviter tout commerce avec les méchants et avec ceux dont la vie est molle et dissolue. Job lui-même met la fuite des méchants au nombre des vertus : « Si j'ai marché, dit-il, avec ceux qui tournent tout en dérision. » *Job*, XXXI, 5. Le Psalmiste va plus loin et déclare qu'il ne s'est pas même assis au milieu d'eux : « Je ne me suis point assis dans l'assemblée des railleurs. » *Psalm.* XXV, 4. Aussi saint Paul ne veut pas qu'un chrétien s'asseye à la table des méchants, ni qu'il ait le moindre rapport avec eux : « Que si quelqu'un n'obéit point à ce que nous ordonnons par notre lettre, écrit-il, notez-le, et n'ayez point de commerce avec lui. » II *Thessal.*, III, 14. « Je ne communiquerai point avec les plus distingués d'entre eux. » Suivant une autre version : « Je ne mangerai pas de leurs mets les plus exquis; » suivant une autre : « Je ne prendrai aucune part à ce qui fait leurs délices. » Le Psalmiste donne ici le même conseil que l'Apôtre, c'est qu'il faut fuir leurs plaisirs et leurs festins où se commettent des péchés plus graves, et où règne une plus grande licence.

8. Une des marques certaines d'une vertu solide, un des moyens les plus puissants pour réprimer nos fautes, c'est de fuir ces festins, ces réunions, sans aucun égard pour de semblables amitiés, de peur, en devenant esclave de la sensualité, d'affaiblir la force de notre âme, et de paralyser en nous la vigueur de la sagesse. C'est ainsi que nous en voyons un grand nombre qui, par de timides ménagements pour l'amitié, se sont engloutis dans les flots de l'ivresse, sont tombés dans les liens de la fornication, et ont allumé en eux le feu de la volupté en fréquentant ces banquets et ces théâtres où abonde l'iniquité. « Le juste me reprendra et me corrigera avec charité : mais l'huile du pécheur n'engraissera point ma tête. » Un autre interprète traduit : « Que le juste ait pitié de moi et qu'il me reprenne dans sa miséricorde. » Et ce n'est point encore une preuve non équivoque de vertu de ne point fuir les reproches et de recevoir les admonestations que les justes nous adressent. Voici le sens des paroles du prophète : Je ne veux avoir aucun rapport avec ceux qui me tiennent un langage flatteur pour me perdre, je m'attache de préférence à ceux qui plus sévères m'adressent des remontrances utiles, me découvrent mes péchés et me reprennent de mes fautes. En effet, une des plus grandes marques de miséricorde et de charité c'est de panser les blessures de l'âme. « L'huile du pécheur n'engraissera point ma tête. » Voyez-vous comme cette âme est affermie dans la vertu? Elle accepte volontiers les réprimandes sévères des justes, et elle repousse les paroles flatteuses des méchants. Pourquoi? Parce que la fausse compassion des uns a été souvent mortelle, tandis que les vifs reproches des autres ont été pour l'âme un principe de vie. D'un côté, la miséricorde se trouve jointe aux réprimandes; de l'autre, la mort suit de près la fausse compassion. C'est ce qui fait dire au Sage : « Les blessures des amis sont plus salutaires que les baisers flatteurs des ennemis. » *Prov.*, XXVII, 6. Or, l'Apôtre fait une recommandation analogue à son disciple, lorsqu'il lui dit : « Reprenez, menacez, exhortez. » II *Tim.*, IV, 2. Telle est, en effet, la réprimande des saints. N'est-ce pas ce que font aussi les médecins? Ils ne se contentent pas de couper les chairs, il pansent les blessures. Aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour rendre la réprimande plus acceptable, ne veut point qu'elle soit d'abord publique : « Allez, dit-il, et reprenez-le entre vous et lui seul. » *Matth.*, XVIII, 15. C'est ce que pratiquait aussi saint Paul, qui mêlait toujours la tendre compassion au reproche, et disait tantôt : « O Galates insensés! » *Galat.*, III, 1; tantôt : « Mes petits enfants, pour lesquels je souffre de nouveau les douleurs de l'enfantement. » *Galat.*,

Ne repoussons pas les reproches des justes.

IV, 19. Celui qui remplit le devoir de la correction doit prendre tous les moyens possibles pour faire recevoir volontiers sa réprimande. Il lui faut un grand discernement pour bien appliquer ce remède, et une plus grande prudence qu'à celui qui pratique une incision sur le corps. Comment cela? C'est que d'un côté, ce qui est soumis au fer du médecin est différent de la partie qui en souffre, tandis qu'ici, c'est la même substance qui supporte l'incision et qui en ressent de la douleur. « L'huile du pécheur n'engraissera point ma tête. » Qu'est-ce à dire? Le pécheur, dit le Psalmiste, ne se propose pas l'utilité de celui à qui il s'adresse, mais la sienne propre, il veut paraître agréable et plein d'affection. Le juste, au contraire, sacrifie ses intérêts aux intérêts de celui qu'il reprend. Voilà ce qui établit entre les deux une différence immense. Or, si nous devons punir les méchants, lors même qu'ils nous témoignent de la compassion, quand nous sera-t-il permis d'entrer en rapport avec eux? Dans aucune circonstance. Ainsi, lors même que le pécheur vous offrirait de vous enrichir, vous promettrait des plaisirs et des honneurs, repoussez-le, fuyez-le. Mais pour le juste, fussiez-vous l'objet de ses railleries et de ses amers reproches, attachez-vous à lui, vous avez en lui un véritable ami.

« J'opposerai même ma prière à toutes les choses qui flattent leur cupidité. » Une autre version porte : « Ma prière sera contre leurs vices; » une autre : « Ma prière sera opposée à leurs iniquités. » Nous voyons ici ce que le Psalmiste demande à Dieu et le concours qu'il prête à la grâce de Dieu; il nous apprend ainsi à ne point nous endormir au sein d'une trop grande confiance, et à coopérer de notre côté à la grâce de Dieu. Or, quelle est ici la part du prophète? Ce ne sont ni des brebis, ni des bœufs, ni de l'argent, mais des mœurs parfaitement réglées, et une attention extrême à fuir l'exemple des méchants. Non-seulement, dit-il, je ne veux ni de leurs pernicieuses flatteries, ni de leurs réprimandes, mais je me déclarerai ouvertement contre leurs convoitises; et loin d'accepter leur fausse compassion, j'opposerai ma prière à leurs coupables désirs. Tel est le sens de ces paroles : J'opposerai ma prière aux choses qui leur plaisent. « Leurs juges ont été engloutis, attachés à la pierre. » Une autre version porte : « Ils seront comme brisés en mille pièces contre la pierre. » Nous voyons ici combien il est facile de triompher du péché et dans quels abîmes précipite le vice. Leurs chefs, dit le Psalmiste, qui livraient tout au pillage, n'ont pu éviter la mort. Il ne dit pas simplement : ils ont péri, mais « ils ont été engloutis, » c'est-à-dire, leur ruine a été si complète qu'il ne reste d'eux la moindre trace, ce que le prophète dit ailleurs de l'impie : « J'ai passé, et il n'était plus; je l'ai cherché, et je n'ai pas trouvé sa place. » *Psalm.* XXXVI, 36. Que signifie cette expression « attachés? » elle a le même sens qu'auprès. Le Psalmiste veut donc dire : De même qu'une pierre qu'on précipite dans la mer ne reparaît plus à sa surface, ainsi la prospérité des méchants s'est abîmée sans retour dans une ruine complète. Ou bien encore il veut dire que leur force, leur puissance, leur pouvoir, crouleront pour ne plus se relever. C'est ce que signifie cette version : « Ils seront brisés en mille pièces contre la pierre. » Ils entendront mes paroles, parce qu'elles sont pleines de douceur. Une autre version porte : « Parce qu'elles sont accompagnées d'une garde puissante; » une autre : « Parce qu'elles sont agréables, » c'est-à-dire, ils sauront par expérience quel est le charme de mes enseignements et de mes conseils. Comment cela? Parce que c'est le fruit naturel de la réprimande des justes, et que leurs leçons sont pleines de douceur et de charme.

La prière ne doit pas nous inspirer une trop grande confiance, mais nous devons aussi coopérer à la grâce.

9. Telle est en effet la vertu : pour quelques moments de peine, elle nous procure une joie éternelle. « Comme une terre dure et serrée se renverse sur une autre terre, nos os ont été épars auprès de la tombe. » Un autre interprète traduit : « Comme le laboureur lorsqu'il fend la terre, nos os ont été dissipés sur le bord de la tombe; » un autre : « De même que le fer brise et fend la terre, nos os sont épars près du tombeau; » un autre enfin : « De même que celui qui cultive et creuse la terre, nos os ont été épars près de la tombe. » Après avoir retracé le charme ineffable de ses paroles, il rappelle le

souvenir des épreuves passées. Nous avons souffert des maux extrêmes, dit-il, comme une terre déchirée, labourée, creusée en tout sens, nous avons été dispersés, voués à une ruine certaine, nous avons touché aux portes du tombeau; cependant, malgré ces rudes épreuves, nous préférons la réprimande et les leçons des justes à la fausse compassion des pécheurs. Quoiqu'il arrive, en effet, nous restons attachés à l'espérance que nous avons en vous, et rien absolument ne pourra nous empêcher de tenir nos yeux fixés sur vous. Voilà pourquoi il ajoute : « Parce que mes yeux se sont élevés vers vous, Seigneur, ne m'ôtez pas la vie. » C'est-à-dire, quand toutes les calamités réunies, les guerres, les combats, la mort, les puissances de l'enfer viendraient fondre sur nous, nous ne nous séparerons point de cette ancre sacrée, nous conserverons la ferme espérance que vous viendrez à notre secours, et que sans armes et sans combats, nous serons par vous délivrés de nos ennemis. « J'ai espéré en vous, ne m'ôtez pas la vie. » Une autre version porte : « Ne faites pas que ma vie soit vide; » c'est-à-dire, ne permettez pas que je sorte de cette vie sans avoir fait aucune bonne œuvre. « Gardez-moi du piége qu'ils m'ont dressé et des embûches de ceux qui commettent l'iniquité. » Ce ne sont pas ici des embûches ordinaires, mais des perfidies secrètes et cachées qu'il est très-difficile de découvrir et de connaître sans le secours du Ciel. Le Psalmiste termine ce psaume comme il l'a commencé, par la prière. Il retrace à la fois la part d'action qui lui est propre : son espérance en Dieu, ses regards constamment fixés sur lui, la fuite des assemblées des méchauts, sa haine pour leurs plaisirs coupables; et celle qui appartient à Dieu, le secours et la protection qui l'ont fait triompher des plus grands obstacles. La vertu, en effet, pour être parfaite, demande le concours de la grâce de Dieu et de nos propres efforts. « Les pécheurs tomberont dans ses filets. Pour moi, je suis seul, jusqu'à ce que je passe. » Dans quel filet tomberont-ils? Dans celui de Dieu; c'est-à-dire, ils seront chargés de chaînes et réduits en captivité. En effet, c'est le propre des justes de corriger leurs défauts et de réveiller en eux l'amour de la sagesse, comme c'est le propre des pécheurs dont les plaies sont incurables, d'aller jusqu'au châtiment, jusqu'au supplice. « Je suis seul, jusqu'à ce que je passe. » Suivant une autre version : « Je suis en même temps, jusqu'à ce que je passe; » suivant une autre : « En moi-même. » C'est-à-dire, je serai comme ramassé, concentré en moi-même et non répandu au dehors; ou bien, suivant les Septante, je serai délivré des méchants, pur de tout commerce avec eux, et habitant seul avec moi-même, ce qui est la marque d'une haute vertu. Et ce n'est pas pendant un, deux ou trois jours qu'il est fidèle à cette règle, mais pendant toute sa vie. Rien ne nous défend, rien ne nous protége comme un rempart, rien ne développe autant la vertu comme de fuir la société des méchants, de se recueillir en soi-même tant que dure la vie, et de vivre loin de tout commerce avec les corrupteurs. Il ne suffit pas de vivre dans la solitude pour être seul, il faut avoir un cœur pénétré de l'amour de la sagesse. Par la même raison, ceux qui habitent au milieu du bruit et de l'agitation des villes, pourront jouir de cette solitude, s'ils fuient les assemblées corrompues et recherchent la société des hommes vertueux. Dans cette voie, on marche avec sécurité. Que celui donc qui se sent la force de redresser les autres, se mêle à ceux qui sont disposés à recevoir les remèdes, pour les rendre meilleurs. Que celui au contraire qui est faible, fuie le commerce des méchants, s'il ne veut pas que ce commerce lui soit funeste. C'est ainsi que sa vie s'écoulera dans le calme et la paix, et qu'il méritera les biens éternels. Puissions-nous tous les obtenir par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire, maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXLI.

« J'ai élevé la voix en criant vers vous, j'ai élevé la voix en vous adressant ma prière. »

1. Vous voyez comment le Prophète, suivant sa méthode habituelle, commence ce psaume de la même manière et répète deux fois ces paroles : « J'ai élevé la voix, j'ai élevé la voix. » Cette répétition n'est pas sans objet, elle nous apprend combien son âme était fervente, son esprit attentif, et aussi que c'est vraiment sa voix qu'il fait entendre. Tous, en effet, n'élèvent pas la voix en priant, tous ne la dirigent pas vers Dieu, tous ne font point entendre leur propre voix. Or, le concours de ces trois choses est nécessaire à la prière. Celui dont la prière est un cri contre ses ennemis ne fait pas entendre une voix humaine, mais la voix d'une bête féroce et d'un serpent. En voici un autre, dont l'âme est pleine de tiédeur, et n'entend pas ce qu'elle dit ; il ne crie pas vers Dieu, ce sont des paroles inutiles et perdues. Un autre enfin n'apporte aucune attention à la prière, il a beau élever la voix, il ne crie pas vers Dieu. La voix, comme je l'ai dit, ne signifie pas ici la force du son, mais l'attention soutenue de l'esprit. Le prophète au contraire réunit ces trois conditions, il élève la voix, c'est à Dieu qu'il s'adresse, et c'est sa propre voix qu'il fait entendre. Voilà pourquoi il dit et répète : « J'ai élevé la voix, j'ai élevé la voix. » « Je répands ma prière en sa présence, et j'exposerai devant lui mon affliction. » Voyez-vous une âme vraiment dégagée de tous les soucis de la terre ? Ce n'est point auprès des hommes que le prophète va chercher refuge et protection, c'est un secours invincible, c'est la force qui vient des cieux qu'il implore. Il nous révèle ensuite toute l'application, toute la ferveur intérieure de son âme, en ajoutant : « Je répands » avec abondance ma prière. Apprenons ici combien les afflictions sont utiles pour développer en nous l'amour de la sagesse. C'est là le fruit propre de la tribulation, gardons-nous donc de nous y soustraire. Elle porte avec elle deux avantages : elle nous fait redoubler de vigilance et d'attention, et elle est une juste cause de l'efficacité de nos prières. Aussi le Psalmiste ne dit pas : J'expose ma justice, mes bonnes œuvres, mais : « J'expose mon affliction, parce que c'est un puissant appui pour ma prière. » Voilà pourquoi Isaïe, parlant au nom de Dieu, disait : « Prêtres, exhortez le peuple, parlez au cœur de Jérusalem, parce qu'elle a reçu de la main de Dieu le double de ce que méritaient ses péchés. » *Isa.*, XL, 1-2. Saint Paul dit aussi : « Livrez cet homme à Satan, pour mortifier sa chair, afin que son âme soit sauvée. » I *Cor.*, V, 5. Il écrivait encore aux Corinthiens : « C'est pour cela qu'il en est beaucoup parmi vous qui sont malades, languissants et qui dorment. Si nous commencions par nous juger nous-mêmes, le Seigneur ne nous jugerait pas. Mais lorsque nous sommes jugés par le Seigneur, il nous châtie, pour que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. » I *Cor.*, XI, 30-32. C'est le langage qu'Abraham tenait au mauvais riche : « Vous avez reçu vos biens dans votre vie, et Lazare a reçu ses maux ; maintenant donc il reçoit la consolation, et vous êtes dans les tourments. » *Luc.*, XVI, 25. David exprimait la même vérité lorsque Seméi le maudissait : « Laissez-le me maudire, c'est Dieu qui le lui a commandé, afin qu'il vît mon humiliation. » II *Reg.*, XVI, 11-12. Partout enfin nous voyons dans les Ecritures que ceux qui supportent les afflictions en esprit d'actions de grâces, non-seulement effacent la multitude de leurs péchés, mais jouissent auprès de Dieu d'un accès facile, d'une grande confiance.

« Lorsque mon esprit était prêt à défaillir, et vous avez connu mes voies. » Là où les esprits pusillanimes trouvent une occasion de chute et d'injustes récriminations, le Psalmiste s'inspire de la plus haute sagesse, parce qu'il a été instruit à l'école de l'adversité. Lors donc que vous voyez un homme que l'affliction jette dans le découragement, ou qui laisse échapper des paroles amères, n'en accusez pas l'affliction, mais la pusillanimité de celui qui tient ce langage. L'affliction de sa nature produit des effets tout contraires, l'attention de l'esprit, la contrition

du cœur, l'application de l'âme, un accroissement de ferveur. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : « La tribulation opère la patience, et la patience l'épreuve. » *Rom.*, v, 3. Les Juifs murmuraient au milieu de leurs épreuves; ces murmures leur étaient inspirés non par leurs afflictions, mais par l'égarement de leurs pensées; car les tribulations donnent aux saints une vertu plus éclatante, un amour plus vif de la sagesse. Aussi, entendez le Psalmiste vous dire, dans un autre endroit : « Il est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos préceptes si justes; » *Psalm.* CXVIII, 71; et saint Paul : « De peur que la grandeur de mes révélations ne me donnât de l'orgueil, j'ai ressenti dans ma chair un aiguillon, l'ange de Satan pour me souffleter. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur, et il m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance éclate dans l'infirmité. Je me plais donc dans les afflictions, dans les infirmités, dans les persécutions, car c'est lorsque je suis faible que je deviens puissant. » II *Cor.*, XII, 7-10. L'affliction a donc pour effet d'exciter la ferveur du prophète, de lui faire chercher son refuge en Dieu, de l'attacher d'autant plus étroitement à Dieu, qu'il est tombé dans un abîme plus profond, et de le rendre plus attentif et plus vigilant. C'est ce que signifient ces paroles : « Lorsque je sentais défaillir mon âme. » Un autre interprète traduit : « Et vous avez su, » au lieu de : « Vous avez connu mes sentiers. » Ils m'ont tendu un piége caché dans la voie où je marchais. Je considérais à ma droite, et je voyais, et il n'y avait personne qui me connût. Il dépeint la grandeur de ses calamités, ses malheurs, qui vont toujours croissant, les embûches de ses ennemis, comment ils se sont approchés de lui pour le renverser, et, ce qu'il y a de plus affreux, non-seulement aucun secours, aucun aide, mais personne qui le reconnût.

2. On ne peut imaginer un abandon plus complet, un délaissement plus absolu. Il en est bien peu, en effet, qui portent secours et appui à ceux qui sont dans le malheur, lorsque ce malheur semble les menacer eux-mêmes. Cependant le prophète, non-seulement n'a point souffert de cet abandon, il en a recueilli le précieux avantage d'une familiarité plus intime avec Dieu. Vous donc aussi, mon très-cher frère, lorsque vous voyez vos maux s'accroître, ne vous découragez pas, mais redoublez bien plutôt de vigilance. Dieu ne permet à cet orage de s'élever que pour vous faire secouer votre négligence, et sortir de votre sommeil. Alors, en effet, vous rompez avec toutes les choses superflues, tous les soucis de la vie présente perdent pour vous leur attrait, vous devenez plus appliqué à la prière, plus porté à l'aumône et au mépris des jouissances sensuelles, et, grâce à l'affliction, vous triomphez plus facilement de tous les vices de votre âme. Si Dieu nous a imposé dès le commencement les chaînes du travail et de la douleur, ce n'est point pour nous punir, bien qu'il ait déclaré qu'il les regardait comme un châtiment; c'est pour nous corriger et nous rendre plus parfaits. En effet, si malgré le travail et la souffrance qui sont notre partage, le vice a sur nous tant d'empire, dans quels excès ne nous jetterait-il pas sans ce frein salutaire? Pourquoi vous étonner que tel soit le régime qui est imposé à l'âme, lorsque la souffrance est avantageuse même au corps, tandis que l'excès des jouissances sensuelles lui est si funeste? Ces piéges qui nous sont tendus de tout côté nous rendent plus attentifs, et cette vigilance nous rend invulnérables. C'est ce qui fait dire au Sage : « Reconnaissez que vous marchez au milieu des filets, et que vous vous promenez sur les toits des cités, » *Eccli.*, IX, 13 (suivant la version grecque), et au Psalmiste : « Ils m'ont tendu des piéges cachés dans la voie où je marchais. » Si l'on veut prendre ces paroles dans le sens anagogique, on verra que le démon tient la même conduite, et que ce n'est pas au loin, mais de près, qu'il nous tend les piéges qu'il dissimule avec soin. Aussi, nous faut-il la plus grande vigilance pour découvrir ces piéges qu'il nous cache, la vaine gloire dans l'aumône, la fierté présomptueuse dans les jeûnes. Ce n'est point, vous le voyez, dans des chemins qui nous sont étrangers, mais dans ceux où nous marchons, et c'est ce qui rend pour nous le danger beaucoup plus redoutable.

Le démon nous tend des piéges même dans l'exercice de la vertu.

« La fuite m'est devenue impossible. » Voyez ce nouveau surcroît de malheur. Non-seulement des piéges dans le chemin, personne pour lui porter secours, personne pour le reconnaître; mais la seule ressource qui lui restait lui est ôtée, il ne peut chercher son salut dans la fuite. C'est ainsi que les dangers l'assiégent de toute part, sans aucun moyen pour lui d'y échapper, et cependant il se garde bien de perdre confiance. « Et nul ne cherche à me sauver la vie ; » c'est-à-dire, à me défendre, à me porter secours. Que va-t-il donc faire? Dans une si grande extrémité, dans cette privation absolue de tous les moyens de défense, désespère-t-il de son salut? Non, il se réfugie aussitôt dans les bras de Dieu, et lui dit : « J'ai crié vers vous, Seigneur, j'ai dit : Vous êtes mon espérance et mon partage dans la terre des vivants. » Voilà une âme vraiment vigilante ; ses malheurs, loin de l'accabler, lui donnent des ailes pour s'élever, et jusque dans cette extrémité où toute espérance semble perdue, il reconnaît la main invincible de Dieu, sa puissance souveraine, et la facilité avec laquelle il nous arrache aux plus grands dangers. J'ai dit : « Vous êtes mon espérance. » Tous les moyens humains sont impuissants, la tempête défie tellement tous les secours, que le naufrage est inévitable. Et cependant, malgré cette situation désespérée et l'épuisement absolu de toutes nos forces, tout nous est possible et facile, et cette espérance nous soutient et nous anime. « Vous êtes mon partage dans la terre des vivants; » c'est-à-dire, vous êtes la part qui m'est échue, mon trésor, mes richesses, vous êtes tout pour moi. « Dans la terre des vivants. » La terre des vivants c'est sa patrie, car il compare souvent la captivité de Babylone à l'enfer et à la mort. Il se trouvait d'ailleurs dans une terre étrangère, où il ne voyait s'accomplir aucun des actes de sa religion, tandis que toutes les cérémonies du culte divin se célébraient dans sa patrie, et c'est ce qui lui fait dire : « Vous êtes mon partage dans la terre des vivants. » Vous m'avez toujours protégé dans la terre des vivants, dit-il à Dieu, j'y ai vécu avec vous dans l'intimité et dans l'union la plus étroite. « Prêtez l'oreille à ma prière, car je suis humilié à l'excès. » Il fait valoir de nouveau les titres qu'il a déjà exposés à Dieu : j'ai été humilié, dit-il, j'ai été puni outre mesure pour les péchés que j'ai commis. En parlant de la sorte, il n'accuse pas la conduite de Dieu à son égard, il cède à un sentiment de douleur et de faiblesse naturelles. Si vous ne tenez compte que de ce que méritent mes péchés, mon humiliation n'est pas trop grande; mais si vous considérez la faiblesse de celui qui souffre, l'épreuve est trop forte et dépasse la mesure. En effet, Dieu ne nous inflige jamais un châtiment proportionné à nos fautes; s'il paraît accablant à ceux qui souffrent, la cause n'en est pas dans les châtiments eux-mêmes, mais dans l'infirmité de ceux qui en sont l'objet. « Délivrez-moi de ceux qui me persécutent, parce qu'ils sont devenus plus forts que moi. » Voici une autre raison qu'il invoque, ce sont les injustes complots de ses persécuteurs et son extrême faiblesse. « Tirez mon âme de sa prison, afin que je loue votre nom. » « Louer » signifie ici rendre grâces, et le Prophète veut dire : Délivrez-moi de mes épreuves, de ces malheurs extrêmes dont la prison est la figure.

3. C'est encore faire preuve de grande vertu que de ne pas oublier au sein de la prospérité les bienfaits qu'on a reçus. Il en est beaucoup en effet, que l'affliction rend attentifs et vigilants, mais qui dans la prospérité, se laissent aller à la négligence et au relâchement; d'autres qui s'endorment au sein de la prospérité, tombent dans le désespoir et l'inertie la plus grande, dès que le malheur les atteint. Le Prophète au contraire, dans des circonstances si différentes, professe toujours les mêmes sentiments. L'affliction, loin de l'abattre, lui inspire de recourir à la prière, et la prospérité, au lieu de nourrir en lui la négligence, le porte à témoigner à Dieu sa reconnaissance. « Les justes sont dans l'attente de ce que vous me rendrez. » Une autre version porte : « Les justes me couronneront lorsque vous m'aurez comblé de bienfaits. » Que signifient ces paroles ? Ce spectacle sera utile aux justes eux-mêmes. Ils seront dans la joie, ils se livreront aux transports de l'allégresse, lorsqu'ils me verront délivré de mes

maux. Tel est le caractère des saints, ils compatissent à ceux qui souffrent, et loin de porter envie à ceux qui sont heureux, ils partagent leur joie et leur allégresse, et les félicitent sincèrement de leur bonheur. C'est ce que saint Paul recommande aux fidèles : « Se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, pleurer avec ceux qui pleurent, » *Rom.*, XII, 15. Ce n'est point là l'effet d'une vertu médiocre. Il en est beaucoup qui insultent au malheur, portent envie à l'infortuné qui se relève, et ces deux dispositions sont le triste fruit d'une souveraine inhumanité et d'une excessive cruauté. Les justes agissent sous une impression bien différente, ils sont affranchis de ces deux vices, parce qu'ils possèdent les deux vertus de miséricorde et de bonté. De même donc que la cruauté produit dans les autres deux dispositions contraires, ainsi les justes, sous l'impulsion de la bonté et de la miséricorde qui les animent, s'associent à la douleur de ceux qui souffrent et à la joie de ceux qui sont heureux.

Mais pourquoi ces paroles que le Psalmiste ajoute : « Dans l'attente de ce que vous me rendrez ? » Une autre version porte : « Quand vous m'aurez comblé de bienfaits ; » une autre : « Lorsque vous m'aurez donné le prix et la récompense de mes travaux. » Il n'a parlé précédemment que de ses épreuves, de ses humiliations, il n'a rien dit de ses bonnes œuvres et de la confiance qu'elles pouvaient lui inspirer. Quel est donc l'objet de la récompense qu'il demande ? Les jours de ses humiliations. Il n'appartient qu'à une vertu éminente de supporter la tribulation en esprit d'actions de grâces, et c'est pour cela qu'il appelle un juste salaire l'état heureux qui la suit. Ne nous laissons donc point abattre par les afflictions, mais prions pour ne point entrer en tentation, et acceptons les épreuves qui peuvent nous arriver. C'est par là que nous purifierons notre âme de ses péchés ; et s'il y a en nous quelque vertu, elle en deviendra plus resplendissante. Nous en avons un exemple dans la personne de Job, à qui ses malheurs donnèrent un nouvel éclat. Cette conduite sévère est un bien même à l'égard du corps, non-seulement pour les hommes, mais pour les animaux, non-seulement pour les animaux, mais pour les plantes elles-mêmes. Voyez le laboureur, il ne permet ni à ses vignes, ni à ses autres arbres d'avoir un feuillage trop riche; il retranche avec le fer tout ce qui lui paraît trop abondant, et il ramène ainsi toutes les forces de l'arbre vers ses racines, afin qu'elles ne s'épuisent pas inutilement à produire des feuilles ou des fruits de médiocre valeur. Le même phénomène se reproduit dans les hommes. Si vous dépensez toute votre activité en efforts inutiles, votre esprit deviendra impuissant à faire produire à la piété des fruits d'une maturité et d'une saveur parfaites. C'est ce qui arrive encore pour les eaux. L'eau qui est stagnante et sans écoulement est malsaine, tandis que celle qui est en mouvement, qui coule dans des canaux et dans des aqueducs, est non-seulement plus salubre, mais plus agréable à la vue, au toucher et au goût. Souvent l'affliction opère des effets qui dépassent les forces de la nature. Nous voyons des objets sans consistance qui retombent d'eux-mêmes vers la terre, mais qui se redressent tout à coup sous une pression qu'on leur fait subir. Il en est comme pour les hommes. Ceux qui supportent facilement les afflictions s'élèvent à une hauteur surprenante, quand même leur âme aurait été attachée à la terre, et leurs inclinations sans noblesse et sans générosité ; la tribulation est pour eux la source de mille avantages. Instruits de ces vérités, supportons en esprit d'actions de grâces les épreuves qui nous sont envoyées, afin qu'elles nous deviennent plus légères, et que par elles nous méritions les biens éternels. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la puissance, maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXLII.

« Seigneur, exaucez ma prière. »

1. Le mot προσευχή signifie à la fois prière vocale, et promesse ou vœu. De là ce conseil du

Sage : « Ne répétez pas deux fois la même parole dans votre prière » (ἐν προσευχῇ). *Eccli.*, VII, 15. Il ne veut pas nous détourner et nous dissuader de l'emploi des mêmes formules dans nos supplications et nos prières ; loin de là, il nous est ordonné de persévérer dans la prière ; il nous recommande donc de ne point différer d'accomplir les promesses que nous avons faites à Dieu, et de nous acquitter au plus tôt envers lui. C'est ce que nous dit ailleurs l'Esprit saint : « Ne différez point d'accomplir votre vœu. » *Eccli.*, V, 3. L'avenir, en effet, est incertain ; une maladie, des événements imprévus peuvent vous empêcher de le mettre à exécution. Et si la mort vous surprend avant que vous l'ayez accompli, vous serez sans excuse. Or, le mot προσευχή a ici le sens de prière et de supplication, et le Prophète confirme cette signification en ajoutant : « Prêtez l'oreille à ma supplication dans votre vérité. » Suivant une autre version : « Dans votre fidélité ; » suivant une autre : « Dans votre constance inébranlable. » C'est-à-dire, soyez favorable à ma demande, faites qu'elle obtienne son effet en lui donnant pour appui votre vérité, faites servir votre puissance à l'accomplissement de ma demande. Considérons donc quelle est la nature de cette prière. C'est un point que les hommes examinent avec soin, et ils n'accueillent une prière qu'autant qu'elle leur paraît juste et légitime. Mais que demande-t-on ordinairement lorsqu'on s'adresse aux hommes ? Des honneurs, des richesses, leur protection contre l'injustice. Il en est même qui sollicitent des juges des choses qui dépassent leur pouvoir. Pour nous, au contraire, nous demandons à Dieu la rémission de nos péchés, et nous avons recours à la prière, lorsque nous n'avons pu en obtenir le pardon du juge intérieur, c'est-à-dire de notre conscience, qui ne nous laisse aucun repos. En effet, il n'est pas en son pouvoir de nous accorder cette grâce. Or, de même que personne n'oserait se présenter devant l'empereur pour lui demander justice d'un habit déchiré, d'un vol de dix oboles, gardez-vous aussi, et à bien plus forte raison, de venir demander à Dieu des choses futiles et misérables, comme la vengeance d'un tort qui vous a été fait dans vos biens ou d'un outrage que vous avez reçu. C'est contre les injustices du démon à votre égard qu'il faut implorer le secours de Dieu. Mais vous n'avez personne qui s'intéresse à vous et qui présente à Dieu votre requête ? Profitez de la rencontre du roi qui s'avance pour lui adresser votre prière, et choisissez le moment favorable. Et quand donc le roi s'avance-t-il ? Toujours et à chaque instant. Quel est le moment favorable ? Celui que vous choisirez, et lorsque vous vous serez rendu digne de vous présenter devant lui. Dieu prescrivait aux Juifs de s'arrêter au pied de la montagne lorsqu'ils devaient paraître en sa présence, de se revêtir d'habits blancs, et de n'avoir aucun rapport avec leurs femmes. Quant à vous, purifiez votre âme bien plus que vos vêtements, approchez dans des sentiments de sagesse, de douceur et de calme, et présentez-vous ainsi devant le roi, si vous voulez obtenir ce que vous demandez. Ce voyage n'exige aucune dépense, prenez la vertu pour toutes provisions. Et où demeure ce roi ? Près de ceux qui ont le cœur contrit ; marchez donc par cette voie : « Le Seigneur est près de ceux qui l'invoquent en vérité. » *Psalm.* CXLIV, 18. C'est là que vous le trouverez, c'est là que vous pourrez lui parler. Il est près de ceux qui partagent leur pain avec ceux qui ont faim, et qui font volontiers l'aumône. Si vous suivez cette voie, vous le trouverez tout disposé à exaucer votre prière. « Vous parlerez encore que je dirai : Me voici. » *Isa.*, LVIII, 9. Vous n'avez pas besoin d'intermédiaire, vous pouvez seul obtenir ce que vous désirez.

Notre conscience est un juge intérieur.

« Exaucez-moi dans votre justice. » Que faites-vous, ô homme ? Vous allez dire dans un instant : « N'entrez pas en jugement avec votre serviteur, car nul homme vivant ne sera justifié devant vous ; » *Ibid.*, 2 ; et vous demandez ici d'être exaucé suivant les règles de la justice ? Que signifient ces paroles ? La justice dont il veut parler ici est la bonté ; l'Ecriture lui donne ce sens en plusieurs endroits, et avec raison. La justice des hommes est sans miséricorde, mais il n'en est pas ainsi de la justice de Dieu. La miséricorde en lui se trouve toujours mêlée à la justice et dans une si grande proportion, que la justice prend le nom de bonté. Considé-

rez, par exemple, la grandeur de sa miséricorde et de sa justice au temps du déluge. Les pécheurs furent alors punis, mais bien au-dessous de ce qu'ils méritaient. Ne considérez ni la masse énorme des eaux, ni la durée de ce naufrage produit par le déluge, ni la terre entière devenue un abîme. Qu'importait ce spectacle à ceux qui périrent alors? Il était effrayant, sans doute, mais ce ne fut pas un supplice pour ceux qui avaient trouvé la mort dans les eaux. De quel châtiment étaient susceptibles ceux qui étaient insensibles à ce qui se passait alors? Ils moururent d'ailleurs en un seul instant, de la mort la plus courte et la plus légère, mort beaucoup moins pénible et moins affreuse que la mort par le feu, par le glaive, par la corde. C'était bien plutôt l'image du supplice que la réalité. Ils avaient prolongé leurs crimes jusqu'à leur extrême vieillesse, et leur supplice ne dura qu'un instant, si toutefois on peut appeler de ce nom la dette qu'il faut payer à la nature.

2. Se peut-il, dites-moi, une bonté plus grande? En voulez-vous une nouvelle preuve? Dieu n'a pas envoyé immédiatement le déluge, mais il l'a prédit une première fois, une seconde et plus souvent encore. L'arche était un avertissement pour les pécheurs, ils n'en tinrent aucun compte, bien qu'il ne fût pas nécessaire de leur rappeler leurs iniquités. Le dirai-je? ils furent sourds même aux leçons de la nature. Semblables à des animaux immondes, et plus immondes que ces animaux, ils étaient les uns pour les autres des instruments de corruption, renversaient de fond en comble les lois de la nature, indociles à toutes les exhortations, à tous les conseils, et aux exemples de vertu qu'ils avaient sous les yeux, et cependant leur châtiment ne dura qu'un instant; disons mieux, ils furent arrachés à la mort, et affranchis du châtiment. En effet, c'était pour eux une chose bien plus malheureuse de commettre de tels crimes que d'être engloutis en un seul instant dans les eaux du déluge. Dirons-nous, par exemple, que le médecin qui retranche des membres gangrenés traite rigoureusement le corps? Non, nous dirons au contraire qu'il fait acte d'humanité. Comment donc ne pas admirer à plus forte raison la sagesse et la bonté de Dieu qui emploie de tels moyens pour punir de leurs crimes ceux qui sont à lui? Il est toujours digne de notre admiration et de nos louanges, mais c'est à ce titre surtout que nous devons constamment admirer sa providence, et ne point cesser de louer sa sagesse, qui par un léger retranchement a fait disparaître le mal qui menaçait de s'étendre, et appliqué un remède qui n'a causé aucune douleur. Ne vous troublez donc pas en voyant que tous les hommes ont péri tout d'un coup et en un seul instant. Qu'importe que la mort soit arrivée subitement ou à pas lents? Quel avantage pour celui qui est mort d'être sorti seul de la vie, ou quel mal peut-il éprouver d'avoir payé cette dette avec tous les hommes?

« Exaucez-moi dans votre justice, » c'est-à-dire dans votre bonté. Les paroles qui suivent confirment cette explication : « Et n'entrez pas en jugement avec votre serviteur. » C'est aussi ce que demandait à Dieu Job, « cet homme juste, vrai et s'abstenant de tout mal. » *Job*, I, 1. « Plût à Dieu, s'écriait-il, qu'il y eût quelqu'un pour juger les deux parties et prononcer entre les deux! » *Ibid.*, IX, 33. Et lorsque Dieu lui apparaît : « Je mettrai la main sur ma bouche; » *Ibid.*, XXXIX, 34; et il tient ce langage alors que Dieu le provoquait et lui disait : « Non, mais ceignez vos reins comme un homme. » *Ibid.*, XL, 2. C'est le reproche qu'il adresse aux Juifs : « Quelle injustice, leur dit-il, vos pères ont-ils trouvée en moi, pour motiver l'iniquité que vos princes ont commise contre moi? » *Jerem.*, II, 5. S'il leur parle de la sorte, ce n'est pas pour prononcer contre eux une sentence rigoureuse, mais pour les amener à reconnaître leurs crimes, à en faire l'aveu, afin qu'il pût leur pardonner, et leur faire comprendre la grandeur du bienfait. C'est pour cela qu'il nous dit par la bouche de son prophète : « Dites le premier vos iniquités, » non pas pour attirer sur vous la condamnation, mais « pour être justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. Voilà pourquoi il ne veut pas les découvrir lui-même, mais qu'il nous prépare à en faire l'aveu. S'il voulait nous punir, il prendrait lui-même le rôle d'accusateur;

mais comme il veut faire miséricorde, il laisse ce soin au pécheur, pour lui ménager la couronne réservée à la reconnaissance, et le pardon miséricordieux qui doit être la récompense de son aveu. Qu'y a-t-il de comparable à cette bonté? Rien absolument. Faites l'aveu de vos péchés, nous dit-il, et je ne demande rien autre chose; confessez-les, et cela me suffit; contentez-vous de les faire connaître, et je suspends entièrement les effets de ma justice.

Avantage de la confession.

« N'entrez pas en jugement avec votre serviteur. » Il en est beaucoup que la pensée du jugement à venir porte à la pratique du bien. Les sages connaissent ce jugement depuis longtemps; les esprits légers en ont également la connaissance à force d'entendre dire aux prophètes: « Le Seigneur entrera en jugement avec son peuple, et il discutera avec Israël; » *Mich.*, VI, 2; et encore: « Ecoutez, vallées et fondements de la terre; » *Ibid.*, et ailleurs: «Ecoute, ciel; terre, prête l'oreille. » *Isa.*, I, 1. Ces prédictions continuelles du jugement à venir inspiraient l'amour de la vertu à ceux qui avaient le moins d'intelligence. Entendez les Juifs dire à Dieu: « Pourquoi avons-nous jeûné, sans que vous nous ayiez regardés? » *Isa.*, LVIII, 3. Et encore: « Celui qui commet le mal fait le bien devant Dieu; » *Malach.*, II, 17; et encore: « Ceux qui vivent dans l'impiété s'établissent, et nous appelons heureuses les nations étrangères; » *Ibid.*, III, 15; et encore: « La voie du Seigneur n'est pas droite. » *Ezech.*, XXXIII, 17. Or, le saint homme Job, lorsqu'il fut soumis à cette rude épreuve, se garda bien de partager les sentiments des Juifs, et de tenir le même langage; cependant il forme ce souhait: « Plût à Dieu qu'il y eût entre lui et moi un médiateur pour juger les deux parties, et prononcer entre les deux. Qu'il retire sa verge de dessus moi, et que ses terreurs ne m'épouvantent point. » *Job*, IX, 33-34. Aussi le Seigneur lui dit à son tour: « Je t'interrogerai, et toi, réponds-moi. » *Ibid.*, XLII, 4. Mais saisi d'épouvante, Job s'était écrié: « Pourquoi suis-je encore jugé alors que je suis châtié et que j'accuse le Seigneur? » *Ibid.*, XL, 4. Et dans un autre endroit: « J'avais seulement entendu parler de vous, maintenant je vous vois de mes yeux; et je me suis abaissé et anéanti, et je me suis considéré comme n'étant que terre et cendre; » *Ibid.*, XLII, 5-6, «je mettrai ma main sur ma bouche. » *Ibid.*, XXXIX, 34. Cependant Dieu le presse et lui dit: «Non, ceignez vos reins comme un homme. » *Ibid.*, XXXVIII, 3; XL, 2. Il lui rappelle ses paroles et se sert à peu près des mêmes termes: « Vous avez voulu entrer en jugement avec moi, me voici; je suis prêt à soutenir vos accusations. » Voyez quelle clémence ineffable, quelle bonté infinie! Voilà pourquoi les trois enfants faisaient hautement cet aveu. « Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous nous sommes rendus coupables d'injustice. » *Dan.*, III, 29. Que d'hommes qui dans le délire de leurs pensées rejettent leurs péchés sur Dieu, à l'instigation du démon! Aussi Dieu, pour déraciner cette habitude criminelle, répète souvent qu'il veut entrer en jugement avec eux.

3. Tel fut le péché du premier homme, qui alléguait cette excuse: « La femme que vous m'avez donnée m'a présenté de ce fruit, et j'en ai mangé. » *Gen.*, III, 12. Les Juifs aussi se rendaient souvent coupables de ces sortes de crimes. « Nul homme vivant ne sera trouvé juste devant vous. » Qu'ai-je besoin de parler de moi, de celui-ci, de celui-là? Il n'y a point d'homme sur la terre qui puisse être trouvé juste, s'il entre en discussion avec vous sur les commandements que vous lui avez imposés, votre triomphe est donc complet, « car l'ennemi a poursuivi mon âme. » On peut entendre ces paroles de Saül qui était alors l'ennemi de David et qui le persécutait. On peut dire aussi dans le sens anagogique que cet ennemi est le démon. Or, comment pouvons-nous échapper à ses persécutions? En nous réfugiant dans un lieu où il ne puisse entrer. Or quel autre lieu que le ciel? Mais comment dès maintenant pouvons-nous monter dans le ciel? Ecoutez saint Paul vous enseignant que même dans cette chair mortelle qui nous retient, nous pouvons cependant habiter dans le ciel. « Recherchez les choses qui sont dans le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu. » *Col.*, III, 1. Et encore: « Pour nous, nous vivons dans les cieux.»

« Il a humilié ma vie jusqu'en terre. » *Philip.*, III, 20. Le mot humilité se prend dans bien des sens. Il y a la vertu d'humilité qui inspire au Roi-prophète ces paroles : « Dieu ne méprisera pas un cœur contrit et humilié. » *Psalm.* L, 19. Il y a aussi l'humiliation qui vient du malheur, il y a celle qui est la suite du péché. Le Psalmiste veut parler ici de l'humiliation qui suit les grandes calamités. « Il a humilié ma vie jusqu'en terre. » Il y a encore une humiliation qui est la punition de l'orgueil, suivant cette parole : « Celui qui s'élève sera humilié. » *Luc.*, XVIII, 14. Il y a enfin une humiliation qui est le fruit d'une insatiable cupidité. Quelle humiliation, quelle abjection plus grande en effet pour les hommes, que de s'enfouir dans les richesses, dans la puissance, dans la gloire? Humiliation pour deux raisons : ils rampent sur la terre, et ils regardent comme grandes des choses en réalité si petites, comme les enfants qui attachent tant d'importance à leurs osselets et à leurs balles et à d'autres jouets semblables. Cette grande opinion ne prouve point la grandeur réelle de ces objets, mais la faiblesse et le peu d'étendue de l'intelligence de ceux qui les admirent. Chez les enfants, c'est le défaut de l'âge; chez les autres, c'est un vice de la volonté. Voilà en effet un homme dans la maturité de l'âge qui fait consister la grandeur dans les jouissances de la table, dans les plaisirs, dans les délicatesses de la vie; se peut-il quelque chose de plus humiliant? Et il en est beaucoup qui attribuent à ces personnes une certaine grandeur d'âme, et qui tombent par là dans une humiliation beaucoup plus grande. Apprenons donc aujourd'hui ce qui constitue la véritable grandeur, et ce qui conduit à l'humiliation ; la seule et vraie grandeur, c'est de mépriser tous ces biens périssables.

Le Psalmiste parle ensuite de l'humiliation que produit le malheur : « Il m'a jeté dans des lieux obscurs, comme ceux qui sont morts depuis plusieurs siècles. » Il nous dépeint ici une double calamité : il est plongé dans l'obscurité, il est comme ceux qui sont morts depuis des siècles; c'est une double allusion à la captivité d'alors. Celui qui est dans les ténèbres peut encore agir en allumant un flambeau, le prophète se compare aux morts des tombeaux pour faire comprendre la grandeur de son infortune et le déplorable état auquel il est réduit. C'est l'image de ceux qui vivent dans le péché, ils sont comme des morts dans les ténèbres. Malgré la multitude innombrable de flambeaux dont ils s'entourent, malgré la lumière du soleil dont ils jouissent, malgré l'éclat que leur donne la richesse de leurs vêtements et la pompe qui les environne, ils sont semblables à des morts ; que dis-je? leur condition est plus triste encore : la mort du tombeau est l'effet de la nature, cette mort est le fruit de la volonté. Ces ténèbres peuvent aussi s'entendre de celles dont il est dit : « Prenez-le et jetez-le dans les ténèbres extérieures. » *Matth.*, XXII, 13. Il y a encore les ténèbres du vice. « Ils sont assis, dit l'Evangile, dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. » *Luc.*, I, 79. Et saint Paul : « Nous ne sommes pas enfants des ténèbres. » I *Thess.*, V, 5. Il dit encore ailleurs : « Ils se sont évanouis dans leurs pensées, et leur cœur insensé a été obscurci. » *Rom.*, I, 21. De même que ceux qui sont dans les ténèbres ne connaissent point la nature des choses ; ainsi ceux qui vivent dans le péché sont aveuglés, ils ne discernent point les objets qui frappent leurs yeux, ils courent après des ombres comme après la vérité, ils poursuivent avec ardeur les richesses, les délices, la puissance; ils ne distinguent point leurs amis de leurs ennemis, ils donnent leur confiance à leurs ennemis comme à des amis véritables; ils sont en guerre avec leurs amis comme avec des ennemis déclarés. Ne voyez-vous pas tous les jours les pauvres pousser des gémissements et des cris sans que personne les écoute? Or, pourquoi ne les écoute-t-on pas? Parce que le démon a plongé les hommes dont nous parlons dans les ténèbres comme ceux qui sont morts depuis des siècles. Leur inhumanité est pour eux ce que sont pour les autres hommes les ténèbres du tombeau, suite de la mort naturelle. Ceux qui sont dans l'obscurité ne voient point les maux qui viennent fondre sur eux. Telle est aussi la triste condition de ces hommes qui ne voient point les calamités qui les mena-

Ténèbres dans lesquelles vivent les pécheurs.

Pourquoi les gens du monde n'écoutent point les pauvres.



cent de si près, et qui sont précipités dans des précipices et dans des abîmes. Ceux qui sont dans les ténèbres font avec sécurité des actions dont ils rougiraient en public; c'est aussi la conduite de ceux qui vivent dans l'iniquité, ils se permettent les actions les plus criminelles avec autant d'assurance que s'ils étaient environnés de ténèbres et que personne n'eût les yeux sur eux, et au milieu des villes comme s'ils étaient dans la solitude.

4. Ceux qui sont dans les ténèbres éprouvent une frayeur continuelle, il en est de même des pécheurs. Le ravisseur du bien d'autrui et l'avare ne peuvent s'en défendre, quelles que soient d'ailleurs leur jactance et l'apparence de joie dont ils se couvrent. C'est là le fruit naturel d'une mauvaise conscience. La conduite des pécheurs a toujours été inexcusable, mais combien sont-ils plus coupables aujourd'hui de demeurer plongés dans les ténèbres lorsque le soleil de justice a brillé à leurs yeux ! Et comment peuvent-ils demeurer dans l'obscurité en présence de cette lumière éclatante ? Parce que leurs yeux sont malades, ils s'enfuient dans des antres obscurs, dans des repaires, dans des cavernes, et leur faible vue ne peut soutenir les rayons du soleil. « Mon âme a été toute remplie d'angoisses, mon cœur a été tout troublé au dedans de moi. » Une autre version porte : « Mon âme est livrée à une violente agitation, au dedans de moi. » Il nous fait juger de l'étendue de son malheur par le trouble profond qui agite son âme. Que veut dire cette expression : « Au dedans de moi? » Je ne pouvais même pas faire connaître mon malheur aux autres et en recevoir de la consolation. Tel est le triste sort des méchants, leur âme est dans un trouble continuel, non-seulement sous le poids des maux présents, mais sous l'appréhension de ceux qui les menacent. Pour eux, aucune paix, aucune sécurité, la mer est moins agitée que leur âme, et ni la nuit ni le jour ne viennent calmer cette tempête intérieure. Tout leur est un tourment, alors même que personne ne songe à les tourmenter; ils sont en proie à des guerres intestines, ils ne jouissent point de ce qu'ils ont acquis, et ils sont inquiets et comme déchirés par les soucis des biens qu'ils ne possèdent pas encore. Ils portent sur la fortune des autres des regards curieux, et dans leurs préoccupations ardentes, ils demandent comment ils agiront sur l'un par la persuasion, sur l'autre par la crainte, sur celui-ci par la flatterie, sur celui-là par la violence, sur un autre par les égards. Ils n'ont dans l'esprit que calomnies, acquisitions, ventes, testaments, garanties, intérêts, capitaux; ils remuent sans cesse ce bourbier fangeux de tous les maux réunis, et alors qu'ils ont tout en abondance, leur âme est en proie à un trouble extrême. Voyez ce riche de l'Evangile, le trouble s'empare de lui à la vue de l'abondante fertilité de ses champs, il est dans l'inquiétude, dans la perplexité. « Que ferai-je? se dit-il à lui-même. Je détruirai mes greniers et j'en construirai de plus grands. » *Luc.*, XII, 18. Le pauvre n'a rien à craindre de semblable.

Etat de l'âme qui a conscience de ses fautes.

Triste sort des méchants.

Image de l'avare.

« Je me suis souvenu des jours anciens, j'ai médité sur toutes vos œuvres. » C'est une bien grande consolation que de connaître à la fois le passé et le présent; car, pour le dire ici en passant, comme le monde actuel est gouverné par les mêmes lois divines que les générations qui nous ont précédés, le souvenir des événements anciens est une des plus douces consolations pour le présent. C'est pour cela qu'il est écrit dans un autre psaume : « Dieu nous rejettera-t-il pour toujours, nous privera-t-il éternellement de sa miséricorde? » *Psalm.* LXXVI, 8-9; et dans un autre endroit : « Considérez les générations anciennes, et voyez si un seul de ceux qui ont espéré dans le Seigneur a été abandonné. » *Eccli.*, II, 11. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : « Or, toutes ces choses qui leur arrivaient étaient des figures; et elles ont été écrites pour nous servir d'instruction, à nous autres qui nous trouvons à la fin des temps. » I *Cor.*, X, 11. Et ce n'est pas seulement le souvenir d'événements étrangers, mais celui de notre propre vie qui peut nous être utile; c'est la recommandation que fait l'Apôtre aux premiers fidèles : « Rappelez en votre mémoire ce premier temps, où après avoir été éclairés, vous avez soutenu de grands combats et de grandes

afflictions ; » *Hebr.*, x, 32; et dans un sens contraire : « Quel fruit avez-vous recueilli dans ces actes dont vous rougissez maintenant? » *Rom.*, vi, 21. N'est-ce pas encore ce que nous recommande le Sage : « Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais. » *Eccli.*, vii, 40. Il s'agit ici d'une chose à venir, mais qui a son principe dans le passé, c'est-à-dire dans la mort commune à tous les hommes. Saint Paul en appelle ainsi, tantôt au passé et tantôt à l'avenir, soit pour consoler, soit pour corriger. « Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que nos pères ont tous été dans la nuée, qu'ils ont tous passé la mer Rouge, qu'ils ont tous mangé la même viande mystérieuse; cependant la plupart d'entre eux ne furent pas agréables à Dieu.» I *Cor.*, x, 1, 3, 4, 5. Ailleurs, il évoque la pensée de l'avenir : «Ils souffrirent la peine d'une éternelle damnation, à la présence du Seigneur, et devant l'éclat de sa puissance. » II *Thess.*, i, 9. Et plus loin : « La colère de Dieu est tombée sur eux et y demeurera jusqu'à la fin. » I *Thess.*, ii, 16. « Le jour du Seigneur le fera connaître, et il sera révélé par le feu. » I *Cor.*, iii, 13. Et ailleurs : « C'est pour cela que la colère de Dieu s'est appesantie sur les enfants de rébellion. » *Ephes.*, v, 6. Dans tout ce qui précède, l'Apôtre n'a pour but que de corriger ; lorsqu'il veut consoler, il emprunte les motifs de consolation tantôt au passé : « Béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Dieu des miséricordes, et le Père de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations, par les motifs d'encouragement qu'il nous donne ; » II *Cor.*, i, 3-4 ; tantôt dans l'avenir : « J'estime que les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec cette gloire qui doit un jour éclater en nous. » *Rom.*, viii, 18. Voilà pourquoi le Psalmiste dit ici : « Je me suis souvenu des jours anciens, j'ai médité sur toutes vos œuvres. » Il ne s'est pas contenté de se souvenir, il ajoute : « J'ai médité; » c'est-à-dire, j'ai apporté le plus grand soin, j'ai appliqué mon esprit tout entier à repasser ce qui est arrivé aux générations qui ont précédé. En effet, la connaissance des Ecritures est à la fois pour nous une source de consolations et de sagesse; c'est ce qui fait dire à saint Paul : « Nous concevons une ferme espérance par la patience et par la consolation que nous donnent les Ecritures. » *Rom.*, xv, 4. Et ailleurs : « Toute Ecriture divinement inspirée est utile pour enseigner, pour reprendre, pour corriger, et pour conduire à la piété et à la justice. » II *Tim.*, iii, 16.

5. Au milieu d'une si grande tribulation, et du trouble où elle jetait son âme, le prophète se console par le souvenir des événements passés, et en rappelant à son esprit l'action si variée de la providence divine; aussi un autre interprète traduit : « Et j'ai médité toutes vos actions. Je méditais les œuvres de vos mains; » et un autre : « Je méditais les ouvrages de vos mains. » Il nous apprend que cette méditation était pour lui la source d'une grande consolation et d'une union plus intime avec Dieu. C'est ce qu'il prouve en ajoutant : « J'ai déployé mes mains vers vous. » Il ne dit pas : J'ai étendu, mais : « J'ai déployé, » pour montrer la vivacité de son âme qui se hâte de sortir de son corps et de s'élancer vers Dieu. Le souvenir de vos œuvres admirables m'inspire un saint enthousiasme, et après avoir considéré toute l'étendue de votre bonté, les enseignements que donne le malheur, et la liberté qui a suivi l'affranchissement de tous ces maux, je me suis réfugié de nouveau dans votre sein. « Mon âme est devant vous comme une terre sans eau. » Suivant une autre version : Comme une terre desséchée et altérée de vous, toujours (ce que signifie le mot diapsalma διάψαλμα), dans l'adversité comme dans la prospérité, au milieu des événements les plus différents, j'ai toujours montré la même ardeur. Or, quel est le sens de ces paroles : « Mon âme est devant vous comme une terre sans eau ? » Comme la terre desséchée soupire après la pluie, ainsi je désire être continuellement auprès de vous. Le poids des tribulations n'a fait que rendre ce désir plus vif; c'est dans ce dessein que Dieu a permis à l'affliction de s'accroître et pour montrer la grandeur de sa providence. Il ne s'est pas contenté de tirer les créatures du néant, il prend soin de celles qu'il a créées, des hommes et de tout ce qui existe.

Vérité dont saint Paul était pénétré lorsqu'il disait : « C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être. » *Act.*, XVII, 28. Et encore : « Toutes les choses subsistent en lui. » *Col.*, I, 17. David la proclamait aussi en ces termes : « Toutes les créatures attendent de vous leur nourriture au jour marqué. Vous donnez, elles recueillent; vous ouvrez la main, elles sont rassasiées de vos dons; vous voilez votre visage, elles se troublent. » *Psalm.* CIII, 27-29. Et plus loin : « Il regarde la terre, elle tremble. » *Ibid.*, 32. Isaïe dit de son côté : « C'est lui qui tient le globe de la terre. » *Isa.*, XL, 22. Voulez-vous une preuve de sa puissance? écoutez le Psalmiste vous dire : « Si le Seigneur ne bâtit la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la construisent; » *Psalm.* CXXVI, 1; et dans un autre psaume : « Il rend féconde l'épouse stérile, il lui donne la joie de se voir dans la maison la mère d'un grand nombre d'enfants. » *Psalm.* CXII, 9. Il fait trembler la terre, il touche seulement les montagnes et il en fait sortir la fumée, pour donner une preuve éclatante de son pouvoir souverain. Il obscurcit le soleil et voile complétement ses rayons, pour montrer que c'est lui qui en est le créateur et le maître. C'est ainsi que nous voyons dans les Ecritures le soleil rétrograder dans sa course, la lune s'arrêter en même temps, et beaucoup d'autres miracles. Ces prodiges se multipliaient lorsque la connaissance de Dieu n'était pas encore répandue par toute la terre; aujourd'hui cet enseignement n'est plus nécessaire, les faits eux-mêmes élèvent la voix pour proclamer la puissance du Seigneur. Vous vous rappelez les ténèbres de l'Egypte et le changement merveilleux des éléments; dira-t-on que ces ténèbres ont été produites par une cause naturelle, et non par l'ordre exprès de Dieu? Qu'on nous explique donc comment elles couvrirent la terre au temps du crucifiement du Sauveur. Le soleil ne perdit point sa clarté à un moment déterminé et prédit d'avance, mais en dehors de toute prévision et contrairement au cours naturel des astres, puisqu'on était alors au quatorzième jour de la lune, à la pleine lune, époque à laquelle les éclipses n'ont jamais lieu. C'est donc un fait inexplicable, et il est évident que ces éclipses extraordinaires comme tous les autres prodiges, arrivent par l'ordre du Créateur de toute chose.

De nos jours les miracles ne sont plus aussi nécessaires.

« Hâtez-vous, Seigneur de m'exaucer, mon âme est tombée dans la défaillance. » Que dites-vous? Vous pressez le médecin de vous guérir? Non, mais il est ordinaire aux âmes qui sont dans l'affliction, aussi bien qu'aux hommes éprouvés par le malheur, d'appeler les médecins et de chercher une prompte délivrance à leurs maux. Aussi le prophète en donne aussitôt la raison : « Mon âme est tombée dans la défaillance. » Sans aucun doute, si Dieu peut rendre la vie à ceux qui l'ont perdue, il peut à plus forte raison les préserver de la mort. Mais, comme je l'ai dit, le prophète agit ici sous l'impression de sa faiblesse naturelle; il savait que tout est facile à Dieu, mais il ne pouvait supporter les maux qui l'accablaient. « Ne détournez pas de moi votre visage, de peur que je ne devienne semblable à ceux qui descendent dans la fosse. » Une autre version porte : « Ne me cachez pas votre visage. » Et d'où vient donc que Dieu détourne ainsi son visage? Il nous l'explique lui-même par le prophète Isaïe : « Est-ce que ma main n'est pas toute-puissante? Mais vos crimes ont établi une séparation entre vous et moi. » *Isa.*, LIX, 1-2. Ce sont donc nos iniquités qui forcent Dieu de détourner son visage : « Vos yeux, dit le prophète, sont trop purs pour contempler le mal, et vous ne pouvez regarder le travail de l'iniquité. » *Habac.*, I, 13. Voilà pourquoi Dieu détourne aussi ses regards des orgueilleux. « Sur qui abaisserai-je les yeux, nous dit-il, si ce n'est sur l'âme humble et calme et qui tremble en écoutant mes paroles? » *Isa.*, LXVI, 2. Attâchons-nous donc à l'humilité, pour attirer sur nous les regards de Dieu, et ne point tomber dans l'abîme profond du vice, où règnent d'épaisses ténèbres. Ceux mêmes qui ont eu le malheur d'y tomber peuvent en sortir, mais à la condition qu'après leur chute ils ne resteront pas étendus à terre. Cette fosse habitée par des bêtes féroces et remplie de ténèbres : c'est la nature du péché. Jetons-y donc les cordages des saintes Ecritures, pour lier notre volonté,



et si nous y sommes tombés, relevons-nous promptement. Mais comment pourrons-nous espérer sortir de cet abîme? Si après notre chute nous évitons également la présomption et le désespoir, si nous chantons ces paroles du prophète : « Est-ce que celui qui est tombé ne se relèvera pas? » *Jerem.*, VIII, 4, et ces autres : « Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme il arriva au temps où ils excitèrent ma colère; » *Psalm.* XCIV, 8-9; et que ces pensées soient comme autant de liens qui nous attirent. « Faites-moi sentir bientôt votre miséricorde, parce que j'ai espéré en vous; suivant une autre version : « Faites-moi sentir votre miséricorde dès le matin, » c'est-à-dire promptement.

6. Voyez-vous dans quelle affliction et dans quel trouble est plongée cette âme? Elle veut que Dieu l'exauce avant l'épreuve, afin que l'espérance et l'attente du secours raniment son courage. Or, voici quelle est sa prière : « Faites que je me relève suivant votre promesse; » et comme titre légitime pour obtenir ce qu'il demande, il ajoute : « Parce que j'ai mis en vous mon espérance. » Dieu en effet n'a rien tant à cœur que de nous voir fixer nos regards sur lui, et vivre dans une entière dépendance de son secours. « Faites-moi connaître la voie dans laquelle je dois marcher, parce que j'ai élevé mon âme vers vous. » Que dites-vous? Dieu a donné dès le commencement la loi naturelle, la loi de Moïse est venue en renouveler les préceptes; que demandez-vous donc en disant à Dieu : « Faites-moi connaître la voie dans laquelle je dois marcher? » Voici le sens qu'on peut donner à ces paroles : Ma conscience est comme ensevelie sous le poids du vice, je vous demande de me donner une conscience nouvelle. Ou bien par cette voie il entend cette multitude de choses que les hommes ignorent, comme saint Paul nous l'apprend, lorsqu'il dit : « Nous ne savons ce que nous devons demander dans la prière. » *Rom.*, VIII, 26. Si saint Paul avoue son ignorance sur ce point, malgré l'étendue de ses connaissances, qu'y a-t-il d'étonnant que le prophète fasse le même aveu? Or, considérez qu'il ne recherche aucun bien, il ne demande à Dieu que la voie qui conduit à lui, et il commence par faire ce qui dépend de lui pour y entrer, car il ne se borne pas à dire : « Faites-moi connaître la voie qui conduit à vous, » mais il ajoute : « Parce que j'ai élevé mon âme vers vous; » c'est-à-dire, c'est vers vous seul que mon cœur soupire, c'est sur vous seul que je tiens les yeux fixés. C'est en effet aux âmes ainsi disposées que Dieu se plaît à se faire connaître. Aussi, lorsqu'on lui demandait pourquoi il parlait aux Juifs en paraboles, il répondait : « En voyant, ils ne voient point, et en écoutant, ils n'entendent point. » *Matth.*, XIII, 13. Cette expression, « J'ai élevé, » signifie : j'ai conduit, j'ai transporté vers vous mon âme.

« Délivrez-moi de mes ennemis, Seigneur, parce que c'est à vous que j'ai recours. » Voyez, partout il présente à Dieu des titres qui appuient sa prière : « Ne détournez pas votre visage de moi, parce que j'ai espéré en vous. Faites-moi connaître la voie qui conduit à vous, parce que j'ai élevé vers vous mon âme. Enseignez-moi à faire votre volonté, parce que vous êtes mon Dieu. » Il ne dit pas simplement : Enseignez-moi votre volonté, mais : « Enseignez-moi à faire votre volonté; » c'est-à-dire, conduisez-moi jusqu'à la pratique par les œuvres. Nous avons besoin de la grâce d'en-haut et de la doctrine qui vient du ciel pour marcher dans la voie qui conduit à la vertu, à la condition toutefois que nous ne resterons pas dans l'oisiveté, mais que nous joindrons nos propres efforts à la grâce de Dieu. « Parce que vous êtes mon Dieu. » Vous voyez que toutes ses prières n'ont pour objet que des biens spirituels; il ne sollicite ni les richesses, ni la puissance, ni les honneurs; il ne demande qu'une seule chose, faire la volonté de Dieu; c'est là, en effet, le trésor de tous les biens, une fortune impérissable, le principe, la racine, les moyens et la fin de toute félicité. « Votre esprit, qui est bon, me conduira dans une terre droite. » Vous voyez quel est notre maître, quel est celui qui nous enseigne à parcourir heureusement cette voie; c'est l'Esprit saint, au témoignage de saint Paul, qui nous dit : « Dieu nous l'a révélé par son Esprit. » I *Cor.*, II, 10. « Dans une terre droite. » Si vous

vous arrêtez à la signification littérale, le prophète a en vue sa patrie; si vous vous élevez jusqu'au sens anagogique, il veut parler de la voie qui conduit à la vertu. Une autre version porte : « Dans une terre unie. » Il n'y a rien en effet de plus uni que la vertu, qui est libre de toute agitation et de tout ce qui peut la troubler.

« Vous me ferez vivre, Seigneur, pour la gloire de votre nom. » Vous le voyez, il cherche de nouveau son refuge en Dieu, et ne fonde pas sa confiance sur l'innocence de sa vie. « Dans votre justice, vous ferez sortir mon âme de la tribulation qui la presse. » Une autre version porte : « Dans votre miséricorde. » J'avais donc raison de dire plus haut que le Psalmiste donne souvent à la justice le nom de bonté : « Vous ferez sortir mon âme de la tribulation qui la presse. Priez, dit Notre-Seigneur, afin que vous n'entriez point en tentation. » *Marc.*, XIV, 38. « Vous détruirez tous mes ennemis par un effet de votre miséricorde. » Ce n'est pas que j'en sois digne, mais délivrez-moi par votre miséricorde de ceux qui me font la guerre, délivrez-moi de ceux qui me tendent des piéges, accordez-moi de respirer un peu au milieu de mon affliction. « Et vous perdrez tous ceux qui persécutent mon âme, parce que je suis votre serviteur. » Voici un nouveau motif à l'appui de sa prière. En effet, il ne suffit pas de prier pour obtenir ce que nous désirons, il faut nous rendre dignes d'être exaucés, et faire pour cela tout ce qui dépend de nous avant de nous présenter devant Dieu. La prière seule est insuffisante; les Juifs priaient aussi et Dieu leur répondit : « Quand même vous multiplieriez vos prières, je ne vous écouterai point. » *Isa.*, I, 15. Et qu'y a-t-il d'étonnant que Dieu refusât de les écouter, alors que Jérémie, qui priait pour eux, s'entendit adresser deux fois ce reproche : « Ne priez point pour ce peuple, je ne vous écouterai point? » *Jerem.*, VII, 16. Ne soyez même pas surpris que Dieu refuse d'écouter Jérémie. « Lors même, dit-il, que Noé, que Job, que Daniel seraient au milieu de cette nation, ils ne délivreront ni leurs fils, ni leurs filles. » *Ezech.*, XIV, 14-16. Instruits de ces vérités, ne nous contentons pas de prier, mais joignons à nos prières une vie sainte qui en assure le succès, et nous rende dignes des biens et de la vie présente et de la vie future. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

La prière sans les œuvres est inutile.

PSAUME CXLIII.

« Béni soit le Seigneur mon Dieu, lui qui apprend mes mains à combattre, et mes doigts à faire la guerre. »

1. Que dites-vous, ô prophète? Est-ce que Dieu enseigne à faire la guerre, à livrer des combats, à ranger des armées en bataille? Oui, sans doute, et on ne se trompe point en lui attribuant les victoires ainsi remportées. C'est ce que signifient ces paroles : « Qui apprend mes mains; » c'est-à-dire, c'est lui qui me donne de vaincre mes ennemis et d'élever le trophée de la victoire. Lorsque David fut vainqueur de Goliath, c'est Dieu qui lui donna la victoire; de même lorsque dans une longue suite de guerres, il ne cessa de triompher de ses ennemis, d'ériger partout des monuments de ses victoires, et d'emporter de vive force des villes ennemies, c'est à Dieu encore qu'il dut ces éclatants succès. C'est ce qu'il reconnaissait lui-même en chantant : « Le Seigneur est fort et puissant, le Seigneur est puissant dans les combats. » *Psalm.* LXXXII, 3. Du temps de Moïse, Dieu avait également signalé sa puissance dans une multitude de combats. Mais il est une autre guerre beaucoup plus redoutable, et où le secours d'en haut nous est surtout nécessaire, c'est la guerre que nous avons à soutenir contre les puissances ennemies. Doutez-vous que ces puissances nous fassent la guerre? Ecoutez saint Paul vous dire : « Nous avons à combattre non contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les princes de ce monde de ténèbres. » *Ephes.*, VI, 12. Et ce qui rend cette guerre plus redoutable, c'est que ces puissances sont d'une nature différente de la nôtre, d'une nature invisible, et qu'il ne s'agit pas ici

d'intérêts sans importance; c'est notre salut ou notre perte qui sont en jeu. On ne peut voir les victimes de cette guerre, il est impossible de prévoir ni le temps, ni les difficultés, ni le lieu, ni les autres circonstances du combat. Ces armées vous attaquent sur la place, dans l'intérieur de vos habitations, au milieu de vos jeux et de votre repos, il faut donc que vous soyez constamment sur vos gardes. Dans cette guerre, point de trêve, point de hérauts, point d'envoyés ou de messagers pour la déclarer, le combat s'engage sans aucun avertissement; il faut donc se prémunir de toute part et puiser dans une alimentation convenable une force à toute épreuve. Or, les vivres et les armes que réclame cette guerre, c'est l'assiduité à entendre la sainte Ecriture. « Je leur donnerai, dit Dieu, non pas la faim du pain, ni la soif de l'eau, mais la faim de la parole de Dieu. » *Amos*, VIII, 11. Nous avons donc ici besoin, comme dans les guerres extérieures, du secours du Ciel. « Car le roi ne se sauvera point par la multitude de ses armées, et le fort ne se sauvera point par la grandeur de sa puissance. Un coursier est un vain espoir de salut, et toute sa force, quelque grande qu'elle soit, ne le sauvera point. » *Psalm.* XXXII, 16-17. Aussi, que d'ennemis vaincus par les prières qui avaient précédé le combat, et qui ont mis en déroute de nombreuses armées!

« Vous êtes ma miséricorde, mon refuge, mon asile, mon libérateur. » Vous le voyez, c'est encore à la miséricorde qu'il demande son salut. Il va même plus loin dans ces paroles, et il semble dire: Je n'aurais pas été digne de sa miséricorde, si Dieu lui-même n'eût consenti à venir à mon secours. Il est donc vraiment ma miséricorde, car mes œuvres ne m'y donnaient aucun droit. Bien que ce soit une pure miséricorde, cependant elle n'est pas donnée indistinctement à tous les hommes : « Je ferai miséricorde, dit-il, à qui il me plaira de faire miséricorde, et j'aurai pitié de qui il me plaira d'avoir pitié. » *Rom.*, IX, 15. Si donc nous voulons obtenir miséricorde, il faut que nous donnions nous-mêmes à Dieu l'occasion de l'exercer. Ici le Prophète reconnaît que c'est à Dieu seul qu'il doit d'avoir obtenu miséricorde. Quelle profonde humilité, quelle vive reconnaissance, et comme il attribue tout à la bonté de Dieu! « Il est mon défenseur, mon libérateur, mon protecteur, et j'ai espéré en lui. » Il ne se lasse pas de mettre son espérance en Dieu, et il apprend ainsi à tous les hommes à ne point faiblir sous le poids des calamités, à tenir toujours les yeux fixés sur Dieu au milieu des épreuves, et à ne jamais céder ni au désespoir, ni au découragement. « Car il est mon défenseur et mon libérateur. » Lors même donc qu'il ne prendrait pas tout d'abord votre défense et qu'il tarderait à vous délivrer, ne perdez pas confiance. Il est votre protecteur et il ne peut manquer de vous délivrer de tout danger. L'espérance consiste surtout à nous faire attendre un avenir plus prospère, alors que les événements conspirent à nous jeter dans le désespoir. « C'est lui qui assujettit mon peuple sous moi. » Ce langage est on ne peut plus juste, car la protection du Ciel est nécessaire pour que les sujets se soumettent volontairement à l'autorité, et qu'ils n'excitent ni sédition ni révolte. C'est un des devoirs les plus importants pour un roi de bien gouverner ses sujets; on peut l'égaler à la victoire qu'il remporte sur ses ennemis. Combien, en effet, en a-t-on vus qui avaient marché de victoires en victoires, et qui ont succombé dans la paix, parce qu'ils n'ont su tenir les rênes du gouvernement! La puissance royale ne peut pas par elle-même triompher de ses ennemis; elle a besoin pour cela du secours de Dieu. Or, de même qu'il est l'auteur des victoires remportées sur les ennemis, il est aussi le principe de l'obéissance que les sujets rendent à leurs princes. « Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour vous faire connaître à lui, ou le fils de l'homme pour vous occuper de lui? » Suivant une autre version : « Qu'est-ce que l'homme, pour que vous cherchiez à le connaître? » Suivant une autre : « Qu'est-ce que l'homme, pour que vous l'honoriez de votre connaissance? » Jugez combien est grand celui qui doit connaître Dieu, ou plutôt qui doit être connu de Dieu, combien grand surtout celui à qui Dieu daigne se faire connaître; pensée que les Septante ont rendue parfaitement en traduisant : « Pour vous être fait

Le secours de Dieu est nécessaire aux princes pour retenir leurs sujets dans l'obéissance.

connaître à lui, » et qui nous apprend que ce n'est pas nous qui avons trouvé Dieu, mais que c'est Dieu qui a bien voulu se laisser trouver. En effet, le Psalmiste ne dit pas : Qu'est-ce que l'homme pour vous connaître; mais : « Qu'est-ce que l'homme, pour vous être fait connaître à lui? »

2. Saint Paul aussi ne cesse d'approfondir cette vérité, lorsqu'il dit : « Alors je le connaîtrai comme j'en suis connu. » I *Cor.*, XIII, 12. Jésus-Christ disait également à ses disciples : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis. » *Joan.*, XV, 16. Saint Paul dit encore ailleurs : « Si quelqu'un aime Dieu, il est connu de lui. » I *Cor.*, VIII, 3. Aussi ne cesse-t-il de répéter sous toutes les formes qu'il a été appelé de Dieu, nous apprenant ainsi qu'il n'est point venu de lui-même, mais par un effet de la vocation divine. C'est ce qu'il exprime en ces termes : « Je poursuis ma course pour tâcher d'atteindre là où le Seigneur Jésus-Christ m'a destiné en me prenant. » *Philipp.*, III, 12. Il ne dit pas : Où j'ai pris, mais : «Où le Seigneur Jésus m'a pris. » Or, que signifient ces paroles du Psalmiste : « Qu'est-ce que l'homme? » Un autre auteur inspiré a dit : « C'est une grande chose que l'homme, et l'homme plein de miséricorde est un bien précieux ; » *Prov.*, XX, 6; et nous lisons ailleurs : « Dieu l'a fait à son image. » *Gen.*, I, 27. En effet, Dieu lui a donné l'empire sur toute créature. Cependant il y a eu des hommes dont le monde n'était pas digne. Mais il s'agit ici d'un acte de vertu dont ces hommes ont donné des preuves éclatantes, tandis que ces paroles : « Qu'est-ce que l'homme? » doivent s'entendre de la nature de l'homme. Oui assurément, la nature de l'homme est grande, mais si vous la comparez à la connaissance qui lui a été donnée, elle reste bien au-dessous.

Délire des hérétiques. Que les sectateurs des hérétiques prêtent l'oreille à ces paroles, eux qui dans leur délire extrême dépassent toutes les bornes et font preuve d'une ignorance profonde, en prétendant savoir ce qui est au-dessus de leur raison. L'ignorance peut exister conjointement avec la connaissance, et la connaissance avec l'ignorance; donnons-en, si vous le voulez, un exemple tiré des choses sensibles. Dites-moi, si un homme se faisait fort de mesurer la mer et de savoir combien elle peut remplir de coupes, ne prouverait-il point par là qu'il ignore ce que c'est que la mer? Celui, au contraire, qui déclare ne pas la connaître, mais qui assure que son étendue est presque infinie, la connaît mieux que personne. Si donc un homme ose dire en parlant de Dieu : J'ai vu Dieu, je l'ai saisi de mes propres yeux, n'est-il pas profondément ignorant de la nature de Dieu, lui qui prétend qu'il voit celui qui est invisible, et qui en voulant augmenter sa connaissance, perd même celle qu'il pouvait avoir? Supposez, au contraire, un homme qui déclare que Dieu est invisible, qu'il ne peut être vu de personne, il fait voir par là qu'il a une grande connaissance de Dieu. En voici encore deux autres, dont l'un affirme et l'autre nie que Dieu soit incompréhensible; n'est-il pas vrai de dire que le premier connaît et que le second ignore la nature de Dieu? Ne voyez-vous pas que saint Paul suit cette voie lorsqu'il dit : « Nos connaissances sont imparfaites, et nos prophéties bornées? » I *Cor.*, XIII, 9. Considérez que de prodiges il a fallu pour nous apprendre non pas quelle est la nature de Dieu, mais simplement qu'il existe. C'est cette vérité qu'exprime saint Paul lorsqu'il dit : « Pour s'approcher de Dieu, il faut croire premièrement que Dieu est. » *Hebr.*, XI, 6. Toutes les créatures proclament son existence : (« Par la grandeur, par la beauté des créatures, le Créateur peut devenir visible, » dit l'auteur de la Sagesse, *Sap.*, XIII, 5); la structure admirable de l'homme, les honneurs dont Dieu l'a comblé, les châtiments, les bienfaits, qui sont tour à tour son partage; la direction que Dieu lui imprime, les prophéties, les miracles. Après tous ces prodiges, le Fils unique est venu lui-même pour mettre le couronnement à cette admirable et sainte économie. Et cependant il en est encore qui ne connaissent point ce qui a été révélé si manifestement, et vous prétendez comprendre par les seules forces de la raison la nature même de Dieu? Vous ne connaissez donc pas Dieu? me dit-on. Loin de moi cette pensée; je sais qu'il existe; je sais qu'il est bon, misé-

ricordieux, que sa providence et sa sollicitude paternelle s'étendent à toute chose, je sais tout ce que nous en apprennent les Ecritures, mais quelle est sa nature, je l'ignore. Adam, à la persuasion du démon, s'imagina qu'il pouvait en savoir davantage, et il perdit même la connaissance qu'il avait. C'est ce qui arrive à ceux qui ne prennent pour guide que les raisonnements de l'esprit humain, et qui ne veulent point comprendre que c'est le Seigneur qui donne la sagesse, et que c'est de sa bouche que se répandent la science et l'intelligence. Ils ne veulent pas entendre ces paroles de saint Paul qui excluent tous les raisonnements humains : « Il nous l'a révélé par son Esprit. » I *Cor.*, II, 10. « Nous détruisons, dit-il, les raisonnements et tout ce qui s'élève avec hauteur contre la science de Dieu. » II *Cor.*, X, 5. Un autre sage nous dit encore : « Les pensées des hommes sont timides, et leurs prévoyances incertaines. » *Sap.*, IX, 5. « Qu'est-ce que l'homme, pour que vous daigniez vous faire connaître à lui ? » Considérez attentivement cette grandeur infinie, ou plutôt, en parlant de grandeur, je ne fais pas entendre un langage digne de Dieu, je ne sais quels termes employer, car je comprends que dire de Dieu qu'il est grand, c'est un langage tout-à-fait impropre. Cependant comme nous ne pouvons trouver d'autres termes, je me suis servi de ceux que nous employons ordinairement. En effet, quand je dis que Dieu est le Très-Haut, je ne le circonscris pas dans un lieu, mais je veux faire ressortir l'élévation, la grandeur de sa nature, qui est répandue partout et remplit tout de son immensité. C'est à la vue de cette grandeur infinie que le Prophète s'écrie : « Qu'est-ce que l'homme pour vous être fait connaître à lui? » Aussi voyez, Dieu lui a donné une nature humble et faible, et il lui a départi en même temps les dons les plus précieux, pour prévenir en lui tout orgueil, en lui faisant de la bassesse de sa nature une nécessité absolue de l'humilité. « Ou qu'est-ce que le fils de l'homme pour que vous le jugiez digne de votre estime ? » Avez-vous bien considéré toute la grandeur de la nature de Dieu? « L'homme est devenu semblable à la vanité. » Au lieu de : « A la vanité, » un autre interprète traduit : « A une vapeur. » Or l'expression « vanité » signifie que la vie de l'homme est passagère, fragile et de courte durée. Il ne peut être ici question que du corps de l'homme. Voilà pourquoi Abraham disait à Dieu : « Je ne suis que terre et cendre ; » *Gen.*, XVIII, 27 ; et Isaïe : « Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. » *Isa.*, XL, 6. Or, que signifient ces paroles : « L'homme est devenu semblable à la vanité ? » Il est devenu semblable au néant, car les choses humaines n'ont rien de ferme et de stable, elles passent et s'écoulent avec rapidité. « Ses jours passent comme l'ombre ; » c'est-à-dire, même dans le présent, ils n'ont aucune consistance, et ils disparaissent aussitôt qu'ils ont commencé d'exister.

3. Considérez l'application de cette vérité dans les faits eux-mêmes, réfléchissez sur le sort des hommes qui sont dans les honneurs, que l'on voit traînés dans des chars, revêtus des plus hautes dignités, et qui ont le pouvoir de jeter dans les prisons et de condamner les coupables au supplice. En quoi diffèrent-ils d'une ombre, non-seulement au moment de leur mort, mais même pendant leur vie? Lorsqu'ils sont dépouillés de leurs dignités, toute cette pompe disparaît et s'évanouit, et au sortir de cette vie, l'ombre fait place à la réalité ; on nous demandera un compte réel de nos actions, et nous trouverons de vrais supplices, des biens véritables, et un juge qu'on ne peut tromper. Ce qui se passe sous nos yeux est semblable à des jeux d'enfants ; celui qui juge aujourd'hui, demain sera lui-même jugé ; ce sont des changements qui se succèdent sans interruption et des vicissitudes continuelles. « Seigneur, abaissez vos cieux et descendez, frappez les montagnes et elles se réduiront en fumée. » Un autre interprète traduit : « Lorsque vous avez abaissé vos cieux, que vous êtes descendu, et que vous avez touché les montagnes, elles se sont réduites en fumée. » Comment ces paroles se rattachent-elles à celles qui précèdent? L'enchaînement des idées est on ne peut plus étroit ; le Prophète vient de montrer la bassesse de

l'homme et le néant de sa nature ; il réprime ici l'arrogance des esprits superbes, en raisonnant à peu près de la sorte : Ils auraient dù comprendre par eux-mêmes la faiblesse de leur nature, et se garder de tout sentiment d'orgueil ; mais puisqu'ils ne l'ont pas voulu, faites-leur comprendre par les faits à quel degré d'humiliation ils sont réduits. « Seigneur, abaissez vos cieux et descendez. » En parlant ainsi, le Prophète ne veut pas nous faire entendre que Dieu descende réellement des cieux ; comment pourrait-il le faire, lui qui remplit tout de sa présence ? Par ces images sensibles, le Prophète veut donc inspirer une crainte salutaire aux esprits plus lourds, et il se conforme ici au langage ordinaire. Le toucher est sans doute une faculté précieuse, mais bien au-dessous de la dignité de Dieu. Dieu n'a nul besoin de toucher les montagnes pour les réduire en fumée, il n'a même pas besoin de faire un signe ; un seul acte de sa pensée, de sa volonté, suffit. Après le tableau de la bassesse de l'homme, le Prophète décrit la puissance de Dieu, autant qu'il est donné à l'homme de le faire, car ses expressions sont bien au-dessous de cette majesté infinie. « Faites briller vos éclairs, et vous les dissiperez, envoyez vos flèches contre eux, et vous les remplirez de trouble. » Ces éclairs, ces flèches ne sont pas pris ici dans leur sens propre, le Prophète veut désigner par là les châtiments des pécheurs, en s'appuyant sur des faits connus et en cherchant à inspirer à celui qui fait mépris de la justice de Dieu, à l'âme négligente et tiède, la crainte, l'effroi et la soumission. Si en effet on ne peut supporter la vivacité de l'éclair, lors même qu'il n'est pas un instrument de la justice divine, qui pourra soutenir les coups de cette justice, lorsque Dieu voudra l'exercer ? Or, les flèches de Dieu sont les pestes, les famines, la foudre, et tant d'autres châtiments divers.

Que signifient ces mots en parlant du Seigneur : Descendez et touchez.

« Envoyez du haut du ciel votre main, et délivrez-moi, sauvez-moi de l'inondation des eaux, de la main des enfants des étrangers. » La puissance de Dieu ne s'exerce pas seulement pour punir, mais pour sauver. La main de Dieu, c'est son secours, sa protection. Aussi il ne dit pas : Etendez, mais : « Envoyez, » pour mieux exprimer quel est ce genre de secours. S'il emploie ailleurs l'expression : étendez, c'est dans le même sens. Ces eaux figurent l'irruption désordonnée et violente des ennemis et leur attaque impétueuse. Une preuve qu'il ne parle point ici des eaux dans le sens propre, c'est qu'il ajoute : « De la main des enfants des étrangers. » Ces enfants étrangers, à mon avis, sont ceux qui sont étrangers à la vérité. De même que nous regardons tous les fidèles comme nos parents et comme nos frères, ainsi nous considérons les infidèles comme des étrangers, et c'est à cette marque que nous distinguons l'étranger de celui qui nous est uni par les liens de l'affection. Je regarde comme mon frère celui qui reconnaît le même père que moi, et qui participe à la même table, plutôt que celui qui ne m'est uni que par le sang. Cette parenté est bien plus parfaite que l'autre, de même que l'incompatibilité qui résulte de sentiments contraires est bien plus prononcée que celle qui vient de la diversité des familles. Ne vous arrêtez donc pas à cette pensée que nous vivons sous le même ciel, et que nous habitons sur la même terre ; je veux une autre union qui est au-dessus des cieux. C'est là qu'est notre royaume et notre vie ; « Notre vie, dit saint Paul, est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. » *Coloss.*, III, 3. Nous n'habitons plus la terre, nous avons été transportés dans la cité des cieux. Nous avons une autre lumière véritable, une autre patrie, d'autres concitoyens, d'autres parents. Voilà pourquoi saint Paul disait : « Vous n'êtes plus des étrangers et des hôtes, mais vous êtes concitoyens des saints. » *Ephes.*, II, 19. Dans quel sens donc Notre-Seigneur Jésus-Christ a-t-il pu dire que le Samaritain était le prochain, bien qu'il y eût entre lui et le peuple juif une si grande séparation ? Cette séparation est nulle aux yeux de la nature ; lors donc qu'il s'agit de faire du bien, regardez tout homme, quel qu'il soit, comme votre prochain ; mais s'il est question de la vérité, distinguez soigneusement l'étranger du prochain. Quand même ce serait votre frère né d'un même père et d'une même mère, s'il ne vous est pas uni

Main de Dieu.

par une même soumission à la loi de vérité, qu'il vous soit plus étranger qu'un Scythe ou un barbare. Voici au contraire un Scythe, un Sarmate, qui a une connaissance parfaite des dogmes chrétiens, qui a la même foi que vous, il doit être bien plus votre proche que celui qui est sorti du même sein. Voilà donc la règle qui nous sert à discerner le barbare de celui qui ne l'est pas : ce n'est ni la langue, ni l'origine, mais les pensées, mais les sentiments. En effet, ce qui fait l'homme par-dessus tout, c'est la connaissance parfaite des vérités chrétiennes, c'est une vie entièrement conforme à la sagesse.

4. Voyons maintenant la description que le Prophète fait de ces étrangers : « Délivrez-moi, dit-il, de la main des enfants des étrangers, dont la bouche a proféré des paroles de vanité, et dont la droite est pleine d'iniquité. » Vous voyez quels sont ces étrangers. Ce sont ceux qui vivent dans le crime, qui aiment l'iniquité, qui tiennent des discours insensés, et disent des paroles inutiles : c'est donc à leurs discours, à leurs paroles, que vous pouvez les reconnaître, comme Jésus-Christ le déclare : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » *Matth.*, VII, 16. En temps de guerre, on donne aux soldats un grand nombre de signes pour se reconnaître. De cette manière, si le combat vient à s'engager pendant la nuit, ou si des tourbillons de poussière viennent à obscurcir la lumière du jour, si le trouble ou la confusion viennent à se répandre d'ailleurs dans l'armée, ils ne prennent point leur compagnon pour leur ennemi, ni leur ennemi pour leur compagnon. De même, le Prophète nous donne des signes auxquels nous pouvons distinguer l'étranger du prochain, ce sont les discours et les œuvres : « Leur bouche a proféré des paroles de vanité, et leur droite est pleine d'iniquités. » Nous avons en effet à soutenir des guerres, des combats, une lutte acharnée pendant la nuit contre les démons qui nous attaquent, contre nos désirs qui nous tendent des piéges, contre les raisonnements qui s'élèvent en nous. Ceux qui sont initiés aux mystères ont aussi leurs signes conventionnels et distinctifs, et si dans le doute nous voulons distinguer le profane du fidèle, nous pouvons demander qu'on nous les fasse connaître. « Leur droite est pleine d'iniquités. » Quoi de plus affreux que de tourner contre nous cette main qui nous a été donnée pour venir à notre aide ? En effet, la main droite nous a été donnée pour repousser loin des autres et de nous-mêmes les attaques de nos ennemis, faire disparaître les crimes et offrir à tous ceux qui souffrent un port et un refuge assuré. Quelle excuse donc pourront alléguer ceux qui se servent de ces armes non pour défendre les autres, mais pour se faire du mal à eux-mêmes ?

Secourons notre prochain.

« Je vous chanterai, ô Dieu, un cantique nouveau. » Ici encore, quel rapport entre ces paroles et ce qui précède ? La liaison est parfaite, jugez-en vous-même. Le Psalmiste vient de dire à Dieu : Envoyez votre main, et délivrez-moi. Il promet d'offrir à Dieu la récompense du secours qu'il attend, récompense inutile, il est vrai, à celui qui la reçoit, mais souverainement avantageuse à celui qui l'offre. Quelle est cette récompense ? « O Dieu, je vous chanterai un cantique nouveau. » C'est bien peu de chose en comparaison du bienfait, mais le Prophète donne ici tout ce qu'il a. Nous-mêmes que demandons-nous aux pauvres et à tous ceux qui ne possèdent rien ? Un remercîment, et un cœur reconnaissant. En agissant ainsi, nous nous couvrons nous-mêmes de gloire ; mais pour Dieu, il n'a nul besoin de nos louanges, et s'il les demande, c'est pour notre propre gloire et pour trouver l'occasion de nous combler de nouveaux bienfaits. « Je chanterai vos louanges sur l'instrument à dix cordes, » c'est-à-dire, je vous rendrai grâces. Les cantiques se chantaient alors au son des instruments, aujourd'hui notre corps peut remplacer ces instruments. Ce n'est point seulement notre langue, mais nos yeux, nos mains, nos pieds, nos oreilles, qui peuvent chanter les louanges de Dieu. En effet, lorsque chacun de nos membres agit pour l'honneur et pour la gloire de Dieu, que l'œil se préserve de tout regard impudique, que les mains s'étendent non pour prendre le bien d'autrui, mais pour faire l'aumône ; que les oreilles ne s'ouvrent qu'au chant des psaumes et aux enseignements spirituels, que les pieds s'empressent de se diriger vers l'église, que

Pourquoi Dieu veut que nous le louions.

Nos membres doivent chanter et louer le Seigneur.

notre cœur enfin, au lieu d'être un foyer de ruses, est rempli de charité, alors nos membres deviennent autant de harpes et de lyres pour chanter à Dieu un cantique, cantique non-seulement de paroles, mais de bonnes œuvres. « Qui donne le salut aux rois. » Ce ne sont donc ni leurs camps retranchés, ni leurs nombreuses armées, ni leurs gardes du corps, c'est le secours de Dieu seul qui les protége et les sauve. « Qui rachète David son serviteur. » Jusqu'ici le Roi-prophète a parlé en général, il s'arrête maintenant sur lui-même, et il ne dit pas : Qui a racheté, mais : « Qui rachète, » pour montrer l'action constante de la Providence divine.

5. Il renouvelle ensuite la prière qu'il a déjà faite, il conjure Dieu, il le supplie de le délivrer des méchants : « Délivrez-moi de l'épée meurtrière, retirez-moi d'entre les mains des enfants des étrangers, dont la bouche a proféré des paroles de vanité et dont la droite est pleine d'iniquités. Leurs fils sont comme de nouvelles plantes dans leur jeunesse. » Il décrit ici les prospérités et les richesses du monde, et il commence par ce qu'on met au premier rang, c'est-à-dire des enfants de l'un et de l'autre sexe pleins de force et de vigueur. Il ajoute donc : « Leurs filles sont ornées et parées comme des temples. » Avec leur force et leur jeunesse, il décrit le luxe de leur toilette, leurs voiles, leurs parures, accompagnement naturel d'une grande fortune. Puis il fait la description de ce qui vient au second rang, peut-être même aujourd'hui au premier, je veux dire leurs richesses : « Leurs celliers sont si remplis qu'ils se déchargent les uns dans les autres. » Que signifient ces paroles : « Ils se déchargent les uns dans les autres? » Ces celliers sont trop étroits pour contenir toutes leurs richesses. « Leurs brebis sont fécondes, et leur multitude se fait remarquer quand elles sortent. » « Leurs vaches sont grasses. » C'étaient là autrefois les marques d'une grande prospérité, car les anciens faisaient consister les richesses dans leurs troupeaux, dans leurs brebis, dans leurs champs ensemencés; on ne connaissait pas encore la mollesse de nos jours. « Il n'y a ni brèches ni ouvertures dans leurs murailles, » c'est-à-dire leurs champs sont cultivés et gardés avec toute espèce de soins, ils ont des fruits en abondance, les haies qui les protégent sont en bon état, leur vigne est parfaitement plantée et défendue de toute part. « On n'entend pas de cris dans leurs places publiques. » Voici un autre élément de prospérité qui ne se rencontre pas toujours avec les richesses, c'est la paix, la tranquillité, la sécurité; personne qui conspire contre leur bonheur, personne qui leur déclare la guerre, nul trouble, nulle agitation.

Prospérités et richesses du monde.

« Ils ont appelé heureux le peuple qui possède tous ces biens. Heureux le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu. » Voyez-vous l'éminente vertu du Roi-prophète? Il a rassemblé toutes les richesses, il en a fait une longue énumération, il nous a dit la haute estime qu'en font la plupart des hommes, mais pour lui, il se défend de ces impressions tout humaines, il se garde bien de proclamer heureux ceux qui possèdent ces richesses, il dédaigne tous ces biens et s'élève, pour trouver le bonheur, jusqu'à sa véritable source. Les hommes ont appelé heureux ceux qui possèdent ces biens; pour moi, j'estime heureux « le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu. » C'est en cela seul que consistent tout le bonheur, tous les biens et toutes les richesses. Les richesses de la terre s'écoulent et passent avec rapidité, mais cette félicité est immuable, car au lieu de brebis, d'enfants, de bœufs, de murailles, de vignes, c'est la félicité de Dieu lui-même, qui est notre richesse, notre sécurité, et un rempart inaccessible à nos ennemis. Vous donc qui entendez ces vérités, ne vous laissez point troubler par les soucis des biens de la terre, mais laissez les ombres pour vous attacher à la vérité. Vous vous rappelez en effet que le Psalmiste a commencé par dire que l'homme était semblable à la vanité, et que ses jours passaient comme l'ombre. Si donc vous voyez des hommes qui ont tous ces biens en partage, mais qui vivent dans le crime, alors même que tout l'univers les proclamerait heureux, n'hésitez pas à les regarder comme les plus infortunés des hommes, et n'estimez heureux et dignes d'envie que ceux qui sont attachés au service de Dieu. Quant à nous tous, tant

que nous sommes, cherchons toujours ces vraies richesses et cette véritable félicité, afin que nous méritions d'obtenir les biens de la vie présente et ceux de la vie future, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXLIV.

« Je vous exalterai, ô mon Dieu, ô mon Roi; et je bénirai votre nom dans les siècles et dans les siècles des siècles. »

1. Il est juste de porter une attention spéciale sur ce psaume. C'est celui qui renferme les paroles que redisent incessamment les initiés à nos divins mystères : « Vers vous sont dirigés les yeux de tous les hommes, et vous leur distribuez la nourriture dans le temps opportun. » 15. Quand on a la dignité de fils, quand on peut s'asseoir à la table spirituelle, c'est à bon droit qu'on glorifie son père. « Le père est glorifié par le fils, le maître est craint par le serviteur. » *Malach.*, I, 6. Vous avez acquis l'honneur de la filiation, vous avez votre place au banquet sacré, vous prenez pour nourriture la chair et le sang de celui qui vous a régénéré; rendez-lui donc grâces pour un si grand bienfait, glorifiez-le de sa munificence, et, quand vous lisez les paroles du texte, conformez-y vos pensées. Lorsque vous dites : « Je vous exalterai, ô mon Dieu, ô mon Roi, » montrez à Dieu la plus vive tendresse, afin qu'il dise de vous ce qu'il a dit des patriarches : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. » *Exod.*, III, 6. En prononçant ces paroles : « Mon Dieu et mon Roi, » si vous ne les prononcez pas seulement de bouche et qu'elles soient l'expression de vos sentiments, lui-même dira de son côté : Mon serviteur et mon enfant; ce que du reste il a dit de Moïse. « Et je bénirai votre nom dans les siècles, et dans les siècles des siècles. » Vous le voyez, il vous montre là les récompenses de la vie future. La bénédiction dont il s'agit n'est pas celle qui se traduit par des paroles, mais bien celle qui se manifeste par les œuvres. Voilà comment nous pouvons exalter Dieu, le bénir. C'est ce qu'il nous est ordonné de dire dans la prière : « Que votre nom soit sanctifié, » ou bien glorifié. *Matth.*, VI, 9.

« Chaque jour je vous bénirai, je louerai votre nom dans les siècles, et dans les siècles des siècles. » Une autre version porte : « Dans les siècles sans fin. » Le propre d'une âme pieuse, c'est de s'abstraire des choses de la vie pour s'adonner aux saints cantiques. Il serait honteux que l'homme, étant doué de raison et le plus élevé de tous les êtres visibles, fût le dernier de tous en ce qui concerne les divines louanges; ce ne serait pas seulement honteux, ce serait encore déraisonnable. Et comment pourrait-il en être autrement, puisque toute créature glorifie le Seigneur à chaque instant du jour? « Les cieux, dit le même prophète, racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce la puissance de ses mains. Le jour transmet la parole au jour, et la nuit lègue à la nuit la science. » *Psal.* XVIII, 2-3. Le soleil, la lune, tous les chœurs des astres, cette magnifique harmonie de l'univers, célèbrent à l'envi l'Ouvrier suprême. Dès lors, si celui qui l'emporte sur tous ces êtres n'accomplit pas ce devoir, s'il vit même de manière à faire maudire son Créateur, comment serait-il digne de pardon, quel moyen de défense pourrait-il invoquer? Il a reçu l'existence pour plaire à Dieu, à ce Dieu plein d'amour pour les hommes, et pour posséder le royaume des cieux; et voilà qu'il ne tient aucun compte de cette distinction, qu'il se plonge tout entier dans les affaires du temps et les sollicitudes du monde. Telle n'était pas la conduite de David; durant tout le cours de sa vie il rendait gloire à Dieu par ses paroles et par ses œuvres.

Pourquoi l'homme a été créé.

Nous sommes en toute chose les débiteurs de la Bonté suprême : elle nous a tirés du néant, elle nous a faits ce que nous sommes, elle dirige cette vie qu'elle nous a donnée, chaque jour elle pourvoit à nos besoins généraux ou particuliers, d'une manière ouverte ou secrète, que nous le sachions ou que nous ne le sachions pas. Est-il nécessaire de dire les bienfaits qui tombent sous nos yeux, les services que nous

Bienfaits de Dieu envers nous.

rendent toutes les créatures, l'organisation du corps, la noblesse de l'âme, l'ordre constant de la Providence, son action par les miracles, par les lois, par les châtiments même, par tant d'autres moyens que nous ne pouvons embrasser, tous les biens réunis dans un seul, Dieu n'épargnant pas son Fils unique par amour pour nous, ce que nous avons déjà reçu dans le baptême et les autres sacrements, les dons ineffables que nous avons à recevoir encore, l'éternel royaume, la résurrection, l'héritage de la complète félicité? Qu'on parcoure chacune de ces choses, et l'on sera entraîné dans un immense océan de bienfaits, et l'on verra combien nous sommes redevables à la bonté du Seigneur. Ce n'est pas seulement là-dessus que repose notre dette, elle est encore basée sur la grandeur de la majesté divine, sur l'excellence de cette nature qui subsiste à jamais; car sous ce rapport nous lui devons aussi la gloire, la bénédiction, d'immortelles actions de grâces, l'adoration, une infatigable obéissance.

C'est également là ce que le Prophète nous enseigne quand il dit : « Grand est le Seigneur, et digne à jamais de nos louanges; sa grandeur ne connaît pas de bornes. » « Je le bénirai et je le louerai, » avait-il dit; et maintenant il montre que Dieu n'a nullement besoin de nos louanges et de nos bénédictions, que les hymnes de ceux qui le servent ne peuvent rien ajouter à sa gloire; car sa substance est à l'abri de tout amoindrissement et de toute nécessité, et les louanges dont il est l'objet tournent uniquement à notre gloire. Ce n'est donc pas seulement à cause du bien qu'il nous fait, c'est encore et surtout à cause de sa grandeur infinie que nous lui devons nos louanges; c'est la pensée du Prophète, quand il dit : « Grand est le Seigneur, et digne éminemment d'être loué; » rien ne lui manque; mais il a droit à nos louanges, à nos hymnes d'adoration et d'amour. Il n'en est pas seulement digne, il en est infiniment digne. Tel est le sens de ce verset. Puis le Prophète, désespérant d'exprimer cette dignité, ajoute : « Et sa grandeur n'a pas de bornes. » Au lieu de grandeur, une autre version porte invention. Voici la leçon renfermée dans ces mots : Puisque vous avez un Maître si grand, soyez grand vous aussi, et dégagez-vous des choses de la vie présente. Prenez des sentiments qui s'élèvent au-dessus des grossiers intérêts de la terre, non certes pour vous enfler et vous enorgueillir, mais pour donner à notre âme l'ampleur et l'élévation qui lui conviennent. Autre chose est l'arrogance de l'orgueil, autre chose la grandeur d'âme. L'orgueilleux arrogant est celui qui se glorifie de choses de néant et qui méprise ses semblables : une âme grande est celle qui possède la véritable humilité et qui regarde comme rien toutes les pompes du monde.

2. Où sont maintenant ceux qui prétendent connaître Dieu comme Dieu se connaît lui-même? Qu'ils entendent le Prophète, quand il dit : « Sa grandeur n'a pas de bornes; » et qu'ils rougissent de leur folie. « Chaque génération en passant admirera vos œuvres. » Ce qu'il a coutume de faire, David le fait encore ici : Après avoir célébré la grandeur et la gloire de Dieu, il en vient à célébrer ses œuvres. Vous l'entendez maintenant : « Chaque génération en passant admirera vos œuvres. » Par les œuvres, il donne à comprendre la grandeur de l'Ouvrier. Ces œuvres n'ont pas été faites pour subsister un temps seulement et disparaître ensuite; leur existence ne se borne pas à deux ou trois années, elle s'étend à tout le siècle présent, de telle sorte que chaque génération puisse les contempler à son tour. « La génération et la génération, » porte le texte; la génération actuelle et celle qui la suit, celle qui devra venir après, toutes les générations, en un mot, qui se remplaceront sur la terre. Et ces œuvres, qui doivent avoir la même durée sont le ciel, la terre, la mer, l'air, les lacs, les fontaines, les fleurs, les semences, les plantes, la végétation tout entière, avec tous les bienfaits dont elle est la source, ce cours de la nature, qui n'est jamais interrompu, les pluies, les changements de saisons, si régulières dans leur marche, la nuit et le jour, le soleil et la lune, tous les astres et toutes les autres créatures du même genre; outre cela, ce qui s'accomplit chaque jour, en public ou en particulier, pour la conversion et le salut du genre humain tout entier, les signes et les

prodiges constamment opérés chez les Juifs, les victoires que la Providence leur faisait remporter, les moissons abondantes qu'elle leur ménageait, toutes les autres faveurs dont elle a comblé les hommes, soit à l'avénement du Christ, soit au temps des apôtres, soit à l'époque des persécutions, soit même dans la génération présente, quoique ses bienfaits aient été beaucoup plus nombreux et signalés chez les anciens. Il n'est pas d'époque qui n'ait reçu quelque preuve éclatante de son amour, indépendamment des grâces communes et ordinaires. « Elles publieront sa puissance, » cette puissance qui se manifeste par les châtiments aussi bien que par les bienfaits; car Dieu ne cesse, dans aucun temps, de pourvoir par tous les moyens au bien de notre nature.

« Elles rediront la magnificence et l'éclat de votre sainteté, elles raconteront vos merveilles. » On lit dans une autre version : « Elles raconteront la beauté de votre gloire et les discours de vos prodiges. » A peine le Prophète a-t-il nommé la puissance divine, qu'il nous la montre comme infinie : elle n'agit pas en vain ni pour accomplir des choses vulgaires; son action est toujours admirable et merveilleuse; elle renverse toutes nos idées en dépassant notre intelligence, elle éblouit nos regards par le rayonnement du miracle et de la gloire. Considérez ce qui s'est fait en Egypte et dans la Palestine, au temps d'Abraham, d'Isaac et de Joseph; en Egypte encore, au temps de Moïse, dans le désert, dans la terre promise elle-même; puis, durant la captivité, sous Nabuchodonosor, dans la fournaise de Babylone, dans la fosse aux lions; au retour des Juifs dans la patrie, dans ce qui regarde les prophètes. Toutes ces choses proclamaient la puissance, la gloire et la magnificence de celui qui les avait accomplies; elles jettent dans l'étonnement, elles frappent de stupeur.

« Elles annonceront votre force redoutable, elles publieront votre grandeur. » On voit là les deux effets principaux de la puissance divine : elle se manifeste par les châtiments comme par les faveurs, et les faits énumérés portent ce double caractère. Et ce n'est pas dans les événements seuls qu'on peut le remarquer, il existe aussi dans les créatures, qui servent d'instruments pour l'un et l'autre de ces deux genres de bienfaits : il y en a de terribles, comme les éclairs, le tonnerre, la foudre, les tourbillons de feu, la peste, la grêle, les insectes, la gelée, les incendies, les inondations; parmi les reptiles, les dragons, les scorpions, les serpents venimeux; parmi les animaux qui volent dans l'air, les sauterelles, et dans un ordre plus vil encore, les mouches et les chenilles; car tout cela vient aussi de la Providence, qui s'en sert pour rappeler les hommes à la vertu, les réveiller de leur indolence et les arracher à ce léthargique sommeil qui les empêche de travailler à leur salut. Dans les choses contraires se révèle aussi son action toute-puissante. C'est donc pour nous montrer ce double aspect de son amour, que le Prophète dit : « Elles publieront votre force redoutable et votre magnificence. »

« Elles rediront les abondantes effusions de votre douceur (de votre bonté, lisons-nous dans une autre version); elles tressailliront dans votre justice. » Un autre interprète dit : « Elles loueront vos miséricordes. » Pour nous, après avoir passé en revue les choses capables d'inspirer la frayeur, nous devons parler aussi de celles qui nous inspirent un sentiment opposé : dans ce qui frappe nos yeux et nous touche de plus près, les diverses saisons, les jours, les jardins, les prairies, les fleurs sans nombre, l'eau si douce dont nous nous abreuvons, les pluies qui nous sont si profitables, les moissons, les divers fruits, les arbres de différentes espèces, le souffle agréable des vents, les rayons du soleil, la douce clarté de la lune, les chœurs variés des étoiles, le calme heureux de la nuit; dans les animaux domestiques, les brebis, les chèvres et les bœufs; dans les bêtes fauves, les chevreuils, les cerfs, les lièvres et tant d'autres; dans les oiseaux, ceux qui nous viennent de l'Inde. Dans les œuvres du Créateur, nous ne voyons donc pas seulement le châtiment qui s'exerce, nous voyons encore et surtout le bienfait qui se répand et se multiplie. Les premières ont pour objet de nous ramener à Dieu par la crainte, comme nous l'avons déjà dit; et, si parfois le châtiment est réellement infligé, c'est

à cause de ceux qui sont assez insensibles pour que la crainte ne puisse les corriger. Dans les secondes, il se montre plein de magnificence, d'une magnificence sans bornes, puisqu'elle éclate également sur ceux qui en sont dignes et sur ceux qui n'en sont pas.

3. Cherchant notre salut par tous les moyens possibles, il accomplit tantôt les œuvres de la justice et tantôt celles de l'amour, mais plus souvent ces dernières, parce que ce sont les seules de son choix. Il nous menace de la géhenne, non pour nous l'infliger, mais pour ne pas nous l'infliger au contraire; c'est pour le diable qu'il l'a préparée : « Allez au feu, dira-t-il, qui a été préparé pour le diable. » *Matth.*, XXV, 41. Pour les hommes, c'est le royaume qu'il a préparé, montrant ainsi que sa volonté n'est pas qu'un homme tombe dans la géhenne. « Le Seigneur est miséricordieux et clément, il est plein de patience et de mansuétude. Le Seigneur a pitié de tous ceux qui souffrent, et ses miséricordes sont par-dessus toutes ses œuvres. » Vous le voyez, le Prophète s'arrête davantage sur ce qui regarde les bienfaits, il en parle avec prédilection; car il n'ignore pas que la bonté divine aime surtout à se manifester de la sorte. Aucun espoir de salut, si l'amour de Dieu pour les hommes n'eût pas été ce qu'il est; supposez sa bonté moins grande, et nous ne subsisterions plus. C'est pour cela qu'il disait : « C'est moi qui efface tes iniquités et qui te protége dans tes péchés. » *Isa.*, XLIII, 25.

« Le Seigneur est miséricordieux et clément. » Comme il fait ressortir l'ineffable bonté de Dieu pour les hommes! Non-seulement il a pitié de ceux qui pèchent, semble-t-il dire, mais encore, leur donnant une autre preuve non moins touchante de sa clémence, il se montre envers eux plein de longanimité, en leur donnant le temps de venir à résipiscence, et de joindre ainsi le concours de leur zèle à l'action de sa bonté pour accomplir l'œuvre de leur salut, et par là même les élever à la noble confiance d'une vie vertueuse. Ce n'est pas inutilement qu'après avoir dit que le Seigneur est miséricordieux, le Prophète ajoute qu'il est plein de miséricorde; il veut nous enseigner que cet attribut divin se refuse spécialement à toute mesure comme à toute expression. Lui-même cependant s'efforce de l'exprimer, autant qu'il est possible, dans la suite de ce texte : « Le Seigneur a pitié de tous ceux qui souffrent, et ses miséricordes sont par-dessus toutes ses œuvres. » Il a pitié de tous, sans en excepter les pécheurs, les hommes qui vivent dans le crime. En effet, les justes ne sont pas les seuls témoins de son amour, ni ceux qui se corrigent et font pénitence; tous les hommes sans exception, par les souffrances mêmes qu'ils endurent, proclament sa clémence et sa bonté. Voulez-vous des exemples? je vous les donnerai. Ce n'est pas pour Abel seul, c'est aussi pour Caïn; ce n'est pas pour Noé seul et sa famille, c'est encore pour ceux qui furent engloutis par le déluge, que Dieu se montra bon; car tout ce qu'il fait provient de sa miséricorde. Soyez attentifs, et vous verrez comment il se montra bon pour tous. Quelle bonté n'était-ce pas, je vous le demande, à l'égard de ce fratricide, d'un homme qui s'était rendu coupable d'un tel forfait, dont les mains s'étaient baignées dans le sang et qui s'était à ce point joué des lois divines, de lui infliger un châtiment où l'on pouvait voir une leçon plutôt qu'une peine, puisqu'il avait pour but de donner au coupable le temps d'expier son péché, tout en instruisant les autres par la vue de son infirmité? Quelle bonté n'était-ce pas, je vous le demande encore, à l'égard de cette génération si profondément corrompue et dont le mal était incurable, que n'avaient pu corriger ni les menaces ni les raisonnements, de l'arrêter dans le cours de ses désordres par la loi commune qui pèse sur le genre humain, par la plus douce de toutes les morts, en la faisant périr dans les eaux? La pensée du Prophète ne s'arrête pas même aux hommes, elle s'étend à tous les êtres visibles, à tous les genres d'animaux. Je dis plus, élevez-vous jusqu'aux rangs des anges et des archanges, et vous verrez éclater la même bonté, la même miséricorde : pas une œuvre de Dieu qui ne soit l'expression de son amour infini.

David le remarque lui-même, quand il dit après cela : « Que toutes vos œuvres, Seigneur, vous louent, et que vos saints vous bénissent. »

Qu'ils vous rendent grâces, qu'ils élèvent vers vous une hymne d'adoration, et les êtres qui possèdent la parole, et ceux qui ne la possèdent pas. Chacun de ces derniers, en effet, est constitué de telle manière qu'il bénit Dieu, sans pouvoir élever la voix, par sa seule nature ; il a pour interprètes les hommes qui le voient et qui le font servir à leur avantage : les êtres insensibles louent Dieu parce qu'ils sont, et les hommes le louent par ce qu'ils font, par le caractère de leur vie. C'est la leçon que le Prophète nous donne, en ajoutant : « Et que vos saints vous bénissent. » Il appelle saints les hommes fidèles à la loi de Dieu, ceux qui repoussent le mal et dont le cœur est inaccessible à l'iniquité. « Ils publieront la gloire de votre royaume. » Que veut-il dire par là? Ils proclameront que vous n'avez nul besoin des créatures, que vous êtes plein d'amour et de sollicitude pour les hommes, que les êtres soumis à votre empire sont l'objet d'un amour gratuit et ne peuvent rien faire pour vous, que votre lumière se dérobe à leurs regards, qu'ils ne sauraient exprimer ni comprendre votre substance. « Ils célèbreront votre pouvoir. » Ils chanteront votre force irrésistible, votre puissance infinie ; ce n'est pas que vous ayez besoin de ces hymnes et de ces louanges ; c'est pour leur propre bien et pour l'instruction des autres qu'ils vous louent. Ils amèneront ainsi leurs semblables à vous chanter avec eux. Ecoutez encore le Prophète : « Pour manifester votre puissance aux enfants des hommes, la gloire et les splendeurs de votre règne. » C'est bien nous faire voir que le Seigneur accepte nos louanges pour que les autres soient instruits de sa grandeur. Grande est donc la puissance de Dieu, grande est sa gloire, ineffable est sa majesté ; elle ne défie pas seulement toute parole, elle triomphe encore de tout pensée. Et cependant, toute grande, toute ineffable qu'elle est, il faut des bouches qui la proclament à cause de l'ignorance de la plupart des mortels. Le soleil est bien le plus éclatant de tous les astres ; mais ceux dont les yeux sont malades ne jouissent pas de sa clarté : la providence de Dieu l'emporte en éclat sur le soleil lui-même ; mais ceux dont la raison est pervertie, dont les oreilles sont fermées, ne sauraient la reconnaître si le zèle ne les en instruit pas.

4. Voilà donc un enseignement qu'il faut sans cesse leur prodiguer. Après avoir parlé de la gloire et de la magnificence du règne de Dieu, le Prophète juge qu'il n'en a pas assez dit ; il y revient, il tâche d'exprimer, autant qu'il est en lui, ce qu'est cette gloire divine : « Votre règne, s'écrie-t-il, est un règne de tous les siècles. » Il ne se renferme pas dans le présent, il s'étend à l'avenir ; car c'est un règne sans limites, infini, ayant pour domaine l'éternité. « Et votre domination ira de génération en génération. » Cela veut toujours dire qu'elle n'aura pas de fin, qu'elle embrasse tous les êtres et tous les siècles, qu'elle subsiste partout et à jamais. « Le Seigneur est fidèle dans toutes ses paroles, et saint dans toutes ses œuvres. » Après avoir proclamé la grandeur infinie et l'inébranlable stabilité de son règne, le Prophète rend encore hommage à la stabilité de sa parole. « Le Seigneur est fidèle ; » rien ne saurait ébranler sa vérité. Or, s'il est ainsi fidèle, tout ce qu'il a dit s'accomplira. Autant son règne est à l'abri de toute secousse et de tout changement, autant sa parole est à l'abri de toute défaillance ; ni celui-là ni celle-ci ne chancelleront jamais ; et dire que la parole ne chancelle pas, c'est affirmer tout ce qu'elle annonce. Pourrait-on citer une chose qui ne se serait pas réalisée, cela même est une preuve de sa vérité : « Soudain je parlerai contre une nation et contre un royaume, pour annoncer leur renversement et leur totale destruction ; mais, s'ils font pénitence de leurs désordres, moi aussi je me repentirai de mes menaces. » La même chose a eu lieu pour les bons : « Je leur annoncerai des biens, ajoute-t-il, mais, s'ils changent de conduite, moi aussi je changerai ce que j'aurai dit. » *Jerem.*, XVIII, 7-10. « Il est saint dans toutes ses œuvres. » Qu'est-ce à dire, saint? Irréprochable, droit, pur, infiniment supérieur à toute accusation comme à toute souillure.

« Le Seigneur relève tous ceux qui tombent et rétablit tous ceux qui sont brisés. » Le Prophète a donc attesté la grandeur du règne de

Dieu, la vérité de sa parole, l'inaltérable pureté de sa conduite, sa gloire et sa splendeur; maintenant il parle de nouveau de sa clémence, qui fait par-dessus tout la gloire de son règne : il nous le représente donc soutenant ceux qui sont encore debout, prévenant la chute de ceux qui sont sur le point de tomber, relevant enfin ceux qui sont déjà à terre; et, ce qu'il y a de plus admirable, ce n'est pas à celui-ci ou à celui-là, c'est à tous qu'il accorde une telle grâce, à tous, sans en excepter les esclaves, les pauvres, les hommes de la dernière condition. Il est le Seigneur de tous, il ne saurait passer à côté d'un homme tombé, ni fermer les yeux sur celui qui chancelle. Ce qu'il a fait pour l'humanité tout entière, il le fait pour chaque homme en particulier. S'il en est parmi les déchus qui ne se relèvent pas, ce n'est pas que son secours leur manque, c'est qu'ils ne veulent pas en profiter. Judas lui-même, après sa chute horrible, Dieu l'aurait relevé, il ne négligea rien dans ce but; c'est le coupable qui ne voulut pas. La main divine releva David et l'affermit dans la justice; elle retint Pierre qui menaçait de tomber. Voici de quelle manière : « Simon, Simon, Satan a demandé que vous lui fussiez livré pour vous passer au crible; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille jamais. » *Luc.*, XXII, 31-32.

Le Prophète passe ensuite à un autre genre de bienfaits; car les soins de la Providence sont multiples èt divers. « Les yeux de tous espèrent en vous, Seigneur, et vous donnez à tous leur nourriture dans le temps opportun. » Avez-vous remarqué toutes ses œuvres? L'Evangile a dit : « Il fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes. » *Matth.*, v, 45. C'est la même pensée que nous voyons ici : « Et vous donnez à tous leur nourriture dans le temps opportun. » Ce n'est pas précisément la pluie, la terre ou l'air, c'est l'ordre même de Dieu qui produit les moissons et les fruits. « Dans le temps opportun, » dit le Prophète, pour nous rappeler que toute chose a son temps déterminé, que les productions de la terre changent avec les saisons. Rien ne manifeste d'une manière plus évidente la sagesse de Dieu, que cette attention à ne pas nous donner tout en même temps, à distribuer nos ressources dans tous le cours de l'année, pour que le laboureur ait des moments de trève et que les fruits de ses labeurs ne périssent pas. Cette expression, « dans le temps opportun, » ou bien veut dire que chaque chose a son temps déterminé, comme nous l'avons interprété déjà, ou bien signifie que Dieu donne leur nourriture à ceux qui sont dans le besoin. Comment le Prophète a-t-il pu dire, me demandera-t-on : « Les yeux de tous espèrent en vous? » Car enfin beaucoup prétendent que tout dépend du hasard : ainsi pensent et parlent les impies. — Le Prophète veut seulement parler de la nature même des choses, comme lorsqu'il dit ailleurs : « Aux petits des corbeaux qui l'invoquent, » *Psalm.* CXLVI, 9, bien que les êtres privés de raison ne puissent invoquer Dieu. Il dit encore ailleurs : « Les petits des lions rugissent, appelant la proie et demandant à Dieu leur nourriture. » *Psalm.* CIII, 21. Ils ne demandent rien, eux non plus, n'ayant pas la raison en partage. C'est toujours de la nature des choses que le Prophète entend parler : il n'attribue pas aux animaux une pensée délibérée, il fait allusion à l'irrésistible instinct de la nature.

Pourquoi les changements dans la nature.

« Vous ouvrez votre main et vous comblez tout animal de vos bienfaits. » Il appelle main l'action par laquelle Dieu nous fournit son secours; c'est toujours nous enseigner que les fruits de la terre proviennent, non de la force des éléments, mais de la divine Providence. Nous y voyons encore l'admirable facilité de cette action : « Vous ouvrez votre main, » vous n'avez qu'à l'ouvrir. Comme les hommes d'alors, laissant de côté la cause première de tous les êtres, adoraient l'air et le soleil, parce qu'ils y reconnaissaient le principe de tous les fruits, le Roi-prophète s'efforce de les ramener au principe suprême, à la cause universelle, au Seigneur; et c'est pour cela qu'il revient sans cesse à de tels enseignements, qu'il nous montre tous les biens découlant de la main de Dieu, de sa bonté paternelle.

5. Il comble tout animal de ses bénédictions ou de ses bienfaits, est-il dit encore, parce qu'il traite chaque animal selon les vues de sa pro-

vidence, de la manière qu'il juge convenable ; il ne se borne pas à donner les aliments, il les distribue selon la nature et les besoins des diverses espèces. Expliquons encore cela : vous donnez aux bêtes, aux hommes, à tous, ce qui convient et suffit à chacun ; vous ne donnez pas seulement, vous remplissez, si bien que rien ne manque. Voilà le sens de ces mots : « Vous comblez tout animal de vos bienfaits. » Puis il continue : « Juste est le Seigneur dans toutes ses voies, et saint dans toutes ses œuvres. » Il appelle voies du Seigneur la conduite de sa providence, la sollicitude avec laquelle il dispose tout l'univers. — Oui, toutes ses œuvres sont des hymnes de louange, des miracles d'amour; elles ne fournissent aucun prétexte au blasphème, bien qu'il y ait tant de furieux et d'insensés. — Les œuvres de Dieu sont donc telles, qu'elles brillent et resplendissent, qu'elles vont proclamant partout la prévoyante bonté, la clémence, la justice et la sainteté de celui qui les a faites.

« Le Seigneur est près de tous ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent dans la vérité. » C'est ici une autre manifestation de la Providence divine et la source de tous les biens. Après avoir signalé ceux que Dieu répand sur tous les hommes en général, même sur les infidèles, comme les moissons et les pluies, l'auteur sacré parle des bienfaits accordés aux fidèles seuls. Quels sont ces bienfaits? Que Dieu soit près de ceux qui le servent, qu'il les couvre de sa protection, qu'il ait pour eux des soins particuliers, une bienveillance spéciale, un amour de prédilection, des faveurs que les autres ignorent. « Il accomplira la volonté de ceux qui le craignent, il exaucera leurs prières, il les sauvera. » Quelqu'un me dira peut-être : Mais Paul voulait que l'ange de Satan s'éloignât de lui, c'est-à-dire la tentation, les tribulations, les embûches; et Dieu ne se rendit pas à ses vœux. — Il fit mieux que cela : dès que l'Apôtre eut compris qu'il demandait des choses contraires à ses véritables intérêts, il se prit à désirer avec une ardeur extrême son bien réel; et ce nouveau sentiment était l'œuvre de Dieu. De là cette parole : « Je me trouve heureux dans les infirmités, dans les peines, dans les persécutions. » II *Cor.*, XII, 10. La volonté qu'il exprimait auparavant n'était qu'un effet de son ignorance; mais, quand il eut reconnu la volonté de Dieu, il y conforma désormais la sienne. Ce que Dieu veut, les âmes qui le craignent le veulent aussi, et, s'il arrive qu'elles veuillent autre chose par suite de la faiblesse humaine, elles se hâtent de revenir à de meilleurs sentiments.

« Le Seigneur protége tous ceux qui l'aiment; il dispersera tous les pécheurs. » Voilà le rôle important de sa providence : conserver, défendre, pourvoir à tout. Les pécheurs dont il s'agit dans ce texte sont ceux dont le mal est incurable, ceux qui refusent de se corriger. Si Dieu permet quelquefois que la mort frappe ceux qui l'aiment, c'est encore un effet de sa protection : Abel en est un exemple frappant. Leurs corps périssent; mais leurs âmes jettent un plus vif éclat; ils reprendront même leurs corps, qui seront alors devenus immortels. Quand il a donc exposé les diverses formes que revêt la prévoyance divine, autant du moins qu'il était en lui, quand il nous l'a montrée s'occupant de tous les hommes en général et de chaque homme en particulier, des justes et des pécheurs, de ceux qui chancellent et de ceux qui sont déjà tombés, la patience que Dieu met à raffermir les uns comme à relever les autres; le Prophète termine par un élan d'admiration et de louange : il appelle tout l'univers à bénir le Seigneur avec lui. « Ma bouche ne cessera de louer le Seigneur; et que toute chair bénisse son saint nom dans les siècles, et dans les siècles des siècles. » Dans la sainte ardeur qui l'anime, il convoque en même temps, et ceux qui sont comblés de bienfaits, et ceux qui subissent des châtiments, cette autre marque de la bonté divine, et non-seulement les hommes, mais encore les animaux, les éléments, toute la nature insensible, puisque tout est rempli de cette même bonté. Ne cessons donc jamais nous-mêmes de louer par nos paroles et par nos actes ce Dieu si bon, dont la bienveillance et l'amour embrassent tous les temps et tous les êtres; et nous obtiendrons les biens présents avec l'espé-

rance des biens à venir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXLV.

« Mon âme, loue le Seigneur. Je louerai le Seigneur durant ma vie; je chanterai mon Dieu tant que je resterai sur la terre. »

1. Il commence encore comme il avait fini, par la louange. Au fond, rien ne saurait mieux purifier le cœur. Mais la louange dont il parle est celle que les actes font éclater, comme je me plais à le redire. C'est bien celle que le Christ voulait aussi. « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16. Paul dit à son tour : « Glorifiez Dieu dans votre corps et dans votre âme. » I *Cor.*, vi, 20. Dans le psaume précédent le saint roi disait : « Je vous bénirai chaque jour de ma vie ; » et maintenant il dit : « Je chanterai mon Dieu tant que je resterai sur la terre. » *Psalm.* cxliv, 2. Après cela, poussé par le désir de voir encore une fois tous les hommes participer à ses hommages, il entre dans le détail des miséricordes du Seigneur; le feu dont il est enflammé lui fait parcourir l'univers entier pour les entraîner tous dans ses pieux cantiques. On ne saurait offrir à Dieu de plus magnifiques louanges, ni mieux le glorifier, qu'en cherchant de la sorte à sauver avec soi le plus d'hommes possible. « Ne mettez pas votre confiance dans les puissants, dans les enfants des hommes; en eux n'est pas le salut. » Une autre version porte : « En celui qui ne peut pas sauver. » Qu'ils écoutent ce conseil, qu'ils profitent de cette leçon, ceux dont les regards s'attachent aux secours humains, si vains et si fragiles.

Que signifient ces mots : « En eux n'est pas le salut? » Il n'est pas en leur pouvoir de se sauver eux-mêmes, ils n'ont pas la force de se défendre; sitôt que la mort survient, les voilà gisant plus muets que les pierres. Le Prophète exprime cette pensée quand il ajoute : « L'esprit de l'homme s'évanouira, et lui-même retournera dans la terre. En ce jour périront toutes ses pensées, » ou bien, d'après une autre version, « tous ses projets. » Or, voici la portée de ce langage : Celui qui ne peut pas se défendre lui-même, comment pourrait-il arracher les autres au danger? Rien n'est faible, rien n'est dénué de fondement comme une telle espérance. Nous le voyons par la nature même des choses. C'est pour cela que Paul disait de l'espérance qui repose sur Dieu : « Et l'espérance ne confond pas. » *Rom.*, v, 5. Mais ainsi ne vont pas les choses humaines; elles n'ont pas plus de consistance qu'une ombre.

Ne me dites donc pas : C'est un homme puissant. — Celui qui commande n'a rien de plus que le dernier des sujets; sa condition n'est pas moins incertaine. Devrais-je même vous étonner, j'ajoute que c'est précisément à cause de ce haut rang que vous ne devez pas reposer en lui vos espérances. De telles positions sont toujours les plus périlleuses. Supposez que cet homme n'éprouve aucun revers, peut-être est-il sujet à la colère, peut-être aussi son pouvoir le rendra-t-il ingrat et lui fera-t-il perdre la mémoire des services qui lui furent rendus. S'il est juste et reconnaissant, il court par là même plus de dangers qu'un simple particulier, il est entouré de piéges plus nombreux et plus funestes; sa défaite et sa chute sont d'autant plus probables qu'il a plus d'envieux. Que signifient donc les gardes qui l'entourent, tant de précautions pour sauvegarder sa vie? Comment un homme qui n'a pas de sécurité dans un peuple où règnent cependant l'ordre et les lois, qui vit au milieu de ses concitoyens comme au milieu des ennemis, toujours en sollicitude pour lui-même, pourrait-il sauver les autres? Comment un homme qui dans la paix éprouve de plus fortes terreurs qu'on n'en éprouve dans la guerre, pourrait-il mettre en sûreté l'existence d'autrui, la délivrer du danger? Beaucoup qui par eux-mêmes eussent pu couler des jours calmes et tranquilles, ont été pris comme dans un piége en se reposant sur de tels appuis : ils sont tom-

bés en même temps que tombaient leurs protecteurs, et c'étaient les gardes eux-mêmes qui souvent trahissaient ces derniers. Mais, plusieurs ayant le bonheur d'échapper à ces périls, le Prophète laisse tout cela de côté pour rappeler une chose qui, celle-là, n'est pas douteuse, la mort.—Je veux que tout vous succède, que votre protecteur soit reconnaissant et généreux; s'il vient à mourir quand il n'a pas encore accompli ses promesses, c'est une cruelle déception qu'il vous a ménagée, du moment où la durée de sa vie n'était pas égale à l'étendue de ses vœux.

Puisqu'il en est ainsi, et que cette disproportion n'est que trop évidente, avouez que vous avez mis votre espoir dans un bien faible auxiliaire. Ignorez-vous que beaucoup ont fait la triste expérience de cette vérité, que plus ils ont compté sur un secours aussi ruineux, plus leur chute a été désastreuse? Ai-je besoin de dire que les promesses s'en vont en fumée, lorsque celui qui les a faites, et qui seul pouvait les accomplir, a lui-même disparu? « Il retournera dans la terre d'où il est sorti. » S'il périt, à plus forte raison tout le reste. Voilà pourquoi la parole qui suit : « En ce jour-là périront toutes leurs pensées; » ce qui signifie non-seulement que les promesses seront sans effet, mais encore que l'auteur de ces promesses sera lui-même exterminé. Que fait après cela le Prophète? Quand il nous a détournés des secours humains, il nous montre un port assuré, une tour inexpugnable, et nous conseille de nous y réfugier. On ne saurait imaginer de conseil plus salutaire: éloigner des choses faibles pour conduire à celles que rien ne peut ébranler, détruire les illusions pour établir la vérité, repousser ce qui trompe pour présenter ce qui sert. « Heureux celui dont le Dieu de Jacob est le soutien, et dont l'espoir repose sur le Seigneur son Dieu. » Quelle effusion de lumière et d'amour! la béatitude renferme ici tous les biens, elle est l'objet d'une espérance inébranlable. Après avoir proclamé heureux celui qui met son espoir dans le Seigneur, il dit la puissance d'un tel auxiliaire: d'un côté, c'est un homme; de l'autre, c'est Dieu : celui-là va disparaître; celui-ci demeure à jamais. Il ne se borne pas à parler de Dieu, il nous donne encore ses œuvres pour garant de notre espoir : « Qui a fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils renferment. »

2. Si les œuvres de Dieu sont permanentes, à plus forte raison l'est-il lui-même, aussi bien que sa puissance; et c'est par ses œuvres qu'il se montre à nous sous ce même rapport. S'il a pour lui la durée et la puissance, n'aurait-il pas la volonté? C'est ce que beaucoup d'insensés osent dire. Mais voyez comme le Prophète dissipe ce soupçon. A peine a-t-il dit : « Qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, » qu'il ajoute : « Qui maintient la vérité dans tous les siècles, et rend justice aux opprimés. » Voici le sens de ces paroles : Il appartient à Dieu, c'est son œuvre par excellence, de venir au secours des opprimés, de ne pas oublier ceux qu'on persécute, de tendre la main à ceux qui sont entourés de piéges; et cela, pour toujours. C'est ce que signifie l'expression : « Dans tous les siècles. »

Voici maintenant la suite du psaume : « Il donne la nourriture à ceux qui ont faim. Le Seigneur délie ceux qui sont chargés de fers, le Seigneur rend sages les aveugles. » Une autre version dit : « Illumine. » « Le Seigneur relève ceux qui sont tombés, le Seigneur aime les justes, le Seigneur protége les étrangers, il prendra la veuve et l'orphelin sous sa défense, il bouleversera la route des pécheurs. » Avez-vous remarqué d'abord comme le Prophète nous montre la divine providence s'étendant à tout, mais s'appliquant en particulier à secourir les malheureux, à soulager la faim, à briser les chaînes? Tout cela cependant, les hommes le peuvent dans une certaine mesure; mais il n'en est plus ainsi de ce qui vient après : il corrige les vices de la nature elle-même, il relève ceux qui se sont brisés dans leur chute, il glorifie ceux qui brillent par leur vertu, il sauve les malheureux qu'on délaisse, il essuie les larmes et calme les douleurs des orphelins et des veuves. En ajoutant après cela : « Il aime les justes, » le Prophète nous fait voir que le Seigneur a porté secours aux autres uniquement en raison de leur malheur : ceux qu'il nourrit, il les

nourrit parce qu'ils ont faim, ce qui certes n'a pas de rapport avec la vertu; il délivre les captifs, parce qu'il a pitié de leurs chaînes, ce qui ne tient pas non plus à la vertu, mais à l'infortune; s'il éclaire les aveugles, c'est encore pour guérir leur infirmité, non pour récompenser leurs bonnes œuvres. Il en est de même de l'homme brisé par sa chute, de l'étranger, de l'orphelin et de la veuve. Or, si Dieu vient au secours des infortunés, à plus forte raison des amis de la vertu.

S'il est donc vrai que sa bienveillance égale son pouvoir, que tout est permanent en lui, qu'il accueille favorablement la vertu, qu'il a pitié de l'infortune, pourquoi ne laissez-vous pas de côté l'être faible et sujet à la mort, pour chercher un asile auprès de celui qui possède une force invincible, qui ne repousse jamais le malheur, qui le relève au contraire, qui peut tout ce qu'il veut? Examinez la fin de ce cantique, et voyez quelle en est la précision. Il ne dit pas que Dieu dispersera les pécheurs, mais bien qu'il dissipera leurs voies, c'est-à-dire leurs actes. Ce n'est pas la nature, en effet, c'est le vice qu'il a en horreur. « Le Seigneur régnera dans tous les siècles; ton Dieu régnera, ô Sion, de génération en génération. » La perpétuité de son règne, aussi bien que de son existence, ne saurait être révoquée en doute; et, s'il n'accorde pas ici-bas la récompense, il la réserve pour un monde meilleur.

Ne nous laissons donc pas abattre et troubler dans les épreuves, quand nous n'en voyons pas de sitôt la fin; reposons-nous sur le Seigneur du soin de les terminer. Si nous faisons quelque bien, ne demandons pas aussitôt notre récompense; encore en cela conformons-nous au bon plaisir de Dieu : plus il diffère, plus il donne avec magnificence. En toute occasion rendons-lui grâces et ne cessons de le louer. Ainsi nous passerons avec une pleine sécurité le temps de la vie présente, et nous acquerrons les biens ineffables de l'éternité, par la grâce et l'amour de N.-S. J.-C., à qui gloire et puissance, en même temps qu'au Père, principe sans principe, et au Saint-Esprit, source de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXLVI.

« Louez le Seigneur, parce qu'il fait bon de le louer. »

1. Plus haut, dans le cent quarante-quatrième psaume, le prophète a dit : « Grand est le Seigneur et digne de louanges infinies ; » 3, puis il a beaucoup parlé de la gloire de Dieu. Ici, c'est l'acte même de la louange qu'il proclame un bien, c'est le psaume qu'il nous montre comme une source intarissable de grâces. Il détache l'âme de la terre, il lui donne des ailes embrasées, il la tient à d'incomparables hauteurs. Voilà pourquoi Paul disait : « Chantez dans vos cœurs des hymnes et des psaumes au Seigneur. » *Ephes.*, v, 19. « Que la louange soit agréable à votre Dieu. » Une autre version porte : « Alleluia, parce qu'il est bon de chanter Dieu. » Pourquoi cette parole : « Que la louange soit agréable à votre Dieu ? » — Qu'elle soit favorablement accueillie; mais pour cela, pour que la louange soit réellement agréable à Dieu, il ne suffit pas que la voix chante, il y faut aussi la vie, la prière, la vigilance et l'amour. Pour moi, j'ai la pensée que ce psaume s'applique au retour de la captivité; c'est ce que me paraissent montrer les paroles qui suivent : « C'est le Seigneur qui relève les murs de Jérusalem; il réunira les restes dispersés d'Israël. » C'est bien Cyrus qui les renvoya dans leur patrie, mais sans avoir conscience de ce qu'il faisait; tout arrivait par la volonté divine. Un autre interprète dit simplement : « Le Seigneur bâtira..., » et remplace ensuite l'idée de dispersion par celle d'expulsion. Tout cela s'explique : ils ne furent pas tous ramenés à la fois; après l'ordre du retour, ils se réunirent peu à peu.

« C'est lui qui guérit ceux dont le cœur est broyé et qui bande leurs blessures. » Une autre version : « Toutes leurs fractures. » Comme le Prophète connaissait la fragilité de la vie, l'image du malheur et celle de la divine miséricorde sont invoquées de nouveau par lui. C'est en quelque sorte la fonction propre de Dieu de consoler ceux qui sont humiliés; Paul le dé-

signe comme étant celui « qui vivifie les morts, » *Rom.*, IV, 17, et qui de plus « appelle les choses qui ne sont pas, comme celles qui sont. » C'est encore la fonction propre de Dieu qu'il désigne, comme le Prophète quand il disait : « Qui guérit ceux dont le cœur est broyé, » nous montrant par là que, malgré notre indignité, du moment où nous sommes son œuvre, Dieu n'abandonnera pas ce qu'il a lui-même créé et sera toujours semblable à lui-même. Paul dit aussi : « Celui qui console les humbles nous a consolés. » II *Cor.*, VII, 6. Isaïe avait dit avant lui : « C'est lui qui donne la confiance à ceux dont l'âme est affaiblie. » *Isa.*, LVII, 15. David lui-même s'exprime ailleurs en ces termes : « Dieu ne méprisera pas un cœur contrit et humilié. » *Psalm.* L, 19. Voulez-vous obtenir les divines consolations? humiliez-vous, courbez votre intelligence.

Ce qui précède regarde la bienveillance de Dieu, sa libéralité, son amour pour les hommes; nous y voyons que c'est comme la fonction de sa providence de secourir ceux qui sont dans le malheur. Ce qui suit regarde sa puissance. « Il compte la multitude des astres; » il en sait le nombre. Comme il s'agissait d'une multitude dispersée et qui ne paraissait nulle part, c'est avec à-propos que l'auteur sacré choisit cet exemple, son intention étant de montrer que Dieu pouvait réunir sans peine son peuple dispersé, lui qui relève et console les affligés, lui qui compte exactement l'innombrable multitude des étoiles. — Il pourra donc aussi nous ramener et nous réunir tous, quoique nous devions égaler ce nombre, selon qu'il nous l'a promis. « Il leur donne à tous un nom. » Une autre version supprime le mot « leur. » Une autre encore porte : « Il les appellera tous par leur nom. » J'ai la conviction qu'il parle là des Israélites, et que le Roi-prophète exprime la même pensée qu'exprimera plus tard Isaïe : « Ne crains pas, Israël; je t'ai appelé des antres de la terre, et je t'ai dit : Tu es mon enfant. » *Isa.*, XLI, 9. Que signifie cette parole : « Il les appellera tous par leur nom? » — Aucun d'eux ne périra, il les ramènera tous jusqu'au dernier, comme lorsqu'on fait un appel nominal.

« Grand est le Seigneur que nous avons, grande est sa puissance. » Il venait de dire une chose étonnante, à savoir que Dieu réunirait de nouveau tant de milliers d'hommes dispersés sur la surface de la terre; il parle donc maintenant de sa puissance, afin de créer cette conviction dans l'âme des Juifs, que tout cela remplissait de trouble. « Et sa sagesse est au-dessus de toute pensée. » Ne demandez donc pas comment et par quels moyens il agit; car sa grandeur est infinie. C'est l'expression même d'un autre psaume : « Sa grandeur n'a pas de bornes. » *Psalm.* CXLIV, 3. Sa sagesse n'est pas moins infinie que sa grandeur. C'est pour cela qu'après avoir dit : « Grand est le Seigneur que nous avons, » le Prophète ajoute : « Et sa sagesse est au-dessus de toute pensée. » Sa science est également admirable; et de là cette expression : « La connaissance que vous avez de moi m'étonne; elle me domine, et je n'y puis résister. » *Psalm.* CXXXVIII, 6. Ses jugements aussi sont insondables; David le disait ailleurs : « Vos jugements sont un abîme sans fond. » *Psalm.* XXXV, 7.

2. En présence de cette grandeur, de cette puissance et de cette sagesse, ne cherchez donc pas comment s'accompliront ses desseins. « Le Seigneur accueille les hommes humbles et doux, il abaisse les pécheurs jusqu'à terre. » Pour que les insensés n'eussent pas à dire : Que nous importe à nous qu'il connaisse parfaitement tous les astres? le Prophète expose à nos yeux le soin que Dieu prend des hommes. Il ne dit même pas : Le Seigneur vient en aide aux hommes humbles et doux; il dit quelque chose de bien plus fort : « Il les accueille; » il les reçoit; c'est comme s'il parlait d'un tendre père; j'insiste sur cette expression : il les réchauffe, il les porte dans ses bras. Voyez-vous, encore une fois, combien sa puissance se montre irrésistible sous ce double aspect, et quand il s'agit d'élever les humbles, et quand il s'agit d'abaisser les superbes? Il humilie ces derniers, non d'une manière quelconque, mais au suprême degré, « jusqu'à terre, » selon l'expression du Psalmiste.

« Chantez au Seigneur un cantique de louanges. » Une autre version dit : « Racontez ses

louanges. » Après avoir donc signalé les œuvres de Dieu, le Prophète nous appelle de nouveau à célébrer sa gloire : « Chantez au Seigneur un cantique de louanges, » dans une sainte ardeur, avec des transports de reconnaissance. « Chantez notre Dieu sur la cithare. » D'après une autre version : « Sur la lyre. » « C'est lui qui couvre le ciel de nuées et qui prépare la pluie pour la terre. » L'auteur sacré n'a pas voulu qu'un insensé pût dire : Que me fait à moi ce qui se passe dans les régions célestes ? Il se hâte donc d'ajouter ce qui touche à l'intérêt des hommes, en disant la raison pour laquelle Dieu couvre le ciel de nuées. — C'est pour toi, semble-t-il me dire, c'est pour te donner la pluie ; car la pluie est bien pour toi, elle enrichit tes prairies. — Remarquez encore sa sagesse : Il nous parle là des biens communs, de ceux qu'il donne à tous, et dont l'abondance doit certes fermer la bouche de l'impie. Or, s'il se montre aussi magnifique envers les infidèles, si pour eux il rassemble les nuées, fait tomber la pluie et féconde la terre, que ne fera-t-il pas pour vous, son peuple particulier ? « Il produit le foin sur les montagnes. » Remarquez une fois de plus l'étendue de sa providence : ce n'est pas seulement dans les terres cultivées, c'est encore sur les montagnes qu'il dispose une table abondante pour les animaux destinés au service de l'homme. Voilà pourquoi le Prophète ajoute : « Il donne leur nourriture aux bêtes de somme ainsi qu'aux petits des corbeaux, qui l'invoquent. » Nous apercevons ici la magnificence divine sous un autre aspect : ce n'est pas seulement aux animaux domestiques, à ces utiles serviteurs de l'homme, c'est encore aux bêtes sauvages que la nourriture est donnée : « Ainsi qu'aux petits des corbeaux, qui l'invoquent. » Si la Providence étend ses soins sur tous les animaux, sans en excepter ceux qui vivent loin de l'homme et qui ne lui sont d'aucun secours, combien plus n'aura-t-elle pas soin des hommes eux-mêmes, et particulièrement des hommes qui louent et chantent le Seigneur, et qui par là même sont appelés son peuple spécial, la portion de son héritage ? Puis, comme le Prophète parlait à des êtres faibles et désarmés, dénués de tout appui, voyez de quelle manière il les prémunit contre le trouble qui devait les saisir, et contre leur faiblesse même.

« Le Seigneur dédaigne celui qui se confie dans la force de son cheval ou dans la vitesse de ses pieds. Le Seigneur met sa complaisance en ceux qui le craignent, en ceux qui comptent sur sa miséricorde. » Ou bien, d'après une autre version : « Qui attendent sa miséricorde. » Si vous avez ces deux choses, dit-il, la crainte et l'espérance selon Dieu, vous obtiendrez sa bienveillance ; et, cette bienveillance vous étant acquise, vous l'emporterez sur tous ceux qui possèdent des chevaux et des armes. Ce qu'on exige de vous, c'est que vous ne tombiez ni dans l'abattement, ni dans le trouble, et que vous espériez en sa miséricorde ; la véritable espérance consiste à ne pas se déconcerter, à ne pas se décourager quand le secours se fait attendre. — C'est avec raison qu'il dit : « Sur sa miséricorde ; » car ils ne pouvaient pas compter sur leurs propres actions. — Quoique vous n'ayez donc pas de bonnes œuvres à faire valoir, si vous espérez seulement en sa miséricorde, vous serez l'objet de sa sollicitude et de sa protection. Puissions-nous tous obtenir cette faveur, par la grâce et l'amour de N.-S. J.-C., à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXLVII.

« Jérusalem, louez le Seigneur ; Sion, louez votre Dieu. »

1. Ce n'est pas à la ville, c'est aux habitants que le Prophète adresse évidemment la parole, agissant ici comme dans tout le reste de son livre. Il les conjure donc et les presse de rendre grâces à Dieu pour les bienfaits qu'ils ont reçus, et de mettre leur confiance, non dans la hauteur de leurs murailles ni dans la solidité de leurs bastions, mais dans sa prévoyante bonté. Ce principe posé, il poursuit en ces termes : « Car il a consolidé les serrures de tes portes, il a béni tes fils dans ton enceinte. » Que signifie cette expression : « Il a consolidé les serrures ? » Il t'a mise en sûreté, il t'a faite inex-

pugnable. « Il a béni tes fils, » il les a multipliés d'une manière admirable. Voilà un premier bienfait; en voici maintenant un second : « En toi, dans ton enceinte. » Ils ne sont ni divisés, ni dispersés, veut-il dire; c'est dans ton sein, sans s'éloigner de toi, qu'ils se sont ainsi multipliés.

Vient après cela une autre manifestation de la divine Providence : « Il t'a donné la paix pour frontières. » Il serait possible qu'ils eussent la sécurité au dedans et qu'ils fussent en aussi grand nombre, tandis qu'ils auraient à supporter la guerre. Eh bien, non; il déclare qu'ils seront à l'abri de tels dangers, que la ville n'en sera pas seule délivrée, que les frontières elles-mêmes en seront exemptes. Voyez déjà que de bienfaits. Le premier de tous et le plus grand se trouve renfermé dans cette parole : « Ton Dieu. » Cela dit tout en quelque sorte : Il t'a mise dans son intimité, il t'assure son héritage, et lui, Seigneur de tous les êtres sans exception, il veut être par excellence le tien; et c'est là, certes, la source de tous les biens. Celui qui vient immédiatement après, c'est la sécurité de la ville. Le troisième, c'est leur prodigieux accroissement. Le quatrième, c'est que non-seulement la ville, mais encore la nation tout entière soit à l'abri des guerres et des séditions; et ce n'est pas dans une circonstance ou dans une autre que ce bienfait est accordé, il dure sans cesse, comme l'indique assez le temps du verbe, qui est au présent, pour marquer une action permanente. Si parfois ce peuple eut des guerres à subir, ce n'est pas que Dieu l'eût abandonné, c'est que lui-même s'était éloigné de Dieu; car la divine Providence veillait constamment sur lui pour le protéger et le défendre, pour éloigner de lui toute division intestine et toute guerre étrangère. A ce dernier bienfait le Prophète en joint un autre, l'abondance des fruits de la terre, en saisissant encore cette occasion pour enseigner aux hommes qu'ils doivent attribuer cette abondance, non à la fécondité de la terre elle-même, ni à l'influence naturelle de l'air, mais à la prévoyante bonté du Créateur. Où voyons-nous briller cette bonté? Dans les mots qui suivent : « Il te rassasie de la graisse du froment. » Remarquez cette expression. Il ne se borne pas à dire : Du froment; il ajoute à ce mot celui de graisse, pour mieux montrer la prospérité dont ils jouiront. En disant la graisse du froment, c'est le choix qu'il veut dire, ce qu'il y a de plus pur et de plus parfait; car telle est la nature des dons de Dieu. Il leur promet donc qu'ils auront en abondance le meilleur froment : Dieu ne se contentera pas de le leur donner, il les en *rassasiera.*

« Il répand sa parole sur la terre. » Selon sa coutume, le Prophète passe des faveurs particulières aux bienfaits généraux, et réciproquement des bienfaits généraux aux faveurs particulières. Comme il avait dit : « Loue ton Dieu, » pour que la folie ne pût pas en induire qu'il était le Dieu des Juifs seuls, il se hâte de le montrer comme le Dieu de l'univers, dont la providence s'étend à toutes les contrées de la terre; et c'est pour cela que le chantre inspiré passe du particulier au général et célèbre cette providence universelle. A peine a-t-il dit : « Il répand sa parole sur toute la terre, qu'il ajoute : « Et sa parole court avec rapidité. » N'est-ce pas là nous apprendre que Dieu veille, non sur une seule contrée, mais sur la terre entière? La parole est prise ici pour la volonté même, pour l'action providentielle. Il en fait après cela ressortir la promptitude et l'énergie en nous la représentant avec des ailes rapides; et c'est d'une manière formelle qu'il parle de cette rapidité. Voici le sens de ce verset : Tout ce qu'il ordonne s'accomplit avec une merveilleuse célérité. Or il commande à toutes les créatures. Et que commande-t-il? Tout ce qui concourt à la conservation de notre vie, et, par conséquent, tout ce qui concerne l'heureuse disposition de l'air, la succession régulière des saisons.

Aussi poursuit-il en ces termes : « Il répand la neige comme des flocons de laine, et les frimas comme la cendre. » Un autre interprète dit : « La rosée condensée. » L'hébreu porte *Chephor*, *Chaëpher*. David continue : « Il accumule la glace comme les pains entassés. Qui se soutiendra devant le froid qu'il excite? » Dans une autre version, le chaud remplace ici

le froid. « Il enverra sa parole, et les glaces se fondront ; son esprit soufflera, et les eaux couleront. » Je vois là l'irrésistible, l'infinie puissance du Seigneur, puisqu'il crée ce qui n'existe pas encore et qu'il transforme à son gré les œuvres de ses mains.

Les lois de la nature, lorsqu'il plait à Dieu, sont renversées.

2. Un autre Prophète exprime formellement cette même pensée : « Il crée toutes les choses et les transforme. » *Amos*, v, 8. Quoique chaque chose soit renfermée dans les inflexibles limites de sa nature, quand il plaît à Dieu, ces limites sont renversées ; tout cède à sa volonté. Parfois il change les substances elles-mêmes ; parfois, laissant intacte la substance, il change simplement l'opération, de telle sorte que cette substance est dépouillée pour un instant des effets qui lui sont propres, et qu'elle produit des effets opposés. C'est ce que Dieu fit dans la fournaise de Babylone : il y avait là du feu, mais un feu qui ne brûlait pas, et qui semblait la plus douce rosée à ceux qu'on avait jetés dans la fournaise. C'était bien la mer que les Hébreux traversaient ; mais, au lieu de les engloutir, les ondes se tenaient plus solides que la pierre. C'était bien la terre que foulaient Dathan et Abiron, et cependant elle ne soutint pas le poids de leurs corps, elle les engloutit avec plus de facilité que la mer elle-même. La verge d'Aaron n'était plus qu'un bois sec, et voilà qu'elle produisit un fruit beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvait voir sur les arbres. L'ânesse de Balaam était par sa nature le plus stupide des animaux, et cela ne l'empêcha pas de se défendre avec plus de raison que n'aurait pu le faire l'homme le plus éclairé, auprès de celui qui la frappait. Daniel était entouré de lions, et ces lions se montrèrent aussi doux que des brebis, non que leur nature fût détruite, mais parce que leurs instincts étaient comprimés.

Nous voyons dans les créatures beaucoup d'autres changements non moins merveilleux. Parce qu'un prodige se reproduit tous les ans et s'offre communément à nos regards, n'allez pas le dédaigner. Quelle merveille n'est-ce pas, si vous savez le comprendre, qu'une même chose soit tantôt de la glace et tantôt de l'eau, que de telles transformations s'accomplissent d'une manière aussi rapide ? Ne voulant pas que l'ignorance puisse les attribuer à la force naturelle des éléments et n'y voir que l'action des causes matérielles, le Prophète élève notre pensée vers Celui qui les prescrit, et son cantique dès lors nous manifeste la volonté supérieure à laquelle tout obéit : « Il enverra sa parole, et la glace se fondra. » Sa parole, encore une fois, c'est l'expression de sa volonté ; le vent n'est donc que l'instrument, et Dieu, le créateur des vents, est l'auteur du phénomène. S'il parle des éléments et des changements qu'ils subissent, c'est pour apprendre aux Juifs, dont l'esprit grossier avait besoin d'être frappé par des objets sensibles, à remonter des phénomènes que la nature nous présente chaque année, à la puissance même de Dieu, qui peut avec tant de facilité modifier à son gré la forme des créatures et les faire passer d'un extrême à l'autre. De même que, la tempête étant déchaînée et les frimas sévissant avec fureur, il peut aisément ramener le calme et radoucir la température ; de même il peut sans effort rendre la paix à ceux qui sont tourmentés par la guerre, et rendre à leur patrie, comme à leur ancienne prospérité, ceux qui gémissaient dans les fers. Là ne s'arrête pas la portée de ce texte ; il renferme de plus un sens caché. Quel est-il ? C'est que les malheurs arrivés à ce peuple tournèrent à son avantage, furent pour lui la source d'un grand bien, comme les phénomènes dont nous parlons, tout pénibles qu'ils peuvent être, contribuent cependant au bonheur de notre vie. Le prophète ne s'appesantit pas même sur ces tristes images, il les tempère par de plus douces idées. Que signifieraient autrement les expressions qu'il emploie ? Au lieu de dire simplement : « Il répand la neige, » voilà qu'il ajoute : « Comme des flocons de laine. » Il ne dit pas non plus : « Et les frimas, » sans ajouter : « Comme la cendre. » Il ne se borne pas à dire enfin : « Il accumule la glace, » puisqu'il complète ainsi sa pensée : « Comme les pains entassés. » C'est la facilité de l'action divine et le but qu'elle poursuit que j'aperçois dans de semblables expressions.

« Il annonce sa doctrine à Jacob. » Un autre

dit : « Ses décrets; » un autre encore : « Ses ordres. » — « Ses justices et ses jugements à Israël. Il n'a pas agi de même (ou bien : il n'a pas fait la même chose) envers les autres nations; il ne leur a pas manifesté ses jugements. » Voyez comme des dispositions générales de la Providence il revient à ce qui regarde spécialement les Juifs, voulant ranimer ainsi leur zèle. Au commencement du psaume il a parlé des biens qui tombent sous les sens et qui servent à notre vie corporelle, tels que la sécurité, l'abondance, la paix : ici sa parole prend un tout autre essor, il touche à l'établissement de la loi, et par là même au plus grand de tous les bienfaits, puisqu'il a pour objet d'éloigner du vice, de conduire à la vertu, d'illuminer l'intelligence. C'est ce qui faisait dire à Moïse, dont le regard avait fouillé ce sujet dans tous les sens : « Quel est le peuple comparable à celui-ci? Quelle est la nation assez grande pour avoir un Dieu qui vive au milieu d'elle, comme le Seigneur notre Dieu, dans toutes les circonstances où nous l'invoquons? » *Deut.*, IV, 7. David dit à son tour : « Le Seigneur fait miséricorde et rend justice aux opprimés. Il a fait connaître ses voies à Moïse, ses volontés aux enfants d'Israël. » *Psalm.* CII, 6-7. Voici comment parle Jérémie : « Celui-là est notre Dieu, et nul autre à part lui ne sera compté pour rien. Il a découvert toutes les voies de la sagesse, et il les a transmises à Jacob son fils, à Israël son bien-aimé. » *Baruch.*, III, 36-37.

Quelqu'un dira peut-être : Mais puisqu'il ne les a pas révélées aux autres hommes, comment ceux-ci sont-ils punis? — A la vérité, que Dieu juge les hommes mêmes qui vécurent avant la loi et ceux qui pèchent n'importe dans quelle contrée de la terre, les paroles de Jésus-Christ ne nous permettent pas d'en douter : « La reine du Midi se lèvera, et condamnera cette génération. » Il venait de dire : « Les hommes de Ninive se lèveront, et condamneront cette génération. » *Matth.*, XII, 41-42. C'est bien nous dire ouvertement qu'eux aussi seront jugés, et qu'ils le seront pour leur gloire, tandis que d'autres trouveront là leur châtiment. Or, s'ils n'avaient pas appris les devoirs imposés aux hommes, comment pourraient-ils condamner les prévaricateurs? Comment le Sauveur aurait-il dit encore : « Le sang sera vengé, depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie? » *Matth.*, XXIII, 35. Et dans une autre circonstance : « Le sort des habitants de Sodome et de Gomorrhe sera moins intolérable? » *Matth.*, XI, 24. Ce qui veut dire évidemment qu'ils auront un supplice à subir, mais un supplice moins terrible que celui dont il s'agit. Ceux-là furent néanmoins assez fortement châtiés : que deviendront alors les autres?

3. Nous avons encore l'exemple des hommes engloutis par le déluge, et beaucoup d'autres, sans compter celui de Caïn. Paul enseigne ainsi la même doctrine : « La colère de Dieu éclate du haut du ciel sur toute impiété et sur l'iniquité des hommes qui retiennent la vérité dans l'injustice ; car ce qu'on peut connaître de Dieu, ils le voient en eux-mêmes. Dieu le leur a manifesté. Ce qu'il y a d'invisible en lui se révèle à notre intelligence par le spectacle de la création, qui est son œuvre; là rayonnent son éternelle puissance et sa divinité, de telle sorte que ces hommes sont inexcusables. » *Rom.*, I, 18-20. Il en vient ensuite à caractériser leur vie, montrant encore là le compte rigoureux qu'ils auront à rendre; puis il poursuit : « Comme ils ont connu la justice de Dieu, ceux qui commettent de telles choses sont dignes de mort; et non-seulement ceux qui les commettent, mais encore ceux qui donnent leur approbation aux coupables. Pensez-vous donc, ô homme, vous qui condamnez ceux qui se rendent ainsi coupables, et qui cependant commettez les mêmes actions, que vous échapperez au jugement de Dieu? Méprisez-vous les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa mansuétude, au point d'ignorer que la clémence de Dieu vous invite à faire pénitence? Par votre insensibilité et par l'impénitence de votre cœur, vous amassez sur votre tête un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres : la vie éternelle à ceux qui par la persévérance dans les bonnes œuvres cherchent la gloire, l'honneur et l'immortalité; et quant à ceux qui

par esprit de contradiction n'obéissent pas à la vérité, mais se laissent guider par l'injustice, il réserve sa colère et son indignation. Tribulation et angoisse sur l'âme de tout homme qui fait le mal, du Juif d'abord, du gentil ensuite. » *Rom.*, I, 32 et II, 3-9.

Tout cela nous montre clairement que tous les hommes qui furent jamais, même avant la loi, ont subi la peine de leurs péchés, et que tous ceux qui vécurent dans l'amour de la vertu et dans la fuite de l'impiété ont acquis la vraie béatitude. Or, comment ces deux choses auraient-elles été s'ils avaient ignoré quelles étaient leurs obligations? — Et s'ils les connaissaient, m'objectera-t-on peut-être, d'où vient qu'il est dit : « Il n'a pas agi de même envers toutes les nations, et il ne leur a pas manifesté ses jugements? » — Voulez-vous comprendre le sens de ces paroles, savoir ce que le Prophète a voulu dire? écoutez : Il n'a donné de loi écrite à aucun autre peuple ; mais tous avaient la loi naturelle gravée au-dedans d'eux-mêmes et qui leur faisait connaître le bien et le mal. En effet, au moment même où Dieu créa l'homme, il lui donna ce jugement incorruptible, cette lumière de la conscience qui doit guider la vie de chacun. Pour les Juifs, il leur donna de plus, les distinguant ainsi du reste des hommes, cette loi morale qui mettait sous leurs yeux les préceptes que tous avaient dans leur cœur. Aussi le Prophète ne dit-il pas que Dieu n'ait rien fait pour les autres nations; il dit seulement qu'il n'a rien fait de pareil : il ne leur a pas donné les tables de la loi, des livres inspirés, un législateur comme Moïse, ni les autres choses qui s'accomplirent sur le mont Sinaï; les Juifs seuls en furent favorisés par un heureux privilége; le reste du genre humain dut se contenter des prescriptions dictées par la conscience. C'est ce que Paul déclare également en ces termes : « Comme les nations n'ayant pas la loi font par l'impulsion de la nature ce que la loi prescrit, les hommes privés de ce secours sont eux-mêmes leur loi. » *Rom.*, II, 14. Voilà pourquoi les Juifs devront subir une plus grave condamnation, puisqu'en méconnaissant la loi naturelle, ils ont encore violé la loi écrite; et ce bienfait si grand que Dieu leur avait accordé est devenu pour eux, à cause de leur négligence, l'occasion d'un plus terrible châtiment.

La loi naturelle est gravée dans le cœur de tous les hommes.

Nous en avons assez dit sur le sens littéral du psaume ; si quelqu'un maintenant en désire l'explication anagogique, nous ne refusons pas d'entrer dans cette nouvelle voie, non certes pour ébranler la vérité historique, loin de nous cette pensée, mais pour offrir aux âmes zélées ce précieux avantage, autant du moins que le texte peut le comporter. « Jérusalem, loue le Seigneur; loue ton Dieu, Sion. » Paul connaît la Jérusalem céleste, puisqu'il dit : « La Jérusalem qui est là-haut possède la vraie liberté, elle est notre mère. » *Galat.*, IV, 26. Il sait aussi que l'Eglise est la véritable Sion; écoutez ses paroles : « Vous ne vous êtes pas approchés de la montagne visible que couvrent des tourbillons de feu et de fumée, qu'enveloppent le tonnerre et les éclairs; mais vous êtes venus à la cité de Sion, à l'Eglise des premiers-nés, dont les noms sont inscrits dans les cieux. » *Hebr.*, XII, 18 et seq. On peut donc, dans le sens anagogique, dire à celle-ci : « Jérusalem, loue le Seigneur; loue ton Dieu, Sion; car il a consolidé les serrures de tes portes, il a béni tes enfants en toi. » Il a fortifié l'Eglise bien mieux qu'il n'avait fortifié Jérusalem; et ce n'est pas avec des portes et des verroux, c'est avec sa croix elle-même, et par la manifestation de sa propre puissance. Voilà le rempart qu'il élève autour de la cité sainte, ce qui lui fait dire : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » *Matth.*, XVI, 18.

4. Au commencement, tous les monarques, les peuples et les cités, les phalanges des démons et le tyran des enfers à leur tête, mille autres ennemis se déchaînaient contre l'Eglise ; mais tous s'y brisèrent et périrent, tandis qu'elle n'a cessé de grandir au point de dépasser la hauteur même des cieux. « Il a béni tes enfants en toi. » De même que cette parole prononcée dès l'origine : « Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre, » *Genes.*, I, 28, a parcouru l'univers pour le féconder, de même en a-t-il été de celle-ci : « Allez, instruisez toutes les nations, » *Matth.*, XXVIII, 19, et de cette autre :

« Cet évangile sera prêché dans le monde entier. » *Matth.*, XXVI, 13. En effet, dans un très-petit espace de temps, l'ordre s'est accompli jusqu'aux derniers confins de la terre. C'est dans cette vue que le Sauveur disait encore : « Si le grain de froment ne tombe pas dans la terre et n'y meurt pas, il reste seul ; s'il meurt, au contraire, il produit des fruits abondants. » *Joan.*, XII, 24. Il ajoutait : « Quand je serai élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tout à moi. » *Ibid.*, 32. Tous les hommes sont primitivement venus d'un seul, et, la population augmentant selon les lois de la nature, ce fut l'affaire d'un grand nombre de siècles : au temps des apôtres, la multitude augmentait, non d'après les lois de la nature, mais selon le pouvoir de la grâce. Aussi, dans un jour trois mille, une autre fois cinq mille, puis des foules innombrables, et puis encore l'univers entier reçurent la vie nouvelle et formèrent une immense famille par cette merveilleuse régénération ; c'est par les faits que se manifestait la bénédiction qui leur avait été donnée : ils étaient nés de la grâce divine, « non du sang et par la volonté de la chair. » *Joan.*, I, 13.

« Il t'a donné la paix pour frontière. » C'est là surtout ce qu'on peut dire de l'Eglise. Chose qui frappe d'étonnement, elle jouissait de la paix au sein même de la guerre ; entourée d'embûches, elle vivait dans la sécurité. Voilà pourquoi Jésus disait : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix. » *Joan.*, XIV, 27. « Il te nourrit de la graisse du froment. » En appliquant le psaume à l'Eglise, on peut entendre cette parole de l'aliment spirituel que nous y trouvons, du pain de vie qui nous est donné. « Il envoie sa parole sur la terre, et sa parole court avec rapidité. » Quelle est la parole dont il est ici question, je vous le demande ? Celle dont les apôtres furent les ministres et qui parcourait l'univers comme portée sur des ailes rapides. C'est ce que David annonçait dans un autre psaume, quand il disait : « Le Seigneur donnera la parole aux infatigables messagers de la bonne nouvelle. » *Psalm.* LXVII, 12. Si quelqu'un était assez insensé pour révoquer en doute une telle interprétation, qu'il examine ce qui se passe dans les éléments : il verra comment la neige s'entasse avec rapidité, couvre la terre en quelques instants et dérobe subitement à nos regards tous les objets qui nous entourent. Eclairé qu'il était de l'esprit prophétique et cherchant dans la nature un terme de comparaison pour mettre dans tout son jour le sens anagogique de sa prophétie, il devait insister sur ces phénomènes naturels.

Voici donc ce qu'il a voulu dire : Il arrivera que la terre entière soit inondée par la parole de Dieu, mais de la manière la plus rapide, dans un temps extrêmement court. — Après cela, comme la seule nation des Juifs, à laquelle avaient été consacrés tant de soins et pendant tant de siècles, n'en était pas devenue meilleure, le Prophète veut répondre à la difficulté qui pourrait naître d'une telle considération : pour montrer comment les habitants de la terre entière seront en peu de temps ramenés au bien, il prend des exemples dans les choses de l'ordre naturel, la neige, les nuées, la glace, si remarquables par la promptitude avec laquelle elles viennent. Ne refusez donc pas de croire, bien qu'on vous annonce un si rapide changement dans les esprits. — Mais il en est beaucoup qui résisteront ? — Ceux-là même finiront par céder et laisseront le champ libre à la pensée divine. On peut bien supporter un froid léger ; mais, s'il acquiert un certain degré d'intensité, nul n'y résiste, tous sont domptés : à plus forte raison toutes les résistances devront-elles succomber devant la parole et l'ordre de Dieu. Il dépend de lui de changer les substances, d'en produire de nouvelles, de communiquer une telle force aux éléments que toute résistance devienne impossible. « Il annonce sa parole à Jacob, ses justices et ses jugements à Israël. » Vous ne vous trompez pas non plus, en interprétant dans un sens spirituel ces noms de Jacob et d'Israël ; entendez ce que dit l'Apôtre : « La paix sur vous et sur l'Israël de Dieu, » *Galat.*, VI, 16, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXLVIII.

« Louez le Seigneur du haut des cieux, louez-le dans les hauteurs célestes; louez-le, vous tous ses anges. »

1. C'est la coutume des saints, à cause de leur profonde reconnaissance, de convoquer un grand nombre d'autres cœurs quand ils vont bénir la miséricorde et célébrer les louanges de Dieu, pour les engager à partager avec eux ce glorieux office. C'est ce que firent les trois enfants dans la fournaise : ils invitaient toutes les créatures à célébrer le bienfait qu'ils avaient reçu, à rendre gloire au Seigneur. Voilà ce que fait aussi notre prophète, en appelant à lui l'une et l'autre création, le monde supérieur et le monde inférieur, les êtres visibles et les êtres intellectuels. Isaïe en use de même aussi, quand il dit : « Que les cieux se réjouissent, que la terre tressaille; car le Seigneur a eu pitié de son peuple. » *Isa.*, XLIX, 13. Et David lui-même chante ailleurs : « Lorsqu'Israël sortit de l'Egypte et la maison de Jacob, du milieu d'un peuple barbare, les montagnes bondirent comme des béliers, et les collines comme des agneaux. » *Psalm.* CXIII, 1-4. Isaïe dit encore : « Que les nuées nous versent la justice. » *Isa.*, XLV, 8. Sentant qu'ils ne suffiraient pas seuls à célébrer les louanges divines, ils se tournent de tous les côtés, pour que toutes les créatures prennent part à leurs pieux cantiques. C'est un trait qui se rencontre à chaque instant dans les psaumes : « Et que tous ses anges l'adorent, » est-il dit dans un autre endroit; et dans un autre : « Ceux-ci qui possèdent la puissance, ceux qui accomplissent sa volonté. » *Psalm.* XCVI, 7; CII, 20.

Réfutation des Manichéens.

De là résulte un autre enseignement. Lequel? Qu'il n'est pas possible, même aux insensés, d'admettre deux artisans du monde. Sans doute les créatures sont diverses, les substances ne se ressemblent pas; les unes sont matérielles et les autres spirituelles, celles-là visibles et celles-ci invisibles; il y a le monde des corps et le monde des esprits. Il ne faut pas cependant admettre deux artisans à cause de cette différence des œuvres. C'est pour cela que le Prophète ne forme qu'un chœur et qu'il donne à ce chœur un seul et même cantique : c'est aussi le même Dieu qui doit être loué par toute créature, par les voix réunies des deux créations, afin qu'on sache qu'il est l'unique artisan de l'une et de l'autre.

Il commence par la création supérieure en disant : « Louez-le, vous tous, ses anges; louez-le, vous toutes ses vertus. » Un autre exemplaire porte : « Ses armées. » Ainsi sont désignés les Chérubins et les Séraphins, les Dominations, les Principautés et les Puissances. C'est le propre d'une âme enflammée, c'est le signe d'un ardent amour, d'appeler tous les êtres à louer l'objet aimé : voilà comment agit un cœur qui trouve sa joie dans la pensée de Dieu, qui ne cesse d'admirer et de célébrer sa gloire, qui lui demeure toujours attaché. « Louez-le, soleil et lune; étoiles et vous toutes célestes clartés, louez-le. » Dans une autre version, il est dit : « Astres de lumière. » — « Louez-le, cieux des cieux, et que toutes les eaux qui sont au-dessus du firmament louent le nom du Seigneur. Car il a dit, et toutes ces choses ont été faites; il a commandé, et toutes ont été créées. Il les a établies pour les siècles et pour les siècles des siècles.... » « Pour qu'elles restent à jamais, » porte une variante. « Il a donné son ordre, et cet ordre ne passera pas. » D'où vient qu'après avoir dit quelques mots à peine des puissances célestes, il les abandonne aussitôt, et qu'en parlant des choses visibles, il prolonge volontiers son discours, il se plaît à les énumérer toutes, celles de là-haut et celles d'ici-bas? C'est parce que cet ordre de créatures était mieux connu de ses auditeurs, accessible qu'il est à tous les regards.

C'est aussi pour cela que Moïse, dont le livre commence par l'œuvre de Dieu, par la création du monde, ne dit rien, absolument rien, des créatures supérieures, et, partant du ciel et de la terre, parcourant ensuite le soleil, la lune, les plantes, les poissons, les oiseaux et les quadrupèdes, arrive enfin à l'homme. Les cieux des cieux ne signifient pas dans la langue du

Prophète qu'il y ait plusieurs cieux, puisque lui-même dit ailleurs « le ciel du ciel. » C'est une locution consacrée dans l'hébreu; voici ce que nous lisons dans un autre psaume : « Le ciel du ciel est au Seigneur; il a donné la terre aux enfants des hommes. » *Psalm.* CXIII, 16. Vous avez encore entendu Moïse disant que Dieu divisa les eaux, et plaça les unes au-dessous et les autres au-dessus du firmament qu'il avait établi au milieu de l'abîme, de telle sorte qu'une partie des eaux fût maintenue sur la voûte céleste. — Mais comment pourront louer Dieu, me dira-t-on peut-être, des créatures qui n'ont ni voix, ni langue, ni sentiment, ni pensée, à qui manquent à la fois l'organe et le principe de la parole? — C'est qu'il y a deux manières de louer : on ne loue pas seulement par la parole, on loue aussi par la vue; ajoutons un troisième mode de louanges, les œuvres et la vie. En effet, le silence parle quelquefois aussi haut que la parole elle-même, pour rendre gloire à Dieu; c'est ainsi que le Christ disait : « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, V, 16. Il avait été dit : « Je glorifierai ceux qui me glorifient. » I *Reg.*, II, 30. Il est sans doute une glorification dont la langue est l'organe, et voilà comment Moïse glorifiait Dieu en disant avec Marie : « Chantons une hymne au Seigneur; car il a magnifiquement fait éclater sa gloire. » *Exod.*, XV, 1.

Mais il est une glorification qui résulte de l'existence toute seule, selon ce que dit le prophète royal lui-même : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce la puissance de ses mains. » *Psalm.* XVIII, 1. De même ici la créature loue par sa beauté, par sa position, par sa grandeur, par sa nature, par les services qu'elle rend, les biens intarissables dont elle est le ministre. Lors donc qu'il dit : Louez le Seigneur, anges, vertus, ciel et terre, soleil, lune, étoiles, eaux supérieures, il veut dire par là que chacune de ces œuvres est digne de l'Ouvrier divin, respire sa puissance et sa sagesse. C'est ce que Moïse exprime par un mot au commencement : « Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et toutes étaient très-bonnes; » *Gen.*, I, 31; tellement bonnes qu'elles publient à jamais la gloire de leur Auteur, et qu'elles excitent à le louer celui qui les contemple.

2. Il appelle donc une louange la beauté des œuvres accomplies, parce que l'honneur en revient à celui qui les a faites. Voilà ce que Paul enseigne également : « Les choses invisibles de Dieu deviennent manifestes à notre intelligence par ses œuvres, par la création du monde; c'est ainsi que nous voyons son éternelle puissance et sa divinité. » *Rom.*, I, 20. Notre Prophète, après avoir parlé des créatures, en nous laissant le soin de comprendre par le seul aspect ce qu'elles renferment de beauté, de grandeur et d'utilité, remonte à la source même de ces avantages, quand il ajoute : « Il a dit, et toutes ces choses ont été faites; il a commandé, et toutes ont été créées. Il les a établies pour les siècles, et pour les siècles des siècles. Il a donné son ordre, et cet ordre ne passera pas. » Qu'elles soient belles et merveilleuses, c'est du ressort des yeux; qu'elles aient un créateur, qu'elles ne viennent pas d'elles-mêmes, qu'elles soient produites d'ailleurs, on pourrait le déduire du texte lui-même bien compris. Si quelqu'un toutefois conservait à cet égard quelque doute, qu'il apprenne de moi qu'elles sont les résultats d'une pensée créatrice et qu'une providence attentive veille sur elles. — En effet, on peut distinguer là deux choses, ou plutôt trois, quatre même, à vouloir examiner le texte de près : qu'elles sont créées, qu'elles ont été tirées du néant, que Dieu les a faites sans aucun effort, qu'il les gouverne enfin après les avoir faites. La facilité de la création brille dans cette parole : « Il a dit... »

Le monde a été créé.

Voici comment Paul s'exprime à son tour : « Il vivifie les morts, il nomme ce qui n'est pas, tout comme ce qui est. » *Rom.*, IV, 17. Nommer, pour lui, c'est assez; on ne saurait agir avec une facilité plus grande. Qu'il gouverne ensuite ce qu'il a lui-même créé, le Prophète nous le déclare d'une manière non moins expresse en ajoutant : « Il les a établies pour les siècles, et pour les siècles des siècles. Il a donné son ordre, et cet ordre ne passera pas. » Remarquez encore quelle puissance et quelle autorité respirent



dans ces paroles; le décret porté par Dieu, cet ordre qu'il donne, ce sont des expressions empruntées à notre langage humain pour rendre l'action divine. Il ne vous est pas plus facile de dire une chose ou de la commander, qu'à Dieu de tirer un être du néant et de le gouverner après l'avoir fait. Que dis-je? Cette comparaison est même trop faible; il n'est pas en notre pouvoir de dire avec quelle facilité l'acte créateur s'est accompli. Ce qu'il y a d'admirable encore, ce n'est pas seulement que Dieu gouverne tout, que les limites de chaque nature demeurent inébranlables; c'est aussi que les siècles s'écoulent sans y rien changer. Que de temps déjà! Et nulle confusion ne s'est produite dans les créatures : la mer n'a pas envahi la terre, le soleil éclaire sans brûler, le firmament demeure inébranlable, ni le jour ni la nuit n'ont franchi les limites qui les séparent, il en est de même des saisons et de tout, en un mot. Chaque chose, soit là-haut, soit ici-bas, a gardé invariablement sa place, et parfaitement respecté les bornes qui lui furent imposées. Après avoir parlé des corps célestes, le Prophète passe à ceux qui sont sur la terre : il poursuit la marche qu'il s'est tracée; car, des êtres qui sont au-dessus des cieux, il était d'abord descendu à ceux qui forment le ciel même, et maintenant il descend du ciel sur la terre.

Les limites de la nature sont inébranlables.

Comme il y a des hommes qui prétendent que les choses qui brillent au ciel sont dignes à la vérité de l'Artisan suprême, mais qu'il n'en est plus ainsi de celles qui sont sur la terre et parmi lesquelles se trouvent les scorpions, les dragons et tant d'autres races de bêtes dangereuses, tout comme les arbres qui ne donnent aucun fruit; le Prophète semble vouloir répondre à ces fausses idées, en donnant une telle direction à son cantique. Voyez ce qu'il fait : il laisse de côté les choses dont nul ne conteste l'utilité, les brebis et les bœufs, si nécessaires à l'homme, comme l'expérience le prouve, les ânes, les chameaux, et tous les animaux qui partagent ou prennent sur eux nos fatigues; il en vient immédiatement à ce qui ne semble nous procurer aucun avantage, et voilà qu'il met sous nos yeux l'image des dragons, la partie de la mer où ne s'aventurent pas les vaisseaux, les choses mêmes qui paraissent nuisibles, le feu, la grêle, la neige et la glace, puis les arbres stériles et les montagnes; il quitte les plaines fécondées par les travaux des laboureurs, qui se couvrent de moissons et de fruits, pour en appeler aux montagnes, aux lieux escarpés et déserts, à toute sorte de reptiles. Ecoutez plutôt ses propres expressions.

Après avoir dit : « Il a donné son ordre, et cet ordre ne passera pas, » il ajoute : « Louez le Seigneur, habitants de la terre; vous dragons, et vous abîmes; feu, grêle, neige, glace, souffle des tempêtes, instruments de sa parole. » Dans une variante on lit : « Vent du typhon. » — « Montagnes et collines, vous tous, arbres fruitiers et cèdres, bêtes sauvages, troupeaux de toute espèce, reptiles, oiseaux qui volez dans l'air. » D'où vient qu'il s'appesantit ainsi sur ce sujet? C'est pour mieux nous montrer, par une telle abondance, la bonté prévoyante de Dieu. Si les choses qui paraissent inutiles ou même nuisibles à la nature humaine, sont tellement utiles et bonnes au fond qu'elles chantent la gloire du Seigneur et publient ses louanges par cela même qu'elles sont, que devez-vous penser des autres? Mais, si vous le voulez bien, voyons chaque chose énumérée. « Vous dragons, dit-il, et vous abîmes. » Ce sont les cétacés qu'il appelle ici dragons, comme du reste il l'avait fait dans un autre psaume : « Ce dragon, que vous avez formé pour se jouer dans les eaux. » *Psal.* CIII, 26. On peut voir, en beaucoup d'autres endroits, ce même nom appliqué de la même manière.

3. Et comment cet animal loue-t-il celui qui l'a créé? me dira-t-on peut-être. — Et pourquoi ne le louerait-il pas? En voyant la grandeur et l'organisation de son corps, que le livre de Job décrit d'une manière si parfaite, comment n'admireriez-vous pas l'Artisan suprême, l'auteur d'un tel animal? Sa grandeur n'est pas la seule chose qui frappe; ce qui frappe encore, c'est qu'une partie de la mer lui soit réservée, où l'homme ne saurait conduire ses vaisseaux. Et lui-même, chose non moins admirable, ne sort pas des frontières de son empire, bien qu'il

soit le plus indomptable et de beaucoup le plus grand des animaux ; il se tient dans les régions qui lui furent assignées, et, non content de respecter la terre, les contrées habitables, il n'envahit même pas la partie navigable de la mer, il n'extermine pas les autres poissons ; il sait jusqu'où vont ses droits et sa demeure. L'abîme avec ses mystérieuses profondeurs n'est pas moins digne de notre admiration. Ce que nous observons dans l'animal, nous pouvons l'observer aussi par rapport à la mer. Quelque impétueux que soient les vents qui la soulèvent, et malgré l'immensité de ses réservoirs, elle ne sort pas de ses bornes, elle n'envahit pas la terre voisine ; on la dirait retenue par d'indissolubles liens, alors toutefois que les eaux sont indomptables de leur nature. Avec une telle immensité, avec une telle violence, comprenez-vous combien c'est une chose admirable qu'elle n'écoute pas les aveugles instincts de sa force irrésistible et qu'elle ne quitte pas le lieu qui lui fut assigné, qu'elle respecte aussi parfaitement l'ordre au sein même du désordre ?

Réfléchissez là-dessus, et vous y trouverez un nouveau motif de louer Dieu, de célébrer sa puissance et sa sagesse, l'efficacité et l'étendue de son empire. Les autres choses mentionnées nous offriraient un égal sujet de méditation ; mais celui qui les a faites pourrait seul les expliquer. De là ce langage de l'Ecclésiastique : « Ne dites pas : Pourquoi ceci, à quoi bon cela? Chaque chose a son but dans la pensée divine. » *Eccli.*, XXXIX, 2. « Le feu, la grêle, la neige, la glace, le souffle des tempêtes, qui sont les instruments de sa parole. » Ceci présente un développement de ce qui a été déjà dit. Dans le psaume précédent, le prophète admirait la promptitude avec laquelle la neige couvrait toute la surface de la terre, la formation de la glace et les changements dont elle nous offre l'aspect. Ici nous voyons ce qui n'était pas arrivé à l'existence s'y maintenir, remplir un office dans la création, et, quoique dénué de toute intelligence, accomplir avec une docilité parfaite les ordres du Créateur, souvent même un ordre contraire à la nature de l'agent, comme cela eut lieu dans la fournaise de Babylone, où le feu répandait une douce rosée sans cesser de brûler. — Est-ce que cela, me dira-t-on, mérite des actions de grâces ? — Et beaucoup certes. Dieu doit être également loué, qu'il punisse ou qu'il pardonne ; car sa providence et sa bonté s'exercent également de ces deux manières. Les hommes sont guidés dans ce double office tantôt par la bonté, tantôt par la haine et la colère : Dieu l'est constamment par l'amour. Il faut donc le louer avec la même effusion, et lorsqu'il place Adam dans le paradis, et lorsqu'il l'en rejette ; il faut le bénir non-seulement parce qu'il donne le royaume, mais parce qu'il condamne à la géhenne ; car il l'a faite et il nous a menacés pour nous éloigner du vice.

Nous respectons la conduite du médecin, soit qu'il permette la nourriture au malade, soit qu'il l'exténue par la privation, qu'il le laisse sortir sur la place publique ou qu'il le tienne renfermé dans sa maison, qu'il applique des liniments ou qu'il emploie le fer et le feu, par la raison que ces moyens, tout contraires qu'ils sont, tendent au même but : ainsi devons-nous louer Dieu en toute chose, et beaucoup plus encore, puisqu'il est Dieu et que le médecin n'est qu'un homme. Ajoutez que celui-ci se trompe souvent dans ses prévisions, tandis que la sagesse et la bonté de Dieu ne manquent jamais leur effet. La grêle et le feu ne furent pas uniquement une punition ; ils ont fréquemment délivré du supplice, mis fin à la guerre, repoussé les invasions des ennemis. Ne savez-vous pas quels miracles furent jadis opérés en Egypte par le moyen de ces éléments ? Et les Juifs n'ont pas été seuls à l'éprouver ; notre génération elle-même en a fait l'expérience. Telle est la puissance de Celui qui le veut, que les merveilles dont les anges, ces esprits purs, ces puissances supérieures, ont quelquefois été les ministres, il les a souvent opérées par des instruments insensibles ; de telle sorte que, lorsque l'ange intervient, ce n'est pas à lui qu'on peut en attribuer l'action, mais bien à Celui dont il exécute les ordres. Un ange arrête une guerre ? La grêle l'arrête aussi. Un ange tue les premiers-nés ? La mer en courroux extermine

tout un peuple. Rendez donc grâces en toute chose à la bonté de Dieu. « Montagnes et collines, arbres fruitiers et cèdres, bètes sauvages et troupeaux de tout genre, reptiles, oiseaux qui volez dans l'air. »

Voyez comme il se plaît à parler surtout des choses réputées les plus inutiles, des montagnes, des bois, des collines, des bêtes sauvages, des reptiles, des arbres qui ne donnent pas de fruit. Les arbres fruitiers sont évidemment utiles, comme le sont aussi les fertiles campagnes et les animaux domestiques; mais les autres arbres, les serpents et les montagnes, quelle en est l'utilité? me direz-vous peut-être. — Une très-grande, certes, et qui touche de près à notre vie. Les montagnes, les collines et les bois nous fournissent les matériaux nécessaires pour bâtir nos maisons : supposez que tout cela nous manque, et le genre humain viendrait à périr. Si les champs propres à la culture sont indispensables à notre alimentation, le bois et la pierre ne le sont pas moins pour la construction de nos demeures et tant d'autres usages qu'on ne peut énumérer.

Utilité des serpents, des dragons et des lions.

4. Mais les serpents, dites-vous, les scorpions, les dragons et les lions, en quoi sont-ils utiles à notre vie, quel est le bien que nous en retirons? — Un bien multiple, au-dessus de toute expression : ces animaux ne nous sont pas moins utiles que les animaux domestiques. Ces derniers servent à nos besoins corporels; les premiers nous inspirent une crainte salutaire, nous excitent à la pratique de la vertu, nous forment à la lutte, nous rappellent sans cesse le péché de nos premiers parents, nous montrent de quels maux la désobéissance est la cause. Primitivement l'homme ne tremblait pas devant ces animaux, et, bien loin de les fuir, il leur donnait ses ordres et ses caresses. Dieu les amena devant Adam, et celui-ci leur imposa le nom qui leur convenait. Le serpent s'entretient avec Eve, et la femme ne recule pas; mais, quand l'ordre divin fut transgressé, la désobéissance commise, l'homme perdit beaucoup de sa dignité. Donc, à la vue d'un lion, à la vue d'un serpent, souvenez-vous de ce qui vous fut enseigné, et ce n'est pas une légère leçon de philosophie que vous aurez puisée dans cette vue. Souvenez-vous aussi de Daniel et du mépris qu'il témoigna pour ces animaux terribles, l'homme primitif ayant en quelque sorte reparu en lui; rappelez-vous aussi Paul et la vipère : tout cela vous inspirera plus de vigilance et de zèle pour vos intérêts spirituels. Ces animaux nous offrent encore un autre genre d'utilité, en nous faisant admirer une attention spéciale de la divine Providence. En quoi consiste cette attention? En ce que Dieu leur a fixé pour séjour des lieux éloignés de nos villes, les déserts : comme ils causent tant de frayeur, ils ne viennent pas au milieu de nos demeures, ils ne se précipitent pas sur les habitants des cités; ils ont leurs solitudes, cette sorte d'empire, si propre à leur genre de vie, qui leur fut assigné dès l'origine. Quand vous dormez, eux parcourent leur désert.

C'est l'image que le Prophète nous présente dans un autre psaume : « Vous envoyez les ténèbres, et la nuit se fait; à travers ses ombres passeront toutes les bêtes de la forêt. » *Psalm.* CIII, 20. Vous le voyez, il vous reste quelques vestiges de votre ancienne royauté, vestiges bien mutilés sans doute, mais qui parlent encore de votre noblesse. Ces animaux sont comme des serviteurs confinés dans un endroit à l'écart, et même séparés de nous par les heures; si vous n'allez pas les tourmenter, ils ne viendront pas contre vous, ils se tiendront dans leurs solitudes. Vous irriter et vous affliger de ce que les bêtes sauvages existent, ce serait de la folie. Ayez une conduite irréprochable, et vous n'en aurez rien à souffrir; si quelquefois cependant elles vous nuisent, reconnaissez que les hommes vous nuisent plus souvent et plus gravement encore. Oui, l'homme est pire qu'une bête féroce : celle-ci du moins ne cache pas sa férocité, tandis que celui-là couvre sa malice du masque de la bonté, ce qui fait qu'on ne saurait se garder de ses atteintes. Du reste, je le répète, si vous possédez la vertu, ni la bête ni l'homme ne peuvent vous faire aucun mal, ils seront même pour vous l'occasion d'un grand bien. Et que dis-je, la bête ou l'homme? Mais le diable lui-même, bien loin de nuire à Job, lui procura mille couronnes.

Que dis-je, encore une fois, la bête ou l'homme? Mais les éléments mêmes dont vous êtes composé, les humeurs qui circulent dans votre corps vous seront beaucoup plus nuisibles, si vous ne prenez aucune précaution pour en corriger les excès ou la surabondance; tant est nécessaire en tout la vigilance de l'âme. Si vous êtes négligent, vous subirez les plus graves dommages; si vous êtes, au contraire, attentif et vigilant, vous obtiendrez de précieux avantages : tout dépend de votre libre choix. Ce que la neige, le feu, le vent sont dans le monde, le flegme, le sang, la bile le sont dans notre corps : il faut tout diriger avec intelligence, pour y trouver un bien et n'en éprouver aucun préjudice. Et que parlé-je du corps? l'âme elle-même est sujette à des passions qui deviennent de véritables maladies si vous leur abandonnez les rênes, et qui sont de puissants auxiliaires si vous les maîtrisez. La colère, par exemple, quand elle est bien dirigée, peut servir à notre salut; elle nous conduit à notre perte quand elle ne subit plus le frein. La concupiscence elle-même est un bien, pourvu qu'elle soit soumise à la conscience : c'est elle qui fonde une famille; mais elle la détruit par le désordre et la corruption, quand on s'abandonne à ses instincts. N'accusez donc jamais les choses; le mal n'est que dans vos sentiments. Si vous n'êtes pas maître de vous, c'est vous-même qui vous perdez et votre corps vous est un piége; si vous veillez sur vous-même, vous n'avez rien à redouter, je ne dirai pas des bêtes féroces, mais de la rage même des démons et de la puissance du diable.

« Rois de la terre, et vous toutes nations ou tribus; princes, et vous tous juges du monde; jeunes hommes, jeunes filles, enfants et vieillards, que tous louent le Seigneur. » Dans ce passage le prophète touche à une autre manifestation de la divine providence, celle qui s'applique aux chefs des peuples; comme le fait aussi saint Paul dans son Epître aux Romains, déroulant là une admirable doctrine touchant le plan de la sagesse de Dieu dans la complète organisation du pouvoir et de l'obéissance. L'homme investi du pouvoir « est le ministre de Dieu par rapport à vous et pour notre bien. » *Rom.*, XIII, 4. Otez cet instrument de la Providence et vous renversez tout. Si, dans l'état actuel des choses et lorsque parmi ceux qui gouvernent il en est tant de corrompus, l'institution néanmoins est tellement utile que nous en retirons les plus précieux avantages malgré la perversité des hommes; songez quel bonheur en résulterait pour le genre humain, dans le cas où tous les dépositaires du pouvoir l'exerceraient d'une manière digne. L'établissement du pouvoir, c'est l'œuvre de Dieu; mais l'envahissement du pouvoir par la perversité et le fatal usage qu'elle en fait, c'est l'œuvre de l'homme.

Nécessité de la magistrature.

5. Le Prophète veut donc nous faire entendre que l'existence même des souverains et des magistrats nous est un motif de reconnaissance envers Dieu; car c'est par là qu'il a pourvu à ce que les hommes vécussent dans l'ordre, et non à la façon des bêtes sauvages, comme la plupart l'auraient fait; c'est pour remplir les fonctions de conducteurs et de pilotes que les princes et les monarques nous ont été donnés. Si vous exercez donc une magistrature, rendez grâces à la divine bonté de ce qu'elle vous fournit l'occasion de déployer une telle sollicitude; êtes-vous gouverné, rendez grâces encore de ce qu'il y a quelqu'un qui veille sur vous et qui ne laissera pas les méchants vous envelopper dans leurs piéges. Etes-vous vieux, êtes-vous jeune, rendez grâces à Dieu. Le but essentiel et total de ce psaume est de nous montrer que nous devons louer le Seigneur en toute chose, que nous soyons gouvernants ou gouvernés. « Tous les peuples, » dit le Prophète, c'est-à-dire, tous les hommes sans exception, jeunes gens ou vieillards, hommes ou femmes.

« Parce que son nom est seul exalté, ou suréminent. Sa gloire est au-dessus de la terre et du ciel. » Une variante substitue l'idée de louange à celle d'hommage. « Il a élevé la force de son peuple. Qu'une hymne retentisse donc au milieu de tous les saints, des enfants d'Israël, du peuple qui s'approche de Dieu. » Voici quel est le sens de ces paroles : J'ai montré par le spectacle des choses visibles la providence, la gloire, la magnificence du Seigneur;

mais ce n'est pas pour cela seulement qu'il faut le louer : indépendamment de cela, avant la création, en dehors de ce qu'il a fait, il a droit à tous nos hommages, à toute gloire, à la reconnaissance de tous les hommes. Et lui seul en est digne, comme le dit expressément le psaume afin de le distinguer des faux dieux. Aussitôt après, nous inspirant des pensées plus hautes, il nous enlève à la terre pour nous transporter de nouveau dans le ciel. De même que dès le début, il est descendu du ciel sur la terre; de même, du spectacle des créatures inférieures il s'élance vers le monde supérieur, en disant : « Sa gloire est au-dessus de la terre et du ciel. » Bien que les puissances célestes, qui se dérobent à nos regards et ne sont accessibles qu'à notre intelligence, ne cessent de le louer et de le bénir, ce Dieu si grand et si parfait daigne néanmoins nous appeler son peuple, et non-seulement nous donne ce nom, mais encore nous élève à cette sublime hauteur.

Voilà pourquoi le prophète ajoute : « Il a exalté la force de son peuple. » C'est une raison de plus qu'il nous donne pour nous engager à le servir avec plus d'ardeur; c'est nous dire que Dieu n'a nul besoin de nos adorations, lui qui possède par nature la gloire essentielle, un empire absolu sur toute chose, et qui a voulu par bonté pure se donner un peuple qui fût spécialement le sien et dont la gloire se répandrait partout dans l'univers. C'est le sens des paroles qui suivent : « Ses louanges doivent retentir au milieu de ses saints, des enfants d'Israël, du peuple qui s'approche de lui. » De peur que cette distinction même ne les fît tomber dans l'indifférence, et qu'ils ne missent uniquement leur confiance dans le nom dont il les honorait, négligeant ainsi la vertu véritable, il veut que ses louanges retentissent, non pas simplement au milieu des hommes, mais au milieu des saints; il ne se borne pas à les désigner comme les enfants d'Israël, ils sont en outre « le peuple qui s'approche de lui. » Les variantes de l'Ecriture expriment toutes la même pensée. Voici la leçon renfermée dans ce passage : Si vous êtes saints, si vous approchez de Dieu, vous obtiendrez une grande gloire; car en lui tout est éternel, il est la source de toute gloire comme de toute richesse. Nécessairement nous participerons alors à sa manière d'être, un rayon de sa splendeur infinie tombera sur nous, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CXLIX.

« Chantez au Seigneur un cantique nouveau. »

1. Pris dans le sens anagogique, ce cantique nouveau dont il est ici parlé, c'est celui du Nouveau Testament; car toutes les choses alors ont été renouvelées. Le testament, d'abord : « J'établirai pour vous un testament nouveau; » *Jerem.*, XXXI, 31; la créature, ensuite : « Toute créature, quelle qu'elle soit, est renouvelée dans le Christ; » II *Cor.*, V, 17; l'homme, enfin : « Dépouillant le vieil homme et revêtant le nouveau, celui qui se renouvelle dans la connaissance de la vérité, à l'image de son Créateur. » *Coloss.*, III, 9. C'est sur ce renouvellement de la vie et de toutes les choses que repose le Nouveau Testament, et dans ce psaume le prophète nous exhorte à chanter ce nouveau cantique. Au point de vue des faits, ce cantique est nouveau parce qu'il est destiné à célébrer d'une manière éclatante les victoires remportées, les œuvres accomplies, les trophées et les triomphes. « Que sa louange retentisse dans l'assemblée des saints. ». Voyez-vous comment, avant la louange de la parole, il demande celle des œuvres et de la vie, quels sont ceux qu'il admet à former son religieux concert? Il ne suffit pas que la voix chante une hymne d'actions de grâces, il faut que la vertu des œuvres l'accompagne. « Que sa louange retentisse dans l'assemblée des saints. » Il y a là un autre enseignement : nous voyons dans cette parole qu'il faut louer Dieu avec un accord parfait; car l'Eglise est une réunion où règne la plus complète harmonie.

« Qu'Israël se réjouisse en Celui qui l'a créé. » Avant les faveurs particulières il place un bienfait général, et, par ce qui va suivre, il semble

nous adresser cette exhortation : Rendez grâces à Dieu de ce que, lorsque vous n'étiez pas, il vous a donné l'existence et soufflé une âme immortelle. C'est là sans doute un assez grand bienfait; mais le prophète en signale un plus grand encore : à l'existence vient s'ajouter l'intime union avec Dieu. Il veut donc que ses auditeurs lui rendent grâces, non-seulement de ce qu'il leur a donné la vie, mais encore de ce qu'il les a faits son peuple particulier. Il leur fournit de la sorte, vous le voyez, un plus puissant motif de reconnaissance; et cette reconnaissance, il la veut pleine d'élan, d'ardeur et de joie. C'est tout cela qu'il exprime par un mot : « Qu'il se réjouisse. » Avant tout il exige donc le sentiment du cœur dans la reconnaissance, un vif désir du bien, un amour sincère, un abandon sans bornes envers le Dieu qu'on loue. Lui-même exprime ailleurs ce sentiment : « Comme le cerf altéré soupire après les sources des eaux, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu; » et puis encore : « Mon âme a soif du Dieu fort et vivant. » *Psalm.* XLI, 2-3. « Mon âme est dévorée par la soif; combien ma chair n'en est-elle pas tourmentée pour vous, dans une terre déserte, impraticable, desséchée! » *Psalm.* LXII, 2. La terre elle-même éprouve la soif, suivant l'expression d'une variante. Le Prophète ne peut mieux rendre l'amour qui consume son âme qu'en se comparant à une terre dévorée par le soleil, à un cerf tourmenté par la soif. Il poursuit en ces termes le développement de cette même pensée : « Quand viendrai-je, quand apparaîtrai-je devant la face de mon Dieu? » *Psalm.* XLI, 3. Voilà ce que sont les âmes des saints; telle était l'âme de Paul, qui gémissait des entraves qui le retenaient sur la terre. « Que les enfants de Sion tressaillent en leur roi. » Il insiste sur cette union intime qui rattache ce peuple à Dieu, comme nous l'avons déjà dit. C'est le sens de cette parole : « En leur roi. » Ce n'est pas simplement à cause de la création que le Seigneur est leur roi, il l'est encore à cause de cette union.

« Qu'ils louent son nom dans leurs concerts. » Voici donc reparaître cette douce symphonie qui réunit dans un même chœur toutes les voix et toutes les âmes. Paul la recommande aussi quand il dit : « N'abandonnant pas leurs assemblées. » *Hebr.*, X, 25. La prière que nous récitons tous en porte elle-même l'empreinte : « Notre Père qui êtes dans les cieux..., remettez-nous nos dettes...; ne nous laissez pas succomber à la tentation; mais délivrez-nous du mal. » *Matth.*, VI, 9-13; *Luc.*, XI, 4. C'est toujours au pluriel que nous y parlons. L'ancien peuple n'était pas moins instruit à chanter la gloire du Seigneur dans des chœurs symphoniques; rien n'était oublié pour lui inspirer la concorde et l'harmonie.

2. « Qu'ils le chantent sur le tambour et le psaltérion. » Plusieurs, interprétant dans un sens anagogique le nom de ces instruments, disent que les tambours représentent l'obligation où nous sommes de mortifier notre chair, et que le psaltérion nous apprend à lever les yeux vers le ciel; car ce dernier instrument est mû par en haut au lieu de l'être par en bas comme la cithare. Pour moi, je dis simplement que de tels instruments étaient concédés à ce peuple parce que son intelligence était encore bien appesantie et qu'il venait à peine de quitter le culte des idoles. De même donc qu'il avait autorisé l'usage des sacrifices, Dieu tolérait celui de ces instruments, par condescendance pour la faiblesse des hommes.

Le psaltérion se meut en haut.

Ainsi donc, le Prophète exige qu'on chante avec joie; c'est ce que respire cette parole : « Qu'ils louent son nom par leurs concerts, » par une agréable symphonie, par une vie pure. Puis, voulant exciter en eux une plus vive allégresse, il leur dit quel amour leur a témoigné Celui dont ils chantent les louanges; et voici comment il poursuit : « Car le Seigneur a mis sa complaisance dans son peuple. » Quelle prospérité pourrait-on comparer à celle qu'on possède quand on a Dieu pour soi? « Et il exaltera en les sauvant ceux qui pratiquent la douceur. » Observez comme il distingue ce qui vient de Dieu et ce qui vient des hommes. Comme il venait de demander aux hommes l'action de grâces, il fait ici la part de Dieu : « Car le Seigneur a mis sa complaisance dans son peuple. » Mais aussitôt qu'il a promis un bienfait divin, il

rappelle un devoir à remplir par la nature humaine : « Il exaltera en les sauvant ceux qui pratiquent la douceur. » Exalter, c'est l'œuvre de Dieu; pratiquer la douceur, c'est l'obligation de l'homme. L'œuvre de Dieu ne s'accomplit qu'autant que l'homme s'y trouve prédisposé. Or, voyez la grandeur du don divin. Le Prophète ne dit pas simplement : Il les sauve, mais bien : « Il les exaltera en les sauvant. » Il ne se bornera pas à les éloigner du mal, il les entourera d'une éclatante lumière : avec le salut, il leur donnera la gloire. Le texte ne saurait être plus formel à cet égard : « Les saints se réjouiront dans la gloire. » Ce sont des hommes doux d'abord, et puis des saints qu'il réclame. Partout l'action de Dieu se manifeste par des miracles. C'est ainsi qu'il les retira de l'Egypte, ainsi qu'il les ramena de Babylone : il ne se contenta pas de les arracher au malheur, il les revêtit d'une splendeur nouvelle par la manière dont il les délivra. « Ils seront heureux sur leurs siéges, » ou bien sur leurs couches. C'est une image par laquelle il peint une profonde sécurité, une quiétude parfaite, la plénitude du bonheur et de la joie. En parlant de la sorte, il veut leur bien montrer que tout cela ne sera pas le résultat de leurs efforts ou de leur courage, qu'ils devront tout au secours divin, et qu'ils sont dans l'obligation de l'attirer sur eux par leur douceur et leur humilité.

« Les louanges de Dieu seront dans leur bouche, et des glaives à double tranchant dans leurs mains, pour exercer ses vengeances au milieu des nations et corriger en son nom les peuples. » C'est une guerre qui se fera par des chants religieux, c'est par leurs cantiques et leurs hymnes qu'ils triompheront; car voilà ce que signifient les louanges de Dieu qui seront dans leur bouche : il faut entendre par là le chant des psaumes, les hymnes de la reconnaissance. Une variante le dit même expressément. « Pour exercer ses vengeances au milieu des nations et corriger en son nom les peuples. » Que signifient ces paroles ? Comme leurs dominateurs ne cessaient de les accabler d'outrages, Dieu s'engage à réprimer cette insolence par les faits, en leur montrant que ce n'est pas à sa propre faiblesse, mais aux péchés de son peuple, qu'on devait attribuer ces revers. Aussi, quand le châtiment se fut assez prolongé, Dieu dans sa bonté n'eut qu'à faire un signe, et les choses présentèrent aussitôt un changement merveilleux. Et voyez quelle étonnante victoire; car il ajoute aussitôt : « Pour mettre leurs rois dans les chaînes, pour charger leurs princes de fers. » Quel triomphe complet ! Non-seulement ils repoussent les attaques de leurs ennemis, mais encore ils s'en retournent les tenant enchaînés et faisant éclater à tous les yeux la puissance divine. « Pour exercer sur eux le jugement prescrit. » Qu'est-ce donc qu'un jugement prescrit ? Un jugement manifeste, éclatant, à l'abri du doute et de l'oubli. Telles sont encore une fois les œuvres de Dieu : par la grandeur des faits accomplis, par l'éclat des miracles, elles s'étendent à tous les temps. Telle sera donc la victoire qu'ils remporteront, tel le trophée qu'ils érigeront, que le monde entier en sera frappé dans toute la suite des siècles, comme si cela était gravé sur une colonne d'airain.

« A tous les saints appartient cette gloire. » Quelle gloire? Celle d'avoir triomphé, non d'une manière quelconque, mais dans de telles conditions, avec le concours de la puissance céleste, ayant Dieu même pour auxiliaire. Voyez comme il leur remet sous les yeux l'exemple des saints, afin d'exciter dans les âmes le zèle du bien et d'imprimer une bonne direction à la vie. Pour moi, je suis persuadé que ce n'est pas seulement à la gloire du ciel qu'il donne le nom de triomphe, qu'il désigne encore ainsi les chants religieux, les hymnes et les cantiques, voulant nous apprendre en toute occasion que chanter les louanges de Dieu c'est acquérir de nouveaux droits à la gloire, c'est s'entourer d'un nouvel éclat, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME CL.

« Louez Dieu dans ses saints. » Un autre dit : « Dieu dans son saint. » Un autre encore :« Dans sa sanctification. »

C'est du peuple lui-même, ou de la vie sainte, ou des hommes saints que cela doit s'entendre. Voilà que ce livre encore va se fermer sur une hymne d'actions de grâces, afin de nous enseigner que ce doit être là le commencement et la fin de nos actions et de nos paroles. C'est ce que Paul nous dit : « Dans tout ce que vous ferez, dans tous vos discours comme dans toutes vos œuvres, rendez constamment grâces à Dieu, et par lui au Père. » *Coloss.*, III, 17. Tel est aussi le commencement de notre prière; car dire à Dieu : « Notre Père, » c'est rendre grâces pour les bienfaits reçus : ils sont tous renfermés dans ce seul nom. Celui qui dit Père proclame l'adoption des enfants, et proclamer cette adoption, c'est reconnaître aussi la justification, la sanctification, la rédemption, le pardon des péchés, la possession du Saint-Esprit. Nous ne pouvons pas, en effet, posséder la grâce de l'adoption en dehors de ces conditions préalables; nous ne pouvons pas autrement appeler Dieu notre Père. Dans ma pensée, le Prophète nous suggère là une autre leçon : « Dans ses saints » veut dire par ses saints. Rendez-lui donc grâces de ce qu'il nous a fait un genre de vie si sublime, de ce qu'il a transformé les hommes en anges. De là vient qu'après avoir dit : « Dans ses saints, » le Prophète ajoute, comme pour confirmer ma pensée : « Louez-le dans le firmament de sa vertu. » L'une de ces choses est beaucoup plus chère à Dieu que l'autre; car le ciel est fait pour l'homme, et non l'homme pour le ciel. Au lieu de firmament, un interprète met : « L'incorruptible ; » un autre : « Dans le firmament de son pouvoir. » Je vois encore là un autre sens, comme dans un psaume précédent. De même qu'il avait dit : « Louez-le, vous ses anges; » *Psalm.* CXLVIII, 2; il dit ici : « Louez-le dans son firmament. » C'est comme s'il disait : Vous qui habitez son firmament. Nous n'ignorons pas qu'il appelle sans cesse les puissances supérieures à partager ses louanges.

« Louez-le dans ses vertus ou dans ses puissances. » L'hébreu porte : *Begeburothau.* Or, voici la portée de ce verset : Louez-le à cause de sa grandeur, à cause de sa puissance, à cause de ses prodiges, à cause de cette vertu qu'il a fait éclater en toute chose, dans le monde supérieur et dans le monde inférieur, dans l'ensemble et dans le détail, sur chaque point de la durée et dans toute la suite des âges. « Louez-le selon l'étendue de sa grandeur. » Et comment nos louanges pourraient répondre à l'infinie grandeur de Dieu? Aussi n'est-ce pas là ce que le Prophète demande; il se borne à dire : Autant que vous pouvez plonger par le regard de l'âme dans l'abîme de la divinité, autant vous lui devez vos adorations et vos louanges. Un homme ne saurait aller que jusqu'aux limites de son pouvoir dans les hommages qu'il rend à ce Dieu dont la grandeur est infinie et que nul ne peut honorer comme il le mérite. — Voyez-vous de quel désir cette âme est enflammée, quel mouvement elle se donne, comme elle fait effort pour surmonter la faiblesse de sa nature et s'envoler désormais au ciel pour s'unir d'une manière encore plus intime à l'objet de son amour?

« Louez-le au son de la trompette, louez-le sur le psaltérion et la cithare, louez-le dans vos chants avec l'accompagnement du tambour : louez-le sur l'orgue et tous les instruments à cordes; louez-le sur les cymbales aux sons retentissants, sur les cymbales de la joie. Que tout esprit loue le Seigneur. » « Tout ce qui respire, » est-il dit dans une autre version. Il existe aussi quelque différence dans les noms des instruments; mais cela ne touche en rien à la forme même de la pensée. Ce que le Prophète se propose, c'est de mettre en branle tous les instruments : que tout se réunisse pour célébrer la gloire de Dieu, que tous les cœurs soient embrasés d'amour pour lui. Or, de même qu'il est prescrit aux Juifs d'employer ainsi tous les instruments en l'honneur de Dieu, de même nous est-il prescrit d'y faire servir tous nos membres, les yeux, la langue, les oreilles et les mains. Paul dit aussi quelque chose de semblable :

« Offrez vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu; que la raison préside à votre culte. » *Rom.*, XII, 1. L'œil glorifie le Créateur quand il s'abstient de tout regard impudique; la langue, quand elle fait entendre des chants pieux; l'oreille, quand elle repousse les chants impurs et les accusations contre le prochain; l'intelligence, quand elle n'ourdit pas d'artifices et ne respire que la charité; les pieds, quand ils ne courent pas dans la voie du mal et ne tendent qu'au bien: les mains, quand on ne s'en sert pas pour la rapine, l'injustice ou la violence, mais plutôt pour secourir les indigents et défendre les opprimés. L'homme tout entier devient alors un harmonieux et multiple instrument, qui fait remonter vers Dieu une mélodie spirituelle pleine de puissance et de douceur. Les instruments matériels étaient permis aux anciens par égard pour leur faiblesse; c'était un moyen pour leur inspirer la concorde et la charité, pour exciter les âmes à l'amour des choses saintes et des œuvres salutaires; le zèle et la ferveur devaient naître de ces suaves impressions. Sachant à quel point les hommes étaient plongés dans la torpeur et l'indifférence, Dieu voulait ainsi les ranimer et leur faire accepter par ces agréables et savantes modulations le travail de la prière et de la vertu.

Tous nos membres louent le Seigneur.

Les instruments matériels étaient permis aux anciens par égard pour leur faiblesse

Qu'entend le prophète par cette expression : « Sur les cymbales de la joie ou de la signification? » car ce dernier mot se trouve dans une variante. Il entend par là les psaumes eux-mêmes. En effet, ce n'était pas au hasard et sans but qu'on faisait retentir le son des cymbales et de la cithare, l'harmonie de ces instruments divers rendait autant que possible la signification des psaumes, et de la sorte l'application qu'on apportait à cette harmonie devenait la source des plus précieux avantages. « Que tout esprit loue le Seigneur. » Après avoir convoqué les habitants du ciel, réveillé le zèle du peuple, mis en branle tous les instruments, le prophète s'adresse à la nature entière, à tous les âges sans exception ; il convoque dans un même chœur les vieillards et les jeunes gens, les hommes et les femmes, les petits enfants eux-mêmes, tous les habitants de l'univers, préludant ainsi à l'universelle effusion de la divine semence, qui s'accomplira dans le Nouveau Testament. Ne cessons donc de louer le Seigneur et de le bénir en toute chose, par nos paroles et par nos actions. Voilà quel est notre sacrifice, voilà le meilleur genre d'adoration, celui qui convient à la vie même des anges. Si nous persévérons dans ces pieux exercices, nous traverserons heureusement la vie présente et nous obtiendrons les biens à venir. Puissent-ils être notre partage à tous, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



HOMÉLIES

SUR

L'HOMME DEVENU RICHE

AVANT-PROPOS

Voici ce que dit Savilius sur ces deux homélies : « Elles ont été puisées dans la Bibliothèque du nouveau collége d'Oxford. Nous avons corrigé la première en la collationnant avec deux manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris, et un autre de la Bibliothèque impériale de Vienne; nous nous sommes encore servi pour cela d'un exemplaire imprimé à Paris en 1554. Notre édition est même la reproduction fidèle de celle-là, à part le commencement et quelques légères variantes. La seconde de ces homélies ne présente pas de difficultés; mais il n'en est pas de même de la première : aussi avons-nous fait tout ce qui dépendait de nous pour signaler les incertitudes et dissiper les obscurités. L'une et l'autre sont authentiques, et c'est à Constantinople, dans mon opinion, qu'elles ont été prononcées. »

Nous aurons soin de montrer dans les notes à quel point varient les divers exemplaires de la première homélie. J'avais d'abord eu la pensée qu'elle était au nombre de celles que Chrysostome avait plusieurs fois adressées au peuple, en les retouchant et les modifiant suivant les circonstances; mais, après avoir examiné la chose de plus près, j'ai dû reconnaître que l'ignorance et la témérité des copistes grecs étaient la principale cause de cette variété; on y trouve parfois des choses indignes non-seulement du grand docteur, mais même d'un homme de sens.

Un passage très-explicite de cette homélie, n° 2, ne permet pas de douter qu'elle n'ait été prononcée à Constantinople; car l'orateur fait évidemment allusion aux revers d'Eutrope, et presque dans les mêmes termes qu'il avait employés dans ses deux célèbres discours sur la disgrâce de ce ministre. Tillemont relève encore un autre signe qui sert à déterminer l'époque de cette homélie : Chrysostome y parle de sa sollicitude pastorale, n° 4, et les expressions dont il se sert tendent à prouver que cette sollicitude pèse principalement sur lui, c'est-à-dire qu'il est investi de la charge épiscopale. Ce qui prouve enfin que cette homélie fut prononcée à Constantinople, c'est qu'elle roule sur le même sujet que la suivante, et qu'elle a dû la précéder immédiatement. Or, le titre même de celle-ci porte expressément que c'est à Constantinople qu'elle a été donnée.

On voit de plus, au commencement de cette dernière, que notre saint orateur remplaçait ce jour-là dans la chaire, ou bien un de ses prêtres, ou bien un évêque étranger, qui venait d'adresser la parole au peuple. Les premiers mots montrent également que des tumultes avaient récemment éclaté dans la ville. Un peu plus loin, Chrysostome en parle encore de nouveau. On pourrait penser qu'il y est question de son premier exil, qui eut lieu l'an 403; mais je croi-

rais plutôt qu'il s'agit de la disgrâce d'Eutrope, des revers d'Aurélien et de Saturnin, frappés d'exil par suite de l'agitation du peuple et des intrigues de Gaïnas, comme aussi de la retraite de ce chef barbare, ce qui place ce discours en l'an 400. Nous donnons néanmoins cette remarque, non comme une certitude, mais comme une simple probabilité.

HOMÉLIE I.

Sur cette parole du prophète David : « Ne craignez pas lorsque l'homme sera devenu riche et que la gloire de sa maison se sera multipliée. » — De l'hospitalité.

1. Il est doux pour le laboureur de mener la charrue, d'expurger la terre, de creuser les sillons, d'arracher les épines, et de répandre alors la semence, qui n'aura plus à craindre d'être étouffée ; mais il est bien plus doux pour le ministre de la parole de faire pénétrer les divins enseignements dans une âme que ne préoccupe plus la voix du tumulte. C'est donc avec plaisir que je prends la parole ; les mauvaises herbes ont disparu de ce champ. Si je ne vois pas votre âme elle-même, vos yeux ouverts et vos oreilles attentives me disent assez le calme qui règne au dedans. Je ne puis pas entrer dans votre conscience ; mais vos regards, où brille une sainte impatience, attestent clairement qu'il n'est plus en vous aucun trouble. Je crois vous entendre crier avec ardeur : Répandez la divine semence ; nous sommes prêts à la recevoir avec l'espoir de la faire fructifier ; car nous avons rejeté de notre cœur toute sollicitude terrestre. — Aussi vais-je toujours plus avant dans les pensées que je remue, plein de confiance dans la générosité de cette terre. L'Ecriture ne se borne pas à demander que le maître soit instruit, elle veut aussi que l'auditeur soit sage. Voilà pourquoi j'aime à proclamer votre bonheur et le mien. « Heureux, dit-elle, en effet, celui qui parle à l'oreille même des auditeurs ; » *Eccli.*, XXV, 12 ; et ailleurs : « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ; » *Matth.*, V, 6. A vous donc qui venez avec zèle, nous offrons la doctrine du salut. Quant aux autres, ils sont maintenant tous dans l'agora, subjugués par les soucis du siècle ; tandis que vous, vous élevant au-dessus de la terre, vous recueillez nos religieux entretiens. Ils sont les esclaves d'un esclave, puisqu'ils ne s'occupen que de la chair ; et vous, vous travaillez sans cesse à rehausser la beauté d'une noble reine, en gardant la liberté de votre âme.

Où se passent vos journées, ô homme ? — Dans l'agora. — Qu'allez-vous y ramasser ? — Du fumier et de la boue. — Venez, et je vous donnerai des parfums. Pourquoi ramassez-vous des trésors périssables, pourquoi cette avarice qui sera votre tyran, cette puissance qui croulera, cette abondance qui sera le tourment de votre vie, que vous possédez aujourd'hui et que vous n'aurez plus demain ? Pourquoi cueillir les fleurs en dédaignant les fruits ? Pourquoi courir à la poursuite d'une ombre et négliger la vérité ? Pourquoi s'attacher à ce qui passe, et laisser dans l'oubli ce qui demeure à jamais ? « Toute chair est une herbe, et toute gloire humaine, la fleur de cette herbe. L'herbe s'est desséchée, la fleur est tombée, et la parole du Seigneur demeure éternellement. » *Isa.*, XL, 6. Vous nagez au sein des richesses ; mais de quoi cela sert-il pour l'âme ? Riche de biens matériels, vous n'en êtes que plus dénué de richesses spirituelles : sous ce luxe de fleurs, pas un fruit véritable. A quoi bon tout cela ? veuillez bien me le dire. Vous avez acquis des trésors, mais des trésors que vous laisserez sur la terre ; vous avez gravi le faîte du pouvoir, et vous n'y trouverez que des embûches. Venez, écoutez avec bonheur une doctrine où respire la vraie philosophie ; expiez vos fautes, déposez le fardeau de vos iniquités, purifiez votre conscience, élevez vos pensées : devenez ange tout en demeurant homme. Dépouillez-vous des pesanteurs de la chair, et prenez des ailes qui vous emportent au-dessus du monde ; séparez-vous des choses visibles pour vous attacher à celles qui ne tombent pas sous les sens. Montez aux cieux, mêlez-vous aux chœurs angéliques, placez-vous

en face du trône sublime de l'Eternel. Abandonnez la fumée, l'ombre, l'herbe, la toile d'araignée : je ne puis pas trouver de mot assez vil pour rendre une telle bassesse. Voilà ce que je dis, et je ne cesserai de le redire. Venez, et soyez homme du moins, de peur que ce titre ne vous soit faussement appliqué.

Comprenez-vous bien mon langage? Vous êtes homme, prétendez-vous; mais le plus souvent vous ne l'êtes que de nom, et vous ne l'êtes pas de sentiment. Quand je vous vois fouler aux pieds la raison, comment puis-je vous appeler homme, et non plutôt un animal stupide? Quand je vous trouve enflé de venin, dois-je vous appeler homme ou bien un aspic? Dans un être aussi dépourvu de sens, est-ce l'homme, est-ce l'âme que j'aperçois? A la vue de vos adultères, consentirai-je à vous donner le nom d'homme, et non celui de cheval indompté? Quand je considère enfin votre froideur et votre insensibilité, comment vous appellerai-je un homme, et pourquoi pas une pierre? Si Dieu vous a fait grand, comment avez-vous trahi la noblesse de votre nature? Que faites-vous? dites-le moi. Il est des hommes qui trouvent le secret de communiquer aux animaux, dans la mesure du possible, quelque chose de ce qui fait leur grandeur : ils dressent certains oiseaux à imiter la parole humaine, l'art triomphant ainsi de la nature; ils domptent la férocité des lions, au point de les traîner après eux par les places publiques. Quoi! vous rendez doux le lion, cet animal si sauvage; et vous-même vous contractez la férocité du loup! Il y a même quelque chose de plus grave à dire : Chaque animal n'a qu'un trait odieux dans son caractère, le loup est ravisseur, le serpent est rusé, l'aspic est venimeux; mais l'homme pervers, au lieu de n'avoir qu'un vice, en a souvent plusieurs, la rapacité, la ruse, le poison de la calomnie, et son âme réunit les traits divers de plusieurs brutes. Quel droit avez-vous à porter le nom d'homme, quand vous n'avez plus aucune marque de votre royauté, ni le diadème, ni la pourpre? « Faisons l'homme, disait Dieu, à notre image et à notre ressemblance. » *Genes.*, I, 26. Souvenez-vous donc, ô homme, de votre type glorieux, et ne vous ravalez pas à la condition des bêtes. Si vous aperceviez un roi, jetant de côté la pourpre et le diadème, se confondre avec les simples soldats et méconnaître lui-même sa puissance, pourriez-vous encore lui donner ce nom de roi? Vous êtes homme; montrez-moi que vous l'êtes réellement, non parce que vous avez une âme, mais parce que vous avez de nobles sentiments, des sentiments conformes à votre nature. Vous êtes au-dessus des animaux privés de raison, et vous devenez l'esclave de vos passions, qui ne sont pas moins déraisonnables!

Quel est le véritable homme.

2. Et comment redevenir homme? me demanderez-vous. — En domptant les aveugles instincts de la chair, si contraires à la raison, en repoussant l'impureté, tout comme l'amour insensé de l'argent, en secouant le joug de cette funeste tyrannie, en vous tenant à l'abri de toute corruption. — Comment vous deviendrez homme? — En venant ici, dans ce lieu où se forment les hommes. Seriez-vous un cheval, je ferai de vous un homme; un loup, je ferai de vous un homme; un serpent, je ferai de vous un homme, non en changeant votre nature, mais en vous inspirant d'autres sentiments. Vous me direz peut-être : J'ai des enfants, une maison à gouverner, une femme; je suis en butte à la pauvreté, toujours en haleine pour me procurer le nécessaire. — Vaines raisons, prétextes que tout cela. Si je vous retenais constamment ici, si je ne vous laissais pas un moment pour vous occuper des affaires extérieures, vous seriez en droit de m'opposer de telles excuses, et de me dire : J'ai des enfants, une maison à gouverner. Oui, ces excuses seraient bonnes; vous n'auriez pas même besoin de me les donner; car, tandis que vous seriez ici, Dieu lui-même pourvoirait abondamment à vos affaires. Mais cette obligation ne vous est nullement imposée, je ne vous demande pas de venir tous les jours auprès de nous; il suffit que vous y veniez deux fois la semaine. Que trouvez-vous là de pénible et d'onéreux? Ce n'est pas même tout le jour, c'est un temps peu considérable que vous devez passer à l'église. Recevez nos enseignements spirituels, et vous ne recevrez pas de blessures; vous n'avez pas à rompre vos rap-

Saint Jean Chrysostome prêchait deux fois la semaine.

ports avec le prochain, mais de l'agora faites une église. Venez, revêtez une armure qui vous mette à l'abri des coups de l'ennemi. Descendez dans la lice, mais armé; tenez-vous dans le lieu saint, mais avec des yeux purs; entrez dans le port, mais que votre navire ne reste pas dans l'inaction.

Voilà ce que vous pouvez apprendre ici, et vous ne le voulez pas, et vous vous jetez dans les batailles du siècle sans vous être couvert des commandements du Seigneur. Reconnaissez combien il est beau de sortir de l'église dans la disposition de mépriser toutes les choses humaines, de fouler aux pieds tous les revers et de se montrer encore supérieur à la bonne fortune, si bien que ceux-là ne puissent vous abattre ni celle-ci vous enorgueillir. Tel était Job : il ne sombrait pas dans les abîmes de la pauvreté, il ne s'exaltait pas dans l'éclat de l'opulence; les changements survenus dans sa vie ne purent altérer l'égalité de son âme. Venez donc, prenez une armure de ma main. Quelle armure? Celle qui devra toujours vous garantir le salut. Vous sortez, et vous voyez un homme entouré de nombreux satellites, porté sur un cheval qu'il gouverne avec un frein d'or : vous voyez également un homme de la dernière condition, abject et méprisé : et voilà que vous sentez une profonde amertume contre le puissant, l'envie qui ronge le cœur du pauvre se communique au vôtre. David alors s'avance et vous dit : « Ne craignez pas lorsque l'homme sera devenu riche. » *Psalm.* XLVIII, 17. Sortez accompagné du prophète, et ne craignez rien. Oui, prenez avec vous, quand vous sortirez, comme je vous l'ai dit, le Prophète, le maître, le soutien, celui qui crie : « Ne craignez pas lorsque l'homme sera devenu riche. »

Vous me direz : Ce n'est là qu'un avertissement, un simple conseil, une indication de ce qu'il faut faire; mais dites-moi le motif pour lequel je ne dois pas craindre cet homme.— C'est que la nature des richesses est conforme à celle de leur possesseur. Et comment, je vais vous le dire. Qu'est-ce que l'homme? Un être vil, fragile, de peu de durée. Telles sont aussi les richesses; mais non, elles sont plus fragiles encore : souvent elles ne vont pas jusqu'au terme avec l'homme, elles finissent avant lui. Vous en avez vu mille exemples dans cette ville; que de fortunes se sont écroulées avant le temps, sous vos yeux! que de fois vous avez appris que les biens avaient disparu quand l'homme restait encore, désormais plongé dans la pauvreté! Comprenez donc la caducité des possessions terrestres, puisque le possesseur lui-même leur survit. Et plût à Dieu qu'elles eussent simplement péri et qu'elles ne l'eussent pas entraîné à sa perte! Vous ne vous tromperez pas en disant que la fortune est un serviteur ingrat, cruel, homicide, un serviteur qui donne la mort en récompense des attentions qu'on a pour lui. Chose plus grave encore, ce n'est pas précisément quand il nous abandonne qu'il nous expose au danger, c'est surtout avant de nous quitter qu'il nous jette dans le trouble et la consternation. Ne regardez pas aux vêtements de soie, je vous en conjure, aux précieux parfums, aux nombreux domestiques; pénétrez dans la pensée, fouillez dans la conscience de cet homme, tandis qu'il est encore dans la prospérité, et vous y trouverez les agitations et les peines. En le voyant tomber et entraîner les autres dans sa chute, comprenez les malheurs dont vous êtes vous-même menacé.

Exemples de la fragilité des choses humaines.

3. Quoi de plus trompeur que les choses humaines? Je l'ai souvent dit, on peut les comparer aux ondes d'un fleuve : elles paraissent et disparaissent en même temps, elles s'écoulent quand vous croyez les tenir. « Ne craignez pas lorsqu'un homme est devenu riche. » Aimez à redire cette parole, qu'elle soit pour vous un chant spirituel. Si la jalousie pénètre dans votre cœur, que cette sentence y pénètre aussi, et la parole chassera la passion. « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche. » Voilà mon remède, qui conduit à la possession du ciel, et non à celle des richesses. Ce n'est pas le corps, en effet, c'est l'âme que je veux guérir, et la mienne tout autant que la vôtre. Si je suis votre instituteur, je n'en suis pas moins homme; participant à la même nature, je veux participer aux mêmes enseignements. « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche. » Gardez ce verset comme un trésor et comme

une leçon; gardez-le comme une source de richesse et d'abondance. Ce n'est pas dans la possession, c'est dans le mépris des biens matériels, que consiste la vraie richesse. Comprenez-vous bien ce que je vous dis? Celui qui veut devenir riche est par là même dans le besoin; celui qui n'a pas ce désir est toujours dans l'opulence. « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche et que la gloire de sa maison se sera multipliée. » Et pourquoi craindriez-vous, je vous le demande? Comme les riches sont un objet de frayeur, le Prophète nous dit ce qu'est leur vie. Pourquoi craignez-vous un homme, arbre couvert de feuilles, mais dénué de fruits? Pourquoi craignez-vous un homme qui va s'enfonçant dans les plus amers soucis? Pourquoi craignez-vous un homme qui tremble toujours, qui vit dans des craintes perpétuelles? Votre serviteur ne vous craint pas lorsque vous êtes absent; mais lui porte constamment son despote au dedans de lui-même. Il a beau changer de lieu, l'amour des biens terrestres le suit partout. Il tient tous les hommes pour ses ennemis, ses proches, ses domestiques, ses amis, ses bienfaiteurs eux-mêmes aussi bien que ses envieux : il ne cesse de provoquer la jalousie. Le pauvre n'a personne à craindre, il vit sans terreur, parce qu'il n'est riche que de patience et de philosophie. Le riche, au contraire, ne respirant que la cupidité, est détesté de tout le monde, il apparaît dans les réunions publiques comme un être odieux; si les visages lui sourient, les âmes l'abhorrent. Qu'il en soit réellement ainsi, l'expérience le montre : quand le vent se déchaîne et que les feuilles tombent, quand survient un changement de fortune, on voit alors les faux amis, on lit à travers le masque des flatteurs, l'hypocrisie se dévoile, le théâtre n'a plus d'illusions. Tous alors disent librement leur pensée : Oh! le misérable, le scélérat, l'infâme! — Que dites-vous? Est-ce que vous ne le flattiez pas hier encore? est-ce que vous ne lui baisiez pas les mains? — Vaines apparences! Le temps est venu, je puis déposer le masque et laisser parler mon cœur. — Pourquoi donc, je vous le répète, craignez-vous un homme flétri par tant d'accusations? Et quoi? Il s'accuse bien lui-même.

En parlant ainsi, je n'entends pas faire le procès aux richesses, comme je l'ai mille fois dit, mais seulement à ceux qui font d'une chose bonne un usage criminel. Les biens de ce monde, quand on y joint la vertu, sont une belle chose. Comment? Parce qu'on s'en sert pour soulager l'indigence et relever le malheur. Ecoutez le langage de Job : « J'étais l'œil des aveugles, le pied des boiteux; j'étais le père des indigents. » *Job*, XXIX, 15-16. Voilà des richesses, mais exemptes de péché, consacrées par l'amour des pauvres. « Ma maison était ouverte à tout venant. » *Ibid.*, XXXI, 32. Voilà l'usage propre des richesses quand elles ne sont pas un vain nom, mais bien une réalité. La richesse alors est l'humble servante du riche; l'autre n'est qu'un fantôme trompeur; celle-ci a pour elle le nom et la vérité. Quelle est donc la richesse véritable? Celle qui devient l'instrument de la vertu, la matière de l'aumône. Comment cela? Je vais le dire : Il est un riche qui vole à tous; il est un riche qui donne le sien aux pauvres : l'un amasse, l'autre répand; celui-là cultive la terre, celui-ci confie ses espérances au ciel. Autant donc le ciel l'emporte sur la terre, autant l'opulence du dernier l'emporte sur celle du premier. Le riche généreux a des amis sans nombre; le riche avare n'a que des accusateurs. Il est même à remarquer que celui-ci est haï, traité de cupide et de voleur, non-seulement par ceux auxquels il a fait tort, mais encore par ceux qui n'ont eu rien à souffrir de lui, et qui prennent le parti des victimes. Il en est de même en sens inverse de l'homme de bien : qu'on ait éprouvé sa bonté ou qu'on ne l'ait pas éprouvée, tous l'aiment. C'est un avantage de la vertu sur le vice. Le vice a pour ennemis ceux-là mêmes qu'il n'a pas lésés; la vertu compte des amis là même où n'ont pu parvenir ses bienfaits. Tous disent de l'homme charitable : Que Dieu le rende heureux. — Et quel bien vous a-t-il fait? — Aucun; mais il a fait du bien à mon frère; non à moi, mais à l'un de mes membres; je regarde comme mien le bien qui lui a été fait. — Comprenez-vous quelle grande chose c'est que la vertu, à quel point elle est aimable, douce et belle?

Eloge de l'aumône.

L'homme bon est un port toujours ouvert, le père des pauvres, le bâton des vieillards. S'il éprouve quelque peine, tous font des vœux pour lui : Que Dieu le console, qu'il lui donne le bonheur, mais un bonheur qui ne soit jamais interrompu. — Vous entendez un tout autre concert à propos de l'avare, et vous l'avez déjà entendu : Le misérable, le scélérat, l'infâme ! — Que vous a-t-il donc fait? — A moi, rien, mais à mon frère. — D'innombrables clameurs s'élèvent chaque jour. Vient-il à tomber, tout le monde l'accable. Est-ce là vivre, avoir des biens, être riche ? N'est-ce pas plutôt la pire des condamnations? Le condamné reçoit des fers dans son corps, tandis que l'avare les reçoit dans son âme. Vous voyez celui-ci enchaîné, et vous n'en avez aucune compassion. — Je le hais, parce qu'il veut ses chaînes, et non parce qu'il les subit : il s'est enchaîné lui-même.

4. Voilà que de nouveau vous vous en prenez aux riches? me dira-t-on. — Et vous, aux pauvres. — Les spoliateurs sont encore le but de vos attaques ? — Vous attaquez bien aussi les spoliés. Vous ne pouvez vous lasser d'opprimer et de dévorer les indigents ; je ne dois pas me lasser non plus de vous réprimander et de les défendre. — Les riches sont pour vous une proie. — Vous n'épargnez guère les pauvres. Laissez là mes brebis, éloignez-vous de mon troupeau, cessez de lui nuire. Quoi ! vous venez désoler ma bergerie, et vous me faites un crime de m'élever contre vous ! Si j'avais à ma garde un troupeau ordinaire, me reprocheriez-vous de me mettre à la poursuite du loup qui viendrait l'attaquer ? Des brebis raisonnables me sont confiées ; ce n'est pas avec des pierres, c'est avec la parole que je vous poursuis ; ou plutôt non, je ne vous poursuis pas, je vous appelle : devenez brebis, approchez, faites partie de mon troupeau. Pourquoi cherchez-vous à l'amoindrir, vous qui devriez l'augmenter? Ce n'est pas vous que je poursuis, c'est le loup ; ne soyez pas loup, et je ne vous poursuivrai pas ; mais si vous l'êtes, c'est vous-mêmes que vous devez accuser. Non, je n'attaque pas les riches, je suis leur défenseur. Quand je parle de la sorte, je parle en votre faveur, bien que vous ne le sentiez pas. — Comment parlez-vous en ma faveur? — Parce que je travaille à vous délivrer de vos péchés, à briser les chaînes de votre avarice, à faire de vous un objet d'estime et d'affection pour tous les hommes.

Troupeau de saint Jean Chrysostome

Je vous dis constamment : Avez-vous dépouillé le prochain, augmenté votre avoir par l'injustice? venez, je vous changerai, je vous ferai passer de la haine à l'amitié, du péril à la sécurité. Voilà pour la vie présente ; plus tard je vous donnerai le royaume des cieux ; vous serez à l'abri des peines éternelles, et vous posséderez ces biens « que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, qui ne sont pas entrés dans le cœur de l'homme. » I *Cor.*, II, 9. Est-ce là le langage d'un persécuteur, ou celui d'un bienveillant conseiller ? est-ce la haine ou l'amitié qui parle? — Vous me haïssez néanmoins. — Non, je vous aime. Je connais le précepte du Seigneur : « Aimez vos ennemis. » *Matth.*, IV, 44. Je ne m'éloigne pas de vous, et je viens moi-même vous porter le remède. Le Seigneur disait pendant qu'on l'attachait à la croix : « Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. Est-ce vous que je poursuis? C'est votre maladie que je chasse. Est-ce contre vous que je suis en lutte? C'est contre vos iniquités. Et vous ne me tenez pas pour un bienfaiteur? Et vous ne mettez pas ma sollicitude et ma protection au-dessus de tout sur la terre? Qui viendra vous parler sur de semblables sujets? Serait-ce l'homme de la puissance? Nullement; accuser et juger, c'est tout ce qui l'occupe. Votre femme? Elle vous parlera parures et bijoux. Votre fils ? C'est l'héritage, le testament, sa part dans la succession qu'il aura devant les yeux. Votre serviteur? Il ne sort pas de son service ordinaire, du cercle de ses occupations, de la liberté qu'il désire. Les parasites? Ils vous parleront de mets délicats et de vins somptueux. Les hommes de théâtre ? De leurs rires honteux, de leurs concupiscences sans frein. Les hommes qui vivent dans les tribunaux? Des successions et des partages, de prison et d'élargissement. De quelle bouche recueillerez-vous donc un tel enseignement, si ce n'est de la mienne? Tous les autres

vous craignent; pour moi, je vous dédaigne. Oui, tant que vous resterez tel, je vous dédaigne, je ne fais aucune attention à vous; ou plutôt, c'est votre maladie que je dédaigne. Je tranche dans le vif, et vous criez; mais je ne crains pas vos plaintes, je désire votre salut, car je suis médecin.

Si, ayant un ulcère, vous appeliez le médecin, en le voyant préparer le fer, ne lui diriez-vous pas : Tranchez, n'ayez pas égard à mes plaintes; et cela, parce que vous espéreriez être guéri par cette opération? Et vous me fuyez, alors cependant que je n'ai pas recours au fer, mais simplement à la parole, pour purifier votre âme. Que fait le médecin du corps? En portant le fer dans la plaie, souvent il la rend plus dangereuse : pour moi, je ne détériore jamais, j'améliore toujours. D'un côté, la faiblesse de la nature et l'impuissance des remèdes; de l'autre, la force du discours. Le médecin ne promet pas de vous sauver, tandis que je vous le promets : écoutez-moi donc. Le Fils unique de Dieu est descendu sur la terre, afin de nous ramener à lui et de nous élever au-dessus même des cieux. Je ne crains qu'une chose, le péché; je méprise tout le reste, richesses, pauvreté, puissance, tout. Voilà ce que je dis, et je ne cesserai pas de le redire; car je ne veux pas qu'un membre de mon troupeau périsse. — Mais quoi, le riche peut-il donc être sauvé? — Pas de doute; Job était riche, Abraham l'était aussi. Vous avez vu les richesses de ce dernier; voyez de plus son hospitalité. Vous avez vu sa table, voyez également sa vertu. Qu'était-ce donc qu'Abraham? Un homme riche, nous le savons tous. Oui, le Patriarche était dans l'abondance; mais ne vous bornez pas à considérer ses biens; considérez aussi sa conduite. Il était assis vers le milieu du jour près du chêne de Mambré, quand le Seigneur lui apparut. Trois hommes se présentèrent. Se levant alors, sans avoir la pensée que Dieu lui-même était là, et comment l'aurait-il eue? il se prosterna en disant : Si vous ne m'en jugez pas trop indigne, entrez sous la tente que j'ai dressée. — Voyez-vous quelle était au milieu du jour l'occupation du vieillard? Il ne se tenait pas assis dans l'intérieur de sa demeure; il y introduisait des étrangers, des voyageurs pleinement inconnus; il se prosternait devant eux, cet homme riche et noble. Quoiqu'il possédât de si grands biens, il laissait là sa maison, sa femme, ses enfants, ses esclaves, qui n'étaient pas moins de trois cent dix-huit; il s'en allait à la pêche, il tendait les filets de l'hospitalité, ne voulant pas qu'un voyageur, qu'un étranger quelconque pût se dérober à ses soins.

Examinez, encore une fois, la conduite de ce vieillard. Il ne s'en reposait pas sur l'un de ses nombreux serviteurs; car il savait à quel point les serviteurs sont sujets à la négligence, et qu'il aurait dès lors couru le danger de laisser échapper sa proie, un voyageur pouvant bien passer pendant que le serviteur dormirait. Voilà ce que faisait Abraham, cet homme si riche. Et vous, daignez-vous vous-même voir le pauvre, vous entretenir avec lui, lui rendre une réponse? Si parfois vous lui donnez, c'est par les mains d'un serviteur. Ainsi n'agissait pas le juste; mais il se tenait assis aux rayons brûlants du soleil, trouvant une douce rosée dans la chaleur même, une ombre épaisse dans son amour pour l'hospitalité : il se tenait là, épiant le fruit de cette vertu, lui si riche. Comparez-lui donc les riches de notre temps. Où les trouve-t-on assis à la chaleur? Dans l'enfer. Où s'asseyent-ils? Dans la mort de l'ivresse. Où? Parfois en public, donnant le spectacle de leur honte, privés de sentiment, moins raisonnables que les animaux privés de raison. Quel contraste avec le juste!

5. Voulez-vous imiter Abraham? Je ne vous empêche pas de tenir exactement sa conduite, je vous le conseille même, quoique nous soyons appelés à de plus hautes vertus. « Si votre justice, dit le Sauveur, n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 20. Marchez au moins sur les traces d'Abraham. En quoi vous donne-t-il l'exemple? Plein d'amour pour l'hospitalité, il se lève, il se prosterne, bien qu'il ignore qui sont ces voyageurs. S'il l'avait su, il n'aurait rien fait d'é-

tonnant, puisque ses adorations se fussent adressées à Dieu : son ignorance fait ici ressortir son mérite. Il était d'abord assis, puis il reçut ses hôtes. Comment les reçut-il? Avec générosité. Il tua un veau, il appela Sara pour la faire participer à sa bonne œuvre, ne lui permettant pas de se tenir cachée, mais la faisant venir sous le chêne. C'est à cette table hospitalière que cette femme dut le bonheur de la maternité. Le Patriarche avait tué un veau, et Isaac lui fut donné; il prépara les pains, et il eut une postérité plus nombreuse que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer. — Peut-être vous hâterez-vous de me dire : Donnez-moi aussi d'avoir de nombreux enfants. — Malheureux, homme vil et méprisable, vous cherchez donc les biens matériels? Je vous donne le ciel, la société des anges, l'éternelle félicité; et vous soupirez après la mort, vous demandez la corruption! Je vous donne une vie qui n'aura pas de fin, récompense bien supérieure à celle que vous désirez. Redoublez d'attention et suivez bien la marche des faits. Quand il s'agissait de montrer son amour pour l'hospitalité, que disait Abraham à Sara, sa femme? « Hâte-toi, prépare trois mesures de farine. » *Genes.*, XVIII, 6. Que les femmes écoutent cette parole : « Hâte-toi, prépare trois mesures de farine. » C'est un spectacle instructif qui s'ouvre devant nous tous, c'est une leçon qui s'adresse également aux deux sexes. Que les femmes écoutent donc cette parole, que les hommes l'écoutent aussi, et que tous l'appliquent dans leur conduite. « Hâte-toi, prépare trois mesures de farine. » Et le Patriarche va lui-même à son troupeau. Ils se partagent le travail afin d'obtenir la même couronne. Unis par les liens du mariage, ils le seront encore par la pratique de la vertu. — Je t'ai prise pour aide, sois-le dans les choses même les plus élevées : hâte-toi, hâte-toi. — Il presse sa femme, de peur que sa lenteur ne soit une cause d'ennui pour les étrangers. « Hâte-toi, prépare trois mesures de farine. » C'est un travail qui est commandé, le précepte implique une peine. « Prépare trois mesures de farine. »

La femme ne répond pas : Qu'est ceci? Est-ce dans une telle pensée que vous m'avez prise pour épouse, pour m'imposer le travail de moudre le froment et de pétrir le pain, moi, pourvue de tant de richesses? Vous avez trois cent dix-huit serviteurs, et vous ne leur donnez pas vos ordres, et c'est sur moi que vous faites retomber un tel service? — Elle ne dit ni ne pensa rien de pareil. Elle était la digne femme d'Abraham, par la vertu comme par le mariage; et c'est pour cela qu'il lui est dit : « Hâte-toi; » et c'est pour cela qu'elle accueille avec joie cet ordre, sachant bien quels sont les fruits abondants de l'hospitalité. « Hâte-toi, prépare. » Abraham n'ignorait pas le zèle de sa femme. Où sont les femmes de nos jours? Comparons-les avec celle du Patriarche. Reçoivent-elles ainsi de tels ordres? Se chargent-elles d'un semblable labeur? Montrez-moi, je vous prie, la main d'une femme amie de la parure; vous la voyez briller de l'éclat de l'or et comme incapable d'agir, obsédée qu'elle est par les bijoux. De combien de pauvres ta main ne porte-t-elle pas la substance? Oui, présente ta main, montre-la. De quoi est-elle couverte? Des fruits de la rapine. Que Sara nous montre sa main. De quoi est-elle couverte? Des fruits de l'hospitalité. L'aumône, la charité, le soin des pauvres en font l'ornement. Oh! que cette main est belle! Quelle différence entre une main et une main! La forme extérieure est la même sans doute; mais là une source intarissable de pleurs, ici des palmes et des couronnes. Je dis cela pour que les femmes ne demandent pas des ornements à leurs maris, et pour que ceux-ci n'écoutent pas des demandes de ce genre. Voyez Sara, cette femme riche : elle prépare trois mesures de farine. Quel rude labeur! mais elle ne sent pas la peine et n'a devant les yeux que le fruit et le gain. « Hâte-toi, prépare trois mesures de farine. » Que faites-vous?

Vous vous parez, ô femme? A qui voulez-vous plaire? A votre mari? Détestable préoccupation, si c'est ainsi que vous devez lui plaire, si vous espérez le captiver par de tels agréments. — Comment lui plairai-je donc? — Par la modestie. — Comment lui plairai-je? — Par la régularité des mœurs, l'amour de la sagesse, la douceur, une affection pure, la concorde et

l'union. Femme, voilà vos plus beaux ornements. En pratiquant ces vertus, vous aurez la paix dans la famille ; tandis que les ornements extérieurs, bien loin de vous rendre agréable, font de vous un lourd fardeau pour votre mari. Lorsque vous lui dites qu'il doit à tout prix pourvoir à votre parure, peut-être lui plaisez-vous un instant ; mais vous semez la haine dans son cœur. Non, vous n'entendez pas plaire de la sorte à votre mari ; et la preuve, c'est que vous déposez ces ornements dans l'intérieur de votre maison, et vous les prenez pour paraître à l'église. Si vous les portiez pour plaire à votre mari, c'est dans votre maison que vous les porteriez. Mais non, je l'ai dit, c'est à l'église que vous venez les mains et le cou chargés d'or. Que Paul apparaisse, Paul si terrible et si bon, terrible pour les pécheurs, bon pour les amis de la vertu, et soudain il s'écrie : « Les femmes doivent se parer, mais non avec de l'or et des pierres précieuses, ni avec des vètements somptueux. » I *Tim.*, II, 9. Qu'un idolâtre vienne ensuite, et qu'il voie les femmes ainsi parées occuper le haut bout, tandis que Paul leur parle ainsi d'en bas ; ne sera-t-il pas en droit de dire que tout cela n'est que scène et représentation ? Assurément nos saintes croyances ne méritent pas d'être ainsi traitées, malgré de telles anomalies ; mais l'idolâtre en est blessé et ne peut s'empêcher de dire : Je suis entré dans l'église des chrétiens, et là j'ai entendu Paul prononçant ces paroles : « Ni or, ni pierres précieuses ; » et les femmes étalaient en elles-mêmes tout l'opposé de cette doctrine.

6. A quoi vous sert cet or, ô femme ? A paraître belle, à captiver les regards? Avouez du moins que cela ne sert de rien pour la beauté de l'âme. Que votre âme soit belle, et votre corps le sera toujours assez. « La sagesse de l'homme fait rayonner son visage. » *Eccle.*, VIII, 1. Or, c'est dans l'âme que réside la sagesse. Rien n'excite une tendre et vive affection comme la charité. Si votre mari vous aime, alors même que vous n'avez pas la beauté, vous serez agréable à ses yeux ; s'il a pour vous de la haine, en vain serez-vous belle, il ne consentira pas même à vous regarder. Les répulsions de l'âme font qu'on ne voit même pas l'heureuse harmonie des traits. Lors donc que vous allez demander à votre mari des parures et de l'or, il sent la haine agiter son âme et se dispose à vous fuir, comme il fuit un importun sur la place publique ; mais il peut fuir celui-ci, tandis qu'il ne peut pas également vous fuir, vous qui demeurez toujours dans sa maison et qui l'obsédez là de demandes déraisonnables. Ne vous contentez pas d'écouter simplement ces paroles ; faites qu'elles produisent un changement dans vos idées. Mes paroles sont un remède qui pique et mord au premier moment, mais qui produit une joie durable. Je suis médecin, je fouille une plaie, de peur qu'elle ne s'envenime en vieillissant. Ma médecine à moi guérit avec le secours seul de la parole et donne l'éternelle vie ; celle des autres ne promet que les avantages si fragiles et si légers de la vie présente. Ce que je redisais après Abraham, car je ne dois pas perdre de vue mon sujet : « Hâte-toi, prépare...., » chaque femme doit le graver dans son entendement, tout homme doit aussi le retenir dans sa conscience. Pourquoi, je vous le demande, portez-vous des habits de soie, vos chevaux ont-ils des freins d'or, vos mules sont-elles si richement ornées ? Ainsi donc vous ornez la mule qui vous traîne, l'or brille sur ses harnais ; des animaux privés de raison sont chargés d'ornements, et le pauvre tombe d'inanition devant votre porte, et le Christ est torturé par la faim.

Les pauvres sont notre Seigneur Jésus-Christ lui-même.

O comble de la démence ! Comment vous justifier, quel espoir de pardon pouvez-vous avoir, quand le Christ s'est tenu devant votre porte dans la personne de l'indigent, sans que vous ayez eu pitié de lui ? Qui pourra vous soustraire au supplice que vous aurez ainsi mérité ? — J'ai donné l'aumône, me direz-vous. — Oui ; mais ce n'est pas sur les désirs du pauvre, c'est sur votre pouvoir que vous devez la mesurer. Qu'aurez-vous à dire, répondez-moi, quand viendront les supplices intolérables, les éternels châtiments, les figures menaçantes des esprits chargés de les exercer, quand le fleuve de feu coulera avec un bruit lugubre, en face du redoutable tribunal, au moment du jugement incorruptible, quand les choses humaines au-



ront pris fin, alors que ni père, ni mère, ni voisin, ni roi, ni voyageur accueillis par vous ne pourront prendre votre défense, et que l'homme sera là seul avec ses œuvres, cause unique de sa condamnation ou de son triomphe? Que direz-vous? je vous le demande encore. Vous vous souviendrez alors de mes avertissements. Mais quel bien tirerez-vous de ce souvenir? Aucun; car le mauvais riche se souvenait aussi et demandait le temps de faire pénitence, sans pouvoir rien obtenir. Il disait : « Envoyez Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau et qu'il rafraîchisse ma langue, parce que je souffre cruellement ici. » *Luc.*, XVI, 24. Et Lazare ne fut pas envoyé. Ce n'est pas qu'une goutte d'eau soit quelque chose dans la source intarissable du paradis, c'est que la pitié ne peut s'unir à l'inhumanité dans un degré quelconque. Méconnu dans le temps du combat, Dieu refusa toute consolation à ce malheureux quand fut venu le temps du triomphe.

7. Si je parle ainsi, c'est pour que le pauvre ne pleure pas sur sa pauvreté, et que le riche ne se réjouisse pas de ses richesses. Vous êtes opulent? Périsse votre opulence, si la vraie richesse ne brille pas dans votre vie. « Hâte-toi, prépare trois mesures de farine. » Aussitôt il court luimême vers sa bergerie, et il tue un veau. Voilà donc un vieillard qui se précipite; il ne semble avoir rien perdu des forces de son corps, l'âme y supplée par sa vertu, le zèle triomphe de la nature. Ce maître qui possède trois cent dixhuit esclaves porte un veau sans être accablé sous le poids, soutenu qu'il est par l'ardeur de son âme. Le vieillard donc court et n'épargne pas sa peine, pendant que la femme travaille et se fatigue de son côté. Ce n'est pas seulement en donnant généreusement de leur bien, en servant une table abondante, c'est encore par leur empressement et leurs services personnels, qu'ils entendent honorer leurs hôtes; ils les servent de leurs propres mains, et non par les mains des mercenaires. Voilà que la femme paraît remplissant le rôle d'une servante, et ces étrangers, ces inconnus étaient assis à table. Je ne puis me lasser de redire ces choses. Abraham et sa femme ne voyaient en eux que des indigents quelconques; mais ils ne s'arrêtaient pas à cette pensée, ils les traitaient comme des hôtes. L'un et l'autre étaient là cueillant ensemble le fruit de l'hospitalité, par la pureté de leur intention, la hauteur de leur sagesse, leur dévouement et leur activité, leurs délicates attentions et leurs soins empressés, afin que rien ne restât en arrière. Nous voyons la femme debout près du chêne; c'est là son appartement, elle a pour abri l'ombre du feuillage, elle ne craint pas de se montrer; elle est là parée de sa vertu, s'enrichissant du bien qu'elle fait. Que dit alors l'hôte mystérieux? « Dans peu de temps je viendrai, et Sara aura un fils. » *Gen.*, XVIII, 10. Quel fruit la table hospitalière a porté! Qu'il est beau, plein de grâce, comme il a promptement germé! Avec quelle perfection et quelle rapidité la grappe a mûri! C'est la vertu de cette parole qui donne naissance à l'enfant. Tels sont les fruits de l'hospitalité.

Grande hospitalité d'Abraham.

Ecoutez encore ce que je vais dire. Plus tard, lorsque cet enfant né d'une manière aussi merveilleuse, ce fruit de l'hospitalité, — car enfin c'est à cette vertu beaucoup plus qu'à la nature, c'est à la parole de Dieu surtout qu'il devait le jour, — eut grandi, fut devenu un homme, vint le moment de le marier. Redoublez d'attention, je vous le demande encore. Le bienheureux Abraham, le grand patriarche, touchait alors à sa fin. Or, comme il ne voyait autour de lui que des femmes corrompues, une nation perverse, il appela son serviteur et lui dit : Je ne vois ici chez les Chananéens que des femmes perverties. — Que désirez-vous donc? — Va dans le pays où je suis né, et ramène de là une femme pour mon fils. Manière étonnante et nouvelle de procéder. Vous le savez, c'est une chose d'expérience : quand on veut marier un fils, c'est le père et la mère qui interviennent; ils se mettent en rapport avec une autre famille, ils cultivent son amitié, on s'abouche de part et d'autre, l'affaire est débattue devant des personnes affidées; alors ont lieu des promesses d'argent. Dans leur tendre sollicitude le père et la mère ne s'en reposent pas sur autrui, aucune considération ne les arrête, tout amour-propre est mis de côté, jamais un serviteur n'est chargé

d'une mission de cette importance; et, lorsqu'un hôte arrive, voici le langage qu'on tient : Allez, vous, le recevoir et l'introduire dans une autre partie de la maison. Bien différente est la conduite d'Abraham : s'agit-il d'accomplir une œuvre noble et vertueuse, c'est lui qui se met en avant; il ne confie pas à des serviteurs le soin de l'hospitalité, il le réserve pour lui-même et pour sa femme; mais, s'il s'agit de prendre une épouse et de contracter un mariage, il dit à son serviteur : Allez.

C'est tout l'opposé de ce que font les femmes. Ont-elles à traiter avec un orfèvre, elles ne rougissent pas de se présenter elles-mêmes et de veiller sur leur or; l'amour des choses terrestres leur fait perdre le sentiment de la honte et celui de leur dignité. Ainsi n'agissait pas Abraham, je le répète : fallait-il recevoir des hôtes, il ne s'en reposait que sur lui-même et sur sa femme; était-il question d'un mariage, il en chargeait son serviteur. — Mais pourquoi nous parlez-vous d'Abraham? Parce que c'était un homme riche. Ayez les mêmes pensées, et jamais vous ne mépriserez personne. — Comment, encore une fois, me suis-je laissé entraîner à cette digression? — A la suite du prophète, en m'appuyant sur cette parole : « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche. » C'est dans ces quelques mots que j'ai tout puisé, et nous avons trouvé là un inépuisable trésor. « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche. » Prenez ce même appui, et vous ne chancellerez plus dans votre marche. Il n'est pas de bâton qui puisse soutenir le corps tremblant du vieillard courbé sous le poids des années, comme cette sentence peut relever l'âme fragile des jeunes gens et des vieillards, de tous ceux qui sont le jouet de la concupiscence et qui succombent sous le poids du péché. « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche; » pourquoi craindriez-vous un homme qui n'est plus un homme, mais un loup? Pourquoi craindriez-vous un homme que l'or et l'impiété accablent de concert? Pourquoi craindriez-vous un homme qui s'est vendu lui-même à l'iniquité et qui souvent a l'ennemi dans son intérieur? Mais le Prophète ne nous dit-il pas clairement : « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche? » — Expliquez-moi cependant comment je dois faire pour n'avoir pas à redouter l'homme riche. — « Et quand la gloire de sa maison se sera multipliée. »

8. Généreuse parole! Quelle admirable philosophie elle introduit dans le discours et la doctrine! « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche et que la gloire de sa maison se sera multipliée. » Ce n'est pas de sa gloire à lui qu'il parle, c'est de la gloire de sa maison. En effet, lorsque vous entrez dans la maison d'un riche, et que vous voyez là des colonnes d'une admirable beauté, des chapiteaux dorés, les murs incrustés de marbre, les aqueducs et les fontaines, les magnifiques allées, les arbres balancés par le souffle du vent, partout des œuvres d'art, la tourbe des eunuques chamarrés d'or, des serviteurs sans nombre, le sol couvert de tapis, la table et les lits où l'or brille de toute part, c'est la gloire de la maison et non la gloire de l'homme. La gloire de l'homme consiste dans la piété, la justice, l'aumône, la douceur, l'humilité, l'amour de la concorde, le sentiment du droit, la charité non feinte et sans acception de personnes. Voilà ce qui fait la gloire d'un homme. Pourquoi craignez-vous donc le riche? Vous auriez plutôt à craindre sa maison; car c'est elle qui est riche, et non celui qui l'habite. — Je ne saurais craindre une maison, me direz-vous. — Pourquoi? — Parce que l'or est une matière inanimée. — Vous craignez donc l'homme? — Assurément. — Pourquoi? est-ce que cette richesse est la sienne? Toute cette splendeur est celle de la maison : c'est le mur qui possède des marbres. Qu'est-ce que cela fait à celui que le mur abrite? Qu'importe d'habiter sous des lambris dorés? Les chapiteaux des colonnes brillent également de l'éclat de l'or; mais quel bien peut-il en résulter pour celui dont la tête est plongée dans la boue du vice? Le parvis reluit de propreté, mais la conscience est couverte de souillures. Les habits sont de soie; mais l'âme est chargée de haillons. La maison est riche, en un mot, et le maître de la maison est pauvre. « Quand la gloire de sa maison se sera multipliée. »

Gloire de l'homme sur cette terre.



Que cette gloire soit celle de la maison, et non celle de l'homme, je puis vous en convaincre par votre propre témoignage. Lorsque vous êtes entré dans une splendide habitation, que dites-vous en sortant? J'ai vu de beaux marbres. Vous ne direz pas : J'ai vu un homme beau. — Quelles admirables colonnes, quels beaux portiques ! — Et non point : Quel homme admirable ! — L'or est prodigué dans les lambris, et vous ne sauriez dire qu'il le soit en aumônes. — Beaucoup de fontaines, une merveilleuse opulence; mais dans quel état est le possesseur? Vous me parlez sans cesse des murs, des marbres, des fontaines et des jets d'eau; jamais de lui. Vous voyez encore un cheval portant un frein d'or, et vous dites : Voilà un magnifique frein. — C'est tout simplement l'éloge de l'ouvrier que vous faites.

Véritable gloire et véritable couronne de l'homme.

— Voilà un magnifique habit. — C'est encore l'éloge d'un ouvrier. — Voilà de superbes esclaves. — Cela fait tout au plus honneur au marchand qui les a vendus. Le possesseur reste donc découronné, ses possessions seules sont l'objet de toutes les louanges. Lorsque vous voyez, au contraire, un homme vraiment beau, vous dites : Voilà un homme remarquable, digne d'admiration, généreux, plein de modestie, détestant le mal, appliqué sans cesse à la prière, s'adonnant sans relâche à la mortification, fréquentant l'église, ne se fatiguant jamais des divins enseignements. — Cet éloge est bien celui de l'homme, ces couronnes sont placées sur son front. Sachez donc distinguer entre les richesses de l'homme et celles de la maison : « Ne craignez pas. » Un tel discernement vous met à l'abri de toute crainte. Vous voyez bien que celui dont les richesses vous éblouissaient n'est qu'un pauvre réduit à la dernière indigence. « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche. »

Pour vous bien convaincre qu'il en est ainsi, pour vous débarrasser de l'illusion que cet homme peut encore vous faire, considérez-le au moment de la mort. Est-ce qu'il emporte quelque chose de tout ce qu'il possédait, quand il quitte la terre? Il est mort, il gît dans un complet dénûment, celui qui se drapait dans la soie. Il est abandonné nu dans son tombeau, ses serviteurs se retirent et s'éloignent, nul n'a souci de lui; car en réalité ils n'étaient pas ses serviteurs. Le voilà parti, et rien ne disparaît avec lui. Sa femme pleure, se déchire, s'arrache les cheveux; elle se refuse à toute consolation : les enfants sont orphelins et la femme veuve. Là sont les panetiers, les échansons, les parasites, les flatteurs, les eunuques, tous abattus. Il n'a donc pu rien emporter de tout ce qu'il possédait; il est emporté seul. — Mais on le comble de louanges. — Que lui fait cela? je vous le demande encore. — N'est-ce pas une gloire qu'il reçoit?—A quoi bon? Lui sera-t-elle de quelque utilité? Aucune de ces choses ne lui sera de quelque secours au tribunal redoutable. Il descend dans la tombe, cet homme insatiable dans sa rapacité; trois pieds de terre, et c'est assez; la terre recouvre sa face en même temps que le couvercle de son cercueil. Sa femme s'est retirée. Où sont maintenant les richesses, les serviteurs, l'appareil dont il s'entourait? Que deviendra sa vaste et splendide maison? Tout l'abandonne; sa femme elle-même est forcée de s'éloigner, il n'est pas d'amour qui puisse lutter contre la puanteur qui s'exhale et les vers qui fourmillent. — Et de tout ainsi? — N'en doutez pas; il a quitté la terre n'emportant absolument rien.

Un contraste vous montre bien ce complet dénùment : comme les bienheureux martyrs emportèrent tout avec eux, nous ne nous éloignons pas de leur tombeau; mais ici la femme elle-même ne saurait rester. On voit l'empereur déposer le diadème au tombeau d'un martyr et prolonger là sa prière, demandant d'être délivré du danger qui le menace et de remporter la victoire sur ses ennemis. « Ne craignez donc pas lorsqu'un homme sera devenu riche. » Faisons de cette parole une hymne au Seigneur, et rendons-lui grâces en toute chose, au Père, au Fils, au Saint-Esprit, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

Prononcée à Constantinople, dans la grande église, après qu'un autre eut porté la parole, en présence d'un petit nombre d'auditeurs. — Sur ce texte : « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche. » — Sur l'aumône.

1. La belle parole que vous venez d'entendre vous donne un fruit mûr, s'il n'est pas abondant : la corde de l'instrument est légère, mais le son est puissant : le discours n'est pas long, mais les pensées en sont d'un grand prix. Il a ranimé le peuple entier par une hymne de louanges, il a stimulé le zèle des auditeurs en célébrant l'Auteur de l'agriculture ; après avoir commencé par l'action de grâces, conformément au précepte de l'Apôtre, il a terminé par un chant de gloire. S'il a promptement levé la table, ce n'est pas par indigence, c'est par humilité. Si l'orateur n'a pas voulu prolonger son instruction, ce n'est pas qu'il n'eût beaucoup à vous dire, c'est qu'il a préféré nous laisser ce devoir à remplir. Courage donc, et, délivrés maintenant de la tourmente qui nous a si profondément agités, retrempons-nous dans la lecture des Livres saints comme dans une eau pure et courante. Ainsi font les matelots : après avoir subi les coups de la tempête, et traversé de vastes mers, quand ils sont arrivés dans un port tranquille, repliant les voiles et laissant là les rames, ils descendent de leurs vaisseaux pour courir aux bains et réparer leurs forces par de meilleurs aliments, un sommeil plus calme, un doux repos ; et de la sorte ils se disposent à fournir avec plus de vigueur le reste de leur course. Faisons comme eux, et, puisque nous sortons à peine de ces troubles civils où nous étions ballottés comme dans la tempête, laissons notre âme se délasser dans la méditation des Ecritures comme dans un port à l'abri de tous les vents.

C'est un port sûr et paisible, en effet, une citadelle inexpugnable, une tour que rien ne saurait ébranler, une gloire à l'abri de la malveillance, une armure à l'épreuve des traits, une confiance invincible, une intarissable joie, tout ce que vous pourrez dire d'heureux, que la lecture assidue des divines Ecritures. Elle dissipe le chagrin, elle inspire une sainte allégresse, elle donne au pauvre le plus magnifique de tous les trésors, au riche une pleine sécurité, au pécheur la justice, au juste une sûre protection ; elle déracine le mal qui existe et fait germer le bien qui n'existait pas ; elle chasse la corruption et ramène à la vertu, et non-seulement elle y ramène, mais encore elle y fait prendre racine, elle y confirme pour toujours : c'est un remède spirituel, un charme inénarrable et divin qui endort la souffrance et fait taire les passions. Cette lecture arrache les épines du péché, purifie le champ de notre âme, répand la semence de la piété et la féconde jusqu'à ce qu'elle ait produit des fruits parfaits. Gardons-nous donc de négliger tant de précieux avantages, ne perdons pas ceux que nous avons déjà recueillis, revenons sans cesse à ce moyen pour y puiser une guérison incessante ; que nul, à la vue du riche, ne s'abandonne à l'envie et ne murmure contre la pauvreté : connaissons mieux la nature des choses, et passons à côté de l'ombre pour aller droit à la vérité. Elle a beau paraître plus grande que le corps, l'ombre n'est que l'ombre; ce n'est pas même qu'elle soit plus grande, elle le paraît seulement, et d'autant plus que nous sommes plus éloignés du rayon du soleil, si bien que vers le milieu du jour, le soleil étant au-dessus de notre tête, l'ombre est extrêmement réduite et n'existe presque plus. C'est ce qu'on peut remarquer aussi dans l'existence humaine : à mesure qu'un homme s'éloigne de la vertu, les choses de la vie présente grandissent à ses yeux ; mais, quand il se place dans l'éclatante lumière des Ecritures, il voit clairement combien ces mêmes choses sont viles, méprisables et fragiles; il comprend qu'elles n'ont pas plus de consistance que les eaux rapides d'un fleuve, qui paraissent et disparaissent en même temps.

Utilité de lire les saintes Ecritures.

Fragilité des choses humaines.

Raisonnant sur ce même sujet, et cherchant à relever ces hommes pusillanimes et malheureux qui rampent à terre, sont éblouis par l'éclat des richesses, frémissent et tremblent devant ceux qui les possèdent; de plus, voulant

nous détourner de cette indigne frayeur et nous inspirer le mépris des possessions terrestres, le Prophète disait : « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche et que la gloire de sa maison se sera multipliée; car, à l'heure de sa mort, il ne prendra pas toutes ces choses avec lui. » *Psalm.* XLVIII, 17. Remarquez la précision et la clarté de ce langage. David ne dit pas : Lorsque sa gloire se sera multipliée, il dit : « La gloire de sa maison, » voulant nous bien montrer que la gloire de l'homme est tout autre que celle de sa maison. Que sont ces deux sortes de gloire? Nous devons les distinguer parfaitement l'une de l'autre, si nous ne voulons pas embrasser de vains fantômes au lieu de la réalité. La gloire de la maison consiste dans la beauté des portiques et des allées, dans les lambris dorés et les parvis semés de pierres précieuses, dans les prairies et les jardins, dans le nombre des serviteurs et la richesse des meubles, toutes choses qui sont étrangères à l'homme. Ce qui fait la gloire de celui-ci, c'est une foi droite, un zèle selon Dieu, la charité, la douceur, la modération, l'assiduité à la prière, la sage distribution des aumônes, la chasteté, la modestie, tout ce qui complète enfin le magnifique ensemble de la vertu. A cet égard, le doute n'est pas possible : celui qui possède les biens extérieurs n'en retire évidemment aucune gloire, et nul ne songera à lui faire un mérite d'avoir une superbe maison, de beaux jardins, de vastes prairies, une multitude d'esclaves, une riche collection de vêtements. Tout cet éclat appartient aux objets eux-mêmes, et nullement à celui qui les possède. Nous admirons la maison, le jardin, la prairie, le splendide vêtement; c'est un hommage rendu à l'habileté des différents ouvriers, mais non certes à la vertu du possesseur de ces choses; ce serait plutôt un indice de sa perversité.

2. Ainsi donc, bien loin de procurer la moindre gloire à leur maître, de telles possessions la diminuent étrangement. Ceux qui se plaisent à faire un pareil étalage de leurs richesses sont taxés de cruauté, d'égoïsme, d'avarice, de barbarie; ils sont pour tous un objet de mépris et de risée. Et, dans le fait, je l'ai dit, ce n'est pas ici la gloire de l'homme, mais tout au plus celle de la maison. Nous admirons et nous louons, au contraire, en toute liberté ceux qui vivent dans la pratique de la réserve et de la modestie, de la douceur et de la justice, les hommes qui s'adonnent entièrement au service de Dieu; car, après tout, c'est en cela que consiste la gloire de l'homme. Sachant qu'il en est ainsi, ne regardez pas comme digne d'envie celui qui possède abondamment des choses qui n'ont rien de commun avec lui. Le verriez-vous assis sur un char, se dressant avec un regard superbe, et portant son front jusqu'aux nues, non en réalité sans doute, puisque cela ne se peut pas, mais par l'orgueil ou mieux par la folle exaltation de son âme, gardez-vous bien de le tenir pour un homme grand, illustre, glorieux. Ce qui nous élève, ce n'est pas un char traîné par de magnifiques animaux, c'est la vertu dont nous avons gravi le faîte et qui monte jusqu'à l'abside des cieux. Un autre s'avance sur un superbe coursier, entouré de nombreux licteurs, qui lui fraient un passage dans la foule? n'allez pas non plus le proclamer heureux. Voyez plutôt ce qui se passe dans son âme, et vous pourrez alors juger ce que vous présentent ces dehors pompeux. N'est-ce pas là quelque chose de pitoyable?

Pourquoi vous avancer ainsi sur la place publique? Pourquoi, je vous le demande, écarter et repousser les autres hommes, n'étant après tout qu'un homme vous-même? Que signifie cet appareil? Quelle est cette arrogance? Etes-vous donc devenu loup ou lion, pour qu'en traversant la ville vous mettiez tout le monde en fuite? Mais le loup ne s'attaque pas au loup, ni le lion au lion; on les voit plutôt se réunir et respecter leur commune nature : et vous, à qui tant d'autres motifs avec celui-là devraient inspirer la mansuétude, l'humilité, l'équité, pourquoi vous montrez-vous plus sauvage que les bêtes sauvages elles-mêmes, et faites-vous un tel mépris d'êtres doués de raison en exigeant d'eux ce respect pour un animal qui ne la possède pas? Le Seigneur a fait à l'homme cet honneur de l'admettre dans le ciel, et vous ne voulez pas vous rencontrer avec l'homme sur l'agora! Que dis-

je? il l'a fait asseoir sur le trône royal, et vous le chassez de la ville! Que signifie ce frein d'or que porte votre cheval? Quelle excuse ou quel espoir de pardon pouvez-vous avoir, vous qui donnez à la brute un ornement inutile et dont elle ne saurait avoir le sentiment, l'or et le plomb étant pour elle la même chose, et qui voyez le Christ torturé par la faim sans lui fournir les aliments nécessaires? Comment, homme, refusez-vous de vous mêler aux hommes, et vous faut-il la solitude au milieu des cités, sans qu'il vous vienne à l'esprit que le Seigneur s'est assis à la table des publicains, s'est entretenu avec une courtisane, a été crucifié avec des larrons, a conversé avec les hommes? Dominé par l'orgueil et l'arrogance, vous avez en quelque sorte dépouillé votre qualité d'homme. De là le mépris que vous faites de toute pitié, l'amour des richesses, la cruauté et la barbarie. Quand vous donnez ainsi un frein d'or à votre cheval, des bracelets d'or à vos domestiques, des incrustations d'or à la prière; quand vous vous entourez de peaux et de vêtements rehaussés d'or; quand vous vous imposez à vous-même cette perverse nécessité, à tel point que votre chaussure brille de l'éclat de l'or aussi bien que votre ceinture, et que vous tentez de satisfaire vos insatiables désirs, de rassasier le plus féroce de tous les monstres, la soif de l'or; vous dépouillez alors les orphelins et les veuves, vous devenez l'ennemi du genre humain et vous avez entrepris un labeur sans résultat, une course qui ne saurait aboutir à rien d'heureux.

A quoi bon, par exemple, couvrir d'or ce barbare dont vous avez fait votre serviteur? Quel bien peut-il en résulter pour vous? quelle utilité pour votre âme? quel délassement pour votre corps? quel avantage pour votre maison? C'est tout le contraire que vous éprouvez : une dépense inutile, des frais condamnés par la raison, un aliment donné à la luxure, un enseignement d'iniquité, un moyen de dissolution, la ruine de l'âme, un chemin qui conduit à des maux sans nombre; et ces lits entourés d'argent, tout resplendissants d'or, et ces escabeaux; et ces vases formés du même métal, et ces rires immodérés, quelle heureuse influence peuvent-ils avoir sur votre vie? En deviendrez-vous meilleur vous-même, ou bien votre femme, ou bien quelqu'un de votre famille? N'est-ce pas là plutôt ce qui fait les voleurs, les brigands audacieux, les esclaves infidèles? En voyant de toute part l'or et l'argent briller à leurs yeux, ils sentent se réveiller en eux l'instinct de la rapine. Si vous, homme libre et qui n'avez que des sentiments élevés, quand vous voyez l'argent étalé sur les places publiques, n'êtes pas à l'abri des instigations de la cupidité, que pouvez-vous attendre d'un esclave? Je ne le dis pas pour atténuer le crime des esclaves fugitifs ou des autres malfaiteurs, je le dis uniquement pour que vous n'alimentiez pas chez eux un mal aussi funeste. — Où placerons-nous donc ces richesses, me dira-t-on, et faudra-t-il les enfouir dans la terre? — Assurément non; et, si vous écoutez mes conseils, je vous dirai de quelle manière vous pourrez faire d'un esclave fugitif un serviteur fidèle.

3. Oui, la fortune est bien réellement un esclave fugitif, aujourd'hui chez l'un, et demain chez un autre. Elle n'est pas seulement fugitive, mais elle rend l'homme fugitif, puisqu'elle inspire à ceux qui sont chargés de la garder la pensée de prendre la fuite. Comment pourrez-vous donc l'enchaîner et la retenir? Par un moyen tout contraire à celui qu'on emploie pour retenir les autres fugitifs. On retient les autres en les serrant de près; traitez-la de la sorte, et c'est alors qu'elle s'enfuira : elle vous restera si vous la jetez dehors. Ce que je vous dis vous paraît étrange peut-être; mais l'exemple des agriculteurs vous y ramènera. S'ils enfouissaient dans leurs maisons le froment qu'ils ont recueilli, ils le perdraient en le donnant à dévorer aux insectes; s'ils vont le répandre dans les champs, non-seulement ils le conservent, mais encore ils le multiplient. Il en est ainsi des richesses : sont-elles renfermées dans des coffres ou dans la terre, elles disparaissent bientôt malgré les serrures et les verroux; si vous les répandez dans le sein des pauvres, comme l'agriculteur répand le blé dans son champ, bien loin de disparaître, elles ne font qu'augmenter. Le sachant donc, ne les confiez pas

Les richesses ressemblent à des esclaves fugitifs.

à quelques serviteurs, distribuez-les en mille mains, celles des veuves, des orphelins, des infirmes, des estropiés, des prisonniers. Elles n'échapperont point à des étreintes aussi nombreuses, elles seront en sûreté, elles se multiplieront même. — Et que laisserai-je à mes enfants? me dira-t-on peut-être. — Prenez garde, je ne vous oblige pas à tout donner; et encore donneriez-vous tout, ce serait le moyen de rendre vos enfants plus riches; car, au lieu de vos biens, vous leur laisseriez la protection de Dieu, le trésor de l'aumône, des défenseurs et des protecteurs nombreux même parmi les hommes. Nous détestons les avares, alors même qu'ils ne nous ont fait aucun tort, et nous respectons, nous aimons les hommes généreux et compatissants, sans qu'il nous soit rien parvenu de leurs largesses, et ces sentiments, nous les reportons sur leurs enfants. Songez donc quelle est cette gloire d'avoir tous les hommes pour amis, de les entendre tous, en retour du bien que le père aura fait aux pauvres, dire de l'enfant: Voilà le fils d'un véritable ami des hommes, d'un homme bon et miséricordieux. — Et vous, c'est une chose inanimée que vous couvrez de vains ornements; la pierre ne s'animera pas, quelle que soit la quantité d'or dont vous la couvrirez. En attendant, vous refusez les aliments nécessaires à des êtres doués de sensibilité et que la faim consume. Lorsque se dressera devant nous le redoutable tribunal, entouré de fleuves de feu, et qu'il nous sera demandé compte des actes de notre vie, que direz-vous pour vous disculper d'une telle indifférence, d'une aussi dangereuse folie, d'une conduite aussi barbare? Quelle excuse aurez-vous à faire valoir?

Tous les hommes ont un but qu'ils connaissent, un motif qui les guide: demandez à l'agriculteur, et il vous dira pour quelle raison il attelle les bœufs, il trace des sillons, il mène la charrue; demandez au marchand, et il vous dira de même pourquoi il traverse les mers, il loue des ouvriers, il fait des avances; le maçon, le cordonnier, le forgeron, le boulanger, un artisan quelconque, vous rendra raison des procédés de son art. Mais vous, quand vous revêtez d'argent votre couche, quand vous parsemez votre cheval ou vos murs de lames d'or, quand vous acquérez des peaux si richement préparées, si l'on vous en demande la raison, qu'avez-vous à répondre? Est-ce que par hasard cette brillante couche doit vous procurer un plus doux sommeil? Assurément, c'est ce que vous ne pouvez pas dire; je dirai même le contraire, au risque de vous étonner: les craintes et les soucis qui naissent des richesses troubleront votre sommeil. L'or qui brille sur les murs les rend-il plus solides? Non, vous devez encore l'avouer. Votre cheval et votre domestique vous servent-ils mieux à cause de l'or qui les couvre? C'est bien tout l'opposé. Pourquoi donc, avec ce luxe, étalez-vous également votre ineptie? Je sais ce que vous allez me dire. C'est pour augmenter votre considération que vous agissez ainsi. — Eh quoi! n'avez-vous pas entendu dès le commencement de notre discours qu'en cela ne consistait pas la gloire de l'homme, mais qu'il y trouvait plutôt un sujet de honte, de mépris, de répulsion et de risée? De là naît l'envie, la haine, une suite intarissable de maux; plus la fortune persiste, plus les accusations sont obstinées. Ces vastes et splendides maisons sont elles-mêmes d'impitoyables accusateurs, qui ne cessent d'élever la voix contre leurs maîtres, après même qu'ils sont morts: le corps est dans la terre; mais la vue de ces constructions ne permet pas que le souvenir de la cupidité qu'elles attestent disparaisse dans le même tombeau. Chaque passant, en contemplant la hauteur et l'étendue, l'éclat et la magnificence de l'édifice, se dit à lui-même ou dit à son voisin: De combien de larmes cette maison est pétrie! que d'orphelins spoliés, que de veuves opprimées, que d'ouvriers victimes de l'injustice! — Voilà donc vos espérances bien trompées: vous prétendiez avoir la gloire dans la vie, et l'opprobre vous suit jusque dans la mort. Votre nom est partout affiché sur cette maison comme sur une colonne d'airain; elle vous suscitera mille accusations flétrissantes, de la part même de ceux qui ne vous auront jamais vu de votre vivant.

4. Puisqu'un tel luxe ne peut pas nous don-



ner la vaine satisfaction qu'on s'en était promise, fuyons, mes bien-aimés, fuyons cette triste maladie, ne tombons pas au-dessous des brutes elles-mêmes. Tout est commun entre elles, la terre, les fontaines, les prairies, les montagnes et les bois; l'une n'a rien de plus qu'une autre, et vous, tout homme que vous êtes, et l'homme est le plus doux des animaux, vous devenez plus cruel qu'une bête féroce, puisque vous entassez dans une seule maison la substance d'un nombre incalculable de pauvres. Et ce n'est pas seulement l'identité de nature qui nous unit; nous possédons en commun le ciel, le soleil, la lune, tous les chœurs des astres, l'air, la mer, le feu, l'eau, la terre, la vie et la mort, l'adolescence et la vieillesse, la maladie et la santé, la nourriture et le vêtement. Ajoutez à cela les biens spirituels, cette table sacrée, le corps du Seigneur, son sang adorable, l'espérance du royaume céleste, le bain de la régénération, la rémission des péchés, la justification, la sanctification, la rédemption, et ces biens ineffables « que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, que le cœur de l'homme n'a jamais goûtés. » 1 *Cor.*, II, 9. N'est-ce pas une chose contraire à la raison que des êtres unis par la nature et la grâce, par les mêmes promesses et les mêmes lois, se disputent avec tant de rapacité les possessions terrestres, méconnaissent à tel point les droits qui leur sont communs, se ravalent même au-dessous des bêtes sauvages, et cela, pour des objets qu'ils auront à quitter avant peu et qui de plus les exposent au danger de se perdre? La mort viendra les en séparer, traînant après elle le terrible jugement et les supplices éternels.

Voulons-nous échapper à cette fatale destinée, soyons pleins de miséricorde. C'est la reine des vertus, elle sera plus tard la base de notre confiance, elle nous préservera du châtiment, et nul ne fermera le passage à celui qu'elle conduit au ciel. Elle a des ailes puissantes, son crédit est grand auprès de Dieu, elle monte jusqu'au trône royal pour y présenter ses nourrissons avec sécurité. « Vos prières et vos aumônes, est-il écrit, sont montées en présence de Dieu et ne seront pas oubliées. » *Act.*, X, 4. Pourquoi ne nous élèverions-nous pas nous-mêmes à cette hauteur, en nous dégageant des liens de cette fatale avarice, de ce luxe immodéré, de cette ambition sans bornes? Du superflu faisons le nécessaire, débarrassons-nous de ces biens surabondants, confions-les aux mains du Juge suprême, qui seul peut nous les conserver intacts et nous les compter comme un titre à son indulgence et à sa libéralité, quand sera venu le jour du jugement. Serions-nous alors coupables de péchés innombrables, il ne nous refusera pas son pardon. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR

LA GRANDE SEMAINE

AVANT-PROPOS

Cette homélie, vraiment digne de Chrysostome, fut prononcée dans la semaine sainte, comme on le voit par les premiers mots, et le samedi de cette même semaine, comme l'orateur l'indique un peu plus loin ; mais impossible de savoir en quelle année. Une chose fait supposer que ce discours fut donné dans la ville d'Antioche : c'est qu'il y est parlé, n° 6, des moines qui habitaient les montagnes voisines ; ce que nous avons remarqué dans les discours de cette première époque. Celui-ci doit être rangé parmi les meilleurs.

HOMÉLIE.

Prononcée dans la grande semaine ; il y est dit pourquoi cette semaine est ainsi nommée. — Sur cette parole : « Mon âme, loue le Seigneur. » — Sur le gardien de la prison dont il est parlé dans les Actes.

1. Nous avons accompli la traversée du jeûne, et, par la grâce de Dieu, nous voici maintenant arrivés au port ; mais ce n'est pas une raison pour nous de tomber dans la négligence, nous devons bien plutôt redoubler de zèle parce que nous touchons au but de nos efforts. C'est l'exemple que les navigateurs nous donnent : quand ils sont sur le point de franchir la barre du port avec leur vaisseau chargé de froment et de marchandises de tout genre, ils se montrent plus vigilants et plus précautionnés, de peur qu'après avoir parcouru de vastes mers, le navire ne vienne là se briser sur un écueil et ne périsse avec toutes ses richesses. Ainsi devons-nous déployer plus de sollicitude et d'énergie pour que nos labeurs ne soient pas à la fin privés de leur récompense. Il faut donc que notre ardeur soit plus grande en ce moment. Voilà comment agissent encore les coureurs dans le cirque : à mesure qu'ils approchent du but, ils précipitent leur course. Et les athlètes également, après mille combats et mille victoires, le moment venu d'obtenir une dernière couronne, se raidissent plus que jamais et s'arment d'un nouveau courage. Encore une fois, c'est ainsi que nous devons agir. Ce que le port est aux matelots, la palme aux coureurs, la couronne aux athlètes, cette semaine l'est pour nous : ici, se résument tous les biens, c'est le combat qui décide de la couronne.

Voilà pourquoi nous l'appelons la grande semaine. Ce n'est pas que les jours dont elle se compose soient plus longs ou plus nombreux que ceux des autres semaines, puisqu'il y en a de plus longs et que le nombre en est toujours le même ; c'est à cause des grandes choses opérées par le Seigneur en ces jours. La semaine où nous sommes a vu l'antique tyrannie du démon renversée, la mort détruite, le fort enchaîné

et sa puissance abattue, le péché ôté du monde, la malédiction effacée, le paradis rouvert, l'accès du ciel redonné à l'homme, les hommes unis aux anges, le mur de séparation enlevé, le voile déchiré, le Dieu de paix pacifiant les cieux et la terre. De là lui vient le nom de grande semaine. Or, de même qu'elle est la principale dans l'année, de même le principal de ses jours est le samedi ; ce jour est dans cette semaine ce que la tête est dans le corps humain. Aussi est-elle signalée chez les uns par un redoublement de zèle, chez les autres par des jeûnes plus austères ou des veilles plus prolongées, chez d'autres encore par des aumônes plus abondantes, de plus hautes vertus, une vie plus fervente et plus pieuse : tous s'efforcent par là de reconnaître l'immensité des bienfaits que le Seigneur a répandus sur nous.

Lorsque le Sauveur ressuscita Lazare, le concours des habitants de Jérusalem venant à sa rencontre, attestait la réalité de cette résurrection, et, dans le fait, leur empressement était une preuve du miracle : aujourd'hui le zèle qu'on déploie pour cette grande semaine témoigne également de la grandeur des choses qu'elle a vues s'accomplir. Ce n'est pas d'une seule ville, ce n'est pas uniquement de Jérusalem que nous sortons pour voler au devant du Christ ; c'est de toutes les contrées de la terre que se précipitent des foules empressées, d'innombrables églises : elles ne portent et n'agitent plus des branches de palmier ; c'est l'aumône, le charité fraternelle, la vertu, le jeûne, les larmes, les veilles, toutes les inspirations de la piété qu'elles vont offrir au divin Maître. Et ce n'est pas seulement nous qui célébrons cette semaine ; les empereurs qui règnent sur cette partie du monde la célèbrent aussi, non d'une manière ordinaire, mais en prescrivant à tous les gouverneurs des cités de suspendre durant tous ces jours les affaires séculières pour les consacrer aux exercices de la religion. Il n'est pas jusqu'aux portes des tribunaux qui ne demeurent fermées. — Que tout procès et toute querelle cessent, disent-ils, que l'image du supplice disparaisse, que les mains des bourreaux se reposent un peu. Les bienfaits s'étendent à tous ; faisons aussi quelque bien, nous qui sommes ses serviteurs. — Leur pieuse vénération ne s'arrête pas là ; ils la manifestent par d'autres actes non moins significatifs. Des rescrits impériaux sont envoyés pour délivrer de leurs chaînes ceux qui sont plongés dans les prisons. A l'exemple du Seigneur descendant aux enfers et ramenant libres tous ceux que la mort retenait captifs, les monarques qui le servent, s'inspirant de son amour pour les hommes dans la mesure de leur pouvoir, brisent les liens du corps, ne pouvant pas briser ceux de l'âme.

2. Nous vénérons donc, nous aussi, cette semaine ; et, pour ma part, au lieu d'un rameau de palmier, je porte devant vous la parole doctrinale : j'ai donné mes deux oboles comme fit autrefois la veuve. Les enfants des Hébreux sortirent ayant des palmes à la main et faisant entendre ces acclamations : « Hosanna au plus haut des cieux, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » *Matth.*, XXI, 9. Sortons à notre tour, et, laissant éclater de généreux sentiments comme l'efflorescence de notre âme, redisons bien haut ce que nous chantions tout à l'heure : « Mon âme, loue le Seigneur ; je louerai le Seigneur durant ma vie. » *Psalm.* CXLV, 2. La parole qui précède est de David tout comme celle-ci. Non, cependant ; l'une et l'autre sont inspirées par la grâce divine. Le Prophète a parlé sans doute ; mais sa langue était mue par l'Esprit saint. De là ce qu'il dit ailleurs : « Ma langue est comme la plume d'un écrivain rapide. » *Psalm.* XLIV, 2. De même que la plume n'écrit pas seule, et ne fait qu'obéir à la main, de même la langue des prophètes ne parlait pas d'elle-même, et n'était que l'instrument de la grâce. Pourquoi ne dit-il pas seulement : « Ma langue est comme la plume de l'écrivain, » et ajoute-t-il : « D'un écrivain qui écrit avec rapidité ? » C'est pour vous apprendre que toute sa sagesse vient d'en haut ; et de là cette extrême facilité, cette course impétueuse et multiple. Quand les hommes parlent en leur propre nom, ils coordonnent et pèsent leurs pensées, il leur faut beaucoup de réflexion et de temps ; mais ici, les paroles coulant comme de source, sans

obstacle aucun, l'abondance des pensées dépassant la rapidité de la langue, le Prophète a pu dire : « Ma langue est comme la plume d'un écrivain rapide. » Le courant est ouvert, les flots se précipitent; et voilà pourquoi cette rapidité. Nous n'avons besoin ni d'examen, ni de méditation, ni de travail.

Mais nous, voyons ce qu'il dit : « Mon âme, loue le Seigneur. » Unissons aujourd'hui notre voix à celle de David. Si nous n'avons pas sa présence corporelle, son âme est au milieu de nous. En effet, que les justes viennent à nous et qu'ils prennent part à nos joyeux cantiques, c'est Abraham qui nous le dit en parlant au mauvais riche. Celui-ci lui ayant demandé d'envoyer Lazare pour que ses frères, apprenant ce qui se passe dans l'enfer, corrigeassent leur conduite, le Patriarche lui répondit : « Ils ont Moïse et les prophètes. » *Luc*, XVI, 24, 28, 29. Or, depuis longtemps Moïse et les prophètes étaient morts; mais on les avait encore par leurs écrits. Si le portrait inanimé d'un fils ou d'un ami produit sur vous l'heureux effet de leur présence, après même que vous les avez perdus, tant cette image vous les représente au naturel, à plus forte raison jouissons-nous par les divines Ecritures de la conversation des saints, puisque nous avons là l'image non de leur corps, mais de leur âme. L'âme se peint, en effet, dans la parole. Voulez-vous que je vous montre à quel point il est vrai que les saints vivent encore et sont présents? On n'invoque pas des témoins qui sont morts; et le Christ les appelle en témoignage de sa divinité; il cite notamment David, nous attestant ainsi la vie de ce prophète. Il voit les Juifs dans l'incertitude sur ce qu'ils doivent penser de lui-même, et il leur dit : « Que pensez-vous du Christ? De qui est-il fils? Ils lui répondent : De David. Et lui reprend alors : Comment donc David, éclairé par l'Esprit saint, l'appelle-t-il Seigneur et parle-t-il en ces termes : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite? » *Matth.*, XXII, 42-44 ; *Psalm.* CIX, 1. Vous voyez bien que David est encore vivant? S'il n'en était pas ainsi, comment le Sauveur l'appellerait-il en témoignage de sa divinité? Le temps même du verbe qu'il emploie corrobore la force de cette observation; car il parle au présent, afin de mieux établir que le Prophète est toujours là, que sa voix se fait encore entendre.

Les Saints assistent à nos joyeux cantiques.

David chantait autrefois les psaumes composés par lui-même, et maintenant nous chantons avec David. Il avait une cithare formée de cordes matérielles; mais la cithare de l'Eglise est formée de cordes vivantes et spirituelles. Ces cordes ne sont autres que nos langues : elles rendent des sons divers, mais qui s'accordent dans un même sentiment de piété. Les femmes et les hommes, les vieillards et les enfants diffèrent beaucoup entre eux, et redisent néanmoins les mêmes cantiques sans aucune dissonance; l'Esprit saint dirige toutes les voix et les réunit dans une admirable symphonie. David lui-même l'avait déclaré, quand il convoquait pour le même concert tous les âges et tous les sexes : « Que tout esprit loue le Seigneur. Loue le Seigneur, ô mon âme. » *Psalm.* CL, 5. Pourquoi laisse-t-il de côté la chair, et ne s'adresse-t-il pas au corps ? Veut-il scinder l'être animé? Nullement; mais il excite l'artiste avant de parler de l'instrument. Qu'il n'entende pas séparer le corps de l'âme, lui-même s'en explique ainsi dans un autre psaume : « Dieu, mon Dieu, je vous cherche dès l'aurore. Mon âme a soif de vous, et combien ma chair se consume pour vous sur cette terre ! » *Psalm.* LXII, 2. — Mais montrez-nous la chair elle-même prenant part au concert, me dira-t-on peut-être. — « Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi loue son saint nom. » *Psalm.* CII, 1. Vous voyez donc que la chair est ainsi convoquée ; car que veulent dire ces mots : « Et que tout ce qui est en moi loue son saint nom? » Les nerfs et les os, les veines et les artères, tout ce qui constitue le corps humain.

3. Comment les parties intérieures de notre corps peuvent-elles louer Dieu? Elles n'ont ni voix, ni bouche, ni langue. On comprend que l'âme ait ce pouvoir ; mais les organes intérieurs du corps humain, comment pourraient-ils bénir Dieu, je le répète, n'ayant ni parole, ni pensée? — Ils le peuvent tout comme « les cieux peuvent raconter la gloire de Dieu. »

Psalm. XVIII, 1. Les cieux n'ont pas davantage une langue, une bouche, une voix; c'est par la merveilleuse beauté du spectacle qu'ils déroulent à nos regards que nous sommes entraînés à louer leur Auteur. Il en est de même de nos organes : si vous les étudiez tous avec réflexion, si vous considérez la différence de leurs propriétés, de leurs vertus, de leurs effets, la manière dont ils sont composés, la place qu'ils occupent dans l'ensemble du corps, leur nombre et leur harmonie, vous vous écrierez avec le Prophète : « Que vos œuvres sont grandes et belles, Seigneur! Vous avez tout fait avec sagesse. » *Psalm.* CIII, 24. Ainsi donc, notre organisme intérieur publie la gloire de Dieu, sans avoir ni voix, ni bouche, ni langue. Mais alors pourquoi David s'adresse-t-il à l'âme? Pour qu'elle ne s'abandonne pas à la dissipation quand la langue parle, ce qui nous arrive souvent dans nos chants et nos prières : il veut que l'harmonie règne des deux côtés. Si, pendant que vous priez, vous n'entendez pas la parole de Dieu, comment Dieu écoutera-t-il votre prière? En disant donc : « Mon âme, loue le Seigneur, » il veut dire : Que mes prières partent du fond du cœur. Paul disait : « Je chanterai dans mon cœur, mais je chanterai aussi avec mon intelligence. » I *Cor.*, XIV, 15. L'âme est un artiste accompli, un musicien admirable; et le corps est un instrument qui tient lieu de cithare, de flûte et de lyre. Les autres musiciens ne jouent pas à la fois de tous les instruments, ils les prennent et les quittent tour à tour; ils ne s'appliquent pas incessamment à la mélodie, et dès lors ils n'ont pas toujours les instruments entre les mains : Dieu, voulant vous apprendre que vous devez le louer et le bénir sans cesse, a fait de l'instrument et de l'artiste un tout indissoluble.

Que l'exercice de la louange doive être continuel, l'Apôtre vous le dit en ces termes : « Priez sans interruption, rendez grâces en toute chose. » I *Thessal.*, V, 17-18. C'est parce qu'il faut prier sans interruption que l'instrument est indissolublement uni à l'artiste. « Mon âme, loue le Seigneur. » C'est une voix seule qui parla d'abord ainsi, la voix de David; et maintenant qu'il est mort, des langues innombrables redisent cette parole, et ce n'est pas ici seulement, c'est dans toutes les contrées du monde. Vous voyez donc bien qu'il n'est pas mort, qu'il est toujours vivant. Et comment serait-il mort, celui qui possède tant de langues et qui parle par tant de bouches? C'est une grande chose en vérité que l'exercice de la louange : il purifie notre âme, il nous inspire de plus en plus la piété. Voulez-vous savoir la puissance des hymnes chantées en l'honneur de Dieu? C'est en chantant de la sorte que les trois jeunes Hébreux éteignirent les flammes de Babylone; ou plutôt non, ils ne l'éteignirent pas; chose bien plus étonnante, ce feu dévorant, ils le foulaient aux pieds comme de la boue. Ce chant pieux, en pénétrant dans la prison, fait tomber les chaînes de Paul, ouvre les portes de cette triste demeure, en ébranle les fondements, remplit de crainte l'âme du geôlier. L'historien sacré nous représente Paul et Silas chantant des hymnes au milieu de la nuit. Qu'arrive-t-il ensuite? Quoi donc? Une chose inouïe et pleinement incroyable : les chaînes tombent, et ceux qui les portaient en chargent leurs gardiens libres. Il est dans la nature des fers de retenir et de dompter un homme; mais ici c'est le geôlier lui-même qui se traîne aux pieds de Paul, l'homme libre est l'esclave du prisonnier.

Puissance des hymnes chantées en l'honneur de Dieu.

Les chaînes matérielles nous enlèvent la liberté; mais les chaînes portées pour le Christ ont une puissance telle qu'elles soumettent aux captifs ceux qui ne le sont pas. Le geôlier les avait jetés dans le fond d'un cachot, et sans en sortir ils ouvraient les portes extérieures; il avait mis leurs pieds dans les ceps, et ces pieds liés déliaient les mains des autres. Puis le geôlier se prosterne devant l'Apôtre, en poussant des gémissements, en versant des larmes, saisi de frayeur, dans une profonde angoisse. — Que s'est-il donc passé? Est-ce vous qui l'avez enchaîné, ô saint apôtre? est-ce vous qui le retenez prisonnier? — Ne vous étonnez pas, ô homme, qu'il ouvre la prison; n'a-t-il pas reçu le pouvoir d'ouvrir les cieux? « Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le

ciel. » *Matth.*, XVIII, 18. Il rompt les liens du péché; faut-il s'étonner qu'il rompe des liens de fer? Il brise les chaînes imposées par les démons et délivre les âmes qu'ils ont rendues captives; et vous ne comprendriez pas qu'il brisât les chaînes des prisonniers? Remarquez un double prodige : il lie et délie en même temps; en faisant tomber leurs chaînes, il enchaîne leur cœur. Les prisonniers ne savaient pas même qu'ils étaient délivrés. Il ouvre et ferme simultanément : il ouvre les portes de la prison, et ferme les yeux de leur âme. Ne sachant donc pas que les portes sont ouvertes, ils n'usent pas de leur liberté pour prendre la fuite. Ce double pouvoir dont je vous ai parlé ne vous est-il pas assez manifeste?

Les apôtres ne faisaient rien par ostentation.

4. Ces choses ont lieu pendant la nuit, pour qu'elles s'accomplissent sans tumulte et sans désordre d'aucune sorte. Les apôtres ne faisaient rien par ostentation ou par intérêt personnel. Voilà donc que le gardien de la prison se prosterne devant les prisonniers. Que fait Paul? Vous avez vu ses œuvres étonnantes et merveilleuses; voyez maintenant sa sollicitude et sa bonté. « Il se récria et dit à cet homme : Ne te fais aucun mal, nous sommes tous ici. » *Act.*, XVI, 28. Il ne laisse donc pas sous le coup d'une frayeur mortelle celui qui l'avait si cruellement enchaîné, il n'éprouve aucun sentiment de vengeance. « Nous sommes tous ici, » dit-il. Quelle admirable simplicité! Il ne dit pas : C'est moi qui suis l'auteur de ces merveilles. Que dit-il donc? « Nous sommes tous ici. » Paul se met au nombre des prisonniers. Le geôlier voyant ce qui venait de se passer, est frappé d'étonnement, reconnaît le miracle, rend grâces à Dieu. Cet homme était vraiment digne d'inspirer le zèle et l'affection. Il n'alla pas s'imaginer qu'il n'avait sous les yeux que des prestiges. Et pourquoi ne s'arrêta-t-il pas à cette pensée? C'est qu'il les avait entendus célébrant les louanges divines, et que les séducteurs ne rendent pas gloire à Dieu. Il en avait sans doute reçu beaucoup dans sa prison; mais aucun n'avait accompli de telles choses, brisé les fers des prisonniers, fait preuve d'une telle sollicitude. Paul désire reprendre ses fers, il ne fuit pas de peur d'exposer la tête de cet homme. Celui-ci se précipite le glaive à la main et portant un flambeau : le démon veut empêcher sa conversion par la mort; mais Paul élève la voix et sauve cette âme en prévenant ce malheur. Ce n'est pas d'une voix ordinaire, c'est à haute voix qu'il s'écrie : « Nous sommes tous ici. » Une telle sollicitude étonne et ravit le geôlier; l'homme libre se prosterne devant le captif; et que dit-il? « Seigneur, que dois-je faire pour me sauver? » *Ibid.*, 30. — Mais c'est toi qui les a enchaînés, et c'est d'eux maintenant que tu te réclames? Tu les a mis dans les ceps, et voilà que tu cherches un moyen de pénitence et de salut?

Remarquez-vous son ardeur et son zèle? Il n'hésite pas; affranchi de la crainte, il n'est pas quitte envers le bienfait, et soudain il court au salut de son âme. C'est la nuit, et le milieu de la nuit. Il ne dit pas alors : Examinons bien les choses, attendons le jour. Non, tout-à-coup il s'élance vers le ciel.— Il y a quelque chose de merveilleux dans ce prisonnier, se dit-il, il est supérieur à la nature humaine. J'ai vu son pouvoir miraculeux et sa bonté non moins admirable. Il n'a reçu de moi que de mauvais traitements, je l'ai réduit à la condition la plus déplorable : et puis il me reçoit dans ses bras, moi qui l'avais chargé de liens. Il pouvait me livrer à la mort, et, non-seulement il n'en fait rien, mais encore il m'empêche d'exécuter la pensée que j'avais de m'enfoncer le glaive dans la gorge.—C'est avec raison qu'il dit : « Seigneur, que dois-je faire pour me sauver? » Ce n'étaient pas les miracles seuls qui convertissaient les hommes, c'était encore et même avant tout la vie des apôtres. Voilà pourquoi le Sauveur avait dit : « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, V, 16. Vous avez vu l'ardeur du geôlier; voyez celle de Paul : aucune hésitation, aucun retard; les mains liées par les chaînes, les pieds engagés dans les ceps, malgré les maux qui l'accablent, il enseigne aussitôt la religion à cet homme, ainsi qu'à toute sa maison; après le bain sacré, après la table spirituelle, il lui fournit encore l'aliment corporel. Mais pour

quel motif a-t-il ébranlé la prison? Pour éveiller l'attention du gardien sur ce qui vient de se passer. Il a brisé les liens matériels des prisonniers pour en venir à briser les liens spirituels du geôlier.

Le Christ avait fait le contraire : on lui présentait un paralytique atteint d'une double paralysie, l'une morale, l'autre physique. Il le délivra d'abord de la première, celle qui provient du péché, en lui disant : « Mon fils, vos péchés vous sont pardonnés. » *Marc.*, II, 5. Puis, comme les spectateurs doutaient, blasphémaient et prononçaient ces paroles : « Nul ne peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul, » *Ibid.*, 7, voulant leur montrer qu'il était vraiment Dieu et les juger par leurs propres paroles, en leur appliquant cette sentence : « Je te juge par ta propre bouche, » *Luc.*, XIX, 22, il leur dit : Vous affirmez que nul ne peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul; eh bien, je remets les péchés, reconnaissez donc que je suis Dieu; c'est d'après vous-mêmes que je vous juge. — Là les choses de l'ordre spirituel passaient avant celles de l'ordre matériel : ici les liens matériels tombent avant les liens spirituels. Voyez-vous quelle est la puissance des chants religieux, quelles merveilles opèrent la prière et les divines louanges? Toujours la prière est douée d'une grande vertu; mais, quand la prière est secondée par le jeûne, elle communique à l'âme une plus grande énergie. L'homme alors règne sur ses propres pensées, son intelligence est plus lumineuse, l'âme voit les choses d'en haut. C'est pour cela que l'Ecriture unit partout le jeûne à la prière. Où le voyons-nous? « Ne vous fraudez pas réciproquement, si ce n'est d'un accord mutuel, afin de vaquer au jeûne et à la prière. » I *Cor.*, VII, 5. Ailleurs il est dit : « Cette espèce de démons n'est chassée que par la prière et le jeûne. » *Matth.*, XVII, 20. Ailleurs encore : « Après qu'ils eurent prié et jeûné, ils leur imposèrent les mains. » *Act.*, I, 33.

5. Vous le voyez, partout la prière avec le jeûne. La lyre rend alors des sons plus mélodieux et plus suaves. Les cordes n'en sont pas relâchées par l'ivresse des sens; l'intelligence est pleine de vigueur, l'âme veille au sein de la lumière. Voilà comment il faut s'approcher de Dieu et lui parler, seul à seul. Quand nous avons quelque chose d'important à dire à nos amis, nous les prenons à part afin de leur parler. A combien plus forte raison ne devons-nous pas en agir de même envers Dieu? Entrons pour lui parler dans le lieu le plus calme et le plus retiré de notre demeure, et nous obtiendrons absolument tout ce que nous lui demanderons, pourvu que nous lui demandions des choses utiles. C'est un grand bien que la prière, encore une fois, quand elle part d'une âme reconnaissante et vigilante. Mais comment prouvons-nous que nous sommes reconnaissants? C'est en nous appliquant à rendre grâces au Seigneur, non-seulement lorsqu'il nous accorde, mais aussi lorsqu'il nous refuse l'objet de notre demande. Dans l'un et l'autre cas, c'est pour notre bien qu'il agit. Que vous ayez donc reçu ou non, il dépend de vous de recevoir en ne recevant pas, et que vos vœux soient remplis alors même qu'ils paraissent déçus. Parfois, il vaut mieux pour nous ne pas obtenir qu'obtenir ce que nous demandons. Si cela n'était pas, Dieu nous accorderait toujours; mais il arrive que son refus soit une faveur éminente. C'est encore ainsi qu'il diffère souvent de nous exaucer; ce n'est pas pour nous imposer une privation, ce retard est un artifice de sa sagesse pour nous faire persévérer dans la prière. Trop souvent, après que nous avons obtenu ce que nous demandions, nous perdons le zèle pour la prière; c'est donc pour l'entretenir en nous qu'il diffère ses dons. Ainsi font les pères qui aiment vraiment leurs enfants : les voyant adonnés à la paresse et pleins d'ardeur seulement pour le jeu, ils tâchent de les retenir en leur faisant les plus belles promesses; de là de fréquents délais, ou même quelquefois des refus. Il n'est pas rare que nous demandions des choses nuisibles; or Dieu, qui connaît mieux que nous en quoi consiste notre bien, n'a garde alors d'écouter notre demande, il nous fait du bien à notre insu et comme en dépit de nous-mêmes.

Comment prouvons-nous à Dieu notre reconnaissance?

Faut-il s'étonner que nous ne soyons pas exaucés, quand nous savons que Paul éprouva la même chose? Il demanda souvent sans obte-



nir; et non-seulement il ne s'en attrista pas, mais encore il en rendit grâces à Dieu. « Voilà pourquoi, dit-il, j'ai par trois fois prié le Seigneur. » II *Cor.*, XII, 8. Trois fois est ici pris pour un grand nombre de fois. Si l'Apôtre a si souvent demandé en vain, n'est-il pas bien juste que nous persévérions dans la prière? Mais examinons de plus près dans quelles dispositions il était après avoir essuyé de tels refus. Au lieu de s'en attrister, nous venons de le dire, il s'en glorifiait. Vous l'avez entendu : « Voilà pourquoi j'ai prié par trois fois le Seigneur; et il m'a répondu : Il te suffit de ma grâce; car ma puissance éclate dans l'infirmité. » Puis il ajoute : « Volontiers donc je me glorifierai dans mes infirmités. » *Ibid.*, 9.

6. Quelle reconnaissance dans le serviteur! Il a demandé d'être délivré de ses infirmités, et Dieu n'a pas voulu; bien loin cependant de s'abandonner à la tristesse, Paul se glorifie de ces mêmes infirmités. Mettons nos âmes dans de semblables dispositions : que Dieu nous accorde ou nous refuse ce que nous lui demandons, rendons-lui également grâces; car dans les deux cas c'est pour notre bien qu'il agit. S'il a le pouvoir de donner, il a celui de donner quand il veut et ce qu'il veut, ou même de ne pas donner. Vous ne savez pas ce qui vous est profitable; il le sait parfaitement. Vous demandez souvent des choses nuisibles et pernicieuses; et pourvoyant à votre salut beaucoup mieux que vous-même, il refuse de vous exaucer, il a tout prévu pour votre bien sans attendre votre prière. Si les pères selon la chair n'accordent pas tout à leurs petits enfants qui les sollicitent, ce n'est certes pas qu'ils dédaignent leur bonheur, c'est plutôt par sollicitude pour eux : à plus forte raison devons-nous reconnaître cette même conduite en Dieu, lui dont l'amour et la prévoyance n'ont pas d'équivalent sur la terre. Vaquons donc sans cesse à la prière, non-seulement le jour, mais encore la nuit. Ecoutez ce que dit notre saint Prophète : « Au milieu de la nuit, je me levais pour rendre hommage à l'équité de vos jugements. » *Psalm.* CXVIII, 62. Voilà donc un roi, occupé de tant de soins, chargé de tant de peuples, de cités et de provinces, obligé de pourvoir à la direction des affaires et dans la paix et dans la guerre, voyant toujours se dresser devant lui de nouveaux sujets de sollicitude, au point de ne pouvoir pas respirer un instant, et qui malgré cela s'applique à l'exercice de la prière le jour et la nuit. S'il en était ainsi d'un monarque, au milieu des délices et des soucis, des distractions et des labeurs de la royauté; si, dans une telle condition, il montrait plus de zèle et d'assiduité que les moines eux-mêmes qui vivent sur les montagnes, quel espoir de pardon pouvons-nous avoir, je vous le demande, nous qui, menant une vie si calme et si libre, n'ayant à nous occuper que de nous, non-seulement dormons les nuits entières, mais encore dans le jour ne nous acquittons pas avec l'application convenable des prières obligées?

Remercions Dieu même quand il ne nous exauce point.

Quelle arme que la prière et quelle beauté! c'est un port assuré, un trésor inépuisable, une richesse qu'on ne peut nous ravir. Quand nous allons solliciter les hommes, il ne faut pas reculer devant les frais ni devant les flatteries les plus obséquieuses, il y a mille démarches à faire, mille précautions à s'imposer. Souvent il n'est pas permis d'aborder directement le maître et de lui demander la faveur qu'on attend de lui; on est dans la nécessité de recourir avant tout à ceux qui gèrent ses intérêts et sa maison, de les gagner par des présents, par des paroles adroites, par tous les moyens possibles, si l'on veut arriver au but qu'on s'est proposé. Les choses ne vont pas ainsi par rapport à Dieu : il nous accorde sa grâce beaucoup plus aisément sur notre propre demande que sur la demande d'autrui. Et d'ailleurs, nous trouvons ici notre avantage, comme nous l'avons déjà dit, soit qu'il nous accorde, soit qu'il nous refuse; tandis que là nous éprouvons la plupart du temps un dommage dans les deux cas. Puisqu'il nous est donc plus profitable et plus facile de nous adresser à Dieu, gardons-nous de négliger la prière. Dieu vous sera d'autant plus favorable et vous octroiera d'autant mieux l'objet de vos désirs, que vous le prierez par vous-même avec une conscience pure, un esprit vigilant, une attention soutenue, contrairement à ce que font

un si grand nombre, dont la langue prononce les paroles de la prière, mais dont la pensée erre partout ailleurs, dans leur maison, sur les places publiques et les grandes routes. Il faut reconnaître en cela les manœuvres du démon : comme il sait bien que nous pouvons alors obtenir le pardon de nos péchés, il s'efforce de nous fermer le port de la prière, il fait tout ce qui est en son pouvoir pour éloigner notre âme des paroles que nous prononçons, afin que cet exercice soit pour nous une perte plutôt qu'un gain.

N'ignorant pas ces vérités, quand vous approchez de Dieu, n'oubliez pas, ô homme, à qui vous parlez. Pour exciter votre vigilance, il suffit que vous vous souveniez, en effet, de celui qui doit vous accorder sa grâce. Portez vos yeux vers le ciel, et que la foi vous rende présent le Dieu qui vous écoute. Quand vous abordez un homme revêtu de quelque dignité, n'importe laquelle, seriez-vous du caractère le plus insouciant, toutes vos facultés sont aussitôt éveillées, votre âme est là tout entière : combien plus, en pensant que nous allons parler au souverain Maître des anges, puiserons-nous dans cette pensée une vive et profonde attention ? S'il faut vous indiquer une autre voie pour secouer votre torpeur, je consens à vous la dire. La prière finie, nous nous apercevons fréquemment que nous n'avons rien entendu de ce que nous venons de dire. Dans ce cas, reprenons aussitôt notre prière ; et, si la même chose nous arrive encore, reprenons-la trois et quatre fois, s'il le faut, et ne la quittons pas que nous ne l'ayons faite tout entière avec un esprit attentif. Dès que le démon verra cette persévérance et cette énergie, il cessera de nous tendre ses embûches, sachant désormais qu'il n'obtient d'autre résultat que de nous obliger à redire plusieurs fois notre prière. Nous recevons, mes bien-aimés, de nombreuses blessures, soit de la part de la famille, soit de la part des étrangers, dans notre maison et sur l'agora, dans les affaires publiques et privées, de la part des voisins et des amis. Portons remède à toutes ces blessures dans le temps de l'oraison. Si nous allons à Dieu d'un cœur ardent et sincère, avec autant d'attention que de ferveur, en lui demandant pardon de nos fautes, il nous accordera pleinement ce pardon. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

OPUSCULE DOUTEUX

AVANT-PROPOS

L'homélie suivante a pour la première fois été publiée par un savant respectable, Jean-Baptiste Cotelier : elle est sans doute supérieure à celle sur le psaume VI, également publiée pour la première fois par ce même savant; mais nous avons de la peine à voir là une œuvre de Chrysostome. L'abondance des interrogations et des exclamations n'y compense pas la pénurie des idées; c'est même ce qui fait soupçonner de plus en plus une main étrangère. Tillemont paraît néanmoins la ranger parmi les œuvres authentiques, bien qu'il ne dissimule pas ses doutes. Nous sommes de son avis et nous suivons son exemple.

HOMÉLIE.

Sur le roi David et sur l'apôtre Paul, touchant la pénitence. — Sur diverses paroles du Psalmiste qui se rapportent au Christ. — Nous ne devons pas désespérer de notre salut.

Vous avez naguère entendu l'auteur des hymnes, le roi David, s'écrier : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon la grandeur de votre miséricorde; et selon l'étendue de votre compassion, effacez mon iniquité. » *Psalm.* L, 1-2. Et plus loin : « Créez en moi un cœur pur, mon Dieu, et renouvelez dans mon intérieur un esprit droit. » Pourquoi le Prophète dit-il : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon la grandeur de votre miséricorde? » Où se trouve la miséricorde, là est le salut sans discussion; où se trouve la miséricorde, là n'est pas dressé le tribunal; où se trouve la miséricorde, nul compte n'est exigé. — Je ne désire que recevoir miséricorde, délivrez-moi de mon infirmité. — Pourquoi David s'écrie-t-il encore : « Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu? » C'est celui qui avait accompli de si grandes choses, érigé de si magnifiques trophées, frappé de mort Goliath, étouffé dans ses bras un lion, et qui maintenant encore a un si libre accès auprès de l'Esprit saint, c'est lui qui parle de la sorte : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon la grandeur de votre miséricorde; et selon l'étendue de votre compassion, effacez mon iniquité. » J'étais un habitant de la campagne, et vous m'avez fait roi; à ce titre de roi vous avez ajouté celui de prophète; vous m'avez rendu vainqueur dans la guerre, puisque j'ai terrassé Goliath, non par la force du corps, mais par la puissance de la foi; vous m'avez revêtu de la pourpre, vous avez ôté la couronne à un autre pour la placer sur mon front, vous m'avez comblé de biens.

« Afin que vous soyez justifié dans vos paroles et que vous triomphiez dans vos jugements. » Ce que le péché avait vieilli, la grâce le renouvelle. — Et que ferez-vous en retour, ô Prophète? — « J'enseignerai vos voies aux prévaricateurs, et les impies reviendront à vous. » Il oublie la royauté pour ne parler que du don de prophétie. — Vous m'avez honoré au point de me révéler votre Fils et de le manifester à mon intelligence. J'ai appris que vous aviez un Fils, qui sera aussi le Fils de l'homme; je sais que vous avez quelqu'un qui partage votre trône. Je fais connaître à l'univers la croix et la sépul-

ture, l'abaissement et la résurrection. Je l'ai montré comme juge; j'ai dit le salut des nations, le choix des apôtres, l'abandon des Juifs, la vocation de l'Eglise, le chœur des vierges, lui-même enfin assis à votre droite. « Car voilà que vous m'avez manifesté des choses inconnues, les secrets de votre sagesse. » Où sont ces révélations? Ecoutez le même prophète qui nous montre le Christ descendant des cieux : « Il descendra comme la pluie sur la toison. » *Psalm.* LXXI, 6. En venant sur la terre, le Fils de Dieu ne devait pas venir en ébranlant le monde, en lançant des éclairs, en faisant gronder son tonnerre, en découvrant à nu sa divinité. Si sa divinité n'avait pas été voilée, les montagnes n'auraient pas soutenu sa présence, le soleil se serait éteint; s'il avait manifesté sa substance, la lune aurait disparu, la terre se fût anéantie, en même temps que la nature humaine. C'est pour cela qu'il est descendu sans éclat et sans bruit, sans que personne le sût, cherchant un asile dans un sein virginal. Quelles surprenantes merveilles! Les rochers se fondent, et ce sein ne se fond pas; les montagnes se renversent, et une faible femme porte un Dieu. Comment vous expliquerai-je ce mystère? comment vous l'exposerai-je? O folie du blasphémateur! Comment la servante a-t-elle porté un Dieu? Tu veux scruter les choses d'en haut, dis-nous celles d'ici-bas. Celui qui est présent partout, comment était-il dans le sein d'une femme, comment était-il dans le ciel? Pour moi, je sais qu'il en est ainsi, mais j'ignore comment. Je fais un acte de foi, et non un effort d'intelligence; je suis certain qu'il s'est manifesté, et qu'il doit venir sans exciter aucun trouble, aucune agitation, aucun désordre. « Il descendra comme la pluie sur la toison. »

Vous avez annoncé le règne, vous avez annoncé la trahison : « Celui qui mangeait mon pain s'est insolemment élevé contre moi. » *Psalm.* XL, 10. Dites-nous le jugement qu'il exercera : « Pourquoi les nations ont-elles frémi et les peuples ont-ils médité de vains complots? » *Psalm.* II, 1. Dites-nous sa croix : « Ils ont transpercé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os. » *Psalm.* XXI, 17-18. Dites le fiel qu'on lui présenta : « Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre. » *Psalm.* LXVIII, 22. Dites l'onction qu'il a reçue : « Vous avez répandu sur ma tête une huile abondante. » *Psalm.* XXII, 5. Dites son baptême : « Il m'a conduit près d'une eau vivifiante. » *Ibid.*, 2. Dites son véritable sacrement : « Vous avez dressé devant moi une table, à l'encontre de ceux qui me persécutent. » *Ibid.*, 5. Mentionnez spécialement son calice : « Que votre calice est enivrant et glorieux! » Dites la réprobation des Juifs : « Je n'accepterai pas les veaux de ta maison ni les boucs de tes troupeaux. » *Psalm.* XLIX, 9. Dites les outrages qui lui seront faits par ces mêmes Juifs : « Il a espéré dans le Seigneur; qu'il le délivre maintenant et qu'il le sauve, puisqu'il se plaît en lui. » *Psalm.* XXI, 9. Dites aussi le salut des nations : « Demande, et je te donnerai les nations pour héritage. » *Psalm.* II, 8. Dites sa sépulture : « Vous n'abandonnerez pas mon âme dans l'enfer, et vous ne souffrirez pas que votre saint voie la corruption. » *Psalm.* XV, 10. Dites son retour au ciel : « Dieu s'élève au bruit des acclamations, le Seigneur monte au son de la trompette. » *Psalm.* XLVI, 6. Dites le choix qu'il fera de ses apôtres : « A la place de vos pères, il vous est né des fils. » *Psalm.* XLIV, 17. Dites le chœur des vierges : « A sa suite, les vierges seront amenées au roi. » *Ibid.*, 15. Dites encore la vocation de l'Eglise : « La reine s'est tenue debout à votre droite, portant un vêtement doré, couverte d'ornements divers. » *Ibid.*, 10. Montrez-nous le Fils assis à la droite du Père : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. » *Psalm.* CIX, 1-2.

O David, vous avez exposé la prophétie tout entière; pourquoi donc vous écrier : « Créez en moi un cœur pur, mon Dieu, et renouvelez dans mon intérieur un esprit droit? » Vous êtes roi, votre front est ceint du diadème, vous êtes revêtu de la pourpre. — Il répond : Feuilles légères que tout cela, nuit et rêve; je cherche la vraie beauté. Donnez-moi l'Esprit saint, afin que vous me parliez encore et que je vous parle aussi.

L'Esprit s'est éloigné de moi comme la colombe s'éloigne de la boue. Je veux que la colombe revienne. Alors je paraîtrai de nouveau devant vous. Je ne puis plus me supporter depuis que j'ai perdu la confiance. — Vous voyez la confession que David fait à Dieu. Comprenez par là quel mal c'est que le péché. Et quel péché? L'adultère et l'homicide, la transgression de la loi, le mépris de la parole divine. En le disant, je n'accuse pas le Prophète, je fais connaître son prompt repentir. Il convenait qu'il accomplît cette parole des saints Livres : « Avouez le premier vos péchés, et vous serez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. C'est, en effet, là ce qui lui rendit la justice; il avait dit : « J'ai péché envers le Seigneur. » II *Reg.*, XII, 13. Le prophète Nathan vint alors et lui parla de la sorte : « Et le Seigneur a fait disparaître votre péché. » Le péché n'a qu'un instant, la confession est plus courte encore; mais le péché régnait dans le cœur du roi depuis qu'il avait jeté les yeux sur la femme d'Urie, et c'est pour cela qu'il disait et consignait dans un psaume : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon la grandeur de votre miséricorde. » Sa confession était complète, le pardon le fut aussi. Comment Paul a-t-il également obtenu miséricorde? « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » *Act.*, IX, 4.

Quelle clémence de la part du Seigneur! Il dit à un homme : « Pourquoi me persécutes-tu? » Il imite son Père, qui tenait ce langage aux Hébreux : « Mon peuple, quel mal t'ai-je fait, en quoi t'ai-je causé quelque peine? Réponds-moi. » *Mich.*, VI, 3. C'est ainsi que le Fils dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » Que répond cet homme? « Vous qui me parlez, Seigneur, qui êtes-vous? » *Act.*, IX, 5. Quelle soumission dans le serviteur! Il commence par avouer sa dépendance : « Qui êtes-vous, Seigneur? » Et le Seigneur répond : « Je suis Jésus de Nazareth, que tu persécutes; mais lève-toi, entre dans la ville de Damas, et là te sera dit ce que tu dois faire. » *Ibid.*, 7. Et le loup devient aussitôt une brebis, le persécuteur est un apôtre. L'ivraie s'est changée en froment, le pirate qui n'aspirait qu'à faire sombrer le navire en sera maintenant le pilote, le ravageur de l'Eglise en devient le dépositaire, le destructeur de la vigne en est le cultivateur, le plomb est devenu de l'or. Criez, vous aussi, mon bien-aimé, parce que le bruit que font les péchés est bien grand; et vous entendrez aussitôt, parce que l'amour du Seigneur envers les hommes est plus grand encore : « Dieu s'est fait homme, il est entré dans le sein d'une vierge et il y a habité. » Qui a-t-il appelé? Les mages. Qui encore? Une courtisane. Et après cela? Un larron. Et après le larron? Un blasphémateur.

Choses inouïes, choses incompréhensibles! La vocation des peuples a pour origine la tyrannie du péché. Le monde était dans un état lamentable, les hommes gisaient enchaînés par le sommeil de la corruption, les pratiques du judaïsme, un profond abattement. Aussi le Seigneur venant sur la terre a-t-il d'abord pris dans cette masse impure les prémices de l'Eglise, afin que personne dans la suite ne désespérât de son salut. Etes-vous impie? songez au larron; voluptueux? souvenez-vous de la courtisane; blasphémateur? pensez à Paul, ce grand blasphémateur; idolâtre? considérez les mages. Je connais, moi aussi, quel est le désespoir qui naît du péché. Le démon est là aiguisant son glaive et vous tenant ce langage : Ta vie s'est écoulée dans des relations infâmes, à l'impudicité s'est ajouté le parjure, tu l'as emporté sur les autres hommes par ta corruption. Telles sont les paroles du démon. Ne crains pas de lui résister et d'agir en sens contraire. Es-tu tombé? relève-toi. As-tu commis la fornication ou l'adultère? reviens à de meilleurs sentiments, fais pénitence. Ton repentir est peu de chose; mais la bonté divine est infinie. Pendant que tu respires encore, étendu sur ton lit, même alors fais pénitence : la brièveté du temps attire la clémence de Dieu. Applique-toi ces remèdes, et tu calmeras l'irritation de tes plaies.

Je sais, mon bien-aimé, combien sont nombreuses les blessures de l'âme; mais chaque blessure a son remède propre tout préparé. L'Eglise se présente à toi pour te donner l'Esprit saint. Invoque le chœur des martyrs; recours à tant d'autres moyens capables de t'arracher à l'iniquité et de te ramener à la justice. Vous

connaissez maintenant les prévarications légères des justes ; voyez avec quelle promptitude ils les ont réparées par leurs paroles et leurs larmes. David s'écriait : « J'arroserai mon lit de mes larmes. » *Psalm*. VI, 7. Paul disait à son tour : « J'ai obtenu miséricorde, parce que j'étais dans l'ignorance en persécutant le Christ. » II *Tim*., I, 13. Ne désespérons donc pas nous-mêmes de notre salut, en voyant que ces hommes d'abord coupables possèdent néanmoins le royaume des cieux, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, en même temps qu'au Père et à l'Esprit saint, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

COMMENTAIRE

SUR

LE PROPHÈTE ISAIE

AVANT-PROPOS

Non-seulement ce commentaire doit être rangé parmi les œuvres authentiques, mais il mérite encore de trouver place parmi les plus remarquables productions de notre saint docteur, soit par la beauté du style et l'ampleur du discours, soit pour la sagesse des préceptes et la magnificence des leçons. On demande d'abord si ce sont là des discours prononcés par Chrysostome, ou bien des écrits conservés dans son portefeuille. On demande en second lieu s'il a fait ce travail à Antioche ou à Constantinople. On voudrait savoir enfin si ce commentaire laissé incomplet, puisqu'il s'arrête au milieu du huitième chapitre, a jamais été complété par l'auteur, ou si même il avait la pensée de le compléter.

Il n'est pas facile de résoudre la première question. Il est assurément bien des passages dont la forme oratoire ne saurait être contestée et qui s'adressent directement au peuple ; vous le remarquez principalement dans tout le deuxième chapitre et dans le troisième, où Chrysostome, commentant ce que le prophète Isaïe avait dit sur les parures diverses et le luxe effréné des femmes de son temps, s'élève avec la même vigueur contre les mêmes désordres. L'orateur se trahit dans beaucoup d'autres passages de ce commentaire. Je ne puis pas croire cependant que ce travail, tel qu'il existe aujourd'hui, ait jamais été donné comme discours dans une église. En effet, on n'y trouve nulle part aucun exorde, et l'on sait combien Chrysostome montrait de soin et déployait de richesse dans cette partie de l'oraison ; pas de conclusion non plus, ni d'exhortation morale se terminant à la gloire du Christ et de la Trinité, contrairement à l'usage invariable de l'orateur. S'il y a là beaucoup de choses qui rappellent la chaire et la parole publique, si les textes de l'Ecriture y sont fréquemment cités dans le but de persuader, on n'y trouve pas, bien s'en faut, le mouvement oratoire qu'on remarque dans les explications des psaumes.

Quant à savoir maintenant si ce commentaire fut publié à Antioche ou à Constantinople, il est bon d'entendre là-dessus le savant Tillemont : « Cette œuvre est bien de Chrysostome, on est unanime sur ce point ; elle est empreinte d'une élégance peu commune. On y voit des traits concernant l'empire romain qui se rapportent parfaitement à la jeunesse de Chrysostome, quand on les applique surtout à l'état de cet empire avant l'année 377. Il est probable que l'auteur composa cet ouvrage dans la solitude ou bien quand il n'était encore que diacre ; car, du moment où il fut fait prêtre, il ne paraît pas avoir eu le calme et le temps nécessaires pour entreprendre un aussi long travail. » Volontiers je me range à cette opinion ; il est très-naturel de faire remonter ce commentaire à cette période de la vie de notre

saint qui n'était pas encore absorbée par le ministère de la parole, et beaucoup plus par les sollicitudes et les préoccupations de l'épiscopat. Il ne paraît pas possible de le renvoyer à l'époque de l'exil.

Pourquoi cette œuvre est-elle inachevée, c'est ce que nous ne saurions dire; et nous n'osons pas même émettre à cet égard une conjecture. Ce qui nous reste va jusqu'à la moitié du chapitre VIII. Du reste, cette division par chapitres n'a pas certainement été faite par l'auteur. Comme celle de la Vulgate dans son état actuel, elle n'est pas d'ancienne date. Dans ces âges reculés, notamment chez les Grecs, les divisions étaient bien différentes. Pour en revenir à la question, mon sentiment est que Chrysostome n'a jamais terminé cet ouvrage, qu'il l'avait commencé sans doute avec l'intention d'y mettre la dernière main, et qu'il en fut détourné par les travaux et les affaires dont il fut plus tard assailli.

PRÉAMBULE.

La sublimité de ce prophète, nous la voyons surtout éclater dans son œuvre; mais nul n'en a parlé d'une manière plus haute que Paul, par la raison que nul n'a mieux compris Isaïe et n'a été plus parfaitement l'organe de l'Esprit saint. La noble liberté du prophète dans la parole et dans la pensée, son élévation d'âme, la lucidité de son regard quand il annonce les mystères du Christ, tout cela, l'Apôtre l'exprime dans un mot : « Isaïe ose davantage et dit : J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas, je me suis montré à ceux qui ne m'appelaient pas. » *Rom.*, x, 20; *Isa.*, LXV, 1. A la hardiesse il joignait une tendre pitié : non-seulement il s'élevait avec force contre les folies du peuple et lui prophétisait avec autant de liberté que d'élévation les malheurs qui devaient punir ces folies; mais encore, lorsque ces malheurs étaient arrivés, il en ressentait les douloureuses atteintes, il pleurait et gémissait autant et plus que les victimes elles-mêmes. Du reste, tels se sont constamment montrés les prophètes et les saints : ils éprouvaient pour les peuples qu'ils avaient à diriger une tendresse plus que paternelle, l'amour divin l'emportant de beaucoup chez eux sur les tyranniques affections de la nature. Il n'est pas de père, non il n'en est pas qui brûle d'une aussi vive ardeur pour ses enfants; ils ont aimé leur peuple jusqu'à souffrir la mort, ne cessant de verser des larmes sur les maux qui l'affligeaient, et d'appeler sur lui la protection divine, partageant les douleurs de l'exil, prêts à tout faire comme à tout supporter pour soustraire ce peuple à la colère du ciel et à ses calamités présentes.

Rien de plu apte à s'occuper du bien public qu'une âme pleine de philosophie.

Rien de plus apte, en effet, à s'occuper du bien public, qu'une âme pleine de philosophie et de miséricorde. C'est pour cela que Moïse, ce grand serviteur de Dieu, fut mis à la tête de sa nation, à laquelle il avait antérieurement prouvé son amour par les œuvres, et plus tard il disait : « Si vous leur pardonnez ce péché, renvoyez-moi; sinon, effacez-moi du livre que vous avez écrit. » *Exod.*, XXXII, 31-32. Et ce même Isaïe, voyant la ruine de son peuple, s'écriait : « Laissez-moi, que je verse des larmes amères; n'essayez pas de me consoler quand je vois écraser ainsi la fille de mon peuple. » *Isa.*, XXII, 4. Qui ne connaît les lamentations de Jérémie sur les ruines de Jérusalem? Ezéchiel part avec les captifs, persuadé qu'il lui sera moins pénible de vivre sur un sol étranger que dans sa terre natale, n'ayant rien de plus grand devant les yeux que de se dévouer à consoler l'infortune, à relever les affaires et le courage des malheureux. Daniel demeure à jeun pendant vingt jours et prie pour demander leur retour dans la patrie; il n'est pas de sollicitude qu'il ne déploie, de prière qu'il n'adresse à Dieu pour obtenir qu'ils soient délivrés de leur triste servitude. Tous les saints sans exception brillent de cette pure gloire. David voyant le fléau vengeur tomber sur le peuple, appelait sur sa tête seule la colère de Dieu. « C'est moi,

disait-il, moi le berger, qui ai commis la faute, moi le berger qui ai fait le mal ; et ceux-là, qui composent le troupeau, qu'ont-ils fait ? Que votre main s'appesantisse sur moi et sur la maison de mon père. » II *Reg.*, XXIV, 17. Le patriarche Abraham, quoique bien éloigné des vices affreux qui régnaient à Sodome, et n'ayant pas à craindre dès lors d'être enveloppé dans la catastrophe de cette ville, agissait néanmoins comme s'il devait en partager les malheurs, tant il priait le Seigneur avec instance de détourner le fléau ; il ne mettait pas de terme à ses supplications, si Dieu lui-même ne les avait arrêtées en le quittant.

Les saints de la nouvelle Alliance ont encore montré plus de vertu, favorisés qu'ils étaient d'une grâce plus abondante, appelés à de plus grands combats. De là vient que Pierre, entendant le Christ dire à quel point il est difficile aux riches d'entrer au ciel, était saisi de frayeur et de tristesse, ce qui lui faisait demander : « Qui pourra donc être sauvé? » *Luc.*, XVIII, 26. Il pouvait cependant être rassuré sur lui-même ; mais ce n'est pas sur leur propre sort, c'est sur le sort du monde entier que les saints tremblent. Paul laissait éclater ce sentiment partout dans ses Epîtres; il jugeait moins beau de voir le Christ que de travailler au salut des hommes, puisqu'il disait : « Etre délivré de mes chaînes pour aller avec le Christ, serait préférable pour moi; mais il est plus nécessaire pour vous que je demeure dans la chair. » *Philipp.*, I, 23-24. Le prophète s'offre à nous avec le même caractère : il annonce avec une pleine confiance les oracles divins, il s'élève de même contre les pécheurs, et puis il ne cesse de prier Dieu d'apaiser sa colère et de les traiter avec bonté. C'est ce que nous voyons surtout à la fin de sa prophétie, mais il est temps d'en aborder le commencement.

CHAPITRE PREMIER.

De la Vision d'Isaïe.

1. C'est la prophétie qu'il appelle Vision, soit parce qu'il avait en quelque sorte devant les yeux les choses futures, et c'est ainsi que Michée voyait le peuple dispersé, ou bien Ezéchiel, la prévarication et la captivité des adorateurs du soleil et de Thamuz; soit parce que les révélations que Dieu faisait aux prophètes n'étaient pas moins certaines que les événements mêmes et que l'on pouvait y compter comme sur les choses qui rentrent dans le cours ordinaire de la vie. Que les prophètes eussent en quelque sorte un sens qui les distinguait du reste des hommes, c'est ce qu'il dit lui-même : « Dieu m'a donné une oreille de plus pour entendre. » *Isa.*, L, 4. Il accroît la confiance dans sa parole quand il l'appelle Vision; car il excite plus vivement l'attention de l'auditeur et le fait remonter à celui qui est l'objet ou l'auteur de telles images. C'est comme une loi pour tous ceux qui transmettent aux autres les divins enseignements, de poser avant tout en principe qu'ils ne parlent pas en leur propre nom et qu'ils sont simplement les organes de la pensée de Dieu, que leurs écrits descendent du ciel. Voici comment s'exprime David : « Ma langue, c'est la plume d'un scribe écrivant avec rapidité. » *Psalm.* XLIV, 2. N'attribuez donc pas les caractères à la plume, et voyez-y plutôt l'action de la main; c'est-à-dire au-dessus de la plume, de la langue de David, voyez la grâce qui la fait mouvoir. Un autre prophète rend ainsi la même idée : « J'étais un gardeur de chèvres, m'occupant à dépouiller les sycomores. » *Amos,* VII, 14. On ne saurait donc attribuer ce qu'il dit à la sagesse humaine. Ce n'est pas assez; un autre ajoute : « Pour moi, j'ai été rempli de la force de l'Esprit du Seigneur, de jugement et de puissance. » *Mich.,* III, 8.

La grâce ne se bornait pas à leur donner la sagesse, elle leur donnait aussi la force, non du corps, cela se comprend, mais de l'âme. Comme ils avaient affaire à un peuple intraitable et impudent, qui avait soif du sang des prophètes, qui se plaisait à massacrer les saints, ils avaient, en effet, besoin d'une grande force pour ne pas se laisser effrayer par une semblable violence. Voilà pourquoi Dieu dit à Jérémie : « Je t'ai placé comme une colonne de fer et un mur d'airain; » *Jerem.*, I, 18; et à Ezéchiel : « Tu ha-

bites au milieu des scorpions ; mais ne crains pas devant eux et ne tremble pas. » *Ezech.*, II, 6. Lorsque Moïse recevait sa mission, il me paraît l'avoir d'abord refusée parce qu'il craignait, non-seulement Pharaon, mais encore le peuple juif. S'entretenant avec Dieu, après avoir quitté le barbare, il désirait ardemment savoir ce qu'il aurait à dire à ceux qui ne croiraient pas à sa mission divine ; il reçut alors le pouvoir d'opérer des prodiges bien propres à subjuguer leur esprit. Rien n'était plus nécessaire ; car, si l'un d'eux l'avait tellement effrayé, quand il venait cependant d'être sauvé par lui, que n'avait-il pas souffert dans son âme en songeant à la turbulente audace de toute sa nation ? C'est pour cela qu'il avait reçu l'Esprit de force en même temps que de sagesse : et c'est ce que dit formellement Michée : « J'ai été rempli de la force de l'Esprit du Seigneur, de jugement et de puissance. » *Mich.*, III, 8. Un autre dit : « La parole de Dieu fut donnée à Jérémie, fils de Chelcias. » *Jerem.*, I, 1. Un autre encore : « Prophétie sur Ninive. Livre de la vision de Nahum, fils d'Elcésias. » *Nahum*, I, 1. Il dit la même chose que les précédents, quoique en d'autres termes ; pour lui, selon la force du texte, participer à l'Esprit c'est en être possédé. Comme les prophètes étaient des instruments mus par l'Esprit saint, il désigne ainsi l'énergique action de la grâce.

C'est de la même manière que Paul parle de l'apostolat en tête de toutes ses épîtres : ce que les prophètes indiquaient par les noms de Vision, de Parole, d'Assomption et autres, lui l'indiquait par celui d'Apostolat. De même, en effet, qu'en annonçant une vision ou bien une parole qui vient de Dieu, on déclare ne pas devoir donner de son propre fond ; de même, en se proclamant Apôtre, on n'enseigne pas une doctrine à soi, on parle au nom et selon la pensée de celui qui envoie. C'est la dignité d'un apôtre de ne rien offrir qui vienne de lui. Voilà pourquoi le Christ disait : « Ne reconnaissez pas de maître sur la terre : vous n'avez qu'un Maître, celui qui est dans les cieux. » *Matth.*, XXIII, 10. C'était nous montrer clairement que les enseignements transmis par nous émanent comme de leur source du souverain Maître des cieux, et que les hommes n'en sont que les ministres.

« Vision d'Isaïe. » Comment les prophètes voient-ils, quel est le mode de leur vision ? c'est ce qu'il ne nous appartient pas d'expliquer. Nous ne pouvons pas comprendre cette vision ; celui-là seul la connaît bien, qui la connaît par expérience. S'il nous est souvent impossible d'expliquer les œuvres et les impressions de la nature, à plus forte raison nous l'est-il d'exposer le mode d'opération de l'Esprit. Si quelqu'un ose entreprendre d'en donner quelques faibles images, il ne parviendra jamais à la clarté parfaite, l'objet qu'il poursuit restera toujours comme enveloppé d'énigmes. Pour moi, je me représente l'âme des prophètes comme une eau limpide où pénètrent librement les rayons du soleil, et qui en est tout illuminée : cette âme, purifiée d'abord par sa propre vertu, reçoit le don de l'Esprit saint, et, dans cette nouvelle clarté dont elle brille, la connaissance de l'avenir se manifeste à ses yeux.

« Fils d'Amos. » Pourquoi faire mention du nom de son père ? Ou bien pour le distinguer de tout homonyme, ou bien pour nous montrer que l'obscurité du père ne jette aucune ombre sur la vertu du fils, que la vraie noblesse gît dans les qualités personnelles et non dans la grandeur des aïeux. Cet homme, en effet, bien qu'ayant un père obscur, s'éleva par sa gloire au-dessus de tous les autres, et ne dut cet éclat qu'à sa propre vertu.

La noblesse ne nous vient que de nos qualités personnelles.

2. « Vision contre la Judée et contre Jérusalem. » D'où vient que la nation et la ville sont désignées séparément ? Parce qu'elles furent séparément châtiées, soit par rapport aux circonstances, soit par rapport au temps. La sagesse divine en avait ainsi disposé, pour que ce châtiment graduel et successif, en épargnant les uns tout en frappant les autres, ramenât les premiers à de meilleurs sentiments par l'exemple de la captivité des seconds, si bien que le remède venant à ne pas produire son effet, ce ne fût plus la faute du médecin, mais uniquement celle des malades. C'est ainsi que le Seigneur agit envers chaque génération : il ne frappe pas tous les coupables à la fois ; autrement, il y a longtemps déjà que notre race serait détruite.

Il en est sur lesquels il exerce ici-bas sa justice, se réservant d'alléger d'autant leur supplice dans le siècle à venir; il ménage de la sorte à leurs pareils un grand moyen d'amélioration; et, quant à ceux qui ne changent pas de leur propre mouvement, qui ne profitent même pas de cette sage dispensation, sa justice les attend d'une manière inévitable au jour terrible du jugement.

« Sous le règne d'Ozias et de Joathan, d'Achaz et d'Ezéchias, qui régnèrent en Juda. » C'est avec raison qu'il détermine l'époque, afin de renvoyer l'auditeur studieux à l'histoire des faits contemporains. On comprend mieux les prophéties, elles deviennent plus claires quand on voit dans quel état se trouvaient les Juifs, quelles étaient leurs maladies et leurs blessures, alors que ce remède leur était offert.

« Ecoute, ô ciel; terre, prête l'oreille; car le Seigneur a parlé. » Un tel exorde respire une indignation profonde. Si le prophète n'était comme obsédé par ce sentiment, il ne laisserait pas ainsi de côté les hommes pour s'adresser aux éléments insensibles et muets. Ce n'est pas cependant l'indignation seule qui lui inspire ce langage; il veut couvrir de honte ceux qui l'entendront, en leur prouvant déjà que les êtres doués de raison sont tombés au-dessous des éléments eux-mêmes. Du reste, Isaïe ressemble sous ce rapport à tous les autres prophètes. Ainsi, celui qui fut envoyé vers Jéroboam, au lieu de parler au monarque, s'adresse directement à l'autel. Jérémie interpelle la terre et s'écrie : « Terre, terre, terre, écris le nom de cet homme, écris que cet homme est banni. » *Jerem.*, XXII, 29-30. Un autre dit à son tour : « Ecoutez, vallées, fondements de la terre. » *Mich.*, VI, 2.

« J'ai engendré des enfants. » Il ne mentionne pas un bienfait commun à tous les hommes, tel que celui d'avoir reçu la vie, il rappelle un bienfait spécial, celui d'avoir été faits ses enfants. Dieu nous prévient toujours de ses bienfaits. Ainsi, dans la création de l'homme, il commença par honorer un être qui n'existait pas encore, en disant : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » *Genes.*, I, 26. Le bienfait devient beaucoup plus grand dans la nouvelle loi : quand nous n'avons encore fait aucun bien, quand de plus nous avons commis d'innombrables maux, il nous honore en nous purifiant par le bain de la régénération. C'est de la même manière qu'il honore ici des hommes qui non-seulement n'ont rien fait pour mériter la grâce de l'adoption, mais qui s'en sont encore rendus indignes. Et, bien qu'il les récompense avant aucun travail, il ne les récompensera pas moins quand ils auront travaillé; sa munificence n'en est même que plus grande.

« Et je les ai exaltés. » Les prodiges accomplis en Egypte, dans le désert, en Palestine, sont signalés par ce seul mot. La multitude même de ses bienfaits oblige le Seigneur à ne les rappeler que succinctement, quand il les rappelle. « Mais eux m'ont méprisé. » Ils ont transgressé ma loi, délaissé mes préceptes.

« Le bœuf connaît celui dont il est la possession, l'âne connaît la crèche de son maître. » Les comparaisons ont pour effet de rendre l'accusation plus terrible, surtout quand elles sont puisées dans des sujets inférieurs; comme, par exemple, lorsque le Christ disait : « Les hommes de Ninive se lèveront au jugement en face de cette génération, et la condamneront; » *Luc.*, XI, 32; et ce qui précède : « La reine du Midi se lèvera au jugement et condamnera cette génération; car elle vint des extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon. » *Ibid.*, 31. Voici comment s'exprimait Jérémie : « Allez aux îles de Cétim, transportez-vous à Cédar; envoyez interroger ces peuples, et vous verrez s'ils changeront de dieux; tandis que mon peuple a changé sa gloire, sans aucun profit pour lui. » *Jerem.*, II, 10-11. Il nous apprend ainsi que sa loi n'est point dure, qu'il exige uniquement des hommes ce que les animaux, et les animaux les plus stupides, peuvent eux-mêmes accomplir. On me dira peut-être qu'il est dans leur nature d'avoir un tel instinct. A cela je réponds que nous devons faire par le libre choix de notre volonté ce qu'ils font sous l'impulsion de la nature. « Le bœuf connaît celui dont il est la possession. » Au lieu de leur

mettre en face la grandeur de ses dons, il leur représente l'excès de leur malice, afin de les ramener au bien. Pour les couvrir de honte il en appelle d'abord aux éléments; et puis, au lieu de les comparer aux hommes, il les compare aux animaux, montrant qu'ils sont encore inférieurs aux plus stupides.

3. C'est ce que fait aussi Jérémie, quand il cite l'exemple de la tourterelle et de l'hirondelle; ainsi que Salomon, qui renvoie le paresseux, tantôt à la fourmi, et tantôt à l'abeille. « Mais Israël ne m'a pas connu. » *Eccles.*, XI, 3. C'est une malice accumulée, que les membres mêmes de la famille, après tant d'honneurs reçus, s'accordent tous à commettre la même ingratitude. Il ne dit pas : Jacob, mais bien : « Israël, » pour faire mieux ressortir par la vertu du père la perversité des descendants : celui-là, par les nobles qualités de son âme, avait mérité la bénédiction qui se trouve consignée dans son nom ; ceux-ci la perdirent par leurs iniquités. « Et mon peuple ne m'a pas compris, » moi plus éclatant que le soleil.

« Malheur à la nation pécheresse. » Tel est encore l'usage des prophètes de pleurer sur ceux que consume une incurable maladie. C'est un sentiment que Jérémie ne cesse d'exprimer ; et le Christ lui-même disait : « Malheur à toi, Chorasi; malheur à toi, Bethsaïda. » *Matth.*, XI, 21. C'est encore là une forme d'enseignement; celui que n'a pu corriger la parole, se rend quelquefois aux larmes. « A ce peuple plein d'iniquités. » L'accusation s'aggrave de plus en plus : tous sont coupables, et tous au dernier point. « A cette race perverse. » Ce n'est pas qu'il l'accuse de provenir d'une source empoisonnée ; il l'accuse seulement d'être corrompue dès l'origine. Lorsque Jean disait : « Serpents, race de vipères, » *Matth.*, III, 7, il n'accusait pas non plus la nature ; car il n'aurait pas ajouté : « Faites donc de dignes fruits de pénitence. » *Ibid.*, VIII. Si la nature les avait faits mauvais, le conseil était inutile. C'est la même chose ici : ce n'est pas sur la source que retombe ce mot : « Race perverse. » Il poursuit : « A ces enfants sans loi. » Il ne se borne pas à les appeler prévaricateurs ; il déclare qu'ils sont « sans loi, » par la raison qu'ils vivent comme si jamais aucune loi ne leur avait été donnée.

« Vous avez abandonné le Seigneur et vous avez provoqué sa colère. » Il pèse là sur son accusation. Il suffisait, ce semble, qu'il prononçât le nom de Dieu. C'est dans le même sentiment que Jérémie reproche aux Juifs d'avoir abandonné le Seigneur pour s'attacher aux démons. « Le saint d'Israël. » *Baruch*, IV, 7-8. C'est encore l'accusation qui s'aggrave ; quoiqu'il soit, en effet, le souverain Seigneur de tous les peuples, eux seuls le connaissaient alors.

« Ils se sont retirés en arrière. Que frapper désormais pour punir des prévarications nouvelles ? » Terrible condamnation que celle-là ; c'est dire que les supplices n'ont pu les rendre meilleurs. Ces supplices étaient eux-mêmes l'œuvre de la bonté ; les prévaricateurs ne pouvaient pas dire que Dieu s'était contenté de leur accorder d'abord ses grâces et ses faveurs, qu'il les avait ensuite abandonnés après leur chute ; non, tout en les attirant par ses bienfaits, il les détournait du mal par ses menaces ; mais échappant à ce double moyen de salut, ils demeuraient dans leurs incurables défaillances. Le céleste médecin employait tous les genres de traitement, sans en excepter le fer et le feu ; et cependant le malade ne guérissait pas, il ne pouvait plus même recevoir les remèdes, signe le plus certain d'une maladie désespérée.

« Toute tête est courbée par le labeur, tout cœur est accablé par la tristesse. De la plante des pieds au sommet de la tête, plus rien n'est intact, tout son corps n'est qu'une plaie, une plaie purulente et livide. » Il retrace donc les châtiments infligés à ce peuple ; et ce n'est pas là le moindre des bienfaits et des honneurs qui lui aient été conférés. — Je les ai tous affligés, tous plongés dans l'angoisse. — Si chaque tête est courbée par le labeur, comment n'y aurait-il ni plaie ni meurtrissure ? — Une blessure ne paraît qu'autant que le reste du corps est sain ; si tout ne forme qu'une plaie, aucune plaie ne se distinguera plus. Il veut donc dire par là que le corps tout entier ne forme qu'une plaie, qu'il n'y a plus rien de sain, plus rien qui ne soit

morbide, ulcéré, purulent. « Aucune application de remède possible. » C'est le signe le plus alarmant. La maladie n'est pas chose aussi grave que cette déclaration faite par le médecin, qu'elle est incurable. « Pas d'huile, pas de ligaments. » Pour mieux faire pénétrer son idée, il poursuit la même métaphore; et tel est aussi le but de cette forme de langage.

« Votre terre est déserte. » Il n'affirme pas un fait accompli, il annonce une chose future. Ainsi font les prophètes; ils inspirent une salutaire frayeur, en manifestant la vérité dont ils sont les organes. De même que les choses accomplies ne peuvent pas ne pas l'être; de même il ne se peut pas que les choses annoncées par les prophètes ne soient pas également accomplies, à moins que les coupables menacés du châtiment ne fassent pénitence. « Vos villes sont ravagées par le feu. » Il ne les fait pas entièrement disparaître, il veut que l'incendie allumé par les barbares laisse subsister quelques débris, pour mieux frapper l'esprit de ceux qui les verront. « Les étrangers dévorent devant vous votre contrée, elle est saccagée et bouleversée par les peuples ennemis. » C'est un surcroît de malheur, d'en être soi-même le témoin, au lieu de l'entendre simplement raconter.

4. « La fille de Sion sera abandonnée comme une tente au milieu d'une vigne, comme une cabane de garde au milieu d'un champ de concombres. » Il y a dans ces images quelque chose de singulièrement expressif, quand elles nous sont présentées surtout par l'Ecriture sainte. C'est Jérusalem que le Prophète appelle fille de Sion, parce que cette ville est assise au pied de la montagne de ce nom. « Comme une tente au milieu d'une vigne, comme une cabane dans un champ de concombres. » Quand on a enlevé les fruits, quand les colons ont disparu, l'abri est désormais inutile. « Comme une ville assiégée. » C'est encore une image qui fait de plus en plus ressortir la ruine et l'abandon. Quand on n'a plus de secours, il ne reste qu'à se renfermer derrière les murailles que viennent battre les ennemis.

« Et si le Seigneur Dieu des armées, n'eût laissé subsister un germe, nous serions devenus comme Sodome, nous aurions été semblables à Gomorrhe. » C'est l'usage constant des prophètes d'annoncer, avec les maux que les prévaricateurs auront à souffrir, ceux qu'ils auraient encore mérités, afin qu'ils rendent grâces à Dieu, sous les coups mêmes de sa justice, de ce qu'il ne les a pas punis selon toute l'étendue de leurs crimes, de ce qu'il a bien allégé le châtiment. Le sens de ces paroles est que les péchés des enfants d'Israël réclamaient, non-seulement les supplices dont il est ici question, mais encore la mort de tous, l'extermination de la nation tout entière, comme il était arrivé aux habitants de Sodome. La divine bonté ne le permit pas et se contenta d'infliger une peine de beaucoup inférieure au péché. Comme il existe d'intimes rapports entre l'Ancien et le Nouveau Testament, Paul exprime la même pensée, mais d'une manière plus juste encore et plus opportune que le prophète. De même que, dans ces anciens temps, si Dieu n'avait pas poussé aussi loin sa miséricorde, tous auraient été exterminés; de même, à l'avénement du Christ, si la grâce ne s'était pas répandue avec tant d'abondance, le monde entier devait périr, et dans des tortures plus grandes encore. « Si Dieu n'avait laissé subsister un germe. » Cela s'applique à ceux qui furent emmenés captifs et qui échappèrent de la sorte à la mort.

« Ecoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome; faites attention à la loi de votre Dieu, peuple de Gomorrhe. » Quand il leur a dit qu'ils étaient dignes d'éprouver le sort des habitants de Sodome, il leur disait bien qu'ils étaient coupables des mêmes crimes. C'est pour cela qu'il les désigne ici par le nom de ces deux villes; le langage qu'il tient ne se comprendrait pas sans cela. Que ce langage s'adresse aux Juifs, et non aux habitants de Sodome, qu'il applique le nom des derniers aux premiers, ce qui suit le prouve d'une manière évidente; car il parle des sacrifices, des oblations et des autres cérémonies consacrées par la loi, ce dont il n'existait pas trace à Sodome. « La loi de notre Dieu, » a-t-il déjà dit, nous fournissant ainsi le premier élément de cette preuve.



« Que me font à moi vos nombreux sacrifices? dit le Seigneur. Je suis plein de vos holocaustes; je ne veux plus la graisse des béliers et des agneaux, ni le sang des taureaux et des boucs. » Le psaume quarante-neuvième tout entier s'inspire de la même pensée, quoiqu'il l'exprime en d'autres termes : « Il appellera le ciel et la terre pour faire le discernement de son peuple. » *Psalm.* XLIX, 4. A ces paroles du Psalmiste ressemblent beaucoup celles du Prophète : « Ecoute, ô ciel; terre, prête l'oreille; car le Seigneur a parlé. » Il en est de même dans la suite des deux textes. David disait : « Je ne t'accuserai pas concernant tes sacrifices; tes holocaustes sont toujours devant moi. » Isaïe dit à son tour : « Que me font à moi vos nombreux sacrifices? dit le Seigneur. » David prête à Dieu ce langage : « Je n'accepterai pas le sacrifice des veaux qui sont dans ta maison, ni des boucs choisis dans tes troupeaux. » *Ibid.*, 8. Isaïe le fait ainsi parler : « Je ne veux pas de vos holocaustes, de la graisse des béliers et des agneaux, du sang des taureaux et des boucs. » *Ibid.*, 9. Pour s'excuser de ne pas pratiquer les autres vertus et se défendre contre les accusations incessantes dont il était l'objet à cet égard, ce peuple invoquait les sacrifices qu'il ne cessait d'offrir; c'est donc à bon droit que l'un et l'autre prophète, ou mieux tous les prophètes sans exception, s'efforcent de détruire cette vaine excuse. Il est bien évident que les sacrifices ne sont pas principalement établis pour eux-mêmes, et qu'ils ont pour but essentiel de former les hommes à la vertu. Mais, comme ce peuple négligeait tous les autres devoirs nécessaires pour ne s'occuper que de celui-là, Dieu déclare qu'il n'acceptera plus de tels hommages. « Ne venez plus vous présenter devant moi. » Ne vous rendez plus au temple dans ce but. « Qui donc attend de vos mains ces offrandes? »

Et cependant tout le livre qui porte le titre de Lévitique a pour objet de régler tout ce qui concerne les sacrifices. Des lois concernant le même objet se trouvent aussi dans le Deutéronome et dans plusieurs autres endroits. Comment se fait-il dès lors que Dieu dise : « Qui donc attend de vos mains ces offrandes? » Il veut vous apprendre par là qu'il ne s'était pas proposé ce genre de culte comme un but, et que l'infirmité des hommes en était plutôt la source. Ce n'était pas son intention non plus que l'homme eût le droit de répudier sa femme, quand une fois il l'avait épousée; mais, pour prévenir de plus grands maux, de peur que la femme ne fût immolée dans les ténèbres, ne pouvant pas être répudiée, il permit un moins grave désordre : c'est ainsi que dans cette circonstance, voulant empêcher les hommes de sacrifier aux démons, il tolérait une chose qu'il ne voulait pas, afin d'obtenir un bien qu'il voulait. C'est la pensée qu'exprime encore le prophète Amos, lorsqu'il dit : « Ne m'avez-vous pas offert des sacrifices et des victimes pendant quarante ans? dit le Seigneur. » *Amos*, V, 25. Jérémie l'exprime aussi en ces termes : « Ce n'est pas là ce que j'avais prescrit à vos pères. » *Jerem.*, VII, 22.

Pourquoi avait-on le droit de répudier sa femme?

5. Comme les démons étaient honorés par les mêmes cérémonies, pour que cette identité ne fût pas une occasion de ruine pour les faibles, le Seigneur ne cesse de renouveler ces avertissements par la voix de chaque prophète. Lorsque les sacrifices n'étaient pas offerts, le peuple s'indignait et les demandait avec instance; il lui fallait la fumée de la graisse et de l'encens; on allait redisant cette parole du poète :

« ..... Nous avons ces honneurs en partage. »
Iliade, IV, 49.

Le vrai Dieu ne les avait pas demandés à l'origine, et quand il les ordonna plus tard, il eut soin de montrer qu'il ne les permettait pas volontiers; et c'est ce qu'il prouve encore dans la suite, soit en les faisant bientôt disparaître, soit en ne les acceptant pas quand on les lui offrait. Par tous les moyens, en un mot, il a manifesté combien ces rites sanglants étaient indignes de sa majesté souveraine. C'est donc comme s'il disait : Je les ai tolérés à cause de vous; pour moi, je n'en avais aucun besoin. « Vous ne foulerez plus les parvis de mon sanctuaire. » Ou bien c'est une prophétie de la captivité, ou bien c'est une défense motivée par les mauvaises dispositions qu'ils y apportaient.

« Si vous m'offrez de la farine, c'est en vain. » Il y a des préceptes qui ont leur raison d'être dans leur essence même ; il y en a qui sont imposés comme moyen pour arriver à un autre but : adorer Dieu, ne pas tuer, ne pas commettre la fornication, et les autres lois de ce genre s'expliquent par le bien qui doit en résulter ; offrir des sacrifices, brûler de l'encens, observer le sabbat, et les autres dispositions semblables, s'expliquent, au contraire, non par leur utilité propre, mais parce qu'elles devaient éloigner le peuple du culte des démons. Or, comme les Juifs se conformaient à ces dispositions, sans en retirer aucun fruit, en demeurant attachés à leurs pratiques diaboliques, c'est à bon droit qu'elles sont rejetées ; on ne saurait blâmer quelqu'un de renverser un arbre qui pousse de vigoureux rameaux et se couvre de feuilles, mais qui ne produit pas de fruits. Ce n'est pas pour l'écorce ou le tronc que le colon soigne un arbre, c'est bien pour le fruit qu'il espère en retirer.

« J'ai en abomination votre encens. » Vous le voyez, ce n'est pas la nature des choses offertes qui pouvait plaire à Dieu, il regardait seulement aux sentiments de ceux qui les offraient. C'est pour cela que la fumée du sacrifice offert par Noé monta jadis vers lui comme le parfum le plus suave ; tandis que leur encens provoque son aversion. C'est bien ce que je vous disais, il veut les sentiments du cœur et ne regarde pas à la nature des dons. « Vos néoménies et vos sabbats. » Remarquez qu'il ne repousse pas les choses nécessaires, mais uniquement celles que le Christ doit abroger en venant ici-bas. Aussi Paul s'élève-t-il avec véhémence contre les Juifs, dont il combat les opinions, non-seulement à ce sujet, mais encore au sujet de plusieurs autres dispositions légales, de ce qu'ils s'attachaient à des choses sans vertu par elles-mêmes et dont ils ne pouvaient plus retirer aucun bien. « Vous qui vous glorifiez du nom de Juifs, qui vous reposez sur la loi, qui comptez sur les faveurs de Dieu, qui connaissez sa volonté, et qui formés par la loi, savez discerner ce qu'il y a de plus utile..... » *Rom.*, II, 17-18. Et, un peu plus loin : « La circoncision est utile sans doute si vous observez la loi ; mais si vous la transgressez, votre circoncision est nulle et sans valeur. » *Ibid.*, 25. Il déclare donc que ceux à qui la loi fut confiée ne peuvent en tirer aucun avantage, dès lors qu'ils ne croient pas. C'est ce que David fait entendre en d'autres termes : « Dieu a dit au pécheur : Pourquoi te permets-tu d'annoncer mes justices ? » *Psalm.* XLIX, 16. Comme la simple audition de la loi les enflait d'un orgueil sans bornes, quoiqu'ils fussent vides de bonnes œuvres, Paul dissipe ainsi ces vaines fumées : « Vous enseignez les autres, et vous ne vous enseignez pas vous-même ? Vous fulminez contre le vol, et vous volez ? » *Rom.*, II, 21. David disait également : « Si vous aperceviez un voleur, vous couriez avec lui, et vous faisiez cause commune avec les adultères. » *Psalm.* XLIX, 18.

« Je n'accepte pas vos grands jours ; » c'est la Pentecôte, la fête des Tabernacles et celle de Pâques, et les autres semblables qu'il désigne ainsi. « Mon âme déteste vos jeûnes, vos temps de repos et vos solennités. » Il leur parle le langage des hommes. « Vous en êtes venus à m'inspirer le dégoût, » la satiété, l'aversion. Ceci prouve encore son ineffable patience : il a longtemps supporté leurs péchés, il n'est sorti de son silence que lorsqu'ils l'ont comme forcé par l'excès même de leurs désordres. « Je ne vous remettrai plus vos péchés ; » je ne les souffrirai plus. David prêtait également à Dieu ce langage : « Vous avez agi de la sorte, et je me suis tu. »

« Quand vous tendrez les mains vers moi, je détournerai les yeux, et si vous multipliez vos prières, je ne vous écouterai pas. » *Psalm.* XLIX, 21. Il résulte clairement de là que la prière, même la plus longue, n'est d'aucune utilité, quand celui qui la fait persévère dans le mal. Rien n'égale la puissance de la vertu, la voix qui s'élève des œuvres. « Vos mains sont pleines de sang. » Il ne dit pas simplement : Sont coupables de meurtre, mais bien : « Sont pleines de sang. » C'est leur dire qu'ils commettent l'injustice avec autant de préméditation que d'acharnement.

6. C'est encore une preuve de la mansuétude du Seigneur, qu'il veuille donner la raison de

ses menaces. Il vient d'expliquer pourquoi il n'écoute pas leur prière. « Lavez-vous, devenez purs. » Pourquoi, lorsqu'il a dit : « Je ne vous remettrai plus vos péchés, » donne-t-il encore des conseils, et, lorsqu'il a déclaré que la maladie est incurable, parle-t-il d'amendement? Telle est la conduite de Dieu : quand il menace, il va jusqu'à montrer le salut comme désespéré, afin d'augmenter la crainte ; puis, il ne s'en tient pas là, il présente de nouveau le sentiment de l'espérance, afin d'exciter celui du repentir. Vous verrez cela partout dans l'Ecriture. Par rapport aux Ninivites, ce n'est pas par les paroles, c'est par les faits. Par les paroles le Seigneur n'avait rien promis d'heureux, il ne s'agissait que du châtiment qui devait suivre la menace ; mais, comme tous ces barbares firent ce qui dépendit d'eux, son courroux s'apaisa sur l'heure. David nous donne encore une preuve de cette vérité, dans ce même psaume dont je vous ai signalé les rapports avec ce préambule d'Isaïe. Celui-ci dit : « Lavez-vous, devenez purs, » après n'avoir fait entendre que des menaces ; et celui-là, après avoir dit : « Je t'accuserai ; je placerai tes iniquités devant ta face, » ajoute : « Un sacrifice de louanges m'honorera, et c'est en cela que je leur montrerai le salut de Dieu. » *Psalm.* XLIX, 21-23. Il parle ici des louanges qui sont rendues à Dieu par les œuvres et par la connaissance des choses divines. Pour que cette parole : « Lavez-vous, devenez purs, » ne porte pas à leur esprit l'idée de leurs purifications légales, le Prophète poursuit : « Otez l'iniquité de vos âmes, ôtez-la de devant mes yeux, mettez un terme à votre perversité. » Il leur enseigne ainsi que la vertu n'est pas difficile, que la volonté est toujours libre, qu'il dépend d'eux de changer de vie.

« Apprenez à faire le bien. » Fallait-il que leur perversité leur eût même ravi la connaissance de la vertu ! Le Prophète royal dit dans le même sens : « Venez, mes enfants, écoutez-moi ; je vous enseignerai la crainte du Seigneur. » *Psalm.* XXXIII, 12. De toutes les sciences, c'est la plus élevée ; elle exige d'autant plus de zèle qu'elle rencontre de plus grands empêchements, la tyrannie de la nature, la faiblesse de la volonté, les embûches des démons, l'embarras des affaires. Baruch dit aussi : « Celui-là est notre Dieu, auprès duquel nul autre ne compte ; il a ouvert toute voie à la science. Recherchez le jugement. » *Baruch*, III, 36-37. Prenez en main la cause des opprimés, ce qui ne peut se faire sans de nombreux labeurs, sans une infatigable vigilance. De là ce mot : « Recherchez ; » car il y a beaucoup de choses qui obscurcissent la justice : les présents, l'ignorance, l'influence des grands, la honte, la peur, l'acception des personnes ; il faut beaucoup de fermeté dans la vigilance. « Délivrez celui que l'injustice accable. » Il va plus loin. Il ne se contente pas d'exiger qu'on prononce un jugement équitable, il veut qu'on le mette à exécution. « Soutenez les droits de l'orphelin et ceux de la veuve. » Dieu veille avec le plus grand soin à ce que personne n'ait à souffrir l'oppression, et surtout quand on est déjà courbé sous le poids d'un autre malheur. L'état de la veuve et celui de l'orphelin sont bien assez accablants par eux-mêmes ; si l'injustice vient encore l'aggraver, il y a là comme un double naufrage.

Difficulté de pratiquer la vertu.

« Et puis venez, entrons en discussion, dit le Seigneur. » Il est à remarquer partout dans les prophètes que Dieu ne demande rien comme la défense et la protection des persécutés. Ainsi, dans le prophète Michée, les Juifs tenant ce langage : « Si je donne tout premier-né de ma maison pour réparer mon impiété, le fruit de mes entrailles pour les péchés de mon âme, » vous entendez aussitôt : « Je te dirai, ô homme, ce qui est le bien, ce que le Seigneur exige de toi : c'est que tu fasses la justice et que tu aimes la miséricorde, c'est que tu sois prêt à marcher à la suite du Seigneur ton Dieu. » *Mich.*, VI, 7-8. David dit également : « Je chanterai votre miséricorde et votre justice, Seigneur. » *Psalm.* C, 1. « Et puis venez. » Après les avoir prémunis d'actes équitables, il les appelle à son tribunal ; après leur avoir appris à se dépouiller de leurs crimes, il instruit leur procès, afin de ne pas les trouver sans défense et de n'avoir pas à les condamner. « Et discutons ensemble. » Débattons notre cause. Celui qui plaide devant un tribunal est à la fois protecteur et médecin.

Après avoir montré que nous avons besoin de sa clémence pour être délivrés de nos péchés, alors même que nous aurions accompli de grandes œuvres, il ajoute : « Si vos péchés sont rouges comme le vermillon, je les rendrai blancs comme la neige. » Il prend deux termes diamétralement opposés, et s'engage à nous mener instantanément de l'un à l'autre. « S'ils sont comme l'écarlate, je leur donnerai l'éclat de la toison. » Quelle puissance dans la protection qu'on accorde aux veuves ! une âme tellement souillée qu'on la dirait presque trempée dans le mal, non-seulement elle la purifie, mais encore elle la revêt d'une blancheur éclatante. « Si vous le voulez, si vous écoutez ma voix, vous jouirez de l'abondance de tous les biens ; mais si vous résistez, si vous refusez de m'entendre, le glaive vous dévorera. » La bouche même du Seigneur a porté cette sentence. Comme les esprits grossiers ne comprennent pas combien c'est une chose plus désirable d'être délivré de ses péchés, que de posséder les biens de la vie présente, il consent à leur promettre ces derniers, l'un de ces avantages étant la conséquence de l'autre.

7. Pour mieux leur faire saisir ensuite la facilité de la vertu, il la fait uniquement consister dans l'acte de la volonté. De peur aussi que l'image des biens promis n'engendre le relâchement, il revient en terminant à des figures terribles ; c'est encore pour rendre plus manifeste la puissance de celui qui a parlé. « Comment est-elle devenue une courtisane, cette Sion, la ville fidèle ? » Il exprime ainsi sa propre douleur, le profond aveuglement des Juifs, le démenti donné par l'événement à l'espérance. Paul exprime le même sentiment au sujet des Galates : « Je demeure surpris de ce que vous avez si promptement changé. » *Galat.*, I, 6. Sous l'accusation, on sent là une prière qui a pour objet de les ramener à la vertu. Bien que cette parole ait quelque chose d'étonnant, il reste que le reproche s'y trouve tempéré par l'éloge, et que cela même aggrave l'accusation et la rend plus poignante. En effet, nous n'éprouvons pas pour des hommes de nulle valeur et dont la vie n'eut jamais rien de sérieux, la même indignation que pour ceux dont la vie a paru d'abord s'écouler dans l'amour de la vertu, et qui se sont mis ensuite au niveau des méchants. Le nom de courtisane indique ici, non le désordre matériel, mais l'ingratitude envers Dieu, fornication pire que la première ; car l'une outrage l'homme, tandis que l'autre outrage Dieu. C'est une image qui reparaît dans tous les prophètes : le Seigneur daigne se montrer partout comme l'époux de cette cité, afin de lui mieux témoigner son ineffable tendresse. Tous parlent de cette alliance divine, non certes pour flatter des instincts dépravés, mais bien pour amener ce peuple, par une comparaison familière, à reconnaître l'amour dont il est l'objet ; cette comparaison leur sert aussi à stigmatiser la corruption.

« Cité fidèle ; » c'est-à-dire pleine de piété et de toute vertu. Ce n'est pas l'idée de la fornication corporelle qu'il veut écarter, je le répète ; il eût dit alors : Cité chaste ; car voilà l'opposé de courtisane. Non ; pour nous bien prouver qu'il désigne l'impiété sous le nom de fornication, c'est de la foi qu'il parle, l'opposé de l'impiété. « Pleine de jugement : » ce qui signifie pleine de justice. Encore ici, le grand reproche qu'il fait à ce peuple, ce n'est pas précisément d'être tombé dans toute espèce de désordres, c'est plutôt d'avoir trahi tous les genres de vertu, d'avoir laissé simultanément échapper de ses mains tous les genres de biens, pour en venir au dernier degré de l'indigence. « En qui la justice a résidé, » demeuré, habité ; ville où la justice avait été transplantée et poussait de profondes racines ; ville dont tous les citoyens la pratiquaient avec ardeur. En s'appesantissant sur l'éloge, il pèse sur la honte du changement, il réveille aussi les bonnes espérances, en insinuant à ce peuple qu'il pourra facilement revenir à son premier état.

« Et maintenant vous êtes devenus des meurtriers, des homicides. Votre argent est frappé de réprobation, » porte une fausse empreinte, est de mauvais aloi. « Vos marchands mêlent d'eau leur vin. » En commençant, il n'était pas entré dans le détail de leurs iniquités, il avait dit d'une manière générale qu'ils étaient des-

contempteurs de la loi, une race perverse, des enfants ingrats, ce qui semblait une injustice plutôt qu'une accusation; maintenant il précise, il détermine le genre de leurs méfaits, et le premier vice qu'il leur reproche, c'est celui qu'on trouve toujours au début, au milieu et à la fin de toute iniquité, l'avarice, qui se manifeste par la fraude dans les transactions. Quelques-uns, comprenant mal l'ineffable sagesse de Dieu, n'ont voulu voir en cela qu'une figure. — Ce grand, ce sublime Isaïe, disent-ils, ne descendrait pas à parler des trafics usuraires ou des sophistications dans le vin; l'argent représente ici la parole de Dieu, et le vin représente la doctrine, que ces hommes altéraient en y mêlant leurs propres idées. — Je ne repousse pas cette explication, je dis seulement qu'il en est une autre plus directe. Bien loin qu'il soit indigne du prophète d'aborder ces détails, c'est une chose qui fait ressortir sa sagesse et même la bonté de Dieu. Faut-il un long discours pour le prouver? Le Fils unique de Dieu lui-même, alors qu'il venait apporter ici-bas une incomparable doctrine, accréditer chez les hommes une vie tout angélique, ne dédaigna pas de parler de l'exactitude dans les mesures, de choses même inférieures à celles-là, des salutations, de la place du milieu, de la première place. Ce qu'on regarde comme léger devient la source des plus grands désordres, quand on n'y fait pas attention. S'il fallait diriger les hommes jusque dans ces détails sous le Nouveau Testament, à plus forte raison le fallait-il sous l'Ancien, alors qu'on ne possédait pas les mêmes lumières, que la vie tout entière était dirigée par de telles prescriptions, et que c'était là surtout ce qui formait l'éducation du peuple, ce qui devait l'éloigner de toute injustice, empêcher les hommes de se frauder les uns les autres, et les riches d'accabler les pauvres.

8. C'est pour avoir négligé ces divers points que des cités ont souvent été bouleversées, des princes jetés à bas de leur trône, des flots de sang versés dans des guerres atroces: c'est pour les avoir observés avec soin qu'on a joui d'une paix profonde, d'une profonde harmonie, et de cette sécurité qui conduit à la pratique de la vertu. « Vos princes ne savent pas obéir. » Dans les désordres du corps et de l'âme, le signe le plus alarmant, c'est quand les médecins augmentent la maladie. Il appartient à ceux qui gouvernent de réprimer les désordres du peuple, de le ramener au bien, de le rendre docile aux lois; mais, s'ils sont les premiers à transgresser les lois, comment pourront-ils instruire les autres? Or, tel est le sens de cette parole : « Ils ne savent pas obéir; » ils ne respectent pas les lois établies, ils donnent l'exemple de la désobéissance. C'est le mal contre lequel s'élève Paul quand il dit : « Vous instruisez les autres, et vous ne vous instruisez pas vous-même. » *Rom.*, II, 21. Quand la racine est gâtée, que peut-on attendre de bon des rameaux?

« Ils font alliance avec les voleurs. » L'accusation est bien plus grave: non-seulement ils ne répriment pas le mal, mais ils font même le contraire; non-seulement ils ne s'opposent pas aux voleurs, mais encore ils les soutiennent, se jetant ainsi dans une conduite tout opposée à celle que doit avoir le chef d'une nation. « Ils aiment les présents. » Autre forme hideuse sous laquelle se produit l'amour de l'or; il a beau se couvrir d'un spécieux prétexte, ses vils instincts se trahissent sous les apparences de la modération. « Ils courent après la vengeance. » Gardant le souvenir des injures qu'ils ont reçues, ils s'efforcent de rendre le mal pour le mal; et c'est là une perversité bien grande. Aussi, n'est-ce pas seulement sous le Nouveau Testament, c'est encore sous l'Ancien, qu'elle a été formellement condamnée. « Gardez-vous tous, dit un prophète, de conserver dans votre cœur le souvenir de l'injustice de votre prochain. » *Zach.*, VII, 10. Si le peuple doit être exempt de ce genre d'iniquité, les princes doivent l'être bien davantage; obligés qu'ils sont de juger les autres, c'est leur devoir d'arrêter les inimitiés, afin que le port ne devienne pas un écueil. « Ne jugeant pas la cause des orphelins, » c'est-à-dire, ne leur venant pas en aide pour que justice leur soit rendue. « Ne faisant aucune attention à la cause des veuves. » On est coupable, remarquez-le, non-seulement quand on commet le mal, mais encore quand on omet de faire le

bien. Nous le voyons aussi dans le Nouveau Testament : ceux qui ne donnent pas à manger au pauvre tourmenté par la faim, y sont condamnés au feu de la géhenne; et ce n'est pas pour avoir ravi le bien d'autrui, c'est pour n'avoir pas donné du sien. Ici la même chose a lieu : les chefs des peuples sont accusés, non plus d'avoir voulu s'enrichir par des voies injustes, d'avoir abusé de leur pouvoir, mais de n'avoir pas tendu aux indigents une main secourable.

Il est criminel de ne point faire le bien.

« A cause de cela, voici ce que dit le souverain Seigneur, le Dieu des armées, le Puissant d'Israël, » le vrai maître du peuple. Ce n'est pas sans motif que le Prophète rappelle l'idée de la puissance divine; c'est remettre d'un mot sous les yeux des Juifs, et les bienfaits inespérés dont ils ont été comblés, et les rudes châtiments qu'ils ont subis. Souvent, après avoir commis de nombreux et graves péchés, ils étaient tombés dans une profonde négligence, parce que Dieu les traitait avec longanimité; en tenant donc ce langage, il veut les avertir que Dieu peut se venger quand il voudra, qu'il n'a pas besoin d'attendre une circonstance favorable, qu'il dispose à son gré de tous les temps et de tous les moyens. « Malheur aux forts d'Israël; car ma fureur ne cessera plus d'éclater contre mes ennemis. » Quoi de plus lamentable que d'être en butte à l'inimitié de Dieu? « Ne cessera plus, » dit-il; mais ce n'est pas pour les pousser au désespoir, c'est pour les pousser à la pénitence par l'aiguillon de la peur. Si cette parole est terrible : « Ma fureur ne cessera plus, » celle-ci l'est davantage : « Contre mes ennemis. » Rien n'excite la colère de Dieu comme l'injure faite aux pauvres. « Malheur aux forts, » s'écrie-t-il, condamnant ainsi, non la force elle-même, mais la force employée pour le mal. Il ne parle pas précisément de la force corporelle; il parle de celle qui résulte de la position et du succès. « Je ferai justice de mes ennemis. » Je les châtierai. Ce sont les ennemis des pauvres qu'il appelle ses propres ennemis, nous apprenant de la sorte à quel point est grave l'injustice dont les pauvres sont l'objet.

« J'étendrai la main sur toi, et je te purifierai de toutes tes souillures. Vous le voyez, quelle que soit la colère de Dieu, quelque châtiment que nous méritions, ce n'est jamais notre malheur, ni même les intérêts de sa justice qu'il poursuit; il se propose de rendre meilleurs ceux qu'il punit. « Je te purifierai de toutes tes souillures. » Nous devons donc gémir, non quand nous sommes châtiés, mais quand nous péchons; le péché souille, le châtiment purifie. Il veut lui rendre toute sa pureté, de telle sorte qu'il ne reste en elle aucune trace de sa dégradation. Ce que le feu est pour l'or, la punition l'est pour les lâches. « Je perdrai ceux qui refusent d'obéir, je chasserai tous les infidèles loin de toi, j'humilierai tous les superbes. » C'est comme s'il disait : Quant à ceux dont le mal est incurable et que le châtiment ne saurait guérir, ils seront exterminés. A quoi bon vivraient-ils, en effet, puisqu'ils emploient la vie à tendre des piéges, soit pour eux, soit pour les autres? Ceux-là resteront qui pourront être améliorés par leur supplice. Il me paraît évident qu'il prophétise ainsi la captivité.

9. « Et je te donnerai des juges semblables aux premiers, des conseillers comme ceux de l'origine. » Ici, c'est le retour qu'il annonce. Une fois qu'auront disparu ceux dont la maladie n'admet plus de remède, et que les autres seront corrigés et viendront à résipiscence, les moyens pour amener une complète guérison trouvent là naturellement leur place : des chefs qui savent commander, des conseillers pleins de sagesse. C'est ainsi que toutes les parties du corps social seront rappelées à la santé, comme celles du corps humain quand il ressent l'heureuse action des remèdes, sous les ordres d'habiles médecins. Ce n'est pas un léger bienfait d'avoir de bons princes. « Après cela tu seras appelée la cité de la justice, la fidèle métropole de Sion. » Nous ne voyons nulle part cependant que la ville de Jérusalem ait porté de tels noms. Comment entendrons-nous donc ce texte? C'est d'après les faits mêmes que le prophète la nomme ainsi. Et ce principe nous servira beaucoup lorsque les Juifs nous demanderont la signification du mot Emmanuel. Isaïe dit, en effet, que le Christ portera ce nom, et toutefois il ne l'a jamais

porté; il nous est aisé de répondre à cela que le prophète exprime ainsi la réalité même des choses. C'est encore dans la réalité qu'il faut ici chercher le nom dont il parle.

« Sa captivité sera sauvée dans le jugement et la miséricorde. » « Dans le jugement, » c'est-à-dire que la justice éclatera sur la tête de ses ennemis; « dans la miséricorde, » dont elle-même recueillera tous les bienfaits. Ce sont là deux grands dons qu'il lui promet : la vengeance à tirer de ceux qui l'avaient emmenée captive; la félicité dont elle jouira pleinement alors. Chacun de ces biens est la source d'une grande joie; mais, quand on les possède l'un et l'autre, qui pourrait dire le bonheur qu'ils peuvent procurer? Il veut encore montrer à ce peuple que son retour dans la patrie, après une longue captivité, ne sera pas le prix d'une expiation complète ou d'un parfait amendement, mais bien le don de la bonté de Dieu, l'œuvre de sa clémence; et c'est pour cela qu'il dit : « Dans la miséricorde. »

« Les infidèles et les pécheurs seront écrasés à la fois. » C'est un troisième bienfait qui s'ajoute aux deux autres, qu'il ne doive plus rester personne pour séduire et tromper, que les docteurs d'iniquité doivent entièrement disparaître. « Et ceux qui ont abandonné le Seigneur seront exterminés. » Oui, les impies périront; « car ils seront confondus dans les idoles mêmes qu'ils ont choisies. » Il y en a qui s'efforcent d'appliquer ces paroles au temps présent; nous ne nous arrêterons pas à les réfuter, poursuivons notre marche. Voilà donc ce qui doit arriver dans les incursions des ennemis. Lorsque les barbares auront envahi la Judée, assiégeront la ville, et que tous les habitants seront comme pris dans un filet, nul ne se présentant pour les défendre et dissiper cette nuée, par la raison qu'ils sont abandonnés de Dieu, les événements eux-mêmes jetteront dans une profonde confusion les adorateurs des idoles. « Qu'ils ont choisies, ajoute le prophète, dans lesquelles ils ont placé leur confiance et leur amour. » Ils rougiront des statues qu'ils auront eux-mêmes fabriquées. Sous une forme narrative, c'est toujours un acte d'accusation qu'il poursuit. Le supplice n'était pas même nécessaire; l'origine toute seule de ces dieux fabriqués de leurs mains suffisait pour les couvrir de honte. Quoi de plus honteux, en effet, que de se faire pour soi-même un Dieu? « Ils seront humiliés dans ces mêmes jardins après lesquels ils soupiraient. » Ils n'adoraient pas seulement des statues, ils rendaient encore un culte aux arbres de leurs jardins.

« Ils seront comme un térébinthe dépouillé de ses feuilles. » Il s'agit des idoles, ou bien des habitants de la ville. Cet arbre est choisi pour terme de comparaison, parce qu'il est commun dans ces contrées, et puis parce qu'il produit un feuillage épais quand il est plein de force et de vie, tandis qu'il est d'une difformité repoussante quand il a perdu sa couronne. « Comme un jardin qui n'a pas d'eau. » Nouvelle comparaison, qui ajoute à la clarté de la première et corrobore ce qui a été dit. Rien n'est plus agréable qu'un jardin verdoyant; mais aussi rien n'est triste comme un jardin sans verdure : deux états que subit tour à tour cette métropole. Elle était dans l'opulence et la splendeur, elle brillait de mille ornements divers; et voilà que, dépouillée tout-à-coup de sa richesse et de sa beauté, elle tombe au dernier rang, dans la dégradation la plus profonde. « Et leur force sera comme la paille brisée du lin. » Si les premières comparaisons ont pour objet de nous retracer le désolant spectacle de cette ville, la comparaison présente nous peint la faiblesse de ses habitants : toutes, du reste, frappent par leur justesse et leur clarté, comme aussi par leur énergie. Ils sont faibles « comme la paille brisée du lin. Et leurs œuvres sont comme l'étincelle qui allume le feu. » C'est leur dire qu'ils sont eux-mêmes les auteurs de leurs maux, que la captivité est leur œuvre, qu'ils ont eux-mêmes allumé la fournaise. De même que des étincelles déterminent un incendie, de même leurs péchés entassés ont provoqué le divin courroux. « Les infidèles et les pécheurs seront la proie des flammes, il n'y aura personne pour éteindre le feu. » S'il leur refuse encore une fois tout espoir de salut, ce n'est pas précisément pour qu'ils désespèrent, c'est pour qu'ils éprouvent une frayeur capable

de les arracher à leur étrange incurie. Dieu nous fait entendre de plus combien sa puissance est irrésistible, et toute créature hors d'état de suspendre ou d'enrayer les coups de sa justice et de sa vengeance.

CHAPITRE II.

Parole révélée à Isaïe fils d'Amos.

1. Ceci nous montre déjà que les prophètes n'ont pas fait leurs prédictions d'une manière suivie, qu'ils parlaient par intervalles, à mesure que l'inspiration s'emparait d'eux ; les diverses prédictions étaient après cela réunies et formaient le corps entier du livre. Voilà le motif de ce début. Mais ce n'est pas la seule preuve ; dans la suite, Isaïe indique les circonstances dans lesquelles il prophétise ; ainsi, quand il dit : « L'année où Nathan entra dans Azot ; » ou bien : « Il arriva que, dans l'année où mourut le roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » *Isa.*, XX, 1 ; VI, 1. Les Epîtres de Paul et les Evangiles ont été composés pour faire un corps d'ouvrage ; il n'en est pas de même des prophéties, qui de leur nature se produisent à différentes époques, comme je l'ai déjà dit. C'est pour cela que le prophète change ici d'exorde ; et cependant ce n'est pas pour cela seul : c'est qu'il aborde un sujet qui l'emporte de beaucoup en élévation sur les précédents. Il va parler, en effet, de la vocation des gentils, de la prédication évangélique, de la connaissance du vrai Dieu se répandant par toute la terre, de la paix qui régnera dans l'univers. S'il mentionne la Judée et Jérusalem, sur le point de traiter de ces grandes choses, il ne faut pas s'en étonner. L'objet de sa parole est prophétique, et les noms qu'il prononce sont la figure de l'avenir. C'est ainsi que David met en tète du psaume LXXI ce titre : « A Salomon ; » et puis il s'élève à des considérations qui sont bien au-dessus de la dignité de Salomon, il aperçoit des choses complétement en dehors de la nature humaine. Quand il dit, par exemple : « Son nom subsiste avant le soleil, » ou bien : « Son trône a précédé la lune, » *Psalm.* LXXI, 17, 5, et d'autres expressions de ce genre, il ne viendra pas même à l'esprit d'un insensé de prétendre que cela s'applique à la nature humaine. Pareillement, lorsque Jacob prédisait ce qu'Isaïe va prédire à son tour, plus que cela même, puisque, avec la vocation des gentils, il annonce la mort et la résurrection du Sauveur, l'époque même où le Messie doit arriver ; il n'énonce pas ses prédictions d'une manière directe, il les enveloppe en quelque sorte de la personne et du nom de son propre fils : en parlant de ce qui doit arriver à Juda, il prophétise les grandes actions que le Christ seul devait accomplir, comme on le voit par les événements mêmes. Juda n'était pas évidemment l'attente des nations, sa tribu ne devait pas briller juste au moment où le peuple périrait ; tout cela ne s'est réalisé que par l'avénement du Christ.

Si les Juifs persistent dans leur impudence et dans leurs mensongères explications de la prophétie, il suffira d'en bien examiner les expressions mêmes, de les peser avec soin chacune en particulier, de comparer les faits aux paroles, pour réfuter et confondre l'erreur. Tâchons de leur fermer entièrement la bouche en leur démontrant cette même vérité, non par les prophéties qui regardent le Christ, mais par celles qui s'appliquent à leurs patriarches : je veux leur faire voir, par l'autorité même du texte sacré, que beaucoup de prédictions faites sur les chefs des tribus ne se sont accomplies que dans leurs descendants. Il ne nous faut pas plus d'un ou de deux exemples pour atteindre ce but. Quand Jacob eut appelé Siméon et Lévi, il leur annonça en ces termes ce qui devait leur arriver dans l'avenir : « Siméon et Lévi sont vraiment frères ; » et, après leur avoir reproché leur iniquité et l'injuste massacre qu'ils avaient fait des Sichémites, il continue : « Je les diviserai dans Jacob, je les disperserai dans Israël. » *Genes.*, XLIX, 5-7. Personne assurément ne dira que cela s'est accompli dans ces deux patriarches eux-mêmes ; il faut en chercher l'accomplissement dans les tribus dont ils sont les pères. En effet, la tribu de Lévi fut dispersée parmi les autres



tribus de telle façon que chacune en eut à peu près un dixième. Celle de Siméon fut tellement partagée par le sort qu'elle offrait quelque chose de semblable, se trouvant disséminée sur les divers points de la contrée, au lieu d'être réunie comme les autres dans un point bien délimité.

Et Jacob lui-même n'a joui d'aucune des bénédictions qu'il avait reçues de son père. Son père lui avait promis une longue prospérité, et de plus un perpétuel empire sur Esaü; et cependant il manqua souvent des choses nécessaires, il passa de longues années au service d'autrui; il était si loin d'avoir l'empire sur son frère qu'il tremblait pour sa propre vie, qu'il s'estimait heureux, un jour qu'il venait à la rencontre de ce frère, de n'être pas tombé sous ses coups. Que dire à cela? Accuserons-nous la prophétie de mensonge? Loin de nous cette pensée. Nous devons seulement reconnaître qu'il rentre dans l'essence même de la prophétie d'étendre son application des uns aux autres dans les événements qu'elle prédit. C'est ce qui se réalise encore par rapport à Chanaan : nous ne voyons pas qu'il ait lui-même servi ses frères, ni que la malédiction non plus se soit effacée; elle s'accomplit dans les Gabaonites, qui descendaient de Chanaan. La malédiction lancée contre ce dernier était également une prophétie.

2. Puisqu'il nous est prouvé par tant d'exemples que les événemnets prédits aux uns se réalisent chez les autres, que les prophètes sont dans l'usage de changer ainsi les noms, faut-il s'étonner qu'en prophétisant les destinées de l'Eglise, Isaïe parle de la Judée et de Jérusalem? Comme il s'adressait à des ingrats, à des hommes qui tuaient les prophètes, qui brûlaient les livres sacrés et renversaient les autels, c'est à bon droit que l'Ancien Testament ne déchirait pas le voile dont leurs yeux étaient couverts. Telle est la pensée du bienheureux Paul. S'ils avaient compris la portée des prophéties qui regardent le Christ, ils n'auraient pas manqué de détruire le livre. S'ils ont méconnu le Sauveur quand il était là devant eux, faisant des miracles, leur montrant sa puissance d'une manière éclatante et son accord parfait avec son Père, s'ils n'ont pas eu de repos qu'ils ne l'aient crucifié, auraient-ils épargné ceux qui venaient leur en parler? Et encore les ont-ils fréquemment lapidés. C'est pour cela que les prophètes empruntaient des noms qui convenaient à leur idée et cachaient leurs prédictions sous des figures sensibles. Qu'il ne soit pas ici réellement question de la Judée et de Jérusalem, nous le prouverons jusqu'à l'évidence en citant chaque expression.

« Il arrivera dans les derniers jours que la montagne du Seigneur sera manifestée. » Remarquez l'exactitude de ce langage : ce n'est pas l'événement seul, c'est encore le temps qu'il détermine. Paul dira plus tard : « Lorsqu'est venue la plénitude des temps; » *Galat.*, IV, 4; puis encore : « Dans la dispensation de la plénitude des temps. » *Ephes.*, I, 10. C'est ce que le prophète avait exprimé par ces mots : « Dans les derniers jours. » La montagne représente l'Eglise et l'inéluctable solidité de sa doctrine. Supposez qu'on dirige contre une montagne d'innombrables armées, qu'elle soit couverte d'une nuée de flèches, qu'on fasse jouer contre ses flancs des machines de guerre, il est évident qu'il ne lui sera fait aucun mal et que les assaillants se retireront après avoir vainement épuisé leurs forces : ainsi de tous ceux qui se sont déclarés les ennemis de l'Eglise; car leurs efforts n'ont pu l'entamer et n'ont abouti qu'à leur attirer une honteuse défaite, brisés qu'ils étaient en frappant, affaiblis par leurs propres coups, vaincus par leurs victimes! Etrange victoire que celle-là, victoire impossible aux hommes et que Dieu seul peut remporter. Ce qu'il y a de plus admirable dans l'Eglise, ce n'est pas qu'elle ait triomphé, c'est qu'elle ait triomphé de la sorte. Persécutée, tourmentée, secouée de toutes les manières, non-seulement elle ne subissait pas de diminution, mais encore elle grandissait toujours : c'est en souffrant avec patience qu'elle abattait ceux qui voulaient la renverser. Voilà ce que fait le diamant attaqué par le fer; il fatigue la main, il use le marteau. Les éperons viennent à bout aussi de ceux qui regimbent, et qui, au lieu de les émousser,

La persécution fait toujours triompher et prospérer l'Eglise.



s'y blessent eux-mêmes et ensanglantent leurs pieds.

C'est évidemment pour ce motif qu'il appelle l'Eglise une montagne. Si le Juif repoussait une telle image, il me serait facile de la défendre par ses propres monuments. Le même prophète dit que les loups et les agneaux paîtront ensemble, que les guêpes et les abeilles seront convoquées par le même coup de sifflet du Seigneur, qu'un fleuve puissant inondera la terre des Juifs, parce qu'ils n'ont pas voulu l'eau de Siloé. Or, si l'on prend ces choses dans le sens même des expressions, elles sont inintelligibles; il faut donc les interpréter dans leur vrai sens, et l'on voit alors le lien qui les rassemble. Quel en est donc le sens? Par les loups et les agneaux sont figurés les divers caractères des hommes, les uns féroces, les autres doux; l'impudence des Egyptiens a son symbole dans les mouches; le fleuve est l'image des armées barbares qui viendront inonder la Judée, et la fontaine de Siloé représente la modération et la mansuétude de celui qui régnait alors sur les Juifs. Assurément il n'est pas d'esprit assez faux pour nous contredire à cet égard. De même donc que le prophète exprimait tout à l'heure sa pensée en changeant les noms, de même ici l'inébranlable stabilité de l'Eglise, son élévation et sa puissance inexpugnable nous sont désignées sous la figure d'une montagne. Un autre prophète compare également à une montagne ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur, pour bien nous montrer qu'ils sont revêtus d'une force invincible. Et cette montagne sera visible à tous les yeux, comme le dit clairement Isaïe. Ceci n'a pas besoin d'interprétation: la nature même des choses parle plus haut que tous les discours, fait entendre une voix plus éclatante que celle de la trompette et proclame ainsi la splendeur dont l'Eglise doit rayonner. Elle sera plus brillante que le soleil lui-même, sa lumière triomphera de celle du jour; car « la demeure de Dieu c'est la cime des monts. »

3. Quelle signification le Juif pourra-t-il donner à ces paroles? Son temple n'est pas assis sur le sommet des montagnes; tandis que la puissance de l'Eglise s'élève jusqu'aux cieux. Or, comme une maison placée sur le sommet des montagnes est aisément aperçue de tous, ainsi et beaucoup plus encore, l'Eglise brille-t-elle aux yeux de tous les hommes. « Et elle sera exaltée au-dessus des collines. » Nouvelle clarté jetée sur le sens de la prophétie; c'est ce qui ne s'est pas réalisé par rapport au temple, pas même dans le temps de sa plus grande splendeur. Comment cela pourrait-il s'entendre d'une maison si souvent déshonorée par les Juifs eux-mêmes et plus d'une fois ravagée par les mains des barbares? Il est vrai que l'Eglise a subi des attaques plus fréquentes encore et plus acharnées; mais elle n'a jamais succombé sous les coups de ses ennemis, leurs efforts pour l'abattre n'ont même fait que la rendre plus forte et plus glorieuse. C'est alors qu'elle s'entourait du chœur des martyrs, de l'immense légion des confesseurs, de toutes ces âmes plus fermes que le fer, plus brillantes que les étoiles, et qui, lorsque les corps étaient coupés en morceaux, demeuraient invincibles, érigeaient leurs trophées et recevaient la couronne. Qui vit jamais, qui jamais ouït une pareille chose : la mort couronnée, tomber sous la main des bourreaux et remporter la victoire, une armée qui triomphe surtout quand un plus grand nombre de ses soldats sont exterminés par les ennemis?

« Et toutes les nations accourront vers elle. » Le prophète devient plus clair en avançant, sa parole se dépouille de plus en plus, la prédiction offre moins de nuages, les Juifs sont confondus d'une manière plus décisive. En effet, quelque impudents qu'ils soient, ils ne peuvent pas entendre tout cela de leur temple. Il était défendu aux étrangers d'y pénétrer, et cette défense était extrêmement rigoureuse. Bien plus, la loi interdisait aux Juifs avec les plus terribles menaces de se mêler aux enfants de la gentilité : c'était un crime puni du dernier supplice. Le prophète Aggée consacre à cet objet seul toute sa prophétie : elle n'est qu'un tissu d'avertissements, d'accusations et de menaces contre les alliances prohibées. Il n'en est plus ainsi de nos jours; l'Eglise, au contraire, dilate son sein pour y recevoir tous les peuples de l'univers et tend incessamment vers eux

des mains suppliantes. C'est le précepte que les premiers instituteurs de nos dogmes sacrés avaient reçu du Fils unique de Dieu, puisqu'ils avaient entendu de sa bouche : « Allez, instruisez toutes les nations. » *Matth.,* XXVIII, 19. Ce n'est pas seulement la vocation des gentils que le prophète annonce, remarquez-le bien, c'est encore l'ardeur avec laquelle ils se rendent à cet appel. Il ne dit pas : Les nations seront amenées, mais bien : « Elles viendront. »

Un autre prophète reproduit ce même trait d'une manière peut-être plus saillante : « Nul n'instruira plus son prochain ni son frère, en disant : Apprends à connaître le Seigneur ; car tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. » *Jerem.*, XXXI, 34. Pour conduire les Juifs au bien, il fallait que l'ordre de la nature fût changé, que de fréquentes menaces se fissent entendre, que de terribles supplices fussent infligés ; il fallait de nombreux miracles, les instructions incessantes des prophètes, la crainte inspirée par le législateur, des guerres toujours prêtes à recommencer, les incursions des barbares, les châtiments envoyés par Dieu même, les fléaux venant du ciel ; et cependant ils résistaient toujours avec cette tête dure et ce cœur incirconcis que leur reprochait Etienne, ou ne se rendaient qu'à la dernière extrémité. Quant aux gentils, il leur suffit d'entendre une courte et simple parole pour accourir avec empressement. C'est ce que David fait pressentir en ces termes : « Un peuple que je ne connaissais pas s'est mis à me servir. » Il admire la promptitude de cette soumission, puisqu'il ajoute : « A peine son oreille a-t-elle été frappée qu'il m'a obéi. » *Psalm.* XVII, 45. C'est encore ce que Jacob prédisait sous une forme symbolique : « Il attachera son ânon à la vigne, il retiendra à la souche le petit de l'ânesse. » *Genes.*, XLIX, 11. Qui jamais a vu un âne attaché à la souche, en face de la vigne, et n'en attaquant pas les fruits ? Sans doute cela n'aurait pas lieu dans les brutes elles-mêmes ; mais c'est ce qui est réellement arrivé dans le genre humain. Les Juifs, enchaînés par mille liens, ont brisé le joug et rompu ces précieuses chaînes, comme parle un prophète ; tandis que les gentils, dont rien ne liait ainsi la volonté, ont obéi sur l'heure, et, semblables à cet animal docile dont nous avons parlé, n'ont méconnu aucun précepte, les ont tous accomplis avec une soumission parfaite.

« Les peuples s'y rendront en grand nombre, et diront : Venez, gravissons la montagne du Seigneur, montons à la maison du Dieu de Jacob. » Les voyez-vous formant des chœurs joyeux, célébrant des fêtes, s'encourageant les uns les autres, devenus tous de véritables docteurs ? Ce n'est pas une, deux ou trois nations, c'est la foule des nations qu'on voit accourir de la sorte. Beaucoup de peuples viendront, est-il dit, et de diverses contrées, ce qui ne pouvait pas se réaliser par rapport aux Juifs. S'ils recevaient quelques étrangers dans leur religion, ce n'était jamais qu'un petit nombre, avec beaucoup de difficultés ; on les désignait sous le nom de prosélytes, nullement sous celui de nations. « Les prosélytes viendront à toi, dit le même prophète, et seront tes serviteurs. » *Isa.*, LIV, 15. S'il s'en tient toujours à la même image, s'il persiste à parler de la montagne, de la maison du Dieu de Jacob, vous ne devez plus vous en étonner ; car, je vous l'ai déjà dit, tantôt il déchire presque tous les voiles, et tantôt il les ramène sur sa prophétie : d'une part, il en dit assez pour se faire comprendre des intelligences au moins les plus éclairées ; de l'autre, il met une barrière aux aveugles emportements des ingrats. De là dans son discours une variété constante.

4. Si le prophète parle encore là du Dieu de Jacob, n'en soyez point troublé, mon bien-aimé ; le Fils unique de Dieu est aussi le Dieu de Jacob. C'est lui qui donna la loi et qui opéra tous les prodiges des temps antérieurs à sa venue : on peut le voir dans l'Ancien Testament lui-même ; pour le Nouveau, les Juifs n'en tiennent aucun compte. Jérémie dit : « J'établirai pour vous un Testament nouveau, bien différent de celui que j'avais établi pour vos pères. » *Jerem.*, XXXI, 31-32. C'est dire clairement que, si les lois diffèrent, le législateur est le même, et, comme c'est encore lui qui délivra les Hébreux du joug des Egyptiens, il ajoute : « Au

jour où je les pris par la main pour les conduire hors de la terre d'Egypte. » *Ibid.* Si c'est lui qui les a délivrés, c'est donc à lui qu'il faut attribuer tous les prodiges accomplis, soit en Egypte, soit dans le désert.

« Et il nous révélera sa voie, et nous y marcherons désormais. » Voyez-vous comme ils sont à la recherche d'une loi différente? Ce sont, en effet, les préceptes dont la divine loi se compose, que l'Ecriture désigne habituellement sous le nom de voie. Or, s'il était ici question de l'Ancien Testament, on ne dirait pas : « Il nous révélera ; » car celui-là n'était un secret pour personne, étant parfaitement connu de tous. Que ce ne soit pas ici une subtilité de langage, une ingénieuse explication donnée par nous, les expressions mêmes du texte peuvent convaincre jusqu'au plus impudent. Comme le prophète a mentionné simplement une voie, il va dire ce que cette voie doit être, il nous signale plusieurs traits qui la distinguent. Et d'abord il dit : « De Sion sortira la loi, et la parole de Dieu viendra de Jérusalem. » Impossible que les Juifs aient quelque chose à répondre, tout opiniâtres qu'ils sont. Chaque circonstance prouve que ces paroles s'appliquent au Nouveau Testament, le lieu, le temps, la position de ceux à qui la loi est donnée, les choses accomplies ensuite, tout en un mot. Le lieu d'abord, la montagne de Sion. C'est sur le Sinaï que la loi fut donnée à leurs aïeux par le ministère de Moïse. Pourquoi nous transporter tout-à-coup sur la montagne de Sion? Ce n'est pas assez, la même observation s'applique au temps ; il ne dit pas : La loi est sortie, mais bien : « La loi sortira. » C'est donc de l'avenir qu'il s'agit, d'une chose qui n'est pas encore faite. Et cependant, lorsque le prophète tenait ce langage, il y avait bien des années que la loi de Moïse existait, il devait s'en écouler beaucoup encore avant que la loi nouvelle fût donnée. De là ce futur, au lieu du passé, dans le verbe qu'il emploie. Il revient à la circonstance de lieu : « Et la parole du Seigneur viendra de Jérusalem. » Il ne pouvait pas désigner le Nouveau Testament d'une manière plus évidente. La première fois, c'est sur la montagne que le Seigneur trace une législation admirable et digne des cieux ; la seconde fois, c'est en vivant lui-même dans la ville de Jérusalem. Après avoir indiqué le lieu et le temps, il parle de ceux qui doivent accepter sa loi, ne laissant de la sorte aucun prétexte aux contradicteurs. Quels sont donc ceux qui doivent la recevoir? Serait-ce le peuple d'Israël, les enfants de la Judée? Non, mais bien les gentils.

Preuves infaillibles de la religion contre les Juifs.

Voilà pourquoi le prophète ajoute : « Il jugera au milieu des nations. » Il est de l'essence d'une loi de prononcer un jugement contre ceux qui la méconnaissent. Or, qu'il ne soit pas ici question de l'Ancien Testament, les faits mêmes le prouvent. Nous n'observons pas le sabbat, nous n'acceptons pas la circoncision, ni les fêtes des Juifs, ni aucune de leurs obligations légales. Nous avons entendu Paul nous dire : « Si vous recourez à la circoncision, le Christ ne vous servira de rien ; » et antérieurement : « Observez-vous les jours, les mois, les années, les diverses époques? Je crains bien d'avoir inutilement travaillé parmi vous. » *Galat.*, v, 2; iv, 10. Il est donc évident qu'il s'agit de la loi nouvelle ; car c'est en vertu de cette loi que Dieu juge parmi les nations, selon cette autre parole de l'Apôtre : « Au jour où Dieu jugera les secrets des hommes. » *Rom.*, ii, 16. Comment jugera-t-il? Est-ce d'après l'Ancien Testament? je vous le demande. Nullement ; c'est « d'après mon Evangile. » Les expressions sont différentes ; mais au fond c'est toujours la même pensée. Isaïe dit : « Il jugera au milieu des nations ; » et Paul : « Il jugera d'après mon Evangile ; il se portera l'accusateur d'un peuple nombreux, » celui des adversaires et des prévaricateurs. Le Christ lui-même exprimait la même vérité : « Ce n'est pas moi qui vous jugerai, c'est cette même parole que je vous ai fait entendre, qui vous jugera. » *Joan.*, xii, 48.

« De leurs glaives ils forgeront des socs de charrue, et les lances seront transformées en faux. Une nation ne s'armera plus de l'épée contre l'autre ; on renoncera désormais à l'art de la guerre. »

Le prophète ne se contente pas des signes que nous venons d'énoncer. La puissance de la vérité n'a pas de bornes. Voilà donc qu'il carac-



térise le Nouveau Testament par un autre signe qui doit briller dans tout l'univers. Quel est-il? La paix, la fin des guerres. Quand ces choses arriveront, dit-il, la tranquillité régnera tellement dans le monde que les instruments de la guerre seront transformés et deviendront les instruments de l'agriculture. C'est là ce que vous ne verrez pas à l'époque des Juifs; vous y verrez plutôt le contraire : ils n'ont pas cessé, tant que leur nation s'est maintenue, de faire ou de subir la guerre; des invasions plus ou moins acharnées se succédèrent chez eux presque sans interruption. Les peuples qui habitaient comme eux la Palestine, leur suscitaient souvent les affaires les plus graves, les réduisaient même quelquefois à la dernière extrémité.

5. L'histoire des Rois nous le montre d'une manière éclatante; elle n'est qu'un tissu de guerres. Tous les prophètes nous le montrent également, soit qu'ils racontent, soit qu'ils prédisent les mêmes faits. A partir du jour où les Juifs échappèrent à la tyrannie des Egyptiens, leur existence s'est en quelque sorte écoulée dans les tumultes de la guerre. Il en est tout autrement de notre temps, et nous pouvons dire qu'une grande paix règne dans le monde. Si des guerres s'élèvent encore, on ne peut pas les comparer à celles des temps anciens. Les villes luttaient alors contre les villes, les provinces contre les provinces, les peuples contre les peuples, une même nation se divisait en plusieurs partis. Qu'on lise le livre de Josué et celui des Juges, et l'on verra combien de guerres la Palestine a supportées dans l'espace de quelques années. Là ne s'arrêtait pas le fléau; tous étaient obligés de prendre les armes, nul n'était exempt de ce pénible labeur; ce n'est pas seulement chez les Juifs que cette obligation était consacrée par la loi, c'était chez tous les peuples de la terre, au point que les rhéteurs et les philosophes eux-mêmes, qui ne possédaient pas autre chose que leur manteau, répondant à l'appel de la guerre, étaient forcés de manier le bouclier et de prendre part aux batailles. Socrate, fils de Sophronisque, le plus paisible comme le plus grand des philosophes athéniens, se trouva dans deux combats. Démosthène, le prince des orateurs chez ce même peuple, quitta plus d'une fois la tribune pour le champ de bataille.

Or, si les rhéteurs et les philosophes n'étaient affranchis d'un tel service par aucune loi, quel autre dans une semblable nation eût joui de cette immunité? Vous ne voyez plus aujourd'hui la même chose. Depuis que le soleil de justice a brillé, les cités, les peuples, toutes les nations, sont tellement à l'abri de ces perpétuelles alarmes que la plupart des hommes vivent étrangers au métier de la guerre; tranquillement assis dans leurs villes et derrière leurs murailles, ce n'est plus que de loin qu'ils entendent le bruit de la guerre; le corps de la nation n'en affronte plus les dangers, n'en subit plus les terribles exigences. Si parfois la guerre a lieu, ce n'est guère que sur les extrêmes limites de l'empire romain; elle n'exerce plus ses ravages sur chaque ville et chaque contrée, comme dans les temps anciens. Alors, ainsi que je l'ai dit, chez un même peuple, des séditions sans nombre, des guerres diverses et simultanées : maintenant, dans toutes les contrées que le soleil éclaire, depuis le Tigre jusqu'aux Iles britanniques, sans en excepter la Lybie, l'Egypte et la Palestine, dans les terres soumises à l'empire romain, règne une paix profonde. Vous le savez tous, nos villes reposent dans une grande sécurité; quant à la guerre, vous ne la connaissez que par les récits des autres. Le Christ aurait certes pu la détruire entièrement; mais, pour secouer la torpeur et réveiller l'indifférence de ceux qu'une paix continuelle aurait rendus plus indifférents encore, il a permis que les barbares soient là pour nous menacer. Si nous savons bien le comprendre, le prophète nous le laisse entrevoir, tout en nous promettant que les invasions seront moins fréquentes. Il ne dit pas, en effet : Il n'y aura plus aucune guerre. Que dit-il donc? « Une nation ne prendra pas l'épée contre l'autre; » et puis, pour montrer l'affranchissement des peuples, il ajoute : « On n'apprendra plus l'art de la guerre, » à part les quelques hommes destinés à l'exercer.

« Et maintenant, vous, maison de Jacob, venez et marchons à la lumière du Seigneur; car il a délivré son peuple, la maison de

Jacob. » La prophétie concernant l'Eglise étant terminée, il passe aux faits historiques, comme s'il reprenait la marche de son discours. Tel est l'usage des prophètes, de voiler leurs prédictions, non-seulement par l'obscurité de leurs paroles, mais encore par la suite des événements. C'est pour cela qu'Isaïe ne complète pas sa pensée; tel qu'un homme qui traîne une chaîne, il reprend l'histoire des Juifs, afin de les exhorter et de les instruire: « Et maintenant, vous, maison de Jacob, venez et marchons à la lumière du Seigneur, » dans la voie de ses préceptes, selon sa loi; car « les préceptes de la loi sont une lumière, et la lumière est la vie, la correction, la discipline. » *Prov.*, VI, 23. David disait aussi: « Le précepte du Seigneur est lumineux, il éclaire les yeux; » *Psalm.* XVIII, 9; et ailleurs: « Votre loi est un flambeau qui guide mes pas, la lumière de mes sentiers. » *Psalm.* CXVIII, 105. Partout vous verrez la loi désignée de la même manière. C'est dans cette pensée que Paul s'exprime ainsi: « Vous vous persuadez être le guide des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, l'instituteur de ceux à qui manque la raison. » *Rom.*, II, 19-20. Les rayons du soleil éclairent moins les yeux du corps que les préceptes de la loi n'éclairent les yeux de l'âme.

6. C'est pour montrer que la loi porte en elle sa récompense, qu'elle nous rend heureux dans l'accomplissement même du devoir imposé, avant l'heure des rémunérations et des couronnes, que le prophète l'appelle une lumière. Comme l'œil jouit d'un précieux avantage dans l'acte même de l'illumination, ainsi l'âme trouve une grande félicité dans l'accomplissement de la loi: elle se purifie, elle se dépouille de ses vices, elle gravit les sublimes pentes de la vertu. Les prévaricateurs, au contraire, subissent un premier châtiment dans leur prévarication même, avant les supplices de l'éternité; ils sont plus malheureux que les hommes plongés dans une obscure prison; les terreurs de la conscience les agitant sans cesse, ils tremblent en plein midi, ils redoutent tout le monde, ceux qui ne connaissent pas leur vie comme ceux qui la connaissent. « Il a rejeté son peuple, la maison de Jacob; » c'est-à-dire qu'il l'a laissée de côté, dédaignée, privée des soins de sa providence. Après les avoir frappés de frayeur, il en dit la cause, afin qu'ils s'appliquent à réparer le mal. Quelle est donc cette cause? « Leur terre est remplie d'augures, comme la terre des étrangers. » Il les avait d'abord accusés de se livrer à d'injustes trafics, de courir après l'argent, de mépriser les veuves; et maintenant il leur reproche des croyances impies, des pratiques idolâtriques, des choses qui les ramènent par degrés à toutes les erreurs des démons. Du moment où son accusation est commencée, il ne se borne pas à leur reprocher de s'occuper d'augures, il leur déclare que leur terre en est remplie; c'est dire une fois de plus que leur perversité a dépassé toutes les bornes. De même qu'il disait plus haut, non que le peuple était simplement pécheur, mais qu'il était plein de péchés; de même il dit ici que leur terre est remplie d'augures.

Il ajoute, s'appesantissant sur la honte de leur état: « Comme à l'origine. » A l'origine? Quand donc? Quand ils ne connaissaient pas encore Dieu, quand ils n'avaient pas fait l'expérience de la bonté divine envers eux, quand leur vie ne différait pas de celle des gentils; et maintenant, chose qui montrait leur extrême démence, ils n'étaient pas meilleurs, et, malgré tant de preuves d'une bienveillance toute spéciale, ils ne se distinguaient pas de ceux qui n'avaient pas été favorisés de semblables bienfaits.

Le prophète ne s'en tient pas là, et, par un dernier trait, il cherche à réveiller leur conscience: « Comme la terre des étrangers. » L'accusation s'aggrave par une telle comparaison. Paul emploie souvent le même moyen; ainsi, quand il dit: « Concernant ceux qui dorment, je ne veux pas vous laisser dans l'ignorance, afin que vous ne vous attristiez pas comme les autres hommes, qui n'ont pas l'espérance. » I *Thessal.*, IV, 12. Il avait déjà dit: « Que chacun de vous conserve son vase dans la sanctification et l'honneur, non dans les passions et la convoitise; » et, jugeant qu'il n'en a pas dit assez, il ajoute: « A l'exemple du reste des nations qui ne connaissent pas Dieu. » *Ibid.*, 4-5. Voilà une

forme de langage capable de piquer au vif ceux-là mêmes qui sont entièrement déchus. Or, si de tels reproches sont adressés aux Juifs, quel espoir de pardon, quel moyen de défense aurons-nous, en rivalisant avec eux d'indigence, malgré les grâces et les honneurs dont nous avons été comblés, malgré nos espérances immortelles ? Et dans le fait, il y en a beaucoup aujourd'hui qui sont affectés de la même infirmité, dont la vie s'épuise de la même manière : ils sont adonnés à la folie des augures, offensant ainsi le Seigneur, s'imposant d'inutiles fatigues, et défaillant devant les labeurs qu'exige la vertu. Le démon, en effet, a recours à tous les moyens pour persuader à ces insensés qu'il ne dépend pas d'eux d'embrasser le bien ou le mal, qu'ils ne possèdent pas le libre arbitre ; il veut les flétrir de deux façons, en leur ôtant la force de pratiquer la vertu, en leur ravissant le don glorieux de la liberté. Voilà ce qu'il se propose par les augures, par les présages, par l'observation des jours bons ou mauvais, par le dogme pervers de la fatalité ; et combien d'autres ressorts n'a-t-il pas mis en jeu, que n'a-t-il pas bouleversé pour inoculer au genre humain cette fatale maladie ? C'est pour cela que le Prophète insiste avec tant de véhémence ; il tente les derniers efforts pour la déraciner.

7. « Et beaucoup de fils étrangers leur sont nés. » Que signifient ces mots : « Fils étrangers ? » Une loi leur avait été primitivement donnée à cause de leur faiblesse d'âme et de la mobilité de leurs pensées, loi qui leur défendait toute alliance avec le reste des hommes, de peur que ces alliances ne devinssent une occasion d'impiété. Incapables qu'ils étaient, non-seulement de ramener les autres, mais de résister même à de funestes entraînements, ils se trouvaient ainsi séparés des nations étrangères, protégés contre leur influence, et la loi pouvait les former à part selon le type supérieur qu'elle portait en elle-même. Plût à Dieu qu'entourés de telles précautions ils eussent fidèlement gardé la forme de la vie que le Seigneur leur avait tracée ! Mais, comme ils avaient transgressé les autres préceptes, ils violèrent encore celui-là ; ils contractèrent donc des alliances avec les peuples voisins, ils prirent des femmes chez les Moabites, les Ammonites et d'autres races également impies, amenant ainsi chez eux des docteurs d'iniquité, et dégradant la noblesse de leur origine. Et ces sortes d'alliances n'étaient pas les seules. De là tant d'accusations élevées contre eux par le Prophète : « Leur contrée a regorgé d'or et d'argent, on ne pouvait compter le nombre de leurs trésors. Leur terre est couverte de chevaux, et leurs chars sont sans nombre. » Et quel mal y avait-il, me dira-t-on peut-être, à posséder de grandes richesses et de nombreux chevaux, dans un temps surtout où la philosophie n'avait pas acquis l'empire qu'elle exerce de nos jours ? — Que répondrons-nous ? C'est que le Prophète n'accuse pas la possession, mais bien les sentiments iniques des possesseurs. De même que, lorsqu'il disait : « Malheur à vous qui êtes puissants ; » *Isa.*, I, 24 ; ce n'est pas à la puissance elle-même, mais bien au mauvais usage qu'on en faisait, qu'il jetait sa malédiction ; de même ici il ne blâme pas la possession des richesses, mais bien la cupidité qui les accumulait outre mesure et sans nécessité. « On ne pouvait compter le nombre de leurs trésors. » Ce n'est pas là seulement ce dont il les blâme, il les blâme surtout de se laisser enfler de la grandeur de leurs richesses et du nombre de leurs chevaux, au point de ne plus compter sur le secours divin. C'est ce que leur reprochait un autre prophète : « Malheur à ceux qui se confient dans leurs propres forces et qui se glorifient dans la multitude de leurs biens. » *Psalm.* XLVIII, 7. Et dans un autre endroit : « Le roi ne trouvera pas son salut dans un grand courage, ni le géant dans sa force inépuisable. » *Psalm.* XXXII, 16. Et dans un autre psaume encore : « Il ne mettra pas son secours dans la force du cheval, il ne se complaira pas dans les jambes de l'homme. Le Seigneur se complaît dans ceux qui le craignent. » *Psalm.* CXL, 10.

« Et la terre a été remplie des abominations que leurs mains ont opérées, et ils ont adoré des choses fabriquées par eux-mêmes. » Tel qu'un sage médecin, le Prophète indique la cause et le principe de la maladie. Au moment de dresser son acte d'accusation contre leur im-

piété, il dit quelles sont les sources du mal, l'avarice, l'orgueil, les alliances non permises; il montre que c'est là ce qui les a graduellement conduits au fond de l'abîme, à l'adoration des faux dieux. Ce culte, il le flétrit avec un seul mot : « L'œuvre de leurs mains. » Quoi de plus risible, en effet, que de voir l'homme créer un dieu? L'Ecriture a la coutume de désigner les idoles sous le nom d'abominations; aussi l'érection d'une statue dans le temple est-elle appelée abomination de la désolation : « Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation debout dans le lieu saint, que celui qui lit comprenne. » *Matth.*, XXIV, 15. Comme Dieu les avait détournés de l'amour des choses sensibles, il leur défendit de fabriquer une statue quelconque; et c'est ce qu'il appelle une abomination, afin de mieux les éloigner de l'impiété. Abominer une chose, c'est la détester au suprême degré, la tenir pour horrible et repoussante. Voilà donc dans quel sens l'Ecriture emploie cette expression, et c'est à l'idole surtout qu'elle l'applique : « Et ils ont adoré l'œuvre même de leurs mains. »

Qu'est-ce que le prophète appelle une abomination ?

« Et l'homme s'est abaissé, et l'homme s'est humilié. » L'homme qui se prosterne devant le vrai Dieu grandit et s'élève; celui qui se prosterne devant de tels objets, descend et se dégrade. Quoi de plus dégradé que cet homme qui n'a plus de droit au salut, qui a pour ennemi le Dieu de l'univers, qui se met lui-même au-dessous des choses inanimées et rend un culte à la pierre? Dieu nous a tellement honorés, qu'il a placé notre nature au-dessus des cieux: le diable a tellement avili ses malheureux sectateurs, qu'il les a rendus plus insensibles que la matière inanimée. Voilà le sens de cette parole: « Et l'homme s'est humilié. » C'en était assez d'une telle accusation pour guérir de cette triste maladie un être doué d'intelligence; mais, comme la plupart des hommes ne craignent pas tant le péché que le supplice, le Prophète parle aussitôt de ce dernier, en ajoutant : « Je ne les laisserai pas aller; » je ne leur pardonnerai pas, je ne fermerai pas les yeux sur leurs prévarications, je leur en demanderai compte, je les en punirai.

« Et maintenant enfoncez-vous dans le creux des rochers, cachez-vous dans la terre, pour vous dérober à la colère du Seigneur. » Après avoir montré le ridicule et la folie des adorateurs des idoles, après avoir fait ressortir par la manière même dont elles sont fabriquées, et l'extravagance de ce culte, et l'impuissance de ces dieux, il attaque de nouveau le désordre par des expressions de terreur, et s'en repose sur les événements du soin de les justifier. — Il me suffisait, semble-t-il dire, d'avoir mis à jour leur grossière illusion par l'origine des objets qu'ils adorent; mais, puisqu'ils sont comme appesantis par l'ivresse de l'impiété, puisqu'ils refusent de voir la lumière et qu'ils s'obstinent dans leur aveuglement, la ville éprouvera des calamités telles que les plus insensés comprendront enfin la faiblesse radicale des idoles et la puissance infinie de Dieu. Voilà pourquoi, avant de parler de la guerre, il leur en dévoile les funestes résultats, en leur ordonnant de s'enfoncer dans les creux des rochers et de se cacher dans le sein de la terre, non certes pour qu'ils obéissent à la lettre, mais pour qu'ils apprennent à quel point sera terrible la divine colère qui va se déchaîner sur eux.

8. « Cachez-vous dans la terre pour vous dérober au courroux du Seigneur, à la gloire de sa force, quand il viendra frapper la terre. » Au lieu de dire simplement : A sa force, il dit : « A la gloire de sa force. » Tels sont, en effet, ses glorieux exploits, tels ses trophées; voilà de quelle splendeur il les environne. Je présume qu'il annonce là cette célèbre victoire remportée sous Ezéchias : sous le nom de terre il désigne la masse des hommes; frapper, c'est renverser, et relever, c'est venir à leur aide. David disait aussi : « Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dispersés ; » puis encore : « Dieu, levez-vous, et jugez la terre. » *Psal.* LXVII, 2; LXXXI, 8. C'est par les mouvements naturels à l'homme qu'il peint les opérations de Dieu. « Les yeux du Seigneur sont sublimes, et l'homme est abaissé. » Après cela, pour que nul ne refuse de croire à sa parole, alors qu'il prédit des événements qui sont en dehors de toute attente, au-dessus de toute prévision, il invoque la puis-



sance du suprême Artisan, il rappelle la faiblesse de ceux à qui cet avenir est réservé. — Rien n'est plus élevé que Dieu, dit-il; rien n'est plus bas que l'homme. Vous ne sauriez donc pas douter que l'Etre fort et grand par excellence ne puisse abaisser soudain des êtres aussi faibles.

C'est une belle expression que celle-ci : « Les yeux du Seigneur sont sublimes. » Il ne dit pas : La puissance, mais bien : « Les yeux du Seigneur, » dont un seul regard suffit pour renverser tout ce qui lui résiste. David exprime ailleurs la même pensée : « Il regarde la terre, et la terre est ébranlée. » *Psalm.* CIII, 32. Un autre prophète a dit : « Je le regarderai, et j'en triompherai. La hauteur des hommes sera rabaissée, et Dieu seul s'élèvera en ce jour. » *Ose.*, XI, 4. A la vue d'une victoire aussi soudaine qu'inopinée, de ces admirables et glorieux trophées, les démons seront couverts de honte, les idoles confondues, les faux prophètes réduits au silence, la tyrannie des barbares sera brisée, et toute bouche qui luttait contre Dieu restera muette. Voilà ce que signifie cette parole : « Dieu seul s'élèvera. » Désormais, plus de contradicteur, plus personne qui doute de la puissance de Dieu, quand les événements eux-mêmes parleront d'une manière aussi décisive. Il est vrai que l'élévation de la nature divine est quelque chose de permanent, qu'elle n'a jamais commencé, qu'elle subsiste toujours; il est dit néanmoins que Dieu s'élève, dans la manière de voir des hommes, au moment où les contradicteurs et les ennemis, frappés par l'évidence même des choses, s'inclinent devant lui, lui rendent des hommages qui conviennent à sa majesté.

« Le jour du Seigneur, du Dieu des armées, va briller sur les hautains et les superbes, sur quiconque s'exalte et s'enorgueillit, et ils seront humiliés. Il va briller sur tous les cèdres du Liban, à la cime altière, et sur tous les chênes de Basan; sur les plus hautes montagnes et les murailles les plus élevées; sur les plus fières tours, sur tout navire qui sillonne la mer, sur les plus magnifiques vaisseaux. Et la hauteur de l'homme sera rabaissée, et le Seigneur seul s'élèvera en ce jour. » La muraille, le cèdre, la montagne et le chêne représentent ici les hommes puissants; la puissance ne saurait avoir d'image plus saisissante : par les navires et leur magnifique aspect, le prophète entend les hommes vivant dans l'opulence.

9. Voici donc quelle est sa pensée : Tout ce qu'il y a de fort et de grand dans ce peuple, ceux qui commandent aux armées et ceux qui possèdent des trésors, tout ce qui brille par la beauté et tout ce qui frappe par la puissance, tout croulera et sera dissous. Aucune protection qui puisse soustraire les hommes à la colère de Dieu, ni la force corporelle, ni l'expérience de la guerre, ni l'abondance des biens, ni la grandeur de l'autorité, ni le nombre des soldats, ni aucune chose semblable. Il parle des cèdres du Liban, soit parce que cet arbre abonde sur cette montagne, soit parce que les événements n'étaient pas éloignés. S'il parle du brillant appareil des navires, c'est pour peindre celui des chefs d'armée, qu'on voit marcher au milieu des richesses, des armes et des satellites. Pour moi, j'y verrais aussi les lointaines émigrations des barbares.

« Ils cachent toutes les œuvres de leurs mains, les enfouissant dans les cavernes, les creux des rochers et les entrailles de la terre, pour les dérober à la colère du Seigneur et à la gloire de sa force, quand il se lèvera pour châtier la terre. » Tant s'en faut que leurs divinités puissent alors leur être de quelque secours, qu'elles-mêmes auront besoin du secours des hommes et de l'avantage du terrain pour n'être pas enlevées « par la colère du Seigneur, par la gloire de sa force, quand il se lèvera pour châtier la terre. » Pour qu'on n'attribue pas de tels effets à l'irruption des barbares, pour qu'on ne fasse pas honneur à leur puissance de la terreur qui se répandra, il remonte au Seigneur de toute chose, c'est lui qu'il proclame le chef de cette guerre, c'est à lui qu'il reconnaît le pouvoir de punir par de tels dangers les iniquités commises.

« En ce jour, l'homme repoussera loin de lui les abominations d'or et d'argent, ces vaines idoles qu'il avait lui-même fabriquées pour les adorer, tous ces oiseaux de nuit, et s'enfoncera

dans les antres, dans les creux des rochers, fuyant la colère du Seigneur et la gloire de sa force, quand il viendra châtier la terre. » Il les a suffisamment instruits en les peignant d'avance se cachant avec leurs divinités et s'enfonçant dans le sein de la terre; ils ne peuvent plus ignorer combien la richesse est impuissante en face du malheur. S'il nomme les idoles oiseaux de nuit, c'est pour en caractériser la futilité, ou bien les ténèbres qui les environnent, ou bien encore l'action secrète et frauduleuse des démons. De même, en effet, que ces oiseaux détestent le soleil et la lumière, se plongent avec bonheur dans l'obscurité; de même les démons et ceux qu'ils ont séduits, se plaisent dans le mal et dans l'injustice, abhorrent la vertu et les œuvres de lumière, se rejettent enfin dans la nuit quand le jour vient à paraître; et l'homme vertueux, plein de calme et de sérénité, est pour eux cette apparition terrible : il n'a qu'à se montrer pour les mettre tous en fuite.

« Cessez donc d'espérer dans l'homme, dont la vie n'est qu'un souffle; car en quoi peuvent-ils compter sur lui? » Là il me paraît désigner Ezéchias, qui rendait, en effet, le dernier souffle dans la terreur et l'angoisse. Les barbares le tenaient comme pris dans leurs filets, c'était une proie qui ne pouvait leur échapper, ils comptaient n'avoir aucun effort à faire pour s'emparer de la ville et pour emmener le roi captif; et c'est le contraire qui leur arriva. C'est ainsi que j'interprète : « Cessez d'espérer dans l'homme, dont la vie n'est qu'un souffle; car en quoi peuvent-ils compter sur lui? » Ils ne peuvent y compter en aucune façon. Les ennemis espéraient tout enlever comme d'assaut; mais leur espérance a été complétement déçue : cet homme que vous teniez pour néant, qui vous semblait du moins si facile à renverser, est devenu le plus glorieux de tous, soutenu qu'il était par la force même de Dieu.

CHAPITRE III.

« Et voilà que le Dominateur, le Seigneur, le Dieu des armées enlèvera de la Judée et de Jérusalem les hommes et les femmes valides. »

1. Tel qu'un excellent médecin qui, pour rendre la santé à ses malades, emploie tour à tour le feu, le fer, les potions les plus amères, Dieu, dans sa bonté pour l'homme, avait recours à des châtiments divers pour cicatriser les plaies de son peuple et le relever de ses chutes : tantôt il effrayait les ingrats par les incursions des barbares, tantôt il employait d'autres moyens de frayeur, s'efforçant de les corriger en variant ses menaces, en prévenant même les effets de son courroux. Ainsi, dans le texte qui nous occupe, il leur annonce l'infirmité, la sécheresse, la famine, c'est-à-dire la privation, non précisément des choses nécessaires, mais bien de celles qui n'ont guère moins d'importance pour la conservation de notre vie. La faim n'est pas le seul malheur à craindre; un malheur non moins grand, c'est qu'il n'y ait personne pour gouverner l'Etat : cette anarchie rend l'abondance elle-même plus intolérable que la disette. De quoi sert, en effet, que les richesses affluent autour de nous, si nous sommes assaillis par les guerres civiles, si la mer est bouleversée, si les ondes en fureur menacent d'engloutir le navire, sans qu'il y ait un pilote, un chef capable de maîtriser les éléments déchaînés et de rétablir le calme? Mais, quand à ces maux s'ajoute la famine, à quelle extrémité n'est-on pas réduit? Et néanmoins c'est ce dont le Seigneur menace son peuple, en commençant par le plus terrible de tous ces malheurs.

« Voilà que le Dominateur suprême, le Seigneur, le Dieu des armées. » Ce premier mot « voilà que » est fort usité chez les prophètes quand ils veulent éveiller plus spécialement l'attention sur ce qu'ils vont dire. Ce n'est pas ici seulement, c'est plus haut et dès l'origine qu'on peut voir le péché précéder constamment

des infirmités corporelles. Témoin Caïn : il abusa de sa force pour accomplir un crime, aussi fut-il frappé d'une sorte de paralysie. Il fallait bien que les péchés eussent causé l'infirmité de l'homme étendu près de la fontaine, puisque le Christ lui dit : « Te voilà maintenant guéri, ne pèche plus. » *Joan.*, v, 14. C'est encore le sens de cette parole de Paul : « A cause de cela, il y en a tant parmi vous qui sont infirmes; » I *Cor.*, XI, 30; ils péchaient, ils participaient aux divins mystères avec une conscience souillée. Le même Apôtre livre le fornicateur aux infirmités corporelles pour le punir de ses fautes morales. Ajoutons cependant que ces infirmités ne sont pas toujours la punition du péché, qu'elles sont parfois une occasion de mérite, une source de gloire, comme chez Lazare et Job. La faiblesse n'est pas le seul mal physique qui provienne habituellement du péché; il en est beaucoup d'autres qu'on doit attribuer à la même cause : Ozias fut affligé de la lèpre en punition de son audace; la main de Jéroboam fut desséchée à cause de l'orgueil et de l'arrogance de ce prince ; la langue de Zacharie ne fut pas liée pour une autre raison que l'offense dont ce prêtre s'était rendu coupable dans son cœur. Ainsi donc, comme la force, la santé et les prospérités temporelles avaient été pour les Juifs un principe d'arrogance, Dieu coupa le mal à sa racine, les instruisant et les ramenant au bien, leur donnant enfin plus qu'il ne leur avait ôté. Et dans le fait, quel dommage pouvait résulter pour eux d'une infirmité corporelle qui devait être une salutaire leçon pour les âmes?

De peur qu'ils n'y vissent les misères accoutumées de la nature, le prophète leur annonce ces malheurs; il ne se borne pas à faire entendre ses menaces aux hommes, il étend aux femmes le châtiment futur, par la raison que l'un et l'autre sexe étaient corrompus. En avançant donc, il adresse la parole aux femmes et leur reproche leur conduite insensée, des crimes qui ruinent la cité jusque dans ses fondements. C'est pour cela qu'il les menace de la peste; car c'est bien la peste dont il laisse apercevoir les ravages dans ces mots : « J'enlèverai les hommes et les femmes valides, » ou bien toute autre maladie corporelle qui déjoue l'art des médecins. Telles sont les plaies envoyées par Dieu. Je leur enlèverai « la force du pain et celle de l'eau. » Redoutable châtiment que celui-là ; il ne détruit pas la substance elle-même, il la dépouille de son efficacité, de telle sorte qu'elle reste pour les tourmenter par la vue, sans jamais les rassasier, mais pour leur apprendre aussi qu'ils subissent les effets d'une vengeance divine. Je renverserai « le géant et le puissant. » Par le nom de géant, l'Ecriture désigne toujours l'homme robuste et fort, celui qui l'emporte sur les autres par les heureuses proportions de son corps. A l'origine, quand il disait : « C'étaient là les géants, hommes fameux, » *Genes.*, VI, 4, il ne parlait pas d'une autre espèce d'êtres, mais il caractérisait simplement les hommes doués d'une grande force, pleins de puissance et de vigueur. « Et le guerrier et le juge. » Supplice accablant, preuve évidente d'un renversement complet : les murailles sont encore debout aussi bien que les tours; mais la ville et les habitants sont à la merci des ennemis. La sûreté d'une ville ne consiste pas dans les pierres, le bois, les barrières, mais bien dans la sagesse des habitants. De tels citoyens la protégent mieux que tous les moyens de défense, à l'approche des ennemis; sont-ils d'un autre caractère? alors même que personne ne viendrait l'attaquer, elle est plus malheureuse qu'une ville assiégée.

La sagesse des habitants est une sûreté pour une ville.

2. Le prophète donne donc aux Juifs d'abord, puis à tous ceux qui l'écoutent, une grande leçon de philosophie, en leur apprenant à ne pas mettre leur espoir dans la puissance de la ville, dans les remparts et les machines dont elle est pourvue, et de se fier plutôt à la vertu des hommes. Il leur inspire dès lors une crainte d'autant plus forte, il leur fait pressentir un dénûment d'autant plus complet qu'ils doivent être privés, non-seulement de guerriers, mais encore de juges; car ces derniers ne sont pas moins nécessaires aux villes que les premiers, en consolidant la paix, et souvent en éloignant la guerre. Comme la guerre, en effet, a toujours sa source dans le péché, les fidèles gardiens des



lois, les juges intègres, en réprimant la plupart des péchés, enlèvent dans la même proportion les causes de la guerre. Pourquoi donc Dieu leur ôtera-t-il ce secours? Parce qu'ils n'en ont pas usé d'une manière convenable quand ils le possédaient. Ses enseignements procurent certes le bien et le salut de ceux qui les écoutent; et cependant, lorsqu'il parlait aux Juifs, il voilait sa parole, pour les punir de leur obstination : c'est ainsi qu'il nous prive souvent des dons précieux et salutaires que nous venons de signaler, quand on n'en retire aucun fruit.

« Et le prophète et le sage conseiller. » Ce n'est pas le signe d'un léger courroux que les prophéties viennent à disparaître. Lorsque Dieu se détourna du peuple juif à cause des péchés des enfants d'Héli, comme aussi de la corruption de ce même peuple, la prophétie manqua. « La parole était précieuse, est-il dit, et la vision n'était plus. » I *Reg.*, III, 1. Précieuse s'entend ici pour rare. La même chose arriva sous Ozias. Le secours dont les Juifs étaient alors privés leur eût procuré les plus grands avantages, s'ils l'avaient voulu. Recevoir les lumières divines, pouvoir se préparer aux malheurs à venir et connaître des choses inaccessibles à l'intelligence humaine, savoir quand il convient d'attaquer les ennemis ou bien de se tenir en repos, être mis en garde contre tout événement fâcheux, quel privilége, quel inappréciable moyen de salut! Mais, comme ils ne conformaient pas leur conduite aux instructions reçues, Dieu leur dérobait ces mêmes instructions ; et c'était encore là une preuve de sa bonté pour eux, de son inépuisable amour pour l'homme : connaissant l'avenir et sachant qu'ils abuseraient de ses dons, il prit toutes les précautions que lui dicta sa sagesse.

Il annonça qu'il leur ôterait, en même temps que le prophète, le sage conseiller, celui qui conjecture bien, selon le sens propre du texte. Cette expression désigne, à mon avis, l'homme qui peut, à force d'intelligence et d'expérience, conjecturer un peu ce qui doit arriver. Autre chose cependant est la conjecture, autre chose la prophétie : le prophète parle sous l'inspiration de Dieu et ne dit rien de lui-même ; tandis que l'autre s'empare simplement des choses passées et part de là pour prévoir les choses futures ; ses lumières à lui sont celles d'un esprit qui médite et combine. La différence est grande entre les deux ; c'est justement celle qui existe entre la prudence humaine et la grâce divine. Un exemple rendra plus claire notre pensée ; souvenons-nous de Salomon et d'Elisée : l'un et l'autre mettaient à jour et manifestaient aux regards des hommes les choses les plus cachées ; mais ils n'agissaient pas en vertu de la même puissance : la prudence humaine guidait le premier et l'observation de la nature l'éclairait quand il prononçait entre deux femmes de mauvaise vie ; le second voyait par une lumière supérieure les faits accomplis loin de lui, et non par la force de la raison ; car comment le raisonnement aurait-il pu lui découvrir l'action inique de Giézi ?

Que signifie cette expression de conjecture ?

« Et le vieillard et le pentécontarque. » Ainsi donc, après les menaces déjà faites, il annonce qu'il enlèvera de plus les vieillards et les chefs. Par vieillard il faut entendre ici, non l'homme qui est simplement avancé en âge, mais bien celui qui joint aux cheveux blancs la prudence dont les cheveux blancs devraient toujours être le signe. Quand il parle d'un pentécontarque ou d'un chef commandant à cinquante hommes, ce n'est pas à ce nombre qu'il limite sa pensée, il désigne par là quiconque exerce un commandement. Au fond, rien n'est déplorable, rien n'est malheureux comme un peuple qui n'est pas gouverné : c'est un vaisseau sans pilote. Il va plus loin, il les menace de leur enlever un autre genre de secours non moins grand, les hommes capables de donner un avis salutaire, et dont la sagesse protége les cités autant que les armes elles-mêmes. « J'enlèverai l'admirable conseiller et l'habile architecte. » Ce dernier mot n'indique pas l'homme qui construit, il indique l'homme expérimenté dans les affaires, qui sait beaucoup, et est capable dès lors d'administrer avec prudence les intérêts de la cité.

3. A tous ceux-là il ajoute « le prudent auditeur. » Que celui-ci manque, et l'on aura beau posséder tout le reste, la cité n'en sera pas plus heureuse : donnez-lui des prophètes, des con-

seillers, des magistrats, si personne n'écoute, tout est vain, tout est réduit à néant. A mon avis, l'expression : « J'enlèverai, » est l'équivalent de celle-ci : Je permettrai que ces malheurs arrivent. C'est de cette manière que Paul dit : « Dieu les a livrés à leur sens réprouvé ; » *Rom.*, I, 28; ce qui ne signifie pas qu'il les a frappés de démence, mais uniquement qu'il les a laissés dans la démence dont ils étaient frappés.

« Et je leur donnerai des enfants pour les gouverner. » Voilà une chose pire et plus funeste que l'absence même de tout chef. N'avoir pas de chef, c'est n'avoir pas de guide; mais avoir un chef incapable ou pervers, c'est avoir un guide qui vous mène au précipice. La jeunesse dont il parle ici n'est pas précisément celle de l'âge, c'est celle qui est la compagne de la folie, ou plutôt c'est la folie elle-même. Il y a des jeunes gens pleins de prudence, en effet, comme il y a des vieillards insensés; cela n'étant pas l'ordinaire néanmoins et le contraire ayant plus souvent lieu, on comprend que le prophète ait parlé de la sorte. Autrement, voyez Timothée et Salomon avant lui : celui-là était bien jeune, et cependant il administra les églises avec plus de sagesse qu'un grand nombre de vieillards ; celui-ci n'avait que douze ans quand déjà il s'entretenait avec Dieu et montrait autant d'assurance que de facilité dans ses rapports avec les hommes : déclaré roi, placé sur le trône, il attira sur lui par sa sagesse les regards des peuples étrangers à tel point que non-seulement les hommes, mais encore les femmes, venaient des contrées les plus éloignées dans l'unique but de l'entendre et de recueillir quelque chose de sa bouche ; et c'est quand il fut parvenu à la vieillesse qu'il s'écarta beaucoup de la vertu. Le père de ce même roi, le bienheureux David, se rendit coupable de son crime, non dans l'adolescence ou la jeunesse, mais après avoir bien franchi les limites de cet âge. Adolescent, il avait érigé un admirable trophée, terrassé le barbare, fait preuve d'une haute philosophie : sa jeunesse n'avait pas été un obstacle à ses grandes actions. Voyez encore Jérémie : il objectait son extrême jeunesse pour décliner sa mission ; et Dieu n'accueillit pas sa demande et le produisit devant le peuple juif, en lui disant que ce n'était pas là un obstacle, pourvu qu'il eût un esprit ferme et résolu. Daniel était du même âge, ou beaucoup plus jeune encore, lorsqu'il jugea les vieillards. Et Josias montant sur le trône avant même qu'il eût dix ans, le fit alors fleurir ; tandis que dans la suite, se laissant aller à la mollesse, il perdit sensiblement de l'énergie de son âme.

Que dire de Joseph ? Jeune, bien jeune encore, n'eut-il pas à soutenir le plus périlleux des combats, non contre les hommes, mais contre les plus tyranniques passions de la nature humaine, et ne s'élança-t-il pas victorieux hors d'une fournaise tout autrement terrible que celle de Babylone, sans en avoir plus souffert que les trois jeunes Hébreux ? De même que ces derniers montrèrent leur corps intact, sans en excepter même leurs cheveux, si bien qu'on eût cru les voir sortir d'un bain plutôt que d'un brasier ; de même Joseph, échappant aux mains de l'Egyptienne, n'avait rien perdu de sa vertu : il venait de triompher à la fois des séductions du tact, de la parole, de la vue, de la parure, des parfums, de tout ce qui alimente la concupiscence beaucoup plus que les sarments et la poix n'alimentent le feu ; il triompha de son âge enfin, qui n'exerça pas sur lui la fatale influence qu'il exerce sur la généralité des hommes. Et ces mêmes enfants triomphèrent à leur tour, dans l'âge le plus tendre, des entraînements de la gourmandise et des terreurs de la mort ; ni le nombre des satellites, ni la fureur du roi, plus ardente que la fournaise elle-même, ne purent les effrayer, rien n'ébranla leur résolution magnanime.

Ce n'est donc pas là une accusation que le prophète élève contre la jeunesse. Paul dit aussi : N'appelez pas à l'épiscopat « un néophyte, de peur que, s'abandonnant à l'orgueil, il ne tombe sous le jugement du démon. » I *Tim.*, III, 6. Ce n'est pas la jeunesse non plus qu'il repousse ; néophyte signifie nouvellement planté, et la plantation dont il parle, c'est la doctrine sacrée, l'éducation et l'instruction que la religion donne aux hommes ; d'où vient que le

même apôtre dit : « J'ai planté, Apollo a arrosé. » I *Cor.*, III, 6. Le Christ avait également employé cette image : « Toute plantation qui n'a pas été faite par mon Père céleste sera déracinée. » *Matth.*, XV, 13. Si par néophyte Paul avait entendu un homme jeune, il n'aurait certes pas élevé à cette haute dignité, ni chargé du soin de tant d'Eglises, un disciple aussi jeune que Timothée, tellement jeune que lui-même lui faisait cette recommandation : « Que personne n'ait le droit de mépriser votre jeunesse. » I *Tim.*, IV, 12.

« Des trompeurs les gouverneront. » Vous le voyez encore, ce que le prophète blâme le plus, ce n'est pas l'inexpérience de l'âge, c'est la perversité de l'esprit : cette partie du texte le prouve d'une manière évidente. Le mot trompeurs désigne les hommes de séduction, de ruse et de flatterie qui par des paroles gracieuses séduisent le peuple et le livrent au pouvoir de l'ennemi. « Et le peuple tombera d'une chute commune, homme sur homme, chacun sur son voisin. » De même que les bois qui relient un édifice venant à périr ou bien à disparaître, nécessairement les murs croulent aussi, dépourvus qu'ils sont de leurs points d'appui ; de même, quand auront disparu les hommes désignés plus haut, les princes, les conseillers, les juges et les prophètes, rien n'empêchera la discorde de s'emparer de ce peuple et de le plonger dans un désordre affreux.

4. « L'enfant se précipitera sur le vieillard, l'homme obscur sur l'homme honoré. » Oui, la jeunesse se déchaînera contre la vieillesse, la couvrira de ridicule et de mépris. Avant même que la guerre soit déclarée, voilà des choses plus désastreuses qu'une guerre quelconque. En effet, quand les jeunes gens ne respectent plus les vieillards, quand les hommes du peuple, les êtres les plus vils, foulent aux pieds ce qu'il y a de plus honorable, la cité n'est pas dans un meilleur état que si elle était livrée aux aruspices. « L'homme s'emparera de son frère, ou du serviteur de son père, en lui disant : Tu possèdes un habit, sois notre prince, et que ma subsistance dépende de toi. — Et dans ce jour celui-là répondra : Je ne serai pas votre prince ; car je n'ai dans ma maison ni pain ni vêtement. Non, je ne serai pas le prince de ce peuple. » Le prophète me paraît annoncer dans ce passage, ou bien les horreurs d'un siége qui réduira la ville aux dernières extrémités, ou bien, en dehors de toute attaque extérieure, une famine non moins horrible, une complète pénurie des choses nécessaires. Pour l'exprimer, il fait une simple supposition, qu'on retrouve dans le langage ordinaire ; c'est comme s'il disait : La ville tout entière se vendrait pour une obole, que je ne pourrais encore l'acheter. — Voilà le dernier terme de l'indigence ; et voici la pensée du prophète : Le commandement suprême pourrait-il être acheté pour un vêtement ou pour un pain, qu'il n'y aurait personne pouvant en faire l'acquisition, tant la pénurie sera générale et complète.

« Jérusalem est dans la dissolution, » c'est-à-dire dans l'abandon et l'isolement, délaissée par la divine providence. « Et la Judée est tombée, » elle est plongée dans le désordre et le trouble, dans la confusion et l'anarchie. « Et leurs langues, entraînées par l'iniquité, n'obéissent plus aux inspirations du Seigneur. » Ici c'est la source du mal qu'il signale, l'intempérance de la langue. Osée s'élève à son tour contre le même désordre : « Ephraïm s'est précipité vers la mort au jour des récriminations ; j'ai montré dans les tribus d'Israël des choses dignes de foi. » *Ose.*, V, IX. Ecoutez encore Malachie : « Les prophètes ont adressé des reproches à ceux qui ont provoqué la colère du Seigneur par leurs discours. Et vous nous avez dit : En quoi avons-nous provoqué la colère divine ? En parlant ainsi : Quiconque fait le mal est agréable aux yeux du Seigneur, et se complaît avec raison dans sa conduite. « Où donc est la justice de Dieu ? » *Malach.*, II, 17. Telle est l'accusation que formule Isaïe ; elle porte sur un double objet : d'abord, les Juifs sont accusés de méconnaître et de transgresser la loi ; puis, lorsqu'ils devraient rougir de leur désobéissance, courber la tête et se cacher, ils aggravent leurs crimes, en ajoutant à leurs prévarications des paroles impudentes. C'est ainsi qu'un mauvais serviteur, non content d'avoir violé les or-

dres de son maître, se montre encore insolent.

« Voilà pourquoi sa gloire est maintenant éclipsée, et la confusion empreinte sur les visages dépose contre ses habitants. » Il annonce de nouveau l'avenir comme s'il racontait le passé. Cette gloire éclipsée n'est autre chose que la captivité future. Ce n'est pas une légère humiliation que des hommes qui marchaient les égaux des rois de la terre, subissent le joug des étrangers et des barbares. La confusion empreinte sur les visages est celle qui résulte du péché. Voilà ce qu'il en était d'eux : ils s'étaient d'abord déshonorés par leurs propres actions, et Dieu les en punit en les dépouillant de leur gloire ; mais le châtiment qu'il leur inflige est encore au-dessous de celui qu'ils se sont eux-mêmes infligé. Non, ils n'excitent pas la même indignation quand ils habitent une terre étrangère, que lorsqu'ils prévariquaient dans leur patrie, en possession de leur métropole : là, leurs iniquités sont réprimées ; ici, elles allaient toujours croissant. C'est donc une grande leçon que le prophète leur donne, en leur persuadant de fuir le mal avant le supplice, de se corriger dans la honte et le repentir, de secouer la tyrannie du péché pendant qu'elle s'exerce encore, et de ne pas attendre que les barbares les aient emmenés captifs. « Comme les habitants de Sodome, ils ont publié leur péché, ils en ont fait parade. » Ce que j'ai souvent dit, je le répète encore : pour manifester la clémence de Dieu, le prophète annonce moins ce qu'ils doivent souffrir que ce dont ils seraient dignes. En effet, les crimes qu'ils ont commis ne sont pas moins honteux que ceux des habitants de Sodome, et quelle différence dans le châtiment ! Dieu ne les extermine pas jusqu'au dernier, il ne détruit pas les fondements de leur ville ni le germe de leur race. Ces expressions : « Ils ont publié, ils ont fait parade, » sont empruntées au langage humain. Ils n'ont rien appris à Dieu par leur audace dans le crime, puisque Dieu connaît chaque chose avant même qu'elle ait lieu ; le prophète parle ainsi pour montrer la grandeur de leur infortune.

5. L'Ecriture prête ailleurs ce langage à Dieu : « Le cri de leur iniquité s'est élevé jusqu'à moi ; » *Gen.*, XVIII, 20 ; ce n'est pas qu'elle veuille reléguer Dieu loin de l'homme et le renfermer au ciel, elle veut seulement nous donner de la sorte une idée du point qu'avait atteint la corruption humaine. C'est le sens du passage qui nous occupe : « Ils ont publié, » ils ont manifesté la grandeur de leurs iniquités. Les fautes légères peuvent rester cachées ; mais les grands crimes, les désordres criants sont connus de tous, frappent tous les regards, sans qu'il soit nécessaire de les accuser ou de les signaler ; ils s'accusent et se signalent eux-mêmes. Voilà donc quelle est la pensée du prophète quand il dit : « Ils ont publié, ils ont fait parade ; » ils ont commis l'iniquité avec une audace extrême, avec une sorte de forfanterie, sans éprouver ni rougeur ni vergogne ; c'est de propos délibéré qu'ils ont péché.

« Malheur à leur âme, parce qu'ils ont formé un dessein funeste pour eux-mêmes, en disant : Chargeons le juste de liens, car il nous est nuisible. C'est le comble de l'iniquité : pécher, pécher avec audace, et de plus repousser ceux qui pourraient porter remède au mal. On voit des malades frapper le médecin dans un accès de frénésie : les Juifs agissaient de même en persécutant les justes, et prouvaient évidemment par là qu'ils étaient dévorés d'une maladie incurable. C'est le propre de la vertu de torturer le vice, en se montrant seulement. C'est le propre du vice de supporter avec peine la simple présence de ceux qui pratiquent le bien, alors même qu'ils ne lui font aucun reproche. Le prophète porte contre les Juifs une double accusation : ils enchaînent le juste, ils l'enchaînent comme un être nuisible. Or, quel moyen d'amélioration peut-il rester à celui qui, non-seulement n'accepte pas le remède, mais encore le repousse comme un poison ? En les voyant arrivés à cette extrémité lamentable, Isaïe commence de nouveau par un cri de douleur, au lieu de lancer une parole d'accusation ou de blâme : « Malheur à leur âme. » Ce qui suit renferme un sens profond : « Parce qu'ils ont formé un dessein funeste pour eux-mêmes. » C'est contre le juste cependant qu'ils ont agi ; mais, à bien examiner les choses, ce n'est pas

Les méchants supportent avec peine la présence des bons.



contre la victime, c'est contre les auteurs de l'injustice, que leur dessein a tourné. Nous apprenons là que l'homme juste, serait-il assailli de mille maux, n'a rien à souffrir au fond de ceux qui l'attaquent; ce sont eux, au contraire, qui reçoivent le coup dont ils voulaient le frapper. Voilà ce qui avait lieu pour les Juifs : en donnant des fers au juste, ils ne lui causaient aucun mal; mais ils s'enfonçaient eux-mêmes dans de plus profondes ténèbres et dans un isolement plus absolu, en éloignant d'eux la lumière. « Ils mangeront donc le fruit de leurs œuvres. » Oui, telle est l'iniquité, elle porte son supplice en elle-même. Le sens de cette parole est donc celui-ci : Ils recueilleront ce qu'ils ont semé, ils feront un désert autour d'eux, ils creuseront des abîmes pour s'y précipiter.

L'iniquité porte son supplice en elle-même.

« Malheur à l'homme d'iniquité; l'infortune lui surviendra selon les œuvres de ses mains. » Vous le voyez, c'est nous qui déterminons toujours le commencement et la mesure de notre châtiment. C'est pour cela que le Prophète gémit encore et s'abandonne à la douleur, en songeant que les Juifs se dressent eux-mêmes des embûches et ruinent leur propre salut avec plus de cruauté que ne le ferait l'ennemi le plus implacable. Que peut-on concevoir d'aussi malheureux? « Mon peuple, les exacteurs te pillent et te dévorent. » Un sage instituteur varie le ton de sa parole; il ne doit pas toujours parler avec rigueur, ni toujours avec mansuétude; c'est en les tempérant l'une par l'autre qu'il obtient d'heureux résultats. Voilà pourquoi le Prophète tantôt élève des accusations et tantôt pousse des gémissements; et les gémissements sont plus difficiles à pousser que les accusations à porter, tout en causant moins de peine. Oui, chose étonnante, plus la pointe du glaive est enfoncée, moins la douleur est grande. Il ne se contente pas de gémir, il applique le remède; il a recours à un admirable moyen d'enseignement. Quel est ce moyen? C'est de ne pas adresser indistinctement à tous ses reproches, de séparer la cause du peuple de celle des chefs, et de faire ainsi peser l'accusation sur la tête de ces derniers.

Une telle marche offre de si grands avantages que Moïse la suivait de préférence à toute autre. Alors que tous étaient prévaricateurs, sa parole se dirigeait contre les princes. C'est ainsi qu'en voyant le peuple se révolter contre Dieu, il s'adresse à son frère Aaron, bien qu'il soit le moins coupable : en laissant de côté ceux qui méritent les plus grands châtiments, pour se tourner contre celui qui n'a en comparaison qu'une bien faible part à l'iniquité, il éveille la conscience des uns par l'accusation portée contre l'autre, il les met en demeure de se reconnaître dignes d'une plus grave condamnation; et c'est ce qui arrive. Il n'eut pas besoin, en effet, de dire autre chose au peuple, il lui avait suffi des quelques mots adressés à Aaron, pour ramener cette vaste multitude comme un seul homme, pour la faire passer de l'extrême audace aux angoisses de l'extrême frayeur. C'est ce qu'il prévoyait quand il brisait les tables de la loi en descendant de la montagne, et disait à son frère : « Que t'a fait ce peuple, pour que tu en aies fait toi-même la risée de ses ennemis? » *Exod.*, XXXII, 21.

6. Voilà comment agit aussi notre prophète; il imite ce grand saint sous un double rapport : Moïse ne s'était pas borné au rôle d'accusateur, il avait préalablement gémi sur la prévarication du peuple; et ces deux choses se trouvent dans la parole d'Isaïe : « Mon peuple, vos exacteurs vous pillent et vous dévorent. » En parlant ainsi, il accuse les tyrans, il gémit avec le peuple. On entend par exacteurs ceux qui pressurent une nation; à mon avis, il désigne des princes avares et rapaces, ou bien les hommes impitoyables préposés aux tributs. Voyez la sagesse de son langage : il blâme les excès, non la chose elle-même. Au lieu de dire : Ils lèvent des tributs, il dit : « Vos exacteurs vous pillent, » vous dépouillent de vos biens, vous enlèvent tout sous prétexte d'exercer un droit. Le terme employé dans le texte signifie glaner. C'est une métaphore : glaner, c'est recueillir les épis échappés aux mains des moissonneurs, de manière à ne rien laisser dans le champ; et c'est ainsi qu'agissaient ces hommes, en ravissant à ce peuple tout ce qu'il possédait, en le laissant

sans aucune ressource. « Les exacteurs règnent sur vous. » Ils ne sont pas seulement insatiables, ils sont encore tyrans, chose bien plus cruelle, ils réduisent les hommes libres en esclavage. « Mon peuple, ceux qui vous disent heureux vous trompent. » Il me paraît désigner ici les prophètes, ou bien les adulateurs intéressés, deux instruments de corruption partout également funestes. Et c'est pour montrer le mal dont ils sont la cause, qu'il ajoute : « Ils troublent les sentiers de vos pas ; » ce qui veut dire : Ils ne vous laissent pas marcher droit, ils vous jettent dans le trouble et la dissolution, ils vous plongent dans l'apathie.

« Mais le Seigneur va maintenant dresser son tribunal, et il appellera son peuple en jugement ; le Seigneur viendra juger lui-même avec les anciens du peuple, avec leurs chefs. » C'est toujours la même rigueur de conduite : il oublie le peuple en quelque sorte pour reporter toute son animadversion sur les vieillards et les princes ; il fait apparaître Dieu exerçant la justice et prononçant l'arrêt, faisant rendre compte du mal commis contre le peuple à ceux qui l'opprimaient. C'est pour cela qu'il dit : « Mais le Seigneur va maintenant dresser son tribunal. » Il a tout le temps fait entendre des accusations ; mais, comme les hommes plongés dans la matière se préoccupent peu d'être accusés et ne redoutent guère que le châtiment, c'est comme s'il tenait ce langage : Eh bien, soit ; la chose ne se bornera pas à des accusations, le châtiment suivra vos péchés ; voici le juge qui vient exercer les droits de la justice et prononcer la sentence contre les prévaricateurs. — Encore là se manifeste l'extrême condescendance du Seigneur, puisqu'il daigne entrer en jugement avec eux et les en avertir pour qu'ils rougissent de leur conduite et qu'ils en conçoivent un profond repentir, ce à quoi ne manqueraient pas des hommes doués d'intelligence. Ce n'est pas seulement pour la raison déjà donnée que sa parole se reporte sur les princes et les anciens ; il veut de plus apprendre à tous que les gouvernants seront plus sévèrement jugés que les gouvernés. Un subordonné ne doit répondre que de lui-même, tandis qu'un chef répond de lui-même et du peuple placé sous son autorité. Ce n'est pas sans raison que les anciens sont traités avec une semblable rigueur ; l'âge est pour eux ce que la puissance est pour les autres. Sans doute un jeune homme mérite d'être puni quand il a gravement péché ; mais celui que la vieillesse semblait défendre du mal, qui n'a pas à soutenir les mêmes assauts de la part des passions, à qui la modération est chose plus aisée, qui peut mieux s'affranchir de tous les autres entraînements du siècle, qui dans l'expérience de la vie a dû puiser largement la prudence, mérite à n'en pas douter une sentence plus sévère, pour avoir montré dans un âge avancé les travers de la jeunesse.

« Pourquoi donc avez-vous livré ma vigne aux flammes, et la dépouille des pauvres est-elle dans vos maisons ? » Partout Dieu témoigne une grande sollicitude pour les opprimés ; les injures qui leur sont faites ne l'indignent pas moins, quelquefois même l'indignent plus que les péchés commis envers lui. Il a permis à l'homme de renvoyer la femme adultère, et non celle qui n'a pas la foi, quoique ce dernier péché soit contre lui-même, et le premier contre l'homme. Il ordonnait aussi de laisser l'offrande devant l'autel, quand on était sur le point d'immoler une victime, et d'aller auparavant se réconcilier avec le frère qu'on avait offensé. Voyez-le jugeant le serviteur qui a dissipé dix mille talents : quand il s'agit de ses propres offenses, il n'emploie pas cette expression : « Mauvais serviteur, » il ne met aucun retard à la réconciliation, il remet la dette entière ; mais, lorsqu'il est question des cent deniers, il traite cet homme de mauvais serviteur, il le livre au bourreau, il ne lui pardonnera pas que la dette entière n'ait été acquittée.

7. Le Christ lui-même, venant de recevoir un soufflet, n'inflige aucune peine au valet qui le lui avait donné : il se borne à lui dire avec mansuétude : « Si j'ai mal parlé, rendez témoignage de ce mal ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? » *Joan.*, XVIII, 23. Au moment où Jéroboam étendait la main pour saisir le prophète qui lui représentait sa conduite, le Seigneur dessécha cette main, pour vous ap-

prendre à supporter avec douceur les injures qui vous sont faites, et à venger avec une grande rigueur celles qui sont faites à Dieu. Il est vrai qu'en donnant la loi, il fait passer l'amour du prochain en seconde ligne; mais il le déclare aussitôt semblable au premier, il exige l'un et l'autre avec la même sévérité. Aime Dieu, dit-il, « de tout ton cœur et de toute ton âme; » aime ton prochain, ajoute-t-il, « comme toi-même. » *Matth.*, XXII, 37-39. Il nous serait aisé de citer beaucoup d'autres passages qui prouvent avec quelle sollicitude Dieu nous prescrit les devoirs que nous avons à remplir les uns à l'égard des autres.

Remarquez ici avec quelle force il insiste, comme il revient sur la même accusation pour en aggraver le poids : « Pourquoi donc avez-vous livré ma vigne aux flammes? » Ce que feraient à peine de cruels ennemis et des barbares, vous l'avez pratiqué à l'égard de vos concitoyens. C'est le peuple lui-même qu'il appelle sa vigne, à cause des soins infatigables et prévoyants qu'il lui prodigue. S'il ne dit pas expressément qu'ils traitent ainsi les serviteurs d'un commun maître, leurs proches, leurs frères; s'il se met lui-même en cause en leur reprochant d'avoir détruit ce qui lui appartient, l'accusation n'en est que plus accablante. L'idée de l'incendie perce encore dans cette parole : « La dépouille du pauvre est dans vos maisons. » La grêle ne fait pas dans les vignes les ravages que l'injustice commise envers les indigents fait dans une âme : elle la met dans un état de douleur et d'amertume pire que la mort. Partout et toujours la rapine est un mal; mais elle présente un caractère spécial de malice quand elle tombe sur un homme réduit au plus extrême dénûment. En parlant de la sorte il ne veut pas seulement accuser, il veut aussi corriger; et c'est pour cela qu'il place sous leurs yeux le spectacle de la rapine. Après les paroles, en effet, la vue de la chose elle-même doit émouvoir un cœur qui n'est pas absolument frappé d'insensibilité.

« Pourquoi lésez-vous ainsi mon peuple? » Il persiste dans le même langage: « Ma vigne, » disait-il tout à l'heure : « mon peuple, » dit-il maintenant. « Pourquoi couvrez-vous de confusion le visage des humbles? » Ceux que vous deviez ramener, vous les poussez à l'abîme; ceux que vous deviez relever, vous achevez de les briser. — En effet, après avoir dépouillé leurs frères, ils les repoussaient avec mépris, ou bien ils s'en servaient comme de vils esclaves; à la rapacité, ils ajoutaient l'arrogance; aux iniquités inspirées par l'amour de l'argent s'ajoutaient les folies de l'orgueil : la première de ces maladies appelle la seconde; plus on enfle son trésor, plus on s'exalte dans ses pensées. « Voici ce que dit le Seigneur, le Seigneur des armées. » Quelles sont les armées dont il parle? Ce sont les anges, les archanges, toutes les vertus supérieures qu'il désigne par là, voulant ainsi détacher son auditeur de la terre pour l'élever vers le ciel, pour lui jeter dans l'esprit la pensée de cet immortel royaume, pour lui inspirer la sagesse par le sentiment de l'admiration, pour lui prouver enfin que la patience n'est pas une preuve de faiblesse, mais plutôt le caractère d'une grande âme.

« Voici ce que dit le Seigneur : Parce que les filles de Sion se sont enorgueillies, parce qu'elles marchent la tête haute, le regard plein d'affectation, traînant sur leurs pieds de longues tuniques et cadençant ensemble leurs pas, le Seigneur confondra l'esprit dominateur des filles de Sion et révèlera leurs vices en ce jour; le Seigneur leur ravira l'éclat de leurs vêtements, leurs ornements et leurs parures, leurs réseaux et leurs croissants, les joyaux dont elles parent leur tête et leur visage, leurs aigrettes et leurs parfums, leurs bracelets et leurs colliers, leurs ruisseaux de perles, leurs anneaux d'or et leurs pendants d'oreille, la pourpre dont elles s'enveloppent ou qu'elles gardent dans leur maison, leurs dentelles de Laconie, leurs riches tissus aux couleurs éblouissantes, leur fin lin et leurs étoffes rehaussées d'or et de pierreries. Au lieu d'essences odorantes, tu seras couverte de poussière, une corde remplacera ta brillante ceinture, l'orgueil de tes cheveux sera puni par une hideuse calvitie, fruit de tes œuvres, un sac revêtira ton corps dépouillé de sa robe de pourpre. Voilà quels seront tes ornements. Ton fils

le plus beau, l'objet de tes prédilections, tombera sous le glaive; les forts de ton peuple tomberont aussi et seront humiliés. Tes boîtes vides pleureront leurs bijoux, et tu seras abandonnée seule, prosternée sur la terre. » C'est une chose insolite que fait là le prophète, en adressant un aussi long discours aux femmes; nulle part dans les Ecritures nous ne voyons rien de pareil. Quelle est donc la cause de ce fait extraordinaire?

8. Quant à moi, je suppose que la mollesse des femmes devait être bien grande alors, et qu'elle avait étrangement contribué à la perversité des hommes. C'est pour cela qu'il a dressé contre elles cet acte spécial d'accusation, qu'il les traite avec cette sévérité, qu'il fait remonter la parole à son origine, en la prêtant de nouveau à Dieu lui-même. « Voici ce que dit le Seigneur : Parce que les filles de Sion se sont enorgueillies et qu'elles marchent la tête haute. » C'est le mal capital qu'il leur reproche d'abord, l'orgueil, l'arrogance. Ce mal est intolérable partout; mais il l'est principalement quand il germe dans un cœur de femme. Etant de sa nature plus légère et moins raisonnable, dès qu'elle est envahie par des pensées superbes, elle est aisément ballottée, elle fait promptement naufrage; car elle est en butte à tout mauvais esprit, à tous les souffles du faste et de la vanité. C'est aux femmes de Jérusalem qu'il s'adresse, on ne saurait en douter; il les appelle filles de Sion. « Elles marchent la tête haute. » C'est un trait qui les peint et qui nous montre leur faiblesse dans leur exaltation : les pensées qui s'agitent dans leur esprit ne sauraient y rester captives; il faut qu'elles éclatent et qu'elles se traduisent dans les mouvements du corps. L'orgueil ne les pousse pas seulement à l'arrogance, il les entraîne encore à la séduction; ce qui suit le prouve d'une manière évidente : « Le regard plein d'affectation. » Comme on sent la courtisane à ces roulements d'yeux, comme on y voit respirer la mollesse et la volupté! Aucun signe plus certain de la présence de ces deux vices. « Traînant leurs tuniques sur leurs pieds. » Ce n'est pas ici une légère accusation, bien qu'elle le soit en apparence : la corruption se trahit, aussi bien que la mollesse et la volupté, par les plis flottants d'une tunique. De là ce mot qu'un idolâtre lançait contre son adversaire : « Il laisse traîner son manteau sur ses talons. »

« Cadençant ensemble leurs pas. » C'est toujours le même genre de dégradation qui se manifeste. En effet, toutes ces choses, les yeux, le vêtement, la démarche, respirent la corruption ou la chasteté; ce sont là comme les hérauts des sentiments qui résident dans l'âme. De même que, avec certaines couleurs combinées, les peintres retracent les images qu'ils veulent; de même les mouvements du corps exposent en quelque sorte à nos regards le véritable portrait de l'âme. De là ce que disait un autre sage : « Le vêtement de l'homme, le rire de ses dents, le mouvement de ses pieds, font éclater au dehors ce qu'il est en lui-même. » *Eccli.*, XIX, 27. « Et Dieu confondra l'esprit dominateur des filles de Sion; le Seigneur manifestera en ce jour ce qu'elles sont au fond. Il leur arrachera les ornements dont elles se font gloire. » Il leur a reproché deux vices : l'arrogance et la mollesse; et voilà qu'il oppose à chacun, en suivant le même ordre, le remède qui convient : à l'arrogance, l'abaissement; à la vaine parure, la spoliation. Tout leur sera ravi quand viendra la guerre prédite. Celles que gonflait l'orgueil, comprimées alors par la crainte, seront enfin guéries de cette maladie; celles dont toutes les énergies s'éteignaient dans le luxe et la mollesse, courbant la tête sous le joug de la captivité, seront arrachées à ces fatales séductions. — Pour que sa parole pénètre plus avant dans leur cœur et frappe davantage l'esprit de quiconque l'entendra, il énumère avec détail tous les artifices de leur parure, tous ces ornements d'or dont elles chargent leur tête et le reste de leur corps. Il passe ensuite aux décorations de leurs maisons. Elles ne se contentaient pas, en effet, d'orner leurs corps avec cette superfluité que la justice condamne; elles étendaient cette flétrissure jusque sur les murs. En torturant leurs cheveux avec le fer chaud, elles allaient déployant partout ces ailes du mensonge.

C'est l'accusation qu'il formule, quand il dit : « Il leur arrachera les vêtements dont elles se Luxe des femmes.

font gloire, leurs ornements, leurs couleurs empruntées et leurs corymbes.» Par ce dernier mot il entend ou bien un ornement particulier de la tête, ou bien les bandelettes dont on la serrait pour en dessiner la forme. « Les lunes d'or » qui brillent à leur cou. « Leurs voiles, » ou les légers manteaux dont elles se paraient. « Et les ornements de leur visage. » C'est là probablement qu'il désigne le fard, tout ce qui servait à rehausser le teint. « Et les bijoux dont elles se glorifient, » l'or dont elles se couvrent. « Et leurs bracelets, et leurs anneaux, » tout ce dont elles se servent pour embellir leurs bras et leurs doigts, « et leurs réseaux » tissus d'or qu'elles portaient à la tête. « Et la pourpre qui borde leurs manteaux et leurs tuniques, les vêtements qu'elles gardent dans leurs maisons, et leurs dentelles de Laconie. » Elles étaient emportées par un tel amour du luxe qu'elles ne se contentaient pas des objets produits par leur propre pays, et qu'elles en faisaient venir d'autres de loin, de terres situées au delà des mers. Une vaste mer sépare, en effet, la Palestine de la Laconie.

9. Ce n'est donc pas sans raison que le prophète nomme la contrée et qu'il interrompt ainsi son énumération; rien ne saurait mieux peindre les fureurs du luxe. « Leurs riches tissus aux couleurs éblouissantes, leur lin délicat et leurs étoffes rehaussées d'or et de pierreries. » Il n'est pas une forme de parure ou de vêtement qu'elles n'aient tentée, pas un moyen de briller qu'elles n'aient mis en œuvre, tant cette manie semble avoir détruit en elles la raison. Or, si de tels reproches leur étaient adressés dans ces anciens temps, avant le règne de la grâce et l'enseignement de notre sublime philosophie, quel espoir de pardon peuvent avoir les femmes maintenant appelées à conquérir le ciel, dans des combats plus rudes et plus nobles, elles qui doivent ici-bas retracer la vie des anges, à qui rien ne manque enfin pour triompher de cette passion, et que nous voyons néanmoins l'emporter par les excès de leurs ajustements sur les femmes de théâtre?

Il y a encore quelque chose de plus effrayant, c'est le calme de leur conscience: elles ne croient pas pécher. Voilà pourquoi c'est une nécessité de leur remettre sous les yeux les paroles du prophète. Ce n'est pas seulement pour les femmes d'autrefois, c'est encore pour celles d'aujourd'hui qu'il s'exprime en ces termes: « Au lieu d'essences odorantes, tu seras couverte de poussière. » Voyez comme il réprouve les onguents et les parfums; cela ressort de la grandeur même du supplice. La poussière dont il parle en cet endroit est celle qui s'échappe d'une ville en ruines ou que soulèvent les incursions des barbares. Oui, cette ville leur sera livrée, ils y promèneront le fer et la flamme, ces deux éléments se partageront l'œuvre de destruction. C'est là ce qui se trouve ainsi prophétisé: « Au lieu d'essences odorantes, tu seras couverte de poussière; la corde remplacera ta brillante ceinture. » C'est la captivité qu'il retrace d'avance, et nous avons en quelque sorte sous les yeux le départ pour la terre étrangère. « L'orgueil de tes cheveux sera puni par une hideuse calvitie, fruit de tes œuvres; » soit que les cheveux tomberont sous l'action de la douleur, soit que les ennemis les leur enlèveront, soit qu'elles se les enlèveront elles-mêmes; car c'était l'usage autrefois de se couper les cheveux et la barbe dans le deuil et les calamités. Job se rasa la tête en apprenant la mort de ses enfants. Isaïe lui-même dans la suite de sa prophétie annonce que les hommes se raseront la tête en même temps qu'ils se revêtiront du cilice et du sac. Un autre prophète dit aussi: « Coupe ta chevelure et dépouille ta tête à cause de tes enfants chéris. Ta tunique bordée de pourpre sera remplacée par le sac. » *Mich.*, I, 16.

Cela ne nous semble-t-il pas effrayant? n'est-ce pas un sort intolérable? Mais par rapport à nous là ne s'arrêtera pas la punition; il y a de plus le ver à la morsure empoisonnée et les ténèbres qui ne se dissiperont jamais. Si l'ancien peuple eut à subir la captivité, l'esclavage, les derniers malheurs en punition du luxe des parures; — et nous ne pouvons pas douter que telle ne fut la cause de ces châtiments, la perversité dont ils étaient l'expiation, puisque le prophète lui-même ajoute: « Et tout cela pour punir la parure; » — si les femmes juives furent

punies de leur vanité par de semblables malheurs, par le renversement complet de leur patrie, par les humiliations de l'esclavage et les amertumes de l'exil après tant d'honneurs et de délices, par la famine, la contagion et tous les genres de mort ; n'est-il pas évident que nous aurons à souffrir des châtiments encore plus redoutables, en tombant dans les mêmes péchés? Ayant reçu de plus hautes faveurs, nous recevrons de plus graves supplices. Alors même qu'on ne pourrait me citer aucune femme dont les parures immodérées aient été châtiées de la sorte, qu'on ne s'endorme pas dans une fausse sécurité. Le Seigneur a coutume de faire éclater sa justice sur quelques têtes en particulier, et d'avertir ainsi tous les hommes des châtiments qui les menacent.

Un exemple éclaircira notre pensée : Les habitants de Sodome avaient commis de graves désordres et ils en furent sévèrement punis, puisque le feu du ciel consuma les villes, les peuples et la terre elle-même. Quoi donc? nul depuis eux ne s'est-il porté à de tels excès? Beaucoup, au contraire, et dans beaucoup de contrées de l'univers. Pourquoi donc n'ont-ils rien éprouvé de semblable? Parce qu'ils sont réservés à des supplices encore plus affreux. C'est pour cela que Dieu s'est contenté de donner quelques exemples, d'infliger une fois de tels châtiments ; c'en était assez pour apprendre à ceux qui prévariqueraient de la même manière qu'ils ne pourraient se dérober à sa justice, bien qu'elle les épargnât ici-bas. Quoi ! des hommes qui vécurent avant la grâce et même avant la loi, qui n'avaient pas entendu les prophètes ni reçu les leçons d'aucun autre docteur, auraient expié de cette façon leurs péchés ; et ceux qui sont venus plus tard, à qui la Providence a prodigué tant de soins, et qui n'ont pas même profité de l'exemple, circonstance si aggravante pour le péché, ne subiraient pas le châtiment qu'ils méritent ! N'est-ce pas une chose qui révolte la raison? — Mais pourquoi n'ont-il pas subi ce châtiment? — Je vous le dis encore, c'est pour vous montrer qu'ils auront à subir des châtiments tout autrement redoutables.

10. Or, que l'humanité soit, en effet, susceptible d'être punie d'une manière plus terrible que les Sodomites eux-mêmes, c'est le Christ qui vous l'apprend : « Le sort qui frappa la terre de Sodome et de Gomorrhe fut moins intolérable que ne le sera celui de cette ville au jour du jugement. » *Matth.*, X, 15. Si les femmes qui donnent l'exemple d'un tel luxe ne souffrent donc pas ce qu'eurent à souffrir celles qui les ont précédées, qu'elles ne s'imaginent pas en être exemptes; la patience et la longanimité excitent de plus en plus les feux de la vengeance et font que la flamme de la fournaise monte toujours plus haut. Souvenez-vous à ce sujet d'Ananie et de Sapphire : dans les premiers temps de la prédication évangélique, comme ils avaient soustrait un peu de leur argent, ils furent aussitôt frappés de mort. Combien d'autres depuis se sont rendus coupables d'une semblable fraude, à qui cependant rien n'est arrivé ! Mais la raison permet-elle de penser que le juste juge, le juge impartial par excellence, punisse ceux dont les péchés sont moins graves et laisse impunis les plus criminels ? N'est-il pas évident qu'en établissant un jour pour juger le monde, il a différé le châtiment, afin que sa patience rende les hommes meilleurs, ou qu'ils éprouvent un plus terrible sort s'ils persistent dans les mêmes désordres? Coupables des péchés qui jadis ont attiré la colère divine, et n'éprouvant pas néanmoins les effets de cette même colère, ne nous livrons pas à la confiance, tremblons plutôt. Car c'est une loi que Dieu sanctionnait par ces anciens supplices ; il nous avertit ainsi tous et semble nous dire : Voici pourquoi j'ai dès l'origine puni les pécheurs ; c'est pour que vous redoutiez un même châtiment si vous commettez les mêmes fautes, et pour que cette crainte vous ramène à de meilleurs sentiments. Il n'est pas possible que les mêmes prévarications ne reçoivent pas les mêmes châtiments; aucun retard ne saurait ébranler ce principe.

Ce n'est pas sans motif que je m'arrête à ces considérations ; j'y suis forcé par les progrès de cette funeste maladie. Depuis que l'amour des vaines parures s'est établi dans les maisons, introduit par la mollesse des femmes, les dé-

penses se sont accrues, les hommes sont poussés à des frais auxquels ils ne s'attendaient pas, une source intarissable de dissensions et de querelles est ouverte désormais , et les pauvres en sont les premières victimes. En effet, lorsque la femme oblige l'homme à dépenser toutes ses ressources, souvent même au delà, à cet injurieux honneur qu'elle rendra à son propre corps, — j'appelle injure l'or dont elle le couvre, — il faut nécessairement que l'aumône soit restreinte ou même supprimée. Il me serait facile de vous montrer beaucoup d'autres péchés provenant de la même source ; mais, laissons de côté ce sujet, et nous en reposant sur l'expérience du soin d'instruire là-dessus les coupables, passons à la suite du texte sacré.

Après avoir évoqué l'image de la captivité, après avoir dit : Je l'amènerai pour punir leurs parures, le Seigneur achève ainsi le portrait des malheurs à venir : « Et ton fils le plus beau, l'objet de tes prédilections, tombera sous le glaive, et le glaive frappera également les forts de ton peuple. » Voilà une douleur qui l'emporte sur la captivité elle-même. Il est un genre de vie plus cruel que la mort. Lorsqu'à l'esclavage se joignent des deuils inattendus et prématurés, lorsque les angoisses se succèdent sans interruption, que doit-il en être de l'âme réduite à les subir? L'esclavage tout seul est un mal intolérable; et de tels deuils, alors même qu'on possède la liberté, font que la mort est préférable à la vie : eh bien, ces deux choses se trouveront alors réunies. C'est là certes une double calamité; disons mieux, une calamité triple et quadruple : c'est un fils, le plus beau, le plus cher, frappé par le fer des barbares, et non par la commune loi de la nature; avec lui, tombent tous ceux qui sont dans la vigueur de l'âge, de telle sorte qu'il ne reste plus aucun espoir à fonder sur la force des hommes ou la valeur des guerriers.

« Elle sera plongée dans la confusion ; tes boîtes vides pleureront les bijoux dont tu te parais, et tu seras abandonnée seule, prosternée sur la terre. » Autant d'images qui rendent le deuil plus profond, la terreur plus grande, les angoisses plus terribles. Le prophète place en quelque sorte sous les yeux le tableau des calamités futures; il va recueillant de toute part des sujets de douleur et de larmes capables d'ébranler les cœurs les plus endurcis ; il voudrait bien secouer et relever par la crainte les malheureuses victimes de la vanité, en leur donnant une impression anticipée des malheurs que l'avenir leur réserve. Voilà dans quel but il ajoute ce trait, le plus effrayant peut-être dans leur pensée, qu'elles verront leurs écrins vides, et ne pouvant plus dès lors servir qu'à nourrir leur douleur par le souvenir de leur opulence évanouie. La morsure du malheur se fait surtout sentir quand nous comparons notre situation présente à notre prospérité passée; rien n'aigrit la plaie comme une telle comparaison. C'est ce que Job disait jadis à travers ses larmes : « Qui me remettra dans l'état où m'ont vu les jours écoulés? » *Job*, XXIX, 2. Il fait l'énumération de ses anciennes richesses, des biens dont il était comme inondé, des hommages et des honneurs qui l'entouraient; et ce souvenir lui rend beaucoup plus amers les malheurs auxquels il est maintenant en butte. C'est à la même pensée que le prophète obéit quand il nous présente ces écrins vides, et non-seulement vides, mais encore pleurant leurs bijoux; rien ne donne plus de force à l'expression qu'une telle prosopopée. Il fera pleurer aussi la vigne et le vin lui-même, pour mieux frapper ses auditeurs et les atteindre dans leurs idées grossières. Pourquoi dit-il : « Tu seras abandonnée seule? » N'ayant plus de secours humain, ne pouvant plus compter sur la bonté divine, dépouillée de toutes tes splendeurs, tu seras enfermée dans un cercle d'ennemis, prise au milieu des barbares. Il met le comble à son humiliation en ajoutant : « Tu seras prosternée sur la terre. » Il ne dit pas : Tu tomberas, tu seras renversée ; non, l'expression est plus significative et montre mieux quelle sera la profondeur de son abjection.

CHAPITRE IV.

« En ce jour-là sept femmes saisiront un seul homme en lui disant : Nous mangerons notre pain, nous porterons nos vêtements; que votre nom seulement soit invoqué sur nous, enlevez notre opprobre. »

Ce que veut peindre ici le Prophète, c'est le petit nombre d'hommes qui seront épargnés par la guerre, et la faiblesse à laquelle sera réduit le peuple juif. Voilà des femmes qui déclarent n'avoir pas besoin du secours que la femme est en droit d'attendre de l'homme, qui protestent qu'elles l'aimeront gratuitement et sans qu'il ait une telle sollicitude, pourvu qu'il les affranchisse du déshonneur de la viduité. Voilà ce que signifie cette parole : « Enlevez notre opprobre. » Dans ces anciens temps, c'était un opprobre qu'un tel état. « En ce même jour, Dieu paraîtra sur la terre dans tout l'éclat de sa sagesse et de sa gloire, pour relever et glorifier les restes d'Israël. » C'était assez avoir frappé les esprits par de lugubres menaces, par la peinture des malheurs à venir; c'était assez avoir prolongé ce discours effrayant; il en vient maintenant à des choses plus agréables. Un habile médecin ne se contente pas d'employer le fer et le feu, il s'efforce ensuite de calmer la douleur par de plus doux remèdes. C'est ce que fait ici le Seigneur. — Tout ne consistera pas, semble-t-il dire, en des événements malheureux; les maux disparaîtront pour faire place à de meilleures destinées; et ce n'est pas seulement la fin de ces souffrances que le peuple verra, c'est encore une grande gloire, une merveilleuse splendeur. — Voilà ce que le Prophète appelle l'illumination de Dieu; car elle dissipera les ténèbres de la tristesse, elle fera briller un jour de bonheur, elle les inondera de sa lumière. La sagesse dont il est ici parlé est celle des conseils divins, celle que Dieu fait éclater dans toutes ses œuvres.

« Et il arrivera que les restes d'Israël en Sion et en Jérusalem deviendront une nation sainte; ils seront écrits à jamais dans le livre de vie de Jérusalem. » Ce n'est donc pas par une sorte de hasard que seront sauvés ceux qui auront échappé au péril; c'est un dessein spécial de la divine Providence qui les aura préservés et n'aura pas permis qu'ils aient péri dans la catastrophe commune; entendez plutôt : « Ils seront appelés une nation sainte, ils seront écrits dans le livre de vie de Jérusalem. » Ils auront été séparés, agréés, marqués d'un signe de salut, pour que la calamité ne pût les atteindre; et c'est à bon droit qu'il les appelle saints, pour montrer que ce n'est pas sans raison, d'une manière fortuite, que le décret divin les a sauvés; qu'ils ont eux-mêmes contribué à ce résultat par leur vertu, soit qu'elle ait précédé, soit qu'ils l'aient pratiquée dans la suite. Auraient-ils même été justes et vertueux, ils seront devenus meilleurs et plus zélés sous l'influence de tels événements. De même que l'or livré à l'action du feu se dépouille de toute scorie, de même les justes s'épurent et se fortifient dans les tentations.

« Car le Seigneur lavera les souillures des fils et des filles de Sion, il effacera le sang du milieu d'eux par l'esprit du jugement et par l'esprit de l'amour. » Deux genres de purification me paraissent indiqués dans ce texte, l'un consistant dans l'expiation des prévarications passées, l'autre dans un retour sincère et fervent à la vertu. Ce sang qui souille Jérusalem, c'est la série des morts sanglantes, des meurtres impies, dont elle s'est rendue coupable. Ce sang, « Dieu l'effacera du milieu d'eux ; » expression qui manifeste encore mieux la grandeur de leurs crimes; ce n'est pas en secret, c'est ouvertement qu'ils ont commis l'homicide, avec plus de scélératesse que les brigands et les voleurs de grand chemin. Ceux-ci cherchent les ténèbres et la solitude pour commettre leurs forfaits; ceux-là les commettaient sur la place publique, au milieu de la cité, dans les tribunaux même. Les traces de ce sang seront effacées par les flots de celui que versera la guerre. Dans le temps de la prospérité, le Seigneur semble s'excuser des épreuves qu'il leur a fait subir : il les a permises afin de les purifier, de faire disparaître dans le feu jusqu'au dernier vestige de leurs iniquités, de leurs ignominies et de leurs violences. Que signifient ces mots :

« Dans l'esprit du jugement et dans l'esprit de l'amour? » C'est une métaphore tirée de l'art de fondre les métaux : ainsi que le souffle, en pénétrant dans la fournaise, en rendant le feu plus intense et plus actif, fait un travail de purification ; ainsi le souffle de la colère divine, en déchaînant sur la Judée des flots d'ennemis, allume un feu terrible, mais un feu qui corrige en punissant, qui dévore la corruption et dégage d'autant la vertu. Voilà le sens qu'il faut attacher à cette parole : « Esprit ou souffle du jugement; » punition, vengeance exercée.

« Le Seigneur viendra (c'est l'action de Dieu, qu'il appelle sa venue) et il couvrira tout l'espace occupé par la montagne de Sion et tout ce qui l'entoure, d'une nuée pendant le jour et comme d'une fumée, d'une lumière semblable à celle d'un feu brillant pendant la nuit; il l'enveloppera de toute sa gloire. Il lui servira de pavillon pour la défendre des ardeurs du jour, et d'abri pour la protéger contre la rigueur du froid et de la pluie. » La nuée figure ici la consolation dans les maux; le feu représente l'intervention divine qui brille avec cette consolation. Ce qu'est la nuée dans le fort de la chaleur, l'éclat rayonnant du feu l'est dans les profondes ténèbres de la nuit; celle-là tempère les ardeurs de l'atmosphère, celui-ci dissipe l'obscurité. Voilà pourquoi la venue du Seigneur est comparée à la flamme d'un vaste foyer, et le calme après l'orage, à l'ombre rafraîchissante d'une nuée. Pour montrer de plus que ce changement n'arrivera pas d'une manière insensible et comme par degrés, que le bonheur éclatera, pour ainsi dire, au plus fort des revers et des souffrances; pour apprendre de la sorte à ce peuple qu'il ne devra pas attribuer cet heureux changement au concours des circonstances extérieures, mais bien à la vertu céleste toute seule, le Prophète dit : « C'est un feu qui brillera dans la nuit, c'est une nuée qui paraîtra pendant le jour. » Quelle est cette nuée protectrice? Le secours de Dieu, son intervention généreuse, abri qui nous défend des rayons du soleil, toît ou voûte inébranlable qui protége contre les torrents de la pluie quiconque y vient chercher un asile. Voilà comment le divin secours mettra à couvert de tout mal, quand sera déchaînée cette violente guerre, tous ceux que dès le principe le Seigneur aura voulu sauver.

CHAPITRE V.

« Je chanterai à mon bien-aimé le cantique de mon bien-aimé sur ma vigne. »

1. Après avoir tour à tour effrayé par de terribles menaces et réjoui par de magnifiques promesses les enfants d'Israël, après leur avoir appliqué ces différents remèdes, il revient au début de son propre discours, il reprend le commencement de sa prophétie. En effet, il avait commencé par leur rappeler les bienfaits dont Dieu les avait comblés : « J'ai engendré des enfants et je les ai élevés, » puis les crimes dont ils s'étaient eux-mêmes rendus coupables : « Et ils m'ont dédaigné, Israël m'a méconnu, mon peuple ne m'a pas compris. » *Isa.*, I, 2-3. Il revient ici sur la même pensée, bien qu'il l'exprime en d'autres termes. Mais, puisqu'il va de nouveau leur adresser des reproches, pourquoi cette nouvelle accusation porte-t-elle le nom de cantique? C'est à bon droit que Moïse avait employé ce titre, ainsi que Marie, sa sœur; c'était un chant triomphal qu'il allait faire entendre, il avait donc raison de commencer ainsi : « Chantons un cantique au Seigneur, car il a fait glorieusement éclater sa puissance, il a jeté dans la mer le cheval et le cavalier. » *Exod.*, XV, 1. Débora de même eut raison de composer un chant triomphal, puisqu'elle rapportait au Seigneur la gloire de son admirable trophée, de sa merveilleuse victoire. Mais comment se fait-il qu'au moment de lancer les plus vives récriminations et de prononcer des paroles qui doivent surexciter l'âme, au lieu de la reposer, Isaïe nous annonce qu'il va chanter? comment appelle-t-il cantique un acte d'accusation? Il n'est pas le seul néanmoins, et ce grand Moïse lui-même, qui tout à l'heure chantait son hymne de triomphe, voulant réprimander les Juifs, composait un long cantique tout plein de récriminations, et disait : « Est-ce ainsi que vous témoignez

votre reconnaissance au Seigneur? Ce peuple est frappé de stupeur et de démence. » *Deut.*, XXXII, 6. Et ce tissu d'accusations, il leur prescrit de le chanter eux-mêmes, et nous le chantons encore aujourd'hui.

Pourquoi donc ont-ils fait de leurs accusations un cantique? Ils étaient guidés en cela par une sagesse supérieure, ils avaient pour but de produire un grand bien dans l'âme de leurs auditeurs. Comme, d'une part, rien n'est plus avantageux que le souvenir constant de nos péchés, et comme, d'autre part, rien n'aide plus la mémoire que la mélodie, pour combattre dans le cœur des hommes la répugnance qu'ils auraient à se rappeler leurs iniquités à raison même de la gravité des reproches, le prophète a recours à la puissance du rhythme, et combat ainsi le sentiment de la honte en même temps que celui de la douleur; de la sorte ils s'accuseront souvent eux-mêmes en redisant les mêmes paroles, entraînés qu'ils seront par leur amour naturel pour l'harmonie : c'est donc un enseignement perpétuel de vertu qu'il leur met dans la bouche, puisqu'il ne leur permet pas ainsi d'oublier le mal qu'ils ont fait. Vous le savez, les autres livres de l'Ecriture ne sont pas même connus de nom par un grand nombre de fidèles; tandis que tous ont sur les lèvres les expressions des psaumes et des autres cantiques dont nous parlons. L'expérience nous montre donc de quel bien le chant est pour nous la source. Voilà pourquoi ce début: « Je chanterai à mon bien-aimé le cantique de mon bien-aimé sur ma vigne. » Ce cantique que je chante pour mon bien-aimé, ma vigne en sera l'objet, et mon bien-aimé lui-même; je chante pour lui et sur lui, c'est dans son intérêt que je chante. — S'il appelle son bien-aimé, le bien-aimé de son cœur, celui-là même dont il va faire le procès, ne vous en étonnez pas; c'était déjà une grande accusation pour ce peuple, qu'étant l'objet d'un tel amour et d'une telle bienveillance de la part de Dieu, il ne se fût pas corrigé de ses désordres. Un autre prophète le lui signifiait en ces termes : « J'ai trouvé Israël comme un raisin dans le désert; j'ai vu ses pères comme un fruit prématuré sur le figuier. » *Ose.*, IX, 10. Il exprime par de semblables images à quel point ils étaient pour lui un objet de complaisance et d'affection, affection et complaisance basées non sur leur propre vertu, mais sur la bienveillance divine. Et voici le sens de ce qu'il dit : Je les ai aimés comme un voyageur aime le raisin qu'il rencontre dans le désert, comme on aime à trouver un fruit prématuré sur un figuier. — De pareils exemples sont indignes de Dieu, mais conformes aux appétits grossiers de ce même peuple. — Et, bien qu'ils fussent l'objet d'une aussi grande dilection, « ils se sont éloignés de moi, ils sont allés à Béelphégor. » Voilà donc pour quelle raison le Seigneur nomme ce peuple son bien-aimé : il veut dire par là qu'il a tout fait de son côté pour leur témoigner son amour, sans mérite préalable du côté des hommes. Ils ne se sont pas même après coup montrés dignes des bienfaits dont Dieu les avait prévenus, ils ont comme affecté d'agir en sens inverse. « La vigne de mon bien-aimé a été plantée sur une colline, dans un terrain fertile. » L'image de la vigne laisse déjà briller sa prévoyance et sa sollicitude pour eux.

2. Il ne s'en tient pas là, il énumère les autres faveurs dont il les a comblés. La position du lieu d'abord en est une; il en signale la beauté, en même temps que la fécondité du sol : « Sur une colline, dans un terrain fertile. » David dans un de ses cantiques disait aussi de Jérusalem : « Les montagnes sont placées autour d'elle, et le Seigneur entoure son peuple de sa protection. » *Psalm.* CXXIV, 2. Il l'a ceinte d'une première barrière par la situation qu'il lui a donnée; mais, non content de cela, c'est lui-même qui lui servira de rempart. Cette colline, ce point élevé, l'expression métaphorique du texte, qui rappelle l'idée des cornes d'un taureau, marque bien la force du lieu même et de plus, le secours tout-puissant de Dieu. C'est une expression devenue populaire pour rendre la situation de ceux qui se sont retirés en lieu sûr. L'esprit des hommes est frappé de cette idée qu'il n'est pas d'animal aussi fort que le taureau, et que la force du taureau gît surtout dans les cornes, dont il se sert comme d'une arme offensive et défensive; et l'Ecriture appelle souvent corne de licorne la

puissance de l'homme qui vit en toute sécurité. Ce même mot reparaît ici dans le texte et représente l'élévation et la sûreté du lieu qu'on habite; ce qui rappelle le début même de la prophétie : « J'ai engendré des enfants, je les ai exaltés. » *Isa.*, I, 2. Le terrain fertile rappelle aussi cette « terre où coulent le lait et le miel, » dont parlait Moïse. *Exod.*, III, 8.

« J'ai formé une haie, et je l'en ai entourée. » Cette haie, c'est le mur de la ville, ou la loi, ou la providence même de Dieu; la loi les protégeait beaucoup mieux que les murailles les plus fortes. « Et je l'en ai entourée » comme d'une barrière infranchissable. Comme une haie peut facilement être franchie, j'ai doublé ce rempart par un autre. « C'est une vigne de Sorech que j'ai plantée. » Toujours la même métaphore ; il ne faut donc pas entendre ceci à la lettre, il suffit d'en entendre le sens et la portée. Par cette vigne de Sorech le prophète veut dire une vigne d'un plant choisi, vrai, généreux, qui n'admet aucun mélange avec des espèces inférieures ou même étrangères ; et l'on sait à quel point ces espèces sont nombreuses. « Au milieu j'ai bâti une tour et construit un pressoir. » Par cette tour plusieurs entendent le temple, et par ce pressoir l'autel, vu que l'autel reçoit en quelque sorte les fruits de toutes les vertus, en même temps que toutes les offrandes et toutes les victimes. Pour moi, je m'en tiens à ce que j'ai d'abord dit, pensant devoir toujours interpréter de la même façon ce langage métaphorique. Ces diverses images rendent cette pensée : En ce qui me concerne je n'ai rien négligé, je leur ai témoigné la plus tendre sollicitude. Je ne les ai pas accablés de travaux, épuisés de sueurs; je ne leur ai pas imposé le soin de bâtir, de creuser, de planter ; je leur ai transmis l'œuvre toute faite. Ma bonté ne s'est pas arrêtée là : « J'ai attendu que ma vigne donnât du raisin ; » j'ai attendu la saison favorable, ma patience ne s'est pas lassée. — Voilà bien le sens de ces paroles. — Et puis qu'est-il arrivé ? « Elle a produit des épines. » On ne saurait mieux peindre leur vie stérile, la rudesse et la perversité de leurs mœurs. Or, comment seraient-ils dignes de pardon ceux qui paient par de semblables fruits une culture semblable?

« Et maintenant, hommes de Juda, habitants de Jérusalem, prononcez entre moi et ma vigne. » C'est être bien sûr de son droit que de prendre les accusés eux-mêmes pour juges de ce qu'on a fait et de ce qu'ils ont fait. « Et maintenant. » Je ne reviens pas sur le passé, semble-t-il dire, je veux qu'on prononce sur ce qui se passe aujourd'hui, tant je suis assuré de remplir envers vous toute justice, tandis que vous ne faites pas ce qui dépend de vous. « Que ferai-je de plus pour ma vigne? J'ai vainement attendu qu'elle produisît des raisins; elle n'a produit que des épines. » La suite du discours présente quelque obscurité ; il est donc juste de l'éclaircir. Voici le vrai sens de ce langage : Que devais-je faire sans que je l'aie fait? Quel motif leur ai-je donné de commettre de tels péchés? Qu'ont-ils à me reprocher? M'ont-ils trouvé en défaut, pour se rendre ainsi coupables? Que ferai-je désormais à ma vigne que je n'aie déjà fait? Ce que j'ai fait, vous le voyez; mais ce n'est pas moi qui me limite, qui déclare avoir beaucoup fait pour vous, c'est à vous-mêmes que je demande si je n'ai pas tout fait, s'il me reste quelque chose à faire : parlez, vous témoins de ma conduite, vous comblés de mes bienfaits, vous qui les connaissez par expérience ; je n'interroge pas des étrangers ou des inconnus. « A présent je vous dirai comment je traiterai ma vigne. » Il a triomphé dans ce débat, il a mis à nu leur ingratitude; il va donc porter son arrêt et déclarer ce qu'il se propose de faire, non pour les condamner définitivement, mais pour les ramener à la sagesse par le sentiment de la terreur. « J'enlèverai la haie, et ma vigne sera ravagée ; je détruirai le mur qui l'entoure, et elle sera foulée aux pieds. »

3. Je leur retirerai ma protection, je ne serai plus leur auxiliaire, je les priverai des soins que leur prodiguait ma tendresse, et le malheur leur apprendra, quand ils seront exposés à tous les outrages, quels étaient les biens dont ils jouissaient auparavant. « Et j'abandonnerai ma vigne ; elle ne sera ni taillée ni labourée. » Il poursuit toujours la même métaphore. A vouloir examiner les choses de près, on comprend

qu'il parle ici de la bienveillance qu'il leur a témoignée en leur donnant ses enseignements et ses préceptes. Ils ne posséderont plus désormais les mêmes avantages, ils n'auront plus ni docteurs, ni chefs, ni prophètes qui les dirigent dans le droit chemin, qui se dévouent à leur bonheur. Ce que les uns font à l'égard de la vigne, en la cultivant, en remuant la terre, en retranchant les rameaux inutiles, d'autres le font à l'égard des âmes, en les corrigeant, en les éclairant, en les effrayant même. Eh bien, ce peuple n'aura plus de tels cultivateurs, transporté qu'il sera sur une terre étrangère. « Et les épines l'envahiront, comme elles envahissent une terre inculte; et j'ordonnerai aux nuées de ne plus l'arroser de leurs pluies. » C'est la désolation de la ville, ou bien la désolation des habitants eux-mêmes et de l'âme de chacun, qu'il prédit de la sorte. Plusieurs pensent que les nuées désignent les prophètes, qui reçoivent en effet la rosée céleste, et puis transmettent au peuple ce qu'ils ont eux-mêmes reçu. Ils ne rempliront donc plus leur mission accoutumée. Les Juifs exilés pourront bien avoir avec eux un ou deux prophètes; mais la foule de ces hommes inspirés gardera le silence.

« La vigne du Seigneur, Dieu des armées, c'est la maison d'Israël, et les enfants de Juda sont sa plantation nouvelle et bien-aimée. J'attendais de ce peuple qu'il pratiquât la justice, et il a commis l'iniquité; à la place du jugement, les cris de l'oppression. » Comme il avait accumulé les noms métaphoriques, vigne, tour, pressoir, haie, labour et taille de la vigne, de peur que quelqu'un ne s'imaginât follement qu'il s'agissait là d'une vigne réelle, il finit par tout interpréter lui-même en disant : « La vigne du Seigneur, Dieu des armées, c'est la maison d'Israël. » Non, je ne parle pas de la végétation, de la nature inanimée, des pierres et des murs; c'est de mon peuple que je parle. — Aussi dit-il encore : « Et les hommes de Juda sont ma plantation nouvelle et bien-aimée. » La tribu de Juda avait quelque chose de plus que les autres : elle possédait le temple et tous les objets du culte; elle jouissait d'une plus grande prospérité et d'une plus haute puissance, par son droit à la royauté. L'expression d'amour qu'il leur applique est au fond un reproche de plus, puisqu'ils ont si mal reconnu cet amour si tendre. Ceux qui aiment véritablement ne savent pas même cacher leur amour dans les accusations auxquelles ils se livrent. Nous trouvons là un autre enseignement qui n'est pas à dédaigner. Quel est-il? C'est un exemple qui nous montre dans quelles circonstances et quels passages des Livres saints il faut user de l'explication allégorique; qu'il n'est pas en notre pouvoir de les interpréter à notre guise, et que toute allégorie doit avoir pour base la pensée même de l'Ecriture. Voici ce que je veux dire par là : L'Ecriture explique ici le sens des mots vigne, haie, pressoir; elle ne nous laisse plus dès lors le droit de les appliquer à des choses ou à des personnes différentes, selon notre propre jugement; son interprétation est formelle : « La vigne du Seigneur, Dieu des armées, c'est la maison d'Israël. »

Lorsqu'Ezéchiel nous montre un grand aigle aux larges et puissantes ailes se précipitant vers le Liban et enlevant la cime d'un cèdre, il ne nous laisse pas non plus le droit d'interpréter cette allégorie, puisque lui-même nous dit ce qu'il entend par l'aigle et par le cèdre. Isaïe lui-même, quand un peu plus loin il fait se précipiter à travers la Judée un fleuve impétueux, déclare quel est le roi qu'il a peint sous cette image, et ne nous permet plus ainsi d'en faire une application différente. Nulle part l'Ecriture sainte ne s'écarte de cette loi : elle donne toujours la clef des allégories qu'elle emploie, voulant de la sorte empêcher les esprits avides de telles figures d'errer au hasard et sans but, de s'égarer dans leurs propres imaginations. Faut-il s'étonner de le voir dans les prophètes? L'auteur des Proverbes l'observe aussi. Après avoir dit : « Que le cerf de ton amitié, le faon de tes prédilections reste auprès de toi; garde ta source pour toi seule, » *Prov.*, v, 19, il interprète aussitôt sa pensée, et déclare qu'il entend parler de la femme libre et légitime par opposition à la femme étrangère et corrompue. C'est donc de la même manière que le prophète nous explique ici ce qu'il entend par la vigne. Il a

dénoncé les crimes de son peuple et dit quel en sera le châtiment ; alors Dieu prépara sa propre justification en disant : « J'attendais qu'il pratiquât la justice, et il a commis l'iniquité ; à la place du jugement, les cris de l'oppression. » C'est à bon droit, par conséquent, que je le frappe. « J'attendais qu'il pratiquât la justice ; » et c'est tout le contraire qu'il a montré dans sa conduite, l'iniquité, l'injustice, les clameurs. Ce dernier mot signifie l'insatiable cupidité, l'aveugle colère, les iniques fureurs, les rixes et les colères. « Malheur à ceux qui joignent à leurs maisons une maison nouvelle, à leurs champs un nouveau champ, ravissant toujours à leur prochain quelque chose de plus. » L'avarice et la rapine étaient déjà représentées par les clameurs; mais il caractérise encore mieux l'espèce et la grandeur de leur perversité. C'est un cri de douleur qu'il laisse encore échapper, pour bien manifester la gravité des péchés commis, le mal incurable dont les hommes sont affectés.

4. On peut voir jusque dans nos jours cette même audace dans la cupidité chez les amis effrénés de la richesse : ils ne songent qu'à s'emparer des terres de leurs voisins, non pour avoir plus de sécurité dans leurs propres possessions, mais pour dépouiller les autres; comme un incendie qui va toujours croissant, ils ravagent tout ce qui les entoure. « Voulez-vous donc habiter seuls au milieu de la terre ? Ces choses ont frappé les oreilles du Dieu des armées. » C'est leur dire qu'ils se fatiguent en vain, que leurs efforts sont inutiles. Comme de tels hommes sont moins détournés du mal par les peines et les châtiments que par la pensée qu'ils ne jouiront pas du fruit de leurs rapines, c'est une menace dont Dieu se sert encore pour les corriger ; il leur annonce qu'ils trouveront toute sorte de fatigues et de chagrins dans le péché, mais qu'ils n'en retireront aucun fruit, si ce n'est le péché lui-même. L'œil qui ne dort pas ne saurait se fermer sur de pareils désordres. En disant que ces choses frapperont son oreille, il n'entend certes pas qu'elles lui seront alors connues ; il veut parler de la vengeance qui sera sur le point de fondre sur eux. « Auront-ils un grand nombre de maisons? les plus riches et les plus belles resteront dans la solitude, personne ne sera là pour les habiter. » Voilà ce que fait l'avarice : en donnant à ses favoris de nouvelles possessions, elle finit par les dépouiller de ce qu'ils avaient déjà. C'est ce qu'il insinue dans le même texte : Quand vous aurez fait de splendides constructions, quand vous aurez spolié les autres pour vous enrichir, c'est alors que vous perdrez votre première fortune. Les édifices seront là debout, mais entièrement solitaires ; une voix plus éclatante que celle de la trompette s'en échappera pour accuser ceux qui les auront volés, cette solitude elle-même sera comme le magnifique trophée de la justice.

« La vigne labourée par dix paires de bœufs ne rapportera qu'une mesure de vin ; les champs ensemencés ne produiront que le dixième de la semence. » De la désolation de la ville il passe à la désolation des campagnes, pour frapper par tous les moyens l'esprit de ses auditeurs. — Ni les maisons ne garderont leurs habitants, ni la terre ne montrera sa vertu féconde. Dès l'origine des choses, à cause du péché d'Adam, elle se couvrit de ronces et d'épines; plus tard, l'iniquité de Caïn établit une disproportion encore plus grande entre les fruits et les travaux, entre les énergies premières du sol et ses énergies présentes. On peut voir fréquemment ailleurs la terre frappée à cause des péchés des hommes. Et pourquoi vous étonneriez-vous que la terre soit frappée de stérilité aussi bien que les hommes eux-mêmes, quand c'est à cause de nous qu'elle est assujettie à la corruption, à cause de nous qu'elle en sera délivrée ? Comme elle existe uniquement pour nous et pour notre service, cette destination est le principe régulateur de son mode d'existence. Nous en voyons une preuve dans l'histoire de Noé : la nature humaine étant tombée dans une extrême perversité, tous les éléments terrestres furent bouleversés et confondus, les semences, les plantes, les animaux de toute espèce, la terre et la mer, l'air et les montagnes, les collines et les bois, les villes et les murailles qui les protégent, les maisons et les tours; la terrible

inondation engloutit toute chose. Comme il fallait cependant que notre race reprît son cours, la terre elle-même rentra dans son ordre accoutumé et revêtit de nouveau sa beauté antérieure. Il est aisé de voir que tout cela tourne en partie à l'honneur de l'homme. Pour lui la mer se retire et reparaît, le soleil et la lune sont arrêtés dans leur course et suspendent leur marche, le feu remplit les fonctions propres de l'eau, la terre celles de la mer, la mer celles de la terre, tout en un mot s'assouplit et se transforme pour le service du genre humain. L'homme est le plus élevé de tous les êtres visibles, et c'est pour lui que tous les autres ont été faits. Voilà pourquoi, le peuple juif ayant péché, Dieu ne permet pas à la terre de donner ses fruits; les fatigues et les sueurs ne peuvent alors féconder ses entrailles : les hommes apprennent par là que ce n'est pas à l'art de l'agriculture, aux travaux des bœufs, à la nature de la terre, ni à rien de semblable, qu'il faut attribuer sa fécondité; que le Seigneur est le maître de tout, que sa main libérale répand tous ces biens, ou les retient tous quand il le juge convenable.

« Malheur à ceux qui se lèvent de grand matin pour boire des liqueurs fermentées, et qui ne cessent jusqu'au soir, car le vin les brûlera. Ils boivent le vin au son de la cithare, de la lyre, du tambour et de la flûte; mais ils n'ont pas un regard pour les œuvres de Dieu, ils méconnaissent les œuvres de ses mains. » Après leur avoir représenté leur insatiable avarice, il met devant leurs yeux la cause première du mal. C'est l'ivresse, cette source intarissable de maux, quand surtout elle s'élance par delà toutes les bornes.

5. Or, considérez avec quelle force il les accuse sur ce point : c'est tout le jour qu'ils consument dans ce désordre; ce n'est pas seulement à l'heure de leur repas, c'est sans interruption qu'ils s'adonnent à l'ivresse; ils commencent au lever du soleil, dans ce moment où tout nous porte à la réserve; et puis, une fois envahis par cette infirmité, ils y demeurent plongés jusqu'à la nuit, souvent en dépit d'eux-mêmes. Oui, quand ils sont entrés dans le tourbillon de l'intempérance, quand leur âme est sortie de son état naturel, pour devenir le jouet de cette passion tyrannique, ils ne peuvent plus se gouverner; comme un navire désemparé et qui n'a plus ni matelots ni pilote, vogue au hasard, est balloté dans tous les sens par la fureur des ondes, ils sont emportés par d'autres flots, et leur raison a déjà fait naufrage. C'est pour cela qu'il est dit : « Malheur à ceux qui se lèvent de grand matin pour boire les liqueurs fermentées. » Ils ne satisfont pas un besoin, ils n'attendent pas que la soif se fasse sentir pour donner au corps un soulagement nécessaire; ils n'ont pas d'autre souci, d'autre soin que de vivre dans une perpétuelle ivresse. La liqueur fermentée spécialement désignée dans le texte, c'est le suc des fruits du palmier écrasés et broyés pour en extraire une sorte de vin; cette liqueur porte au sommeil et plonge dans l'ivresse. Sans égard à ces résultats, ils ne cherchent que la sensation du plaisir, ils la prolongent jusqu'au soir. « Et le vin les brûlera. » Il est de l'essence même de l'ivresse d'exciter la soif à mesure qu'elle augmente elle-même. Le reproche qui suit n'est pas moins grave que le premier : « Ils boivent le vin au son de la cithare, de la lyre, du tambour et de la flûte. »

Les fruits du palmier écrasés et broyés formaient une sorte de vin.

La même accusation se retrouve dans un autre prophète contre ceux « qui boivent des vins exquis, se couvrent de précieux parfums, applaudissent au son des instruments de musique. Ils ont regardé ces plaisirs comme des biens durables et non comme de vaines et fugitives ombres. » *Amos*, VI, 5-6. C'est le signe d'une intelligence affaiblie et d'une âme complétement relâchée, de faire ainsi de sa maison un théâtre et de s'abandonner à de pareils chants. Ce que fait l'ivresse en obscurcissant la raison, la musique voluptueuse le fait aussi en éteignant la vigueur de l'esprit, en brisant la force du cœur, en nous enfonçant de plus en plus dans la mollesse. « Mais ils n'ont pas un regard pour les œuvres de Dieu, ils méconnaissent les œuvres de ses mains. » Il parle là des miracles opérés par lui, ou simplement du spectacle de la nature. Comment pourraient-ils en devenir les spectateurs, eux qui changent le jour en

nuit, et qui la nuit gisent dans un état qui n'est guère préférable à celui des morts? Comment pourraient-ils contempler le soleil levant, la rayonnante beauté du ciel, les chœurs innombrables des étoiles que le soir y fait épanouir, l'ordre et l'utilité du reste des créatures, eux qui sont privés en même temps des yeux de l'âme et de ceux du corps? Ce n'est pas un malheur ordinaire que celui-là, de n'avoir jamais contemplé les merveilles du Seigneur quand on vient à quitter la terre, par la raison qu'on a passé sa vie dans les ténèbres de l'ivresse.

« Aussi mon peuple est-il devenu captif, parce qu'il n'a pas connu le Seigneur. » Il affirme comme une chose déjà faite ce qui doit arriver plus tard, la peine est à côté du délit, ou mieux dans le délit même; car l'ivresse constitue déjà le plus affreux supplice, par la perturbation qu'elle jette dans l'âme, l'aveuglement dont elle frappe l'entendement, les chaînes honteuses qu'elle fait peser sur nous, les maladies sans nombre qu'elle engendre au dedans comme au dehors. Paul ne l'ignorait pas, il savait que l'iniquité est son propre supplice, puisqu'il dit : « Ils reçoivent en eux-mêmes le juste prix de leurs égarements. » *Rom.*, I, 27. Mais, comme leur insensibilité va au point qu'ils subissent le supplice sans le sentir, qu'ils sont malades sans le savoir, il leur annonce un châtiment infligé par des causes extérieures : « Aussi mon peuple est-il devenu captif, parce qu'il n'a pas connu le Seigneur. Et les morts se sont multipliés par les ravages de la faim et de la soif. » Remarquez la profonde leçon qu'il joint à la menace du châtiment : le coup terrible n'est pas frappé tout d'abord; Dieu ne commence pas par amener la captivité, il la fait précéder de la famine, pour que, dans leur propre patrie, avant de quitter leurs maisons, ils deviennent meilleurs, et n'appellent pas par leur incurable perversité les légions des barbares. Mais, comme ils n'écoutèrent pas ces avertissements, comme ils n'en tirèrent aucun profit, il finit par leur infliger le dernier supplice. Avant d'y venir cependant, il leur avait fait comprendre la grandeur du fléau précurseur, les horreurs de la famine, en disant : « L'enfer a dilaté son âme. » Ce n'est pas que l'enfer ait une âme; Dieu veut seulement, en le personnifiant ainsi, rendre ses menaces plus frappantes, parler lui-même avec plus de force et de vigueur, inspirer à ses auditeurs une terreur plus profonde. Aussi poursuit-il la même image : « Il a ouvert sa gueule, pour ne plus cesser. » On voit là une bête féroce, c'est le malheur vivant qui s'approche pour les dévorer. Et, ce qu'il y a de plus terrible, non-seulement il ouvre la gueule, mais encore il persiste dans le même état, montrant que rien ne saurait le rassasier. « Là tombent les premiers de la nation, les grands et les riches, ceux qui l'ont conduite à sa perte. » Pour que vous sachiez donc bien que cela ne s'accomplit pas selon le cours ordinaire de la nature, que le fléau vient de Dieu, que le jugement descend du ciel, le prophète déclare que les hommes éminents et revêtus de la puissance, ceux qui ont tout bouleversé de fond en comble dans la république des Juifs, seront les premières victimes du fléau.

6. C'est à bon droit qu'il les appelle eux-mêmes les fléaux de la nation, par la raison qu'ils n'ont pas gardé le désordre en eux-mêmes et qu'ils ont transmis la contagion aux autres. C'est la nature de toute épidémie : quand elle a commencé dans un homme, elle s'étend rapidement à tous. « Et quiconque se réjouit en elle; » quiconque se livre au plaisir, aux transports d'une joie folle, s'imaginant posséder des biens immuables, tombera de même et sera pris. « Et l'homme sera humilié, et le plus élevé sera couvert de honte, les yeux superbes s'abaisseront sous le poids de la confusion. Le Seigneur Dieu des armées sera seul exalté dans son jugement. » Voyez encore ici la divine providence. Elle ne frappe pas de mort, elle n'extermine pas le peuple tout entier; elle permet que plusieurs se sauvent, afin qu'ils se corrigent par l'exemple de ceux qui seront enlevés. C'est l'indication donnée dans cette parole : « Ils seront humiliés, » ceux qui seront épargnés, ceux qui resteront. « Et le Seigneur, Dieu des armées, sera seul exalté dans son jugement, et le Dieu saint sera glorifié dans sa justice. » Il y a là deux biens annoncés : l'amélioration produite chez

les hommes par la frayeur dont ils seront d'abord saisis; la gloire qui en résultera pour le Seigneur aux yeux de tous. Tel est le sens de ces expressions : « Il sera exalté, il sera glorifié, » par le châtiment qu'il exercera, par la vengeance qu'il tirera de ses ennemis. Le jugement dont il parle confirme cette interprétation. « Ceux qui seront dispersés erreront comme des taureaux cherchant leur nourriture, et les agneaux dévoreront ce qu'auront abandonné les morts. » C'est dire combien il y en aura peu qui resteront et quelle sera la solitude de la contrée.

« Malheur à ceux qui traînent leurs péchés comme avec une longue chaîne, et leurs iniquités comme les courroies qui rattachent la génisse au joug. Malheur à ceux qui disent : Qu'elles viennent donc ces choses que Dieu doit accomplir, afin que nous les voyions; que les conseils du saint d'Israël se manifestent, afin que nous les sachions. Quand les prophètes lançaient si fréquemment leurs menaces et leurs terribles prédictions, les faux prophètes, parlant pour capter la faveur et dissolvant par leurs paroles les énergies du peuple, se vantaient de dire la vérité, accusaient les autres de mensonge. Beaucoup étaient séduits, marchaient à leur suite et ne croyaient pas. D'ailleurs, les prophéties véritables ne s'accomplissaient pas aussitôt après avoir été prononcées, puisqu'il est dans la nature de la prophétie d'annoncer les événements futurs longtemps à l'avance ; les prophètes annonçant donc souvent des famines, des pestes ou des guerres qui ne se produisaient pas aussitôt après, les hommes faibles, toujours si nombreux, prenaient occasion de ce retard pour ne pas croire, et c'est alors qu'ils disaient : Qu'ils arrivent donc ces événements qu'on nous annonce; que les choses viennent confirmer vos paroles; montrez-nous dans les faits les desseins de Dieu.—Ainsi donc, sa patience n'ayant servi qu'à les jeter dans l'incrédulité, et par l'incrédulité dans une plus profonde négligence, dans un péché qui mettait le comble aux autres, c'est bien à juste titre que le Prophète déplore ainsi leur sort : Vous traînez à votre suite, comme par une longue chaîne, et la colère du Seigneur, et l'aggravation de vos iniquités. Puisque vous refusez de croire aux paroles, il ne reste plus que les faits pour dompter votre obstination. Les malheurs que vous allez subir, c'est donc vous qui vous les attirez par cette obstination même. — C'est pour cela qu'il s'écrie : « Malheur à ceux qui traînent leurs péchés, » c'est-à-dire, la peine de ces mêmes péchés. — Oui, vous entraînez après vous, comme par une longue chaîne, la vengeance déterminée par la mesure de vos iniquités; vous êtes rattachés au joug comme la génisse qu'on attelle. — Dieu ne saurait mieux exprimer leur attachement au mal et l'ardeur avec laquelle ils pèchent. — Tels qu'un homme qui traîne un fardeau par le moyen d'une forte courroie, vous entraînez après vous la colère de Dieu par l'effet même de votre incrédulité. — Puis il explique comment ils entraînent cette colère : « Ils disent : Qu'ils viennent donc sans retard, ces événements que Dieu doit accomplir, afin que nous les voyions. » — C'est une accusation qu'un autre prophète leur adresse également en ces termes : « Malheur à ceux qui désirent le jour du Seigneur. Que sera ce jour pour vous ? Ténèbres et non lumière, obscurité qui n'a rien de la splendeur du jour. » *Amos*, v, 18-20. Ces incrédules disaient au fond : Quand viendra donc le jour du supplice et de la vengeance ?

« Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal, qui prennent la lumière pour les ténèbres et les ténèbres pour la lumière, le doux pour l'amer et l'amer pour le doux. » Il parle toujours de ces mêmes hommes. Comme ils outrageaient les vrais prophètes et les traitaient d'imposteurs, tandis qu'ils honoraient les faux prophètes, renversant ainsi l'ordre des choses, il les proclame malheureux à cause de la perversion même de leur jugement. « Malheur à ceux qui appellent le mal bien, » les fausses prophéties; « et le bien mal, » les vraies prophéties; « qui prennent la lumière pour les ténèbres et les ténèbres pour la lumière, le doux pour l'amer et l'amer pour le doux. » Quelque sévères et pénibles même que soient leurs paroles, rien de plus doux que les prophètes de la vérité; car, avec leurs menaces, ils éloignent la

triste réalité. Quelque doux que soient les discours des prophètes de l'erreur, rien n'est plus plus amer; avec leurs flatteuses paroles, ils amènent l'accomplissement des malheurs prédits.

7. Remarquez la sagesse du Prophète, voyez comme il retourne leurs idées. Les Juifs n'écoutaient pas les vrais prophètes, dont le langage leur paraissait trop dur; ils donnaient, au contraire, toute leur attention au langage si doux et si flatteur des faux prophètes : Isaïe leur déclare que les choses sont diamétralement opposées, que les premiers sont pleins de douceur, et les seconds pleins d'amertume. C'est encore ainsi que nous devons entendre ce qu'il dit de la lumière et des ténèbres. En effet, les uns conduisaient à l'erreur, et les autres à la vérité; ceux-là menaient le peuple aux ténèbres de l'esclavage après lui avoir en quelque sorte lié les mains, et ceux-ci faisaient tous leurs efforts pour le conduire à la lumière de la liberté. C'est donc parce que les idées de ce peuple étaient tout l'opposé de ce qu'elles devaient être, qu'il les stigmatise par ces mots : « Ils prennent la lumière pour les ténèbres et les ténèbres pour la lumière. »

« Malheur à ceux qui sont sages à leurs propres yeux et qui croient posséder la science. » Ce n'est pas un léger travers de se regarder soi-même comme sage, et de donner ainsi un libre cours à ses pensées. De là vient qu'on dénature toute chose, qu'on appelle le mal bien et le bien mal. Ce reproche, Paul l'adressait également aux philosophes grecs : « Ils se sont proclamés sages, et ils sont devenus fous. » *Rom.*, I, 22. L'auteur des Proverbes exprime ainsi la même pensée : « J'ai vu un homme qui croyait en lui-même être sage; le fou a de meilleures espérances que lui. » *Prov.*, XXVI, 12. Paul revient encore sur cette leçon : « Ne soyez pas prudents en vous-mêmes; » *Rom.*, XII, 16; et ailleurs : « Si quelqu'un parmi vous s'imagine être sage en ce siècle, qu'il devienne fou, pour acquérir la vraie sagesse. » I *Cor.*, III, 18. Qu'il ne se fie pas trop à sa propre sagesse, à ses propres pensées; qu'il les repousse, au contraire, et qu'il abandonne son âme à la doctrine de l'Esprit. — Comme il en était donc plusieurs chez les Juifs qui, poussés par la même présomption, dédaignaient les prophètes, les traitant de bergers et de gardeurs de chèvres, ne voulant s'en rapporter qu'à leur prétendue sagesse, et de la sorte s'enfonçant de plus en plus dans ce double péché d'orgueil et d'obstination, ils ne méritaient que trop les lamentations du Prophète : « Malheur à ceux qui sont sages à leurs propres yeux, et qui s'imaginent posséder la science. Malheur à ceux qui sont forts parmi vous et qui se font gloire de supporter le vin, et qui se croient puissants contre les liqueurs enivrantes. »

Ne vous étonnez pas si, après avoir tout à l'heure fulminé contre l'ivresse, il revient encore sur ce sujet. La plaie est dangereuse et persistante ; elle exige des soins continuels. C'est une chose grave, en effet, et bien difficile à guérir, que le grand nombre ne regarde plus comme un péché le plus funeste de tous les péchés, celui qui produit des maux incalculables. De là ces expressions : « Qui mettent leur gloire à supporter le vin et qui se croient puissants contre les liqueurs enivrantes. » Il y a là deux précipices, l'un déterminé par les emportements de l'ivresse, l'autre par les enivrements de la puissance. Si la raison est nécessaire à tous les hommes, elle l'est surtout à ceux qui sont revêtus des prérogatives du pouvoir, de peur qu'emportés par les entraînements de leur dignité même comme par l'impétuosité des grandes eaux, ils ne roulent au fond des abîmes. « Qui justifient l'impie à cause de ses présents, et dépouillent le juste de son droit. » Double accusation encore ici : renvoyer le coupable, condamner l'innocent; et les présents acceptés sont la cause de ces deux crimes. « Aussi, de même que la paille est dévorée par les charbons ardents, ils seront consumés par la flamme qui s'allume. » C'est la rapidité du châtiment et la facilité de la vengeance qui s'offrent à nos regards; nous voyons là l'image de leur prochaine extermination.

8. Toutes ces choses nous sont représentées par la flamme, les charbons, la paille et les autres objets de même nature. « Ce peuple

sera réduit en poussière jusque dans sa racine, et sa fleur montera comme la poussière elle-même. » Ce qui constitue la force et la durée sera détruit, ce qui fait la gloire s'évanouira, ce qui donne la joie s'écoulera comme l'ombre. « Car ils n'ont pas voulu respecter la loi du Seigneur, Dieu des armées, ils ont outragé la parole du Saint. » C'est toujours la loi qu'il désigne sous le nom de parole. « Et la colère du Seigneur, Dieu des armées, est sur le point d'éclater contre son peuple; il appesantira sa main sur eux, il les a déjà frappés. Son courroux s'est allumé contre les montagnes; les cadavres sont répandus sur les chemins comme la boue. Et tout cela cependant n'a pas encore détourné sa fureur; sa main reste toujours levée. » Il laisse entrevoir là une guerre terrible, dans laquelle il ne sera pas même possible d'ensevelir les morts; ce n'est pas un châtiment de plus, c'est une leçon pour amener les survivants, par la vue du malheur des autres, à retrancher au moins quelque chose de leur perversité. Et voyez l'implacable énergie de son langage : il ne se borne pas à dire que les morts resteront sans sépulture, il montre en quelque sorte les cadavres gisants de toute part, objet d'horreur et de dégoût plus que la boue elle-même; rien ne fait frémir les vivants comme un tel spectacle, la mort leur paraît encore moins terrible qu'un pareil état. Il y a cependant une chose pire, c'est que de tels malheurs ne les corrigeront pas et les laisseront plongés dans les mêmes désordres. A la vue de cette obstination dans le mal, il renouvelle ses menaces au sujet des barbares, il les montre prêts à se déchaîner comme un fléau destructeur.

Il poursuit donc en ces termes : « Il lèvera son étendard de telle sorte qu'il soit aperçu des nations éloignées. » De peur que cet éloignement ne soit une occasion de nonchalance et d'oubli, il déclare là qu'il est aussi facile à Dieu d'amener ces légions étrangères qu'il l'est d'élever un étendard et de conduire au combat des hommes prêts et couverts de leur armure, comme on le voit pour des chevaux qui portent déjà le harnais. A peine le signal du départ est-il donné, qu'ils se précipitent hors de leurs barrières. Il est aisé de comprendre, d'après les termes de la prophétie, que les barbares répondront aussitôt à l'appel de Dieu, qu'ils seraient déjà venus depuis longtemps si la bonté divine ne les avait elle-même arrêtés. Cette facilité de la vengeance ressort encore mieux de la parole qui suit : « Son sifflement s'entendra des extrémités de la terre. » Si, en parlant de Dieu, le prophète emploie des images aussi matérielles, n'en soyez pas trop surpris : il accommode son langage aux idées grossières de ses auditeurs, afin qu'ils comprennent bien tous combien la chose est facile à Dieu, avec quelle promptitude elle s'accomplira. Il ajoute : « Et voilà qu'ils accourront avec rapidité. Ils n'éprouveront ni la faim, ni la fatigue, ni le besoin de sommeil. » C'est une hyperbole. Comment seraient-ils à l'abri de la nécessité de manger et de dormir, puisque après tout ils sont hommes et qu'ils participent à notre commune nature? Ce qu'il veut représenter dans tout cela, c'est la rapidité de leur marche, comme je l'ai déjà dit, l'étrange facilité de leurs invasions.

« Ils ne détacheront pas leurs ceintures et leurs baudriers, ils ne délieront pas les courroies de leurs chaussures. Leurs flèches sont aiguisées et leurs arcs sont tendus. Les pieds de leurs chevaux sont solides comme le roc, et les roues de leurs chars volent comme la tempête. Ils se précipitent comme des lions, et comme des lionceaux ils tombent sur leur proie. Ils la saisissent en criant comme une bête féroce, et l'emportent au loin sans que personne vienne la délivrer. Sa voix retentit en ce jour à cause d'eux comme la voix de la mer en courroux. Ils lèveront les yeux au ciel, ils les abaisseront vers la terre; et partout des ténèbres épaisses, des ténèbres dans leur désolation. » Chaque trait augmente la force du discours et la terreur qu'il inspire; il touche successivement à tout, au décret d'extermination, au déploiement de la puissance, aux armes, aux chevaux, aux chars; la multitude des images sinistres redouble l'anxiété, et la clarté de ces images rend en quelque sorte les objets présents. C'est pour cela qu'il compare les barbares aux lions ; il ne s'en tient pas même là, il retrace les rugissements et l'impétuosité de la bête féroce, il va multipliant les expressions

figurées et déroulant jusqu'au bout sa métaphore. Il passe ensuite au spectacle de la mer : le tumulte et le bouleversement seront ceux d'une mer soulevée par les vents en démence. Il a donc recours à tous les moyens pour augmenter leur frayeur et faire qu'ils n'aient pas besoin d'être corrigés par la réalité même. Il y a quelque chose de plus effrayant encore, c'est que personne ne viendra les secourir, ni du côté de la terre, ni du côté du ciel; dénués de tout secours humain ou divin, ils seront livrés sans défense à leurs ennemis. Les ténèbres dont il parle sont celles qui s'élèveront de leur propre malheur; ce n'est pas que le soleil ait perdu l'éclat de ses rayons, c'est que les infortunés ne voient que ténèbres en plein midi : c'est ce qu'éprouvent toujours les hommes plongés dans la douleur et l'angoisse. Et, pour vous bien montrer que ces ténèbres ne proviennent pas de la nature de l'air et sont produites par les impressions reçues, il ajoute : « Et partout des ténèbres épaisses dans leur désolation. »

CHAPITRE VI.

« Or il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias. »

1. Toutes les autres époques étant désignées par la vie des rois, pourquoi le prophète désigne-t-il celle-ci par la mort de l'un d'eux? Il ne dit pas, en effet : Il arriva dans les jours d'Ozias, ou, sous le règne d'Ozias, mais bien : Il arriva à la mort d'Ozias. Quelle est ici sa pensée? Ce n'est pas au hasard et sans intention qu'il agit de la sorte. Il nous laisse là soupçonner un but particulier. Quel est ce but? Cet Ozias dont le prophète parle, enivré de ses prospérités et de ses succès, enflé de son bonheur, était entraîné par ses idées au-dessus de lui-même. Comme il était roi, il se persuada qu'il lui convenait de faire aussi le prêtre; il se précipita donc dans le temple et pénétra dans le Saint des saints, malgré la résistance du pontife, qui voulut s'opposer à cette invasion, mais en vain, le roi persévérant dans sa folle audace et tenant fort peu compte du caractère sacré. Pour le punir d'une telle impudence, Dieu le frappa de la lèpre, et son front en fut couvert. Comme il avait voulu s'emparer d'un honneur qui ne lui appartenait pas, il fut dépouillé de celui qu'il possédait. Non-seulement il ne fut pas investi du sacerdoce, mais encore il fut chassé de la royauté à cause de l'impureté légale dont il était atteint, et la honte le tenait caché dans la maison qu'il habitait et qu'il n'osait plus quitter. Le châtiment s'étendit en partie sur le peuple, parce qu'il avait méprisé les lois du Seigneur et qu'il n'avait pas vengé l'honneur du sacerdoce outragé. Comment le peuple eut-il part au châtiment? La prophétie lui fut retirée, Dieu gardait le silence et ne rendait plus un oracle quelconque. Cela ne dura pas toujours sans doute ; c'est à la vie du roi qu'il mesura l'étendue de sa vengeance. A peine Ozias fut-il mort que la colère divine s'apaisa et que la prophétie reprit son cours. Isaïe nous l'indique quand il signale cette date.

Voici donc comment il débute dans cette prophétie : « Or, il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias, que je vis le Seigneur assis sur son trône. » Le Christ a dit cependant : « Jamais personne n'a vu Dieu. Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, a pu seul révéler ce qu'il est. » *Joan.*, I, 18. Et plus loin : « Ce n'est pas que personne ait vu le Père, excepté celui qui vient de Dieu ; celui-là a vu le Père. » *Ibid.*, VI, 46. Dieu lui-même avait dit à Moïse : « Personne ne verra ma face sans mourir. » *Exod.*, XXXIII, 20. Comment se fait-il donc que le prophète Isaïe déclare avoir vu le Seigneur? Sa parole à cet égard est formelle, et sa parole néanmoins ne contredit pas celle du Christ; elles offrent, au contraire, un parfait accord. Le Christ entend une complète connaissance, que nul ne possède en réalité ; car le Fils unique est seul capable de voir la divinité dans sa pure essence, tandis que le prophète dit simplement qu'il a vu le Seigneur de la manière qu'une créature peut le voir. En effet, il n'était pas en état de voir à nu la substance divine elle-même, il ne la contemplait que sous une forme qui la rendait accessible à ses regards :

Dieu s'était penché jusqu'où la faiblesse humaine peut s'élever. Ni lui, ni tout autre ne saurait avoir une vision directe de la divinité, et sa narration elle-même en est la preuve. « J'ai vu le Seigneur assis, » dit-il. C'est attribuer à Dieu une chose inconciliable avec sa nature, puisque c'est l'assimiler aux corps. Et cependant le prophète complète ainsi son affirmation : « Assis sur un trône. » C'est circonscrire Dieu; et comment circonscrire celui qui est présent partout, qui remplit tout, « qui tient dans sa main les extrémités de la terre? » *Psalm.* XCIV, 4. Il est donc manifeste que la vision est un acte de condescendance.

Un autre prophète ne l'indique pas moins en faisant ainsi parler Dieu : « J'ai multiplié les visions, » c'est-à-dire les formes sous lesquelles je me suis montré. *Ose.*, XII, 10. Si c'était la substance divine elle-même qui se fût montrée, les formes n'auraient pas été différentes; mais, comme en s'abaissant vers l'homme, il se manifestait tantôt sous une figure et tantôt sous une autre, selon le caractère des personnes et des temps, il a pu dire : « J'ai multiplié les visions, et je me suis façonné sous la main des prophètes. » Je n'apparaissais pas tel que je suis; j'avais revêtu, pour me rendre accessible à leurs regards, une forme étrangère. De là vient que vous le voyez ici sur un trône, là sous les armes, plus loin avec des cheveux blancs, dans l'air ou dans le feu, tel qu'un homme qui tourne la face, assis sur les chérubins, empruntant leur éclat aux plus brillants métaux. Comment donc apparaît-il ainsi, tantôt en armes et couvert de sang, tantôt dans le feu, comme quelqu'un qui s'enfuit, du haut du ciel, sur un trône, sur les chérubins? Ce n'est pas le moment de le dire, de peur que l'accessoire ne l'emporte sur le principal. Ce qui doit nous occuper maintenant, c'est d'expliquer la vision actuelle. Pourquoi donc apparaît-il assis sur un trône entouré par les séraphins? Le prophète parle le langage des hommes, voulant se faire comprendre d'eux. En effet, il va se prononcer sur de grandes choses, sur des choses qui intéressent l'univers, sur ce qui regarde Jérusalem en particulier; il va porter une double sentence de condamnation et de châtiment, contre la ville et la nation tout entière, de bonheur et de joie, d'espérance et de gloire immortelle pour le reste des nations. Or, les juges n'ont pas coutume de garder le huis-clos dans de telles circonstances; ils montent sur leur tribunal, ils parlent devant la foule et dans le plus grand appareil.

2. C'est ainsi que Dieu s'entoure des séraphins et siége sur un trône élevé, au moment de porter une semblable sentence. Et, pour que vous ne pensiez pas que ce soit là de ma part une simple conjecture, j'essaierai de vous montrer par un autre prophète que telle est la conduite habituelle du Seigneur. C'est Daniel qui nous fournit cet exemple : Au moment de porter un même arrêt, et pour châtier les prévarications des Juifs, et pour donner au monde l'assurance des biens à venir, Dieu s'asseoit également sur un trône lumineux et sublime; les habitants des cieux, les anges et les archanges, se tiennent devant lui, le Fils unique se place à ses côtés, les livres sont ouverts, des fleuves de feu roulent à ses pieds, tout annonce un juge assis sur son tribunal. Tout cela ressemble merveilleusement à ce que nous voyons ici; il y a même là quelque chose de plus manifeste, par la raison que les temps sont plus rapprochés et que la prophétie touche, pour ainsi dire, aux événements qui doivent la réaliser. Mais, laissant aux esprits qui ne reculent pas devant le travail de l'étude, le soin de recueillir chaque trait pour établir la comparaison et reconnaître l'accord des deux prophéties, bornons-nous à bien examiner celle qui nous occupe, comme nous l'avions annoncé déjà, et pesons chaque expression, selon la mesure de nos forces.

Que dit Isaïe? « J'ai vu le Seigneur assis. » S'asseoir sur un trône fut toujours le signe d'un jugement à prononcer; écoutez le Roi-prophète : « Vous vous êtes assis sur votre trône, vous qui jugez selon la justice. » *Psalm.* IX, 4. Et Daniel : « Les trônes furent disposés, et le jugement fut établi; » *Dan.*, VII, 9. S'asseoir simplement représente encore autre chose, dans la pensée du prophète. Quoi donc? La stabilité, la permanence, l'immutabilité, la vie que rien ne limite

et qui dure à jamais. Voilà pourquoi cette parole : Vous demeurez à jamais, et nous périssons à jamais. Oui, vous demeurez, vous existez, vous vivez, à l'abri de tout changement et de toute vicissitude. Qu'il ne s'agisse pas là du trône lui-même, cette antithèse le prouve assez. Le prophète ne dit pas : Nous demeurons, mais bien : « Nous périssons, » nous passons. Etre assis sur un trône, nous l'avons dit, c'est juger. C'est pour cela qu'il voit Dieu sur un trône élevé et sublime. Peut-être ces deux pensées sont-elles renfermées dans le texte, l'une dans les premiers mots, l'autre dans les derniers. Le trône était élevé et sublime, ce qui nous en représente la grandeur et l'éclat, la magnificence et la splendeur. « Et la maison était pleine de sa gloire. » Quelle est cette maison, je vous prie? Le temple. De là venaient les inimitiés; et c'est là que le Seigneur est aperçu sur son trône, dans cette vision merveilleuse. Ce que le prophète appelle gloire, c'est le divin rayonnement, c'est la lumière inaccessible; ne pouvant l'exprimer par ces paroles, il l'appelle gloire, la gloire même de Dieu.

« Et les séraphins se tenaient autour de lui. » Que sont les séraphins dont il est parlé? Des esprits purs, des vertus célestes, dont le nom seul annonce déjà la puissance et la félicité. Dans la langue hébraïque, séraphins signifie bouches de feu. Qu'est-ce que cela nous apprend? La pureté de leur substance, la vivacité, la promptitude, la puissance et la liberté de leur action. C'est ainsi que le prophète David, pour nous retracer l'obéissance absolue des vertus supérieures, la rapidité avec laquelle elles exécutent les ordres divins, disait à Dieu : « Vous faites des esprits vos anges et des flammes embrasées vos ministres. » *Psalm.* CIII, 4. Aucune image ne saurait mieux peindre cette promptitude et cette agilité qui conviennent éminemment aux habitants des cieux. Leur office est de célébrer à jamais d'une voix pure la gloire du Seigneur; c'est leur œuvre incessante, leur ministère perpétuel. La dignité de leur nature est attestée par la place qu'ils occupent auprès du trône. De même que, chez les monarques d'ici-bas, les hommes les plus élevés en dignité se tiennent le plus près du trône royal, de même ces puissances supérieures, à cause de leur éminence et de leur sublimité, sont rangées autour du trône divin, jouissant là d'une béatitude intarissable et que notre langue ne saurait exprimer, trouvant cette ineffable béatitude dans l'exercice même du ministère qui leur est dévolu. « Six ailes étaient à l'un et six ailes à l'autre. Deux couvraient leurs pieds, deux voilaient leur face, ils volaient avec les deux autres. Ils criaient en se répondant : Saint, saint, saint, le Dieu des armées. La terre entière est pleine de sa gloire. » Que signifient ces ailes, quelle pensée doivent-elles porter à notre esprit? Les puissances incorporelles ne peuvent point évidemment avoir des ailes; encore ici, le prophète cache sous un symbole matériel une leçon spirituelle, s'accommodant de la sorte à la faiblesse de ses premiers auditeurs, et nous révélant à nous-mêmes, par une telle condescendance, des vérités qui dépassent la portée de notre entendement.

Office des habitants des cieux.

3. Quelle est donc la signification de ces ailes? Elles représentent l'élévation et la sublimité de ces vertus célestes. C'est ainsi que Gabriel nous apparaît volant dans l'espace et descendant du ciel, pour nous montrer son empressement et son ardeur. Et pourquoi vous étonneriez-vous si l'Ecriture emploie de pareilles expressions en parlant des serviteurs et des ministres, quand elle ne craint pas d'en user en parlant du souverain Maître de l'univers? David voulant nous enseigner ou bien la nature immatérielle de Dieu, ou bien sa présence universelle, s'exprime ainsi : « Vous qui marchez sur les ailes des vents, » *Psalm.* CIII, 3, bien que les vents n'aient pas d'ailes et que Dieu ne marche pas sur des ailes quelconques. Comment marcherait-il, Celui qui est présent partout? Mais, comme je l'ai déjà dit, le prophète se conforme à la faiblesse de ses auditeurs, et, par les choses qu'ils comprennent, il les conduit à celles qu'ils ne comprennent pas. Ailleurs, pour nous retracer l'efficacité du secours divin et la sécurité dont il est pour nous la source, le prophète royal se sert de la même expression : « Vous me protégerez à l'ombre de vos ailes. » *Psal.* XVI, 8.

Dans le texte que nous expliquons, ce n'est pas seulement la promptitude et la sublimité des séraphins que les ailes nous indiquent; elles ont une autre signification, mystérieuse et terrible. Bien que la forme sous laquelle Dieu se montrait fût de sa part un abaissement, un acte de condescendance, comme on ne saurait en douter, il demeurait encore inaccessible à la perception de ces vertus supérieures. Leurs pieds voilés, aussi bien que leurs épaules, témoignaient déjà de leur frayeur, et de l'impossibilité où elles étaient de soutenir l'éclat des rayons qui s'échappaient du trône. C'est aussi pour cela qu'elles se couvraient la face comme d'un épais bandeau : elles éprouvaient ce que nous éprouvons nous-mêmes lorsqu'au bruit du tonnerre et sous la lumière des éclairs nous nous penchons vers la terre. Or, si les Séraphins, ces admirables et puissantes Vertus, ne pouvaient contempler sans frayeur le Seigneur assis sur son trône, s'ils se voilaient la face et les pieds, quelle est la parole capable d'exprimer la folie de ceux qui prétendent connaître parfaitement Dieu, qui scrutent avec curiosité cette immortelle substance? « Avec les deux autres ailes, ils volaient, en criant. » Quel est le vrai sens de ce mot : « Ils criaient? » Cela veut dire qu'ils se tiennent constamment devant Dieu, qu'ils ne se retirent jamais de sa présence; de plus, que la condition essentielle de leur vie est de chanter et de célébrer sans interruption la gloire de leur Créateur. Le texte ne porte pas, en effet : Ils crièrent, mais bien : « Ils criaient; » c'est leur état permanent, leur continuelle occupation. « En se répondant l'un à l'autre, ils disaient : Saint, saint, saint. » Voilà leur invariable et parfaite symphonie, voilà l'hymne qu'ils ne cessent de faire entendre avec un accord absolu.

Et ce n'est pas là seulement un chant de louanges, c'est une prophétie : elle annonce les biens qui doivent inonder la terre, la doctrine qui doit l'éclairer et la diriger. Pourquoi ce cri n'est-il pas interrompu par des temps de silence à la première ou à la seconde fois, et d'où vient qu'il retentit trois fois d'une manière consécutive? N'est-il pas évident que c'est un solennel hommage offert à la Trinité? C'est du Fils que cette parole est dite, selon saint Jean; de l'Esprit, d'après saint Luc, et le prophète indique qu'elle s'adresse au Père. Ce qui suit confirme encore cette signification prophétique, puisque les Séraphins ajoutent à leur hommage : « La terre entière est pleine de sa gloire. » C'est là certes une prophétie : on y voit cette connaissance de la vérité divine qui se répandra plus tard parmi toutes les nations du monde, et par laquelle la gloire du Seigneur inondera l'univers; tandis qu'à cette époque, quand le prophète écrivait, non-seulement dans les autres contrées de la terre, mais dans celle même habitée par les Juifs, l'impiété régnait en souveraine, nulle voix ne s'élevait pour glorifier Dieu. C'est encore Isaïe qui l'atteste : « A cause de vous, mon nom est blasphémé parmi les nations. » *Isa.*, LII, 5. Quand est-ce donc que la gloire divine a rempli la terre? C'est quand cette hymne est descendue du ciel sur la terre, quand les hommes ici-bas se sont unis au chœur des Vertus supérieures, ne formant avec elles qu'une seule mélodie et célébrant à l'envi les louanges du Très-Haut. Si le Juif dans son impudence repousse cette explication, c'est à lui de nous dire quand est-ce que la gloire de Dieu a rempli la terre, cette gloire qui consiste dans la connaissance de la vérité. Il n'y parviendra pas, quelque carrière qu'il donne à son impudence. « Et les lambris du temple furent ébranlés par les cris que les anges poussaient. » Voyez comme la prophétie s'interprète elle-même par l'union des événements prédits. Après cette hymne, après que la gloire du Seigneur aura rempli la terre, tout sera dissous chez les Juifs; c'est ce qu'il faut entendre par cet ébranlement du temple.

4. Le temple renversé, c'est le signe suprême de la désolation; car tout devait cesser en même temps qu'il tomberait en ruine. Or, vous ne pouvez en douter, c'est le Nouveau Testament qui renverse l'Ancien : « A cette voix, les lambris du temple sont ébranlés. » Cela veut dire : Quand Dieu sera ainsi glorifié, quand la grâce sera répandue, quand la divine gloire éclatera dans tout l'univers, les ombres auront disparu.

« Et la maison fut remplie de fumée. » Là, je vois encore un signe de son futur renversement, de l'immense incendie, du feu dévastateur allumé par les barbares. « Et j'ai dit : Malheureux que je suis, quelle douleur est la mienne! Je ne suis qu'un homme, mes lèvres sont impures comme les lèvres du peuple au milieu duquel j'habite ; et j'ai vu de mes yeux le Seigneur Dieu des armées. » Cette vision épouvante le prophète, le jette dans la consternation, l'oblige à confesser son indignité, lui fait mieux comprendre la bassesse de sa nature. Voilà bien les saints: plus ils sont honorés, plus ils s'humilient. C'est ainsi qu'Abraham parlant à Dieu se proclamait cendre et poussière. C'est ainsi que Paul, après sa vision merveilleuse, se nomme un avorton.

Et voilà comme Isaïe reconnaît et proclame sa profonde misère ; celle qui vient de la nature, d'abord : « Malheureux que je suis, quelle douleur est la mienne ; je ne suis qu'un homme ; » puis, celle qui vient de l'état de son âme : « Mes lèvres sont impures. » Il déclare ses lèvres impures, j'en suis persuadé, par comparaison avec la bouche de feu de ces Vertus immaculées et le zèle brûlant qu'elles déploient. Sa confession ne s'arrête pas là ; il l'étend à tout le peuple : « Ce peuple, au milieu duquel j'habite, a les lèvres également impures. » Pourquoi précisément les lèvres ? C'est que le Prophète veut montrer combien il est incapable de parler. Les trois jeunes Hébreux tenaient presque le même langage quand ils étaient dans la fournaise : « Il ne nous est pas permis d'ouvrir la bouche. » *Dan.*, III, 38. Dans ce moment où retentissent les hymnes et les louanges, à la vue des Puissances supérieures qui rendent ainsi gloire au Seigneur, Isaïe pense tout naturellement à ses lèvres, puisqu'elles sont l'instrument de cet office sacré. Mais, si telle est la raison pour laquelle il appelle ses lèvres impures, cette expression n'a plus le même sens quand il s'agit du peuple. Il veut dire que de ce côté l'iniquité règne et déborde. « Et j'ai vu de mes yeux le Seigneur Dieu des armées. » J'ai donc bien raison de gémir et de pleurer, puisque, malgré mon indignité, je suis honoré de la sorte, je reçois une faveur qui dépasse ma nature autant que mon mérite. Par ce mot « j'ai vu, » il faut entendre, comme nous l'avons déjà remarqué, non une connaissance complète, mais celle qu'un homme peut avoir.

Et voyez l'avantage de la confession. A peine s'est-il confessé lui-même, qu'il est purifié. Voilà ce qui suit l'aveu de son indignité : « L'un des Séraphins fut envoyé vers moi, ayant à la main un charbon qu'il avait retiré de l'autel. Il le fit passer sur ma bouche en disant : Voilà que ce charbon a touché tes lèvres, et il te délivrera de tes iniquités, il consumera toutes tes fautes. » Plusieurs voient là les symboles des mystères futurs : l'autel, le feu placé sur l'autel, la Vertu qui le communique, ce feu qui touche les lèvres et qui purifie les péchés. Pour nous, fixant notre attention sur les faits mêmes, tâchons d'en indiquer le motif. Le prophète aura la mission d'annoncer au peuple juif des choses terribles, d'intolérables châtiments. Les Séraphins lui sont donc envoyés pour le remplir à la fois de terreur et de confiance. Et, pour qu'il ne prétende pas, comme Moïse, que sa voix est trop faible pour une telle mission, ou bien qu'il est trop jeune, comme le disait Jérémie; pour qu'il n'objecte pas l'impureté de ses lèvres, les Séraphins viennent effacer ses péchés, non par leur propre puissance, vu que cela n'appartient qu'au Père, au Fils, au Saint-Esprit, mais par l'ordre de Dieu même et par le moyen de ce charbon pris sur l'autel. L'ange ne dit pas, en effet : Je te délivrerai; il dit : « Voilà que ceci te délivrera de tes iniquités et consumera toutes tes fautes. » Comment? Par la volonté de celui qui m'envoie. Pourquoi les Séraphins se servent-ils d'un instrument quelconque pour prendre un charbon ? Les purs esprits ne sauraient éprouver l'action du feu. Pourquoi cela? je le répète. — C'est encore ici un acte de condescendance. Le charbon est pris sur l'autel, parce que l'autel recevait les victimes offertes pour l'expiation des péchés. — Mais comment se fait-il, me demanderez-vous en outre, que la bouche du prophète n'ait pas été brûlée ? — — C'est que ce n'était pas là du feu matériel; de plus, quand Dieu fait une chose, n'en cher-

chez pas la raison avec trop de curiosité.

5. Le feu matériel lui-même, et dans sa plus grande activité, a pu toucher des corps sans produire les effets inhérents à sa nature. Quoi! lorsqu'on avait accumulé le bois et la résine, la flamme a été comme dépouillée de sa nature; et vous vous étonneriez que le feu, dans une circonstance aussi merveilleuse, ait purifié sans brûler? « Et j'entendis la voix du Seigneur disant : Qui enverrai-je, qui se rendra auprès de ce peuple? » Voyez le bien produit déjà par la vision, les grandes choses opérées par la crainte. Un fait semblable pourrait être remarqué dans l'histoire de Moïse : il est vrai qu'on n'y voit pas paraître les Séraphins ni Dieu sur son trône; c'était néanmoins un étonnant spectacle que celui qui fut donné au prophète, et tellement éclatant que personne n'eût été capable d'en soutenir l'éclat. « Le buisson brûlait, et n'était pas consumé. » *Exod.*, III, 2. Ni de pareils prodiges, ni les pressantes exhortations du Seigneur ne déterminaient Moïse; ce grand homme reculait devant l'idée de sa mission, avait recours à mille moyens pour s'en dispenser, il allait jusqu'à dire : « J'ai la voix faible et la langue embarrassée... Choisissez-en un autre pour le charger d'une telle mission. » *Ibid.*, IV, 10-13, *Jerem.*, I, 16. Jérémie prétexte sa jeunesse. Après avoir reçu l'ordre divin, Ezéchiel erre encore pendant sept jours sur les bords du fleuve, dans l'hésitation et l'anxiété. C'est pour cela que Dieu lui parle en ces termes : « Je t'ai donné pour sentinelle à la maison d'Israël. C'est à ta main que je demanderai compte de leurs âmes. » *Ezech.*, III, 17-18. Non content de refuser, Jonas aussi prend la fuite.

Qu'est-ce à dire? Isaïe se montre-t-il donc plus hardi que tous, que ce grand Moïse lui-même? Qui pourrait l'affirmer? Comment se fait-il donc qu'un ordre formel n'ait pas eu raison des résistances de l'un, et que l'autre, sans avoir même un ordre de cette nature, n'hésite pas à se présenter? Dieu n'a pas dit : Marche; il a dit simplement : « Qui enverrai-je? » et le prophète lui fait de cette parole un ordre. Quelques-uns expliquent ainsi sa promptitude et sa spontanéité : Il avait péché, en ne réprimandant pas Osias, qui avait osé pénétrer dans le sanctuaire; c'est donc pour réparer sa faiblesse et regagner l'amitié de Dieu qu'il s'élance avec tant d'ardeur dans la voie de l'obéissance. — Pour moi, je n'adopte nullement une telle opinion; j'aime mieux m'en rapporter à Paul, qui nous représente le prophète comme un homme plein de courage : « Isaïe ne craint pas et dit. » *Rom.*, X, 20. Aussi ne mourut-il pas de mort naturelle, selon la tradition reçue, et subit-il le plus affreux des supplices, les Juifs ne supportant pas la noble fermeté de son langage. D'ailleurs, l'Ecriture ne dit nulle part qu'il se soit trouvé là et qu'il ait gardé le silence lors de la tentative sacrilége d'Osias. Ceux qui parlent de la sorte émettent une conjecture sans fondement. Qu'est-il donc permis de dire? D'abord, Isaïe ne s'est pas trouvé dans la même position que Moïse : celui-ci était envoyé dans un pays étranger et barbare, vers un tyran dont l'orgueil et la colère ne connaissaient pas de frein; tandis que celui-là devait aller vers les siens, qui souvent avaient entendu sa parole et recueilli ses leçons. Il résulte de là que l'obéissance n'exigeait pas la même énergie dans les deux cas. Il en est qui donnent une autre raison de cette ardeur manifestée par le prophète : en faisant sa propre confession, il avait fait aussi celle de son peuple, et puis il avait vu les Séraphins venir à lui pour purifier ses lèvres; espérant donc que le peuple aurait le même bonheur, et persuadé que sa mission consisterait à le lui annoncer, il se porte avec empressement à la remplir. Comme les saints avaient plus d'amour pour Dieu que les autres hommes, ils avaient également plus d'amour pour le peuple. Ainsi, dans la conviction que Dieu va le charger de prophétiser la fin des maux de la nation, il s'élance et s'écrie : « Me voici, envoyez-moi. »

Ajoutez encore qu'il avait une âme prête à braver tous les dangers, sentiment qui respire dans chaque page de ses prophéties. Il a donc promis d'aller où Dieu l'enverra, il ne peut plus revenir sur sa parole; et c'est alors que le pénible objet de sa mission lui est révélé. Telle est la prévoyance que Dieu met dans ses communications avec son serviteur. Il ne lui dit pas dès

le principe : Va et parle en ces termes. Non, il lui présente d'abord un ordre à remplir, tenant en réserve le but et le moyen. C'est quand le prophète a promis volontiers d'obéir à l'ordre qui lui serait donné, que Dieu lui découvre les calamités qui vont fondre sur les Juifs. Quelles sont ces calamités ? « Va, lui dit-il, et dis à ce peuple : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas ; vous verrez de vos yeux, et vous ne percevrez pas. En effet, le cœur de ce peuple s'est appesanti, il s'est fermé les oreilles aussi bien que les yeux, afin de ne pas voir et de ne pas entendre; il a mis son cœur en garde contre la vérité, de peur de se convertir, de peur que je ne le guérisse. » — Je ne pense pas que ces paroles aient désormais besoin d'interprétation ; car des autorités infaillibles les ont depuis longtemps interprétées : Jean, ce fils du tonnerre, et Paul, cet homme si profondément versé dans les choses anciennes et nouvelles. Celui-ci, parlant à Rome et s'adressant à ceux qui revenaient en arrière et qui ne supportaient plus sa doctrine après l'avoir d'abord goûtée, s'exprimait ainsi : « C'est avec toute justice que l'Esprit saint a dit : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas. » *Act.*, XXVIII, 25-26. Et le fils du tonnerre, voyant que les Juifs refusaient de croire malgré les miracles dont ils étaient témoins, n'écoutaient pas les enseignements qui leur étaient donnés, puisqu'ils allaient jusqu'à vouloir mettre à mort celui qui sous leurs yeux avait ressuscité Lazare, qu'ils traitaient le Christ de démoniaque dans le temps même où il chassait les démons, et de séducteur quand il s'efforçait de les ramener au Père; à la vue donc de cette résistance obstinée, Jean rappelle la même prophétie : « C'est à juste titre que le prophète Isaïe a dit : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas ; vous verrez de vos yeux, et vous ne percevrez pas. » *Joan.*, XII, 38-40.

6. Comme ils étaient privés de la vue intellectuelle, ils ne retiraient aucune utilité de leur vue corporelle ; la perception des sens ne sert de rien quand le jugement est perverti. C'est pour cela qu'ils voyaient sans voir et qu'ils entendaient sans entendre. Le prophète en donne aussitôt la raison ; il la montre, non dans la dépravation des sens ou dans l'affaiblissement de la nature, mais dans la corruption du cœur. « Le cœur de ce peuple s'est appesanti, » dit-il. Or, cet appesantissement du cœur provient des péchés commis et des concupiscences terrestres. C'est le mal dont parle l'Apôtre quand il dit : « Je n'ai pas pu m'adresser à vous comme à des hommes spirituels ; vous n'étiez pas, vous n'êtes pas même encore en état d'entendre ce langage. » I *Cor.*, III, 1. Il explique aussitôt pourquoi : « Puisqu'il existe entre vous des procès, des jalousies et des contentions, dit-il, n'êtes-vous pas charnels ? » *Ibid.*, 3. Ainsi donc la jalousie régnant chez les Juifs dans toute sa fureur, et mille autres passions leur faisant incessamment la guerre, l'œil de leur âme était obscurci, ne pouvait plus voir les choses telles qu'elles sont. De là les opinions étranges et contradictoires qu'ils adoptaient sur ce qui frappait même les sens. C'est la claire vue de cette maladie qui détermine le prophète à leur en indiquer la cause. Remarquez, je vous prie, la distinction faite entre les deux prophéties que nous avons signalées : les Séraphins prennent en quelque sorte pour eux celle qui regarde les destinées de l'Eglise et le bien du monde entier, puisqu'ils disent : « Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées; toute la terre est pleine de sa gloire. » Et celle qui regarde la ruine et le châtiment des Juifs, ils l'abandonnent au prophète lui-même, vous enseignant ainsi la prééminence de l'Eglise.

« Et je dis : Jusques à quand, Seigneur ? » Vous voyez bien que ce n'est pas au hasard et sans motif que nous avons parlé de l'obéissance ardente et spontanée du prophète. Dès qu'il entend qu'il faut annoncer tout le contraire de ce qu'il avait espéré, la désolation et la ruine, il demande quelle sera l'étendue du châtiment; car il n'oserait demander pour eux un pardon complet, Dieu lui ayant déjà fait voir que leurs péchés étaient indignes de tout pardon. Ils ne s'étaient pas contentés dans leur audace de commettre l'injustice et la rapine ; c'est de propos délibéré, avec une sorte de préméditation et de goût, que leur âme méconnaissait les ordres

de Dieu et luttait contre ses volontés. Voilà ce que fait entendre le Seigneur quand il ajoute: « Afin de ne pas voir et de ne pas entendre; ils ont mis leur cœur en garde contre la vérité, de peur de se convertir, de peur que je ne les guérisse. » C'est comme s'ils avaient craint de savoir quelque chose de ce qu'ils devaient savoir, tant ils avaient pris leurs précautions pour aveugler leur âme. En présence d'une accusation aussi grave et d'un supplice sans pitié, le prophète désire en savoir davantage, et sa prière est l'expression de ce désir; n'osant pas toutefois prier ouvertement pour un tel objet, c'est en posant une question qu'il espère arriver à cette connaissance : « Jusques à quand, Seigneur? Et Dieu lui dit: Jusqu'à ce que les villes soient désertes et privées de leurs habitants, les maisons abandonnées par les hommes, la terre transformée en désert. Après cela, le Seigneur étendra au loin les hommes, ceux qui seront restés sur la terre se multiplieront encore et seront de nouveau décimés. La cité sera ravagée comme le térébinthe, elle sera comme un gland qui tombe de son enveloppe. Et ses rejetons seront une race sainte. »

Après avoir terminé cette prophétie, Isaïe revient à la narration des faits, il retrace la captivité des dix tribus, et la patience que Dieu manifeste à l'égard des deux autres, à cause de cette même captivité; puis, l'exil de ces deux tribus, qui n'ont pas su profiter de cette patience, enfin, la prospérité dont jouiront dans la suite leurs derniers débris. La captivité des dix tribus est annoncée dans ces paroles: « Jusqu'à ce que les villes soient désertes et privées de leurs habitants. » Tous seront enlevés de la manière la plus violente, tous seront transportés sur une terre étrangère, de telle sorte que les villes ne seront plus qu'une morne solitude, et que la terre n'aura plus d'hommes capables de la cultiver et de venir en aide aux restes de la nation. Ainsi donc, quand il dit: « Jusqu'à ce que les villes soient désertes et privées de leurs habitants, les maisons abandonnées par les hommes, » c'est de la captivité qu'il veut parler. Et quand il ajoute: « Dieu étendra au loin les hommes, ou bien c'est de la parfaite béatitude qu'il entend parler, ou bien c'est de la prospérité dont jouirent les deux tribus lorsque les dix autres eurent été emmenées captives. Une fois délivrés de Sennachérib et de ses barbares soldats par la plus inespérée des victoires, les Juifs se multiplièrent de nouveau et parvinrent aux dernières limites de la vie, n'étant plus agités par aucune guerre. On peut voir, en effet, dans le texte cette double étendue, du nombre des enfants ou de celui des années. Ce qui montre qu'il parle réellement des deux tribus, c'est qu'il fait allusion aux dix autres, en parlant de la dixième part qui sera laissée. Paul use également d'un nombre approximatif quand il dit: « A plus de cinq cents frères. » I *Cor.*, XV, 6.

Isaïe poursuit: « Et la cité sera de nouveau ravagée comme un térébinthe. » C'est de la Judée qu'il est ici question. « Elle sera comme un gland qui tombe de son enveloppe. » De même que ce fruit est triste à voir quand il a perdu ce qui en faisait la beauté; de même les habitants seront un objet d'opprobre et de risée, quand ils auront quitté leur ville, quand ils auront perdu leur grandeur. « Et ses rejetons seront une race sainte. » Ses malheurs ne seront pas sans remède et ne dureront pas toujours; cette cité aura une race sainte qui la consolidera, selon la force du texte, qui fera sa stabilité, qui sera elle-même inébranlable, jusqu'à ce que vienne le grand changement des choses. Ils perdront à la vérité leur félicité présente; mais ils ne périront pas entièrement; ils persisteront, ils demeureront, jusqu'à ce qu'ils reviennent à leur premier état et qu'ils soient réintégrés dans leur vertu primitive.

CHAPITRE VII.

« Et il arriva dans les jours d'Achaz, fils de Joathan, fils d'Ozias, roi de Juda. »

1. Ce que j'ai souvent dit, je le dis encore: les prophéties anciennes n'ont pas été seulement faites pour instruire les Juifs des événements futurs; elles avaient encore pour but de les rendre meilleurs en les instruisant. Les menaces

devaient les détourner du vice par le sentiment de la frayeur, et les promesses devaient leur inspirer un plus ardent amour pour la vertu : les unes et les autres leur révélaient en même temps l'admirable patience du Seigneur et sa providence spéciale envers eux. Voilà pourquoi de semblables prédictions ; ils apprenaient aussi par là que les choses n'arrivaient pas sans dessein et comme par un coup du hasard, selon le cours ordinaire de la nature et l'enchaînement des circonstances; que le bonheur et le malheur dépendaient d'une volonté supérieure et divine : grande leçon encore qui les conduisait à la connaissance de Dieu. Comme la prophétie néanmoins ne se réalisait pas toujours sur l'heure, ainsi que je l'ai déjà remarqué; comme elle n'obtenait souvent son accomplissement qu'après un temps considérable, et lorsque plusieurs de ceux qui l'avaient entendue, étant morts, ne pouvaient comparer les faits aux paroles, voyez quel moyen le Seigneur emploie dans sa sagesse : il joint les prophéties aux prophéties, celles qui se rapportent à des temps prochains à celles qui ont pour objet un lointain avenir, de telle sorte que les prophéties dont l'accomplissement devait avoir lieu dans la même génération confirmaient admirablement les autres.

Moyens employés par Dieu pour que l'on ajoutât foi aux prophéties.

Dans l'Evangile, ce même avantage est obtenu par un autre moyen : les miracles se joignent aux prophéties et les confirment, en attendant que les prophéties confirment à leur tour les miracles. Voici comment : Un lépreux s'approche un jour du Sauveur et reçoit sa guérison; après celui-là, le serviteur du centurion est délivré d'une grave maladie; ce sont là de grands signes; mais Jésus ne s'en tient pas aux signes, il y joint la prophétie. Comme le centurion vient de manifester cette foi si grande et si digne d'admiration qui a le pouvoir de guérir, le Christ ajoute ces paroles : « Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et reposeront avec Abraham, Isaac et Jacob; tandis que les enfants du royaume seront jetés dehors. » *Matth.*, VIII, 11. Il est évident qu'en parlant de la sorte il prophétisa la vocation des Gentils et la réprobation des Juifs : deux événements maintenant accomplis et qui brillent à tous les yeux avec plus d'éclat que le soleil, mais alors fort obscurs et qui pouvaient aisément trouver des incrédules. Voilà pourquoi le miracle est d'abord opéré, comme une garantie de la prédiction et le gage assuré des choses futures : et maintenant la prophétie réalisée sert de confirmation au miracle raconté dans l'Evangile. Que dira l'incrédulité? Que le lépreux ne fut pas guéri? Mais on n'a qu'à voir la vérité de la prophétie pour être forcé d'admettre celle du miracle. Et les Juifs que pouvaient-ils dire alors? Que la prédiction était fausse? Mais ils n'avaient qu'à voir le lépreux purifié pour ne pas pouvoir refuser de croire aux événements prédits : ils avaient le bienfait miraculeux pour base inébranlable de leur foi dans la prophétie, comme nous avons aujourd'hui la prophétie pour gage du miracle. Tel est donc le mutuel appui que ces deux choses se prêtent. L'Ancien Testament n'est pas dénué de pareils exemples. Jéroboam, emporté par la plus dangereuse folie, venait d'élever les veaux d'or; le Prophète survint et lui prédit l'avenir, opérant aussitôt un prodige. En effet, pour que nul ne doutât de ce qui devait arriver après trois siècles, il brisa l'autel, répandit la graisse des victimes et paralysa la main du roi. N'était-ce pas mettre sous les yeux de tous la preuve éclatante des événements qui devaient avoir lieu après un si grand nombre d'années?

Le Nouveau Testament, aussi bien que l'Ancien, en présente de nombreux exemples, parmi tant de moyens divers que le Seigneur emploie pour procurer notre salut. C'est ce que nous voyons dans cette circonstance, et certes avec un éclat inaccoutumé; car il n'y a pas là seulement un signe, au signe se joint la prophétie. Pour mettre cette proposition dans un plus grand jour, nous n'avons qu'à poursuivre avec attention la narration sacrée. « Et il arriva dans les jours d'Achaz, fils de Joathan, fils d'Ozias, roi de Juda, que Rasin, roi d'Aram, et Phacès, fils de Romélias, roi d'Israël, montèrent vers Jérusalem pour l'assiéger, mais sans pouvoir venir à bout de la prendre. Et cela fut annoncé dans la maison de David par des hommes qui



disaient : Aram a fait alliance avec Ephraïm. » Voilà l'histoire, la suite des faits accomplis ; mais celui qui sait réfléchir et comprendre en tirera de précieux avantages ; il y verra briller la sagesse de Dieu et sa providence à l'égard des Juifs. Il ne voulut pas refouler cette guerre dès le principe, ni permettre non plus qu'elle eût pour résultat la prise de la ville ; c'est une menace qu'il avait fait entendre à son peuple pour le réveiller de sa torpeur et ranimer son zèle ; puis, en empêchant la réalisation de cette menace, il montre combien il est puissant, combien c'est une chose facile pour lui d'arracher les hommes au péril, alors même que les choses en sont venues à la dernière extrémité, et de faire que tout demeure intact comme si rien n'était commencé. C'est la conduite ordinaire de sa providence ; nous le voyons bien souvent, et dans la fournaise de Babylone, et dans la fosse aux lions, et dans mille autres cas. Ainsi donc, les ennemis vinrent, assiégèrent la ville, essayèrent d'en escalader les murs, mais ne firent que jeter l'alarme parmi les assiégés, et rien de plus.

2. Il est aisé de voir par là l'iniquité des dix tribus : non-seulement elles engagent une guerre civile et lèvent des armes contre des frères, mais encore elles s'unissent à des nations étrangères et barbares, elles font cause commune avec des hommes dont la société leur est défendue, et vont sous les mêmes drapeaux assiéger la ville sainte. Elles avaient excité l'étranger Rasin contre leur propre métropole. Et quelle inégalité dans la lutte ! d'un côté, une multitude comme infinie, des cités entières, des nations et des peuples ligués ; de l'autre, rien de pareil, une ville seule, une métropole, si bien que la puissance de Dieu ressortira d'une manière plus éclatante. Personne qui coure aux armes, qui se porte à la rencontre des ennemis, et tous leurs efforts seront frappés d'impuissance. « Ils ne purent pas la forcer, » ajoute le texte. Et qui les en empêcha? Pas autre chose que la main de Dieu, qui les repoussait d'une manière invisible. Mais, nous l'avons dit, le Seigneur repoussa la guerre et ne fit pas de sitôt disparaître la terreur. « Voici ce qui fut annoncé dans la maison de David : Aram a fait alliance avec Ephraïm. Et l'âme du prince fut troublée, aussi bien que l'âme de son peuple. » Quand Dieu veut accomplir quelque chose d'étonnant, ce n'est pas tout d'abord qu'il opère le miracle ; il commence par laisser aux prises avec le malheur ceux qu'il veut secourir, afin qu'ils se tiennent à l'abri de toute ingratitude quand une fois ils seront délivrés. La plupart des hommes, soit par orgueil, soit par apathie, ne sont pas plus tôt affranchis de leurs maux, qu'ils les oublient, ou même, sans les oublier, s'attribuent le mérite et l'honneur de la délivrance. C'est pour cela que Dieu les abandonne quelque temps à leur infortune pour qu'ils en gardent l'impression ; puis il vient à leur secours et les délivre. C'est ainsi qu'il agit dans cette occasion. Il permit que les cœurs fussent plongés dans la terreur et l'angoisse ; et c'est alors seulement qu'il les en retira. Il n'avait pas agi d'une autre manière envers David, son grand serviteur.

Ce n'est pas non plus au commencement de la guerre qu'il l'amena devant l'ennemi et qu'il érigea par ses mains ce splendide trophée ; il souffrit que le monarque et le peuple fussent pendant quarante jours accablés par la crainte, et c'est quand ils avaient désespéré de leur salut et reçu mille outrages de la part du barbare, quand personne n'osait se lever et marcher à la rencontre de cet homme, quand enfin tous se déclaraient vaincus et proclamaient leur faiblesse, c'est alors que le Seigneur produisit un adolescent sur le champ de bataille et remporta par lui une si glorieuse victoire. Les choses étant ainsi, la faiblesse étant aussi parfaitement démontrée, voilà que le monarque sauvé d'un tel danger, se laissant ensuite dominer par la haine et la basse jalousie, tend des piéges à son sauveur, ne cesse de manifester la passion qui l'absorbe et la noire ingratitude dont il paie le plus grand des bienfaits. Supposez maintenant que sa faiblesse et celle de toute son armée eussent été moins évidentes, à quels excès ne se serait-il pas porté? On peut le voir dans beaucoup d'autres circonstances ; et c'est ce qui a lieu dans celle-ci. Avant de mettre fin à la guerre et de délivrer les Juifs de leurs maux,

Dieu permet donc qu'ils en soient à ce point ébranlés.

« Et son âme fut agitée, aussi bien que l'âme de son peuple, comme dans une forêt les arbres sont secoués par le vent. » C'est encore là une propriété de la prophétie, de révéler les secrets des cœurs. Le prophète nous explique donc la manière dont chaque âme est affectée, et l'image qu'il emploie nous montre à découvert la grandeur de l'angoisse. Leur âme fut agitée, dit-il, leur esprit fut abattu, ils désespéraient de leur salut, ils se voyaient réduits à la dernière extrémité, ils n'avaient plus aucune espérance, chacun était le triste jouet de ses propres pensées. Que fait Dieu ? Il prédit leur délivrance, et de plus il l'accomplit, pour qu'on ne puisse pas en attribuer l'honneur à quelque autre; c'est pour annoncer ces événements futurs qu'il envoie le prophète. Voici la suite du texte : « Le Seigneur dit à Isaïe : Sors et va à la rencontre d'Achaz, toi et le fils qui t'a été laissé, Jasub, près de la source supérieure, à la montée du champ du foulon. Et tu lui diras : Demeurez dans le repos et le silence, ne craignez pas, ne laissez pas votre âme tomber dans la frayeur et la défaillance, à l'approche de ces deux tisons fumants. Après les éclats de ma colère, j'aurai de nouveau pitié de vous. » Pourquoi ces mots : « Sors à la rencontre ? » Les appréhensions et les angoisses ne permettaient pas au roi de se tenir en repos, de rester dans sa maison ; il sortait fréquemment, comme le font ceux qui se trouvent dans une ville assiégée, examinant les murailles, s'approchant des portes, allant de tous les côtés, observant tout avec le plus grand soin, pour voir où en sont les ennemis de leur entreprise. C'est pour cela qu'il est dit au prophète : « Sors à la rencontre. » Mais que signifient ces paroles : « Toi et le fils qui t'a été laissé, Jasub? » Jasub, dans la langue des Hébreux, exprime l'idée de conduite, de manière d'agir. Voilà pourquoi Jessé envoyant David à ses autres enfants, lui disait : « Observe bien leur Jasub, » I *Reg.*, XVII, 18, leur manière de vivre, ce qu'ils font, pour venir me l'annoncer.

3. Mon opinion est que le prophète reçoit ici l'ordre de se faire accompagner par une foule assez nombreuse, afin que le roi ne puisse pas, après l'événement, se rendre coupable d'ingratitude, comme s'il n'avait rien entendu de la bouche du prophète. C'est donc comme si Dieu lui disait : Sors à la rencontre du roi, toi et ceux qui demeurent avec toi, ceux qui sont restés de ce peuple. — Et ne vous étonnez pas s'il appelle le peuple son fils; au chapitre suivant le même prophète dira bien : « Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés. » *Isa.*, VIII, 18. Les saints tenaient lieu de pères, par leur amour et leur sollicitude à l'égard de ce peuple, ils se montraient même supérieurs à tous les pères selon la nature. Il est ici parlé de ceux qui sont restés, par la raison que beaucoup étaient déjà tombés aux mains des ennemis. « A la montée du champ du foulon. » Ces quelques mots sont, à mon avis, très-difficiles à comprendre. Les Juifs étaient assiégés et resserrés dans leur ville, si bien qu'ils n'osaient porter un regard au dehors; et maintenant nous voyons qu'ils se montrent au delà des portes ; car il paraît bien que le chemin dont il s'agit était hors de l'enceinte. Comment résoudre cette difficulté? La ville était autrefois protégée par une double enceinte; deux murs l'entouraient; c'est ce qu'on peut voir dans un autre prophète, pour peu qu'on désire s'en assurer. En sortant de la ville, Isaïe relèvera les esprits abattus et leur fera regarder l'avenir avec confiance. Il recommande au roi de se tenir dans le calme et le repos; il appelle les ennemis des tisons fumants, pour montrer à la fois leur ardeur et leur faiblesse : tisons fumants, et qui dès lors ne tarderont pas à s'éteindre.

Il enseigne après cela qu'ils ont envahi la Judée, non par leur propre puissance, mais par la permission de Dieu; car il ajoute : « Après les éclats de ma colère, j'aurai de nouveau pitié de vous. Et, comme le fils d'Aram et le fils de Romélie ont formé un dessein pervers, et avec eux Ephraïm, en tenant ce langage : Nous monterons dans la Judée et nous la ravagerons, concertons nos efforts pour la soumettre, et donnons-lui pour roi le fils de Tabéel, voici ce que dit le Seigneur Dieu des armées : Ce dessein ne subsistera pas et ne sera pas exécuté;

Damas est la capitale d'Aram, et Rasin commande à Damas, mais en vain; encore soixante-cinq ans et le royaume d'Ephraïm sera séparé du peuple; Somoron sera la capitale d'Ephraïm, et le fils de Romélie régnera à Somoron. Si vous refusez de croire, vous ne comprendrez pas. » C'est une nouvelle preuve, une preuve éclatante de la vérité de sa prédiction, que le prophète donne ici. Comme la crainte agitait les esprits, comme le malheur était sous leurs yeux, et le bonheur seulement en espérance ou même au-dessus de toute prévision, voyez ce qu'il fait pour convaincre des auditeurs si peu disposés à croire : Il donne un grand signe de ce qui doit arriver, en mettant à découvert les desseins des ennemis; il découvre les pensées de ceux qui assiégent la ville, il dévoile même le secret de leurs entretiens et les moyens auxquels ils auront d'abord recours : ou bien c'est une trahison qui se trame, puisqu'ils se proposent de séduire les Juifs; ou bien c'est une arrogance extrême dont ils sont enivrés, au point de se persuader qu'ils n'auront besoin ni d'armes, ni de bataillons, ni de combats pour prendre la ville. — Il suffira, disent-ils, que nous nous présentions et que nous entrions en pourparler avec eux, et nous les emmènerons tous captifs. — Puis, toujours à la façon des hommes pleins de confiance en eux-mêmes, ils choisissent d'un commun accord le roi qu'ils devront établir, comme s'ils étaient déjà maîtres de la ville, comme s'il ne s'agissait plus que de placer la métropole sous le joug de l'un d'eux.

Voilà où ils en étaient de leurs projets et de leurs folles espérances; mais Dieu se préparait à tout renverser de fond en comble. De là ce qui suit : « Voici ce que dit le Seigneur; » ce n'est pas assez, et le Prophète ajoute : « Dieu des armées. » Quand il annonce, en effet, quelque chose de grand, il invoque la toute-puissance de Dieu, son autorité souveraine, ce merveilleux et suprême empire qu'il exerce sur toute chose. Quel est donc le langage du Seigneur? « Leur dessein ne subsistera pas et ne sera pas réalisé; Damas est la capitale d'Aram. » C'est là que l'ennemi règne, c'est là qu'est le siége de son pouvoir; qu'il reste donc à Damas, il n'ira pas plus loin. « Et le chef de Damas c'est Rasin. » Oui, Rasin sera leur prince et leur maître, il gardera ce qui lui appartient; mais il n'agrandira pas son royaume. « Encore soixante-cinq ans, et le royaume d'Ephraïm sera séparé du peuple. »

4. C'est une grande manifestation de la vérité, quand les prophètes déterminent les temps, puisque alors ils fournissent un moyen facile de reconnaître la force d'une prophétie. — Maintenant, semble-t-il nous dire, ils s'éloigneront de la ville; mais après soixante-cinq ans la nation entière disparaîtra, les ennemis s'empareront de tous les habitants et les emmèneront captifs. Avant cette extermination, les ennemis n'auront même rien de plus que ce qui leur appartient. — De peur, en effet, qu'en apprenant qu'ils devaient périr après un si grand nombre d'années, le roi ne se dit à lui-même : Que m'importe? quel bien résultera-t-il pour nous de leur destruction future, s'ils viennent à s'emparer de nous pour le présent? — C'est aussi pour le présent que le Prophète le rassure. — Plus tard ils seront entièrement exterminés; mais en attendant ils n'auront rien de plus que ce qu'ils ont déjà. La capitale d'Ephraïm, c'est-à-dire des dix tribus, sera Samarie; là résidera leur puissance, elle ne s'étendra pas au delà; et le roi d'Israël régnera dans Samarie. — Il fait entendre de ce dernier ce qu'il a dit du roi de Damas, à savoir que son royaume ne franchira pas ses limites actuelles. Enfin, comme il venait de prononcer des paroles qui dépassent l'intelligence humaine et se dérobent à toute la force du raisonnement, puisque c'étaient là des paroles prophétiques, il ajoute à bon droit : « Si vous refusez de croire, vous ne comprendrez pas. » Ne cherchez pas comment ni par quel moyen ces choses auront lieu; car c'est Dieu qui doit les accomplir. Vous n'avez donc besoin que de la foi, de reconnaître la puissance de l'Ouvrier, pour avoir une complète démonstration de ces paroles. Voilà pourquoi le prophète David disait : « J'ai cru, et pour cela j'ai parlé. » *Psalm.* CXV, 10. Et Paul, s'emparant de la même expression et la transportant à des choses

encore plus hautes, dit à son tour: « Ayant le même Esprit de la foi, selon ce qui est écrit: J'ai cru, et pour cela j'ai parlé, nous aussi nous croyons, et c'est pour cela que nous parlons. » II *Cor.*, IV, 13. Si les enseignements donnés aux anciens, et qui différaient de ceux qui nous sont transmis dans la loi nouvelle, comme la terre diffère du ciel, réclamaient cependant la foi, à plus forte raison est-elle aujourd'hui nécessaire pour la connaissance de ces dogmes si sublimes, si supérieurs à notre entendement. C'était la pensée de l'Apôtre quand il disait: « Ces biens que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, auxquels le cœur de l'homme ne s'est jamais élevé, Dieu les a préparés à ceux qui l'aiment. » I *Cor.*, II, 9.

« Et le Seigneur daigna parler encore à Achaz en ces termes: Demande pour toi un signe au Seigneur ton Dieu, ici-bas ou là-haut. Achaz répondit: Je ne le demanderai point, et je ne tenterai pas le Seigneur. Isaïe dit alors: Ecoutez, maison de David, est-ce donc trop peu pour vous d'être en lutte avec les hommes? pourquoi voulez-vous aussi entrer en lutte avec le Seigneur? C'est pour cela que le Seigneur vous donnera de lui-même ce signe: Voilà que la Vierge concevra dans son sein et mettra au monde un fils; et cet enfant recevra le nom d'Emmanuel. » Grande est la condescendance de Dieu, grande aussi l'ingratitude du roi. Dès qu'il eut entendu le Prophète, le monarque aurait dû croire sans hésitation à ses paroles, et, s'il doutait, fallait-il au moins qu'il étouffât le doute à la vue du signe, ce que firent la plupart des Juifs. Dans son amour pour les hommes, Dieu s'est plu bien souvent à donner des signes aux esprits les plus grossiers, qui s'attachent aux objets matériels et rampent sur la terre: c'est ce qu'il fit à l'égard de Gédéon. Comme le roi dont nous parlons maintenant était en réalité plongé dans les idées les plus grossières, dénué de tout noble sentiment, voyez à quel point Dieu pousse sa condescendance: il l'attire à lui, il l'exhorte lui-même à lui demander un signe, et par l'attrait d'une faveur aussi grande, à lui découvrir ses plus secrètes pensées, à lui révéler son cœur tout entier, à dépouiller toute dissimulation. Le Prophète lui disait: « Demande pour toi un signe; » et le roi, feignant une foi complète, répondait: « Je ne le demanderai point, et je ne tenterai pas le Seigneur. » Voyez aussi avec quelle rigueur le Prophète tranche dans le vif, avec quelle justice il punit, en aggravant son accusation, cette incontestable hypocrisie. Il ne daigne pas répondre au monarque; c'est au peuple qu'il s'adresse en disant: « Ecoutez, maison de David, est-ce peu de chose pour vous d'être en lutte avec les hommes? pourquoi voulez-vous entrer en lutte avec le Seigneur? » Ces paroles présentent quelque difficulté; il importe donc d'en éclaircir la signification. Voici ce que le Prophète veut dire: Est-ce donc en mon nom que je vous parle? est-ce mon sentiment que je viens vous proposer? Si c'est une chose grave et digne de blâme de refuser sans motif et sans examen de croire aux hommes, combien plus cette conduite n'est-elle pas blâmable à l'égard de Dieu? Se mettre en lutte, c'est donc refuser sa foi. Ce n'est pas un tort léger, une injure peu grave de traiter ainsi l'un de ses semblables. Qu'est-ce donc alors de traiter ainsi Dieu lui-même?

5. Il tenait ce langage pour apprendre à tous qu'un prophète ne se laisse pas tromper, que lui-même n'était pas induit en erreur par les paroles qu'il venait d'entendre, qu'il jugeait parfaitement les sentiments d'Achaz. Nous voyons dans l'Evangile que le Christ a souvent agi de la même manière. Avant de prouver son enseignement par des miracles, il mettait à découvert la malice qui s'agitait dans le cœur des Juifs; et c'était déjà là un assez grand miracle. C'est ce qu'il fit au sujet du paralytique. Quand il eut dit à cet homme: « Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis, » comme les Juifs disaient dans leur cœur: « Il blasphème, » il leur adressa ce reproche avant d'opérer la guérison: « Pourquoi pensez-vous le mal dans le secret de vos cœurs? « *Matth.*, IX, 2, 3, 4. C'était une magnifique preuve de sa divinité qu'il leur donnait, en leur montrant qu'il lisait au fond des âmes. « Vous seul, est-il écrit, connaissez les cœurs. » III *Reg.*, VIII, 39. David disait aussi: « Dieu sonde les reins et les cœurs. » *Psalm.*

VII, 10. C'est un don que le Seigneur accordait quelquefois aux prophètes, afin que leurs auditeurs vissent bien qu'il n'y avait rien d'humain dans leurs paroles, qu'ils étaient inspirés d'en haut et que leurs jugements descendaient des cieux. Voilà pourquoi cet Isaïe, à la voix si puissante, après avoir fait entendre au roi le langage le plus modéré, après avoir ranimé sa confiance, en le délivrant en quelque sorte des maux présents, en lui donnant des signes assurés d'un tel bienfait, en lui découvrant les projets de ses ennemis et leur trahison; après avoir prédit la ruine complète d'Israël et déterminé le temps de cette ruine, Isaïe ne s'en tient pas là; il va plus loin, il n'attend pas que le roi lui demande un signe, c'est lui qui l'engage à le lui demander, sachant bien que l'incrédulité tient immobile la langue d'Achaz; il fait plus encore, il lui laisse le libre choix de ce signe: — Ce n'est pas celui-ci ou celui-là que je vous offre, semble-t-il lui dire, c'est celui que vous voudrez; le Seigneur est riche, sa puissance est infinie, sa grandeur ineffable. Voulez-vous un signe au ciel, le voulez-vous sur la terre? pas de difficulté, rien qui l'empêche. — Voilà le sens de cette expression : « Ici-bas ou là-haut. »

Comme il n'a pu cependant le persuader encore, là ne s'arrêtera pas son discours; il y ajoute les reproches, en vue de procurer l'amendement de son auditeur, et de lui prouver qu'il n'est pas la dupe des trompeuses paroles du roi; il en vient à une prophétie pleine de mystères et qui touche au salut du monde entier, au rétablissement universel des choses; il déclare enfin que ce n'est plus au seul Achaz, mais bien à toute la nation juive, que ce signe sera donné. Le prophète avait commencé par s'adresser au roi; puis, comme celui-ci s'est rendu indigne de cette préférence, il s'adresse au peuple en général. « C'est pour cela, dit-il, que le Seigneur vous donnera un signe. » A qui? A tous, puisque le texte porte le pluriel, à tous ceux qui sont dans la maison de David. C'est de là que viendra le signe. Et ce signe, quel est-il? « Voilà que la Vierge concevra dans son sein et mettra au monde un fils qui recevra le nom d'Emmanuel. » J'insiste, ce n'est pas au roi seul que ce signe sera donné. Les reproches et les accusations du prophète montrent assez que cette affirmation n'est pas une simple conjecture: « Est-ce trop peu pour vous d'être en lutte avec les hommes? » Et la suite: « C'est pour cela que le Seigneur vous donnera un signe. Voilà que la Vierge concevra dans son sein. » Si ce n'était pas une vierge, où serait le signe, le miracle? Un signe doit sortir de l'ordre accoutumé des choses, dépasser le cours de la nature, avoir quelque chose d'insolite et d'inattendu, de telle sorte qu'il frappe d'étonnement tous ceux qui le voient ou l'entendent. C'est même pour cela qu'on l'appelle signe, chose remarquable et frappante; et ce nom ne serait pas justifié s'il s'appliquait à ce qui est confondu dans les choses communes. Supposez donc qu'il s'agisse dans cet endroit d'une femme qui enfante selon les lois de la nature, pourquoi le prophète appellerait-il signe ce qui se passe chaque jour? Aussi, dès le début, ne dit-il pas simplement: Voilà qu'une vierge...; mais bien : « Voilà que la Vierge... » Telle est la force du texte, l'article désigne une vierge par excellence, une vierge unique. Que telle soit la portée de ce mot, l'Evangile nous le montre. Lorsque les Juifs envoyèrent vers Jean pour lui demander : « Qui êtes-vous? » ils ne lui dirent pas : Etes-vous Christ? ils lui dirent : « Etes-vous le Christ? » Ils ne lui dirent pas non plus : Etes-vous prophète, ils lui dirent: « Etes-vous le Prophète? » *Joan.*, I, 19-25. L'excellence ressort des deux côtés. De même, en commençant son Evangile, Jean ne dit pas : Un verbe était au commencement; il dit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu. » *Joan.*, I, 1. De même ici le prophète dit : la Vierge, au lieu de dire simplement une vierge; et l'expression : « Voilà que, » dont il fait précéder ce nom, ajoute encore à la grandeur de sa pensée et montre mieux la plénitude de l'esprit prophétique; car, pour parler ainsi, il faut voir les choses futures avec une grande clarté, se les représenter avec exactitude. Ces hommes voyaient les choses invisibles beaucoup mieux que nous ne voyons les objets présents. En effet, les sens peuvent nous tromper,

tandis que la grâce de l'Esprit leur suggérait des pensées infaillibles.

6. Et pourquoi le prophète n'a-t-il pas ajouté, me direz-vous, que cet enfantement serait l'œuvre de l'Esprit saint? — N'oubliez pas que c'était là une prophétie et qu'une prophétie doit toujours être enveloppée de quelques voiles, comme je l'ai souvent remarqué; l'ingratitude des auditeurs l'exigeait ainsi, ils en seraient venus à brûler tous les livres s'ils avaient tout appris d'une manière parfaitement évidente. Se seraient-ils abstenus de sévir contre les écrits, eux qui n'épargnèrent pas même les prophètes? Et ce n'est pas là de ma part une conjecture; du temps de Jérémie un autre roi prit les livres, les mit en pièces et les livra au feu. Quelle colère aveugle, quelle intolérable folie! Il ne lui suffit pas de déchirer ces écrits, il faut qu'il les brûle pour donner satisfaction à sa fureur insensée. Et cependant, quoique notre admirable prophète ait dû parler avec quelque obscurité, il n'a rien oublié d'essentiel. Une vierge, en effet, tant qu'elle demeure vierge, comment pourrait-elle enfanter, si ce n'est par l'opération du Saint-Esprit? Nul ne peut suspendre les lois de la nature, si ce n'est l'auteur même de la nature. Ainsi donc, quand il dit que la Vierge enfantera, il a tout dit. Un tel enfantement dit même le nom de celui qui naîtra, ce nom qui vient de la nature même des choses et que les hommes n'imposent pas. Il avait bien appelé Jérusalem la ville de la justice, quoiqu'elle ne soit nulle part désignée sous ce nom; il le donnait comme l'expression même des événements, comme le gage du merveilleux changement qui devait s'opérer dans cette ville pour en faire le boulevard de la justice. Quand il l'appelait une courtisane, il ne voulait pas dire assurément que tel eût jamais été son nom, il le puisait dans la perversité de ses habitants; et puis c'est de leur vertu qu'il s'inspire. C'est dans ce dernier sens que cela s'applique au Christ: le prophète laisse aux choses elles-mêmes le soin de lui donner un nom.

Prophétie touchant le Sauveur.

C'est surtout quand il s'est montré sur la terre, conversant avec les hommes et nous prodiguant les témoignages de sa bonté prévoyante, qu'on a pu l'appeler Dieu avec nous. Ce n'était plus alors un ange, un archange avec nous, c'était le Seigneur lui-même qui venait nous enseigner toute vertu, en descendant parmi nous, en s'entretenant avec les courtisanes, en prenant place à la table des publicains, en acceptant l'hospitalité dans les maisons des pécheurs, en donnant aux larrons une sublime confiance, en attirant à lui les mages, en pénétrant partout pour tout remettre en ordre et pour s'unir la nature elle-même. C'est tout cela que le prophète annonce quand il parle de ce merveilleux enfantement qui doit être pour l'univers la source intarissable de tant de biens. Du moment où Dieu est avec les hommes, plus aucun sujet de frayeur, plus rien à craindre, tout à espérer; et c'est réellement ainsi que les choses se passèrent. En effet, l'antique malédiction qui pesait sur le genre humain fut levée, la sentence abolie, la puissance du péché dissoute, le joug du diable brisé; le paradis inaccessible à tous jusqu'à ce moment s'ouvre devant un meurtrier et un voleur, l'abside des cieux n'a plus de barrières, l'homme se mêle aux anges, notre nature monte sur le trône royal, la prison de l'enfer reste inutile; la mort n'est plus qu'un vain mot, elle a disparu dans son essence; les chœurs des martyrs, sans en excepter les femmes, ont brisé les aiguillons de cette antique ennemie. A la vue de tous ces prodiges, le prophète tressaillait et s'abandonnait aux transports de la joie. Avec un mot, il nous disait tout: Emmanuel, Dieu avec nous. « Il mangera le beurre et le miel; avant de savoir par lui-même et de distinguer le mal, il choisira le bien. Enfant, il ne discernera pas le bien du mal; mais il repoussera le mal pour s'attacher au bien. » Comme cet enfant n'était pas seulement homme, ni seulement Dieu, mais bien Dieu dans l'homme, c'est à bon droit que le prophète met de tels contrastes dans son discours, selon qu'il parle d'une nature ou de l'autre, si bien que nous ne pouvons pas refuser de croire à l'incarnation, à cause de ce qu'il y a d'étonnant et de sublime dans le miracle.

Après avoir dit qu'une vierge enfanterait, chose qui renverse déjà les lois de la nature, et

que l'enfant serait nommé Emmanuel, ce qui dépasse encore plus toute intelligence humaine, de peur qu'en entendant ce nom, l'homme ne tombât dans les idées malsaines de Marcion ou de Valentin, il se hâte d'établir de la manière la plus évidente la vérité de l'incarnation; et c'est ce qu'il fait par la nourriture même de cet enfant. Que dit-il à cet égard? « Il mangera le beurre et le miel. » Cela ne peut s'appliquer qu'à notre nature et ne saurait s'entendre de la divinité. Ainsi donc, Dieu n'a pas simplement habité dans un homme formé pour ce dessein; il a résidé pendant neuf mois dans le sein d'une femme, il a subi la naissance et les langes, il a reçu le genre de nourriture qui convient aux petits enfants; et par tout cela il voulait fermer la bouche à ceux qui oseraient nier le mystère de l'incarnation. C'est dans ce but que le prophète ne se borne pas à parler de cette naissance admirable, de ce merveilleux enfantement, et qu'il parle encore des aliments qui lui furent donnés dans le berceau pour bien montrer qu'il ne différait en rien sous ce rapport du reste des hommes, qu'il n'y avait rien en lui d'insolite. Tout ne le confondait pas cependant avec notre nature, si tout ne l'en distinguait pas. Naître d'une femme, c'est ce qui le confond avec nous; naître d'une vierge, c'est ce qui l'élève au-dessus de nous. Prendre des aliments, c'est la loi commune, c'est la condition de tous les hommes; mais que le temple de son corps n'ait jamais été souillé par le mal, n'ait pas subi la plus légère atteinte du péché, c'est ce qu'il y a d'étrange et d'étonnant, c'est ce qui n'appartient qu'à lui. Voilà pourquoi ces deux choses sont parfaitement établies par le prophète. Ce n'est pas après avoir fait l'expérience de l'iniquité qu'il s'en est abstenu, nous dit-il, c'est dès le principe, dès le premier instant, qu'il s'est montré possédant toute vertu. Lui-même dira : « Quel est celui de vous qui m'accusera de péché? » et encore : « Le prince de ce monde est venu, mais il n'a rien à réclamer en moi. » *Joan.*, VIII, 46; XIV, 30.

7. Isaïe dit également dans la suite de sa prophétie : « Il n'a pas commis le péché, l'artifice n'a pas été trouvé sur ses lèvres. » *Isa.*, LIII, 9. C'est le sens du passage qui nous occupe; car enfin, avant qu'il soit en âge de connaître ou de choisir le mal, dès cet âge si tendre, dès le commencement même de sa vie, il possédera toute vertu, il n'aura rien de commun avec l'iniquité. « Avant de pouvoir distinguer le bien et le mal, il repousse celui-ci pour embrasser celui-là. » Le prophète insiste sur la même pensée, presque avec les mêmes paroles. Les choses qu'il dit sont tellement sublimes, qu'il s'efforce d'en établir la foi par la persistance de ses affirmations. Il s'était déjà servi de ce langage : « Avant qu'il puisse connaître ou choisir le mal; » et puis il y revient : « Avant que l'enfant soit en âge de distinguer le bien du mal, il repousse celui-ci pour embrasser celui-là. » A lui seul appartient une telle prérogative. C'est ce que Paul ne se lasse pas d'enseigner; et Jean-Baptiste, apercevant le Sauveur, avait exprimé déjà cette vérité : « Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde. » *Joan.*, I, 29. Celui qui détruit les péchés des autres doit éminemment être lui-même exempt de péché. L'Apôtre, je l'ai dit, revient souvent sur cette doctrine; il ne cesse de proclamer l'impeccabilité du Christ, pour qu'on ne puisse pas attribuer à ses propres péchés la mort qu'il doit subir, et pour qu'on voie dans cette mort l'expiation des péchés du monde. Voilà dans quel sens il disait : « Le Christ, une fois ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; car, s'il est mort, il est mort à cause du péché; » *Rom.*, VI, 9-10; non comme étant lui-même coupable, mais pour renverser le règne même du péché, pour réparer les prévarications du genre humain tout entier. N'étant pas de lui-même et préalablement sujet à la mort, il est de toute évidence que maintenant il ne doit plus mourir.

Impeccabilité de Jésus-Christ.

« Elle sera laissée, cette terre pour laquelle tu crains, à la présence de deux rois. » Le prophète agit ici comme il agit en toute circonstance : il mêle l'histoire avec la prophétie. C'est une remarque que nous avons déjà faite et clairement justifiée lorsqu'il parlait des Séraphins. Après avoir donc annoncé les biens qui doivent se répandre un jour dans l'univers, il s'adresse encore au roi. C'est pour cela qu'il ajoute : « Et la terre sera laissée. » Que veut-il dire par ce

dernier mot? Elle sera laissée intacte, libre, à l'abri de toute calamité, n'ayant plus à subir les maux de la guerre. « Elle sera laissée, cette terre pour laquelle tu crains, l'objet de tes appréhensions et de tes frayeurs; elle sera délivrée de la présence des deux rois, » du roi de Damas et de celui d'Israël.

De peur néanmoins que ces heureuses prédictions ne jettent le peuple dans l'indolence et qu'il ne s'amollisse dans la paix, le prophète stimule de nouveau les esprits par ces paroles : « Mais Dieu amènera sur toi et sur ton peuple, et sur la maison de ton père, des jours qui n'ont jamais paru depuis qu'Ephraïm est séparé de Juda; et ce sera par le roi d'Assyrie. » Il désigne par là l'invasion des barbares qui renversèrent la ville jusqu'en ses fondements, et puis se retirèrent en traînant à leur suite les habitants réduits en captivité. S'il prédit ces choses, ce n'est pas certes pour en provoquer la réalisation, c'est plutôt pour qu'ils reviennent au bien sous l'impression de la terreur, et qu'ils détournent ainsi cette menace. Mais, ni les faveurs qu'ils avaient obtenues sans les avoir méritées, ce que montrent d'une manière évidente les sentiments d'Achaz et sa profonde incrédulité, ni les malheurs suspendus sur leur tête ne les rendirent meilleurs, ne produisirent en eux aucun changement; ils résistèrent obstinément à l'efficacité de ce double remède : c'est alors que le Seigneur enfonce le fer dans la plaie, pour retrancher les chairs putrides, pour séparer radicalement ce qui ne saurait être guéri. Examinons de plus près les dernières paroles : « Depuis qu'Ephraïm a été séparé de Juda ; et ce sera par le roi d'Assyrie. » Les barbares se précipitèrent dans le but de les amener tous captifs; mais, laissant de côté Juda et les deux tribus, ils se tournèrent contre Israël. Voici donc ce que le prophète veut dire : Depuis le jour où les dix tribus auront attiré sur elles les armées ennemies et seront séparées de vous pour être conduites sur une terre étrangère, à cause de la grandeur de leurs péchés, à partir de ce jour vous aurez raison de vivre dans la crainte et le tremblement. Les barbares iront plus loin et viendront aussi jusqu'à vous, si vous ne changez pas de vie. C'est à partir de ce jour que Dieu les amènera. — Dans le fait, les enfants de Juda ne furent pas conduits en captivité en même temps que les Israélites; il y eut un léger intervalle entre ces deux événements.

8. Le prophète veut donc dire par là que Dieu dans les desseins de sa sagesse avait ménagé ces quelques jours à son peuple, attendant encore avec patience, bien que les péchés déjà commis fussent dignes du dernier châtiment. Telle est la conduite ordinaire du Seigneur : quand arrive le jour fixé par sa justice, il hésite, il attend; preuve éclatante de son amour pour les hommes, mais aussi de l'ingratitude de ceux qui ne veulent pas mettre à profit cette admirable patience. Ce que le prophète veut donc faire entendre, c'est que dès ce moment la menace est faite, la colère divine est aux portes, le supplice est imminent; et c'est pour exciter les hommes à la pénitence, pour les rendre meilleurs, pour les jeter dans une salutaire angoisse à la vue du malheur des autres, et ne pas les laisser s'enfoncer dans la torpeur parce qu'ils auront été laissés de côté quand leurs voisins prenaient le chemin de l'exil, qu'il parle de la sorte.

« En ce jour, le Seigneur sifflera pour appeler les mouches qui dominent sur une partie du fleuve de l'Egypte. » Je vous le disais bien, le prophète veut augmenter leur crainte, et c'est pour cela que la menace retentit à partir de ce jour. C'est le sentiment qui respire dans tout ce passage : il déploie en quelque sorte à leurs regards ces armées qui leur étaient si redoutables; avec la multitude innombrable de ces armées, il montre la facilité de l'invasion, deux traits qui achèvent de bouleverser les esprits et d'abattre les cœurs. Et tout cela se trouve dans les paroles qu'il prononce, faites-y bien attention. « En ce jour, le Seigneur sifflera pour appeler les mouches. » C'est ainsi qu'il désigne les Egyptiens; et certes ils méritaient ce nom par leur obstination et leur impudence : souvent repoussés, ils revenaient toujours à la charge, ne laissant pas aux Juifs le temps de respirer, leur suscitant toujours de nouvelles difficultés et de nouvelles souffrances, semblables à ces mouches qui reviennent sans cesse sur les plaies

dont on les chasse. Voilà cependant ceux que le Seigneur appellera, ou plutôt, selon l'expression du texte, auxquels il fera signe en sifflant, ce qui montre à quel point il leur sera facile d'envahir la contrée, ce qui fait aussi ressortir l'inéluctable puissance de Dieu, puisqu'il lui suffit d'un léger signe pour que tout soit accompli. C'est à bon droit qu'il commence ses menaces par leur annoncer des malheurs dont ils avaient déjà fait l'expérience. « Et l'abeille qui est dans la contrée des Assyriens. » Le texte syriaque et le texte hébreu, d'après ce que j'entends dire, ne portent pas abeille, mais guêpe. Comme l'expérience que les Juifs en avaient faite n'était pas encore complète, Isaïe les jetait dans une grande anxiété par l'image même de ce dangereux insecte, en leur dépeignant ainsi l'impétuosité, l'acharnement et les surprises de l'ennemi, la douleur poignante des blessures, l'impossibilité de s'en défendre.

« Elles viendront se reposer toutes dans les vallées de ce pays, dans les creux des rochers, dans les cavernes, dans toutes les fissures, sur tous les arbres. » Après avoir retracé la terreur qu'inspirent les barbares et la rapidité de leurs armées, il en montre ici la multitude. Il ne dit pas : Ils viendront camper; mais bien : « Ils viendront se reposer. » Ce n'est pas comme s'ils entraient dans un pays ennemi, c'est comme s'ils prenaient possession de leur propre terre, qui ne leur promet que des délices, comme s'ils n'avaient besoin d'aucun effort, d'aucune fatigue, comme s'ils allaient enfin à une victoire certaine, à un butin assuré. « Ils viendront se reposer. » Vous voyez là des vainqueurs, qui dressent leurs trophées et qui goûtent le repos après les sueurs de la marche et du massacre. Ils ne se reposeront pas seulement dans la campagne; à peine si la contrée pourra les contenir, tant leur multitude sera grande : les vallées et les montagnes, les rochers et les bois seront recouverts de barbares. Seraient-ils moins féroces, il ne serait pas facile de les repousser, et leur nombre suffirait pour briser toute résistance; mais, comme ils ont à la fois la force du nombre et celle de l'audace, de plus, chose accablante, comme c'est la colère du Ciel qui les conduit, quel espoir de salut pourrait-on conserver? Quand le prophète parle de toutes les fissures des rochers et de tous les arbres, il poursuit la métaphore dont il s'est d'abord servi; il est évident que ces mots ne doivent pas être pris dans leur sens naturel, et qu'il veut nous laisser apercevoir la vérité sous quelques voiles, à travers cette image des guêpes.

« En ce jour, le Seigneur rasera tout comme avec un fer qui s'enivre de sang. » Il renchérit sur ce qui précède; la terreur inspirée par les armées, il l'augmente encore en faisant intervenir le Ciel : les barbares venus de l'Egypte ou de l'Assyrie disparaissent en quelque sorte, et c'est Dieu lui-même qui fait la guerre aux Juifs. Il compare au fer tranchant l'irrésistible colère du Seigneur, cette colère à laquelle nul ne peut résister, qui triomphe aisément de tout obstacle et renverse toutes les barrières. De même que les cheveux et la barbe tombent et disparaissent sous le tranchant du fer, de même la fortune des Juifs disparaîtra devant le courroux céleste.

La colère du Seigneur est comme un fer tranchant.

9. Ce fer qui s'enivre nous représente vivement la justice divine obtenant une pleine satisfaction, la sentence du ciel pleinement exécutée. Les mots qui suivent : « Par delà le fleuve du roi des Assyriens, » désignent l'Euphrate; et telle était la position de la Palestine ou de la Judée par rapport à la Perse. Tout sera donc exterminé; le fer vengeur se promènera de la tête aux pieds, c'est-à-dire dans la contrée tout entière, qu'il peint ici sous la forme du corps humain et qu'il embrasse dans toute son étendue, revenant sur une figure qu'il avait employée déjà dès le début : « Toute tête est ployée sous le travail, et tout cœur sous la souffrance. De la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y a plus rien en lui de sain. » *Isa.*, I, 5-6. Ce n'est pas d'un homme seul qu'il dit ces paroles, c'est de toute la contrée, qu'il compare avec un seul homme. Voici donc le sens de ce qu'il dit : Un terrible châtiment tombera sur toute cette contrée. — Le châtiment est représenté par le fer, et la contrée se trouve figurée par un homme; de telle sorte que le décret divin nous apparaît là détruisant avec plus de rapidité que le glaive, non-seulement les hommes, mais encore tout ce

que la terre produit, et laissant cette terre solitaire et ravagée. Le prophète nous dépeint encore par une autre image cet état de désolation; et ce qu'il se propose en cela, c'est d'imprimer à ses auditeurs une terreur que rien ne puisse effacer, des angoisses qui ne soient pas affaiblies par l'étendue même de son discours. Il semble, en effet, à ceux dont l'attention est superficielle, que ce discours annonce des prospérités; mais quand on en pèse mieux les expressions, on y voit toujours cette désolation profonde.

Ecoutez ce qu'il dit ensuite : « En ce jour, l'homme n'aura qu'une vache et deux brebis. Et l'abondance de leur lait ne lui fournira qu'un peu de beurre; car quiconque restera sur cette terre n'aura pour manger que du beurre et du miel. » Cela dénote, comme je l'ai déjà dit, une grande dévastation. Une terre qui produisait le froment et l'orge, dépourvue d'hommes maintenant, fournira beaucoup de pâturages aux brebis, des pâturages tellement abondants, qu'une vache et deux brebis suffiront pour donner des sources de lait. Or, la nourriture abondante des animaux est la preuve la plus certaine que les hommes manquent. C'est ce que montre aussi l'abondance du miel : les abeilles se plaisent dans les solitudes, parce qu'elles y trouvent largement de quoi se nourrir et qu'elles n'y sont nullement troublées. Que telle soit l'intention de l'auteur sacré, vous le voyez dans la suite du texte : « En ce jour, où se trouvaient mille vignes d'un prix inestimable, l'abandon régnera et germeront les épines. Ils entreront dans cette contrée avec la flèche et l'aro; car elle sera déserte et les ronces la couvriront entièrement. » C'est un signe bien grand de désolation et de malheur, quand la terre labourable elle-même, celle qui était l'objet de tant de soins, ne produit que des épines, indépendamment des montagnes et des forêts. En parlant du prix des vignes, Isaïe veut nous montrer quelle est la nature du sol et combien les habitants l'avaient cultivé. — Et voià que cette terre si prospère et si bien fécondée par les travaux des hommes, le Seigneur la rendra tellement déserte que les ronces y remplaceront les vignes et qu'elle inspirera la frayeur à quiconque y pénétrera, si bien qu'on n'osera plus l'aborder sans défense et sans armes. — N'est-ce pas là mettre sous nos yeux l'horreur de la solitude et l'envahissement des bêtes féroces?

Après avoir ainsi frappé les esprits et leur avoir inspiré de si vives craintes, il adoucit de nouveau le ton de son discours, il y mêle d'heureuses prédictions, il laisse entrevoir des jours meilleurs, afin qu'ils reconnaissent à ce double titre la puissance de Dieu. C'est sur les choses terribles cependant qu'il s'arrête le plus; il ne fait guère que glisser sur les choses heureuses. Pourquoi? C'est que les hommes de ce temps avaient surtout besoin de ce violent remède; mais, après leur en avoir présenté la coupe pleine, il les laisse respirer un instant, il leur présente la vertu sous un aspect plus doux; il mêle ainsi l'espérance à la menace : « Toute montagne sera sillonnée par la charrue et cultivée avec soin. » Quand le Seigneur est irrité, la plaine fertile elle-même devient un désert: quand il est apaisé, les lieux les plus âpres rentrent dans les conditions des meilleures terres, reçoivent la culture et les moissons. Ces choses accomplies, Isaïe prédit encore ce qui doit suivre, la paix, la liberté, la confiance, l'absence de toutes les craintes passées. Voici comment il s'exprime : « La crainte n'y pénétrera plus. D'une terre inculte et couverte d'épines, elle sera devenue un gras pâturage où se presseront les brebis et les bœufs. » Ce sont bien là des présages de bonheur, tels qu'on les retrouve plus loin dans le même prophète : « Heureux celui qui sème sur une terre abondamment arrosée, où sont empreints les pieds du bœuf et de l'âne. » *Isa.*, XXXII, 20. Lorsqu'il veut peindre la solitude, il met sous nos yeux les sirènes et les onocentaures; et, lorsqu'il veut retracer la paix et la sécurité, il nous offre partout l'image des animaux amis de l'homme, qui l'aident dans la culture des champs et qui servent de tant d'autres manières au bonheur de notre vie.

CHAPITRE VIII.

« Et le Seigneur me dit : Prends un volume de parchemin qui soit neuf et grand, écris dessus avec un style d'homme : Qu'on se hâte d'enlever les dépouilles; car le moment est proche. Donne-moi pour témoins deux hommes fidèles, Urie le prêtre et Zacharie, fils de Barachie. Et j'approchai de la prophétesse, et elle conçut et mit au monde un fils. Alors le Seigneur me dit : Appelle-le Prompt à ravir les dépouilles, Rapide au butin. Car, avant que l'enfant sache prononcer le nom de son père et de sa mère, il s'emparera de la puissance de Damas et des dépouilles de Samarie à la face du roi des Assyriens. »

1. Il y a là deux préceptes qui, pris à la lettre, semblent tout à fait différents et n'avoir rien de commun; mais qu'on examine avec attention la portée des pensées, et l'on verra que l'un s'accorde parfaitement avec l'autre et qu'ils ont le même but. Avant de nous livrer à cet examen, nous devons dire pourquoi la prophétie a pris place dans la vie humaine; il importe avant tout de répondre à cette question. Quand il s'agit de punir les méchants, Dieu retarde toujours l'action de sa justice; tandis qu'il se hâte de récompenser les bons et qu'il précipite les effets de sa bienveillance. De là vient que les premiers, ne voyant pas que la vengeance suive immédiatement leurs crimes, s'enfoncent de plus en plus dans l'apathie. Pour les arrêter donc sur cette pente fatale, sans nuire aux droits de sa bonté, Dieu leur a préparé un salutaire remède dans la prophétie : avant de leur infliger aucune peine, il tâche de les corriger par ses avertissements, et, si les menaces suffisent pour les rendre meilleurs, ils échappent de la sorte au châtiment même; s'ils persistent, au contraire, dans leur insensibilité, c'est alors seulement qu'il leur fait subir le supplice. Pour s'opposer au bien qui devait en résulter, le démon dans sa profonde malice suscitait les faux prophètes, qui s'en allaient annonçant toute sorte de prospérités, alors que les vrais prophètes annonçaient la famine, la peste, la guerre, les incursions des barbares. En inspirant la frayeur par des paroles menaçantes, Dieu voulait éloigner le châtiment; et le démon agissait dans un sens opposé : par des paroles flatteuses, il jetait les hommes dans la mollesse et la torpeur, ce qui rendait inévitable le châtiment dont ils étaient menacés. Séduits par les faux prophètes et dédaignant la pratique de la vertu, ils encouraient réellement les supplices annoncés, preuve évidente que les prophètes du Seigneur avaient dit vrai et que les autres avaient menti. Le démon avait alors recours à d'autres artifices pour mener à leur perte ceux qui ne savaient pas les éviter. Il persuada donc à ces âmes fragiles que les malheurs arrivés étaient un effet de sa colère, qu'il se vengeait ainsi de l'abandon et du mépris qu'on avait pour leurs autels.

Dieu par bonté annonce d'avance les malheurs qui doivent arriver.

C'est pour prévenir une telle erreur que Dieu fait annoncer longtemps d'avance les choses qui doivent survenir, les malheurs qui fondront sur son peuple, de telle sorte que les séducteurs ne puissent pas désormais les attribuer à la vengeance des faux dieux. Et ce n'est pas une conjecture que j'émets; écoutez plutôt Isaïe lui-même : « Je sais quelle est ton insensibilité, que tu as une tête de fer, un front d'airain. Aussi t'ai-je parlé dès le commencement, afin que tu ne dises pas : Ce sont les idoles qui m'ont ainsi traité, ce sont mes simulacres de bois ou de métal qui ont tout accompli. Tu n'as pas connu ces choses, tu ne les as pas entendues. » *Isa.*, XLVIII, 4, 5, 8. Ainsi donc, comme ils avaient une singulière propension, je l'ai dit et les monuments le prouvent, à voir dans ce qui leur arrivait l'action des démons, la prophétie fut introduite pour faire disparaître cette fausse idée, en prédisant les événements si longtemps d'avance. Il était néanmoins probable que les Juifs diraient, tant leur ingratitude était grande : Vous n'avez rien prédit, nous n'avons rien entendu, c'est maintenant que vous parlez de la sorte, après l'événement; car il ne vous est pas possible de connaître l'avenir. — Comment leur sera démontrée l'antériorité de la prophétie? Voici la preuve que Dieu leur en donne et comment il ferme la bouche à l'impudence : Il ne permet pas à son prophète de parler seulement, il veut de plus qu'il consigne par écrit ses paroles. Il ne se contente même pas de cette



précaution, de peur qu'ils n'aient encore le moyen de dire que tout s'était fait après coup, il exige que cet écrit soit confirmé par des témoins dignes de foi, par des hommes que leurs mœurs aussi bien que leur dignité mettent à l'abri de tout soupçon. C'est pour cela qu'il dit : « Donne-moi deux fidèles témoins, Urie le prêtre et Zacharie; » ainsi, lorsque l'événement aura lieu et qu'ils diront : Il n'y a pas longtemps que ces paroles ont été prononcées, — on pourra leur présenter le livre avec les témoins, et confondre par là leur audace. C'est encore pour cette raison qu'il dit : « Prends un grand volume de parchemin neuf ; » de peur que, s'il est déjà vieux, il ne vienne à périr ; prends un volume qui se conserve longtemps et qui perpétue ses accusations. « Ecris avec un style d'homme (avec l'instrument ordinaire dont l'homme se sert) les choses qui doivent arriver plus tard. » Quelles sont ces choses? La guerre, la victoire des ennemis, la spoliation, le pillage. Ecris tout cela, « afin qu'il se hâte d'enlever les dépouilles; car il est là. » Que signifie ce mot : « Il est là? » Deux choses : d'abord, que la grandeur des péchés réclamait déjà la vengeance et que cette vengeance frappait à la porte; puis, que Dieu retardait le moment fatal, voulant les ramener au bien par sa patience et détourner les coups de sa justice. Il veut encore nous enseigner que rien n'est difficile à sa puissance et qu'il lui suffit d'un signe pour tout accomplir. Or, comme il s'agit ici des barbares qui doivent porter la guerre dans la Judée, Dieu semble dire : Ne vous persuadez pas que la grandeur des distances et la multitude des armées puissent occasionner quelque retard, comme il arrive toujours chez les hommes.

Pour Dieu, l'éloignement est la même chose que la présence.

2. Pour Dieu, l'éloignement est la même chose que la présence, tant il est aisé pour lui d'amener en un instant des extrémités de la terre et de faire paraître au milieu de vous les multitudes les plus nombreuses. « Et donne-moi pour fidèles témoins Urie le prêtre, et Zacharie, fils de Barachie. » Témoins de quoi? Du temps qui va s'écouler; de telle sorte que, si les écrits sont niés par la mauvaise foi, ces hommes vivant encore et connaissant parfaitement l'époque de la prédiction, puisqu'ils étaient présents quand elle fut écrite, soient en état de réprimer l'impudence des contradicteurs. Ce qui suit corrobore cette preuve et l'entoure d'une nouvelle clarté. Comment, de quelle manière? Ecoutons de nouveau les expressions mêmes : « Il s'approcha de la prophétesse, » est-il dit. Peut-être est-ce sa propre femme qu'il appelle ainsi, laquelle pouvait avoir été favorisée de l'esprit prophétique; car ce don n'était pas réservé aux hommes seuls, il était aussi le partage des femmes. Ce qui se passe dans l'ordre temporel, où les hommes et les femmes remplissent des offices différents et qu'on ne saurait permuter, n'a pas lieu dans l'ordre spirituel : ici les combats sont les mêmes, et les couronnes dès lors ne peuvent différer. L'Ancien et le Nouveau Testament s'accordent à nous montrer, quand on les lit avec attention, que c'est une loi générale de la vie humaine.

Voilà donc que cette femme engagée dans les liens du mariage conçut, et, lorsque l'enfant fut venu au monde, il reçut un nom étrange et merveilleux, un nom qui renfermait l'histoire de l'avenir. Que dit le Seigneur? « Appelle-le Prompt à ravir les dépouilles, Rapide au butin.» Si l'on venait donc à ne pas s'en rapporter aux écrits consignés dans un volume authentique, le nom tout seul de l'enfant, nom si formellement prophétique, si souvent prononcé dans la vie, dont on ne pouvait pas dire qu'il n'eût précédé les événements, devait imposer silence à l'impudence la plus obstinée. Prétendre que la prophétie n'était venue qu'après les faits et n'existait pas longtemps d'avance, c'est ce qui ne se pouvait pas en présence de ce fait même; il n'est pas d'aveuglement qui ne dût être dissipé, quand on avait entendu ce nom sans cesse répété, et présageant ainsi les calamités futures longtemps avant qu'elles eussent lieu. La force de la prophétie se manifeste encore en ce qu'elle va jusqu'à déterminer le temps où les événements se produiront : « Avant que l'enfant sache nommer son père et sa mère, il s'emparera de la puissance de Damas et des dépouilles de Samarie à la face du roi des Assyriens. » Voici ce que signifie cette partie du texte : Cet enfant

sera encore en bas âge et ne pourra pas parler, qu'il y aura des victoires et des trophées; ce n'est pas que l'enfant lui-même commande les armées et terrasse les ennemis, c'est pour dire que le temps de son enfance ne sera pas écoulé, qu'il ne parlera pas encore, sans que de telles victoires soient remportées.

« Et le Seigneur continua à me faire entendre sa parole : Puisque ce peuple ne veut pas de l'eau de Siloé, qui coule avec tant de calme, puisqu'il veut avoir Rasin et le fils de Romélie pour rois, voilà que le Seigneur amène sur vous l'eau puissante et terrible du grand fleuve, le roi des Assyriens. » Dieu ne se borne pas à prédire le châtiment, il en signale aussi les causes, comme il a coutume de le faire pour instruire ses auditeurs. Ainsi donc, dès qu'il a montré la dévastation que les nations étrangères viendront accomplir, les dépouilles enlevées, les incursions des barbares, il dit pourquoi cette guerre aura lieu. Pourquoi donc? Pour punir l'ingratitude des habitants de cette ville. — Puisqu'ils repoussent un roi juste, plein de modération et de douceur, puisqu'ils veulent avoir des tyrans et passer sous la domination étrangère, puisqu'ils sont fatigués d'être heureux, je remplirai surabondamment leur désir, en leur donnant un maître barbare et cruel. — C'est par des expressions métaphoriques qu'il dépeint les mœurs du roi juif et la puissance du barbare; et cela, comme je l'ai toujours dit, pour donner plus de force à son langage. Voilà comment il faut entendre ces premiers mots : « Ils n'ont pas voulu de l'eau de Siloé. » Ce n'est pas de l'eau qu'il parle; mais, comme cette source coule avec calme et sans bruit, il la prend comme une image de la douceur et de la modération du roi régnant; c'est pour ce double motif qu'il lui donne le nom de Siloé. Il ne pouvait pas adresser un plus grave reproche à des sujets qui, portant un joug si léger, aspirent néanmoins à des choses nouvelles et veulent vivre sous la domination d'un gentil. — Ils repoussent le roi juste et modéré, ils réclament l'étranger Rasin et le fils de Romélie; eh bien, je leur donnerai le Babylonien. — Et l'armée de ce dernier, envahissant leur pays, il la compare aux ondes impétueuses et débordées d'un fleuve.

3. Puis, lui-même explique sa métaphore, en ajoutant : « Le roi des Assyriens. » J'avais donc bien raison de vous le dire, partout l'Ecriture nous donne la clef des figures qu'elle emploie. C'est un exemple de plus qu'elle nous en fournit. Le fleuve dont elle a parlé n'est ici qu'une figure, et le sens de cette figure nous est aussitôt expliqué : « Le roi des Assyriens et toute sa gloire. Il envahira toutes vos vallées, il marchera sur toutes vos murailles, il fera disparaître de la Judée tout homme capable de lever la tête et d'accomplir quoi que ce soit. Ses camps seront assez vastes pour couvrir tout votre pays. » Pour bien faire voir que ce n'est pas la force de l'homme, mais la colère de Dieu qui réalisera ces prophéties, il ne représente pas le monarque assyrien comme un ennemi qui s'avance pour livrer bataille, il le représente comme un vainqueur qui vient enlever le butin. — Il ne s'arrêtera pas, semble-t-il dire, pour disposer ses bataillons; la face de la terre disparaîtra sous la multitude des hommes qui paraîtront là tout à coup. — Et cependant la clémence perce encore à travers la colère. Ce n'est pas la complète destruction de leur ville dont ils sont menacés, c'est la captivité sur une terre étrangère; et par le châtiment des captifs il veut ramener les autres à de meilleurs sentiments.

Le Prophète a dit : « Il fera disparaître de la Judée tout homme capable de lever la tête. » Il parle là des hommes constitués en puissance et qui bouleversaient tout de fond en comble. Ceux donc qui conduisaient le peuple à sa perte, seront emmenés captifs et réduits en esclavage, afin que leurs inférieurs puissent un peu respirer et rentrent dans les voies de la sagesse, soit de leur propre mouvement, soit par la terreur que leur inspirera le sort de leurs maîtres. Le Prophète ajoute encore un trait : « Et d'accomplir quoi que ce soit, » c'est-à-dire l'homme puissant, doué de quelque force, en état d'agir, n'importe sous quel rapport. Avant même la captivité, par le seul aspect des choses, il leur dit : L'apparition des barbares suffit pour vous glacer de frayeur, puisque de leur multitude ils

couvriront toute la terre. C'est ce qu'il disait : « Ses camps seront assez vastes pour occuper le pays tout entier. » Puis il ajoute : « Dieu est avec nous. Sachez-le bien, ô nations, et soyez vaincues; annoncez-le jusqu'aux extrémités de la terre, et vous, hommes forts, soyez vaincus. Si vous prévalez encore une fois, encore une fois vous serez vaincus. Quelque dessein que vous formiez, le Seigneur le renversera; quelque discours que vous teniez, il ne subsistera pas en vous-mêmes; car Dieu est avec nous. » Il me paraît annoncer dans ce passage la célèbre victoire d'Ezéchias, ce merveilleux triomphe et la manière dont il fut remporté. — Ils ont pour eux les armes, d'innombrables bataillons, la science de la guerre; mais nous avons pour nous le plus puissant de tous les auxiliaires, Dieu. Le barbare est venu, comme il nous en avait menacés d'avance, il est venu s'emparant de toutes les villes; et puis, comme il campait devant nous, tout a changé pour lui. — Voilà ce que le Prophète annonce; il laisse entrevoir de plus la cause de la victoire, et son discours s'adresse aux barbares eux-mêmes. — Ne vous fiez pas à votre première victoire; car à cette seconde invasion un grand secours s'est levé pour nous. Sachez le reconnaître; et retirez-vous, abandonnez une entreprise impossible. — C'est à la cause de la victoire qu'il fait allusion quand il annonce que la renommée publiera ce fait merveilleux jusqu'aux derniers confins de la terre; c'est l'expression formelle du texte. Et dans le fait, pas un homme qui n'entendit parler de ce qui s'était passé à Jérusalem.

C'est pour cela que le Prophète dit : « Annoncez, écoutez jusqu'aux extrémités de la terre; et vous, hommes forts, soyez vaincus. » Le barbare marchait alors dans tout l'éclat de sa puissance. La force dont il s'agit ici n'est pas précisément celle du corps, mais bien celle que donnent l'abondance des richesses et la splendeur de la gloire. « Si vous prévalez encore une fois, encore une fois vous serez vaincus. Quelque conseil que vous ayez formé, le Seigneur le renversera; quelque discours que vous ayez tenu, il ne subsistera pas en vous-mêmes; car le Seigneur est avec nous. » Comme ils avaient formé de funestes desseins, avec l'espoir de renverser la ville jusque dans ses fondements, avant de reprendre le chemin de leur patrie, le Prophète traduit au grand jour et leurs desseins et leurs paroles. Après cela, les événements qu'il annonce devant l'emporter sur toute puissance humaine, pour donner une base à la foi de ses auditeurs, il revient à la puissance de Celui qui doit intervenir : « Car le Seigneur est avec nous, » et c'est lui qui ruinera toutes leurs combinaisons. A lui la gloire.

HOMÉLIES SUR OZIAS

AVANT-PROPOS

Voici une note de Savilius sur les homélies suivantes : « De ces cinq discours sur Ozias, le catalogue d'Augsbourg n'en admet que quatre, et c'est le quatrième qui fait défaut. Tous sont évidemment authentiques. Le premier, deux fois édité à Rome, a été collationné par nous avec quatre manuscrits : l'un est d'Erasme, et se trouve maintenant dans la Bibliothèque d'Oxford, où s'en trouve encore un second ; la Bibliothèque de Cambridge en possède un troisième ; le dernier a été mis à ma disposition par l'un des hommes les plus savants de notre époque. Le lecteur ne doit pas ignorer que dans presque toutes les bibliothèques importantes de l'Italie et dans notre Bibliothèque royale de Paris, parmi les manuscrits des œuvres de notre saint docteur, il existe un livre intitulé : *Les Perles de Chrysostome.* C'est un recueil de morceaux choisis, mais choisis selon les idées du collecteur, c'est-à-dire avec un discernement fort équivoque, et qui place souvent une pierre fausse ou singulièrement dégradée à côté des plus fines pierreries. Là se trouvent les cinq homélies sur Ozias. »

Savilius observe très-bien que les quatre homélies mentionnées par le catalogue d'Augsbourg sont la première, la deuxième, la troisième et la cinquième; ce qui prouve que la quatrième manquait, ou du moins n'était pas à sa place, dans l'exemplaire de celui qui dressa ce catalogue. Il est même certain que ces homélies ne sont pas rangées dans l'ordre qu'elles devraient avoir ; la première n'amène pas à la seconde, et paraît n'avoir été prononcée que longtemps après celle-ci, puisque Chrysostome y parle, n° 4, des invasions des barbares, de la défaite des armées romaines, des calamités déchaînées sur l'empire, sous un prince sans intelligence et sans vigueur. Or, tout cela ne peut se rapporter qu'au règne d'Arcadius, qui commença l'an 395 ; et cette remarque n'a pas échappé à la sagacité de Tillemont. Ajoutez que cette première homélie n'aborde que par occasion l'histoire d'Ozias et la vision des Séraphins ; tandis que, dans la seconde, on voit déjà par le début qu'elle a été faite dans un autre temps et dans d'autres circonstances. On ne saurait douter que celle-ci n'ait été donnée à Antioche. Ce que l'orateur dit, vers la fin, le montre clairement. Il se hâte de terminer, dit-il, pour céder la place au maître, διδασκάλῳ ; ce qui désigne l'évêque d'Antioche, Flavien, comme en beaucoup d'autres endroits semblables.

Il n'est pas aussi facile de déterminer l'année. Tillemont pense que la comparaison faite par Chrysostome, de son propre enseignement avec un vin nouveau, et de l'enseignement de son évêque avec un vin vieux, indique les premiers temps du sacerdoce de l'orateur. Mais cette indication est bien faible, il faut en convenir. Il en est de même de celle que le savant critique tire d'une autre expression : « On a daigné me confier ce ministère de la parole. » En effet, que peut-on induire de là, quand nous savons que Chrysostome s'étonnait, beaucoup plus tard encore, d'avoir été choisi pour instruire un peuple aussi nombreux et souvent en présence de l'évêque ? A mon avis, il est un autre passage qui répond sur cette question du temps. Après avoir parlé de l'addition d'une lettre au nom d'Abraham, et de la signification

qu'elle avait, l'orateur ajoute : « Mais nous traiterons des noms dans une autre circonstance. » Et cet engagement, il l'a rempli dans les quatre homélies sur les changements des noms et dans le neuvième discours sur la Genèse, homélies et discours que nous avons cru devoir placer, on s'en souvient, en l'an 388. C'est donc à la même année que nous attribuerions les homélies suivantes.

La troisième fut prononcée quelque temps après la deuxième, et l'évêque Flavien prit la parole après Chrysostome. Seulement il parla des martyrs, tandis que Chrysostome avait parlé d'Ozias et des Séraphins, en insistant principalement sur l'orgueil qui causa la chute de ce roi. Quant à la quatrième, il n'est guère possible de la rattacher aux autres; bien que vers le milieu il y soit question d'Ozias, rien ne montre qu'elle ait été donnée dans le même temps et dans la même ville. Tout porte à croire, au contraire, qu'elle fut prononcée plus tard à Constantinople. L'orateur y mentionne les consuls, la beauté du site, la richesse et l'importance de la ville, qu'il compare à Rome, et qu'il appelle la métropole de l'univers : toutes choses qui me paraissent ne pouvoir se rapporter qu'à Constantinople. Volontiers donc j'aurais rejeté cette homélie de la série présente, si la plupart des manuscrits ne m'imposaient le devoir de l'y retenir. Dans mon sens, la cinquième ferait donc suite à la troisième, et tout naturellement la sixième vient après; elle renferme plus d'un trait qui corrobore ma conjecture sur le temps et le lieu.

HOMÉLIE I.

Eloge de ceux qui s'étaient réunis dans l'église, de l'ordre à garder dans les divines louanges. — Sur cette parole : « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. »

1. Je vous vois animés d'un zèle infatigable pour arriver à la réalisation de ce que nous avons dit hier. Aussi n'est-ce pas avec peine que je répandrai la semence de la bonne doctrine, ayant devant les yeux un tel sujet d'espérance. L'agriculteur ne jette certes pas la semence sans travail : mais, en voyant la fécondité de la terre et les magnifiques apparences de la moisson, il oublie ses fatigues antérieures, et le désir de conserver les heureux résultats qu'il a préparés le soutient dans ses nouveaux labeurs. Mais combien notre culture n'est-elle pas plus fructueuse et ne récompense-t-elle pas mieux nos efforts ? Celle-là fournit au corps sa nourriture par l'abondance des fruits qu'elle procure et met en réserve : celle-ci répand la bonne doctrine et prépare ainsi l'abondance des biens spirituels ; elle forme le trésor des richesses de l'âme, elle réunit des aliments qui ne peuvent ni se corrompre ni s'épuiser, elle conserve avec une admirable et mystérieuse prévoyance les ressources de l'avenir, ces biens dont on ne jouit que par l'esprit et le cœur. Voilà le but de mes travaux, voilà les richesses que j'entasse pour votre charité. Quand je les vois s'accroître, ma joie surabonde ; je comprends que je n'ai pas en vain répandu la divine semence, que je n'ai pas inutilement travaillé, que j'ai sous la main un champ fertile, un sol généreux et qui répond d'une manière admirable à tous mes soins. D'où me vient donc cet heureux espoir ? d'où me vient la conviction que mes conseils seront mis en pratique ? De votre concours présent, de ce zèle qui vous porte vers l'Eglise, votre mère commune, de cette constance qui vous y retient la nuit entière et toujours, de votre ardeur à rivaliser avec les anges dans le chant continuel des hymnes sacrées.

Merveilleux effets de la bonté du Christ ! Là-haut les chœurs des légions angéliques ; ici-bas les mêmes choses retentissant dans les églises, mais célébrées par les voix des hommes : là-haut les séraphins font entendre leur hymne trois fois saint, et ici-bas les hommes le redisent, de telle sorte que les chants de la terre se joignent aux chants des cieux pour ne former qu'un concert, un élan de reconnaissance, un transport de bonheur, une harmonie universelle et permanente. L'ineffable condescendance du Seigneur en a posé les fondements, l'Esprit saint l'a coordonnée, le Père en est le principe et la fin : cette douce et sublime symphonie résonne d'abord au sein de la Trinité, les anges y répondent, et l'univers est à jamais entraîné par le divin cantique. Tel est le but de nos efforts, le fruit de nos réunions saintes ; de là vient la joie dont je suis inondé : je contemple avec bonheur vos rangs pressés et les transports de vos âmes, cette allégresse spirituelle qui rayonne au milieu de vous et qui remonte à Dieu. Il n'est rien qui fasse le bonheur de notre vie comme ce sentiment qui vous tient réunis dans l'église. Dans l'église se conserve la félicité dont on jouit, dans l'église se relèvent les cœurs abattus ; dans l'église la consolation des affligés, le délassement de toutes les fatigues, la cessation de tous les labeurs. « Venez à moi, vous tous qui succombez sous le poids du travail et de la peine, et je vous ranimerai. » *Matth.*, XI, 28. C'est la parole que vous entendez ici. Quoi de plus aimable que cette parole ? quoi de plus suave que cette invitation ? En vous appelant à l'église, le Seigneur vous appelle au plus agréable repas, il vous engage au repos après vos fatigues, il vous fait passer des tribulations à la paix, il vous enlève le fardeau de vos fautes, il guérit vos douleurs par les délices de l'âme, et vos chagrins par la joie dont il est la source. Ineffable bonté, voix céleste ! Hâtons-nous donc, mes bien-aimés, de manifester une ardeur extrême, mais avec cet ordre, cette sagesse et cette modestie qui doivent en être la consommation.

Eloges adressés aux nombreux fidèles assemblés pour entendre l'orateur.

C'est la leçon que je veux vous adresser dans ce discours. Elle pourra vous paraître sévère ; mais en réalité elle est aussi douce qu'utile. Ainsi se conduisent les pères qui aiment vérita-



blement leurs enfants : non contents de leur procurer une satisfaction passagère, ils ne craignent pas de leur imposer une contrainte pénible ; non-seulement ils leur prescrivent les choses d'une utilité immédiate, mais encore des choses qui semblent d'abord un tourment et ne montrent qu'à la fin combien elles sont avantageuses : c'est même sur ces dernières que se concentrent leur sollicitude et leur autorité. Nous choisissons un tel sujet pour que nos efforts ne soient pas inutiles, pour que nous ne combattions pas en vain après avoir subi de longues veillées, pour que nos paroles ne se perdent pas dans l'air et ne tournent pas à votre perte plutôt qu'à votre bien. Le marchand qui rapporte d'un pays lointain une riche cargaison, et dont le navire a subi les assauts des vents et des ondes, ne prétend pas que ses labeurs et ses dangers soient sans résultat pour lui ; il sillonne les mers, il brave la tempête, il change sans cesse de climat, il passe les nuits entières sans sommeil, dans l'espoir de s'enrichir par son négoce. S'il pense que le contraire aura lieu, qu'il perdra ses premières ressources bien loin de réaliser un gain, il ne lèvera pas l'ancre, il ne consentira pas à courir tant de périlleuses aventures.

2. Le sachant, réunissons-nous ici avec la piété convenable, de peur qu'au lieu d'y recevoir la rémission de nos péchés, nous ne rentrions dans nos demeures avec un péché de plus. Que nous est-il demandé, qu'est-il exigé de nous? Qu'en chantant les divins cantiques nous soyons saisis d'une crainte religieuse et parés des ornements de la ferveur. Voilà comment il faut célébrer les divines louanges. Il en est quelques-uns parmi nous, et je ne pense pas que votre charité puisse s'y méprendre, qui semblent affecter le mépris de Dieu et regarder comme une parole vulgaire la parole de l'Esprit saint, tant ils la prononcent d'une manière désordonnée; on les voit dans un perpétuel état d'agitation, on dirait à leur conduite qu'ils sont atteints de folie, ils montrent au moins des habitudes en opposition avec le lieu saint. Malheureux, misérable ! c'est avec crainte et tremblement que vous devriez redire les hymnes chantées par les anges et rendre gloire au Créateur, afin d'obtenir ainsi le pardon de vos fautes ; et vous introduisez ici les gestes des mimes et des baladins, ni vos mains ni vos pieds n'ont un instant de repos, tout votre corps est sans cesse en mouvement. Pouvez-vous sans frémir outrager ainsi la parole divine? Ne savez-vous pas que le Seigneur est dans ce lieu, qu'il nous voit si nous ne le voyons pas, qu'il observe les mouvements comme il sonde la conscience de chacun de nous? Oubliez-vous que les anges sont là présents au redoutable banquet et qu'ils entourent avec une sainte frayeur la table mystique ? Mais vous n'y songez pas, par la raison que votre esprit est préoccupé de ce que vous entendez et voyez dans les théâtres; et vous importez ce qui s'y pratique dans les rites de l'église; telle est l'origine de ces cris exagérés, qui ne signifient rien, si ce n'est le désordre de votre âme. Comment implorerez-vous le pardon de vos péchés? comment inclinerez-vous le Seigneur vers la miséricorde, alors que vous le priez avec un tel mépris ?

Mauvaise tenue de quelques fidèles.

« Ayez pitié de moi, mon Dieu, » dites-vous, et vous manifestez des sentiments étrangers à la pitié. « Sauvez-moi, » dites-vous encore, et tout votre extérieur dément cette parole. Est-ce que vos mains concourent à votre supplication quand vous les agitez en tout sens et sans relâche? Pourquoi ces cris violents, qui peuvent bien attester la force de vos poumons, mais qui ne signifient pas autre chose? Ne croirait-on pas reconnaître là les usages des courtisanes dans les carrefours, ou bien de ceux qui vont crier sur la scène? Osez-vous mêler les jeux du démon avec les hymnes des anges glorifiant Dieu? Comment ne redoutez-vous pas cette sentence que vous prononcez là vous-même : « Servez le Seigneur dans la crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement? » *Psalm.* II, 11. Est-ce donc servir Dieu dans la crainte que de s'imposer ces ridicules efforts, au point de ne pas savoir ce qui sort de votre bouche? C'est du mépris, et non de la crainte; c'est de l'impertinence, et non de l'humilité ; c'est un puéril amusement, et non un chant religieux. Qu'est-ce donc que servir Dieu dans la crainte? C'est ac-

complir d'abord tout ce qu'il nous a commandé, puis célébrer sa gloire avec une sainte frayeur, le prier avec un cœur contrit et humilié. L'Esprit saint nous commande par son prophète, non-seulement de servir Dieu dans la crainte, mais encore de nous réjouir en lui avec tremblement. L'accomplissement du précepte fait naître un sentiment de joie dans l'âme qui s'applique à la vertu. Eh bien, même alors, il faut louer le Seigneur avec tremblement, de peur qu'en laissant de côté toute crainte, nous ne tombions dans le relâchement, nous ne perdions le fruit de nos peines et n'attirions sur nous la colère de Dieu.

Mais comment peut-il se faire, me direz-vous, qu'on se réjouisse et qu'on tremble à la fois? Impossible que des sentiments aussi contraires se rencontrent dans un même cœur. La joie consiste dans l'accomplissement de nos désirs, dans la possession des choses agréables et l'éloignement des choses pénibles; tandis que la crainte est produite par l'approche des maux qu'on prévoit et qui fondent sur une conscience coupable. Comment peut-on donc se réjouir dans la crainte, insisterez-vous, et non-seulement dans la crainte, mais encore dans le tremblement, qui est le paroxysme de la crainte et le signe extérieur des angoisses de l'âme? Oui, comment cela peut-il avoir lieu? — C'est ce que les Séraphins vous apprennent par leur exemple dans l'exercice même de leurs fonctions. Ils contemplent à découvert la gloire du Créateur, ils jouissent de la claire vision de son infinie beauté; je ne dis pas qu'ils la voient pleinement telle qu'elle est, sa nature étant inaccessible à tout regard comme à toute pensée, aucune figure ne pouvant la représenter, et la raison nous interdisant toute imagination de ce genre; mais ils la voient autant qu'il est possible de la voir, dans la mesure des splendeurs qu'elle leur accorde elle-même. Incessamment admis à se tenir autour du trône royal, ils vivent dans une joie permanente, dans une éternelle félicité, dans des transports qui ne connaissent pas de trêve, dans des chants qui ne sont interrompus par aucun silence. Se tenir devant cette incompréhensible majesté, être illuminés de ses rayons, c'est leur bonheur, c'est leur ravissement, c'est leur gloire. Peut-être avez-vous éprouvé quelque impulsion vers ce bonheur, un vif désir de cette gloire.

3. Si vous écoutez mes conseils, si vous célébrez maintenant avec piété la gloire divine, cette joie ne vous abandonnera pas; car c'est le même Seigneur qu'on glorifie dans les cieux et sur la terre. « Les cieux et la terre sont pleins de sa gloire. » *Isa.*, VI, 3. Mais encore comment se fait-il que ces purs esprits mêlent un sentiment de frayeur à cette félicité dont ils jouissent? Ecoutez ce que dit le Prophète : « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » Pour quel motif après avoir dit *élevé,* ajoute-t-il *sublime?* Ne suffisait-il pas, pour rendre la pensée, pour exprimer la dignité de ce trône, d'en faire ressortir l'élévation? Pourquoi donc insister? Afin de laisser entrevoir ce qu'il y a d'incompréhensible dans cette dignité. Selon notre manière de comprendre, une chose élevée nous rappelle immédiatement, par comparaison, des choses humbles et basses : ainsi les montagnes sont élevées par rapport à la plaine, et le ciel l'est encore beaucoup plus par rapport à la terre; mais l'élévation et la sublimité n'appartiennent d'une manière absolue qu'à cette nature inaccessible à nos pensées comme à nos paroles. Voilà pourquoi le prophète dit : « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » Qu'avez-vous vu de plus, ô prophète? qu'avez-vous aperçu près de ce trône? « Et les Séraphins se tenaient debout tout autour. » *Isa.*, VI, 2. Que faisaient-ils et que disaient-ils? quelle confiance semblaient-ils posséder? — Aucune confiance; ils étaient frappés de crainte et de stupeur, cette impression était profondément peinte dans leur attitude. Ils se voilaient la face avec deux de leurs ailes, soit pour se défendre contre les rayonnantes clartés qui s'échappaient de ce trône, incapables qu'ils étaient d'en supporter la gloire, soit pour témoigner leur religion et leur respect envers le Seigneur. La joie les inonde et le bonheur les transporte au point qu'ils se voilent les pieds en même temps que la face. Pourquoi? On comprend qu'ils se voilent la face pour se dérober la vue

de cette gloire immense dont ils ne peuvent supporter le poids; mais pourquoi se voilent-ils aussi les pieds ?

Je voulais vous laisser le soin de résoudre vous-mêmes cette question, et l'obligation d'étudier ainsi les choses spirituelles; toutefois, de peur d'enlever à mon propre discours l'attention que vous accorderiez à cette recherche, je crois plus utile de vous indiquer moi-même la solution. Pourquoi donc se voilent-ils les pieds? Voulant témoigner au Créateur une révérence sans bornes, ils font éclater leur religieuse terreur par leur attitude aussi bien que par leurs paroles, en se tenant debout comme en fermant les yeux. Ne pouvant réaliser tout ce que leur amour et la nature même de l'Etre divin leur inspirent, ils se couvrent entièrement et jettent en quelque sorte un voile sur l'imperfection relative de leur être. Comprenez-vous ce que je dis, ou faut-il que je vous le répète? Pour rendre la chose plus claire à vos yeux, je vais prendre un exemple en nous-mêmes. Un homme est en présence d'un roi de la terre et s'efforce par tous les moyens de lui témoigner le plus grand respect possible, afin de mieux s'attirer par là sa bienveillance. Il ne néglige rien dans ce but : la pose de sa tête, le son de sa voix, ses mains jointes, ses pieds rapprochés, tout son corps, en un mot, se condense pour exprimer le respect. Voilà ce que font ces Vertus incorporelles. Pénétrées qu'elles sont d'une vénération profonde pour le Créateur, elles s'efforcent d'en offrir en elles-mêmes l'éclatant témoignage, et, comme elles ne peuvent l'exprimer assez au gré de leurs désirs, elles se couvrent et se cachent comme pour avouer leur impuissance. C'est pour cela que le prophète nous les montre se voilant la face et les pieds.

Pourquoi le prophète nous montre les Séraphins se voilant la face et les pieds.

Mais il est de ce spectacle une explication plus mystique. Evidemment les anges n'ont pas de pieds ni de visage, puisqu'ils sont incorporels comme la Divinité elle-même; ce sont là des expressions empruntées à notre langage humain pour nous enseigner qu'ils servent Dieu dans un complet saisissement de crainte et de respect. Voilà comment nous devons nous-mêmes paraître devant le Seigneur et lui rendre nos adorations; c'est comme si nous le contemplions des yeux de l'âme, tant cette pensée doit nous remplir de frayeur. En effet, il est ici présent, Celui qu'aucun lieu ne renferme, il recueille chacune de nos voix. C'est donc d'un cœur contrit et humilié que la louange doit partir, si nous voulons qu'elle monte vers le ciel comme un encens d'agréable odeur; car « Dieu ne dédaignera pas un cœur contrit et humilié. » *Psalm.* L, 19. Mais le prophète nous exhorte, me direz-vous, à glorifier Dieu avec des transports d'allégresse : « Réjouissez-vous dans le Seigneur, vous tous habitants de la terre. » *Psalm.* LXV, 1. Cette allégresse, nous ne la prohibons pas; nous prohibons des clameurs qui n'ont pas de sens. Nous voulons bien qu'on chante les louanges divines; mais nous ne voulons pas de ces voix désordonnées, de ces efforts qui ont pour but d'éclipser un rival, de ces agitations de mains qui battent vainement l'air, de ces pieds qui piaffent, de ces attitudes inconvenantes et efféminées, qui trouveraient plutôt leur place dans les théâtres et dans les cirques. Ce sont là des exemples pernicieux, des cris qui ruinent la piété et qui inspirent le mépris, des gestes ineptes et ridicules; de là naissent aussi les contestations, les querelles et l'abaissement des mœurs.

4. Rien ne jette le discrédit sur la parole divine comme la vue de ces tristes parades. Cela vous explique les exhortations que je vous ai souvent adressées pour obtenir que chacun de ceux qui viennent ici recevoir les divins enseignements, ou même participer au sacrifice redoutable et mystique, ne se rendît plus aux spectacles profanes, et ne mêlât pas ainsi les cérémonies de la religion avec les pompes du monde. Il en est cependant qui poussent la démence, bien qu'ils affectent les dehors d'une religieuse gravité, d'une vie respectable, et qu'ils soient parfois d'un âge avancé, jusqu'à fréquenter de tels spectacles, sans égard pour nos instructions, sans respect pour eux-mêmes. Et quand nous insistons là-dessus, quand nous les conjurons de ne pas oublier les exigences de la vieillesse et de la piété, quel est leur frivole et ridicule langage? — Nous trouvons là, disent-

ils, l'image des victoires et des couronnes qui seront remportées; nous en retirons de nombreux avantages. — Que dites-vous, ô homme? Quelles paroles dénuées de sens, quelles déplorables illusions! Où trouvez-vous ces avantages? Est-ce dans des disputes sans fin ou dans ces jurements sans objet comme sans raison qui retombent toujours sur ceux qui les prononcent, ou bien encore dans ces insultes, ces malédictions et ces misérables jeux de mots que les spectateurs s'adressent les uns aux autres? Mais évidemment, il n'en résulte pour vous aucune utilité, à moins que vous n'ayez trouvé le secret de vous rendre utiles des clameurs inarticulées, des paroles qui ne portent rien à votre esprit, la poussière qui monte à vos yeux, la violente pression de la foule, les airs précieux qu'on affecte devant les femmes. Mais ici tous les prophètes et tous les docteurs vous montrent le souverain Seigneur des anges assis sur un trône élevé et sublime, distribuant les palmes et les couronnes à ceux qui les ont méritées, infligeant aux autres la géhenne et les feux éternels; et le Seigneur lui-même confirme cette vérité. N'avez-vous donc aucun souci de ces choses, avec lesquelles se confondent néanmoins les terreurs de la conscience, la réforme de la vie, les angoisses du compte à rendre, la perspective des supplices à venir? Et quand il s'agit d'excuser ces déplorables amusements qui vous enchantent vous déclarez y trouver un bien, alors que vous y trouvez une perte irréparable. Je vous en prie, je vous en conjure, n'entassons pas ainsi les vaines excuses dans le péché; prétextes que tout cela, illusions, mais illusions qui nous perdent.

C'en est assez; il est temps que nous revenions à notre première pensée, et qu'après en avoir dit quelque chose, nous mettions fin à ce discours. Le mal ne consiste pas seulement dans le désordre que j'ai signalé; il en est un autre non moins grave dont nous sommes obsédés. Quel est-il? Voici des hommes qui sont venus pour s'entretenir avec Dieu et pour lui rendre gloire; puis, perdant ce motif de vue, chacun s'empare de son voisin et règle avec lui tout ce qui se passe à la maison, sur la place publique, au théâtre, à l'armée; il fait la part de ce qui est bien administré et de ce qui l'est mal, de ce qu'il y a de satisfaisant dans les affaires et de ce qu'il y a de défectueux : en un mot, ils parlent de tout, des affaires publiques et privées. Est-elle digne de pardon, une pareille conduite? Quand on est admis à s'entretenir avec un roi de la terre, on se borne rigoureusement à l'objet qu'il veut et sur lequel il interroge; si l'on osait se permettre une digression contrairement à sa volonté, on s'exposerait aux plus graves peines : et vous, admis à vous entretenir avec le Roi des rois, que les anges ne servent qu'en tremblant, vous laissez de côté cet entretien pour parler boue, poussière, toiles d'araignée! Les affaires de ce monde, en effet, ne sont pas autre chose. Comment supporterez-vous le châtiment que mérite un tel mépris, et qui pourra vous y dérober? — Mais les affaires de l'Etat vont mal, la fortune publique est compromise, me direz-vous, et c'est de cela que nous parlons, parce que nous en sommes vivement préoccupés. — Et pour quelle cause? — L'incurie de ceux qui nous gouvernent. — Non, ce n'est pas leur incurie qui cause le mal, c'est notre perversité, et nous devons y voir une punition de nos crimes. Voilà ce qui a tout bouleversé, telle est la source de nos revers, des invasions et des défaites que nous avons subies. L'essaim de nos malheurs n'a pas une autre cause.

Les fautes des peuples sont souvent cause de l'incurie des princes.

Serions-nous gouvernés par un Abraham, un Moïse, un Salomon dans tout l'éclat de sa sagesse, par l'homme le plus juste de l'univers, du moment où nous vivons dans le désordre, cela ne change rien à la cause de nos maux. Pourquoi? quelle en est l'explication? Si c'est un contempteur des lois, un homme qui va tête baissée dans le désordre, ce sont nos désordres mêmes et notre inconsidération qui nous ont mérité d'avoir un tel chef : nos crimes nous ont attiré ce châtiment. S'il est vrai que nous sommes gouvernés suivant les dispositions de notre cœur, c'est à nos péchés passés que nous devons attribuer le malheur d'avoir un administrateur indigne, soit dans les choses sacrées, soit dans les intérêts temporels. Du reste serait-

il parfaitement juste, serait-il juste au point d'égaler la vertu de Moïse, sa justice à lui seul ne parviendra pas à cacher les iniquités sans nombre de ceux qu'il gouverne. Et cela, nous le voyons très-bien par l'exemple de Moïse lui-même : après avoir souffert tant de maux pour Israël, il eut beau prier Dieu, et le prier avec instance, de donner à ce peuple la terre promise ; comme les Hébreux s'étaient rendus indignes par leurs prévarications d'obtenir une telle récompense, les prières de leur conducteur ne purent modifier en rien le juste jugement par lequel Dieu les avait condamnés à périr dans le désert. Et cependant qui fut jamais plus saint que Moïse, qui jamais eut plus de crédit auprès du Seigneur ? Il est dit sans doute que la prière du juste peut beaucoup, mais elle n'est efficace que lorsqu'elle trouve un appui dans la pénitence et la conversion de ceux pour qui elle intercède. Quant aux autres, dont les mœurs ne changent pas, qui ne savent pas se repentir, comment pourrait-elle les protéger quand leurs actes obstinés les condamnent?

5. Et que parlons-nous des péchés de tout un peuple pour produire ce triste résultat, lorsqu'il suffit des péchés d'un petit nombre, ou même quelquefois d'un seul, pour paralyser l'action d'un gouvernement sage? Vous pouvez encore le voir par l'exemple de ce même peuple d'Israël : C'est Moïse qui le gouverne, et dans une irruption sur les terres d'un autre peuple, la bataille s'étant engagée, les emportements de quelques hommes envers les femmes étrangères attirèrent sur toute la nation un désastre effrayant. Pareille chose arriva à l'occasion du crime d'un seul : c'était Achan qui provoqua la colère de Dieu contre le peuple pour avoir retiré un riche vêtement du milieu des objets frappés d'anathème. Mais je suppose que plusieurs de ceux qui sont ici présents ne connaissent pas ce trait de la Bible. Il importe donc que je le retrace en peu de mots pour en instruire les uns et le rappeler aux autres. Achan était au nombre de ceux qui traversèrent le Jourdain avec Josué, fils de Navé, lequel avait été choisi par Dieu pour succéder à Moïse, et qui de plus était l'image et la figure de notre vrai sauveur Jésus-Christ. De même, en effet, que Josué conduisit le peuple du désert à la terre promise, en lui faisant traverser le Jourdain; de même notre Sauveur nous a ramenés du désert de l'ignorance et de l'idolâtrie, en nous faisant passer par les eaux pures et salutaires du baptême à la céleste Jérusalem, à cette mère des premiers-nés, où nous attend la paix véritable dans les demeures éternelles, une vie exempte de toute agitation et de toute crainte. Le chef des Hébreux les ayant donc introduits dans la terre de promission par la puissance de Celui qui lui en avait donné l'ordre, et s'étant approché de Jéricho pour en faire le siége, au moment où les murs allaient crouler d'une manière si merveilleuse, dit au peuple : « L'anathème est sur cette ville et sur tout ce qu'elle renferme, elle est maudite par le Seigneur Dieu des armées, à l'exception de Raab, la courtisane; vous sauverez cette femme. Gardez-vous de rien toucher de ce qui est frappé par l'anathème, de peur qu'en obéissant à une pensée de cupidité, vous n'attiriez la ruine sur nous. » *Jos.*, VI, 17-18. Tout ce qui se trouve dans cette ville est consacré ; c'est ce que signifie le mot anathème. Que personne dès lors n'enlève quelque chose de ce que le Seigneur s'est réservé, et ne devienne ainsi la cause que nous soyons exterminés de la terre.

Josué était la figure du Christ.

C'était là un précepte plein de dangers; aussi Dieu l'impose et Josué le transmet avec la plus grande précision. Comment espérer que dans une si grande multitude nul ne violerait cette loi, alors qu'il y avait tant de choses qui pouvaient y pousser? L'instabilité de ce peuple, la cupidité, la difficulté de faire entendre à tous un ordre ainsi donné, la richesse des dépouilles placées devant eux comme un appât, la séduction que cette vue devait exercer sur les âmes avides, tout faisait craindre la violation de la loi. Elle était néanmoins portée, et tous les Israélites en répondaient sur leur tête. Qu'arriva-t-il? Les murailles tombèrent et les vainqueurs s'emparèrent de tout ce que la ville possédait. Le peuple tout entier se montra docile au précepte; et voilà que la prévarication d'un seul alluma la colère de Dieu contre

ce même peuple. « Les enfants d'Israël ont commis un grand péché, ils ont méconnu l'anathème et soustrait des choses condamnées; car Achan, le fils de Charmi, s'est rendu coupable de ce sacrilége, et la colère du Seigneur s'est allumée contre les enfants d'Israël. » *Jos.*, VII, 1. Et cependant un seul avait péché, je le répète. Comment donc peut-on dire que tous les enfants d'Israël avaient péché, comment le Seigneur les menace-t-il de sa colère? Vous le voyez, c'est le péché d'un seul qui fait éclater la vengeance sur tout un peuple et qui met ce peuple en guerre avec Dieu. La transgression étant accomplie et nul n'en ayant conscience, nul n'en étant instruit excepté Dieu seul à qui rien n'est caché, le châtiment était comme suspendu; mais quant au vrai coupable, bien qu'il parût n'être pas connu, il était entièrement brûlé par les remords. Le moment arriva néanmoins où la menace devait avoir son effet, et, par conséquent, où le péché devait être manifesté. « Et Josué envoya des hommes de Jéricho vers Haï. Et ils montèrent de ce côté au nombre de trois mille, et ils prirent la fuite devant les habitants de Haï, et trente-six d'entre eux furent tués, et les ennemis les repoussèrent et les poursuivirent, et le cœur du peuple fut abattu, son courage s'écoula comme l'eau.» *Jos.*, VII, 2-5.

6. Quel châtiment, quelle plaie pour le péché d'un seul homme! Un seul a prévariqué, et tous sont saisis de crainte, la mort plane sur tous. — Qu'est-ceci, Dieu de bonté? Seul, vous êtes juste, et vos jugements sont équitables; vous rendez à chacun selon ses œuvres; et vous avez dit, ô suprême ami de l'homme, que chacun mourrait dans son propre péché, que l'un ne porterait pas la peine de l'autre. Est-ce donc là votre équitable jugement? Tout ce qui est de vous, Seigneur, est bon, et parfaitement bon, tout est disposé pour notre avantage. — Le péché, nous dit-il, est un ulcère; il faut que la vengeance le découvre à tous les yeux, afin qu'il n'étende pas trop loin ses ravages, et qu'en voyant le mal produit par une seule prévarication, les hommes s'éloignent d'un supplice tout autrement redoutable, du supplice éternel. A la vue de cette déroute qu'on ne pouvait arrêter, Josué déchira ses vêtements et se prosterna par terre, en faisant entendre les lamentations que l'Ecriture sainte nous a retracées. Que lui répondit le Seigneur? « Lève-toi; pourquoi es-tu couché sur la terre? Ton peuple a péché, il a transgressé mon alliance; et les enfants d'Israël ne pourront résister à leurs ennemis, jusqu'à ce que l'anathème soit enlevé du milieu de vous. » *Ibid.*, 10-12. Cela est publié dans les rangs du peuple, et Dieu fait connaître l'auteur de la transgression; celui-ci l'avoue lui-même, et voici la réponse faite par Achan à Josué: « En réalité j'ai péché contre le Seigneur Dieu d'Israël, et j'ai fait ainsi: Ayant vu dans les dépouilles un riche vêtement d'écarlate, deux cents sicles d'argent et une règle d'or du poids de cinquante sicles, et désirant les avoir, je les ai pris et cachés dans la terre, au milieu de ma tente. » *Ibid.*, 20-21. Le voilà qui déclare tout; après avoir vu cet homme ne rien déguiser, on croit sans hésiter aux accusations d'un semblable témoin. Voyez maintenant la mort honteuse et terrible du criminel. « Or Josué, prenant Achan, ses fils et ses filles, ses taureaux et ses bêtes de somme, ses brebis et sa tente, et tout ce qu'il possédait, il le conduisit dans la vallée d'Achor, où tout Israël le lapida. » *Ibid.*, 24-25. Tel est le prix de l'iniquité, tel l'inévitable châtiment infligé par Dieu.

Instruits de ces vérités, soyons bien persuadés que nos malheurs ne viennent que de nos désordres; discutons chaque jour notre vie, et n'accusons pas les autres, n'accusons que nous-mêmes. Ce n'est pas seulement ni surtout à l'incurie de ceux qui nous gouvernent que nous devons attribuer nos maux, c'est encore et beaucoup plus aux péchés dont nous sommes coupables. En venant donc ici, que chacun examine ses fautes, sans porter ses regards sur autrui, et qu'il célèbre les louanges divines dans la forme qui convient. Voici ce que l'ordre exige de nous: d'abord, que nous nous approchions de Dieu avec un cœur contrit; puis, que les sentiments du cœur se manifestent dans tout notre extérieur, dans notre attitude, dans la pose convenable de nos mains, dans le calme et la dignité de notre voix. Tout cela est facile,

il suffit de la bonne volonté. Comment nous acquitterons-nous donc tous de notre devoir? En nous l'imposant à nous-mêmes et en nous disant : La loi a été portée pour l'utilité commune, et chacun de nous doit participer à cette utilité. Ainsi donc, réprimons les cris désordonnés, n'agitons pas les mains d'une manière étrange, élevons-les insensiblement vers Dieu, en les tenant jointes. Dieu réprouve le désordre et l'agitation, il aime la décence et la modestie. « Sur qui reposerai-je ma vue, dit-il lui-même, si ce n'est sur l'homme doux et tranquille, à qui ma parole inspire un saint effroi? » *Isa.*, LXVI, 2. Disons-nous les uns aux autres : Dieu ne veut pas que nous entrions en conversation avec nos semblables quand nous venons pour lui parler; il ne veut pas que nous cessions de nous entretenir avec lui pour nous occuper des futilités du monde, et que nous jetions ainsi les pierres précieuses dans la boue. Il tient cela pour un outrage, et non pour une adoration. — Si quelqu'un tente de transgresser cette loi, fermons-lui la bouche, traitons-le comme un ennemi de notre salut, chassons-le de l'enceinte sacrée de l'église.

En agissant de la sorte, nous effacerons aisément les péchés que nous avons commis, nous attirerons le Seigneur au milieu de nous avec les chœurs des anges, et chacun recevra de lui la couronne promise à cette sage conduite. Il est plein d'amour pour nous, magnifique dans ses dons, désireux de nous sauver; c'est parce qu'il se plaît à nous rendre heureux qu'il nous a proposé le royaume céleste, la possession de l'immortelle vie, tous les biens dont il est la source, une place dans les tabernacles éternels. Puissions-nous tous y parvenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, adoration, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

Sur cette parole du prophète Isaïe : « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias que je vis le Seigneur assis sur son trône élevé et sublime. » — Il ne faut passer sur le temps ni perdre un mot des divines Ecritures.

1. Je me réjouis en voyant votre empressement à venir écouter la parole sainte; j'y vois un éclatant témoignage de votre avancement dans la vertu. De même que le désir de la nourriture corporelle est une preuve de bonne santé, de même l'amour de la doctrine évangélique manifeste l'heureux état de l'âme. Oui, cette pensée me remplit de joie; mais je crains aussi de ne pouvoir rien vous offrir qui réponde à votre zèle. Une tendre mère gémit lorsque, tenant son petit enfant dans ses bras, elle ne peut pas lui fournir une source abondante de lait; alors même que le lait lui fait défaut, elle donne la mamelle, et l'enfant s'y suspend, et par la pression de ses lèvres il en fait jaillir un aliment qui semblait épuisé. La mère gémit sans doute de son épuisement, et cependant elle ne repousse pas son enfant; car elle est mère, elle aime mieux tout souffrir que lui causer la moindre peine. Si tel est l'amour d'une mère envers le fruit de ses entrailles, quel ne doit pas être notre amour pour vous? Les enfantements selon l'esprit sont tout autrement puissants que ceux de la nature. Notre table est bien exiguë; mais nous ne voulons pas vous la soustraire, nous étalons devant vous tout ce qui est en notre pouvoir. Si tout cela est petit et méprisable, ce n'est pas une raison de vous le refuser. Celui qui n'avait reçu qu'un talent ne fut pas condamné pour n'en avoir pas rapporté cinq; il le fut pour avoir enfoui l'unique talent qu'on lui avait confié. Ce que Dieu demande, et les hommes aussi, ce n'est pas qu'on offre plus ou moins, c'est que l'offrande soit en rapport avec les ressources. Lorsque nous avons eu dernièrement l'honneur de vous adresser la parole, vous avez entendu de notre bouche la lecture de ce psaume qui repousse le pécheur de l'enceinte sacrée, et qui convoque les anges et toutes les vertus supé-

rieures à louer le Dieu de l'univers. Voulez-vous que nous reprenions aujourd'hui ce céleste cantique, et que nous fassions un peu suite à ce sujet? Pour moi, c'est bien mon avis.

Si les misérables partisans du monde forment des chœurs sur les places publiques dans la profonde obscurité de la nuit, en faisant entendre des chants impurs et lascifs qui vont ébranler et séduire toute notre ville, nous n'irions pas, nous, à la rencontre des habitants des cieux, de ces chœurs angéliques qui célèbrent le Roi de l'univers, nous n'irions pas recueillir ces voix heureuses et divines? Quel espoir de pardon aurions-nous? — Mais aussi, me direz-vous, quel moyen de les entendre? — En nous élevant jusqu'aux cieux, sinon par le corps, du moins par l'esprit, en suppléant à la réalité matérielle par la force de la pensée. Le corps est terrestre et pesant, il est forcé de rester sur la terre; mais l'âme est affranchie de cette nécessité, elle se transporte sans peine dans les régions les plus lointaines et les plus élevées; rien ne l'empêche, quand elle veut, d'aller jusqu'aux derniers confins du monde ou de monter dans le ciel, tant sont rapides les ailes intellectuelles que Dieu lui a données. Il ne s'est pas contenté de lui donner ces ailes rapides, il lui a donné de plus des yeux incomparablement plus pénétrants que ceux du corps. En effet, la vue corporelle porte très-loin dans un espace libre; mais qu'elle vienne à rencontrer un obstacle quelconque, la voilà brisée et refoulée, comme l'onde reflue contre un écueil : la vue de l'âme franchit aisément tous les obstacles; ni l'épaisseur des murs, ni la masse des montagnes, ni les corps célestes eux-mêmes ne peuvent l'arrêter. Et cependant, malgré la rapidité de son essor et la pénétration de sa vue, l'âme n'est pas en état par elle-même d'acquérir l'intelligence des choses divines; elle a besoin de quelqu'un qui la conduise par la main. Faisons ici ce qu'on a coutume de faire quand on va visiter les palais des rois. Que fait-on dans cette circonstance? Dès que l'on sait quel est celui qui en garde les clefs, on l'aborde, on lui parle, on le supplie, souvent même on lui donne de l'argent, pour obtenir la faveur qu'on désire. Abordons, nous aussi, quelqu'un de ceux à qui les portes du ciel sont confiées, parlons-lui, supplions-le, et, au lieu d'offrir de l'argent, témoignons une intention droite et pure. A ce prix, il nous prendra par la main et nous conduira partout, il nous montrera, non-seulement les magnificences du palais royal, mais le Roi lui-même assis sur son trône, entouré de ses armées, les chefs se tenant en sa présence, des myriades d'anges et d'archanges; tout nous sera révélé, autant du moins qu'il nous est possible de le voir. Quel est ce guide, quel est celui dont telle est la fonction et que nous voulons maintenant suivre? C'est Isaïe, le plus éloquent des prophètes. Il est donc nécessaire que nous lui parlions. Allons, suivons-le d'un pas grave et modeste, dans le silence du respect. Que personne ne vienne embarrassé dans les sollicitudes du siècle, avec le doute dans l'esprit, avec un cœur apathique; laissons tout cela devant la porte, et alors seulement pénétrons dans l'intérieur; car c'est dans le ciel même que nous entrons, nous abordons un séjour tout rayonnant d'étoiles. Là règne un silence merveilleux, là tout est plein d'inénarrables mystères.

2. Mais écoutez avec la plus vive attention; la lecture du texte sacré nous ouvre le royaume céleste. « Et il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias que je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » *Isa.*, VI, 1. Voyez-vous la parfaite intégrité de ce fidèle serviteur? C'est tout d'un coup qu'il nous conduit au trône royal, sans nous fatiguer d'abord par de longs détours; à peine a-t-il ouvert les portes, qu'il nous met en présence du Roi siégeant sur son trône. « Et les Séraphins se tenaient autour; chacun d'eux avait six ailes; avec deux de ces ailes ils se voilaient la face, avec deux autres les pieds, ils volaient avec les deux dernières, et ils se renvoyaient de l'un à l'autre ce cri d'adoration : Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées. » *Isa.*, VI, 2-3. Il est vraiment saint, puisqu'il daigne révéler à notre nature de si glorieux mystères, et nous faire participer à des choses aussi sublimes. En entendant ce chant, je fus saisi d'horreur et de crainte. Et faut-il s'étonner qu'il en fût ainsi d'un être d'argile et de boue

comme moi, quand les puissances supérieures elles-mêmes sont remplies d'une profonde stupeur? C'est pour cela qu'elles se voilent la face, qu'elles se font de leurs ailes un écran, ne pouvant supporter l'éclat de la gloire divine. — Ce spectacle néanmoins, me dira-t-on, est une sorte d'abaissement; pourquoi donc ne peuvent-elles pas en supporter l'éclat? — Et c'est à moi que vous tenez ce langage? Tenez-le donc à ceux qui scrutent l'incompréhensible et l'infini, à ceux dont la témérité ne connaît pas de bornes. Quoi! les Séraphins ne peuvent pas contempler Dieu, alors même qu'il s'abaisse, et l'homme ose déclarer, l'homme ose même concevoir la pensée qu'il peut voir à découvert et d'une manière complète cette pure substance que n'embrasse pas le regard des chérubins! Cieux, frémissez; terre, sois dans l'épouvante; l'audace dont nous sommes témoins l'emporte sur cette audace. C'est toujours la même impiété : ils adorent la créature comme les anciens l'adoraient; mais ce qu'ils ont maintenant imaginé dans leur délire, nul homme alors n'eût osé le dire ou l'écouter.

Réfutation des Ano-méens.

La nature divine est incompréhensible aux anges eux-mêmes.

Que dites-vous? La vision n'était donc possible que par un acte de condescendance? — C'est la vérité; mais c'était Dieu lui-même qui s'abaissait. Certes, Daniel jouissait d'un grand crédit auprès de Dieu, il n'eut pas néanmoins la force de contempler un ange qui se penchait vers lui, il tomba la face contre terre, quand l'éclat de cette gloire avait dessillé ses yeux. Faut-il s'étonner si les Séraphins éprouvent un sentiment d'effroi et ne peuvent soutenir la vue de la Majesté suprême? Daniel ne diffère pas de l'ange autant que l'ange diffère de Dieu. Ne nous arrêtons pas cependant plus qu'il ne faut sur ces merveilles, de peur de jeter votre esprit dans une sorte de stupeur; revenons au début de cette histoire, afin de vous éclairer par de plus faciles instructions. « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias. » Il importe de chercher d'abord pourquoi le prophète désigne ainsi le temps; car ce n'est pas sans but et sans motif qu'il le désigne. La bouche des prophètes est la bouche même de Dieu; il n'est pas possible qu'elle parle en vain. N'écoutons donc pas à la légère. Ceux qui creusent la terre pour y chercher les métaux ne négligent pas les plus petits fragments; aussitôt qu'ils ont avisé une veine d'or, ils en suivent jusqu'au bout toutes les ramifications : combien plus ne devons-nous pas agir ainsi par rapport aux divines Ecritures? Le travail des mines est néanmoins toujours pénible et souvent infructueux. Les métaux, en effet, ne sont que de la terre, l'or lui-même n'est pas autre chose; et cette ressemblance ou plutôt cette identité de nature trompe les yeux. Cela ne déconcerte pas les hommes, et paraît au contraire stimuler leur ardeur, bien qu'ils sachent à la fin ce qui est terre et ce qui est or.

Il n'en est pas ainsi des Ecritures; elles ne nous présentent pas un or mêlé de terre, elles nous présentent l'or pur. « La parole du Seigneur est une parole chaste, un argent passé au creuset et séparé de tout mélange. » *Psalm.* XI, 7. Pour fouiller dans l'Ecriture, on n'a pas besoin de pénibles efforts; le trésor qu'elle renferme, il suffit de le chercher avec une âme sincère pour le trouver. Regarder avec attention, c'est assez pour s'enrichir; que la porte soit simplement ouverte, et les pierres précieuses scintillent aussitôt à nos yeux. Je ne dis pas ceci au hasard, ce n'est pas une parole vague que je laisse échapper; elle s'adresse à ces ouvriers inintelligents qui, prenant en main les saints Livres, et venant à rencontrer là des dates ou des noms propres, se hâtent de passer à côté, et répondent à ceux qui leur en font le reproche : Ce ne sont que des chiffres ou des noms, ils ne peuvent avoir aucune utilité. — Que dites-vous? C'est Dieu qui parle et vous osez déclarer que la parole est inutile? Un simple titre, si vous le regardez et l'étudiez avec soin, ne vous découvrira-t-il pas de véritables richesses? Mais pourquoi parler des dates, des noms et des titres? Apprenez ce que peut l'addition d'une lettre, et vous ne dédaignerez plus des noms entiers. Notre patriarche Abraham, — car il est le nôtre beaucoup plus que celui des Juifs, — s'appelait d'abord Abram, ce qui signifie voyageur, étranger; ce n'est que plus tard qu'il fut appelé Abraham, quand il devint le père de

toutes les nations : en sorte que l'addition d'une lettre seule constate cette incomparable grandeur donnée au juste. De même que les empereurs donnent à leurs préfets des tablettes d'or comme symbole de l'autorité qu'ils leur transmettent, de même Dieu grave par une lettredans le nom de ce juste l'honneur dont il l'investit.

3. Mais je vous parlerai des noms dans une autre circonstance ; je dois vous dire maintenant l'avantage qui résulte de la connaissance des temps, et combien l'ignorance à cet égard est préjudiciable. Je le démontrerai d'abord par les choses de la vie présente. Les testaments, les contrats de mariage, les obligations de quelque genre qu'elles soient, n'ont aucune valeur, si l'année ne s'y trouve pas inscrite par les noms des consuls : voilà ce qui en fait la force, ce qui supprime les contestations, arrête les procès, réconcilie les ennemis. Aussi ceux qui transcrivent de tels actes ne manquent-ils pas de mettre en tête le nom des consuls de l'année; c'est comme une lumière qu'on place sur un chandelier : cela sert à éclairer tout le reste. Faites disparaître ces mots, vous éteignez la lumière, tout est plongé dans le trouble et l'obscurité. Il n'est pas de transactions entre amis ou ennemis, avec les serviteurs eux-mêmes, les procurateurs et les économes, qui ne présentent cette garantie, qui ne portent la date de l'année, du mois et du jour. Si telle est la valeur de cette date dans les affaires temporelles, cette valeur sera plus grande encore dans ce qui touche au spirituel. C'est là ce qui montre que les prophéties sont des prophéties ; car la prophétie n'est pas autre chose en définitive que l'énonciation des événements futurs. Quand on ignore donc le temps de la prédiction et celui de l'événement, quel est le moyen de démontrer à ceux qui la contestent la puissance de la prophétie ? Tel est l'objet de nos luttes et de nos victoires, lorsqu'il s'agit de démontrer aux Gentils que notre religion est de beaucoup plus ancienne que la leur. C'est encore sur ce point que portent nos arguments contre les Juifs pour le triomphe de la vérité, contre ce peuple malheureux et dégradé que l'ignorance des temps a jeté dans de si déplorables aberrations.

S'il avait écouté le patriarche parlant ainsi : « Un prince ne manquera pas dans Juda, un chef naîtra toujours de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit tout accomplir ; » *Genes.*, XLIX, 10 ; s'il avait de plus observé d'une manière attentive l'époque de l'avénement du Messie, jamais il n'aurait abandonné le Christ pour embrasser le parti de l'antechrist. C'est ce que le Christ lui-même leur avait du reste signifié : « Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne m'avez pas reçu ; qu'un autre vienne en son propre nom, et vous le recevrez. » *Joan.*, V, 43. Voyez-vous quelle étrange aberration est née de l'ignorance des temps ? Ne négligez donc pas d'aussi précieux avantages. De même que les bornes sont établies pour maintenir la distinction des propriétés, de même les dates servent à distinguer les événements, de telle sorte qu'il soit impossible de les confondre : en les séparant ainsi les uns des autres, en les mettant chacun à sa place, elles nous mettent nous-mêmes à l'abri d'une fatale confusion. Par conséquent, il importe que je vous dise qui fut cet Ozias, en quel temps et sur quel peuple il régna, quelle fut la durée de son règne, à quelle époque il mourut. Ou plutôt non, je dois garder le silence ; car ce serait nous lancer dans le vaste océan que nous ouvre l'histoire ; et, pour entreprendre une semblable traversée, on ne doit pas déjà sentir la fatigue, il faut être frais et dispos. C'est pour cela que la mer est semée d'îles et de ports, où le pilote et les matelots, quittant, ceux-ci les rames, celui-là le gouvernail, vont réparer leurs forces. C'est aussi pour cela que des hôtelleries sont disposées le long des routes, afin que les animaux aussi bien que les hommes y trouvent le repos. Ainsi la parole doctrinale est également entrecoupée par des temps de silence, pour que nous ne soyons pas nous-même accablé par la longueur du discours, et que nous n'obsédions pas notre auditoire. Salomon le savait bien lorsqu'il disait : « Il est un temps pour se taire comme il est un temps pour parler. » *Eccli.*, III, 7.

L'orate parle de l'évêque.

Observons donc le temps du silence, afin que notre maître ait le temps de parler. Notre parole à nous est comme un vin qui sort à peine



du pressoir : sa parole à lui est comme un vin vieux, très-vieux, qui réunit les plus précieux avantages, mais qui surtout fortifie les estomacs débiles. Aujourd'hui se réalise la parole de l'Evangile, après le vin médiocre sera présenté le meilleur vin. Et comme le vin dont il est ici question provenait, non de la vigne, mais de la puissance du Christ; ainsi la doctrine que vous allez entendre n'est pas le produit de la pensée humaine, mais bien l'œuvre de la grâce divine. Puisqu'elle va couler avec abondance, recueillons-nous pour l'écouter, et puis gardons-la soigneusement dans notre âme, afin que cette rosée céleste, ne cessant de l'arroser, lui fasse produire des fruits en temps opportun, et reconnaître ainsi la munificence de Dieu. A lui revient toute gloire, tout honneur, ainsi qu'à son Fils unique et à l'Esprit infiniment saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

Sur le second livre des Paralipomènes, où il est dit : « Le cœur d'Ozias s'enfla. » — Sur l'humilité. — L'homme vertueux ne doit pas se livrer à la confiance. — Combien l'arrogance est un grand mal.

1. Béni soit Dieu, et dans notre siècle aussi germent les martyrs, et nous aussi nous avons la consolation de voir des hommes qui meurent pour le Christ, des hommes qui versent un sang pur jusqu'à la dernière goutte, un sang dont l'Eglise est arrosée, terrible aux démons, agréable aux yeux des anges, instrument de salut pour nous. Il nous a été donné de voir des athlètes de la piété dans la lutte, la victoire et le triomphe. Non-seulement nous avons vu, mais encore nous avons reçu les corps de ces athlètes, nous possédons maintenant au milieu de nous ces glorieux vainqueurs. Mais laissons à l'émule des martyrs, à notre commun maître, le soin de vous parler des martyrs; pour nous, nous parlerons aujourd'hui d'Ozias, payant de la sorte une ancienne dette et satisfaisant à d'impatients désirs. Je sais, en effet, je sais très-bien que chacun de vous est dans l'impatience et brûle d'entendre cette histoire. J'ai néanmoins tardé de vous l'exposer, non certes pour prolonger votre peine, mais pour enflammer de plus en plus votre désir et vous rendre plus agréable le banquet auquel je vous convie. Que des hôtes opulents reçoivent des convives déjà rassasiés, ils le peuvent, parce que la délicatesse des mets est capable de réveiller l'appétit; mais la table des pauvres, rien ne peut la rendre attrayante et splendide, si ce n'est la faim de ceux pour qui cette table est dressée.

L'évêque lavien est ppelé par int Jean le aitre com- un des fi- les.

Qui donc est Ozias, quelle était sa famille, sur qui régna-t-il, combien de temps dura son règne, que fit-il de bien ou de mal, quelle fut l'époque de sa mort? C'est à toutes ces questions que nous voulons maintenant répondre, dans la mesure du possible néanmoins, afin de ne pas accabler votre mémoire par une abondance hors de saison : il ne faut pas éteindre la lumière en voulant l'alimenter. Si vous versez peu à peu l'huile dans la lampe, vous donnez à la flamme l'aliment qu'elle doit avoir; vous l'éteignez, au contraire, si vous y versez l'huile tout d'un coup. Ozias était de la race de David, il régna sur les Juifs, et son règne dura cinquante-deux ans; il exerça d'abord le pouvoir d'une manière louable, puis il tomba dans le péché : dépassant dans son ambition les bornes de sa dignité, il empiéta sur les fonctions sacerdotales. L'arrogance est un si grand mal! elle fait que l'homme s'ignore lui-même, elle ruine après beaucoup de travaux le trésor de la vertu. Les autres vices se déchaînent à la faveur de notre négligence; mais celui-là profite même de nos bonnes actions; il n'est rien qui le produise en nous comme la conscience du bien que nous avons fait, à moins que nous ne soyons toujours sur nos gardes. Le Christ savait bien que les bonnes œuvres préparent en quelque sorte la voie à cette passion, et c'est pour cela qu'il disait à ses disciples : « Quand vous aurez accompli tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » *Luc.*, XVII, 10. Quand cette bête cruelle est sur le point de se jeter sur vous, c'est par de telles paroles que vous lui fermerez tout accès. Il ne dit pas : Quand vous aurez tout accompli, vous serez encore des ser-

viteurs inutiles; mais bien : « Dites vous-mêmes : Nous sommes des serviteurs inutiles. » Dites-le, ne craignez pas, je ne juge pas d'après votre jugement. Si vous vous déclarez inutiles, c'est alors que je couronnerai vos services. Il est dit ailleurs dans le même sens : « Avouez le premier vos péchés, et vous serez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. Devant les tribunaux de la terre, après l'accusation et l'aveu du crime vient la mort : au divin tribunal, après l'accusation la couronne. Voilà pourquoi Salomon dit : « Ne vous justifiez pas vous-même en présence du Seigneur. » *Eccli.*, VII, 5.

Ozias n'écouta rien de tout cela ; il envahit le temple pour y brûler l'encens, et ne fut pas même arrêté par l'opposition du prêtre. Que fit Dieu ? Il le marqua de la lèpre au visage, confondant ainsi son impudence et lui montrant que c'était là le tribunal de Dieu, qu'il n'avait pas affaire aux hommes. Voilà pour ce qui concerne Ozias. Reprenons néanmoins cette histoire de plus haut. Vous pourrez mieux comprendre ainsi le but que je me suis proposé en vous disant sommairement d'avance ce qui lui arriva ; et de la sorte, quand vous entendrez l'Ecriture vous raconter ces choses, vous les suivrez avec plus d'attention. Ecoutez donc : « Ozias fit ce qui était juste en présence du Seigneur. » II *Paral.*, XXVI, 4. C'est un témoignage rendu à la grande vertu de ce roi. Il ne se contenta pas de faire le bien, il le fit en présence du Seigneur, et non pour s'attirer les regards des hommes, comme le faisaient chez les Juifs ceux qui sonnaient de la trompette avant de faire l'aumône, ou qui, dans les jours de jeûne, présentaient un visage exténué, ou qui priaient enfin dans les carrefours. Que peut-on concevoir de plus déplorable que de perdre ainsi tout droit à la récompense après avoir subi de pénibles labeurs ?

2. Que faites-vous, ô homme ? Vous devez rendre compte de vos actions à l'un, et vous prenez l'autre pour témoin ? Vous avez celui-là pour juge, et vous choisissez celui-ci pour spectateur ? Voyez les cochers dans le cirque : tout le peuple est assis là haut sur les gradins, ils parcourent toute l'étendue de la lice ; mais c'est quand ils arrivent surtout en face de l'empereur qu'ils s'efforcent de dépasser les chars de leurs concurrents, jugeant que l'œil d'un seul appréciera mieux que ceux de toute cette multitude. Et vous, sachant que le Roi des anges préside à votre course, vous négligez son approbation pour vous rejeter sur celle de vos compagnons de servitude. N'est-ce pas pour cela qu'après des luttes sans nombre vous quittez l'arène sans avoir été couronné, que tant de sueurs demeurent sans récompense quand vous arrivez devant le suprême Agonothète ? Tel ne s'était pas d'abord montré Ozias ; il marchait dans la voie droite en présence du Seigneur. Comment se fit-il donc qu'après avoir ainsi marché il se laissa ébranler et choir ? C'est ce qui me jette moi-même dans la surprise et l'hésitation, bien à tort cependant, puisque enfin il était homme, une chose qui glisse d'elle-même vers le péché, toujours sur la pente du mal. Et ce n'est pas là seulement ce qui fait la difficulté, c'est aussi qu'il nous est ordonné de suivre une voie étroite, ardue, des deux côtés bordée de précipices. Or, quand à la faiblesse de la volonté se joignent les obstacles de la route, les chutes n'ont plus lieu de nous étonner. Comme on voit dans les théâtres ces hommes qui montent et descendent par une corde tendue, s'ils détournent un peu les yeux, perdre l'équilibre, tomber au milieu de l'orchestre et mourir ; ainsi ceux qui marchent par cette voie roulent dans l'abîme dès qu'ils cessent de veiller sur eux. Et combien cette voie n'est-elle pas plus étroite, plus difficile, plus élevée surtout que celle dont je me suis servi pour terme de comparaison, puisqu'elle monte jusqu'au ciel ? Nos pas deviennent donc plus périlleux à mesure que nous approchons du faîte. Quand on est à une grande élévation, on éprouve un frémissement instinctif, il n'est alors qu'un moyen pour éviter la chute, c'est de ne pas regarder en bas, de ne pas porter les yeux vers la terre ; on serait autrement saisi du plus dangereux vertige.

Adresse des saltimbanques du temps de saint Jean Chrysostome

C'est pour ce motif que le Prophète ne cesse de nous crier : « Ne gâtez rien sur le point de finir. » *Psalm.* LVI, 1. Il veut secouer la torpeur de notre âme, et la retenir quand elle serait

sur le point de tomber. Au commencement, nous n'avons pas besoin d'exhortations aussi pressantes. Pourquoi? Parce qu'un homme quelconque, serait-ce le plus négligent de tous, quand il se jette dans une entreprise, déploie d'abord une grande activité, et, dans cette ardeur des commencements, dans la fraîcheur de sa force, il accomplit aisément ce qu'il s'est proposé; mais, lorsque la majeure partie du chemin est faite, que notre ardeur s'allanguit, que nos énergies s'épuisent, que nous sommes au moment de déchoir, voici le Prophète qui se présente heureusement à nous pour nous soutenir avec sa parole: « Ne gâtez rien sur le point de finir. » C'est alors que le diable redouble de violence. Tel que les pirates qui sillonnent la mer ne vont pas attaquer un vaisseau quand il quitte le port, — car à quoi leur servirait de le faire sombrer tandis qu'il est vide encore? — et ne déploient leurs manœuvres pour s'en emparer que lorsqu'il revient avec sa riche cargaison; cet esprit pervers guette surtout les hommes qui ont amassé de grandes richesses, des jeûnes, des prières, des aumônes, toute sorte de vertus: dès qu'il aperçoit notre navire chargé des pierres précieuses de la sagesse et de la piété, il se précipite, il fait irruption sur ce trésor, s'efforçant d'engloutir le vaisseau à l'entrée même du port et de nous y rejeter dans un état de nudité complète. C'est pour cela que le Prophète nous avertit en ces termes: « Ne gâtez rien sur le point de finir. »

Le démon s'attaque surtout aux hommes riches en bonnes œuvres.

Une semblable ruine n'est pas facile à réparer. En effet, « quand un homme est descendu au fond de l'abîme, il n'a plus que le dégoût. » *Prov.*, XVIII, 3. Nous pardonnons sans peine à celui qui tombe au début, parce que nous tenons compte de son inexpérience; mais personne n'a de pitié ni d'excuse pour celui qui tombe après de nombreuses courses, parce que sa chute alors n'est attribuée qu'à son apathie. Le mal ne se borne pas là: de telles chutes sont pour beaucoup un sujet de scandale, et, sous ce rapport encore, on les considère comme indignes de pardon. Le sachant, soyons dociles à la voix du Prophète et ne flétrissons pas notre fin. C'est aussi pour cela qu'Ezéchiel s'écrie: « Si quelqu'un a pratiqué la justice et s'il tombe ensuite dans le mal, on ne se souviendra plus de ses vertus précédentes, il mourra dans son péché. » *Ezech.*, III, 20. Celui-là tremblait aussi pour la fin. Ce n'est pas assez, il corrobore cette leçon par l'exemple du contraire: « Si quelqu'un a péché, et s'il devient ensuite juste en se convertissant, on ne se souviendra plus de ses péchés antérieurs, il vivra dans sa justice. » *Ibid.*, XVIII, 21. Vous voyez encore ici le Prophète plein de sollicitude pour la fin. D'un côté, de peur que le juste, se fiant à sa justice, ne se relâche et ne vienne à périr, il le frappe de crainte par l'idée de la fin; d'un autre côté, pour que le pécheur découragé par la vue de ses chutes ne demeure pas toujours dans le même état, il le ranime en lui présentant l'idée de la fin. — Vous avez beaucoup péché, semble-t-il lui dire, ne perdez pas néanmoins courage; il est un moyen de retour, c'est que la fin ne ressemble pas au commencement. — Il dit également au juste: Vous avec accompli beaucoup de bonnes œuvres, ne vous abandonnez pas à la sécurité; car vous tomberez si jusqu'à la fin vous ne montrez pas le même zèle. — C'est ainsi qu'il prévient la négligence de l'un et le désespoir de l'autre.

3. Ozias ne prêta pas l'oreille à des leçons de ce genre; aussi sa fausse confiance le fit-elle tomber, mais d'une chute terrible et dont il ne devait pas se relever. Toutes les chutes ne nous sont pas également funestes; il en est qui ne comportent qu'un simple reproche, il en est qui méritent les plus graves châtiments. Voilà pourquoi l'Apôtre, s'adressant à ceux qui n'attendaient pas leurs frères pour le commun repas, disait: « En dénonçant ce fait, je ne le loue pas. » I *Cor.*, XI, 17. Ici la faute se renferme dans les limites du blâme et n'est pas autrement punie. Paul ne tient plus le même langage quand il s'agit de la fornication. Que dit-il dans ce cas? « Si quelqu'un viole le temple de Dieu, Dieu le perdra. » *Ibid.*, III, 17. Ce n'est plus un simple reproche, une représentation, c'est le dernier châtiment. Salomon met le même soin à distinguer les péchés; comparant le vol à l'adultère, il s'exprime ainsi: « Il ne faut pas trop

s'étonner si l'on surprend un homme à voler; il vole sous l'impulsion de la faim. Quant à l'adultère, sa folie le conduit à la ruine de son âme. » *Prov.*, VI, 30-32. Ce sont là deux péchés sans doute; mais l'un est bien moindre que l'autre: le pauvre a pour excuse sa pénurie, l'adultère n'a pas un moyen de défense. Me direz-vous qu'il peut se rejeter sur la violence de sa passion? Mais la femme à laquelle il est légitimement uni ne lui permet pas ce subterfuge, elle lui ôte tout espoir de pardon. C'est pour cela précisément que le mariage est établi, pour que l'homme n'ait rien à dire de semblable. N'a-t-il pas une femme qui lui fut donnée pour aide, dont la présence devait calmer ses emportements et l'empêcher de tomber dans le désordre?

De même qu'un pilote est entièrement inexcusable quand il fait naufrage dans le port; de même celui que le mariage met à l'abri de la tentation, et qui cependant porte le déshonneur dans une autre famille ou jette sur une autre femme un regard de concupiscence, ne mérite aucune pitié, ni de la part des hommes ni de la part de Dieu, prétexterait-il mille fois les entraînements de la nature, les séductions du plaisir. Et quel plaisir peut-on trouver parmi tant de craintes, d'angoisses et de dangers, dans la perspective de maux sans nombre, alors qu'on a devant les yeux l'aspect des tribunaux, la colère du juge, le glaive, le bourreau, la prison, l'acheminement au supplice? Le coupable vit dans de continuelles terreurs; il craint tout, les ombres, les murs, les pierres elles-mêmes, comme si elles avaient le pouvoir de parler; il est toujours à observer les autres hommes, à se défier d'eux, des domestiques et des voisins, des amis et des ennemis, de ceux qui savent tout et de ceux qui ne savent rien. Mais que tout cela disparaisse, si vous le voulez, que personne ne connaisse les attentats qu'il a commis, si ce n'est lui-même et la femme outragée, comment supportera-t-il les accusations de sa propre conscience, de ce témoin implacable qu'il traîne partout avec lui? On ne peut pas se dérober à soi-même, on ne se dérobe pas davantage à ce jugement intérieur. C'est un tribunal qu'on ne corrompt pas avec des richesses, qui ne se laisse pas séduire par la flatterie; il est divin, Dieu lui-même l'a dressé dans nos âmes. En vérité, « l'adultère par son défaut de raison cause la ruine de son âme. » *Prov.*, VI, 32. Cela ne veut pas dire que le voleur soit à l'abri du châtiment; mais son châtiment n'est pas aussi grave.

Une comparaison par opposition ne rejette pas dans les extrêmes les deux objets comparés; chacun reste à sa place, on voit seulement de combien l'un l'emporte sur l'autre. Peut-être ne comprenez-vous pas ce que je dis; je suis donc obligé de vous l'expliquer d'une manière plus claire. Le mariage est une chose bonne, pas aussi bonne toutefois que la virginité; de ce que la virginité est meilleure, il ne s'ensuit pas que le mariage soit un mal; c'est un bien moindre, mais toujours un bien. Appliquons ici ce même raisonnement. Le vol est un mal, sans être un aussi grand mal que l'adultère; c'est un mal moindre, voilà tout. Avez-vous saisi la différence des péchés? Considérons maintenant la grandeur du péché dont ce roi se rendit coupable. « Son cœur s'enfla, » dit l'Ecriture. II *Paral.*, XXVI, 16. Terrible maladie; car c'est l'orgueil poussé jusqu'à la démence, l'orgueil, source de tous les maux. Laissez-moi vous exposer sommairement le danger de cette maladie. Les autres péchés s'attachent uniquement à notre nature, tandis que l'orgueil a précipité du ciel les Vertus incorporelles; car le diable n'était pas diable à l'origine, il l'est devenu par orgueil. Je pourrais bien invoquer le témoignage d'Isaïe qui le fait ainsi parler: « Je m'élèverai dans le ciel, et je serai semblable au Très-Haut. » *Isa.*, XIV, 14. Mais ceux qui n'admettent pas aisément le langage allégorique, s'inscriront en faux contre ce témoignage. Invoquons donc celui de Paul, afin que personne n'y puisse contredire. Comment s'exprime Paul écrivant à Timothée? Il ne veut pas qu'un homme récemment investi du ministère de la prédication soit appelé tout à coup aux sublimes fonctions de l'épiscopat; voici ses paroles: « Ne choisissez pas un néophyte, de peur que, subjugué par l'orgueil, il ne tombe sous le jugement et dans les lacets du diable; » I *Tim.*, III, 6; de peur que, commettant le même péché

que le tentateur, il n'encoure aussi la même peine.

4. Ce n'est pas de là seulement que jaillit la lumière ; elle se dégage encore du conseil que donna cet esprit pervers au premier de tous les hommes. Comme il entre dans la nature des bons d'exhorter les autres à ce qui les a rendus tels, il entre aussi dans la nature des méchants d'entraîner également les autres à ce qui les a faits méchants. C'est un trait distinctif de la perversité, de regarder comme un adoucissement à sa peine le malheur d'autrui. Quel est donc le conseil que donna le diable à notre premier père? Il jeta dans son esprit des pensées au-dessus de la nature humaine, l'espoir d'égaler Dieu. — Si cette prétention m'a chassé du ciel, se disait-il à lui-même, à plus forte raison le chassera-t-elle du paradis. — C'est pour cela que Salomon a dit : « Dieu résiste aux superbes. » *Prov.*, III, 34. Il ne s'est pas contenté de dire : Dieu rejette les superbes, les abandonne, les prive de son secours; non : « Il leur résiste, » il lutte contre eux ; ce qu'il ne faut pas entendre d'une bataille véritable, d'un combat réel, puisqu'il n'est rien de plus faible que le superbe. L'homme frappé de cécité est par là même incapable de se défendre contre qui que ce soit; et tel est le superbe : « il ne voit pas le Seigneur; c'est même là, selon l'Ecriture, le commencement de l'orgueil; » et tout homme a facilement raison de lui du moment où il ne possède plus cette lumière. Du reste, serait-il aussi fort qu'il est faible, Dieu n'a pas besoin de déployer une armée pour le vaincre ; il a suffi de sa seule volonté pour créer toute chose, combien plus facilement cette même volonté ne fera-t-elle pas disparaître les superbes? — Mais alors, me direz-vous peut-être, pourquoi Dieu lutte-t-il avec eux? — C'est une expression qui nous montre à quel point il les déteste.

Les méchants regardent le malheur d'autrui comme un adoucissement à leurs peines.

Ce que nous avons déjà dit prouve assez que l'orgueil est une maladie funeste ; on pourrait encore le démontrer de plusieurs autres manières. Considérez, par exemple, la source de ce mal, et votre conviction n'en deviendra que plus ferme. C'est l'usage de l'Ecriture, quand elle doit accuser quelqu'un, de ne pas se borner à dire le mal qu'il a commis, et de remonter de plus à la cause de ce mal. Elle agit ainsi afin de rendre plus prudents ceux qui sont en santé et de les tenir en garde contre de pareils maux. Ainsi font les médecins quand ils sont appelés auprès des malades : ils remontent aux causes pour mieux combattre la maladie ; car celui qui se borne à retrancher les rameaux, en laissant subsister la racine, fait un travail superflu. Où donc l'Ecriture parle-t-elle de la cause en même temps que du péché? Dans les reproches qu'elle adresse aux hommes qui vivaient avant le déluge, à raison de leurs impuretés ; et voici comment elle signale la cause du désordre : « Lorsque les enfants de Dieu eurent vu que les filles des hommes étaient belles, ils les prirent pour leurs femmes. » *Gen.*, VI, 2. Mais quoi, faut-il donc voir dans la beauté la cause du péché? Non certes; elle est l'œuvre de la sagesse divine, et l'œuvre de Dieu ne saurait jamais être une cause de perversion. Est-ce la vue de cette beauté qui fut la cause du péché? Pas même, puisqu'elle est également dans la nature. Quoi donc? La concupiscence dont le regard est accompagné ; car cela provient d'une volonté dépravée. Aussi le Sage nous donne-t-il cette leçon : « N'examinez pas une beauté qui vous est étrangère. » *Eccli.*, IX, 8. Il ne nous défend pas de voir, puisqu'il arrive souvent qu'on voit sans intention ; il nous défend d'examiner, de regarder avec une attention soutenue, avec une curiosité dangereuse ; ce qui part déjà d'une âme où dominent la concupiscence et la corruption.

Mais quel dommage peut-il en résulter? me demandera-t-on peut-être. — « De là naît l'amour, répond le Sage, qui s'allume comme le feu. » *Ibid.*, 9. De même que le feu, quand il tombe sur la paille ou le foin, s'enflamme avec promptitude et lance une vive clarté; de même le feu de la concupiscence, qui vit en nous, dès qu'il est tombé par les yeux sur une forme gracieuse et séduisante, devient dans l'âme un terrible incendie. Détournez donc votre pensée d'un plaisir éphémère, de l'agréable sensation que la vue produit, et considérez l'incessante



douleur que produit la concupiscence. La volupté disparaît aussitôt qu'elle nous a frappés; mais la blessure faite ne disparaît pas, elle reste et cause la mort. La biche percée d'un trait mortel a beau se dérober aux mains des chasseurs, sa perte n'en est pas moins assurée : ainsi l'âme blessée par un funeste regard, atteinte du trait de la concupiscence, a beau rejeter ce trait, elle emporte avec elle un principe de corruption et de mort; elle voit son ennemi partout; il la poursuit sans relâche.

Revenons cependant à notre sujet, il ne faut pas que nous interrompions la marche du discours par d'aussi longues digressions. L'Ecriture, ai-je dit, a coutume de nous montrer les causes en même temps que le péché. Ecoutez comment elle parle ici d'Ozias. Elle ne se borne pas à nous dire que son cœur s'enfla d'orgueil, elle nous dit encore pour quelle cause. Et d'où venait cet orgueil? « Comme il était puissant, dit le prophète, son cœur s'enfla. » Il ne sut pas porter le fardeau de sa puissance. Ainsi que les excès de la table engendrent l'inflammation, et que l'inflammation donne la fièvre, qui peut à son tour produire la mort; ainsi les grandeurs humaines venant à s'accumuler produisent les aberrations de l'orgueil. Ce que l'enflure est au corps, l'orgueil l'est à l'âme; et de l'orgueil naissent des appétits désordonnés qui conduisent l'homme à sa perte.

5. Ce n'est pas sans motif que je me suis étendu sur ce sujet; j'ai voulu vous apprendre que vous ne devez pas juger dignes d'envie ni proclamer heureux ceux qui gouvernent les peuples, puisqu'ils sont sur un terrain si glissant; et que vous ne devez pas non plus regarder comme malheureux ceux qui vivent dans l'indigence et l'affliction, sachant que c'est là ce qui fait leur sécurité. Voilà pourquoi le prophète s'écrie : « Il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié. » *Psalm.* CXVIII, 71. Voyez à quel point est dangereuse une position éminente. « Son cœur s'enfla jusqu'à la corruption, » ajoute le texte sacré. Que signifie cette dernière parole? Jusqu'à concevoir des pensées perverses, qui ne pénètrent jamais dans notre âme si nous veillons avec soin à leur en défendre l'accès. La négligence, au contraire, les fait naître et se développer en nous; c'est au début qu'il faut les étouffer et les détruire. Elles germent et donnent leur fruit, elles vont jusqu'à la mauvaise action, elles finissent par gâter tout ce qu'il y a de sain dans notre âme, lorsqu'elles nous trouvent plongés dans l'apathie. Voici donc la portée de cette expression : « Son cœur s'enfla : » L'orgueil n'y resta pas renfermé, moins encore y fut-il détruit; il éclata dans les œuvres et ruina complètement la vertu de ce roi. C'est donc une chose heureuse de n'admettre en aucune façon la mauvaise pensée, selon ce que le prophète dit de lui-même : « Seigneur, mon cœur ne s'est pas enflé. » *Psalm.* CXXX, 1. Il ne dit pas : Mon cœur s'est enflé, mais je l'ai comprimé; non, il dit : « Mon cœur ne s'est pas enflé, » pas même un instant, j'ai tenu mon âme toujours inaccessible à l'iniquité. — Voilà une vraie béatitude. Une chose qui vient immédiatement après, c'est de repousser avec promptitude les mauvaises pensées qui se sont introduites déjà, de ne pas leur permettre de séjourner en nous et de nous soumettre à leur funeste empire. Si notre faiblesse est allée jusque là, la bonté de Dieu pour l'homme ne permet pas même alors qu'elle soit sans remède; ils sont nombreux, au contraire, les remèdes préparés pour de telles blessures par cette infinie bonté.

Mais hâtons-nous de mettre fin à ce discours, de peur que nous ne tombions dans l'inconvénient contre lequel nous nous sommes d'abord mis en garde, celui de fatiguer et d'accabler votre mémoire. Il importe de résumer en peu de mots ce que nous avons dit. Ainsi font les mères quand elles mettent dans la tunique de leurs petits enfants des fruits, des gâteaux ou d'autres friandises : de peur que quelque chose ne vienne à tomber par l'incurie naturelle à cet âge, elles ramènent et rattachent avec soin les pans de cet habit. Nous aurons suivi cet exemple, en réduisant notre long discours pour qu'il vous soit plus facile d'en garder le souvenir. Vous l'avez entendu, nous ne devons rien faire par ostentation; la négligence est un grand mal, tellement grand, qu'il prépare la

chute de ceux-là mêmes qui marchaient avec courage dans la bonne voie. Vous avez également compris quel est le zèle que nous avons à montrer, surtout vers la fin de notre vie ; que les péchés commis ne doivent pas détruire en nous la confiance, quand nous avons changé de conduite ; que les vertus pratiquées ne doivent pas nous inspirer la sécurité si nous tombons dans la négligence. Nous vous avons fait comprendre la différence des péchés, le danger auquel on s'expose en arrêtant ses regards sur la beauté corporelle, les fatales conséquences qui peuvent en résulter. Vous n'avez pas oublié ce que nous avons dit de l'orgueil et des pensées mauvaises.

Emportons avec nous ce trésor en rentrant dans nos demeures; ou plutôt, sans en rien perdre, recueillons de plus l'exhortation tout autrement parfaite de notre excellent maître. Ce qui vient de nous, de quelque nature que ce soit, porte toujours un caractère de jeunesse : ce qui vient de lui, sans compter les autres avantages, est marqué au coin de cette prudence que donnent les années. Notre parole est comme un torrent qui roule avec bruit : son discours est comme la source abondante d'où sort un fleuve paisible et majestueux ; c'est une huile qui coule plutôt qu'une eau qui se précipite. Recevons ces flots purs, afin qu'ils deviennent en nous cette fontaine qui rejaillit dans la vie éternelle. Puissions-nous tous obtenir cette vie par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, honneur, puissance, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, principe de tout bien, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

Sur cette même parole du prophète Isaïe : « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias, que je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » — Eloge de la ville d'Antioche. Contre ceux qui prohibent le mariage, divine démonstration.

1. Devant nous se déroule aujourd'hui un magnifique théâtre, une splendide assemblée. Quelle en est la cause? La semence fut répandue hier, c'est aujourd'hui la moisson. Oui, nous moissonnons au lendemain de la semence. Nous ne cultivons pas, nous, une terre inanimée, qui ne porte que lentement ses fruits; nous cultivons des âmes raisonnables : ce n'est pas ici la nature avec ses lenteurs, c'est la grâce avec sa merveilleuse soudaineté. Notre auditoire est complet et en bon ordre, notre peuple brûle d'entendre les divins enseignements. Appelés hier, vous voilà couronnés aujourd'hui. Aussi répandons-nous avec bonheur la semence, parce que nous voyons un champ pur, nulle part les épines qui étouffent, ni le grand chemin où la semence est foulée, ni la pierre stérile, mais une terre grasse et profonde, qui se couvre d'épis en même temps qu'elle est ensemencée. Je le répète sans cesse, et je ne cesserai de le répéter. La gloire de notre ville, ce n'est pas d'avoir un sénat, des consuls par lesquels nous comptons les années, des statues nombreuses, un commerce florissant, une position admirable, mais bien un peuple qui ne peut se rassasier d'entendre la parole sainte, des sanctuaires toujours pleins : son bonheur est que l'Eglise ouvre chaque jour les inépuisables trésors de sa doctrine, sans pouvoir satisfaire l'avidité de ses enfants. La grandeur d'une ville ne consiste pas dans ses édifices, elle repose sur les sentiments des citoyens. Ne me parlez pas des vastes proportions de la cité romaine; montrez-moi plutôt un peuple zélé pour la doctrine du salut. Sodome avait des tours splendides, tandis que Abraham habitait un pauvre réduit; et cependant les anges laissèrent là Sodome et vinrent s'abriter sous la tente isolée; ils n'allaient pas à la recherche des magnifiques palais, ils allaient partout demandant une âme vertueuse et belle. C'est ainsi que plus tard le désert possédait Jean, et la ville Hérode ; la ville dès lors était un moins glorieux séjour que le désert.

Que veux-je dire après tout? Que la prophétie ne dépend pas des édifices; et j'insiste sur ce point, pour que nous n'admirions jamais une ville où règne la dissolution. Que me parlez-vous de riches constructions et de colonnes? Tout cela s'écroule avec la vie présente. Entrez



dans l'Eglise et vous verrez la noblesse de la cité. Entrez, voyez les pauvres restant là du milieu de la nuit jusqu'au jour, voyez les pieuses veilles confondant le jour et la nuit, bravant à toute heure la tyrannie du sommeil et les impérieuses sollicitations de l'indigence. C'est ici la grande ville, la métropole de l'univers. Que d'évêques, que de docteurs sont venus ici et se sont retirés instruits par le peuple, s'efforçant d'implanter en eux-mêmes cette loi dont ils avaient vu les heureux effets! Si vous étalez à nos yeux les dignités et l'opulence, c'est par les feuilles que vous me faites l'éloge de l'arbre, et non par les fruits. Je tiens ce langage, non pour vous flatter, mais pour rendre témoignage à votre vertu. Je suis heureux par vous, vous êtes heureux par vous-mêmes. « Heureux celui qui parle à l'oreille de ses auditeurs. » *Eccle.*, XXV, 12. Voilà d'où vient mon bonheur. « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice. » *Matth.*, V, 6. Voilà comment vous êtes heureux par vous-mêmes. Heureux l'homme plein d'amour pour les divins enseignements. C'est ce qui vous distingue de la brute. Ce n'est pas le corps, en effet, ni le manger ni le boire, ce n'est pas la manière dont nous subsistons et vivons qui nous en distingue; car tout cela nous est commun avec les bêtes. Qu'est-ce donc qui fait de l'homme un être à part? La raison ou la parole; et voilà pourquoi le même mot exprime ces deux choses indifféremment. L'âme a son aliment propre, tout comme le corps : celui-ci vit de pain, celle-là vit de parole. Si vous aperceviez un homme qui mangeât des pierres, est-ce que vous consentiriez à l'appeler un homme? De même, si vous rencontrez un homme à qui la parole ne serve plus d'aliment et qui vive en dehors de la raison, vous serez en droit de dire: Celui-là n'a plus même l'air humain. Et dans le fait, la noblesse de notre nature se manifeste par l'éducation.

Puisque cette enceinte est remplie, et que la mer naguère agitée se trouve maintenant calme et tranquille, allons, détachons notre vaisseau, déployons les voiles, ou bien donnons l'essor à la parole; au lieu du zéphyr, appelons à nous le souffle de la grâce divine; que la croix nous serve de timon et de gouvernail. Il y a cette différence néanmoins que les eaux de la mer sont amères, tandis que nous avons ici une eau vive : là des animaux privés de raison, ici des hommes raisonnables; là ceux qui de la mer dirigent leur course vers la terre, ici ceux qui de la terre tendent vers les cieux; d'un côté, la force des vaisseaux, et de l'autre celle des entretiens spirituels; aux bancs du navire correspondent les siéges de l'enceinte sacrée; à la voile répond la parole; au souffle du zéphyr la présence de l'Esprit saint : là le pilote est un homme, ici le pilote est le Christ. Voilà pourquoi notre navire peut bien être ballotté par la tempête, mais non être englouti. Nous eussions navigué par une mer tranquille si notre pilote l'eût voulu; s'il a préféré la tourmente, c'est pour faire éclater le courage des passagers et sa propre sagesse.

2. Que les Juifs et les Gentils sachent les œuvres que nous avons accomplies, qu'ils voient la prééminence de l'Eglise. Que d'ennemis l'ont attaquée sans jamais pouvoir la vaincre! Que de tyrans, que de chefs d'armée, que d'empereurs, César Auguste, Tibère, Caïus, Claude, Néron! Que d'hommes puissants par la parole ou par les dignités l'ont assaillie dans son berceau, et n'ont pu venir à bout de son existence! Loin de là; ses adversaires sont plongés dans la nuit de l'oubli, et l'Eglise au milieu de tant d'attaques a grandi jusqu'au ciel. Ne considérez pas, je vous prie, que l'Eglise est établie sur la terre; songez plutôt que le ciel est son séjour. Comment le prouver ? Les faits mêmes le démontrent. Onze disciples sont en butte à la rage de l'univers entier; ils remportent néanmoins la victoire, et les assaillants sont renversés : les brebis ont triomphé des loups. N'avez-vous pas vu le pasteur envoyer les brebis au milieu des loups afin qu'elles ne puissent pas même se sauver par la fuite? Quel est le pasteur qui s'est ainsi conduit? C'est le Christ, et son but était de vous montrer que ces choses n'arrivaient pas selon leur cours naturel, qu'elles étaient supérieures à l'ordre de la nature. L'Eglise a de plus solides fondements que le ciel même. Peut-être le Grec m'accusera-t-il ici

d'outrecuidance; mais qu'il écoute la preuve de mon assertion, et la force de la vérité lui sera manifestée, il saura qu'il serait plus facile d'éteindre le soleil que de ruiner l'Eglise. Qui l'a dit? Le fondateur même de l'Eglise : « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas. » *Matth.*, XXIV, 35. Non content de le dire, il l'a réalisé. Mais pourquoi a-t-il fait l'Eglise plus inébranlable que le ciel? C'est que le ciel est moins précieux que l'Eglise. Pourquoi le ciel? Pour l'Eglise, et non l'Eglise pour le ciel. Oui, le ciel est pour l'homme et non l'homme pour le ciel. Le Christ lui-même a rendu cette proposition évidente; car ce n'est pas un corps céleste qu'il a pris.

Il serait plus facile d'éteindre le soleil que de ruiner l'Eglise.

Gardons-nous cependant de trop nous étendre sur ce préambule, de peur de nous retirer encore aujourd'hui sans avoir soldé notre dette; et vous savez combien nous vous avons promis hier : nous voulons nous acquitter. Si nous avons retardé, c'est par égard pour les absents. Puisqu'ils ont maintenant accompli leur devoir, et que par leur présence ils ont dressé devant nous une table magnifique, courage, à nous de la charger de mets; et ces mets ne sont pas gâtés, quoiqu'ils soient réservés de la veille : de tels mets ne se gâtent pas. Pour quelle raison? Parce que ce ne sont pas des viandes matérielles et sujettes dès lors à la corruption, mais bien des enseignements qui ne se flétrissent jamais. Les viandes se corrompent à cause de leur nature corporelle, tandis que la vérité répand une odeur plus suave à mesure qu'elle vieillit. Qu'avons-nous donc dit hier? Le repas dont nous avons été favorisés sera sans préjudice pour ceux qui n'étaient pas là. « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias que je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » *Isa.*, VI, 1. Qui parle ainsi? Isaïe, cet homme auquel il fut donné de voir les Séraphins, qui fut engagé dans les liens du mariage, et n'éteignit pas néanmoins le céleste flambeau. Vous avez remarqué le prophète, et vous l'avez entendu. « Sors, et avec toi Jasub ton fils. » *Isa.*, VII, 3. C'est encore une chose qu'il ne faut pas négliger en passant. — Sors avec ton fils. — Il avait donc un fils, le prophète? Et, par conséquent, il était marié; ce qui vous montre déjà que le mariage n'est pas blâmable, que la fornication seule l'est. Dans nos entretiens, il nous arrivera de dire à quelqu'un de ces hommes : Pourquoi ne suivez-vous pas le droit chemin et ne menez-vous pas une vie régulière? — Comment le pourrais-je, nous répond-il, à moins de me séparer de ma femme, de m'éloigner de mes enfants, de renoncer aux affaires? — Pourquoi? Est-ce que le mariage est un obstacle au bien? La femme vous a été donnée comme un secours et non comme un piége.

Le prophète avait bien une femme, et cela n'empêchait pas l'Esprit saint de lui prodiguer sa grâce et de lui continuer le don de prophétie. Moïse avait une femme, et cependant il faisait jaillir l'eau du rocher, changeait l'atmosphère, conversait avec Dieu, suspendait les coups de sa colère. Abraham était marié, et il devint le père de plusieurs nations, le père même de l'Eglise; il eut un fils, Isaac, ce qui fut l'occasion pour lui d'accomplir de grandes œuvres. N'allait-il pas immoler son enfant, le fruit de son mariage? N'était-il pas en même temps père et l'ami de Dieu? Ne vit-il pas un prêtre sortir tout à coup de ses entrailles, le sacerdoce uni à la paternité, la piété triomphant de la nature, les sentiments les plus impérieux foulés aux pieds et la foi poursuivant son œuvre, le père abdiquant et l'ami de Dieu couronné? N'est-il donc pas vrai qu'on peut aimer à la fois son enfant et Dieu? Pourquoi voir un obstacle dans le mariage? Qu'était la mère des Macchabées? N'était-elle pas mariée? N'adjoignit-elle pas ses sept enfants aux chœurs des saints? Ne les vit-elle pas expirer dans les tourments du martyre, se tenant là inébranlable comme une montagne? N'était-elle pas dans chacun de ses enfants, souffrant le martyre avec eux, mère des martyrs, sept fois martyre? Elle recevait tous les coups dont ils étaient frappés. Et ne pensez pas qu'elle les reçut sans douleur; elle était mère, et la nature sentait vivement les atteintes qu'elle avait à subir; mais cette femme ne fut pas vaincue. Terrible était la tourmente; la mer connaît cependant un frein dans sa fureur : c'est ainsi que la nature bouleversée se

trouvait soutenue par la crainte de Dieu. Comment avait-elle oint ses athlètes? Comment les avait-elle élevés? Comment offrit-elle au Seigneur sept temples, sept statues d'or, plus précieuses même que l'or?

3. Que l'or, en effet, ne puisse pas être comparé avec l'âme d'un martyr, écoutez avec attention, et je vais vous le démontrer. Le tyran était là, puis il s'éloignait vaincu par une femme. Il avait les armes pour lui, mais elle en triomphait par son courage : il allumait le brasier, elle entretenait dans son cœur la pure flamme de la vertu : il disposait d'une puissante armée, elle avait les yeux fixés sur les anges. Ici-bas elle voyait le tyran, mais sa pensée se portait vers Celui qui règne là-haut : ici-bas les tortures, et les palmes là-haut : dans le présent elle voyait la souffrance, et dans l'avenir elle apercevait la bienheureuse immortalité. Telle était l'inspiration de Paul lorsqu'il disait : « Nous ne contemplons pas les choses visibles, mais bien celles qui ne se voient pas. » II *Cor.*, IV, 18. Quel obstacle naissait donc du mariage? Et Pierre, ce fondement de l'Eglise, cet homme fou d'amour pour le Christ, cet ignorant dans l'art de bien dire qui confondait les rhéteurs, ce barbare sans instruction qui fermait la bouche des philosophes, qui déchirait comme une toile d'araignée le savant tissu de la sagesse grecque, qui parcourait l'univers entier, qui jetait ses filets dans la mer et pêchait le monde, n'avait-il pas été marié? Oui, certes. Ecoutez l'Evangéliste qui vous l'apprend. En quels termes? « Jésus se rendit auprès de la belle-mère de Pierre, laquelle avait la fièvre. » *Marc.*, I, 30. L'existence de la belle-mère montre assez que l'apôtre était engagé dans les liens du mariage. Et Philippe, n'avait-il pas quatre filles? Cela prouve également qu'il était marié.

Pour ce qui regarde le Christ lui-même, il est vrai qu'il était né d'une vierge; mais il parut à des noces, il fit même son présent : « Ils n'avaient pas de vin, » dit l'historien sacré, *Joan.*, II, 3, et le Sauveur changea l'eau en vin, honorant ainsi le mariage par la présence de la virginité, consacrant cette union par sa munificence. Il voulait par là vous inspirer le respect du mariage et l'horreur de la fornication. Pour moi, je vous garantis le salut, bien que vous ayez une femme, pourvu que vous veilliez sur vous-même. Si la femme est vertueuse, elle vous sera d'un grand secours; et si elle ne l'est pas, à vous de la rendre telle. N'a-t-on pas vu des femmes bonnes et des femmes mauvaises? Quelle excuse pouvez-vous donc faire valoir? Qu'était la femme de Job? Au contraire, quelle vertu dans Sara! Je placerai néanmoins sous vos yeux la femme folle et perverse, pour vous montrer qu'elle ne put faire aucun mal à cet homme. Elle déploya contre lui toute sa perversité, elle lui suggéra le blasphème. Qu'arriva-t-il, cependant? Ebranla-t-elle cette tour? brisa-t-elle le diamant? renversa-t-elle le roc? eut-elle raison de l'athlète? fit-elle sombrer l'esquif? déracina-t-elle le chêne? Nullement : plus elle cherchait à l'abattre, plus la tour s'affermissait; cette femme soulevait les flots, et, loin de faire naufrage, le navire poursuivait heureusement sa course; l'arbre était dépouillé de ses fruits et de ses feuilles, tandis qu'il demeurait inébranlable sur ses racines. Je parle ainsi pour qu'on ne prétexte pas la méchanceté d'une femme. Est-elle réellement mauvaise? je vous l'ai dit, rendez-la bonne. — Elle m'a fait perdre le paradis, me direz-vous peut-être. — Oui, mais c'est elle qui vous introduit au ciel. La nature est la même, malgré la différence des dispositions. — Vous ne nierez pas la méchanceté de la femme de Job. — Ni vous, la vertu de Suzanne. — L'Egyptienne n'était-elle pas une impudique? — Sans doute; mais songez à la modestie de Sara. Ne vous bornez pas à considérer l'une, voyez aussi l'autre. Parmi les hommes, il en est également de bons et de mauvais. Joseph était sage, les vieillards étaient corrompus. En toute chose la vertu se distingue du vice; et cette distinction vient de la volonté, non de la nature. Ne m'opposez donc pas de vaines excuses.

Il faut corriger et supporter la perversité de sa femme.

Hâtons-nous toutefois d'acquitter notre dette. « Or il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias. » Je dois vous dire pour quelle raison le Prophète signale cette circonstance. Hier déjà nous cherchions pourquoi tous les prophètes, sans excepter Isaïe, ayant la coutume de dater



leurs prophéties par la vie des rois, celui-ci prend la date de la mort, et dit : A la mort d'Ozias, au dieu de dire : Dans les jours d'Ozias. Je veux aujourd'hui résoudre cette question. Il est vrai que la chaleur est accablante; mais la parole est une rosée céleste qui triomphe de la chaleur : le corps fléchit et succombe; mais l'âme est pleine de vigueur et de joie. Ne me parlez pas de votre malaise et de vos sueurs; si le corps sue, l'âme est rafraîchie. Les trois enfants qui étaient dans la fournaise n'en éprouvèrent aucun mal, la flamme leur fut une rosée. Quand vous pensez à la sueur, n'oubliez pas la récompense et la palme. Le pêcheur de perles n'ose affronter la profondeur des eaux que dans l'espoir d'obtenir ces pierreries, objet de tant de guerres. Ce n'est pas à la matière que je fais le procès, c'est à la cupidité des hommes. Et vous, dans le but d'acquérir un trésor impérissable, ou bien de planter la vigne spirituelle, vous reculeriez devant la chaleur et la fatigue? Ne voyez-vous pas ceux qui sont assis sur les gradins du théâtre? Ils sont inondés de sueur, ils reçoivent les rayons du soleil sur leur tête nue, et cela pour devenir les jouets de la mort, les esclaves d'une courtisane. Ils ne repoussent pas des labeurs qui les tuent, et vous failliriez sous un travail qui vous sauve? Vous êtes athlète, vous êtes soldat. Qui donc était cet Ozias dont le prophète parle, et pourquoi sa mort est-elle mentionnée? Cet Ozias était roi, un homme juste qui s'était distingué par un grand nombre de bonnes œuvres; et puis il vint échouer dans l'orgueil, dans l'orgueil, le père de tous les maux, la source de tous les troubles, dans cette arrogance insensée qui précipita le diable au fond des abîmes. Rien de pire que cette passion; c'est pour cela que nous avons consacré tout notre discours d'hier à la déraciner de vos âmes, pour y constituer l'humilité.

L'orgueil est un grand mal

4. Que je vous dise ce qu'il y a de beau dans l'humilité, de funeste dans l'orgueil. Un pécheur l'emporte sur un juste, le Publicain sur le Pharisien; les paroles pèsent plus que les actes. Comment des paroles? Le Publicain dit : « Mon Dieu, avez pitié de moi, qui suis un pécheur. » Le Pharisien avait dit : « Je ne suis pas comme le reste des hommes, » un voleur, un avare. Quoi donc? « Je jeûne deux fois dans la semaine, je donne la dîme de mes biens. » *Luc.*, XVIII, 11-13. Le Pharisien exhibait des œuvres de justice? le Publicain prononçait des paroles de charité; et les paroles triomphaient des œuvres : le riche trésor s'évanouissait et l'extrême indigence se changeait en richesse. Deux vaisseaux étaient venus avec leurs charges respectives, l'un et l'autre étaient entrés dans le port; mais l'un y trouvait la sécurité, tandis que l'autre y faisait naufrage, pour vous bien apprendre à quel point l'orgueil est fatal. Etes-vous juste? ne rabaissez pas votre frère. Avez-vous une abondante moisson de vertus? n'insultez pas à votre prochain et gardez-vous de faire votre éloge. Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier. Redoublez d'attention, mon bien-aimé, saisissez bien cette doctrine. L'orgueil est plus à craindre pour le juste que pour le pécheur. Voilà ce que je disais hier, voilà ce que je répète aujourd'hui en faveur de ceux qui étaient absents; car le pécheur n'a qu'à consulter sa conscience pour avoir des sentiments d'humilité, et le juste s'exalte à la vue de ses bonnes œuvres. Les navigateurs dont le vaisseau n'a pas de cargaison, ne craignent pas d'être attaqués par les pirates, par la raison que ceux-ci ne cherchent pas à faire périr un vaisseau vide : quand le navire est chargé, on craint la rencontre des pirates, dont l'audace est excitée par la présence de l'or, de l'argent ou des pierres précieuses. Le diable n'attaque pas volontiers le pécheur; c'est au juste qu'il s'en prend, attiré qu'il est par une riche proie.

Comme l'orgueil provient aussi des embûches du diable, force nous est de veiller. Plus vous êtes grand, je le répète, plus vous devez vous humilier; plus vous avez gravi de hautes cimes, plus vous devez vous tenir en garde pour ne pas tomber. De là cette parole du Seigneur : « Quand vous aurez accompli tout ce qui vous est ordonné, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » *Luc.*, XVII, 10. Pourquoi concevoir de superbes pensées, alors que vous êtes homme, ayant la même origine que la terre, la même nature que la cendre, vers laquelle vous incli-

nez de plus par l'intelligence, le cœur et la conduite? Riche aujourd'hui, pauvre demain; aujourd'hui bien portant, demain malade; aujourd'hui dans la joie, demain dans la tristesse; aujourd'hui dans la gloire, demain dans le déshonneur ; jeune aujourd'hui, vieux demain. Est-il rien de consistant dans les choses humaines, et ne retracent-elles pas dans leur mouvement le cours rapide d'un fleuve? A peine ont-elles paru, qu'elles nous abandonnent, plus fugitives que l'ombre. Pourquoi donc vous enorgueillir, ô homme, fumée légère et vanité? « L'homme est devenu semblable à la vanité, dit le Prophète... Ses jours sont comme l'herbe. L'herbe s'est desséchée et la fleur est tombée. » *Psalm.* CXLIII, 4; CII, 15; *Isa.*, XL, 8.

Si je parle ainsi, ce n'est pas pour mépriser la substance, c'est pour réprimer les folles prétentions. En réalité, c'est une grande chose que l'homme; il est digne de tout honneur, celui qui fait le bien. Mais voilà que cet Ozias, dont le front était ceint du diadème, s'enorgueillit un jour de sa propre justice, et, l'esprit obsédé par des pensées au-dessus de sa dignité, il entra dans le temple. Et que dit-il alors? « Ayant pénétré dans le Saint des Saints, il parla de la sorte : Je veux offrir l'encens. » II *Paral.*, XXVI, 16. Roi, il usurpe la puissance sacerdotale. « Je veux offrir l'encens, » dit-il, parce que je suis juste. — Reste donc dans les limites de ta dignité; l'empire et le sacerdoce ont des bornes parfaitement distinctes, et celui-ci l'emporte sur celui-là. Ce n'est pas par ce qui brille au dehors ni par les pierreries dont elle s'entoure, qu'il faut estimer la royauté : les vêtements d'or ne font pas le monarque. A lui d'administrer les choses d'ici-bas; quant au droit du sacerdoce, il descend des cieux. « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel. » *Matth.*, XVI, 19. Au roi sont confiées les choses terrestres; à moi, les choses célestes : quand je dis à moi, je veux dire au prêtre. — Si vous venez donc à rencontrer un prêtre indigne, ne vous déchaînez pas contre le sacerdoce; ce n'est pas l'institution qu'il faut attaquer, mais bien celui qui use mal d'une chose bonne. Judas trahit son Dieu; et ce crime n'atteint nullement l'apostolat, l'homme seul en est responsable.

5. Ce n'est donc pas le sacerdoce qu'il faut accuser, c'est la faiblesse du prêtre. Je vous trace la conduite que vous devez tenir en pareil cas. Si quelqu'un entre en discussion avec vous et vous dit : Avez-vous remarqué ce chrétien? répondez-lui : Ne parlons pas des personnes, parlons des choses. Que de médecins sont devenus des bourreaux, ont donné des poisons pour des remèdes! Mais en parlant ainsi je n'incrimine pas l'art, mon accusation ne tombe que sur l'indigne représentant de l'art. Que de nautonniers ont perdu leur navire! Ce n'est pas à dire que la navigation soit un mal, le mal est dans l'inhabileté des hommes. S'il arrive donc qu'un chrétien soit immoral, n'en accusez ni la doctrine ni le sacerdoce, mais uniquement celui qui les déshonore par sa perversité. Au roi sont confiés les corps, au prêtre les âmes; le roi remet les dettes d'argent, le prêtre remet les dettes contractées par le péché; celui-là contraint, celui-ci persuade; la force est à l'un, le conseil est à l'autre; au premier les armes matérielles, au second les armes spirituelles; celui-là fait la guerre aux barbares, pour moi je fais la guerre aux démons. Cette dernière puissance est évidemment la plus haute; et c'est pour cela que le roi courbe la tête sous la main du prêtre; partout dans l'Ancien Testament nous voyons les prêtres consacrer les rois. Mais celui dont nous parlons, franchissant les limites de son pouvoir, les bornes imposées à la royauté, voulut agrandir son domaine, et, s'étant introduit dans le temple de sa propre autorité, il manifesta l'intention de brûler de l'encens. Que fit alors le prêtre? — Il ne vous est pas permis, Ozias, d'exercer ces fonctions sacrées. — Quelle noble assurance, quelle sainte liberté! Cette langue ne vous semble-t-elle pas toucher au ciel? N'admirez-vous pas cette invincible fermeté de langage, cet esprit angélique dans un corps mortel? Cet homme n'habite-t-il pas déjà les cieux, tout en foulant encore la terre? Il vit le roi, mais il ne vit pas la pourpre; il vit le roi, mais il ne vit pas le diadème. Ne me parlez pas de royauté dans la prévarication.

Quand un prêtre est mauvais on doit blâmer sa conduite et non le sacerdoce.

La dignité sacerdotale l'emporte sur la dignité royale.

« Il ne vous est pas permis, ô roi, de brûler de l'encens dans le Saint des Saints ; » II *Paral.*, XXVI, 18 ; vous franchissez les limites, vous usurpez un pouvoir qui ne vous est pas donné ; et cela vous fera perdre celui que vous avez reçu. « Il ne vous est pas permis d'offrir l'encens, ce droit n'appartient qu'aux prêtres. » Ce n'est pas là votre fonction, c'est la mienne. Ai-je porté la main sur votre pourpre? Ne la portez pas sur mon sacerdoce. « Il ne vous est pas permis de brûler l'encens, ce droit n'appartient qu'aux prêtres enfants d'Aaron. » — Or ceci se passait bien des siècles après la mort d'Aaron. Pourquoi ne se borne t-il pas à parler des prêtres et rappelle-t-il aussi le souvenir de leur père? C'est qu'une semblable chose s'était passée dans ces anciens temps. En effet, Dathan, Abiron et Coré s'étaient révoltés contre Aaron ; et la terre s'entr'ouvrit pour les dévorer, et le feu du ciel descendit sur eux. Il veut lui remettre sous les yeux ce trait historique, la tentative sacrilége, mais impuissante des impies, le rassemblement de la multitude et la vengeance de Dieu. « Il ne vous est pas permis de brûler l'encens, cela n'appartient qu'aux prêtres enfants d'Aaron. » Il ne dit pas : Songez au châtiment qui frappa les auteurs de ce crime ; il ne dit pas : Souvenez-vous que la révolte fut punie par le feu. Non, il lui rappelle simplement la protection étendue sur Aaron, il éveille la pensée de cet antique événement; c'est comme s'il lui tenait ce langage : Ne renouvelez pas l'audace de Dathan, si vous ne voulez pas être frappé comme il le fut à l'occasion d'Aaron. — Mais le roi n'écouta pas cet avertissement ; gonflé d'orgueil, il entra dans le temple et souleva le voile du Saint des Saints, se disposant à brûler l'encens.

Que fit Dieu dans cette circonstance? Le prêtre venait d'être indignement repoussé, la dignité du sacerdoce était méconnue, il ne pouvait plus rien ; car le prêtre a sans doute le droit de faire des représentations avec une noble fermeté, mais il n'a pas celui de recourir aux armes, de se couvrir du bouclier, de brandir la lance, de tendre l'arc et de lancer le trait. Le prêtre ayant donc fait ce qui était dans son droit et dans son devoir, sans rien obtenir du monarque, et celui-ci mettant en branle les moyens dont il disposait, les boucliers et les lances, le premier dit alors : J'ai fait ce que je devais faire, je ne puis rien de plus ; maintenant c'est à vous de secourir le sacerdoce outragé, les lois violées, la justice renversée. Que fait, encore une fois, le suprême Ami des hommes? Il frappe l'audacieux, « et soudain la lèpre s'épanouit sur son front. » II *Paral.*, XXVI, 19. L'impudence est toujours suivie du châtiment ; et dans le châtiment divin, remarquez encore la divine miséricorde. Dieu n'envoie pas sa foudre, n'ébranle pas le ciel, ne fait pas trembler la terre ; non, la lèpre seule paraît, et pas ailleurs que sur le front, afin de bien attester la vengeance, qui se voyait de la sorte comme l'inscription d'un monument. Ce n'était pas pour cet homme seul, c'était pour tous ceux qui devaient venir dans la suite. Dieu n'infligea pas au coupable la peine qu'il méritait ; il écrivit simplement sur son front comme dans un lieu bien apparent un avertissement de ce genre : Evitez de tels crimes si vous ne voulez pas de tels châtiments. — Elle sortit de là cette loi vivante, l'inscription parlait d'une voix plus éclatante que celle de la trompette ; et cette inscription ne pouvait pas être effacée ; les caractères n'en étaient pas formés avec de l'encre pouvant aisément s'effacer ; c'était la lèpre, qui s'attaque à la nature même : elle le rendait impur, afin de purifier les autres. De même que les condamnés reçoivent la corde autour du cou et sont emmenés avec cette même corde, de même cet homme s'éloignait portant au front la lèpre, au lieu de la corde au cou, pour avoir outragé le sacerdoce. Je le dis, non pour accuser en général les princes, mais pour condamner ceux qui s'abandonnent à l'ivresse de l'orgueil et de la colère ; j'ai voulu vous montrer aussi que le sacerdoce est au-dessus de la royauté.

Le prêtre a le droit d'avertir.

6. Quand l'âme a péché, Dieu frappe toujours le corps. C'est ainsi qu'il traita Caïn : L'âme avait péché en concevant la pensée du meurtre, et le corps fut atteint de paralysie ; à bon droit certes. Pourquoi? « Tu seras sur la terre gémissant et tremblant. » *Genes.*, IV, 12. Et Caïn



s'en allait parlant à tous les hommes sans élever la voix, les instruisant par son silence. La langue se taisait, mais les autres membres parlaient à sa place ; le meurtrier disait à tous pour quelle cause il gémissait et tremblait : J'ai tué mon frère, je suis un homicide. Ce que Moïse a consigné plus tard dans ses écrits, lui s'en allait partout le disant par ses actes : « Tu ne tueras pas. » *Exod.*, xx, 13. Voyez-vous cette bouche muette et cette action qui parle à haute voix? Voyez-vous cette loi vivante qui va se produire en tout lieu, cette colonne ambulante, ce crime châtié, cette punition qui se transforme en enseignement? Voyez-vous le péché de l'âme et le supplice de la chair? Rien de plus juste, en vérité. La même chose arriva plus tard à Zacharie : l'âme avait commis la faute, et la langue demeura liée. L'organe de la parole n'ayant plus d'utilité, la punition tombait sur Zacharie, le père de celui qui fut nommé la Voix. C'est ainsi qu'Ozias fut marqué de la lèpre en punition de son péché et pour son instruction. Il sortit donc ce roi qui devait être un exemple pour tous, et le temple fut purifié ; il en fut chassé sans l'intervention d'aucune main visible, après avoir tenté d'usurper le sacerdoce et perdu les avantages qu'il possédait. Voilà comment il sortit du temple. La loi voulait autrefois que tout lépreux fût aussi renvoyé de la ville : il n'en est plus de même aujourd'hui. Pour quelle raison? C'est que Dieu traitait alors les hommes comme des enfants, et leur attention était portée sur la lèpre corporelle comme elle l'est maintenant sur la lèpre de l'âme.

Malgré l'état dans lequel le roi sortit, on ne le chassa pas de la ville, par égard pour le diadème et pour la royauté ; il revint s'asseoir sur le trône, transgressant de nouveau la loi. Quelle fut la conduite de Dieu? Dans sa colère contre les Juifs, il imposa silence à la voix des prophètes. Tout ce que j'ai dit a pour but d'expliquer la parole d'Isaïe et d'acquitter ma dette. Mais revenons à notre sujet. Le roi sortit donc du temple avec le stigmate de la lèpre. On eût dû selon l'usage le repousser en dehors de la ville puisqu'il était impur; et le peuple lui permit cependant d'y rester, et pas une parole ne fut prononcée qui pût rappeler ce devoir ou manifester une fermeté quelconque. C'est parce qu'ils avaient toléré le mal que Dieu se détourna d'eux et leur retira pour un temps le bienfait de la prophétie, et rien de plus juste. Ils ont violé la loi, ils n'ont pas eu le courage de chasser un impur, Dieu leur refuse le don prophétique : « Et la parole était rare alors, on n'entendait plus les divins oracles. » I *Reg.*, III, 1. Cela veut dire qu'il ne leur parlait plus par les prophètes, que l'Esprit saint ne leur faisait plus entendre sa voix, parce qu'ils souffraient un impur chez eux; le souffle de la divine grâce ne se fait pas sentir au sein de l'impureté. Voilà pourquoi Dieu ne se rendait pas présent, ne paraissait pas dans ses prophètes, se taisait et se cachait. Pour rendre plus claire ma pensée, je me servirai d'un exemple : Un homme plein d'affection pour un autre en reçoit une cruelle offense ; il lui dit : Tu ne me verras plus, je ne t'adresserai plus la parole. Voilà comment agissait Dieu. Comme les Juifs l'avaient outragé par leur indigne tolérance à l'égard d'Ozias, il avait semblé leur dire : Je ne parlerai plus à vos prophètes, je n'enverrai plus la grâce de l'Esprit. C'est un châtiment sans doute, mais un châtiment qui respire la bonté. Au lieu de faire tomber sur eux la foudre et d'ébranler leur ville jusque dans ses fondements, que fait-il? Vous ne voulez pas venger ma querelle, je ne m'entretiendrai plus avec vous. J'aurais bien pu le chasser moi-même ; mais je voulais vous laisser le soin d'achever l'œuvre commencée. Vous ne l'avez pas voulu, ni moi non plus je ne veux vous parler, exciter l'âme de vos prophètes.

La grâce de l'Esprit n'agissait donc plus sur eux, on était dans le silence, l'inimitié régnait entre les hommes et Dieu. Lors donc que ce roi fut mort, l'impureté cessa d'exister; et le prophète, après avoir longtemps interrompu le cours de ses prédictions, reprit la parole, le temps de la colère étant désormais passé. C'est pour cela qu'il désigne la circonstance de cette mort : « Or, il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias que je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » Quand cet homme fut

mort, je vis le Seigneur; je ne le voyais pas auparavant, parce qu'il était irrité contre nous. L'impureté venant à disparaître, la colère s'est également dissipée. — Telle est la raison pour laquelle il parle de la mort d'Ozias, quand partout ailleurs il mentionne la vie des rois. « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias que je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » Remarquez encore ici la divine bonté. L'homme impur meurt, et Dieu se réconcilie avec les hommes. Comment cela se fit-il, alors qu'aucun bien n'était survenu et qu'il n'y avait qu'un homme de moins? C'est que le Seigneur est plein de miséricorde, et qu'en pareil cas il n'exige pas un compte trop rigoureux; il ne voulait qu'une chose, ce Dieu si bon et si clément : que l'impur vînt à disparaître. Instruits par une telle leçon, dépouillons-nous de tout orgueil, embrassons l'humilité, et comme toujours rendons gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

Sur cette parole du prophète Isaïe : « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias, que je vis le Seigneur. » — C'est à bon droit qu'Ozias fut frappé de la lèpre pour avoir franchi les limites de sa puissance en voulant offrir l'encens; ce qui n'appartient pas aux rois, mais seulement aux prêtres.

1. Courage, terminons aujourd'hui l'instruction commencée sur Ozias, mettons le couronnement à notre discours, de peur d'être nous aussi un objet de risée, à l'exemple de cet homme de l'Evangile qui, ayant entrepris de bâtir une tour, ne put pas l'achever ; que personne en passant ne puisse dire encore de nous : « Cet homme a commencé à bâtir, et il n'a pu terminer. » *Luc.*, XIV, 30. Pour répandre plus de jour sur ce que je dois vous dire, il est nécessaire de reprendre un peu de ce que je vous ai déjà dit; il ne faut pas que ce discours se présente sans tête dans ce théâtre spirituel, il faut au contraire qu'il porte en se produisant les traits connus des spectateurs. Ce sera pour ceux qui nous ont entendu un souvenir utile, et pour ceux qui étaient absents une leçon nouvelle. Donc nous avons dit dernièrement combien Ozias avait d'abord été pieux et combien il s'était ensuite perverti, de quel point et jusque dans quel abîme d'orgueil il était tombé ; disons aujourd'hui comment il s'introduisit dans le temple et tenta d'offrir l'encens, comment le prêtre voulut l'en détourner, sans pouvoir l'empêcher de persister dans son sacrilége et de provoquer la colère de Dieu, comment ce roi mourut dans la lèpre, et de plus pourquoi le prophète se tait sur les jours de sa vie pour ne rappeler que sa fin : « Dans l'année où mourut le roi Ozias. » *Isa.*, VI, 1. C'est pour ce motif que nous examinons chaque point de cette histoire en remontant au commencement; accordez-nous toute votre attention.

« Or il arriva que la puissance d'Ozias s'étant agrandie, son cœur s'enfla jusqu'à la corruption, et il outragea le Seigneur son Dieu. » De quelle manière l'outragea-t-il? « Il entra dans le temple du Seigneur pour offrir l'encens sur l'autel des parfums. » II *Paral.*, XXVI, 16. Quelle témérité, quelle impudente audace ! Le voilà qui va profaner le redoutable sanctuaire, qui fait invasion dans le Saint des saints, qui souille de sa présence un lieu que le pied d'aucun mortel ne devait fouler, à l'exception du souverain prêtre. Telle se montre une âme qui se laisse emporter par l'orgueil. Quand une fois elle a désespéré de son propre salut, elle ne s'arrête pas dans sa démence ; abandonnant les rênes aux folles passions, elle se précipite dans tous les excès : on dirait un cheval furieux qui, rejetant le mors de sa bouche et le cavalier de son dos, court à l'aventure avec l'impétuosité du vent, de telle sorte que chacun fuit à son approche et que nul n'ose tenter de l'arrêter. C'est l'image d'une âme qui s'est débarrassée du frein de la crainte de Dieu, qui méconnaît même tous les droits de la raison ; il n'est pas de perversité qu'elle n'affronte, jusqu'à ce qu'elle aille rouler dans l'abîme où s'engloutit son salut. De là l'obligation de lui faire constamment sentir le frein et de réprimer ses aveugles emportements par l'heureuse contrainte de la piété. C'est ce que

ne fit pas Ozias ; il s'éleva contre la suprême puissance à laquelle tout doit être soumis. Le sacerdoce est une puissance, en effet, plus vénérable et plus haute que la royauté.

Ne me parlez pas de la pourpre, du diadème, des vêtements d'or. Ombres vaines que tout cela ; les fleurs du printemps ne sont pas plus fragiles. « Toute gloire humaine est comme la fleur de l'herbe ; » *Isa.*, XL, 6 ; et je n'en excepte pas la gloire des rois elle-même. Non, ne me parlez pas de ces choses. Voulez-vous saisir la différence qu'il faut établir entre le prêtre et le roi ? voyez la mesure du pouvoir dont ils sont l'un et l'autre investis ; et vous reconnaîtrez que le prêtre siége beaucoup plus haut que le roi. Sans doute le trône royal nous inspire le respect à cause des pierres précieuses dont il est parsemé et de l'or qui l'entoure ; mais le roi n'étend son pouvoir que sur les choses de la terre, et son autorité ne va pas plus loin : le trône sacerdotal a son fondement dans les cieux, et l'autorité du prêtre s'exerce sur les choses de là-haut. Qui nous enseigne cette doctrine ? Le Roi des cieux lui-même : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux. » *Matth.*, XVI, 19. Que peut-on comparer à un tel honneur ? C'est donc à la terre que le ciel emprunte le pouvoir de juger. En effet, le juge siége sur la terre, le Maître obéit au serviteur, et tout ce qué celui-ci prononce ici-bas, celui-là le confirme là-haut. Le prêtre se trouve donc placé entre la nature divine et la nature humaine ; il nous transmet les faveurs qui viennent de la première, à laquelle il transmet également les prières de la seconde ; il apaise la colère du Seigneur et réconcilie l'homme avec Dieu, il nous soustrait aux coups de la vengeance provoquée par nos crimes. C'est pour cela que Dieu fait courber la tête même des rois sous la main du prêtre, voulant ainsi nous enseigner la supériorité de ce dernier ; car c'est à l'inférieur à recevoir la bénédiction du supérieur. Mais nous vous montrerons dans une autre circonstance ce que c'est que le sacerdoce et quelle est la grandeur de son pouvoir ; bornons-nous à considérer maintenant combien fut grave la prévarication du roi, disons mieux, du tyran. Il entra donc dans le temple du Seigneur, et sur ses pas entra le prêtre Azarias. N'avais-je pas raison de vous dire que le prêtre était au-dessus du roi ? Le ministre de Dieu venait chasser l'impie, non comme un monarque, mais comme un esclave ingrat et fugitif ; c'est avec cette vertueuse indignation qu'il survint, tel qu'un chien généreux court sur une bête impure pour la jeter hors de la maison de son maître.

2. Quel courage et quelle fermeté dans l'âme de ce prêtre, quel esprit élevé ! Il ne regarda pas à l'appareil de la puissance royale, il ne s'arrêta pas à considérer le danger qu'il courait en s'opposant à cette ambition effrénée, il n'écouta pas cette parole de Salomon : « Les menaces du roi sont comme la colère du lion ; » *Prov.*, XIX, 12 ; mais, levant les yeux vers le vrai Roi des cieux, et rappelant à sa pensée le tribunal redoutable et le compte rigoureux que nous devons y rendre, il puisa la force dans de telles considérations, et c'est ainsi qu'il vint à la rencontre du tyran. Il savait certes, il savait parfaitement que « les menaces du roi sont comme la colère du lion » pour ceux dont les regards sont fixés sur la terre : quant à lui qui les tenait attachés au ciel et dont l'âme était prête à recevoir la mort dans le sanctuaire plutôt que de permettre que les saintes lois fussent outragées, il jugeait l'impie plus vil et plus méprisable qu'un chien. C'est la vérité, rien de plus faible que le violateur des lois divines, comme aussi rien de plus fort que le défenseur de ces mêmes lois. « Celui qui commet le péché est l'esclave du péché, » *Joan.*, VIII, 34, aurait-il mille couronnes sur la tête : celui qui pratique les œuvres de la justice est au contraire plus roi que le roi, serait-il dans la condition la plus infime. Ce prêtre courageux avait fait tous ces raisonnements en lui-même quand il se présenta devant Ozias. Suivons-le, si vous le voulez bien, et voyons comment il va lui parler. Nous pouvons être les témoins du dialogue, en effet, et ce ne sera pas un médiocre avantage pour nous de contempler un prêtre réprimandant un roi. Que dit le prêtre ? « Il ne vous est pas permis,

Esclavage du pécheur.



Ozias, d'offrir l'encens au Seigneur. » II *Paral.*, XXVI, 18. Il ne lui donne pas le nom de roi, il ne le désigne pas par le titre de sa puissance, vu qu'il s'en est lui-même dépouillé le premier. Voyez-vous, encore une fois, la noble fermeté du prêtre? Voyez maintenant sa douceur. Il ne suffit pas que nous soyons fermes en corrigeant le vice; la douceur nous est encore plus nécessaire que la fermeté. Comme les pécheurs ne détestent rien tant sur la terre comme celui qui vient les réprimander, ils cherchent tous les moyens possibles de lui échapper, afin d'éviter ses reproches; c'est donc pour les retenir qu'il faut montrer tant de douceur et de bonté. Ce n'est pas seulement par ce qu'il dit, c'est encore par sa présence que le juste fatigue les prévaricateurs : « Son aspect seul nous est à charge. » *Sap.,* II, 15. C'est pour cela que la mansuétude est si nécessaire. Telle est aussi la leçon que le prophète met sous nos yeux quand il nous offre, en même temps que l'impie, celui qui se prépare à le corriger.

Fermeté avec laquelle le prêtre doit reprendre les rois pécheurs

Les médecins habiles, lorsqu'ils vont amputer un membre atteint par la gangrène, ou bien extraire des pierres qui compromettent la vie de l'homme, ou redresser enfin tout autre vice de la nature, ne renferment pas leur malade dans un obscur réduit pour l'opérer, mais au contraire le placent au grand jour et comme sur un théâtre, de telle sorte que leur opération s'accomplisse sous les yeux de nombreux spectateurs. Ils agissent de cette manière, non dans le but de dévoiler les misères humaines, mais de montrer à chacun le soin qu'il doit avoir de sa propre santé. Voilà ce que fait aussi l'Ecriture : lorsqu'elle se saisit d'un pécheur, elle proclame hautement l'état de cet homme, elle l'expose aux regards, non d'une cité, mais de la terre entière; et puis, quand elle s'est donné l'univers pour théâtre, elle procède à la guérison, nous apprenant par là quelles précautions nous devons prendre par rapport à notre salut. Examinons donc comment le prêtre s'efforce de ramener le monarque au devoir. Il ne lui dit pas : Homme pervers et le plus pervers de tous les hommes, tu confonds et bouleverses tout, tu touches aux dernières limites de l'impiété. — Il ne pèse pas longtemps sur son accusation; semblable à ceux qui font une opération douloureuse, et qui la font rapidement pour tromper le sentiment de la douleur par cette rapidité même, il ne donne pas le temps à la colère du roi d'éclater, tant sa parole est prompte et courte; car la réprimande est aux pécheurs ce que le fer est aux malades. Et ce n'est pas le seul avantage de cette brièveté; elle nous manifeste de plus la modération de ce juste. Voulez-vous entendre les paroles mêmes sous lesquelles le fer est caché, les voici : « Il ne vous est pas permis d'offrir l'encens au Seigneur; cela n'appartient qu'aux prêtres, enfants d'Aaron, consacrés à ce ministère. » C'est là qu'est l'opération sanglante. Comment? Je vais vous le dire. Pourquoi ne parle-t-il pas uniquement des prêtres et mentionne-t-il Aaron? C'est que celui-ci fut le premier des pontifes, et qu'un semblable attentat fut commis de son temps. En effet, Dathan, Coré et Abiron, ayant conspiré contre lui avec quelques complices, voulurent eux aussi remplir les fonctions sacrées; mais la terre absorba les uns et le feu du ciel consuma les autres. Voilà le trait qu'il veut rappeler en prononçant le nom d'Aaron, envers qui l'injustice était commise; et c'est principalement du terrible châtiment des coupables qu'il veut éveiller la pensée. Du reste, tout cela fut inutile, non par la faute du prêtre, mais à cause de l'aveugle emportement du roi. Alors que celui-ci aurait dû louer le pontife et se conformer avec reconnaissance à son conseil, il s'emporta, comme nous le voyons dans le Livre saint, et ne fit ainsi qu'envenimer sa blessure; car le péché proprement dit n'est pas chose aussi mauvaise que l'impudence après le péché.

3. David certes n'avait pas agi de la sorte. Comment donc? Après avoir entendu les reproches de Nathan à l'occasion de Bersabée, il s'écria : « J'ai péché contre le Seigneur. » II *Reg.*, XII, 13. Cœur contrit, âme profondément humble! en vérité, les saints sont grands jusque dans leurs chutes. De même qu'un beau corps garde dans la maladie des traces frappantes de sa beauté, de même l'âme d'un saint porte des signes manifestes de sa vertu dans ses

défaillances mêmes et ses prévarications. Et cependant, c'était au milieu de sa cour, en présence de beaucoup de témoins, que David était accusé par le prophète : Ozias l'était, au contraire, dans un lieu saint et retiré, sans aucun témoin ; ce qui ne l'empêcha pas de repousser la correction. Qu'en sera-t-il ? son mal restera-t-il incurable ? Non, grâce à la miséricorde divine. Plus tard, comme les disciples ne pouvaient chasser le démon qui s'était emparé du lunatique, le Christ leur dit : « Amenez-le-moi ici. » *Matth.*, XVII, 16. Nous voyons quelque chose de pareil dans le récit qui nous occupe : le prêtre ne pouvant pas expulser une maladie plus cruelle que le démon, à savoir le péché, Dieu se charge de guérir le malade. Que fait-il ? Il le frappe de la lèpre, et c'est au visage qu'il le frappe : « Or, comme le roi menaçait le prêtre, il arriva que la lèpre s'épanouit sur son front. » II *Paral.*, XXVI, 19. En sortant de là, il était comme ces criminels qu'on traîne à la mort, la corde au cou, signe non équivoque de leur condamnation : c'est ainsi qu'il portait au front la marque de son ignominie ; la lèpre remplaçait le bourreau, sa chute était imminente. Il était venu s'emparer du sacerdoce, et voilà qu'il perdait même la royauté ; il aspirait à de plus grands honneurs, et sa tête se courbait sous le stigmate de la honte. Impur, il tombait au-dessous du dernier de ses sujets ; tant c'est une chose funeste de ne pas se renfermer dans les limites que Dieu nous a posées, soit en fait de dignité, soit en fait de science. Voyez la mer, avec quelle violence elle se déchaîne, comme elle roule ses flots avec fureur ! Et pourtant, elle a beau s'élever de la sorte, s'avancer orgueilleuse et menaçante ; dès qu'elle a touché le point où Dieu veut qu'elle s'arrête, elle retombe sur elle-même et ses ondes brisées se résolvent en écume. Quoi de plus faible néanmoins que le sable ? Mais ce n'est pas le sable qui la retient, c'est la crainte de l'Ordonnateur suprême. Si cet exemple ne vous rend pas plus sage, que celui d'Ozias, tel que nous venons de le rapporter, vous instruise.

Maintenant, après avoir considéré la colère du Seigneur et sa juste vengeance, portons les yeux sur son amour pour les hommes et sur son inépuisable bonté. Il ne suffit pas, en effet, de parler de la colère, il faut aussi parler de la douceur, pour que nos auditeurs ne tombent ni dans le désespoir, ni dans l'apathie. C'est la leçon que Paul nous donne, c'est l'heureux tempérament qui règne dans ses exhortations comme quand il dit : « Voyez la bonté et la sévérité de Dieu. » *Rom.*, XI, 22. C'est ainsi qu'il met en œuvre la crainte et l'espérance pour ranimer l'homme tombé. En face de la justice plaçons donc la miséricorde. Comment montrerons-nous son action ? En considérant ce dont Ozias était digne. Que méritait ce roi ? Aussitôt qu'il se fut introduit avec une telle impudence dans le vestibule sacré, il méritait mille fois d'être frappé par la foudre, de subir les plus terribles châtiments. Si les premiers qui commirent cet audacieux attentat, Dathan, Coré et Abiron, portèrent une semblable peine, à bien plus forte raison devait-il la porter, lui que leur malheureux sort n'avait pas arrêté dans le chemin du crime. Dieu ne le traita pas cependant ainsi ; il lui donna d'abord les plus sages avertissements par la bouche de son ministre. Ce que le Christ recommande aux hommes quand l'un d'eux est outragé par un autre, Dieu le fit à l'égard de l'homme : « Lorsque ton frère aura péché contre toi, va, fais-lui tes représentations seul à seul. » *Matth.*, XVIII, 15. Voilà comment Dieu réprimanda ce roi. Le Christ ajoute : « S'il ne t'écoute pas, regarde-le comme un païen et un publicain. » *Ibid.*, 16-17. S'élevant au-dessus de ses propres lois par sa clémence, Dieu ne le retrancha pas avec cette rigueur, il ne le rejeta pas alors même que cet homme ajoutait à son sacrilége l'obstination et la fureur ; il s'y prit d'une autre manière et tâcha de le ramener au bien par une leçon plutôt que par un châtiment. Il ne lança pas sur lui la foudre, il ne consuma pas cette tête orgueilleuse, et la lèpre n'était qu'un moyen de le protéger. C'est ainsi que les choses eurent lieu pour Ozias.

Je n'ajoute plus qu'une parole, et je termine ce discours. Qu'ai-je à vous dire encore ? Je dois

répondre à cette question faite dès le commencement : Pourquoi, lorsque tous les autres écrivains sacrés prennent pour date la vie des rois, dans la prophétie comme dans l'histoire, Isaïe prend-il le temps où mourut Ozias en s'exprimant de la sorte : « Il arriva dans l'année où mourut Ozias ? » Il pouvait assurément désigner le temps du règne de ce prince, selon l'usage suivi par tous les prophètes ; mais il ne l'a pas fait. Pourquoi s'est-il écarté de cet usage? C'était une loi chez les anciens que le lépreux fût expulsé de la cité pour la sécurité des citoyens, et de plus pour que le lépreux lui-même ne fût pas un objet de sarcasme et de risée, et qu'en demeurant hors des villes, en abritant son malheur dans la solitude, il évitât les outrages des méchants. Voilà comment on aurait dû traiter le roi dès qu'il était atteint de la lèpre ; mais il ne fut pas ainsi relégué par égard pour sa puissance, et les habitants souffrirent qu'il restât caché dans sa maison. Cette coupable tolérance provoqua la colère divine et suspendit la prophétie. La même chose était arrivée du temps d'Héli : « La parole était rare, il n'y avait pas de vision distincte. » I *Reg.*, III, 1. Encore ici remarquez la bonté de Dieu pour les hommes. Il ne renverse pas la cité, il n'en extermine pas les habitants ; il se conduit envers eux comme les amis le font envers leurs amis de même rang. S'ils ont quelque chose qui pourrait être le sujet d'une juste récrimination, ils se contentent d'attendre en gardant un peu le silence : c'est ce que Dieu fait à l'égard d'une nation digne d'un tout autre châtiment. Pour moi, semble-t-il dire, je l'ai chassé du temple, et vous ne l'avez pas chassé de la cité ; en le frappant de la lèpre, je l'ai comme lié et réduit à l'état de simple particulier : vous n'avez pas eu plus de courage pour cela, vous n'avez pas osé mettre hors de la ville celui que j'avais condamné. Quel est cependant le roi qui supporterait patiemment cette désobéissance, et qui n'aurait pas détruit jusqu'en ses fondements une ville qui n'aurait pas craint de garder dans ses murs un homme condamné à l'exil?

Dieu n'agit pas ainsi, par la raison qu'il est Dieu et non un homme. Mais, quand ce roi mourut, avec sa vie cessa la colère de Dieu contre le peuple, le cours des prophéties fut rétabli, Dieu revint à l'homme. Dans le mode même de la réconciliation brille à vos yeux la clémence divine. A ne considérer que les droits de la justice, cette réconciliation ne devait pas encore avoir lieu. Pour quelle raison? Parce que l'expulsion d'Ozias n'était pas l'œuvre du peuple. Non, ce n'était pas le peuple qui l'avait chassé, c'est la mort qui survint selon les lois de la nature et qui l'enleva de la cité. Mais dans sa conduite envers nous Dieu n'agit pas avec une telle rigueur ; il ne cherche qu'une chose, le moyen de nous remettre en paix avec lui. Rendons-lui donc grâces pour tant de bienfaits, glorifions son ineffable amour pour les hommes. Puissions-nous tous en être jugés dignes par la grâce et la miséricorde de son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

Sur les Séraphins.

1. Enfin, nous voici parvenus au terme de nos instructions sur Ozias ; longue a été la traversée, non par la longueur même du chemin, mais à cause de votre insatiable désir d'apprendre, à vous qui naviguez avec moi. C'est ainsi qu'un pilote ayant à son bord des voyageurs qu'une noble curiosité pousse à visiter des villes étrangères, n'accomplit pas sa course en un jour, alors même qu'un jour suffirait ; il est obligé d'y consacrer un temps beaucoup plus considérable, puisqu'il touche à chaque port et qu'il donne aux navigateurs la faculté de voir chaque ville, pour satisfaire à leur vœu. C'est ce que nous avons fait nous-même dans un autre sens : nous n'avons pas côtoyé des îles, nous ne vous avons pas montré des centres de négoce, des ports ou des cités; nous avons fait passer sous vos yeux des justes et des pécheurs, la vertu des uns et la faiblesse des

autres, l'impudente témérité d'un roi et la généreuse fermeté d'un prêtre, la colère et la clémence de Dieu, et tout cela pour le bien de vos âmes. Puisque nous voilà maintenant en vue de la cité royale, ne tardons pas, faisons nos derniers préparatifs, comme étant sur le point d'entrer dans la ville, et pénétrons ainsi dans la céleste métropole, dans cette Jérusalem, notre glorieuse mère à tous, où sont les séraphins, les chérubins, les innombrables légions des anges et des archanges, le trône du grand Roi. Loin d'ici tout profane et tout excommunié, puisque nous allons recueillir les enseignements mystiques; loin d'ici l'homme impie et quiconque n'est pas digne d'entendre une telle parole; ou plutôt non, que les profanes et les impurs viennent tous, mais qu'ils laissent dehors leurs impuretés et leurs vices, et qu'ils entrent avec nous.

Celui qui portait des habits sordides fut renvoyé de la maison de l'époux par le père de ce dernier, non précisément parce qu'il avait des habits sordides, mais parce qu'il était entré dans cet état. On ne lui dit pas, en effet : Pourquoi n'avez-vous pas la robe nuptiale? On lui dit : « Pourquoi n'ayant pas la robe nuptiale êtes-vous entré ici? » *Matth.*, XXII, 12. — Tu t'en allais mendiant par les carrefours, et je n'ai pas rougi de ton indigence, je n'ai pas repoussé ton abaissement, te dégageant de toute dégradation, je t'ai conduit dans la demeure sacrée de l'époux, j'ai daigné te faire asseoir à la table royale, j'ai voulu t'admettre à la plus haute dignité quand tu méritais le dernier supplice; et toi, loin de devenir meilleur par mes bienfaits, tu t'es enfoncé dans ta corruption habituelle, outrageant les noces et faisant insulte à l'époux. Va-t-en donc, et subis la peine dont te rend digne ton endurcissement. — Que chacun de nous se tienne sur ses gardes, de peur d'entendre un jour cette même voix; qu'il dépouille toute pensée contraire à la doctrine spirituelle, et qu'il vienne ainsi s'asseoir à la table sacrée. « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias que je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » *Isa.*, VI, 1. Comment l'a-t-il vu? je l'ignore : il atteste l'avoir vu; mais touchant le mode de cette vision il garde le silence : j'accepte ce qui m'est dit, je ne recherche pas curieusement ce qu'on me tait : j'embrasse ce qu'on me découvre, je ne scrute pas ce qui m'est caché; car ce n'est pas sans raison qu'on le dérobe à nos yeux. L'exposition de l'Ecriture est un voile d'or, des fils d'or en forment le tissu. Je ne vais pas y mêler des toiles d'araignée; je connais la faiblesse de mon intelligence. « Ne franchissez pas les anciennes bornes, est-il écrit, celles que vos pères ont posées. » *Prov.*, XXII, 28. Il est dangereux de toucher aux bornes posées par les hommes; oserions-nous toucher à celles que Dieu lui-même a posées? Voulez-vous savoir comment le prophète a vu Dieu, soyez vous-même prophète. — Comment cela pourrait-il avoir lieu, me direz-vous, lorsque je suis chargé d'une femme et que je dois veiller à l'éducation des enfants? — Cela néanmoins est possible, mon bien-aimé, pourvu que vous le vouliez. Le prophète eut une femme et fut le père de deux enfants; et ces deux choses ne lui firent pas obstacle. Non, le mariage n'est pas un obstacle dans le chemin du ciel; s'il l'était, si la femme devait être un piége pour l'homme, Dieu ne l'eût pas appelée un aide en la créant.

2. Je voudrais bien vous dire ce que c'est pour Dieu d'être assis; car ce n'est pas dans un sens matériel que nous pouvons ici entendre cette expression, Dieu n'ayant pas de corps. Je voudrais vous dire aussi ce qu'est le trône de Dieu, puisque Dieu ne saurait se renfermer dans un trône, la nature divine n'étant pas circonscrite. Mais je craindrais, en m'arrêtant à de tels enseignements, de retarder le paiement de ma dette. Je vous vois tous impatients de m'entendre parler des Séraphins, et non-seulement aujourd'hui, mais encore depuis le premier jour. Refoulant donc la multitude des pensées qui m'obsèdent, comme on s'ouvre un chemin dans une grande multitude d'hommes, j'irai droit à mon sujet. « Et les Séraphins se tenaient autour. » *Isa.*, VI, 2. Avant même qu'il soit question de la dignité de leur nature, cette dignité ressort de la place qu'ils occupent. Aussi le prophète ne dit-il pas d'abord ce que sont les

Séraphins, il dit où ils sont. Et ceci nous montre mieux leur grandeur que cela. Comment? C'est que ce titre de Séraphins est moins propre à nous faire comprendre combien ces esprits sont élevés, que le droit qu'ils ont de se tenir auprès du trône royal. Parmi les satellites d'un monarque, nous regardons comme les plus nobles ceux que nous voyons marcher le plus près de son char. Parmi ces puissances incorporelles, celles-là nous apparaissent aussi comme les plus éminentes qui se tiennent le plus près du trône de Dieu. Voilà pourquoi le prophète ne nous parle pas de la grandeur inhérente à leur nature, et nous fait remarquer avant tout le poste glorieux qui leur est assigné; il sait qu'en cela consiste leur plus bel ornement, que de là provient la beauté même de leur nature. Toute gloire, tout honneur, toute sécurité résulte de la place qu'ils occupent autour du trône divin. On le voit encore dans les anges : pour nous faire comprendre leur grandeur, le Christ ne nous dit pas qu'ils sont anges; il se tait là-dessus, et voici ce qu'il dit : « Leurs anges contemplent à jamais la face de mon Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, XVIII, 10. Contempler la face du Père se présente ici comme une chose supérieure à la dignité d'ange : à la dignité des Séraphins est également supérieure la faculté de se tenir en cercle autour du trône, d'avoir ce trône au milieu d'eux. Mais ce privilége, quelque grand qu'il soit, il vous est possible de l'obtenir, si vous le voulez. Dieu n'est pas seulement au milieu des Séraphins; si nous le voulons, il est encore au milieu de nous. « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, dit-il lui-même, je suis là au milieu d'eux. » *Matth.*, XVIII, 20. Il est dit ailleurs : « Le Seigneur est près de ceux dont le cœur est contrit, il sauvera ceux dont l'esprit est humble. » *Psal.* XXXIII, 19. Voilà pourquoi Paul s'écrie : « Goûtez les choses de là-haut, où est le Christ assis à la droite de Dieu. » *Coloss.*, III, 2. Vous le voyez, il nous fait prendre place parmi les Séraphins, il nous amène auprès du trône royal.

Les Séraphins sont les anges les plus élevés en dignité.

Le Prophète ajoute : « Six ailes étaient à l'un, et six ailes à l'autre. » *Isa.*, VI, 2. Que nous représentent ces ailes? L'élévation, la sublimité, la légèreté et la rapidité de ces pures substances. C'est pour cela que Gabriel descend, porté sur des ailes. Ce n'est pas qu'une nature incorporelle soit pourvue d'un tel instrument; c'est pour montrer qu'il vient des régions supérieures et qu'il s'est éloigné des habitants du ciel pour accomplir une mission. Pourquoi ce nombre d'ailes? Ici nous n'avons pas besoin d'interpréter le texte sacré; il s'interprète lui-même et nous dit l'usage de ces ailes : « Avec deux ils se couvraient la face, » comme pour se couvrir les yeux d'un double bandeau, dans l'impossibilité où ils sont de supporter l'éclat de la gloire divine. « Avec deux ils se couvraient les pieds, » probablement sous l'impression de la même crainte; car, lorsqu'un pareil sentiment nous envahit, nous avons coutume d'envelopper notre corps de toute part. Et que dis-je, le corps? L'âme elle-même éprouve quelque chose de semblable quand elle est frappée d'une apparition étrange et subite; elle suspend l'exercice de ses fonctions pour se réfugier dans la partie inférieure, pour s'envelopper du corps comme d'un manteau. Mais, si nous parlons de crainte et de stupeur, qu'on n'aille pas s'imaginer que dans ces pures substances puisse trouver place un pénible sentiment; chez elles un bonheur infini se mêle à cette religieuse frayeur. « Et des deux autres ils volaient. » Nous comprenons par là que les Séraphins s'élancent incessamment vers les plus hautes sphères, et ne regardent pas en bas. « Ils criaient l'un à l'autre : Saint, saint, saint. » *Ibid.*, 3. Ce cri nous fait surtout comprendre l'admiration dont ils sont transportés : ce n'est pas un chant ordinaire, c'est un cri puissant; et ce cri n'éprouve pas d'interruption, il dure à jamais. Les corps brillants, le seraient-ils au suprême degré, n'excitent d'ordinaire notre admiration que lorsqu'ils captivent pour la première fois nos regards; quand nous les avons contemplés à plusieurs reprises, l'habitude détruit l'admiration, l'œil est accoutumé désormais à ce spectacle. Aussi, l'aspect de la royauté vient-il tout-à-coup à nous frapper, nous sommes éblouis par tant de splendeurs et de richesses; mais après un jour ou deux, nous n'éprouvons plus le même enthousiasme. Et

pourquoi parler de la magnificence royale quand nous sommes impressionnés de la même manière par les rayons du soleil, le plus brillant de tous les corps? Voilà ce qu'il en est de notre admiration pour un objet matériel quelconque, l'habitude la détruit; mais il n'en est plus de même par rapport à la gloire de Dieu, c'est tout le contraire qui arrive. Plus les Vertus célestes contemplent cette gloire, plus elles sont transportées et ravies; dès le premier moment de leur existence jusqu'à ce jour, la vue de cette gloire ne cesse de leur arracher le même cri d'étonnement; ce que nous ressentons pendant quelques instants à peine, quand le rayon brille à nos yeux, elles le ressentent perpétuellement; à leur continuelle admiration se joint un bonheur continuel. Non contentes de pousser de telles acclamations, elles se les adressent les unes aux autres, ce qui nous donne une idée plus grande encore de leurs transports. Ainsi faisons-nous nous-mêmes : lorsque le tonnerre gronde ou que la terre tremble, non-seulement nous tressaillons et crions, mais nous courons les uns vers les autres dans nos demeures. C'est une image de ce que font les Séraphins, voilà comment ils s'interpellent et se répondent par ce cri : « Saint, saint, saint. »

3. Ne reconnaissez-vous pas cette voix? est-ce la nôtre ou celle des Séraphins? — La nôtre et celle des Séraphins en même temps, depuis que le Christ a renversé le mur de séparation et qu'il a pacifié les choses du ciel et celles de la terre, depuis qu'il a tout établi dans l'unité. Auparavant, cette hymne n'était chantée qu'au ciel; mais en daignant venir sur la terre, le Seigneur a naturalisé ce chant parmi nous. C'est pour cela que ce pontife suprême, en approchant de cette table sacrée pour offrir à son Père un culte spirituel, un sacrifice non sanglant, ne se borne pas à nous suggérer cette acclamation, mais nous présente d'abord l'exemple des Chérubins et des Séraphins, expressément mentionnés dans la liturgie sainte, et nous exhorte alors à pousser tous cette acclamation céleste. Or, en nous rappelant ceux qui forment avec nous un tel concert, il détache notre âme de la terre; c'est comme s'il disait hautement à chacun de nous : Tu chantes avec les Séraphins, tiens-toi donc avec les Séraphins, comme eux étends les ailes, vole autour du trône royal. Et pourquoi s'étonner que tu prennes place parmi les Séraphins, lorsque Dieu te prodigue ce que les Séraphins n'osent pas toucher!

« L'un des Séraphins fut envoyé vers moi, portant un charbon ardent qu'il avait pris avec des pinces sur l'autel. » *Isa.*, VI, 6. Cet autel est la figure et l'image anticipée de notre autel; ce feu représente le feu mystique et divin. Le Séraphin n'osa pas le toucher avec la main, il eut recours à des pinces; pour vous, c'est dans la main que vous le recevez. Si vous considérez la dignité des saints mystères, sans doute les Séraphins ne sont pas dignes d'y toucher; mais, si vous songez à l'amour de Dieu pour les hommes, vous comprendrez qu'il ne dédaigne pas de descendre jusqu'à nous par les symboles présents à l'autel. Méditez là-dessus, ô homme, réfléchissez à l'immensité de ce don, et relevez-vous enfin, repoussez la terre, élancez-vous au ciel. — Mais le corps trahit mon élan et me retient en bas. — Voici venir les jeûnes, qui savent donner des ailes à l'âme et rendre léger le fardeau de la chair, serait-ce une chair plus lourde que le plomb. A plus tard néanmoins, quoique à bientôt, nos instructions sur le jeûne; pour le moment, parlons encore des divins mystères, pour lesquels le jeûne a été institué. De même que, dans les jeux olympiques, la couronne est l'objet des combats, de même une communion pure est l'objet des jeûnes que nous nous imposons. Si nous ne dirigeons pas là tous nos efforts pendant ces jours, nos efforts sont vains et stériles, nous sortirons sans couronne et sans prix de la lice du jeûne. Voilà pourquoi nos pères ont agrandi le stade à parcourir, ont assigné des bornes à la pénitence, de telle sorte qu'en le quittant nous fussions purifiés de toutes nos souillures. C'est encore pour cela que dès le commencement je ne cesse d'élever la voix pour vous conjurer et vous supplier de ne pas vous présenter avec une conscience impure, avec une âme souillée, à cette table sainte; car alors ce n'est plus s'approcher, ce n'est plus communier, recevrions-nous mille fois le corps divin;

L'autel des Séraphins image de l'autel de l'Eglise.

Pourquoi jeûne-t-on avant de communier.

c'est notre condamnation, c'est notre châtiment, là commence le supplice. Aucun pécheur donc ne doit s'avancer ; mais je me trompe en disant aucun pécheur, puisque je me repousserais le premier de la table sacrée : je veux dire aucun pécheur persévérant dans le mal. Aussi n'ai-je pas gardé le silence dès le premier jour, et quand viendra celui du banquet royal, quand nous serons à cette veille sainte, aucun n'aura le droit de dire : Je suis entré sans préparation, dans un complet état de dénûment. C'est longtemps auparavant qu'il fallait me tenir ce langage. Si je l'avais entendu plus tôt, j'aurais entièrement changé de vie, je me serais purifié moi-même, avant d'entrer. — C'est pour que personne n'eût à donner de pareilles excuses que je vous ai, dès notre premier pas dans la carrière, toujours conjurés de faire pénitence. Je sais que nous sommes tous sous le coup du châtiment, que nul ne peut se glorifier d'avoir le cœur sans tache ; mais notre plus grand malheur n'est pas que nous ayons le cœur souillé, c'est que, l'ayant souillé, nous n'allions pas à Celui qui peut le rendre pur. Il peut ce qu'il veut, et il veut que nous soyons purs plus que nous ne le voulons nous-mêmes ; il attend seulement que nous lui fournissions le plus léger motif pour nous couronner sans blesser la justice. Qui fut plus pécheur que le Publicain ? A peine cependant eut-il dit : « O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur, » *Luc.*, XVIII, 13, qu'il se retira beaucoup plus justifié que le Pharisien. Quelle puissance avait donc cette parole ? Ah ! ce n'est pas la parole elle-même qui le purifia, mais bien le sentiment avec lequel il prononça cette parole ; et pas même ce sentiment seul, mais avant tout l'amour de Dieu pour l'homme.

Dieu prévient le pécheur.

4. Quelle grande action, quelle pénible tâche est-ce donc au pécheur de se persuader qu'il est pécheur, et puis de l'avouer devant Dieu ? Vous le voyez, je ne me trompais pas en disant que le Seigneur n'attend de nous qu'une légère occasion, et c'est alors lui-même qui fait tout pour notre salut. Faisons donc pénitence, pleurons et gémissons. Un père à qui la mort a ravi sa fille passe souvent la majeure partie de sa vie dans le deuil et la désolation : pour nous, c'est notre âme que nous avons perdue, et nous ne sommes pas dans la tristesse ? nous avons compromis notre salut, et nous n'éprouvons pas de chagrin ? Et que parlé-je d'âme et de salut ? Nous avons provoqué la colère d'un Maître si doux et si bon, et nous ne nous cachons pas sous terre ? Il ne l'emporte pas seulement, par les soins dont il nous entoure, sur le maître le plus attentif, il l'emporte encore sur le meilleur des pères, sur la mère la plus tendre et la plus dévouée. Il nous dit lui-même : « Une femme oubliera-t-elle son petit enfant et n'aura-t-elle plus pitié du fruit de ses entrailles ? Mais, serait-elle capable d'un tel oubli, pour moi, je ne vous oublierai pas. » *Isa.*, XLIX, 15. Antérieurement à toute démonstration, cette proposition n'est pas douteuse, puisqu'elle vient de Dieu. Allons néanmoins et démontrons-là par des faits. Jadis Rebecca, après avoir donné l'ordre à son fils de jouer le rôle qu'on sait pour surprendre la bénédiction paternelle, et l'avoir complétement déguisé dans ce but, de telle sorte qu'il prit la place de son frère, le voyant encore hésiter, lui tint ce langage, afin de dissiper tout reste de frayeur : « Que la malédiction dont tu serais frappé retombe sur moi, cher enfant. » *Gen.*, XXVII, 13. C'est bien là l'expression d'une mère, d'un cœur enflammé d'amour pour son enfant. Mais le Christ ne se borne pas à le dire, il l'accomplit ; il ne s'en tient pas à la promesse, il en vient au fait. C'est ce que Paul nous déclare à haute voix : « Le Christ nous a délivrés de la malédiction légale, en se faisant pour nous un objet de malédiction. » *Galat.*, III, 13. Irons-nous exciter le courroux d'un tel maître ? n'est-ce pas là une chose plus à redouter que la géhenne elle-même, que le ver qui ne meurt pas, que le feu qui ne s'éteindra jamais ?

Quand vous approchez donc de la table sacrée, songez que le Roi de l'univers est là présent, comme il l'est en réalité, qu'il voit à découvert l'âme de chacun, qu'il distingue celui qui vient avec la sainteté convenable et celui qui s'avance avec une conscience impure, avec des pensées immondes et perverses, avec des actions criminelles. Rencontre-t-il un homme

de ce dernier caractère, il le livre d'abord au jugement de sa propre conscience; et, si le coupable réagit contre le mal au fond de son cœur, s'il revient à de meilleurs sentiments, il lui fait un accueil favorable; au contraire, si l'amendement n'a pas lieu, le pécheur impénitent tombe entre les mains de la justice divine pour subir le sort mérité par son ingratitude et son aveuglement. Voulez-vous savoir combien ce sort est terrible, écoutez le langage de Paul : « C'est une chose affreuse de tomber entre les mains du Dieu vivant. » *Hebr.*, x, 31. Je n'ignore pas que ces paroles vous mordent au cœur; mais que ferai-je? Si je n'ai pas recours à des remèdes violents, les blessures ne disparaîtront pas; et, si j'applique de tels remèdes, vous ne supporterez pas la douleur. De tout côté je trouve des angoisses. Pour le moment il importe de m'arrêter; ce que j'ai dit jusqu'ici suffit certes pour ramener au bien des auditeurs attentifs et diligents. Et toutefois, pour qu'elles soient utiles aux autres en même temps qu'à vous et par vous, résumons-les en quelques mots.

Nous avons parlé des Séraphins, nous avons montré combien est grande la dignité d'assister au trône royal, et qu'il appartient aux hommes d'acquérir une semblable dignité. Nous avons parlé ensuite des ailes, puis encore de la puissance infinie de Dieu, de son admirable condescendance à notre égard. Nous avons expliqué ce cri perpétuel que ces esprits célestes font entendre dans un continuel transport, et la gloire qu'ils rendent toujours à Dieu par leur contemplation incessante. Nous avons remis sous vos yeux l'honneur qui nous est fait de nous unir à leur chœur et de louer avec eux notre commun Maître. Nous avons ajouté quelque chose sur la pénitence, sur le crime de ceux qui s'approchent des mystères dans le mal. Que le mari transmette cette doctrine à sa femme, le père à son fils, le maître à son serviteur, le voisin à son voisin, l'ami à son ami. Que les ennemis eux-mêmes reçoivent cette communication; car nous aurons à répondre aussi de leur salut. S'il nous est ordonné de relever leur bête de somme quand elle est tombée, ou de la ramener à son maître quand elle égarée, à plus forte raison devons-nous relever ou ramener leur âme. Si nous agissons ainsi, soit en ce qui nous concerne, soit en ce qui concerne le prochain, nous pouvons nous présenter avec confiance au tribunal du Christ, à qui gloire, honneur, puissance, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, source de grâce et de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR

LES MAUX DE LA VIE

AVANT-PROPOS

Voici ce que porte une note de Savilius sur cette homélie : « Ce discours, d'une diction si pure et d'une indubitable authenticité, nous le devons à la bibliothèque du Sérénissime Duc de Bavière. Nous regrettons beaucoup de n'avoir eu qu'un exemplaire entre nos mains; mais cet exemplaire est tel que nous avons eu peu de chose à retoucher; on ne peut y signaler qu'une ou deux très-petites lacunes. » Nous avons corrigé sans trop de peine ces légers défauts, comme on le verra dans les notes. Impossible de déterminer l'époque où cette homélie fut prononcée. Tillemont présume qu'elle le fut à Constantinople : c'est une conjecture dénuée de tout solide fondement, et lui-même est loin de la donner sans hésitation, ce qui nous paraît fort sage.

HOMÉLIE

Sur cette parole du Prophète : « Moi, le Seigneur Dieu, j'ai fait la lumière et les ténèbres, je donne la paix et j'envoie les maux. »

1. Bien courtes sont ces paroles, mais elles nous ouvrent une source de miel, du miel le plus suave et qui n'engendre jamais le dégoût. Le miel matériel produit une agréable sensation qui s'arrête à la langue, puis il s'altère et se corrompt : le miel de la doctrine pénètre jusqu'à la conscience, l'inonde d'une perpétuelle joie, et devient en nous le principe de l'incorruptible vie. Celui-là se compose du suc des plantes, et celui-ci des sentences de nos Livres saints. C'est de ce dernier que vous a nourris avec abondance le maître dont vous venez de recueillir le magnifique enseignement; il a remporté le prix de l'obéissance, il vous a montré la force de la charité et la noblesse de la foi. Courage, et nous aussi nous allons vous servir avec allégresse la table accoutumée; car c'est un grand bonheur pour nous de voir une multitude aussi compacte dans cette enceinte sacrée, alors que des jeux si brillants se célèbrent dans l'hippodrome. Vous avez méprisé ce spectacle; nous voulons donc placer devant vous une coupe remplie jusqu'aux bords, une coupe qui, bien loin de produire l'ivresse, fait naître la sobriété. Tel est le vin des Ecritures, tels sont les mets étalés sur notre table : ils n'engraissent pas la chair. En le disant, ce n'est pas la nature même de la chair que nous prétendons condamner, nous mettons seulement bien au-dessus la dignité de l'âme; ce n'est pas l'usage que nous repoussons, nous flétrissons l'abus et l'excès. Si nous nous élevons à des considérations spirituelles, encore ne devons-nous pas



donner prise aux fausses spéculations de l'hérésie. Sans doute le corps est inférieur à l'âme, mais il n'est pas l'opposé de l'âme : elle est une substance simple, tandis qu'il demeure sujet aux passions. Dieu dans son art infini n'a pas formé cet univers d'une seule substance, ni de deux ou de trois; il a créé des natures multiples et diverses, afin de manifester dans la diversité des êtres les trésors de sa sagesse et la grandeur de son pouvoir. Il n'a pas seulement créé le ciel, il a de plus créé la terre ; et non-seulement la terre, mais encore le soleil ; avec le soleil, la lune ; avec la lune, les étoiles, l'air, les nuées ; et pour redescendre de l'air sur la terre, les lacs, les sources, les fleuves, les montagnes, les vallées, les collines, les prés, les jardins, toutes les sortes de germes et de plantes, toutes les formes et toutes les énergies de la nature, tout ce que nous pouvons apercevoir dans cet univers ; de telle manière que, si nous le parcourons de la pensée, nous nous écrierons avec le prophète : « Que vos œuvres sont grandes, Seigneur ! Vous avez tout fait dans la sagesse. » *Psalm.* CIII, 24.

Le théâtre a-t-il pour vous tant d'attraits ? laissez là celui de Satan, et venez à ce théâtre divin. Aimez-vous les accords de la lyre ? quittez les mélodies qu'on entend dans le monde, concentrez les forces de votre entendement, et venez écouter cette mélodie spirituelle qui donnera l'essor à votre pensée, où se retrempera la vigueur de votre âme. Voyez comme ces sons divers et ces cordes distinctes font remonter vers Dieu, l'Artiste suprême, un concert où règnent pleinement l'unité et l'harmonie. La voix qui s'élève de toutes les créatures se forme de mille voix, mais n'exprime qu'une seule et même pensée, celle de glorifier le Créateur. Chaque corde résonne à part, toutes résonnent ensemble. Pour vous faire une idée du son spécial qu'elles rendent, touchez par la pensée la corde du ciel, et vous l'entendrez soudain élever sa grande voix pour rendre gloire à Dieu. Le prophète le savait bien quand il disait : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce l'œuvre de ses mains. » *Psalm.* XVIII, 2. De cette corde descendez à celle du jour et de la nuit, et vous l'entendrez encore rendre des sons plus harmonieux que la lyre et la cithare, alors surtout qu'elle vibre sous une main qui sait la toucher. — Comment ces cordes résonnent-elles ? me direz-vous. Le ciel n'a ni bouche, ni langue, ni palais, ni dents, ni lèvres ; comment a-t-il une voix ? Et le jour, comment peut-il parler ? Je ne vois pas là les instruments de la parole, mais bien le cours du soleil et de la lune, la succession du jour et de la nuit, la marche du temps. — De peur qu'en entendant ces choses un esprit grossier ne tombe dans l'incertitude ou le trouble, voici que le prophète renchérit sur ce qu'il vient de dire. Après avoir affirmé que les cieux racontent la gloire de Dieu, que le jour transmet la parole au jour, que la nuit révèle la science à la nuit, il ne s'en tient pas là, mais il ajoute : « Il n'est pas d'idiomes, il n'est pas de langues qui ne puissent entendre leur voix. » *Ibid.*, 4. Voici quel est le sens de ce texte : Non-seulement le jour et la nuit, aussi bien que le ciel, ont une voix ; mais encore cette voix est plus éclatante, plus significative, plus soutenue que la voix de l'homme. Comment ? Ecoutez de nouveau le prophète royal : « Il n'est pas d'idiomes, il n'est pas de langues qui ne puissent entendre leur voix. » Qu'est-ce à dire ? C'est ici l'éloge des voix de la nature, la glorification de leur langage. Ma voix est entendue de celui qui parle une même langue avec moi, et nullement de celui qui parle une autre langue. Si je m'exprime en grec, par exemple, celui qui connaît cette langue me comprendra; mais le Scythe, le Thrace, le Maure, l'Indien, ne pourront pas me comprendre; la différence de nos langues s'oppose à la communication de nos pensées.

2. Si j'entends à mon tour le Scythe ou le Thrace, je ne les comprendrai pas ; la langue de l'un ne dit rien à l'intelligence de l'autre : il n'en est plus ainsi du langage que parlent le ciel, la nuit et le jour ; ce langage est tel qu'en toute langue, en tout idiome, chez toute nation, il est aisément entendu. De là ce qu'ajoute le Prophète, après avoir dit que les cieux racontent la gloire de Dieu, que le jour transmet la parole au jour : « Il n'est pas d'idiomes, il

n'est pas de langues qui ne puissent entendre leur voix. » J'insiste sur la signification de ce texte : La voix que font entendre le jour, la nuit, le ciel, toutes les créatures, parle si clairement à notre esprit qu'il n'est pas de langue, c'est-à-dire de peuple ou de nation, qui ne soit en état de la comprendre. Il n'est pas de voix à laquelle ne corresponde la voix du ciel : Scythe, Thrace, Maure, Indien, Sarmate, tout idiome, toute langue, toute nation peut entendre cette voix. Comment? je le demande encore. Ecoutez, et vous verrez de quelle façon le ciel parle en se taisant. Lorsque vous contemplez sa beauté, sa grandeur, sa position, sa stabilité, son éclat, et que, recueillant toutes ces choses en vous-même, vous rendez gloire au Créateur, vous célébrez sa puissance, c'est le ciel qui élève la voix en ce moment et qui prend une langue pour louer Dieu. Voilà ce qu'il faut entendre par cette parole : « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » De quelle manière, et par quel moyen, encore une fois? En éblouissant celui qui le contemple, et par là même en l'obligeant à lever les yeux vers le Créateur. Si vous vous écriez, à la vue d'une œuvre aussi belle : Gloire à vous, Seigneur! quel corps vous avez formé, quelle barrière au milieu du monde! —c'est le ciel, je le répète, qui glorifie de la sorte son Auteur par le ministère de votre langue, et qui l'admire par vos yeux. C'est ainsi qu'il rend hommage à Dieu sans parler; et tous les hommes comprennent ce langage muet. Il ne frappe pas leur oreille, mais il frappe leur vue; et la vue est la même chez tous, si la langue diffère : tous les peuples, sans en excepter les barbares, les Scythes, les Thraces, les Maures et les Indiens, entendent cette voix; c'est-à-dire qu'en voyant ce magnifique spectacle, frappée de toutes les splendeurs que le ciel étale à nos yeux, toute âme droite adore et glorifie l'Auteur de ces merveilles.

Les œuvres de Dieu célèbrent sa gloire.

On peut dire la même chose du jour et de la nuit. De même que le ciel en nous frappant d'admiration par sa beauté, sa grandeur, sa position, son éclat, sa stabilité, ses fécondes et multiples influences, nous excite à rendre gloire au Créateur ; de même le jour et la nuit. Si vous observez avec quel ordre ils se succèdent, comment le jour se borne à remplir sa tâche et se garde bien d'empiéter sur le domaine de la nuit, se montrant exempt de toute ambition, se renfermant dans ses bornes et ne prétextant pas sa splendeur pour se donner le droit d'envahir le temps tout entier; comment la nuit à son tour, ayant accompli sa course, cède la place au jour; et cela, depuis tant de siècles, sans confusion, sans désordre, sans le plus léger empiétement réciproque, malgré l'éclat de l'un et l'obscurité de l'autre; pourrez-vous, à la vue d'une telle harmonie, refouler un sentiment d'admiration et refuser de rendre gloire à Dieu? Semblables à deux sœurs que rattache l'affection la plus tendre, et qui mettent en quelque sorte dans la balance l'héritage paternel, afin d'éviter la plus légère fraude, le jour et la nuit se sont partagé le temps et respectent leur mutuel empire avec cette exactitude et cette rigoureuse équité que l'expérience vous montre. Qu'ils écoutent cette leçon, les hommes avides d'argent, ceux qui dépouillent leurs frères; qu'ils sachent comprendre cet égal partage du temps, cet accord parfait de la nuit et du jour, et qu'ils apprennent de la sorte à réprimer leurs passions. C'est donc ainsi que « le jour transmet la parole au jour, et que la nuit révèle la science à la nuit. » Ce n'est pas en élevant la voix, c'est par l'ordre même et l'harmonie qu'ils observent, c'est par l'égalité de leur pouvoir, par cette marche libre et régulière qu'ils proclament, d'une voix plus éclatante que celle de la trompette, la gloire du Créateur, non sur un point du monde, mais dans toutes les contrées éclairées par le soleil. Ce langage parcourt l'univers, puisque le ciel est partout et que partout se succèdent le jour et la nuit : c'est un enseignement qui se répand à la fois sur la terre et sur la mer. Aussi le Prophète ne dit-il pas simplement : Les cieux parlent de la gloire de Dieu; non, il dit qu'ils la *racontent*, qu'ils l'exposent, ce qui signifie qu'ils en instruisent les hommes, qu'ils sont les maîtres du genre humain, qu'ils tiennent une immense école où le spectacle de leur beauté remplace les livres et les écrits, et qu'ils enseignent aux ignorants comme aux savants, à tous sans exception,

la sagesse et la puissance de Dieu, empreintes dans les créatures comme dans un livre.

Les hommes eux-mêmes glorifient Dieu par les autres, sans parler, en gardant un profond silence ; et voilà pourquoi le Christ disait : « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16. De même donc qu'à la vue d'une vie pure nous rendons gloire à Dieu, sans que le juste ait besoin de parler ; de même, en contemplant la beauté du ciel, nous glorifions celui qui l'a créé. C'est dans ce sens qu'il faut entendre la parole du Prophète : « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » Ils ont pour interprètes ceux dont ils frappent les regards. « Le jour transmet la parole au jour, et la nuit révèle la science à la nuit. » *Psalm.* XVIII, 2. Quelle science ? Celle dont le Créateur lui-même est l'objet. Le jour appelle l'homme au travail, et la nuit venant ensuite le repose de ses mille labeurs, suspend le cours de ses sollicitudes, le plonge dans le sommeil, ferme ses paupières, et le prépare, en réparant ses forces, à reprendre les travaux du jour. Les avantages qu'elle lui procure ne sont donc pas à dédaigner ; ils sont d'un prix inestimable. Si la nuit ne venait pas faire trève à ses innombrables fatigues, le jour ne lui serait plus d'aucune utilité et le rappellerait vainement à l'œuvre, la nature succomberait sous un travail non interrompu, la vie s'épuiserait, pour lui la lumière serait désormais inutile. C'est donc la nuit qui rend le jour utile à l'homme ; et, de plus, elle conduit à la connaissance de Dieu celui qui sait apprécier les services qu'elle nous rend. En effet, lorsqu'il se dit à lui-même quelle est l'utilité du jour et quelle est celle de la nuit, comment ils se succèdent et se remplacent, formant en quelque sorte un chœur harmonieux, et toujours pour notre conservation et notre bien, serait-il le plus ignorant de tous les hommes, son intelligence s'éveillera, il lui sera facile de reconnaître la sagesse du suprême Artisan ; car le jour et la nuit la manifestent assez, l'un en nous appelant au travail, l'autre en nous invitant au repos.

3. Mais voilà que, nous laissant entraîner à cette digression, nous avons perdu de vue le commencement de notre discours. Il pourrait arriver néanmoins que, dans le texte dont vous avez entendu la lecture, quelque chose eût troublé ceux d'entre vous qui sont moins attentifs ou moins versés dans la connaissance des Ecritures : hâtons-nous donc de revenir à ce sujet. L'Evangile de ce jour renferme l'histoire de cette femme qu'affligeait une perte de sang, et qui mit un terme à cette infirmité en touchant simplement la robe du Sauveur, ravissant de cette manière un trésor par la force de sa foi. Oui, ce fut là vraiment un larcin, mais un larcin digne d'éloges, et les éloges ne manquèrent pas à celle qui l'avait accompli : Jésus lui-même, qui était le volé, loua cette pauvre femme. On a lu, de plus, ce qui concerne les stigmates de Paul, ses blessures, ses chaînes, ses condamnations, ses naufrages, ses persécutions incessantes et multiples, ses prisons, ses morts de chaque jour, sa faim, sa soif, sa nudité, ses innombrables sollicitudes. Que ferai-je ? Je m'arracherai d'un bond impétueux aux entraînements de ce dernier sujet, aux étreintes de Paul, pour n'être pas encore détourné de ma pensée première. Vous le savez, plus d'une fois, comme je m'acheminais vers un but déterminé, il m'a surpris au milieu du discours, il s'est tellement emparé de moi que je n'ai pu m'en séparer qu'à la fin. Il ne faut pas que la même chose m'arrive aujourd'hui ; je veux donc ramener de force ma pensée sur la parole du Prophète, dont j'avais résolu de vous entretenir. Quelle est cette parole ? « Moi, le Seigneur, j'ai créé la lumière et les ténèbres, je donne la paix et j'envoie les maux. » *Isa.*, XLV, 7. Vous me rendrez ce témoignage, ce n'est pas sans raison que je dirige là ma course ; je m'empresse d'y venir, en passant sur tout le reste. C'est qu'il y a là des choses qui peuvent aisément troubler un esprit incapable de les approfondir. Rendez-vous donc attentifs, prêtez-nous une oreille favorable, et, laissant de côté toute préoccupation terrestre, écoutez bien ce que nous vous dirons. C'est ainsi que nous désirons récompenser votre empressement à vous réunir ici, et ne vous renvoyer dans vos demeures qu'après vous avoir large-

ment fourni l'aliment spirituel, de telle sorte que les absents apprennent de vous la perte qu'ils auront faite; et c'est ce qu'ils ne pourront ignorer si vous recueillez nos enseignements avec zèle, et s'il vous est possible de les leur communiquer.

« Moi, le Seigneur, j'ai créé la lumière et les ténèbres, je donne la paix et j'envoie les maux. » Je reviens sur cette sentence pour qu'elle se grave dans votre esprit et pour que la solution soit mieux préparée. Isaïe n'est pas seul à tenir ce langage; un autre prophète dit également : « Est-il un mal dans la ville que le Seigneur n'ait pas fait? » *Amos*, III, 6. Que signifient ces paroles? Il faut donner une solution qui réponde à tous. Mais cette solution, où est-elle? Elle est dans la portée bien comprise de ces expressions. Redoublez d'attention, je vous le demande encore; ce n'est pas en vain et sans motif que j'insiste sur ce point. Nous avançons vers une doctrine qui nous commande ce respect par sa profondeur. Il y a des choses bonnes, il y en a de mauvaises, et d'autres qui tiennent le milieu; parmi ces dernières, plusieurs semblent mauvaises et ne le sont pas en réalité; c'est nous qui les jugeons et les disons telles. Pour rendre ma pensée plus claire et plus ferme en même temps, je prends un exemple : On regarde généralement la pauvreté comme un mal; elle ne l'est pas cependant, elle détruit même le mal quand la vigilance et la sagesse l'accompagnent. La richesse à son tour est généralement tenue pour un bien; mais elle est loin de l'être, si l'on n'en fait pas l'usage qui convient. Si la richesse était absolument un bien, tout homme riche serait par là même un homme bon. S'il est vrai toutefois que tous les riches ne sont pas vertueux et que ceux-là seuls le sont qui usent bien de leur fortune, il est évident que la richesse n'est pas un bien absolu, un bien par elle-même, et qu'elle nous est offerte comme un instrument de vertu. Voyez encore : Le corps a des qualités par lesquelles on désigne celui qui les possède. Ainsi, la blancheur n'est pas une substance, c'est une qualité, une modification de la substance : qu'un homme la possède néanmoins, et nous donnons à cet homme le nom de blanc. La maladie n'est elle-même qu'une modification de la substance : qu'un homme en soit affecté, et nous le désignons sous le nom de malade. Si donc la richesse était la vertu, il faudrait que l'homme riche fût dès lors nommé vertueux et qu'il le fût en réalité; mais, si le riche n'est pas précisément vertueux, la richesse n'est pas une vertu, un bien essentiel; il dépend de nos sentiments qu'elle le devienne. De même, si la pauvreté était un mal, tous les pauvres seraient des hommes méchants; mais tant de pauvres ont conquis le ciel : la pauvreté n'est donc pas un mal.

La pauvreté n'est pas un mal, et les richesses sont nuisibles.

4. Que direz-vous en présence des blasphèmes causés par la pauvreté? m'objectez-vous. — Je dirai que ce n'est pas à la pauvreté, mais bien à la faiblesse d'esprit ou de cœur qu'il faut les attribuer. Nous le voyons par l'exemple du bienheureux Job : Réduit à la dernière indigence, tombé jusqu'au fond de l'abîme, non-seulement il ne blasphéma pas, mais encore il continua de bénir Dieu; et voici comment il s'exprimait : « Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout retiré; c'est la volonté du Seigneur qui s'est accomplie; que le nom du Seigneur soit loué dans tous les siècles. » *Job*, I, 21. — A cause des richesses, me direz-vous encore, beaucoup se laissent aller à l'avarice et à la rapine. — Mais ce n'est pas non plus les richesses qu'il faut en accuser, c'est la folie des hommes; et le même juste est là pour le prouver : quoiqu'il fût dans l'abondance, loin de ravir le bien d'autrui, il donnait du sien et faisait de sa maison un port aux voyageurs, comme il le déclare lui-même : « Ma maison était ouverte à tout étranger qui venait s'y présenter. » *Ibid.*, XXXI, 32. Abraham n'était pas moins riche, et les voyageurs profitaient également de ses richesses : elles n'ont pu rendre injuste ni celui-ci ni celui-là, pas plus que la pauvreté n'a fait du premier, ou de Lazare, un blasphémateur; dénués l'un et l'autre des aliments nécessaires, ils ont brillé d'un si vif éclat que Dieu lui-même rend témoignage à l'un et lui communique les plus grands secrets, que l'autre quitte la terre précédé par les anges, est reçu dans le sein du Patriarche et possède les mêmes biens que lui.

Voilà donc les choses que j'appelle indifférentes, la richesse et la pauvreté, la santé et la maladie, la vie et la mort, la gloire et le déshonneur, la liberté et la servitude. Inutile d'aller plus loin ; essayer de tout parcourir, ce serait prolonger le discours outre mesure. Qu'il vous suffise de cette indication, et je ne me détourne pas de mon but. Il est écrit : « Fournissez au sage une occasion, et il deviendra plus sage. » *Prov.*, IX, 9. Voilà donc les choses qui tiennent le milieu entre le bien et le mal, dont les hommes peuvent user à leur gré pour l'un ou pour l'autre. Qu'il en soit ainsi des richesses, c'est ce que nous voyons par deux exemples opposés, celui d'Abraham, qui sut en faire un si parfait usage, et celui de ce riche que l'Evangile nous présente avec Lazare et qui fit servir ces mêmes biens à sa perte. Ainsi donc, la richesse n'est absolument ni un bien ni un mal. Supposez qu'elle soit un bien absolu, jamais ce riche n'aurait encouru le châtiment qu'il subit ; supposez qu'elle soit un mal, Abraham n'aurait pas acquis la gloire qu'il possède. Il en est de même de la maladie. Si la maladie est un mal absolu, je le répète, le malade est un être mauvais. Par conséquent, tel doit être jugé Timothée, puisqu'il était affligé d'une maladie très-grave. « Usez d'un peu de vin, lui disait son maître, à cause de votre estomac et de vos fréquentes infirmités. » I *Tim.*, V, 23. Mais si, loin d'être mauvais pour cela, il trouva dans ses infirmités le sujet d'une plus grande récompense, parce qu'il les supporta patiemment, il est évident que la maladie n'est pas un mal. Un autre prophète était privé de la vue, ce qui ne l'empêchait pas de prophétiser et de prévoir l'avenir : son mal ne l'avait donc pas rendu mauvais et ne lui faisait pas obstacle dans le chemin de la vertu. De même la santé n'est pas absolument un bien ; elle ne l'est qu'à la condition qu'on en usera pour le bien, et non pour des œuvres perverses ou pour un repos désordonné ; car un tel repos suffit pour notre condamnation. De là cette parole de Paul : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus. » II *Thessal.*, III, 10.

Je conclus donc que ces choses tiennent le milieu, comme nous l'avons dit, sont indifférentes, et ne deviennent bonnes ou mauvaises que par l'usage qu'on en fait. Mais pourquoi parler de la santé et de la maladie, de la richesse et de l'indigence ? Ce qu'on regarde comme le bien capital et comme le plus grand des maux, la vie et la mort n'ont elles-mêmes rien d'absolu ; nous les rangeons dans la même catégorie, et les dispositions seules dans lesquelles elles nous trouvent en font un bien ou un mal. Voici ce que je veux dire : C'est un bien que la vie, mais pour celui qui en fait un bon usage ; pour celui qui la fait servir à l'iniquité, elle est plutôt un mal et mieux vaudrait pour lui mourir. Par contre, le plus redoutable de tous les maux dans l'opinion commune, est la source de mille biens, s'il est amené par une juste cause. Témoins les martyrs, dont la mort a fait les plus heureux des hommes. Voilà pourquoi Paul ne désire vivre dans le Christ que parce qu'il voit en cela le fruit de ses œuvres. « Je ne sais quel choix faire, dit-il, mon âme est comme partagée : j'éprouve le désir d'être affranchi de mes liens et d'aller avec le Christ, c'est ce qui me serait de beaucoup le plus profitable ; mais que je demeure encore dans la chair, c'est plus utile pour vous. » *Philipp.*, I, 22-24. Le prophète exprimait ainsi le même sentiment. « Précieuse est devant le Seigneur la mort de ses saints. » *Psalm.* CXV, 15. Ce n'est pas la mort absolument parlant qui est précieuse, c'est une telle mort. Ailleurs il dit : « La mort des pécheurs est très-mauvaise. » *Psalm.* XXXIII, 22. Ce n'est donc là, vous le voyez, ni un bien, ni un mal absolu ; seules les dispositions de l'âme en décident. Le sage Salomon, appréciant et discutant la valeur de ces choses indifférentes par elles-mêmes, et voulant nous montrer que cela n'est pas un bien de soi et ceci un mal, que le mal devient un bien dans les circonstances convenables, malgré la peine qu'il nous cause d'abord, et que le bien devient un mal en dehors de ces mêmes circonstances, s'exprime ainsi : « Il est un temps pour pleurer, il est un temps pour rire ; il est un temps pour vivre, il est un temps pour mourir. » *Eccli.*, III, 4. En effet, il n'est pas toujours bon de se réjouir, quelque-

fois même c'est nuisible : il n'est pas non plus toujours bon de s'affliger, il peut arriver que cela soit funeste et mortel. C'est la pensée que Paul exprime en ces termes : « La tristesse qui est selon Dieu produit la pénitence, qui elle-même conduit sûrement au salut ; mais la tristesse selon le monde opère la mort. » II *Cor.*, VII, 10. Voilà donc encore une chose indifférente de soi. D'où il suit que le contraire l'est aussi, je veux dire la joie. C'est pour cela que le même apôtre nous ordonne, non pas simplement de nous réjouir, mais de nous réjouir dans le Seigneur.

5. C'est assez toutefois avoir parlé de ces choses indifférentes, du moins pour des auditeurs attentifs ; nous devons maintenant passer à celles qui ne sont plus dans ce milieu, qui sont bonnes au point de ne pouvoir devenir mauvaises, ou mauvaises au point de ne pouvoir devenir bonnes. Quant à celles dont nous avons traité jusqu'ici, nous savons qu'elles passent d'un extrême à l'autre; que les richesses, par exemple, sont tantôt un mal, quand elles ont pour but de satisfaire l'avarice, et tantôt un bien, quand elles sont employées en aumônes ; que toutes les choses de même nature sont soumises à la même loi. Mais il en est, nous venons de le dire, qui ne sauraient jamais devenir mauvaises ; et celles qui sont contraires à celles-là demeurent dès lors toujours mauvaises, impossible qu'elles soient jamais bonnes. Telles sont l'impiété, le blasphème, la mollesse, la cruauté, l'inhumanité, la gourmandise, et toutes les autres du même genre. Je ne dis pas que le méchant ne puisse jamais devenir bon, et réciproquement ; je dis que les choses elles-mêmes ne peuvent pas subir un tel changement. En restant dans leurs bornes respectives, les unes sont un bien et les autres un mal; tandis que l'homme est bon ou mauvais suivant qu'il embrasse les unes ou les autres. Les choses se divisent donc en trois catégories : il en est de bonnes dont l'essence ne change pas, telles que la tempérance, la générosité, et autres semblables ; il en est d'essentiellement mauvaises et qui ne changent pas davantage, comme la luxure, la férocité, la barbarie; il en est enfin qui deviennent bonnes ou mauvaises selon l'usage qu'on en fait. Les richesses, je l'ai dit, sont l'instrument de l'avarice ou de la bienfaisance ; cela dépend des sentiments de celui qui les possède. La pauvreté aboutit tantôt au blasphème, tantôt à l'action de grâces et à la philosophie. Comme il y a des insensés, et en grand nombre, — j'arrive maintenant à la solution — qui tiennent pour mal non-seulement ce qui l'est par essence et ne saurait jamais devenir un bien, mais encore ce qui de sa nature est indifférent, comme la pauvreté, la captivité, l'esclavage, choses indifférentes, vous l'avez entendu ; comme beaucoup donc appellent mal ce qui n'est pas un mal, le prophète emploie leur langage ; il parle des maux qui sont tels dans l'estime des hommes, mais qui ne sont pas des maux réels : il parle de la captivité, de l'esclavage, de la famine, et d'autres fléaux pareils. Non-seulement ce ne sont pas là des maux véritables, mais ce sont encore des moyens propres à guérir les maux ; et pour le prouver voyons la famine, qui certes nous fait tous trembler et frémir.

Eh bien, apprenez que la famine n'est pas un mal, laissez-moi vous donner une leçon de philosophie. Le peuple hébreu étant tombé dans une extrême corruption, Elie, cet homme extraordinaire digne d'habiter le ciel, voulant les arracher à leur indolence et les ramener au bien, s'écria : « Vive le Seigneur, devant qui je me suis présenté, la pluie ne tombera pas sans ma permission. » III *Reg.*, XVII, 1. Et celui qui ne possédait pas autre chose qu'un manteau ferma le ciel, tant il avait de crédit auprès de Dieu. Vous voyez bien que la pauvreté n'est pas un mal. Si elle l'était, jamais le plus pauvre des hommes n'aurait eu la puissance d'agir ainsi sur le ciel, tout en cheminant encore sur la terre. Par ce moyen il envoya la famine comme la meilleure des institutrices, la plus capable de réformer les mœurs dépravées. Ce fut comme lorsqu'une fièvre violente s'empare de notre corps : les veines de la terre furent desséchées, les cours d'eau cessèrent, les herbes furent brûlées et toute sève tarit. Or cela ne fut pas peu profitable à ce peuple, c'est ainsi que se trouva

réprimée son impétuosité vers le mal, qu'il revint à de meilleurs sentiments et se montra plus docile à la voix du prophète. Ceux qui couraient tout à l'heure aux idoles et qui sacrifiaient leurs enfants aux démons, voyant maintenant frapper à mort tant de prêtres de Baal, ne témoignent plus aucune indignation ni même aucun regret; rendus meilleurs par la famine et saisis de frayeur, ils acceptent tout en silence.

6. Vous voyez donc bien que la famine n'est pas un mal, qu'elle sert même à le détruire, qu'elle est un remède propre à guérir nos maladies. Voulez-vous vous convaincre qu'il en est de même de la captivité, considérez ce qu'étaient les Juifs avant la captivité de Babylone et ce qu'ils devinrent sous le coup de cette épreuve; vous resterez alors persuadés que la liberté n'est pas un bien absolu, que la captivité n'est pas un mal. Quand ils jouissaient de leur liberté, vivant tranquilles dans leur patrie, ils se conduisaient de telle sorte que les prophètes élevaient chaque jour la voix, tant les lois étaient enfreintes, le culte des idoles en honneur, les divins préceptes foulés aux pieds; mais, après avoir été transportés sur une terre étrangère, au milieu des barbares, ils réprimèrent leurs mauvais instincts, ils renoncèrent à leurs vices, ils observèrent la loi, comme nous le voyons d'après un psaume que je dois mettre aujourd'hui sous vos yeux pour vous apprendre les heureux fruits de la captivité. Quel est ce psaume? « Sur le bord des fleuves de Babylone nous nous sommes assis, et nous avons versé des larmes au souvenir de Sion. Aux saules de la rive nous avons suspendu nos instruments de musique. Là nous ont interrogés ceux qui nous avaient amenés captifs; ils nous demandaient les paroles de nos chants sacrés : Faites-nous entendre, disaient-ils, les cantiques de Sion. — Comment chanterions-nous l'hymne du Seigneur sur une terre étrangère? » *Psalm.* CXXXVI, 1-4. Comme la captivité les a domptés! Auparavant ils ne supportaient pas que les prophètes vinssent les avertir de ne pas transgresser la loi; et maintenant ils savent résister aux instances des barbares, aux ordres impérieux de leurs maîtres, qui veulent les obliger à la transgresser; ils disent : Non, nous ne chanterons pas l'hymne du Seigneur sur une terre étrangère, parce que la loi nous le défend.

Souvenez-vous encore des trois jeunes Hébreux : bien loin de leur nuire, la captivité fit mieux éclater leur vertu. La même chose eut lieu pour Daniel. Et Joseph, quel mal résulta-t-il pour lui d'avoir été réduit en esclavage, traîné dans un autre pays, chargé de chaînes? Est-ce que cela seul ne le couvrit pas d'honneur et de gloire? Et cette femme égyptienne qui vivait au sein de l'opulence, du faste et de la liberté, quel bien en retira-t-elle? Ne tomba-t-elle pas dans l'état le plus déplorable pour n'avoir pas usé de ses avantages comme il le fallait? Nous avons donc évidemment établi quelles sont les choses bonnes, mauvaises, indifférentes, et de plus que le prophète parle dans le texte cité de ces dernières, de la captivité, de l'esclavage et de l'exil, que nous savons n'être pas un mal, quoique généralement on suppose le contraire. Il importe d'ajouter pourquoi de telles paroles ont été prononcées. Dans sa bonté pour les hommes, toujours prompt à pardonner et lent à punir, Dieu voulait épargner aux Juifs le châtiment de leurs crimes; et c'est pour cela qu'il leur envoya les prophètes, afin que la terreur provoquée par ses menaces le dispensât d'en venir aux faits : ainsi s'était-il conduit envers les Ninivites. Il les avait jadis menacés de détruire leur ville, non pour la détruire en effet, mais pour la sauver, au contraire; ce qui du reste eut lieu. Il agissait de même en cette occasion : il envoyait les prophètes, annonçant les incursions des barbares, l'effusion du sang, la captivité, la servitude, le séjour en pays étranger. Tel un père plein de tendresse, voulant ramener au bien un fils négligent et dissolu, prend en main les verges et lui présente des liens, en lui tenant ce langage : Je t'attacherai, je te flagellerai, je te tuerai : autant de paroles par lesquelles il s'efforce de l'effrayer et de l'arracher au vice : tel Dieu faisait continuellement retentir de terribles menaces, dans le but de corriger ses enfants. A cette vue et voulant empêcher cet amendement, le diable envoyait à son tour de faux prophètes; et, tandis

Pourquoi Dieu envoyait des prophètes.

que les vrais ministres de Dieu annonçaient la captivité, la servitude et la famine, les autres promettaient la paix, la fertilité, l'abondance de tous les biens. De là ces avertissements donnés par les prophètes : « La paix, la paix ! Où donc est la paix ? » *Jerem.*, VI, 14. Et tout homme instruit sait bien que les événements ont pleinement confirmé la parole des prophètes, à l'encontre de ceux qui retenaient le peuple dans sa léthargie. C'est donc pour combattre ces influences dissolvantes et funestes que Dieu dit par la bouche d'Isaïe : « Moi, le Seigneur Dieu, je donne la paix et j'envoie les maux. » *Isa.*, XLV, 7. Quels maux ? Ceux dont nous avons parlé, la captivité, la servitude et les autres du même genre ; mais non certes l'impureté, la mollesse, la cupidité, ni rien de semblable. De même, lorsqu'un autre prophète dit : « S'il est un mal dans la cité que le Seigneur n'ait pas fait, » *Amos*, III, 6, par ce mal il entend la famine, la maladie, les fléaux que le Seigneur envoie. C'est encore le sens de cette parole du Christ : « A chaque jour suffit son mal, » son labeur, sa fatigue, sa peine. *Matth.*, VI, 34.

7. Voici donc ce que dit le prophète : Ne vous laissez pas endormir par de fausses prédictions; c'est Dieu qui peut vous donner la paix, mais aussi vous livrer à la servitude. — « Je donne la paix et j'envoie les maux, » n'a pas une autre signification. Pour mieux vous en convaincre, examinons avec soin chaque expression. C'est après avoir dit : « C'est moi qui fais la lumière et les ténèbres, » qu'il ajoute : « Je donne la paix et je crée les maux. » Il a d'abord mis en présence deux contraires, et puis deux autres; ce qui vous fait voir qu'il ne parle pas de corruption, mais d'infortune. En effet, quel est le contraire de la paix ? Evidemment c'est le trouble de la servitude, et non la fornication, l'adultère ou l'injustice. J'insiste : dans le second membre de la phrase comme dans le premier sont placés deux contraires ; et ce n'est pas le vice précisément qui est le contraire de la paix, c'est la tribulation ou le malheur. Or les hommes sont affectés envers les choses qui leur arrivent comme envers les éléments. Je m'explique : le Seigneur a fait la lumière et les ténèbres, une chose que les hommes tiennent pour agréable, une autre qu'ils regardent comme pénible, puisqu'ils en viennent à maudire la nuit ; et voilà justement ce qu'ils font sous le premier rapport. Mais la nuit et les ténèbres ne doivent pas plus être accusées que l'exil et la servitude. Quel mal, je vous prie, voyez-vous dans les ténèbres ? Ne nous reposent-elles pas de nos travaux ? ne nous délivrent-elles pas de nos sollicitudes ? n'imposent-elles pas une trêve à nos douleurs ? ne raniment-elles pas nos forces ? Sans les ténèbres et la nuit, eussions-nous pu jouir de la lumière ? Cet être animé qu'on appelle l'homme ne tomberait-il pas bientôt épuisé ? Il y des insensés néanmoins qui prétendent que les ténèbres sont un mal ; mais il n'en est rien : elles concourent même à nous rendre le jour utile, en nous rendant plus aptes au travail par le repos qui le précède.

Il en est de même de la captivité, dont il est parlé dans ce texte : « Je donne la paix et j'envoie les maux. » Elle est un bien pour ceux qui savent en user ; car elle leur inspire la modération et la sagesse, en rabattant leur orgueil. La vertu ne saurait être esclave : rien ne peut en triompher, ni la servitude, ni la captivité, ni l'indigence, ni la maladie, ni la mort ellemême, le plus redoutable des tyrans. J'en appelle à ceux qui ont souffert tous ces maux, et qui n'en ont été que plus illustres. Quel préjudice causèrent à Joseph — rien n'empêche que je ne mette encore cet exemple sous vos yeux — l'esclavage, les fers, la prison, la calomnie, les embûches, un long exil ? En quoi nuisirent à Job la destruction de ses troupeaux, la mort violente et prématurée de ses enfants, les plaies et les vers qui couvrirent son corps, son intolérable affliction, sa couche immonde, la méchanceté de sa femme, les injustes reproches de ses amis, les outrages de ses serviteurs ? Lazare gît sous un portique, les chiens lèchent ses plaies, la faim le consume, le riche lui jette à peine un regard dédaigneux, la maladie l'accable, il est abandonné de tous, nul ne daigne lui venir en aide. Paul à son tour est assailli d'un essaim de

maux, de persécutions, de morts, de naufrages, de tribulations de tout genre qu'aucune langue ne saurait énumérer. Quel mal en est-il résulté pour l'un ou pour l'autre? Pénétrés de tels enseignements, fuyons le vice, embrassons la vertu, prions pour ne pas succomber à la tentation, et si parfois nous la subissons, ne nous décourageons pas, ne nous en affligeons pas; car ce sont là les armes de la vertu pour ceux qui savent en faire usage, des moyens qui peuvent nous conduire à la gloire, si nous sommes vigilants, et à la possession des biens éternels. Puissions-nous tous les acquérir par le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR

LE LIBRE ARBITRE

AVANT-PROPOS

L'homélie suivante, sur un passage de Jérémie, est certainement de saint Jean Chrysostome. En effet, dès le commencement, l'orateur rappelle qu'il a précédemment parlé de la discussion entre Pierre et Paul, qu'il a fait ensuite l'éloge du bienheureux Eustache, et en dernier lieu du saint martyr Romain : preuve évidente que l'homélie présente suivit de près celles dont il rappelle les sujets. Toutefois, impossible de rien découvrir qui renseigne sur l'année où ces discours divers ont été prononcés : ce que nous savons c'est qu'ils furent prononcés à Antioche. Dans le suivant, il est question de ce passage de Jérémie : « Seigneur, la voie de l'homme n'est pas en son pouvoir, il ne marchera pas et il ne conduira pas lui-même ses pas. » Le saint docteur réfute à cette occasion les personnes qui s'autorisaient de ce texte pour nier le libre arbitre.

HOMÉLIE

Sur ce passage du prophète Jérémie : « Seigneur, la voie de l'homme n'est pas en son pouvoir; il ne marchera pas et il ne conduira pas lui-même ses pas. »

1. Dans toute voie terrestre et publique, il y a des parties planes et unies, il y en a de raboteuses et d'escarpées : ainsi les divines Ecritures offrent des passages que tout le monde saisit facilement et d'autres qui exigent, pour être compris, beaucoup d'efforts et de travail. Tant que nous cheminons en plaine et sans obstacles, nous n'avons pas besoin d'une grande attention ; mais, quand nous suivons une route raide, étroite, bordée de précipices de tout côté jusqu'au sommet de la montagne, alors il nous faut être attentifs et vigilants, la difficulté des lieux ne nous permettant aucune négligence. Que l'on fût distrait un instant, le pied pourrait glisser, et le corps entier être précipité; que l'on s'inclinât pour regarder au fond des vallées, on pourrait être saisi par le vertige et tomber dans l'abîme. De même, il est dans la sainte Ecriture des enseignements d'intelligence facile, au milieu desquels on cheminera sans peine ; mais il en est d'autres qui présentent assez d'aspérités et de difficultés pour qu'il soit malaisé de cheminer au travers. C'est pourquoi, toutes les fois que nous aurons à traverser des passages de ce genre, il est important que nous soyons attentifs et sur nos gardes, afin de n'être pas exposés au plus grave des périls. Pour nous, tantôt c'est en des textes faciles, tantôt en des textes obscurs que nous vous exerçons, de façon à rendre d'une part votre fardeau plus léger, de l'autre à vous préserver de



toute négligence : si le relâchement est l'écueil des esprits occupés à de trop légères tâches, les esprits constamment appliqués à des tâches trop rudes tombent dans le découragement. De là conséquemment la nécessité d'un enseignement varié, et d'aller tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, de telle sorte que l'intelligence ne se relâche pas outre mesure, et qu'elle ne soit pas brisée par une tension excessive, ni découragée par trop de fatigue. C'est pourquoi précédemment, après vous avoir entretenus de la discussion qui avait eu lieu entre Pierre et Paul, après vous avoir montré que cette division apparente avait eu des résultats plus précieux que n'en aurait produits la concorde la plus parfaite, après vous avoir conduits le long de ce chemin raide et escarpé, pour vous remettre de votre lassitude, nous vous avons transportés le jour suivant en face d'un sujet plus aisé : nous vous avons exposé l'éloge du bienheureux Eustache; puis nous avons abordé le panégyrique du bienheureux martyr Romain, en présence d'une assemblée plus brillante, et au milieu d'applaudissements plus nombreux et d'acclamations plus vives. Nous arrive-t-il de pénétrer, accablés de fatigue, dans une prairie, un sentiment de bien-être et de plaisir s'empare de nous, parce que rien de fâcheux ni de désagréable ne frappe nos regards, parce que tout nous rappelle au contraire le délassement, la joie et le bonheur : tels étaient alors vos sentiments ; et, au sortir d'une dissertation sérieuse et difficile, l'éloge des martyrs s'est offert à nous tel qu'une délicieuse prairie, et vous avez goûté à l'entendre un calme profond et la joie la plus parfaite. Il ne s'agissait pas en ce moment d'étreintes corps à corps ni de luttes et de défaites : libre et sans rencontre d'obstacles, le discours marchait rapidement à son but. Aussi avait-il plus d'éclat et plus de solennité, et suscitait-il plus de louanges; car l'auditeur n'est jamais plus disposé à applaudir l'orateur que lorsque son esprit suit sans peine aucune et avec une sorte de jouissance les différentes parties du discours.

Maintenant donc que nous vous avons suffisamment reposés, n'ayant offert en ces jours rien de difficile ni rien d'épineux, revenons aujourd'hui, si vous le voulez bien, à notre premier genre d'exercice, et occupons-nous de ces passages de l'Ecriture qui demandent et des efforts et une intelligence appliquée : notre dessein en cela n'est pas de vous charger d'un surcroît de fatigue, mais plutôt de former votre esprit et de le rendre capable de traverser les endroits semblables sans danger. Naguère aussi, il paraissait tout d'abord y avoir eu division et lutte entre les apôtres; puis, quand nous eûmes gravi ces rochers, nous vîmes s'élever les fruits de l'Esprit, la charité, la joie, la paix; et de la sorte, la peine que nous avions prise, loin d'être inutile, se transforma en allégresse véritable : de même, en ce jour, j'espère avec le secours de vos prières que, si nous allons courageusement et fermement jusqu'au bout du chemin qui se déroule devant nous, et si nous parvenons jusqu'au sommet de la montagne, nous y verrons s'évanouir toutes les aspérités et s'offrir à nous les lieux les plus accessibles. Quel est donc le sujet que nous avons à traiter? Le texte même dont on a fait lecture, ce texte du prophète : « Seigneur, la voie de l'homme n'est pas en son pouvoir, il ne marchera pas, et il ne conduira pas lui-même ses pas. » *Jerem.*, x, 23. Telle est la question à examiner; veuillez nous prêter aujourd'hui la même attention que précédemment; d'autant que la question actuelle, sans offrir moins d'intérêt, exige plus de sollicitude. En effet, la division apparente de Pierre et de Paul, division nulle en réalité, était inconnue d'un grand nombre, en sorte que les conséquences de l'ignorance des fidèles à ce sujet ne devaient être que peu dangereuses. Quant au texte cité tout à l'heure, il est dans toutes les bouches; on en parle dans les maisons, sur les places publiques, dans la campagne, dans les villes, dans les îles, sur terre et sur mer : en quelque endroit que vous alliez, vous entendrez des gens vous dire : Il est écrit : « La voie de l'homme n'est pas en son pouvoir. » Et l'on ne se borne pas à mettre ce texte en avant, on y en ajoute de semblables, tels que les suivants : « Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court; » *Rom.*, IX, 16; « si le Sei-

On abusait de ce passage de l'Ecriture contre le libre arbitre.

gneur ne bâtit lui-même la maison, en vain travailleront-ils, ceux qui la construisent. » *Psalm.* CXXVI, 1. En cela, ils se proposent de se servir des saintes Ecritures comme d'un voile propre à couvrir leur indifférence, et de nous ravir toutes nos espérances et le salut lui-même. Ils ne veulent certainement aboutir, par toutes ces citations, qu'à établir ce point-ci, à savoir, que nous ne sommes les maîtres de rien; en conséquence, c'en est fait de nos destinées; vainement parle-t-on de royaume promis, d'enfer qui nous menace, de lois, de supplices, de châtiments et de conseils.

Sans le libre arbitre il n'y a ni mérite ni démérite.

2. A quoi bon donner un conseil à celui qui est incapable de quoi que ce soit? A quoi bon faire une promesse à celui qui est dépourvu de toute puissance? Ni le juste ne mérite de louange, ni le méchant de punition et de supplice, s'il ne dépend pas de nous de conduire nos actions. Or, que l'on persuade aux hommes cette doctrine, et personne désormais ne se préoccupera plus d'embrasser la vertu et d'éviter le mal. Si, maintenant que nous ne cessons de faire retentir tous les jours à vos oreilles la menace de l'enfer, de vous parler du royaume des cieux, de vous rappeler ces châtiments épouvantables et ces récompenses dont l'intelligence humaine ne saurait avoir l'idée; si, malgré nos conseils, nos exhortations, nos efforts incessants, à peine un petit nombre se détermine à souffrir les sueurs de la vertu, à s'éloigner du mal et de ses voluptés; comment briseriez-vous cette ancre sacrée sans exposer la nef à sombrer sans retour, les passagers à devenir la proie des flots, et sans amener tous les jours de nouveaux naufrages? Aussi le diable s'applique-t-il surtout à convaincre l'homme, qu'il n'aura pas plus à craindre de châtiment pour ses prévarications qu'à espérer de couronnes et de récompenses pour ses bonnes actions; afin de ravir aux justes tout zèle et toute énergie, et d'accroître chez les hommes faibles l'indifférence et le mépris du bien. Voilà pourquoi le sujet actuel exige toute votre attention. C'est un précipice, c'est un abîme creusé sous vos pas que le texte du prophète, si vous ne l'examinez avec la plus grande attention; car que dirons-nous? Que le prophète n'a pas dit la vérité? Ce serait trop s'avancer; le prophète ne saurait mentir, disant ce que Dieu lui inspire. Affirmerons-nous alors que le prophète a dit vrai, et en conclurons-nous que nos actes ne dépendent pas de nous? — Au contraire, nous affirmons que nos actes dépendent bien de nous et que le prophète a néanmoins dit la vérité : ces deux points, nous les prouverons irrésistiblement, si vous nous prêtez une attention favorable. Voilà pourquoi je vous ai montré le précipice que vous aviez à vos côtés, afin que nous ne fermions pas les yeux durant le chemin que nous avons à faire. D'ailleurs, nous ne nous bornerons pas à l'explication de cette parole : « La voie de l'homme n'est pas en son pouvoir; » nous examinerons le passage en entier, ainsi que les diverses circonstances de temps, de lieu, de personne, d'auteur, de motif et de forme qui s'y rapportent.

En effet, il ne suffit pas de dire : Ceci est dans l'Ecriture; il ne suffit pas d'en détacher un texte au hasard, d'arracher en quelque manière ses membres à l'Ecriture sainte, d'en présenter les passages isolés et séparés des choses auxquelles ils se rattachent pour les outrager en toute sécurité et liberté. C'est ainsi que bien des doctrines corruptrices se sont répandues de nos jours, le démon inspirant à des hommes pleins de torpeur la pensée de s'emparer du témoignage de nos saints Livres détournés de leur vrai sens, mutilés ou disloqués pour obscurcir la vérité. Mais, je le répète, ce n'est point assez de dire : L'Ecriture dit telle chose; il faut de plus parcourir le passage en entier; car si nous ne tenions aucun compte de la liaison et de la suite des pensées, il en résulterait une foule de doctrines abominables. N'est-il pas écrit, en effet : « Il n'y a pas de Dieu; — il a détourné sa face pour ne pas voir jusqu'à la fin; — Dieu ne demandera pas de compte? » *Psalm.* XIII, 1; X, 11 et 13. S'ensuivra-t-il, je vous le demande, que Dieu n'existe pas, qu'il ne considère pas ce qui se passe sur la terre? Qui oserait tenir ou souffrir un pareil langage? Pourtant on lit ces choses dans l'Ecriture; mais voici de quelle manière : « L'insensé a dit en son cœur : Il n'y

a point de Dieu. » Ce n'est pas là le sentiment et l'affirmation de l'Ecriture, mais d'une intelligence dévoyée : l'Ecriture n'expose pas sa propre pensée, elle énonce la pensée d'autrui. «Jusques à quand, dit-elle encore, l'impie irritera-t-il le Seigneur? Il a dit en son cœur : Il ne me demandera aucun compte ; il a détourné sa face pour ne point voir jusqu'à la fin. » *Psalm.* x, 11-13. C'est encore la pensée et le sentiment de l'homme impie et pervers que l'Ecriture énonce. Ainsi font d'ordinaire les médecins : ils entretiennent les personnes en santé des fautes commises par les malades, afin qu'elles évitent ces mêmes imprudences. Or, la piété constituant la santé de l'âme, et l'ignorance de Dieu son mal le plus redoutable, l'Ecriture nous communique le langage des impies, non certes pour satisfaire notre curiosité, mais pour que nous nous tenions sur nos gardes : elle rapporte ce que dit l'insensé, afin que vous repoussiez ses paroles et que vous deveniez plus sage : elle rapporte ce que dit l'impie, afin que vous évitiez l'impiété. Outre qu'il ne faut pas séparer un texte de ce qui le précède ou le suit, il faut de plus le citer intégralement, sans y rien ajouter. Bien des gens mettent en circulation divers passages des Livres sacrés, mais après les avoir altérés. Il est écrit, vous disent-ils : « Ressentez-vous les ardeurs de la chair, mariez-vous. » Cependant vous ne trouverez ce texte nulle part : écoutez de quelle façon l'Ecriture s'exprime : « Je dirai aux personnes veuves ou non mariées : Elles feront bien de rester dans cet état, comme je le fais moi-même. Si elles ne peuvent garder la continence, qu'elles se marient; car il vaut mieux se marier que d'être consumé. » I *Cor.*, VII, 8-9. — Mais cela ne revient-il pas à ce que nous disions, observent-ils ces mots : Ressentez-vous les ardeurs de la chair, mariez-vous? — Quand même cela serait, vous ne devez pas altérer le texte sacré et laisser de côté les expressions dont l'Ecriture revêt ses pensées pour y substituer vos propres expressions. Au surplus, nous y trouverons une profonde différence. En disant absolument : « Ressentez-vous les ardeurs de la chair, mariez-vous, » vous autorisez par cela même les personnes qui ont choisi l'état de virginité à violer les engagements qu'elles auront contractés envers Dieu, dès qu'elles sentiront l'aiguillon de la concupiscence, et à oublier leurs premiers serments pour passer dans les rangs du mariage.

3. Mais si vous compreniez à quelle classe de gens l'Apôtre s'adresse, à savoir, non point à tous sans distinction, mais à ceux qui ne se sont liés par aucun engagement, alors il vous serait facile de nier ce droit pernicieux et funeste. « Je dirai aux personnes veuves ou non mariées, » non point à celles qui ont embrassé l'état de viduité, mais à celles qui n'ont pris de résolution ni dans un sens, ni dans l'autre, à celles qui sont indécises à l'égard de la détermination à prendre. Ainsi, par exemple, une femme a perdu son mari ; elle n'a pas encore arrêté en elle-même, ni prononcé qu'elle se vouerait à la viduité, ou qu'elle contracterait un second mariage; c'est à elle que je dirai qu'elle fera bien de rester dans cet état : si le fardeau lui semble trop lourd, qu'elle se marie. Quant à celles qui se sont déjà prononcées, qui se sont inscrites au nombre des veuves et qui se sont engagées vis-à-vis de Dieu, l'Apôtre entend que la faculté leur soit refusée de contracter un second mariage. Aussi écrivait-il à ce sujet à Timothée : « Evitez les jeunes veuves; comme elles ont vécu dans la mollesse, après avoir accepté le joug du Christ elles veulent se remarier, encourant ainsi la condamnation, et rendant vaine la fidélité qu'elles ont promise précédemment. » I *Tim.*, v, 11-12. Voyez-vous de quelle manière il les flétrit, les stigmatise, et les rend passibles des jugements du Seigneur, parce qu'elles ont rompu leurs engagements envers lui et menti à leurs promesses? Il est donc évident que cette parole de Paul ne concerne pas les personnes liées par un engagement volontaire : par conséquent, on aurait tort de l'alléguer à tout propos, et il est indispensable de savoir à quelle classe de personnes ce passage de l'Ecriture est adressé. Il est encore un autre passage dont on n'altère pas à la vérité le sens, mais auquel on ajoute une chose qui ne se trouve pas dans les saints Livres : telle est la malice du démon que

Autre passage des saintes Ecritures altéré par les impies.

tout lui est bon, addition, mutilation, altération, transposition des textes sacrés, pour introduire des doctrines perverses. Quel est donc ce passage ? Le voici : « A moi appartient l'argent, à moi l'or; et je les donnerai à qui je voudrai. » *Agg.*, II, 9. Dans ce texte une partie est exacte, une autre est entièrement controuvée. Ces paroles : « A moi l'argent, à moi l'or, » sont bien du prophète ; mais les suivantes, « je les donnerai à qui je voudrai, » n'en sont pas, et y ont été ajoutées par l'ignorance du vulgaire. Et savez-vous le mal qui en est la conséquence? Une foule de misérables, d'imposteurs, de libertins, de gens indignes de voir le soleil, de vivre, de respirer, sont comblés de richesses, parce qu'ils foulent aux pieds tous les droits, qu'ils dépouillent les veuves, qu'ils spolient les orphelins et qu'ils oppriment les faibles. C'est le démon qui, avant d'inculquer aux hommes cette opinion que les richesses sont un don du ciel et de la générosité divine, afin que le nom du Seigneur soit à cette occasion blasphémé, s'est emparé de ce texte de l'Ecriture : « A moi l'argent, à moi l'or ; » et y a joint cette autre proposition, que l'Ecriture ne contient pas : « Et je les donnerai à qui je voudrai. » Or, le prophète Aggée ne s'exprime pas ainsi. Les Juifs étaient revenus de la terre des barbares, et ils songeaient à relever le temple et à lui rendre son ancienne splendeur ; mais ils étaient pauvres, environnés d'ennemis, dans une profonde indigence, sans qu'il parût de ressources d'aucun côté : c'est alors que le prophète, pour ranimer leurs espérances et leur inspirer pleine confiance dans l'heureuse issue de leur entreprise, leur dit au nom de Dieu : « A moi appartient l'argent, à moi l'or : plus grande encore sera la gloire de ce temple que celle du premier. » *Ibid.*, 10.

Manière de traiter les saintes Ecritures.

Mais quel rapport y a-t-il entre ceci et le sujet proposé, demandera-t-on? C'est qu'il ne faut pas prendre sans intelligence les textes de l'Ecriture, qu'il ne faut pas les isoler du contexte, les séparer de ce à quoi ils sont unis; qu'il ne faut pas s'autoriser de quelques paroles présentées loin de la lumière que donnent les antécédents et les conséquents, pour avancer une opinion injurieuse et impudente. Quoi! s'agit-il d'une affaire à vider devant les tribunaux profanes, nous ne négligeons aucune circonstance, nous nous livrons à une enquête minutieuse concernant le temps, les lieux, les causes, les personnes, et une infinité d'autres points; et, quand il s'agit des affaires dont la vie éternelle dépend, nous citerions inconsidérément les exemples et les passages de l'Ecriture ! Personne n'oserait donner lecture d'un décret impérial de cette même façon; et, si l'on omettait d'en citer la date, de nommer celui qui en est l'auteur, de lire le texte sans altération et sans omission, les plus graves peines châtieraient une pareille conduite : et nous qui nous occupons non pas d'une loi humaine, mais d'une loi venue d'en haut, venue du ciel même, nous pousserions le mépris jusqu'à promener çà et là ces membres mutilés ! Et qui pourrait excuser et justifier une telle façon d'agir? Peut-être me suis-je trop étendu sur ce point; du moins ne l'ai-je pas fait sans raison, mais pour vous détourner d'une habitude criminelle. Ne cédons point à la lassitude tant que nous ne serons point arrivés au terme : si nous sommes en ce monde, ce n'est pas pour boire, manger, nous vêtir, mais pour éviter le mal, pratiquer la vertu, suivre les préceptes de la divine philosophie. Que nous ayons été créés pour des choses d'un ordre plus élevé que le manger et le boire, Dieu lui-même nous l'apprend en indiquant la raison pour laquelle il a fait l'homme; voici, en effet, ce qu'il disait au moment de le former : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. « *Genes.*, I, 26.

4. Or, ce n'est pas le boire, le manger, le vêtir qui nous rendent semblables à Dieu ; il n'y a pour Dieu ni vêtir, ni boire, ni manger ; c'est en observant la justice, en montrant de l'humanité, en nous appliquant à la mansuétude et à la bienveillance, en traitant le prochain avec miséricorde, en nous adonnant à toutes les vertus, que nous lui ressemblons. Le boire et le manger sont des choses qui nous sont communes avec les bêtes, et de ce côté nous ne valons pas plus. D'où vient alors l'excellence de notre nature? De ce que nous avons été faits à

l'image de Dieu et à sa ressemblance. Ne vous fatiguez donc jamais d'ouïr parler de la vertu; et quant au texte du prophète que nous vous avons cité, examinons-le avec la plus sérieuse attention; recherchons quel en est l'auteur, quelle en a été l'occasion, à qui il est adressé, en quel temps il a été proféré, dans quelle situation étaient les affaires, en un mot toutes les circonstances de nature à nous en faciliter l'intelligence.

L'auteur de cette sentence est le prophète Jérémie : il priait le Seigneur, non pour lui-même, mais pour ces Juifs ingrats, insensés, incorrigibles, dignes des châtiments et des peines les plus graves, de ces Juifs à propos desquels Dieu lui disait : « Ne prie point pour ce peuple, car je ne t'exaucerai pas. » *Jerem.*, VII, 16. Quelques-uns prétendent que ce passage regarde Nabuchodonosor. Comme ce roi barbare devait faire la guerre contre le peuple de Dieu, détruire Jérusalem, emmener ses citoyens en captivité, pour faire comprendre à tout le monde que les succès de ce prince seraient l'effet, non de sa puissance et de sa force, mais des péchés des Juifs, et que Dieu lui-même devait conduire cette guerre et diriger les pas du barbare contre sa propre cité, le prophète s'exprimait en ces termes : « Seigneur, je sais que la voie de l'homme n'est pas en son pouvoir; il ne marchera pas et il ne conduira pas seul ses pas. » Paroles dont le sens serait celui-ci: La voie que suit ce barbare, tandis qu'il marche contre nous, ce n'est pas lui qui l'a marquée; ce n'est pas lui non plus qui a mené cette guerre heureusement et victorieusement; jamais, si vous ne nous eussiez livrés entre ses mains, il n'eût vaincu et triomphé. C'est pourquoi je vous prie et je vous conjure de vouloir bien, puisque cela vous a paru bon, nous châtier avec mesure. « Frappez-nous selon votre justice, et non selon votre colère. » *Jerem.*, X, 24. — Cependant il ne manque pas de personnes opposées à ce sentiment et qui soutiennent que ce texte concerne, non point Nabuchodonosor, mais l'humaine nature : d'où la nécessité de répondre à ces adversaires. Que leur dirons-nous donc? Que Jérémie priait pour des prévaricateurs, pour ceux-là même en faveur desquels il avait été détourné de prier. Voilà pourquoi il commence par pleurer sur la cité sainte. Dieu lui disant sans cesse : Ne prie point pour eux, il expose d'abord les titres de Jérusalem à la miséricorde, afin d'y trouver une occasion et un sujet favorable de prier le Seigneur pour ses habitants. Aussi s'adresse-t-il à cette cité en premier lieu, et s'écrie-t-il : « Malheur à ta blessure, ta plaie est bien douloureuse. » A quoi Jérusalem répond : « En vérité, c'est bien là ma blessure; ma tente est dévastée, toutes les peaux en sont rompues; mes fils, mes troupeaux, s'en sont allés loin de moi et ne sont plus. Mes pasteurs ont agi en insensés, et n'ont pas cherché le Seigneur. Une voix de tumulte est venue, un grand ébranlement du côté de l'aquilon, pour faire des villes de Juda une solitude et l'asile des passereaux. » *Jerem.*, X, 19-22. C'est après ces lamentations de la fille de Sion que viennent les paroles suivantes : « Seigneur, la voie de l'homme n'est pas en son pouvoir. »

Eh quoi! réplique-t-on, ces lamentations seront-elles une raison suffisante pour introduire sur la terre une doctrine pernicieuse, pour nous dépouiller de notre volonté et proclamer que nos actions ne dépendent pas de nous? — Loin de là. Au contraire, ces lamentations n'aboutissent qu'à confirmer la doctrine opposée. En effet, après ces mots : « La voie de l'homme n'est pas en son pouvoir, » le prophète ne s'en tient pas là, et ajoute : « Et l'homme ne marchera pas, et il ne conduira pas lui-même ses pas. » Ce qui revient à dire : Tout ne dépend pas de nous; il y a des choses qui sont en notre pouvoir, mais il y en a d'autres qui ne dépendent que de Dieu. Choisir le bien, le vouloir, le rechercher, braver n'importe quels travaux, sont des choses qui dépendent de nous; mais conduire ces résolutions à bonne fin, éviter toute rechute, aller jusqu'au bout de nos bons desseins, ces choses dépendent de la grâce d'en haut. Dieu a partagé en quelque façon avec nous la vertu : il ne permet pas qu'elle dépendît entièrement de l'homme, afin que nous ne nous abandonnions pas au souffle de l'orgueil; il ne veut pas non plus qu'elle dépende absolument

de lui, afin que nous ne tombions pas dans le relâchement : laissant la tâche la plus légère à nos efforts, il accomplit lui-même la part la plus considérable. La preuve que bien des hommes, si notre puissance en ce point n'eût pas connu de bornes, auraient été les victimes de l'orgueil et de l'arrogance, nous la trouvons dans le langage du Pharisien, dans la jactance et le ton emphatique avec lequel il se mettait au-dessus de l'univers entier. C'est dans cette vue que le Seigneur, d'une part, n'a pas voulu que nous fussions sur ce point maîtres absolus, et que de l'autre il nous a laissé une certaine action, afin de pouvoir en toute justice nous décerner des couronnes. Cela, il le déclare dans la parabole où il raconte qu'ayant rencontré des ouvriers vers la onzième heure, il les envoya travailler à sa vigne. Et cependant que pouvaient-ils faire à cette heure-là ? N'importe ; ce fut assez aux yeux de Dieu de ces courts instants pour qu'il leur octroyât le salaire de toute une journée.

La pensée du prophète ne nous ravit pas la liberté.

Pour vous convaincre de l'exactitude de la pensée du Prophète, pour bien vous faire comprendre que, loin de nous ravir toute liberté, il ne parle ici que de l'issue de nos actions, écoutez la suite du raisonnement. Après ces mots : « La voie de l'homme n'est pas en son pouvoir, » il ajoute aussitôt : « Seigneur, frappez-nous, mais dans votre justice, et non dans votre colère. » *Jer.*, x, 24. Or, si nous étions incapables de tout acte libre, il aurait eu tort de s'écrier : « Frappez-nous, mais dans votre justice. »

5. Car quelle injustice plus grande que de punir des hommes qui ne sont pas les arbitres de leurs actes, que d'imposer un châtiment à des gens qui ne sauraient disposer de leur voie et de leur vie. Donc, en paraissant supplier le Seigneur de ne pas frapper trop sévèrement les prévaricateurs, il établit par cela même que ces derniers méritaient peine et châtiment. Or, cela n'est autre chose que prouver leur libre arbitre.

Le châtiment est une preuve du libre arbitre.

Effectivement, s'ils n'eussent pas été maîtres de leur conduite, ce n'était pas une diminution de peine qu'il eût fallu solliciter en leur faveur, mais l'absence de toute peine : les prières fussent même devenues inutiles, Dieu n'ayant pas besoin d'être supplié pour ne pas frapper des innocents. Et que parlé-je de Dieu, puisqu'un homme sage n'agirait pas autrement ? Lors donc que nous voyons le prophète en prières, il est évident qu'il prie pour des coupables et des pécheurs ; or, il n'y a péché que lorsque, étant maître de ne pas transgresser un commandement, on le transgresse tout de même. Il est par conséquent évident de toutes les manières que nos bonnes actions dépendent à la fois et de Dieu et de nous. Autant faut-il en penser de ce texte de l'Apôtre : « Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de la miséricorde de Dieu. » *Rom.*, IX, 16. — Et comment pourrais-je courir, comment pourrais-je vouloir, observera-t-on, si l'action ne dépend pas de moi tout entière ? — En vous déterminant à vouloir et à courir, vous gagnez la bienveillance de Dieu, et vous obtenez qu'il vous assiste, qu'il vous tende la main, et qu'il vous fasse atteindre le but. Mais, si vous ôtez cette condition, si vous cessez de courir et de vouloir, Dieu ne vous tendra plus sa droite, et même il se retirera de vous. Et où en est la preuve ? Ecoutez ce qu'il dit à Jérusalem : « Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, et vous n'avez pas voulu ! Voilà que vos maisons vont être laissées solitaires. » *Matth.*, XXIII, 37. Vous le voyez, c'est parce qu'ils n'ont pas voulu que Dieu s'est retiré. Aussi avons-nous besoin de vouloir et de courir, pour attirer sur nous les faveurs divines. Telle est la pensée du prophète : Il ne dépend pas de nous d'arriver au terme de nos désirs, cela dépend du secours divin ; mais il dépend de nous et de notre volonté de prendre la détermination correspondante. — Donc, répartira-t-on, si du secours divin dépend l'heureuse issue de nos desseins, alors même que je ne ferai pas le bien que je me propose, je ne devrai redouter aucun châtiment : faisant tout ce qui est en moi, ayant la volonté et la résolution nécessaire, ayant mis la main à l'œuvre, parce que le Seigneur, de qui dépend le couronnement de l'œuvre même, ne m'a pas secondé et ne m'a pas prêté son bras, je n'ai aucune charge à redouter. — Mais cela n'est pas, cela ne saurait être. Impossible que nous apportions la volonté, le choix, la détermination nécessaires, et que Dieu



nous abandonne. Il adresse ses conseils et ses exhortations à ceux qui ne veulent pas, pour qu'ils en viennent à se déterminer et à vouloir : à plus forte raison ne délaissera-t-il pas ceux qui ont déjà pris leur résolution. « Jetez un coup d'œil, est-il écrit, sur les générations passées, et voyez si jamais quelqu'un a mis en Dieu son espérance et a été confondu, si quelqu'un a persévéré dans la pratique de ses commandements, et a été méprisé. » *Eccli.*, II, 11-12. « L'espérance ne confond jamais, » dit encore Paul; l'espérance dans le Seigneur. *Rom.*, v, 5. A coup sûr, il en arrivera à ses fins celui qui espère en Dieu de toute son âme, et qui ne néglige rien de ce qui dépend de lui. « Dieu est fidèle, ajoute l'Apôtre, et il ne souffrira pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces; il vous rendra même la tentation profitable, afin que vous puissiez persévérer. » I *Cor.*, x, 13. De là ce conseil d'un sage : « Mon fils, si vous entrez au service du Seigneur, préparez votre âme à la tentation, rendez droit votre cœur, souffrez et ne vous hâtez pas au jour de l'obscurcissement. Soyez uni au Seigneur, et ne vous en éloignez pas. » *Eccli.*, II, 1-2. Dans une autre circonstance il nous a été dit : « Celui-là seul qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. » *Matth.*, x, 22.

Ce sont là autant de règles, de lois, de sentences immuables. Voilà ce que vous devez graver profondément dans votre esprit, à savoir l'impossibilité pour quiconque s'occupe avec zèle et sollicitude de son salut d'être jamais abandonné de Dieu. N'avez-vous donc pas entendu ce que le Sauveur disait à Pierre : « Simon, Simon, que de fois Satan a demandé à vous broyer comme l'on broie du froment! mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne faiblisse pas. » *Luc.*, XXII, 31-32. Voit-il que le fardeau surpasse nos forces, il nous tend la main et apaise la tentation; mais, lorsqu'il nous voit compromettre par dédain et par négligence notre salut et n'en pas vouloir absolument, c'est alors qu'il nous laisse et se retire; car il n'use point de contrainte ni de violence. Ce qu'il faisait au temps de sa prédication, il le fait encore aujourd'hui : ceux qui ne voulaient point l'écouter et qui s'en allaient, il se gardait bien de les forcer; mais à ceux qui lui prêtaient une oreille attentive, il découvrait ses mystères et éclaircissait les points les plus obscurs. Ainsi fait-il dans l'ordre des choses humaines : il n'impose aucune contrainte aux personnes insensibles et de mauvaise volonté ; mais pour les personnes de bonne volonté, il les attire à lui par un attrait irrésistible. Aussi Pierre s'écriait-il : « Je comprends maintenant que tout homme craignant Dieu et pratiquant la justice, à quelque nation qu'il appartienne, est agréable au Seigneur. » *Act.*, x, 34-35. Et le prophète nous interpelle en ces termes : « Si vous le voulez et si vous m'écoutez, vous jouirez des biens de la terre; mais, si vous ne le voulez pas et si vous ne m'écoutez pas, le glaive vous dévorera. » *Isa.*, I, 19-20. Puis donc que nous savons à n'en pas douter qu'il dépend de nous de vouloir et de courir, qu'en faisant l'un et l'autre nous nous concilions l'assistance divine, et qu'avec cette assistance nous arriverons sûrement au but, réveillons-nous, mes bien-aimés, et consacrons tous nos efforts à nous occuper du salut de notre âme, afin qu'après les rapides labeurs du temps présent, nous jouissions dans une jeunesse et une vie sans fin des biens éternels : puissions-nous tous les posséder, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire soit au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Dieu n'use envers nous ni de contrainte ni de violence.



HOMÉLIES

SUR

L'OBSCURITÉ DES PROPHÉTIES

AVANT-PROPOS

Il serait assez difficile de préciser l'époque où ces deux homélies ont été prononcées. Ce qu'il y a de certain, c'est que la première précéda la seconde de quelques jours, et que la seconde fut prononcée un dimanche. Cela résulte d'un passage de l'homélie qui établit le rôle nul des démons dans le gouvernement du monde. « Tout cela, y est-il dit, nous nous en sommes aperçus de longtemps, et plus particulièrement dimanche dernier : en ce jour vous avez montré que la parole divine ne saurait jamais vous inspirer de dégoût. » Or, Chrysosome rappelle au commencement de cette homélie la suite des idées qu'il avait exposées dans la seconde des homélies suivantes, chose que tout le monde sait être dans ses habitudes : il y parle, en effet, des saints et des justes qui pleuraient et publiaient non les péchés des autres, mais leurs propres péchés. Il paraît également hors de doute que ces deux homélies ont été prononcées à Antioche : Chrysostome parle dans la seconde de l'évêque en des termes qui autorisent à croire qu'il s'agit non de lui, mais d'un personnage différent. Quant à l'année de ces homélies, nous n'en savons absolument rien.

Au reste, ces discours comptent parmi les plus remarquables du saint docteur. On y trouve une infinité d'observations morales; on y apprend le genre de prière que l'on récitait pour l'évêque dans les assemblées publiques. L'orateur parle, dans le troisième paragraphe de la première homélie, du siége de Jérusalem par les Perses, de ce siége dont Jérémie fut témoin et dont les Assyriens furent les auteurs. Il ne faudrait pas voir en cela, comme l'ont fait quelques savants, une preuve de la non-authenticité de cette homélie; car dans une foule d'autres circonstances Chrysostome a désigné sous le nom de Perses les Babyloniens et les Assyriens.



HOMÉLIE I.

De l'obscurité des prophéties touchant le Christ, les Gentils et la réprobation des Juifs; de l'utilité de cette obscurité.

1. Je voudrais aujourd'hui vous faire asseoir à la table d'un prophète et conduire mon discours sur l'océan de la sagesse d'Isaïe. Et cependant j'hésite et je crains qu'une fois sortis du port, une fois engagé au milieu des profondes pensées du prophète, nous ne soyons frappés de vertige. N'est-ce pas ce qui arrive aux passagers inexpérimentés? Lorsque, éloignés de la terre, ils ne voient des deux côtés du vaisseau que la mer, qu'ils n'aperçoivent au-dessus comme au-dessous que ciel et eau, leurs regards s'égarent et le vaisseau, de même que les flots, leur semble décrire un cercle autour d'eux. Ce n'est point la mer, c'est l'inexpérience des navigateurs qui cause ces vertiges; car on voit les matelots se précipiter nus et tète baissée dans les flots sans rien éprouver de semblable, et n'être pas moins en sécurité dans les profondeurs mêmes de la mer que sur un pavé solide, et encore que leur bouche, leurs yeux, leur corps tout entier soient plongés dans l'eau marine, n'en être aucunement incommodés. Telle est l'utilité de l'habitude, tels sont les inconvénients de l'inexpérience : grâce à la première, nous ne faisons aucun cas des choses les plus redoutables, tandis que l'effet de la seconde est de nous faire craindre et trembler là où il n'y a que sûreté : les uns, assis sur le pont du navire, sont pris de vertige à la seule vue de la mer; les autres au sein des flots ne ressentent aucune émotion. Ainsi en est-il pour notre âme : elle aussi bien des fois se trouve en proie aux flots des passions, beaucoup plus terribles que ceux de la mer; c'est la tourmente de la colère qui la bouleverse, c'est le souffle des convoitises criminelles qui l'agite de fond en comble. Or, l'homme neuf et sans expérience ne sent pas plus tôt s'élever cette tempête de la colère, que le trouble, l'émotion, l'agitation le saisissent soudain; il voit déjà son cœur englouti par les passions et victime d'un triste naufrage; tandis que l'homme expérimenté et accoutumé à supporter vaillamment ces secousses, pareil au pilote assis à son gouvernail, tient sa raison au-dessus des passions, et multiplie ses efforts jusqu'à ce qu'il ait conduit son esquif au port d'une sereine philosophie.

Ce que nous éprouvons sur mer, ce qui arrive à notre âme se produit également à propos de l'explication de l'Ecriture : comment n'être pas ému et hors de soi lorsqu'on se hasarde sur cet abîme? Assurément il n'est pas redoutable; mais nous sommes, nous, des navigateurs inexpérimentés. Qu'un passage facile par lui-même devienne difficile à cause de l'impéritie des auditeurs, Paul lui-même vous en rendra témoignage. Après avoir dit que le souverain sacerdoce du Christ était selon l'ordre de Melchisédech, et avoir recherché ce qu'avait été Melchisédech, l'Apôtre ajoute : « Nous aurions sur ce point à vous faire un discours considérable et d'interprétation difficile. » — Que dites-vous, bienheureux Paul? Comment vous offrirait-il des difficultés, à vous qui possédez la sagesse spirituelle, à vous qui avez entendu des paroles ineffables, à vous qui avez été ravi jusqu'au troisième ciel? S'il a pour vous des difficultés, qui donc pourra le comprendre? — Si je le déclare difficile, répond-il, ce n'est pas à cause de son obscurité intrinsèque, mais à cause de la faiblesse des auditeurs. — En effet, après ces mots : « ... d'interprétation difficile, » il ajoute : « Parce que vous êtes trop faibles pour l'entendre. » *Hebr.*, v, 11. Vous le voyez, l'impéritie des auditeurs et non la nature du discours lui-même, a jeté de la difficulté sur un point qui n'en offrait pas. Et non-seulement elle a rendu difficile ce discours, mais elle l'a rendu de plus considérable, de bref qu'il était; et c'est pour cela que l'Apôtre emploie cette épithète, rejetant ainsi la cause de la difficulté et de la longueur sur la faiblesse des auditeurs. Quand nous avons affaire à des malades, il ne nous faut point leur présenter des mets simples et en petit nombre, il faut au contraire leur préparer des plats divers, afin que, si le malade ne veut pas

de l'un, il prenne de l'autre; s'il repousse celui-ci, il accepte celui-là, triomphant de son dégoût par la variété de ses aliments, et de sa répugnance par la diversité des mets. Telle est la conduite à tenir bien souvent dans les réfections spirituelles. Sommes-nous faibles, il est indispensable de nous offrir des considérations nombreuses, variées, mêlées de paraboles, d'exemples, de comparaisons, de digressions et d'une infinité de choses propres à nous faciliter le choix des enseignements les plus utiles à nos âmes. Néanmoins, quoique le discours à tenir aux fidèles dût être considérable et d'interprétation difficile, l'Apôtre ne prétendait pas les priver de sa doctrine sur Melchisédech; au contraire, par ces expressions : « Considérable et de difficile interprétation, » il piquait leur curiosité et excitait leur empressement à l'entendre, en sorte qu'en leur présentant cette réflexion, il allait ensuite au-devant de leurs propres désirs.

Manière de traiter l'Ecriture sainte.

2. Faisons de même, nous aussi; et, bien que l'océan prophétique soit sans bornes, et qu'il renferme des gouffres nombreux, bravons-en les flots autant que nos forces nous le permettront, ou plutôt non pas autant que nous le permettront nos forces, mais autant que nous le permettra la grâce d'en haut; car en ceci nous obéissons à l'espoir de vous être utile, et non à une confiance aveugle : du reste Paul nous a donné le premier l'exemple. Je vous disais qu'il n'a point privé les fidèles de sa doctrine touchant Melchisédech; ce qui suit vous le prouvera. Après ces mots : « J'aurais à vous tenir un discours considérable et d'interprétation difficile, » nous lisons : « Ce Melchisédech, roi de justice, puis roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix, sans père, sans mère, sans généalogie, n'ayant ni commencement ni fin de vie, assimilé au Fils de Dieu, reste prêtre à jamais. » *Hebr.*, VII, 1-3. N'avez-vous pas eu vos oreilles troublées en entendant Paul dire d'un homme qu'il n'a « ni père, ni mère ? » Et que parlé-je d'un homme ? Si l'on tenait ce langage sur le Christ lui-même, n'y trouverions-nous pas matière à bien des questions? Car, s'il n'a pas de père, comment est-il fils? S'il n'a pas de père, comment est-il fils unique ? Tout fils doit nécessairement avoir un père, sans quoi il n'est plus fils. Et pourtant le fils de Dieu n'a point de père, et il n'a point de mère : comment ? Il n'a point de père quant à la génération terrestre; il n'a point de mère quant à la génération céleste. « Sans généalogie... » Qu'ils prêtent l'oreille, ceux qui portent un regard scrutateur sur sa nature. Dans la pensée de plusieurs, cette expression « sans généalogie, » se rapporte à sa divine génération. Mais les hérétiques ne veulent point de cela, faisant de cette génération le sujet de leurs spéculations téméraires : les plus modérés d'entre eux accordent que cette expression concerne la génération céleste du Christ; mais ils prétendent qu'elle ne s'applique en aucune façon à sa génération terrestre. Prouvons-leur donc que Paul a parlé des deux générations, et de la génération de la terre et de la génération du ciel; car si l'une est de nature à nous frapper de stupeur, l'autre nous offre le mystère le plus profond. De là ce mot d'Isaïe : « Qui racontera sa génération? » *Isa.*, LIII, 8. — Il parlait, reprend-on, de la génération d'en haut. — Mais alors que répondre à Paul parlant des deux générations et ajoutant aussitôt l'expression « sans généalogie ? » Il venait de dire : « Sans père, sans mère; » et il ajoute incontinent : « Sans généalogie. » C'est afin que vous l'entendiez non-seulement de la génération au sujet de laquelle le Christ est sans mère, mais aussi de la génération au sujet de laquelle il est sans père, à savoir de la génération terrestre. Voilà pourquoi c'est après avoir parlé de l'une et de l'autre qu'il ajoute : « Sans généalogie; » et si la génération terrestre du Sauveur est incompréhensible, à plus forte raison n'oserions-nous pas jeter nos regards sur sa génération céleste. Quand les parvis du temple sont redoutables et inaccessibles, comment essaierait-on de pénétrer jusque dans le sanctuaire? Je sais bien qu'il a été engendré par le Père; de quelle manière? je l'ignore. Je sais bien qu'il est né d'une vierge; de quelle manière? je ne saurais le comprendre. Nous affirmons le fait des deux générations, mais le comment, nous n'en pouvons rien dire. Or, de même que lorsqu'il est

question de la Vierge, comme je sais parfaitement qu'elle lui a donné naissance, je proclame cette génération, et je me garde bien de la nier, parce que j'en ignore le mode; de même, vous aussi, quand il sera question du Père, encore que vous ignoriez comment le Fils en a été engendré, reconnaissez du moins le fait de cette génération. Si un hérétique vous demande : Comment le Fils a-t-il été engendré par le Père? ramenez son esprit sur la terre et dites-lui : Quittez les cieux, s'il vous plaît, et veuillez m'expliquer comment il est né d'une vierge; après cela, je vous répondrai. Tenez-le ferme sur ce point, pressez-le, et ne lui laissez pas le loisir de s'échapper et de se réfugier dans le labyrinthe de ses raisonnements : maintenez-le, je vous le répète, serrez-le non de la main, mais par le discours, et ne lui accordez aucune des distinctions, aucun des subterfuges auxquels il voudrait recourir.

Ce qui fait qu'ils parviennent à troubler ceux qui discutent avec eux, c'est que nous les suivons où ils veulent, au lieu de les ramener à la loi de l'Ecriture. Elevez de tout côté ce rempart autour d'eux, le témoignage des saints Livres, et ils ne pourront même ouvrir la bouche. Tenez-leur ce langage: Comment le Christ est-il né d'une vierge? Je ne sortirai pas de là, je ne romprai pas d'un seul pas. — Impossible à eux de répondre à cette question, quelques efforts qu'ils fassent. Ce que Dieu a fermé, qui pourrait donc l'ouvrir? La foi seule peut nous instruire sur ces vérités. Si vous persistez à chercher des raisons, je vous opposerai le langage que le Sauveur tenait à Nicodème : « Eh quoi! je vous dis des choses terrestres, et vous ne les croyez pas; comment, si je vous disais des choses célestes, les croiriez-vous? » *Joan.*, III, 12. Je vous interroge sur la naissance virginale du Christ, et vous n'avez pas un seul mot à répondre; et vous feriez du ciel l'objet de votre téméraire curiosité! Encore si votre curiosité se portait sur le ciel et non sur le Maître des cieux! « Je vous dis des choses terrestres, et vous ne les croyez pas. » Il ne dit pas : Vous n'en avez pas été convaincu; mais : « Vous ne les croyez pas; » preuve que la foi est nécessaire même dans l'ordre des choses terrestres. Mais, si la foi est nécessaire dans ces choses, combien plus dans l'ordre des choses célestes! Cependant le Sauveur entretenait Nicodème d'une naissance bien différente, du baptême et de la régénération spirituelle : et ces choses mêmes, il déclarait que la foi seule pouvait les saisir. Du reste, il les qualifiait de terrestres, non parce qu'elles le sont véritablement, mais parce qu'elles s'accomplissent sur la terre, et qu'elles méritent bien cette qualification, comparées à cette génération ineffable de l'éternité, génération qui surpasse l'intelligence de toute créature. Si donc je ne puis savoir comment je renaîtrai de l'eau; si la foi seule m'instruit de ce fait, sans que j'en puisse connaître le comment; quelle démence ne faudrait-il pas pour soumettre la génération céleste du Fils à des raisonnements humains, et pour exiger l'explication du mode de cette génération?

3. Nous avons suffisamment montré en quel sens le Fils unique de Dieu est sans père et sans mère, et comment l'expression « sans généalogie, » convenait à sa double génération. Il nous reste à nous occuper du sujet proposé; car nous renverrons à un autre jour ce qui regarde Melchisédech, et nous réveillerons votre attention pour écouter le langage mystérieux des prophètes. En effet, les ouvrages prophétiques contiennent bien des mystères; l'Ancien Testament offre bien des difficultés; les Livres n'en sont pas aisés à comprendre; et le Nouveau est bien plus clair et bien plus accessible. — Pourquoi les choses ont-elles été ainsi disposées, demandera-t-on, car le Nouveau Testament nous entretient de sujets bien plus élevés, du royaume des cieux, de la résurrection des corps, et de ces biens indicibles qui dépassent toute intelligence humaine? Quelle est donc la raison de l'obscurité des prophéties? — Elles annoncent pour les Juifs beaucoup de maux; par exemple, qu'ils seront rejetés et nous appelés, que le temple sera détruit sans retour, que Jérusalem périra et que son sol sera foulé aux pieds; que les Juifs seront errants et vagabonds à travers le monde, privés de toute cité, de leurs institutions d'autrefois et de tout ce dont ils jouis-

L'Ancien Testament offre bien des difficultés.

Raison de l'obscurité des prophéties.

saient anciennement, des prophéties, des sacrifices, du sacerdoce, de la royauté. Outre ces maux, les prophètes en prédisaient une infinité d'autres, et remplissaient leurs livres de tragédies sans nombre. Or, de crainte que les Juifs, frappés de ces prédictions sinistres dès qu'elles paraissaient, n'en missent à mort les auteurs, les prophètes revêtirent ces vérités d'une forme obscure et les présentèrent en des termes peu clairs, pour garantir par cette obscurité leur sécurité personnelle. Et où est la preuve de cette assertion? Nous devons rendre raison de nos paroles, même quand nous les prononcerions au milieu de nos amis: peut-être en ce moment beaucoup de nos auditeurs ne sont-ils pas de ce nombre. Qu'ils écoutent nos raisons, ces derniers, afin de devenir eux aussi nos amis.

Je disais donc que, si les Juifs entendant parler des maux qui devaient les atteindre, et de la ruine sans retour à laquelle était vouée Jérusalem à cause du Christ, eussent saisi clairement la portée de ces prédictions, ils en eussent sur-le-champ massacré les auteurs. Et qu'est-ce qui le prouve? En premier lieu leur caractère sauvage et féroce. Ce peuple avait toujours soif du sang des prophètes; ses mains s'étaient plongées plus d'une fois dans le sang des saints. Le grand Elie le déclare à haute voix : « Seigneur, ils ont massacré vos prophètes, ils ont renversé vos autels. » III *Reg.*, XIX, 10. Le Christ s'écriait aussi : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés... » *Matth.*, XXIII, 37. Isaïe parle dans le même sens et joint à ce concert sa voix accusatrice : « Vos mains sont pleines de sang. » *Isa.*, I, 15. « Vos pères, dit enfin le Sauveur, ont mis à mort les prophètes, et vous leur bâtissez des sépulcres; comblez la mesure de vos pères. » *Matth.*, XXIII, 31-32. Le Seigneur et ses serviteurs s'accordent, vous le voyez, à flétrir leur humeur sanguinaire. Que signifient ces paroles du Sauveur: « Comblez la mesure de vos pères? » Mettez-moi, leur dit-il, moi aussi à mort; ajoutez au meurtre des serviteurs celui du Maître. — Eussent-ils versé le sang d'une infinité d'hommes, ce n'eût été que le sang de simples serviteurs; mais, quand ils portèrent leurs mains sur le Maître lui-même, alors la mesure fut comblée; rien de plus vrai. Tant qu'ils n'eurent point frappé de mort leur Seigneur, ils conservèrent un espoir de salut, ils attendaient l'Agneau de Dieu qui devait effacer les péchés du monde; mais, quand le céleste médecin fut tombé sous leurs coups, quand la source de toute propitiation eut été victime de leurs outrages, quand ils eurent pris en aversion Celui qui venait expier leurs prévarications, toute espérance désormais pour eux fut perdue. De là ces mots du Sauveur : « Comblez la mesure de vos pères. » — Soit, dira-t-on; des témoignages nombreux établissent leur amour du sang et leur scélératesse : où est maintenant la preuve qu'ils auraient sacrifié les prophètes s'ils les avaient ouï parler de la destruction de Jérusalem, de la cessation de la loi, de l'abrogation de l'Ancien Testament? — La preuve en est surtout dans ce que nous venons de dire; mais il me sera facile de la rendre encore plus claire à l'aide des saintes Ecritures elles-mêmes.

Un jour ils entendirent un prophète annoncer la ruine passagère de Jérusalem; au lieu de changer de sentiments et d'apaiser le courroux divin, ils tournèrent leur fureur contre ce prophète : c'est l'histoire elle-même qui vous affirmera la vérité de ce fait. Les Perses assiégeaient cette capitale, et une armée barbare se déroulait autour de ses murs; le danger était manifeste, un réseau redoutable de guerriers et de soldats enveloppait Jérusalem. Durant ce temps de périls incontestables, Jérémie paraît au milieu de ses concitoyens et leur dit que la ville va tomber entre les mains des Chaldéens : ce n'était assurément pas une prophétie; ils pouvaient voir de leurs propres yeux ce qui allait arriver. N'importe, pour leur avoir déclaré une chose qui éblouissait tous les yeux, ces misérables, ces furieux, toujours ingrats envers leurs bienfaiteurs, s'aveuglèrent au point de voir dans Jérémie un traître et l'auteur de la ruine de la ville : « C'est lui, s'écriaient-ils, qui a brisé les mains de ce peuple; » *Jerem.*, XXXVIII, 4; tandis qu'il les encourageait, qu'il ranimait leur ardeur, qu'il les conduisait vers

Dieu, leur préparant un rempart inexpugnable. Mais eux, ne comprenant aucune de ces choses, le condamnèrent à mourir. Telle était la reconnaissance qu'ils témoignèrent constamment à ceux qui leur faisaient du bien : quand le roi eut annulé cette sentence, loin de revenir à des sentiments de pitié, parce qu'ils n'avaient pu mettre à mort le prophète, ils le précipitèrent dans une citerne fangeuse.

4. S'ils ne purent entendre la prédiction d'une captivité passagère, comment eussent-ils supporté celle d'une captivité perpétuelle? Jérémie leur dit seulement : Vous irez à Babylone ; et ils ne veulent pas l'écouter, et ils maltraitent ce prophète : si on leur eût dit clairement qu'ils habiteraient, non point Babylone, mais les diverses parties de la terre sur laquelle ils seraient dispersés, sans jamais retourner dans leur patrie, n'auraient-ils point bu avidement le sang de celui qui leur aurait tenu ce langage? Si vous ne voyez encore en cela qu'une conjecture, je vous prouverai d'une façon péremptoire qu'il n'y eût point eu de sûreté pour quiconque leur eût annoncé l'avenir, à savoir notre élévation et leur chute. Etienne, le premier des martyrs, pourquoi le lapidèrent-ils? je vous le demande. N'est-ce pas pour ce prétendu crime? « Cet homme, s'écriaient-ils, ne dit que des blasphèmes; car il a prétendu que Jésus détruira ce temple, et changera les rites que nous avons reçus de Moïse. » *Act.*, VI, 11-14. Voilà pourquoi ils le firent périr sous les pierres. Or, s'il leur fut impossible d'ouïr ce langage en un temps où les choses elles-mêmes parlaient assez clairement, comment auraient-ils souffert les prophètes qui les leur eussent annoncées longtemps à l'avance? Vous le voyez, mon bienaimé, c'est à cause du temple, à cause des changements dans leur situation dont leur parlait Etienne qu'ils le lapidèrent : écoutez-les encore tourner contre le Christ la même accusation : « N'a-t-il pas dit, s'écrient-ils : Détruisez ce temple, et dans trois jours je le rebâtirai? » *Matth.*, XXVI, 61 ; *Joan.*, II, 19. Ainsi, la ruine du temple, la transformation de leur religion, sont toujours le sujet de leurs emportements. Les prophètes annonçaient bien ces mêmes événements, mais seulement à mots couverts. Paul fut encore sur le point de tomber sous leurs coups, parce qu'il leur prêchait ce changement dans leur état religieux. Et où en est la preuve? La voici : « Vous voyez, mon frère, les millions de Juifs qui ont vu; et tous ont ouï dire de vous que vous prêchiez l'abrogation de la loi. » *Act.*, XXI, 20. Les fidèles ne supportaient même pas qu'on leur parlât de ne plus observer la loi; comment alors ceux qui ne croyaient pas encore eussent-ils pu entendre parler de l'abolition de cette même loi? Que les Juifs eussent mis à mort les prophètes, si ces derniers se fussent exprimés clairement sur ces points, nous venons de vous le prouver par des exemples irrécusables, par les exemples du bienheureux Jérémie, du premier martyr Etienne, du Christ lui-même et du grand Apôtre : c'est du même crime qu'ils les ont tous accusés, c'est pour le même crime qu'ils les ont persécutés. Qu'ils eussent livré aux flammes les écrits des prophètes, s'ils eussent compris ce qui y était contenu, j'essaierai de l'établir à l'aide d'un trait que vous ne connaissez probablement pas, mais que vous connaîtrez tout à l'heure : je vais immédiatement vous le raconter de mon mieux. Prêtez-moi donc toute votre attention. Histoire de Jérémie.

« Et il arriva dans la quatrième année du règne de Joachim, fils de Josias, roi de Juda, que le Seigneur dit à Jérémie : Ecris toutes les paroles que je t'ai fait entendre depuis les jours de Josias jusqu'au jour présent; » *Jerem.*, XXXVI, 1-2 ; à savoir : « Tous les maux dont je me propose de les frapper. » Ainsi parle ce Dieu si bon et si miséricordieux. Puisqu'ils ne veulent point prêter l'oreille à tes prophéties isolées, rassemble-les toutes, pénètre-les de terreur, afin qu'ils rentrent en eux-mêmes. Souvenez-vous bien de ce à quoi nous nous sommes engagé ; ce que nous nous sommes proposé, c'est de vous montrer que les Juifs auraient mis en pièces les livres de leurs prophètes, s'ils avaient eu clairement connaissance de leur condition actuelle. « Peut-être, poursuit le Seigneur, écouteront-ils les maux dont je me propose de les frapper, et se détourneront-ils de leurs voies iniques. » *Ibid.*, 3. Peut-être, dit le Seigneur;

ignorerait-il donc l'avenir? Ne sait-il donc pas s'ils l'écouteront, lui qui connaît les choses avant qu'elles soient, lui qui sonde les reins et les cœurs, lui qui discerne les pensées et les esprits, et aux yeux duquel il ne saurait y avoir d'obscurité et de voile? Pourquoi donc cette forme de langage : « Peut-être écouteront-ils? » Il importe que cette difficulté vous soit éclaircie, à cause de ceux qui accusent d'ignorance le Fils unique de Dieu. Car voilà le Père lui-même qui s'exprime comme s'il ignorait quelque chose; évidemment l'expression « peut-être, » suppose l'ignorance, et pourtant le Père n'ignore rien. Donc lorsque le Fils s'exprimera de la même manière, entendez ses paroles de la même manière; comme Fils, en effet, il imite toujours le Père. Mais laissons de côté pour le moment cette controverse, et ne nous écartons pas de notre sujet; examinons pourquoi le Seigneur parle de la sorte : « Peut-être écouteront-ils... » S'il eût dit : Ils écouteront, il eût énoncé une chose fausse, car ils ne devaient pas écouter; s'il eût simplement énoncé la vérité : Ils n'écouteront pas, vainement leur eût-il envoyé un prophète puisqu'ils ne devaient pas écouter. En outre, il ne voulait pas que sa prescience parût devoir entraîner nécessairement la désobéissance : de là cette façon dubitative de s'exprimer. Autrement, on n'eût pas manqué de dire : Dieu l'avait prédit; il fallait nécessairement qu'il en fût ainsi; comme on le dit à propos de Judas. Quelle folie, quelle impudence! Non, la prescience, ô homme, n'est point la cause du mal; loin de vous cette pensée. Une connaissance de cette nature n'imprime aux événements aucune nécessité; elle les aperçoit à l'avance, et voilà tout. Ce n'est point parce que le Christ l'avait annoncé que Judas trahit; c'est parce qu'il devait trahir que le Sauveur l'annonça. C'est donc pour ôter le prétexte d'affirmer qu'en déclarant à l'avance l'insensibilité des Juifs, Dieu leur fermait la voie de la pénitence, qu'il s'exprime de cette manière et qu'il dit au prophète : « Peut-être écouteront-ils... »

La prescience de Dieu n'est pas une cause du péché.

5. N'oubliez pas ce que nous vous avons promis : je vous le rappelle à plusieurs reprises, de crainte que, la question résolue, vous n'ayez perdu de vue le sujet que dès le commencement nous avions déterminé. Qu'avons-nous donc avancé? Que, si les Juifs eussent connu leurs maux à venir, ceux dont ils sont actuellement les victimes, ils eussent détruit les livres prophétiques sans respect pour leur caractère sacré. Mais reprenons la suite du récit : « Après avoir entendu ces paroles, Jérémie appelle son disciple Baruch, fils de Nérias, et lui dit : Ecris dans ce livre tous les maux qui doivent fondre sur eux. » *Jerem.*, XXXVI, 4. Que signifie cette conduite? Dieu vous impose une chose, et vous en chargez votre disciple? Est-ce la crainte qui vous fait reculer, est-ce le respect humain, est-ce la frayeur? et si la frayeur vous saisit, comment le disciple aura-t-il le courage nécessaire? Mais aucune de ces raisons n'est la véritable; il l'indique peu après; car, à ces mots : « Ecris et lis, » il ajoute : « Pour moi, je suis retenu dans une prison. » *Ibid.*, 5. Quelle grandeur d'âme! Il était plongé dans un cachot, et il n'en remplissait pas moins sa mission prophétique. Considérons cette fermeté du juste et sa profonde philosophie. Il ne se dit pas à lui-même : Déjà une foule d'épreuves m'ont assailli, à cause de la hardiesse de ma parole; j'ai eu beau parler sans relâche, je n'en ai retiré aucun avantage : tout ce que j'y ai gagné, c'est d'être jeté dans une prison. Et voilà que le Seigneur, avant même de briser mes fers, me charge d'aller de nouveau trouver ces monstres! Tels ne furent ni son langage, ni ses pensées : une seule pensée l'occupait, celle d'exécuter les ordres du Seigneur; c'est pourquoi, ne pouvant les accomplir par lui-même, il recourut à son disciple. « Donne-leur lecture et connaissance de tous ces maux, lui dit-il; car moi je suis retenu dans une prison. » *Ibid.*, 6. Et Jérémie parlait, et Baruch consignait ses paroles dans un livre. On était au temps du jeûne quand ces choses se passaient : proche était la fête qui réunissait tous les Juifs dans leur capitale. Il fallut tenir une assemblée générale et délibérer sur des questions de l'importance la plus haute. « Et Baruch se présenta devant les chefs, et fit retentir à leurs oreilles la lecture de tous ces maux; » *Ibid.*, 14-15, et il en indiqua le motif :

« Peut-être votre repentir se répandra-t-il devant le Seigneur. » *Ibid.*, 7.

On eût pu voir là d'abord un langage exclusivement accusateur; aussi leur fait-il comprendre ensuite qu'il se présente à eux uniquement pour les guérir, et cherche-t-il à gagner leur faveur et leur bienveillance. Et que firent les Juifs? Au lieu de lui rendre grâces, de l'admirer, de louer sa démarche, comme ils l'eussent dû, ils allèrent avertir le roi de ce que renfermait ce livre, et ils déposèrent ce livre dans la maison d'Elisama. « Et le roi ayant envoyé Juden, l'un de ses officiers, manda qu'on lui apportât le livre. Et le roi était assis dans sa maison d'hiver. » *Ibid.*, 21-22. On était au neuvième mois, c'est-à-dire au mois de novembre, qui est le neuvième en prenant mars pour le premier, chose à laquelle il faut bien faire attention, car, si l'on eût compté à partir de septembre, on n'aurait point rencontré la saison d'hiver. Pourquoi mentionner cette circonstance? Vous en jugerez par ce qui suit. « Et un brasier étant devant lui, » à cause du froid. — L'Ecriture, remarquez-le bien, n'omet aucun détail utile. — Un brasier se trouvait donc devant lui, et ses officiers étaient tout autour: et l'on apporta ce livre où il n'était question que de malheurs, — et cependant cette prophétie de tant de malheurs était destinée à détourner ces malheurs, — et l'on en donna lecture. Souvenez-vous, encore une fois, de ce que je vous ai promis. « Et quand il en eut lu trois pages, le roi prit un couteau, mit le livre en pièces et le jeta dans le brasier, où il fut entièrement consumé. » *Ibid.*, 23.

Les voyez-vous n'épargner en aucune façon les écrits? les voyez-vous porter une main sacrilége sur les saintes Lettres? Parce qu'il était question dans ce livre de la prise de Jérusalem, le roi le mit en pièces, et parce qu'il n'avait pas le prophète sous la main, il fit tomber sur l'œuvre de Jérémie toute sa fureur. Or, dès qu'il traitait de la sorte un objet inanimé, quelle eût été sa conduite s'il avait eu un être vivant entre ses mains? Dans leurs combats avec les bêtes féroces, les chasseurs laissent entre leurs dents la peau dont ils se sont revêtus, donnant ainsi un aliment à leur fureur et se sauvant eux-mêmes par cette mesure. Ainsi, le roi n'ayant point en son pouvoir l'auteur du livre, mit le livre même en pièces: non-seulement il le mit en pièces, mais de plus il le jeta dans le feu, de façon à ce qu'il n'en restât pas une seule lettre. Vous ne connaissez point encore cependant toute l'étendue de sa démence; vous la connaîtrez si vous examinez attentivement la suite du récit. Effectivement, il n'est pas dit qu'il ait lu le livre en entier; « c'est après en avoir lu trois ou quatre pages » qu'il le mit en pièces. Il n'attendit pas que la lecture en eût pris fin; dès le commencement il entra en fureur. Voilà pourquoi il était peu rassurant pour les prophètes de prédire avec clarté les maux à venir. Celui qui ne pouvait entendre parler d'une captivité passagère, eût-il bien supporté la prédiction d'une captivité sans fin? Le roi ne s'arrêta pas là: il fit encore chercher partout le prophète; mais on ne le trouva pas, Dieu l'ayant soustrait à tous les regards. De la sorte, il se servit d'un lieu caché pour dérober Jérémie, et de l'obscurité des prédictions pour dérober les autres prophètes aux dangers qui les menaçaient.

Pourquoi les prophètes voilaient leurs sinistres prédictions.

6. Ce n'est pas là néanmoins l'unique preuve de la témérité qu'il y aurait eu certainement et du péril auquel on se fût exposé vis-à-vis des Juifs, à parler hautement de l'honneur et de la gloire réservés aux Gentils et de l'ignominie qui attendait le peuple de Dieu; nous en trouvons une autre dans les paroles de Paul. Ayant rencontré un prophète qui laissait entrevoir un peu plus clairement cette prédiction et qui annonçait en termes plus évidents que les autres notre prospérité et leurs infortunes, l'Apôtre, frappé d'étonnement et de stupeur en présence de tant d'audace, s'écrie: « Isaïe n'a pas craint et il a dit: J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas; je suis apparu à découvert à ceux qui ne me demandaient rien. J'ai dit: Me voici à la nation de ceux qui n'invoquaient pas mon nom. » *Rom.*, X, 20; *Isa.*, LXV, 1. Mais, si cette prophétie n'eût exposé à aucun péril, pourquoi Paul se serait-il exprimé en ces termes: « Isaïe ne craint pas et dit: J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas? »

Terrible charge contre les Juifs. Ceux qui ne cherchaient pas ont trouvé, ceux qui cherchaient ont été trompés dans leur attente : ceux qui n'avaient pas entendu le Sauveur ont cru, et ceux qui l'avaient entendu l'ont crucifié. De là cette audace que l'Apôtre signale dans Isaïe; car, en vérité, il fallait de l'audace à un prophète qui vivait au milieu de ceux qu'il accusait, de les attaquer tous sans ménager personne, de les dépouiller de leurs honneurs pour l'avenir, et de prédire la gloire future des Gentils. Le tribunal appelé à se prononcer sur lui comptait autant d'accusateurs que de juges; or, comment nous soustraire à une condamnation lorsque nos juges sont nos ennemis mêmes? Voilà pourquoi l'Apôtre s'exprime de cette manière : « Isaïe a bien osé dire. » Mais je veux encore répandre plus de clarté sur ce sujet.

L'Ecriture parle obscurément aux Juifs de leur destinée, pour qu'ils ne comprissent pas avant le temps ce langage.

Si l'Ecriture parle obscurément de la destinée des Juifs et de la nôtre, c'est afin que les Juifs ne comprissent pas avant le temps ce langage. L'autorité que j'invoque à l'appui de cette assertion est encore celle de Paul, cette trompette divine et céleste, ce vase d'élection, ce paranymphe du Christ; de Paul dont la grande voix s'écrie : « Je vous ai fiancés à un unique Epoux, au Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge sans tache. » II *Cor.*, XI, 2. C'est à lui que j'en appelle pour vous certifier que telle est la raison pour laquelle certains sujets sont dans l'Ancien Testament couverts comme d'un voile, certains sujets, dis-je, mais non pas tous. Si tout y eût été obscur, les contemporains n'en eussent retiré aucune utilité : les prophéties parlent de guerres, de famines, de pestes qui éclataient vers ce même temps; elles parlent aussi d'événements qui n'ont été accomplis que récemment, par exemple de la vocation de l'Eglise, de la répudiation de la synagogue, de l'abrogation de la loi. Or, ces événements, Dieu ne voulait pas qu'ils fussent connus des Juifs; il ne leur laissait l'intelligence que des événements dont ils devaient être les témoins. Je vais m'appliquer à vous démontrer cette proposition : que les points sur lesquels le Seigneur a voulu laisser planer une profonde obscurité, concernant notre vocation, l'abrogation de la loi, et les derniers événements touchant la synagogue; qu'il ne fallait pas que ces choses fussent en ce temps-là connues des Juifs. En effet, s'ils avaient compris dès le principe le règne passager de la loi, ils l'eussent entièrement méprisée; aussi Dieu laissa-t-il ce point dans l'obscurité. Du reste, cette obscurité n'enveloppe pas toutes les prophéties; elles ne sont voilées que dans ces points; et Paul nous l'explique parfaitement dans un passage de son épître aux Corinthiens, où il établit ces deux choses, et que la loi a été voilée, et qu'elle a été voilée seulement de cette manière. « Puisque nous avons de telles espérances, nous parlerons avec une entière liberté, et non comme Moïse, qui couvrait son visage d'un voile, afin que les enfants d'Israël ne comprissent pas la fin de cette loi passagère : aussi leurs esprits sont-ils sans intelligence. Jusqu'à ce jour ce même voile enveloppe l'Ancien Testament dont ils font lecture, et il demeure sans être levé, parce qu'il doit prendre fin avec le Christ. » II *Cor.*, III, 12-14. Peut-être ne comprenez-vous pas bien ce que dit l'Apôtre : nous allons vous en faciliter la compréhension, en vous remettant en mémoire le trait historique auquel il est fait allusion. Lorsque Moïse descendit de la montagne avec les tables de la loi dans ses mains, des rayons éclatants et lumineux jaillissaient de son auguste face, à tel point que nul enfant d'Israël n'osait l'aborder et lui adresser la parole. Afin donc de se rendre accessible à son peuple, Moïse mit un voile sur sa tête, et permit ainsi aux Hébreux de l'aborder sans crainte. Tant qu'il se trouvait au milieu du peuple, il gardait son voile; mais quand il s'entretenait avec Dieu, il le quittait. Le but de ce prodige était à la fois de donner une autorité plus grande au législateur vis-à-vis de ceux auxquels il devait imposer la loi, et de figurer d'une certaine manière la vérité, de présager tout en justifiant l'incarnation du Fils de Dieu. Comme plusieurs devaient dire : Pourquoi donc le Christ n'est-il pas venu dans la gloire de sa divinité ? pourquoi s'est-il revêtu d'une chair? ce qui arrive au serviteur répond par avance à cette difficulté. Si les Hébreux furent incapables de sup-

porter la vue du visage éblouissant d'un ministre de Dieu, comment leur eût-il été possible de contempler la Divinité même à découvert?

7. Ce n'est pas là néanmoins le seul enseignement qui nous est donné par ce voile, il nous rappelle encore qu'il arrive aux Juifs aujourd'hui au sujet de la lecture de la loi, ce qui leur arrivait alors à propos de la contemplation de la face de Moïse. De même qu'ils ne pouvaient voir alors la face glorieuse du Législateur que leur dérobait le voile dont elle était couverte; de même ils sont incapables de regarder en face la gloire de la loi. Nous pouvons en dire autant des hérétiques : s'imaginant que le texte cité précédemment était une condamnation de la loi, ils n'ont pas admis ce passage de l'Apôtre; et, parce qu'on leur disait que la loi était couverte d'un voile, et qu'elle avait une fin, ils ont vu là une flétrissure pour la loi; laissant donc les Ecritures, ils se sont abandonnés à la direction trompeuse de leurs raisonnements. Or, précisément c'est là une preuve de la grandeur de la loi. On eût à tort fait un crime à Moïse de dérober son visage sous un voile, au lieu de s'en prendre à la faiblesse des Juifs et de féliciter Moïse d'avoir sa face resplendissante au point qu'un voile lui était nécessaire pour entrer en relation avec ses semblables; c'est dans le même sens qu'il faut parler de la loi : en effet, si une gloire éblouissante n'en eût pas été l'apanage, tout voile eût été inutile. Lors donc qu'il est question d'un voile couvrant la lecture de l'Ancien Testament, c'est de son obscurité qu'il est question; d'autre part, quand on ajoute que ce voile n'est point levé parce qu'il ne saurait l'être que par le Christ, on indique en quel sens il faut entendre cette obscurité. Et vraiment on ne saurait qualifier d'obscure la partie de la loi qui règle la vie et les mœurs; autrement, elle n'eût eu absolument aucune utilité : les seules parties qui en aient été obscures sont celles dont nous pouvons comprendre qu'elles se soient évanouies à l'occasion de l'avénement du Christ. Assurément, c'est un conseil de la divine sagesse de mettre dans la bouche de celui qui a donné la loi cette prédiction que le Christ, par sa venue, en signalerait la fin, et qu'elle cesserait en lui. C'est donc la seule partie de la loi qui devait cesser à l'avénement du Christ qui était obscure; et c'est ce que déclare l'Apôtre quand il ajoute : « Cela n'est point révélé, parce que cela doit finir à l'avénement du Christ. » Voilà donc ce qui n'a point été exposé à découvert, ce qui doit trouver fin dans le Christ. Cela n'a donc pas été révélé à ceux qui n'embrassent pas la foi; mais pour celui qui l'a embrassée et qui a reçu la grâce du Saint-Esprit, il n'y a plus pour lui de voile à l'endroit de la loi, et il en contemple à découvert toute la gloire. La gloire de la loi, c'est d'avoir pu annoncer qu'elle devait trouver dans le Christ sa fin, et de vous apprendre cette vérité. Comprenez-vous cette gloire de la loi? Oui, c'est pour elle une gloire véritable de pouvoir vous conduire au Christ, et elle vous y conduit, lorsqu'elle publie les conditions de sa propre fin.

Ici encore un coup mortel atteint les hérétiques. Si la loi était opposée et hostile au Christ, si le Christ n'en était pas l'auteur, Paul n'aurait pas dû présenter comme une gloire pour elle de pouvoir apprendre à ceux qui la consulteraient sa fin prochaine dans le Christ. D'un autre côté, si la loi était mauvaise, il n'aurait pas fallu en arracher le voile, et il eût convenu qu'elle restât dans son obscurité, même après la grâce. Mais, si l'un des bienfaits de la grâce a été de communiquer à ses disciples une plus grande pénétration pour comprendre la loi, de façon à ce qu'ils y trouvassent toute sorte de raisons pour embrasser la foi du Sauveur, quelle plus forte preuve à citer des relations étroites de la grâce et de la loi, puisque l'une ouvre les yeux des disciples du Christ et les rend capables de saisir la signification réelle de la loi, et que l'autre, dès qu'elle apparaît débarrassée de tout nuage, offre une voie sûre et facile à ceux qui comprennent les enseignements du Sauveur? Donc, ni le Christ, ceci le prouve, ne combat la loi, ni la loi ne déclare la guerre au Christ; au contraire, celle-là facilite l'accès de la philosophie sublime du Sauveur, et celui-ci guide les âmes que la loi lui confie jusqu'au faîte de la perfection. Pour toutes ces raisons, rendons grâces à notre

miséricordieux Seigneur, qui dispose toute chose avec une admirable opportunité, qui prépare notre salut par une infinité de voies, et travaillons de toutes nos forces à rendre notre conduite digne de sa charité et de sa sollicitude, afin de posséder un jour les biens éternels : puissions-nous tous les mériter par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire, honneur, puissance soient au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

De l'obscurité de l'Ancien Testament. — De la miséricorde divine. — Qu'il ne faut pas s'accuser les uns les autres.

1. C'est un bonheur pour le pâtre de voir son troupeau gras et vigoureux; c'est un bonheur pour le cultivateur de voir la moisson jaunissante; mais le cultivateur est encore moins heureux de sa moisson, le pâtre de ses bœufs, que je ne suis heureux et transporté moi-même en présence de cette aire couverte de gerbes spirituelles. Comment les paroles de la piété semées en des cœurs si nombreux et si bons ne produiraient-elles pas sur-le-champ les épis mûrs et sans nombre de l'obéissance? Lorsque l'on sème en un champ gras et fertile, répandrait-on la semence d'une main peu généreuse, l'on y recueillera néanmoins des fruits abondants, la fertilité du sol suppléant à la modicité de la semence : de même celui qui sème en des âmes soumises et pieuses, encore qu'il répande en petite quantité le grain de la doctrine, n'en verra pas moins se lever une riche moisson, la sagesse des auditeurs suppléant à la pauvreté de l'orateur. La pêche offre encore cette même particularité. Les pêcheurs ont beau n'avoir pas d'expérience, s'ils jettent leurs filets en des lieux où le poisson abonde, ils s'empareront sans peine de leur proie, parce que la multitude des poissons qui s'agitent dans l'eau annulle les défauts de leur inexpérience. Si la quantité des poissons qui accourent dans les filets remédie bien des fois en ce genre de pêche à l'inhabileté du pêcheur, ainsi en sera-t-il à plus forte raison dans la pêche spirituelle qui nous occupe. Du moins les poissons s'enfuient-ils dès qu'ils aperçoivent les filets; tandis que vous, au contraire, loin de vous enfuir en toute hâte, lorsque vous voyez se déployer et s'élever le filet de la doctrine, vous accourez vous y précipiter de tous les côtés, et vous vous pressez les uns les autres à l'envi, comme si chacun ambitionnait l'honneur de s'y précipiter le premier. Aussi n'avons-nous jamais retiré vide notre filet; non certes à cause de notre habileté, mais grâce à votre empressement. Nous avons dernièrement savouré les mets abondants que nous servait cette langue aux flots de l'or le plus pur, cette langue du bienheureux Paul, véritable source de miel, ou plutôt source d'une doctrine spirituelle plus suave que le miel le plus doux. Puisque, avec la philosophie qui vous distingue, vous ne dédaignez pas ce que vous offrent notre indigence et notre pauvreté, et que tout en admirant les choses vraiment sublimes, vous voulez bien condescendre à écouter nos humbles paroles, je n'ai point hésité à venir vous payer la dette contractée par moi naguère et non encore acquittée, l'importance du sujet ne nous ayant pas permis de l'épuiser entièrement. Quelle est donc cette dette? car il est indispensable que je vous remette en mémoire la nature de mon obligation, afin qu'une fois instruits de la question à traiter vous suiviez sans efforts la marche du raisonnement.

Nous nous sommes alors occupés de rechercher pourquoi l'Ancien Testament offre plus d'obscurité que le Nouveau; peut-être ne l'avez-vous pas oublié : jusqu'ici nous vous en avons donné pour raison la cruauté de ceux auxquels il s'adressait, et nous avons cité le témoignage de Paul ainsi conçu : « Ce voile enveloppa encore la lecture de l'Ancien Testament, et il n'est point ôté parce qu'il doit prendre fin avec le Christ. » II *Cor.*, III, 14. Nous vous avons montré que la loi avait son voile, l'obscurité, de même que Moïse le législateur avait le sien; et néanmoins qu'il ne fallait s'en prendre ni à Moïse ni à la loi, mais à la faiblesse de ceux avec qui ils sont en relation. Ce n'était pas pour lui-même que Moïse portait son voile, mais parce que les

Hébreux ne pouvaient soutenir la vue de sa face éblouissante. Aussi, quand il entrait en rapport avec Dieu, alors il ôtait le voile. De même la loi était privée au sujet du Christ et de la Nouvelle Alliance d'une doctrine et d'une philosophie complètes, doctrine et philosophie réservées pour le Nouveau Testament ; comme elle était couverte d'un voile en quelque sorte, ainsi qu'un riche trésor, elle se trouvait à la portée des Juifs, tandis qu'elle gardait pour nous toutes ses richesses, afin qu'une fois disciples du Christ, après son avénement, le voile fût déchiré. Songez à cette dignité dont nous sommes redevables à l'avénement du Sauveur, dignité qui nous élève au rang même de Moïse. Peut-être demandera-t-on : Pourquoi parler en ces temps sur de pareils sujets, si l'on ne devait rien comprendre à ces prophéties ? Pour le bien de la postérité. Ce qui fait la noblesse de la prophétie, c'est qu'elle s'occupe d'annoncer, non pas les événements présents, mais les événements futurs. Lors donc qu'une prédiction est formulée en termes obscurs, elle s'éclaircit sans doute une fois accomplie, mais auparavant c'est tout le contraire. D'où il suit que les prophéties en question n'étaient point comprises antérieurement, à cause de l'obscurité du langage, tandis que, les événements étant passés, elles se sont naturellement expliquées. Une preuve que la prophétie exprimée en des termes obscurs, alors même qu'elle précède de très-loin les événements prédits, exige pour être comprise la réalisation de ces événements, l'histoire des disciples nous la fournira. « Détruisez ce temple, » disait le Christ aux Juifs. *Joan.*, II, 19. Il venait de chasser du temple les vendeurs qui en violaient la sainteté, et ceux-ci lui avaient dit : « Qu'est-ce qui vous donne le droit d'agir de la sorte? » *Ibid.*, 18. A quoi il répondit : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je le reconstruirai. Or, il parlait du temple de son corps. » *Ibid.*, 21. C'était là une prophétie véritable; il n'était point encore question de la croix, ni de la destruction du temple, ni de la résurrection de son corps après trois jours que fit le Sauveur. Cependant, bien qu'il eût mis très-exactement en relief ces deux choses, l'audace de ses ennemis et sa propre puissance, ils ne comprirent pas son langage. Que les Juifs n'y comprissent rien, ce n'est point surprenant ; mais les disciples eux-mêmes, observe l'Evangéliste, n'y comprirent pas davantage, avant que Jésus fût ressuscité. Alors « ils crurent à l'Ecriture et aux paroles que leur avait dites Jésus. » *Ibid.*, 22.

2. Vous le voyez, l'accomplissement de la prophétie était indispensable pour qu'elle fût comprise des Juifs, et il ne faut pas leur faire un crime de n'avoir pas appliqué au Christ, avant son apparition, les prophéties qui le concernaient, puisque cette apparition seule pouvait les rendre claires et compréhensibles. Ecoutez ce que disait le Christ : « Si je n'étais pas venu et si je ne leur avais point parlé, ils n'auraient pas de péché. » *Joan.*, XV, 21. Comment n'auraient-ils pas eu de péché, puisque les prophéties avaient parlé ? Parce que tout en ayant parlé, elles devaient être rendues compréhensibles et claires par l'avénement de celui qu'elles annonçaient. Si elles eussent été compréhensibles et claires auparavant, ils eussent été coupables même avant l'apparition du Sauveur, et, s'ils ne l'ont pas été, c'est évidemment à cause de l'obscurité des prophéties et du voile épais qui en dérobait la portée. Aussi, avant le Christ, la foi au Christ n'était-elle pas requise des Juifs. Alors, pourquoi l'annoncer ? Afin que, le Christ venu, leurs propres docteurs stimulassent leur incrédulité et leur fissent comprendre qu'il s'agissait, non d'une nouveauté, mais d'un événement préparé et annoncé plusieurs siècles auparavant, raison d'une autorité peu ordinaire pour les amener à la foi. Telle est donc la première cause de l'obscurité de l'Ecriture, cause à propos de laquelle nous avons apporté dans notre dernier entretien un grand nombre de témoignages. Pour ne pas vous fatiguer par des redites, nous ne reviendrons plus sur ce point, et nous vous entretiendrons d'une autre qui fait ressortir avec l'obscurité et le peu de clarté de l'Ancien Testament, sa difficulté. Autre chose est, en effet, de ne rien savoir de ce qu'il contient et de n'apercevoir que le voile dont il est couvert ; autre chose de le découvrir,

Seconde cause de l'obscurité de l'Ancien Testament.



mais au prix de rudes labeurs. Quelle est donc cette seconde cause qui rend l'Ancien Testament plus difficile que le Nouveau? C'est que l'Ancien Testament n'a point été écrit dans notre langue nationale : il a été écrit dans une langue, et il nous faut le lire dans une autre. Composé en langue hébraïque, il nous est parvenu traduit en langue grecque : or, par cela seul qu'il a été traduit en une langue différente, le texte en offre de plus grandes difficultés. Ils le savent bien, les savants qui possèdent plusieurs langues, qu'il n'est pas possible de faire passer dans une traduction en langue étrangère toute la clarté inhérente au texte primitif.

L'Ecriture Sainte a été traduite de l'hébreu en grec sous le roi d'Egypte Ptolémée.

Voilà donc la cause de la difficulté que présente l'Ancien Testament. Trois cents ans avant l'avénement du Sauveur, sous le règne de Ptolémée, roi d'Egypte, on traduisit en grec l'Ancien Testament, non sans raison et sans fruit. Tant qu'il ne s'adressait qu'à la nation juive, il ne s'était exprimé qu'en langue hébraïque. Personne alors n'eût fait attention à ce livre, le reste du genre humain étant plongé dans la dernière des barbaries. Mais, quand l'avénement du Christ fut proche, ainsi que le moment où il allait appeler à soi l'univers, non-seulement par ses apôtres, mais encore par les prophètes, vu que les prophètes nous conduisent eux aussi à la foi et à la connaissance du Sauveur, alors il fallut rendre accessibles de tous les côtés, par une traduction, les prophéties que l'obscurité de la langue rendait auparavant inabordables, afin que tous les Gentils, de quelque côté qu'ils accourussent, trouvassent là des voies et des chemins faciles qui les conduisissent au Roi des prophètes lui-même, et leur permissent d'adorer le Fils unique de Dieu. C'est pour cette raison que les prophéties furent traduites avant l'apparition du Sauveur. Supposé qu'elles ne l'eussent pas été, le prophète royal ayant dit : « Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour héritage, et pour limites à votre empire, les extrémités de l'univers; » *Psalm.* II, 8; comment le Syrien, le Galate, le Macédonien, l'Athénien même, auraient-ils eu connaissance de cette parole, si l'Ecriture fût restée enveloppée dans l'obscurité de la langue hébraïque? De son côté, Isaïe s'écriait : « Comme une brebis il a été conduit au supplice, et il a été, comme l'agneau, muet devant celui qui le tond. » *Isa.*, LIII, 7. — « La racine de Jessé, dit-il encore, subsistera, et celui qui en sortira sera le prince des nations, en lui les nations mettront leur espérance. — La terre, poursuit-il, sera remplie de la connaissance du Seigneur, pareille à la mer lorsque ses eaux franchissent leurs limites. » *Isa.*, XI, 10-9. David s'écriait encore : « Dieu est monté au milieu de la jubilation, le Seigneur s'est élevé aux accents de la trompette. — Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. » *Psalm.* XLVI, 6; CIX, 1.

3. L'Ancien Testament, contenant des prophéties relatives à la passion, à la résurrection, à l'ascension du Sauveur, et prédisant la place qu'il occupe à la droite du Père, son second avénement, en un mot tout ce que renferme le Nouveau, afin que ces passages ne fussent pas inconnus des nations à venir, et qu'elles appréciassent la force des prophéties, la divine Providence permit que l'on traduisit l'Ecriture avant l'avénement du Fils de Dieu, et elle la rendit par là extrêmement utile, non-seulement aux Gentils, mais de plus aux Juifs qui étaient dispersés en divers points de la terre, et qui avaient oublié leur langue originelle. Voilà comment le gentil a cru, après avoir vu les prodiges opérés en faveur des Juifs. Et les Juifs eux-mêmes, comment les apôtres les auraient-ils convertis, s'ils n'avaient pu leur alléguer l'autorité de leurs propres prophètes? Si Paul, arrivant à Athènes, eut besoin d'une inscription gravée sur un autel pour faire entendre sa doctrine aux Athéniens, et s'il crut à bon droit qu'il en aurait plus aisément raison en se servant de leurs propres armes; combien plus, dans ses discussions avec les Juifs, avait-il besoin du secours des prophètes, pour n'être pas accusé par eux de prêcher une doctrine étrangère et nouvelle? Pourquoi, dans ce cas, répliquera-t-on, ne pas réduire toutes les langues à une seule? toute difficulté eût été de cette manière écartée. — Il n'y avait autrefois qu'une seule

langue, mon bien-aimé; oui, la langue des hommes était unique comme leur nature. Dans l'origine, il n'y avait point de langues diverses, il n'y avait point d'accent étranger; il n'y avait ni d'Indien, ni de Thrace, ni de Scythe; tous les hommes parlaient la même langue. — Et comment cela ne s'est-il point maintenu? — Nous nous sommes montrés indignes de cette langue unique en traitant, comme toujours, avec ingratitude, notre bienfaiteur. — Que dites-vous là? Quoi! nous nous serions montrés indignes d'une langue unique? Mais les animaux n'ont-ils pas tous leur langue à eux? Les brebis et les chèvres bêlent, le taureau mugit, le cheval hennit, le lion rugit, le loup hurle, le dragon siffle; chaque espèce d'animal aurait le cri qui lui est propre, et seul entre tous j'aurais été privé de ma langue naturelle! Les animaux féroces et les animaux paisibles, les animaux domestiques et les animaux sauvages ont conservé la voix qui leur avait été donnée dès le principe; et moi, leur maître, j'en aurais été ignominieusement privé! Ils auront conservé leurs honneurs, et j'aurai moi-même été dépouillé des dons de Dieu! Et quel crime ai-je donc commis? N'était-ce pas assez du châtiment qui m'avait été d'abord infligé? Le paradis m'avait été donné, et je suis chassé du paradis; je menais une vie exempte de peines et de douleurs, et je suis condamné à vivre dans les sueurs et dans les fatigues; la terre fournissait à tous mes besoins sans le secours des semences et de la charrue, et maintenant il lui a été commandé de se couvrir de ronces et d'épines; c'est dans son sein que je dois retourner; la mort est mon châtiment; la femme elle-même a pour partage les douleurs et les déchirements de l'enfantement. N'importe, c'était là une peine insuffisante, et voilà pourquoi ma voix m'est enlevée, on me dépouille encore de ce don honorable, et désormais je prendrai en aversion, comme s'il s'agissait d'êtres sauvages, des êtres sortis du même sang que moi, par la raison que la diversité des langues s'élève comme un mur de séparation entre eux et moi.

J'insiste à dessein sur l'objection, afin que, la solution une fois donnée, la victoire n'en soit que plus éclatante. Si Dieu se proposait de me ravir tous ces dons, pourquoi me les a-t-il octroyés dès le commencement? telle est la difficulté. Eh bien, si vous le voulez, c'est de là que je tirerai la solution, de cette raison même qu'on allègue; car telle est la légitimité des desseins de Dieu, que les difficultés soulevées renferment de quoi repousser toute accusation, si bien qu'il n'est nullement nécessaire d'y joindre aucune autre raison. — Si le Seigneur avait le dessein de me ravir tous ces dons, pourquoi me les octroyer dès le principe? — Et moi, je ne vous dirai pas autre chose : S'il eût voulu vous en dépouiller, pourquoi vous les aurait-il donnés? Donc, c'est parce qu'il ne voulait pas vous en dépouiller, que dès le commencement il vous les a octroyés. Qu'est-il donc arrivé? Ce n'est pas Dieu qui vous en a dépouillé, c'est vous qui les avez perdus. A vous de le remercier de sa libéralité en cela, et de vous reprocher à vous-même la négligence à l'occasion de laquelle vous n'avez pas su les conserver. Evidemment, ce n'est point l'auteur du dépôt qui est le coupable, c'est sur le dépositaire infidèle que retombe toute la responsabilité. Dieu a fait éclater manifestement son amour, sa miséricorde, sa générosité, sans qu'aucun motif l'y forçât, sans que personne l'y contraignît, avant que vous eussiez mérité par vos actes son approbation, sans qu'il eût à vous récompenser de vos épreuves : à peine vous eut-il donné l'existence, qu'il vous éleva à cette dignité, preuve évidente qu'il ne prétendait vous récompenser en aucune manière, et qu'il vous accordait simplement une grâce. Si vous n'avez point conservé les biens que vous en aviez reçus, prenez-vous-en à vous-même, et non à l'auteur du bienfait.

Est-ce là l'unique raison que nous avons à exposer en faveur du Seigneur? Sans doute elle serait suffisante; mais l'immense bonté, l'ineffable miséricorde de Dieu nous en suggère d'autres non moins irréfutables. Notre réponse ne se borne pas à ceci, que vous avez perdu, vous, ce que Dieu vous avait donné : c'en est certainement assez pour justifier pleinement votre bienfaiteur, et même pour établir ses droits à



notre admiration, puisque, malgré la prévision de l'abus que vous en feriez, il n'a pas voulu vous refuser ces bienfaits; mais voici une considération encore plus puissante. Quelle est-elle? C'est que les biens que vous aviez perdus par votre négligence, il vous les a rendus ensuite, et non-seulement il vous a rendu ces biens, mais il vous en a donné de plus considérables. Vous aviez perdu le paradis, il vous a donné le ciel. Voyez-vous de combien la perte le cède à la réparation? Voyez-vous la grandeur de ces trésors? Il vous a donné le ciel pour vous témoigner sa bonté, confondre le démon, et lui faire comprendre que les piéges sans nombre tendus par lui au genre humain ne lui serviraient de rien, puisqu'une plus haute dignité nous attend. Ainsi, quand vous aviez perdu le paradis, Dieu vous a ouvert le ciel; vous aviez été condamné à un travail de quelques jours, et vous en êtes dédommagé par une éternelle vie; il avait commandé à la terre de se couvrir de ronces et d'épines, et votre âme s'est couverte des fruits de l'Esprit.

Le Sauveur ous a rendu des biens lus considérables que ceux que ous avions erdus.

4. Rendez-vous bien compte, je vous prie, de l'étendue de la divine bonté. Arrive-t-il à quelques personnes de perdre une partie de leurs biens, pourraient-elles ensuite en acquérir de plus précieux et de plus considérables, elles tiennent principalement à recouvrer ceux qu'elles ont perdus; elles ne songent pas à les augmenter avant de les avoir retrouvés. Or, à vous, qui aviez perdu le paradis, Dieu n'a pas seulement donné le paradis, il vous a donné à la fois le paradis et le ciel. « Aujourd'hui même vous serez avec moi en paradis, » disait le Sauveur; *Luc.*, XXIII, 43; voilà comment il console nos cœurs affligés, en nous remettant en possession des biens déjà perdus, et en y joignant d'autres biens plus considérables. Mais abordons, si vous le voulez bien, la question à résoudre, examinons comment nous avons été privés de notre langue primitive. Cette histoire n'est pas sans avoir d'importantes conséquences pour notre sécurité; et celui qui connaîtra les garanties de la sécurité psssée, sera certainement plus prudent à l'avenir. Nous devons pour cela ne passer sous silence aucune des circonstances nécessaires : à savoir, que les hommes ne parlaient autrefois qu'une seule langue, laquelle ensuite fut divisée en plusieurs; jusqu'à quelle époque cette unité subsista, et en quel temps elle fit place à la multiplicité; si la langue primitive disparut entièrement à l'apparition des autres, ou si elle fut maintenue à côté d'elles; quelles furent les raisons et l'occasion de cette confusion; enfin, dans laquelle de ces langues l'Ancien Testament a été composé, puisque c'est à ce propos que nous sommes entrés dans la voie présente; et si cette langue de l'Ancien Testament est la langue originaire et primitive, ou bien une des langues postérieurement introduites. Soyez sans crainte : dans le cas où nous ne répondrions pas aujourd'hui à toutes ces questions, nous nous acquitterons plus tard entièrement envers vous. Et pourquoi énumérer toutes ces questions, puisque nous ne pouvons les résoudre toutes aujourd'hui? Afin que l'attente de la solution rende notre souvenir sans cesse présent à votre âme. Lorsque l'on a prêté une somme considérable, tant qu'elle n'a point été rendue, on pense en tout lieu et toujours à son débiteur, pendant la veille et pendant le sommeil, à table comme dans sa maison, dans son lit comme sur la place publique; de telle sorte que, grâce à cet amour de l'argent, l'âme est constamment occupée de la somme due et de la personne qui la doit. C'est donc pour que l'espérance du paiement de notre dette ne cesse de vous entretenir de nous, dans vos maisons comme sur l'agora, en quelque endroit que vous soyez, que nous l'avons contractée sans hésiter, bien que nous soyons dans l'impuissance aujourd'hui de l'acquitter entièrement: la pensée de la part qui demeurera sera, je le répète, une raison de conserver en vous notre souvenir. Voilà surtout notre force, d'être constamment assuré de votre charité, de la charité d'un peuple aussi nombreux, aussi remarquable! En effet, quiconque jouit de la charité d'autrui, jouit par cela même de ses prières. Or, que ce soit là un bien des plus précieux, ce qui suit le prouve d'une manière évidente.

Paul qui avait été ravi jusqu'au troisième ciel, Paul qui avait ouï un langage mystérieux,

Paul qui avait dompté tous les instincts de la **nature**, et qui vivait dans une sécurité parfaite, **Paul** avait besoin des prières de ses disciples et **leur** disait : « Priez pour moi afin que j'échappe **aux** mains des infidèles ; priez pour que je puisse ouvrir la bouche et parler en toute liberté. » *Rom.*, XV, 30-31 ; *Ephes.*, VI, 19. Partout vous le verrez implorer les prières de ses disciples, et, quand il les a obtenues, les en remercier. Et qu'on ne dise pas qu'il a recours à ces prières par humilité ; il prend lui-même soin de nous en faire connaître l'efficacité par ces paroles : « C'est lui qui nous a soustrait une infinité de fois au trépas ; nous espérons bien qu'il nous y soustraira encore ; surtout si vous nous prêtez le secours de vos prières, afin que plusieurs bouches lui rendent grâces des biens dont il nous a comblés. » II *Cor.*, I, 10-11. Si la prière des fidèles a délivré Paul d'une foule de périls, nous aurions tort de ne pas attendre du même secours les plus grands avantages. Quand nous prions seuls, nous sommes faibles; quand nous prions en grand nombre, nous devenons forts, et nos prières s'aidant les unes les autres fléchissent par leur nombre le cœur de Dieu. Tel un monarque refusera la grâce d'un condamné à mort, à l'intercession d'une seule personne, tandis qu'il ne la refusera pas à une ville entière ; en sorte que le grand nombre des suppliants aura pour effet d'arracher un infortuné à un supplice imminent et de le rendre à la vie. Voilà quelle est la vertu de la prière quand elle jaillit du cœur de la multitude. Voilà aussi pourquoi nous nous réunissons ici, à savoir, pour exciter plus efficacement la pitié du Seigneur. Si nous sommes impuissants, comme je le disais tout à l'heure, lorsque nous prions livrés à nous-mêmes ; grâce à la force du lien de la charité, nous arrachons des mains de Dieu les faveurs que nous en sollicitons. En parlant de cette manière, je ne le fais ni sans motif, ni pour mon intérêt personnel, mais pour vous déterminer à fréquenter avec zèle nos assemblées, pour que vous ne disiez pas : Mais ne puis-je pas prier chez moi? Sans doute vous pouvez prier; mais votre prière n'aura pas la vertu qu'elle aura lorsque vous la faites en union avec vos membres, lorsque le corps même de l'Eglise la profère d'un même cœur et d'une même voix, en présence des prêtres qui offrent à Dieu les vœux du peuple entier.

5. Désirez-vous avoir une idée de la vertu de la prière qui se fait dans l'Eglise ? Un jour Pierre était dans un cachot et chargé de chaînes. « Or, on priait sans relâche dans l'Eglise pour lui. » *Act.*, XII, 5. Aussitôt ses liens furent brisés. Quelle puissance comparer donc à celle de la prière, puisque les tours et les colonnes même de l'Eglise en ont ressenti les bienfaits ? Car Paul et Pierre étaient en vérité les colonnes et les tours de l'Eglise ; et la prière brisa les fers de l'un et ouvrit la bouche de l'autre. Mais ne nous bornons pas à rappeler les faits de ce temps-là pour établir la double vertu de la prière ; servons-nous encore de ce que nous voyons chaque jour, et rappelons à votre mémoire la prière que le peuple prononce. Assurément, si l'on vous enjoignait de prier en particulier pour le salut de votre évêque, chacun de vous se récuserait, déclarant le fardeau trop supérieur à ses forces. Cependant lorsque vous entendez le diacre l'ordonner et s'écrier : « Prions pour l'évêque, pour sa vieillesse, pour son salut, afin qu'il traite avec droiture la parole de vérité ; pour les personnes ici présentes et pour celles qui sont ailleurs, » vous n'hésitez pas à exécuter cet ordre, et vous priez avec ferveur, parce que vous comprenez la puissance que donne cette union. Les initiés saisissent mes paroles ; mais il n'est pas permis encore aux catéchumènes d'en faire autant dans leur prière parce qu'ils n'ont pas encore le droit de parler de la sorte : quant à vous, celui qui préside à vos prières vous recommande de prier pour la terre entière, pour l'Eglise répandue sur toute l'étendue du globe, pour tous les évêques qui la régissent, et vous obéissez avec empressement, et vous proclamez par le fait même la grande puissance de la prière lorsqu'elle jaillit unanimement du cœur des fidèles assemblés dans l'église.

Parole du diacre dans l'Eglise grecque.

Reprenons cependant le sujet de l'unité primitive de la langue. Qu'est-ce qui prouve d'abord cette unité? « Et toute la terre n'avait qu'une seule lèvre. » *Genes.*, XI, 1. Ce texte est

assez obscur : La terre aurait-elle donc des lèvres ? Certainement non. Que veut dire l'Ecriture, et de qui parle-t-elle ? Elle ne parle pas assurément de la terre matérielle et sans mouvement ; elle désigne de la sorte le genre humain, dont elle rappelle la nature en le faisant ressouvenir de l'élément duquel il est sorti. Il y a dans cet être animé, dans l'homme, veux-je dire, deux parties ; il est formé de deux substances, l'une matérielle, l'autre spirituelle, du corps et de l'âme, par où il se rattache à la fois et à la terre et au ciel. Du côté de sa substance spirituelle, il se rapproche des puissances supérieures ; du côté de sa substance matérielle, il est assimilé aux êtres terrestres ; de façon qu'il sert de trait d'union entre ces deux ordres de créatures. Lorsque ses actes sont de ceux qui plaisent à Dieu, il est alors qualifié de spirituel ; titre qu'il reçoit, non de son âme, mais, ce qui est bien plus honorable, de l'Esprit divin dont il a obtenu l'assistance ; car l'âme par elle-même ne saurait suffire à faire le bien, et il nous faut cette assistance divine. Oui, l'âme est par elle-même incapable de faire le bien ; que dis-je de le faire ? elle ne saurait même comprendre le langage qui s'y rapporterait : « L'homme animal, est-il écrit, ne saisit pas les choses de l'Esprit. » I *Cor.*, II, 14. Comme l'Ecriture appelle charnel l'homme esclave de la chair, elle appelle animal celui qui juge de tout par des raisons humaines, et qui ne reçoit pas le souffle de l'Esprit. Je disais donc que lorsque nous faisons le bien nous méritons la qualification de spirituels ; mais quand nous faisons le mal, quand nous tombons, quand nous commettons un acte indigne de notre noblesse, nous recevons un nom emprunté à la partie la plus vile de notre nature, et c'est le nom de terre qui nous désigne. Or, dans le passage présent, il va être question de l'attentat des constructeurs de la fameuse tour, de leur orgueil, des sentiments en désaccord avec la véritable dignité, qu'ils avaient conçus d'eux-mêmes : cet orgueil, l'Ecriture veut le leur reprocher, et voilà pourquoi elle emploie ce terme emprunté à la partie la moins noble de l'homme : « Et toute la terre n'avait qu'une seule lèvre. » Du reste, c'est bien le nom qu'elle nous impose quand nous avons péché ; car le Seigneur appelant Adam après sa faute, lui dit : « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre. » *Genes.*, III, 19. Pourtant Adam n'était pas que terre, et il avait une âme immortelle. Pourquoi donc l'appelle-t-il ainsi ? Parce qu'il a péché. Certes quand il le créait, il ne l'appelait pas de la sorte. « Faisons l'homme, disait-il, à notre image et à notre ressemblance ; et qu'il commande aux poissons de la mer et aux bêtes de la terre. Et la frayeur et la crainte qu'il inspirera régneront sur toute la terre. » *Genes.*, I, 26 ; IX, 2. Quels priviléges pour la nature humaine, quel honneur, quelle dignité ! Mais cela ne regarde que l'homme avant sa chute ; après, c'est le contraire : « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre. » Ecoutez Malachie formuler la même sentence, ou plutôt écoutez Dieu même parlant par la bouche du prophète : « Voilà que je vous envoie Elie le Thesbite. » Et pourquoi l'envoie-t-il ? « Pour tourner le cœur du père vers le fils. » *Malach.*, IV, 5-6. C'est que Dieu ne veut pas, quand se dressera ce tribunal effrayant et redoutable, que les hommes soient atteints sans défense et sans excuse par les coups du souverain Juge ; il veut que son prophète, par sa venue et par l'annonce du prochain avénement du Sauveur, ramène les mortels à des sentiments meilleurs : comme les choses annoncées longtemps à l'avance ne rencontrent bientôt que du dédain, l'envoyé de Dieu est chargé de nous rappeler le souvenir de ces vérités. Que le mot terre serve à désigner les pécheurs, il nous faut maintenant l'établir.

6. Après ces mots : « Pour tourner le cœur du père vers le fils, » le prophète ajoute : « Afin qu'à mon avénement je ne frappe pas la terre sans retour, » c'est à savoir, les pécheurs. Les voyez-vous désignés par le mot terre ? Un autre prophète disait aussi au sujet du Christ : « Ses reins auront pour ceinture la justice, et la vérité enveloppera ses flancs. » *Isa.*, XI, 5. Ce n'est pas qu'il y ait en Dieu rien de semblable, la Divinité étant incorporelle : c'est une manière de nous apprendre qu'il sera impossible de corrompre ou de tromper le souverain Juge ; qu'il

n'y aura plus de champ pour la calomnie et la médisance, et qu'il ne faudra plus compter sur l'influence des présents ni sur l'ignorance de la vérité. Devant les tribunaux humains, il arrive que l'innocence est punie et le crime absous, la notion du juste étant souvent corrompue; mais, quand sera venu le juste Juge, celui qu'on ne saurait induire en erreur, celui qui a pour ceinture de ses reins la justice, et dont la vérité enveloppe les flancs, il sera fait à chacun une justice parfaite. « Et il frappera la terre d'une parole de sa bouche. » *Ibid.*, 4. Or, pour qu'il ne soit pas douteux que ces paroles désignent les pécheurs et non la terre, il est dit aussitôt : « Et d'un souffle de ses lèvres il exterminera les impies. » Voyez-vous encore le nom de terre désigner les pécheurs? Cela posé, quand on vous dira que toute la terre n'avait qu'une lèvre, songez de suite à l'humanité, dont on nous rappelle ainsi la bassesse; car c'est une excellente chose de connaître son origine et de savoir de quoi l'on est composé. Il y a dans la considération de notre nature une leçon éloquente d'humilité; il n'en faut pas davantage pour apaiser les passions et rétablir le calme en notre âme. De là le conseil d'un ancien : « Considérez-vous vous-même; » *Eccli.*, XXIX, 27; songez à votre nature, à votre origine, et ce sera suffisant pour vous maintenir dans une humilité constante. C'est pour cela que le juste Abraham médita sans cesse ce sujet, et c'est pour cela qu'il n'eut jamais de sentiments d'orgueil. Lui qui jouissait de l'entretien du Seigneur, qui avait auprès de lui le plus grand crédit, et dont le Seigneur avait exalté la vertu, disait cependant: « Je ne suis que cendre et que poussière. » *Genes.*, XVIII, 27.

Un autre sage voulant abaisser la superbe de l'homme, ne va pas faire de longs discours; il se contente de lui rappeler sa nature et lui adresse cette verte apostrophe: « De quoi donc s'enorgueillit la cendre et la poussière? » *Eccli.*, X, 9.— Eh quoi! vous me parlez de ce qui apparaît après la mort? Humiliez l'homme plein de vie comme il est : il ne voit pas maintenant qu'il soit cendre et poussière. Ce qu'il voit, c'est la beauté corporelle, c'est l'empressement des flatteurs, les assiduités des parasites. Il se couvre de vêtements précieux, il s'entoure de toute la pompe du commandement, et, séduit par le fait, il ne se souvient plus de sa propre nature. Nous savons bien que nous sommes cendre et poussière; nous le savons, nous qui vivons dans le détachement; mais lui n'attend pas qu'on lui signale cette preuve prise de la fin de l'homme, il ne se transporte pas aux tombeaux et aux cercueils de ses ancêtres; il ne regarde que le présent et ne se préoccupe aucunement de l'avenir. Prouvez-lui par des raisons à sa portée qu'il est poussière et cendre. — Attendez un instant, répond le Sage, et je lui enseignerai non pas cette vérité, mais une vérité encore plus humiliante : il a beau se gonfler d'orgueil, il devra reconnaître sa bassesse; et c'est dans la force de la vie qu'il prendra le remède. — En conséquence, après ces paroles: « De quoi s'enorgueillit la terre et la cendre? » il dit encore: « Pendant la vie, ce qu'il y a de plus intime en lui sera l'objet du plus profond mépris. » *Ibid.*, 10. Peut-être ce passage vous semble-t-il obscur : par cette expression, « ce qu'il y a de plus intime en lui, » l'écrivain désigne les intestins avec tout ce qui s'y rapporte; et cela, non pour condamner la nature, mais pour enseigner l'humilité. « Car pendant la vie, ce qu'il y a de plus intime en lui sera l'objet du plus profond mépris. » Telle est la condition misérable et fragile de notre être. N'attendez pas le jour de la mort pour vous instruire de votre néant, examinez l'homme plein de vie; examinez par la pensée ses entrailles, et son abjection et son néant vous apparaîtront. Ne vous laissez pas néanmoins aller à l'abattement : Dieu nous a montré, non sa haine, mais son amour, nous fournissant de cette manière de puissants motifs d'humilité. « Quoique cendre et poussière, je m'élèverai jusques aux cieux. » *Isa.*, XIV, 13. Si un frein ne lui eût point été imposé par la nature, où son arrogance se serait-elle arrêtée? Quand donc vous verrez un homme respirant l'orgueil, le front haut, les sourcils froncés, s'avancer sur son char, proférer des menaces, condamner à la prison, à la mort, opprimer ses sujets, dites-

lui : « De quoi s'enorgueillit la terre et la cendre ? Pendant sa vie, ce qu'il y a de plus intime en l'homme sera l'objet du plus profond mépris. » Ce langage ne s'applique pas seulement au simple particulier ; il s'applique aussi bien au prince assis sur le trône. Ne vous arrêtez pas à la pourpre, au diadème, aux vêtements resplendissants d'or ; portez vos regards sur la nature elle-même, et vous n'y verrez qu'une nature pareille à celle du vulgaire. Ou bien arrêtez-vous, si vous le voulez, à la pourpre, au diadème, aux vêtements dorés, à tout l'appareil qui entoure ce prince, et vous ne découvrirez en tout cela qu'un peu de terre. « Toute la gloire de l'homme, est-il écrit, est comme la fleur de l'herbe ; » *Isa.*, XL, 6 ; et voilà toute cette pompe rabaissée au-dessous de la terre. C'est ainsi que notre orgueil est réprimé ; c'est ainsi que le souvenir de ce que nous sommes nous dépouille de tout vain sentiment. Il nous suffit d'y penser, de même qu'à ce dont nous sommes composés, pour que toute superbe s'évanouisse de notre âme. Aussi Dieu nous a-t-il formés de deux substances, afin que, si nous nous abandonnions à l'orgueil, la vérité de notre chair nous en ramenât, et, s'il se présentait à notre esprit quelque pensée basse et indigne de la dignité dont le Seigneur nous a revêtus, le souvenir de la noblesse de notre âme ranimât en nous le dessein de marcher sur les traces des puissances célestes.

Pensons à ce que nous sommes pour éviter l'orgueil.

7. La considération de notre nature n'est pas seulement utile contre l'orgueil ; quelque passion qui nous tourmente, que ce soit l'amour des richesses, ou l'amour déréglé des jouissances corporelles, elle sera apaisée par cette considération. Etes-vous frappé d'une belle femme, aux yeux pétillants et vifs, aux joues éclatantes, au visage resplendissant d'une remarquable beauté, sentez-vous à cette vue votre âme s'enflammer, les sens se réveiller ; songez que l'objet de votre admiration n'est qu'un peu de terre, que l'objet de votre flamme n'est qu'un peu de cendre, et vous cesserez d'éprouver ces transports insensés : ôtez de son visage le voile de sa peau, et vous verrez ce qu'il y a de repoussant sous cette beauté apparente : ne vous arrêtez pas à la superficie, examinez par la pensée ce qu'elle recouvre, et vous n'y trouverez que des os, des nerfs et des veines. N'est-ce point assez ? Représentez-vous alors cette femme quand elle sera changée ; représentez-vous la sous le coup de la veillesse, de la maladie, les yeux enfoncés, les joues caves, et toute cette fleur de beauté évanouie ; rappelez-vous alors ce que vous admiriez, et vous aurez honte de votre jugement ; car ce que vous admiriez n'est que cendre et que fange ; et vous vous embrasiez pour un peu de cendre et de poussière. Je ne parle pas de la sorte pour flétrir la nature humaine ; loin de moi cette pensée ; ce que je veux, ce n'est pas la déprécier et la rabaisser, mais préparer au malade un remède. En fanant ainsi notre nature, en la faisant si misérable, Dieu a voulu montrer en même temps et sa puissance et sa providence envers nous ; tandis que par la considération de notre misère il nous ramène à l'*humilité, et* réprime nos convoitises, il nous donne une idée de sa sagesse qui a pu tirer d'un peu d'argile tant de beauté. De la sorte, c'est en montrant ce qu'il y a de vil en l'homme que je mets à découvert l'habileté de son Auteur. De même, en effet, que nous admirons moins l'artiste pour une magnifique statue d'or, que pour une statue d'une beauté parfaite façonnée par lui avec un peu d'argile ; de même nous admirons et nous glorifions surtout l'Artiste divin lorsque nous le voyons imprimer à un peu de fange et de poussière une ineffable beauté, à nos corps le cachet de son infinie sagesse.

Cette observation s'applique encore à toutes les créatures. Dans tous les êtres qu'il a formés d'une vile matière, il a déposé un signe de son art suprême, tout en y laissant un indice de leur faiblesse originelle ; et cela, afin que d'une part vous accordiez à Celui qui leur a donné cette beauté la gloire qui lui est due, et que, d'autre part, la vileté et l'impuissance natives de leur nature, vous préservent de leur offrir vos adorations. Sans doute le soleil est admirable, quand il brille au firmament et inonde la terre de ses clartés ; mais, la nuit venue, son éclat disparaît. « Quoi de plus resplendissant que le soleil ? dit

l'Ecriture, et cependant il a aussi ses défaillances. » *Eccli.*, XVII, 30. Il en est ainsi non-seulement toutes les nuits, mais encore quelquefois pendant le jour. Et savez-vous pourquoi ces défaillances quelquefois pendant le jour? Afin que vous glorifiiez l'Auteur d'une si belle œuvre, et que ces défaillances vous empêchent en même temps d'adorer l'œuvre elle-même. Voyez le ciel: qu'il est admirable aussi, qu'il est beau, qu'il est brillant! comme sa beauté surpasse encore à l'extérieur celle du genre humain! Mais il n'a point d'âme. Voyez-vous également ici l'art de l'ouvrier éclater, et se montrer la partie défectueuse de l'œuvre? Voyez-vous l'assistance qui vous est préparée de ces deux côtés? Vous eussiez pu accuser le Seigneur d'impuissance, il produit des créatures admirables de beauté; vous eussiez pu adorer les créatures comme des divinités, il leur imprime un caractère évident d'infirmité. Gardez un souvenir profond de ces enseignements. Notre but, en expliquant l'Ecriture, n'est pas seulement de vous la faire comprendre, c'est surtout de vous apprendre à réformer vos mœurs: si nous n'en arrivons pas là, vainement la lisons-nous, vainement l'expliquons-nous. L'athlète qui descend dans la palestre, le corps oint, et sortant des mains de son maître, mais qui, le moment de combattre venu, se dérobe à l'épreuve, rend inutiles les leçons qu'il a reçues: et vous aussi, qui venez apprendre ici à combattre et à défier toutes les ruses du démon, si donc au moment de la lutte vous vous laissez choir, soit que vous ayez contemplé la beauté de quelque visage, soit que vous ayez cédé à l'orgueil ou à toute autre passion mauvaise, vous annulerez le fruit de votre présence en ce lieu. Souvenez-vous donc de ce que nous avons dit sur la nature humaine, ainsi que sur les convoitises de l'impureté. Encore une fois, je ne prétends pas incriminer par ce langage l'humanité, mais combattre les passions. Usez de ce moyen pour réprimer la colère, pour apaiser la tempête, pour guérir l'orgueil.

« Et toute la terre n'avait qu'une lèvre, et tous n'avaient qu'une voix. » *Genes.*, XI, 1. Voilà de nouveau le texte à expliquer. Ou plutôt nous avons à expliquer à savoir, que les hommes n'avaient qu'une langue. Pourquoi l'Ecriture désigne-t-elle la langue sous le nom de lèvre? C'est un usage pour elle d'employer le mot langue pour exprimer le discours. C'est une chose qu'il nous faut bien savoir, à cause des hérétiques qui déprécient l'œuvre de Dieu et qui prétendent que le corps est mauvais. Dans son langage habituel, l'Ecriture se sert des divers membres du corps pour exprimer les mouvements criminels de l'âme. Elle dit par exemple: « Ils ont aiguisé leur langue comme la langue du serpent; leur langue est un glaive tranchant; » *Psalm.* CXXXIX, 4; LVI, 5; et plusieurs personnes entendent ces paroles de la langue elle-même. Cependant elles ne s'appliquent point à la langue, qui est l'œuvre de Dieu, mais aux discours meurtriers qui percent les hommes et qui frappent d'une façon plus redoutable que le glaive. « Leur langue est un glaive tranchant. — Les lèvres de leur cœur sont trompeuses, et dans leur cœur ils ont dit le mal, » *Psalm.* XI, 3, est-il écrit encore, non du membre corporel, mais des discours trompeurs. De même, dans ce passage: « Toute la terre n'avait qu'une lèvre, » l'Ecriture ne veut point enseigner que tous les hommes n'avaient qu'une lèvre; elle désigne simplement sous ce nom l'unité de langage. C'est pourquoi ces mots: « Toute la terre n'avait qu'une lèvre, » sont suivis de ceux-ci: « Et tous les hommes n'avaient qu'une voix. » Pareillement, en disant: « Leur gosier est un sépulcre béant, » *Psalm.* V, 11, elle ne s'en prend pas au gosier lui-même, mais aux propos pernicieux, aux doctrines de mort qu'il profère. Qu'est autre chose le sépulcre que le réceptacle des ossements et des corps des trépassés? Or, telles sont les bouches des hommes qui accusent le Créateur; telles sont les bouches des hommes qui tiennent des propos obscènes, injurieux, et qui de leur gosier ne laissent sortir que des discours d'une dépravation qui inspire le dégoût.

Réfutation des Manichéens.

8. Qu'il n'en sorte au contraire que de suaves odeurs, ô homme, et non une odeur de mort: faites-en un trésor digne du Roi et non un sépulcre digne de Satan. Si vous en faites un



sépulcre, du moins fermez-le, afin qu'il ne s'en exhale pas une odeur fétide. Vos pensées sont-elles mauvaises, ne les exprimez pas dans votre langage; qu'elles restent au fond de votre âme, et elles seront bientôt étouffées. Hommes comme nous sommes, une foule de pensées perverses, honteuses, repoussantes, se présentent bien des fois à notre esprit; ayons seulement le soin de ne pas leur permettre de paraître à la faveur des paroles, et elles perdront leur force par suite de cette compression, et elles disparaîtront. Si l'on enfermait dans une fosse des bêtes féroces d'espèces différentes, il suffirait de fermer l'ouverture supérieure de la fosse pour qu'elles fussent bientôt suffoquées; mais, qu'on y laisse une faible issue, de façon à ce que l'air y puisse pénétrer, on les soulage beaucoup, et bien loin de périr, elles n'en sont que plus redoutables. Ainsi en est-il pour les pensées mauvaises qui naissent dans notre âme : barrez-leur tout passage vers le dehors, vous en viendrez promptement à bout; laissez-les à l'aide du discours paraître à la lumière, elles n'en deviendront que plus redoutables; permettez-leur, au moyen de la langue, de respirer à l'aise, et bientôt de l'habitude des propos honteux vous glisserez dans l'abîme des mauvaises actions. Aussi le prophète parle-t-il non d'un sépulcre ordinaire, mais d'un « sépulcre béant, » indiquant de la sorte la leçon que je viens de développer. Effectivement, celui qui tient des propos mauvais ne se borne pas à se déshonorer lui-même, il cause encore le plus grand dommage à son prochain et à ceux qui partagent son entretien. Si l'on ouvrait les sépulcres, la contagion envahirait les villes; de même, lorsque s'ouvrent en liberté les bouches à propos honteux, elles répandent autour d'elles la plus pernicieuse contagion. Aussi faut-il absolument mettre à nos bouches une porte, des verroux, des freins. Qu'il n'y eût au temps dont nous parlons qu'une langue unique, nous venons de le démontrer; il nous reste à dire pour quelle raison il s'en introduisit plusieurs autres.

Mais, en attendant, occupons-nous de considérations plus pratiques : exerçons notre langue à supporter le frein, à ne pas proférer indistinctement tout ce qui se présente à l'esprit, à ne pas accuser nos frères, à ne pas nous déchirer et nous dévorer mutuellement. Certainement les morsures corporelles sont moins cruelles que les morsures opérées par les paroles : les premières s'attaquent au corps, les secondes à l'âme, à la réputation, et causent d'incurables blessures; celles-ci nous exposent en même temps à un châtiment d'autant plus terrible que les blessures faites seront plus graves. Ce qui enlèvera de plus au détracteur toute excuse, c'est qu'il ne pourra couvrir d'aucun prétexte, soit bon, soit mauvais, sa conduite perverse. Bien que les autres péchés aient des motifs déraisonnables, ils en ont néanmoins : ainsi un débauché satisfera sa passion, un voleur fuira la pauvreté, un meurtrier assouvira sa haine; mais le détracteur ne saurait alléguer aucune raison. Dites-moi donc quelle somme sa conduite lui vaudra, quelle passion elle satisfera? Tout ce que l'on trouvera de ce côté, ce sera de l'envie; et, comme l'envie n'est appuyée sur aucune raison, soit bonne, soit mauvaise, elle est par cela même de tout point inexcusable. Voulez-vous tout accuser? je vous fournirai pour cela une juste et large matière. Voulez-vous proférer quelque médisance? dites vos propres péchés. Il est écrit : « Dites vos péchés, et vous serez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. Voilà une accusation qui vous donnera, avec du mérite et une couronne, la justice même. « Le juste, est-il dit encore, commence toujours son discours par s'accuser, et non par accuser autrui. » *Prov.*, XVIII, 17. Si vous accusez autrui, vous serez châtié; si vous vous accusez vous-même, vous serez récompensé. Rien ne prouve l'avantage que l'on trouve à s'accuser de ses péchés comme cette sentence : « Le juste commence toujours par s'accuser lui-même. » Mais, s'il est juste, pourquoi s'accuse-t-il? et, s'il s'accuse, comment est-il juste? car le juste est au-dessus de toute accusation. C'est pour vous apprendre que, fût-il pécheur, dès lors qu'il accuse ses péchés, il en est justifié : voilà pourquoi il est dit : « Le juste commence toujours son discours par s'accuser lui-même. » Et que signifie cette expression : « Le juste com-

mence son discours? » Faites bien attention : dans tout jugement il y a deux parties, la partie qui dénonce et la partie dénoncée ; la partie qui accuse et la partie accusée ; l'une des deux doit rendre compte de sa conduite, l'autre n'y est point obligée. Or, la parole est toujours donnée en premier lieu à l'accusateur, qui n'a aucun compte à rendre de ce qui le regarde. Ici c'est tout le contraire : êtes-vous obligé de rendre compte de vos actes, ouvrez la bouche le premier, afin de vous soustraire aux conséquences du jugement ; n'attendez pas que l'accusateur prenne la parole. Quoique au nombre des accusés, déclarez vos fautes avant qu'aucune charge n'ait été introduite contre vous. La langue est un glaive tranchant : gardons-nous bien de blesser le prochain avec ce glaive ; contentons-nous d'en user pour retrancher les parties gâtées qui compromettent notre salut. Voulez-vous une preuve de l'usage où sont les justes de s'accuser eux-mêmes au lieu d'accuser les autres, écoutez Paul s'écrier : « Je rends grâces à celui qui m'a fortifié, au Christ qui m'a jugé fidèle et qui m'a chargé de ce ministère, moi qui ai d'abord été blasphémateur, persécuteur, détracteur. » I *Tim.*, I, 12-13. Voilà comment il s'accuse lui-même. « Le Christ, dit-il encore, est venu dans le monde sauver les pécheurs, desquels je suis le premier. — Je ne suis pas digne du nom d'Apôtre, ayant persécuté l'Eglise de Dieu. » *Ibid.*, 15 ; I *Cor.*, XV, 9.

9. Le voyez-vous en toute occasion se déprécier lui-même? C'est qu'il connaissait les avantages de ce genre d'accusation qui a pour fruit la justice. Toutes les fois qu'il avait à s'accuser lui-même, l'Apôtre le faisait sans ménagement ; mais, quand il voit juger la mauvaise conduite du prochain, il prend le ton le plus sévère et il dit aux fidèles : « Ne jugez point avant le temps ; car le Seigneur viendra, et il portera la lumière jusqu'au plus épais des ténèbres, et il mettra à découvert les secrets des cœurs. » I *Cor.*, IV, 5. Laissez tout jugement à celui qui connaît tous les mystères du cœur humain. Alors même que vous croiriez connaître parfaitement la conduite de votre frère, vous êtes plus d'une fois induit en erreur. « Qui peut connaître ce qui se passe dans l'homme, sinon l'esprit qui est en lui ? » I *Cor.*, II, 11. Combien d'hommes que l'on méprise et que l'on dédaigne actuellement, resplendiront d'un éclat plus vif que celui du soleil ! Combien, parmi les plus grands et les plus illustres, ne seront alors que poussière et sépulcres blanchis ! Vous avez entendu Paul se déprécier lui-même, et rappeler sans cesse, dans les termes les plus véhéments et les plus énergiques, les péchés dont il n'avait cependant aucun compte à rendre ; car s'il s'était rendu coupable, avant le baptême, d'outrages et de blasphèmes, ces fautes, le baptême les avait effacées. S'il en rappelle le souvenir, ce n'est pas qu'il doive en rendre compte, mais pour faire éclater la divine miséricorde et montrer ce qu'il était avant d'être transformé et changé en apôtre, lui naguère persécuteur. Si l'Apôtre n'oublie pas les fautes qu'il avait commises avant le baptême, à plus forte raison ne nous faut-il pas oublier celles que nous avons commises après le baptême. Quelle cause pourrions-nous alléguer, quelle indulgence mériter, si nous ne nous rappelions pas les prévarications dont le compte nous sera demandé, alors que l'Apôtre revient constamment sur des prévarications complétement effacées, et si, négligeant nos propres fautes, nous nous occupions indiscrètement des fautes du prochain ? Ecoutez Pierre s'écrier : « Retirez-vous de moi, car je suis un homme pécheur. » *Luc.*, V, 8. Ecoutez encore Matthieu publiant son premier genre de vie, s'appelant publicain, et ne rougissant pas de faire connaître son premier état. Comme ils n'avaient après le baptême aucun crime à se reprocher, ils mentionnaient leur conduite antérieure, nous enseignant de la sorte à ne faire aucune attention aux fautes d'autrui, mais à nous préoccuper de nos propres fautes et à nous en entretenir continuellement.

Il faut se préoccuper de ses fautes pour faire pénitence.

Au surplus, il n'est point de remède plus capable d'effacer nos péchés, que de nous en souvenir sans cesse, que de nous en accuser toujours. C'est en s'écriant : « Mon Dieu, soyez propice à un pécheur tel que moi, » *Luc.*, XVIII, 13, que le publicain expia une infinité de crimes. Et, si le pharisien devint indigne de toute

justice, c'est parce qu'il oublia de repasser dans son âme ses fautes, et qu'il condamna tous les hommes sans exception par ce langage : « Je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont tous ravisseurs, injustes, adultères, ni comme ce publicain. » *Ibid.*, 11. De là ce conseil de Paul : « Que chacun éprouve ses œuvres, et alors il aura lieu de se glorifier en lui-même et non en autrui. » *Galat.*, VI, 4. Voulez-vous maintenant apprendre de quelle manière les justes de l'Ancien Testament se traitaient à ce sujet, prêtez l'oreille à leur langage ; il est en harmonie avec celui que vous avez entendu tout à l'heure. « Nos iniquités, disait David, se sont élevées au-dessus de ma tête ; elles ont pesé sur moi comme un accablant fardeau. » *Psalm.* XXXVII, 5. — « Malheur à moi, s'écriait Isaïe, car je ne suis qu'un homme et mes lèvres sont impures. » *Isa.*, VI, 5. Les trois enfants qui avaient été plongés dans la fournaise, et qui avaient offert pour le Seigneur leur corps à la mort, se mettaient au dernier rang des pécheurs : « Nous avons péché, disaient-ils, nous avons commis l'iniquité. » *Dan.*, III, 29. Et pourtant quelle beauté, quelle pureté que celles de leur âme ! Eussent-ils fait quelques péchés, ils avaient été tous consumés par la flamme de la fournaise. Mais ce n'est point leur héroïsme qui fixe leurs regards, c'est de leurs fautes qu'ils se souviennent. Daniel aussi, après avoir été enfermé dans la fosse aux lions, après mille épreuves, s'accusa lui-même, et n'accusa jamais le prochain. Pourquoi ? Parce que traiter le prochain en mauvaise part dans ses paroles, attire l'indignation du Seigneur ; se condamner au contraire soi-même rend le Seigneur miséricordieux et propice : est-on juste, on en devient plus juste ; est-on pécheur, on échappe à toute condamnation, et l'on mérite indulgence. En conséquence, occupons-nous, non des fautes d'autrui, mais de nos fautes à nous ; scrutons notre conscience, parcourons notre vie tout entière, recherchons avidement chacune de nos prévarications, et, sans jamais nous-mêmes médire du prochain, n'écoutons jamais non plus le langage de la médisance. A ce péché est réservé un terrible châtiment. N'est-il pas écrit : « Vous n'accueillerez pas les vains propos? » *Exod.*, XXIII, 1. Il n'y a pas : Vous ne croirez pas les vains propos, mais : « Vous ne les accueillerez pas. » Fermez donc vos oreilles, interdisez-en l'accès à tout propos médisant, et montrez que le détracteur ne vous inspire pas moins d'aversion et de haine à vous qu'à sa victime elle-même. Imitez le prophète qui disait : « Celui qui médisait en secret de son prochain, je l'avais en horreur. » *Psalm.* C, 5. Il ne dit pas : Je ne croyais pas à ses paroles, je n'écoutais pas son langage, mais bien : « Je le repoussais comme j'eusse repoussé mon propre ennemi. »

10. Il y a des personnes qui croient trouver une excuse dans cette singulière prière : Seigneur, ne m'imputez point à péché d'avoir entendu tel langage. A quoi bon cette excuse, à quoi bon cette indulgence que vous réclamez ? Gardez le silence et vous ne serez point mis en cause ; gardez le silence et vous n'aurez rien à redouter. Pourquoi vous mettre dans l'embarras et du côté de Dieu, et du côté des hommes ? pourquoi vous exposer à de graves accusations ? pourquoi vous charger d'un fardeau trop lourd ? N'est-ce point assez d'avoir à rendre compte de vos propres péchés sans y aller ajouter la responsabilité des péchés d'autrui ? Vainement parleriez-vous de la sorte : ce n'est point d'avoir entendu que vous êtes responsable, c'est encore de la détraction elle-même. Parce que vous ne vous êtes pas tu après avoir entendu, votre responsabilité en a été augmentée d'autant : « Vous serez justifié d'après vos propres paroles, et par vos propres paroles vous serez condamné. » *Matth.*, XII, 37. Si je tiens ce langage, si j'exprime de pareilles craintes, ce n'est pas pour ceux qui sont l'objet des médisances, mais pour ceux qui les profèrent. Les premiers n'en ressentent aucune peine, aucun dommage. Les a-t-on calomniés, ils en recevront une récompense ; a-t-on dit sur eux ce qui était vrai, ils n'en sont pas pour cela déshonorés : ce n'est point votre langage injurieux qui dictera au juge sa sentence. J'avancerai même une proposition étrange, et je dirai qu'ils retireront de ces propos venimeux le plus précieux profit, en les supportant avec générosité, comme il arriva

au publicain. Mais pour le détracteur, que ses injures envers le prochain soient ou ne soient pas fondées, il se fait à lui-même le mal le plus grand. Que la perdition soit son partage s'il est calomniateur, inutile de le démontrer : qu'il s'expose à un jugement redoutable, même quand il dit la vérité, pour avoir mis à nu les misères de son frère, pour être devenu une cause de scandale, pour avoir découvert à tous les regards ce qu'il aurait fallu cacher, pour avoir publié les péchés d'autrui, c'est une chose qui n'est pas moins évidente. Si pour avoir scandalisé un seul individu on est voué à d'éternels supplices, quel sera le châtiment de celui qui, par de pernicieux discours, scandalise une foule de personnes? Il ne mentait pas, le pharisien, il disait bien la vérité quand il appelait le publicain : « Ce publicain; » et cependant il en fut puni.

C'est pourquoi, mes bien-aimés, fuyons la détraction : il n'est point de faute plus funeste que celle-là, il n'en est pas de plus facile à commettre. Pourquoi? Parce qu'elle surpasse en rapidité tout autre péché, et qu'elle nous frappe en un instant, à notre insu. Pour les autres péchés, il faut du temps, des frais, des délais, des coopérateurs, et plus d'une fois dans cet intervalle on y renonce. Ainsi, par exemple, celui-ci se propose un homicide, celui-là de voler et de dépouiller son prochain : des préparatifs sont nécessaires; et souvent, tandis qu'on attend le moment propice, la colère s'évanouit, le mouvement mauvais qui vous emportait cesse entièrement, on repousse ces pensées perfides, on finit par ne pas mettre à exécution son dessein. Il n'en est pas de même dans la détraction; et, à moins d'une vigilance et d'une attention extrêmes, nous sommes bientôt emportés : ici nul besoin ni de temps, ni de délai, ni d'argent, ni de préparatifs; nous n'avons qu'à vouloir, et notre volonté est soudain exécutée; car le seul coopérateur qui soit nécessaire est la langue. Puisque le péché est si prompt à éclater, que nous en sommes pour ainsi dire environnés; puisque le châtiment en est redoutable, et que nous n'en retirons aucun avantage, grand ou petit, fuyons-en avec soin la contagion, et, au lieu de divulguer les péchés de nos frères, tenons-les cachés; avertissons-les, suivant cette parole du Seigneur : « Votre frère s'est-il rendu coupable envers vous, allez et reprenez-le seul à seul. » *Matth.*, XVIII, 15. Le remède sera d'autant plus salutaire qu'il aura été appliqué en présence d'un plus petit nombre de témoins. Ne déchirons pas et ne rongeons pas les blessures d'autrui : ressemblons non aux mouches, mais aux abeilles. Les mouches vont se reposer sur les plaies et les envenimer par leurs piqûres; les abeilles ne volent que de fleur en fleur. Aussi ces dernières font-elles le miel, tandis que les premières aggravent l'état des corps sur lesquels elles se reposent; et voilà pourquoi les unes sont détestées, et les autres aimées et recherchées de tout le monde. Laissons de même notre âme s'envoler dans la prairie où brillent les vertus des saints, élaborer continuellement les parfums de leurs belles actions, et gardons-nous bien d'envenimer le mal du prochain : si nous apercevons l'un de nos frères agissant de la sorte, fermons-lui la bouche, pourvoyons à sa sécurité par la crainte du supplice, et rappelons-lui les liens étroits qui l'unissent aux fidèles. Tout cela est-il inutile, jetons-lui alors ce nom odieux de mouche, afin que cette qualification ignominieuse le détourne de sa triste habitude, et qu'une fois délivré de cette manie funeste, il consacre tous ses loisirs à la recherche de ses propres péchés. Il s'ensuivra que les pécheurs se relèveront en songeant à leurs prévarications qui n'auront pas été divulguées, qu'en s'occupant constamment des maux commis par eux ils les effaceront avec facilité, que le souvenir du passé les mettra en garde contre les chutes à venir, et enfin qu'en ne cessant d'étudier la vertu des saints, ils seront remplis de l'ardent désir de marcher sur leurs traces. De la sorte nous aurons la consolation de contribuer au bon état du corps entier de l'Eglise, et nous pourrons entrer avec tous ceux qui lui appartiennent dans le royaume des cieux. Puissions-nous tous le posséder par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

COMMENTAIRE

SUR

LE PROPHÈTE DANIEL

AVANT-PROPOS

Le critique au soin duquel on est redevable de la publication du commentaire suivant sur Daniel, observe que cette œuvre paraîtra, aux yeux d'un grand nombre de lecteurs, d'une authenticité douteuse, tant on y remarque d'imperfections et de défauts; mais, comme à côté des ruisseaux les plus troubles on voit jaillir les sources les plus limpides, il n'hésite pas à croire Chrysostome, qui, au témoignage de l'antiquité, a composé des commentaires sur toutes les parties de l'Ecriture, l'auteur de cet opuscule.

Il est vrai qu'à travers cette étrange exposition de Daniel on voit apparaître certains vestiges de la diction du saint docteur, certains tours qui lui sont familiers : le genre d'explication qu'on y trouve se rapproche également assez des explications que renferment d'autres ouvrages du saint Père; par exemple, celle qui place sous Adrien Auguste l'abomination de la désolation. Evidemment, le peu d'ordre que l'on remarquera dans l'ouvrage qui suit, provient de ce que le manuscrit d'où il est tiré est à la fois unique et extrêmement fautif; car la brièveté et la sécheresse que le style affecte sont bien loin aussi de l'abondance ordinaire de Chrysostome; et de là ces doutes que l'on a conçus touchant l'authenticité de ce travail, et desquels je n'ai pu me défendre moi-même. Peut-être le saint docteur aurait-il d'abord jeté ces notes, sauf à s'en servir plus tard pour un commentaire plus étendu. En somme, je pense avec Tillemont que cet opuscule peut prendre rang parmi les œuvres de saint Jean Chrysostome.

CHAPITRE PREMIER.

« Et le roi dit à Asphenez, chef des eunuques de choisir parmi les captifs d'Israël, pour les lui présenter, des enfants de la race des rois et de Phortonmin. »

Phortonmin désigne ici ou une nation ou une famille; mais plutôt une nation, et une nation sans doute barbare. Dieu permet qu'il en soit ainsi, afin que la comparaison fasse ressortir sa puissance, et que sa sagesse éclate de la même manière que tous ses autres attributs. Il voulait effectivement que l'on ne trouvât point dans la sagesse des Perses la raison des événements accomplis, et que ce peuple fût, aussi bien que les autres peuples, convaincu du contraire. Comme la base principale des jugements du vulgaire est la comparaison, Dieu en use en toute circonstance. Parle-t-il de lui-même, il ne dédaigne pas de se rapprocher des fausses



divinités et de se comparer à elles. « Parmi les dieux, est-il écrit, il n'en est aucun qui vous soit semblable, ô Seigneur. » *Psalm.* LXXXV, 8.

« ... Des enfants en qui il n'y eût point de défauts, beaux de visage, et versés dans tous les secrets de la sagesse. » Cependant ces qualités sont un obstacle à la modestie et à la pratique de la sagesse : pourquoi donc le roi demande-t-il des jeunes gens remarquables entre tous par la beauté de leurs membres et la distinction du visage? Prêtons ici l'oreille. Si un roi, et un roi barbare, demande des enfants ainsi doués, à plus forte raison Dieu les demandera-t-il, lui qui aime tant les belles âmes. Si l'on juge indigne de paraître devant le monarque tout adolescent en qui se trouverait un défaut corporel ; car il fallait « des enfants en qui il n'y eût point de défaut ; » à plus forte raison ne méritera-t-il pas de paraître devant Dieu, celui dont l'âme sera souillée. C'est encore à juste titre que le roi désire des enfants vigoureux, afin qu'ils puissent vaquer au service intérieur du palais ; peut-être s'agit-il de la vigueur de l'esprit, en sorte qu'ils fussent dignes de rester en présence du roi. Mais dans quel but exige-t-on la beauté du visage? On comprend l'utilité de la sagesse et de l'intelligence ; mais pourquoi exiger la beauté? — C'est que le monarque était un barbare et un mondain, et il le voulait par vanité : un philosophe n'eût attaché d'importance qu'aux seuls biens de l'âme. De même que l'on désire, sans besoin aucun, de beaux vêtements, ainsi ce prince veut des jeunes gens dont le visage soit beau, comme s'il se fût agi de statues. Et pourquoi Dieu a-t-il fait la beauté? Ecoutons sur ce point la parole d'un homme bien différent : « C'est par la grandeur et la beauté des créatures que le Créateur nous découvre, comme par analogie, ses traits. » *Sap.*, XIII, 5. Dans notre corps lui-même, il y a des choses qui ont pour but non-seulement de le servir, mais encore de l'orner. Ainsi, le coloris, l'éclat du teint, n'embellissent pas moins le corps qu'ils ne lui servent. Un homme peut être noir, sans que cela lui nuise en aucune façon. Telle est encore la raison de notre chevelure ; car, dit saint Paul : « Laisser croître et parer ses cheveux serait pour un homme une chose honteuse. » I *Cor.*, XI, 14. J'en dirai autant de la rectitude et des belles proportions du cou dans le corps humain : toutes ces choses n'ont d'autre but que de l'embellir ; de telle sorte que toucher à l'une d'elles, c'est détruire la beauté de l'ensemble, sans nuire toutefois au jeu des fonctions vitales.

Raison pour laquelle le Créateur a fait l'homme tel qu'il est.

C'est donc pour le faire beau que le Créateur a formé l'homme tel qu'il est ; et il a agi de même pour les autres êtres animés. Seulement il a donné aux uns plus, aux autres moins de beauté. Un grand nombre ont reçu de lui après leur naissance la grâce dont ils avaient été par eux-mêmes privés. Il n'y a pas jusqu'à la position des organes qui ne concoure, remarquez-le bien, à la beauté : telle est, par exemple, pour les yeux, la place élevée qu'ils occupent, semblables à l'arc-en-ciel ; leurs contours parfaitement arrondis à l'intérieur, le mélange des couleurs, la pureté de trait, l'harmonie, la limpidité qui les distingue. L'on objectera que la beauté a été une occasion de scandale. — Il faut s'en prendre, répondrai-je, non à la beauté elle-même, mais à la faiblesse de ceux qui ont cédé à la séduction. « Ne considérez pas la beauté étrangère, » est-il écrit. *Eccli.*, IX, 8. On ne dit pas simplement : Ne considérez pas la beauté ; mais on ajoute : « La beauté étrangère ; » et par cela même on fait l'éloge de celui qui jouit de la beauté qui lui appartient. Pourquoi, dans le cas contraire, la beauté n'aurait-elle pas été pour Joseph un écueil, pourquoi ne l'aurait-elle pas conduit à la chute et gonflé d'orgueil et de folie? « Que la femme aimée reste avec toi comme une gazelle chérie, comme un faon orné de grâce. » *Prov.*, V, 19. C'est la beauté qui noue les liens du mariage et qui attire les deux sexes l'un vers l'autre. Tout en nous imposant une existence pénible et amère, le Seigneur n'a pas voulu nous refuser toute consolation : de là ce sentiment dont l'influence s'étend à la vie tout entière ; car Dieu n'a négligé aucune mesure propre à consolider le lien conjugal. — Et cependant, poursuivra-t-on, la beauté a été dès le commencement une pierre de scandale. « Les enfants de Dieu, frappés de la beauté des filles des hommes, est-il écrit, s'unirent à elles. »

Genes., VI, 2. — Encore un coup, ce n'est point la beauté qui fut la cause de ces désordres, mais bien le libertinage. Le Seigneur n'avait point fait ces femmes belles pour qu'elles s'abandonnassent à l'impureté, mais pour que chacune d'elles fût aimée de son mari.

« ..... Des enfants versés dans tous les secrets de la sagesse, » c'est-à-dire aptes et zélés pour toute sorte de science, « afin de leur apprendre les lettres et la langue des Chaldéens. » Moïse, qui était sorti des rangs du peuple, reçut une éducation princière; ces enfants, issus d'une race royale, étaient au contraire mis, pour leur éducation, au rang des esclaves du monarque. Ce fut une mesure extrêmement sage que de les instruire dans les lettres et la langue de la Chaldée; de la sorte, il n'y avait point à craindre que, le moment venu pour Daniel d'entretenir le roi des choses importantes qui concernaient ce dernier, un tiers n'intervînt et ne dénaturât le langage du prophète. Et pourquoi? Pour vous faire comprendre sa philosophie, et combien il savait s'élever au-dessus des réclamations de la nature. Me voilà captif, eût dit un autre à sa place; je ne sais où prendre le nécessaire; Dieu daignera sûrement m'excuser. Tel n'est point le langage de Daniel; car ce n'est point par intérêt ou par crainte, mais par amour qu'il sert le Seigneur. On eut cependant pour lui toute sorte de prévenances, et cela durant un assez long temps. Trois années furent consacrées par ces enfants à l'étude de la sagesse; trois années à la pratique du jeûne. Voyez-vous leur intelligence? Faut-il se tenir sur ses gardes, ils sont attentifs, prévoyants, ils évitent toute fausse démarche, et s'adonnent aux supplications et aux prières. N'y a-t-il aucun danger à redouter, ils n'hésitent pas à cultiver la langue et la sagesse des barbares; car ce qu'il y avait de répréhensible, c'était de mettre en œuvre cette sagesse, et non pas de l'apprendre. Au surplus, tout en possédant à merveille la sagesse de sa nation, Daniel arrivait encore mieux par la comparaison à comprendre la supériorité de la sagesse hébraïque sur toute autre sagesse, et son esprit se fortifiait d'autant. S'il y eût eu prévarication à scruter cet ordre de connaissances, certainement Daniel s'y fût refusé ouvertement. Ainsi, le voilà qui puise son savoir à la même source que ces peuples dont la principale préoccupation est le plaisir sensible, et qui mettent l'ail bien au-dessus de la manne. Malgré cette origine, la philosophie de Daniel n'en eut pas moins d'éclat.

Education de Daniel et de ses compagnons.

« Parmi ces enfants, il y en eut qui étaient des enfants de Juda, à savoir, Daniel, Ananias, Azarias et Misaël. Et le chef des eunuques leur donna des noms, et il appela Daniel Baltazar, Ananias Sedrach, Azarias Abdenago, et Misaël Misach. » Il appela Daniel Baltazar; c'était le nom d'une de leurs divinités; c'était même celui du fils du roi. Et l'on osa donner ce nom à un simple captif! Oui, l'on osa. Ou plutôt ce nom ne fut pas dans ces divers cas également glorieux, et il présenta sur ce point une grande différence : il en fut de Daniel comme de Joseph, qui fut adoré par son père. Après tout, qu'y a-t-il d'extraordinaire dans l'imposition de ce nom? Ne voyons-nous pas de simples particuliers porter encore aujourd'hui les noms de nos empereurs? — Mais non à la cour même, répondra-t-on. — Remarquez maintenant la disposition admirable des événements. Le songe du roi n'a lieu qu'après trois années écoulées. Voyez-vous en cela le dessein de la Providence? Et quel est-il? D'assurer à Daniel une plus grande autorité de parole. — Mais Daniel n'eût-il pas joui d'une admiration et d'une renommée plus brillante si le songe eût eu lieu avant ces trois années? — Dans ce cas, il n'y aurait point eu d'édit porté contre les jeunes Hébreux; de plus, Daniel n'eût obtenu aucune confiance. Il faut que l'eunuque constate par lui-même, en des choses de moindre importance, la bienveillance du Seigneur à l'égard de ces enfants, afin que, le moment venu de traiter de plus sérieuses affaires, il ne les repousse pas avec dédain, et que la facilité de parler la langue du pays leur procure un crédit plus considérable.

N'avez-vous donc pas remarqué dans l'histoire de David quelque chose de semblable? Tandis qu'il s'engage à immoler Goliath, Saül voyant en cela un propos de jeune homme, refuse de croire à sa parole. En outre Daniel se

rend de la sorte un compte exact de la situation. Comme Moïse, il apprend à fond la sagesse des barbares. Dieu ne veut pas qu'on accuse ses ministres d'avoir préféré par ignorance leur propre sagesse à la sagesse étrangère ; et voilà pourquoi il permet qu'ils s'instruisent dans l'une et dans l'autre ; de façon qu'à ces mots de Moïse : « Il n'y a point de sagesse comparable à la nôtre, » *Deut.*, IV, vous découvriez le langage d'un jugement éclairé, et non celui de la passion ou du préjugé. On ne saurait dire, en effet, que Daniel, par haine pour ses maîtres, ait abjuré leur doctrine. Moïse et lui sont comblés d'honneurs par eux ; ce qui ne les empêche pas de donner à la doctrine nationale leur préférence. De là ce magnifique éloge que Paul fait de Moïse : « Moïse ne voulut pas de la jouissance passagère que lui eût donnée le péché, et il estima l'opprobre du Christ un trésor plus précieux que les richesses de l'Egypte. » *Hebr.*, XI, 25-26.

« Et Daniel résolut dans son cœur de ne se point souiller à la table du roi, et par le vin qu'il buvait ; et il pria le chef des eunuques de ne l'exposer à aucune souillure. Et Dieu permit que Daniel trouvât grâce et miséricorde devant le chef des eunuques. » Voyez Daniel à l'œuvre dès le principe dans la voie du bien, montrant dès lors la grandeur et la noblesse de son caractère : c'est pour cela qu'un nom plus remarquable lui est donné. Autant qu'il le pouvait, il observait les prescriptions de la loi. Qui donc, je vous le demande, eût réputé impure la table royale ? Mais tout d'abord il laisse éclater son amour de la sagesse. « Et il pria le chef des eunuques de ne l'exposer à aucune souillure. » Remarquez son amour de l'obscurité. Il ne va pas dire : Je sacrifierai plutôt ma vie ; il se contente de demander, si c'est possible, la faveur de rester dans l'oubli. — Et pourquoi, semble-t-il dire, me ferais-je remarquer ? — Pourtant ainsi n'agirent point Moïse et Joseph. Devrons-nous pour cela les condamner ? Assurément non ; car ils étaient dans l'ignorance, la loi n'ayant point encore proscrit certains aliments. Quant à Daniel, il repousse ouvertement ce que sa philosophie lui interdit, et dans cette circonstance des plus ordinaires il découvre sa vertu. Ce que les apôtres dirent plus tard : « Il faut d'abord faire l'une de ces choses, et ne pas omettre l'autre, » *Luc.*, XI, 42, il le met en pratique, non parce qu'il s'agissait de viandes offertes aux idoles, mais de viandes défendues par la loi. Et comment parvint-il à obtenir ce qu'il demandait ? Voici tout votre embarras dissipé : « Dieu permit que Daniel trouvât grâce et miséricorde devant le chef des eunuques. » Il en avait été de même pour Joseph ; car Joseph aussi trouva miséricorde et grâce auprès du chef des cuisiniers ; notez qu'ils étaient esclaves l'un et l'autre, et qu'ils habitaient l'un et l'autre le palais d'un barbare. Il est à remarquer que le langage de Daniel était bien propre à lui attirer la colère du monarque. — Eh quoi ! vous qualifiez d'impure la table de votre maître ? — Etes-vous donc vous-même moins impur à nos yeux ? Avez-vous oublié que, si l'on vous instruit dans les lettres et la langue des Chaldéens, c'est pour que vous passiez dans nos rangs ? — Comment donc le chef des eunuques fut-il touché ? Celui qui le suppliait était un pauvre petit enfant dans les fers. Eût-il paru mériter quelques égards, le danger auquel s'exposait l'eunuque ne permettait pas à ce dernier de tenir compte de ces supplications. Aussi, après ces mots : « Et Dieu permit que Daniel trouvât miséricorde, » l'Ecriture rapporte le langage de l'eunuque et l'effroi dont il est saisi. Et certainement il était impossible qu'il cédât, et il s'y fût refusé, si la grâce d'en haut n'eût tout ménagé.

« Et Daniel dit à Amélasar, à qui le chef des eunuques avait ordonné de prendre soin de Daniel, d'Ananias, d'Azarias et de Misaël : Eprouvez, je vous prie, vos serviteurs durant dix jours ; qu'on nous donne pour nourriture exclusive des légumes et pour boisson de l'eau. Comparez ensuite nos visages et les visages des enfants qui sont nourris à la table du roi ; et, comme vous en aurez jugé, vous nous traiterez. Et Amélasar l'écouta, et il les mit à l'épreuve durant dix jours. Et, après ces dix jours, leur visage parut plus frais et leur corps plus vigoureux que ceux des enfants nourris à la table

du roi. » Quelle hardiesse de parole, quel zèle ardent, quelle prudence et quelle admirable foi ! « Eprouvez vos serviteurs durant dix jours. » Pour que vous ne soyez pas tenu d'attribuer à la vertu des légumes la fraîcheur de leur teint, observez qu'ils veulent de l'eau pour toute boisson, de l'eau qui ne possède aucune vertu nutritive. Et non-seulement leur teint parut plus frais, mais encore ils furent plus vigoureux que les enfants nourris à la table royale. Néanmoins il est incontestable que la viande et le vin sont les substances les plus nourrissantes. Voyez après cela cette faveur éclore comme le fruit des bons sentiments de ces enfants et de la divine grâce : de leurs bons sentiments puisqu'ils refusent la table royale, de la grâce divine puisqu'ils arrivent à leurs fins. « Comparez ensuite nos visages..... » Nous vous donnons le droit de juger : la faveur que nous implorons est peu de chose ; ne vous en rapportez qu'à ce que vous aurez vu. Je sais, quant à moi, parfaitement ce qui se passera ; et, si je ne le proclame pas à l'avance, c'est uniquement à cause de vous. — En parlant de la sorte il instruit les serviteurs du roi, et il découvre sa propre piété. Il ne se borne pas à dire : « Faites de nous ce que vous jugerez convenable ; » mais : « Faites de vos enfants ; » de même qu'il avait dit en commençant : « Eprouvez vos enfants. » Ils ne dédaignaient pas les honneurs humains, dès lors que leur conscience n'était pas mise en question. Ainsi faisait Paul ; car ayant à justifier sa conduite il commençait par l'éloge de son juge : « Puisque, grâce à vous, dit-il, nous jouissons d'une sécurité parfaite, » *Act.*, XXIV, 2 ; et il poursuit, en usant des droits que son titre de citoyen lui confère. Le prophète Nathan adora bien lui aussi David, Jacob Pharaon, Abraham ses hôtes. Daniel dont nous nous occupons en ce moment dit bien au prince : « Vivez, prince, à jamais... » *Dan.*, VI, 21 ; langage qui semble respirer l'adulation et qui respire à mon avis la sagesse et la prudence. « Marchez avec sagesse, nous recommande l'Apôtre, devant ceux du dehors, et rachetez le temps. » *Coloss.*, IV, 5. « Rendez à César, avait dit le Christ, ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » *Luc.*, X, 25. — Mais les légumes n'étaient donc pas des aliments impurs ? — Certainement non, pas plus que l'eau. Et ils vécurent de cette manière pendant trois années.

« Et le temps après lequel, suivant l'ordre du roi, ces jeunes gens devaient lui être présentés, s'étant écoulé, le chef des eunuques les présenta à Nabuchodonosor. Et il ne s'en trouva parmi eux aucun de comparable à Daniel, Ananias, Azarias et Misaël. Et ils parurent debout devant le roi. Et sur toutes les questions que leur fit le roi, il trouva en eux dix fois plus de sagesse et de lumières que dans tous les devins et les mages de son royaume. » — « Et ces jours écoulés, leurs visages parurent brillants de santé et de beauté. » Considérez ce résultat en dehors des lois de la nature ; voyez éclater ici la puissance du Créateur lui-même. De même que l'habileté du statuaire consiste non-seulement à façonner et à couler une statue, mais encore à la restaurer, si besoin est, ainsi en est-il de l'action de Dieu à l'égard de ces enfants ; et la formation du premier homme ne fait pas plus ressortir la grandeur de sa puissance que la beauté florissante procurée par lui à ces enfants avec une pareille nourriture. Car enfin, d'où pouvaient venir ce riche coloris, ce teint florissant, la vigueur de ces membres ? Personne n'ignore que l'eau et les légumes constituent un régime débilitant. Le pain lui-même en était exclu. Or, il existe une grande différence entre le froment élaboré et le froment à l'état de nature ; la vertu nutritive des aliments résultant à la fois et de leur cuisson et des éléments qu'ils renferment. Mais faire cuire du grain est une chose qui n'est rien moins que naturelle. N'allez pas cependant chercher l'explication de ces faits dans la vanité des jeunes Hébreux, mais plutôt dans la nécessité où ils se trouvaient. Daniel ne combattait pas des obstacles imaginaires, et les raisons les plus sérieuses le poussaient dans cette voie. Certes, l'âme de ces enfants était bien éloignée de l'ambition. Et si d'autres personnes vivant au milieu des barbares et animées d'une vive foi, n'eussent point résisté à la pensée de montrer à leurs maîtres la bienveillance que Dieu leur témoi-

gnait, il n'en était pas ainsi de Daniel et de ses compagnons. Du reste, vous trouverez dans le blâme des vieillards une preuve du motif qui les dirigeait, à savoir, de la nécessité.

CHAPITRE II.

« En la seconde année du règne de Nabuchodonosor, Nabuchodonosor eut un songe, et son esprit fut troublé, et le sommeil s'enfuit loin de lui. »

L'année dont il est question est la douzième du règne de ce prince. En effet, trois années s'étaient déjà écoulées depuis la prise de Jérusalem; et, comme cette prise avait eu lieu la neuvième année du règne de Nabuchodonosor, il ne peut être question ici que de la douzième année de ce même règne. Certains auteurs prétendent que le même caractère hébraïque sert à exprimer ces deux nombres. Peut-être y aurait-il une faute de copiste; ou bien les enfants auraient-ils été présentés au roi la seconde année. Cette dernière hypothèse nous semble néanmoins trop invraisemblable. Mais voici une chose encore plus embarrassante : et laquelle? L'ignorance où est le roi du songe qu'il a eu. Ainsi le dispose la Providence; car s'il n'en eût pas été de la sorte, la sagesse de Daniel n'aurait point paru au grand jour. Sans doute, il eût été mandé près du roi, et il lui eût appris l'avenir; mais les mages eussent parlé de leur côté; et, puisqu'il s'agissait d'un événement assez éloigné, qui aurait-on estimé trompeur, qui véridique? Il fallait donc procéder d'une autre manière. Que l'on raconte les détails du songe, que Daniel expose son récit, que les Chaldéens exposent le leur; où est la preuve que Daniel en impose, ou bien qu'il dit la vérité? Dans cela même qu'il a dit. Il n'en fut pas ainsi pour Joseph : Pharaon raconta lui-même le songe qu'il avait eu, et dont l'accomplissement était proche. Ce qui est surprenant, c'est que les sages égyptiens n'aient point voulu ourdir une explication qui n'avait aucun danger pour eux, et qu'ils aient avoué leur impuissance absolue. S'ils sont incapables d'interpréter un songe, en quelle autre chose leur donnera-t-on la confiance? Pour Daniel, il ne fallait pas que les choses se passassent de cette façon; mais pour les songes qu'expliqua Joseph, et en particulier des deux eunuques, il en fut tout autrement. Remarquez bien que les Chaldéens se gardent bien de réclamer Daniel; ils aiment mieux mourir que d'être témoins de son triomphe. Est-ce à dire pour cela que la seule raison d'être du songe était la glorification de Daniel? Telle n'est pas ma pensée; encore que ce seul motif ait produit quelque chose d'admirable, à savoir le triomphe d'une sagesse vraiment divine. Mais, je le répète, ce motif n'est point le seul : il fallait de plus que le roi fût ramené à des sentiments plus modestes sur lui-même par la perspective de la puissance ravie à sa race; car, si malgré cette prédiction il ne rabattit rien de son orgueil, quel n'eût pas été son orgueil s'il n'avait rien appris? Il fallait de plus qu'il reconnût dans le Seigneur le souverain de toute chose. Et parce que les songes étaient l'objet des principales préoccupations de ces peuples, c'est un songe qui est mis en œuvre. C'est par là que Dieu les instruit de l'avenir. Ajoutons que sur ce point, la prescience de l'avenir, roulait à peu près tout le culte qu'ils rendaient aux dieux; sur ce point étaient concentrées toutes les jongleries idolâtriques.

« Et la sentence fut prononcée; et les sages furent mis à mort. Et l'on cherchait Daniel et ses amis pour les faire périr. Et Daniel interpella sur la loi et l'ordonnance Arioch, chef des cuisiniers du roi, lequel se préparait à mettre à mort tous les sages de Babylone. Et il lui parla en ces termes : Ministre de mon roi, comment donc un décret aussi imprudent a-t-il pu être porté par le roi? » Voyez-vous sa franchise et son courage? Voyez-vous dans quels termes il parle à celui qui a mission de le mettre à mort? Il gémit sur le sort du prochain. Il n'y a dans ce décret, semble-t-il dire, ni justice, ni équité; et aucun prétexte n'en saurait couvrir la cruauté. Un pareil langage est d'ordinaire qualifié d'imprudent.

« Et Arioch raconta tout à Daniel. Et Daniel

sortit, et il supplia le roi de lui donner du temps pour qu'il lui découvrît l'explication du songe qu'il avait eu. » Chose étonnante, le roi fait droit à sa demande, de façon que tous agissent au gré de Daniel. Car enfin, quelle preuve avait Nabuchodonosor de la véracité de Daniel? Ne pouvait-il pas lui dire : Mais tous les sages ont avoué leur ignorance, ils ont reconnu que ceci dépassait la portée de la nature humaine? Où donc penses-tu en trouver l'explication, toi qui n'es qu'un barbare? — N'importe, tous les obstacles s'évanouissent dès que Dieu même prépare et aplanit la voie : et Daniel pourra sans danger se présenter de nouveau devant le monarque. Pourquoi Dieu ne lui découvrit-il pas la vérité sur-le-champ? Premièrement, afin qu'elle ne fût pas divulguée; et secondement, afin que ses serviteurs eux-mêmes subissent l'épreuve d'un grand danger. Tout prophète qu'il était, en effet, Daniel resta dans une complète ignorance. En outre, le Seigneur se sert de ses saints pour plaider sa cause à vos yeux, et il vous apprend que s'il n'a rien voulu accorder à ses justes au fort du danger sans de ferventes prières, à plus forte raison ne vous accordera-t-il rien à vous-mêmes sans cette condition. Aussi Paul ne cesse-t-il de recommander la prière. «Appliquez-vous à la prière,» écrit-il. *Rom.*, XII, 12. Admirez à ce sujet la foi profonde de Daniel : une seconde épreuve va s'ouvrir; et voilà de nouveau Daniel marchant à la tête, et sollicitant le temps voulu pour se mortifier et pour prier. Il demande donc du répit avant que d'être entendu, et le roi le lui accorde, et il accorde la même faveur à ses amis.

Vision de Daniel.

« Alors le mystère fut révélé à Daniel dans une vision durant la nuit. Et Daniel bénit le Dieu du ciel et dit : Que le nom de Dieu soit béni dans les siècles des siècles, car à lui appartiennent la sagesse, l'intelligence et la force. C'est lui qui change les temps et les âges, qui élève et renverse les rois, qui donne la sagesse aux sages et la science à ceux qui demandent la lumière. C'est lui qui révèle les choses les plus profondes et les plus cachées, et qui connaît celles qui sont ensevelies dans les ténèbres : avec lui habite la lumière. Honneur à vous, Dieu de mes pères; à vous la gloire, parce que vous m'avez donné la sagesse et l'intelligence, et que vous m'avez fait connaître ce que je vous ai demandé. » Le mystère ne lui avait pas encore été manifesté à découvert, mais seulement dans une vision, comme pour exercer le sens prophétique de Daniel. Et cependant quelle confiance! « Quel est donc ce décret imprudent? » A mon avis, il retint la main de l'officier du roi avant même d'avoir découvert le mystère, soit en flétrissant la sentence, soit en s'engageant à mettre un terme à cette terrible situation. Et pourquoi est-ce à Daniel que le songe est révélé? Parmi les saints, il y a aussi des degrés; d'où la préférence accordée à Daniel. Et de quelle manière fut-il instruit? Par une vision, et non par les voies de la sagesse humaine. C'est à juste raison que l'Ecriture parle de mystère, puisque personne n'en avait connaissance. « Et il bénit le Dieu du ciel, » le Souverain de toute chose et dont la puissance s'exerçait dans les pays barbares comme dans tous les autres pays. Ici point de temple, d'autel, de sacrifice, un cœur pur seulement, et pourtant la prière est exaucée. A peine Daniel l'a-t-il compris qu'il rend grâces à l'Auteur de ce don excellent; il ne prend pas la peine de courir au palais du roi. Tandis que la joie d'un bienfait obtenu nous fait oublier souvent le bienfaiteur, Daniel commence par bénir Dieu et par s'écrier : « Que le nom du Seigneur soit béni dans les siècles des siècles. » Nous n'avons qu'une vie courte et passagère; telle ne doit pas être la mesure de nos bénédictions, elles doivent embrasser l'éternité entière : elles doivent s'étendre non-seulement à la vie présente, mais aux temps qui l'ont précédée et à ceux qui la suivront. En tout temps nous devons bénir le Seigneur, soit qu'il se montre, soit qu'il se dérobe à nos regards; car en tout temps se déploie sa providence. — Ce n'est pas tout, et dans ses actions de grâces Daniel remarque bien qu'à Dieu appartient la connaissance des songes. « A lui, dit-il, appartiennent la sagesse, l'intelligence et la force, » c'est-à-dire la connaissance et la prescience de toute chose. Car

ces paroles reviennent à celles-ci : Il connaît tout, il n'ignore rien. Comment ne connaîtrait-il qu'une chose? comment n'aurait-il que de la prescience? — Nous ne lisons pas non plus : Il possède la sagesse... ! mais : « A lui appartiennent..., » afin que nous voyions dans ces attributs des biens qui lui appartiennent essentiellement. Qu'ajouter encore? Qu'il se borne à la prescience et que son action est nulle? Loin de là, son action est toute-puissante. « Il change les temps et les âges. » Il n'est point question de la révolution des années, mais de la vicissitude des choses. « Il élève et renverse les rois, » étant l'auteur de tous les changements. Dieu n'ira-t-il pas au delà de la prescience et de l'action? Il fait encore une chose plus merveilleuse, il communique aux autres sa science. « Il donne la sagesse aux sages; » non point à ceux qui avaient le titre précédemment, mais à ceux à qui il veut bien le donner. Le sage qui n'a point reçu de lui la sagesse n'est point vraiment sage; et vous vous tromperiez en estimant sagesse les artifices des habitants de la Chaldée. « ... Et la science à ceux qui demandent la lumière. »

Voyons à ce propos si Daniel fut redevable de ses connaissances à la nature ou à un don divin. « C'est lui, poursuit-il, qui révèle les choses les plus profondes et les plus cachées. » Il ne dit pas : C'est lui qui trouve; mais : « C'est lui qui révèle aux autres les choses qui se dérobaient à leurs regards, celles que le temps cache et couvre de son voile. » — « Il connaît celles qui sont ensevelies dans les ténèbres : avec lui habite la lumière. » C'est le mot de David : « Les ténèbres pour lui sont aussi claires que la lumière. » *Psalm.* CXXXVIII, 2. Daniel désigne de cette manière l'étendue de la science divine; soit que les choses les plus obscures ne le soient pas pour le Seigneur, soit qu'il devienne lui-même leur lumière. Et comment peut-il connaître ce qui est dans les ténèbres? Parce que la lumière est inséparable de lui; « elle habite toujours avec lui. » C'est une manière de s'exprimer humainement. De même qu'il n'y a point d'obscurité pour celui qui porte à la main un flambeau allumé, ainsi en est-il pour Dieu : il faudrait même dire plus et le comparer à un homme dont l'œil serait le flambeau et qui déverserait la lumière tout autour de lui. Dieu est la lumière même. « Honneur à vous, Dieu de mes pères; à vous la gloire, parce que vous m'avez donné la sagesse et l'intelligence. » Le souvenir de ses ancêtres vient à propos : il sert à triompher du cœur de Dieu, comme le souvenir invoqué de nos meilleurs amis triompherait de nous. « Honneur à vous; grâces, gloire à vous, qui m'avez donné la sagesse et l'intelligence, » celles qu'il possédait auparavant. « Et maintenant vous m'avez fait connaître ce que je vous ai demandé. » Vraisemblablement, il lui avait demandé d'autres faveurs et il avait également obtenu les lumières nécessaires. « Car vous m'avez révélé le songe du roi. »

« Et Daniel vint sur-le-champ trouver Arioch, à qui le roi avait donné l'ordre de mettre à mort les sages de Babylone, et il lui dit : Ne mettez point à mort les sages de Babylone; introduisez-moi en présence du roi, et je lui donnerai l'explication de sa vision. » Le voilà qui court et s'écrie : « Ne faites point périr les sages de Babylone. » Qui eût pris soin de ces imposteurs? Admirez à ce sujet l'humanité et la charité du prophète. Néanmoins il n'eût point été écouté s'il n'eût ajouté : « Introduisez-moi en présence du roi, et je lui donnerai l'explication de sa vision. Alors Arioch introduisit en toute hâte Daniel en présence du roi, et il lui dit : J'ai trouvé un homme parmi les captifs de Juda qui expliquera le songe du roi. » « J'ai trouvé un homme parmi les captifs de Juda... » Il ne rougit point de nommer cette race. Lorsque l'on cède au joug de la nécessité, on ne s'arrête pas à toutes ces misères, et l'on abdique l'orgueil dont on se targue dans la prospérité. Le malade ne s'enquerra pas avec curiosité de la noblesse du médecin : l'homme qui court un grand danger ne recherchera pas si celui qui doit l'en délivrer est de commune ou de noble race; il ne soupirera qu'après un seul point, après sa délivrance. Cependant il y avait de quoi songer, de quoi être confus à la vue de ses concitoyens exterminés, et du triomphe et de la joie de quelques misérables captifs. Il n'en fut point ainsi : le roi ne s'arrêta à aucun

de ces sentiments ; il manda Daniel et l'interrogea sur un ton bien moins élevé que par le passé. Instruit par l'expérience de l'inutilité de ses recherches, il parla en ces termes :

« Et le roi répondit, et il dit à Daniel, surnommé Baltazar : Pourrais-tu me rappeler le songe que j'ai eu et me l'expliquer ? » Son langage respire la bienveillance ; il ne dit pas : Si tu n'en es pas capable, le sort des autres t'est réservé. Quelle est la réponse de Daniel ? « Et Daniel répondit en présence du roi et il dit : Le mystère dont le roi recherche l'explication, ni les sages, ni les devins, ni les mages, ni les Gazaréniens avec toute leur puissance ne sauraient le lui expliquer. Mais il est au ciel un Dieu qui révèle les mystères ; et c'est lui qui a découvert au roi Nabuchodonosor ce qui doit arriver dans les temps éloignés. » Faites attention à la prudence du prophète ; il ne dit pas sur-le-champ : Oui, je puis vous l'expliquer ; mais il instruit le roi d'une vérité capitale pour lui : « Le mystère dont le roi recherche l'explication, ni les sages, ni les devins, ni les mages, ni les Gazaréniens avec toute leur puissance ne sauraient le lui expliquer. Mais il est au ciel un Dieu qui révèle les mystères. » Il défend la cause des malheureux injustement mis à mort, et il établit qu'à lui non plus il n'appartient pas d'expliquer le mystère. Si j'affirme que c'est là une tâche au-dessus des mages, je n'ai point pour but de m'élever au-dessus d'eux, mais de vous apprendre qu'une nature supérieure guide ma langue. « Mais il est au ciel un Dieu... » Il ne donne point à Dieu le ciel pour limite ; s'adressant à un barbare, il l'arrache à la terre et à la notion de ses dieux qui ne pouvaient en être séparés. « Et il a découvert au roi Nabuchodonosor ce qui doit arriver en des temps éloignés. » Il s'exprime d'une façon énigmatique. Déjà il offre donc et détermine comme un tableau raccourci de la vision, et il charme l'esprit du monarque par cela qu'il ne lui présente rien de redoutable et de pénible.

« Quant aux songes et aux visions qui vous ont frappé durant votre sommeil, les voici : Vos pensées sur votre lit vous ont représenté ce qui doit arriver après ces temps ; et celui qui révèle les mystères vous a montré ce qui arrivera. » Le texte *visiones capitis* prouve que Daniel parlait à la façon du vulgaire, qui faisait de la tête le siége des songes, soit que dans la tête réside la raison, soit qu'elle serve ici à désigner les yeux, et alors le texte serait : Vous avez fourni l'instrument du songe. — Il ne dit pas non plus : Dieu vous a découvert ; mais : « Vous songiez à ce qui doit arriver après ce temps. » Ayant asservi la terre entière, le roi se demandait s'il transmettrait lui-même son empire à ses enfants ou s'il succomberait. Car la grandeur de la puissance fait oublier plus d'une fois les lois de la nature, et la mort à laquelle on est voué. Il est donc probable que la multitude de ses hauts faits s'étant présentée à son esprit, Nabuchodonosor s'imaginait ne point devoir mourir. Un autre roi avait éprouvé les mêmes sentiments ; et voilà pourquoi un prophète disait à ce roi de Tyr : « Sache-le bien, tu es un homme et non un Dieu. » *Ezech.*, XXVIII, 2. — Observez de quels ménagements Daniel use pour ne pas le blesser. Il ne lui dit pas : Tels ont été vos rêves et vos espérances, il lui dit seulement : « Vous songiez à ce qui doit arriver après ces temps. » Voilà ce qui occupait vos pensées et votre esprit. — « Sur votre lit..., » quand personne ne vous importunait et que votre âme jouissait d'un calme profond, à ce moment où profitant du calme et du repos, la foule des rêveries nous envahit. Aussi plusieurs ont-ils l'habitude de consacrer ce temps à la prière, à cause de l'oisiveté où l'âme est plongée et du péril auquel la négligence nous exposerait. « Et celui qui révèle les mystères vous a montré ce qui arrivera. » Pour la deuxième fois la pensée de Dieu est sur ses lèvres, et non pas d'une façon vague : dans un cas il le désigne par ces mots : « Celui qui est au ciel ; » dans l'autre, par ceux-ci : « Celui qui révèle les mystères. »

« Ce secret m'a été aussi révélé, non par une sagesse qui soit en moi plus qu'en tous les autres mortels, mais afin que j'en donnasse l'explication au roi, et que vous connussiez les pensées de votre cœur. » Comme s'il disait : Ce n'est pas à moi que doit revenir le mérite de l'avoir découvert ; s'il m'a été communiqué, ce

n'est pas que je l'emporte en quelque chose sur les autres hommes, et Dieu, en me le révélant, n'a pas eu égard à ma sagesse. Si malgré ce langage le roi vénéra Daniel à l'égal d'un Dieu, qu'eût-il fait si Daniel lui eût parlé différemment ? — Mais non, tout cela n'a eu lieu qu'à cause de vous, lui dit-il ; c'est vous qui m'obligez et non moi qui vous oblige, et je n'ai été instruit du songe qu'afin que vous le soyez vous-même. Telle est la voie par laquelle il cherche à le rapprocher de Dieu, et à lui faire rapporter d'avance au Seigneur le prodige et l'amour dont il devait être l'objet. Comment ne s'en fût-il pas rapproché en apprenant que Dieu n'avait en tout cela pensé qu'à lui ? Il vous a plus honoré, lui disait Daniel, qu'il ne m'a honoré moi-même. Telle est la modestie de ce jeune homme ; et c'est ainsi qu'il se garde bien de commencer son récit avant d'avoir éloigné le roi de la haute opinion qu'il pouvait avoir de lui. Pouvait-il bien courir après la vaine gloire, lui qui repoussait la gloire légitime ? Il ne va pas dire : Je sers Dieu, je l'honore mieux que les autres ; voilà pourquoi j'ai été gratifié de cette révélation. Non, elle m'a été faite afin que vous fussiez instruit de choses extrêmement importantes pour vous. — Encore qu'il ne tînt pas ce langage, c'était la conclusion qui devait se présenter naturellement à l'esprit des auditeurs.

« Vous, roi, vous regardiez, et voilà comme une statue, une statue énorme, d'une hauteur immense, debout devant vous ; et son regard était terrible. Et la tête de cette statue était d'or très-pur ; ses mains, sa poitrine et ses bras étaient d'argent ; son ventre et ses cuisses d'airain, ses jambes de fer, une partie de ses pieds était de fer, et une autre d'argile. » Telle était la vision dont Nabuchodonosor avait été favorisé. L'Evangile devant être répandu parmi les Gentils, les Gentils sont longtemps à l'avance favorisés par des visions ; c'est chez des Gentils, alors que le temple a été renversé, que les prescriptions légales ont cessé, c'est, dis-je, chez des Gentils que cette vision se produit. Mais à des Hébreux appartient le soin de l'expliquer. En effet, quoique les Gentils dussent avoir part à la prédication de l'Evangile, c'était à des Hébreux, aux apôtres, que le soin de le répandre devait être confié. Ainsi en fut-il pour Corneille. Les Gentils doivent marcher devant et non après les autres. Voici Nabuchodonosor à qui le premier la statue apparaît ; mais c'est Daniel qui le premier en découvre la signification. C'est une preuve de plus que les Juifs sont à la fois les premiers et les derniers. Les premiers, ils reçurent les biens de Dieu ; mais ils ne conservèrent pas ce qu'ils reçurent, et de cette manière l'égalité fut rétablie. Les premiers aussi, avec le baptême, ils reçurent le Saint-Esprit. De même, nous voyons d'abord une multitude de nations sortir d'Abraham, et la circoncision n'en sortir qu'en second lieu, mais c'est la circoncision qui est le principe du salut. Ces choses, les prophètes les avaient répétées à satiété aux Juifs, et il me serait facile, n'était votre peu d'intelligence, de marquer en quel temps et en quel lieu. Les Juifs n'y ayant prêté aucune attention, c'est aux Gentils que Dieu s'adresse.

Figure prophétique de ce qui devait avoir lieu au temps du Sauveur.

Des Juifs entendent son langage et le dédaignent : un gentil l'entend et adore. Nous voyons en cela une figure prophétique de ce qui devait avoir lieu au temps du Christ. La Chananéenne l'adore, les Juifs repoussent leur Seigneur. Les Juifs jettent Jérémie dans les fers, Nabuchodonosor se prosterne devant Daniel. Les Juifs chassent les apôtres ; les Grecs s'écrient à leur aspect : « Ce sont des dieux qui sont venus à nous. » *Act.*, XIV, 10. Or, un jugement porté sans passion est un jugement pur et sincère. Voyez-vous briller ces figures ? Dans Babylone, on entend parler des choses du Christ, un barbare les écoute, preuve que les barbares aussi bien que les Gentils étaient appelés à entendre la bonne nouvelle, conformément à cette parole de Paul : « Je suis redevable de la prédication évangélique aux barbares non moins qu'aux Grecs. » *Rom.*, I, 14. Et ne perdez point courage, voici le type de vos espérances. Quel obstacle se présentait ? C'était, d'un côté, l'orgueil du monarque et sa qualité de barbare ; de l'autre, la bassesse de celui qui portait la parole et qui était un simple captif, son âge encore tendre, et sa religion étrangère à celle du roi. Le roi ne lui dit pas : Pourquoi ne t'occupes-tu pas

de vos affaires? pourquoi n'as-tu pas prévu la prise de votre Jérusalem? Eh quoi, tu n'en as rien su, et tu viens faire le prophète! Ainsi parlent les aveugles: Il fallait que le Christ se ressuscitât lui-même. Le songe rapporté par Daniel annonçait la ruine de l'empire de Babylone et le bouleversement de l'univers entier. Et Nabuchodonosor crut à sa parole : s'il n'y eût pas cru, il n'eût point offert un sacrifice en l'honneur de Daniel. Ainsi Nabuchodonosor croit, et bien des hommes ne croient pas. C'est pour cela cependant que tant de prédictions ont été faites. Si les unes n'ont point été accomplies, je vous autorise à ne pas croire aux autres. Mais pour ne pas laisser plus longtemps le discours dans l'obscurité, expliquons le texte qui nous occupe.

Il s'agit donc en premier lieu de cinq matières différentes, l'or, l'argent, l'airain, le fer et l'argile. La statue entière représente le temps et ce qu'il entraîne après lui. Expression fort juste que celle de *imago;* car les choses terrestres ressemblent bien à une image, à une image inanimée. Expression fort juste encore que celle-ci, une statue, une image d'or; car, de même que l'or, tout brillant qu'il est, sort de la terre, de même notre corps et ce qui nous appartient tire de la terre son origine. Remarquez bien qu'il retourne dans la poussière où il était primitivement. — Voilà ce qu'une pierre ne fera jamais; elle pourra briser, mais elle ne transformera pas la substance d'une chose. — Cela se fait pourtant, et vous y voyez le mystère de la résurrection. En effet, lorsque nos corps se décomposent et retournent à leur état primitif, à savoir à l'état de terre, alors la corruption se présente. Or, tout cela, une pierre le fait. Lors donc que vous verrez une statue composée de matières différentes, et dont la tête sera belle, la poitrine plus commune, le ventre repoussant et les jambes encore plus, sachez bien que cette différence n'existe qu'à la surface. Ces divers éléments sont d'une seule et même nature, et la preuve c'est qu'ils se résolvent tous également en poussière. Ce n'est pas là une philosophie sans valeur. Tournez vers elle votre âme, et, vous isolant des choses de la terre et du faste de la grandeur, considérez un roi, un préfet, un préteur, et ces officiers subalternes qui sont figurés par le fer et l'airain ; venez ensuite à leur tombe, et, quels qu'aient été leurs efforts pour vous donner le change, au fond de leurs urnes d'or vous trouverez une seule et même nature. Portez vos regards, soit sur ce sublime prisonnier, soit sur ce pauvre réduit à n'avoir qu'un débris d'argile, partout vous ne verrez que poussière. Notez cependant que ces éléments ne furent point réduits à l'état de poussière avant qu'une pierre eût frappé la statue.

« Vous regardiez ainsi, jusqu'à ce qu'une pierre fut détachée de la montagne sans la main d'aucun homme; et elle frappa la statue, et elle frappa ses pieds de fer et d'argile; et alors furent brisés ensemble le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or; et ils devinrent comme la poussière qu'un vent d'été emporte hors de l'aire; et un vent violent les emporta; et le lieu où ils étaient ne se trouva plus. » Le néant des choses humaines n'apparut pas avant le lever du soleil de justice; on ne comprit pas avant que l'or n'était pas de l'or. Vous pouvez voir par là, même avant le choc de la pierre, quand la statue est encore debout, que nul de ces éléments ne l'emporte en valeur sur les autres. Ceux-ci ne sont au-dessus de ceux-là que par l'apparence, la durée et la solidité. Aussi Dieu fit-il l'or de la terre, afin que vous n'en conceviez pas une haute idée. Pourquoi le règne de Nabuchodonosor est-il appelé règne d'or, celui des Perses règne d'argent, celui des Macédoniens règne d'airain, et celui des Romains règne de fer et d'argile? Remarquez la signification corrélative de ces matières diverses : l'or est le symbole de la richesse; il a néanmoins peu de valeur, et il est plus particulièrement propre à favoriser la fraude, le luxe et l'ambition. Ainsi en était-il de l'empire de ce barbare : ses sujets et lui possédaient une grande quantité d'or; car il y a dans leur pays des mines nombreuses. Et l'on remarque, en effet, chez les Syriens des richesses aussi considérables qu'inutiles. Cet empire était représenté par la tête de la statue, à cause du rang qu'il occupait dans l'ordre des temps. Les richesses

étaient moins considérables dans l'empire des Perses, de même que dans celui des Macédoniens; mais celui des Romains était plus fort et plus pratique; et, comme il parut le dernier dans l'ordre du temps, ce sont les pieds qui les représentent. Dans cet empire, il y avait des éléments de faiblesse et des éléments de force, conformément à la loi de variété qui régit les hommes. « Lorsque l'iniquité se sera multipliée, disait le Sauveur, la charité d'un grand nombre se refroidira. » *Matth.*, XXIV, 12. La charité refroidie, il en résulte nécessairement des haines et des guerres; les embûches et les hostilités surgissent alors de toute part, enfin les hommes ne peuvent éviter de s'entrechoquer, à l'instar de l'argile et du fer; et de même que ces éléments, étant d'une nature opposée l'un et l'autre, ne sauraient jamais être unis parfaitement, ainsi des hommes. Du reste, telle est la prédiction constante des apôtres et des prophètes. Après cela viendra la fin. Il en sera maintenant comme au temps de Noé : la malice des hommes ayant comblé la mesure, le déluge survint. Le monde périra, comme périt le corps malade que l'on gorge de plaisirs. Mais si miséricorde est faite à une ville qui possède cinq justes, à plus forte raison le monde l'obtiendra-t-il s'il possède un nombre proportionné de justes.

« Et la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne et remplit toute la terre. » « Et une pierre tomba de la montagne. » A quel moment? A l'apparition, non de la partie d'or, ni de la partie d'argent, ni de la partie d'airain, mais de la partie de fer. « Elle se détacha de la montagne. » Ces mots : « De la montagne, » indiquent la hauteur de laquelle elle se précipite. Aux yeux du roi, ils montrent qu'il s'agit ici des choses humaines. « Une pierre se détacha de la montagne. » Daniel établit la pleine liberté en ce point, et l'absence de toute contrainte; car il ne dit pas : « Une pierre fut précipitée, » mais : « Tomba du haut de la montagne, » contre toute attente, à l'insu de tout le monde. « Et elle se détacha sans la main d'aucun homme. » C'est une allusion à la génération selon la chair : il est dans les usages de l'Ecriture de désigner les femmes sous la figure d'une montagne; par exemple dans le passage où elle parle « de la fosse de laquelle vous avez été tirés. » *Isa.*, LI, 1. Pareillement, le Christ est désigné sous la figure d'une pierre, à cause de la stabilité de son règne. « Cette pierre brisera celui sur lequel elle tombera, » est-il écrit, « et elle le rendra semblable à la poussière qui s'élève de l'air pendant l'été. » *Luc.*, XX, 18. Le Prophète déclare ensuite que ces empires ne subsisteront pas. « Et la violence du vent les a emportés, et l'on n'a plus trouvé le lieu où ils étaient. » Ainsi les empires sont détruits comme s'ils n'avaient jamais existé. « Et la pierre devint une grande montagne. » La prédication des apôtres remplit la terre entière. Notez que cette pierre est qualifiée tantôt de montagne, tantôt de pierre angulaire, tantôt de pierre fondamentale, pour vous apprendre qu'elle réalise toutes ces significations : elle est une montagne, parce qu'elle remplit tout; elle est angulaire, parce que toutes les choses reposent sur elle. Pour la même raison, elle reçoit le nom de pierre fondamentale et de racine de la vigne; car le Sauveur a dit : « Je suis la vigne, et vous êtes les sarments. » *Joan.*, XV, 5.

Explication du songe de Nabuchodonosor.

« Voilà le songe, et nous en exposerons devant notre roi l'explication. Vous êtes le roi des rois. Le Roi du ciel vous a donné un royaume fort, respecté et honoré dans tous les lieux où habitent des enfants des hommes, et il a mis entre vos mains les bêtes des champs et les oiseaux du ciel, et il vous a établi maître de toute chose. » Une fois qu'il a montré la toute-puissance du Seigneur, alors il se prépare à exposer la vérité. Avec quels ménagements et quel respect néanmoins il commence son discours! « Vous êtes le roi des rois; le Roi du ciel vous a donné un royaume fort, puissant et honoré dans tous les lieux où habitent les enfants des hommes, et il a mis entre vos mains les bêtes des champs et les oiseaux du ciel. » Outre les hommes, vos semblables, vous commandez encore au désert et aux êtres qui volent sur votre tête; c'est le don que Dieu avait fait à l'homme dès le commencement : « Commandez aux poissons de la mer et aux oiseaux du ciel; » *Gen.*, I, 28; preuve que Dieu est également le Créateur



du désert et des bêtes farouches aussi bien que des animaux domestiques. « Sur tous les lieux où habitent les enfants des hommes s'étend le royaume que le Dieu du ciel vous a donné. » Il ne dit pas maintenant : « Il y a au ciel un Dieu. » Voyez avec quelle mesure il aborde l'exposition de la vérité. Il indique en premier lieu le séjour du Seigneur, afin qu'on ne fût pas tenté de l'attacher à la terre. Ce point établi, Daniel apprend au roi que Dieu est le créateur, le maître et le souverain du ciel, de telle sorte qu'il réside dans le ciel, non comme dans un lieu, mais comme dans son œuvre. Mais, s'il est le souverain du ciel, il peut vous donner la terre. Effectivement, il a pris pour lui le ciel, et à vous il a laissé la terre en partage. Ce qu'il est au ciel, vous l'êtes sur la terre, à savoir au-dessus de tous, le maître de tous, la tête de tous. Vous avez reçu de lui plus que les autres princes de la terre; car il a fait de vous la tête, et il vous a fait voir votre empire sous l'image de l'or, et de l'or le plus pur.

« Vous êtes la tête d'or, et après vous il s'élèvera un royaume inférieur au vôtre, un empire d'argent, puis un troisième royaume d'airain, qui étendra sa domination sur toute la terre. Ce fut le royaume des Macédoniens. Puis il y aura un quatrième royaume qui sera semblable au fer; car, de même que le fer brise et dompte toute chose, il abattra et brisera tout. » Ce quatrième est celui des Romains. Daniel n'en donne pas les noms. Pourquoi? Il n'a pas voulu s'exprimer trop clairement, de crainte qu'on ne fût tenté d'anéantir les Livres saints. « Vous avez vu des pieds et des doigts dont une partie était d'argile et l'autre de fer : cela signifie que le royaume sera divisé, et il y aura en lui une partie de la racine de fer, de même que vous avez vu le fer mêlé à l'argile. Quant aux doigts des pieds, en partie de fer, en partie d'argile, le royaume sera en partie affermi et en partie brisé. Et comme vous avez vu le fer mêlé avec l'argile, ces royaumes se mêleront par des alliances humaines; mais ils ne seront pas unis, de même que le fer ne saurait s'unir à l'argile. » A quelle époque cette prophétie s'accomplit-elle chez les Romains? Voyez-vous le nombre de ces royaumes? Encore tous n'eurent-ils pas une origine royale, et furent-ils en majeure partie composés d'infidèles.

« Et aux jours de ces rois, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, et ce royaume ne sera pas transmis à un autre peuple, et il brisera et consumera tous les royaumes, et il subsistera à jamais. » Viennent ici les Juifs; que diront-ils de cette prophétie? Ce n'est pas d'un royaume humain qu'on pourrait dire qu'il n'aura pas de fin. Cependant il faut bien un royaume à qui ces expressions conviennent. Si vous prétendez qu'elles concernent le Père, remarquez ces mots : « Aux jours de ces rois, » à savoir, des Romains. D'autre part, si l'on demande comment l'or, c'est-à-dire l'empire des Babyloniens, qui était renversé depuis longtemps, a pu être mis en pièces; comment il en a été de même de l'argent, c'est-à-dire des Perses; et de l'airain, c'est-à-dire des Macédoniens, lesquels empires avaient déjà depuis longtemps pris fin; je vous prierai de n'en être pas étonné, mon bien-aimé. Paul ne crut pas devoir soulever tous les voiles, et il faut attendre, dit-il, « pour la manifestation des mystères, que ce qui les retient disparaisse entièrement; » à plus forte raison le Prophète parlera-t-il de cette manière. Quelle utilité, je vous le demande, eût résulté d'un langage plus explicite? Si l'on insiste : Comment donc a-t-on pu briser l'airain et le fer? on retombera dans une question vulgaire, et l'on ne sera pas moins embarrassé à expliquer comment les royaumes déjà renversés ont pu être détruits. Ils l'ont été, répondra-t-on, par le fait de la destruction des royaumes dans lesquels ils s'étaient confondus. Mais cela s'est fait sans éclat; et comme Dieu, tout Dieu qu'il est, a jugé à propos de rester voilé, vous pouviez douter de son action. Que si l'on voulait examiner cette prophétie au point de vue du présent, elle serait aussi aisément justifiée. Maintenant il vient de briser les empires et de confondre l'arrogance des Macédoniens. Lorsque vous verrez les martyrs tout braver pour accomplir ses commandements, et affronter la mort même, vous verrez alors le royaume de Dieu, et vous saurez comment il

peuple la terre. Telles sont les prophéties : si quelques circonstances ne se sont pas réalisées, ne croyez pas à leur entier accomplissement. Daniel poursuit après en ces termes :

« Parce que vous avez vu la pierre détachée de la montagne sans le secours d'aucune main, et briser l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or, Dieu a montré au roi ce qui doit survenir plus tard. Et le songe est vrai et son interprétation est fidèle. « Voyez comment il confirme la vérité de ses paroles; les choses claires lui servent à établir les plus obscures. J'ai raconté votre songe, semble-t-il dire; croyez donc à mon interprétation. Et le roi que fait-il ? « Alors le roi Nabuchodonosor tomba la face contre terre et adora Daniel; et il ordonna qu'on lui offrît de l'encens et des sacrifices. » Ainsi, il n'hésite pas un instant; et il veut sur-le-champ qu'on lui offre de l'encens et des sacrifices. Remarquez cette circonstance bizarre. Vous comprendrez de la sorte la coutume des Gentils de diviniser les hommes. Lors donc qu'on vous demandera quelle est l'origine de l'idolâtrie, vous pouvez la signaler prise sur le fait même. Les apôtres aussi étaient transformés en divinités. De cette manière également le démon s'efforça, dès le berceau du monde, d'introduire l'impiété sur la terre : « Vous serez comme des dieux, » dit-il, *Gen.*, III, 5. N'ayant pas réussi, il fait rage pour multiplier les idoles à l'infini.

« Et le roi répondant, dit à Daniel : Je reconnais véritablement que ton Dieu est le Dieu vivant et le souverain des rois. » Il ne lui en faut pas davantage pour croire; au lieu que les Juifs, aux oreilles desquels une foule d'oracles pareils retentissaient, n'y faisaient aucune attention. Vous avez là une preuve de la docilité des Gentils. Comme le temps approchait où l'Evangile devait leur être annoncé, le Seigneur se justifie par avance en la personne de leurs ancêtres, et il établit les raisons de la préférence qui leur est accordée.

CHAPITRE III.

« Et la dix-huitième année, le roi Nabuchodonosor fit faire une statue d'or; elle avait soixante coudées de hauteur, et six coudées de large; et il la plaça dans le champ de Dééra, dans la province de Babylone. Et Nabuchodonosor envoya rassembler tous les princes, gouverneurs chefs, juges, tous ceux qui étaient revêtus de quelques charges, et les magistrats de toutes les provinces afin qu'ils assistassent à la dédicace de la statue que le roi Nabuchodonosor avait élevée. »

Nabuchodonosor revient à ses erreurs.

Admirez ici l'éclat de la vérité; car qui eût osé découvrir une semblable chose ? Et quoi ! ce prince qui s'était prosterné devant Daniel, qui lui avait fait offrir des sacrifices, qui avait honoré Dieu dans le ravissement et l'admiration, revient peu de temps après à ses premières erreurs ! Oui, parce que vous ne l'avez pas ébloui de prodiges. Ces jeunes gens n'avaient songé à rien de pareil; ils n'avaient en vue qu'une seule chose, d'exposer la vérité dans toute sa simplicité. Après la prise de Jérusalem, car c'est alors qu'il la prit et la subjugua, Nabuchodonosor obéissant sans doute à des sentiments d'orgueil, dressa cette statue. D'après les uns, il l'aurait fait en souvenir de la statue qu'il avait vue en songe; d'après d'autres, il aurait voulu prendre rang parmi les dieux; car les anciens, à l'exemple du démon, avaient souvent l'ambition de passer pour des divinités. Mais voyez la suite des événements. Il omet de se faire adorer lui-même, et il fait adorer une statue; et il déploie pour cela un grand appareil, et il s'efforce de frapper les esprits par la grandeur comme par la masse de la statue et par la place qu'il lui assigne. Il la fit dresser « dans le champ de Dééra, » sans doute parce qu'il formait une plaine.

« Voilà des Juifs établis par vous sur les travaux de Babylone, Sidrach, Misach et Abdénago. Ces hommes, ô roi, n'ont point obéi à votre décret; et ils n'honorent pas vos dieux,



et ils n'adorent pas la statue d'or que vous avez dressée. Alors Nabuchodonosor irrité et plein de fureur ordonna qu'on lui amenât Misach, Sidrach et Abdénago. » Pourquoi Daniel ne paraît-il point ici ? A mon sens, on n'osa pas le dénoncer ; ou bien le roi embarrassé ne voulut point le traduire publiquement à sa barre. Plusieurs en cherchent la raison dans le nom de Baltazar qu'il portait et qui était le nom de l'idole des Babyloniens ; et Dieu ne permit pas qu'il fût plongé dans la fournaise de crainte qu'on n'attribuât au nom de cette idole sa conservation. Et les trois enfants ? ils étaient eux aussi destinés à faire triompher la vérité. Les Chaldéens les accusaient, car l'envie est le principe de bien des actions : ils ne pouvaient souffrir de voir des captifs leur donner des ordres. Mais, de même qu'ils ne virent les prodiges opérés par Daniel qu'après avoir reconnu sa douceur et la pureté de ses mœurs ; de même, à peine les jeunes Hébreux sont-ils traduits devant le roi, que Dieu découvre leurs sentiments. Pour eux, quoique ainsi déposés, ils ne s'écartèrent pas de la plus grande modestie. Cependant un homme qui a fait le sacrifice de la vie présente et qui n'a point peur de la mort, ne recule d'ordinaire devant aucune action, quelque téméraire qu'elle paraisse. Mais ces jeunes gens, tout en méprisant la mort, gardèrent une douceur inaltérable ; et leur courage ne les entraîna ni dans l'arrogance ni dans la vanité.

Supplice des trois enfants précipités dans la fournaise.

« Et ces trois hommes, Sidrach, Misach et Abdénago, furent précipités chargés de liens dans une fournaise ardente. Et ils se promenaient au milieu des flammes, louant Dieu et bénissant le Seigneur. » Quelle merveille inouïe que de se promener ainsi et de louer le Seigneur comme s'ils eussent été plongés dans un bassin rafraîchissant ! Mais qui pouvait les en empêcher puisque telle était la volonté divine ? Je jugerais de la même manière le feu qui consuma les gens qui étaient hors de la fournaise : c'était du feu dans les deux cas, il s'agissait également dans les deux cas de corps humains ; seulement ceux-ci furent dévorés et ceux-là restèrent intacts. Voyez-vous quel trésor c'est qu'une excellente volonté, et combien la leur était admirable ? Admirez également la bienveillance et les égards que Dieu leur témoigna. « Je glorifierai, a-t-il dit, ceux qui me glorifient. » I *Reg.*, II, 30. L'assemblée entière était là debout : ils avaient tenu un langage au-dessus de la nature, Dieu les a honorés au-dessus de la nature. Aussi voyez les serviteurs agir avec la puissance même du Maître. Est-il étonnant qu'ils se rient des ordres du roi, puisque les éléments leur obéissent et les révèrent ? La fournaise est une église véritable, elle me rappelle le ciel. Ils y font déjà l'expérience de l'incorruptibilité. Si le péché a rendu dès le principe nos corps passibles, la pratique des œuvres de justice les rend à l'impassibilité. « Et ils se promenaient. » Mais prêtons l'oreille à ce qu'ils disent ; écoutons dans le silence leur chant mystérieux. On vous a parlé précédemment des accents confus et désordonnés de la harpe, du psaltérion et de toute sorte d'instruments de musique ; écoutez maintenant les accents qui retentissent du sein des flammes. N'étiez-vous pas surpris lorsque la voix de Dieu s'élançait du milieu du feu ? Eh bien, il communique à ses serviteurs le même privilége. Quel air mis en mouvement pouvait produire ces sons ? Ne recommande-t-on pas toujours aux condamnés qui doivent subir le feu d'ouvrir la bouche, afin de rendre plus promptement le dernier soupir ? Ecoutez ce concert harmonieux ; on dirait qu'une seule voix leur sert d'organe.

« Et Azarias se tenant debout pria ainsi ; et ouvrant sa bouche au milieu du feu, il s'écria. » Vous croiriez peut-être qu'ils vont remercier seulement le Seigneur du bienfait présent : nullement, ils lui parlent encore de leur captivité et des maux divers qui ont fondu sur eux. Voici comment ils débutent : « Soyez béni, Seigneur Dieu de nos pères, que votre nom soit loué et glorifié dans tous les siècles. Or, l'ange du Seigneur descendit avec Azarias et ses compagnons dans la fournaise ; et il écarta les flammes de la fournaise, et il fit régner au milieu de la fournaise comme un vent du matin ; et le feu ne les toucha en aucune façon, et il ne les atteignit pas, et il ne leur fit aucun mal. » Les choses n'arrivaient pas ainsi d'elles-mêmes. Loin d'être

consumés, les jeunes Hébreux n'eurent rien à souffrir du feu, il ne leur causa ni la moindre douleur ni le plus léger dommage. Pourtant la flamme montait si haut qu'on la voyait du dehors. Au surplus, les matières qu'on y avait jetées, et la persistance du feu, les flammes qui frappèrent longtemps les regards, et enfin la publicité de cette exécution était plus que suffisante pour garantir la certitude du fait.

« Et Nabuchodonosor entendit leurs louanges; et il fut saisi d'étonnement, et il se leva, et il dit à ses officiers. » Comment Nabuchodonosor vint-il à les entendre? Il était resté tout le temps sur son trône. Mais Dieu ne voulait pas qu'il entendît sur-le-champ, afin que l'intervalle écoulé servît de nouvelle garantie au prodige, en établissant que durant ce long espace de temps, ils n'avaient souffert en rien du feu. « N'avons-nous pas jeté ces trois hommes liés au milieu des flammes? Et ils répondirent au roi : En vérité, ô roi. Et le roi dit : Or, je vois là quatre hommes libres et marchant au milieu des flammes; et ils n'en ont pas subi l'atteinte; et le quatrième est semblable au Fils de Dieu. » Il les apercevait à travers la porte. « Alors Nabuchodonosor s'approcha de la porte de la fournaise enflammée, et il s'écria : Sidrach, Misach, Abdénago, serviteurs du Dieu Très-Haut, sortez et venez. Et Sidrach, Misach et Abdénago sortirent du sein des flammes. » Pourquoi n'étaient-ils pas sortis avant qu'il les appelât? Il valait mieux qu'il interrogeât d'abord ses officiers, afin que, sous l'impression de cette question, ils fussent obligés de répondre à propos. C'est ainsi que Dieu demande à Moïse : « Qu'as-tu donc dans ta main? » *Exod.*, IV, 2. Pareillement Nabuchodonosor les surprend par son interrogation. « Je vois quatre hommes libres et marchant au milieu des flammes; et ils n'en ont pas subi l'atteinte; et le quatrième est semblable au Fils de Dieu. » Sans doute qu'il resplendissait de beauté. Et où avez-vous pris : comme le Fils de Dieu, ô Nabuchodonosor? Voilà un barbare qui a une sublime vision prophétique. « Et il s'avança et il s'écria : Sidrach, Misach, Abdénago, serviteurs du Dieu Très-Haut, sortez et venez. » Remarquez-le bien, il n'ordonne pas d'éteindre la fournaise : il les invite à sortir. Quel prodige inconcevable! Il les appelle du titre qui devait le plus les glorifier. Rien de comparable à une telle noblesse. Ecoutez le Seigneur disant : « Moïse mon serviteur est mort. » — « Isaac mon serviteur... » *Jos.*, I, 2; *Genes.*, XXIV, 14. Ce titre suffit pour jeter dans les transports les Anges, les Chérubins et les Séraphins. Les jeunes Hébreux ne restèrent pas plus longtemps dans la fournaise, comme l'eussent fait de jeunes capricieux; ils obéirent à l'instant, et on accourut de toute part pour constater le prodige.

CHAPITRE IV.

« Moi Nabuchodonosor, j'étais riche dans mon palais, florissant sur mon trône, et puissant parmi mon peuple. » Pourquoi cette forme de langage? Pourquoi ne pas dire : Nabuchodonosor était dans l'abondance?.. Pourquoi le faire parler en personne? Je croirais volontiers que ces paroles sont de Nabuchodonosor lui-même. Peut-être, après être revenu de ses anciennes erreurs, les avait-il insérées dans quelque acte public; et Daniel citerait le texte même, pour mieux garantir sa véracité. D'ordinaire, parmi les hommes, quand on a souffert on parle. Quelle terrible leçon pour les superbes! Car c'est à l'orgueil que ce prince fut redevable de ce qu'il souffrit, et il le proclame, soit à la fin, soit au commencement; à la fin, par ces mots : « Il peut humilier tous les superbes; » au commencement, en dévoilant tout d'abord les effets de l'orgueil. Là il indique pourquoi il a été humilié; ici il montre qu'il doit à sa trop grande prospérité d'avoir glissé dans l'orgueil. C'est le mot de David : « Voilà pourquoi ils ont été la proie de l'orgueil. » *Psalm.* LXXII, 6. Voilà pourquoi le monarque babylonien énumère les biens dont il a été favorisé. « J'étais dans l'abondance au sein de mon palais, florissant sur mon trône, puissant parmi mon peuple. » Tous les biens ne peuvent point accourir à la fois. Si l'on est heureux dans les

Terrible leçon pour les orgueilleux.



affaires publiques, on sera malheureux dans les affaires domestiques; comme il arriva pour Hérode, comme il arriva pour David. D'autres fois, ce sera le contraire, on éprouvera mille difficultés du côté du peuple, quand tout ira bien du côté de la maison. Ou bien, la ville jouira d'une paix profonde, tandis que le royaume sera en proie aux dissensions. Mais Nabuchodonosor possédait tout à souhait; il n'y avait rien qui l'affligeât. Apprenez par là quel danger il y a dans une trop grande sécurité. En ce qui regarde le corps, lorsque nous ne sommes point conduits par la nécessité à subir maints labeurs et maintes fatigues, nous nous en créons d'artificiels pour exercer nos membres : Dieu fait quelque chose de semblable pour abattre notre orgueil.

« J'ai eu un songe, et il m'a pénétré d'épouvante; et j'ai été troublé sur mon lit, et les visions de mon cerveau m'ont rempli d'effroi. Et je publiai un décret enjoignant d'introduire en ma présence tous les sages de Babylone, afin qu'ils m'expliquassent le songe. » Dieu veut l'humilier par l'annonce des événements futurs plus que par l'épreuve elle-même. Et ce songe, comme il était terrible ! Cependant son esprit ne fut pas jeté hors de lui et il n'oublia pas le songe, comme il lui était arrivé la première fois; la raison en est que Daniel lui avait donné précédemment des preuves suffisantes, lesquelles le dispensaient de toute preuve nouvelle. En toute chose Dieu agit selon que les circonstances l'exigent, et non par ostentation. Ceci a pour but de confondre les mages. S'ils étaient tentés de dire : « Que le roi nous raconte le songe qu'il a eu, et nous lui en donnerons l'explication; » *Dan.*, II, 7, leur impuissance allait être mise au grand jour sur ce point, à plus forte raison sur l'autre. Ils ne pouvaient plus dire cette fois : « Ce que le roi demande est difficile, et il n'est point d'homme qui puisse l'éclaircir; cela n'est possible qu'aux dieux, lesquels n'habitent point avec les hommes. » *Dan.*, II, 11. Nabuchodonosor apprit de cette manière que Daniel ne devait pas à une sagesse de leur façon la connaissance de ce mystère. Il apprit encore par là que leurs réponses antérieures n'étaient pas mieux fondées, comme il le reconnaît lui-même; mais il n'y avait personne qui fût capable de les confondre. Dès que la Judée, à savoir Daniel, eut donné l'explication de ce songe, ils n'osèrent plus recourir à leurs impostures. C'est donc fort à propos que Nabuchodonosor appelle ces sages : quoiqu'il soit surprenant qu'après une expérience si décisive de l'habileté de Daniel en ces matières, celui-ci n'ait point été tout d'abord mandé; mais Dieu disposait les choses de la sorte, afin que la défaite des mages fît mieux ressortir le triomphe du prophète. « Ce songe m'a frappé d'épouvante, » dit le roi : il n'en est pas plus docile pour cela, et encore une fois il lui faut l'expérience. C'est ainsi que la justice de Dieu éclate de toutes les manières.

Autre songe de Nabuchodonosor.

« Et les devins, les mages, les Chaldéens, les Gazaréniens se présentaient; et je leur racontai mon songe, et ils ne m'en donnèrent pas l'explication, jusqu'à ce qu'un autre fût introduit devant moi, Daniel surnommé Baltazar, comme le nom de mon Dieu, lequel avait l'esprit de Dieu en lui; et je lui racontai mon songe. » « Jusqu'à ce qu'un autre fût introduit devant moi. » Il parle comme s'il ne s'en souvenait plus. Sans doute plusieurs années s'étaient écoulées depuis, et il avait oublié ces circonstances au milieu des sollicitudes et des plaisirs dont il était environné; car ce terme, « un autre, » prouve bien qu'il en avait perdu le souvenir. « Comme le nom de mon Dieu... » Peut-être veut-il dire par là : J'ai voulu lui témoigner tant d'honneur que je lui ai donné le nom du Dieu que j'adore. C'est ainsi que nous avons vu donner les noms de Bélus et de Béléus. Les démons n'hésitèrent pas à entrer dans cette voie, lorsqu'ils virent les hommes fiers de ces honneurs et prendre le nom des dieux. Pourquoi dit-il : « Daniel surnommé Baltazar? » Parce que Daniel était rempli de la vertu de Dieu. C'était un grand honneur, chez les Babyloniens, d'être ainsi nommé. Et Daniel souffrait qu'on lui donnât ce nom, sans toutefois se l'assigner lui-même dans les occasions où il en parle. « Moi, Daniel, » dit-il toujours. Les mêmes honneurs qui étaient dévolus au fils du roi, lui furent dévolus à lui-même; avant même

qu'on eut mis sa sagesse à l'épreuve, sa seule présence lui gagna l'admiration. Mais il ne parlait pas de lui-même ; « et il avait le saint esprit en lui ; » non point l'Esprit que nous appelons Paraclet ; c'était plutôt une sorte de génie inspirateur qui habitait en lui.

« Baltazar, prince des devins... » Il était le premier parmi eux : nouvelle preuve de sa supériorité incontestée. « Baltazar, prince des devins, j'ai connu que l'esprit saint de Dieu réside en toi. » Que tu sois au-dessus de tous les autres, je l'ai reconnu. Pour ne pas lui donner l'occasion de dire encore une fois : « Je ne compte pas sur la sagesse qui m'est propre ; » *Dan.*, II, 30 ; il s'attache à le gagner par ce langage, et commence tout d'abord en ces termes : Bien que je t'ai nommé prince des devins, ne suppose pas que j'attribue tes réponses à une sagesse purement humaine : oui, tu es le prince des devins, mais ce que tu dis, je le sais, t'est inspiré par une force divine, et je m'en suis convaincu par expérience. « Il n'y a point de [illegible]ce qui soit au-dessus de toi. » Belles sont les choses divines. Les choses humaines sont imparfaites, mais non celles de Dieu. « Ecoute donc le récit du songe que j'ai eu, et donne-m'en l'explication, ainsi que des visions que ma tête a eues sur mon lit. » Quelles sont ces visions ? « Je voyais et j'aperçus un arbre au milieu de la terre, et sa hauteur était prodigieuse. Et l'arbre se développa et il devint fort, et sa hauteur atteignit jusqu'aux cieux, et sa masse jusqu'aux extrémités de la terre. Et ses feuilles étaient belles, et ses fruits étaient nombreux, et ils portaient la nourriture de tous les êtres ; au-dessous habitaient les bêtes des champs, et dans ses rameaux les oiseaux du ciel. Toute chair y venait prendre sa nourriture. » Que veut dire ce songe ? Il exprime de nouveau la condition fragile des choses humaines. Les oiseaux et les bêtes des champs, dit-il, venaient subsister à l'ombre de cet arbre et y habiter ; et tous y puisaient leur nourriture. Il est question de l'empire de Nabuchodonosor, lequel remplissait la terre. Précédemment une statue, un arbre maintenant sert à lui annoncer l'avenir. Et pourquoi Daniel ne serait-il pas venu le trouver avec mission de l'instruire de ces choses ? Parce que son langage devait produire une impression plus forte et plus terrible à la suite du tableau que le monarque avait eu sous les yeux ; et puis Dieu se montre comme l'auteur mystérieux de l'accroissement insensible des empires aussi bien que des plantes.

« Je voyais dans une vision nocturne sur mon lit ; et voilà que le Saint descendit du ciel plein de puissance ; et il s'écria : Abattez l'arbre, coupez ses rameaux, arrachez ses feuilles et dispersez ses fruits. Mettez en fuite les bêtes qui habitent sous ses ombrages, et les oiseaux qui habitent dans ses rameaux. Cependant laissez dans la terre le germe de ses racines ; qu'il soit mis en des liens de fer et d'airain, et parmi les herbes des champs ; qu'il soit humecté par la rosée du ciel, et que son partage soit avec les animaux dans les herbes de la terre. Et son cœur n'aura plus rien d'humain, et un cœur de bête farouche lui sera donné, et sept fois le temps passera sur lui. Et la parole d'Ir sera expliquée, et cette parole soulèvera une question de la part des saints ; afin que les vivants sachent que le Très-Haut est le souverain des empires, et qu'il les donne à qui il lui plaît, et qu'il mettra à leur tête le plus méprisé d'entre les hommes. » Remarquez-le bien, il appelle Ir une lumière d'une splendeur éblouissante. « Et le Saint descendit du ciel ; et il cria avec force, » de telle façon qu'il le glaça d'épouvante : « Et il dit : Abattez l'arbre ; mais laissez dans la terre le germe de ses racines. » Et parce que ce germe d'ordinaire se corrompt, « laissez-le, poursuit-il, en des liens de fer et d'airain. Et le temps passera sept fois sur lui, et il habitera avec les bêtes farouches. » Qu'il faille entendre ces paroles d'un homme, ce qui suit le prouve : « Et un cœur de bête farouche lui sera donné. Car la parole d'Ir sera expliquée. » Obscure par elle-même, l'interprétation l'éclaircit : « Et sa parole soulèvera une question de la part des saints ; » et les saints pourront le dire. Ou bien encore, ils pourront répondre à l'interrogation qui serait faite et indiquer la cause des événements que la réponse a signalés : « Afin que les vivants sachent que le Très-Haut est le souve-

rain des empires. » En voilà la cause. C'est ainsi que Dieu témoigne aux hommes sa sollicitude, et déclare que son empire ne se borne point aux Juifs.

« Ce songe je l'ai vu, moi, le roi Nabuchodonosor ; toi Baltazar, explique-le moi; car tous les sages de mon royaume sont impuissants à m'en donner la signification. Pour toi, tu le peux, parce que l'Esprit saint de Dieu habite en toi. » « Tous les sages de mon royaume sont impuissants... » Il savait que ce langage comblerait Daniel de joie, et qu'il serait heureux de cet aveu de leur défaite, non pas tant à cause de sa propre renommée qu'à cause de la gloire même de Dieu. « Mais toi, tu le peux; parle. » Pourquoi le peut-il? « Car l'Esprit de Dieu habite en toi. » C'est par là qu'il a commencé ; c'est par là qu'il finit.

Explication du songe de Nabuchodonosor.

« L'arbre que vous avez vu, cet arbre fort et magnifique dont la hauteur atteint le ciel et dont la masse remplit la terre entière, dont les feuilles sont florissantes, les fruits nombreux ; cet arbre où tous les êtres trouvent leur nourriture, sous lequel habitent les bêtes des champs, et dont les rameaux abritent les oiseaux de l'air, c'est vous, ô roi; car vous êtes devenu grand et fort, et votre grandeur s'est accrue, et elle est arrivée jusqu'au ciel, et votre domination s'est étendue jusqu'aux confins de la terre. Quant à Ir et au Saint descendant du ciel que vous avez vu, et à ce qu'il a dit : Abattez l'arbre, renversez-le ; cependant laissez dans le sol le germe de ses racines; mais qu'il soit en des liens de fer et d'airain, et parmi l'herbe des champs, et il reposera sous la rosée du ciel, et son partage sera avec les bêtes farouches, jusqu'à ce que le temps passe sept fois sur lui ; — en voici l'interprétation, ô roi, et voici la sentence que le Très-Haut a prononcée sur le roi, mon maître : On vous chassera d'entre les hommes, et votre demeure sera avec les bêtes sauvages ; et l'on vous donnera du foin pour pâture comme à un taureau ; et votre corps sera baigné par la rosée du ciel, jusqu'à ce que vous sachiez que le Très-Haut est le souverain de l'empire des hommes et qu'il le donne à qui bon lui semble. Et parce qu'il a été dit : Laissez dans le sol le germe de ses racines ; votre royaume vous restera, dès que vous aurez reconnu la main du ciel. » Et quel remède mettra fin à ce malheur? « C'est pourquoi, ô roi, puisse mon conseil vous être agréable; rachetez vos péchés par des aumônes, et vos iniquités en exerçant la miséricorde envers les pauvres. Peut-être alors sera-t-il pardonné à vos prévarications. » Et pourquoi le « peut-être? » Pourquoi ce doute jeté sur l'efficacité du remède? Ce n'est point un doute que j'ai voulu soulever; j'ai seulement voulu le pénétrer de frayeur, comme si ses crimes fussent indignes de remède et de pardon. Malgré ce langage, le roi ne laisse pas de persévérer dans son aveuglement; qu'eût-il fait, si le langage de Daniel eût été moins obscur? Dieu se propose en d'autres endroits le même dessein : « Vous avez beau vous laver dans le nitre, vous n'en êtes pas moins souillé devant moi, dit le Seigneur, » dans *Jérémie* II, 22. Et ailleurs : « L'Ethiopien changera-t-il la couleur de sa peau, et le léopard les nuances variées de son pelage? » *Ibid.*, XIII, 23. De même donc qu'il semble ne pas vouloir ici du repentir, moins pour l'exclure que pour effrayer les pécheurs; de même Daniel emploie l'expression « peut-être, » pour éclairer le prince sur l'énormité de ses prévarications. Pourquoi ne lui dit-il pas : Humiliez-vous au fond de votre cœur; inclinez-vous devant Dieu? Car, si telle est la cause des fléaux qui le menacent, pourquoi lui conseilleriez-vous autre chose? « Afin que les hommes sachent que le Très-Haut est le souverain des empires de la terre, » dit Daniel : serai-je alors puni par l'amendement des autres? Tel n'est pas le conseil de Dieu. Lorsque le prophète juge à propos de laisser l'enseignement qui en résulte dans une sorte d'obscurité, il s'exprime en ces termes : « Les vivants sauront... ; » mais il dit aussi d'une façon plus précise : « Jusqu'à ce que vous sachiez que le Très-Haut est le souverain de l'empire des hommes et qu'il le donne à qui bon lui semble. » Voyez-vous quelles leçons admirables d'humilité il donne dans ce passage? — Voilà, poursuit-il, le remède que vous offre ce songe. Je vous en indiquerai un autre : Lorsqu'un prince est ir-

rité, il garde le silence; mais un de ses amis s'approchera du coupable et lui dira : Fais telle ou telle chose, donne de l'argent, et souvent par là nous parviendrons à t'arracher aux mains qui te menacent.

« Ces paroles étaient encore dans la bouche du roi qu'une voix se fit entendre du haut du ciel : C'est à toi, roi Nabuchodonosor, que ceci s'adresse : Ton règne est passé. On te chassera loin des hommes, et tu habiteras avec les bêtes, et l'on te donnera comme à un taureau du foin pour pâture. Et le temps passera sept fois sur toi, jusqu'à ce que tu saches que le Très-Haut gouverne l'empire des hommes, et qu'il le donne à qui bon lui semble. Au même instant cette parole fut accomplie sur Nabuchodonosor, et il fut chassé loin des hommes, et il mangea de l'herbe comme le taureau, et son corps fut baigné par la rosée du ciel, et ses cheveux s'accrurent comme les poils du lion, et ses ongles comme les ongles d'un oiseau. » Remarquez la sentence portée d'en haut contre Nabuchodonosor : la prédiction fut aussitôt accomplie. — Tu as méconnu la noblesse de l'homme; te voilà ravalé jusqu'à l'ignominie de la bête. — Aucun châtiment plus honteux ne pouvait lui être infligé, quand même on l'eût réduit à l'indigence, à l'esclavage, à la captivité la plus dure. Néanmoins, il ne déchut point de la noblesse de sa nature, et son corps ne prit point la forme de celui d'une bête farouche; seulement les caractères qui le distinguaient auparavant des animaux firent place à quelque chose de sauvage. Et pourquoi? Afin que l'on fût instruit de la nature de cette transformation à son seul aspect et à la vue de sa nouvelle nourriture. Quelle leçon devons-nous en retirer? Que nous ne sommes pas moins répréhensibles, alors même que le châtiment ne nous atteindrait pas, quand nous nous abandonnons à l'orgueil et aux passions de la brute. Combien ressemblent par leurs sentiments à Nabuchodonosor? Ecoutez ces paroles de Jean : « Serpents, race de vipères. » *Matth.*, III, 7; XXIII, 33. Ecoutez ce que disait un autre prophète : « Ils se conduisent à l'égard des femmes comme des chevaux en fureur; ils sont tous à hennir après la femme de leur prochain; » *Jerem.*, V, 8; et ailleurs : « Chiens muets, incapables d'aboyer. » *Isa.*, LVI, 10. Un autre parlera de renard, un autre de serpents et de basilics. Or, c'est une condition pour nous pire de nous livrer à ces passions brutales, que de partager les maux de Nabuchodonosor. Du moins, lui ne souffrait pas dans son âme; mais nous qui nous couvrons d'une infinité de péchés, nous nous réduisons à un état affreux. Chez les Gentils on changeait les hommes en bêtes; mais de quelle manière? Chez eux il ne s'agissait que de fable, chez nous c'est la réalité. Quant aux raisons de ces métamorphoses, il n'y en avait aucune. Mais l'Ecriture ne manque pas de préciser la raison de ce changement : « Afin que tous sachent que le Très-Haut est le souverain de l'empire des hommes. » Ainsi, tout est possible à Dieu, changer les hommes en bêtes, comme changer leurs sentiments. Quel spectacle que de voir sans vêtement au milieu des bêtes ce prince naguère environné de tant de splendeurs! Dieu ne le métamorphosa pas; la leçon eût perdu son caractère effrayant. S'il est dit qu'il lui fut donné un cœur de bête, cela ne signifie pas qu'il perdit la raison; il conserva son intelligence et comprit tout ce qui lui arrivait; s'il eût été changé totalement en bête, il n'eût pas connu ce qui arrivait. Quel est donc le sens de ces mots : « Un cœur de bête lui fut donné? » Qu'il prit une humeur farouche et sauvage, qu'il ne voulut plus frayer avec les hommes; ou bien encore qu'il craignait d'habiter avec eux, et qu'il les redoutait comme il eût redouté des bêtes féroces. Quel abaissement après une si remarquable élévation! « Et il fut chassé d'entre les hommes! » Sa puissance ne lui servit de rien. S'il n'était point descendu au rang des bêtes carnassières, du moins il broutait l'herbe, et il ressemblait à un pur animal. Comment les bêtes féroces ne le dévorèrent-elles pas? Comment son estomac put-il s'accommoder d'une pareille nourriture? Comment n'en mourut-il pas? Et il ne resta pas peu de temps dans cet état; il allait de côté et d'autre, exemple vivant d'humiliation, et portant sur lui tel qu'un esclave stigmatisé la flétrissure de son châtiment. Mais n'eût-il pas

mieux valu pour lui, dira-t-on, de rester et de souffrir ce châtiment parmi les hommes ? — Dieu permit qu'il en fût ainsi pour accroître sa peine. Elle conservait néanmoins son caractère moralisateur, puisque tout le monde publiait ces événements et pouvait en voir l'accomplissement : de plus ce spectacle offrait quelque chose de plus terrifiant. Cela ne dura pas peu de temps, mais un temps sabbatique : « Et le temps passera sept fois; » il s'agit de trois années et demie.

Nabuchodonosor revient à la santé.

« Et après ces jours, moi Nabuchodonosor, je levai les yeux vers le ciel, et la raison me fut rendue, et je bénis le Très-Haut, et je louai Celui qui vit dans l'éternité, et je le glorifiai, parce que sa puissance est éternelle, et que son empire s'étend de génération en génération. Et tous les habitants de la terre sont devant lui comme le néant; et il accomplit sa volonté soit parmi les Vertus des cieux, soit sur la terre; et il n'est personne qui résiste à son bras et qui lui dise : Pourquoi l'avez-vous fait? » — « Je levai les yeux vers le ciel; » c'est-à-dire qu'il eut recours à Dieu, qu'il le pria et implora son assistance. Quoique le temps marqué fût écoulé, il n'était pas entièrement rassuré. De même, en effet, que le roi était maître de prévenir l'accomplissement de ce châtiment; de même, si Nabuchodonosor, le temps écoulé, ne fût point venu à résipiscence, les limites assignées à la durée de son châtiment n'eussent servi de rien; parce que ce n'est point sur une nécessité aveugle que se règlent les décrets divins, mais sur nos besoins. Daniel aussi, quoique les temps soient remplis, prie avec raison, de crainte que, la malice augmentant, un nouveau délai ne soit nécessaire. Dans un cas, c'est l'humanité qui dicte une mesure semblable, par exemple pour Ezéchias; dans un autre cas, c'est la justice; ainsi Dieu voulait bien que les Juifs allassent sans retard en Palestine : pourtant leurs iniquités furent telles qu'ils demeurèrent quarante années dans le désert. Nabuchodonosor cherche donc en Dieu son refuge. « Je levai les yeux vers le ciel, et je redevins homme à l'instant même; et je repris ma force première. » Il en avait été de son intelligence comme de son extérieur, qui, sans prendre la forme animale, n'avait plus cependant la forme humaine. Et après que fait-il? « Je louai, je glorifiai... » Quelles preuves en donne-t-il? « Je bénis le Très-Haut, je louai Celui qui vit dans les siècles des siècles, et je le glorifiai. » L'un des attributs qui paraissent généralement les plus dignes de Dieu, c'est l'éternité. « Car sa puissance est éternelle, et son empire embrasse toutes les générations. » En cela surtout il se distingue de l'homme; et c'est là principalement ce qui nous sert à comprendre la distance qui le sépare de nous. « Car sa puissance est éternelle; » elle est de tous les temps. Il n'y avait pas de nourriture, et il m'a nourri; je n'avais ni vêtement ni aucune des choses nécessaires à la vie, et mon corps est resté plein de santé. Représentez-vous dans quel état il se devait trouver lorsqu'il retournerait du désert dans son palais.

« En ce temps-là, poursuit-il, la raison me revint; et je rentrai dans les honneurs de mon empire; et je recouvrai tout l'éclat de ma gloire; et mes officiers et les grands me recherchèrent, et je fus rétabli dans mon pouvoir; et je devins plus puissant que jamais. » « Et mes officiers me recherchèrent; » eux qui m'avaient repoussé tandis que je régnais et que je dominais, et qui m'avaient pris en aversion; sans doute par une permission divine. Voilà pourquoi le temps est marqué d'une manière précise, afin que vous n'accordiez ici aucune part au hasard. « Et son empire embrasse toutes les générations; et tous les habitants de la terre sont comme le néant devant lui. » Si moi, qui leur commandais à tous, n'ai pu comparaître devant lui, à plus forte raison en est-il ainsi du vulgaire : certainement celui qui a renversé de son trône un monarque si puissant, asservira sans peine ses sujets. « Et il accomplit ses volontés, soit parmi les Vertus des cieux, soit parmi les habitants de la terre. » En effet : « Ils sont comme le néant devant lui; » non qu'il les méprise, mais parce que dans son infinie puissance il les mène au but qu'il leur a fixé. Ce qui suit ne permet pas d'en douter; car « il accomplit ses volontés soit parmi les Vertus des cieux, soit parmi les habitants de la terre. » — Je vous

l'accorde pour la terre; mais pour le ciel, d'où l'avez-vous appris? — Par le songe. Dieu a ordonné. — Et où avez-vous vu l'exécution de ses ordres? — Dans les flammes de la fournaise. « Et il n'est personne qui résiste à son bras et qui lui dise : Pourquoi l'avez-vous fait? » Loin de lui résister, on n'osera même pas lui faire une observation. Souverain absolu de toute chose, il est lui-même toute chose. « En ce temps-là la raison me revint. » En quel temps? En celui que Dieu avait fixé. De quelle manière le ramena-t-on sur son trône? Comment après l'avoir repoussé dans sa force, le réintégra-t-on dans sa faiblesse? « Et je rentrai dans les honneurs de mon empire, et je recouvrai tout l'éclat de ma gloire; et mes officiers et les grands me recherchèrent, et je fus rétabli dans mon pouvoir, et je devins plus puissant que jamais. » Voyez-vous avec quelle facilité le Seigneur renverse et relève les empires? Vous auriez dû en avoir été convaincu par les événements antérieurs; mais, puisque vous avez persisté dans votre ignorance, Dieu vous a renversé du souverain pouvoir, et il vous y a ensuite ramené.

« Et maintenant moi, Nabuchodonosor, je loue, j'exalte et je glorifie le Roi du ciel, parce que toutes ses œuvres sont selon la vérité, que ses voies sont justes, et qu'il peut humilier ceux qui s'avancent dans les sentiers de l'orgueil. » Que l'on ne dise pas que s'il a la puissance il en use injustement, car sa justice est sans bornes. « Et il peut humilier ceux qui s'avancent dans les sentiers de l'orgueil. » Il ne dit point : Il humilie, afin de vous révéler sa mansuétude, et de vous faire comprendre que, s'il ne frappe qu'un seul orgueilleux pour instruire les autres, ce n'est point par faiblesse. Voyez-vous sa puissance? Voyez-vous sa justice? Voyez-vous sa bonté? Voyez-vous ces aveux d'une bouche barbare? Où a-t-on vu jamais pareille philosophie? Les élèves des prophètes, loin de tenir de semblables propos, parlaient dans un sens tout opposé : « Le Seigneur, s'écriaient-ils, ne saurait faire de bien; il ne saurait non plus faire de mal. » *Soph.*, I, 12. « N'avons-nous pas établi par nos propres forces notre puissance? » *Amos*, VI, 14. « Quiconque fait le mal est agréable aux yeux du Seigneur; et c'est en de pareilles gens qu'il met ses complaisances. » *Malach.*, II, 17. « Quel avantage avons-nous retiré de son service? » *Malach.*, III, 14. Voyez-vous ces doctrines sataniques régner jusque dans la Palestine, tandis que la sagesse des prophètes fleurit sur un sol barbare? C'était la figure de la grâce qui devait se répandre parmi les Gentils, et de la préséance qu'ils devaient obtenir sur les Juifs.

Après cela Baltazar, dans l'ivresse d'un festin, ordonne d'apporter les vases sacrés; il veut rappeler le triomphe de son père, ou plutôt il obéit aux inspirations de l'ivresse; ou bien encore, comme il était environné de personnes qui avaient été témoins des prodiges précédents, il voulait leur ravir la haute idée qu'elles avaient conçue de Dieu. Or, le principe de cette folie était l'orgueil et l'intempérance. Tenons-nous en garde contre cette passion, mes bien-aimés. Que d'actes insensés elle inspire! C'est après avoir pris du vin que Baltazar donne de pareils ordres. Ces vases que son père avait respectés, qu'il n'avait osé vouer, lui le vainqueur de Jérusalem, à aucun service profane, Baltazar ne se borne pas à s'en servir seul, il les met encore à la disposition de ses courtisans, de ses épouses et de ses concubines.

Folie du roi Baltazar.

CHAPITRE V.

« Le roi Baltazar donna un grand festin à mille d'entre ses officiers; et en face de ces mille officiers était du vin. Tout en buvant, Baltazar ordonna d'apporter les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor son père avait enlevés du temple de Jérusalem, afin que le roi, ses officiers, ses épouses et ses concubines pussent y boire. Et l'on apporta les vases d'or et d'argent que le roi Nabuchodonosor avait enlevés du temple de Jérusalem; et le roi y buvait ainsi que ses officiers, ses femmes et ses concubines. Et ils buvaient du vin, et ils chantaient leurs divinités d'or, d'argent, d'airain, de fer, de bois

et de pierre. » Vous le voyez, ces vases sacrés avaient eux aussi été pris; mais admirez leur vertu, même après qu'ils sont tombés au pouvoir des gentils et quand ils sont employés au service des idoles. Que Baltazar en use à sa guise. Et pourquoi en est-il ainsi? Le péché avait été la cause de l'enlèvement de ces vases: le châtiment ne fit pas défaut. Mais qu'attendre après tous ces prodiges? Pourquoi le roi fut-il le seul frappé, et pourquoi ses convives ne partagèrent-ils pas sa peine? C'est que lui seul avait donné les ordres sacriléges; lui seul en avait assumé la responsabilité. « Ils chantaient leurs dieux d'or, d'argent... » Pourquoi cette différence entre leurs divinités? Afin de rendre les hommes de tout point inexcusables, le démon les pressa fréquemment de se faire des dieux de bois; de façon à ce que la richesse de la matière ne pût excuser à quelque degré leur erreur. Ils chantaient donc les louanges de leurs dieux. Remarquez-le bien, Dieu ne frappe jamais le premier; l'offense précède toujours. Ici le châtiment éclate sans tarder, à l'instant même, afin que le prestige des merveilles précédentes ne soit pas détruit. On se sert de vases sacrés pour outrager le Seigneur; il renvoie aux hommes outrage pour outrage. Baltazar demande les vases sacrés; et à l'heure même le châtiment l'atteint. Pourquoi un prophète ne vient-il pas lui reprocher son crime? pourquoi cette main qui apparaît? Pour terrifier les spectateurs.

Ecriture mystérieuse sur les parois de la muraille du palais de Baltazar.

« A la même heure apparurent les doigts d'une main d'homme, et ils écrivaient vis-à-vis du candélabre sur la muraille de la salle du roi; et le roi regardait les doigts de la main qui écrivait. » Ajoutez que c'était le soir. Il fallait réprimer cette arrogance que donnait l'ivresse. En outre ceux qui étaient présents ne devaient pas ignorer la vengeance qui allait être tirée du prince. Si Dieu ne lança pas sur-le-champ son tonnerre du haut du ciel, c'est pour que son serviteur ne fût pas privé de sa gloire, pour que Baltazar entendît la raison de son supplice. Car Daniel une fois introduit ne se contente pas d'expliquer l'inscription, il parle longuement sur le ton de l'exhortation, en vue de ramener les assistants à de meilleurs sentiments, s'il ne peut être utile au monarque lui-même. « Alors Daniel parut en la présence du roi. Et le roi dit à Daniel: Tu es Daniel l'un des fils de la captivité de Juda, que mon père amena autrefois de la Judée. » Il semble vouloir l'épouvanter. Cependant ces paroles: « Que mon père amena captifs de la Judée, » se retournent contre lui, puisqu'il a besoin de recourir à ces mêmes captifs. « Or, j'ai ouï dire de toi que l'Esprit saint de Dieu habite en toi, et qu'il a été trouvé en toi plus de vigilance, d'intelligence et de sagesse que dans les autres hommes. Et maintenant l'on a introduit en ma présence des sages, des Gazaréniens, des mages, des Chaldéens pour lire cette écriture, et m'en donner l'explication; et ils n'ont pu me donner la signification de ces caractères. Et j'ai appris que tu peux interpréter ce qu'il y a de plus obscur et délier ce qui est lié. Or, si tu réussis maintenant à lire cette écriture, et à m'en donner l'explication, tu seras vêtu de pourpre, et un collier d'or sera mis autour de ton cou, et tu seras le troisième personnage de mon royaume. » Il avoue l'impuissance des siens: Parle, dit-il, voilà la récompense. Mais le prophète qui avait été troublé en présence de Nabuchodonosor, n'éprouva rien de tel devant son fils. « Alors Daniel répondit et dit en présence du roi: Que vos dons soient pour vous, et donnez à un autre les présents de votre maison. Pour moi, je lirai au roi ces caractères, et je vous en donnerai, ô prince, l'explication. » Pourquoi ce refus? Pour que vous ne le soupçonniez pas de parler dans des vues intéressées. C'est de sang-froid et sans humeur aucune qu'il s'exprime en ces termes: « Pour moi, je lirai ces caractères au roi, et je vous en donnerai, ô prince, l'explication. » Le voyez-vous supérieur aux richesses et aux honneurs? Voyez-vous son dédain pour les trésors du roi? Voilà ce que doivent être les ministres de Dieu. Il ne fallait pas que le prince pût croire à l'influence de ces biens sur Daniel, et ne voir dans ses paroles que des paroles humaines. C'est pourquoi, au lieu de lui expliquer ces caractères, le prophète commence par lui rappeler ce qui était arrivé à son père.



« Le Dieu Très-Haut a donné à Nabuchodonosor, votre père, l'empire, la magnificence, l'honneur et la gloire. Et, à cause de la magnificence qu'il lui avait donnée, tous les peuples et toutes les tribus des diverses langues étaient dans le tremblement et dans la frayeur devant sa face. Il mettait à mort ceux qu'il voulait, et il frappait ceux qu'il voulait, et il abaissait ceux qu'il voulait. Mais quand son cœur se fut enflé et que son esprit fut endurci par l'orgueil, on le chassa de son trône, et on le dépouilla de ses honneurs. Et il fut repoussé d'entre les hommes, et son cœur le conduisit parmi les bêtes, et il demeura au milieu des onagres, et on lui donna du foin comme à un taureau, et son corps fut baigné par la rosée du ciel, jusqu'à ce qu'il reconnût la domination suprême de Dieu sur les royaumes humains, qu'il donne à qui bon lui semble. » Si votre père fut jugé indigne d'excuse, quelle excuse mériterez-vous, je vous le demande, si un pareil exemple ne vous fait pas rentrer en vous-même? Car vous ne sauriez alléguer l'ignorance : vous connaissiez toutes ces choses. Quels conseils préférez-vous donc? Les conseils de ceux qui n'ont ni vu ni entendu ces exemples?

« Vous aussi, Baltazar, son fils, vous n'avez point humilié votre cœur. Ne saviez-vous pas toutes ces choses? Mais vous vous êtes élevé contre le Souverain du ciel, et vous avez fait apporter devant vous les vases de sa maison; et vous y avez bu du vin, vous, les grands de votre palais, vos femmes et vos concubines; et vous avez loué les dieux d'or, d'argent, de fer, d'airain, de bois, ces dieux qui ne voient pas, qui n'entendent pas, qui ne connaissent pas; et le Dieu entre les mains duquel est votre vie, ainsi que toutes vos voies, vous ne l'avez pas glorifié. C'est pourquoi il a envoyé le doigt de la main qui a tracé ces caractères. Et il a écrit ces mots : Mane, Thecel, Phares; et voici l'explication de ces paroles : Mane : Dieu a mesuré votre règne, et votre règne a été accompli. Thecel : Il a été pesé dans la balance, et il a été trouvé trop léger. Phares : Votre royaume a été divisé, et il a été donné aux Perses et aux Mèdes. » Cette division de son royaume fut le châtiment de Baltazar : ainsi en avait-il été pour Salomon. Non-seulement son fils ne lui succéda pas, mais son empire fut divisé. Voyez-vous comment Dieu établit la justice de ses décrets et la responsabilité du monarque? « Entre ses mains est votre vie, » dit Daniel. Il pouvait donc vous exterminer sur-le-champ; mais il a voulu attendre. Qui n'aurait point été terrifié par un semblable châtiment, et un châtiment si proche? Voyez-vous éclater des deux côtés la puissance divine? — En quoi mériteriez-vous indulgence? Comment vous, qui êtes son fils et non pas seulement un de ses descendants, ne connaîtriez-vous pas cette histoire? — Et voilà Daniel expliquant la sentence qui vient de tomber en quelque sorte du haut du tribunal. D'où vint au roi la pensée d'honorer Daniel? A mon avis, il le fit pour ne pas s'attirer le blâme des assistants, et peut-être dans l'espoir d'échapper ainsi à la peine prononcée contre lui.

CHAPITRE VI.

« Et le roi l'établit sur tout son royaume. Et les satrapes et les gouverneurs cherchaient dans le royaume une occasion d'accuser Daniel. Et ils ne trouvèrent aucune offense apparente ou réelle à lui reprocher, parce qu'il était fidèle. » Fidèle, c'est-à-dire dévoué au roi; ou bien encore plein de foi en Dieu, lequel dirigeait toute chose : or, quand c'est Dieu qui gouverne, quel mal en peut-il résulter! « Et ces gouverneurs se dirent : Nous ne trouverons de grief contre Daniel que dans la loi de son Dieu. » Impossible de rien découvrir; et pourquoi cela? N'était-il point homme? est-ce qu'il était à l'abri de tout péché? l'avenir n'est-il pas incertain? à quoi bon prétendre le garantir? — L'expérience que nous avons faite ne nous permet pas d'y compter. « Nous ne trouverons de grief contre lui que dans la loi de son Dieu. » Mais sur ce point il est encore plus malaisé de le trouver en défaut. Dieu permet cette épreuve pour la gloire du juste. Il pouvait assurément mettre un frein à

Nouvelles épreuves de Daniel.



la perversité de ses ennemis. Il préfère vous donner sujet et de vous instruire et d'admirer Daniel; et d'ailleurs il n'aime point à priver ses serviteurs de la couronne.

« Alors les gouverneurs et les satrapes se présentèrent au roi et lui dirent : Roi Darius, vivez à jamais. Tous les princes de votre royaume ont pris conseil avec tous les magistrats, les satrapes, les gouverneurs et les juges, afin qu'il soit publié un décret et un édit : Que tous ceux qui feront quelque demande à quelque Dieu ou à quelque homme pendant trente jours, sinon à vous seul, ô roi, soit jeté dans la fosse aux lions. Maintenant donc, ô roi, confirmez ce décret et proposez-en le texte, pour que, ce qui aura été ordonné par les Mèdes et les Perses, nul ne puisse le transgresser. Et le roi Darius proposa le décret. » Quelle conduite et quelle proposition inqualifiables ! N'importe, ils ont hâte de réussir. Etait-il raisonnable de parler de demandes faites à un homme? Ils s'imaginaient que le peu de temps désigné dans leur demande en cacherait le but. Quelle raison avez-vous donc? pourquoi parlez-vous de la sorte? Il nous a semblé bon, dites-vous, nous sommes demeurés tous d'accord que durant ces trente jours on ne devait adresser de demande qu'à vous seul. Oh! la requête insensée! Oh! la faveur absurde et ignominieuse pour celui-là même qu'elle paraît honorer ! S'il s'agit d'une chose bonne, elle devrait être maintenue; s'il s'agit d'une chose mauvaise, elle ne devrait pas être autorisée trente jours. En outre, si elle est juste, à quoi bon insister sur le grand nombre de ceux qui l'approuvent? elle mérite par elle-même une pleine approbation ; si, au contraire, elle est mauvaise, l'univers entier la réclamât-il, on devrait la repousser. Le roi n'aperçut pas le piége, comme le prouve la suite de cette histoire. Il accorda, et son ordonnance fut rendue publique, ce qu'on réclamait de lui, et il ne lui fut plus loisible de revenir sur cette mesure. Et quels furent les sentiments de Daniel lorsqu'il fut instruit de ce qui s'était tramé? Il n'en fut pas ému; il ne laissa rien de ses anciennes habitudes, il n'y ajouta rien. Telle est l'égalité de la vertu : elle considère les choses humaines comme des fleurs passagères, elle ne voit dans les peines et les joies de la vie que des ombres rapides. Dès le commencement il était resté inaccessible à la crainte; à plus forte raison l'était-il maintenant qu'il avait conquis plusieurs couronnes. Il ne se présenta pas au roi, il n'alla point se plaindre malgré le crédit dont il jouissait; car il voulait protester par sa conduite et non par ses paroles. Effectivement, nous le trouverons toujours sur la brèche lorsque le devoir l'y appellera.

« Et quand Daniel eut connu le décret porté, il entra dans sa maison, et, les fenêtres ouvertes du côté de Jérusalem, il priait dans sa chambre et fléchissait le genou trois fois le jour, et il répandait son âme devant Dieu, selon qu'il avait accoutumé de faire auparavant. » Pourquoi est-il fait mention des fenêtres ouvertes du côté de Jérusalem? Parce que les Juifs désiraient avec ardeur revoir la cité sainte : ainsi le jeune homme aime à voir les chemins qui le ramèneraient auprès de sa fiancée absente. Mais, si plusieurs de ses compagnons d'exil soupiraient après les jouissances temporelles de la patrie, il n'en était pas de même de Daniel : il ne se proposait que la gloire de Dieu. Et en voici la preuve : c'est qu'il ne voulut pas retourner en Judée quand ses vœux furent exaucés. Et nous aussi prions, comme nos pères nous l'ont enseigné, les yeux tournés vers l'orient; car nous aussi, nous soupirons après notre antique patrie, une patrie bien digne de nos efforts. Mais Dieu étant partout, et le prophète disant : « Celui qui monte au-dessus du couchant a pour nom le Seigneur; » *Psalm.* LXVII, 5; à quoi bon se tourner vers l'orient? C'est que là était autrefois le lieu de notre remède. Vous n'en avez pas fait encore l'expérience; eh bien, cherchez. Nous aussi nous étions plongés dans la captivité avant que parût le Christ. — Pourquoi Daniel fléchissait-il le genou trois fois le jour? Mais cela même n'est-il pas étonnant, pour un homme chargé de mille soins et qui n'avait pas un instant pour respirer? Voyez, en outre, accompli le mot de l'Apôtre : « En tout lieu levez des mains pures vers le ciel; » I *Tim.*, II, 8; et exécuté l'ordre du Sauveur : « Fermez

votre porte, et priez votre père. » *Matth.*, VI, 6.

« Alors ils répondirent et s'exprimèrent ainsi devant le roi : Daniel, l'un des enfants de la captivité de Juda, n'a tenu aucun compte de la loi et du décret que vous avez portés : trois fois par jour il offre à Dieu ses prières. Quand le roi entendit ce langage, il fut attristé ; et il chercha le moyen de délivrer Daniel, et jusqu'au coucher du soleil, il s'occupa de le sauver et s'intéressa à son sort. Et ces hommes, devinant le dessein du roi, dirent : Sachez, ô roi, que la loi des Mèdes et des Perses veut qu'il ne soit rien changé aux décrets rendus par le roi. Alors le roi ordonna, et l'on amena Daniel, et on le jeta dans la fosse aux lions. » Quelques-uns d'entre vous diront peut-être : Mais est-ce que le roi n'aurait pas pu le délivrer ? Assurément Dieu aurait pu donner au roi plus de puissance ; mais il prétendait que son athlète remportât la couronne du combat. Il connaissait la fin et le résultat de l'épreuve. Le roi lui-même, s'il eût prévu cette issue, n'eût ressenti aucune inquiétude ; mais il ne put la connaître. Louons-le de son bon vouloir, pardonnons-lui à cause de ses angoisses. Telle était l'amabilité de Daniel ; mais l'envie ne souffre pas que l'on regarde même ce qui est beau, et, si elle le souffre, c'est à condition qu'on le regarde avec des yeux différents. — Il ne convient pas que nos affaires marchent à l'aventure, et que nos lois puissent être facilement éludées. Ce serait une injure faite à la nation entière. — On jeta donc Daniel dans la fosse aux lions, et on referma la porte sur sa tête. « Et le roi dit à Daniel : Le Dieu que tu as toujours servi te délivrera. Et l'on apporta une pierre, et on la plaça sur l'ouverture de la fosse ; et le roi la scella de son sceau et du sceau des grands du royaume, afin qu'il ne fût rien changé dans les dispositions prises sur Daniel. Et le roi s'en retourna dans son palais, et il se coucha sans rien prendre, et on ne lui présenta pas de nourriture, et le sommeil s'enfuit de ses yeux. » Souvenez-vous du sépulcre du Christ ; là aussi les Juifs avaient apposé un sceau. Car, s'il n'en avait pas été ainsi, ils auraient prétendu tout expliquer par l'imposture et l'habileté. Mais toutes les machinations de nos ennemis tournent à notre gloire ; et c'est pour que tout prétexte leur soit enlevé que les choses se sont passées de la sorte. Le roi place donc le sceau, afin d'enlever aux ennemis de Daniel la facilité de rien entreprendre contre lui, de le retirer de la fosse et de le représenter comme dévoré par les lions. Eux, de leur côté, y placent leurs propres sceaux, pour enlever au roi la facilité de le délivrer, et pour assurer l'exécution du décret. Quant au roi, il ne mangea ni ne dormit, tant il aimait Daniel. Il s'était d'abord efforcé de lui donner bon espoir par ces paroles : « Le Dieu que tu n'as cessé de servir... » Ensuite il lui soumit un motif bien propre à le ranimer. Peut-être entendit-il le prophète ; et alors il entonna un chant de triomphe. « Et le roi fut rempli d'une vive joie ; et il ordonna qu'on retirât Daniel de la fosse. Et Daniel fut retiré de la fosse, et l'on ne trouva sur lui aucune blessure, parce qu'il avait mis en Dieu sa confiance. Et le roi ordonna, et l'on amena les hommes qui avaient accusé Daniel ; et ils furent jetés dans la fosse aux lions, eux, leurs enfants et leurs épouses ; et ils n'étaient pas encore au bas de la fosse que les lions se précipitèrent sur eux et brisèrent tous leurs os. » Pourquoi leurs femmes et leurs enfants périssent-ils ? quel crime avaient-ils commis ? Peut-être avaient-ils trempé dans le complot.

Châtiment des méchants, triomphe du juste.

Voyez-vous le châtiment des méchants et le triomphe des justes ? Que l'un et l'autre vous instruisent, que l'un et l'autre vous édifient. Vous ne sauriez en douter maintenant, alors même que Dieu nous délaisse, il le fait dans notre intérêt. Il tempéra l'ardeur des flammes, la férocité des bêtes féroces. Ne demandez plus pourquoi il y a des lions, des léopards, pourquoi toutes les autres bêtes farouches. Ce sont comme autant de bourreaux veillant aux côtés de Daniel, et n'osant porter sur lui leurs griffes dans ce redoutable et divin tribunal, parce qu'ils n'ont pas encore reçu l'ordre du juge. Mais à peine ses ennemis eurent-ils été précipités dans la fosse que, sur l'ordre du Seigneur, les lions les mirent en pièces. « Et ils brisèrent tous leurs os. » Qui donc enchaînait leur voracité ? qui

donc leur interdisait de toucher à leur proie? Où serait le philosophe assez tempérant pour ne pas saisir l'occasion qui se présenterait d'apaiser la faim dont il serait dévoré? Encore un enseignement, encore une leçon divine, encore le témoignage des événements eux-mêmes.

CHAPITRE VII.

Vision de Daniel.

« En la première année du règne de Baltazar, roi des Chaldéens, Daniel eut un songe, et les visions de son cerveau lui apparurent sur sa couche, et il écrivit cette vision. Voici le commencement de son récit: Et il dit: Moi, Daniel, je regardais dans ma vision, la nuit; et voilà que les quatre vents du ciel se précipitèrent sur la grande mer. Et quatre bêtes énormes montaient de la mer, différentes l'une de l'autre. La première ressemblait à une lionne, et ses ailes ressemblaient aux ailes d'un aigle. Je regardais jusqu'à ce que ses ailes furent arrachées; et elle s'éleva de terre, et elle se tint sur ses pieds comme un homme, et un cœur d'homme lui fut donné. Et je vis une autre bète semblable à un ours; et elle se tint d'un côté, et dans sa bouche se trouvaient trois côtes, entre ses dents. Et on lui disait: Lève-toi, mange beaucoup de chair. Après cela, je regardais; et voici une autre bête pareille au léopard, et elle était couverte de quatre ailes d'oiseau, et elle avait quatre têtes, et la puissance lui fut donnée. Je regardais comme dans la vision de la nuit; et voilà une quatrième bête, terrible, étonnante et extrêmement vigoureuse: elle avait des dents de fer et très-longues; elle mangeait et broyait; et elle foulait les restes sous ses pieds. Et elle était bien différente de toutes les autres bêtes qui l'avaient précédée; et elle avait dix cornes. J'examinais ses cornes; et voilà qu'une petite corne s'éleva au milieu et trois des premières cornes furent arrachées de sa face. Et cette corne avait des yeux semblables aux yeux d'un homme, et une bouche qui proférait de grandes choses. » Pourquoi ne dit-il pas qu'il vit des femmes? Lorsqu'il est question de malédiction et de vengeance, ce sont des femmes qui apparaissent; lorsqu'il s'agit de royauté, ce sont des bêtes. La royauté étant une chose incorporelle, on lui prête un corps; et avec raison, car dans le cas présent, les bêtes dont il s'agit possèdent les qualités qui caractérisent les royaumes qu'elles représentent. Faut-il représenter la férocité jointe à l'orgueil et à la luxure, on met en avant une lionne: faut-il représenter la lenteur, c'est un ours qui nous est offert; faut-il représenter la promptitude et la rapidité, ainsi que l'action destructive des guerres sur les empires, on a recours au léopard. Mais auparavant la mer a frappé les yeux du Prophète, parce qu'elle est la frappante image de l'univers. Comme l'univers, elle est sans cesse agitée, et les poissons dont elle est peuplée, comme l'univers est peuplé d'hommes, ne cessent de tourmenter ses flots. Le Christ nous apprend également que le siècle présent est une mer véritable lorsqu'il nous dit: « Le royaume des cieux est semblable à un filet jeté dans la mer et qui prend des poissons de toute espèce. » *Matth.*, XIII, 47.

« Et voilà que les quatre vents du ciel se précipitaient sur la grande mer. » C'est de la mer que sortirent les bêtes dont nous parle le Prophète; il nous l'indique, ainsi que l'action rapide de la divine Providence. Pour nous, avons-nous à représenter une grande vélocité, nous recourons aux vents comme terme de comparaison. « Ils se précipitèrent sur la mer. Et les bêtes sortirent de la mer. » Les chefs des peuples ont la même nature que nous. L'Ecriture représente souvent le roi sous l'image du lion; elle exprime de la sorte la dignité royale et une certaine férocité de caractère. Peut-être est-il question d'abord du vent d'orient, puis de celui d'occident, puis de celui du nord, puis de celui du midi. C'est comme si l'on disait: Ils bouleversèrent la mer, ils la soulevèrent jusque dans ses abîmes. « Elles étaient différentes l'une de l'autre. La première ressemblait à une lionne. » Il s'agit d'une vision; ne vous attendez donc pas à la simple reproduction des types de la nature. Deux symboles expriment le caractère de la royauté. Certains interprètes disent que l'empire ainsi prédit ayant triomphé de celui des

Assyriens, c'est pour cette raison qu'il est question de deux animaux. « Et je regardais jusqu'à ce que ses ailes furent arrachées, » à savoir, la puissance; « et elle s'éleva de terre, et elle se tint debout sur ses pieds comme un homme, et un cœur d'homme lui fut donné. » Animal redoutable : de deux côtés à la fois lui venaient la force et la vélocité, et du côté des ailes et du côté des pieds. Mais cette double vélocité lui fut ravie en même temps que ses ailes; et on ne vit plus ces dernières, et ses pieds étant devenus des pieds d'homme, perdirent de leur force par cela même. « Et un cœur d'homme lui fut donné. » L'orgueil remplissait ce terrible animal; mais le roi revint à des sentiments de douceur, d'humilité et de mansuétude. « Et je vis une autre bête semblable à un ours, et elle se tint d'un seul côté: et dans sa bouche elle tenait trois côtes, entre ses propres dents. Et on lui disait : Lève-toi, mange beaucoup de chair. » Chez les Perses, on put remarquer la lenteur ici représentée. Sous les Perses et les Mèdes existèrent ces trois côtes, je veux dire des royaumes différents, des provinces diverses qu'ils réunirent sous un même sceptre. « Et on lui disait: Lève-toi, mange beaucoup de chair. » Ce furent les Perses qui s'emparèrent de Babylone, et qui causèrent plusieurs autres désastres.

« Après cela je regardais, et voilà une autre bête pareille à un léopard; et elle était couverte de quatre ailes d'oiseau, et elle avait quatre têtes, et la puissance lui fut donnée. » — « Ensuite parut le léopard. » Il s'agit d'Alexandre, roi de Macédoine, lequel fit la conquête du monde entier comme en volant. Il fut également prompt et terrible dans ses coups, autant certainement que l'animal désigné par le prophète. « Il était couvert de quatre ailes d'oiseau. » Cela signifie que sa puissance fut portée à son comble: des Perses, qui étaient divisés en treize petits états, il ne fit qu'un seul empire. Voyez-vous sa promptitude? Elle est signifiée à la fois et par les ailes, et par la nature de l'animal qui le représente. Il parcourt le monde entier. « Et la bête avait quatre têtes; et la royauté et la puissance lui furent données. » Après cela Daniel raconte l'apparition de la quatrième bête, apparition si singulière et si compliquée, qu'il ne peut trouver de terme exact de comparaison. Rien de plus étrange que cette bête. Tous les autres empires furent vaincus par elle. La force des premières bêtes résultait surtout de sa rapidité; quant à cette dernière, sa force résidait dans ses dents, qui étaient de fer. « Et elle foulait les restes sous ses pieds. » Il fait allusion à de nombreuses guerres. Quels sont ces dix rois? et cette petite corne? Selon moi, ce serait l'antechrist, qui doit apparaître au milieu de plusieurs rois. « Et cette corne avait des yeux semblables aux yeux d'un homme, et une bouche qui proférait de grandes choses. » Mais quelle bouche plus arrogante que celle dont les discours « méprisent tout ce qui est Dieu ou honoré comme tel, si bien que l'antechrist osera s'asseoir dans le temple de la divinité? » II *Thess.*, II, 4. Si ce sont les yeux d'un homme, n'en soyez pas étonné; du reste tel sera son langage. C'est un homme, est-il dit; mais pourquoi ces commencements humbles, pourquoi n'apparaît-il pas dans toute sa puissance? Il grandira dans la suite et asservira plusieurs rois. Néanmoins aucun empire ne sera son partage définitif, et Dieu lui-même l'exterminera.

« Et je regardais jusqu'à ce que les trônes furent placés, et l'Ancien des jours s'assit; son vêtement était blanc comme la neige; ses cheveux sur sa tête ressemblaient à une laine pure; son trône était comme une flamme ardente, et ses roues comme un feu brûlant. Et un fleuve de feu sortait rapidement de sa face. Mille millions le servaient, et dix mille millions se tenaient devant lui. Le juge s'assit, et les livres furent ouverts. » Soutenons notre attention, mes bien-aimés, car il ne s'agit pas de choses sans importance. « Les trônes furent placés et l'Ancien des jours s'assit. » De qui est-il question? Lorsqu'on vous parlait tout à l'heure d'ours ou de lionne, vous saviez bien qu'il ne s'agissait pas de pareils animaux, mais d'empires; lorsqu'on vous parlait de la mer, vous saviez bien qu'il s'agissait non de la mer, mais de l'univers, et ainsi du reste : telles doivent être encore vos pensées. Cet Ancien des jours quel est-il donc? Dieu se présente sous la forme

Dieu appelé l'Ancien des jours.

d'un vieillard, parce qu'il prend toujours une forme en rapport de convenance avec le but qu'il se propose : or, il nous est rappelé ici qu'il appartient aux vieillards d'exercer la justice. De même, lorsqu'on vous parle de trône, vous ne croyez pas qu'il s'agisse d'un siége de bois. Il faudrait des idées bien basses et bien grossières pour prendre à la lettre ce qui est dit de Dieu, que l'on nous représente tantôt armé, tantôt couvert de sang. Ce que l'on nous apprend ici, c'est que le temps du jugement est venu. « Son vêtement était blanc comme la neige. » Ce n'est pas seulement le temps du jugement, c'est aussi le temps de la rétribution : il faut que tous comparaissent devant le souverain Juge ; « car son jugement jaillira comme la lumière. » *Ose.*, VI, 5. — « Les trônes furent placés. » Ne seraient-ce point les trônes dont parlait le Sauveur? « Vous serez assis sur douze trônes ? » *Matth.*, XIX, 28. « Et les cheveux de sa tête ressemblaient à une laine pure. » Le feu ne dévorait rien, c'était un feu bienfaisant. Voyez-vous le caractère imposant de la physionomie et de l'extérieur du Juge ? Son trône était effrayant, parce que le feu en ruisselait, non pas un feu ordinaire, mais un feu ardent. Pour que vous ne voyiez point là une comparaison, le prophète marque l'énergie de ce feu en l'appelant non pas simplement du feu, mais un feu plein d'ardeur.

« Un fleuve de feu coulait de sa face. Mille millions le servaient, et dix mille millions se tenaient devant lui. Et le Juge s'assit : et les livres furent ouverts. » *Dan.*, XII, 42. Que dites-vous là ? est-ce que Dieu aurait besoin de livres, lui « qui sait toutes les choses avant même qu'elles arrivent, lui qui a façonné le cœur de chacun des hommes ? » *Psalm.* XXXII, 15. Daniel a égard, en s'exprimant de la sorte, aux coutumes des juges de la terre : or, chez nous on dresse toujours les actes. On les lit ensuite, non-seulement pour que le juge soit instruit, mais encore pour faire ressortir la justice de la sentence. De même, bien que le Juge suprême connaisse la justice de sa propre sentence, il ouvre les livres. Mais pourquoi ? que dites-vous, ou du moins quelle est votre pensée ? Pourquoi ne proclame-t-il pas également les récompenses ? Il a été dit : « Les trônes furent placés, » preuve que ces récompenses ont été déterminées par le Seigneur ; mais, parce que nous n'avons pas écouté sa voix, il est alors question de punition et de châtiment. La première parole qu'il nous a fait entendre n'est-elle pas celle-ci ? « Dès lors il se mit à prêcher le royaume des cieux. » *Matth.*, IV, 17. Ne vous représentez pas, mon bien-aimé, Dieu comme un être corporel, et comme limité à un trône Celui qui est sans limites. « En ses mains sont les extrémités de la terre ; » *Psalm.* XCIV, 4 ; « dans sa balance il pèse les montagnes ; — toutes les nations sont devant lui comme une goutte d'eau ; l'univers entier n'est qu'un grain de poussière ; » *Isa.*, XL, 12-15 ; quel lieu serait capable de le contenir ? Non assurément, un trône ne saurait le limiter. — Mais, s'il avait un vêtement, comment ce vêtement n'était-il pas consumé par le feu ? Pour quelle raison encore appelle-t-on l'Ancien des jours Celui qui existe avant tous les siècles ? Comment peut-il être ancien ? « Vous êtes toujours le même, » dit l'Ecriture. *Psalm.* CI, 28. Que devient son antiquité ? « Et vos années ne s'épuiseront pas. » *Ibid.* Et un vêtement, en quoi conviendrait-il à un être incorporel et infini ? « Car sa grandeur n'a pas de bornes. » *Psalm.* CXLIV, 3. « Si je monte jusqu'au ciel, vous y êtes, si je descends jusqu'à l'enfer, je vous y trouve. » *Psalm.* CXXXI, 8. Comment donc le Seigneur était-il enveloppé d'un manteau tel que les nôtres sans le consumer ? Bien d'autres choses encore pouvaient se présenter au prophète. Et les cheveux comment n'étaient-ils pas consumés au milieu du feu ? car nous lisons que son trône était d'un feu plein d'ardeur. « Et les livres furent ouverts. » De la sorte tout coupable était obligé de ratifier sa propre condamnation.

« Et je regardais à cause du bruit des grandes paroles que cette corne prononçait. Et je regardais jusqu'à ce que cette bête fût tuée et exterminée, » à cause de son arrogance. Cependant Alexandre adora le vrai Dieu. « Et son corps fut donné au feu en pâture. Et la puissance des autres bêtes leur fut ôtée, et leur vie

fut prolongée jusqu'à un temps et un temps. » Quoique leur fin fût arrivée, les choses se passèrent néanmoins de la sorte. « Et la bête fut brûlée, et son corps dévoré par le feu. » C'est pour annoncer sa destruction totale. « Et je regardais en la vision de la nuit, et voici comme le Fils de l'homme qui venait sur les nuées du ciel.» Qui pourrait prétexter l'ignorance, qui pourrait ne pas rendre hommage à la vérité? Est-ce Pierre qui parle ainsi, ô Juif? est-ce Paul? « Et voici venir comme le Fils de l'homme, et il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours. » La dignité de l'un est égale à celle de l'autre. « Et il fut offert en sa présence. » Lors donc qu'il sera question de lui donner l'empire, ne l'entendez pas à la façon humaine. « C'est des nuées du ciel » qu'il lui viendra; or, par nuées, l'Ecriture entend d'ordinaire le ciel même. « Et la puissance lui fut donnée, ainsi que l'honneur et l'empire; et tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues le serviront. Sa puissance sera une puissance éternelle, qui ne passera pas, et son règne ne sera pas affaibli. » Quel langage peut-on désirer de plus formel? « Et tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues le serviront. » Aucune des nations de la terre n'est exceptée. Le voilà investi pleinement de l'autorité de juge. Et ne croyez pas que ce soit pour un temps, car on ajoute : « Et sa puissance ne passera pas, et son empire ne sera pas affaibli; » mais il subsistera à jamais. Si vous refusez de croire à ce langage, croyez du moins à la réalité. N'avez-vous pas remarqué l'égalité parfaite du Père et du Fils? Comme le Fils n'est apparu qu'après le Père, pour cela il est dit qu'il est venu sur les nuées. Qu'il existât antérieurement, ces mêmes expressions le prouvent, puisqu'il vient sur les nuées. « Et l'honneur lui fut donné, » celui auquel il avait droit. « Et tous les peuples, les tribus, les langues, le serviront. » L'empire qu'il possédait auparavant, il en fut alors également investi; car il faut entendre ces paroles comme vous avez entendu ce qu'on disait des cheveux du Père et autres choses semblables. Par conséquent, ces mots : « Il lui fut donné, » et autres pareils, ne les entendez pas d'une façon humaine et indigne du Fils. Ainsi, vous ne prenez pas le vieillard dont il a été question pour un vieillard véritable. Il ne faut pas rechercher une clarté parfaite dans les prophéties, où tout est obscur et énigmatique : vous ne cherchez pas une lumière continue dans l'éclair, il suffit qu'elle brille un instant.

« Mon esprit fut saisi d'horreur, je fus effrayé dans tout mon être, moi Daniel, et les visions de ma tête me troublèrent. » On le comprend après ce qu'il venait de voir. Le premier et le seul des prophètes, il voit le Père et le Fils dans une vision. Que pourraient répondre les Juifs? L'avénement du Fils de Dieu étant proche, il convenait qu'il fût annoncé par de merveilleuses visions. « Et je m'approchai de l'un des assistants, et je m'efforçai d'apprendre de sa bouche la vérité sur toutes ces choses. Et il me dit la vérité, et il me donna l'explication de toutes les paroles. » Il demande ce que représentent ces apparitions, et il apprend ce qui concerne l'antechrist, et il lui est parlé d'un empire qui n'aura pas de fin. « Ces quatre grandes bêtes sont quatre royaumes qui paraîtront sur la terre. Et les saints du Très-Haut recevront le royaume et le garderont jusqu'au siècle et au siècle des siècles. Et je m'informais soigneusement de la quatrième bête, parce qu'elle était différente des autres et extrêmement terrible : ses dents étaient de fer, ses ongles d'airain; elle mangeait, brisait, et foulait les restes à ses pieds. Et je m'informai aussi des dix cornes qui croissaient sur sa tête, et je m'informai de l'autre corne qui s'était élevée et devant laquelle étaient tombées les trois premières; et de la corne qui avait des yeux et une bouche qui prononçait de grandes choses, laquelle était plus grande que les autres. Je regardais, et cette corne faisait la guerre contre les saints et l'emportait sur eux, jusqu'à ce que parut l'Ancien des jours qui donna son jugement aux saints du Très-Haut; et le temps vint, et les saints obtinrent le royaume. Et il parla ainsi : La quatrième bête sera le quatrième royaume sur la terre, et il sera plus fort que tous les autres royaumes, et il dévorera la terre entière, et il la foulera aux pieds, et il la brisera. Et les dix cornes de ce royaume sont les dix rois qui

Explication de la vision de Daniel.



s'élèveront, et après eux il s'en élèvera un qui sera plus puissant que les premiers et qui humiliera trois rois. Et il parlera contre le Très-Haut, et il dédaignera ses saints, et il songera à changer les temps et la loi ; et l'empire sera livré entre ses mains pour un temps. Et le jugement est intervenu ; et on transférera sa puissance, et l'on brisera et l'on détruira jusqu'à la fin. Et le règne, et le pouvoir, et la grandeur des rois qui sont sous le ciel furent donnés aux saints du Très-Haut, et son règne est éternel, et toutes les puissances lui obéiront et le serviront. Ici finit la prédiction. Moi, Daniel, j'étais fort troublé par mes pensées, et mon visage changea, et je conservai cette parole dans mon cœur. » Et pourquoi, ô homme, ne l'avez-vous pas dite ? Parce qu'elle ne regardait les Juifs en aucune manière. Aussi cette prophétie était sauvegardée dans son expression par l'obscurité du texte, et du côté du prophète par le secret avec lequel il la conservait en son cœur. De là ce qu'il dit à la fin : « Voilà que les discours sont scellés ; » *Dan.*, XII, 9 ; parce qu'il veut qu'ils restent obscurs. Le Sauveur faisait de même, puisqu'il parlait en paraboles. Vous le voyez donc, toujours le prophète parle du royaume dans les termes les plus magnifiques ; ne songez par conséquent à rien d'humain. Sans doute les hommes ont été maîtres de la terre, mais non toujours et dans tous les siècles. Et qu'on ne me dise pas que Daniel parle d'un court espace de temps. Comment expliquer alors ces paroles : « Le royaume ne passera pas et ne sera pas donné à un autre peuple ? » *Dan.*, II, 44. Songez à ce qui se passa entre Darius et les Macédoniens. Pourquoi ces évènements ? A cause des Juifs. Aussi Alexandre, à la vue de la prophétie de Daniel, adora dans le temple, et les Grecs admirèrent la précision de cet oracle. Or, personne n'avait parlé de ces événements, hormis le seul Daniel.

CHAPITRE VIII.

« En la troisième année du règne de Baltazar, moi, Daniel, j'eus une vision après celle que j'avais eue au commencement. Et je vis dans la vision ; et il arriva que, tandis que je voyais, j'étais à Suse, dans la province d'Elam. Et je vis dans ma vision, et j'étais sur Ubal. Et j'élevai mes yeux, et je vis : et voilà un bélier qui se tenait devant Ubal ; et il avait des cornes et des cornes très-hautes, et l'une était plus haute que l'autre, et la plus haute s'élevait au-dessus des dernières. Et je vis un bélier qui frappait de ses cornes du côté de la mer, et de l'aquilon, et du midi. Et de toutes les bêtes aucune ne pouvait lui résister, et personne ne pouvait se dérober à ses coups ; et il fit selon sa volonté, et il fut glorifié. Et j'étais là méditant, et voici un bouc d'entre les chèvres qui venait d'occident sur toute la terre, et il ne touchait pas la terre ; et ce bouc avait une grande corne entre les yeux. Et le bouc vint jusqu'au bélier qui avait des cornes, et que j'avais vu debout devant Ubal ; et il courut à lui dans la colère de sa force. Et je le vis arriver jusqu'au bélier, et il se précipita sur lui, et il frappa le bélier, et il brisa ses deux cornes, et le bélier ne pouvait lui résister. Et il le jeta contre terre, et il le foula, et personne n'osait délivrer le bélier de ses coups. Et ce bouc des chèvres devint extrêmement grand. Et tandis qu'il grandissait sa grande corne fut brisée, et au-dessous s'élevèrent quatre cornes vers les quatre vents du ciel. Et de l'une d'elles sortit une corne redoutable, et elle devint très-grande du côté du midi, de l'orient et de l'occident. Et elle monta jusqu'aux cieux, et elle jeta contre terre les vertus des cieux et des étoiles, et elle les foula. Et elle s'éleva jusqu'au prince de la force, et elle troubla le sacrifice, et il en fut ainsi, et tout lui réussit. Et le sanctuaire fut désolé, et le péché prévalut contre le sacrifice ; et la justice fut renversée contre terre. Et il fit et il prospéra. Et j'entendis un saint qui parlait ; et un saint dit à Phelmon, qui parlait également : Jusques à quand la vision durera-t-elle, le sacrifice sera-t-il enlevé, le péché de la désolation maintenu, jusques à quand foulera-t-on le sanctuaire et sa force ? Et il lui dit : Jusqu'au soir et au matin, durant deux mille et trois cents jours ; et le sanctuaire sera purifié.

« Et il arriva, tandis que moi, Daniel, je re-



gardais la vision, et que j'en cherchais l'intelligence, que quelqu'un s'arrêta devant moi. Et j'aperçus un homme dans Ubal. Et il appela et il dit : Gabriel, fais-lui comprendre la vision. Et il vint et s'arrêta près de l'endroit où je me tenais debout. Et comme il venait, je fus effrayé et je tombai contre ma face. Et il me dit : Comprends, fils de l'homme, car la vision sera accomplie au temps de la fin. Et, tandis qu'il me parlait, je tombai la face contre terre ; et il me toucha, et il me rétablit sur mes pieds. Et il dit : Voici que je vais t'apprendre ce qui doit arriver aux derniers jours de la malédiction ; car elle aura lieu au temps de la fin. Le bélier que tu as vu avec ses cornes, c'est le roi des Mèdes et des Perses. Et le bouc des chèvres, c'est le roi des Grecs. Et la grande corne qui était entre ses yeux, c'est le premier roi. Mais la grande corne ayant été rompue, quatre se sont élevées à sa place : ce sont quatre rois qui s'élèveront parmi son peuple, mais non dans sa force. Et à la fin de leur règne, quand leurs péchés seront au comble, il paraîtra un roi plein d'impudence comprenant les choses cachées. Et sa force sera affermie, mais non par sa propre vertu. Et il dévastera merveilleusement, et il fera, et il pervertira les forts et le peuple saint. Et il imposera le joug de ses chaînes. La fraude sera dans ses mains, et il se glorifiera dans son cœur, et il en fera périr plusieurs par ruse, et il se complaira dans la ruine d'un grand nombre, et il les brisera dans ses mains comme des œufs. Et la vision du soir et du matin dont il a été parlé est vraie. A toi de sceller la vision ; car elle s'accomplira après plusieurs jours. »

« Et il dit : Gabriel, fais-lui comprendre cette vision. » Voyez-vous les ordres des anges et des archanges ? Y aurait-il une plus haute puissance ? « Et il vint, et je fus effrayé ; et il s'arrêta près de l'endroit où je me tenais debout. Et comme il venait, j'étais terrifié. » Où sont maintenant ceux qui parlent des anges irrespectueusement ? Rien n'est fait au hasard. Vous pouvez remarquer l'ordre admirable qui est établi entre eux. Dans la première vision, Daniel dit : « Je m'approchai et je l'interrogeai. » Ici rien de pareil : « J'entendis un saint qui disait. » *Dan.*, VII, 16. Et un autre l'interrogea ; sans doute il ignorait ce qu'il voulait faire apprendre au prophète. « Et il répondit, » ajoute aussitôt ce dernier.

Règne d'Antiochus.

« Et à la fin de leur règne, quand leurs péchés seront au comble, il paraîtra un roi rempli d'impudence. » Il montre aux Juifs par ces paroles qu'ils seront les auteurs de ces calamités. De là cette obscurité où il laisse ses discours, pour ne pas les encourager à rester dans leurs sentiments pervers. Et certainement, puisqu'ils y persistèrent malgré le silence qui fut gardé, ils y auraient persisté plus opiniâtrement encore si on leur eût parlé sans détour. En outre, vous apprenez à connaître par là l'universelle vertu de l'Esprit, la prescience sans bornes de ce Dieu qui ramena de leur captivité les Juifs, dont il prévoyait les crimes à venir. Et comme, s'il eût désigné seulement les années, le temps eût paru court, il les réduit en jours et suppute, pour effrayer, avec le nombre des jours celui des nuits elles-mêmes. Pour inspirer une terreur encore plus grande, il insiste sur la persécution d'Antiochus..... « Mais non par ses propres forces... » Dieu pouvait assurément l'arrêter ; il ne le voulut pas à cause des péchés dont la mesure avait été comblée. Il y a donc une mesure pour les prévarications. « Les péchés des Amorrhéens, dit l'Ecriture, n'étaient point encore au comble. » *Genes.*, XV, 16. Remarquez, je vous en prie, qu'il ne s'agit pas d'incendie, mais de carnage et d'extermination. Il devait y avoir quelques justes, ils devaient être meilleurs que leurs pères ; c'est pourquoi le châtiment avait été moins rigoureux. Le prophète entra sur ce terrain, afin que leurs victoires sous Zorobabel ne les enorgueillissent pas et ne les fissent pas tomber dans la négligence.

Après ce qui concerne Antiochus, il ne signale aucune circonstance éclatante ; il se borne à mentionner la fin de leurs maux et le temps de leur prospérité. — Alors il n'a point prédit la captivité présente ? — Il l'a prédite, mais d'une façon obscure. D'où ces paroles du Christ : « Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation, à celui qui lit de comprendre. » *Matth.*, XXIV, 15. Ce temps viendra comme si rien n'en



avait été prédit. Il y en a qui prétendent fonder cette absence de prédiction sur ce point extrêmement raisonnable : la captivité, disent-ils, dont on parle ne devait pas avoir de terme; car il est écrit : « Je livrerai les méchants pour sa sépulture, et les riches pour sa mort. » *Isa.*, LIII, 9. « Et toi, scelle cette vision, car elle s'accomplira après plusieurs jours. » Conserve-la, veille sur elle, afin qu'elle ne s'altère pas avec le temps. Vous le voyez, partout Dieu est pour les Juifs plein de ménagements. Ils descendent en Egypte, ils s'y pervertissent; loin de les abandonner, il les conduit dans le désert. Ils persistent dans leur malice; Dieu ne les délaisse pas; au contraire, il les introduit dans la terre promise. Sous Antiochus, il les protége encore. Ils ont beau rester malgré cela les mêmes, être encore aussi méchants sous le Christ; le Seigneur ne met cependant aucune borne à sa sollicitude. Et, de même que les bienfaits de la nature ne sauraient nous faire défaut, quoi qu'il arrive, ainsi en est-il du Créateur. Ou plutôt, ceux-là pourraient cesser à la rigueur : quant à la providence et à la sollicitude divine, elles ne nous manqueront jamais. « Alors même qu'une mère oublierait le fruit de ses entrailles, moi je ne vous oublierai pas. » *Isa.*, XLIX, 15. Une mère ne considère pas la vertu de ses enfants ; elle remplit seulement la loi de la nature : ainsi le Seigneur ne cesse jamais de prendre soin de nous, et nous accorde en cela la même mesure.

Tristesse et douleur de Daniel.

« Et moi, Daniel, je restai couché et malade quelques jours; et je me levai, et j'exécutais les ordres du roi; et j'étais surpris de la vision, et il n'y avait personne qui l'expliquât. » Qu'est-ce qui le rendit malade? Apparemment la tristesse qu'il ressentit en songeant aux maux à venir, et en pensant que les maux présents n'étaient point arrivés encore à leur fin. Eh quoi! disait-il, il reste tant de calamités à subir! Peut-être se disait-il aussi : Je ne les ai pas encore réconciliés avec Dieu, et voilà qu'ils lui déclarent de nouveau la guerre. « Et je me levai, et j'exécutais les ordres du roi; » je le servais. « Et j'étais surpris de la vision, et il n'y avait personne qui l'expliquât. » Une chose met le comble à la peine, c'est de ne pouvoir confier à autrui son chagrin. Sans doute la perversité de ses compatriotes l'en empêchait. « Et j'exécutais les ordres du roi. » Je ne négligeais rien, je remplissais ponctuellement tous les devoirs de ma charge.

CHAPITRE IX.

« Dans la première année de Darius, fils d'Assuérus, de la race des Mèdes, qui régna sur le royaume des Chaldéens, dans une année de son règne, moi, Daniel, je compris dans les livres le nombre des années dont parla le Seigneur au prophète Jérémie, lui annonçant que la désolation de Jérusalem serait accomplie en soixante-dix ans. Et je tournai mon visage vers le Seigneur mon Dieu, pour prier et supplier dans les jeûnes, le sac et la cendre. » *Jerem.*, XXV, 11. Le Darius en question est Darius le Mède. Le prophète ne parle point précisément de la première année de son règne, et il ne dit pas : Dans la première année du règne de Darius; mais : « Dans l'une des années de Darius, dans une année de son règne. » On peut entendre par cette année la première du règne de ce prince, celle où Baltazar avait été peut-être tué. « Moi, Daniel, je compris dans les livres le nombre des années.....; » lors de la mort violente du roi. « Et je songeais... » Il n'ose point avant le temps se présenter devant le Seigneur. Les trois enfants le firent dans la fournaise, et Daniel dans sa fosse n'ose pas. Evidemment ou le dernier ou les premiers furent fautifs : ni ceux-là, ni celui-ci. Les premiers obéissaient aux sentiments de leur âme, le dernier montre l'intelligence qu'il avait du temps convenable. Il lisait donc avec intelligence les écrits des prophètes! Je croirais volontiers que dans ses supputations il parlait non de la prise de Jérusalem, mais de la captivité des Israélites. Certainement, on aurait raison de voir dans les guerres la désolation de la ville sainte. Voyez aussi le nombre sabbatique. De même que quatre cent trente années se résolvent quelque part en deux cent quinze, de même je soupçonne dans ce cas-ci le nombre

des années d'être moindre qu'il ne paraît, « ... dont parla le Seigneur au prophète Jérémie, lui annonçant que la désolation de Jérusalem serait accomplie en soixante-dix ans. Et je tournai mon visage vers le Seigneur mon Dieu, pour prier et supplier dans les jeûnes, le sac et la cendre. » Admirez la piété du prophète. « Et je tournai ma face..... » Précédemment, avant l'humiliation, j'étais couvert de confusion; mais à présent j'ai tourné ma face, j'ai été assez osé pour cela. S'il eût réclamé une chose à laquelle il aurait eu droit, il ne se fût pas servi d'expressions qui marquent l'incertitude. Malgré le zèle qu'il déploie en faveur de ses frères, malgré les faveurs dont le comblent le Seigneur et le prince, il ne paraît pas s'en apercevoir, et, comme s'il était dans la plus pénible des situations, il souffre plus que les malheureux eux-mêmes. Qui lui accorderait toute l'admiration qu'il mérite? Après ces épreuves il n'ose point se présenter, tant qu'il ne voit pas les temps accomplis. Quel sera donc notre partage à nous, infortunés?

Que dites-vous, ô Daniel? Vous êtes comblé de biens; Dieu vous honore, les hommes vous honorent: à quoi bon vous préoccuper du reste? Telle était la conduite de Moïse. Mais non : il a recours « aux jeûnes, au sac et à la cendre. » C'est de cette manière qu'il réclame ce qui lui est dû. Pourquoi, si on le lui devait? De crainte que son peuple ne s'en rendît encore indigne. En effet, il ne saurait y avoir pour le Seigneur de nécessité; il est supérieur aux lois. « Je cherchais prière et supplication... » C'est la première chose qu'il demande, qu'il me soit permis de prier pour eux. Il avait entendu Jérémie rapporter cette réponse du Seigneur : « Ne m'implore pas pour ce peuple, et ne demande rien pour lui. » *Jerem.*, VII, 16. Il a pour le rassurer la captivité, le temps, sa propre vertu, les épreuves sans nombre qu'il a souffertes; et il n'a pas encore confiance, et il ne prie que couvert du sac et de la cendre. Que faire, nous si lâches? Voilà celui qui devrait nous servir de modèle. On peut dire que les autres prophètes ont agi de la sorte par pauvreté; mais en voici un qui, quoique parvenu au faîte des honneurs, s'humilie plus que ses devanciers. Il était de race royale, il avait tout à souhait. Ainsi devrions-nous pleurer nos maux, ainsi nous intéresser à nos membres souffrants. Ainsi éclatait la compassion des prophètes; et vous en voyez ici un admirable exemple. Moïse disait au Seigneur : « Pardonnez-lui, sinon effacez-moi de votre livre. » *Exod.*, XXXII, 32. Quant à Daniel, il vivait dans le deuil et les macérations. Paul versait également des larmes continuelles, et bravait la géhenne elle-même. Aucun de ces saints ne songe à ses propres mérites : tel dans le corps humain, l'œil ne s'aperçoit guère de sa propre beauté, quand les pieds sont malades et en danger. Pourquoi de la cendre? Elle rappelait à Daniel sa nature. Pourquoi un sac? Il l'humiliait tout en le gênant. Pourquoi le jeûne? Il lui remettait en mémoire la scène du paradis. C'est la coutume des saints de rechercher ce qui les afflige. Je ne mérite, disait le Prophète, ni terre, ni vêtement, ni aucune des choses de la nature, mais de rudes traitements, moi qui ai porté les habits des Perses, et qui ai ceint mon front de leur tiare. Et dans quels termes s'exprime-t-il? Ecoutons ses aveux.

« Et je priai le Seigneur mon Dieu. » Considérez son amour envers le Seigneur; il l'appelle *mon Dieu :* il n'osait pas l'implorer, et il lui donne ce titre plein d'affection. « Je parlais encore et je priais, confessant mes péchés et les péchés de mon peuple Israël, et répandant mes gémissements en présence du Seigneur mon Dieu pour la montagne sainte de mon Dieu; je parlais encore en ma prière, lorsque je vis Gabriel, que j'avais déjà aperçu dans une vision au commencement, prendre son vol; et il me toucha vers l'heure du sacrifice du soir. Et il me donna l'intelligence, et il me dit : Daniel, je suis venu maintenant pour te faire comprendre. Au commencement de ta prière, la parole est sortie, et je suis venu t'annoncer que tu es un homme de désirs. Médite donc la parole et comprends la vision. » Que les Juifs viennent ensuite nous dire : Pourquoi Isaïe répondit-il aux craintes qu'inspirait à Ozias la guerre que deux rois lui faisaient, en lui donnant un signe qui

ne devait être réalisé que de nombreuses années plus tard? nous leur dirons à notre tour : Pourquoi, tandis que Daniel priait pour la fin de la captivité et désirait apprendre à cet égard quelque chose, l'ange qui lui apparaît ne lui en dit-il absolument rien, et l'instruit-il d'événements qui ne devaient arriver que long-temps après? Dans ce cas-ci comme dans le premier, la solution donnée dépasse de beaucoup la portée de la demande. On ne saurait douter du rétablissement de Jérusalem dès que l'on prédit son second renversement. Le but de l'ange est-il en cela d'affliger le Prophète? Certes non, mais d'inspirer aux Juifs plus de crainte. Et sur ce point, il y revient, non pas une et deux fois, mais plusieurs fois. La prospérité à venir de leur capitale était bien propre à les enfler outre mesure, puisque non-seulement elle devait être rebâtie, mais rebâtie par les mains des mêmes barbares qui l'avaient renversée. C'est Isaïe qui l'affirme, déclarant de cette manière la toute-puissance et la facilité d'action du Seigneur, et combien il lui en coûte peu de tout faire et de tout changer. Les biens de leurs pères devaient donc être rendus aux Juifs, ils devaient remporter de nombreuses et de brillantes victoires; les prophètes ne laissaient là-dessus aucun doute. Ainsi Ezéchiel annonce que sept années doivent être employées à brûler les armes des captifs que l'on fera; et les autres prophètes parlent tous dans le même sens. Afin donc que l'orgueil de tant de succès ne les précipitât pas dans un état pire que le précédent, Daniel s'efforce par le caractère effrayant de cette dernière prophétie, et par la répétition fréquente des mêmes menaces, de les obliger à ne pas courir volontairement à leur perte. Voilà pourquoi pareillement le temps n'en est pas déterminé; quelle utilité y avait-il à entrer dans ces détails? Et remarquez l'époque à laquelle cette prophétie est proclamée : à l'époque du retour de la captivité, quand tout souriait aux Juifs et leur réussissait. De même Moïse, au moment de les introduire dans la terre de la promesse, et de les mettre en possession des biens qu'elle contenait, leur annonce les maux auxquels ils devaient être en butte, en leur disant : « J'en prends à témoin le ciel et la terre. » *Deuter.*, IV, 26. Il donne comme contrepoids à la négligence causée par la prospérité, la crainte de la menace, et il les retient par la frayeur dans le devoir. Zacharie insiste également sur ce même ordre d'idées et s'exprime encore plus clairement. Et vraiment rien n'est moins capable de soutenir la bonne fortune et la prospérité que la nature humaine.

Pourquoi l'ange instruit Daniel des événements qui doivent arriver long-temps après.

« Je parlais encore dans ma prière lorsque je vis l'ange Gabriel, » son ange familier, « prendre son vol; et il me toucha vers l'heure du sacrifice du soir; » soit pour que la vision ne l'effrayât pas, soit pour qu'il saisît bien ce qui allait lui être dit. Et parce qu'il ne pouvait pas, à cause des autres Juifs, lui parler clairement, il le toucha fort à propos. « Et il me donna l'intelligence, et il me parla, et il me dit : Daniel, je suis venu maintenant pour te faire comprendre. Au commencement de ta prière, la parole est sortie. Et je suis venu t'annoncer que tu es un homme de désirs : médite donc la parole, et comprends la vision. » Fais bien attention à ce qui a été dit. Lorsqu'après avoir demandé une chose, il vous est répondu sur une autre, on a besoin d'une attention soutenue : « Et le retour aura lieu, et l'on bâtira la place publique et l'enceinte des murailles. » Quelques-uns croient qu'il s'agit de la muraille que bâtit Agrippa : « Et les temps s'accompliront. Et après soixante-deux semaines l'onction sera profanée; et il n'y aura pas de jugement favorable; et la cité et le sanctuaire seront ruinés par un chef. Et ils seront désolés comme au temps d'un cataclysme; et il en sera ainsi jusqu'à la fin d'une guerre qui sera semée de désastres. Et une semaine confirmera l'alliance pour plusieurs. » Quels maux terribles annoncés! « Au milieu d'une semaine, l'oblation, le sacrifice, les purifications cesseront; et l'abomination de la désolation sera sur le temple, et elle persévérera jusqu'à la fin des temps, et elle sera portée à son comble. » Il termine son discours par les prédictions les plus sombres; et, pour celles qui sont plus riantes, il les exprime en des termes obscurs; par exemple celle-ci : « Une semaine confirmera l'alliance pour plusieurs. »

Quant aux événements affligeants, il y revient sans cesse : « Et l'abomination de la désolation... » Celle dont Adrien fut l'auteur. On trouve ces faits prédits plus clairement dans Zacharie, qui énonce de même les événements heureux en faveur de ceux qui étaient restés. Peut-être compare-t-il cet état de choses aux années de la captivité d'Egypte, à laquelle ils survécurent : mais ne vous attendez plus maintenant à une chose absolument semblable. Voyez ce qui se passe : Le peuple juif ne retourne plus dans la ville sainte, comme il l'a fait autrefois. Qui donc a prédit ce retour ? Personne.

CHAPITRE X.

« En la troisième année de Cyrus, roi des Perses, la parole fut révélée à Daniel, surnommé Baltasar. Et cette parole était vraie ; et une grande puissance et l'intelligence lui fut donnée dans une vision. En ces jours-là, moi, Daniel, je pleurai trois semaines. Je ne mangeai pas de pain, la chair et le vin n'entrèrent pas dans ma bouche, et je ne répandis sur moi aucun parfum jusqu'à ce que fussent passés les jours de trois semaines. » Pourquoi pleure-t-il de nouveau ? Puisqu'il en était à la première année de Cyrus, à quoi bon des larmes ? et des larmes tous les jours, quand c'était bien assez d'un seul ? Encore une fois, il n'apprend rien du sujet pour lequel il pleure. Je crois bien qu'il pleurait pour obtenir un terme aux calamités présentes. Or, Dieu ne lui dit rien sur ce point ; il confirme seulement avec plus de clarté ce qu'il lui avait déjà dit. Daniel prie afin que le peuple juif tout entier retourne dans sa patrie. Quelque grands que fussent leurs maux, il soupirait après leur retour dans la terre de leurs pères. Eh bien, la même réponse, et plus formelle encore, lui est donnée. Remarquez, je vous prie, que les visions de Daniel ne lui sont pas accordées gratuitement ; elles sont toujours le fruit de ses jeûnes. Veut-il avoir l'explication d'un songe ? il commence par jeûner ; Gabriel doit-il lui apparaître ? encore un jeûne, et de plus le sac et la cendre ; doit-il lui apparaître une seconde fois ? ce n'est qu'après le jeûne et la prière. Voyez-le plaidant pour ainsi parler sa cause auprès du prophète.

Nouvelle vision de Daniel.

« Et le vingt-quatrième jour du premier mois, j'étais près du grand fleuve qui est le Tigre. Et je levai mes yeux et je vis : Et voilà un homme vêtu de lin de Badim, et les reins ceints d'un or d'Ophir ; et son corps était comme la pierre de Tharsis, et son visage comme l'aspect de la foudre, et ses yeux comme des éclairs ; ses bras et ses cuisses étaient comme un airain étincelant ; et sa voix, quand il parlait, ressemblait à la voix d'une multitude. Et moi Daniel je vis seul la vision ; et ceux qui étaient avec moi ne la virent pas ; et une grande frayeur se répandit sur eux, et ils s'enfuirent pleins d'effroi. Et je fus laissé seul, et je vis cette grande vision ; et il ne resta pas de force en moi ; et mon courage fut changé en faiblesse, et je n'eus plus de vigueur. Et j'entendis la voix de ses discours ; et, tandis que je l'écoutais, j'étais prosterné sur la face, et mon visage touchait la terre. Et voilà qu'une main me toucha et me dressa sur mes genoux et sur mes pieds. Et la voix me dit : Daniel, homme de désirs, saisis le discours que je te fais entendre ; reste debout, car j'ai été tout à l'heure envoyé vers toi. Et, comme il me parlait en ces termes, je me levai tremblant ; et il me dit : Ne crains pas, Daniel ; car, dès le premier jour où tu as appliqué ton cœur à comprendre et à s'affliger en présence du Seigneur, ton Dieu, tes paroles ont été entendues, et je suis venu à cause de tes discours. » Le voyez-vous se justifier en quelque sorte lui-même ? « Dès le premier jour..., j'ai été envoyé... » Pourquoi avez-vous tant tardé ? « C'est que le prince du royaume des Perses m'a résisté pendant vingt-et-un jours. » Entendez-vous ? « Il a déterminé les limites des nations conformément au nombre de ses anges. » *Deut.*, XXXII, 8. Chaque peuple a son ange qui veut l'emporter sur les autres. « Et l'intelligence lui fut donnée dans une vision. » Il ne lui suffisait pas d'entendre les paroles prononcées. Voyez-vous de quelle manière singulière sont instruits les prophètes ? — « Et la grande vertu »



de la vision... Et vraiment elle est grande, puisque des hommes faibles triomphent de cet Antiochus dont les victoires étaient si nombreuses et si éclatantes. « Et la parole est vraie..., » parce qu'elle devait rencontrer quelques incrédules. « ... Dont le surnom est Baltasar. » Il vous rappelle des circonstances antérieures, pour établir sa véracité. Il viole les prescriptions touchant la pâque. En effet, la pâque devait être célébrée le premier mois; et Daniel jeûna jusqu'au vingt-quatrième jour de ce mois. Or, ce jeûne commence le quatorzième jour et dure toute une semaine et deux jours encore, preuve que les observances légales étaient déjà abolies. Est-ce à la crainte, ô Daniel, que vous avez cédé? — Certainement non, répond-il. Remarquez le lieu où il a cette vision; c'est un lieu désert, comme pour Moïse. Les villes sont remplies de trop de bruit et de désordres : aussi le Christ est-il transfiguré sur une montagne.

Prophétie de l'archange saint Michel.

« Et voilà que Michel, un des premiers princes, est venu à mon secours, et on m'a laissé là avec le prince du roi des Perses. Et je suis venu pour t'apprendre ce qui doit arriver à ton peuple dans les derniers jours; car la vision est pour les jours éloignés. Et, tandis qu'il me parlait de la sorte, je me jetai la face contre terre, et je gardai le silence. Et quelqu'un qui avait la ressemblance d'un fils de l'homme toucha mes lèvres. Et j'ouvris la bouche, et je parlai, et je dis à celui qui était debout devant moi : Seigneur, tout mon intérieur a été bouleversé pendant la vision et il ne me reste plus de force. Et comment votre serviteur pourra-t-il, Seigneur, parler à mon Seigneur que voici? Car voilà qu'il n'est plus resté de force en moi et que je n'ai plus de souffle. Et une vision comme la vision d'un homme me toucha de nouveau et me fortifia, et me dit : Ne crains rien, homme de désirs, la paix est avec toi, prends courage et sois plein de force. Et, pendant qu'il me parlait, je repris des forces, et je dis : Que mon Seigneur daigne parler, car vous m'avez ranimé. Et il me dit : « Sais-tu pourquoi je suis venu à toi? Et je vais m'en retourner pour combattre le prince des Perses. Je m'en allais, et le prince des Grecs venait. Mais je t'annoncerai ce qui est marqué dans l'Ecriture de vérité; et il n'est personne qui me vienne en aide en toutes ces choses, sinon Michel votre prince. Et voilà un homme revêtu d'une tunique, » sacerdotale, sans doute. « Et son aspect ressemblait à la foudre, et des flammes ardentes jaillissaient de ses yeux. » Pourquoi cette apparition au milieu des éclairs? Pourquoi l'ange se montre-t-il dans cet appareil? Est-ce pour frapper le peuple de terreur? Quel avantage en pouvait-il résulter? Il voulait les déterminer à sécher leurs larmes, puisque l'avenir leur avait été si souvent annoncé sous le même jour : c'est un témoignage rendu par lui à l'importance des événements futurs; — ou bien il se proposait de convaincre le prophète. « Et une grande voix..., » pour effrayer encore. Aussi le prophète est-il saisi d'effroi; et, tandis que l'ange lui parle, il est terrifié une seconde fois, vraisemblablement parce que l'ange le voulait ainsi; car il pouvait le remplir de force puisqu'il lui avait dit précédemment : « Prends courage. » Et il demeure immobile. — Voyez-vous ce que c'est que l'apparition d'un ange? Il ne s'agit pas d'une apparition d'or ou d'airain; qui ne pourrait autrement en supporter la vue? — Mais ici de tout côté il n'y a que lumière. Ayant été envoyé vers toi, je ne t'annonce que ce qui t'intéresse, ne rends pas inutile la faveur qui t'est faite : « Tes paroles ont été entendues et je suis venu à l'occasion de tes paroles. » Que demandait-il, et quel était l'objet de sa prière? — Mais vous ne lui dites pas ce qu'il désire savoir, ni rien qui en approche. Apparemment voulait-il connaître quelque époque précise et ce qui devait arriver après.

« Et le prince du royaume des Perses m'a résisté. » Parlerait-il d'un prince régnant sur des mortels? Nullement. Il dit ailleurs : « Le prince des Grecs est venu... » Je croirais volontiers qu'il n'est ici question ni des chefs des peuples, ni des princes de la terre, mais des puissances supérieures. Les autres anges n'ayant pu lui résister, Daniel en est instruit. « Ton peuple est divisé, lui est-il dit, que désires-tu davantage? » Et voilà que Michel un des premiers princes est venu à mon

secours. « Et j'ai été laissé là avec le prince du roi des Perses. Et je suis venu t'apprendre ce qui doit arriver à ton peuple aux derniers jours ; car la vision est pour les jours éloignés. » Pourquoi Michel n'est-il pas venu avant ces vingt jours? A mon avis, il veut faire comprendre au prophète que l'on demande des choses défendues, interdites, secrètes, et que c'est là faire en quelque façon violence aux anges. Voilà pourquoi Michel n'intervient pas tout d'abord ; mais plus tard seulement, pour apprendre aux Juifs qu'ils n'étaient point dignes de retourner dans leur patrie. C'est, je le répète, une injure faite aux anges. « Et j'ai été laissé là..., » pour entraîner de gré ou de force le prince du roi des Perses. Et quel est l'ange capable d'opposer de la résistance, une fois instruit de la volonté formelle et miséricordieuse du Seigneur? C'est, je pense, une façon d'exprimer sensiblement les choses, comme dans ces passages : « Qui se chargera d'aller me réduire Achab ? » II *Paral.*, XVIII, 19. « Laisse-moi, que je les extermine. » *Exod.*, XXXII, 10. Evidemment, quand il est retenu par le prophète, Dieu n'éprouve ni empêchement ni violence. Ainsi dans le cas présent. Il dit encore ailleurs : « Laisse-moi, car l'aurore est déjà montée. » *Genes.*, XXXII, 26. « Si je n'avais pas jeté mes regards sur ta face..., » à propos de l'ange et de l'ânesse. Cela ne prouve donc pas que Dieu ait rencontré de la résistance ; cela ne prouve qu'une seule chose, qu'il est fait injure aux anges.

Telle a été l'influence de Daniel : « Je suis descendu pour t'annoncer tout ce qui doit arriver à ton peuple. » Voyez comment, le point le plus important mis de côté, l'ange semble se justifier aux yeux du prophète. Daniel est une fois encore saisi de frayeur ; l'ange le ranime et lui dit : « Je m'en vais combattre le prince des Perses. Et je m'en allais, et le prince des Grecs venait. » Il parle sans doute de l'un de ceux qui lui étaient opposés pour l'avenir et qui devaient soutenir la cause des Macédoniens : il n'était pas encore persuadé. Mais existe-t-il des luttes parmi les anges, et des combats à propos des hommes ? Oui, à cause de l'intérêt qu'ils nous portent. Et il n'avait point été encore persuadé ; comme s'il eût dit : J'en suis réduit à défendre ma cause contre lui.

CHAPITRE XI.

« Et il arriva dans la première année de Cyrus : J'étais debout plein de vigueur et de force. Et maintenant je t'annoncerai la vérité. » C'est moi, dit-il, qui les ai sauvés. — On eût pu lui dire : Pourquoi combattez-vous ? pourquoi, si vous ne devez pas triompher ? — J'avais raison, répondit-il ; je les ai en cela protégés ; « car il n'est personne qui m'assiste en cela, sinon Michel, votre prince. » *Dan.*, X, 21. Il lui parle en ces termes pour lui persuader qu'il est loin d'être son ennemi, et seulement que les choses sur lesquelles le prophète l'interroge sont défendues. Ce n'est point qu'il ait besoin de soutien. Comment? Il lui montre qu'il n'est point du nombre des princes. Après cela, il lui enseigne tout de la façon la plus précise, et il lui dit d'où viennent les défaites. Puis il lui raconte le salut et la prospérité de son peuple.

CHAPITRE XII.

Prédiction concernant la fin des temps.

« Et quand la dispersion du peuple sera accomplie, on reconnaîtra le Saint, et toutes ces choses seront consommées. Et j'entendis, et je ne compris pas, et je dis : Seigneur, qu'y aura-t-il après? Et il me dit : Va, Daniel, les paroles seront fermées jusqu'au temps de la fin. Plusieurs seront élus, purifiés et éprouvés par le feu : les pécheurs agiront contre la loi, et tous les impies ne comprendront pas ; mais les sages comprendront. Et depuis le temps où le sacrifice perpétuel aura été aboli, et qu'aura eu lieu l'abomination de la désolation, il s'écoulera mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Bienheureux celui qui attendra et arrivera jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours. Pour toi, va et repose-toi ; il reste encore quelques jours



jusqu'à la consommation, et tu te reposeras le temps marqué jusqu'à la consommation des jours. » « Pour toi, repose-toi ; » car ces choses n'arriveront que longtemps après le temps présent. Ce n'est donc pas le retour de la captivité qui est le sujet de ses gémissements, mais le sort des Juifs après ce retour.

CHAPITRE XIII.

« Et le roi Astyage fut réuni à ses pères; et le Perse Cyrus reçut le royaume. Et Daniel était un des convives du roi, et au-dessus de tous ses amis. » Daniel nous raconte ce qui regarde Bel. « Ne vois-tu pas comme il mange et comme il boit? » Quelle singulière preuve de divinité, que de beaucoup manger et de beaucoup boire? Daniel ne répondit pas : Eh quoi! est-ce là un Dieu? car le roi était aveuglé; mais il voulut démontrer surabondamment l'erreur. — Mon Dieu, à moi, c'est le Créateur du ciel et de la terre; et vous me mettez en avant un Dieu glouton et insatiable! Non, il ne saurait y avoir de Dieu de cette sorte; Dieu ne connaît ni la faim, ni la fatigue. — Mais ce n'est point par des raisonnements, c'est par la réalité qu'il veut le détromper. Le roi même détermine le châtiment. Pourquoi ce Dieu mange-t-il la nuit, et non devant tout le monde? Comment les prêtres ne sentaient-ils pas qu'ils seraient pris tôt ou tard en flagrant délit de supercherie? Lorsque Dieu conduit les événements, ne soyez étonné de rien. « Et il les fit mettre à mort... » Et qu'arriva-t-il au sujet du dragon? Eh quoi! on adorerait un monstre? Daniel le mit également à mort. Combien les monarques persans étaient simples et crédules! « Il livra Daniel... » Et pourquoi le livrer, après un triomphe aussi éclatant? « Ambacum apporta à Daniel son repas. » Admirez ce prodige. Ne pouvait-on pas lui apporter son repas d'une région autre que la Judée? C'était une attention pour le prophète : de la sorte, il n'avait pas à craindre ce qui lui était arrivé du temps de l'eunuque, et certain que les mets n'avaient rien d'impur, il n'était point exposé à souffrir la faim. Et comment reconnut-il Ambacum? A la langue qu'il parlait. Ambacum devait répandre parmi les habitants de la Judée la nouvelle de ce prodige étonnant. Et comment Daniel n'eut-il pas peur des bêtes féroces? Il mangeait, et elles restaient sans nourriture. Qu'elles ne touchassent pas à l'homme de Dieu, soit; mais pourquoi s'abstenir complétement de nourriture? On eût dit qu'elles étaient muselées et qu'un frein puissant les tenait en respect.

HOMÉLIE

SUR CES PAROLES :

LE FILS NE FAIT RIEN DE LUI-MÊME

AVANT-PROPOS

Nous sommes redevables de la découverte de cette belle homélie à Benzelius, qui la publia à Upsal en l'année 1708, d'après un manuscrit en assez mauvais état. Un manuscrit qui nous a été communiqué à Rome nous a permis de corriger les inexactitudes et les altérations qui s'y étaient glissées.

Ce fut une objection des Anoméens qui fournit le sujet de cette dissertation. Dans l'homélie qui précéda celle-ci, saint Chrysostome avait cité ce texte évangélique : « Mon Père travaille sans cesse, et je travaille de même, » et en avait conclu l'égalité du Père et du Fils, égalité que l'Evangéliste, ajoutait-il, exprime formellement dans ce passage : « C'est pourquoi on l'épiait avec plus d'acharnement, non-seulement parce qu'il avait violé le sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu son Père et se déclarait son égal. » Or, à cet argument, puisé dans saint Jean, les Anoméens opposèrent cet autre texte du même évangéliste : « Le Fils ne saurait rien faire, s'il ne voit le Père le faire préalablement. » *Joan.*, v, 19. Cette objection étant de nature à jeter le trouble et la confusion dans l'esprit du peuple, il devenait nécessaire d'en donner une réfutation. En conséquence, Flavien, après avoir dit quelques mots, céda la parole à Chrysostome, que le peuple souhaitait ardemment d'entendre : il savait à quel degré le saint docteur jouissait de la faveur des habitants d'Antioche, et avec quelle facilité, quelle force, il réfuterait les hérétiques. Quelle modestie, quelle piété, quelle candeur dans cet évêque, reconnaissant ainsi la supériorité d'un de ses inférieurs en fait d'éloquence ! Chrysostome, dont la vanité n'obscurcissait pas l'intelligence, se plaint sincèrement tout d'abord de la mission qui lui a été confiée par son évêque, véritable source de doctrine, et bien capable de mener à une heureuse fin une telle entreprise. Il réfute ensuite l'argumentation de ses adversaires avec une vigueur qui n'est égalée que par son éloquence.

Il est certain que cette homélie a été prononcée dans la grande église d'Antioche, comme l'indique le texte, et en présence de Flavien, à une époque où Chrysostome était déjà particulièrement considéré des fidèles d'Antioche. Mais l'homélie qui la précéda, nous ne la possédons pas; elle ne fait partie ni des dix que le saint docteur prononça à Antioche, ni des deux qu'il prononça à Constantinople contre les Anoméens. Les dix premières furent prononcées en 386 et 387. Ce que nous savons de celle qui nous occupe et de celle qui l'avait précédée, c'est qu'elles furent prononcées plus tard, alors que Chrysostome avait acquis, par de nombreux discours, un brillant renom d'éloquence dans la ville d'Antioche.

HOMÉLIE

Prononcée dans la grande église, après une courte allocution de l'évêque, sur ces paroles de l'Evangile : « Le Fils ne fait rien de lui-même qu'il ne le voie faire au Père. »

1. O violence ! ô tyrannie ! Mon maître, dans l'allocution qu'il vient de faire, nous permet à peine de toucher de nos lèvres son vase, qui déborde. Assurément, ce n'est pas que la doctrine lui fasse défaut, car elle jaillit de sa bouche comme d'une source intarissable; mais, je le répète encore une fois, il cède à la tyrannie de votre charité et à la bienveillance que vous ne cessez de témoigner pour notre médiocrité. Voilà pourquoi il a si promptement terminé son discours; son silence n'a eu d'autre but que d'aller au-devant de vos désirs, et il s'est déchargé sur nous du soin de vous payer toute sa dette. Puis donc qu'il a daigné nous céder la parole, et que nous vous voyons suspendus à nos lèvres, il faut nous résigner à nous préparer à la lutte ; mais vous, venez à notre aide, tendez-nous votre main, ranimez notre parole par vos prières, et, par votre attention soutenue, facilitez-nous la tâche de vous éclairer. Le Prophète ne réclame pas seulement un conseiller admirable, il veut de plus un auditeur plein de prudence. Le combat que nous allons aborder n'est point un combat ordinaire : il exige des prières ferventes, une vigilance à toute épreuve du côté des auditeurs; du côté de l'orateur, un zèle ardent, afin que sa parole, d'une orthodoxie irréprochable, jette de profondes racines dans les âmes. Je ne désire pas seulement que vous me prêtiez votre attention, mais que vous vous instruisiez; je ne veux pas seulement satisfaire votre curiosité, mais nourrir votre intelligence; enfin, je ne veux pas que vous preniez pour vous seuls ma doctrine, mais que vous la transmettiez de plus à votre prochain. Alors nous verrons s'étendre l'assemblée, l'auditoire devenir plus brillant, quand vous parviendrez à ramener vos frères au moyen des enseignements que vous aurez puisés ici.

Dans la réunion précédente, j'ai cité ce texte évangélique : « Mon Père travaille sans cesse, et je travaille de même; » *Joan.*, v, 17 ; j'en ai conclu l'égalité du Fils et du Père, vérité que l'évangéliste établit peu après en disant : « C'est pourquoi ils l'épiaient avec plus d'acharnement, non-seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu son Père, et qu'il se faisait l'égal de Dieu. » *Ibid.*, 18. Là s'est terminé mon discours. Aujourd'hui nous avons à détruire les objections que les hérétiques soulèvent contre ces points de doctrine. Quoique nous n'ayons que des amis pour témoins du combat, il nous faut user d'une rigueur de raisonnement qui rende nos conclusions certaines et inexpugnables en tout point, absolument comme si nous discutions au milieu de nos ennemis. Je vous le disais tout à l'heure, je tiens encore plus à vous éclairer qu'à vous avoir comme simples auditeurs. Ma préoccupation a toujours été de vous revêtir d'une armure spirituelle sans défaut, de façon à ce qu'aucun membre ne soit à découvert ni exposé à un coup mortel. Nos armes à nous, c'est la parole, qui à la fois défend nos amis et frappe nos ennemis; les frappe, dis-je, non pour les renverser à jamais, mais pour les remettre ensuite sur pied. Telle est la nature de ce combat : le trophée que l'on y érige a pour but le salut de ceux que l'on attaque. Afin d'en arriver à cette fin, prêtez-moi bien toute votre attention, repoussez toute pensée profane, réveillez votre intelligence et fixez sur moi un œil scrutateur. Que le riche ne s'abandonne pas à la nonchalance, que le pauvre ne se laisse pas accabler par les soucis de son indigence : que chacun, oubliant l'inégalité des conditions de la vie, soit pour nous un auditeur plein de zèle. Du reste, le sujet qui s'offre à nous aujourd'hui n'est pas un sujet vulgaire. Voilà pourquoi je vous renouvelle souvent ces avis, sachant sur quel abîme nous voguons. Et, quand je parle d'abîme, n'en soyez pas effrayés : sous la conduite de l'Esprit, on n'a point à craindre d'être englouti ; vous avancerez avec une facilité extrême, pourvu que vous ayez soin de suivre la voie que je vous marquerai. Ne vous livrez donc ni à la frayeur,



ni au trouble. Les questions à traiter aujourd'hui jettent tout d'abord l'inquiétude et l'embarras dans l'esprit de l'auditeur superficiel; mais qu'il attende la fin et la solution qu'il recevra le pénétrera d'un calme profond et le conduira dans un port à l'abri des orages. Encore une fois, pour en arriver là, point de trouble ni de crainte; ne cessez de suivre sans défaillance la voie que vous indiquera la parole doctrinale. Quelles sont donc les difficultés qu'on nous oppose? « Le Fils ne peut rien faire qu'il ne le voie faire au Père. » *Joan.*, v, 19. Il est vrai que l'Ecriture s'exprime en ces termes. Mais pourquoi nous allègue-t-on ce passage? On l'allègue dans un sens autre que celui de l'Ecriture elle-même : car que prétendent-ils en conclure? — Voyez-vous, nous dit-on, comment le Fils détruit cette ombre d'égalité dont vous parlez? — Et l'on poursuit : C'est parce que les Juifs soupçonnaient le Fils de se faire l'égal du Père, qu'il leur affirme le contraire par ces paroles : « Le Fils ne saurait rien faire qu'il ne le voie faire au Père. »

2. N'avais-je pas raison de dire que ce langage était de nature à vous jeter dans des perplexités, et à troubler tout d'abord l'auditeur? Mais attendez un peu, et vous verrez nos adversaires percés par leurs propres traits. En premier lieu, tels n'étaient pas les soupçons des Juifs : nous avons établi ce point de la façon la plus claire dans notre précédente conférence; nous y renverrons l'auditeur, pour ne pas revenir sur des choses déjà dites, et nous nous efforcerons de réfuter l'objection présente et de montrer que le Sauveur, en s'exprimant de la sorte, voulait, non pas enlever aux Juifs leur opinion, mais les y confirmer de la manière la plus formelle, et nous donner une preuve sans réplique des rapports étroits et de l'harmonie parfaite qui existent entre le Père et lui. Tel est l'espoir que je fonde sur ce texte que j'y vois une démonstration écrasante des liens naturels qui unissent le Père au Fils et de leur unité surnaturelle. Ne vous laissez pas déconcerter par les sophismes des hérétiques. Des peintures murales représentant des glaives, des lances, des javelots, n'effraieraient pas des soldats au regard fixe et farouche; et cela, parce qu'il n'y aurait que des ombres et des images et non des armes véritables. Tels sont les raisonnements des hérétiques : pour les réduire à leur valeur, suivons de près le texte objecté, tournons sans cesse autour, et commençons en attendant par leur demander de quelle manière ils l'expliquent. Il ne suffit pas d'une simple lecture; si une lecture suffisait, Philippe n'aurait pas demandé à l'eunuque : « Comprenez-vous ce que vous lisez? » *Act.*, VIII, 30. Par où l'on voit que l'eunuque, malgré la lecture qu'il faisait, ne comprenait rien aux saints Livres. Aussi répondait-il : « De qui donc parle le prophète, de lui-même ou d'un autre? » *Ibid.*, 34. S'il suffisait d'une simple lecture, comment se fait-il que les Juifs qui lisent l'Ancien Testament et qui y voient ce qui concerne la naissance du Christ, ses prodiges, ses miracles, le temps et le lieu de sa naissance, sa croix, sa sépulture, sa résurrection, son ascension, le trône qu'il occupe à la droite du Père, la descente du Saint-Esprit, la dispersion des Apôtres, la répudiation de la synagogue et la noblesse de l'Eglise, n'ont pas encore cru aujourd'hui? La lecture ne suffit donc pas sans l'intelligence. De même que quiconque prendrait des aliments sans les digérer ne vivrait pas, de même quiconque lira sans avoir l'intelligence du texte parcouru, ne sera pas en possession de la vérité. Ne vous contentez donc pas de m'opposer ce passage évangélique; veuillez de plus m'en expliquer le sens.

Réponse de saint Jean Chrysostome aux objections des hérétiques.

Si je leur fais cette question, c'est pour réfuter leur explication insoutenable avant que de poser les bases solides de la vérité. Ainsi en agissent les architectes, ils ne bâtissent les fondements qu'après avoir jeté au loin tout ce qui en compromettrait la solidité, afin que l'édifice se construise en toute sécurité. Suivons, nous aussi, leur exemple. Dites-nous donc, le Fils ne peut-il absolument rien faire de lui-même? car il ne dit pas qu'il peut faire les hommes, non les anges; qu'il peut faire les anges, mais non les archanges; il dit qu'il ne peut « rien faire. » Cette parole exprime-t-elle une absolue impuissance? Certainement, puisque, d'après



votre opinion, il est assujetti à une contrainte et à une force supérieure; puisqu'il ne fait de lui-même absolument rien, s'il ne le voit faire au Père. Or, cette doctrine établie, voilà autant de choses indignes de cette substance immortelle, ineffable et incompréhensible. Et que parlé-je du Christ? De moi-même, tout faible et tout misérable que je suis, de moi, tiré de la terre, on ne saurait dire que je ne puis de moi-même absolument rien ; on ne saurait le dire non plus, ni de vous, ni de quelque homme que ce soit. Si cela était, vainement nous parlerait-on de supplice, d'enfer, de châtiments ; vainement nous parlerait-on de couronnes, de rétributions, de récompenses. Nous n'aurions pas plus à craindre les uns, si nous péchions, qu'à espérer les autres, si nous faisions le bien, supposé que nous ne fassions rien de nous-mêmes; et cela, parce que la récompense est promise, non pas à l'œuvre, mais à la volonté. Ainsi, par exemple, qu'un homme fasse spontanément le bien, il reçoit un éloge et une récompense, non pas précisément parce qu'il a fait telle chose, mais parce qu'il l'a faite de sa pleine et libre volonté.

Et ce qui prouve cette vérité, ce sont les paroles suivantes : « Il y a des eunuques, disait le Sauveur, qui sont redevables de leur état aux hommes; et il y a des eunuques qui se sont rendus volontairement tels à cause du royaume des cieux. » *Matth.*, XIX, 12. Il désigne sous le nom d'eunuques, non ceux qui ont subi la mutilation, mais ceux qui ont retranché de leur cœur les mauvaises pensées, les mauvais désirs, sinon par le fer, du moins par la raison, la philosophie et l'assistance divine. Voici deux espèces d'eunuques : les uns mutilés par les hommes, les autres séparés par la piété de toutes mauvaises pensées. Cependant, malgré la différence qui existe entre eux à ce point de vue, les uns et les autres pratiquent la continence : ils la pratiquent, dis-je également en fait, mais non eu égard aux sentiments. En effet, l'eunuque involontaire n'est pas réduit en fait à une moindre impuissance que le moine, eunuque volontaire. Mais si le fait est le même, il n'en est pas ainsi de la fin qu'on se propose. C'est pourquoi le Sauveur, parlant des eunuques rendus tels par les hommes, ne leur assigne aucune récompense, attendu que c'est la nature et non la vertu qui les rend continents ; au lieu que, parlant des seconds, il leur donne pour récompense le royaume des cieux, en ajoutant ces mots : « A cause du royaume céleste. » Or, pourtant ni l'un ni l'autre n'a de rapport avec une femme; mais en cela l'un obéit à la nécessité, tandis que l'autre n'obéit qu'à sa volonté libre et entière. Et bien, je vous le demande, les hommes auront-ils par eux-mêmes le pouvoir de faire, de dire une infinité de choses, de raisonner et de parler ; et le Dieu des anges sera-t-il de lui-même dans l'impuissance de faire quoi que ce soit? Et qui supporterait un pareil langage? N'entendez-vous pas Paul s'écrier : « Dans une grande maison, il n'y a pas que des vases d'or et d'argent, il y a encore des vases de bois et d'argile, des vases d'honneur et des vases d'ignominie. Celui qui se conservera pur et s'abstiendra de toute turpitude sera un vase d'honneur sanctifié pour le Seigneur. » II *Tim.*, II, 20-21.

3. Voyez-vous les hommes s'amender par eux-mêmes? Car tel est le sens de ces mots : « Si quelqu'un se conserve pur... » De quoi donc est-il question? Si je n'avais affaire qu'à des amis, je conclurais sur-le-champ; mais comme nous avons à compter avec des adversaires et des ennemis, il est indispensable de réfuter leurs arguments. Revenons donc sur le texte allégué, afin d'en éclaircir parfaitement le sens. Qu'il nous soit possible de faire et de dire quelque chose de nous-mêmes, c'est un point suffisamment établi : s'il n'en était pas ainsi, aucune couronne ne nous récompenserait de nos bonnes actions. Posons à l'hérétique une autre question : Que faut-il entendre par ces paroles : « S'il ne voit le Père faire une chose, il ne saurait rien faire de lui-même? » De ces paroles, je ne dis pas de leur explication, de ces paroles, ou plutôt du sens que les hérétiques leur attribuent faussement, on en vient à conclure une double création. Et comment? Puisque « il ne saurait rien faire s'il ne le voit faire au Père, » il s'ensuit évidemment qu'il

faut admettre en premier lieu des œuvres du Père, lesquelles sont parfaites, en second lieu des œuvres du Fils, qui les a produites en prenant celles du Père pour modèle. En effet, il ne fait rien qu'il n'ait vu déjà fait par le Père. Pour qu'il voie des œuvres, il faut nécessairement que les œuvres existent. Et maintenant, je vous le demande, nous voyons un soleil; pourriez-vous m'en montrer deux, afin que je puisse attribuer l'un au Père et l'autre au Fils? Avez-vous à me montrer deux lunes, deux terres, deux océans, et ainsi du reste? Impossible à vous de répondre; car il n'y a qu'un soleil. Comment expliquez-vous qu'il ne fait rien, s'il ne le voit auparavant faire au Père? Après cela de qui le soleil sera-t-il l'œuvre? — Du Père? Alors où est le soleil du Fils? — Du Fils? Alors où est le soleil du Père, qui a servi au Fils de modèle? Et comment expliquerez-vous cette parole: « Toutes les choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui? » *Joan.*, I, 3. Si toutes les choses ont été faites par lui, à quel moment s'est opérée cette séparation? Voyez-vous la suite du raisonnement, dans quel embarras ces hérétiques se jettent, et de quelle manière le mensonge se trahit lui-même?

J'ai cité leur explication, et vous la voyez elle-même se détruire. Je leur demanderais encore volontiers : Qui donc s'est revêtu de notre chair et s'est enfermé dans le sein d'une vierge? Est-ce le Père, est-ce le Fils? dites-le moi. N'est-il point évident que c'est le Fils unique de Dieu? Paul ne dit-il pas: « Ayez en vous-mêmes les sentiments du Christ Jésus qui, étant Dieu par nature, n'a point estimé un larcin de se regarder comme l'égal de Dieu, et qui s'est anéanti prenant la forme d'un esclave. » *Philipp.*, II, 5-7. « Dieu a envoyé son Fils unique, né de la femme, né sous la loi. » *Galat.*, IV, 4. L'Ecriture entière, l'Ancien comme le Nouveau Testament sont remplis de pareils témoignages: les choses elles-mêmes crient que le Fils unique, et non le Père, s'est incarné. Est-ce donc parce qu'il a vu le Père s'incarner, que le Fils s'est incarné aussi? Car il ne se serait pas fait chair, s'il n'eût vu le Père se faire chair, puisque « il ne saurait rien faire de lui-même s'il ne le voit faire au Père. » Or, quand pourrais-je voir que le Père a fait une telle chose? impossible à vous de le dire.

Tableau du monde avant l'incarnation du Sauveur.

Et ne regardez pas ce point comme s'il n'avait aucune importance. Le principe de notre salut, c'est l'incarnation du Fils unique, son infini abaissement. Avant qu'il se fît homme, le mal régnait partout en tyran, la nuit la plus épaisse couvrait l'univers, partout des autels et des temples dédiés aux idoles, partout l'odeur de la graisse, la fumée des victimes, des torrents de sang versés, non-seulement le sang des bœufs et des brebis, mais celui des hommes eux-mêmes. Car « ils sacrifièrent leurs fils et leurs filles aux démons; » *Psalm.* CV, 37; ces Juifs qui avaient des prophètes, une loi qui jouissaient des manifestations divines, et qui avaient vécu au milieu d'incessants prodiges. Les Juifs étant dans un tel état, songez au spectacle que devaient offrir les autres contrées de la terre : là les démons soufflaient en liberté leurs fureurs, le vice dominait, les passions imposaient leur empire; là on se prosternait devant le bois, on adorait des pierres, des forêts, des montagnes, des collines, des arbres, des lacs, des fontaines, des fleuves. Mais à quoi bon parler de tous ces excès? Les extrémités auxquelles se portaient les Juifs nous permettront suffisamment de comprendre ce qui se passait ailleurs. « Semblables à des étalons furieux, ils hennissaient tous après la femme de leur voisin. » *Jerem.*, V, 8. « Le bœuf connaît son maître, l'âne son étable, et Israël ne me connaît pas. » *Isa.*, I, 3. « Ce sont des chiens muets, incapables d'aboyer. » *Ibid.*, LVI, 10. « Tu t'es fait un front de prostituée; tu agissais aux yeux de tous sans pudeur. » *Jerem.*, III, 3. « Il n'est personne qui ait l'intelligence et qui cherche Dieu; tous se sont éloignés, tous sont devenus des êtres inutiles. » *Psalm.* XIII, 2-3. « Vainement l'orfèvre façonne l'argent; leurs iniquités sont loin d'être consumées. » *Jerem.*, VI, 29. « Le blasphème, le mensonge, le vol, le meurtre, l'adultère, ont inondé la terre, le sang s'est mêlé au sang. » *Ose.*, IV, 2. « L'Ethiopien peut-il changer sa peau, et le léopard les couleurs variées de son pelage? Ce peuple pourra-t-il



pratiquer la justice après avoir appris le mal ? » *Jerem.* XIII, 23. « Malheur à moi, ô mon âme, s'écrie un autre prophète ; car la piété s'est enfuie de la terre, et il n'y a plus personne parmi les hommes qui fasse le bien ; tous jugent dans le sang. » *Mich.*, VII, 2. « J'ai pris en haine vos solennités, dit le Seigneur, je n'en veux pas, et je n'agréerai pas les victimes que vous m'offrez dans vos assemblées. » *Amos*, V, 21. Elie disait : « Ils ont renversé vos autels, massacré vos prophètes, il ne reste plus que moi, et ils en veulent à ma vie. » III *Reg.*, XIX, 10. « J'ai abandonné ma maison, s'écrie encore le Seigneur, j'ai renoncé à mon héritage, j'ai livré mon bien-aimé aux mains de ses ennemis. » *Jerem.*, XII, 7. « Ils ont immolé leurs fils et leurs filles aux démons, disait David ; ils ont répandu le sang innocent, le sang de leurs filles et de leurs fils. » *Psalm.* CVI, 37-38.

4. Voyez-vous à quels excès se porte la tyrannie du mal ? Les Juifs ne sont plus que des chevaux et des chiens ; ils deviennent plus stupides que les ânes, plus abrutis que les bœufs, et leur fureur est telle qu'ils foulent aux pieds les lois de la nature. Mais, après l'apparition du Christ, que dit l'Ecriture ? « Notre Père qui êtes dans les cieux. » *Matth.*, VI, 9. Auparavant elle disait : « Va trouver la fourmi, paresseux. » *Prov.*, VI, 6. Maintenant nous voilà honorés de l'adoption divine, inscrits dans le ciel, admis parmi les chœurs des anges, participant à leurs concerts, et les émules des puissances incorporelles. Les hauts lieux ont disparu, les temples ont été renversés. On ne voit plus dans la pierre que la pierre, dans le bois que le bois, dans les arbres que des arbres, dans les fontaines que des fontaines. Le soleil de justice ayant paru, il a montré dans leur véritable nature les choses que cachaient auparavant la nuit de l'erreur et les ténèbres profondes de l'ignorance qui obscurcissaient les regards de l'humanité trompée. Mais, depuis que les rayons de ce soleil divin ont dissipé la nuée ténébreuse de l'erreur, la lumière et le jour règnent en tout lieu, partout brillent les splendeurs éblouissantes du midi. Les Perses, qui autrefois épousaient leurs mères, pratiquent maintenant la virginité. Les peuples qui méconnaissaient et immolaient leurs propres enfants sont devenus les plus doux et les plus humains de tous. Les loups ont revêtu la douceur des brebis ; non-seulement les loups, mais des hommes plus féroces encore ; car le loup n'est point insensible à la voix de la nature : il reconnaît ses petits, tandis que les hommes poussaient la barbarie bien au delà. Oui, depuis l'incarnation du Fils unique et l'accomplissement de son œuvre, les hommes se dépouillant de cette férocité, ont recouvré leur noblesse native, et ils sont même montés jusqu'à la vertu des anges. Avant le Christ, les villes respiraient l'impiété : aujourd'hui le désert lui-même pratique la sagesse ; les cellules des moines couvrent les montagnes et les bois, les cellules de ces hommes qui renoncent à la vie de la terre pour vivre à la façon des anges. Mais à quoi bon l'apparat du discours, quand les choses elles-mêmes crient et montrent dans une lumière plus claire que celle du soleil, les biens qui, depuis l'enfantement admirable et spirituel de la Vierge, depuis l'incarnation et la rédemption, se sont déversés sur la terre entière ?

Pourtant cette œuvre si grande et si sublime, le Christ l'a faite de lui-même ; et Paul le dit en des termes assez éclatants : « Etant Dieu par nature, il n'a pas estimé un larcin de se croire l'égal de Dieu, et il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'un esclave. » *Philipp.*, II, 6-7. L'entends-tu, hérétique ? « Il s'est anéanti lui-même. » L'Apôtre dit encore ailleurs : « Le Christ nous a aimés, et il s'est livré lui-même pour nous comme une oblation et une hostie d'une odeur agréable à Dieu. » *Ephes.*, V, 2. C'est aussi de lui-même qu'il a été crucifié et égorgé ; en effet, il disait : « J'ai le pouvoir de donner mon âme, et j'ai le pouvoir de la reprendre. Personne ne me la ravira ; c'est moi qui la donne de moi-même. » *Joan.*, X, 18. Qu'avez-vous à dire ici, ô hérétique, vous qui torturez ce mot de l'Evangile : « Le Fils ne peut rien de lui-même ? » L'entendez-vous disant maintenant : « C'est moi qui la donne de moi-même, et qui la reprends également de moi-même. » Et ce n'est point là un mot de peu d'importance, il est au

contraire de l'importance la plus haute. Il est dit du Père aussi qu'il a pouvoir sur la vie et sur la mort. Voyez-vous dans quels filets vous vous êtes jeté? Que répondrez-vous à ces paroles : « C'est moi qui la donne de moi-même et qui de moi-même la reprends? » Pour quel motif avez-vous donc prétendu qu'il ne faisait rien de lui-même? — Si je n'avais affaire qu'aux seuls hérétiques, comme je vous l'ai déjà dit, je les laisserais dans ces liens et dans ces embarras, et je me retirerais estimant ma victoire assez belle, et mon trophée assez glorieux, et les preuves de leur folie assez convaincantes. Mais, comme mon dessein n'est pas seulement de fermer la bouche à nos ennemis, comme je dois encore éclairer et instruire les nôtres, je ne terminerai pas ici mon discours, je tâcherai d'aller plus loin et de vous indiquer une autre œuvre propre à faire ressortir encore davantage les contradictions effrontées de nos adversaires. Et cette œuvre, quelle est-elle? « Le Père ne juge personne; c'est le Fils qui juge toutes les créatures. » *Joan.*, v, 22.

5. Je demande donc à l'hérétique : si le Père ne juge personne, et si le Fils exerce les jugements, comment en est-il ainsi? S'il ne peut rien faire de lui-même, à moins de le voir faire au Père, supposé que le Père ne juge point et que tous les jugements soient entre les mains du Fils, comment ce dernier fait-il ce qu'il n'a pas vu faire? Ne passez pas légèrement sur cet argument; car il est de la plus grande valeur. Songez-y bien, quelle puissance que de faire comparaître à sa barre au jour de la justice tous les hommes qui ont existé depuis Adam jusqu'à la fin des siècles, les Juifs, les Gentils, les hérétiques, tous ceux qui se sont écartés de la foi orthodoxe; de mettre à découvert toutes les paroles et les machinations secrètes, les fraudes, les embûches, les desseins cachés, et là, sans produire ni témoignages, ni preuves, ni documents, ni peintures, ni rien de semblable, de les convaincre par sa propre autorité! Et cette œuvre si étonnante, le Sauveur l'accomplira sans l'avoir vu faire au Père et sans imiter son exemple, puisque le Père « ne juge personne! »

Voyez-le encore ailleurs agissant avec pleine puissance, qu'il s'agisse de miracles à opérer, de loi à promulguer ou de toute autre chose. Etant monté sur la montagne, il va donner un Testament Nouveau, et il s'exprime en ces termes : « Vous savez qu'il a été dit à vos pères : Vous ne tuerez pas; quiconque tuera passera par un jugement, et celui qui dira *Fatue*, sera condamné au feu de l'enfer. Et moi je vous dis : Quiconque s'emportera sans raison contre son frère, sera condamné par le jugement. Vous savez qu'il a été dit à vos pères : Œil pour œil, dent pour dent. Et aussi je vous dis de ne pas opposer de résistance au méchant, et, si l'on vous frappe sur la joue droite, de présenter encore la gauche.» *Matth.*, v, 21, 22, 38, 39. Qu'est-ce donc? Celui qui ne fait rien de lui-même modifie les lois du Père, et leur substitue des lois plus parfaites! Quand je dis, *modifie*, ne voyez en cela rien de blasphématoire, et n'en inférez pas un abaissement du Père. Si la loi modifiée est imparfaite, la faute n'en est pas à Dieu, mais à ceux auxquels la loi était destinée. Du reste, l'Ancien Testament appartient au Fils, de même que le Nouveau appartient au Père. Comment, s'il vous plaît, ne fait-il rien de lui-même, Celui qui se présente avec une autorité telle qu'il complète la loi ancienne? Que les hérétiques sont faibles dans leurs opinions! Les Juifs étaient frappés d'entendre le Sauveur parler « comme ayant autorité pour le faire, et non comme les Scribes et les Pharisiens : » *Matth.*, VII, 28: les Juifs rendent témoignage à sa puissance, et les hérétiques soutiennent qu'il ne peut rien de lui-même. Et les Juifs ne parlent pas du Sauveur « comme devant être revêtu de l'autorité; » mais « comme ayant autorité; » car elle ne lui fut pas donnée plus tard, et il la possédait pleine, parfaite et sans besoin d'aucun complément. C'est pourquoi, interrogé sur sa royauté, il répondait : « Je suis né pour cela. » *Joan.*, XVIII, 37. Quand on lui présente un paralytique, il lui remet ses péchés, puis il ajoute : « Afin que vous sachiez bien que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre, — il lui dit : Prends ton grabat, et va-t'en dans ta maison. » *Matth.*, IX, 6. « La foule disait donc : Il fait tout comme ayant autorité.

Puissance du Sauveur.



Le Sauveur dit : Le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre. — « J'ai, poursuit-il, le pouvoir de donner mon âme, et le pouvoir de la reprendre. » *Joan.*, x, 18. Il promulgue des lois avec autorité, il efface les péchés avec autorité, il exerce un plein pouvoir sur la vie et la mort, et vous osez dire qu'il ne fait rien de lui-même! Quel point plus victorieusement établi que celui-là!

Ne pas pouvoir en Dieu est une marque de puissance.

6. Maintenant, si vous le voulez bien, puisque nous voilà débarrassés des hérétiques, donnons à la question sa solution complète. Et d'abord, sachez bien que ces mots : « il ne peut pas, » appliqués à Dieu, sont une preuve non de faiblesse, mais de puissance. Quelque étrange que nous paraisse cette assertion, nous vous en donnerons une preuve irréfragable. Si je dis que Dieu ne peut pas pécher, loin de signaler en lui une faiblesse, je donne de sa puissance la plus haute idée. Si je dis que Dieu ne peut pas mentir, je démontre une fois de plus la même chose. De là ces paroles de Paul : « Si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui; si nous ne croyons pas en lui, il n'en restera pas moins fidèle; car il ne saurait se renier lui-même. » II *Tim.*, II, 12-13. Voyez-vous ces mots : « Il ne saurait, » prouver la puissance même du Seigneur? Et que parlé-je de Dieu? les choses sensibles me fourniront des preuves de ce que j'avance. Je dirai que le diamant ne peut pas être rompu; est-ce un défaut que je signale, ou une qualité? Si donc on vous dit que Dieu ne peut pas pécher, qu'il ne peut pas mentir, qu'il ne peut pas se renier lui-même, ne concluez pas de là sa faiblesse, mais sa toute-puissance, et l'incompatibilité qui existe entre toute imperfection et sa substance infinie. C'est dire que sa nature est inaltérable et parfaite. Ce point éclairci, revenons au sujet proposé. « Le Fils ne peut rien faire de lui-même. » Que signifie ce mot, « de lui-même? » Rendons-nous-en bien compte, et vous comprendrez les rapports étroits qui unissent le Fils et le Père, l'indivisibilité de la substance divine, l'identité de la substance du Père et de celle du Fils. Quel est donc le sens de ces mots : « Le Fils ne peut de lui-même... ? » Ils signifient que le Fils ne peut rien faire en dehors du Père, qu'il ne peut accomplir aucune œuvre séparément du Père, qu'il ne peut rien faire qui soit étranger au Père, ni faire une chose que le Père ne ferait pas; car ce que l'un fait, l'autre le fait. Ces expressions donc : « Il ne peut rien faire de lui-même..., » n'enlèvent au Fils ni sa puissance, ni sa liberté; elles établissent plutôt son autorité, elles démontrent la concorde, elles témoignent de l'harmonie, des rapports étroits qui existent entre le Fils et le Père, et de leur parfaite unité.

Comme le Sauveur violait le sabbat, les Juifs lui reprochaient cette prévarication en disant : Dieu a ordonné telle chose, et vous faites le contraire; et lui de confondre leur impudence de cette manière : Je n'ai rien fait de contraire à ce qu'a fait mon Père; car il n'y a ni opposition entre lui et moi, ni inimitié. Si telles ne furent pas ses expressions, s'il usa d'un langage plus grossier et plus terrestre, souvenez-vous qu'il s'adressait aux Juifs, qui voyaient en lui un ennemi du Seigneur. C'est pourquoi, afin de chasser tout soupçon de ce genre, il se hâte d'ajouter : « Les œuvres que le Père fait, le Fils les fait comme lui. » *Joan.*, v, 19. Or, si le Fils ne fait rien de lui-même, comment fait-il les mêmes œuvres que le Père? Il n'y a rien de bien étonnant à faire ces œuvres : les apôtres les faisaient, puisqu'ils ressuscitaient les morts, guérissaient les lépreux; mais ils ne les faisaient pas comme lui. Et de quelle manière les opéraient-ils? « Pourquoi faites-vous attention à nous, comme si nous avions par notre propre puissance et notre propre vertu rendu la santé à ce paralytique? » *Act.*, III, 12. Et de quelle manière Jésus agissait-il? « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre, *Marc.*, II, 10, *Luc.*, v, 24, de même que le Père ressuscite les morts et vivifie, ainsi le Fils vivifie ceux qu'il veut vivifier. » *Joan.*, v, 21. A la rigueur, il lui eût suffi de dire : « De même le Fils...; » mais, pour fermer la bouche à ses ennemis, il ajoute : « Il vivifie ceux qu'il veut vivifier; » à savoir, de sa pleine puissance. Pour la même raison, après ces mots : « Les œuvres que fait le Père, » il ne dit pas : Le Fils en fait de semblables, mais bien :

« Ces mêmes œuvres, le Fils lui aussi les fait. » — En effet, « toutes les choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.» *Joan.*, I, 3. Voyez-vous avec quelle précision il s'énonce, afin d'établir l'union et l'harmonie étroite qui règne entre son Père et lui : il ne parle pas d'œuvres semblables, mais des mêmes œuvres. C'est pour se mettre à notre portée dans le texte qui nous occupe qu'il emploie sagement les expressions citées. Il ne dit pas : Le Fils ne fait rien.., s'il ne l'a auparavant appris de son Père ; — de crainte que vous ne voyiez en lui le disciple du Père. Il ne dit pas non plus :... s'il n'en a reçu l'ordre ; — de crainte que vous ne le rangiez parmi les serviteurs, mais : « ... s'il ne le voit faire au Père. » Or, cette phrase ainsi terminée, indique une parfaite union entre le Fils et le Père. Si le Fils peut voir le Père agir et savoir de quelle manière il agit, c'est une preuve qu'il possède avec lui une même substance. Plusieurs fois déjà nous vous avons démontré qu'il est impossible de voir parfaitement une substance, de la connaître clairement, si on ne possède pas la même nature. Ainsi, un homme dont la vertu était bien remarquable, Daniel, ne put voir à découvert la substance de l'ange qui lui était apparu. C'est pourquoi le privilége de la nature du Sauveur est ainsi quelque part signalé : « Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique de Dieu qui est dans le sein du Père nous l'a révélé. » *Joan.*, I, 18. Il est dit dans un autre endroit : « Ce n'est pas que quelqu'un ait vu le Père ; celui-là seul qui vient de Dieu a vu le Père. » *Ibid.*, VI, 46. Sans doute bien d'autres l'ont vu, les prophètes, les patriarches, les anges, les justes ; mais il s'agit ici d'une connaissance parfaite. Ne disons pas non plus que le Fils regarde d'abord, et puis qu'il agit ; comment expliquer dans ce cas le texte sacré : « Tout a été fait par lui, et rien n'a été fait sans lui ; » *Joan.*, I, 3 ; et cet autre : « Les œuvres que le Père fait, le Fils les fait comme lui. » *Joan.*, V, 19. Car, s'il les fait comme lui, de quelle manière pourrait-il les regarder d'abord et puis les faire ? On serait amené par un raisonnement pareil à conclure que le Père, lui aussi, n'agit qu'après avoir considéré un modèle distinct de lui, ce qui serait le comble de la démence et de la stupidité.

7. Mais, pour ne pas être entraînés trop loin dans notre discours par la réfutation de ces absurdités, ajoutons seulement : Comme le Sauveur avait affaire aux Juifs, qui voyaient en lui un ennemi de Dieu et de leur législateur, ce qu'ils déduisaient de ses actes, il dut prendre un genre de langage simple et vulgaire, laissant à la prudence du lecteur le soin d'entendre sa parole en un sens digne de Dieu, et reprenant ceux qui l'entendraient en un sens trop grossier ; de là ces paroles : « Les œuvres que fait le Père, le Fils les fait comme lui. » Ce n'est pas qu'il attende pour agir d'avoir vu le Père à l'œuvre, car il n'a pas besoin d'être dirigé ; il voit à découvert sa substance, et il la connaît parfaitement. « De même que mon Père me connaît, je connais mon Père ; » *Joan.*, X, 15 ; et il procède à la production de ses œuvres avec la puissance qui lui appartient, avec l'intelligence et la sagesse dont il est rempli, sans qu'il ait besoin ni de rien voir, ni de rien apprendre. Comment en aurait-il besoin, lui, la parfaite image de son Père, lui qui fait tout ce que fait le Père, et avec la même puissance ? Effectivement, il a dit au sujet de cette puissance : « Moi et mon Père ne sommes qu'un. » *Joan.*, X, 30. Instruits sur ces divers points, et pénétrés de ce que nous venons d'entendre, fuyons les assemblées des hérétiques, conservons fidèlement la foi droite, mettons notre vie et nos mœurs en conformité parfaite avec nos croyances, afin d'arriver à la possession des biens à venir, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel gloire et puissance, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR MELCHISÉDECH

AVANT-PROPOS

Nous sommes encore redevables à Benzélius de l'homélie suivante, qu'il découvrit dans quelques manuscrits d'Angleterre, et qu'il publia à Upsal. En bien des parties cette homélie rappelle l'homélie précédente. Quoiqu'elle ait pour sujet Melchisédech, ainsi que l'indique le titre, elle est en grande partie consacrée à combattre les Anoméens. Le saint docteur y combat encore les Melchisédécites, dont les uns soutenaient l'infériorité du Fils à l'égard même de Melchisédech, et dont les autres voyaient en lui l'Esprit saint.

Quant au temps où cette homélie aurait été prononcée, nous n'en pouvons rien dire absolument. Impossible également de dire si elle l'a été à Constantinople ou à Antioche : j'inclinerais à opter pour cette dernière ville, parce que les erreurs des Anoméens y furent beaucoup plus ardemment combattues.

HOMÉLIE.

1. Je voudrais vous faire asseoir aujourd'hui à la table de l'Apôtre : je me proposerais de déployer les voiles de mon discours sur l'océan des paroles de Paul. Que faire cependant? Je crains qu'une fois que nous serons sortis du port et lancés au milieu des pensées de l'Apôtre, un éblouissement ne s'empare de nous, comme il arrive aux navigateurs inexpérimentés. Lorsque, laissant la terre derrière soi, on n'aperçoit autour du navire que les flots, autour de soi que le ciel et l'eau, on se sent pris de vertige, et l'on s'imagine voir tournoyer ensemble le vaisseau et la mer. Mais ce n'est pas la mer elle-même, c'est l'inexpérience des nautonniers qui cause ces vertiges. On voit des matelots se dépouiller de leurs vêtements et se précipiter dans les flots, sans rien éprouver de pareil; et dans la mer, on les voit y jouir d'une plus grande sécurité que les habitants de la terre ferme; quoique l'eau salée baigne leur bouche, leurs yeux et leur corps tout entier, ils n'en sont aucunement incommodés. Vous avez vu le danger de l'inexpérience. L'expérience inspire du dédain pour les choses vraiment redoutables, l'inexpérience fait redouter et appréhender les choses les plus inoffensives. On verra des hommes assis sur le pont d'un navire pris de vertige au seul aspect de la mer; on en verra d'autres calmes et sereins au milieu des flots. Quelque chose de semblable arrive pour l'âme. Elle aussi est souvent envahie par les flots des passions, flots plus terribles que ceux de la mer, lesquels, pareils à la tempête, s'efforcent de faire sombrer notre cœur, tandis que le souffle des convoitises criminelles le bouleverse de fond en comble. L'homme négligent et inexpérimenté ne sent pas sitôt se lever l'ouragan de la colère, qu'il se trouble et perd toute présence d'esprit. Mais



l'homme expérimenté et sérieux brave l'effort de la tourmente : tel que le pilote assis au gouvernail, il tient son âme élevée au-dessus de toutes ces agitations, et il ne cesse ses efforts qu'après avoir ramené son esquif dans le port d'une philosophie sereine.

Ce qui arrive aux navigateurs, ce qui arrive à notre âme, doit arriver sans doute aussi dans l'interprétation de l'Ecriture. Là aussi on doit se troubler, perdre le sens, lorsqu'on s'aventure sur cet océan; non qu'il soit redoutable, mais parce que nous sommes des navigateurs sans expérience. Qu'un discours facile à comprendre par lui-même puisse être difficile à saisir à cause de l'inexpérience des auditeurs, Paul nous en fournira lui-même une preuve. Après avoir dit que le Christ avait été grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech et avoir recherché quel était ce Melchisédech, l'Apôtre ajoute : « Nous aurions à son sujet un discours bien long à vous tenir et bien difficile à expliquer. » *Hebr.*, v, 11. Que dites-vous, ô Paul, comment ces choses seraient-elles difficiles à expliquer pour vous qui possédez la sagesse de l'Esprit, pour vous qui avez entendu des paroles ineffables, pour vous qui avez été ravi jusqu'au troisième ciel? Si elles sont pour vous d'une explication difficile, qui donc sera capable de les saisir? — Sans doute, répond-il, j'éprouve à les expliquer de la difficulté; mais ce n'est pas à cause de mon incapacité personnelle, c'est plutôt à cause de la grossièreté de mes auditeurs. — En effet, après ces mots : « Bien difficiles à expliquer, » il dit aussitôt : « Parce que vous êtes durs à entendre. » Vous le voyez, c'est la grossièreté des auditeurs, et non la nature du discours qui a rendu difficile une doctrine qui ne l'était pas : la même raison rendra long un discours qui serait court par lui-même. C'est pourquoi l'Apôtre ne se borne pas à parler de la difficulté du discours; il mentionne encore la longueur, et assigne pour cause à ces deux circonstances la dureté d'intelligence de ses auditeurs. De même qu'il ne faut pas présenter à des malades une table frugale, mais une table chargée de mets divers, afin que le malade, s'il ne veut pas de l'un, prenne de l'autre, s'il n'aime pas celui-ci, prenne celui-là, s'il a de la répugnance pour tel ou tel, puisse en choisir un autre; en sorte que la variété vienne à bout de la difficulté, et que la multiplicité et la délicatesse des mets triomphent des répugnances de la nature; ainsi faut-il faire dans le discours; lorsque nous avons à instruire des auditeurs sans expérience, nous devons leur offrir un long entretien fourni de comparaisons et d'exemples, de considérations préparatoires et de rapprochements, de façon à nous rendre accessibles et utiles à nos auditeurs. Mais, bien qu'il s'agisse d'un discours important et de difficile compréhension, l'Apôtre ne prive pas ses fidèles de sa doctrine sur Melchisédech; en leur disant qu'elle « est importante et difficile à expliquer, » il ranime leur zèle et il prévient l'indifférence avec laquelle ils auraient pu l'écouter; et de la sorte en leur offrant cette réfection, il sera sûr d'aller au-devant de leurs désirs.

2. Faisons, nous aussi, de cette manière. Encore que nous ne puissions sonder toute la profondeur de cette doctrine, confions-nous sans crainte aux flots de cette mer, et comptons non sur nos propres forces, mais sur la grâce qui nous sera donnée d'en haut. Oui, nous affronterons cet océan dans l'espoir de vous être utile beaucoup plus que par une confiance excessive en nous-même; Paul sera encore ici notre modèle. Après avoir dit : « Nous aurions à son sujet un discours bien long à vous tenir et bien difficile à expliquer. » *Hebr.*, v, 11, il ajoute bientôt : « Ce Melchisédech, roi de justice et de Salem, c'est à savoir, de paix, dont on ne connaît ni le père, ni la mère, ni la généalogie, ni la mort, est à l'image du Fils de Dieu et demeure prêtre pour toujours. » *Hebr.*, VII, 1-4. N'êtes-vous pas étonné d'ouïr dire à propos d'un homme ces mots : « Sans père, sans mère, ni généalogie? » Et que parlé-je d'un homme? Si ces mots concernaient le Fils lui-même, ils n'en soulèveraient pas moins une grave question. Car enfin, s'il n'a pas de père, comment peut-il être fils? S'il n'a pas de mère, comment fils unique? Il est nécessaire qu'un fils ait un père, sans quoi il n'est plus fils. Or, le Fils

de Dieu est sans père et sans mère; sans père quant à sa genèse terrestre, sans mère, quant à sa genèse céleste : il n'a pas eu de père sur la terre, ni de mère dans les cieux. « Sans généalogie. » Qu'ils prêtent l'oreille, ceux qui aspirent à connaître l'essence de sa nature. Quelques-uns prétendent que ces paroles : « Sans généalogie, » s'appliquent à sa genèse céleste. Mais les hérétiques ne veulent pas de ce sentiment; car eux surtout scrutent curieusement la question de sa nature et de son essence; les plus modérés d'entre eux, laissant de côté la naissance céleste du Fils, soutiennent que ces mots : « Sans généalogie, » regardent sa naissance terrestre. Etablissons que Paul en parlant de la sorte avait en vue les deux générations inférieure et supérieure. Celle-ci est profondément mystérieuse et propre à terrifier; d'où cette exclamation d'Isaïe : « Qui racontera sa génération? » *Isa.*, LIII, 8. Mais, objectera-t-on, le prophète parle de la génération éternelle : que dire de Paul qui, embrassant les deux générations, ajoute que le Fils est « sans généalogie ? » — Que l'Apôtre voulait nous persuader que le Sauveur était vraiment sans généalogie, aussi bien du côté de sa génération terrestre, n'ayant pas eu de père, que du côté de la génération céleste, n'ayant pas eu de mère; voilà pourquoi il applique aux deux générations ces mots : « Sans généalogie. » Si la génération terrestre est incompréhensible, comment oserions-nous porter sur la génération céleste un regard scrutateur? Si l'effroi qu'inspire le vestibule du temple interdit l'accès du vestibule lui-même, qui oserait pénétrer jusque dans le sanctuaire? Que le Fils ait été engendré par le Père, je le sais à n'en pas douter; comment l'a-t-il été, je l'ignore. Qu'il ait été enfanté par une vierge, je le sais également; comment l'a-t-il été, je l'ignore. De même que les deux générations sont incontestables, le mode des deux est également mystérieux. Puisque je confesse qu'il est né d'une vierge, quoique j'en ignore le comment; puisque je ne vois pas dans cette ignorance une raison de nier le fait, confessez, vous aussi, la même vérité à propos du Père, encore que vous ne sachiez pas comment le Fils a été engendré? Si l'hérétique vous demande : Comment le Fils a-t-il été engendré par le Père? servez-vous de la terre pour confondre son orgueil et répondez-lui : Veuillez descendre des cieux et nous montrer comment il est né d'une vierge; alors vous pourrez vous occuper de sa naissance éternelle. Tenez-le ferme, circonvenez-le, ne le lâchez pas un instant, ne lui permettez pas de s'enfoncer dans le labyrinthe de ses raisonnements, pressez-le, et, par vos paroles, sinon de la main, faites-lui rendre gorge. Ne lui laissez pas de répit, de peur qu'il ne vous échappe et ne s'enfuie. S'ils excitent du tumulte pendant la discussion, c'est parce que nous les serrons de près, et que nous ne les lâchons pas un instant en face des divins oracles. Elevez, vous aussi, autour d'eux une muraille formée de textes de l'Ecriture, et ils ne pourront seulement ouvrir la bouche. Comment, dites-moi, le Fils est-il né d'une vierge? Je ne sors pas de là, je ne fais point un seul pas en arrière. — Mais impossible à votre adversaire de vous fournir une explication satisfaisante; il n'a que de mauvaises raisons à vous donner. Quand Dieu a fermé, qui donc pourrait ouvrir? La foi seule nous enseigne ces vérités. Si vous ne voulez pas de la foi, et si vous exigez des raisonnements, je vous rappellerai ce que disait le Christ à Nicodème : « Lorsque je vous tiens un langage terrestre vous ne croyez pas; comment, si je vous tiens un langage céleste, croirez-vous? » *Joan.*, III, 12. Je vous parle de la naissance virginale, et vous n'y comprenez rien; vous n'osez pas ouvrir la bouche, et vous voudriez qu'on vous expliquât une naissance céleste! Encore si le ciel était le seul objet de votre curiosité; mais elle atteint le Souverain des cieux lui-même. « Si je vous tiens un langage terrestre, vous ne croyez pas. » Il ne dit pas : Vous n'êtes pas persuadés, mais : « Vous ne croyez pas; » preuve que, si les choses terrestres exigent la foi, à plus forte raison les choses célestes. Cependant le Sauveur parlait à Nicodème d'une génération d'un ordre inférieur; il l'entretenait sur le baptême et la régénération spirituelle; vérités fort compréhensibles à l'aide de la foi. Il les a quali-

Contre les Anoméens.

Génération mystérieuse du Sauveur.

fiées de terrestres, non qu'elles soient réellement telles, mais parce qu'elles s'accomplissent sur la terre, et que comparées à cette génération ineffable de l'éternité, qui défie toute intelligence créée, elles ne méritent pas d'autre qualification. Si donc nous ne pouvons pas naturellement comprendre notre régénération au moyen de l'eau, et si pour la savoir nous avons besoin de la foi, sans en pouvoir connaître néanmoins le mode, quelle folie n'y aurait-il pas à vouloir expliquer par des raisonnements humains la génération céleste du Fils unique, à exiger un compte exact du mode de cette génération? Comment le Fils de Dieu est à la fois sans père, sans mère et sans généalogie, nous l'avons suffisamment démontré.

3. Mais, parce que certains esprits ne saisissant pas ce qui a été écrit sur Melchisédech, ont prétendu ce personnage supérieur au Christ, et ont donné naissance à une hérésie nouvelle, d'où le nom de Melchisédécites qui leur est resté, il nous faut combattre leurs prétentions et l'erreur qu'ils appuient sur ce texte : « Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech. » *Psalm.* CIX, 4. — Comment, disent-ils, ne serait-il pas supérieur au Christ, puisque c'est à son image et selon son ordre que le Christ est revêtu du sacerdoce? Or, nous soutenons, nous, que Melchisédech n'est qu'un homme semblable à nous, et qu'il n'est supérieur ni au Christ, ni à Jean-Baptiste lui-même; car « parmi les enfants des hommes il n'en a paru aucun plus grand que Jean-Baptiste. » *Matth.*, XI, 11. D'autres, tombant dans une erreur différente, disent que Melchisédech est le Saint-Esprit : tel n'est pas notre sentiment; quelle eût été la nécessité de l'incarnation du Verbe de Dieu, si l'Esprit se fût depuis longtemps déjà fait homme? Puisqu'il n'est ni l'Esprit saint, ni plus grand que le Christ, qu'ils nous disent quelle est sa patrie? Est-ce le ciel, est-ce la terre, est-ce une région souterraine? S'ils font de Melchisédech un des habitants du ciel ou de tout autre lieu, lui aussi devra, qu'ils le sachent bien, fléchir le genou devant le Dieu fait homme né de la divine Marie. En effet, l'Apôtre dit « que tout genou fléchira devant lui. » *Philipp.*, II, 10. Or, si tout genou doit fléchir devant le Christ, il s'ensuit que Melchisédech est inférieur au Christ, puisqu'il l'adore. Encore si ces malheureux réfléchissaient à ce que l'Apôtre ajoute, en disant que Melchisédech « est à l'image du Fils de Dieu, » *Hebr.*, VII, 3, ils en concluraient qu'il en est de lui comme de nous tous qui avons été faits à l'image et à la ressemblance de Dieu. De leur côté, les Juifs disent que Melchisédech était né d'un commerce illégitime, et que pour cela il était « sans généalogie. » Nous leur répondons que leur assertion n'a aucune valeur. Salomon aussi était le fruit de l'adultère de la femme d'Urie, et néanmoins il a sa généalogie. Mais, comme Melchisédech était le type du Christ, qu'il en portait l'image, ainsi que Jonas, l'Ecriture n'a point parlé de son père, afin qu'il nous offrît une image parfaite du Sauveur qui, lui, n'a vraiment ni père ni généalogie.

Voici une autre objection des Melchisédécites : Quel est donc le sens de ces mots que lui adresse le Père : « Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech? » *Psalm.* CIX, 4. Et voici notre réponse : Melchisédech était juste et la fidèle image du Christ. Poussé par un esprit prophétique, il discerna l'oblation qui devait être un jour offerte pour les Gentils, et, à l'exemple du Christ futur, il offrit en sacrifice à Dieu du pain et du vin. Or, la synagogue judaïque, qui honorait Dieu selon l'ordre d'Aaron, lui offrait en sacrifice non du pain et du vin, mais des taureaux et des agneaux, et glorifiait le Seigneur par des hosties sanglantes; c'est pourquoi Dieu, s'adressant à celui qui devait naître de la Vierge Marie, à Jésus-Christ son fils, lui dit : « Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech; » et non selon l'ordre d'Aaron, qui honore son Dieu en lui offrant des agneaux et des génisses. « Pour vous, c'est selon l'ordre de Melchisédech que vous êtes prêtre à jamais, » et vous ne cesserez d'offrir au Seigneur l'oblation de ceux qui se présentent le pain et le vin entre les mains. Que par lui gloire soit au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

CONTRE LES

JEUX DU CIRQUE ET LES THÉATRES

AVANT-PROPOS

Il est peu d'homélies dans les œuvres de saint Chrysostome qui soient comparables à l'homélie suivante jusqu'à présent inconnue, soit sous le rapport de la perfection littéraire, soit sous le rapport de l'intérêt historique. Le saint docteur nous en précise l'année, la semaine, le jour et l'occasion; nous n'avons sur ces points qu'à reproduire ses indications.

En l'année 399, un an après l'installation de Chrysostome en qualité d'archevêque de Constantinople, il tomba des pluies tellement abondantes que la campagne fut sur le point d'être ravagée et la moisson d'être totalement perdue. De là force prières, supplications et processions, l'évêque prenant l'initiative, et le peuple se pressant en foule dans la célèbre église des Apôtres. On recourut principalement à l'intercession de Pierre, d'André, qui passait pour le fondateur de l'église de Byzance, de Paul et de Timothée. Les pluies cessèrent; mais la frayeur ne cessa pas de même, et les fidèles traversant le Bosphore, se rendirent avec leur évêque dans l'église des saints Pierre et Paul, située sur la rive opposée de la mer. Le surlendemain, qui était le vendredi saint, des jeux équestres devaient avoir lieu. Oubliant le péril passé, et sans souci de ce jour sacré qui leur rappelait la mort du Sauveur sur la croix, un grand nombre de Constantinopolitains accoururent avec empressement à ce spectacle, et firent retentir la ville de grossières clameurs. Cependant Chrysostome enfermé chez lui se répandait en gémissements. On ne se borna pas même à cette profanation du vendredi saint. Le lendemain encore, jour du samedi saint, on se rendit en foule au théâtre où se donnaient des spectacles de prostitution. Ces spectacles, Chrysostome les décrit avec une incomparable énergie; en même temps il flétrit la conduite des prévaricateurs, et prononce contre eux une sentence d'excommunication.

Mais cette excommunication est-elle simplement comminatoire ou bien une excommunication effective? Quoi qu'il en soit des termes dont il se sert, je croirais volontiers qu'il voulait seulement suspendre une menace sur la tête des coupables, et que l'excommunication ne devait les frapper que dans le cas où ils seraient retombés dans la même faute.

Reste à savoir le jour où cette homélie a été prononcée. Saint Chrysostome y parle de la pluie qui était tombée trois jours auparavant. Or cette pluie était tombée le mercredi saint; le jeudi saint il n'est pas dit qu'il en fût tombé une quantité quelconque; le vendredi saint, les jeux équestres avaient attiré un grand nombre de fidèles; le samedi saint, les fidèles s'étaient également rendus aux spectacles du théâtre : d'où il s'ensuivrait que l'homélie actuelle aurait

été prononcée le jour même de Pâques; de cette façon, trois jours entiers auraient séparé le jour de la pluie de ce dernier. Mais, si cette homélie fut prononcée le jour de Pâques, comment se fait-il qu'il n'y soit pas dit un mot de la résurrection du Seigneur? Encore que le saint docteur fût tout plein de l'indignation qu'avait excitée en lui la conduite des profanateurs de la semaine sainte, il semble naturel toutefois qu'il ait dit, ne fût-ce qu'en passant, quelques mots de cette grande solennité. — D'autre part, si nous renvoyons cette homélie au jour suivant, elle ne sera plus séparée par trois jours de celui de la pluie, mais par quatre jours entiers; à moins que Chrysostome en parlant de trois jours n'ait point prétendu donner une supputation exacte. Reste l'explication de Matthæi, qui paraît résoudre d'une manière satisfaisante la difficulté : De même que bien des fois Chrysostome, n'étant que simple prêtre, prit la parole après son évêque dans une même assemblée, de même un prêtre ou un autre évêque put, le jour de Pâques, parler sur cette solennité, après que le saint docteur eut flétri les spectacles et leurs partisans. *Matthæi, J. Chrysost. Homil. Vvl.* II. *Misenæ*, 1792.

HOMÉLIE

Contre les fidèles qui, désertant l'église, étaient accourus aux jeux du cirque et aux théâtres.

1. De pareilles choses sont-elles bien supportables? devons-nous bien les tolérer? C'est à vous-mêmes que je veux en appeler contre vous-mêmes. Ainsi Dieu en agissait avec les Hébreux; il les opposait à eux-mêmes quand il leur disait : « Mon peuple, que t'ai-je fait? en quoi t'ai-je contristé ou causé de la peine? réponds-moi; » *Mich.*, VI, 3; et ailleurs : « Quel tort vos pères ont-ils trouvé à me reprocher? » *Jerem.*, II, 5. Et moi aussi, à son exemple, je m'adresserai à vous et je vous dirai : De pareilles choses sont-elles bien supportables, et devons-nous les tolérer? Quoi! après de si nombreuses instructions, après des enseignements si multipliés, plusieurs d'entre vous ont osé déserter nos rangs pour aller assister au spectacle des courses de chevaux; ils ont poussé le désordre jusqu'à remplir la ville de vociférations, de cris désordonnés et de nature à provoquer les rires ou plutôt les gémissements? Pour moi, renfermé dans ma maison, en entendant ces cris éclater, je souffrais plus que ne souffrent les nautonniers ballottés par la tempête. De même que la pensée des dangers extrêmes dont ils sont menacés les remplit de crainte, tandis que les flots viennent se briser contre les parois du navire; ainsi je sentais ces clameurs venir se briser avec plus de furie encore contre moi, et je n'osais lever ma tête courbée sous la confusion. Cependant les uns assis sur une place élevée donnaient les plus tristes exemples, les autres occupant une place inférieure et répandus dans l'enceinte applaudissaient aux cochers, et poussaient des cris plus inconvenants encore. Que dirions-nous, quelle excuse alléguerions-nous si un étranger se levant contre nous, s'était indigné: Est-ce bien là cette ville des apôtres? Est-ce bien là cette ville qui a reçu dans ses murs un tel docteur? Cette conduite est-elle bien digne d'un peuple dévoué au Christ, de cette ville, devenue un théâtre spirituel et divin? Vous n'avez même pas eu égard au jour où furent accomplis les mystères du salut de l'humanité; le vendredi saint, en ce jour où votre Seigneur a été crucifié pour l'univers, où le grand sacrifice a été offert, le paradis ouvert, le larron ramené dans son antique patrie, la malédiction déchirée, le péché effacé, l'ancienne guerre éteinte, Dieu réconcilié avec les hommes, la face du monde renouvelée; en ce jour où il eût fallu jeûner, glorifier Dieu, et offrir des prières de reconnaissance à l'auteur de tant de bienfaits conférés à la terre; c'est alors que, désertant l'église, le sacrifice spirituel, l'assemblée de vos frères, la dignité du jeûne, vous vous laissez entraîner pieds et poings liés par le diable à un tel spectacle? Est-ce bien supportable qu'une pareille

conduite, et doit-on la tolérer? Comment ne pas le répéter sans cesse, et ne pas chercher ainsi un adoucissement à ma douleur, et, au lieu de la condamner au silence, comment ne pas la laisser éclater publiquement et se montrer à vos yeux?

Et maintenant, où sera le moyen de nous rendre Dieu propice, de calmer son courroux? Il y a trois jours à peine, une pluie torrentielle entraînait tout devant elle, arrachait en quelque sorte des mains des cultivateurs l'espoir de leur année, renversait les moissons jaunissantes, et avec l'abondance de ses eaux portait partout la ruine. On eut recours aux processions et aux supplications, la ville entière accourut en foule aux lieux consacrés aux apôtres, nous implorâmes l'intercession de saint Pierre et du bienheureux André, ces deux apôtres inséparables, ainsi que l'intercession de Paul et de Timothée. Puis, la colère divine apaisée, nous traversâmes la mer, et affrontant les flots nous nous transportâmes auprès des célestes coryphées, de Pierre, fondement de la foi; de Paul, vase d'élection; nous y célébrâmes une fête spirituelle, et nous y glorifiâmes leurs combats, les victoires et les trophées qu'ils ont remportés sur les démons. Et voilà que, repoussant la crainte dont le fléau vous avait pénétrés, les enseignements que vous rappelait la grandeur des souvenirs apostoliques, à la distance d'un seul jour, vous vous abandonnez à des transports, à des cris profanes, et vous prenez assez peu de souci de votre âme pour la livrer captive à la merci de vos passions! Si vous vouliez tant voir des brutes courir, que ne mettiez-vous sous un même joug vos passions brutales, la convoitise et la haine, que ne leur imposiez-vous le joug de la philosophie, ce joug léger et doux; que ne les assujettissiez-vous à la direction de la raison, que ne vous fixiez-vous pour terme de votre course celui de votre vocation céleste, et, au lieu de courir d'un crime à l'autre, que ne vous élanciez-vous de la terre au ciel? Des courses de cette nature présentent non moins d'utilité que d'agrément. Mais, laissant vos intérêts voguer à l'aventure, vous étiez assis uniquement préoccupés de la victoire des autres, et consumant un si grand jour à des choses non-seulement vaines mais mauvaises.

Invocation et intercession du Sauveur au milieu des calamités publiques.

2. Ne savez-vous donc pas que, si nous confions de l'argent à nos domestiques, nous leur en demandons compte jusqu'à la dernière obole? Eh bien, Dieu aussi nous demandera un compte rigoureux de tous les jours de notre vie; il nous demandera quel emploi nous avons fait de chaque instant? Que lui dirons-nous? Comment nous défendrons-nous quand le moment viendra de rendre compte de ce jour-là précisément? Pour vous le soleil s'est levé, la lune a inondé la nuit de ses clartés, le chœur varié des astres a brillé au firmament; pour vous les vents ont soufflé, les fleuves ont coulé; pour vous les semences ont germé, les plantes se sont développées, la nature a suivi son cours, le jour est apparu, la nuit s'est enfuie: toutes ces choses ont été faites pour vous; et, quand tous les êtres créés n'agissent que pour votre service, vous allez exécuter les désirs du démon! Quoi! après avoir reçu de Dieu une si belle demeure, je veux dire cet univers, vous lui en refusez le prix! Et vous ne vous êtes pas contenté d'agir ainsi le premier jour; le lendemain, où vous auriez dû mettre un peu de relâche à votre folie de la veille, vous montez au théâtre, de la fumée vous courez au feu, et vous allez vous précipiter dans un gouffre encore plus redoutable. Et les vieillards souillaient leurs cheveux blancs, et les jeunes gens exposaient leur jeunesse, et les pères y conduisaient leurs fils et jetaient leurs enfants étrangers au mal dans l'abîme du vice, méritant par là d'être appelés non les pères mais les bourreaux de leurs fils, puisqu'ils donnaient par leur corruption la mort à ces jeunes âmes. — Et de quelle corruption parlez-vous? demandera-t-on. — Voilà ce qui fait couler mes larmes, que vous ne sentiez même pas le mal qui vous consume, et ne songiez pas à recourir au médecin. Vous respirez de toute part l'adultère, et vous demandez de quelle corruption j'entends parler? N'avez-vous pas ouï ces paroles du Christ: « Celui qui regarde une femme avec des yeux de convoitise a déjà commis l'adultère? » *Matth.*, v, 28. — Et si je ne la regarde pas dans ce but? répondrez-vous. — Et comment

arriverez-vous à me le persuader? Comment celui qui n'impose pas un frein à ses regards, et qui recherche au contraire avec empressement toute occasion de les satisfaire, comment pourra-t-il après cela rester sans tache? Est-ce que votre corps est une pierre, est-ce qu'il est de fer? Vous êtes revêtu d'une chair, et d'une chair humaine, d'une chair qui s'enflamme plus promptement que l'herbe au feu de la convoitise.

Et pourquoi parler du théâtre? Que nous rencontrions une femme sur la place publique, et nous sommes troublés. Et vous, qui occupez une place élevée, en un lieu où tout excite au mal, vous verrez une courtisane entrer la tête nue, le front impudent, couverte de vêtements dorés, affectant un maintien lascif, une démarche sensuelle, chantant des chansons obscènes sur des airs efféminés, proférant des propos honteux, et portant ses actes à un point de turpitude que vous, spectateur, avez peine à concevoir; vous vous penchez pour mieux la voir, et vous osez dire ensuite que vous ne ressentez aucune commotion humaine! Encore une fois, est-ce que vous avez pour corps du fer ou de la pierre? Ces grands hommes, ces hommes admirables qu'un seul regard fit tomber, sont-ils donc vos inférieurs en philosophie? Ne connaissez-vous pas ces mots de Salomon : « Comment marcher sur des charbons ardents et ne pas se brûler les pieds? comment prendre du feu dans son sein et ne pas embraser ses vêtements? Ainsi en sera-t-il de celui qui s'approche d'une femme étrangère. » *Prov.*, VI, 27-29. Si vous n'avez pas fait le mal en réalité, vous l'avez fait par le désir, et le péché s'est consommé dans votre pensée. Outre le temps que vous passez au théâtre, même quand vous en êtes sorti, alors que la courtisane s'est retirée, votre esprit vous retrace son image, ses paroles, ses gestes, ses regards, sa démarche, son élégance, sa négligence étudiée, ses chants lascifs, et vous emportez avec vous une infinité de blessures. N'est-ce pas là l'origine de la ruine des maisons, le fléau de la chasteté, la source des divisions conjugales, des rixes et des querelles, et d'une infinité d'ennuis moins raisonnables les uns que les autres? En effet, lorsque vous êtes rentré chez vous, tout plein de cette femme et son captif, votre femme vous paraît moins aimable, vos enfants plus désagréables, vos serviteurs importuns, votre demeure ennuyeuse, les soins et le gouvernement de la maison vous sont à charge, et quiconque se présente vous gêne et vous irrite.

3. La cause de tout ce mal, c'est que vous n'êtes pas revenu seul chez vous, et que vous y avez amené avec vous la courtisane : vous ne l'y avez pas amenée ouvertement, publiquement; ce serait intolérable, et votre femme l'aurait bientôt chassée. Mais vous l'y avez portée dans votre cœur, dans votre conscience; elle est là qui attise les feux impurs de Babylone, des feux bien plus redoutables encore, car ils ont pour aliments des matières bien différentes de la poix, des étoupes et du naphte : ils sèment partout la désolation et la ruine.

De même que les malades, dévorés par la fièvre, ne sauraient supporter aucun de ceux qui les assistent, encore qu'ils n'aient rien à leur reprocher; de même que, sous l'influence de ce mal violent, ils repoussent toute espèce d'aliments, font au médecin un mauvais accueil, se fâchent contre leurs proches, s'irritent contre leurs serviteurs; ainsi les infortunés en proie au mal dont nous parlons, ne goûtent pas un instant de repos, et, occupés sans cesse de cette image, ils sont insupportables à tout le monde. Quelle terrible chose! le loup, le lion, toutes les bêtes féroces fuient le chasseur qui fait pleuvoir sur elles ses traits; et l'homme, cet être doué de raison, blessé grièvement, suit celle qui l'a blessé, afin de recevoir une blessure plus grave encore et de se délecter sous le coup qui le frappe. Et voilà précisément ce qu'il y a de plus funeste et ce qui rend le mal incurable; car le malade qui chérit son ulcère et qui ne veut point en être délivré, comment demandera-t-il un médecin? Aussi suis-je accablé et déchiré de douleur en voyant qu'après avoir été si gravement atteints, vous vous éloignez d'ici, et, pour goûter un plaisir passager, vous vous condamnez à une peine sans fin. Oui, indépendamment même des supplices de l'enfer, vous attirez ici-bas sur vous un châtiment intolérable. Et n'est-

ce pas, je vous le demande, un intolérable châtiment que d'entretenir de pareilles convoitises, que d'être en proie à des flammes toujours renaissantes, de porter partout en soi un foyer de criminel amour et les accusations de la conscience? Comment oserez-vous franchir le seuil de ces parvis sacrés? comment oserez-vous toucher cette table céleste? comment entendrez-vous les exhortations à la continence, vous qui êtes couvert de blessures si graves, et qui êtes l'esclave de la passion opposée?

Repentir des fidèles coupables.

Et pourquoi en dire davantage? Ce que nous voyons en ce moment sous nos yeux suffit pour nous donner une juste idée de la douleur qu'ils éprouvent; car je vois quelques-uns d'entre vous se frapper le front, tandis que je vous adresse ces paroles. Je vous remercie des sentiments de compassion que vous témoignez. Je pense bien que des fidèles sans reproche à cet égard sont au nombre de ceux que je signale, et qu'ils pleurent ainsi le triste état de leurs frères : de là mes pleurs et mes regrets en voyant le démon désoler un pareil troupeau. Mais, si vous le voulez bien, nous lui barrerons aisément le passage. Comment et de quelle manière? En ramenant ceux qui sont malades à la santé, en déployant les filets de la doctrine et en allant à la recherche des victimes de la bête féroce, en les arrachant de la gueule même du lion. Ne me dites pas : Ils sont en petit nombre, ceux qui sont séparés du troupeau. Ne fussent-ils que dix, j'y verrais une grande perte; n'y en eût-il même que cinq, que deux, qu'un seul. Le bon Pasteur laissa bien les quatre-vingt-dix neuf brebis pour aller à la recherche de la brebis égarée, et il ne revint pas qu'il ne l'eût retrouvée, qu'il ne pût en la ramenant compléter le troupeau. Ne me dites pas qu'il n'y a qu'un seul prévaricateur; songez qu'il est une âme, que pour elle ont été faites toutes les choses visibles, que les lois, les châtiments, les supplices, les prodiges, les merveilles opérées par le Seigneur ont une âme pour raison d'être; que pour elle Dieu n'a point épargné son propre Fils. Songez à la grandeur du prix qui a été donné pour cette seule âme, et vous ne dédaignerez pas son salut, et vous nous ramènerez ce frère au sortir de ce temple, et vous le déciderez à ne plus retomber dans les mêmes fautes, et nous n'aurons pas besoin alors d'autre justification. S'il refuse d'écouter, soit nos conseils, soit vos exhortations, j'aurai recours à l'autorité que Dieu nous a donnée non pour détruire, mais pour édifier.

4. Aussi, je vous en avertis, et je le proclame à haute voix : Si l'un de vous, après cet avertissement et ces observations, retourne encore à ces théâtres funestes, je ne l'admettrai plus dans cette enceinte, je ne lui dispenserai plus les mystères, je ne lui permettrai pas de toucher à la table sacrée, et je ferai comme les bergers qui séparent complétement les brebis malades du reste du troupeau, afin qu'elles ne communiquent pas leur mal. Dans l'antiquité tout lépreux devait se tenir hors de l'enceinte du camp, et se fût-il agi d'un roi, on l'eût repoussé avec son diadème; à plus forte raison repousserons-nous loin de l'enceinte sacrée celui que dévore la lèpre spirituelle. S'il a fallu d'abord user d'exhortations et de conseils, il n'est pas moins nécessaire de les faire suivre de mesures rigoureuses. Voilà déjà une année que je suis entré dans votre ville; jamais je n'ai cessé de vous avertir sur ce point. Si malgré ces avis le mal persiste chez quelques-uns, nous n'hésiterons pas à y porter le fer. Si je n'ai point d'instrument d'acier, j'ai une parole plus tranchante que tout instrument; si je n'ai point en mes mains le feu, une doctrine m'est confiée plus ardente que le feu et dont les atteintes brûlent plus profondément. Ne méprisez donc pas notre sentence. Quelque méprisable et quelque petit que nous soyons, nous avons été par la grâce de Dieu revêtu d'une autorité assez grande pour aller jusque-là. Loin de nous donc ces endurcis, afin que les bons deviennent encore meilleurs, et que les malades puissent se relever du mal auquel ils sont en proie. Si la publication de cette sentence vous a pénétrés de frayeur, car je vous vois tous gémissants et confus, que l'on vienne à résipiscence, et elle sera aussitôt révoquée. Si nous avons le pouvoir de lier, nous avons le pouvoir de délier et même de lier de nouveau. Notre intention n'est pas de retran-

cher nos frères de l'Eglise, mais de sauvegarder l'honneur de l'Eglise. Les Grecs riraient bien de nous, les Juifs nous tourneraient bien en ridicule, si nous ajoutions à nos prévarications le mépris de nous-mêmes. Au contraire, ils feront notre éloge; ils admireront l'Eglise si nous respectons nos propres lois. Qu'aucun de ceux qui persévéreront dans cette voie honteuse ne se présente donc à l'Eglise, blâmez-le de votre côté ouvertement, et qu'il soit pour vous un ennemi public. « Si quelqu'un refuse d'obéir aux ordres que nous vous transmettons par notre épître, notez-le, et n'ayez point de rapports avec lui. » II *Thessal.*, III, 14. Faites, vous aussi, de même : gardez-vous et de lui adresser la parole, et de le recevoir dans votre maison, de l'admettre à votre table, d'aller ou de venir avec lui et de paraître avec lui sur la place publique. De même que les chasseurs ne se contentent pas de poursuivre dans une direction les animaux de capture difficile, et qu'ils les traquent de toute part, afin de les prendre dans leurs filets; nous aussi, poursuivons de même nos frères rebelles; et, vous d'un côté, nous, de l'autre, poussons-les dans les filets du salut. Pour y arriver, il faut que notre indignation devienne la vôtre : faites mieux, pleurez les lois de Dieu violées, faites le sacrifice d'être quelque temps séparés de ceux de vos frères en proie à ce mal et prévaricateurs, afin d'être réunis éternellement avec eux.

Du reste, vous ne vous exposerez pas à une responsabilité sans importance en demeurant indifférents à ces maux, et vous attirerez sur vous de terribles châtiments. Lorsqu'un esclave dérobe chez un particulier de l'or ou de l'argent, ne punit-on pas avec le coupable ceux qui, connaissant le crime, refusent de le révéler? A plus forte raison en sera-t-il ainsi dans l'Eglise. Alors Dieu vous dirait : Vous avez vu ma maison dépouillée non point d'objets d'or et d'argent, mais de la pureté; vous avez vu celui qui avait reçu un corps auguste, et qui avait été admis au plus saint des sacrifices, courir vers des lieux où règne le diable et s'y livrer à mille désordres; et vous avez gardé le silence, et vous l'avez supporté, et vous n'avez pas averti le prêtre; et puis vous n'auriez pas à en rendre un compte rigoureux! Aussi, quelque peine que je doive en ressentir, je n'hésiterai pas à prendre les graves mesures que je crois nécessaires. Il me vaut bien mieux souffrir un peu en ce monde, et éviter ainsi le jugement à venir, que d'être puni un jour avec vous pour vous avoir trop ménagés. Non, il ne serait point indifférent et sans péril de garder sur ces choses le silence. Chacun de vous rendra compte de ses actions; mais moi je suis responsable de votre salut à tous. C'est pourquoi je ne reculerai devant aucune mesure, devant aucun avis, dussé-je vous affliger, vous devenir à charge, afin de pouvoir comparaître à la barre du tribunal redoutable, sans avoir aucune faiblesse de ce genre à me reprocher. Puissent les prières des saints nous obtenir le prompt retour de nos frères égarés, et pour ceux qui sont restés fermes un accroissement de pureté et de vertu, afin que vous arriviez au salut, que notre cœur soit comblé de joie, et que Dieu soit glorifié, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR

LES PÉRILS DES DERNIERS TEMPS

AVANT-PROPOS

L'homélie suivante, dont, à nos yeux, l'authenticité ne saurait soulever le plus léger doute, fut prononcée par saint Chrysostome après quelques jours d'absence que la maladie lui avait imposés : il n'était pas encore complétement rétabli; mais l'amour de son peuple était plus fort que le mal. Comme il fut dans sa vie assez souvent malade, il serait assez difficile de savoir si ce discours fut prononcé à Constantinople ou à Antioche : j'inclinerais à donner cependant la préférence à cette dernière ville, parce que saint Chrysostome dit en commençant qu'il est encore inexpérimenté dans l'office de la prédication.

HOMÉLIE

Sur ces paroles de l'Apôtre : « Sachez-le bien, dans les derniers jours il y aura des temps difficiles. »

Faiblesse de l'orateur, proclamée par lui-même

1. Je suis faible, sans ressources, et inexpérimenté dans l'office de la prédication; mais, il est vrai, quand je vous vois réunis autour de moi, j'oublie ma faiblesse, je perds de vue ma pauvreté, je ne songe plus à mon inexpérience, tant votre charité exerce sur moi d'empire! Aussi vous présenté-je ma table, toute pauvre qu'elle est, avec plus d'empressement que les riches ne le feraient. C'est vous qui m'inspirez cet empressement par ce zèle pour la parole divine qui ranime les forces de ceux qui les ont perdues, par votre avidité pour la céleste doctrine, qui vous suspend en quelque sorte aux lèvres de celui qui vous parle. De même que les petits de l'hirondelle, à l'aspect de leur mère se dirigeant vers eux, se penchent hors du nid, laissent pendre leurs petites têtes, et prennent ainsi la nourriture qu'on leur apporte; de même, les yeux attachés avec intérêt sur l'orateur, vous recevez de sa bouche les enseignements qu'il vous destine, et, avant même que les paroles aient jailli de sa bouche, votre intelligence les a déjà saisies. Qui ne nous féliciterait, vous et nous, de parler à « des oreilles qui écoutent?» *Eccli.*, XXV, 12. L'effort est commun, commune sera la couronne, commun le profit, commune la récompense. Le Christ félicitait ses disciples en ces termes : « Bienheureux vos yeux, car ils voient; bienheureuses vos oreilles, car elles entendent. » *Matth.*, XIII, 16. Permettez-moi de vous tenir le même langage, puisque vous avez témoigné le même empressement : « Bienheureux vos yeux, car ils voient; bienheureuses vos oreilles, car elles entendent. » Que vos oreilles entendent, c'est une chose évidente; que vos yeux voient comme voyaient les yeux



des disciples, je m'efforcerai de le démontrer pour que rien ne manque à votre bonheur.

Que voyaient donc les disciples? Les morts ressuscités, les aveugles recouvrant la vue, les lépreux guéris, les démons chassés, les paralytiques marchant, toutes les infirmités guéries. Or, ces miracles, vous les voyez, vous aussi, des yeux de la foi, sinon des yeux du corps; car tels sont les yeux de la foi, ils voient ce qui n'est pas visible et ils saisissent ce qui n'existe pas encore. Où trouver la preuve de cette assertion, que la foi découvre et saisisse les choses qui ne se voient pas? Ecoutez ces mots de Paul: « La foi est la substance des choses qu'il faut espérer, la preuve de celles que nous ne voyons pas. » *Hebr.*, XI, 1. Ce qu'il y a de merveilleux est que, tandis que les yeux de la chair voient les choses visibles et ne voient pas les choses invisibles, la foi fait tout le contraire : ses yeux saisissent les choses invisibles et ne saisissent pas les choses visibles. Qu'ils ne voient pas les choses visibles et qu'ils voient les choses invisibles, l'Apôtre encore nous l'affirme dans ce passage : « Ces tribulations courtes et légères produisent pour nous le poids immense d'une sublime et éternelle gloire; car nous considérons non les choses qui se voient, mais celles qui ne se voient pas. » II *Cor.*, IV, 17. Et comment voir ce qui n'est pas visible? Comment, sinon des yeux de la foi? De là ce que nous lisons ailleurs: « C'est par la foi que nous comprenons la destination des siècles. » *Hebr.*, XI, 3. Et de quelle manière, puisque nous ne voyons rien? « Afin que ce qui était invisible devînt visible. » Voulez-vous une autre preuve établissant que les yeux de la foi découvrent les choses invisibles? La voici dans ces paroles que Paul écrivait aux Galates : « Sous vos yeux Jésus-Christ a été crucifié en vous-mêmes. » *Galat.*, III, 1.

2. Que dites-vous, ô bienheureux apôtre? Est-ce que les Galates ont vu le Christ crucifié en Galatie? Ne reconnaissons-nous pas tous qu'il a souffert en Palestine, au milieu de la Judée? Comment donc les Galates ont-ils pu voir son crucifiement? — Des yeux de la foi, et non des yeux de la chair. — Voyez-vous comment les yeux de la foi saisissent ce qui est invisible? Malgré l'intervalle d'espace et de temps qui les séparait du Sauveur, les Galates ont vu son supplice. C'est de la même manière que vous voyez les morts ressuscités; c'est ainsi qu'aujourd'hui vous avez vu le lépreux guéri, le paralytique recouvrer le mouvement : vous l'avez même vu mieux que les Juifs témoins de ces prodiges; car, tout témoins qu'ils en étaient, ils ne reconnurent pas le caractère miraculeux de ces faits, caractère que vous, quoique ne les ayant pas vus, savez reconnaître. J'ai donc eu raison de vous dire : « Bienheureux vos yeux, car ils voient. » *Matth.*, XIII, 16. Voulez-vous encore des preuves d'un autre genre de cette vérité, que les yeux de la foi considèrent les choses qui ne sont pas visibles, et ne s'arrêtent point aux choses visibles, — ils ne verraient point les premières, s'ils ne dédaignaient pas les secondes; — écoutez Paul nous dire d'Abraham qu'il vit des yeux de la foi la naissance d'Isaac son fils et qu'il reçut ainsi l'effet de la promesse : « Sa foi ne fut pas affaiblie, dit-il, et il ne regarda pas son corps comme impuissant. » *Rom.*, IV, 19. Qu'elle est grande la vertu de la foi! Si « les pensées des hommes sont timides et faibles, » la foi est forte et puissante. « Il ne regarda pas son corps comme impuissant. » *Sap.*, IX, 14. Le voyez-vous laisser de côté les choses visibles, et ne pas s'arrêter à considérer sa vieillesse? Pourtant elle frappait la première ses yeux; mais il regardait avec les yeux de la foi et non avec les yeux du corps. Voilà pourquoi il ne vit ni sa vieillesse ni le sein fermé de Sara : « Il ne se préoccupa point du sein fermé de Sara, à savoir, de sa stérilité. » *Rom.*, IV, 19. C'était là une double infirmité provenant l'une de l'âge avancé, l'autre d'un vice de nature. Non-seulement l'âge de la femme d'Abraham la rendait impropre à la conception, mais son sein lui-même, ses forces naturelles étaient paralysées; en sorte que même avant la vieillesse elle ne pouvait avoir d'enfants à cause de sa stérilité. Que d'obstacles accumulés! la vieillesse du mari et celle de la femme, la stérilité de celle-ci, chose plus grave encore que la vieillesse, le principal obstacle à la généra-

Abraham contempla par la foi la naissance de son fils.



tion des enfants. N'importe, Abraham ne s'arrête à aucune de ces choses, et, levant les yeux de la foi vers le ciel, il compte sur la puissance de Celui qui lui a promis, comme sur la plus efficace des garanties. Aussi « n'eût-il pas la moindre défiance touchant la promesse de Dieu et se fortifia-t-il par la foi. » *Ibid.*, 20.

La foi est comme un soutien inébranlable, comme un port sûr où l'âme n'a rien à craindre des erreurs qui naissent du raisonnement, et où elle jouit d'un calme parfait. « Bienheureux vos yeux, car ils voient. » *Matth.*, XIII, 16. Cette parole, nous devons la répéter sans cesse. Les Juifs aussi voyaient les prodiges accomplis sous leurs yeux; pourtant ce n'est pas cette vision extérieure des choses qu'exalte le Sauveur : ce n'est point par les yeux du dehors que s'aperçoivent les miracles, mais par les yeux du dedans. Les Juifs voyaient l'aveugle et s'écriaient : « C'est lui, ce n'est pas lui, appelons ses parents. » *Joan.*, IX, 8-18. Entendez-vous leurs hésitations? Il ne suffit donc pas de la vision corporelle pour discerner le miracle. Tout spectateurs et témoins qu'ils étaient, les Juifs s'écriaient : « C'est lui, ce n'est pas lui. » Et nous, qui n'étions pas présents, au lieu de dire : « C'est lui, ce n'est pas lui, » nous disons : « C'est lui. » L'absence ne fait rien, quand on a les yeux de la foi; de même que la présence ne sert de rien lorsque ces mêmes yeux font défaut. Quel avantage les Juifs ont-ils retiré de leur présence? Aucun. Nous voyons plus clairement qu'ils n'ont vu. Puis donc que vos yeux voient, que vos oreilles entendent de la façon qu'a glorifiée le Sauveur, nous allons vous offrir les pierres précieuses de l'Ecriture. Parce que les Juifs ne lui prêtaient aucune attention, le Christ, loin de résoudre leurs difficultés, rendait encore plus épaisses les ténèbres dans lesquelles ils étaient : parce que votre attention est irréprochable, il est juste de vous expliquer les questions les plus cachées. Les disciples s'étant approchés de leur Maître et lui disant avec surprise : « Pourquoi donc leur parlez-vous en paraboles ? » il leur répondit : « Parce qu'ils ont des yeux et ne voient pas. » *Matth.*, XIII, 10-13. Mais à vous, qui voyez sans voir, il est convenable de parler sans parabole. « Ils ont des oreilles et n'entendent pas, » disait encore le Fils de Dieu. Puisque vous entendez maintenant autant que si vous eussiez assisté à ses discours, bien que vous n'y fussiez pas présents, il est raisonnable de ne pas vous priver de cette réfection. D'autant plus que le Christ ne vous félicite pas moins qu'il ne félicitait les auditeurs de sa parole. « Vous avez vu et vous avez cru, disait-il ; bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » *Joan.*, XX, 29. Ne soyez donc pas tièdes pour la vertu parce que vous vivez en ce siècle, au lieu d'avoir vécu dans le siècle du Sauveur. Vous n'avez qu'à vouloir pour n'en ressentir aucun dommage; de même que plusieurs des contemporains du divin Maître, faute de bonne volonté, n'en ont retiré aucun profit.

Le chrétien absent croit à la divinité du Sauveur, et les Juifs bien que présents ne voulaient pas y ajouter foi.

3. Quel est donc le texte dont il a été fait aujourd'hui lecture? « Sachez-le bien, aux derniers jours il y aura des temps difficiles. » II *Tim.*, III, 1. C'est Paul qui l'écrit dans sa seconde épître à Timothée. Menace vraiment effrayante! Cependant prenons courage; car l'Ecriture nous instruit et sur ce temps-là et sur celui qui doit le suivre, et sur les temps qui concernent la consommation même des siècles. « Sachez bien ceci, il y aura vers les derniers jours des temps difficiles. » Paroles brèves, mais sens profond. Pareille aux parfums dont la qualité et non la quantité détermine la suavité, l'utilité de la divine Ecriture dépend, non de la multitude des mots qu'elle renferme, mais de la vertu qui s'y trouve cachée. L'encens est sans doute par lui-même d'une douce odeur; mais, si vous le jetez dans le feu, alors il exhalera tout son parfum. De même l'Ecriture sainte, bien que suave par elle-même, si elle vient à remplir notre âme, la pénètre comme l'encens renfermé dans l'encensoir, du parfum le plus agréable. « Sachez-le bien, aux derniers jours il y aura des temps difficiles. » Cela regarde la fin des siècles. Et en quoi cela vous touche-t-il, ô bienheureux Paul? en quoi cela touche-t-il Timothée? en quoi ceux qui entendaient alors vos paroles? Ils devaient mourir sous peu de temps et devaient être arrachés au spectacle de ces calamités et de ces dépravations. — Je ne

songe pas seulement au présent, répond l'Apôtre, je songe encore à l'avenir. Mon troupeau actuel n'est pas l'objet exclusif de ma sollicitude, le troupeau à venir me remplit également de crainte et d'angoisse.

Ainsi, tandis que nous nous occupons à peine des hommes avec lesquels nous vivons, l'Apôtre se préoccupait de ceux qui n'étaient pas encore nés. Ce n'est pas, en effet, lorsqu'il voit les loups se précipiter sur le troupeau et sur le point d'égorger ses brebis, que le bon pasteur les signale; il le fait quand ces bêtes féroces sont encore loin. Tel Paul, ce pasteur si bon, du haut de sa dignité prophétique comme d'un lieu élevé, découvrant de son regard perçant les bêtes féroces à venir, annonce les attaques furieuses auxquelles elles se livreront vers la fin des siècles, pour engager les fidèles de l'avenir à se tenir sur leurs gardes, et pour donner au troupeau du Christ dans sa prophétie un boulevart. Un tendre père, lorsqu'il construit une maison, ne la fait pas grande et belle uniquement en vue de ses enfants, mais de plus en vue de ses petits-fils et de ses descendants. De même, un roi qui voudra ceindre de remparts une ville à laquelle il tient beaucoup, les fera construire assez forts et assez solides pour qu'ils puissent protéger et les générations présentes et les générations futures, soutenir les siéges qui se présenteront plus tard. Voilà ce qu'a fait Paul. Les saintes Ecritures étant les remparts des Eglises, il les destine à protéger avec les fidèles de son temps, les fidèles des siècles suivants. Il a fait cette enceinte si solide et si sûre, il a pris tant de précautions en établissant ce boulevart autour du monde entier, que ses contemporains et les hommes des générations suivantes, ceux de la génération actuelle et ceux des générations futures n'ont eu et n'auront rien à craindre des assauts de l'ennemi. Oh! les âmes des saints, comme elles sont aimantes, affectueuses! Leur tendresse surpasse la tendresse des pères, leur amour, l'amour qu'inspire la nature, et leur dévouement le dévouement qu'inspire la maternité, parce qu'elles sont pleines de l'Esprit saint et de la grâce divine.

4. Voulez-vous que je vous démontre d'une autre manière que les saints ne bornent pas leur sollicitude aux choses de leur temps, et qu'ils étendent aux siècles à venir les anxiétés dont les pénètre le présent? Les disciples s'approchent du Sauveur assis sur la montagne; les disciples, à savoir, des hommes avancés en âge et peu éloignés du moment de quitter la vie de cette terre. Que lui demandent-ils, quel est le sujet de leurs inquiétudes et de leurs craintes? A quel propos ont-ils recours à leur Maître? Vont-ils l'interroger sur les choses de leur temps, ou sur les choses des temps plus éloignés? Nullement; passant à côté de ce sujet, ils lui disent: « Quel sera le signe de votre avénement et de la consommation des siècles? » *Matth.*, XXIV, 3. Les voyez-vous questionnant le divin Maître sur la consommation des siècles, et préoccupés des hommes à venir? C'est que les apôtres ne considèrent pas seulement ce qui les touche eux-mêmes, mais encore ce qui touche le prochain; et cela, que vous les preniez tous ensemble ou que vous les preniez isolément. Prenez, par exemple, Pierre, le coryphée du chœur apostolique, la bouche des apôtres, le chef de la famille, le gouverneur de la terre entière, le fondement de l'Eglise, Pierre, dont l'amour pour le Christ était si ardent, et auquel le Christ disait: « Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci? » *Joan.*, XXI, 15; et si je parle de lui en des termes si élogieux, c'est afin que vous sachiez bien de quel amour profond il était animé pour son Maître: eh bien! la principale preuve de son amour était sa sollicitude envers les serviteurs du Christ. Ce n'est pas moi qui l'affirme, c'est le Maître bien-aimé: « Si tu m'aimes, lui dit-il, pais mes brebis. » Voyons donc s'il s'occupe vraiment du gouvernement de son troupeau, s'il en a la sollicitude, s'il chérit ses brebis sincèrement, s'il est animé d'un tendre dévouement à leur égard, afin de voir s'il aime réellement le souverain Pasteur; nous en trouverons là, a-t-il été dit, une solide preuve. Pierre avait renoncé à tout ce qu'il possédait, à ses filets, à tout ce que contenait sa barque; il avait quitté la mer, son métier et sa maison. Ne nous arrêtons pas à considérer le peu de valeur de ces biens; souvenons-nous

Sollicitude des apôtres pour les fidèles des derniers temps.



seulement qu'ils étaient à lui et admirons sa générosité. La femme qui donne ses deux deniers, bien qu'elle n'ait pas une grande somme d'argent, n'en montre pas moins les richesses de la charité : de même l'apôtre, malgré sa grande pauvreté, n'en montra pas moins une générosité admirable. Ce qu'étaient pour d'autres leurs domaines, leurs esclaves, leur palais, leur or, la mer, ses filets, son bateau, son métier, l'étaient pour lui. Ne regardons conséquemment pas le peu qu'il laissait, mais l'universalité de son sacrifice ; car ce qui est demandé, ce n'est pas de laisser peu ou beaucoup, mais de ne laisser pas moins que ce qu'il est possible de laisser. Pierre avait donc tout quitté, patrie, maison, amis, parents, sécurité même ; car il s'attira l'inimitié du peuple juif : « Les Juifs avaient, en effet, arrêté que si quelqu'un reconnaissait en Jésus le Christ, il serait chassé de la synagogue. » *Joan.*, IX, 22. Il résulte de là que Pierre n'avait eu, touchant le royaume des cieux, ni crainte, ni hésitation; et il était profondément persuadé, soit après les pensées que les faits lui en fournissaient, soit avant ces pensées, par la seule voix du Sauveur, qu'il posséderait un jour ce royaume. Lorsqu'il eut dit au divin Maître : « Voilà que nous avons tout laissé pour vous suivre ; quelle est la récompense qui nous sera donnée ? » le Christ lui répondit : « Vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. » *Matth.*, XIX, 27-28. Ma pensée, en posant ces préliminaires, est de vous ôter, quand je vous montrerai cet apôtre plein de dévouement pour ses frères, tout sujet de prétendre qu'il craignait pour son propre compte. Comment eût-il éprouvé quelque sentiment de crainte, puisque Celui qui devait le couronner avait déjà proclamé les couronnes et les récompenses à lui réservées? Un jour, devant Pierre qui avait tout quitté, qui était assuré de posséder le royaume des cieux, un riche se présenta et dit au Christ : « Que dois-je faire pour mériter l'héritage de la vie éternelle? » *Matth.*, XIX, 16; le Sauveur lui répondit : « Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, puis viens et suis moi. » *Ibid.*, 21. Cette réponse ayant rempli le jeune homme de tristesse, le Sauveur dit à ses disciples : « Voyez combien il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux. En vérité, en vérité, je vous le dis, il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. » *Ibid.*, 23-24. A ce langage, Pierre dépouillé de tout, Pierre sûr du royaume céleste, sans crainte sur son salut, prévenu formellement des honneurs qui lui étaient réservés, Pierre s'écrie : « Qui pourra donc être sauvé ? » *Ibid.*, 25. Que craignez-vous donc, ô bienheureux Pierre ? Pourquoi cette anxiété, pourquoi cette frayeur ? Vous avez renoncé à tout, vous avez tout quitté : il n'est question ici que des riches ; ce sont les riches qui sont mis en accusation ; mais vous, ne vivez-vous pas dans le dénûment et l'indigence ? — Je ne considère pas mes seuls intérêts, répondit-il; je me préoccupe aussi des intérêts d'autrui.— Voilà pourquoi, malgré la confiance dont il était rempli touchant ses intérêts propres, la sollicitude qu'il ressent pour ses frères lui arrache cette question : « Qui pourra donc être sauvé ? »

Saint Pierre nous a laissé un héritage de peu de valeur et cependant d'un grand prix.

5. Avez-vous vu la charité des apôtres et comment ils ne forment qu'un corps? Avez-vous vu Pierre trembler à la fois et pour le présent et pour l'avenir ? Ainsi en était-il de Paul : ce qui lui faisait dire : « Sachez-le bien, il y aura vers les derniers jours des temps difficiles. » II *Tim.*, III, 1. Il agit de même en une autre circonstance. Au moment de quitter l'Asie pour être conduit à Rome et de là transporté au ciel, — car la mort des saints n'est pas une mort, c'est plutôt un passage de la terre au ciel, d'un monde imparfait à un monde parfait, du royaume des serviteurs à celui du Maître, de celui des hommes à celui des anges ; — au moment donc d'aller trouver le Dieu souverain de toute chose, il remplit sa tâche d'une façon admirable. Tout le temps qu'il était demeuré avec ses disciples, il leur avait dispensé la parole avec le plus grand zèle. « Je suis pur, disait-il, de votre sang à tous; » *Act.*, XX, 26; je n'ai rien omis de ce qui importait à votre salut. Après avoir ainsi mis sa conscience en toute sécurité, et avoir évité tout reproche de la part du Seigneur rela-



tivement au temps de sa vie, croyez-vous qu'il soit resté indifférent au sort des âmes à venir? Non certes; il s'estime au contraire responsable de leur salut, et il prononce avec le sentiment de leur perte ces paroles sur lesquelles nous reviendrons : « Veillez sur vous-mêmes et sur le troupeau tout entier. » *Act.*, XX, 28. Voyez-vous de quelle sollicitude il est animé à l'égard de ce troupeau? Chacun de nous se préoccupe de ce qui le regarde; lui se préoccupait des intérêts de tous. Aussi, dit-il des docteurs : « Ils veillent sur vos âmes, dont ils doivent rendre compte un jour. » *Hebr.*, XIII, 17. Responsabilité terrible que celle d'un si grand nombre d'âmes : cependant, pour en revenir à notre sujet, Paul appelle ses disciples et leur dit : « Veillez sur vous et sur le troupeau tout entier au milieu duquel l'Esprit saint vous a établis évêques et pasteurs. » *Act.*, XX, 28. Qu'est-il donc arrivé? pourquoi cette exhortation? que prévoyez-vous de grave, de difficile? quel danger, quel fléau, quelle guerre nous menace? Dites-le-nous de grâce; vous êtes plus élevé que nous, et votre regard embrasse à la fois le présent et l'avenir. « Je sais, poursuit-il, qu'après mon départ, le troupeau sera assailli par des loups cruels. » *Ibid.*, 29.

Je n'avançais donc rien d'inexact, et Paul ne porte pas seulement sa sollicitude et ses craintes sur les fidèles de son temps; il s'inquiète encore de ceux qui devaient exister après son départ. « Des loups viendront, dit-il; » non point des loups simplement, mais « des loups cruels qui ne ménageront pas le troupeau. » Double malheur, l'absence de Paul, et l'attaque des loups : le maître n'y sera pas, et les corrupteurs feront irruption. Et notez la méchanceté de ces bêtes féroces en même temps que la fureur des pervers : ils épient le moment où le maître est absent pour assaillir le troupeau. — Eh quoi! vous nous laissez livrés à nous-mêmes, et vous vous contentez de nous prédire ces maux, et vous n'indiquez aucun moyen d'y obvier! Mais en agissant de la sorte, vous augmenterez la timidité de ceux qui vous écoutent, vous abattrez les âmes, vous leur ravirez leurs forces, vous paralyserez leur énergie. — Voilà pourquoi il leur parle tout d'abord de l'Esprit saint : « ... au milieu duquel l'Esprit saint vous a établis pasteurs et docteurs. » Paul peut s'en aller, le Paraclet demeure. Voilà comment il relève leur courage, en leur rappelant la présence du Maître divin auquel il était lui-même redevable de sa puissance. Pourquoi donc les effraie-t-il? Pour les préserver de la négligence. C'est le devoir d'un conseiller, et de ne pas inspirer une trop grande confiance à son disciple, de crainte qu'il n'en devienne négligent, et de ne pas se borner à l'effrayer, de crainte qu'il ne soit entièrement paralysé. Aussi l'Apôtre parle-t-il de l'Esprit de Dieu pour prévenir l'abattement, et des loups pour prévenir la négligence. « Des loups cruels qui ne ménageront pas le troupeau. — Veillez sur vous. — Je n'ai rien omis. — Souvenez-vous de moi. » C'est assez du souvenir de Paul pour inspirer de la confiance. Mais il ne se borne pas à parler du souvenir de sa personne, il parle aussi du souvenir de ses actions. Qu'il ne demande pas un souvenir pour lui seulement, et qu'il désire un souvenir suivi de l'imitation de ses exemples, ce qui suit en convaincra quelque auditeur que ce soit : « Souvenez-vous de moi; car pendant trois ans je n'ai cessé ni le jour ni la nuit d'avertir chacun de vous avec gémissements et avec larmes. » *Act.*, XX, 31. Souvenez-vous de moi, mais aussi du temps que j'ai passé près de vous, de mes avis, de ma sollicitude, de mes larmes et de tous mes gémissements. De même qu'après avoir vainement supplié des malades qui nous sont chers de prendre la nourriture et les remèdes nécessaires, nous recourons aux larmes pour les fléchir; ainsi Paul, quand il voyait la parole doctrinale impuissante à toucher ses auditeurs, employait le langage des pleurs.

Au souvenir de saint Paul on sent naître la confiance.

6. Qui n'eût point été ému à la vue de Paul gémissant et en larmes? qui de nous ne l'eût point été, alors même que son cœur eût surpassé les pierres en dureté? Vous l'avez vu ensuite prédire les événements futurs. C'est ce qu'il fait dans le passage cité plus haut : « Sachez-le bien; aux derniers jours il y aura des temps difficiles. » Pourquoi ces paroles s'adressent-elles à Timothée? Pourquoi ne dit-il pas : Que



les hommes des siècles à venir le sachent, il y aura des temps difficiles. — Sachez-le, vous, dit-il au contraire à Timothée, afin que vous appreniez que le disciple doit aussi bien que le maître embrasser l'avenir dans sa sollicitude. Or, si Paul n'eût point éprouvé cette sollicitude, il ne l'eût point communiquée à Timothée. Ainsi faisait le Christ : Quand ses disciples vinrent l'interroger sur la consommation des temps, il leur dit : « Vous entendrez des bruits de guerre. » *Matth.*, XXIV, 6. Pourtant ce n'étaient point leurs oreilles que ces bruits devaient frapper. Mais le corps des fidèles est un : de même que les disciples d'alors étaient instruits de ce qui devait arriver plus tard, de même nous apprenons nous aussi les choses qui arrivèrent de leur temps. Comme nous ne formons avec eux qu'un seul corps, ainsi que je viens de le dire, encore que nous en occupions seulement une extrémité, ni le temps, ni le lieu ne sauraient le diviser; nous sommes tous unis les uns aux autres et resserrés étroitement, sinon par les nerfs, du moins par les liens de la charité. C'est pour cela que les disciples d'alors sont informés de ce qui nous regarde, et que de notre côté nous sommes renseignés sur ce qui les concerne.

Reste maintenant à chercher pourquoi l'Apôtre parle en toute circonstance d'événements graves à propos de la fin des temps. « Aux derniers jours, dit-il quelque part, plusieurs s'éloigneront de la foi. » I *Tim.*, IV, 1. « Aux derniers jours, dit-il ici, il y aura des temps difficiles. » II *Tim.*, III, 1. Le Christ parlait aussi dans le même sens quand il disait : « A la fin des temps vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerre, de famines et de pestes. » *Matth.*, XXIV, 6-7. Pourquoi à la fin des temps ce concours de calamités terribles? Suivant quelques auteurs, la nature serait alors épuisée et décrépite, et, de même que le corps dans la vieillesse est sujet à une foule d'infirmités, la vieillesse de la nature lui attirerait ces calamités. Mais il est dans l'ordre et les lois des choses que le corps vieillisse; tandis qu'on ne voit pas que la vieillesse de l'univers influe aucunement sur les pestes, les guerres, et les tremblements de terre. Non, il n'est pas vrai que ces fléaux se déchaîneront parce que les créatures vieilliront : « La famine, la peste, des tremblements de terre se produiront en divers lieux. » Ce sera parce que les mœurs des hommes seront infectées par la corruption ; car ces fléaux sont la punition du péché, et le remède aux maladies morales. D'ailleurs ces maladies de l'humanité prendront alors une gravité particulière. Et pourquoi? A mon avis, c'est que le jugement suprême et la sanction qui le suivra se faisant attendre, ainsi que l'avénement du juge, les hommes que devra atteindre ce jugement tomberont dans la négligence. Tel est le motif qui, d'après le Sauveur, provoqua la négligence du méchant serviteur. « Mon maître tarde à venir, » disait-il ; et alors il se mettait à frapper ses compagnons de travail et à dissiper les biens de son maître. Aussi, quand les disciples du Sauveur lui vinrent demander quel serait le jour de la consommation des temps, il ne voulut pas le leur indiquer, afin que l'incertitude de l'avenir nous maintînt dans la crainte et que chacun, dans l'attente de ce qui lui était réservé et dans l'espérance de l'avénement du Christ, fût plus fidèle à ses devoirs. De là cet avertissement qui nous est donné : « Ne tardez pas à vous convertir au Seigneur, et ne renvoyez pas de jour en jour, de peur que durant cette attente vous ne soyez brisé. » *Eccli.*, V, 8-9. La mort est incertaine, et elle est incertaine afin que vous vous teniez toujours sur vos gardes. C'est pourquoi le jour du Seigneur viendra pareil au voleur qui vient la nuit; et cela nous est dit pour que nous prenions nos mesures. Effectivement, celui qui prévoit l'invasion d'un voleur veille et tient sa lampe allumée. A vous également de tenir allumé le flambeau de la foi et d'une irréprochable vie, et de veiller sans cesse à cette lumière, ne sachant pas à quelle heure viendra l'Epoux ; il nous faut être prêts à toute heure, afin qu'à son arrivée il nous trouve sur pied.

L'univers ne vieillit point.

7. Je voudrais en dire davantage; mais à peine la maladie qui m'a retenu longtemps loin de vous m'a-t-elle permis de vous dire ce que vous venez d'entendre. Ce temps a été bien long pour moi, encore plus long eu égard à la me-

sure de mon affection que par le nombre des jours. Quand on aime, une courte absence paraît sans fin. Paul écrivait aux Thessaloniciens, dont il avait été quelque temps séparé : « Quant à nous, mes frères, qui avons été privé une heure de vous, nous avons eu hâte de vous voir face à face et non pas de cœur seulement. » I *Thess.*, II, 17. Si Paul, ce maître consommé en sagesse, ne put résister à une absence d'une heure, comment aurions-nous supporté une absence de plusieurs jours? Aussi, n'y tenant plus, nous sommes accourus vers vous, et nous avons jugé le bonheur de nous retrouver en contact avec votre charité, le meilleur de tous les remèdes. Oui, les soins des médecins, ou n'importe quels secours, sont moins salutaires pour moi que la jouissance de votre affection : puissé-je en jouir longtemps par les prières et l'intercession des saints, pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire, honneur, puissance soient au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LA CHARITÉ PARFAITE

SUR

LA JUSTE RÉTRIBUTION DU MÉRITE ET SUR LA COMPONCTION

AVANT-PROPOS

Voici ce que dit Savilius sur cette homélie : « Cette homélie est d'un meilleur style et vraiment digne de saint Jean Chrysostome, bien qu'elle fasse défaut dans le catalogue *Augustane*. Nous l'avons tirée d'un excellent manuscrit de cette collection : on n'en trouve du reste ailleurs aucun exemplaire. Cependant nous ferons remarquer qu'on y rencontre beaucoup de passages semblables pour les paroles et le sens, à ceux qui se trouvent dans la huitième homélie sur la première Epître aux Thessaloniciens. Je ne pense point que ces répétitions soient une réminiscense; mais je crois que l'orateur a réellement, à diverses époques, parlé sur le même sujet en des termes à peu près identiques. » Tel aussi notre avis. Cette homélie, en effet, est digne de saint Jean Chrysostome; elle est pleine d'enseignements propres à réformer les mœurs, et entièrement conforme au style de notre grand docteur.

A-t-elle été prononcée à Antioche ou à Constantinople? Aucun passage ne saurait nous tirer d'incertitude.

HOMÉLIE.

1. Toute bonne action est un fruit de la charité : aussi la charité est-elle un sujet sur lequel on revient souvent. Tantôt c'est le Christ qui dit : « A cela tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres ; » *Joan.*, XIII, 35 ; tantôt c'est Paul qui qui s'écrie : « Ne devez rien à personne, si ce n'est l'amour qu'on se doit les uns aux autres. » *Rom.*, XIII, 8. Il ne parle pas de la charité purement et simplement ; mais il ajoute que nous nous la devons les uns aux autres. De même que nous sommes constamment tenus de donner au corps sa nourriture, et que nous la lui donnons constamment, car c'est une dette qui s'impose à notre vie tout entière ; ainsi, d'après l'Apôtre, en est-il de la charité ; et nous devons le faire avec d'autant plus de zèle que la charité nous mène à la vie éternelle et qu'elle demeurera éternellement avec nous. « Ces trois choses restent, la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus parfaite de toutes est la charité. » I *Cor.*, XIII, 13. La charité ne nous est pas apprise seulement en paroles, elle nous est apprise encore en exemples. La première leçon qui nous en est donnée, c'est par la manière dont nous avons été créés. Dieu forma le premier homme, et il ordonna que tous les autres naquissent de celui-là, afin que nous nous regardions comme une seule et même famille, et que nous persévérions dans des sentiments de charité les uns vis-à-vis des autres. Ensuite il s'est servi des échanges pour entretenir cette charité mutuelle ; de quelle manière, je vais vous le dire : En comblant la terre de biens, il a donné à chaque contrée une espèce particulière de fruits ; de la sorte, les besoins que nous avons nous attirent les uns vers les autres, nous livrons à nos semblables le superflu que nous avons, nous en recevons ce qui nous manque, et ainsi s'entretient la charité. La même mesure, Dieu l'a appliquée aux individus. Il n'a pas permis à chacun de tout savoir ; mais l'un connaîtra la médecine, l'autre l'art de bâtir, l'autre une autre chose, de façon que, ayant besoin les uns des autres, nous nous aimions mutuellement.

Il en est de même pour les dons spirituels, à ce que nous apprend l'Apôtre : « L'un reçoit le don de parler avec sagesse, l'autre celui de parler avec science, l'autre celui de prophétie, l'autre celui de guérir, l'autre celui de parler diverses langues, l'autre celui de les interpréter. » I *Cor.*, XII, 8-10. Cependant il n'y a rien au-dessus de la charité, et c'est pourquoi il la préfère à tout le reste en ces termes : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, et quand je pénétrerais tous les mystères, quand j'aurais une foi capable de transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » I *Cor.*, XIII, 1-2. Il ne s'arrête pas encore là ; et il déclare que la mort pour la religion ne lui servirait de rien s'il n'avait la charité. Ce n'est pas sans motif qu'il exalte cette vertu à ce point ; il savait, cet observateur des commandements de Dieu, il savait parfaitement que là où cette vertu a jeté de profondes racines, les fruits de toute sorte de biens ne tardent pas à se montrer. En effet, ces commandements : « Tu ne commettras point l'impureté, tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne diras pas de faux témoignage, » et tous les autres, quels qu'ils soient, sont impliqués dans ce commandement capital : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » *Exod.*, XX, 13-16 ; *Levit.*, XIX, 18 ; *Galat.*, V, 14. Mais pourquoi nous appesantir sur ces considérations d'un ordre peu élevé, tandis que nous garderions le silence sur des considérations d'un ordre sublime ? C'est la charité qui a fait descendre jusqu'à nous le Fils bien-aimé de Dieu, qui l'a fait habiter et converser avec les hommes, chasser les terreurs de l'idolâtrie, publier la religion véritable, instruire les hommes à s'aimer les uns les autres. « Dieu a tellement aimé le monde, dit l'évangéliste Jean, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croira en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle. » *Joan.*, III, 16. Aussi Paul, dans l'ardeur

La science humaine n'est pas universelle.

de sa charité, laissa-t-il échapper ces paroles célestes : « Qui nous séparera de la charité du Christ? Sera-ce la tribulation, l'angoisse, la persécution, la faim, le dénûment, le péril, le glaive? » *Rom.*, VIII, 35. Et, dédaignant ces obstacles, sans importance à ses yeux, il en signale de plus redoutables : « Non, poursuit-il, ni la vie, ni la mort, ni le présent, ni l'avenir, ni tout ce qu'il y a de plus haut, ni tout ce qu'il y a de plus profond, ni aucune créature, ne pourra nous séparer de la charité de Dieu dans le Christ Jésus notre Seigneur. » *Ibid.*, 38-39. Rien n'était donc capable d'éteindre dans l'âme de ce bienheureux la charité qui l'embrasait, ni le ciel, ni la terre, ni la mer, ni la gloire des cieux, ni les tourments de l'enfer; toutes ces choses, il les dédaignait pour le Christ. De même, si nous examinions la vie des autres saints, nous trouverions que la charité a toujours été pour tous le principe de leur crédit sur le cœur de Dieu.

Charité à l'égard du prochain.

2. C'est la charité qui vous découvre dans le prochain un autre vous-même, qui vous apprend à vous réjouir de sa prospérité comme de la vôtre, à gémir sur ses infortunes comme sur vos infortunes propres. C'est la charité qui fait de nous tous un seul corps et de nos âmes autant de tabernacles du Saint-Esprit; car cet Esprit de paix aime à se reposer, non là où règne la division, mais là où règne l'union entre les cœurs. C'est la charité qui fait des biens de chacun les biens de tous, comme nous l'enseigne le Livre des Actes : « La foule des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Aucun d'eux ne considérait ce qu'il possédait comme lui appartenant; mais toutes les choses leur étaient communes...; on les distribuait à chacun selon ses besoins. » *Act.*, IV, 32-35. Quelle muraille formée de pierres énormes et fortement cimentées les unes avec les autres, pourrait par sa solidité et sa masse, braver aussi bien les efforts de l'ennemi que cette société d'hommes s'aimant entre eux et unis les uns aux autres par les liens de la plus parfaite harmonie! Les assauts du démon lui-même viennent se briser contre une telle muraille. Et certes je le comprends. Oui, tous ceux qui se présentent à ses attaques étroitement pressés les uns contre les autres, sans qu'aucun passe jamais à l'ennemi, sont victorieux de ses stratagèmes, et peuvent dresser les brillants trophées de la charité. De même que les cordes d'une lyre, quel qu'en soit le nombre, exhalent les plus mélodieux accents lorsqu'une main savante en harmonise les sons; de même les âmes qu'unit l'harmonie des sentiments exhalent les suaves accents de la charité. Voilà pourquoi Paul recommandait aux fidèles de rechercher dans leurs paroles, dans leurs pensées, les mêmes sentiments, d'estimer les autres supérieurs à eux-mêmes, de façon à ce que l'ambition ne chassât point la charité, et que tous, luttant de modestie entre eux, vécussent dans une concorde sans nuage.

« Soyez, dit-il encore, par la charité les serviteurs les uns des autres. — Car toute la loi se résume en une seule parole : Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes. » *Galat.*, V, 13-14; *Levit.*, XIX, 18. Celui qu'anime la charité ne veut pas seulement ne pas commander, il veut de plus être commandé; il lui est moins doux de commander que d'obéir. Celui qu'anime la charité aime mieux octroyer une grâce que de la recevoir, être le créancier d'un ami que d'en être à cet égard le débiteur. Celui qu'anime la charité, tout en voulant faire du bien à son ami, ne voudrait point paraître le faire; car, tout en voulant tenir le premier rang par la bienfaisance, il ne voudrait point que cela fût connu. Peut-être quelques-uns d'entre vous ne comprennent pas ce que je dis; essayons de l'éclaircir par un exemple. Notre miséricordieux Seigneur voulait nous donner son Fils; afin de paraître, non pas nous faire une grâce, mais s'acquitter d'une dette, il ordonne à Abraham de sacrifier son enfant : de cette manière, quand il sacrifierait le sien, il ne semblerait pas octroyer un bienfait, mais payer une dette, dans les richesses infinies de sa bonté. Je n'ignore pas que cette conduite paraît étrange à plusieurs : la raison en est que je parle d'une chose dont le ciel est maintenant la patrie; car, si je parlais d'une plante qui croît dans l'Inde, et que personne n'aurait pu connaître par expérience, je n'arrive-

rais point à la dépeindre fidèlement, quelque soin que j'y consacrasse ; de même, quoi que je dise, ce sera du temps perdu, parce que l'on ne comprend pas le sujet que je traite. Il s'agit, je le répète, d'une plante qui ne fleurit que dans le ciel. Mais, si nous le voulons, elle fleurira aussi en nous ; et c'est pour cela que l'on nous enseigne à dire au Père des cieux : « Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. » *Matth.*, VI, 10.

3. N'allons donc pas nous imaginer qu'il ne nous est pas possible de posséder ce bien. Oui, cela nous est vraiment possible, si nous voulons pratiquer la vigilance, si nous voulons surtout pratiquer toute sorte de vertus. C'est notre volonté libre qui nous dirige, et non la fatalité du destin, comme quelques-uns le supposent ; et c'est à vouloir ou ne pas vouloir qu'est le bien ou le mal. Voilà pourquoi le Seigneur nous a promis son royaume d'un côté, et de l'autre nous a menacés de ses châtiments. Or, il n'eût pas agi de la sorte avec des êtres rivés à la fatalité ; car ces deux ordres de choses ne concernent que des actes émanés de la volonté. Le Seigneur ne nous eût pas non plus donné des lois et des conseils, si nous eussions été retenus dans les liens du destin. Mais, comme nous sommes libres et les arbitres de notre propre volonté ; comme c'est la négligence qui nous rend mauvais, et le zèle qui nous rend bons, il a jugé nécessaire de nous préparer ces remèdes, et de nous amener soit à nous amender, soit à pratiquer la sagesse, par la crainte de ses châtiments et l'espérance de son royaume. Indépendamment de ces preuves, nous trouverons dans notre propre conduite des faits qui démontrent que nous ne sommes les instruments aveugles ni du destin, ni de la fortune, ni de la nature, ni du cours des astres. Car, si tels étaient les principes véritables de nos actions, et non pas la liberté humaine, pourquoi donc battriez-vous de verges votre esclave voleur ? pourquoi traîneriez-vous au tribunal votre épouse adultère ? pourquoi rougisseriez-vous en faisant des choses déraisonnables ? pourquoi ne pourriez-vous pas supporter une seule parole injurieuse ? pourquoi, lorsqu'on vous traite d'adultère, de débauché, d'intempérant, appeleriez-vous cela un outrage ? S'il n'y a du côté de la volonté aucune faute, ni votre action n'est un crime, ni ce que l'on vous dit une injure. Dès lors que vous êtes sans pitié pour les gens vicieux, que vous avez honte vous-même en faisant le mal, que vous cherchez à vous cacher, et que vous qualifiez de détracteurs ceux qui vous reprochent votre conduite ; par toutes ces choses vous déclarez que la nécessité n'enchaîne pas notre vie, et que nous avons la dignité que donne la liberté. Lorsqu'il s'agit de personnes soumises à la nécessité, nous savons bien user d'indulgence. Qu'un possédé lacérât notre manteau, nous assaillît de coups, loin d'en tirer vengeance, nous gémirions et nous prendrions compassion de son état. Et pourquoi ? Parce qu'il n'aurait point agi librement, et qu'il aurait été l'instrument de la violence du démon. Nous excuserions de même toute autre action opérée sous l'influence de la fatalité ; et c'est parce que nous sommes convaincus de la nullité de cette influence, que ni les maîtres ne pardonnent à leurs esclaves, ni les hommes à leurs femmes, ni les femmes à leurs maris, ni les pères aux enfants, ni les maîtres aux disciples, ni les princes aux sujets, et qu'au contraire nous sommes inexorables dans la recherche des crimes de nos semblables, et que nous en poursuivons de même la punition, recourant aux tribunaux, mettant en œuvre les châtiments corporels et les reproches, et prenant toute sorte de moyens pour délivrer du mal ceux à qui nous nous intéressons. A nos enfants, par exemple, nous donnons des gouverneurs, nous leur imposons des maîtres, nous employons les menaces, les fouets, et une infinité d'autres moyens, afin de les former à la vertu.

Mais quel besoin avons-nous d'efforts et de sueurs pour pratiquer le bien ? S'il est écrit qu'un tel sera bon, il aura beau dormir et ronfler, il sera bon ; ou plutôt il ne le sera pas, car on ne peut appeler bon celui qui est tel par nécessité. Quel besoin avons-nous d'efforts et de sueurs pour éviter le mal ? S'il est écrit qu'un tel sera méchant, quelques épreuves qu'il su-

bisse, il sera méchant; ou plutôt il ne le sera pas, car on ne saurait appeler méchant celui que la nécessité pousse dans une mauvaise voie. De même, encore une fois, que vous ne traiterez pas de détracteur le démoniaque qui vous injuriera, vous frappera même, et que vous rendrez le démon et non lui responsable de ces injures; de même nous ne devons pas qualifier de méchant l'homme que la fatalité pousse au mal, ni de bon celui qui fait le bien par le même principe. Accordez-le, et la confusion régnera dans les choses humaines; il n'y aura plus ni vertu, ni vice, ni arts, ni lois, ni rien de semblable. Pourquoi, lorsque nous sommes malade, nous donner tant de soins, dépenser de l'argent, appeler des médecins, employer des remèdes, nous imposer la diète, mettre un frein à la volupté? Si le destin décide de la maladie et de la santé, superflues sont ces dépenses, superflues les visites du médecin, superflue la diète rigoureuse qui nous est imposée. Mais ces dernières preuves et les précédentes ont établi le contraire. Laissons donc cette fable du destin : non, la nécessité n'est point l'arbitre suprême des choses humaines, elles ne sont soumises à d'autre empire qu'à l'empire honorable de la volonté libre.

4. Que ces raisons, et bien d'autres qu'il nous serait facile d'apporter à l'appui de cette proposition, si les présentes ne suffisaient pas à votre sagacité, nous déterminent à fuir le mal, à chérir la vertu, et à prouver ainsi par nos actes la pleine liberté que nous avons de faire ce qui nous plaît, afin de n'être point couverts de confusion au jour où nos œuvres paraîtront à la lumière. Car « il faut que tous nous comparaissions au tribunal du Christ, dit Paul, afin de recevoir chacun ce qui vous est dû soit en bien, soit en mal. » II *Cor.*, v, 10. Pénétrons-nous, je vous en conjure, de la pensée de ce tribunal, supposons-le dressé devant nous, avec le juge sur son siége, au moment où toutes les choses vont être révélées et montrées à tous les regards. Ce n'est point assez pour nous, en effet, d'y comparaître, tout ce qui nous regarde y sera de plus découvert. Et vous ne rougissez pas, et vous n'êtes point saisis de frayeur!

Le jugement dernier est très-redoutable.

Est-ce que nous ne préférerions pas souvent la mort à la révélation de l'une de nos fautes secrètes aux yeux des amis que nous vénérons? Quels seront donc nos sentiments, lorsque nos péchés seront publiés à la face des anges et des hommes exposés à tous les regards? « Je vous accuserai, dit le Seigneur, et je mettrai sous vos yeux vos péchés. » *Psalm.* XLIX, 21. Si, maintenant que cet instant est loin de nous, la seule hypothèse et la description verbale de cette scène réveille en nous les reproches accablants de la conscience, que deviendrons-nous quand l'heure fatale aura sonné, que l'univers tout entier sera rassemblé avec les anges et les archanges, les principautés et les puissances; quand les trompettes feront entendre sans relâche leurs accents et se répondront les unes aux autres, quand les justes seront ravis au-dessus des nuages, et que les pécheurs éclateront en sanglots? De quel effroi seront remplis en ce moment ceux qui resteront sur terre? Alors, dit l'Evangile, « l'une sera prise et l'autre sera laissée; l'un sera pris et l'autre sera laissé. » *Matth.*, XXIV, 40. Que se passera-t-il dans leur âme quand ils verront leurs semblables transportés dans les cieux avec gloire, et eux-mêmes laissés ignominieusement ici-bas? Jamais, croyez-moi, jamais la parole n'exprimera la douleur qu'ils éprouveront. Avez-vous jamais vu des condamnés menés au dernier supplice? Que se passe-t-il en eux, à votre avis, pendant qu'ils marchent jusqu'à la porte fatale? Que ne voudraient-ils pas faire ou souffrir pour être soustraits à ce terrible moment? Pour moi, j'ai ouï dire à des condamnés que la clémence impériale avait graciés sur le lieu du supplice, qu'ils ne voyaient plus des hommes dans les hommes, tant leur âme était troublée et frappée! Et que parlé-je des condamnés? Une foule immense se pressait autour d'eux, laquelle en grande partie ne les connaissait en aucune manière; eh bien! si l'on eût scruté l'âme de ces spectateurs, quelque cruels, quelque inhumains, quelque fermes qu'ils fussent, on n'en eût trouvé aucun que la terreur et la tristesse n'eussent point ému et bouleversé.

5. Si la mort prochaine de gens avec qui nous

n'avons aucun rapport nous touche à ce point, quelle sera notre émotion lorque nous serons nous-mêmes exposés à un sort plus terrible encore, exclus du bonheur ineffable du ciel, et voués à des supplices sans fin? N'y eût-il pas d'enfer, quel châtiment ce serait d'être privé de cette gloire éclatante et d'être honteusement repoussé! Ici-bas, bien des gens qui auront vu le cortége de l'empereur, éprouveront moins de plaisir à contempler ce spectacle qu'ils n'éprouveront de peine en songeant à leur pauvreté et en pensant qu'ils ne sont point au nombre des courtisans en faveur, et de ceux qui approchent le prince. Que sera-ce donc alors? car croyez-vous que ce soit un châtiment léger que de ne point faire partie des célestes chœurs, de ne point participer à cette gloire inénarrable, d'être rejeté loin et bien loin de cette fête et de ces biens incompréhensibles? Ce n'est pas tout; il faut y joindre les ténèbres, le grincement des dents, les fers que rien ne pourra briser, le ver qui ne meurt pas, le feu qui ne s'éteint pas, le désespoir, les angoisses de l'âme, la langue ardente comme celle du mauvais riche, des pleurs que personne n'entendra, des gémissements et des frémissements que personne ne remarquera, des regards jetés de tous les côtés sans qu'il paraisse un consolateur; que penser des infortunés plongés dans ces supplices? Quel sort plus affreux, plus misérable que le sort de ces âmes?

5. Nous arrive-t-il d'entrer dans une prison, à la vue des prisonniers qui se présentent les uns livides, les autres chargés de fers, les autres plongés dans de ténébreux cachots, nous sommes brisés d'épouvante, et nous nous gardons bien après de rien faire qui puisse nous exposer à partager un semblable malheur; mais, quand il s'agira d'être précipités chargés de chaînes dans les tourments de l'enfer, quels seront nos sentiments, quelle sera notre conduite? Ces chaînes ne sont pas des chaînes de fer, mais des chaînes de feu et d'un feu qui ne se consume jamais; ce n'est pas non plus à la surveillance d'êtres semblables à nous que nous serons confiés, à des êtres que nous puissions fléchir, mais à des anges terribles et inexorables dont nous ne pourrons supporter le regard et que nos outrages envers le Seigneur auront enflammés de courroux. Il n'y aura pas là, comme sur la terre, de soulagement à espérer soit en argent, soit en nourriture, soit en paroles : là point de consolation, point de clémence à espérer. Un Noé, un Job, un Daniel y vissent-ils quelques-uns des leurs dans les tourments, ils n'oseraient venir à leur aide et leur tendre la main : les sentiments de pitié qu'inspire la nature seront alors eux-mêmes effacés. Comme il y aura des justes dont les enfants ou les parents seront pécheurs, la volonté et non la nature étant le principe du mal, afin qu'ils jouissent d'un bonheur sans mélange et que ce bonheur ne soit pas altéré par l'influence irrésistible de la compassion, ce sentiment s'évanouira dans leurs âmes, et ils partageront l'indignation du Seigneur contre leurs propres entrailles. Même dès à présent, lorsque leurs enfants sont trop libertins, ils les retranchent de leur famille et ils les déshéritent; à plus forte raison agiront-ils ainsi au jour du jugement. Loin de vous donc toute espérance de bonheur, si vous ne faites pas le bien, quelque justes que soient vos nombreux ancêtres. « Chacun recevra, est-il écrit, selon ce qu'il aura fait soit en bien soit en mal. » II *Cor.*, v, 10.

Prêtons, je vous en prie, l'oreille à ces paroles, et amendons notre vie. **Corrigeons notre vie.** Si vous êtes dévoré du feu des convoitises criminelles, songez au feu de la vengeance, et les flammes impures s'évanouiront. Etes-vous tenté de proférer quelque propos criminel, songez au grincement des dents, et cette crainte vous servira de frein. Voudriez-vous prendre le bien d'autrui, rappelez-vous la sentence du Juge : « Liez-lui les pieds et les mains et jetez-le dans les ténèbres extérieures; » *Matth.*, XXII, 13, et vous repousserez ce désir. Etes-vous dur et inhumain, songez à ces vierges qui n'ayant plus d'huile dans leurs lampes éteintes ne furent point admises pour ce motif dans la chambre de l'époux; et vous sentirez dans votre cœur pénétrer l'humanité. L'intempérance et la volupté exciteraient-elles vos désirs, écoutez le riche s'écrier : « Envoyez-moi Lazare, afin que de l'extrémité de



son doigt il rafraîchisse ma langue embrasée, » *Luc.*, XVI, 24, faveur qui ne lui fut pas accordée; et vous prendrez aussitôt ces mouvements en aversion. De cette manière il n'est pas de vertu que vous ne parveniez à pratiquer; car Dieu ne nous a rien ordonné de difficile. Savez-vous ce qui fait paraître difficiles les commandements? Notre négligence. Soyez fervents, et ce qui semble lourd vous sera léger et facile; soyez négligents, et ce qui est léger vous semblera insupportable. Pénétrons-nous bien de ces considérations, et, loin d'exalter le bonheur des gens qui vivent dans la mollesse, nous en aurons toujours en vue la fin. Sur la terre ce bonheur a pour fin la matière et le fumier; dans l'autre vie le ver rongeur et le feu. N'exaltons pas le bonheur des ravisseurs du bien d'autrui, et considérons-en la fin : ici-bas ce ne sont qu'inquiétudes et labeurs; dans l'autre vie ce sont des chaînes insolubles et les ténèbres extérieures. N'exaltons pas le bonheur des amants de la gloire; considérons-en plutôt la fin : ici-bas servitude et déception, dans l'autre vie douleurs profondes et un feu qui ne finira pas. Si nous nous tenons à nous-mêmes ce langage, et si nous ne cessons de l'opposer à nos mauvais penchants, nous arriverons rapidement à fuir le vice, à pratiquer la vertu, à étouffer en nous l'amour des biens présents et à y allumer celui des biens à venir. Qu'ont donc les biens présents de solide, de nouveau, de surprenant, pour que nous leur consacrions toute notre activité? Ne les voyons-nous pas emportés dans un cercle qui ne s'arrête jamais comme le jour et la nuit, la nuit et le jour, l'hiver et l'été, l'été et l'hiver; et puis rien de plus? Embrasons-nous plutôt de l'amour des biens futurs. Magnifique est la récompense réservée aux justes, et la parole ne saurait en donner une parfaite idée: ils revêtiront après la résurrection des corps incorruptibles et ils partageront la gloire et la royauté du Christ.

6. La grandeur de cette félicité, la comparaison suivante nous la fera comprendre, ou plutôt nous ne la comprendrons jamais clairement; servons-nous cependant des biens que nous avons sous les yeux pour nous en faire une idée, et tâchons autant qu'il est en nous de faire saisir le sujet qui nous occupe. Dites-moi donc : si vous, vieillard décrépit et misérable, on vous proposait de vous rajeunir tout à coup, de vous ramener à la fleur de votre âge, de telle sorte que vous l'emportiez sur tous en force et en beauté; si on s'engageait en outre à vous donner durant mille années l'empire de la terre entière, au milieu de la plus profonde paix, que ne seriez-vous point décidé à faire et à subir pour jouir de ces avantages? Or, voilà le Christ qui vous promet, non ces biens, mais des biens infiniment plus précieux. Ce n'est pas d'après la différence qui existe entre la vieillesse et la jeunesse qu'il faut juger de celle qui existe entre la corruption et l'incorruption, ni d'après la différence qui sépare la pauvreté de la possession d'un empire, qu'il faut juger de la différence qui sépare la gloire présente et la gloire future, mais d'après celle qui existe entre un songe et la réalité. Je me trompe encore, et il n'est pas de comparaison capable d'exprimer au juste cette différence. Impossible de l'exprimer du côté du temps; comment, en effet, rapprocher des choses présentes une vie qui n'aura pas de terme? Du côté de la paix il y a autant de différence entre ces deux vies qu'entre la paix elle-même et la guerre; et quant à l'incorruption, elle s'éloigne autant de la corruption que s'éloignerait de l'argile impure une perle de la plus belle eau. Ou plutôt, quoi que vous disiez, vous resterez toujours au-dessous de la vérité. Quand même je comparerais les corps des bienheureux à une lumière radieuse, à l'éclair le plus éblouissant, je ne donnerais point une exacte idée de leur éclat. Que de richesses, que de corps ne devrait-on point sacrifier pour arriver à cette gloire? De combien de vies même ne mériterait-elle pas le sacrifice? Si maintenant on vous introduisait à la cour, si le prince vous adressait la parole en présence d'une foule nombreuse, et vous invitait à partager avec lui sa table et son palais, est-ce que vous ne vous proclameriez pas le plus fortuné des hommes? Et, quand il dépend de vous de monter au ciel, de vous présenter au souverain même de l'univers, d'y briller de l'éclat des anges, d'y jouir d'une gloire inaccessible, vous vous demandez

en hésitant si vous renoncerez aux biens de la terre, quand il vous faudrait sacrifier la vie elle-même avec les transports de la joie et de l'allégresse la plus grande et avec l'empressement le plus vif ! Pour obtenir une préfecture où vous trouverez l'occasion de commettre une foule d'injustices, car je ne qualifierai pas cela de bénéfice véritable, vous dépenseriez votre fortune, vous emprunteriez l'argent d'autrui, vous n'hésiteriez pas s'il le fallait à engager votre femme et vos enfants ; et quand on vous offre le royaume des cieux, un royaume que l'on est certain de posséder toujours, vous reculeriez, vous hésiteriez, et vous soupireriez après les richesses !

D'ailleurs, si les parties apparentes du ciel sont si belles, si douces à voir, les parties invisibles et les cieux des cieux, quelle beauté n'auront-ils pas? Puisque vous ne pouvez pas les voir des yeux du corps, élevez-vous par la pensée, montez au-dessus de ce ciel, et contemplez le ciel supérieur avec sa hauteur incommensurable, sa lumière inaccessible, avec ses tribus d'anges, ses ordres d'archanges et les autres puissances incorporelles; puis, descendant sur la terre, recourez aux images qu'elle nous fournit, et décrivez-moi l'appareil qui entoure un prince d'ici-bas, des gardes couverts d'or, un char ruisselant de pierres précieuses, attelé d'un couple de blanches mules étincelantes d'or, les lames dont le char est revêtu, les dragons représentés sur des vêtements de soie, les aspics aux yeux d'or, les chevaux couverts d'or et leurs freins d'or également. Toutefois, dès que nous apercevons l'empereur, nous ne voyons plus rien de ces richesses : lui seul fixe nos regards avec son manteau de pourpre, son diadème, son trône, son agrafe, sa chaussure, et l'éclat de son visage. Après avoir rassemblé toutes ces images, transportez de nouveau votre pensée dans une sphère supérieure, et représentez-vous le jour terrible de l'avénement du Christ. Vous ne verrez alors ni chars dorés avec leur attelage de mules blanches, ni dragons, ni aspics ; mais vous verrez une scène tellement effrayante, tellement extraordinaire, que les vertus célestes seront elles-mêmes dans la stupeur ; « car les vertus des cieux, dit le Sauveur, seront profondément émues. » *Matth.*, XXIV, 29. Alors le ciel s'ouvrira tout entier, et le Fils unique de Dieu en descendra, escorté non d'une vingtaine ou d'une centaine de satellites, mais de plusieurs millions d'anges et d'archanges; la terreur et l'effroi se répandront en tout lieu, la terre s'entr'ouvrira, tous les hommes qui auront vécu depuis Adam jusqu'à ce jour en sortiront et ressusciteront, tandis que le Sauveur s'avancera environné d'une gloire tellement éblouissante que ses rayons éclipseront la splendeur de la lune et du soleil. Oh! que notre insensibilité est grande à nous qui, malgré les biens ineffables promis à nos efforts, soupirons encore avidement après les biens présents, et ne comprenons pas la malice du diable, qui se sert de ces biens sans valeur pour nous dépouiller des biens les plus précieux, qui nous donne un peu de boue pour nous ravir le ciel, qui nous montre une ombre pour nous dérober la vérité, et qui nous berce de songes riants, car les richesses d'ici-bas ne sont pas autre chose, afin que le jour venu, nous soyons les plus pauvres des hommes. Puisque nous n'ignorons pas ces vérités, évitons, mes bien-aimés, les piéges du démon; prenons garde de partager sa condamnation et d'entendre un jour le Juge nous dire : « Eloignez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. » *Matth.*, XXV, 41.

7. Mais Dieu est bon, cela n'arrivera pas, dit-on. — Donc, c'est en vain que cela a été écrit. — Assurément non, est-il répliqué; mais ce n'est qu'une menace destinée à nous ramener à de meilleurs sentiments. — Et si nous ne voulons pas de ces sentiments, si nous persévérons dans l'iniquité, nous dispensera-t-il de ces supplices? Dans ce cas il refusera également aux bons leurs récompenses. — Il ne la leur refusera pas ; car il est digne de lui de donner encore au delà du mérite. — D'où il suit que ce qui concerne les récompenses est certain, et que ce qui concerne les châtiments ne l'est pas! Oh! que la perfidie du démon est grande, que cette apparente humanité a de cruauté! Car c'est lui qui est l'auteur de ce raisonnement, source

d'une erreur si funeste et de notre négligence. Il sait bien que la crainte du châtiment est pour notre âme un frein qui la retient, qui l'éloigne du vice ; et voilà pourquoi il met tout en œuvre pour arracher de notre cœur ce sentiment, afin que nous nous précipitions aveuglément dans l'abîme. Comment triompherons-nous de ces efforts? Les témoignages de l'Ecriture que nous invoquons n'ont, d'après nos contradicteurs, qu'une valeur comminatoire. Qu'ils parlent ainsi de châtiments à venir, soit, encore que ce langage ne manque pas d'impiété ; mais, quant aux châtiments passés, et dont la réalité est incontestable, ils ne sauraient maintenir ce système. Nous leur adresserons donc cette question :

Les débris de l'arche se retrouvent sur les montagnes de l'Arménie.

Avez-vous ouï parler du déluge, du fléau qui frappa l'humanité tout entière? Est-ce par forme de menace seulement qu'il avait été annoncé? Ces menaces n'ont-elles pas été exécutées dans toute leur étendue? Les montagnes de l'Arménie où l'arche se reposa n'en rendent-elles pas elles-mêmes témoignage? Les restes de l'arche n'ont-ils pas été conservés jusqu'à ce jour? Alors aussi, bien des gens disaient ce que vous dites ; et, durant les cent ans de la construction de l'arche, tandis que le juste les avertissait et préparait le bois, personne n'ajoutait foi à sa parole : or, c'est parce qu'ils ne crurent pas à ces menaces orales, que la vengeance éclata tout-à-coup sur leur tête. Croyez-vous que l'auteur de ce châtiment terrible ne voudra pas nous en infliger de plus terribles encore? car les crimes de ce temps-là ne sont pas pires que les crimes d'aujourd'hui. En ce temps-là on se livrait à d'abominables impudicités : « Les enfants de Dieu entrèrent en rapports avec les filles des hommes. » *Genes.*, VI, 2. Aujourd'hui il n'est point de péché qu'on ne commette. Cependant entretenons-nous, si vous le voulez, de quelques autres châtiments, afin que le passé garantisse la certitude de l'avenir. Quelqu'un de vous a-t-il jamais voyagé en Palestine? Je le pense : à vous donc de rendre témoignage de la vérité de mes paroles. Au delà de Gaza et d'Ascalon, non loin de l'embouchure du Jourdain, il y avait une vaste contrée d'une fertilité telle qu'elle était comparée au paradis lui-même. « Loth aperçut, dit l'Ecriture, toute la contrée des bords du Jourdain, laquelle était arrosée comme le paradis du Seigneur. » *Genes.*, XIII, 10. Eh bien, cette même contrée est aujourd'hui le plus désolé des déserts. On y voit des arbres, ces arbres ont des fruits; mais ces fruits sont un mémorial de la colère divine. On y voit des grenadiers de superbe apparence et qui donnent d'eux-mêmes les plus favorables idées ; mais, quand on prend dans les mains les grenades et qu'on les brise, au lieu d'un fruit savoureux on ne trouve dedans que poussière et que cendre. Ainsi en est-il du sol, ainsi des pierres, ainsi de l'air. L'incendie y a tout dévoré, y a tout réduit en cendres, à l'exception de ce qui doit perpétuer le souvenir de la colère de Dieu, et annoncer les supplices à venir. Sont-ce là des menaces verbales ; sont-ce là des cliquetis de mots? Si quelqu'un ne croit pas à l'enfer, qu'il se souvienne de Sodome, qu'il pense à Gomorrhe, à ces châtiments du passé dont nous voyons encore aujourd'hui l'accomplissement. A ce sujet se rapportent ces passages de l'Ecriture parlant de la sagesse : « C'est elle qui délivra le juste de ce feu qui tombait sur la Pentapole, tandis que les impies périssaient. — Aussi cette terre reste déserte et fumante en témoignage de leurs crimes, et les arbres y portent des fruits qui ne mûrissent pas. » *Sap.*, X, 6-7. Il faudrait maintenant désigner la cause de cette épouvantable catastrophe. Un seul genre de crime souillait les habitants de cette contrée, mais un crime horrible et abominable. Les jeunes gens étaient l'objet de leur passion, et c'est pour cela qu'ils furent dévorés par une pluie de feu. Or, aujourd'hui des crimes pareils, en plus grand nombre et de plus graves encore se commettent, et le feu ne tombe pas du ciel. Pourquoi? Parce qu'un autre feu est préparé qui ne s'éteindra jamais. Comment, en effet, Celui qui punit un seul péché d'une façon si effrayante et qui n'eut égard ni aux supplications d'Abraham, ni à la piété de Loth, habitant de Sodome, nous pardonnerait-il, nous coupables d'une infinité de crimes? Non, cela ne se peut, et cela ne sera pas.



8. Ne nous en tenons pas à ces exemples; citons encore d'autres châtiments, afin que cette abondance de preuves établisse convenablement la vérité qui nous occupe. Vous avez tous ouï parler de Pharaon, roi d'Egypte; vous savez quelle vengeance Dieu en tira : ce prince fut englouti avec toute son armée, ses chars et ses chevaux, dans les flots de la mer Rouge. Quant aux châtiments que les Juifs eurent à subir, Paul vous en parle dans les termes suivants : « Ne commettons pas de fornication comme le firent quelques-uns d'entre eux; si bien que vingt-trois mille périrent en un seul jour. Ne murmurons pas comme murmurèrent quelques-uns d'entre eux, lesquels furent frappés par l'exterminateur. Ne tentons pas le Seigneur comme quelques-uns le tentèrent, lesquels furent tués par les serpents d'airain. » I *Cor.*, x, 8-10. Si les Juifs expièrent de cette manière leurs péchés, quel traitement nous sera réservé? Si l'on nous épargne, ce n'est pas que nous n'ayons à redouter aucun châtiment; c'est au contraire pour que nous soyons plus sévèrement punis, dans le cas où nous refuserions de nous convertir. Voilà pourquoi, encore que rien de grave ne nous arrive, nous devons précisément pour ce motif craindre davantage. Les prévaricateurs cités tout à l'heure ne connaissaient point l'enfer, et ils ont été punis en ce monde; mais nous, avec les péchés que nous commettons, si nous ne sommes aucunement frappés ici-bas, nous les expierons pleinement dans la vie à venir. Serait-il raisonnable, d'ailleurs, que ces malheureux beaucoup moins éclairés que nous, aient été frappés, et que nous, avec la doctrine parfaite dont nous avons été imbus, nous dont les fautes sont conséquemment plus graves, nous échappions aux châtiments! Vous parlerai-je encore des autres désastres dont les Juifs furent frappés en Palestine par les Babyloniens, les Assyriens, les Macédoniens; de la famine, des pestes, des guerres, de la captivité qui les désolèrent sous Titus et Vespasien? Lisez l'ouvrage que Josèphe a écrit sur la ruine de Jérusalem, et vous aurez une idée de cette lamentable tragédie. Entre autres calamités, ils furent réduits à une si cruelle famine, qu'ils dévoraient leurs baudriers, leurs chaussures, et d'autres objets mille fois plus repoussants. La nécessité, comme le dit l'écrivain juif, transformait toute chose en aliment. Ce ne fut pas encore assez, et ils dévorèrent jusqu'à leurs propres enfants. Encore une fois, ils ont été si terriblement châtiés, comment ne le serions-nous pas, nous dont les fautes sont plus graves? S'ils l'ont été dès cette vie, pourquoi ne le sommes-nous pas également? N'est-il pas évident, même pour un aveugle, que ce châtiment nous attend dans le siècle futur? Jetons un coup d'œil sur ce qui se passe sur la terre, et nous n'aurons aucune peine à croire à l'enfer.

Si Dieu est juste, s'il ne fait pas d'acception de personnes, ce qui est incontestable, d'où vient que certains homicides sont punis ici-bas et que d'autres ne le sont pas? D'où vient que certains adultères sont punis et que d'autres meurent sans avoir subi aucune peine? Que de violations de tombeaux sont restées impunies; que de vols, que d'injustices, que de rapines! Et, s'il n'y a pas d'enfer, où les criminels expieront-ils leurs crimes? Allons plus loin, montrons à nos contradicteurs que le dogme de l'enfer n'est point une fable. Ce dogme est tellement certain que les poètes, les philosophes, les écrivains de toute nature ont admis la nécessité d'une rétribution à venir, et ont désigné l'enfer comme le lieu de supplice des méchants. S'ils n'ont pu exposer la vérité dans toute sa pureté, n'ayant pour se guider que leur raison et des fragments incomplets de nos doctrines, ils n'en ont pas moins conçu l'idée d'un jugement. Ils nous parlent, en effet, des fleuves Cocyte et Phlégéthon, des eaux du Styx, du Tartare, qui est aussi loin de la terre que la terre l'est du ciel, et de plusieurs genres de supplices : ils nous parlent, d'autre part, des Champs-Elysées, d'îles fortunées, de prairies émaillées de fleurs, de parfums qui s'exhalent dans ce séjour, de brise légère, de chœurs que forment les bienheureux, vêtus de robes blanches et chantant des hymnes; en un mot, ils retracent le sort qui attend au sortir de cette vie les méchants et les bons.

Que le dogme de l'enfer ne nous trouve donc

pas incrédules, de crainte que nous n'y soyons engloutis : celui qui n'y croit pas devient à coup sûr plus négligent; or, celui qui se néglige tombera certainement dans ce terrible séjour. Croyons sans hésitation aucune, entretenons-nous souvent sur ce sujet, et nos fautes deviendront plus rares. Le souvenir de ces entretiens, profondément gravé dans notre âme, sera comme une médecine amère propre à la purifier de toute iniquité. Faisons donc usage de ce remède, afin d'acquérir la pureté qui nous rendra dignes de voir Dieu comme il est possible à un homme de le voir, et de jouir des biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ : gloire à lui dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE
SUR LA CHASTETÉ

AVANT-PROPOS

Cette homélie a-t-elle été prononcée à Constantinople ou à Antioche, nous ne saurions le déterminer même d'une façon conjecturale. Elle a été adressée à de nouveaux baptisés. Du texte grec, il reste quelques lignes à peine.

HOMÉLIE.

Un sujet que j'ai toujours estimé infiniment utile et vraiment digne des serviteurs du Christ, est le sujet de la chasteté : je l'estime tel, maintenant surtout que je m'adresse à des enfants de l'Eglise, qui viennent de se revêtir du Christ et qui doivent s'adonner à la chasteté de préférence à toute autre vertu. Certainement on applaudirait sans restriction à l'opportunité du discours qui serait adressé aux athlètes des jeux olympiques sur les combats qu'ils vont livrer, sur le courage dont ils ont besoin et la victoire qui les attend, au moment où ils descendraient dans le stade prêts à combattre. Et nous aussi, à la vue des athlètes du Sauveur qui viennent de puiser dans les divins mystères la force de l'Esprit, nous ne traiterons pas un sujet hors de propos, au moment où ils se préparent à livrer le spirituel combat, en les entretenant de la chasteté. Dans les combats du monde, la couronne ne vient qu'après la victoire ; dans les combats du Christ, la victoire ne vient qu'après la couronne. Pourquoi le Christ nous couronne-t-il avant de nous envoyer au combat ? Pour intimider nos adversaires et relever nos pensées ; pour qu'au souvenir de l'honneur dont il nous a favorisés, nous évitions en paroles ou en actions ce qui serait indigne de Dieu. Le prince qui, malgré la pourpre dont il serait couvert, malgré la couronne dont son front serait ceint, se laisserait emporter par les passions désordonnées à des actes indignes de la majesté royale, rentrerait en lui-même à l'aspect de son royal manteau et se promettrait bien de ne plus subir de si honteuses défaites. Et vous qui êtes revêtus du Christ, lorsque les convoitises criminelles auront vainement sollicité votre âme, jetez aussitôt un regard sur votre divin manteau, et vous vous sentirez soudain meilleur, et vous n'aurez rien à redouter des artifices du démon.

Il est plus beau de pratiquer la chasteté que de la louer.

Il est beau de louer la chasteté, il est plus beau de la pratiquer. A la vérité, on n'est pas peu encouragé à la mettre en pratique, lorsqu'elle est fréquemment le sujet de ce que l'on dit ou de ce que l'on entend. Aussi Dieu a-t-il voulu que les Ecritures sacrées célébrassent les vertus des saints, afin que tous les hommes fussent entraînés à les imiter, et qu'en suivant fidèlement leurs traces, ils formassent le dessein d'être chastes comme eux. Si la vue du triomphe des athlètes vainqueurs dans les combats gymniques a suffi pour inspirer à des spectateurs la résolution ardente de combattre eux-



mêmes, de braver des fatigues et des sueurs sans nombre pour remporter une couronne d'olivier ou de laurier, avec quelle ardeur ne devrions-nous pas braver toute sorte d'épreuves pour la chasteté, à la vue des couronnes que les saints ont reçues des mains de Dieu, afin de mériter à notre tour, par nos belles et salutaires actions, les couronnes célestes? Ne serait-ce point une chose intolérable et capable d'exciter l'indignation, si, quand une feuille de laurier ou d'olivier et la gloire de cette vie passagère séduisent les athlètes, nous restions insensibles aux récompenses du Christ, si nous ne pouvions nous résoudre à fuir la volupté et à préférer à la concupiscence la crainte de Dieu? Les hommes ne sont pas les seuls êtres chez lesquels se développe l'instinct d'imitation; on le voit encore chez les animaux. Qu'une colombe, par exemple, s'envole, et toutes les autres la suivent; qu'un étalon généreux bondisse au milieu du troupeau, il l'entraîne à sa suite tout entier. A vous aussi, troupeau du Christ, le chaste Joseph vous donne l'exemple et vous invite par de célestes transports, vous ses compagnons d'exil, à vous élancer sur ses traces. Formons donc avec ce saint jeune homme un chœur spirituel, et faisons non-seulement en paroles, mais surtout en actions, l'éloge de sa chasteté.

Chasteté de Joseph.

La chasteté, il la garda constamment et avec un soin jaloux, quand il pouvait asservir la femme de son maître et mener une voluptueuse vie au sein du luxe et de la mollesse. Mais, quelque brillante que fût cette perspective, il lui suffit de songer que les richesses et la puissance et la gloire s'évanouissent avec la vie présente et ne procurent que des avantages temporels, que la vertu seule n'a point de terme, pour opposer comme frein aux voluptés la crainte du Seigneur. Dédaignant les promesses de sa maîtresse et les plaisirs, il trouva son affreux cachot plus aimable que les plus riches palais. Et cependant qu'il est difficile à qui possède une beauté remarquable de se soustraire aux voluptés! Mais Joseph pratiqua la chasteté d'une si excellente manière, qu'il abrita la beauté de son corps sous la beauté de son âme; beau comme une étoile radieuse par le corps, beau par son âme comme un ange. Pour nous, ce n'est pas seulement la chasteté de ce jeune homme qui doit exciter notre surprise, ce sont encore les périls qu'il voulut braver pour la conserver, estimant l'esclavage des sens plus redoutable et plus affreux que la mort elle-même. Or, nous en serons surtout étonnés, lorsque à la connaissance parfaite de sa vertu nous joindrons celle des temps où il pratiquait à un si haut degré la pureté. Ce fut avant l'avénement sur la terre du Créateur et du Seigneur de l'univers, qu'il sut conserver son âme libre. Pourtant il était élevé dans une maison habitée par des impies, autour de lui on ne cessait de le pousser vers le mal, personne ne lui enseignait la chasteté; tous étaient les esclaves de la volupté, les serviteurs de leur ventre; chez eux la piété, la sainteté étaient inconnues. Malgré ce milieu d'impiété dans lequel il vivait, malgré les tentatives de sa maîtresse, il ne livra pas les trésors célestes, il garda inviolable le temple de l'Esprit, il aima mieux mourir que de sacrifier à la sensualité. Quoiqu'il n'ait pas entendu Paul nous dire que nos corps sont les membres du Christ, quoiqu'il n'ait pas ouï la parole de Dieu, il n'en est pas moins grand aux yeux de ceux qui ont eu l'honneur de recevoir communication des divines promesses, et il ne nous enseigne pas moins de quelle manière nous devons combattre dans l'Eglise et veiller sur la pureté de notre âme. Car n'est-il pas en droit de nous tenir ce langage: Si moi qui ai vécu avant le Christ, qui n'ai point eu connaissance des enseignements du sublime Paul, j'ai compris que les serviteurs de Dieu devaient être au-dessus de la volupté; si j'ai gardé intacte ma chasteté, en dépit des périls nombreux auxquels elle était exposée, avec combien plus de raison ne devez-vous pas pratiquer dans la crainte et le tremblement cette vertu, pour n'être pas indignes de l'honneur qui vous est fait, et pour que les membres du Christ ne deviennent pas les membres d'une prostituée? — Un semblable langage est capable d'inspirer à toute âme l'amour de cette vertu, et de calmer en elle l'ardeur des convoitises criminelles. La pluie

qui tomberait sur un foyer l'éteindrait avec moins de facilité que ne seraient apaisées les passions mauvaises d'une âme qui serait pénétrée de ces discours.

Le même langage pourrait nous être adressé par le grand homme Job : non-seulement il pratiqua avec zèle la continence, mais il défendit à ses yeux de jamais fixer le visage d'une vierge, de crainte que son âme ne fût séduite par l'éclat de la beauté. Qui ne verrait avec stupeur et admiration cet homme qui combattait si énergiquement le démon et qui déjoua toutes ses ruses, éviter le visage des jeunes filles, et détourner ses yeux de leur beauté? Quand le diable marche sur lui, il ne bat pas en retraite, il l'attend de pied ferme, sûr de ses forces: quand une vierge se présente, loin de l'attendre pour considérer sa beauté, il se retire aussitôt. Il comprenait qu'il suffisait pour vaincre les démons d'être ferme et audacieux, mais que pour remporter la victoire dans les combats de la chasteté, il fallait non fréquenter les vierges, mais les fuir. Si donc vous vous engagez à garder la virginité, écoutez les avis du plus chaste des hommes, d'un homme qui avant l'incarnation pratiqua une chasteté parfaite. Au demeurant, nous devrions être étonnés de l'existence de ces justes, modèles de continence, avant l'avénement du Christ. Ils n'étaient point alors poussés au culte de cette vertu, les vierges pouvaient sans crime ne pas attacher un prix élevé à la possession de la virginité. Et comment? C'est que le Très-Haut, créateur de toute chose, a pris notre nature pour amener du ciel sur la terre la pureté des anges. Lors donc que les hommes, après cet honneur qui leur a été fait, se courbent sous le joug de la volupté, on ne saurait assez flétrir cette conduite, par laquelle, faisant des membres du Christ les membres d'une prostituée, ils paralysent autant qu'il est en eux la divine miséricorde. Quoi! les démons frémissent en apprenant que Dieu nous unit à lui, et des fidèles osent se séparer du Christ pour s'unir à des courtisanes! Non, il y aurait moins de mal à tomber du ciel dans la boue, qu'il n'y en aurait pour un membre du Christ à devenir le membre d'une femme impudique.

Lors donc que la concupiscence agira sur votre âme, songez au Christ, représentez-vous Paul debout et vous disant: « Ne savez-vous donc pas que vos membres sont les membres du Christ? Ferai-je donc des membres du Christ les membres d'une courtisane? » I *Cor.*, VI, 15. A ce souvenir, la tentation s'évanouira. D'un regard, une maîtresse pudique et chaste ramène à la chasteté des servantes impudiques, à plus forte raison le sentiment de la volupté s'évanouira-t-il au souvenir du Christ. Que la croix brille sans cesse à vos regards, et vous resterez exempt de toute faute. De même que la colonne de nuée, figure de la croix, défendait les Hébreux contre les attaques des Egyptiens; de même la croix, dès qu'elle frappe nos regards, met en fuite les plaisirs mauvais : elle est la sauvegarde de l'âme, l'antidote de la concupiscence. Si la médecine guérit les maladies du corps, la parole du Christ guérit les maladies de l'âme. C'est pourquoi nous conjurons et supplions les fidèles qui se sont rendus coupables de fautes de ce genre et qui sont encore asservis aux plaisirs de la chair, de revenir à eux, de ne pas se laisser abattre par les passions, de résister à leur entraînement, et, au lieu de s'imposer volontairement cette amère servitude, de les combattre avec courage, de fortifier leur esprit par la crainte du Seigneur et de chasser loin de leur maison ce tyran redoutable; afin que, éloignés de toute souillure et de la société des pécheurs, nous puissions, l'âme pure et sans tache, nous approcher des divins et adorables mystères de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ : à lui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR

LA MORT ET LA RÉSURRECTION

AVANT-PROPOS

Nous n'avons que la traduction latine de ces deux discours; mais l'invention et l'éloquence de Chrysostome s'y montrent clairement, et tout les fait juger dignes du saint docteur. On pourrait seulement penser qu'il ne les a pas prononcés dans cet ordre et dans cette forme, qu'une main étrangère les a recueillis et ainsi rassemblés. Voici ce qu'en disent nos frères les Bénédictins qui ont édité les œuvres de saint Augustin, parmi lesquelles ils les ont fait figurer, tome VI :

« Ces deux discours se trouvent dans un manuscrit de Corbie, manuscrit qui ne paraît pas avoir moins de mille ans. D'après les titres anciens, le premier a surtout pour objet de consoler le chrétien en face de la mort même, et le second, de lui montrer la résurrection comme la consolation la plus efficace. » On pourra les comparer à des homélies que nous donnerons dans la suite, telles que la XLIe sur la première Epître aux Corinthiens et la LXIe sur l'Evangile selon saint Jean.

DISCOURS I.

1. Gardez un profond silence, mes frères, afin qu'une parole utile et maintenant nécessaire ne vous échappe pas. C'est quand une grave maladie se déclare qu'il faut recourir à l'art du médecin; c'est quand l'œil est troublé par la souffrance qu'on doit appliquer le collyre avec empressement. Et quant à celui qui n'éprouverait pas une telle douleur, qu'il se garde bien d'interrompre; mais plutôt qu'il écoute attentivement, vu que la connaissance du remède n'est pas indifférente à celui-là même qui jouit d'une bonne santé. Une plus vive attention convient néanmoins à celui dont les yeux sont malades et que stimule l'aiguillon de la douleur : qu'il ouvre les yeux pour recevoir le collyre de la parole sainte; ce n'est pas seulement un adoucissement qu'il obtiendra de la sorte, c'est la guérison. Il est certain que, si le malade s'obstine à fermer les yeux quand le médecin y verse le collyre, le remède se répand au dehors, et l'œil demeure dans le même état de souffrance. La même chose a lieu pour une âme malade : si la tristesse la subjuguant entièrement en défend l'entrée à nos salutaires instructions, le mal ne fera qu'augmenter, et peut-être réalisera-t-elle cette sentence du Livre saint : « La tristesse selon le monde opère la mort. » II *Cor.*, VII, 10. Le bienheureux Paul,



ce grand apôtre, ce docteur des chrétiens, cet habile médecin des âmes, nous apprend qu'il y a deux sortes de tristesses : l'une bonne, l'autre mauvaise; l'une produisant un heureux effet, l'autre stérile; l'une conduisant au salut, l'autre causant la perte de l'âme. Et pour que personne n'ait un doute là-dessus, voici ses expressions mêmes : « La tristesse qui est selon Dieu inspire la pénitence et sert d'inébranlable fondement au salut. » *Ibid.* Telle est la tristesse que nous avons appelée bonne. Il ajoute aussitôt: « Mais la tristesse selon le monde opère la mort. » C'est la mauvaise tristesse.

2. Examinons donc, mes frères, celle que nous avons actuellement sous la main, qui s'agite dans les cœurs, qui se trahit dans la parole; et voyons si cette tristesse est avantageuse ou nuisible, si elle peut produire le bien ou le mal. Devant nous gît un corps immobile, un homme est étendu là qui n'est pas un homme, des membres qui ne sont pas animés; on crie, et il ne répond pas; on l'appelle, et il n'entend pas; sous nos yeux est un visage livide, aux traits altérés, qui manifestent la présence de la mort. On songe à ce silence éternel, aux plaisirs qui ne sont plus, aux espérances brisées, aux nécessités subies, aux douces paroles échangées, aux relations d'une longue vie : et voilà ce qui nous arrache des larmes et des sanglots déchirants, ce qui jette notre âme tout entière dans une tristesse sans fond. A ces coups si terribles, à ces armes si bien trempées de la douleur, il faut opposer avant tout cette conviction, que tout ce qui naît dans ce monde doit mourir. Telle est la loi de Dieu, telle son immuable sentence, il la fulmina contre le premier homme après sa chute : « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre. » *Genes.*, III, 19. Faut-il donc tant s'étonner si, l'homme ayant cette destination, la loi divine s'accomplit en lui, si la sentence est exécutée? Ce qui fut de tout temps n'a rien d'étrange, ce qui se renouvelle chaque jour n'est pas une chose inouïe, le sort commun n'est pas une exception. Si nous avons vu passer par ce même chemin de la mort nos pères et leurs pères, si nous avons appris que les patriarches et les prophètes depuis Adam, dont la chute entraîna tout, n'ont pas autrement quitté le monde, élevons nos cœurs, sortons de cet abîme de tristesse : après tout c'est une dette que la mort a payée. Et pourquoi s'attrister, en effet, quand on acquitte une dette? Et c'est une dette que la mort, une dette qu'on ne saurait payer d'une autre manière, une dette dont la vertu ne nous affranchit pas plus que l'argent, ni la sagesse, ni la puissance, ni la royauté, puisque les rois ne peuvent pas plus s'y soustraire que leurs sujets. Volontiers je ne vous parlerais que pour augmenter votre tristesse dans le cas où la mort serait de nature à pouvoir être évitée ou même différée par le sacrifice de vos biens, sans que vous eussiez rien fait pour cela, plongé dans la négligence ou retenu par l'avarice; mais, puisque c'est là un décret immuable que Dieu même a porté, c'est en vain que nous pleurons et gémissons; nous semblons nous en prendre à nous-mêmes de la mort qui vient d'arriver, alors cependant qu'il est écrit: « Les sorties de la mort appartiennent au Seigneur Dieu. » *Psalm.* LXVII, 21. Si nous acceptons donc pleinement dans notre cœur cette condition essentielle de toute vie, l'œil de notre âme commencera d'être soulagé, comme après une première ablution.

3. Vous me direz : Je n'ignore pas que ce malheur frappe indistinctement tout le monde, je sais qu'en mourant on acquitte une dette; mais je songe au bonheur passé, je repasse dans ma mémoire les relations que la mort est venue rompre. — Si c'est pour cela que vous vous abandonnez à la tristesse, vous êtes le jouet d'une erreur, vous n'obéissez pas à la raison. Vous devez savoir aussi que le Seigneur qui vous avait donné cette joie, peut vous en donner une plus grande, qu'il est en son pouvoir de remplacer par de meilleures relations celles que vous avez fatalement perdues. Ne songez pas seulement à votre avantage, et tenez compte du bien de celui qui n'est plus; car la mort est peut-être un bien pour lui, selon cette parole de l'Ecriture : « Il a été ravi pour que l'iniquité ne pervertît pas son intelligence. Son âme était agréable à Dieu; aussi s'est-il hâté de l'enlever aux perversités de la terre. » *Sap.*, IV, 11-14. Quant aux habitudes rompues, que vous

Il est déraisonnable et même dangereux de se livrer trop vivement à la tristesse.

dirai-je, si ce n'est que le temps les fait oublier à la longue, si bien qu'elles paraissent n'avoir jamais existé? Ce que le temps fait donc tout seul et par la simple succession des jours, beaucoup mieux la raison et la réflexion doivent-elles le faire. Mais ce qu'il faut avant tout méditer, c'est la divine sentence qui nous est transmise par l'Apôtre : « La tristesse selon le monde opère la mort.» II *Cor.*, VII, 10. Par conséquent, si les plaisirs, les avantages et les relations de la vie sont des choses terrestres et passagères, prenez garde que l'abattement et la tristesse qui les suivent ne soient une maladie mortelle. Je ne cesserai donc de vous la répéter cette belle sentence : « La tristesse selon le monde opère la mort. » Et comment la mort en est-elle la conséquence? C'est qu'une tristesse excessive jette l'âme dans le doute et la conduit même quelquefois jusqu'au blasphème.

Comment la mort est la conséquence d'une trop vive tristesse

La tristesse était permise aux anciens avant la venue du Christ

4. Quelqu'un peut-être me dira: Vous défendez donc de pleurer les morts, alors cependant que les patriarches, Moïse, ce grand serviteur de Dieu, et beaucoup de prophètes sont un exemple du contraire, alors surtout que Job, cet homme si juste, alla jusqu'à déchirer ses habits à la mort de ses enfants? — Non, je ne défends pas de pleurer les morts; c'est l'Apôtre, cette lumière des nations, qui parle en ces termes: « Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, ce qui concerne les morts, de peur que vous ne vous abandonniez à la tristesse comme ceux qui n'ont pas d'espoir. » I *Thessal.*, IV, 12. L'éclat de l'Evangile ne saurait être obscurci parce que les hommes vivant avant la loi ou même sous les ombres de la loi, pleuraient leurs morts. Ils avaient raison de les pleurer; le Christ n'était pas encore descendu des cieux, lui qui devait par sa résurrection tarir cette source de larmes. Ils avaient raison de pleurer; car la sentence de mort subsistait encore. Ils avaient raison de pleurer; car le dogme de la résurrection n'était pas encore prêché dans le monde. Sans doute, les saints espéraient la venue du Sauveur; mais en attendant ils pleuraient leurs morts, parce qu'ils n'avaient pas vu l'objet de leurs espérances. Enfin, Siméon, l'un des saints de la loi ancienne, après avoir vécu dans la sollicitude touchant sa propre mort, n'eut qu'à recevoir dans ses mains le Seigneur Jésus, l'enfant qui devait sauver les hommes, pour se réjouir aussitôt à cette même pensée de la mort : « Vous renvoyez maintenant, Seigneur, votre serviteur en paix ; car mes yeux ont vu le salut que vous avez accompli. » *Luc.*, II, 29-30. Bienheureux Siméon ! parce qu'il a vu ce qu'il espérait, il regarde la mort comme un doux repos.

Vous me direz peut-être aussi: Mais nous lisons dans l'Evangile même que la fille du chef de la synagogue fut pleurée, et de plus que les sœurs de Lazare le pleuraient. — On ne pouvait avoir encore que la sagesse de l'ancienne loi, par la raison qu'on n'avait pas vu le Christ ressusciter d'entre les morts. Le Seigneur lui-même pleura Lazare, gisant dans le tombeau, non certes pour nous donner l'exemple d'un regret ainsi manifesté, mais pour nous montrer par ses larmes qu'il avait réellement pris un corps humain. Peut-être pleura-t-il à cause des Juifs eux-mêmes, sachant qu'ils ne croiraient pas en lui sans un tel signe. La mort de Lazare, en effet, ne pouvait pas être un sujet de larmes, puisque Jésus avait déclaré qu'elle n'était qu'un sommeil, en promettant de ressusciter son ami, ce qu'il fit en réalité.

5. Les anciens avaient donc leurs usages; on comprend leur fragilité, par la raison que le Christ n'était pas encore venu. Mais, du moment où le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous, depuis que le second Adam a détruit la sentence portée contre le premier, que par sa mort il a tué notre mort, et qu'il est ressuscité le troisième jour, la mort n'a plus rien de terrible pour les fidèles; plus de chute à prévoir, plus d'accident à craindre depuis que l'Orient nous est venu du haut des cieux. Le Seigneur lui-même nous crie de sa voix qui ne saurait mentir : « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, serait-il déjà mort, vivra; et celui qui vit et croit en moi, ne verra jamais la mort. » *Joan.*, XI, 25-26. La parole divine ne laisse aucun doute, mes frères bien-aimés, celui qui croit en Jésus-Christ et qui garde ses préceptes, vivra, lors même qu'il serait déjà mort.

Recueillant cette parole et se l'appropriant de toute l'énergie de son âme, le bienheureux Paul nous donnait cette leçon : « Je ne veux pas que vous soyez dans l'ignorance, mes frères, concernant ceux qui dorment dans le tombeau, afin que vous ne vous abandonniez pas à la tristesse. » I *Thessal.*, IV, 12. Admirable expression de l'Apôtre ! avec un mot il nous enseigne la résurrection, avant d'aborder même cette doctrine. En déclarant que les morts dorment seulement, il fait évidemment pressentir qu'ils se lèveront. Donc, « au sujet de ceux qui dorment, ne soyez pas tristes comme les infidèles le sont. » Qu'on soit plongé dans le chagrin quand on n'a pas l'espérance, cela se comprend ; mais nous qui sommes les enfants de l'espérance, réjouissons-nous. Quelle est cette espérance dont nous sommes nourris, le même apôtre nous le dit : « Si nous croyons que le Christ est mort et ressuscité, Dieu nous arrachera par Jésus à notre dernier sommeil, pour nous réunir à lui. » *Ibid.*, 13. En effet, Jésus est notre salut dans la vie, et notre vie dans la mort. « La vie pour moi, dit l'Apôtre, c'est le Christ, et la mort m'est un gain. » *Philipp.*, I, 21. Oui, vraiment un gain ; car les tribulations et les angoisses que multiplie une vie prolongée, la mort les supprime en se précipitant.

Voici comment Paul décrit ensuite la future réalisation de nos espérances : « Nous vous le disons, sur la parole même du Seigneur, nous qui vivons encore et qui sommes réservés jusqu'à son avénement, nous ne préviendrons pas ceux qui dorment dans la tombe; car, dès que le signal aura été donné par la voix de l'archange, au son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et les morts qui reposent dans le Christ ressusciteront les premiers; ensuite, nous qui vivons, nous serons enlevés avec eux sur les nuées pour aller au-devant du Christ dans les airs; et de la sorte nous serons éternellement avec le Seigneur. » I *Thessal.*, IV, 14-16. Il veut dire par là que le Seigneur, à son second avénement, trouvera beaucoup de chrétiens possédant encore la vie corporelle, qui n'auront pas subi l'épreuve de la mort; et cependant ils ne seront pas enlevés au ciel avant que les saints qui auront subi cette épreuve ne soient sortis de leurs tombeaux, rappelés à la vie par le son de la divine trompette et par la voix de l'archange. Après leur résurrection, ceux-ci se joindront aux vivants et seront enlevés avec eux sur les nuées pour aller au-devant du Christ dans les airs et pour régner à jamais avec lui. Il n'est pas possible de douter, au reste, que des corps ne soient en état de s'élever dans les airs malgré la pesanteur inhérente à leur nature, puisque, sur l'ordre du Seigneur, Pierre ayant encore ce même corps marcha sur les flots de la mer, et que le patriarche Hélie fut enlevé au ciel sur un char de feu, nous donnant ainsi un gage assuré de nos espérances.

6. Peut-être me demanderez-vous dans quel état seront les saints ressuscités d'entre les morts. C'est votre Seigneur lui-même qui va vous le dire : « Les justes rayonneront alors comme le soleil dans le royaume de leur Père. » *Matth.*, XIII, 43. Qu'est-ce encore que la splendeur du soleil ? Les fidèles devront nécessairement être transfigurés à l'image du Christ lui-même et briller de sa clarté, comme nous l'atteste l'Apôtre : « Nous vivons déjà dans le ciel ; c'est de là aussi que nous attendons le Sauveur Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps humilié en le rendant semblable à son corps glorieux. » *Philipp.*, III, 20-21. Oui, sans nul doute, cette chair mortelle sera transformée sur le modèle de la clarté du Christ, ce corps mortel revêtira l'immortalité; car « ce qui avait été semé dans l'infirmité surgira dans la puissance. » I *Cor.*, XV, 43. La chair n'aura plus à craindre la corruption, elle n'aura plus à souffrir ni la faim ni la soif, ni les maladies, ni les autres accidents malheureux. Une paix assurée, une sécurité parfaite sera le partage de cette nouvelle vie. C'est donc une tout autre gloire que celle du ciel; là règne une joie que rien n'altérera jamais.

Etat des hommes après la résurrection.

7. Voilà ce que Paul avait dans le cœur et devant les yeux, quand il disait : « Je désirais être affranchi de mes liens, et m'en aller avec le Christ m'était bien préférable. » *Philipp.*, I, 23. Ailleurs il s'exprime encore plus clairement :

« Tandis que nous habitons dans le corps, nous sommes exilés loin du Seigneur ; car nous marchons dans la foi et non dans la vision. Notre désir serait bien plutôt de nous éloigner du corps et d'être en la présence du Seigneur. » II *Cor.*, v, 6-8. Et nous, hommes de peu de foi, que faisons-nous, en tombant ainsi dans l'abattement et l'angoisse parce qu'une personne qui nous était chère s'en est allée vers le Seigneur ? Que faisions-nous, en préférant ainsi notre exil sur la terre à la vue du Christ dans l'éternelle patrie ? Oui, oui, la vie présente tout entière est un exil : comme des exilés, nous n'avons ici-bas qu'une demeure incertaine, nous sommes accablés de fatigues et de sueurs, nous marchons par des voies difficiles et semées de périls ; de tout côté des embûches, de tout côté des sentiers détournés où nous courons risque de nous perdre. Et, quand nous sommes entourés de tant dangers, non-seulement nous ne désirons pas d'en être nous-mêmes affranchis, mais encore nous regrettons et pleurons ceux qui viennent de l'être comme s'ils étaient perdus.

Loin de pleurer et de gémir l'on doit plutôt se réjouir de mourir.

Que nous a donné Dieu par son Fils unique, si nous craignons à ce point la mort ? Pourquoi nous glorifions-nous d'avoir été régénérés dans l'eau du baptême et par la vertu de l'Esprit, s'il nous en coûte tant d'abandonner la terre ? Le Seigneur lui-même nous crie : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; où je suis moi-même, là sera mon serviteur. » *Joan.*, XII, 26. Qu'un roi de la terre appelle quelqu'un dans son palais, à sa table, avec quel empressement et quelle reconnaissance ne répondrait-on pas à son appel ? Combien plus ne devons-nous pas accourir avec transport vers le Roi des cieux ? Ceux qu'il reçoit, il ne se contente pas de les admettre à sa table, il les fait participer à sa royauté, selon cette sentence de l'Ecriture : « Si nous sommes morts avec lui, avec lui nous vivrons ; si nous prenons part à ses souffrances, nous aurons part à sa royauté. » II *Tim.*, II, 11-12. En parlant de la sorte je n'entends certes pas vous engager à détruire votre santé, à vous ôter la vie contrairement à la volonté du Créateur, je ne dis pas que l'âme ait le droit d'abréger son séjour dans le corps ; ce que je me propose, c'est d'obtenir de chacun de vous qu'il parte volontiers, avec un sentiment de joie, quand il est lui-même appelé, ou qu'il félicite les autres, quand ils partent avant lui. Voilà le but où tend toute la foi chrétienne, la vie véritable après la mort, le retour après le départ. Acceptons donc cette leçon de l'Apôtre et rendons avec confiance grâces à Dieu, qui nous fait ainsi triompher du trépas par le Christ Notre-Seigneur, à qui gloire et puissance, maintenant et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

L'on ne doit pas s'ôter la vie.

DISCOURS II.

1. Dans le précédent entretien, nous avons succinctement parlé des consolations que nous pouvons avoir dans la mort et de l'espoir que nous avons de ressusciter un jour ; nous venons en ce moment traiter ce même sujet d'une manière plus ferme et plus complète. Si les choses que nous avons dites sont certaines pour les fidèles, les infidèles n'y voient qu'une pure invention : c'est à ceux-ci que nous devons maintenant nous adresser. Tout incrédule parmi vous est par là même dans le doute pour ce qui regarde la substance corporelle ; beaucoup ne croient pas que le corps, une fois réduit en poussière, puisse jamais ressusciter, revenir à la vie. Quant à l'âme, le doute n'est pas possible ; les philosophes païens eux-mêmes reconnaissent son immortalité. Qu'est-ce que la mort, si ce n'est la séparation du corps et de l'âme ? Lorsque l'âme se retire, elle qui vit toujours, qui ne saurait mourir, parce qu'elle a pour principe le souffle même de Dieu, le corps meurt aussitôt : des deux substances qui sont en nous, l'une est immortelle, l'autre est sujette à la mort. Or, dès que l'âme a quitté la terre, cette substance invisible pour nous, est reçue par les anges, qui la placent dans le sein d'Abraham, si elle a été vertueuse, ou renfermée dans les prisons de l'enfer, si elle a été pécheresse ; et cela, jusqu'à ce que paraisse le jour déterminé où, reprenant son corps, elle viendra au tribunal du Christ rendre compte de ses œuvres. Donc, comme

toute la question porte sur la chair, c'est de son infirmité qu'il faut prendre la défense, et sa résurrection qu'il faut démontrer.

2. Si le doute et l'incrédulité suggèrent à quelqu'un cette demande : « Comment les morts ressusciteront-ils, dans quel corps les verrons-nous paraître ? » je leur répondrai par la bouche et les expressions mêmes de l'Apôtre : « Insensé, ce que tu sèmes n'est vivifié qu'après être mort, et cette semence n'est qu'un simple grain de froment, ou bien un autre grain du même genre, » I *Cor.*, XV, 35-37, lequel est mort et ne garde aucune fraîcheur ; et puis, quand il a pourri dans la terre, il s'élève plus fécond, se revêt de tendres feuilles et porte de riches épis. Eh quoi, celui qui ressuscite un grain de froment à cause de toi, ne pourra-t-il pas te ressusciter toi-même à cause de lui ? Celui qui fait chaque jour sortir le soleil du tombeau de la nuit, qui donne en quelque sorte à la lune une vie nouvelle, qui ramène le cours des saisons, toujours pour notre avantage, n'aura-t-il plus aucun souci de nous, pour lesquels cependant il rétablit toute chose, et souffrira-t-il qu'ils soient à jamais éteints ceux qu'il avait allumés de son souffle, animés de son esprit ? Serait-il éternellement oublié, l'homme dont l'intelligence a connu Dieu et dont la vie s'est écoulée à son service ? Mais, ce dont vous doutez, c'est que vous puissiez revivre après la mort, que votre corps puisse être reconstitué quand les os sont tombés en poussière.

O homme, dis-moi ce que tu étais avant d'avoir été conçu dans le sein de ta mère ? Rien, assurément. Celui qui t'a créé de rien ne pourra-t-il donc pas te créer une seconde fois de quelque chose ? Crois-moi, il lui sera plus facile de refaire un être qui fut déjà, que de créer un être qui n'avait jamais été. Une matière informe et vile s'est transformée, sous l'action de sa puissance, en veines, en nerfs, en os ; qui l'empêcherait de t'engendrer de nouveau du sein de la terre ? Craindrais-tu que tes os arides ne puissent plus se couvrir de ton ancienne chair ? Cesse donc, cesse de mesurer à ton impuissance la grandeur de la divinité. Ce même Dieu qui donne à toute chose son existence, qui revêt les arbres de feuilles et les prés de fleurs, pourra revêtir aussi tes os en un clin d'œil, quand aura brillé le printemps de la résurrection. Jadis le prophète Ezéchiel avait aussi douté de cette vérité, et, Dieu lui demandant s'il pensait que dussent revivre les ossements arides dispersés dans la plaine, il répondit : « Vous seul le savez, Seigneur. » *Ezech.*, XXXVII, 3. Lorsque, sur l'ordre de Dieu transmis par le prophète, les os se furent réunis en reprenant chacun leur place, lorsqu'il eut vu les nerfs les rattacher, les veines se rétablir dans toutes leurs ramifications, les chairs se former de nouveau et la peau les couvrir, il prophétisa encore, et l'âme de chacun rentra dans son propre corps, et tous ces morts se levèrent à la fois comme pour rendre un témoignage solennel de la résurrection future : confirmé dans sa foi par ce spectacle, le prophète a consigné cette vision dans ses écrits, afin d'en transmettre la connaissance à la postérité. Isaïe s'écrie donc avec raison : « Les morts se lèveront, ils ressusciteront ceux qui sont renfermés dans la tombe, ils tressailleront ceux qui gisent dans le sein de la terre ; car la rosée qui vient de vous sera leur guérison. » *Isa.*, XXVI, 19. Et dans le fait, comme la semence, humectée par la rosée, germe et se développe, ainsi les os des fidèles germeront sous la féconde rosée de l'Esprit.

Autre preuve de la résurrection.

3. Un doute vous reste encore : Comment, de ces ossements réduits en poussière, peut surgir l'homme entier ? — Mais vous-même, avec une légère étincelle, vous allumez un grand feu, et Dieu ne pourrait pas, avec le léger ferment de votre cendre, rétablir la masse entière de votre corps, dont l'étendue d'ailleurs est si restreinte ? En vain me diriez-vous : Il n'existe plus aucun reste de la chair elle-même ; elle a été consumée par le feu ou dévorée par les bêtes. — Sachez d'abord que tout ce qui disparaît rentre dans le sein de la terre, et la puissance divine peut aisément l'en dégager. Vous-même, quand vous n'avez point de feu sous la main, vous frappez un fragment de pierre avec un petit morceau de fer, et vous dégagez autant de feu qu'il vous en faut. Quoi ! par cette adresse et cette intelligence que Dieu même vous a données, vous



produisez une chose qui n'apparaissait pas, et l'infinie Majesté ne pourrait pas faire reparaître, par sa propre vertu, ce qui n'était plus visible pour nous? Dieu peut tout, n'oubliez pas ce principe.

Preuve de la résurrection tirée de l'infaillible autorité du Christ.

4. Vous n'avez qu'une chose à demander, s'il a promis de nous ressusciter; et puis, quand cette promesse vous sera certifiée par les plus imposants témoignages, quand vous en aurez pour caution l'infaillible autorité du Christ lui-même, n'hésitez plus dans votre foi, et désormais n'ayez de la mort aucune crainte. Celui qui craint n'a pas une foi solide, et celui qui n'a pas une telle foi contracte une sorte de maladie incurable, puisqu'il accuse Dieu d'impuissance ou de mensonge : c'est jusque là que va l'incrédulité. Autres sont les enseignements que nous ont transmis les bienheureux apôtres et les saints martyrs. Les apôtres donnent pour base à notre résurrection future la résurrection même du Christ; ils vont annonçant partout que les morts ressusciteront en lui, et, pour soutenir cette vérité, ils affrontent les tortures, ils ne reculent pas devant la croix. Si toute parole est inébranlable, quand elle a pour elle deux ou trois témoins, comment pourrait-on révoquer en doute la résurrection des morts, attestée non-seulement par la parole, mais encore par le sang de tant de vénérables témoins? Et les martyrs, avaient-ils l'espoir de la résurrection, ou ne l'avaient-ils pas? S'ils ne l'avaient pas eue, ils n'auraient certes pas accepté comme le bien par excellence une mort accompagnée des plus affreux tourments : ils avaient devant les yeux les récompenses futures et ne songeaient pas aux supplices présents. Ils n'ignoraient pas ce qui a été dit : « Les choses visibles n'ont qu'un temps, les choses invisibles sont éternelles. » II *Cor.*, IV, 18.

Les apôtres et les martyrs attestent aussi la résurrection.

Preuve tirée de l'exemple de la mère des Macchabées.

Ecoutez, mes frères, un exemple de vertu, celui d'une mère exhortant ses sept enfants, non avec des larmes, mais avec des transports de joie. Elle voyait leurs corps déchirés par des ongles de fer, meurtris de coups, consumés par les flammes, et cependant elle ne pleurait pas, elle ne poussait pas des cris plaintifs; elle ne cessait au contraire d'inspirer le courage à ses enfants. Or, ce n'est pas la cruauté, c'est la foi qui parlait en elle; elle aimait ses enfants avec force et non avec mollesse; elle les engageait à souffrir des tourments qu'elle souffrait ensuite elle-même d'un cœur content, et cela, parce qu'elle avait la certitude qu'elle ressusciterait avec eux. Et pourquoi parler des hommes? Que n'aurions-nous pas à dire aussi des femmes, des enfants, des jeunes filles? Comme ils se sont fait un jeu d'une telle mort! avec quelle ardeur ils se sont jetés dans les rangs de la milice céleste! Ils pouvaient certes, s'ils l'avaient voulu, prolonger leur vie sur la terre, puisqu'on leur avait posé l'alternative, ou de vivre en reniant le Christ, ou de mourir en le confessant; mais ils aimèrent mieux renoncer à la vie temporelle pour entrer dans l'éternelle vie, quitter la terre pour aller habiter les cieux.

5. Après cela, mes frères, quel sujet de doute pourrait-il nous rester? où peut désormais trouver place la crainte de la mort! Si nous sommes les enfants des martyrs, si nous voulons avoir part à leur récompense, ne nous affligeons pas à la pensée de la mort, ne pleurons pas ceux qui nous sont chers et qui nous précèdent auprès du Seigneur. Si nous nous obstinons à les pleurer, les bienheureux martyrs nous reprocheront notre conduite; ils diront : O fidèles, ô vous qui désirez le royaume de Dieu! vous pleurez les vôtres alors qu'ils meurent tranquillement dans leur lit, sur une couche molle et délicate, vous ne gardez aucune mesure dans votre douleur; qu'auriez-vous donc fait, si vous les aviez vu torturer et mettre à mort par les infidèles en haine du Seigneur? Est-ce qu'un grand exemple ne vous fut pas anciennement donné? Le patriarche Abraham offrit son fils unique et le frappa du glaive de l'obéissance; celui qu'il aimait d'un si tendre amour, il ne l'épargna pas, pour montrer à quel point il était docile aux ordres du Seigneur. Si vous dites que le Patriarche agit ainsi parce que Dieu le lui avait commandé, je vous répondrai que vous avez également un précepte par lequel il vous est défendu de vous abandonner au chagrin, à l'occasion de ceux qui dorment dans la tombe. Quand on n'observe pas les devoirs les

moins importants, comment observera-t-on les grands devoirs? Ignorez-vous qu'une âme qui se laisse abattre par de telles circonstances est rejetée lorsqu'il faut accomplir des œuvres généreuses? Quel est celui qui, craignant un ruisseau, osera jamais s'engager dans la mer? De même, celui qui pleure un mort avec tant d'amertume, pourrait-il jamais descendre dans la lice du martyre? Au contraire, en se montrant ferme et généreux dans de semblables épreuves, on s'achemine vers de plus nobles combats.

6. C'en est assez, mes frères, pour vous inspirer le mépris de la mort et confirmer en vous l'espérance de la résurrection. Je veux néanmoins mettre sous vos yeux un exemple tiré des temps anciens; aucun ne me paraît plus propre à nous consoler, et je désire que vous l'écoutiez tous du fond du cœur avec une attention soutenue. David, ce grand monarque, avait un fils qu'il aimait comme son âme propre; cet enfant étant frappé d'une grave maladie, le père se consumait de douleur. Quand tous les secours humains furent reconnus inutiles, le roi se tourna vers le Seigneur : laissant de côté toute la pompe royale, il s'assit sur la terre, s'enveloppa d'un cilice, ne mangeant ni ne buvant, et pendant sept jours il ne cessa de prier Dieu de lui conserver son enfant. Les anciens de sa maison vinrent à lui pour le consoler et le conjurer de prendre de la nourriture, craignant qu'il ne s'exposât lui-même à mourir tout en ne s'occupant que de rappeler son enfant à la vie. Ils ne purent rien obtenir, toutes leurs instances furent inutiles; un violent amour méprise ainsi tous les dangers. Le monarque gît là dans le triste appareil du cilice, tant que son enfant demeure dans le même état; les paroles ne lui procurent aucune consolation, le besoin de manger ne le sollicite même pas : son âme ne se nourrit que de tristes pensées, la douleur est le seul aliment qui le réconforte, il n'a d'autre breuvage que ses larmes. Voilà que cependant le décret de Dieu s'accomplit, l'enfant meurt; la femme est dans la désolation, la maison tout entière pousse des gémissements plaintifs, les serviteurs sont dans l'alarme, ne sachant ce qui va arriver : personne n'ose annoncer au maître la mort de son enfant, tant on redoute que, l'ayant si amèrement pleuré quand cet être chéri vivait encore, il ne mette fin à sa propre vie en apprenant qu'il a rendu le dernier soupir. Comme les serviteurs s'agitent et se parlent à voix basse pour s'encourager ou se retenir, David a compris, il prévient une telle communication et demande si son enfant est mort. Les serviteurs ne peuvent dire le contraire, leurs larmes parlent pour eux; on accourt, on se réunit, on tremble que le père, dans l'excès de sa tendresse, n'attente à ses jours. Mais tout-à-coup David se lève rejetant son cilice, avec un visage riant, comme si l'on venait de lui dire que son enfant est guéri; il se rend au bain, puis au temple, il adore Dieu, il mange avec ses amis, refoulant toute plainte, ne poussant aucun soupir, la joie peinte sur la figure. La famille est dans l'étonnement, les amis sont frappés d'un changement aussi subit qu'insolite; ils osent enfin demander au roi comment il se fait qu'il ait tant pleuré son fils vivant et qu'il ne gémisse pas sur sa mort. Cet homme si magnanime leur répond : Tant que mon enfant était en vie, je devais m'humilier, jeûner, pleurer devant le Seigneur; car je pouvais espérer d'obtenir une prolongation de vie. Maintenant que la volonté de Dieu s'est accomplie, ce serait une chose insensée, impie même, de briser mon âme par d'inutiles lamentations. Il ajoute : « C'est moi qui dois aller vers lui, et non lui revenir à moi. » II *Reg.*, XII, 28.

Voilà un exemple de courage et de magnanimité. Si ce monarque, vivant encore sous la loi, ayant le droit dès lors, ce n'est pas assez dire, étant dans la nécessité de s'abandonner à la tristesse, a néanmoins surmonté la violence de ce sentiment, a mis de la sorte un terme à sa propre douleur comme à la douleur des siens; nous qui vivons sous le règne de la grâce, qui devons espérer la résurrection, à qui par là même cette tristesse est interdite, comment pouvons-nous pleurer nos morts à la façon des infidèles, nous livrer à des clameurs que la raison même condamne et qui rappellent dans un autre sens les fureurs des bacchantes, déchirer nos vêtements et découvrir notre poitrine, faire en-

tendre des paroles insensées et des chants lugubres autour du corps et de la tombe des trépassés? Je le demande encore, pourquoi cet étalage d'habits noirs, et n'est-ce pas un trait de plus de ressemblance avec les malheureux infidèles? Ce sont là des emprunts faits à l'étranger, des choses qui ne nous sont pas permises; et, seraient-elles permises, elles ne conviendraient pas. — Mais nous avons des frères et des sœurs que l'influence des parents et des voisins entraîne à de pareilles faiblesses, alors que par eux-mêmes ils seraient forts et respecteraient le précepte du Seigneur: on les accuserait de froideur et de cruauté, s'ils ne portaient pas les mêmes vêtements que les autres, s'ils ne donnaient pas les mêmes signes de douleur extravagante. — Quelle vanité, quelle ineptie de subir ainsi des idées fausses et qu'on ne partage pas, sans crainte de porter atteinte à la foi qu'on a reçue! Dans une telle situation, pourquoi ne pas apprendre à raffermir son courage? Pourquoi ne viendrait-il pas s'instruire sur la foi, celui qui conserve quelque doute? Et si votre cœur, après tout, succombe au poids de sa douleur, pourquoi ne pas la renfermer dans le silence, au lieu de la proclamer avec cette inconsidération?

Parole mémorable d'un païen en apprenant la mort de son fils.

7. Je veux encore vous proposer un exemple, dans le but de corriger ceux qui croient devoir pleurer de la sorte les morts, et cet exemple, je le tire de l'histoire même des païens. Il fut un prince idolâtre qui n'avait qu'un fils, objet de sa tendresse; or, comme il sacrifiait au Capitole, d'après les faux rites des Gentils, on vint lui annoncer que ce fils unique était mort: il ne laissa pas l'offrande qu'il avait dans ses mains, il ne versa pas une larme, il ne poussa pas un soupir; écoutez plutôt ce qu'il répondit: Qu'on l'ensevelisse; je savais bien que j'avais engendré un fils sujet à la mort. Quelle réponse, quel courage dans ce païen! il n'exige pas même qu'on l'attende, il ne demande pas d'être présent à la sépulture de son fils. Que ferions-nous, mes frères, si le diable, au jour du jugement, plaçait cet homme en face de nous sous les yeux du Christ, et tenait ce langage: Celui-ci fut mon adorateur, je l'avais égaré par mes vains prestiges, en le faisant se prosterner devant des simulacres aveugles et sourds; je ne lui avais promis ni la résurrection, ni le paradis, ni le royaume céleste; et cet homme, en apprenant la mort de son fils unique, conserva le calme le plus parfait, n'interrompit pas même les cérémonies de mon culte: tandis que tes chrétiens, tes fidèles, pour qui tu es mort sur une croix, afin de leur apprendre à ne pas redouter la mort, et de leur donner l'assurance de la résurrection, non-seulement pleurent leurs morts, se couvrent de vêtements lugubres, mais encore refusent alors de se rendre à l'église; tes ministres eux-mêmes, les pasteurs de ton troupeau, suspendent l'exercice de leur ministère, sans respect pour ta volonté, sous le prétexte ou sous l'empire d'un deuil. Et pourquoi? Parce que ta voix a retiré des ténèbres du siècle, pour les rappeler à toi, ceux que tu as voulu.

A cela, que pourrions-nous dire, mes frères? Ne serons-nous pas couverts de confusion en voyant que, sous ce rapport, nous ne sommes pas même au niveau des infidèles? Et certes, ce serait à l'infidèle de pleurer; car, ne connaissant pas Dieu, dès qu'il meurt, il va droit aux éternels supplices. Le juif aussi doit pleurer, puisqu'il a voué son âme à la damnation en refusant de croire au Christ. Il faut encore déplorer le sort de nos catéchumènes, si, par leur défaut de foi ou par la négligence du prochain, ils quittent la vie sans avoir reçu le baptême. Quant à celui qui meurt sanctifié par la grâce, marqué du signe de la foi, ou bien après une conversion sincère, ou bien avec l'innocence justement présumée, il faut le proclamer heureux, non le pleurer et l'accompagner d'amers regrets et de larmes intarissables; que nos regrets du moins soient modérés, puisque nous savons que nous aurons à le suivre dans le temps marqué par la divine sagesse.

8. Essuyez donc vos pleurs, suspendez vos soupirs, refoulez vos gémissements, ô fidèle; au lieu de cette tristesse, ayez celle qui est selon Dieu et qui sait accomplir le salut sur une base solide, comme parle le bienheureux Paul; c'est du regret de nos fautes qu'il s'agit. Sondez tous les replis de votre cœur, interrogez votre con-

science, et, si vous y trouvez quelque sujet de repentir, ce que vous trouverez infailliblement étant homme, gémissez dans la confession, versez des larmes dans la prière; voilà une mort dont vous devez être en souci, le châtiment de votre âme; pleurez sur vos péchés, et dites avec David : « Je connais bien mon iniquité, et mon péché se dresse toujours devant moi. » *Psalm.* L, 5. Vous n'éprouverez plus de la sorte les mêmes terreurs au sujet de votre corps, qui sera du reste rétabli dans un état meilleur, sur l'ordre même de Dieu et quand le moment sera venu. Voyez comment la divine parole embrasse ce double objet : « L'heure vient où les morts qui sont dans leurs tombeaux ressusciteront. » *Joan.*, v, 28. Voilà pour nous donner la sécurité, pour nous inspirer le mépris de la mort. Quelle est la suite du texte? « Ceux qui ont fait le bien ressusciteront pour entrer dans la vie; ceux qui ont fait le mal ressusciteront pour subir leur jugement. » *Ibid.*, 29. Telle est la différence que présentera le spectacle de la résurrection. Toute chair, du moins toute chair humaine, doit nécessairement ressusciter; mais l'homme de bien ressuscitera pour vivre et le méchant pour souffrir, selon cette autre parole : « Voilà pourquoi les impies ne ressusciteront pas pour être jugés comme les justes, ni les pécheurs pour être admis dans leurs rangs. » *Psalm.* I, 5.

Si nous ne voulons donc pas ressusciter pour être condamnés, repoussons cette tristesse que la mort nous cause, et n'admettons dans nos cœurs que celle dont la pénitence est le principe; appliquons-nous aux bonnes œuvres, faisons des progrès dans la vertu. Que la pensée de ce deuil et la vue de ce cadavre nous rappellent seulement que nous sommes mortels : c'est une leçon qui ne nous permettra pas de négliger notre salut, tant que nous sommes dans la possibilité de l'opérer, soit en nous élevant à des œuvres plus parfaites et plus fructueuses, soit en nous corrigeant, si nous nous sommes égarés; de peur que, surpris tout à coup par la mort, nous demandions vainement le temps de faire pénitence et nous voulions alors répandre des aumônes et satisfaire pour nos péchés, sans pouvoir obtenir de réaliser cette inspiration tardive.

9. Après avoir vu, mes frères, la commune loi de la mort, la défense portée contre les larmes, la fragilité des anciens, auxquels n'était pas encore donnée la vertu du christianisme; après avoir clairement entendu le mystère du Sauveur et les enseignements des apôtres touchant la résurrection; après avoir rappelé les Actes des apôtres eux-mêmes et les souffrances des martyrs, puis encore l'exemple de David et celui même d'un idolâtre; après avoir enfin compris qu'il est deux sortes de tristesse, l'une nuisible et l'autre avantageuse, l'une qui perd et l'autre qui sauve; après avoir recueilli tout cet enseignement, qu'avons-nous à faire autre chose, mes frères, que de rendre grâces à Dieu notre Père, et de lui dire : « Que votre volonté s'accomplisse sur la terre comme au ciel? » *Matth.*, VI, 10. Vous avez donné la vie, vous avez décrété la mort; vous nous introduisez dans le monde, vous nous en retirez, et, quand vous nous rappelez, c'est encore pour nous conserver la vie; car rien ne périt pour ceux qui vous appartiennent, et vous nous assurez qu'un cheveu ne tombera pas même de leur tête sans votre permission. « Vous leur enlèverez le souffle, et ils seront frappés de mort, et ils retourneront dans la terre d'où ils sont sortis; » mais aussi « vous enverrez votre esprit, et ils seront de nouveau créés, et vous renouvellerez la face de la terre. » *Psalm.* CIII, 29-30. Voilà des paroles, chrétiens, dignes d'une bouche fidèle, voilà le remède qui procure la guérison : si nous l'appliquons à l'œil de notre âme, et pour le déterger, et pour l'oindre, non-seulement nous n'éprouverons pas la cécité qui provient du désespoir, mais encore nous écarterons les nuages que répand la tristesse; bien mieux, nous verrons toute chose avec beaucoup plus de perspicacité, et nous dirons avec Job, ce grand modèle de patience : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ravi; tout s'est fait selon son bon plaisir. Béni soit le nom du Seigneur, » *Job*, I, 21, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Résumé de ces deux Homélies.



HOMÉLIE SUR LE LÉGISLATEUR

DE

L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

AVANT-PROPOS

« Si ce n'était l'autorité de Photius, observe Savilius à propos de l'homélie suivante, cette homélie aurait pris place parmi les œuvres faussement attribuées à saint Chrysostome. Toutefois, poursuit le savant critique, l'autorité de Photius n'est pas, à mon avis, d'un poids assez fort pour emporter irrésistiblement mon assentiment, et me déterminer à considérer le discours dont il s'agit comme étant d'une authenticité irréfragable. Outre que Photius a plusieurs fois accepté comme authentiques des œuvres assez équivoques, l'homélie suivante est écrite en un style assez différent du style de Chrysostome; de plus, elle est parsemée d'allégories sans nombre, genre dont le saint docteur n'use jamais sans excuse préalable. En troisième lieu, Ignace y est nommé, chose bien extraordinaire pour notre orateur. Enfin, les brusques transitions que l'on y remarque d'une idée à l'autre sont loin de faire penser à la bouche d'or de l'archevêque de Constantinople. Au reste, le sujet lui-même, à savoir l'identité du législateur de l'Ancien et du législateur du Nouveau Testament, que saint Chrysostome a plusieurs fois traité magistralement dans ses œuvres incontestées, est ici exposé superficiellement et sans chaleur. A en juger par l'épilogue, cette homélie aurait été prononcée en des temps difficiles, quand les barbares menaçaient de ruine l'empire d'Orient; ce qui n'indique pas non plus le temps où vivait le saint docteur. »

Pearson, dans son édition de saint Ignace, s'efforce de réfuter ces raisons diverses; il n'est heureux que contre la dernière, laquelle, il faut l'avouer, ne prouve rien. Mais les autres sont plus que suffisantes pour établir la non-authenticité de l'homélie qui nous occupe. La même conclusion se tirerait avec tout autant de force de ce que nous y lisons touchant « notre souveraine, la mère de Dieu, la sainte et toujours vierge Marie; » réunion de titres que l'on ne trouve exprimée dans aucun des Pères des cinq premiers siècles de l'Eglise. D'où nous inférerions que cette homélie aurait été composée postérieurement au cinquième siècle. On a essayé d'en déterminer le temps : pour moi, je donnerais la préférence à Ussérius qui en rapporte l'origine au règne de Justinien.



HOMÉLIE.

Que l'Ancien et le Nouveau Testament sont l'œuvre d'un seul et même législateur. — Des vêtements sacerdotaux. — De la pénitence.

1. Si les prophètes annoncent l'Evangile du règne du Christ, les ministres de la grâce nouvelle sont chargés de l'expliquer, afin que les auditeurs de la divine parole charmés et ravis le mettent en pratique. Impossible de faire de la parole de vérité ses délices, si l'on n'a soif de cette parole doctrinale ; de même que l'on n'éprouvera aucun plaisir à table si l'on n'a faim et soif, de même le langage de la vérité ne procure aucune jouissance à celui qui n'est point altéré des enseignements de l'Esprit saint. De là ce mot du Sauveur : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. » *Matth.*, v, 6. La véritable nourriture des âmes, les délices véritables des cœurs pieux, leur véritable trésor, c'est la parole de Dieu. Ne voyons-nous pas David tantôt s'en glorifier comme d'un trésor, tantôt le savourer avec délices : « Que vos paroles sont douces à ma bouche ! s'écrie-t-il. Elles sont plus douces à ma langue que le miel le plus suave. » *Psalm.* CXVIII, 103. Il parle ici comme un homme au comble des délices ; et en vérité la parole divine en était pour lui une source intarissable. Aussi dit-il plusieurs fois : « Cherchez dans le Seigneur votre bonheur, et il vous accordera les demandes de votre cœur. » *Psalm.* XXXVI, 4. Ailleurs il ne parle pas en homme comblé de délices, mais en homme comblé de trésors ; et ces trésors, c'est la loi qui en est la source : « Pour moi, dit-il, votre loi vaut mieux qu'un poids immense d'or et d'argent. » *Psalm.* CXVIII, 72. Telles sont les délices que donne la piété, les trésors que donne la justice. A nous donc d'être altérés des choses divines, d'être affamés des biens du ciel, de chercher à la table royale du Christ d'intarissables délices, et de nous attacher étroitement à cet Evangile du salut qui n'est point d'aujourd'hui, dont les prophètes ont posé les fondements et les apôtres élevé les murailles.

En effet, la date de l'apparition du Christ n'est point celle de l'apparition de l'Evangile ; les livres des prophètes en contenaient déjà les racines, et la prédication des apôtres en fit apparaître le fruit. C'est pourquoi Paul, se proposant de prouver que l'Evangile n'a pas commencé à l'Incarnation, et qu'il a jeté dès les temps prophétiques son premier éclat, s'exprime en ces termes au sujet de l'Incarnation : « Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat, mis à part pour l'Evangile de Dieu, que le Seigneur avait promis par ses prophètes dans les saintes Ecritures touchant son Fils, qui est né de David selon la chair. » *Rom.*, I, 1-3. Or, l'Apôtre n'ignorait pas les rapports étroits de l'Ancien et du Nouveau Testament. S'il parle quelquefois d'un Testament nouveau, c'est pour faire ressortir la rénovation opérée sur la face de la terre ; — quoique nous ayons traité précédemment ce sujet, nous y revenons pour vous le remettre en mémoire ; — il l'appelle encore nouveau pour le distinguer de l'ancien ; il le qualifie de meilleur pour en établir la dignité, d'éternel par opposition à l'autre qui était temporel. Mais il le désigne également sous le nom de second Testament. Pourquoi second ? Pour le rattacher étroitement au premier. Quand une chose est sans rapport aucun avec une autre, on ne lui donne pas la qualification de seconde. Parce que Dieu avait parlé dans l'un et dans l'autre Testament, Paul qualifie l'un de premier et l'autre de second, caractérisant de la sorte l'harmonie qui règne entre les deux. Aussi Paul, quoique ayant à prêcher le royaume indivisible du Père, du Fils et du Saint-Esprit, parle tantôt de l'Evangile du Père, tantôt de l'Evangile du Fils : « Paul, serviteur de Jésus-Christ, dit-il, appelé à l'apostolat, mis à part pour l'Evangile de Dieu. » Cependant, de peur que ces mots, « l'Evangile de Dieu, » ne suggérassent la pensée que le Fils n'avait aucun droit sur cet Evangile, l'Apôtre ajoute un peu plus bas dans la même Epître : « Je prends à témoin le Dieu que je sers de toute mon âme dans l'Evangile de son Fils. » *Rom.*, I, 9. Voyez-vous l'admirable

Pourquoi le Nouveau Testament est appelé Nouveau.



sagesse du prédicateur, et sa doctrine sans défaut? Pour qu'on ne la soupçonnât pas non plus de servir un Dieu à propos de la loi, et d'en honorer un autre à propos de l'Evangile, il dit ailleurs : « Béni soit Dieu, que je sers depuis mes ancêtres avec une conscience pure. » II *Tim.*, I, 3. Je ne suis point passé de l'un à l'autre; j'ai seulement appris à connaître celui que je ne connaissais pas. Dans un autre endroit, le même apôtre, voulant montrer que le langage de l'Ancien et du Nouveau Testament provient d'une seule bouche et d'un même Seigneur, emprunte à l'Ancien Testament un témoignage dont il rapproche un témoignage évangélique : « Il est écrit, dit-il: Vous ne lierez point la bouche au bœuf qui foule le grain; et: Le travailleur est digne de son salaire. » I *Tim.*, V, 18. Or ces mots: « Vous ne lierez pas... » sont de Moïse, tandis que ceux-ci : « Le travailleur est digne de sa récompense, » *Deut.*, XXV, 4; *Luc.*, X, 7, sont du Sauveur qui les a prononcés dans l'Evangile. Paul, qui veut prouver que de la même source émanent les uns et les autres, rapproche ces témoignages prononcés en des temps divers, mais pour exprimer la même vérité: « Il est écrit: Vous ne lierez point la bouche au bœuf qui foule le grain; et: Le travailleur est digne de son salaire. » — Vous avez une image de cet Evangile dans les filets de Pierre, qui sont aujourd'hui offerts à votre attention. Pierre ne les a pas tendus une seule fois; ou du moins, s'il ne l'a fait historiquement qu'à une époque déterminée, au point de vue de l'efficacité il ne cesse de les tendre. Pour moi, toutes les fois qu'on prêche l'Evangile, je me représente Pierre, André, le chœur apostolique tout entier déployant le filet évangélique.

2. Assurément c'était un admirable spectacle que de voir le Sauveur sur la mer et ses auditeurs debout le long du rivage : étrange chose que les poissons sur la terre et sur la mer le pêcheur. Le filet dont nous parlons était donc la figure de la parole évangélique : « Il trouva, dit l'historien, des pêcheurs lavant leurs filets, » *Luc.*, V, 2; et conséquemment ayant renoncé à l'espérance de toute capture, car le pêcheur, à moins d'avoir désespéré de tout succès, ne lave jamais ses filets. Le Sauveur trouve donc ces hommes ne comptant plus sur leur pêche, et le Maître de toute pêche s'arrête; et là que fait-il? D'abord, il leur expose la doctrine de la vérité; ensuite, il leur ordonne de lancer leurs filets. Les paroles sans les faits n'étant point assez claires, il fallait que la doctrine fût suivi d'œuvres à l'appui de cette vérité, que l'on trouve, quand Dieu l'ordonne, ce qui était naguère introuvable, et que l'on prend ce qui n'existait pas: « Lancez vos filets, dit le Sauveur. Et Pierre de lui répondre : Maître, nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien pris; cependant sur votre parole je jetterai le filet. » *Luc.*, V, 4-5. J'admire la foi de Pierre qui, après avoir perdu tout espoir, croit néanmoins au langage nouveau qu'il entend: « Sur votre parole je lancerai le filet. » Pourquoi dit-il : « Sur votre parole? » Parce que cette parole est celle qui a consolidé les cieux, posé les fondements de la terre, marqué à la mer ses limites, donné à l'homme sa couronne de fleurs, communiqué l'être à tout ce qui existe, selon ce mot de Paul : « Il soutient tout par la parole de sa puissance. » *Hebr.*, I, 3. « Sur votre parole, je lancerai mon filet. » Pourtant cette parole était antérieure au filet, et les poissons n'étaient point venus; fussent-ils venus, le bruit des pêcheurs les aurait mis en fuite. Mais quand la parole de « Celui qui appelle aussi bien les choses qui ne sont pas que celles qui sont, » *Rom.*, IV, 17, fut descendue, la puissance de Celui qui la prononçait ayant touché les flots avant le filet lui-même, une multitude de poissons s'assemblèrent; image de l'Eglise universelle; le filet se rompait, et il fallut faire signe aux pêcheurs qui conduisaient une autre barque de venir prêter assistance. Il était nécessaire que deux esquifs concourussent à cette pêche: si le chœur des prophètes ne vient en aide à la main des apôtres, et si les oracles des prophètes ne sont suivis de leur accomplissement apostolique, la pêche reste sans résultat.

Le Sauveur voulait donc nous montrer dans cette pêche une image de l'Eglise; il voulait en même temps éclairer Pierre et ranimer par cet



exemple le courage en son âme : « Ne crains rien, lui dit-il; désormais ce sont des hommes que tu prendras. » *Luc.*, v, 10. « Désormais, » à partir de ce moment où j'ai fait éclater sous vos yeux ma puissance, où je vous ai fait voir que les bêtes obéissent à ma voix, et que tout s'incline devant ma volonté. Que cet exemple te suffise, et désormais occupe-toi de prendre les hommes. Le Sauveur, en effet, ne dit pas : Tu seras pêcheur d'hommes; mais « tu prendras des hommes. » D'ordinaire on prend des poissons pour les livrer à la mort; quant aux hommes, ils ne doivent être pris que pour passer de la mort à la vie; de là ces mots : « Désormais ce sont des hommes que tu prendras. » Et pourquoi ajoute-il : « Ne crains rien ? » Sans doute il lui fait une magnifique promesse; mais que signifient ces mots : « Ne crains rien ? » C'est que Pierre songeait à ses péchés passés, et alors le Seigneur lui dit : Ne va point craindre parce que tu es pécheur : considère-toi désormais comme un apôtre chargé par un ordre du Seigneur de prendre dans tes filets la terre entière. — Que tout pécheur prête l'oreille à cette parole du Christ : « Ne crains rien; » seulement, qu'il fasse désormais pénitence.

Ce filet donc, pour reprendre la suite des idées, était l'image de la doctrine évangélique du Sauveur. Cet évangile, Paul l'appelle tantôt un évangile de justice, tantôt un évangile de paix, tantôt un évangile de puissance. Comme la grâce de la prédication évangélique était de nature à mettre un terme aux guerres, à faire cesser les dissensions des hommes, touchant la religion, et qu'elle les appelait tous indistinctement au salut, de là ce nom d'évangile de justice qui lui est donné; comme elle arrête les efforts hostiles du démon, de là ce nom d'évangile de paix; enfin, parce qu'elle propage, au moyen de paroles sans éclat, la connaissance de Dieu, elle a reçu le nom d'évangile de puissance. Ecoutez Paul s'écrier : « Je ne rougis pas de l'Evangile, car il est la puissance de Dieu pour sauver tous ceux qui croient. » *Rom.*, I, 16. Or, la puissance éclate surtout lorsque le prédicateur, sans recourir aux artifices des raisons humaines, étend son empire sur la terre entière. Aussi le Sauveur disait-il à Paul : « Ma grâce te suffit, car ma puissance éclate au sein de la faiblesse. » II *Cor.*, XII, 9. Il n'y eût certainement pas eu de merveille à ce que le Christ dissipât les ténèbres de l'univers, s'il eût montré sa divinité à découvert; mais ce qui est admirable, c'est que dans un corps mortel il ait manifesté une gloire incorporelle et incorruptible. Que vivant et resplendissant d'une gloire vivifiante, il eût inondé la terre de vie, il n'y aurait pas là de quoi être étonné; mais qu'il extermine la mort par la mort, que du sein des ignominies jaillisse une gloire immortelle, voilà ce qui fait éclater la puissance du Verbe. Dans un autre endroit, l'Apôtre nous parle de l'Evangile de paix : « Préparez vos pieds, dit-il, pour aller prêcher l'évangile de la paix. » *Ephes.*, VI, 15. Ailleurs, il mentionne l'évangile de justice en ces termes : « Je ne rougis pas de l'Evangile, car il nous révèle la justice de Dieu. » *Rom.*, I, 16-17. Qu'est-ce à dire, *la justice de Dieu?* La première loi n'ayant été donnée qu'aux Juifs, tandis que l'Evangile s'adresse à tous les hommes, Paul l'appelle l'Evangile de justice. C'est un acte de justice de la part de Dieu qui a créé tous les hommes, de les éclairer tous sans distinction. C'est un acte de justice de ne point établir de distinction entre eux quant au salut et quant à la vocation. Dans l'Ancien Testament, la vocation n'avait point pour règle unique la justice; elle était en quelque façon l'effet d'une économie destinée à préparer la voie à la justice même. Toutefois, je n'irai pas la qualifier dans un cas de juste et dans l'autre d'injuste; je dirai seulement que l'une était la voie et la préparation de l'autre. Dieu a donné sa loi à Israël; ce qui a fait dire à David : « C'est le Seigneur qui communique sa parole à Jacob, ses jugements et ses lois à Israël. Il n'a point agi de la sorte envers toutes les nations, et il ne leur a point manifesté ses jugements. » *Psalm.* CXLVII, 8-9.

3. Ainsi donc, tandis qu'il a découvert sa loi à un peuple privilégié, maintenant il pèse en quelque façon la doctrine de la vérité et la distribue également à tous les hommes. Ecoutez-moi bien, je vous en prie. C'est agir selon la

justice que de sauver tous les hommes sans distinction, de ne faire aucune différence entre l'homme libre et l'esclave, entre le Grec et le Barbare, entre l'homme et la femme, et d'agir selon cette parole de Paul : « Dans le Christ Jésus il n'y a ni Barbare, ni Scythe, ni homme, ni femme, ni esclave, ni homme libre. » *Coloss.*, III, 11. Voyez-vous cette égalité? Nous sommes égaux par nature, encore que nous soyons inégaux suivant l'opinion; et voilà pourquoi Dieu ramène la nature humaine à sa beauté primitive. Lorsqu'Adam fut créé, il n'était question pour lui ni d'étranger, ni de Scythe, ni de Barbare, ni de Grec, ni d'esclave, ni d'homme libre, ni de distinction de sexe : c'est du seul Adam que furent formés les deux sexes. Ce n'est pas non plus la nature qui a créé l'esclavage; l'homme seul, par son libre arbitre, en est l'auteur. C'est tantôt la famine ou une guerre malheureuse qui nous l'imposent; tantôt nous le créons volontairement, par exemple lorsque nous vendons notre propre liberté en nous mariant à des esclaves, et en nous soumettant au joug de l'esclavage. Le premier genre d'esclavage a pour origine la perversité de l'homme. Ecoutez-en, s'il vous plaît, l'histoire.

Evangile de justice.

Diverses sortes d'esclavages.

Après le déluge, Noé ayant bu du vin et n'y ayant pas mis la modération convenable, se trouva ivre sans y prendre garde; car l'ignorance, et non la passion, le conduisit à cet état. Dans son ivresse, il parut en état de nudité, ce qui excita les railleries de son fils. Or, que lui dit le père quand il fut revenu à lui : « Maudit soit Chanaan; il sera l'esclave de ses frères. » *Genes.*, IX, 25. Voyez-vous le péché introduisant sur la terre l'esclavage? De là ce mot du Sauveur : « Quiconque fait le péché, devient l'esclave du péché. » *Joan.*, VIII, 34. Le Libérateur du genre humain étant donc venu, et ayant expié, ou plutôt effacé le péché; — car, la racine ayant été coupée, le fruit tomba de lui-même; — l'Apôtre alors appelle l'Evangile un évangile de justice, parce qu'il éclaire également tous les hommes. Les Juifs s'imaginaient que l'Evangile, prêché par le Fils de Dieu, leur était exclusivement destiné; mais leur attente fut déçue. Aussi David s'écriait-il : « Nous avons reçu, ô mon Dieu, votre miséricorde au milieu de votre peuple; votre nom et vos louanges, ô Dieu, retentissent jusqu'aux extrémités de la terre. » *Psalm.* XLVII, 10-11. Et pour montrer que cette diffusion de sa miséricorde sur la terre entière était la justice dont nous parlons, il ajoutait : « La justice remplit votre droite. » *Ibid.* Toutes les fois qu'un texte prophétique, profond et mystérieux, s'offrira devant vous, cherchez-en le sens, non par le bruit, mais par l'intelligence, non en vous bornant à considérer le son des paroles, mais en scrutant la signification des pensées. Si vous chantez en toute vérité les louanges de Dieu, si vous chantez surtout ce passage de David : « Nous avons reçu, ô mon Dieu, votre miséricorde au milieu de votre peuple; votre nom et vos louanges, ô Dieu, retentissent jusqu'aux extrémités de la terre; la justice remplit votre droite; » en même temps que vous ferez entendre ces accents, vous serez rempli du Saint-Esprit; car le fidèle qui, l'âme renouvelée, chante vraiment les divines louanges, devient le temple de l'Esprit de sainteté. Ne prenez pas d'ailleurs le chant des psaumes pour une chose sans importance : quoiqu'il paraisse ne charmer que les oreilles, il remplit l'âme d'un véritable enthousiasme. C'est pourquoi le bienheureux Elisée, interrogé sur l'avenir au nom de quelques princes, répondait : « Donnez-moi un homme qui sache jouer du psaltérion. » Un musicien habile se présenta, et, tandis qu'il jouait, « l'Esprit saint, raconte l'Ecriture, descendit sur Elisée. » IV *Reg.*, III, 15. Serait-ce donc que le Saint-Esprit céderait au charme des sons, qu'il se laisserait attirer par les chants, puisqu'il se reposa dans l'âme du prophète? Ne suffisait-il pas de la pureté d'Elisée pour que l'Esprit divin descendît en lui? Pourquoi donc ce langage? « Donnez-moi un homme qui sache jouer du psaltérion. » Assurément, ce n'est pas que l'Esprit de Dieu soit charmé par la douceur du chant; mais aux accents du musicien l'âme d'Elisée devait se renouveler, et par cela même devenir plus digne de l'inspiration sacrée. Si le prophète invoque l'Esprit, c'est une preuve, non pas du charme que le chant exerçait sur lui, mais de l'influence

rénovatrice qu'il exerçait sur l'âme; et, en effet, ce n'est point le chanteur qui reçut l'inspiration, mais l'auditeur.

Il faut donc nous bien rendre compte du sens profond des psaumes, et principalement de celui dont la lecture nous a été faite aujourd'hui : « Le Seigneur a régné, que la terre tressaille, que les îles se réjouissent en grand nombre. » *Psalm.* XCVI, 1. Ces expressions, « le Seigneur a régné, » comment les entendez-vous? Croyez-vous qu'il s'agisse d'une récente investiture de la royauté? Si le Psalmiste eût dit : Le Seigneur règne, il eût marqué par là son éternelle grandeur. Mais il dit : « Le Seigneur a régné. » Nous l'avons dit naguère, et nous le répéterons aujourd'hui : antérieurement à l'avénement du Christ, à la promulgation de l'Evangile, la nature humaine subissait une triple servitude : la servitude du démon, celle du péché, celle de la mort. Et comment? Paul va vous le dire : « De même que le péché a régné sur notre corps mortel, ainsi la grâce a régné sur nous par Jésus-Christ. » *Rom.*, VI, 12. Voilà pour l'empire du péché. Où est-il question de l'empire du démon? Ecoutez ce que dit le Sauveur : « Si Satan chassait Satan, il serait divisé contre lui-même; comment son empire subsisterait-il? » *Matth.*, XII, 26. Voilà pour l'empire du démon. Et celui de la mort? Ecoutez encore l'Apôtre : « La mort a régné depuis Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux qui n'avaient pas péché. » *Rom.*, V, 14. Ce triumvirat diabolique, à savoir, le démon, le péché, la mort, exerçait sa tyrannie, au détriment de la pure et sainte Trinité : le démon précipitant les hommes dans l'erreur, le péché dans la mort, la mort dans le sépulcre, lorsque David vint évangéliser les victimes de cette tyrannie, et les presser de secouer ce joug odieux, pour se ranger sous la domination qu'il proclama en ces termes : « Le Seigneur a régné. » C'en est fait du règne de la mort, c'en est fait de l'empire du péché, c'en est fait de la puissance du démon. « Le Seigneur a régné, que la terre se réjouisse. » Certes, il était juste qu'elle fût dans l'allégresse, revenant d'un si long esclavage à la liberté, revenant de si longues erreurs à l'éclat le plus brillant, sortant du sépulcre pour monter sur un trône, s'arrachant à l'ignominie pour resplendir de gloire. « Le Seigneur a régné. » Nous retrouvons ailleurs les mêmes expressions; car il est bon de rapprocher les passages à peu près semblables : « Le Seigneur a régné; il s'est revêtu de gloire. » *Psalm.* XCII, 1. Nous usons, nous, d'un vêtement matériel pour couvrir notre misérable nature; mais pourquoi Dieu voile-t-il sa substance incorporelle, sa substance éblouissante de lumière, ou plutôt plus éblouissante que la lumière? Le vêtement dont il est ici question, c'est le corps du Christ. « Le Seigneur a régné; il s'est revêtu de gloire; » le mot gloire désigne la chair du Sauveur; car cette chair était sans tache et exempte de toutes les souillures du péché. « Jamais il ne commit de prévarication, jamais le mensonge ne fut trouvé dans sa bouche. » *Isa.*, LIII, 9. « Le Seigneur s'est revêtu de puissance et il a ceint ses reins. » *Psal.* XCII, 1. Comme la ceinture est un ornement royal, et qu'elle désigne à la fois le monarque et le juge, Dieu se présente avec ces deux caractères; ce qui faisait dire à Isaïe : « Une tige sortira de la racine de Jessé, et une fleur s'élèvera sur cette tige, et sur elle se reposera l'Esprit de Dieu, et la justice sera la ceinture de ses flancs, et la vérité le baudrier de ses reins. » *Isa.*, XI, 1-5.

La ceinture est un ornement royal.

Le vêtement du Pontife représente le Christ.

4. Nous trouvons ce vêtement du Sauveur, je parle de sa chair, figuré obscurément sous la loi par le grand prêtre. Ecoutez attentivement de quelle manière l'ombre présageait dès lors la vérité, la figure représentait la réalité de l'Evangile. Je m'exprime simplement, et je m'efforce de descendre à la portée des intelligences grossières et sans instruction, afin qu'elles n'errent point de côté et d'autre. Lorsque le grand prêtre pénétrait dans le Saint des saints, il était revêtu d'une robe qui le couvrait de la tête jusqu'aux pieds; il portait l'huméral, la ceinture, des caleçons, une lame d'or, la tiare semblable à celle des corybantes, le rational sur la poitrine, et tous les ornements qu'énumère l'Ecriture sainte. Autres sont les figures, autre en est la signification. Ce n'est point dans l'hyacinthe et la pourpre, dans l'écarlate et le lin de la plus grande finesse, que Dieu met ses complaisances; ce qu'il demande,



c'est la pureté des âmes. Toutefois, ces choses corporelles étaient, d'une certaine façon, l'image des vertus. Et vraiment, si le Seigneur eût pris un intérêt sérieux à ces parures, pourquoi Moïse, avant Aaron, n'en aurait-il pas été revêtu? Et voilà Moïse qui revêt les prêtres d'ornements dont il est lui-même dépouillé. Moïse n'avait point été purifié par l'eau, et il purifiait les autres; il n'avait pas reçu l'onction, et il la donnait; il ne portait point de robe sacerdotale, et il en revêtait les prêtres, preuve que la vertu est pour l'homme un vêtement parfait et suffisant. Prenez donc le grand prêtre, et portez vos regards sur sa tête : le nom même de cette partie de ses ornements est obscur, problématique et traduit par un mot grec. Commencez donc par la tête : Qu'est-ce qui se présente en premier lieu? Est-ce la tiare, est-ce autre chose que l'Ecriture désigne? Et après cette chose vague, la tiare? Certainement ce terme désigne une espèce de vêtement. Le grand prêtre étant la tête du peuple, il convenait qu'il portât sur sa tête un signe de son autorité. Une autorité sans limites est insupportable; celle qui se définit elle-même par un symbole extérieur reconnaît une loi. Il est donc ordonné au grand prêtre de n'avoir point la tête nue et de la couvrir, afin de ne pas oublier que lui, la tête du peuple, dépend d'une autre tête. C'est pourquoi aussi, dans l'ordination des prêtres de l'Eglise, on pose l'Evangile du Christ sur leur tête, afin que celui à qui l'on impose les mains sache bien qu'il reçoit la tiare véritable de l'Evangile, et que, s'il est la tête des autres, il est cependant soumis aux lois évangéliques; en sorte que celui qui est au-dessus du peuple entier s'incline sous la loi, et que celui qui signifie à ses frères les commandements à exécuter, les subit avant eux. A ce sujet, un ancien illustre, Ignace, qui fut honoré de la double dignité du sacerdoce et du martyre, écrivait à un prêtre en ces termes : « Qu'il ne se fasse rien en dehors de votre volonté; mais vous-mêmes, ne faites rien en dehors de la volonté divine. » Si donc on impose au prêtre l'Evangile, c'est pour lui rappeler qu'il n'est pas affranchi de toute autorité; et de là ce mot de Paul à propos du voile d'une femme : « La femme doit avoir son voile sur la tête, » en signe de dépendance.

La vertu est pour l'homme un vêtement parfait.

Il y avait donc une tiare, symbole d'autorité; il y avait aussi une lame d'or sur laquelle était gravé et inscrit le nom de Dieu, pour enseigner que la puissance de Dieu c'était le nom même de Dieu. Après la tiare et la lame d'or venaient deux pierres précieuses que le grand prêtre avait au-dessus des épaules, et qui, chacune, portaient inscrits les noms des six tribus d'Israël. C'est encore là un symbole nouveau de la dignité sacerdotale : cette pierre précieuse, l'émeraude, offre deux qualités remarquables, une couleur également belle et foncée, et une pureté qui la fait resplendir comme un miroir. Comme il convient que le prêtre soit sobre et vigilant, que sa vie serve de miroir à la foule, Dieu veut qu'il porte sur ses épaules une image de ces vertus. Et pourquoi sur les épaules? Parce que le nom de Dieu était sur sa tête; ces deux choses étaient ainsi au-dessous l'une de l'autre. Pourquoi encore sur les épaules? Pour signifier les actions; car la force d'agir réside dans les épaules : il faut que la beauté de la vérité éclate chez le prêtre par des actes. Aussi le Seigneur s'adressait-il un jour à Jérusalem en ces termes : « Mets ton cœur sur tes épaules, fille méprisée, car le Seigneur a préparé ton salut. » *Jerem.*, XXXI, 21. L'Ecriture se sert des termes épaules et mains pour désigner les actions; par exemple dans ce passage de David : « Il les a conduits par l'intelligence de ses mains. » *Psalm.* LXXVII, 72. Est-ce que l'intelligence réside dans les mains? Non; mais il s'agit de l'intelligence qui se traduit par les actes. Sur sa poitrine, le grand prêtre mettait le rational, sur lequel étaient fixées douze pierres précieuses, une sardoine, une topaze, une émeraude, une escarboucle, un saphir, un jaspe, une pierre hyacinthe, une agate, une améthyste, une chrysolythe, un béril et un onyx. Sur ces douze pierres étaient gravés les noms des douze tribus. Il y a ici quelque chose de mystérieux : sur les épaules du grand prêtre se trouvaient deux pierres ayant même nom et même nature, deux émeraudes; sur sa poitrine se trouvent des pierres de nature diverse. Qu'est-ce à dire? Comme notre nature originelle

est à tous la même, et que la diversité des sentiments nous a seule divisés, le rôle de la nature et de l'opinion est ici caractérisé. Le nom de Dieu était donc une vertu en acte, se manifestant par la raison et par la vérité. Au bas de la robe sacerdotale appelé frange, on voyait des fleurs de grenadier, des grenades d'or, et des sonnettes. Pourquoi ces ornements sur le prêtre ? En quoi des fleurs plaisaient-elles à Dieu? Voulait-il donc que le grand prêtre s'entourât de fleurs terrestres? C'est que tout, dans les ornements sacerdotaux, figurait la vertu : sur la tête, le nom de Dieu; sur la poitrine, le rational; au bas de la tunique, des fleurs et des fruits, les fruits des vertus, l'aumône, la justice, la miséricorde.

5. A nous aussi de nous parer de fleurs vraiment belles et parfaites: les fleurs pour le prêtre sont l'affabilité, la débonnaireté, les bonnes mœurs, la douceur des paroles, la fidélité, la bonne renommée, la vérité, la justice; il faut de plus les entremêler de sonnettes, je veux dire des bonnes œuvres correspondantes. Toute vertu a son accent; ce qui faisait dire à Paul: « Par vous la parole de Dieu a retenti. » I *Thessal.*, I, 8. Et d'où est parti ce son? « Jésus parcourait toutes les villes et toutes les bourgades, prêchant, guérissant toute maladie et toute infirmité parmi le peuple. » *Matth.*, IX, 35. C'est de là qu'est parti le son qui s'est répandu sur la terre entière. Soutenez votre attention. Comprenez-vous ces ornements, qui ne sont pas autres que les vertus? Or, le grand prêtre était le type du Christ. Nous n'insisterions pas ici sur ces figures, si Paul ne nous en fournissait l'occasion. Certainement, si Paul ne nous eût donné la clef de ce mystère de justice, nous n'eussions jamais pu la découvrir. L'Apôtre nous montre donc dans la personne du grand prêtre une figure du Christ, en ces termes: « Le Christ n'est point entré dans un sanctuaire bâti de main d'homme, figure du sanctuaire véritable, mais dans le ciel lui-même, pour y paraître devant Dieu en notre faveur. » *Hebr.*, IX, 24. C'était là pour les Juifs, en ce temps, un sujet de division, un singulier problème. Aux apôtres, qui prêchaient le Sauveur en tant qu'il est roi, prêtre et prophète, les Juifs répondaient en citant la loi. Autre, disaient-ils, est la tribu de la royauté, autre celle du sacerdoce. La tribu de Lévi est la tribu sacerdotale; la tribu royale est celle de Juda. Par conséquent, si le Christ est roi, il n'est point prêtre; s'il est prêtre, il n'est point roi. Devant cette objection, Paul raisonne pour la détruire de la manière suivante: Ne croyez pas que le Christ ait été prêtre selon l'ordre de votre sacerdoce. Chez vous le sacerdoce et la royauté étaient divisés; ils sont réunis dans le Christ. « Vous êtes prêtre, est-il écrit, selon l'ordre de Melchisédech. » *Psalm.* CIX, 4. Sur quoi il poursuit: Si le premier sacerdoce était parfait, à quoi bon annoncer un prêtre qui paraîtrait selon l'ordre de Melchisédech et non plus selon celui d'Aaron. « Or, le sacerdoce changé, un changement dans la loi devient indispensable. » *Hebr.*, VII, 12. Notre Sauveur est donc grand prêtre, non en tant que Dieu, mais en tant qu'homme; il est assis à la droite de Dieu dans le ciel à cause de nous, grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Il y aurait à dire bien des choses sur ce point; mais ce n'est pas maintenant le moment. Appliquez-vous, je vous prie. Dans l'ancienne loi, il y avait l'holocauste, le sacrifice pour le péché, l'oblation: en venant en ce monde, le Sauveur met un terme à ces sacrifices, tous figuratifs, il les remplace par celui de son propre corps. « A son entrée dans le monde, il dit : Vous n'avez voulu ni sacrifice ni oblation; vous m'avez adapté un corps; vous n'avez pas réclamé l'holocauste pour le péché. Alors j'ai dit: Me voici; dès le commencement du livre, c'est de moi qu'il a été écrit. » *Hebr.*, X, 5-7; *Psalm.* XXXIX, 7-8. Après avoir cité cette prophétie, il ajoute: « Puisque vous n'avez pas voulu du sacrifice et de l'oblation pour le péché, j'ai dit: Me voici. » L'Apôtre conclut: « Il abroge le premier sacrifice pour établir le second. » Mais comment trouver dans le corps du Christ le sacrifice et l'oblation? C'est Paul encore qui nous l'apprend: « Je vous en conjure, mes frères, au nom de la miséricorde de Dieu, marchez dans la charité comme des fils chéris, à l'exemple du Christ, qui nous a aimés et s'est donné pour nous en sacrifice et en

Jésus-Christ grand prêtre non en tant que Dieu, mais en tant qu'homme.

oblation à Dieu, en odeur de suavité. » *Ephes.*, v, 1-2. Pour vous donc il est grand prêtre, pour lui-même il est Dieu.

Ne changez rien aux paroles du Dieu vivant. C'est au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, que vous avez été baptisés : pourquoi donc substituez-vous à ces noms pleins de vie des noms imaginés par la sagesse humaine, tels que : celui qui est engendré et celui qui ne l'est pas; le créé et l'incréé; celui qui est toujours et celui qui n'est pas toujours. Comment Dieu supporterait-il ces termes insensés? Pour avoir changé un seul mot, peu s'en fallut qu'un prophète autrefois ne fût frappé de mort. Remarquez le peu d'importance de ce mot: Des ignorants appelaient le langage des prophètes λῆμμα, *sumptio Domini*. Or, le Seigneur dit, par la bouche de Jérémie : « Si le peuple, ou un prêtre, ou un prophète t'interroge et te dit : Quel est le langage du Seigneur, λῆμμα, *sumptio Domini?* réponds-leur : C'est vous qui êtes λῆμμα *sumptio Domini;* car je vous ferai enlever, je vous briserai, pour que vous ne vous exprimiez plus de la sorte. » *Jerem.*, XXIII, 33. Pour le changement d'un seul mot, Dieu fait entendre des menaces, et vous introduisez des termes incorrects pour exprimer les vérités les plus importantes! Et vous altérez le nom du Père, et vous portez atteinte à la dignité du Fils, et vous obscurcissez la gloire du Saint-Esprit! Comment vous dérober aux mains du Seigneur? C'est une terrible et redoutable chose que d'altérer la parole du Dieu vivant, de notre Dieu et de notre maître. Quand sa parole est altérée, Dieu est transporté d'indignation; et, quand on dénature ses dogmes, il ne serait pas indigné! Etes-vous donc plus sage que le Sauveur, plus éclairé que l'Evangile? Craignez le jugement de Dieu, craignez ce nom redoutable, ayez en horreur l'iniquité, embrassez la pénitence, et votre foi vous conduira au salut; car la pénitence donne le salut à ceux qui vivent dans l'hérésie, comme à ceux que détiennent les autres genres de prévarication.

Eloge de la pénitence.

6. La pénitence étant la racine de la piété, rentrons en nous-mêmes, et recourons à la pénitence pour obtenir de Dieu qu'il mette fin aux guerres, qu'il extermine les barbares, qu'il arrête les incursions des ennemis et qu'il nous accorde la jouissance de tous les biens. La pénitence touche singulièrement le cœur de Dieu, lorsqu'on y a recours sérieusement. Ainsi, le peuple se rend un jour coupable de péché; il se repent, il pleure, et le Seigneur dit : « J'ai écouté et j'ai entendu les gémissements d'Ephraïm, qui se lamentait et qui s'écriait : Vous m'avez frappé, Seigneur, et je ne me suis point corrigé, et je me suis conduit comme un taureau fougueux; convertissez-moi, et je serai converti. » Et que répond le Seigneur? « Parce que mes paroles sont présentes à sa pensée, je ne me souviendrai plus de sa conduite, et j'aurai pitié de lui. » *Jerem.*, XXXI, 18-20. Que personne ne vous épouvante; ne craignez ni l'opinion, ni le tourbillon des barbares, ni l'horreur de la tempête. Nos ennemis fussent-ils innombrables, notre défenseur à nous est encore plus puissant. Est-ce leur nombre qui vous jette dans la défiance et dans la crainte? écoutez ce que vous dit le prophète Elisée : « Ne craignez rien, nous avons de notre côté un plus grand nombre de combattants qu'ils n'en ont du leur. » IV *Reg.*, VI, 16. Si de leur côté il y a la foule des barbares, du nôtre il y a les phalanges angéliques. Du côté des serviteurs de Dieu combattent l'armée des anges, le chœur des prophètes, la puissance des apôtres, les prières des martyrs. Et ne croyez pas que les martyrs soient les seuls à prier pour nous; les anges aussi supplient Dieu en notre faveur quand nous sommes dans l'adversité; et non-seulement ils le supplient, mais ils obtiennent de sa bonté une réponse satisfaisante. Le prophète Zacharie écrivait : « Et l'ange qui parle en moi prit la parole et dit au Seigneur. » Or voici quelle fut sa prière : « Seigneur des armées, jusques à quand refuserez-vous de prendre en pitié Jérusalem et les villes de Juda, que vous avez dédaignées? C'est déjà la soixante-dixième année. » *Zachar.*, I, 9-12. Qu'en résulta-t-il? Dieu repoussa-t-il la prière de l'ange? Bien loin de là; que lui répondit-il? « Le Seigneur fit entendre à l'ange qui parle en moi des paroles de consolation, et des discours d'encouragement. » *Ibid.*, 13. Prions donc nous aussi

le Seigneur des anges, et il nous enverra l'un d'entre eux, et la phalange de nos ennemis sera dissipée. Un tableau en cire plein de piété a frappé et réjoui mes regards : j'y voyais représenté un ange mettant des nuées de barbares en fuite, j'y voyais leurs tribus foulées aux pieds, et ce mot de David justifié : « Seigneur, dans votre cité, vous réduirez à rien leur image. » *Psalm.* LXXII, 20. Que David dise donc maintenant aussi à notre sujet : « Que leur voie soit remplie de ténèbres et de piéges, et que l'ange de Dieu les chasse devant lui. » *Psal.* XXXIV, 6. Le Seigneur a bien su en diverses circonstances exterminer ses ennemis. L'armée de Sennachérib, roi des Assyriens, était bien nombreuse, et un seul ange envoyé par Dieu, frappa de mort cent quatre-vingt-cinq mille ennemis.

Mais nous, hommes, nous mesurons toujours les événements à la mesure des raisonnements humains, et nous disons en nous-mêmes : Qu'arrivera-t-il, si nous n'avons de notre côté aucun soldat, et si, avant que le général arrive jusqu'ici, on porte parmi nous la dévastation? Que faire alors? Est-ce que, parce que vous serez surpris, Dieu le sera également? Est-ce que Dieu n'est point en tout lieu à la fois, parce que vous n'y êtes pas? Est-ce que Dieu pourra faire ceci, et ne pourra pas faire cela? A son ordre, la mer inanimée obéit et engloutit ses ennemis; les poissons vinrent se précipiter dans le filet de Pierre; et un ange ne pourrait pas, si Dieu le voulait, exterminer entièrement les ennemis de la vérité, sans en excepter un seul? Pour nous, bornons-nous à vivre dans la tempérance, à prier et à implorer notre Dieu. Les ennemis avaient autrefois à leur tête un général distingué; je le désigne par son nom afin que tous le connaissent bien; les ennemis étaient donc commandés par Sisara; et David rappelle ce fait dans ce passage : « Traitez-les comme vous traitâtes Madian et Sisara, comme vous traitâtes Jabin au torrent de Cisson. » *Psalm.* LXXXII, 10. Jabin était roi, Sisara n'était que général en chef : il avait à sa disposition huit cents chars en fer, et des troupes innombrables. L'effroi gagna le peuple juif; il vit cette nuée d'ennemis, et il fut glacé d'épouvante. Or, que dit notre miséricordieux Seigneur au défenseur de sa religion, par l'organe de la prophétesse Débora? « Ne crains rien; voici que le Seigneur l'a livré entre tes mains; » *Judic.*, IV, 14; et cet exploit, ce n'est pas ta main qui l'accomplira, mais la main d'une femme. Remarquez de quelle manière Dieu confond la forfanterie. Des hommes n'avaient pu tenir ferme, et une femme se met à la tête de l'armée. Sisara entra chez une femme appelée Jaël; et, comme il était accablé de chaleur, il lui demanda de l'eau, Jaël lui donna du lait. Admirez la sagesse de cette femme. Le lait produisant le double effet de désaltérer et de provoquer le sommeil, elle lui offrit du lait; ce que l'Ecriture relate en ces termes : « Il lui demanda de l'eau, et elle lui offrit du lait, » *Ibid.*, 19, de manière à le désaltérer et à l'endormir. Puis, tandis que l'étranger dormait, Jaël saisit un marteau et un clou et vint auprès de son ennemi. Quelle prudence en cette femme! Pourquoi ne saisit-elle pas un glaive ou une épée? C'est qu'elle redoutait d'être surprise par Sisara se réveillant, quand elle tiendrait le glaive dans sa main. Voilà pourquoi, au lieu de prendre une arme virile, elle choisit un clou; les femmes ayant coutume, pour accomplir leur tâche, de fixer un clou dans la muraille. Elle prend donc un chemin détourné pour en arriver à ses fins. Du reste, elle avait Dieu avec elle, Dieu qui devait accomplir ce qu'il avait annoncé; ce n'était pas là une ruse de Jaël, c'était l'exécution de l'oracle divin : « La main d'une femme te donnera la mort. » *Judic.*, IV, 9. Le Seigneur lui vint donc en aide, et chargea l'orgueilleux général des liens du sommeil. Alors Jaël le frappa à la tempe de son clou et de son marteau si fortement, que le clou s'enfonça même dans la terre; et c'est ainsi que Sisara mourut aux pieds d'une simple femme.

L'occasion ne fait jamais défaut au Seigneur.

7. L'occasion ne fait jamais défaut au Seigneur; et, quand il veut, l'absence de tout auxiliaire n'est point pour lui un obstacle. Il suffit de l'arme de Dieu, d'un soldat de Dieu, de la force de Dieu, de la seule volonté de Dieu. Disons au Christ : Prononcez une parole, et vos ennemis seront dissipés; prononcez une parole, et votre cité ressentira votre miséricorde; pro-

noncez une parole, et vos créatures ressentiront votre pitié. « Vos ennemis, ajouterons-nous. ont fait entendre leur voix; et ceux qui vous haïssent ont élevé la tête. » *Psalm.* LXXXII, 3, Voulez-vous apprendre l'exploit d'une autre femme, instrument également de la volonté de Dieu? Il y avait un homme nommé Abimélech, lequel avait mis à mort ses soixante-dix frères : ce fratricide ayant soumis le peuple entier à son autorité, il vint mettre le siége devant une ville. Tandis que tous étaient glacés à la vue des horreurs de la guerre, Dieu arma de nouveau la main d'une femme : elle se présenta sur la muraille, et, saisissant un fragment d'une meule de moulin, elle le précipita sur le tyran et lui brisa la tête. Considérez cependant l'orgueil extrême qu'il manifeste à ses derniers moments : « Tire ton glaive, dit-il à un de ses gardes présents, et frappe-moi, pour qu'on ne dise pas : Une femme l'a mis à mort. » *Judic.*, IX, 54. Son corps mourait, mais son orgueil restait : il perdait la vie, mais il ne perdait pas son vain orgueil. Et maintenant aussi nous trouverons pour servir les desseins de Dieu une Débora, nous lui trouverons une Jaël. Nous avons la Vierge sainte, Marie la mère de Dieu, qui intercède pour nous. Or, si une femme ordinaire triompha de ses ennemis, avec combien plus de facilité la mère de Dieu confondra-t-elle les ennemis de la vérité? Avec son armure complète, celui dont nous parlions tout à l'heure ne voyait dans une femme qu'un sujet de dérision, et pourtant il y trouva un chef redoutable au combat. Il ne croyait pas toucher à la tombe, et la tombe était ouverte sous ses pas; il croyait avoir affaire à une morte, et cette morte lui enleva la vie. Nous avons donc la mère de Dieu, Marie, notre sainte souveraine; mais les prières des apôtres nous sont également nécessaires. Adressons-nous donc à Paul, et disons-lui comme ces fidèles des premiers temps : « Lorsque vous passerez en Macédoine, venez à notre aide. » *Act.*, XVI, 9. Puisque nous avons les apôtres, ne tombons pas dans la négligence; puisque notre sainte souveraine, la mère de Dieu toujours vierge, Marie, prie pour nous, gardons-nous de toute torpeur; puisque nous avons le chœur des martyrs, préservons-nous du relâchement.

Qu'il ne nous suffise pas de prier; joignons-y, si cela nous semble utile, le jeûne : or, le jeûne spirituel est préférable au jeûne corporel; le jeûne volontaire au jeûne forcé. Le Sauveur disait au sujet de certains démons : « Cette espèce de démons ne peut se chasser que par le jeûne et la prière. » *Matth.*, XVII, 20. Si le jeûne et la prière mettent en fuite les démons, comment ne mettront-ils pas les barbares en fuite? Supplions donc, je le répète, la glorieuse sainte Vierge et mère de Dieu Marie; supplions les saints et glorieux apôtres; supplions les saints martyrs. Lorsqu'on a recours à de plus puissants que soi, seulement dans la nécessité, on ne trouve pas toujours un accueil favorable. — Avant cette occasion, répondra-t-on, vous ne songiez pas à me témoigner des égards et de l'honneur; il a fallu que la nécessité vous y poussât. — Hors la nécessité, des égards de ce genre n'inspirent pas de défiance. Si vous honorez le juge avant toute nécessité, lorsqu'elle se fera sentir, vous pourrez compter sur sa bienveillance. Gagnons donc le cœur des martyrs spontanément, et sans attendre d'y être forcés. Mortifions-nous avant la tempête, comme si elle avait fondu sur nous, afin que lorsqu'elle éclatera nous trouvions le calme. Tout ceci je le dis sur le ton de l'exhortation, et non du commandement; je vous y engage, mais je ne vous l'impose pas : nous vous en conjurons, vivez dans la sobriété. Il est facile à Dieu de confondre nos ennemis au delà de tout ce que nous pourrions dire ou croire, d'avoir compassion de la terre, de combler l'empereur de gloire, d'affermir l'empire, et de faire éclater sa divine splendeur en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui gloire soit dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR CE TEXTE :

EN VERTU DE QUELLE AUTORITÉ AGISSEZ-VOUS AINSI

AVANT-PROPOS

L'homélie suivante, que son premier éditeur attribue dans une certaine mesure à saint Chrysostome, aurait été adressée aux fidèles d'Antioche, parce que l'orateur y parle à la fin de leur commun évêque, à savoir de Flavien. Elle ressemble à une improvisation plutôt qu'à un discours composé d'avance. De ce que nous y trouvons au paragraphe sixième touchant les deux dernières épîtres de saint Jean, que Chrysostome et les églises de la Syrie et d'Antioche n'admettaient pas au nombre des épîtres catholiques, on peut inférer que, si cette homélie n'est point du saint docteur dont elle porte le nom, elle dut être prononcée par l'un des prêtres d'Antioche : ce qui le prouverait encore serait l'allusion faite à la présence de Flavien et aux erreurs des Anoméens, alors nombreux dans cette ville. A ne considérer que le style, on n'y remarquera aucun des caractères du style ordinaire du grand orateur. Tillemont insinue que ce discours aurait bien pu être prononcé par l'évêque Sévérien en présence de Chrysostome, archevêque de Constantinople; mais il oublie ce que nous avons rappelé touchant les deux épîtres de saint Jean qui n'étaient pas admises par l'église d'Antioche, mais qui n'étaient point exclues par celle de Constantinople.

Vers la fin de l'homélie, l'orateur, quel qu'il soit, réfute des reproches qu'on avait fait courir sur son compte, à l'occasion de quelques-unes de ses propositions, et il prouve que toutes ses paroles étaient conformes de tout point aux enseignements de la foi catholique.

HOMÉLIE

Sur ce texte : « En vertu de quelle autorité agissez-vous ainsi? »

1. Le principe du salut des hommes c'est la crainte de Dieu, et la loi divine est la source de tous les biens que nous possédons. Du reste, la loi divine ne se conçoit pas sans la crainte de Dieu, ni la crainte de Dieu sans la loi divine. D'une part, la crainte sert de ministre aux commandements de la loi; de l'autre, la crainte des commandements a pour juge la loi. Par conséquent, quiconque s'approche pénétré de crainte, et de la loi et du Dieu qui l'a donnée, prend droit de cité parmi les saints et se range au nombre des justes. Au contraire, celui qui méprise cette divine crainte, et qui aborde la loi du Seigneur avec arrogance, celui-là se rend indigne de la grâce et rompt avec la piété véritable. Aussi les âmes qui abordent la loi de Dieu



avec crainte et amour, ces âmes sont éclairées et instruites en toute droiture; car c'est la vérité même qui les forme à la piété; se trouvant à la source même de la vérité, elles s'écrient : « Vous êtes béni, Seigneur; enseignez-moi votre justice. » *Psalm.* CXVIII, 12. C'est ainsi que les saints, grâce à leur piété, grâce à leur amour pour le Seigneur, apprennent de la vérité même la vérité : quant aux ennemis de la vérité, ou plutôt quant aux hommes ennemis de leur propre bonheur, lesquels préfèrent à la simplicité l'enflure et l'orgueil, ils se présentent avec toutes les allures de la tyrannie à celui qui enseigne la vraie piété. N'est-ce pas ce que firent les Juifs, d'après le récit évangélique qui a frappé vos oreilles? Ils vont trouver dans le temple où il était Notre-Seigneur Jésus, le roi des saints, non point avec la crainte qui convenait à des serviteurs paraissant devant leur maître, non pas comme des hommes qui paraissent devant Dieu, ni même comme des disciples paraissant devant celui qui les instruit; c'est en ennemis de la vérité, en satellites de l'iniquité que, trahissant leur propre malice, ils s'efforcent de mettre en défaut par des raisonnements humains la sagesse surhumaine du Sauveur. « Les prêtres et les anciens du peuple, raconte l'historien sacré, s'approchèrent de Jésus dans le temple et lui dirent : En vertu de quelle autorité agissez-vous ainsi? Qui vous a donné ce pouvoir? » *Matth.*, XXI, 23. O cœurs vides de crainte! Quel langage audacieux, quelle arrogance dans ce procédé! Quelle folie chez ces méchants! Quelle longanimité chez le Sauveur! Voilà ce que dit l'argile, et ce que supporte l'ouvrier : L'œuvre s'élève contre l'artiste; et notre bienfaiteur, et celui qui ne dépend de personne souffre une chose pareille! On demande raison à la Raison divine et l'on épilogue sur sa puissance, sommet de toute autorité. C'est bien le cas d'argumenter des paroles du Sage : « O homme, pourquoi la terre et la cendre s'enorgueillissent-elles? » *Eccli.*, X, 9. Quoi! c'est Dieu que vous interrogez? C'est à lui que vous demandez compte de ses œuvres; c'est à la Majesté suprême que vous osez dire : « En vertu de quelle autorité agissez-vous ainsi? » Pourquoi, au lieu de l'interroger, ne vous rendez-vous pas compte de la puissance de ses œuvres elles-mêmes? Examinez scrupuleusement dans le sanctuaire le plus secret de votre âme la nature des choses, et voyez si de pareils prodiges sont le résultat d'un conseil humain, et si ces actes du Seigneur ne supposent pas une puissance divine. Interrogez les lois de la nature, les limites de sa puissance, considérez la force des raisons : à qui donc appartient le pouvoir de ressusciter les morts, aux hommes ou à Dieu? A qui appartient-il de guérir les lépreux, de mettre en fuite les maladies, de faire disparaître d'une seule parole toutes les infirmités, soit de l'âme, soit du corps? Qui peut d'un peu de boue rendre la lumière; est-ce Dieu ou bien l'homme? Pourquoi donc ne pas vous adresser à la nature elle-même, et pourquoi poser effrontément au Créateur cette indiscrète question : « En vertu de quelle autorité agissez-vous ainsi? » Ce sont, je le répète, les paroles de ces hommes qui ne reculent devant aucun degré d'audace, qui demandent raison à la Raison divine, et qui entreprennent de circonvenir dans leurs raisonnements celui qui prend les sages de ce monde dans leurs propres filets. Quelle folie! On éprouve par des paroles le Verbe de Dieu qui se rit de tous les artifices de langage et qui démêle les raisonnements les plus inextricables. Que peut donc le verbe de l'homme contre le Verbe divin? Que peut une sagesse sophistique contre la sagesse céleste? « En vertu de quelle autorité agissez-vous ainsi? » Demandez-le au paralytique; demandez-lui à quelle puissance il est redevable de la santé qu'il possède; demandez-le aux miracles eux-mêmes, et ne portez pas un regard scrutateur sur celui qui en est l'auteur. Vous n'aurez pas de réponse d'ailleurs; car la divine grâce en juge indignes les questionneurs inconvenants.

Ainsi a coutume d'en agir le Verbe divin : voit-il une âme perverse et sans droiture, il la repousse comme indigne de la grâce; et, bien qu'elle s'efforce maintes fois de s'éclairer, la Vérité lui refuse la vérité. Les Juifs multiplient leurs questions, et ils ne sont pas une seule fois satisfaits, parce qu'ils questionnent d'une façon inconvenante. Le silence du Sauveur leur infli-



geait un si cruel tourment que dans une circonstance célèbre ils s'écriaient : « Jusques à quand tiendrez - vous nos âmes en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le clairement. » *Joan.*, x, 24. Même après cette interpellation le Sauveur ne répond pas ; le ton sur lequel ils l'interrogent les rend indignes de réponse. Que leur dit le Christ? « Je vous l'ai dit, et vous ne m'avez pas écouté ; que voulez-vous que je vous dise de nouveau? Les œuvres que j'accomplis vous rendent témoignage de moi. » *Joan.*, IX, 27 ; x, 25. Vous le voyez, il veut que l'on interroge ses œuvres, et non pas qu'on s'enquière curieusement de sa puissance. Les Juifs lui disent : « Si vous êtes le Christ, dites-le clairement : jusques à quand tiendrez-vous nos âmes en suspens? » *Joan.*, x, 24 ; et il ne leur est rien répondu, parce qu'ils interrogent non pour s'instruire, mais en vue de l'accuser. Le prince des prêtres Caïphe, homme digne de la synagogue d'alors, en vint à ce point de démence qu'il s'écria : « Je vous adjure, au nom du Dieu vivant, dites-nous si vous êtes le Fils du Dieu béni. » *Matth.*, XXVI, 63. Pour nous apprendre à accueillir avec piété quelque discours que ce soit, le Sauveur répond à l'adjuration, mais il ne résout pas la question posée. « Dites-nous si vous êtes le Fils du Dieu béni ? » *Matth.*, XXVI, 64. Et le Seigneur répond à Caïphe : « Vous l'avez dit. » Ainsi tout en traitant par cette confession l'adjuration avec l'honneur qu'elle méritait, il ne satisfait pas la malice de ses ennemis, ni leur fourberie qu'il déteste. C'est donc parce que leurs questions étaient irrespectueuses que les Juifs n'obtenaient pas de réponse ; et c'était justice, les desseins pervers établissant une barrière entre Dieu et nous. Le Seigneur ne voulut pas manifester sa sagesse à ceux qui la scrutaient d'un œil impie : « Car la sagesse n'entrera pas dans l'âme perverse. » *Sap.*, I, 4.

2. Mais si les Juifs, malgré leurs questions répétées, ne virent point leur curiosité satisfaite, une femme d'une foi pure et sincère, sans intention aucune de mettre à l'épreuve l'incompréhensible puissance de Dieu, se présentant avec simplicité au Seigneur, et lui adressant ces paroles, sans recherche à la vérité, mais animées d'une admirable foi : « Nous savons que le Messie, appelé aussi le Christ, lorsqu'il sera arrivé, nous enseignera toute chose, » obtient aussitôt du Sauveur, qui chérit la simplicité, une réponse à son désir : « C'est moi, qui vous parle en ce moment. » *Joan.*, IV, 25-26. Elle n'avait pas encore formulé de question, et elle fut éclairée ; elle n'avait pas encore semé la parole de la foi, et elle cueillit sur-le-champ le fruit de la piété. C'est que Dieu, qui met ses complaisances dans les simples et les saints, dévoile à ceux qui se présentent à lui en toute simplicité les mystères de sa bienfaisante sagesse ; tandis qu'à la vue d'une âme où règne la perversité, il retient ses bienfaits et refuse de communiquer sa doctrine. Ecoutez ce qu'il disait par la bouche de Moïse : « Si vous marchez devant moi avec droiture, j'agirai envers vous avec droiture ; » *Levit.*, XXVI, 23-24 ; et, si vous usez de voies obliques, ma fureur s'appesantira sur vous du côté auquel vous ne penserez pas. Ce n'est pas que la nature divine puisse faillir à la droiture ; mais pour les méchants il n'y a même pas de droiture dans ce qui leur vient de la vérité. « En vertu de quelle autorité agissez-vous ainsi? Qui vous a donné ce pouvoir? Et le Sauveur leur répondit. » Faites bien attention ici à la règle que nous donne le souverain de l'univers. Et cette règle, quelle est-elle? Il veut que nous ne répondions pas toujours aux questions que nous adresseront les hérétiques pervers, les Juifs, les Gentils, tous ceux qui se sont éloignés de la vraie religion. Souvent, en effet, il arrive que la question ne mérite pas de réponse : à des interrogations absurdes il faut opposer des interrogations d'une sûre portée. Le Seigneur leur dit donc : « Je vous ferai à mon tour une question : Si vous y répondez, je vous répondrai moi-même. Le baptême de Jean, d'où venait-il? du ciel ou des hommes ? » *Matth.*, XXI, 24-25. Admirez de quelle manière la source même de la sagesse confond par cette question le mensonge : admirez le Verbe de Dieu réfutant par ses raisonnements l'iniquité ; admirez l'erreur percée de ses propres traits et détruite par ses propres artifices. « Le baptême de Jean d'où venait-il, du ciel ou bien des hommes? » Les Juifs pèsent

en eux-mêmes la question et disent : « Si nous répondons : Du ciel ; il répliquera : Alors pourquoi n'y avez-vous pas cru ? » *Ibid.*, 26. L'iniquité n'ignore pas le sort qui lui est réservé ; elle sait que les moyens par lesquels elle s'élève causent sa ruine. Comme ils n'avaient point écouté Jean, ils redoutaient d'avouer qu'il fût venu au nom de Dieu, et ils craignaient qu'une réponse soudaine ne les écrasât : « Si nous disons : Des hommes ; nous avons à craindre la foule qui nous lapiderait. » *Luc.*, XX, 6. L'opinion que tout le monde s'est formée sur le compte du juste nous exposerait à une vengeance inévitable : « Car tout le peuple regardait Jean comme un prophète. » *Matth.*, XXI, 26. Ils ne voulurent donc pas confesser la vérité, à savoir, qu'il venait de Dieu : d'autre part, quoique ayant rejeté la vérité divine, ils n'osèrent pas néanmoins proférer le mensonge, préservés de cette impudence par la crainte, par une crainte non divine, mais humaine. Ainsi en est-il : bien des fois on n'aura pas la crainte de Dieu, et l'on sera l'esclave de la crainte des hommes. Pour les Juifs, ils craignaient le peuple. Que ne craignaient-ils le Seigneur, au lieu de craindre le peuple ! ils eussent agi en hommes religieux et non en impies. « Ils lui dirent : Nous ne le savons pas. » *Marc.*, XI, 33. Comme l'iniquité se cache dans les méchants ; comme l'impiété trahit sa propre absurdité ! Semblable à une vipère ou à tout autre animal des plus féroces qui se cache dans un obscur repaire, qui ne sort de son antre qu'à la dérobée, et ne se montre jamais entièrement ; les Juifs enfoncés dans la tanière de la perversité, n'osent offrir leurs sentiments à la lumière. Aussi le Seigneur leur répondit-il : « Et moi non plus je ne vous le dirai pas. » *Matth.*, XXI, 27. C'est par le silence qu'il les châtie de leur inconvenante question : n'ayant pas convaincu leur méchanceté, il les avait embarrassés dans ses raisonnements. Autrefois l'ânesse de Balaam ne pouvait se tourner ni à droite, ni à gauche, parce que l'ange lui barrait le passage : pareille chose arriva aux Juifs impies ; ils n'osaient tourner leurs regards ni vers la droite de la vérité, à cause de la réponse du Sauveur prête à les accabler, ni vers la gauche du mensonge, parce qu'ils redoutaient le peuple.

Et nous aussi, mes frères, mettons en pratique cette règle que nous donne le Seigneur, de ne pas toujours répondre aux questions des hérétiques. Êtes-vous interrogé par eux sur un point délicat, réfutez leur interrogation absurde par une autre interrogation faite avec justesse. Souvent un hérétique vous demandera : Connaissez-vous Dieu, ou ne le connaissez-vous pas ? Si vous répondez : Je le connais, il ajoute aussitôt : Vous connaissez donc celui que vous adorez ? Certainement, répondrez-vous ; car comment oser dire qu'on adore ce qu'on ne connaît pas ? L'hérétique poursuit : Vous connaissez donc la substance divine ? Répondez-vous négativement, il repart : Donc vous ne connaissez pas ce que vous adorez. — Telles sont leurs questions pleines de détours ; tels sont les circuits de ces serpents venimeux. Vous le voyez ; mais gardez-vous bien d'en être troublé. Il faut savoir une chose, mes frères ; c'est qu'il y a plusieurs façons de connaître. On peut connaître l'existence de Dieu, on peut ne pas connaître sa nature. Même en ce qui regarde les hommes, il y a plusieurs sortes de connaissances. Je sais, par exemple, qu'un tel reste dans cette ville : mais je ne sais pas quel métier il exerce : je sais qu'il exerce telle profession ; mais j'ignore à quelle famille il appartient. Ainsi, je connais en partie, j'ignore en partie. En définitive, ni une connaissance partielle ne donne la science complète, ni l'ignorance de certains points ne détruit la connaissance partielle. Que conclure donc ? Je sais que Dieu existe, qu'il est bon, immortel, incorruptible, incompréhensible, au-dessus de toute intelligence, incorporel, immuable : je sais tout cela, et de la sorte je connais ce que j'adore. Quant à son essence, je ne la connais pas ; du reste, on ne m'a pas appris à chercher curieusement en quoi elle consiste, mais à m'enquérir seulement de ce qu'est le Seigneur. Je ne trouverai certes pas un docteur plus profond que l'Apôtre, un docteur qui puisse m'enseigner une piété meilleure ; or, voici l'enseignement qu'il nous donne de sa voix la plus claire : « Il faut pour celui qui s'approche de Dieu croire qu'il est, » non pas

« savoir en quoi consiste son essence, » mais « croire qu'il est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent. » *Hebr.*, XI, 6. J'adore donc en connaissance de cause, quoique je n'aie point été instruit à subtiliser sur la divine substance : on m'a appris à croire, mes frères, non à subtiliser. Lis, ô hérétique, cette confession de foi que tu as prononcée dans un profond et redoutable mystère. Lorsque tu t'es présenté au baptême, quel a été ton langage? As-tu formulé des recherches, des spéculations inspirées par la curiosité, ou simplement la foi? Tu t'es présenté d'une autre façon; c'est à d'autres conditions que l'on t'a conféré cette grâce. Si tels étaient tes sentiments lorsqu'elle t'a été conférée, tu as maintenant violé tes promesses; car, après avoir été admis par ta foi à ces terribles et effrayants mystères, maintenant qu'ils sont accomplis, tu déconsidères la foi pour mettre en honneur l'examen.

3. Mais écoutez ce que disent les ennemis de la vérité. C'est donc vainement que Dieu nous a donné la raison? C'est inutilement que nous avons reçu la faculté de juger? Il faut soumettre la foi au jugement de la raison, et ne pas laisser la religion hors de tout examen. Soit; cependant il faut que la parole divine et les règles de piété que le Seigneur nous a tracées servent de limite à cet examen. Or, vous transgressez ces règles, vous vous écartez des Ecritures inspirées, vous scrutez indiscrètement les choses divines, vous faites violence à la vérité, et vous êtes constamment beaucoup plus préoccupé de suivre vos raisonnements dans leurs détours que d'obéir à la foi. Enseignez-moi donc, vous le serviteur très-humble de la raison, comment le ciel peut se soutenir à une si grande hauteur, avec une telle concavité et sans point d'appui dans son immense circonférence? Dites-moi comment il demeure ainsi, quels sont les fondements sur lesquels il est établi, comment après tant de siècles il n'a rien perdu de sa beauté, comment l'harmonie qu'il présente n'a pas été altérée. Montrez-moi les colonnes qui le portent; montrez-moi la base sur laquelle repose une masse si considérable. Et que parlé-je du ciel? de cette terre que je foule, veuillez d'abord m'expliquer sa constitution. Qu'elle ait été fondée sur les eaux, on me l'a appris et vous le reconnaissez comme moi. Mais comment la chose s'est accomplie, à vous de l'expliquer. Ne vous contentez pas de cette affirmation verbale, rendez-moi raison des faits que je ne comprends pas; comment tant de montagnes énormes, tant de collines, tant de vallées peuvent-elles être portées sur les eaux? Dites-moi de quelle manière la mer a été renfermée dans ses limites; dites-moi comment, avec ses flots furieux et amoncelés jusqu'à une prodigieuse hauteur, à peine a-t-elle touché le sable qu'elle se brise et respecte la borne que lui a fixée le législateur. Expliquez-moi, mon frère, comment la terre qui est nue, comment cette unique mère peut donner naissance à des plantes si diverses; d'où viennent ces racines les unes douces, les autres amères; d'où viennent les espèces variées de fruits? N'est-ce pas une seule terre qui les produit, la même rosée qui les nourrit? D'où vient donc leur différence? Enseignez-moi d'où sont sorties les fontaines, de quels abîmes elles ont jailli? Comment toutes ces choses, pourrions-nous les comprendre? Il est vrai que toutes nos difficultés sur ces points se résolvent d'une façon satisfaisante à la fois pour la religion et pour la vérité. Le bienheureux David a chanté quelque part en ces termes : « La parole de Dieu est droite, et toutes ses œuvres réclament la foi. » *Psalm.* XXXII, 4. Eh quoi! les œuvres divines ne sauraient sans la foi se comprendre, et il serait possible de trouver Dieu sans la foi! On ne trouverait pas sans la foi ses œuvres, et on trouverait le Fils par la voie de la raison! « La parole de Dieu est droite, et toutes ses œuvres réclament la foi. » Mais laissons les ennemis de la vérité pour revenir aux enseignements d'une foi saine et incontestable; montrons dans tout l'éclat de la vérité la règle que la piété nous marque.

Si nous ne comprenons pas les œuvres de Dieu, comment le comprendrions-nous lui-même?

Dans l'antiquité, il n'est pas de personnage plus vénérable que Moïse; parmi les modernes, il n'en est pas de plus sage que Paul. Parcourez l'Ancien Testament, et vous ne trouverez personne de plus grand que Moïse : « Je t'ai rencontré, lui fut-il dit, et tu as trouvé grâce entre



tous. » *Exod.*, XXXIII, 12. Personne dans le Nouveau Testament qui surpasse Paul en perfection ; c'était « un vase d'élection, » *Act.*, IX, 15, et le Christ parlait par sa bouche. N'allez point au delà des limites que Moïse et Paul ont fixées. Or, Moïse qu'a-t-il trouvé, l'intelligence de la substance divine ou la gloire de Dieu ? Moïse, mes frères, désira de voir Dieu, en homme rempli du divin amour, et ignorant qu'il désirait là une chose impossible ; néanmoins la demande qu'il adresse au Seigneur révèle sa pensée : « Je vous en supplie, ô mon Dieu, lui dit-il, si j'ai trouvé grâce en votre présence ; que je vous voie à découvert, montrez-vous à moi. » *Exod.*, XXXIII, 13. Moïse était en cela frère de Philippe qui disait : « Montrez-nous le Père, et cela nous suffit. » *Joan.*, XIV, 8. Pourtant il l'avait vu dans le buisson, il l'avait vu sur le mont Sinaï, il l'avait vu apparaître en divers lieux et révéler sa présence de diverses manières ; nonobstant, ce bienheureux désire le contempler face à face, se forgeant de la nature divine, homme qu'il était, une idée tout humaine. Dieu fut sensible à ce désir de son fidèle serviteur ; il commença par le convaincre de l'impossibilité de ce qui lui était demandé : « Nul, lui dit-il, ne verra ma face et ne vivra. » *Exod.*, XXXIII, 20. La capacité de l'être qui désire n'est pas en rapport avec l'objet de son désir ; un œil mortel ne saurait contempler une nature immortelle. — Eh quoi ! Seigneur, laisserez-vous donc sans récompense un tel amour, et n'offrirez-vous pas au moins l'ombre de ce qu'il désire à celui qui a porté si haut son amour ? — C'est pourquoi Dieu lui dit : « Je te placerai dans le rocher, et je te couvrirai de ma main; et quand ma gloire passera, tu me verras par derrière ; mais tu ne verras pas ma face. » *Exod.*, XXXIII, 22-23. Il ne lui dit pas : Lorsque je passerai, mais : « Lorsque ma gloire passera. » Or, voir sa gloire passer, ce n'est point contempler l'essence du Seigneur. Moïse ne vit que sa gloire, et encore ne la vit-il pas pleinement, mais seulement par derrière : non pas que la nature divine soit corporelle, étant d'une simplicité qui exclut toute composition ; mais Dieu, en se faisant connaître, au lieu d'agir conformément aux exigences de sa majesté, a égard à la capacité de ceux qu'il veut admettre au bonheur de le voir. Moïse arriva jusqu'à voir sa gloire, il n'alla point au delà; et vous, hérétique, dépassant la gloire de Dieu, vous portez sur son essence elle-même un regard téméraire !

Venons-en au bienheureux Paul. La considération de quelques conseils particuliers de la Providence, et la profondeur où descendait sa pensée, donnaient à Paul dans le Nouveau Testament une sorte de vertige, et il faisait entendre dans sa stupeur ces frappantes paroles : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Combien ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies inabordables ! Qui a connu la pensée du Seigneur ? Qui lui a servi de conseiller ? Qui lui a donné le premier pour en recevoir à son tour ? » Et il termine en ces termes : « De lui, par lui, et en lui subsiste toute chose ; gloire à lui dans tous les siècles. » *Rom.*, XI, 33-36. Le voyez-vous, arrivé devant la gloire de Dien ne pas dépasser cette limite ? Et que parlé-je des hommes ? Montez en esprit dans les régions supra-mondaines ; interrogez les cieux et dites-leur : Que pourrez-vous m'apprendre sur Dieu ? Racontez-moi, ô cieux, ce que c'est que Dieu ; enseignez-moi en quoi consiste son essence. Quelque assurance que vous mettiez à les interpeller de cette manière, il vous sera répondu par cette divine parole de Jérémie : « Le ciel fut saisi d'horreur à ce langage. » *Jerem.*, II, 12. Et vraiment il est dans la stupeur lorsqu'il nous voit scruter d'un œil sacrilége la nature increée. D'un autre côté le bienheureux David flagellera votre curiosité immodérée, et vous dira : N'avez-vous pas entendu ces paroles : « Les cieux racontent, » non pas la nature, mais « la gloire de Dieu? » N'a-t-il pas chanté sur sa harpe sainte : « Les cieux racontent la gloire de Dieu ? » *Psalm.* XVIII, 1. Ce n'est point l'essence de Dieu qu'ils expliquent, c'est sa gloire qu'ils proclament. Encore une fois, ne vous imaginez pas que les intelligences célestes en sachent davantage. Demandez-le aux anges ; demandez-le leur, dis-je ; car, s'il ne vous est point permis d'entrer en conversation avec les puissances d'en haut,

l'Ecriture vous en dédommagera et fermera pour eux votre bouche audacieuse. Interrogez donc les anges; interrogez-les quand vous les verrez former des chœurs ou chanter des hymnes sur la terre. Demandez-leur : Qu'enseignez-vous de nouveau, qu'annoncez-vous de merveilleux? Et le chœur céleste vous répondra sur-le-champ par ce passage évangélique : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre pour les hommes de bonne volonté. » *Luc.*, II, 14. Les anges sont descendus sur la terre, et ils n'ont pas dépassé les limites de la gloire divine; et ces limites, les hérétiques n'hésitent pas à les violer. En est-il de même des puissances supérieures, de celles qui sont au-dessus des anges? Je parle des archanges, qui sont des intelligences distinctes. Interrogez les Chérubins, vrai trône royal : « Vous qui êtes assis sur les Chérubins, découvrez-vous. » *Psalm.* LXXIX, 2. Interrogez les Chérubins, vrai trône de saphir, sur lequel est assis quelqu'un de semblable au Fils de l'Homme. Et la voix des Chérubins retentit pareille à la voix des grandes eaux, criant : « Bénie soit la gloire du Seigneur au lieu de son séjour. » *Ezech.*, III, 12.

4. Voyez-vous le profond respect des chérubins? Ils sont arrivés jusqu'à la gloire, et ils n'ont pas dépassé cette limite. « Bénie soit la gloire du Seigneur. » Et comment? « Au lieu de son séjour. » Preuve qu'elle se manifeste dans les régions célestes, et qu'elle laisse bien loin les puissances du ciel et les vertus invisibles, quelle que soit leur dignité. Ils ne parlent pas, ces chérubins, comme rapprochés de la majesté divine, mais comme en en étant éloignés : « Bénie soit la gloire du Seigneur au lieu de son séjour. » Ce n'est pas qu'il y ait de lieu pour le Seigneur, lui qui circonscrit tous les lieux; mais cette expression de lieu sert à désigner la majesté dont il est entouré. Vous avez entendu le langage des Chérubins : « Bénie soit la gloire du Seigneur. » Ils n'en dirent pas davantage. — Mais vous, qui êtes près de lui, vous devez bien savoir les mystères de Dieu. — En effet, « les Séraphins étaient debout autour de lui. » *Isa.*, VI, 2. — Qu'avez-vous donc à nous apprendre? parlez en toute liberté. — Or, voici ce qu'ils répondront : Quelque élevée que soit la dignité de notre nature, nous en connaissons néanmoins les bornes, et nous n'allons pas au delà des limites imposées à notre connaissance; nous ne faisons pas de notre Créateur l'objet de notre curiosité; nous ne nous appliquons pas à pénétrer les secrets de celui à qui nous devons notre noblesse. D'ailleurs, nous savons que son incompréhensible nature défie tout examen, est indépendante des raisonnements humains : l'intelligence angélique aussi bien que les esprits supra-mondains et les puissances célestes sont infiniment au-dessous de la gloire de celui qu'ils adorent; et c'est pourquoi, nous aussi, nous n'allons pas au delà de ces limites. — Les Chérubins ne les dépassèrent pas, et ils chantèrent avec un profond respect l'hymne des cieux : « Saint, saint, saint le Seigneur des armées, toute la terre est pleine de sa gloire. » *Isa.*, VI, 3. N'êtes-vous point confondu par Moïse et Paul, qui s'arrêtèrent devant la gloire divine? Du moins que le ciel, lorsqu'il la publie, vous confonde. Le ciel vous laisse-t-il insensible? inclinez-vous devant les anges. Les anges eux-mêmes les dédaignez-vous? craignez les Chérubins. Votre audace vous élève-t-elle encore au-dessus? que les Séraphins vous ramènent à de meilleurs sentiments. Seriez-vous rebelle aux enseignements du ciel comme à ceux de la terre? sortez alors du chœur sacré, éloignez-vous des divins parvis; car vous ne pouvez à la fois porter sur Dieu un regard scrutateur et compter au nombre des fidèles.

Et que parlé-je de Dieu? Ignorez-vous combien est redoutable la témérité qui porte à scruter la nature divine? Non; si vous prétendez exercer sur les œuvres de Dieu votre témérité, Dieu vous jugera indignes de sa familiarité, il vous repoussera loin de lui, parce que vous tenterez une tâche impossible. Voyez Moïse, cet homme si grand, si extraordinaire, l'auteur de tant de prodiges, le médiateur de Dieu et des hommes, lui qui divisa les flots de la mer, qui fit tomber la manne du ciel; dès qu'il osa mesurer à la mesure de la raison humaine un des préceptes de Dieu, et résister à l'ordre divin, il attira sur lui un châtiment irrévocable. Arrivé

près du rocher, il dit au peuple : « Peuple incrédule et dur, est-ce que je pourrai de ce rocher tirer de l'eau pour vous ? » Et que lui répondit le Seigneur ? « Parce que tu ne m'as pas glorifié en présence du peuple, tu n'entreras pas dans la terre que je vous ai promise. » *Num.*, xx, 10-12. Ici, prêtez-moi toute votre attention. « Parce que tu ne m'as pas glorifié... » Qu'est-ce à dire, glorifier ? Proclamer simplement que tout est possible à Dieu. Car c'est un péché d'examiner les œuvres de Dieu à la lumière de la raison, et de borner sa puissance, dont rien ne saurait arrêter les manifestations. David a plaidé la cause de Moïse qui était tombé par la langue et non par la pensée ; car les fautes des justes viennent de la langue, tandis que celles des impies viennent principalement de la pensée. En effet, l'impie est de cœur éloigné de Dieu, bien que par ses paroles il semble en être rapproché : « Ce peuple, disait le Seigneur, m'honore des lèvres; mais son cœur est loin de moi ; » *Isa.*, XXIX, 13 ; le juste, au contraire, ferme dans ses résolutions, trouve maintes fois dans la langue une occasion de chute. Voilà pourquoi David plaide la cause de Moïse, prophète comme lui : « Et ils l'ont irrité aux eaux de la contradiction, et Moïse fut puni à cause d'eux, » *Psalm.* CV, 32, et non pour lui-même. Que signifient ces mots, « à cause d'eux ? » L'incrédulité qu'il manifesta ne jaillissait pas de son âme livrée à elle-même; ayant été troublé par les murmures du peuple, son cœur n'était plus libre, mais entièrement bouleversé.

Au surplus, les doctrines dont je viens de parler sont le fruit d'une officine d'iniquité. Où donc avez-vous ouï parler d'engendré et de non-engendré ? où donc avez-vous ouï ces termes qui respirent la folie et l'orgueil ? On néglige ceux que nous a enseignés l'Esprit saint, et on propage ceux qui viennent du démon. Si telles sont vos investigations, pourquoi revendiquez-vous Paul comme votre maître ? Si tel est le champ où s'exerce votre curiosité, pourquoi vous glorifiez-vous d'être les disciples de Pierre? Renoncez à votre foi, et cherchez tant que vous voudrez. — Je me garderai bien, répliquez-vous, de m'écarter de l'Ecriture. — Eh bien, vous, le promoteur de la raison, expliquez-nous comment le Sauveur entra au cénacle, les portes fermées ? A quoi bon nous occuper d'autres sujets, qui souvent sont également préjudiciables et à ceux qui parlent, et à ceux qui écoutent ? Je ne vous dirai pas de m'expliquer la nature invisible de Dieu, de quelle manière le Père a engendré, quel a été le mode de la divine génération ; je me contente de vous interroger sur un fait relatif au mystère de l'incarnation.

5. Encore une fois, dites-nous comment le Sauveur a pu entrer, les portes étant fermées, comment son corps a pu pénétrer dans la salle. La nature des corps s'oppose à ce fait : l'Evangile seul l'affirme, en sorte qu'à s'en rapporter à la foi, ce fait est très-certain. Comment donc cela s'est-il accompli ? Il ne s'agit pas d'une nature incorporelle, laquelle pénètre tous les corps : il s'agit d'une nature incorporelle unie à un corps, instrument de cette nature incorporelle; car le Sauveur avait un corps humain. A la vue de cet étrange prodige, les disciples crurent à la présence d'un esprit, le fait dont ils étaient témoins dépassant la puissance de la nature corporelle. Mais le Fils de Dieu dissipa leurs doutes par ces paroles : « Touchez-moi, et voyez ; car les esprits n'ont point de chair et d'os, comme vous me voyez en avoir. » *Luc.*, XXIV, 39. Comment donc y pénétra-t-il ? Est-ce que les ais se sont écartés devant lui comme l'air l'aurait fait? ou bien son corps a-t-il été réduit de manière à passer à travers le bois ? C'est ce que vous ne sauriez dire et ce que je ne pourrais expliquer : l'Ecriture ne me l'ayant point enseigné, je ne pousse pas plus loin ma curiosité ; je m'en rapporte à ce qu'elle en dit, quelque repugnance que j'éprouve. Je crois que le Sauveur est entré dans le cénacle ; comment y est-il entré, je ne le recherche point... Il y est entré les portes fermées ; car l'Ecriture ne dit pas qu'il entra les portes ouvertes ou entr'ouvertes, mais « les portes fermées. » Elle affirme le fait ; elle ne dit rien de la manière dont il a été accompli. Pierre sortit bien de sa prison ; mais les portes lui en furent ouvertes. Ce que l'Ecriture énonce en ces termes : « La porte de

fer s'ouvrit d'elle-même devant eux. » *Act.*, XII, 10. Elle ne dit pas : Elle laissa d'elle-même passer Pierre. C'est que le corps de Pierre était un corps purement humain, une agglomération d'éléments purement humains. Sans doute le corps du Christ était humain aussi, à cause des rapports étroits qui l'unissent à l'humanité; mais il était divin, également divin, à cause de son union avec le Verbe, et de l'enfantement admirable de la Vierge. Comment donc est-il entré les portes ouvertes? Comment est-il monté aux cieux, les cieux étant fermés? O folie des hommes assez téméraires pour poser de pareilles questions! Bien différents sont ceux dont la piété accepte tous les enseignements de la foi. Et que répondent nos adversaires? — C'est que nous ne trouvons pas que la foi ait conservé partout sa pureté; nous trouvons au contraire qu'elle a été altérée; il ne faut pas croire indifféremment, mais seulement après un sérieux examen. — Bien des points sont communs en cela à nos adversaires et à ceux du dehors; une étroite parenté rapproche les opinions des hérétiques et celles des Gentils : si les premières sont des inventions du démon, les secondes sont les enseignements du démon. Quelques-uns des ennemis de la foi disent donc qu'il y a danger à ne pas soumettre la foi à la raison, et qu'à moins de faire précéder la foi d'un examen diligent, la foi ne nous sera d'aucune utilité. — Par où voulez-vous, disent-ils, commencer cette étude de la nature de la foi? Voulez-vous reprendre la question à la création du monde? portez vos regards sur le premier homme; je le trouve déchu de la foi. Considérez les paroles du démon, de cet être auquel les attentats les plus audacieux coûtent si peu de chose; considérez ce qu'il ose, ce qu'il dit, ce qu'il prétexte. Vous prétendez que le serpent a dit au premier homme : « Le jour où vous mangerez de ce fruit, vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » *Gen.*, III, 5. Le premier homme crut aux paroles du serpent, et pour avoir cru il périt. Donc la foi est le principe de tous les maux.

Voilà comment raisonnent ces ennemis de la vérité, ces adversaires de la religion. Mais ils ne connaissent pas, les impies, la nature vraie de la foi, ils ne savent pas même ce qu'ils nous objectent. Nous ne disons pas, nous, qu'il suffise de croire, n'importe à qui, pour avoir la foi et pour être mis au nombre des fidèles; il faut pour cela croire vraiment à Dieu même. Avez-vous prouvé qu'Adam soit tombé pour avoir cru à Dieu? C'est parce qu'il a cru au démon qu'il est tombé; c'est parce qu'il n'a pas cru à Dieu qu'il est tombé. Pourquoi détournez-vous les mots de leur vrai sens? Ecoutez ce que disait Jérémie : « Prêtez l'oreille, vous qui haïssez la justice, vous qui bouleversez tout ce qui est droit. » *Mich.*, III, 9. Vous auriez dû conclure : Donc, le principe de tous les maux, c'est l'incrédulité. Si Adam eût cru à ces paroles du Seigneur : « Le jour où vous mangerez de ce fruit, vous mourrez de mort, » *Genes.*, II, 17, il ne serait pas tombé, il aurait eu la foi, et la foi qui conduit au salut. Ne dénaturez pas le sens du mot foi. Le fidèle n'est pas celui qui croit, n'importe à qui; celui qui croit à Dieu, voilà celui qui est fidèle et qui en porte le nom. Laissez là vos recherches et embrassez la foi. La foi éclaire tout, la foi sanctifie tout, la foi nous rend dignes de l'Esprit saint. « Etienne était plein de foi et de force. » *Act.*, VI, 8. Si la foi ne l'eût d'abord éclairé, le saint diacre n'eût pas été rempli de force. Où est la foi, là se trouve la force; où est l'incrédulité, là est la faiblesse. Le principe de tous les biens est la foi; la source de tous les biens, c'est encore la foi. Saisissons-nous donc des armes du salut. Pourquoi devenir l'esclave des mots et fuir la vérité? Pourquoi aborder des questions que les anges eux-mêmes n'osent pas approfondir? Que dis-je, les anges? les démons eux-mêmes ne l'osent pas. Refusez-vous de marcher sur les traces de Pierre, de Paul, des anges, des Chérubins, des Séraphins! Alors soyez le disciple des démons. Les démons virent le Sauveur, et ils s'écrièrent : « Laissez-nous; qu'y a-t-il de commun entre vous et nous, Fils de Dieu? » *Matth.*, VIII, 29. Les démons confessent le Fils de Dieu; et vous, hérétique, vous proférez des blasphèmes! Les démons proclament son égalité avec le Père, et vous soutenez qu'il ne lui est pas égal!

— Et pourrai-je faire différemment, répond l'hérétique, puisque le Seigneur dit : « ... afin qu'ils vous connaissent, vous, le seul vrai Dieu? » *Joan.*, XVII, 3. C'est le Père qu'il affirme être seul le Dieu véritable. Je m'en tiens à la vérité que Dieu a promulguée. — C'est à un mot que vous vous en rapportez, et c'est de la lettre que vous vous rendez l'esclave. Observez, je vous prie, les limites qui vous sont marquées dans vos spéculations. Dieu a dit, par la bouche d'un prophète : « Je suis le premier, et je suis après tout cela, et il n'en est pas d'autre que moi. Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés jusqu'aux extrémités de la terre. Je suis Dieu, et il n'en est point d'autre. J'en jure par moi-même.—Je suis le premier, et je suis après tout cela... » Il ajoute aussitôt : « Et il n'en est pas d'autre que moi. » *Isa.*, XLIV, 6 ; XLV, 21-23. C'est ainsi qu'il établit l'unité de sa nature, et l'absence de toute communication entre elle et une autre nature distincte. Dieu donc a dit : « Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre ; » après avoir dit par son prophète : « J'ai déployé seul les cieux. » *Isa.*, XLIV, 24. Remarquez ce mot « seul » vous qui insistez sur ce texte, « seul vrai Dieu. » « J'ai déployé seul les cieux. — Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre; j'en jure par moi-même. » Notez l'autorité et le pouvoir de celui qui parle en ces termes : « Il n'y en a point d'autre, je suis seul Dieu; j'en jure par moi-même, » expressions signifiant qu'il n'y a personne au-dessus de celui qui tient un pareil langage. Aussi l'Apôtre a-t-il dit : « Comme il n'y avait au-dessus de lui personne par lequel il pût jurer, il a juré par lui-même. » *Hebr.*, VI, 13. Il est donc au-dessus de tous, celui qui dit : « J'en jure par moi-même, la justice sortira de ma bouche, et ma parole ne sera pas vaine. » *Isa.*, XLV, 23. Et que jurez-vous? « Que tout genou fléchira devant moi, que toute langue confessera le vrai Dieu. » *Isa.*, XLV, 24. Qui parle ainsi, ô hérétique? Est-ce le Père ou le Fils? Pour moi, fidèle, et pour tout vrai chrétien, il y a simultanément la dignité du Père et l'autorité du Fils. Remarquez bien ceci, que plusieurs des choses que nous avançons, nous les établissons par la discussion, au lieu de les énoncer dogmatiquement. Or, pour moi et pour tout fidèle, c'est un dogme religieux inébranlable, que là où le Père parle seul, le Fils et l'Esprit saint sont également compris. Où parle le Père, se trouve l'autorité du Fils; où se manifeste l'autorité du Père, se trouve la puissance du Fils; où agit l'Esprit saint, se trouve l'opération du Père. On ne saurait diviser la gloire de la Trinité sainte, parce qu'on ne saurait diviser le dogme de la vérité. Ne proclamez donc pas la royauté du Père seul.

6. Si je m'exprime de la sorte, c'est pour mettre à l'épreuve nos ennemis, et pour enlever à certains esprits heureux de calomnier, l'occasion de dire : Voyez donc comment il parle. Tout, d'après lui, dépend du Fils; c'est le Fils qui inspire les prophètes, et la prophétie à laquelle le Père est étranger, dépend uniquement du Fils. Pour moi, la limite de la foi reste inébranlable. — C'est un combat véritable que la présente dissertation. Je vous montre ici le Fils prenant la parole, et quand je vous aurai convaincu, je serai moi-même persuadé que le Père parle, que le Fils révèle la vérité, que l'Esprit saint rend des oracles. « J'étais d'abord, je suis après cela, et il n'est point d'autre Dieu que moi; j'en jure par moi-même. » Quel est celui qui dit : « Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre. — De ma bouche sortira la justice; ma parole ne sera pas vaine; car tout genou fléchira devant moi, et toute langue confessera le Dieu véritable? » Comment l'entendez-vous ? pour qui ce recours au jurement? Ne dites pas, vous, ce que vous ne savez pas; je ne dirai pas non plus ce dont je ne serai pas assuré. Suivons le docteur spirituel, qui est capable de nous mettre en possession de la vraie piété. Ce n'est donc pas moi que vous allez entendre; écoutez plutôt avec moi. Comme maître de la doctrine ecclésiastique, c'est Paul que je reconnais; et quand je dis Paul, je dis par cela même le Christ; car c'est le Christ qui parlait en la personne de Paul, conformément à ce texte de l'Apôtre : « Voulez-vous donc mettre à l'épreuve le Christ même, qui parle en moi? » II *Cor.*, XIII, 3. Aussi la prophétie d'Isaïe, dont nous venons de nous occuper : « Je suis Dieu, et il n'y en a point

d'autre; j'en jure par moi-même, tout genou fléchira devant moi, et toute langue confessera le Dieu véritable, » Paul l'entend du Christ. Et où en trouvez-vous la preuve? Dans ce passage de l'Epître aux Romains: « Mais vous, pourquoi jugez-vous votre frère? pourquoi méprisez-vous votre frère? pourquoi vous jugez-vous les uns les autres? Nous comparaîtrons tous devant le tribunal du Christ; car il est écrit: Je vis, dit le Seigneur; tout genou fléchira devant moi, et toute langue confessera le Dieu véritable.» *Rom.*, XIV, 10, 13, 11. C'est le même qui a dit: « Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre; j'en jure par moi-même, tout genou fléchira devant moi. » Si Paul rapporte au Christ cette prophétie, en sorte que le Christ parle par la bouche du Prophète, comme le Christ dit: « Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre, » s'ensuit-il qu'il ravisse au Père la divinité? Assurément non, il ne la lui ravit pas; car leur gloire est indivisible. Il demeure donc clairement démontré que, si le Fils, en disant: « Je suis seul Dieu, » n'enlève rien au Père, de même quand il dit du Père: « ... afin qu'on vous connaisse, vous, le seul vrai Dieu, » il ne s'éloigne pas davantage de la vérité. Outre cet avantage que nous retirons de ce témoignage, il prouve encore la divinité du Christ par ces mots: « Et toute langue confessera le Dieu véritable. » Or, celui qui dit: « Je suis seul Dieu, » et: « Je suis le vrai Dieu, » est le Fils. Pourquoi des façons de parler différentes, à propos de la même vérité? Apprenez donc pourquoi il a dit: « ... vous le seul vrai Dieu, » et ne disputez pas davantage.

Le Sauveur est le maître du monde, le rédempteur de la terre, relevant ceux qui sont tombés, ramenant ceux qui se sont égarés, renouvelant les choses qui ont vieilli. Comme il savait que sa doctrine devait se répandre dans le monde entier, pour guérir les Gentils de leurs erreurs, et les Juifs de leur incrédulité, il se servit d'un langage à double tranchant, réfutant par ces mots « ... seul vrai Dieu, » l'opinion de la pluralité des faux dieux; et par ceux-ci: « ... celui que vous avez envoyé, le Christ, » réfutant l'opinion qui niait l'Incarnation. Il prêche le seul vrai Dieu, mais sans se mettre hors de cause, pour exterminer les instruments de l'erreur. Et, pour vous convaincre qu'il est le Dieu véritable, Fils du vrai Dieu, Jean l'évangéliste, dans l'évangile duquel nous lisons ces mots: « ... afin qu'on vous connaisse, vous le seul vrai Dieu; » *Joan.*, XVII, 3: le même héraut de ces vérités, les exprime aussi dans son épître; car la première épître n'est point mise au rang des apocryphes et est reçue dans les églises, tandis que les Pères rejettent du canon la deuxième et la troisième: quant à la première, ils reconnaissent tous unanimement qu'elle est de Jean. Il est donc important de savoir ce que dit dans son épître ce saint évangéliste au sujet de Dieu. « Nous savons, dit-il, que le Fils de Dieu est venu, et qu'il nous a donné un sens afin que nous le connaissions, lui, le Dieu véritable, et que nous soyons dans le vrai Dieu, en Jésus-Christ son Fils, car il est le vrai Dieu et l'éternelle vie. » I *Joan.*, V, 20.

Voilà, mes frères, ce qu'a dit Jean après avoir dit ce que vous avez entendu tout-à-l'heure. Si vous le jugez bon, raisonnons et discutons encore un peu à propos du mot *seul*. Lançons des traits sans nombre contre les infidèles, non pour les blesser en leurs corps, mais pour éclairer leurs intelligences. Quant aux fidèles, envoyons-leur des paroles, au lieu des traits destinés aux infidèles. « Les traits du puissant sont aigus, les peuples tomberont sous vos coups, vos ennemis seront frappés au cœur, » est-il écrit. *Psalm.* XLIV, 6. Voici ce que disait le bienheureux Jérémie, ou plutôt Baruch, qui fut son disciple comme Elisée le fut d'Elie: « C'est lui qui affermit la terre pour un temps sans limites, et qui l'a couverte d'animaux et de quadrupèdes. *Baruch*, III, 32-35. Il envoie la lumière, et elle va; il l'appelle, et elle obéit avec tremblement. Les étoiles ont brillé au lieu qui leur avait été assigné, et elles se sont réjouies. Il les a appelées, et elles ont répondu: Nous voici; et elles ont brillé avec joie pour celui qui les a créées. » Et, après cette théologie admirable, il conclut: « Celui-là est notre Dieu, et il n'y en aura point d'autre que lui. » *Ibid.*, 36-38. Notez bien de quelle manière il exclut tout autre Dieu.

« Et il n'y en aura point d'autre que lui. Il a trouvé toutes les voies de la sagesse, et il l'a donnée à Jacob son enfant, à Israël son bien-aimé. Après cela il parut sur la terre, et il conversa avec les hommes. » Ainsi ce Dieu qui est le nôtre, et hormis lequel il n'y en a point, a paru sur la terre et a conversé avec les hommes. Voyez-vous la vérité confirmée? Voyez-vous toute issue fermée à l'erreur, le Juif réduit à l'impuissance de calomnier le vrai et de dire : Dieu est apparu à Moïse, il s'est montré sur la montagne? — Il n'y a point d'autre Dieu que lui, et pourtant il ne refuse pas au Père la divinité. Et, si le Père seul est nommé, le Fils en sera-t-il pour cela exclu? Lorsque Dieu Père ou Fils déclare qu'il est unique, il ne nie pas les rapports inséparables de sa nature : ni le Père ne nie le Fils, ni le Fils ne nie le Père; toutes les fois que de semblables formes de langage sont employées, c'est pour réfuter quelque erreur des hérétiques. Pourquoi donc diriger contre le Fils unique vos blasphèmes? Si Dieu ne communique point sa gloire aux idoles, ne la communiquera-t-il pas pour cela à celui qu'il a engendré? Certainement il la lui communique, non par grâce, mais en vertu de sa nature. — Et comment établissez-vous que le Christ reçoit communication de la gloire du Père? N'est-il pas écrit : « Je ne donnerai pas ma gloire à un autre? » *Isa.*, XLII, 8.

7. Ecoutez le Sauveur s'entretenant avec les apôtres et leur disant : « Lorsque le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père, » du Père qui a dit : « Je ne donnerai pas ma gloire à un autre. » *Marc.*, VIII, 38. Creusez cette parole et vous trouverez le sens. Il n'a pas été dit : Je ne donnerai pas ma gloire à mon Fils; mais : « Je ne la donnerai pas à un autre. » Or, ce mot « un autre » désigne un être avec lequel on n'est point en relation intime, et duquel on est séparé par la nature. Tel n'est pas le Fils : « Le Père et moi ne sommes qu'un. » *Joan.*, X, 30. Il est donc incontestable que ce texte, « afin que l'on vous connaisse, vous le seul vrai Dieu, » ne prouve pas que le Fils ne soit pas Dieu véritable. N'allez pas repousser à tort notre langage, comme si nous laissions de l'obscurité sur notre pensée; ce qui est arrivé à quelques-uns de nos frères à propos du calice. Ils nous ont mis en cause en prétendant que la question proposée n'avait pas été pleinement éclaircie. — Il a laissé, disaient-ils, le sujet dans le vague et sans solution. — Et qu'y avait-il donc à dire de plus? Que manquait-il à ce que vous aviez entendu pour former une complète démonstration? D'abord, pour le texte « si c'est possible que ce calice passe loin de moi, » *Matth.*, XXVI, 39; et pour le sens qu'il présente au premier aspect, soumettant en quelque façon à une autorité supérieure le suppliant qui prononce cette prière, nous avons cité ce langage du Seigneur, qui respire le sentiment d'une autorité vraiment divine et qui fait bien ressortir la dignité de celui qui parle : « J'ai le pouvoir de donner mon âme, et j'ai le pouvoir de la reprendre. » *Joan.*, X, 18. Nous avons ajouté que cette parole, « j'ai le pouvoir, » convenait à la divinité, au lieu que celle-ci, « si c'est possible que ce calice passe loin de moi, » avait été inspirée, non par la divinité, mais par l'humanité. A l'appui de cette explication nous avons invoqué ce témoignage du Seigneur. « L'esprit est prompt, mais la chair est faible; » *Matth.*, XXVI, 41; et nous avons remarqué ce qu'il y avait d'absurde à rejeter sur la majesté divine la responsabilité d'une parole faible que le Seigneur attribuait à son humanité. Quant au motif qui a porté le Christ à s'exprimer en ces termes, « que ce calice passe loin de moi, » ce n'est pas qu'il reculât devant le mystère de la croix et devant la mort; mais il songeait aux ignorants que la croix devait scandaliser. Cette explication nous l'avons fait suivre de ce témoignage : « Priez pour ne pas entrer en tentation. » *Ibid.* On nous a calomnié encore d'un autre côté, nous accusant d'avoir demandé s'il eût été possible de racheter les hommes par un genre de mort différent. Or, nous ne l'avons jamais dit, et nous ne le dirons jamais. Je n'ai pas parlé d'une autre mort, mais d'un autre moyen capable d'assurer le salut de l'humanité, c'est-à-dire sans mort aucune. J'avais expliqué ce qu'il fallait entendre par calice; quant à un moyen différent, cela signifiait un moyen autre

que la mort. Les faits se sont ainsi passés, non parce que le Seigneur aurait refusé de donner sa vie pour le salut du monde, mais pour nous convaincre par cette faiblesse de la chair, que ce qui craignait en lui, ce qui était dans le trouble, était venu d'une chair véritable; car « l'esprit est prompt et la chair est faible. »

Ainsi, en attribuant à la chair ces paroles où se trahit la faiblesse, il sauvegarde la majesté de la divinité. Pourquoi donc mettre en cause ce que je ne dis pas? Pourquoi tourner à votre profit le langage que je ne tiens pas? Je parlais d'autre chose, je faisais allusion, non à la mort, mais au mystère de l'Incarnation. Il n'a point été dit, en effet: Si cela est possible, que ce calice soit changé. A la chair la faiblesse, à la Divinité incarnée la souffrance. Si le Sauveur parle de façon à trahir la faiblesse, c'est pour montrer qu'il est revêtu d'une nature qui redoute la mort. Pour que vous ne revinssiez pas sur ce texte, j'ai ajouté encore ce qui suit: Comment se fait-il que les apôtres aient généralement méprisé la mort, et que le Seigneur des apôtres en ait craint et redouté les approches? Cela, je le répéterai encore, mes frères, en ce moment. Quoi! Paul affirme hautement qu'il est prêt, non-seulement à souffrir la captivité, mais à mourir pour le nom du Christ, et le Maître de Paul reculerait devant la mort! Le cœur de Paul reste ferme, et l'âme du Christ serait troublée! car ne dit-il pas: « Maintenant mon âme est dans le trouble? » *Joan.*, XII, 27. Toutes ces choses, je les ai dites en votre présence. Et elles ne vous persuadent pas? et ces mots, « si c'est possible... » vous scandalisent? — Oui, répondez-vous. — Eh bien, mes frères, venons-en aux mains avec ces opiniâtres; efforçons-nous de relever par la force de la vérité ceux que la faiblesse de l'incrédulité a entraînés dans la chute.

Si le Christ eût été assez puissant, il ne se serait pas énoncé de la sorte: « Si c'est possible, que ce calice passe... » Prenez-vous-en donc également à Dieu qui, dans la loi, emploie cette forme de langage qui convient si peu à sa puissance. Tandis qu'il parlait sur le sommet du Sinaï, au milieu de ce redoutable et effrayant appareil, quand le peuple était saisi d'épouvante à la voix du Dieu vivant, celui dont la puissance n'a pas de bornes, celui dont la providence suffit à tout, le dispensateur de tous les biens dit à Moïse: « Qui disposera leurs cœurs de manière à ce qu'ils me craignent et observent mes commandements tous les jours de leur vie, afin que bien leur en advienne, ainsi qu'à leurs enfants? » *Deuter.*, V, 29. Dieu dit: « Qui disposera le cœur de ce peuple? » Et qui plus que vous, Seigneur, aurait la puissance de le disposer de la sorte? N'est-ce pas vous qui dispensez tous les biens, principalement les biens qui regardent la piété? N'est-ce pas vous qui donnez un cœur bon à ceux qui vous aiment, n'êtes-vous pas la source universelle? Pourquoi donc David vous adressait-il cette prière: « Seigneur, créez en moi un cœur pur? » *Psalm.* L, 12. Les prophètes attendent de vous un cœur pur, avec tous les autres biens, et, empruntant le langage de l'homme, vous dites: « Qui disposera le cœur de ce peuple?... » Mais qui plus que vous peut donner? Il est vrai que si, dans votre bonté, vous vous êtes exprimé ainsi, Moïse ne s'en est pas tenu à cette parole et il a proclamé votre majesté, dévoilé votre autorité, glorifié votre puissance. « Le Seigneur Dieu, dit-il au peuple dans le Deutéronome, vous a donné un cœur pour comprendre, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre jusqu'au jour présent. » *Deuter.*, XXIX, 4.

8. Voyez-vous le Seigneur donner le cœur, les yeux, les oreilles et tout également? Comment donc celui qui donne toute chose a-t-il pu dire: « Qui disposera le cœur de ce peuple de manière à...? » Encore une fois, si le cœur ne venait pas de lui, comment aurait-il dit par la bouche d'Ezéchiel: « Je leur ôterai leur cœur de pierre et je leur donnerai un cœur de chair, et sur leur cœur je graverai ma loi. » *Ezech.*, XI, 19; *Jerem.*, XXXI, 33. De même donc que dans le cas présent Dieu, le maître des cœurs, parle en ces termes: « Qui disposera...? » de même le Fils unique dont la puissance remplit la terre entière et qui peut dire en toute vérité: « J'ai le pouvoir de donner mon âme, et j'ai le pouvoir de la reprendre, » *Joan.*, X, 28, s'exprime en tant

Le Seigneur donne à toutes les choses un cœur, des yeux et des oreilles.

qu'homme et en raison de la faiblesse inhérente à la chair lorsqu'il s'écrie : « Si c'est possible, que ce calice passe loin de moi. » *Matth.*, XXVI, 39. Ne faites donc pas de ce qui n'a pas été dit un prétexte à des propos messéants, mais attachez-vous à la doctrine que l'on vous a prêchée; quoi qu'il en soit, ne la dépréciez pas, si vous ne la comprenez pas. Je sais bien ce qui vous porte à la déprécier; je sais bien ce qui vous inspire ces sentiments : c'est la passion, c'est l'envie. Lorsque l'œil est net, il voit et distingue parfaitement les objets; mais, si la fumée l'obscurcit et altère sa beauté, si de la poussière y pénètre, la vue est troublée, on ne voit plus clair comme on voyait auparavant. Ainsi en est-il de nos auditeurs: tant qu'ils gardent pur l'œil de la foi, pures les paupières de la charité, ils voient clair et bien; mais, si la fumée du blasphème obscurcit leurs paroles, si la poussière de l'envie pénètre dans leur âme, leur vue est troublée, ils perdent la pureté de leurs sentiments, ils entendent ce qu'ils n'ont pas entendu, et ce qu'ils ont entendu ils le comprennent mal. La divine Ecriture a signalé les obstacles contre lesquels viendraient heurter ceux dont la pensée devait s'égarer au sujet des saintes Lettres; et c'est pourquoi un prophète, après avoir rempli sa céleste mission, s'écriait : «Quel est le sage qui comprendra ces choses? Quel est l'homme prudent qui connaîtra cette vérité? Car les voies du Seigneur sont droites, et les justes seuls y marcheront. » *Osee*, XIV, 10. Ne transformez donc pas, mon frère, nos paroles en pierre de scandale. Notre parole est simple comme la vérité. Ce n'est point une personne, deux, trois, dix, cent qui l'ont entendue, c'est une multitude sans fin, une foule innombrable. Véritable océan de piété, ce ne sont pas les flots, c'est la foi qui remplit l'Eglise. Chez nous l'esquif de la doctrine ne fait point naufrage, il ne redoute ni les écueils, ni l'agitation des vagues, ni la tourmente; le port calme où il aborde, ce sont les âmes remplies de l'amour du Seigneur.

En voilà bien assez sur ce point. Au surplus, nous ne devons pas oublier que les saints de Dieu sont maintes fois sujets à la calomnie : qu'y a-t-il donc d'étonnant si la calomnie nous atteint, nous misérables, obscurs, nous qui ne sommes que néant? N'avez-vous pas entendu David s'écrier : « Délivrez-moi des calomnies des hommes? » *Psalm.* CXVIII, 134. Les apôtres du Sauveur ont été victimes eux aussi de la calomnie. « Il est des gens, disait Paul, qui nous calomnient et nous font dire qu'il faut faire le mal pour qu'il en résulte du bien. » *Rom.*, III, 8. Je ne saurais m'attrister d'être calomnié avec les saints, encore que je sois indigne de leur société. J'ai pour juges vous tous ici présents, et avant vous tous notre commun père qui juge sans prévention et selon la vérité : il connaît nos sentiments, il connaît notre langage; car c'est de lui que nous l'avons reçu. Nous vous demanderons s'il a blâmé quelques-unes de nos paroles, s'il les a redressées : il n'a rien fait de pareil. Assurément, s'il l'eût fait, il eût cédé à l'amour et non à la haine; car le père reprend ceux qu'il aime, et il prend en aversion ceux qu'il ne redresse pas. Notre admirable père à nous, tout en louant ce qui est bien, ne laisse point une erreur sans y porter remède; et c'est bien le devoir d'un père de louer les instructions irréprochables et conformes à la foi. Son suffrage remplacera donc avantageusement tous les autres, hormis celui de Dieu la sainteté même.

Attachons-nous donc à la piété, conservons inébranlablement notre foi. Croyez à la vérité, et ne la combattez jamais. Ne dénaturez pas la foi, ne faites pas de la nature divine la matière de votre curiosité, et ne soumettez pas à des raisonnements mortels la majesté éternelle. La voie du raisonnement est périlleuse; la voie de l'intelligence par la foi est sûre et sans danger. Ecoutez la divine sentence: « Quand un homme serait consommé en perfection devant les enfants des hommes, si la sagesse qui vient de vous n'est pas en lui, il sera sans valeur aucune. » *Sap.*, IX, 6. Fuyez les vaines recherches, et ne préférez pas à la foi de simples paroles. Prenez Paul pour docteur, choisissez Pierre pour guide; embrassez la foi de l'un et de l'autre. Prêtez l'oreille à Pierre disant : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » *Matth.*, XVI, 6. Marchez à la suite de Paul chan-

tant le Fils de Dieu, et tantôt s'écriant : « Dieu nous a parlé en son Fils par lequel il a fait les siècles; en son Fils la splendeur de sa gloire, l'image de sa substance, qui soutient toute chose par la parole de sa puissance ; » tantôt disant à propos des Juifs : « Ce sont nos pères desquels est sorti selon la chair le Christ qui est le Dieu au-dessus de toute chose, et béni dans tous les siècles. » Ainsi soit-il. *Hebr.*, I, 2-3 ; *Rom.*, IX, 5.

FIN DU TOME CINQUIÈME

TABLE DES MATIÈRES DU TOME CINQUIÈME

EXPLICATION DES PSAUMES.

(Suite.)

Homélies sur l'homme devenu riche.

Homélie sur la Grande Semaine.

Opuscule douteux.

Commentaires sur le prophète Isaïe.

Homélies sur Ozias.

Homélie sur les maux de la vie.

Homélie sur le libre arbitre.

Homélie sur l'obscurité des prophéties.

Commentaire sur le prophète Daniel.

Homélie sur ces paroles : Le Fils ne fait rien de lui-même.

Homélie sur Melchisédech.

Homélie contre les jeux du cirque et les théâtres.

Homélie sur les périls des derniers temps.

Homélie sur la charité parfaite, sur la juste rétribution du mérite et sur la componction.

Homélie sur la chasteté.

Discours sur la Mort et la Résurrection.

Homélie sur le législateur de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Homélie sur ce texte : En vertu de quelle autorité agissez-vous ainsi.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

Besançon.—Imprimerie d'Outhenin Chalandre fils.